



HISTOIRE UNIVERSELLE,

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE

JUSQU'A PRÉSENT.

D'APRÈS L'ANGLOIS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES, &c.

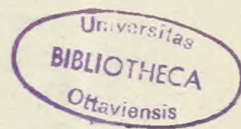
TOME QUARANTE-CINQUIEME.

CONTENANT

LA CONTINUATION DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE, DEPUIS L'ORIGINE DES BRETONS, JUSQU'A LA PAIX DE 1763.

ENRICHIE DES CARTES NÉCESSAIRES.





A PARIS,

Chez J. G. MÉRIGOT le jeune,

Libraire, Quai des Augustins, N°. 38.

M. DCC. XCII.

TABLE

DES CHAPITRES ET SECTIONS

DE CE QUARANTE-CINQUIEME VOLUME.

HISTOIRE D'ANGLETERRE.

SECTION I, contenant l'origine des Bretons; la descente de Jules-César en Angleterre, & l'irruption des Scots, des Pictes & des Saxons, jusqu'au commencement de l'Heptarchie. Pag. 1
SECTION II. Heptarchie Saxone. 18
SECTION III. Rois Saxons. 42
SECTION IV. Rois Danois. 83
SECTION V. Rois Bretons. 89
SECTION VI. Rois Normands. 99
SECTION VII. Maison de Blois. 125
SECTION VIII. Maison de Plantagenet, ou Race d'Anjou. 132
SECTION IX. Maison de Lancastre. 240
SECTION X. Maison d'Yorck. 296
SECTION XI. Union des Familles de Lancastre & d'Yorck. Maison de Tudor. 320
SECTION XII. Maison de Stuard. 388
INTERREGNE. SECTION XIII. Protectorat. 419
SECTION XIV. Suite de la Maison de Stuard. 436
SECTION XV. Maison d'Hanovre. 505

Fin de la Table du quarante-cinquieme Volume.

AVIS
AU RELIEUR.

La Carte N°. 1, doit être placée au commencement du Volume, à la page 1.

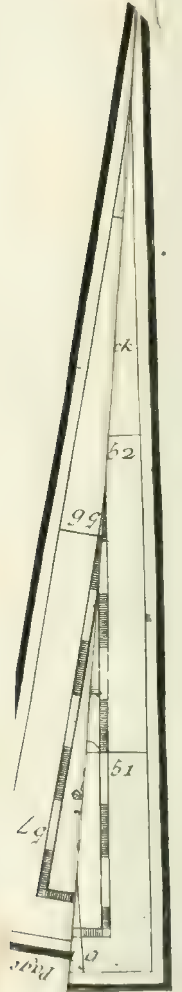
Et la Carte N°. 2, à la page 99.

HISTOIRE


Septentrion
Midy
Occident
Orient
CARTE DE
L'ANGLETERRE
Dressée
sur de nouvelles Observa.ons
Astronomiques,
Pour servir à
l'Histoire Universelle
ROYAUME
ESCOSSE
NORTHUMBERLAND
MERCIE
PRINC DE GALLE
EAST ANGLE
ESSEX
SUSSEX
KENT
WEST SEX
DOMMONIE
LA MANCHE ou
CANAL de FRANCE et D'ANGLETERRE
CANAL St. GEORGES
Canal de Bristol
Baye de Cardigan
G. de Solway
I. D'ANGLESEY
I. de MAN
Ramsey
Douglas
Ruslin
Holy Iland
I. Lindis Farne
I. de Coket
Barwick
Peblis
Dumfreis
Annan
Carlisle
Neucastle
Morpeth
Durham
Hart lepol
Cockermouth
Appleby
Kendall
Darlington
Gisbourg
Withby
Scarboroug
Flamburoug
Lancaster
Preston
Wigan
Liverpol
Manchester
Leeds
Halifax
Pontefract
YORK
Hull
Holdernesse
Humber Fl.
Grimsby
Lincoln
Boston
Chester
Bangor
Carnarvan
Denbigh
Flinth
Harlegh
Stafford
Darby
Nottingham
Grantham
Leicester
Lyun
Yarmouth
Norwich
Thetford
Cardigan
Brecnok
Montmouth
Caermarthen
Pembroke
Swansey
Landaff
Glocester
Worchester
Warwich
Coventri
Northampton
Huntington
Bedford
Cambridge
Oxford
LONDRES
Westminster
Southwark
Bristol
Bath
Malmesbury
Reading
Windsor
Salisbury
Winchester
Southampton
Portsmouth
Chichester
Rochester
Cantorbery
Dovres
Romney
Hastings
Lewes
Arundel
Guilford
Barnstable
Bridgewater
Wels
Exeter
Okhampton
Tavestock
Plimouth
Truro
Falmouth
Helston
Torbay
Darmouth
Portland
Dorcester
Weymouth
Isle de Wigth
Pool
Christchurch
Dieppe
S. Valeri
Fescamp
Havre de Grace
NORMANDIE
Cherbourg
Barfleur
Guernesei
Laurent Sculp.

d





HISTOIRE UNIVERSELLE,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A PRÉSENT.



LIVRE TRENTE-CINQUIEME.

HISTOIRE D'ANGLETERRE.

SECTION I.

CONTENANT l'origine des Bretons; la descente de Jules-César en Angleterre, & l'irruption des Scots, des Pictes & des Saxons, jusqu'au commencement de l'Heptarchie.

SECT. I. *Histoire d'Angleterre.*

NOUS ne rapporterons point ici les puériles narrations des anciens Historiens au sujet des premiers habitans de la Grande-Bretagne. Les faits visiblement fabuleux qu'ils racontent, & les conjectures ridicules sur lesquelles ils fondent leurs bizarres opinions, ne nous paroissent propres qu'à fatiguer la patience du lecteur, au lieu de l'éclairer, & à ajouter à son incertitude, au lieu de satisfaire le désir qu'il auroit de s'instruire (1). D'ailleurs toute recherche à ce sujet nous paroît d'autant plus inutile, que nous ne pensons pas qu'il soit possible, en aucune maniere, de démêler, à travers

(1) Pour se convaincre combien peu l'on doit compter sur les faits rapportés par les anciens Historiens, nous citerons ici la Fable de *Brutus le Troyen*, inventée

SECT. I. *Histoire* d'Angleterre.

les ténebres & les fables accumulées pendant une ſi longue ſuite de ſiecles, la Nation qui la premiere occupa ce pays. Tout ce que nous avons appris

par Geoffroi de Montmouth, & copiée par Mathieu de Weſtminſter, ainſi que par d'autres Moines. Ce premier Roi des Bretons eſt encore déſigné par le nom de *Brytus*, & quelquefois par celui de *Bryto* ou de *Bruto*. On ne s'accorde pas mieux ſur le temps où il a régné : les uns diſent que ce fut vers l'an 2834, & les autres l'an 838. C'eſt ainſi qu'en s'enfonçant dans les ténebres de l'Antiquité, ils ont cru anoblir leur origine & celle de leurs Rois en les faiſant deſcendre des Troyens. Ils content que ce Brutus étoit fils de Sylvius, neveu d'Enée, qui régna dans le *Latium*. Ce Prince, ſouillé du meurtre de ſon pere, fut obligé de quitter l'Italie & de ſe réfugier dans la Grece. La nobleſſe de ſon origine, & ſur-tout ſes malheurs, lui firent beaucoup de partiſans. Une foule d'aventuriers s'attacherent à ſa fortune. Il en forma une armée aſſez puiſſante pour faire la guerre au Roi Pandraſus, qui retenoit dans l'eſclavage un grand nombre de Troyens fugitifs. Le Prince Grec fut vaincu & fait priſonnier. Brutus uſa de la victoire avec modération; il n'exigea de ſon captif que de lui donner ſa fille Ennoge en mariage, & de rendre la liberté aux Troyens qui avoient une commune origine avec lui. L'argent qu'il reçut de ſon épouſe fut employé à conſtruire une flotte, & à acheter des vivres pour aller fonder une colonie dans une plage éloignée. Les Troyens délivrés de la ſervitude, s'aſſocierent avec joie au ſort d'un deſcendant d'Enée; & mettant à la voile, ſans tenir de route certaine, ils aborderent dans l'iſle de Leo-Grece, où il y avoit un temple conſacré à Diane, dont la ſtatue rendoit des oracles accrédités. Brutus avoit à ſa ſuite un nommé Gerion qui étoit Prêtre & Devin. Il ſe ſervit de ſon miniſtere pour conſulter l'Oracle & pour en obtenir une réponſe favorable à ſes deſſeins, & ſur-tout pour ſavoir vers quel endroit il devoit diriger ſa courſe. Brutus s'endormit près de l'autel, &, pendant ſon ſommeil, l'Oracle lui révéla que les Dieux lui deſtinoient la domination d'une iſle fameuſe de l'Océan, qui étoit habitée par des Géans; que c'étoit là qu'il jetteroit les fondemens d'une nouvelle Troie, & que ſa poſtérité y régneroit pendant une longue ſuite de ſiecles. Il annonça cet oracle à ſes compagnons, qui l'apprirent avec des tranſports de joie. Tous le ſollicitent de mettre promptement à la voile, & ils ſont jetés ſur le rivage de la Toſcane, où ils rencontrent les deſcendans des Troyens qui avoient ſuivi Antenor. Leur chef, nommé *Coronée*, également reſpecté par ſon courage & par ſes talens, engagea ſes ſujets à ſe confondre avec eux, & à ne former plus qu'un même peuple, dont les intérêts ſeroient communs; & tous ſe réuniſſent dans le deſſein d'aller fonder un nouvel Empire dans une iſle de l'Océan. Ils traverſent la Gaule, & taillent en pieces le Roi d'Aquitaine qui oſa leur en diſputer le paſſage. Turnus, neveu de Brutus, qu'on dit fauſſement fondateur de Tours, fut tué dans ce combat. Il eſt difficile de juſtifier les anciens Hiſtoriens qui leur font traverſer les Gaules, & qui ajoutent que ſa flotte étoit de trois cent vingt-quatre vaiſſeaux : mais ceux qui débitent des fables ne s'amuſent guere à reſpecter les vraiſemblances. Brutus, paſſant par l'Armorique, fut le bienfaiteur des habitans, puiſqu'ils ſe firent une gloire de porter ſon nom; & ce fut là qu'il eut connoiſſance d'une iſle voiſine qui portoit le nom d'Albion. L'idée qu'on lui donna de cette iſle féconde augmenta le deſir de s'en rendre le maitre. Dès qu'il eut fait ſa deſcente dans cette iſle fortunée, il parcourut toutes les provinces, & extermina tous les Géans qui prétendoient en être les maitres. Le nom d'Albion fut aboli, & celui de Bretagne lui fut ſubſtitué. S'étant fait proclamer Roi l'an du Monde 2828, il affermit ſa domination par pluſieurs victoires. Les anciennes Chroniques font mention d'un combat particulier entre Coronée & le Géant Gogenagog, qui avoit douze coudées de hauteur : l'attaque fut vive & la défenſe opiniâtre. Coronée, vainqueur, ſe ſaiſit de ſon adverſaire, & l'ayant chargé ſur ſes épaules, il le précipita d'un rocher qu'on nomme aujourd'hui *Theu-Hau*. Brutus, après avoir fait le partage à ſes compagnons des terres qu'il avoit conquiſes, jeta les fondemens d'une ville ſur les bords de la Tamiſe, & il l'appela la *Nouvelle*

jusqu'à présent des antiques Bretons, se réduit à savoir qu'ils formoient un peuple indépendant, gouverné par ses propres usages, régi par ses coutumes plutôt que par des loix; librement soumis à des Chefs qu'il se donnoit, soit par le sort, soit par la voie des suffrages, & trop fier pour s'assujettir au pouvoir presque toujours illimité du Sceptre. Mais quelle fut la succession chronologique de ces Chefs? Dans quel temps commencerent-ils à être institués? A quel peuple avoient succédé les Bretons dans la contrée sur laquelle ils s'établirent? Quelles causes & quelles révolutions les forcerent de renoncer à leur indépendance? Accoutumés aux douceurs d'une soumission libre, comment purent-ils consentir à préférer à la Constitution Démocratique l'oppressive sévérité du Gouvernement d'un seul, & des Loix fondamentales érigées en faveur de la Royauté, aux usages nationaux par lesquels ils s'étoient conduits? L'Histoire garde un silence profond sur tous ces objets. On diroit que les anciens Auteurs qui ont parlé des premiers temps de la Bretagne, ont craint que la vérité ne perçât quelque jour à travers l'obscurité des siecles passés & de ceux qui devoient s'écouler, tant ils ont affecté d'entasser des systèmes absurdes sur les bords de l'abîme qui leur a dérobé la connoissance de l'origine des Bretons.

Histoire d'Angleterre.

Nous ne suivrons donc point les anciens Annalistes de l'Angleterre dans leurs trop pénibles recherches. L'inutilité des efforts que nous avons faits pour tâcher de découvrir dans leurs ouvrages quelque éclaircissement, ne nous permet point de rendre ici à nos lecteurs tout l'ennui que nous avons retiré de ce travail aride. Satisfaits d'indiquer les principaux événemens qui se sont passés dans cette isle, & les révolutions qui l'ont agitée dans les temps les plus reculés, nous dirons seulement que le moyen le plus sûr de remonter à la véritable origine des Bretons, seroit de parcourir le pénible détail des révolutions de l'ancienne Europe, & de se former une idée distincte des fréquentes Colonies qui vinrent successivement peupler cette partie de la terre inculte encore, & presque entiérement déserte : vaste pays que les Sarmates & les Celtes se partagerent. Ces derniers furent

Troie : c'est aujourd'hui Londres, capitale du Royaume, où les Rois de la Grande-Bretagne font leur résidence. Brutus voulut encore être le Législateur de sa Colonie naissante; il écrivit ses Institutions en langue grecque, & l'on prétend qu'il établit les Loix & les Coutumes Troyennes, comme les seules conformes au caractere de ses sujets; &, comme les usages & même les abus qui ont le sceau d'une antiquité reculée, inspirent le plus de respect, il n'est pas étonnant que les Bretons aient tant d'attachement pour leurs Loix. Brutus, après un regne de vingt-trois ans, mourut âgé de cinquante-trois, l'an du Monde 2852, & 1118 ans avant Jésus-Christ. L'Empire qu'il avoit fondé fut partagé entre ses trois fils : Locrinus régna sur l'Angleterre, Camber eut le pays de Galles, & Albanactus l'Ecosse. Ce fut d'eux que cette isle emprunta les anciens noms de *Locrinée*, de *Cambie* & d'*Albanée*. C'est avec raison que tous les Savans de nos jours pensent que ce Brutus n'a jamais eu qu'une existence fabuleuse, ou du moins que son Histoire a été défigurée par des fictions ridicules & puériles. Le peuple le plus philosophe est celui qui a eu la plus grande disette d'Historiens : son berceau est couvert du voile de la fable, & il n'a été déchiré que dans le dernier siecle.

Sect. I. *Histoire d'Angleterre.*

long-temps connus sous le nom de Scythes de l'Europe occidentale (1), avant de se rendre célebres sous celui de Celtes. Ils n'avoient point encore cette derniere dénomination, quand, fixés par la beauté du climat de la Grece, ils firent de solides établissemens dans le Péloponnese & les isles de l'Archipel; tandis que leurs anciens concitoyens du Nord, moins policés ou plutôt plus barbares, continuerent, en conservant leur ancien nom de Scythes, à suivre leurs troupeaux & à chasser dans toute l'étendue de l'Europe. Ce ne fut que long-temps après, qu'instruits par l'expérience, ils apprirent à lutter contre les vents & les tempêtes: ils perfectionnerent la navigation, s'emparerent des côtes les plus voisines de l'Italie; & après avoir erré dans l'intérieur du pays, ils rencontrerent les Umbriens avec lesquels s'étant mêlés, ils formerent une Nation mixte, connue sous le nom de Latins. Dans la suite des temps, leurs anciens compatriotes qui s'étoient fixés dans la Grece, les Phocéens entre autres, étant parvenus à leur tour à perfectionner la navigation, se hasarderent sur la Méditerranée, furent heureux dans leurs courses maritimes, s'établirent sur les côtes de la Gaule, où ils fonderent Marseille, vers la 45[e]. Olympiade. Ces Colons industrieux éclairerent les Gaulois, les instruisirent dans l'agriculture que ceux-ci ne connoissoient point, & qui bientôt les enrichit, & accrut si prodigieusement les moyens de subsistance, & par cela même la population, que le pays étant trop resserré pour le trop grand nombre de ses habitans, on eut recours aux émigrations (2). Ainsi les diverses régions de l'Europe furent tour-à-tour parcourues & peuplées par les différentes Colonies Gauloises qui s'établirent successivement en Espagne, en Italie, en Allemagne, & enfin dans les isles Britanniques.

Ces émigrations successives, auxquelles tant de nouveaux peuples durent leur origine, firent donner à la plus grande partie de l'Europe le nom de Celtes; nom, observe un savant Anglois (3), évidemment dérivé de *Gael*, dénomination originaire des anciens habitans de la Gaule. C'est dans ces mêmes révolutions de l'Europe que bien des gens croient appercevoir distinctement l'origine des anciennes Nations Européennes, telles que les Gaulois, les Cimbres, les Belges, &c. Mais sans accabler le lecteur de savantes & stériles recherches, il nous suffira de rapporter ici, d'après le même Auteur, l'étymologie d'*Albion* ou de *Bretagne*.

Du nom de la Bretagne.

Alba ou *Albin* est le nom par lequel les anciens Ecossois ont constamment distingué leur propre division d'avec la Grande-Bretagne, & c'est là vraisemblablement la source d'où les Grecs ont dérivé leur *Albion* (4). Il étoit naturel, en effet, que les Gaulois ou *Gaëls* qui venoient

(1) Voyez Hérodote.

(2) Hist. de Provence, par le P. Papon, Liv. I.

(3) Macpherson, dans son Introduction à l'Histoire de la Grande-Bretagne.

(4) Suivant T. Smolett, le nom d'Albion peut venir du grec Αλπας, du romain *Albus*, ou du sabin *Alpus*, qui signifient *Blanc*, à cause de la couleur blanche de ses rochers, qui se voient du Continent, ou plutôt du mot celtique *Alp* ou *Alb*, qui a la même signification.

Pour ce qui est du nom de *Britannia*, Camden le dérive de *Brith*, qui, en lan-

de quitter les plaines Belgiques, distinguassent le sol élevé de la Grande-Bretagne par un nom qui exprimât la surface du pays même. Or, il est incontestable que *Alp* ou *Alb* en langue celte signifie *Haut*, & que *In* signifie *Sol* ou *Pays*. Cette interprétation nous paroît d'autant plus vraisemblable, qu'il est prouvé que le nom d'*Albin* avoit été donné à la Bretagne par la premiere Colonie Gauloise, long-temps avant que les Romains eussent songé à latiniser ce nom en lui donnant celui de *Britannia*, nom qu'ils adopterent des Cimbres, seconde Colonie Celtique qui s'étoit établie en Bretagne. Cette nouvelle dénomination exprimoit pour les Cimbres la même idée qu'avoit suggéré celui d'*Albion* aux *Gaëls*; en sorte que les Cimbres comparant les côtes élevées de la Bretagne aux plaines de la Germanie, l'appelerent *Brait-an*, mot corrompu de *Brait*, qui, dans la langue des Cimbres, signifioit *Haut*, & de *An* ou de *In* qui, chez eux, signifioit Pays.

Histoire d'Angleterre.

Quelque satisfaisantes néanmoins que puissent être ces recherches, & quelque lumiere que puisse répandre sur la véritable origine des Bretons la vraisemblance, ou même, si l'on veut, la vérité de ces étymologies, qu'importe au lecteur qui ne cherche qu'à s'instruire, les commencemens peu intéressans d'une Nation barbare? Ce sont les troubles, les commotions, les violences, les chocs, les convulsions d'un peuple policé qui forment la partie la plus utile & en même temps la plus curieuse de son Histoire. Pour se former une idée des premiers habitans de la Bretagne, on n'a qu'à jeter les yeux sur ces révolutions inopinées & ces subversions impétueuses que l'on voit si fréquemment arriver chez les peuples barbares. Ces terribles événemens produits par le caprice, & qui, presque toujours, finissent par des atrocités & des excès de cruauté, nous rebutent beaucoup plus par leur uniformité, qu'ils ne peuvent nous étonner par leur extrême violence. C'est pour cela que nous avons cru devoir passer rapidement sur les premiers siecles des Annales de la Bretagne. Il nous suffira donc de dire que les Bretons n'étoient qu'une Colonie de Gaulois ou de Celtes, dont ils avoient conservé, dans cette isle, le langage, les mœurs, la Religion & le Gouvernement; car les progrès que les Gaulois, établis dans les contrées voisines de l'Italie, avoient faits dans les Arts, ne s'étoient point étendus au delà de ces heureuses régions. Les Colonies qui s'étoient répandues vers le nord, étoient sur-tout retombées dans l'ignorance & dans la barbarie; aussi les Grecs & les Romains qui avoient voyagé sur les côtes Britanniques, de retour dans leur pays, ne cessoient-ils point de parler de la féroce stupidité des habitans de la Bretagne (1). Ces récits

gage britannique, signifie *Peint*, & de *Tania*, qui, en grec, veut dire *Région*, ou de *Tan*, qui a la même signification en breton.

M. Luwyd, célebre Antiquaire Anglois, dont le sentiment a été suivi par Carte, le fait venir de *Prydhain* ou *Prydcain*, mot gallois qui exprime la couleur blanche.

Enfin Aristote, Strabon, Diodore de Sicile, &c. disent que les Phéniciens, qui les premiers trafiquerent dans cette région, la nommerent *Bretanack* ou *Barat-Anac*, qui signifie *Terre d'Etain*, à cause de la grande quantité de ce métal qu'ils en retiroient.

(1) Strabon; Pline, Hist. Nat.; Hérodien de Cassiterid.

SECT. I. *Histoire d'Angleterre.*

étoient sans doute exagérés, suivant l'ancien usage des Voyageurs, & ils n'étoient vrais qu'en partie, puisque, même long-temps avant la descente de Jules-César dans cette isle, les Bretons s'étoient volontairement soumis à une forme de gouvernement civil, & que la population, ainsi que l'a écrit César lui-même (1), s'étoit accrue du côté du sud-est de la Bretagne, en proportion des progrès que l'art de cultiver la terre y avoit faits. L'œil surpris, à la vérité, n'appercevoit dans le reste de l'isle que de vastes pâturages abandonnés à la fécondité naturelle du sol; des habitans couverts de peaux de bêtes, errans pendant le jour, & quelques-uns renfermés pendant les nuits dans des cabanes grossiérement construites au milieu des forêts; des champs couverts de ronces, des lieux marécageux; des troupes de brigands rassemblés par l'espoir du pillage, ou par la crainte de l'ennemi, bornés dans leurs vûes, ainsi que peuvent l'être des Barbares dans leurs besoins.

Toutefois, quelque peu éclairés que fussent les Bretons, on lit avec plaisir dans les anciens Auteurs (2), que divisés en plusieurs petites Nations, n'ayant pour toute richesse que leurs armes & leurs troupeaux, tel étoit leur amour pour l'indépendance, qu'il n'avoit jamais été possible à leurs Chefs de les asservir. Ils avoient préféré la forme du Gouvernement Monarchique à tout autre; mais l'autorité royale les laissoit libres tout autant que l'avoient toujours été les Nations Celtiques. Quoique jaloux à l'excès de leur liberté, ces petits Etats n'en étoient pas moins déchirés par des factions intestines qui divisoient les habitans, toujours prêts à se réunir aux plus légers soupçons que leur inspiroient les vûes ou les entreprises des Nations voisines.

Leur Religion.

Mais si le goût de l'indépendance bornoit l'autorité des Chefs des Bretons, la sévérité de leurs Loix religieuses exerçoit sur les citoyens une puissance plus redoutable que n'eût pu l'être le despotisme le plus absolu; & c'étoient les Druides, Prêtres, Législateurs & inflexibles exécuteurs des Loix qu'ils prescrivoient eux-mêmes, qui jouissoient en même temps du droit d'enseigner la Religion, & de punir quiconque eût osé déclarer leur pouvoir oppressif; car on sait que plus un peuple est ignorant & malheureux, plus aussi la Puissance sacerdotale devient intolérante, illimitée & sanguinaire.

Grande autorité des Druides.

Telle étoit chez les Bretons l'autorité trop formidable des Druides: Ministres des Autels & Directeurs de toute discipline religieuse, c'étoit encore à eux qu'appartenoit exclusivement le droit d'instruire, de former ou plutôt d'égarer la jeunesse (3). Ils étoient affranchis de toute fonction

(1) Libr. 4.

(2) Diodore de Sicile, liv. 4; Mela, liv. 3; Strabon, liv. 4; Dion Cassius, liv. 75; & César, liv. 6.

(3) Les Séminaires établis pour l'éducation des Druides Gaulois étoient à Dreux, & ceux des Bretons dans l'isle d'Anglesey, où l'on en voit encore des restes. Mais on prétend que le siége principal de leurs sciences & de leur Religion étoit dans les Hébrides ou isles occidentales de l'Ecosse. Les Druides admettoient un Dieu suprême, immense, infini, dont ils ne confioient point le culte à des Temples, qu'ils regardoient comme peu convenables à ses attributs. Ils admettoient aussi une classe

militaire, & cela étoit juste; mais ils l'étoient aussi de toute espece de taxe, & il étoit inique de faire supporter aux habitans qui n'avoient que des possessions bornées, les contributions qu'eussent dû payer les Druides qui possédoient la plus grande partie du sol & les champs les plus féconds. Mais c'étoit eux qui avoient fait les Loix, & ils n'avoient eu garde de se comprendre dans la classe des citoyens : d'ailleurs, eux seuls jugeoient, soit en matiere de perception de tributs, soit en matiere de contestations ordinaires; & refuser de se soumettre à leurs jugemens, c'étoit affronter le Ciel même, & conséquemment s'exposer aux châtimens toujours cruels de ses Ministres, qui, à la plus légere apparence de résistance, prononçoient une sentence d'excommunication contre les rebelles, auxquels, dès ce moment, il étoit défendu d'assister aux sacrifices ou au culte; toute espece de communication avec leurs concitoyens, même pour les besoins les plus pressans, leur étoit interdite; leur présence étoit réputée funeste; on les fuyoit; les Loix ne les protégeoient plus, & il ne leur restoit d'autre ressource que celle de fléchir les Druides à force de présens, ou, si ces oppresseurs les avoient réduits à l'indigence, de se donner la mort.

Histoire d'Angleterre.

Leur sévérité.

Deux moyens également puissans secondoient l'ambition des Druides, la doctrine de la transmigration des ames, & l'usage constant où ils étoient de ne célébrer leurs sombres & effrayans mysteres, que dans l'ombre des grottes, des bocages & des réduits les plus obscurs; parce que les ténebres jetoient un voile imposant sur leurs cérémonies, & pénétroient d'une utile terreur le peuple superstitieux. D'ailleurs ils ne communiquoient leurs impostures qu'aux seuls initiés; & dans la crainte que l'absurdité de leurs préceptes ne fût tôt ou tard reconnue, ils défendoient à leurs disciples & à tous citoyens de rien écrire concernant la Religion: car ce n'est qu'à force d'épaissir les ténebres de l'ignorance, que le despotisme théocratique peut s'accroître & se perpétuer. Outre ces institutions, les Druides, dans la vûe de se rendre encore plus formidables, immoloient

de Divinités inférieures, comme Jupiter, Mars, Apollon, Mercure, &c. qu'ils honoroient sous les noms de *Taranus*, *Hesus*, *Belenus* & *Teutatès*, par des prieres, des actions de grace & des sacrifices. Il paroît que toutes leurs Loix & leur Religion s'enseignoient en vers : on ne les écrivoit jamais; & il y avoit des Druides qui passoient jusqu'à vingt années pour les apprendre. En général, ces Prêtres faisoient une étude particuliere de la Physique, du mouvement des corps célestes, & de la Philosophie morale. Les Druides avoient une grande vénération pour le chêne, dont on formoit des haies qui environnoient tous leurs endroits religieux; ses feuilles servoient à couvrir les autels, ou à faire des couronnes pour les victimes, & des couronnes pour orner le front des Bardes ou Poëtes, des danseurs & des dévots qui assistoient à leurs fêtes. Comme ils s'imaginoient que le gui de chêne renfermoit des mysteres sublimes, ils le cherchoient avec ardeur, le trouvoient avec des transports de joie, & le recueilloient au milieu d'un concours infini de peuple qui venoit de toutes les contrées dans le lieu indiqué pour cette solennité, afin d'avoir part à ce qu'ils revéroient comme le gage & les arrhes de la félicité future. Le Druide, couvert d'un habillement blanc, montoit sur l'arbre, &c. avec une serpette d'or destinée à cet usage, coupoit cette excroissance, qu'ils regardoient comme un présent annuel des Dieux, & comme un remede certain contre toutes les maladies.

Sect. I. Hiſtoire d'Angleterre.

Leurs ſacrifices.

dans certaines circonſtances & certaines ſolennités, des victimes humaines (1), & c'étoit à eux ſeuls qu'appartenoient les dépouilles de la guerre & le butin, de quelque nature qu'il fût, fait ſur l'ennemi. A la faveur de cette féroce Religion, les Druides acquirent un tel aſcendant, que les Romains, après avoir conquis les Bretons, voyant qu'il ſeroit impoſſible de les accoutumer aux Loix Romaines tant que ce culte atroce ſe maintiendroit, furent obligés à la fin de l'abolir par des Loix Pénales; ſeule occaſion où, depuis la formation de la ſociété, l'intolérance ait été légitime, & la ſeule peut-être où elle ait eu pour but l'utilité publique.

Conquête de la Bretagne par Jules-Céſar. Avant J. C. 55.

Ce fut dans cet état d'indépendance, de ſuperſtition & de groſſiéreté que les Bretons vécurent pendant une longue ſuite d'années, & juſqu'au temps où Céſar, entraîné par ſon ambition, après avoir ſoumis les Gaules, arrêté par l'Océan, forma le projet d'aller porter ſes armes au delà de la mer, non dans l'eſpoir de conquérir un pays riche & fertile, ou de ſe ſignaler contre des peuples belliqueux; car alors la Bretagne & la Nation qui l'habitoit étoient tout auſſi peu connues, que l'étoient en Europe, avant le XIIIe. ſiecle, l'Amérique & les Américains. Céſar ne conſulta que ſon humeur guerriere, ſon caractere uſurpateur, & le déſir inſatiable qu'il avoit de combattre & de vaincre : il parut à la tête de quelques légions ſur les côtes Britanniques, & les Naturels du pays, effrayés, tenterent vainement de l'engager par leur ſoumiſſion à renoncer au deſſein qu'il avoit conçu de ſe rendre maître de l'iſle. Inſenſible à leurs prieres, il ne ceſſa d'être inflexible, que lorſqu'après pluſieurs ſuccès, il eut forcé les Bretons à reconnoître la ſupériorité de ſes armes : alors il conſentit à donner la paix à ces Inſulaires, & à recevoir des otages pour garans de leur fidélité. Ce traité, dicté par la force, fut à peine conclu, que les approches de l'hiver & les troubles de Rome obligerent Céſar de ramener ſes légions dans les Gaules.

Céſar retourne dans les Gaules. Révolte des Bretons.

A peine ce fier Conquérant eut repaſſé la mer, que les Bretons, honteux des loix humiliantes qu'il leur avoit impoſées, négligerent d'exécuter les conditions auxquelles le Général Romain leur avoit accordé la paix.

Seconde deſcente de Céſar. Avant J. C. 54.

Céſar irrité de l'inexécution du traité, ou, pour mieux dire, charmé de ce que cette négligence lui fourniſſoit un prétexte de retourner en Bretagne, & de ſoumettre toute l'iſle à la Puiſſance Romaine, ſe hâta de repaſſer la mer, ſuivi d'une formidable armée : il ne trouva plus, comme lors de ſa premiere expédition, des peuples effrayés & timides; mais un corps nombreux de Bretons animés par l'eſpoir du ſuccès, enflammés du déſir de combattre, & raſſemblés ſous les drapeaux du valeureux Caſſivellane, l'un des plus reſpectables Souverains du pays. Néanmoins le courage

(1) Les Druides avoient grand ſoin de remontrer au peuple l'utilité de ces déteſtables ſacrifices pour deviner les événemens futurs. Lorſque ces malheureux avoient poignardé la victime, ils jugeoient de la bonne ou de la mauvaiſe fortune par la façon dont le ſang couloit, par les mouvemens convulſifs des membres, & formoient encore des préſages & des augures ſur l'inſpection des entrailles. Ils faiſoient auſſi des figures d'oſier d'une grandeur prodigieuſe, qu'ils rempliſſoient d'hommes vivans pour les conſumer enſuite par le feu. *Voyez Céſar, de Bello Gallico.*

de

de ce Prince & son habileté, secondée par les efforts héroïques de ses guerriers, ne furent pour César que de foibles obstacles (1). Il remporta plusieurs victoires, battit Cassivellane, dispersa son armée, prit & brûla sa Capitale, envahit ses Etats qu'il donna à Mandubrate son allié, poursuivit les Bretons de ville en ville, de forêt en forêt; & après les avoir obligés d'implorer sa clémence, il retourna dans les Gaules, & alla préparer à la terre étonnée un spectacle plus digne de son ambition. Le feu de la guerre civile que ce fameux Usurpateur alluma dans sa patrie, le renversement des Loix Républicaines, & l'établissement du pouvoir Monarchique, laisserent respirer les Bretons, que les malheurs de Rome affranchirent du joug accablant & cruel qu'ils étoient menacés de subir. Successeur de César dont il n'eut point les talens, Auguste, satisfait de s'être baigné dans le sang de ses concitoyens, & d'avoir élevé le Trône du Despotisme sur les débris de la liberté, ne songea plus qu'aux moyens de conserver la puissance illimitée qu'il avoit usurpée. Trop éclairé pour ne pas voir les inconvéniens inséparables d'une domination excessivement étendue, il n'ambitionna point la gloire moins solide qu'éblouissante, communément attachée au titre de Conquérant; & d'après ces principes, il recommanda fortement à ses successeurs de ne jamais étendre les possessions de l'Empire. Tibere, soit qu'il reconnût la justesse de cette opinion, soit, comme l'observe Tacite, par un effet de cette sombre jalousie qui lui rendoit suspect quiconque avoit le malheur de se distinguer, craignant la renommée que ses Généraux pourroient acquérir en Bretagne, resta dans l'inaction, & laissa les Bretons mépriser impunément l'autorité romaine.

Histoire d'Angleterre.

L'expédition extravagante de l'insensé Caligula fut ignorée même des habitans de la Bretagne, & n'aboutit qu'à couvrir l'Empereur d'un ridicule ineffaçable. Quoique très-indolent & aussi peu guerrier que son prédécesseur, Claude, plus heureux dans le choix de ses Généraux, entreprit dans la suite, avec plus de succès, la conquête de la Bretagne qu'il réduisit en Province Romaine. Ce ne fut cependant qu'à la suite de trois grandes victoires remportées sur les Bretons par Plautius, que Claude se hasarda de passer dans cette isle, où, après avoir achevé de subjuguer plusieurs petits Etats qui ne lui opposerent qu'une très-foible résistance, il fut proclamé trois fois Empereur par ses Légions. Les vaincus même furent si touchés de la générosité qu'il marquoit en les laissant jouir de leurs possessions, qu'ils lui éleverent des Temples, & le mirent au nombre de leurs Divinités. Ainsi comblé de gloire & de succès, il laissa Plautius pour finir la cam-

Depuis J. C. 16.

Claude entreprend la conquête de la Bretagne. Ses succès & son retour à Rome.

43.

(1) Polyen, qui vivoit sous Antonin & Varus, prétend au contraire que Cassivellane rendit long-temps inutiles les efforts de César, & qu'il se montra constamment digne de combattre les Légions Romaines. Cassivellane s'opposant avec succès à leur passage sur la Tamise, César qui avoit un grand éléphant, l'arma d'écailles de fer, lui mit sur le dos une grande tour garnie de gens de trait & de frondeurs, & le fit avancer dans le fleuve; ce qui épouvanta tellement les Bretons & leurs chevaux, qu'ils prirent tous la fuite, & que les Romains, par le moyen de la terreur que donna cet animal à une Nation qui n'en avoit jamais vu de semblable, passerent le fleuve sans danger. *Voyez Ruses de Guerre, liv. 8, chap. 23.*

pagne, & après avoir resté quinze jours en Bretagne, il retourna à Rome où il reçut les honneurs du triomphe & le surnom de Britannique; circonstances qui démontrent clairement combien les Romains regardoient comme importante l'accession de ce pays à leur domination (1).

Dès ce jour les Bretons, forcément assujettis aux Loix de Rome, perdirent leur indépendance & tomberent dans l'esclavage; car on sait quelle fut sous les successeurs de Claude la politique des Romains, & l'autorité despotique qu'ils exerçoient sur les peuples vaincus. On sait quelles dissentions, quelles guerres excita l'avidité des Préteurs & des Proconsuls qui alloient gouverner, ou plutôt écraser les Nations soumises aux Romains par la force des armes, & qui se reposoient sur la foi des traités.

Triste situation des Bretons.

Les Bretons subirent le sort du reste des peuples enchaînés à l'Empire. Ils gémirent accablés sous le poids de la plus dure servitude, surchargés de taxes excessives, & hors d'état de payer les énormes contributions qui leur étoient imposées. C'étoient les Romains mêmes qui, à titre de prêt, leur fournissoient les fonds nécessaires à l'acquit des tributs; mais quand les débiteurs manquoient de payer ces avances usuraires au terme fixé, leurs créanciers impitoyables saisissoient leurs biens, leurs troupeaux, & les chassoient même de leurs habitations. Tant d'excès, tant d'insolence révolterent les Bretons irrités par le parallele qu'ils faisoient de leur situation actuelle avec la liberté dont leurs peres avoient joui; & cette accablante idée les pénétrant de fureur, ils n'attendirent plus, pour se soulever, que la premiere occasion que leur offriroit l'injustice de leurs avares oppresseurs. Cette occasion ne tarda point à se présenter, & un nouvel outrage, plus sensible que toutes les injures qu'ils avoient essuyées, leur fit prendre les armes.

61. *Testament de Prasatagus, Roi des Icéniens; outrages faits à sa femme & à ses filles; leurs suites.*

Prasatagus, Roi des Icéniens, dans la vûe de transmettre à ses filles du moins une portion de ses Etats en proie aux déprédations des Romains, ordonna en mourant que son Royaume seroit partagé entre ses filles & l'Empereur. A peine Prasatagus fut inhumé, que l'injuste Decianus, Proconsul de la Province, sous prétexte d'exécuter les dernieres volontés du testateur, s'empara du Royaume; & quand Bonduica, veuve de Prasatagus, vint réclamer ses droits, le cruel Decianus la fit fouetter comme une esclave, fit violer ses filles, enchaîner leurs parens, & chasser de leurs héritages la Noblesse & les Chefs du Royaume.

Ces actes d'inhumanité enflammerent de rage les Bretons : transportés de colere & pénétrés d'indignation, ils se réunirent & marcherent au nombre de deux cent trente mille combattans commandés par Bonduica. Bientôt ils apperçurent les bataillons armés par leurs tyrans, passerent au fil de l'épée la Colonie Romaine de Camelodunum, massacrerent toute l'Infanterie de la neuvieme Légion, & ravagerent tous les pays soumis aux Romains, brûlant & égorgeant tous les habitans, sans distinction d'âge ni de sexe. Ce torrent impétueux eût vraisemblablement détruit, dans toute l'étendue de la Bretagne, la puissance romaine, si

(1) Suetone, Dio. lib. 60, Claud. Cart.

Suétone ne se fût opposé à son extrême violence. Instruit de cette rebellion, il abandonna ses projets de l'isle d'Anglesey, & traversant le pays ennemi avec un petit corps de troupes, il arriva heureusement à Londres, déjà fameuse par son commerce : il y fut d'abord fourni de vivres & de munitions par les Colonies Belgiques, au sud & à l'ouest de la Tamise, qui n'avoient pas abandonné le parti des Romains, tira les Cohortes auxiliaires des garnisons voisines hors d'état de résister; & quoique Pœnius Posthumius refusât de marcher à son secours, ces troupes, jointes à la quatorzieme Légion & aux Vexillaires de la vingtieme, lui fournirent un corps de dix mille hommes, avec lequel il résolut de tenir la campagne & de hasarder une bataille générale.

Histoire d'Angleterre.

Suétone défait l'armée Bretonne.

Dans ce dessein, il choisit une situation avantageuse pour camper, & rangea ses troupes en bataille dans un terrein serré, avec un bois impénétrable derriere elles, & une large plaine au front. Ce fut là qu'il attendit tranquillement les attaques de l'ennemi. Les Bretons enflés des avantages qu'ils avoient déjà remportés, & se confiant dans la grande supériorité de leur nombre, furent d'abord harangués par Bonduica (1), montée sur un char & accompagnée de ses deux filles qui avoient été déshonorées; ensuite, jetant de grands cris, ils marcherent contre les Romains qui soutinrent leur premier choc, non seulement sans s'ébranler, mais avec une telle fermeté, que cette impétuosité fut bientôt ralentie. Les Bretons combattirent avec la plus grande ardeur, quoique sans ordre & sans observer de rangs; mais à la fin ils furent obligés de céder à la discipline & à la valeur de leurs ennemis qui les mirent en déroute, & en firent un grand carnage. On dit que leur perte monta à quatre-vingt mille hommes tués dans la bataille & la poursuite, outre un nombre infini de captifs que l'on emmena, d'autant que, suivant leur coutume, leurs femmes les avoient accompagnés au combat, montées sur des chariots rangés en cercle dans la plaine, d'où elles pouvoient voir la bataille & animer leurs maris.

Mort de Bonduica.

Bien loin d'être découragés par cette terrible défaite, les Bretons se préparerent à livrer une autre bataille; mais la perte de Bonduica qui mourut par la violence de son désespoir, ou, comme d'autres le croyent (2), par le poison, les détourna de ce dessein, rompit leurs mesures, & après avoir célébré ses funérailles, ils se disperserent dans leurs districts particuliers..

Suétone est rappelé par Neron.

Cependant Suétone prenoit toutes les précautions nécessaires pour empêcher les Bretons de rassembler leurs forces; il ravageoit le pays & emmenoit leurs troupeaux; en sorte que les habitans, négligeant l'agriculture & se trouvant privés de magasins, se virent réduits à une horrible

(1) On prétend même que cette Princesse, que l'on nous représente comme une femme d'une rare beauté & du port le plus noble, après avoir ainsi enflammé le courage de ses soldats, laissa échapper un lievre qu'elle avoit caché dans son sein, & rendit graces, pour cet heureux présage, avec une voix forte, à Adraste, Déesse de la guerre. *Dio. liv. 62.*

(2) Dio. liv. 62; Tacit. Vit. Agricol.

SECT. I. *Histoire d'Angleterre.*

famine qui en fit périr un grand nombre. Malgré cette calamité, ils préféroient de vivre dans la disette, au milieu de leurs montagnes, plutôt que de manger le pain de l'esclavage; mais on ne doute pas qu'ils n'eussent été bientôt réduits, & que Suétone n'eût entiérement rétabli l'honneur des armes Romaines & la gloire Impériale, s'il n'eût été trop tôt rappelé par Néron.

Petronius Turpilianus & Agricola, successeurs de Suétone, rendent la paix à la Bretagne. 65.

Il eut pour successeurs Petronius Turpilianus qui sortoit du Consulat, & le sage Agricola. Ceux-ci, moins séveres que leurs predécesseurs, appaiserent par leurs manieres douces & généreuses le ressentiment des Bretons, chez lesquels Agricola introduisit l'amour des Loix & les charmes de l'urbanité. En faisant briller devant eux le flambeau des Sciences & des Arts, il leur apprit à désirer & à se procurer toutes les commodités de la vie, & parvint même jusqu'à leur faire aimer les chaînes qu'il leur avoit données. Dès-lors les Bretons, qui avoient tant de fois entrepris de lutter contre les Romains, se plierent à leur domination. La Calédonie seule, défendue par ses montagnes & méprisée par les Romains, troubla la paix qui régnoit dans le reste de l'isle.

Nouvelle entreprise des Caledoniens. 84-186.

Les Calédoniens, peuple qui s'étendoit au delà de la riviere Forth, se jeterent tout à coup sur la Province Romaine, disputerent à Agricola le passage de la Forth, oserent attaquer son camp, & furent mis en déroute; mais plus accablés que soumis, ils se réunirent bientôt, & furent encore repoussés avec perte par Ulpius Marcellus (1). Pertinax lui succéda, & remit le gouvernement de ce pays à Clodius Albinus, qui n'y resta que très-peu de temps, & qui en sortit dans le dessein d'usurper l'Empire. On sait qu'il fut vaincu par Sévere, qui, revêtu de la pourpre Impériale, passa lui-même dans la Bretagne, refusa d'accorder la paix aux Calédoniens, & toujours victorieux, pénétra jusqu'aux extrémités de l'isle, où, après avoir fait
210. élever un rempart inexpugnable, il se retira à Yorck. Accablé de ses infirmités, Sévere laissa le commandement de son armée à son fils Antonin, surnommé Caracalla; mais ce Prince, rempli des vices les plus odieux, & qui étoit déjà entré plusieurs fois dans des conspirations contre la vie de son pere, fit un si mauvais usage de son autorité, & traita avec tant d'insolence & de cruauté les Bretons septentrionaux nouvellement soumis, qu'ils rompirent le traité qu'ils venoient de conclure, & reprirent de nouveau les
211. armes contre les Romains. Cette révolte irrita tellement le vieux Empereur, qu'il se fit porter aussi-tôt dans le camp, & haranguant ses soldats sur l'inconstance & la perfidie des Barbares, il les exhorta à tout exterminer, sans épargner même l'enfant dans le sein de sa mere. Après avoir ainsi excité leur ressentiment, il chargea Caracalla de la conduite de cette expédition, & retourna à Yorck où il mourut peu de temps après. Ses ordres furent mal exécutés par son fils qui, s'attachant plutôt à gagner la faveur de l'armée qu'à combattre les ennemis, & regardant déjà son pere comme mort, commença à former un parti contre son frere Géta. Il n'attendit pas long-temps le décès du vieux Empereur, & aussi-tôt qu'il

Sévere cede le commandement de son armée à son fils Antonin.

(1) Dio. liv. 72.

en eut des nouvelles, il renouvela la paix avec les Calédoniens & les Méates, reçut des otages pour sûreté des articles, & s'avança dans la Province Romaine. *Histoire d'Angleterre.*

Sévere avoit ordonné par son testament que l'Empire seroit gouverné par ses deux fils; & quoique l'ambition de Caracalla fût de régner seul, & que toutes ses actions tendissent à ce but, la volonté de son pere fut exécutée. Les soldats lui prêterent serment de fidélité ainsi qu'à Géta, son frere; & ces deux Princes accompagnerent les cendres de Sévere jusqu'à Rome, où elles furent déposées dans le mausolée d'Adrien (1). Cependant Caracalla, continuellement tourmenté de la plus furieuse ambition & d'une animosité contraire à la Nature, satisfit enfin ces deux passions par le sacrifice de son frere qu'il fit inhumainement massacrer peu de temps après. 212.

Silence des Historiens sur les affaires de Bretagne. 212 *jusqu'à* 260.

Une nuit impénétrable cache les faits & les événemens qui se sont passés dans la Bretagne, depuis le départ de ce jeune Prince, ou, pour mieux dire, depuis les premiers jours du ridicule regne de Caracalla, jusqu'à celui de Publius Licinius Galienus. Il n'est resté que quelques inscriptions qui, échappées aux ravages des temps, ne suppléent point au silence des Historiens, mais indiquent seulement les noms de quelques Propréteurs de la Province Britannique. La licence, les vices & la corruption qui régnerent avec tant d'insolence sous l'empire de Gallien, s'étendirent jusque dans la Bretagne, également accablée par la perversité des mœurs, & déchirée par une foule de tyrans. Carausius, Pirate intrépide & cruel, né de la lie du peuple, dans le pays connu depuis sous le nom de Hainaut, forma à Boulogne sur mer un parti très-puissant, & fit voile pour la Bretagne (2), où il fut reçu par les troupes romaines déjà soulevées contre l'Empereur, & qui lui décernerent unanimement la couronne. Cette favorable réception rendit Carausius maître de toute la Province Romaine, jusqu'au rempart d'Antonin qu'il rétablit & augmenta. Ensuite il fit alliance avec les Francs & les Saxons, contre lesquels il avoit d'abord agi en qualité d'Amiral, enrôla un grand nombre de leurs gens, augmenta sa flotte de beaucoup de gros vaisseaux; & comme il s'étoit rendu maître de Boulogne, il y mit une forte garnison avec des munitions de toute espece, pour être en état de soutenir le siége dont il étoit menacé par Maximien (3). Ces mesures prudentes lui furent d'un grand avantage; car elles le rendirent si formidable, qu'après avoir gagné sur les vaisseaux de Maximien une bataille navale, qui lui assuroit la domination de la mer, les Empereurs consentirent à l'associer à la dignité Impériale, plutôt que de laisser leurs ports en danger d'être continuellement attaqués par un ennemi aussi puissant (4).

Carausius prend en Bretagne la pourpre Impériale. 282.

287.

(1) Spartian. in Sever. Herod. 33. Dio. libr. 76.

(2) Plusieurs Historiens disent que les grandes richesses de ce Pirate, aussi bien que sa conduite, le rendirent suspect à l'Empereur Maximien-Hercule, qui ordonna de se saisir de lui & de le mettre à mort. Carausius, instruit de ce dessein, le fit avorter, en conduisant ses vaisseaux sur les côtes de la Bretagne.

(3) Eum. Panegyr. 8.

(4) Camden prouve cette concession par plusieurs médailles de Dioclétien,

SECT. I. Histoire d'Angleterre.

En conséquence de cette paix, Carausius régna indépendant en Bretagne l'espace de sept ans. Il fut assassiné par Alectus, l'un de ses Officiers, qui se revêtit lui-même de la puissance impériale. Son regne ne fut pas de longue durée : il perdit le trône & la vie trois ans après, dans une bataille que lui livra Constantius. Celui-ci fut regardé par les Bretons comme leur libérateur; il mérita par sa justice & la douceur de ses loix, l'amour de ce peuple qui gémissoit depuis si long-temps sous la tyrannie & l'avidité d'une foule d'Usurpateurs étrangers & domestiques. Constantius mourut à Yorck, & laissa l'Empire & le Gouvernement de l'Angleterre à son fils Constantin qui, après la défaite de Maxence, jouit sans rival du trône des Césars. Les Bretons ne furent heureux que jusqu'à la mort de Constantin; car à peine le jeune Constantius eut été élevé à l'Empire, que l'avarice & l'imbécillité de ce jeune Empereur plongerent la Bretagne dans la plus grande confusion.

Il est assassiné par Alectus. 296.

Constantin monte sur le trône après la mort de son pere. 306.

La situation des peuples de cette isle, & les événemens qui se sont passés chez eux, ont tant de liaison avec la situation & les affaires de l'Empire, que ce seroit répéter ce que les Historiens de Rome ont écrit, si l'on vouloit rendre compte de la plupart des faits & des révolutions qui agiterent ce pays. Il nous suffira de dire ici, que la Bretagne fut délivrée de l'oppression qui l'accabloit, par Théodose, après la mort duquel les Bretons, résolus de rester dans l'indépendance, procéderent, sans le concours du reste des Provinces Romaines, à l'élection d'un Empereur. Leur choix tomba sur Marcus, qui, ne répondant point au vœu des Electeurs, fut mis à mort. Gratien prit sa place, la perdit quatre mois après, & fut remplacé par Constantin, attaqué & vaincu par Sarus, qui l'obligea d'embrasser l'état ecclésiastique; mais ce nouvel état ne le garantit point du sort qui l'attendoit : il fut mis à mort par Honorius, qui ne vécut que peu de temps, & laissa l'Empire à son neveu Valentinien. Ce fut vers le commencement de son regne que les Pictes & les Scots, peuples originaires d'Irlande, firent une irruption dans la partie méridionale de la Bretagne, où ils avoient formé le dessein de se fixer. Les Bretons demanderent du secours à Valentinien, qui leur envoya des troupes sous les ordres d'Aëtius. Celui-ci livra bataille aux Pictes & aux Scots, les battit, & les obligea de s'enfuir au dela des limites de *Valentin.* Les Romains s'éloignerent presque aussi-tôt de la Bretagne, & retournerent en triomphe dans le Continent, après avoir obligé les Insulaires de réparer le mur d'Antonin entre les golfes de Forth & de Clyde.

387. *Les Bretons se choisissent un Empereur.*

Irruption des Pictes & des Scots.

Le luxe, la licence, les crimes & les débordemens dans tous les genres régnoient en Bretagne comme dans toutes les parties de l'Empire Romain. C'étoit néanmoins dans ce temps de barbarie & de perversité que le Christianisme jetoit de profondes racines chez la plupart des Nations européennes : il avoit même fait de grands progrès en Angleterre lors de la persécution que Dioclétien éleva contre les Chrétiens. S. Paul lui-

Etat de l'Eglise.

Maximien & Carausius, dont le revers porte : *Providentia Angg. & Pax Augg. S. C.*; ce qui prouveroit aussi que cette paix fut autorisée du Sénat. Voyez *Britannia Romana*

même avoit traversé l'Océan, & il étoit venu porter dans la Bretagne la lumiere de l'Evangile. La douceur de la Religion que prêchoit cet Apôtre, qui ne fut point févere ni intolérant dans cette isle, la pureté de sa doctrine, & la chaleur de son zele édifierent les Bretons. La plupart d'entre eux se convertirent. Paul, rempli d'une éloquente piété, ne respiroit que le bonheur du peuple & le salut des ames; il n'invectivoit point, n'imposoit point des loix tyranniques aux Rois; il ne lançoit pas des foudres, ne dévouoit personne à l'anathême; il n'assujettissoit point les citoyens à des tributs accablans & odieux. C'étoit pour la Religion & non pour la fortune d'un Chef puissant & couronné de la Religion qu'il prêchoit & qu'il travailloit. Mais les successeurs de S. Paul qui passerent ensuite dans la Bretagne, ne paroissant s'y montrer que pour semer la division, pour ordonner & percevoir des impositions énormes, hâterent la ruine du respectable monument que cet Apôtre avoit élevé.

Histoire d'Angleterre.

Malgré la persécution de Dioclétien, les Evêques Bretons se distinguerent par leur zele, par leur constance & leurs lumieres. Ils assisterent au Concile d'Arles, furent mandés à celui de Nicée, & se signalerent dans ceux de Sardique & de Rimini. Leur foi fut alarmée par les progrès & la hardiesse de Pélage, fameux hérésiarque, qui, dans la suite, eut beaucoup d'imitateurs dans la Bretagne. Pendant le feu de ces disputes théologiques, les Pictes & les Scots, chassés par les Romains, n'avoient point perdu l'espérance de rentrer en Angleterre, où ils firent une irruption aussi-tôt qu'ils eurent appris le départ des Romains. Les Bretons implorerent le secours d'Aëtius, qui, trop occupé à repousser les ennemis de l'Empire, ne put passer dans l'isle. Cet abandon affligea, 447.
mais n'abattit point le courage des Bretons. Ils se réunirent & choisirent pour leur Général Vortigerne, guerrier fameux par ses exploits, & lié avec les Saxons, qui accoururent, commandés par Hengist & Horsa. Vortigerne repoussa les Pictes & les Scots; mais les Bretons, jaloux de l'autorité des Commandans Saxons, se plaignent à Vortigerne de la préférence qu'il donne à ces ambitieux étrangers sur les Naturels du pays. Vortigerne, amoureux de Rowence, fille d'Hengist (1), méprise ces 452.
murmures, & Vortimer son fils se met à la tête des Bretons révoltés. Hengist, fier de l'autorité dont il jouit, insulte les Bretons, & Vortigerne laisse ces entreprises impunies. Sa conduite souleve ses sujets qui le déposent, & reconnoissent Vortimer pour leur Roi. Vortigerne irrité sort de la Bretagne, où il ne retourne qu'après la mort prématurée de Vortimer. Il remonte sur le trône; mais son regne fut court. Il prend 457.
forcément la fuite après le massacre de toute la Noblesse Bretonne par les soldats du traître Hengist, qui marquant un désir extrême de se ré-

Nouvelle irruption des Pictes.

(1) Si l'on en croit le rapport de Nennius, non seulement Vortigerne épousa cette jeune Saxone, dont la beauté avoit captivé son cœur dans un repas où on l'avoit invité à cette intention; mais même, pour obtenir son consentement, il répudia sa femme encore vivante, & abandonna aux Saxons les fertiles plaines de Kent, qui leur furent depuis si utiles dans leurs expéditions maritimes.

SECT. I. *Histoire d'Angleterre.*

concilier avec ses ennemis, avoit invité à un festin solennel toute la Noblesse de Bretagne, dans la plaine de Salisbury; mais à la fin du repas, les Saxons, au signal convenu, massacrerent leurs convives au nombre de trois cents.

465. *Aurelius élu Roi des Bretons.*

Le sceptre de Vortigerne (1) passa, malgré Hengist & les Saxons, entre les mains d'Aurelius, guerrier plus illustre par sa valeur que par sa naissance, quoiqu'il eût pour aïeux une longue suite de Rois. Il combattit avec tant de succès contre les perfides Saxons, qu'ils ne se sentirent plus le courage de continuer la guerre. Ambroise Aurelius profita du calme de la paix pour policer ses peuples & régler les affaires de l'Etat. Il combattit encore contre les Scots & les Saxons, & la victoire se rangea constamment sous ses drapeaux (2).

477. *Descente d'Ælla & de ses trois fils.*

Le butin que les Saxons avoient fait dans la Bretagne lors de leur premiere irruption, étoit une puissante amorce pour leurs compatriotes. Une nouvelle troupe de ces aventuriers, commandée par Ælla & ses trois fils, descendit sur les côtes Britanniques, & pénétra dans le pays depuis nommé *Sussex*. Ces nouveaux oppresseurs vainquirent les Bretons, s'emparerent de toute la partie maritime de cette province, & après bien des difficultés, des obstacles, des combats & du sang répandu, ils forcerent enfin les habitans à se retirer dans la vaste forêt d'Anderida, dont ils vinrent à bout de s'emparer dans la suite.

490.

Ce fut ainsi que commença, dans la Bretagne, le regne des Saxons. Aurelius, grand dans son infortune, lutta avec courage contre ces usurpateurs; mais sa valeur ne put vaincre ni repousser Ælla, qui étendit ses frontieres jusqu'à celles du Royaume de Kent, où Esca, fils d'Hengist, régnoit paisiblement. Cette seconde invasion fut, cinq ans après,

Arrivée de Cerdic & de son fils Cenric en Bretagne.

suivie d'une troisieme par Cerdic, guerrier Saxon, qui aborda avec son fils Cenric ou Kenric, près d'Yarmouth en Yorckshire. Ce Général fut si heureux, & se rendit si redoutable, qu'on le regarda comme le seul digne de succéder à Hengist dans la puissance & le commandement

(1) T. Smolett, & la plupart des Historiens, disent que Vortigerne, méprisé & abandonné de tout le monde, se retira dans sa ville natale, au Comté de Radnor, où ses ennemis mirent le feu dans le dessein de le faire périr par les flammes; mais il trouva moyen de s'échapper, & se réfugia dans les retraites les plus inaccessibles, au pied de la montagne de Rivel, près Caernarvon, où il passa le reste de ses jours dans des craintes & des terreurs continuelles. Près de cet endroit on voit une petite hauteur couverte de pierres, connue sous le nom de *Bedn-Guortigern*, tombeau de Vortigerne, que les habitans du pays ont creusé depuis quelques années, & où ils ont trouvé un coffre de pierre qui contenoit le squelette d'un homme très-grand. *Smolett*, *Hist. d'Ang. tom. 1, pag. 238.*

(2) Ce fut vers ce même temps que le célebre Prophete & Enchanteur Merlin se rendit fameux en Bretagne. On dit qu'il étoit fils d'un Incube, & tous les Moines qui ont parlé de lui le traitent de sorcier. Buchanan le regarde comme un imposteur, qui, semblable aux anciens Oracles, trompoit les Peuples par des prédictions équivoques. M. Lhwid en parle au contraire comme d'un homme d'esprit, dont le jugement & les connoissances mathématiques firent croire qu'il avoit quelque chose de surnaturel dans ces temps d'ignorance & de crédulité. Ce dernier sentiment nous paroît le plus sage comme le plus vraisemblable.

suprême sur tous les Saxons. Les Bretons résisterent vainement à ses armes; *Histoire*
ils furent battus, & reçurent un irréparable échec au gué de Cerdic (1). *d'Angle-*
Cette défaite est l'époque de l'élévation d'Arthur, qui prit alors le sou- *terre.*
verain commandement des Bretons. Les Historiens assurent qu'il remporta 501.
douze victoires sur les Saxons; mais, malgré ses triomphes, il fut obligé
de conclure un traité de paix, par lequel Cerdic se fit céder les Comtés
de Hants & de Sommerset, qui formerent depuis le Royaume de Wes-
sex (2).

Tandis que de nouvelles Colonies Saxones arrivoient dans la Breta- 514.
gne, sous la conduite de Stufe & de Withgar, Cerdic, excité par l'es- *Stufe &*
poir des conquêtes, profitant de la mort d'Esca & d'Ælla, Rois de Kent *Withgar*
& de Sussex, prit le titre de Roi & de Chef de tous les Saxons établis *descendent*
en Angleterre, envahit les frontieres de Hamshire, ravagea le pays, & *en Angle-*
fut défait par le Roi Arthur; mais il regagna bientôt ce qu'il avoit perdu, *terre.*
& resta possesseur de toutes ses conquêtes. Arthur, le plus grand des
Rois & le plus juste des hommes de son siecle, essuya des malheurs do-
mestiques qui accablerent sa vieillesse. Sa premiere femme lui avoit été *Malheurs*
enlevée par Melnas, Roi de Sommerset, & sa seconde épouse fut sé- *domestiques*
duite & débauchée par Mordred, Prince de Cumbrie, son neveu (3). *d'Arthur.*
Arthur poursuivit le ravisseur; ils se battirent à Camlan, & Mordred *Il est tué à*
resta sur la place, après avoir blessé mortellement Arthur. La perte de *la bataille*
ce bon Prince plongea la Bretagne dans le deuil, & bientôt dans la *de Camlan.*
plus cruelle anarchie. Les Saxons, profitant du désordre que causoit la 530-542.
vacance du trône, désolerent les Bretons, qui se réunirent tous contre
Cenric ou Kenric, fils de Cerdic, à qui la mort ne laissa pas le temps
d'étendre les conquêtes de son pere. Céaulin son fils lui succéda, & fut *Céaulin suc-*
élu Général de toute la Confédération Saxone. Ce haut degré de puis- *cede à Cen-*
sance, qu'il méritoit par ses vertus, excita la jalousie d'Ethelbert, Roi *ric.*
de Kent, jeune ambitieux, dont Céaulin réprima l'arrogance par une
éclatante victoire, après laquelle il étendit sa domination, vainquit les 560-592.
Bretons à Bedfort, se rendit maître de la vallée de Bucks & de tout *Ses ex-*
le Comté d'Oxford : il s'empara aussi de Cirencester & de Glocester; *ploits.*
en sorte qu'il ne resta plus aux vaincus que le pays de Galles où ils se
retirerent. Céaulin, modéré jusqu'alors, n'eut plus la force de soutenir
l'éclat de sa gloire. Enorgueilli de sa puissance, il commença à régner
en tyran, se fit haïr de ses sujets, & fut attaqué par Céolric son ne-
veu, qui le battit, l'obligea de sortir de ses Etats & d'aller finir ses jours
ailleurs.

La mort de Céolric seconda merveilleusement les projets ambitieux *Ethelbert,*
d'Ethelbert, qui, n'ayant plus de concurrent ni de rival, fut déclaré *Général de*
Chef de la Confédération Saxone. Sa valeur fit craindre ses armes, & *la Confédé-*
ration Sa-
xone.

(1) Chron. Sax. Ethlred. Flor.

(2) Nennius.

(3) M. de Rapin-Thoiras prétend que ce fut pendant un voyage qu'Arthur fit en Armorique que son neveu débaucha sa femme, qu'il usurpa ses Etats, & que, pour gagner la protection des Saxons, il leur en ceda une partie.

SECT. I. *Histoire d'Angleterre.*

il accrut sa puissance par l'alliance qu'il contracta avec Cherebert, Roi de Paris, dont il épousa la fille. En vain les Bretons voulurent soutenir leur indépendance, ils furent subjugués par Ethelbert, qui, malgré eux, les soumit à ses loix.

Etat de l'Eglise.

Ces factions, ces mouvemens & ces révolutions n'empêchoient point la Puissance Ecclésiastique de faire de très-grands progrès dans la Bretagne, où l'on avoit fondé des séminaires & érigé trois siéges archiépiscopaux; l'un à Yorck, le second à Londres, & le troisieme à Caer-Léon. Il y eut aussi dans cette isle plusieurs Conciles & quelques Synodes; & ce fut dans un de ces Conciles que Saint David éteignit les flammes du Pélagianisme, à force d'éloquence & de séveres remontrances. Le premier acte de souveraineté que la Puissance Ecclésiastique exerça en Bretagne, fut contre Mauricus, Roi de Glamorgan, qui fut excommunié pour avoir tué en trahison Cynetus, petit Souverain, auquel il avoit juré la paix sur les reliques des Saints. Ce fut dans le même temps encore que la Puissance Ecclésiastique permit à l'atroce Morcan, qui avoit assassiné son oncle, d'expier son crime par des prieres, des jeûnes & des aumônes, *afin*, dit le Synode, *que le Gouvernement ne souffrît point de l'absence de ce Prince; les Prélats reconnoissant qu'ils n'avoient pas le pouvoir d'élire un autre Roi.* Les Bretons Catholiques souffrirent alors une persécution cruelle de la part des Saxons Idolâtres, qui, d'une mer à l'autre, brûlerent les villes & renverserent les églises, souillerent les autels du sang du Clergé, après avoir massacré ceux qu'ils trouverent dans l'exercice de cette Religion. Ce fut pourtant alors, & malgré les dangers de la persécution, que S. Grégoire entreprit la conversion des Saxons, & qu'il envoya, pour les éclairer, S. Augustin dans la Bretagne.

SECTION II.

HEPTARCHIE SAXONE.

PENDANT que ces pieux Missionnaires cueilloient les fruits de leur zele, & que, de proche en proche, la lumiere de l'Evangile, éclairant l'isle entiere, dissipoit les ténebres des antiques superstitions, les Saxons d'Allemagne, informés des progrès que leurs compatriotes faisoient en Angleterre, se hâterent de quitter les contrées marécageuses qu'ils habitoient, & vinrent en foule aux travaux, aux combats, & sur-tout au butin & aux conquêtes des premiers usurpateurs. Ambitieux autant qu'Hengist, Ælla, Cerdic, & cette multitude d'aventuriers qui les avoient précédés, les Chefs de ces nouvelles émigrations voulurent se former aussi des établissemens durables; & portant le ravage & la dévastation de contrée en contrée, ils se rendirent maîtres d'une étendue considérable

Histoire d'Angleterre.

Heptarchie Saxone.

de pays; mais peu contens de posséder les terres, les fiefs, les seigneuries dont ils avoient dépouillé les Bretons, la plupart de ces Chefs, issus du sang royal, prétendirent être traités en Rois, en avoir la puissance, les droits & les prérogatives. Unis entre eux, & forts par les armées qu'ils commandoient, ils obligerent les successeurs d'Ælla, d'Hengist & de Cerdic, à détacher plusieurs contrées de la domination Saxone, & d'en former plusieurs petits Royaumes dont ils furent investis. Ce fut ainsi qu'après un siecle & demi de combats, de troubles & de ravages, furent successivement fondés l'Heptarchie ou les sept Royaumes Saxons dans la Bretagne. Ce fut ainsi qu'on vit toute la partie méridionale de l'isle changer entiérement d'habitans, de mœurs, de coutumes, de langage & de Loix. Policés, éclairés sous les Romains, les anciens Possesseurs s'étoient construits vingt-huit villes, un très-grand nombre de villages, où ils cultivoient les arts, le commerce, l'agriculture; mais leurs féroces Conquérans les replongerent dans leur premiere barbarie, massacrerent les habitans; & ceux qu'ils épargnerent furent réduits au plus dur esclavage. Ces changemens ne furent que successifs, & les Bretons n'en eurent que plus à souffrir; car les Saxons attaquant la Bretagne en corps séparés, à différentes fois & à des époques éloignées les unes des autres, les Bretons, égaux en force dans les commencemens, résisterent, s'aguerrirent; & leur valeur prolongeant les hostilités, la guerre fut plus meurtriere, plus destructive, plus cruelle qu'elle ne l'eût été pour les vaincus, si les Saxons les eussent accablés tout d'un coup; mais trop peu supérieurs, soit en nombre, soit en valeur, pour envahir la Bretagne & achever seuls sa conquête, ils appelerent de nouveaux secours du fond de la Germanie, & partagerent avec tous les autres Saxons qui étoient venus seconder leurs projets de dévastation, les dépouilles & les possessions des anciens habitans de la Bretagne; en sorte que la multitude des nouveaux Colons s'accroissant chaque jour, le seul moyen qu'ils eurent de pourvoir à leur subsistance, fut d'achever d'exterminer les malheureux Bretons. De là vient que les Histoires, soit de anciennes Nations, soit des Peuples modernes, ne fournissent ni de conquête aussi meurtriere que le fut celle des Saxons, ni de révolution aussi terrible que celle qu'éprouva la Bretagne.

Ces differens Princes Saxons demeurerent unis & agirent d'intelligence tant qu'ils eurent à lutter contre les efforts des Bretons qui leur disputoient le terrein; mais quand la force & la terreur eurent obligé les vaincus d'abandonner leurs possessions, & de se retirer dans les infertiles contrées de Galles & de Cornouailles, l'ambition & le désir d'accroître leur puissance, diviserent entre eux les Princes de l'Heptarchie, qui successivement se détacherent tous de l'ancienne Confédération Saxone, qui les avoit rendus tous si formidables. En effet, tant que cette Confédération subsista, les Rois Saxons, suivant la coutume & la constitution observées en Germanie, choisissoient parmi eux ces Chefs qui, en temps de guerre, commandoient les armées, & présidoient, en temps de paix, aux assemblées nationales, lorsqu'il étoit question d'affaires im-

SECT II. *Histoire d'Angleterre.*

portantes, d'interpréter les Loix anciennes, ou d'en former de nouvelles. A la mort du Chef suprême, les Rois Saxons s'assembloient & lui donnoient un successeur à la pluralité des suffrages ; forme de Gouvernement très-ancienne, & qui, à peu de choses près, est observée encore de nos jours en Allemagne dans l'élection de l'Empereur. Mais cette forme, qui rendoit les Saxons si redoutables par les liens de la Confédération, cessa d'être pratiquée lorsque chaque Prince Saxon, regardant ses Etats comme soumis à lui seul, voulut les séparer & les rendre indépendans du reste des Principautés. Dès-lors la guerre, les troubles & les révolutions inévitables parmi des peuples turbulens & guerriers, perpétuerent la discorde, les haines mutuelles, les invasions, les crimes, qui, après avoir rompu tous les liens de l'ancienne Confédération, hâterent la ruine de l'Heptarchie, & le renversement de tous ces différens Royaumes érigés, dans la Bretagne, par la force, l'injustice, l'avarice & l'usurpation.

PLAN GÉNÉRAL ET DIVISION DE L'HEPTARCHIE SAXONE.

ROYAUME DE KENT.

Heptarchie. Royaume de Kent.

LE petit nombre de faits échappés à la nuit des temps qui se sont écoulés depuis la fondation de l'Heptarchie Saxone, ne nous donne qu'une idée affligeante des mœurs de ce peuple farouche, & de ces Rois brigands, perpétuellement acharnés à s'entre détruire. C'est un enchaînement continuel de combats, de batailles, d'assassinats, de meurtres, de massacres, de noires perfidies, de trahisons, de haines, d'incendies, de crimes de toutes les especes. Mais c'est peut-être pour nous un avantage qu'il n'existe, des regnes des Souverains élevés sur ces trônes de sang, d'autres monumens que leurs noms & le souvenir de quelques-uns de leurs plus horribles attentats.

Le Royaume de Kent fut le premier que les Saxons fonderent dans la Bretagne. Il eut pour fondateur un Corsaire, scélérat, impitoyable, heureux, qui, comme nous l'avons déjà dit, partit du Danemarck, vint fondre sur les côtes d'Angleterre, y descendit, s'enfonça dans les terres, &, suivi d'une foule de brigands, porta le ravage & la mort de contrée en contrée, s'empara d'une vaste étendue de terrein, massacra tous les habitans qui oserent lui résister, assujettit les autres, & érigea les provinces usurpées en un nouveau Royaume, borné au midi & à l'orient par la mer, au nord & à l'occident par le Royaume de Suffex, qui lui servit de barriere contre les entreprises des Souverains de Westsex.

Telle fut l'étendue que l'usurpateur Hengist donna à la souveraineté de Kent, dont il se déclara Roi en 455, & qu'il gouverna avec autant de gloire qu'en donnoient, dans ce siecle barbare, la force, l'injustice & l'oppression. Il mourut paisiblement en 488, & laissa son sceptre à

Escus son fils, Prince ennemi des troubles, doux, peu guerrier, & qui, par cela même, n'eut point la confiance de ses sujets, qui, sans le déposer, déférerent le suprême commandement de l'armée à Ælla, Roi de Sussex. Escus ne parut point jaloux de cette préférence : il laissa combattre Ælla, & acheva de vivre en 512. Sa couronne fut placée sur la tête d'Octa son fils, qui, moins ambitieux encore que son pere, ne s'appliqua qu'aux moyens d'entretenir la paix ; & la haine de la guerre, ou l'amour de la vie le fit consentir au démembrement des provinces d'Essex & de Middlesex, qui, érigées en souveraineté, formerent le Royaume d'Essex. Octa mourut après vingt-deux ans de regne, & le pouvoir suprême fut déféré à Hermanrick son fils, qui vraisemblablement ne fit rien de remarquable, puisqu'on sait seulement qu'après trente ans de regne il mourut, & eut pour successeur Ethelbert son fils, qu'il s'étoit associé dès son vivant. Ethelbert, dévoré d'ambition, ne songeoit qu'aux moyens d'agrandir ses Etats, d'étendre sa puissance ; il desiroit sur-tout d'obtenir la dignité de Monarque ou de Chef suprême de l'Heptarchie, que la Nation avoit autrefois déférée à Henguist. Céolin, qui jouissoit de cette suprématie, lui fournit cette occasion attendue avec tant d'impatience. Céolin s'étoit emparé du Royaume de Sussex ; & l'ambitieux Ethelbert, trop vigilant pour ne pas profiter de cette circonstance, souleva contre Céolin tous les Souverains Saxons, & se fit déclarer Chef de la Confédération. Le Roi de Wessex fut battu ; il périt les armes à la main, & les Anglo-Saxons déférerent à Ethelbert la dignité de Monarque. Son ambition fut satisfaite ; mais les Rois qui l'avoient secondé, se repentirent bientôt du choix qu'ils avoient fait : ils s'étoient donné un Maître qui entreprit de les réduire sous son obéissance. Redoutable à ses voisins par la force de ses armes, par ses talens, & plus encore par l'alliance qu'il venoit de contracter avec le Roi de Paris, il rendit inutiles les efforts de ses ennemis. Enhardi par la terreur qu'inspiroient ses victoires, il s'empara du Royaume de Mercie après la mort du Roi Crida, dont le fils vit le sceptre passer dans les mains d'Ethelbert. Cette usurpation ranima le courage des Rois Saxons ; ils se liguerent, & jurerent de ne quitter les armes que lorsqu'ils auroient abattu la puissance du trop redoutable Monarque de l'Heptarchie. Averti de cette ligue, & des projets formés contre lui, Ethelbert, dans la vûe de détourner l'orage, rendit à Wibba, fils de Crida, la couronne qu'il avoit usurpée ; mais il se réserva sur le Royaume de Mercie une telle autorité, que Wibba n'osoit ni ne pouvoit rien décider, rien entreprendre, sans l'ordre ou la permission du Roi de Kent, auquel il ne manquoit de l'autorité royale que le vain appareil & l'ennui trop réel de la représentation. Cependant les Princes Saxons, contens de l'apparente satisfaction qu'ils croyoient avoir reçue, resterent tranquilles, & laisserent jouir du fruit de ses usurpations Ethelbert, qui mourut après cinquante-deux ans d'un regne d'injustices, de crimes, d'invasions, de victoires & de tyrannies. Il laissa ses Etats à Ebald son fils, qui, n'ayant ni l'ambition ni la valeur de son pere, déshonora le trône par la bassesse

Histoire d'Angleterre.

Heptarchie. Royaume de Kent.

Ligue des Rois Saxons contre Ethelbert.

Ebald successeur d'Ethelbert. 616.

Sect. II Histoire d'Angleterre.

Heptarchie.

Royaume de Kent.

de son ame, la dépravation de ses mœurs & la lâcheté de son cœur.

Forcément soumis à Ethelbert, les Princes Saxons rougirent de dépendre du vicieux Ebald, secouerent le joug, & rentrerent dans leurs droits. Ebald, insensible à la honte dont il se couvroit, montra quelques remords d'avoir abandonné la Religion Chrétienne, & mourut, méprisé des Rois voisins comme de ses sujets, l'an 640. Ercombert, le plus jeune de ses fils, usurpa la souveraineté sur Ermenfred, son frere aîné. Celui-ci, déchiré par une telle perfidie, s'abandonna à la tristesse, & fut attaqué d'une maladie mortelle. Ercombert lui promit de rendre la couronne à ses enfans; mais loin de remplir sa promesse, il assura, avant que de mourir, sa succession à Egbert son fils, qui, dans la crainte d'être troublé dans la possession du trône, par les enfans d'Ermenfred, les fit inhumainement égorger; régna, & s'avilit pendant neuf ans; mourut, & laissa deux fils, Edrick & Widred, qui ne lui succéderent pas immédiatement par la trahison de Lothaire leur oncle, qui s'assit sur le trône, & s'associa Richard son fils. Edrick, indigné de la perfidie de son oncle, jura de le détrôner à son tour; & secondé par le Roi de Sussex, il entra, suivi d'une armée formidable, dans le Royaume de Kent; livra la bataille à Lothaire, qui périt dans le combat; monta sur le trône de ses peres après avoir remporté la victoire, & laissa Richard se retirer en Allemagne, où quelques Annalistes prétendent qu'il fut dans la suite Roi de Souabe. Édrick conserva peu de temps le Royaume de Kent; il mourut sans enfans, & son frere Widred lui succéda : mais comme la Nature ne lui avoit donné ni la valeur ni les talens de son prédécesseur, il fut obligé de s'associer Swabert, dont on ignore l'origine. Les dissentions qui s'éleverent dans le Royaume agiterent perpétuellement le regne de ces deux Souverains; il fut troublé encore par Céodwalla, Roi d'Essex, qui, profitant de ces divisions, fit une invasion dans les Etats de Kent, & les mit à feu & à sang. Depuis ce désastre, la puissance des Rois de Kent fut très-affoiblie, & le Royaume inclina vers sa décadence. Swabert mourut; Widred lui survécut pendant quelques années, & laissa à sa mort, en 725, trois fils, Ethelbert, Edbert & Adrick. Les deux premiers lui succéderent, moururent sans enfans, & transmirent le sceptre à Adrick leur frere, dont les Etats ébranlés par les derniers troubles, furent successivement envahis & ravagés par les Princes voisins. Offa, Roi de Mercie, fut celui qui porta les coups les plus cruels & les plus irréparables au Royaume de Kent, qu'il acheva de ruiner. Adrick conserva cependant l'autorité royale, mourut sans enfans, & avec lui s'éteignit entiérement la postérité d'Hengist, dont il étoit l'unique & dernier rejeton. Edbert, surnommé Prin, fut élu par la Nation, & l'on ignore par quels moyens ce Prince parvint à réunir les suffrages de ses concitoyens; car il ne paroît point que ses talens lui eussent mérité la couronne. Son regne fut un enchaînement de malheurs & de désordres. Cénulphe, Roi de Mercie, entra dans le Royaume, ne trouva aucune résistance, le ravagea dans toutes ses parties, prit le foible & lâche Edbert, lui fit crever les yeux, & mit à sa place Cuthred, qui, dévoué à ses volontés, consentit à lui payer un tribut; régna pendant huit ans

sous les ordres du Roi de Mercie, & mourut l'an 805 (1). Badred, son fils, lui succeda; & ce fut sous le regne de celui-ci qu'arriva la dissolution de l'Heptarchie Saxone, opérée par les armes d'Egbert le Grand, & qui commença par la ruine entiere du Royaume de Kent. *Histoire de l'Angleterre.* *Heptarchie.* *Royaume de Kent.*

Ainsi, pendant le court espace de trois cent cinquante ans, le Royaume de Kent fut habituellement occupé par le crime, ouvert au brigandage, à la revolte, à l'inhumanité; & le trône fut souillé jusqu'au moment de sa chute, ou par le sang des assassins qui y monterent, ou par celui des scélerats que le crime en fit descendre : & cependant le Royaume de Kent fut l'un des plus puissans & l'un des plus illustres de l'Heptarchie Saxone. Heureuses les générations qui n'ont point existé dans ces siecles affreux ! — 805.

Royaume de Sussex, ou des Saxons Méridionaux.

Lorsque les Espagnols allerent dévaster, dans le quatorzieme & le quinzieme siecles, le Nouveau Monde, & massacrer ses habitans, ils ne firent que renouveler les scenes d'injustice & d'horreur que les Saxons avoient jadis données dans les contrées Britanniques. Conquerans les uns & les autres, ils se sont parfaitement ressemblés, soit par leur fureur homicide, soit par l'excès de leurs déprédations. Il est vrai que le même motif, la soif de l'or, n'avoit pas conduit autrefois les corsaires Saxons sur les côtes Britanniques; c'étoit le goût du brigandage, le désir de détruire, de conquérir & de former des établissemens dans un pays plus fertile & moins peuplé que le leur. Quoi qu'il en soit, on sait que la plupart de ces différens Chefs d'émigrations réussirent au delà même de leurs espérances, & que dans les diverses provinces dont ils s'emparerent, ils formerent de riches établissemens; ils fonderent des Royaumes plus ou moins étendus, suivant le nombre & la valeur de ces colonies guerrieres. *Royaume de Sussex.*

Sussex, le moins considérable de ces Royaumes, ne comprenoit que les Provinces de Sussex & de Surrey; encore même lorsque Ælla conquit cette contrée aussi peu étendue qu'elle étoit infertile, ces deux provinces, peu habitées, étoient en partie couvertes de la forêt antique & sombre d'Andreds-Wald, qui la rendoit aussi mal-saine que peu favorable à la végétation. Ce petit Royaume, borné au midi par la mer, au nord par la Tamise, à l'est par le Royaume de Kent, à l'occident par le Royaume de Wessex, fut vigoureusement défendu par Arthur, qui, malgré ses efforts héroïques, fut contraint de le céder au brave Ælla. Il fut couronné 491
Roi de Sussex en 491, & quoique Souverain de l'un des plus petits Etats de ce pays, il acquit tant de célébrité par ses armes & la sagesse de son gouvernement, que les Saxons, après la mort d'Hengist, lui déférerent le suprême commandement de l'Heptarchie & de leurs armées. Ælla mourut couvert de gloire & regretté de ses contemporains, en 514. Il laissa trois enfans: les deux premiers, Bodulphe & Colgrin, étoient morts les armes à la main, dans un combat que leur pere avoit livré

(1) Malmesb. liv. 1. Simon Dunelm.

Sect. II. Histoire d'Angleterre. Heptarchie. Royaume de Sussex.

au Roi Arthur. Ciffa, leur frere, succéda à leurs droits; & tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il régna long-temps, & qu'il passa les bornes communes de la vie. Les Chronologistes de ces temps reculés assurent qu'il ne mourut qu'à la fin du VIe. siecle, en 590, & qu'il étoit déjà en état de porter les armes, lors de la premiere invasion de son pere dans la Bretagne, en 476; en sorte que si le fait est vrai, Cissa vécut au moins cent vingt-six ans; ce qui paroît d'autant plus extraordinaire, que dans ces temps de barbarie, les Saxons étoient perpétuellement en guerre & ligués les uns contre les autres. Quoi qu'il en soit, Cissa ne laissa point d'enfans, & Céolin, Roi de Wessex & Monarque Suprême des Anglo Saxons, s'empara du Royaume de Sussex, qu'à sa mort il laissa à Céolrick son neveu. Les Saxons de Sussex supporterent impatiemment la domination des Rois de Wessex; ils firent plusieurs tentatives pour secouer ce joug, & parvinrent enfin, à la faveur des troubles qui désolerent le Wessex, à reprendre leur liberté, afin de se mieux défendre contre de semblables usurpateurs. Ils éleverent Adelwach sur le trône de Sussex; mais le regne de ce Prince fut violemment agité. Wolphur, Roi de Mercie, après avoir vaincu Cenowalch, Roi de Wessex, entra en Conquérant dans le Royaume de Sussex, combattit Adelwach, le défit, l'emmena captif dans la Mercie, & s'empara de ses Etats. Quelques années après, le vainqueur touché de la situation de son prisonnier, qui venoit d'embrasser la Religion Chrétienne, lui céda l'isle de Whigt. On ignore si ce fut par droit de succession, ou rappelé par ses anciens sujets, qu'après la mort de Wolphur il remonta sur le trône de Sussex; mais on sait qu'il y régnoit en 686, puisque ce fut dans cette même année qu'il fut tué à la tête d'une armée, dans un combat que lui avoit livré Céodwalla, Prince des West-Saxons, qui étoit venu l'attaquer dans le sein de ses Etats.

La victoire de Céodwalla ne lui valut point le sceptre de Sussex, qui fut mis entre les mains d'Authun & de Berthun qui régnerent ensemble (1). Quelques-uns pensent qu'ils étoient fils d'Adelwach, & d'autres ont prétendu qu'ils n'étoient que les Généraux de ses armées; mais il importe peu de façon quelle fut leur naissance : fils ou favoris d'Adelwach, ils n'occuperent pas le trône paisiblement. Céodwalla, Roi de Wessex, leur déclara la guerre, entra dans leur Royaume & le ravagea, malgré la valeur de Berthun, qui fut tué dans un combat. Authun, craignant le même sort, se soumit, & ne conserva la couronne qu'en se reconnoissant vassal du Souverain de Wessex; mais il ne transmit son sceptre à personne. A sa mort, le Royaume de Sussex fit partie de celui de Wessex; & le trône qu'Ælla y avoit fondé resta vacant. Les Saxons méridionaux firent d'inutiles efforts pour recouvrer leurs loix, leurs privileges & leur liberté; mais leurs mesures étant mal prises, ils furent totalement réduits par Ina, Roi de Wessex, & demeurerent tranquilles pendant trois ans, après lesquels ils s'armerent à l'occasion de quelques troubles survenus dans son Royaume, & revêtirent du pouvoir souverain Albert qui fut vaincu & tué par Ina,

(1) Malmesb. liv. 3; Annales Saxonnes; Bede, liv. 4.

sous

sous lequel les deux partis furent réunis. Cependant, après tous ces désastres, les Saxons Méridionaux se révolterent encore lorsque Sigebert occupoit le trône, & élurent Osmond pour leur Roi; mais il y a apparence qu'ils furent de nouveau subjugués par Cénulphe, successeur de Sigebert; car depuis ce temps, leur pays fut regardé comme une province annexée au Royaume de Wessex (1).

Histoire d'Angleterre. Heptarchie. Royaume de Sussex.

780.

Royaume de Wessex.

Nous venons de voir par quelle chaîne de crimes & d'atrocités furent successivement fondés les Royaumes de Kent & de Sussex. L'injustice étayée de la force & de la cruauté, le droit toujours sacré du plus fort sur le plus foible, l'avantage qu'eurent dans tous les temps les peuples conquérans sur des nations opprimées déjà, ou effrayées de l'oppression qu'on leur prépare; tels furent les titres, sinon les plus légitimes, du moins les plus respectés du Fondateur du trône de Wessex. Nous avons déjà dit que ce fut Cerdick, Héros célebre par les lauriers qu'il avoit moissonnés, & qui, apprenant l'extrémité cruelle où les Saxons, ses compatriotes, étoient réduits dans la Bretagne, vint du fond de la Germanie à leur secours; & le succès répondant à son entreprise, il se hâta de former un établissement dans un pays déjà très-fameux par les ressources que ses concitoyens y avoient trouvées. Ayant forcé Arthur, l'un des Généraux Bretons, à lui céder les deux provinces qui dans la suite ont formé le pays qu'on appelle Haut-Sommerset, Cerdick érigea cette contrée en Royaume, qu'il nomma Wessex ou des West-Saxons, & qui devint l'un des plus considérables de l'Heptarchie. Situé au sud de la Tamise, il avoit de largeur environ soixante-dix milles, depuis cette riviere jusqu'au canal Britannique, & en longueur cent quarante milles, depuis les frontieres de Sussex jusqu'à la riviere Tamer qui sépare la Cornouailles du pays de Galles. Il avoit pour capitale Winchester, & ses villes principales étoient Southampton, Portsmouth, Salisbury, Dorchester, Sherborn & Exeter. L'Isle de Whigt, comme nous l'avons déjà observé, fut d'abord une dépendance de cette souveraineté des Saxons Occidentaux, ainsi nommés de leur situation, par rapport à leurs compatriotes établis dans les Royaumes de Sussex, de Kent & d'Essex.

Royaume de Wessex.

Le regne de Cerdick, comme nous l'avons rapporté, fut brillant & glorieux. Chenrick, marchant sur les traces de son pere, s'illustra également par sa valeur & ses victoires, ainsi que Céaulin son petit-fils; mais Céolrick, qui succéda à ce dernier, ne se distingua ni par ses grandes qualités ni par ses exploits militaires; & tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il occupa le trône jusqu'à sa mort, arrivée en 598. Il laissa sa couronne à Céolulph, qui, plus actif & plus heureux, subjugua les Saxons Méridionaux, & mourut couvert de gloire en 507, après avoir transmis le sceptre à son fils Cinigisil, qui fit part de son trône à son frere Quin-

(1) Florus; Wigorn; Bede, liv. 5.

SECT. II. *Hiſtoire d'Angleterre. Heptarchie. Royaume de Weſſex.*

chelm (1). Les deux Rois aſſociés déclarerent la guerre à Edwin, Roi
de Northumberland ; mais ils furent vaincus, & il ne paroît pas que,
depuis cet échec, ils aient rallumé la guerre. Quinchelm mourut après
avoir embraſſé le Chriſtianiſme ; & ſon frere termina ſon regne & ſa
vie en 643. Cenwalph, fils du dernier, prit la couronne, & n'éprouva
que des diſgraces & des malheurs qu'il s'attira par ſes foibleſſes & ſes
bizarreries. Il avoit épouſé la ſœur de Penda, Roi de Mercie, &, ſoit
dégoût, ſoit inconſtance, il la répudia quelque temps après ſon mariage.
643. Penda, tranſporté de colere, vengea l'injure de ſa ſœur, entra dans le
Weſſex, le ravagea, s'en empara ; & Cenwalph, trop foible pour réſiſter
contre un tel ennemi, alla implorer le ſecours du Roi d'Eſtanglie, qui
lui fournit une armée nombreuſe ; mais cette alliance ne put rétablir ſa
fortune : il tenta vainement de remonter ſur le trône, & mourut, accablé
672. de chagrins, en 672, laiſſant la couronne à Saxburge ſa femme,
Princeſſe auſſi illuſtre par ſa ſcience que par ſon courage (2). Elle auroit
ſans doute gouverné ſes Etats avec autant de capacité que de ſuccès, ſi
elle n'avoit été prévenue par la mort, qui empêcha l'exécution de ſes projets, après un regne de douze mois (3).

Le Royaume étant devenu vacant à la mort de Saxburge, les Nobles le partagerent entre eux ; mais il paroît que cette Ariſtocratie ne fut pas de longue durée ; car nous trouvons que l'année ſuivante, Eſcuin, deſcendant du fameux Cerdick, étoit monté ſur le trône. Il y avoit peu de temps qu'il jouiſſoit du ſceptre, lorſqu'il ſe trouva engagé dans une guerre contre Wulphur, Roi de Mercie (4), dont il attaqua l'armée à Bédanhéalf, que l'on croit être Bedwin, dans le Comté de Wilt. Il y eut une bataille ſanglante, & le carnage fut grand des deux côtés ; mais la victoire demeura au Roi de Mercie, qui n'en jouit pas long-temps, & mourut peu de mois après. Eſcuin mourut auſſi à peu près dans le même temps, n'ayant régné que deux années.

Il eut pour ſucceſſeur Centwin, frere de Cénowulph, qui avoit été
aſſocié à la couronne du vivant d'Eſcuin, & qui, après la mort de
ſon collegue, remporta de glorieuſes victoires ſur les Gallois, qu'il battit
& humilia toutes les fois qu'ils entreprirent de ſecouer le joug. Céedwald,
ſucceſſeur de Centwin, illuſtra le trône de Weſſex par ſes talens & ſa
valeur ; il fit de grandes conquêtes ſur les Royaumes de Mercie & de
Suſſex, recula les frontieres de ſes Etats ; & affoibli par l'âge, donna
ſa confiance à des Moines, & alla, par leurs conſeils, ſe faire baptiſer à
688. Rome, où il mourut en 688. Son ſucceſſeur Ina ſe rendit plus illuſtre
encore ; il fut long-temps la terreur des Souverains de ſon voiſinage qui

(1) Ou ſon fils, *comme le prétendent quelques Hiſtoriens.* Voyez Smolett, liv. 1, pag. 319 ; Speed. Huntingdon. Malmesb. &c.

(2) Chronique Saxone.

(3) Il y a quelques Hiſtoriens qui veulent que les Weſt-Saxons, honteux d'obéir à une femme, obligerent Saxburge à deſcendre du trône. Voyez *M. Hume, Hiſt. d'Angleterre.*

(4) Voyez Huntingdon.

oserent l'attaquer. Ina les battit, s'enrichit du butin qu'il fit sur eux, & à la suite d'un regne très-brillant, il finit plus obscurément que Céodwald, quitta le trône & embrassa l'état monastique. Cette chute étonne d'autant plus, que tous les Historiens s'accordent à nous représenter Ina comme l'un des hommes les plus éclairés de son siecle. Grand Roi, Législateur habile, il avoit publié un Code pour servir de fondement à la législation de son Royaume; & ce Code, qui dans la suite fut amplifié par Alfred le Grand, ne contenoit que des loix sages, & des réglemens utiles, adoptés quelques siecles après par Edouard le Confesseur. Il est vrai 740. qu'à ses grandes vûes & à la plus rare valeur, Ina eut le malheur de réunir une foiblesse singuliere, & la dévotion la plus superstitieuse. Dans sa jeunesse, il avoit fait un pélerinage à Rome, où il avoit même fondé un collége anglois, & assigné pour l'entretien de cet établissement, un sou par an sur chaque maison de son Royaume. Il pensoit d'ailleurs, comme ses contemporains, que le suprême bonheur étoit d'être Moine, & qu'un homme qui mouroit dans un froc, devenoit Saint inévitablement. Il n'est pas extraordinaire, qu'entraîné par ce préjugé, d'ailleurs foible, vieux & crédule, Ina ait préféré l'obscurité du cloître à l'éclat de la royauté : Adelard son cousin prit le sceptre, régna paisiblement pendant treize ans, & mourut en 740.

L'autorité passa ensuite à son parent Cuthred, qui, au commencement de son regne, eut quelques brouilleries avec Ethelbald, Roi de Mercie; mais leurs différens étant appaisés, ils unirent leurs forces & marcherent contre les Bretons, qui furent totalement défaits en Cornouailles. Environ deux ans après, il perdit son fils Kenric, qui fut tué dans une sédition de soldats, excitée par un Seigneur nommé Ethelal, qui se mit à la tête d'une troupe considérable de révoltés, & combattit avec un courage si étonnant, qu'il fallut toutes les forces du Roi pour le surmonter, & même avec beaucoup de difficulté. Cuthred admirant sa valeur & sa capacité, non seulement lui pardonna son crime, mais le fit Général de son armée, place dans laquelle il justifia la générosité & le jugement de ce Monarque; car, dans une nouvelle rupture entre ce Prince & le Roi de Mercie, 754. Ethelal commanda l'armée des Saxons Occidentaux, & ce fut à lui seul que son Maître dut la victoire qu'il remporta sur les Merciens. Ensuite Cuthred envoya ses troupes victorieuses contre les Bretons de Cornouailles, auxquels il n'accorda la paix qu'après avoir écrasé leur armée, & s'être emparé de la plus grande partie du pays qu'ils occupoient (1) Cuthred mourut en 754, & sa couronne fut placée sur la tête de Sigebert son neveu, Prince lâche & cruel, qui ne se signala que par des vices & des crimes. Ses bassesses & ses atrocités souleverent les West-Saxons, qui le déposerent. Il tomba dans le mépris & l'indigence : abandonné de tous, il ne renonça point à la brutalité de ses passions, & il fut tué dans une querelle, par un malheureux, dont l'unique occupation

(1) Bede, Continuation ; Annales Saxones.

SECT. II. *Histoire d'Angleterre.* *Heptarchie. Royaume de Wessex.*

étoit de garder des cochons, & que Sigebert avoit provoqué (1).

Les West-Saxons avoient mis à la place de ce Roi méprisable, le valeureux Cénulphe, qui se montra, par son courage & ses grandes qualités, digne du choix & de la confiance de ses concitoyens. Il soumit les Bretons, qui s'étoient armés contre lui; mais après un regne de trente ans, il fut lâchement assassiné par le frere de Sigebert. L'assassin ne recueillit pas le fruit de son crime, & la Nation remit le sceptre dans les mains de Biâtricht, qui, n'ayant par lui-même aucun droit à la couronne, se hâta de fortifier son titre par une illustre alliance. Il épousa la fille du Roi de Mercie; mais ce mariage ne calma point les inquiétudes que lui donnoient les justes prétentions d'Egbert. Biâtricht craignant que ce jeune rival ne lui disputât le trône, l'éloigna de la Cour, & Egbert exilé, se retira auprès de Charlemagne, où il se signala par sa valeur dans les combats, ainsi que par ses grandes qualités & ses éminentes vertus; il ne quitta la Cour de Charlemagne, son protecteur & son ami, que lorsqu'après la mort de Biâtricht (2), les West-Saxons l'envoyerent prier de venir prendre la couronne. Nous verrons ailleurs par quels moyens le grand Egbert, réunissant tous les Royaumes de l'Heptarchie en un seul, quitta le titre de Roi de Wessex, pour prendre & transmettre à ses successeurs celui de Roi d'Angleterre.

Royaume de Northumberland.

Royaume de Northumberland.

Le Royaume de Northumberland, l'un des plus considérables de l'Heptarchie, du côté du midi, étoit séparé de la Mercie par la riviere d'Humbre, borné à l'occident par la mer d'Irlande, à l'orient par l'Océan Germanique, & terminé en grande partie du côté du nord par le Lothian. Il comprenoit les provinces aujourd'hui nommées Lancastre, Cumberland, Westmorland, Northumberland, Yorck, & l'Evêché de Durham; en sorte que son étendue étoit de cent soixante milles en longueur, & d'environ cent milles dans sa plus grande largeur. Parmi ses villes principales, on comptoit Yorck, Durham ou Dunelm, Carlisle, nommée par les Romains *Lugubaliia*, Hexam ou Hagulstadt, & Lancastre. Il fut d'abord divisé en deux provinces, nommées Deira & Bernicia, qui formerent pendant quelque temps deux Royaumes séparés, dont le premier contenoit les parties méridionales, & l'autre commençoit vers la partie septentrionale du rempart de Sévere; mais cette division ne se fit qu'après la mort d'Ina, fondateur, comme nous l'avons dit, du Royaume de Northumberland. Adda son fils, fut Roi de Bernicie, & Alla, dont on ne connoît que le nom, monta sur le trône de Deira, & l'occupa jusqu'en 588; tandis qu'en Bernicie le sceptre passa tour à tour rapi-

(1) Idem.

(2) On prétend qu'il fut la victime d'Edburge son épouse, qui l'empoisonna, & qui [illegible] la tête dans [illegible], où elle mourut dans l'exil & dans la misere. *Spelm. liv.* 1, *pag.* [illegible] *liv.* 2.

Histoire d'Angleterre.

Heptarchie.

Royaume de Northumberland.

dement entre les mains de Glapha, Fridulphe, Théodorick, & Athalarick, Princes dont on ignore les actions, les talens ou les vices. Tout ce qu'on sait d'Athalarick est, qu'accablé sous le poids des années lorsqu'il reçut la couronne, & se sentant trop foible pour tenir les rênes de l'Etat, il chargea son fils Adelfred du gouvernement du Royaume. Adelfred signala son avénement à la couronne par l'invasion du Royaume de Deira, dont il s'empara après la mort d'Alla, quoique celui-ci eût transmis ses droits à son fils Edwin, jeune enfant âgé de trois ans. Seul maître de la Bernicie, lorsqu'Athalarick eut cessé d'être, Adelfred réunit sous son obéissance tout le Northumberland. Sa valeur & ses victoires le rendirent redoutable à ses voisins, & principalement aux Bretons, aux Gallois, aux Pictes & aux Ecossois, qui, ligués contre lui, tenterent vainement de balancer sa fortune. Pendant que le succès de ses armes répandoit la terreur dans la Grande-Bretagne, le malheureux Edwin, errant de contrée en contrée, parvint enfin à trouver un asile à la Cour de Redwald, Roi d'Estanglie. Adelfred irrité de cet acte de générosité, & craignant que Redwald n'entreprît la défense de ce jeune Prince, envoya des Ambassadeurs au Roi d'Estanglie, chargés de lui déclarer la guerre, s'il ne se hâtoit de remettre le fils d'Alla entre leurs mains. Intimidé par ces menaces, Redwald hésita; & la crainte des armes du Roi de Northumberland le décidoit déjà à violer les droits de l'hospitalité, lorsque la Reine son épouse le fit rougir de ce honteux parti, & le détermina à protéger Edwin. Dès ce moment le Roi d'Estanglie, pénétré de la justice de la cause d'Edwin, & se sacrifiant à sa défense, leva une puissante armée séparée en trois corps, qu'il fit marcher, sous le commandement de Reyner son fils, contre Adelfred. Emporté par son courage, Reyner, suivi d'une seule division, attaqua brusquement l'armée entiere du Roi de Northumberland. Il paya de sa vie son imprudence; sa troupe fut taillée en pieces, & il expira sur le champ de bataille. Redwald en fureur, mais à qui la perte de son fils n'avoit pas ôté l'espérance, s'avança avec le reste de son armée, & vengea la mort de son fils par la défaite entiere des Northumbres. Adelfred voyant que ses soldats prenoient lâchement la fuite, malgré tous les efforts qu'il faisoit pour les rallier, & ne voulant pas survivre à la disgrace d'une défaite, se précipita avec fureur au milieu des ennemis, où il tomba couvert de blessures, après avoir fait des miracles de valeur. Le victorieux Redwald s'avança aussi-tôt dans le Northumberland, & n'y trouvant aucune opposition, il reçut la soumission de tous les Northumbres sans exception; mais par un nouvel acte de grandeur d'ame, il céda généreusement ce Royaume à Edwin. Ce dernier ne se montra pas aussi généreux envers les trois fils d'Adelfred, Oswald, Anfrid & Oswy, qui, proscrits par le possesseur du sceptre de leur pere, se retirerent en Ecosse.

Pénétrés d'estime & de respect pour le vertueux Redwald, les Saxons le reconnurent pour leur Monarque. Edwin applaudit à leur choix; mais à peine le Roi d'Estanglie fut mort, qu'il se mit lui-même sur les rangs,

SECT. II. *Histoire d'Angleterre.*

Heptarchie.

Royaume de Northumberland.

& aspira hautement à la Monarchie Saxone. De tous les Rois de l'Heptarchie, il ne trouva que celui de Wessex, l'ambitieux Quenchelm, qui s'opposa formellement à son élévation. Edwin recourut aux armes, attaqua, battit Quenchelm, & n'éprouvant plus d'obstacles, fut proclamé Monarque par les Anglo-Saxons, & reconnu même par les Gallois, qui, par estime pour sa rare valeur, se soumirent volontairement à un tribut.

Enorgueilli de son élévation, Edwin entreprit, à l'exemple de ses prédécesseurs, d'étendre sa puissance sur tous les Souverains de l'Heptarchie. Il ne ménagea que l'un d'eux, Ebald, Roi de Kent, dont il demanda même la sœur en mariage; mais Ebald ne consentit à lui donner la Princesse Ethelburge, qu'à condition qu'il la laisseroit libre de professer la Religion Chrétienne qu'elle avoit embrassée, & qu'Edwin lui-même adopta peu de temps après (1). Le calme succéda aux longues dissentions qui depuis tant d'années agitoient l'Angleterre; & le sage Edwin consacra cet intervalle de paix à faire régner la justice dans ses Etats, à rendre leur vigueur aux Loix, & sur-tout à faire respecter sa puissance.

Penda, Roi de Mercie, moins timide & plus ambitieux que les autres Rois de l'Heptarchie, forma le dangereux projet de se soustraire à l'autorité d'Edwin: il se ligua avec le Roi de Galles, & ils devoient attaquer l'un & l'autre le Northumberland; mais à peine ils étoient en marche pour cette expédition, qu'Edwin informé de leurs vûes, se hâta de les prévenir. Bientôt les deux armées se rencontrerent, & combattirent avec une égale valeur. La victoire resta long-temps incertaine; & au moment où elle paroissoit se décider pour les Northumbres, le fils d'Edwin, blessé à mort d'une fleche, vint tomber aux pieds de son pere, qui, pénétré à ce spectacle de fureur & de désespoir, se jeta au milieu des bataillons ennemis, où, après mille exploits héroïques, il fut accablé par le nombre, & expira percé de coups. Sa mort répandit l'épouvante dans son armée, que les Gallois & les Merciens acheverent de dissiper. Edwin mourut âgé de quarante-trois ans, dans la dix-septieme année de son regne sur le Northumberland, & la neuvieme de sa domination sur l'Heptarchie: il laissa deux fils, Offrid & Effrid, qui ne lui succéderent point. Les Merciens & les Gallois entrerent en vainqueurs dans le Northumberland, où ils commirent les plus affreux ravages (2). La crainte de tomber dans leurs mains, détermina Effrid à aller chercher un asile dans la Cour de Penda, Roi de Mercie: il y fut reçu avec humanité;

(1) On dit que pendant qu'Edwin hésitoit entre la vraie foi & l'idolâtrie, son indétermination fut enfin fixée par la conduite de son premier Ministre Coifi, qui étoit en même temps Grand-Prêtre de sa Religion. Ce Pontife, homme moderé & d'une rare capacité, se déclara en faveur du Christianisme, & de ses propres mains détruisit les idoles qu'il avoit jusqu'alors adorées. Un exemple si remarquable fit un merveilleux effet sur le Roi, qui fut aussi-tôt baptisé avec toute sa Cour. *Bede*, *liv.* 2.

(2) Bede, liv. 3.

mais le traître Penda, craignant peut-être que par la suite Effrid ne voulût venger la mort d'Edwin, viola cruellement les droits de l'hospitalité, & eut la barbarie de le faire égorger sous ses yeux. Irrités de l'insolence de leurs oppresseurs, les Northumbres, résolus de s'affranchir d'un joug aussi intolérable, mais n'ayant point de Chef qui pût les diriger, commencerent par relever le trône de Northumberland. Les habitans de Deira élurent pour leur Roi Osrick, parent d'Edwin, & ceux de Bernicie offrirent la Souveraineté à Anfrid. Ces deux Princes, dignes du rang auquel ils étoient élevés, ne furent point heureux; & avant la fin de l'année ils périrent tous deux, l'un devant Yorck qu'il assiégeoit, l'autre dans une bataille qu'il avoit livrée aux Gallois.

Histoire d'Angleterre. Heptarchie. Royaume de Northumberland.

La vacance du trône jeta le Northumberland dans une funeste anarchie: les Gallois, profitant du désordre, achevèrent d'accabler les Northumbres & de ravager le Royaume. Oswald, touché du malheur de ses concitoyens, forma le généreux projet de les venger. Il rassembla tous ceux qui oserent l'imiter; il se mit à leur tête, attaqua vivement Céadwalla, Roi de Galles, le battit, lui arracha la vie, dispersa les ennemis, & mérita, par sa valeur, la couronne que les Northumbres lui déférerent. Il réunit sous sa domination les deux Etats de Deira & de Bernicie; acquit par ses victoires tant de célébrité, que les Anglo-Saxons le reconnurent Monarque de l'Heptarchie. Il s'occupoit du soin de rétablir la Religion Chrétienne, lorsque Penda, Roi de Mercie, lui déclara la guerre. Oswald accoutumé à vaincre se hâta de marcher à la rencontre de l'ennemi; mais Penda le vainquit, & Oswald fut tué, ne laissant qu'un fils, Adelwald, qui dans la suite obtint la couronne de Deira. Le vainqueur usa de sa fortune avec toute l'insolence & la barbarie qui formoient son caractere. Il fit couper en pieces le corps d'Oswald, 642.
qui fut exposé sur des piques au milieu du champ de bataille; ensuite il dévasta le pays, & après y avoir exercé les plus affreuses cruautés, il s'en éloigna pour aller porter la guerre dans l'Estanglie.

Soulagés par son absence, les Northumbres placerent sur le trône de Bernicie Oswy, frere d'Oswald, & l'année d'ensuite, les habitans de Deira reconnurent pour Roi Oswin, frere d'Osrick. Le Roi de Bernicie, mécontent de cette élection qui le privoit d'une partie de la succession d'Oswald, déclara la guerre à Oswin: celui-ci ne pouvant con- 643.
cilier la douceur de la Religion avec l'effusion du sang, refusa de combattre, & alla chercher un asile chez un Seigneur qu'il regardoit comme un de ses plus fideles partisans; mais ce perfide trahit son Maître, & le livra au Roi de Bernicie, qui le fit égorger. Les sujets du malheureux Oswin, indignés de la cruauté d'Oswy, se hâterent de mettre sur le trône Adelwald, fils d'Oswald. Le nouveau Souverain, pour se mettre à l'abri des prétentions de son oncle Oswy, qui n'avoit point abandonné ses prétentions sur Deira, se ligua contre lui avec les Rois de Mercie & d'Estanglie. Alarmé de cette alliance, Oswy n'oublia rien de tout ce qui pouvoit détourner l'orage, & même offrit une somme d'argent à Penda, pour qu'il se désistât de cette entreprise; mais comme il vit que les

SECT. II. *Histoire* d'Angleterre. *Heptarchie.* *Royaume de Northumberland.*

Confédérés étoient sourds à toutes ses propositions, il commença à ordonner des préparatifs pour sa propre défense, & s'obligea par un vœu de fonder douze monasteres, & de faire une de ses filles Religieuse, si Dieu le protégeoit contre d'aussi puissans ennemis (1).

Cependant Adelwald craignant ses alliés autant que le Roi de Bernicie, eut la lâcheté de les abandonner au milieu d'une bataille qu'ils avoient livrée à Oswy, & dans laquelle ces deux Princes perdirent la vie, après avoir tenté vainement de rallier leurs troupes effrayées de la retraite inopinée du Roi de Deira. Adelwald conserva son Royaume pendant quelques années, mourut sans enfans, & emporta dans le tombeau la honte d'avoir trahi les intérêts de deux Princes qui ne s'étoient armés que pour défendre les siens. Oswy, que la victoire n'avoit cessé d'accompagner, se mit en possession du Royaume de Deira, qu'il céda quelque temps après à Alfred son fils naturel. Celui-ci n'ayant ni les talens ni la valeur de son pere, fut détrôné, & forcé d'aller chercher un asile
670. en Irlande. Oswy mourut après vingt-huit ans de regne, & Monarque suprême des Anglo-Saxons, qui l'avoient nommé leur Chef après la défaite de Penda, Roi de Mercie. Il laissa deux fils & une fille: Egfrid, le plus âgé de ses enfans, lui succéda, & comme lui fut reçu Monarque de l'Heptarchie, & Roi de Deira après la retraite d'Alfred (2).

Enhardi par ses victoires sur les Pictes, les Ecossois & les Merciens, Egfrid tenta, mais vainement, la conquête de l'Irlande. Il voulut se dédommager sur les Pictes des pertes qu'il y avoit essuyées; mais il fut plus malheureux encore. Les Pictes l'attirerent, par une fuite simulée, dans des défilés étroits, où son armée, harcelée de tous côtés, se trouva dans le plus grand danger. Il ne restoit au Roi de Northumberland d'autre parti à prendre pour se dégager, que de tenter le sort des armes: il livra bataille & perit en combattant, âgé de quarante ans, & dans la
686. quatorzieme année de son regne (3). Il ne laissa point d'enfans; & à sa mort le Northumberland, en proie aux invasions des Gallois & des Pictes, avoit perdu beaucoup de sa splendeur & de son étendue. Alfred, forcé jadis de descendre du trône par ses propres sujets, & retiré en Irlande, fut rappelé par les Northumbres qui le proclamerent Roi. Les habitans de Deira oublient leurs anciens mécontentemens, concoururent à cette élection; en sorte qu'à la couronne de Bernicie Alfred unit celle de Deira. Mais ces deux Etats furent presque perpétuellement exposés aux invasions des Pictes, des Gallois & de tous les Princes voisins. Alfred défendit courageusement son Royaume & ses sujets; mais il ne put conserver toutes ses provinces; il en perdit quelques-unes qui passerent sous la domination de ses ennemis. Ce Prince, à qui l'on donne de grands talens & un esprit qui ne se laissoit point abattre par l'adversité, ni épouvanter par le danger, mourut après vingt ans de regne, & le trône fut occupé par Osred son fils, qui n'avoit que huit ans,

(1) Malmesb. liv. 1.
(2) Bede, liv. 3.
(3) Bedan. liv. 5.

&

Histoire d'Angleterre.

Heptarchie.

Royaume de Northumberland.

& dont la minorité fut très-orageuse. Edulphe, Seigneur Anglois, se mit à la tête d'une faction puissante qui le reconnut pour Souverain. Osred & son tuteur se retirerent à Bambourg, où les séditieux allerent les assieger. Pendant que la garnison de Bambourg résistoit aux rebelles, ceux d'entre les Northumbres qui n'avoient point trempé dans la conspiration, s'assemblerent, prirent les armes & marcherent contre l'usurpateur qui fut en même temps abandonné de la plupart des factieux. Il tenta de prendre la fuite; mais il fut arrêté & eut la tête tranchée.

Osred devenu majeur s'abandonna aux vices & se plongea dans la plus honteuse débauche. Il se rendit si méprisable, que ses sujets indignés refuserent de lui obéir. Kenred & Osrick, issus d'Ogga, fils naturel d'Ida, premier Roi de Northumberland, soutenus par les Northumbres, s'emparerent du Royaume (1), & attaquerent Osred qui périt dans le combat, âgé de dix-neuf années, & dans la onzieme de son regne. Kenred ne lui survécut que d'une année; & Osrick, qui garda seul le sceptre pendant onze ans, ne fit rien de remarquable; mais il fut très-aimé des Northumbres, qui, à sa mort, lui donnerent pour successeur Cedulphe son parent, Prince foible & dévot, qui, sept ou huit ans après, accablé du poids de la couronne, lui préféra la vie monastique, & se retira dans un cloître, où il passa le reste de ses jours. Edbert, que les Northumbres se choisirent pour Roi, étoit à peine monté sur le trône, qu'il fut obligé d'aller combattre contre les Pictes qui avoient fait une irruption dans son Royaume. Pendant qu'il les repoussoit, le Roi de Mercie envahit les provinces méridionales de Northumberland. Hors d'état de résister à tant d'ennemis conjurés contre lui, Edbert fit sa paix avec les Pictes, mit dans ses intérêts Oengussa leur Roi, & le secours qu'il en reçut le rendit assez fort pour reprendre sur les Gallois les conquêtes qu'ils avoient faites dans ses Etats. Deux ans après, Edbert imita son prédécesseur, & comme lui alla finir ses jours dans un monastere (2). Osulphe son fils ne jouit tout au plus qu'une année de la souveraine puissance: il fut assassiné, on ne sait ni par qui, ni à quelle occasion (3). Son successeur Mollo-Ethelwald n'avoit aucune sorte de droit à la couronne; il n'étoit pas du sang des Souverains, & le choix que les Northumbres firent de lui, excitant la jalousie & l'ambition des Seigneurs qui croyoient devoir lui être préférés, remplit l'Etat de factions. Alered, qui prétendoit descendre d'Ida par l'un des fils naturels de ce fondateur du Royaume, fit périr Mollo, & fut couronné en sa place. Mais à peine il jouissoit du fruit de son crime, que les partisans d'Ethelwald conspirerent contre l'usurpateur. La crainte de succomber, plus forte dans Alered, que l'amour de la Royauté, l'engagea à préférer la vie : il s'enfuit & alla se réfugier chez les Pictes. Ethelred, fils de Mollo, monta sur le trône, & dans la vûe de se 765.

(1) Malmesb. liv. 1; Huntingdon, liv. 2.
(2) Sim. Dunelm. Bede, liv. 4, &c.
(3) Rapin Thoiras, & après lui T. Smolett, disent que ce fut par ses parens. Voyez *tom. 2, pag. 31.*

SECT. II. *Histoire d'Angleterre. Heptarchie. Royaume de Northumberland.*

778.

mettre à l'abri de la vengeance des partisans d'Alered, il les fit presque tous égorger. Ses cruautés irriterent les Northumbres qui se souleverent, & contraignirent Ethelred à s'éloigner de ses Etats. Les rebelles déférerent la couronne à Alphuad, petit-fils du Roi Edbert. Alphuad se distingua par sa justice, & sur-tout par sa bienfaisance; mais ses vertus ne le garantirent point du ressentiment des partisans d'Ethelred, qui le firent périr sous le poignard. Osred, fils d'Alered, son successeur, se rendit si méprisable, que les Northumbres l'obligerent d'abdiquer & de se faire Moine. La faction d'Ethelred fit rappeler ce Prince, qui remonta sur le trône & se hâta de donner des marques, non de son changement, mais de son caractere cruel & sanguinaire. Il fit assassiner, presque sous ses yeux, les fils d'Alphuad, & arracher également la vie au malheureux Osred. Ce fut pendant le regne de ce Prince inhumain que les Danois firent une descente dans le Northumberland, où ils brûlerent le monastere de Lindisfarne. Attirés par le riche butin qu'ils avoient emporté, ils revinrent l'année suivante; mais Ethelred les repoussa jusqu'à leurs vaisseaux, qui furent ensuite brisés par une tempête, & périrent sur les côtes d'Angleterre.

Ethelred se livrant toujours à sa jalousie & à sa vengeance, continuoit à se baigner dans le sang de ses sujets, qui à la fin, lassés de sa férocité, prirent les armes & se souleverent. Les rebelles, après deux ans de guerre civile, rendirent le calme à la patrie, en faisant assassiner le Roi. Osbald, l'un des plus zélés partisans d'Ethelred, parvint à force d'intrigues à se faire élire Souverain; mais il ne conserva le sceptre que peu de temps, & vingt-sept jours après son avénement au trône, Ardulphe fut mis en sa place. Le regne de ce dernier ne fut pas plus tranquille que ceux de ses prédécesseurs: les séditions sans cesse renaissantes, les intrigues des Grands & leurs conjurations dégoûterent Ardulphe de la couronne: il abandonna ses Etats, & alla chercher un asile à la Cour de Charlemagne. Alphuad, l'un de ses plus violens ennemis, lui succéda; mais il mourut deux ans après, & laissa le sceptre à Andred, sous le regne duquel Egbert, Roi de Wessex, renversa pour toujours le trône de Northumberland.

Royaume d'Estanglie.

Royaume d'Estanglie.

Nous allons tâcher maintenant de présenter à nos lecteurs, non les événemens ignorés qui se sont passés dans l'Estanglie, mais la succession des Souverains qui ont régné sur ce Royaume, l'un des plus considérables de l'Heptarchie, puisque borné au nord par l'Humber, & à l'orient par la mer Germanique qui l'environnoit des deux côtés, il avoit quatre-vingt milles dans sa plus grande longueur, sur une largeur de vingt milles. Il renfermoit les provinces de Norfolck, de Suffolck, & une partie de la province de Cambridge: ses principales villes étoient Norwich, Therford, Ely & Cambridge. Ce furent les Anglois qui, abordant sous douze Chefs aux côtes orientales de la Bretagne, fon-

derent ce Royaume (1). Il eut pour premier Souverain Uffa, l'un de ces douze Chefs, qui, survivant aux autres, prit le titre de Roi des Estangles. Comme l'Histoire garde un profond silence sur le reste de son regne, on croit qu'il ne fit plus rien de remarquable. Il transmit sa puissance à son fils Titil, qui, semblable à son prédécesseur, régna sans gloire, & en mourant, laissa le sceptre à Redwald, le plus illustre, non seulement des Rois d'Estanglie, mais de tous les Souverains de l'Heptarchie Saxone. Adelfred, Roi de Northumberland, poursuivoit le jeune Edwin, fils d'Alla, Roi de Deira, opprimé par ce Conquérant, & vouloit le faire périr. Edwin s'étoit réfugié chez Redwald, qui, également insensible aux promesses & aux menaces d'Adelfred, refusa de livrer son hôte. Le Roi de Northumberland irrité de ce refus, se disposoit à envahir le pays des Estangles, lorsqu'il se vit prévenu par le généreux Redwald, dont la valeur naturelle fut excitée encore par la perte de Reyner son fils, qui, comme nous venons de le dire plus haut, fut tué par les Northumbres. Altéré de carnage & impatient de venger la mort de son fils, Redwald conduisit son armée contre celle d'Adelfred: le combat fut sanglant; mais la victoire se rangea sous les drapeaux de Redwald, qui dispersa les Northumbres, porta la mort dans le sein d'Adelfred, & plaça le jeune Edwin sur le trône de Northumberland. Redwald, couvert de gloire, mourut, & la couronne passa sur la tête d'Erpwald son fils, qui ne fut digne, ni du Prince auquel il succédoit, ni du haut rang qu'il occupoit. Edwin le méprisa; mais par reconnoissance pour les services qu'il avoit reçus de Redwald, il voulut bien ne pas le détrôner, & se contenta de conserver la souveraineté effective d'Estanglie, ne laissant au foible Erpwald que le vain titre de Roi. Cet inutile Souverain périt assassiné, & le trône resta vacant pendant trois années. On en ignore les causes: les Annales Saxones nous disent seulement qu'après cet interregne, Sigebert, frere utérin du dernier Roi, fut couronné. Sigebert, accusé de projets trop ambitieux, avoit été exilé en France, d'où il revint régner sur les Estangles. Son premier soin fut de procurer à ses peuples la connoissance du Christianisme (2). Il réussit: la lumiere de l'Evangile fit des progrès rapides, & Sigebert, content de la conversion de ses sujets, autant qu'il étoit fatigué du poids de la couronne, la plaça sur la tête d'Eyrick son parent, & alla s'enfermer dans le cloître. Eyrick n'avoit point captivé l'amitié ni la confiance de ses sujets, qui attaqués par le Roi de Mercie, & comptant peu sur l'expérience de leur Souverain, engagerent Sigebert à passer du monastere à la tête de l'armée, persuadés que sa pieté ne pouvoit que leur procurer la victoire. Mais le Ciel, qui rarement se regle sur les idées des hommes, permit au contraire que le Roi de Mercie triomphât des Estangles, qui furent massacrés ainsi qu'Eyrick & Sigebert.

Histoire d'Angleterre.

Heptarchie.

Royaume d'Estanglie.

624.

Annas, fils d'Ennius, neveu de Redwald, fut proclamé Roi d'Estanglie,

(1) Rapin Thoiras; T. Smolett, Histoire d'Angleterre, tom. 2, pag. 37.
(2) Malmesb. liv. 1; Bede, liv. 3.

SECT. II. *Histoire d'Angleterre. Heptarchie. Royaume d'Estanglie.*

& se rendit illustre par ses combats & ses victoires sur Penda, Roi de Mercie (1). Il laissa en mourant bien des vertus à imiter à Ethelrick son frere & son successeur, qui, loin de marcher sur ses traces, acheta lâchement du Roi Penda la paix dont on daigna le laisser jouir. Il eût dû se défendre comme Annas contre le Roi de Mercie; mais il aima mieux le suivre & le secourir contre les Northumbres, & il fut tué en combattant, non pour ses sujets, mais pour l'oppresseur de l'Estanglie. Adelwalt son frere lui succéda; & tout ce que l'on sait de lui, est qu'après sa mort, son sceptre passa dans les mains d'Adulphe son neveu, dont on ne connoît d'autre action remarquable, que celle d'avoir assisté au Concile d'Hatfeld. Il laissa le trône à Alphuld qui fit place à Beorne & Ethelbert (2), dont on ne connoît que les noms, ainsi que celui d'Ethelred leur successeur, qui laissa la couronne à Ethelbert son fils. Ce jeune Prince fut la victime, comme nous l'avons déjà dit, de la trahison d'Offa, Roi de Mercie, qui s'empara de son Royaume en 792, & le réunit irrévocablement à celui de Mercie.

Royaume de Mercie.

Royaume de Mercie.

Le butin que les premiers Saxons avoient fait dans la Bretagne, le peu de résistance qu'ils y avoient trouvé, le progrès de leurs conquêtes, & la facilité qu'ils avoient eue à s'y fixer, engagerent bientôt d'autres aventuriers à passer dans cette isle. L'un de ces hardis Corsaires fut Crida, qui, suivi d'une nombreuse colonie, se mit en mer, & passa en Bretagne où ses armes répandirent la terreur. Les Bretons consternés fuirent devant ses pas, & ne trouverent ni ennemis à combattre, ni habitans à massacrer; il envahit tout le pays qui est entre la Saverne, l'Humber & la Tamise. Possesseur de ces contrées, Crida ne chercha point de nouvelles conquêtes; il fixa sa colonie sur ce vaste terrein, & y érigea un Royaume qui, sous le nom de Middel Angles, & plus communément sous celui de Mercie, fut le plus considérable des sept Souverainetés de l'Heptarchie Saxone. Il étoit borné au nord par l'Humber, qui le séparoit du Northumberland; au couchant par la Saverne, qui le séparoit des Gallois; au midi par la Tamise, au delà de laquelle étoient les Royaumes de Kent, de Sussex & de Wessex, & il avoit à l'orient les Royaumes d'Essex & d'Estanglie. Les principales villes étoient Lincoln, Nottingham, Warwick, Leicester, Cowentry, Lichfeld, Northampton, Worcester, Gloucester, Derby, Chester, Shrewsbury, Stafford, Oxford & Bristol; enfin il avoit cent soixante milles en longueur, & cent dans sa plus grande largeur.

On ne connoît du conquérant Crida que le succès de ses invasions; car du reste on ignore s'il rendit ses peuples heureux. On sait seulement qu'arrivé en Angleterre en 584, il mourut en 594, après un regne d'environ neuf années. A sa mort, Ethelbert, Roi de Kent & Monarque

(1) Annales Saxones.

(2) Floreleg. Math. de Westminster.

des Anglo-Saxons, s'empara de la Mercie, qu'il rendit après quelques années de poſſeſſion à Wibba, fils de Crida, ſur lequel il ſe réſerva quelques droits de ſouveraineté. Wibba régna ſans troubles pendant dix-neuf ans. Son fils Penda ne lui ſuccéda point : Ethelbert, mécontent de l'humeur inquiete & farouche de ce jeune Prince, laiſſa le trône vacant pendant près d'une année, & y fit monter enſuite Céarbus, parent du dernier Roi. Céarbus méconnut ſon bienfaiteur, & ne ſe ſervit du pouvoir ſuprême qu'il en avoit reçu, que pour ſecouer le joug des Rois de Kent. A cette ingratitude près, il ſe fit reſpecter, & mourut après un regne de neuf ans, en 624. Penda, que la haine ou la crainte d'Ethelbert avoit éloigné du trône, y monta ; mais quoiqu'âgé de cinquante ans, il ne put contenir ſon caractere turbulent, & fut perpétuellement en guerre contre les Rois de Northumberland, d'Eſtanglie & de Weſſex. Agé de quatre-vingts ans, il périt dans une bataille, laiſſa cinq fils, Penda, Wolpher, Ethelred, Merowald, Mercelin, & deux filles. Aucun de ces enfans ne lui ſuccéda immédiatement, Oſwi, ſon vainqueur, Roi de Northumberland, s'étant rendu maître de la Mercie qui obéit à ſes loix l'eſpace de trois ans; mais ſa tyrannie & ſes vexations exciterent des mécontentemens, Wolpher ſouleva le peuple, ſe mit à la tête des rebelles, délivra ſa patrie, & monta ſur le trône de ſes peres. La valeur de ce nouveau Monarque lui ſuſcita des ennemis : il fit la guerre, fut heureux, & conquit le Royaume de Suſſex. Dans la bataille qu'il livra, il fit priſonnier Adelwalch auquel, avec la liberté, il donna bientôt après l'iſle de Wight. Wolpher mourut couvert de gloire en 675, 675.
& ſa couronne, qu'il avoit tranſmiſe à Conrad, fut arrachée à celui-ci par ſon oncle Ethelred, qui fut à peine ſur le trône, qu'il érigea en faveur de ſon frere Merewald la province d'Héreford en Royaume. Merowald ne jouit que peu de temps de ſon autorité : il mourut ; & ſon frere ayant eu un regne auſſi court, ce petit Royaume fut réuni à la Mercie par Ethelred, qui, toujours inſatiable de combats, porta le fer & la flamme dans le Royaume de Kent, entra dans le Northumberland, & reprit toutes les places qu'Egfrid avoit jadis uſurpées ſur la Mercie. Fatigué ſans doute de l'éclat de ſa gloire & la terreur, qu'il avoit inſpirée ne lui laiſſant plus d'ennemis à combattre, Ethelred ſe dégoûta du trône, rendit le ſceptre à Conrad ſon neveu, & alla ſe faire Moine dans le couvent de Bardney, où il régna auſſi ſous le titre d'Abbé (1). Conrad n'occupa le trône que quatre ans : il ne reſſembla point par ſa valeur & ſes conquêtes à Ethelred ſon oncle ; mais il l'imita dans ſa retraite, &, touché des exhortations de Cineſwitha 709.
ſa tante, il finit ſes jours dans un cloître. Ceolred ſon couſin, fils du Roi Ethelred, lui ſuccéda. Il ſe fit un grand nom par ſa valeur, & défendit héroïquement ſes Etats contre Ina, Roi de Weſſex; mais il eut le malheur d'avoir pour ennemis irréconciliables les Prêtres & les Moines auxquels il refuſoit d'obéir ſervilement. Sa mémoire a été flétrie par la

Hist. d'Angleterre.

Heptarchie.

Royaume de Mercie.

(1) Guillaume de Malmesb. liv. 1.

SECT. II. *Histoire d'Angleterre.*

Heptarchie.

Royaume de Mercie.

plupart des Annalistes de son temps, qui, tenant au parti de l'Eglise, ont inventé mille calomnies, & se sont vengés, autant qu'il a été en eux, de la résistance qu'il avoit osé leur opposer.

Il eut pour successeur Ethelbald, petit-fils d'Eoppa, frere du Roi de Penda. Ethelbald fut le plus illustre des Rois Anglo-Saxons, qui lui déférerent le titre suprême de Monarque de l'Heptarchie, dignité purement honorable, & dans le fait très-onéreuse, puisqu'il paroît qu'elle ne conféroit à celui qui en étoit revêtu que le droit de présider aux assemblées générales des Anglo-Saxons, & celui de commander les armées confédérées des sept Souverainetés. Ethelbald aspiroit à des prérogatives plus étendues : ses tentatives eurent quelques succès ; mais elles irriterent la jalousie des Rois de Wessex & de Northumberland, qui se liguerent & attaquerent en même temps la Mercie. Ethelbald vola au secours de ses Etats ; mais trop foible pour résister à ces deux puissans ennemis, il perdit la bataille, & sa défaite fut suivie de la défection de la plus grande partie des Seigneurs de son Royaume. Beornred, le plus ambitieux d'entre eux, souleva le peuple, arma les rebelles, & alla attaquer Ethelbald, qui fut tué les armes à la main. Beornred se fit proclamer Roi sur le champ de bataille (1) ; & irrita, par cette proclamation, la Noblesse de Mercie, qui mit sur le trône Offa, neveu d'Ethelbald. Offa, digne par ses talens du rang qu'on lui donnoit, marcha contre l'usurpateur, le vainquit, &, suivant quelques Annalistes, lui arracha la vie, fut reconnu Roi de Mercie, Monarque des Anglo-Saxons ; &, plus ambitieux qu'Ethelbald, entreprit d'assujettir les Souverains de l'Heptarchie. Il fut perpétuellement en guerre ; mais pendant qu'il tentoit de soumettre ses voisins, il fut attaqué lui-même par les Gallois, les vainquit, s'empara d'une partie de leur pays ; &, pour mettre ses Etats à l'abri de toute invasion, fit élever un rempart, entouré d'un large fossé, & qui s'étendoit depuis l'embouchure de la riviere de Dée, jusqu'à la jonction de la Wye & de la Saverne (2). Illustre par ses grandes actions, redouté par ses victoires, Offa ternit lui-même l'éclat de sa célébrité par une lâcheté qui l'avilit aux yeux des Nations. Ethelbert, Roi d'Estanglie, vint à sa Cour lui demander en mariage Adelfride sa fille. La perfide Quendride, épouse d'Offa, persuada à son époux de se défaire, par le poignard, du Roi d'Estanglie, & d'usurper son Royaume. L'ambition l'emporta sur la justice dans le cœur du Roi de Mercie ; & après avoir fait lâchement assassiner son hôte, il mit le comble à ce crime exécrable en usurpant le Royaume d'Estanglie (3).

Offa se jugea lui-même, &, dévoré de remords, il quitta ses Etats & alla à Rome demander ou acheter le pardon de son crime. Il fut absous ; mais l'absolution du Pape ne pouvant appaiser le cri de sa conf-

(1) Annales Saxones, Huntingdon ; Math. de Westminster.
(2) A[illegible] ..tat. in Camden.
(3) Brompton.

Histoire d'Angleterre. Heptarchie. Royaume de Mercie.

cience, il fut à peine de retour dans ses Etats, qu'il prodigua ses trésors à l'église d'Héréford, où le Roi d'Estanglie avoit été inhumé. Si quelque chose peut faire oublier l'action déshonorante d'Offa, ce n'est ni son voyage à Rome, ni ses présens aux Moines d'Héréford, mais la sagesse de la Législation, qu'il publia sous le titre de *Mercens Leaga*. Ces Loix, dictées par la raison & l'équité, furent conservées par ses successeurs, & elles firent partie du Code qu'Alfred publia cent ans après. Cependant Offa, toujours en proie à ses remords, continua de régner avec sagesse, & mourut en 796, après avoir occupé le trône pendant trente-neuf ans. Son fils Egfrid lui succéda, mais il n'eut ni ses talens ni sa valeur. Toute son ambition se borna à enrichir les Moines, qui, par reconnoissance, l'ont élevé au dessus de tous les Souverains de son siecle. Il ne laissa point d'enfans, & sa couronne fut placée sur la tête de Cenulphe, Souverain de Wibba. Cenulphe étoit brave & cruel; il fit la guerre au Roi de Kent, le vainquit, le fit prisonnier, & eut la barbarie de lui faire crever les yeux. Il mourut en 819, après un regne de vingt-quatre années. Son fils Cenelm étoit encore dans l'enfance lorsqu'il lui succéda. Quendride sa sœur, dévorée de l'ambition de régner, le fit poignarder & ne monta pas sur le trône. Les Merciens, indignés de son crime, y placerent Céolulphe, frere d'Egfrid, & oncle du jeune Cenelm; mais les foibles mains de Céolulphe ne purent garder le sceptre qu'environ une année. Bernulphe, l'un des principaux Seigneurs Merciens, le détrôna & fut reconnu Roi; mais à peine il se fut emparé de la couronne, qu'elle passa sur la tête de Ludican, & sur celle de Witgalph, qui ne firent, pour ainsi parler, qu'entrevoir l'éclat de la royauté. Witgalph fut descendu à peine dans le tombeau, que le Wessex engloutit le Royaume de Mercie, qui ne fut plus qu'une province du Wessex.

Royaume d'Essex.

Royaume d'Essex.

En parcourant les Annales de l'Heptarchie Saxone, il est bien difficile de démêler la vérité à travers l'incertitude ou même la puérilité des faits que les Historiens de ces temps d'ignorance ont cru devoir nous transmettre. Les Moines qui, dans ces siecles ténébreux, étoient les seuls Savans & les seuls Annalistes, végétoient par orgueil, plus encore que par état, dans l'obscurité des cloîtres, loin de la société, qu'ils affecterent de mépriser, & qui les nourrissoit; plus éloignés encore des opérations du gouvernement civil, qu'ils regardoient comme infiniment au dessous du gouvernement monastique. A la parfaite ignorance de leurs contemporains, ils réunissoient la plus haute idée d'eux-mêmes, la crédulité la plus étrange, & le goût le plus décidé pour les miracles & les prodiges. Aussi les récits historiques de ces Auteurs, les seuls pourtant qu'on puisse consulter, sont-ils continuellement surchargés d'absurdités, de folles visions, hérissés de dates, & presque entiérement vides de faits. Chez eux, de même que chez l'antique Homere, la Divinité est la grande machine qui agit perpétuellement; & il faut avouer qu'elle y

SECT. II *Histoire d'Angleterre.*

Heptarchie.

Royaume d'Essex.

est occupée de si petites choses, de détails si minutieux, qu'il n'est guere possible de lire sans dégoût ces fastidieuses Annales.

Tout ce que nous avons pu recueillir de plus certain par rapport au Royaume d'Essex, se borne à nous apprendre que, sous le regne d'Octa, Roi de Kent, Prince foible & timide, les Saxons orientaux démembrant les provinces d'Essex & de Middlessex, qui formoient une partie de la Monarchie de Kent, en composerent le Royaume d'Essex, qui, comprenant aussi une partie de la province de Hartford, étoit de 75 milles dans sa plus grande longueur, sur une largeur d'environ trente-huit milles. Londres & Colchester en étoient les villes principales; & la premiere est, comme on sait, devenue la Capitale de l'Angleterre. Ce fut Eranwin qui, profitant de la foiblesse & de la lâcheté d'Octa, obligea, soit par la terreur de ses armes, soit par la force de la persuasion, cet imbécille Souverain à lui céder Essex, Middlessex & Hartford en partie, pour en former un Royaume, qu'il gouverna pendant près de soixante ans, & qu'il transmit à Sledda son fils. On ignore absolument en quel temps celui-ci mourut; mais on sait que Sabert ou Saba son fils, lui succédant, abjura l'Idolâtrie & embrassa le Christianisme, éclairé par le Missionnaire Melitus, & gagné par les vives sollicitations d'Ethelbert, Roi de Kent, son oncle maternel. Tout ce qu'on sait encore de ce Prince, c'est qu'après s'être distingué par son zele pour la Religion, il laissa sa couronne à ses trois fils, Saxred, Siwart & Sigebert, qui régnerent ensemble dans la plus grande intimité, &, de concert, abandonnerent tous trois la Religion Chrétienne, & périrent tous trois dans un combat qu'ils avoient imprudemment livré à Cinegisil & Quinchelm, Rois de Wessex. Saxred & Sigebert moururent sans postérité, & Sigebert, petit-fils de Siward, monta seul sur le trône. On ne connoît de lui que son nom; & tous les éclaircissemens qu'on trouve dans les fastes de l'Heptarchie, se réduisent à nous apprendre qu'il eut pour successeur Sigebert le Bon, petit fils d'un frere de Sabert, dont il imita les vertus, & principalement le zele pour le Christianisme, qu'il rétablit sur les ruines de l'Idolâtrie. Mais ses vertus, sa piété, les dons qu'il ne cessoit de faire à l'Eglise, ne le mirent point à l'abri de l'atroce vengeance de deux Comtes ses parens, qui l'assassinerent, irrités de ce que s'étant plaints à lui de l'excommunication que Cedd, Evêque des Est-Saxons, avoit lancé contre eux, Sigebert, au lieu de réprimer le sévere Prélat, s'étoit jeté à ses pieds pour lui demander pardon d'avoir osé parler à des excommuniés (1). On ne sait point si Suithelm, frere & successeur de Sigebert, vengea la mort de ce dernier; on ignore également s'il fut le protecteur ou le tyran de ses sujets. A sa mort, sa couronne & son sceptre passerent à

(1) Quelques Historiens vont plus avant. Ils prétendent que l'excommunication lancée contre ces deux Seigneurs n'empêcha pas le Roi de se trouver à un repas que l'un d'eux donnoit. Ils ajoutent qu'en s'en retournant le Monarque fut rencontré par Cedd, qui, après l'avoir repris de sa complaisance pour un tel réprouvé, lui pronostiqua sa perte. » Prédiction, dit Smolett, qui fut accomplie à » la lettre, & probablement par la direction expresse du bon Prélat «.
Hist. d'Anglet. tom. 2, pag. 59; Bede, liv. 3.

Sibba

Sibba & Siger; le premier, fils de Siward, & le second, fils de Sigebert le Petit. Siger abjura le Christianisme (1), & se plongea dans l'Idolâtrie. Il mourut, & Sibba régna seul, se dégoûta du trône, en descendit, & se fit Moine, après avoir nommé pour ses successeurs Seghard & Senofred ses fils, qui vécurent amis, & moururent à peu près dans le même temps, laissant la couronne à Offa, fils de Siger. Offa voulut se marier, & désirant d'obtenir la main de Ciniswintha, fille de Penda, Roi de Mercie, il alla lui-même, comme nous l'avons dit, à la Cour de Cenred, neveu de cette Princesse, lui demander sa tante en mariage. Ciniswinsha n'étoit plus jeune, & elle se faisoit respecter par le zele de sa dévotion. Ses pieux entretiens ayant captivé son amant, elle lui persuada de renoncer à la pompe du trône, & de préférer au vain plaisir de régner & de perpétuer sa race, les tranquilles douceurs de la vie monastique. Penda, Roi de Mercie, se laissa persuader aussi : ces deux Princes allerent à Rome recevoir la tonsure des mains du Pape, & Offa eut pour successeur Seolred ou Selred, fils de Sigebert le Bon. On sait que Seolred régna trente-huit ans, & fut tué; on ignore par qui & à quelle occasion. Swithred son fils lui succéda, & ce fut le dernier Roi d'Essex, ou du moins c'est le dernier dont il soit parlé dans l'Histoire. Toutefois, comme il reçut le sceptre en 746, s'il eût régné jusqu'à la dissolution de l'Heptarchie, son regne auroit été de soixante-dix-huit ans; ce qui n'est guere vraisemblable.

Histoire d'Angleterre.

Heptarchie.

Royaume d'Essex.

Mais de toutes les souverainetés de l'Heptarchie, il n'en est point dont les Annales soient plus défectueuses que celles du Royaume d'Essex; & les Moines qui les ont écrites se sont moins attachés aux événemens remarquables, qu'aux fatigantes & minutieuses vicissitudes de l'état de l'Eglise. Aussi n'ont-ils omis aucune des circonstances relatives aux progrès des Missionnaires. Ils se sont sur-tout pesamment étendus sur les grandes qualités, les vertus & les miracles d'un Melitus, qui prêcha le premier la Foi aux Saxons Orientaux, & qui, malgré son zele, son éloquence & ses prodiges, eut la douleur de n'opérer que très-peu de conversions. Il seroit fort heureux qu'au lieu de ces récits qui n'intéressent pas, ils se fussent attachés à donner des notions plus satisfaisantes des divers Rois qu'ils n'ont fait que nommer.

Melitus prêche la Foi aux Saxons Orientaux.

(1) Huntingdon, liv. 4.



SECTION III.

ROIS SAXONS.

Sect. III. Rois Saxons. Egbert. 800.

ON a vu, dans le précis historique que nous avons donné du Royaume de Wessex, qu'après la mort de Cénulphe, Souverain de cette contrée, en 784, Bithrict son fils & son successeur, jaloux du mérite d'Egbert, Prince du Sang royal, l'exila du Royaume. Retiré à la Cour de Charlemagne, l'asile des Princes malheureux, Egbert s'attira, par ses vertus, l'estime de ce Monarque, & sous un si grand Maître, il se forma dans la science des Rois & des Héros. Bithrict étant mort, des Députés du Wessex vinrent annoncer à Egbert que les vœux de la Nation l'appeloient au trône. Ce jeune Prince quitta aussi-tôt la Cour de son bienfaiteur (1), reparut dans sa patrie, prit le sceptre de ses ancêtres, & trouva dans ses sujets un peuple riche & puissant, dont les forces & l'affection lui firent présumer sa grandeur future. Il signala les commencemens de son regne par la réforme des abus qui s'étoient glissés dans son Royaume sous les Rois précédens. Ensuite il leva une armée formidable pour aller châtier les Bretons & les Gallois, qui osoient faire de fréquentes incursions dans ses Etats. Il leur livra bataille à Camelford, les mit en déroute, s'empara d'une grande partie de leurs forts qu'il démolit & ruina, après avoir ravagé tout le pays. Beornulf, Roi de Mercie, alarmé de la rapidité de ces succès, profita de l'absence d'Egbert pour faire une invasion dans le Wessex. Egbert, qui depuis long-temps avoit formé le plan de réunir toute l'Heptarchie, ne fut pas fâché que le Roi de Mercie lui fournît un prétexte de recouvrer les provinces enlevées par Offa sur les Saxons Occidentaux, & d'abaisser la puissance de ce Royaume, qu'il regardoit comme un des plus grands obstacles à ses desseins. Il se hâta donc de marcher contre l'ennemi : les deux armées se rencontrerent près de Wilton ; celle de Beornulf étoit composée de jeunes gens bien faits & vigoureux, qui, méprisant la maigeur & le peu d'apparence de ceux qui suivoient le Monarque de Wessex, livrerent aussi-tôt bataille. Le succès fut long-temps douteux ; mais à la fin la bonne conduite & la discipline d'Egbert triompherent, & les Merciens furent taillés en pieces (1).

Il défait les Bretons. 823.

Il remporte une victoire complette sur le Roi de Mercie.

Au lieu de s'amuser à poursuivre les fuyards, Egbert tourna tout à coup ses armes contre le Royaume de Kent, dont les peuples vinrent

(1) On raconte que Charlemagne le voyant prêt à partir, tira son épée & la lui présenta : » Prince, lui dit-il, après que votre épée m'a si utilement servi, il est » juste que je vous prête la mienne «. *Anecd. Ang. p. 9.*

avec joie lui prêter serment de fidélité. Cet exemple fut suivi par ceux d'Estanglie, qui, résolus de ne plus porter le joug des Merciens, envoyerent des Ambassadeurs au Roi de Wessex, pour le prier de les recevoir sous sa protection. Egbert, voulant mettre à profit l'effroi qu'inspiroit la rapidité de ses conquêtes, n'eut pas plus tôt pourvu à la tranquillité de la Mercie, qu'il poursuivit la guerre contre les Bretons, qui, trop affoiblis par leurs divisions intestines, n'étoient pas en état de lutter contre un ennemi aussi formidable. Il s'empara donc de tout le pays sans aucune opposition; mais, jaloux d'étendre encore plus loin sa domination, il fit marcher ses troupes vers le Northumberland, qui, également en proie aux guerres civiles & aux usurpations, lui promettoit une conquête facile. Ses espérances ne furent point trompées. A peine ses troupes eurent-elles pénétré jusqu'à Dore, dans le Comté d'Yorck, que les habitans accoururent en foule lui rendre hommage & le reconnoître pour leur Souverain. Par cette soumission, Egbert se vit enfin maître des sept Royaumes de l'Heptarchie. Cependant, pour donner encore plus de force à son autorité, il convoqua à Winchester une assemblée générale de la Nation, à laquelle on peut rapporter l'origine des Parlemens, & dans laquelle Egbert fut solennellement proclamé Roi de la Grande-Bretagne. La cérémonie terminée, il publia un Edit pour abolir toute distinction entre les sept Royaumes, & il ordonna qu'à l'avenir on appelleroit du nom d'Angleterre cette partie de la Bretagne qu'avoient occupée les Saxons.

Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

Conquête du Northumberland. 827.

Egbert commençoit à goûter les douceurs du repos, & son peuple jouissoit en paix des fruits de son sage Gouvernement, lorsque de nouveaux ennemis le forcerent à reprendre les armes. Attirés par l'appât du butin, les Danois venoient de faire une descente en Angleterre, près de Charmouth, dans le Comté de Dorset, où ils étoient débarqués au nombre de seize mille hommes. Egbert marche aussi-tôt contre eux à la tête d'un petit corps de troupes, qu'il croit suffisant pour châtier une bande de pirates; mais la fortune l'abandonne pour la premiere fois, & il est vaincu. Ses soldats prennent la fuite, & lui-même est contraint d'abandonner le champ de bataille, après avoir perdu deux de ses principaux Officiers. Les Danois, chargés de riches dépouilles, remontent sur leurs vaisseaux. Deux ans après ils reparoissent (1); mais Egbert venge sur eux la honte de sa premiere défaite, & en fait un si grand carnage, que les Danois épouvantés n'oserent plus se montrer en Angleterre tant que ce Prince fut sur le trône. Egbert mourut quelques

Descente des Danois.

833.

Leur défaite.

(1) Les Danois habitoient la presqu'isle de Scandinavie, située au nord de l'Europe. Les peuples multiplient beaucoup dans les pays froids. Aussi le Danemarck se trouvoit souvent chargé d'un nombre prodigieux d'habitans qu'il ne pouvoit nourrir; une partie étoit donc obligée d'aller chercher un établissement dans d'autres pays. L'abondance de bois, & les autres commodités que le Danemarck produisoit pour la construction des vaisseaux, les mettoient promptement en état d'entreprendre des expéditions navales, auxquelles ils étoient naturellement portés par la stérilité de leur terroir & l'exemple des Saxons, dont il paroît que l'origine étoit la même.

Sect. III. Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

années après, c'est-à-dire en 838, après avoir régné trente-six ans avec tant de gloire, d'habileté & de succès, qu'il mérita à juste titre la réputation d'un politique consommé & d'un héros accompli.

Ethelulphe. 838. Son caractere, ses premiers exploits.

Elevé dans l'obscurité d'un cloître, où il avoit reçu les Ordres sacrés; Ethelulphe paroissoit peu propre à soutenir la grande réputation de son pere, auquel il succéda. Ce jeune Prince ne manquoit, à la vérité, ni de valeur ni de courage; & avec plus d'ardeur, plus d'activité, il lui eût été facile, sinon d'étendre, au moins de faire respecter sa domination. Mais les vices de son éducation avoient entiérement étouffé le germe de ses dispositions naturelles, & il conserva toute sa vie un caractere d'indolence & d'amour pour le repos, quoiqu'il ne pût espérer d'en jouir sur le trône dans les conjonctures où il se trouvoit, par les alarmes continuelles que lui donnoient les Danois, ennemis cruels, vaillans & infatigables.

Il fut néanmoins assez heureux dans ses premieres expéditions contre ces Pirates, qui, malgré tous les échecs qu'ils reçurent, ne perdirent point courage, & reparurent quelque temps après à l'embouchure de la Tamise avec une flotte de trois cents voiles. Ethelulphe venoit de se décharger sur son fils Athelstan du soin de défendre ses Etats: celui-ci, informé de la nouvelle irruption des Danois, se hâte de rassembler une armée capable de tenir la campagne contre un si grand nombre d'aventuriers.

Les Danois sont battus près d'Okely par Athelstan. 852.

Pénétré d'horreur à la vue des cruautés que ces barbares avoient commises dans tous les endroits de leurs passages, il prend les mesures les plus sages pour couper leur retraite, établit son camp à Okely dans le Surrey, & choisit un terrein avantageux. Les deux armées ne tarderent pas à être en présence l'une de l'autre. Les soldats d'Athelstan, animés par l'exemple de leur Chef autant que par l'espoir de la vengeance, engagent aussi-tôt le combat, fondent sur l'ennemi avec impétuosité, le chargent avec tant de fureur, & en font un si grand carnage, qu'il n'en resta que très-peu, ou même aucun, si l'on en croit les anciennes Annales (1). Cette victoire fut décisive; mais elle devint funeste aux vainqueurs par la mort du brave Athelstan, qui, selon toutes les apparences, périt sur le champ de bataille, puisque l'Histoire ne fait plus aucune mention de lui.

Ethelulphe fait un pélerinage à Rome. 855.

Quoi qu'il en soit, la défaite des Danois eut au moins cela d'avantageux pour le Roi d'Angleterre, qu'elle lui donna tout le loisir de se livrer aux devoirs ou plutôt aux excès de sa dévotion. Persuadé, comme la plupart des Souverains de son temps, qu'on ne pouvoit être vraiment Chrétien sans aller avilir la majesté royale aux pieds de l'orgueilleux Pontife de Rome, il voulut y faire un pélerinage, pour mieux prouver au Pape Léon IV son zele & sa soumission. Ethelulphe fit rebâtir le collége Anglois qui avoit été réduit en cendres, confirma au S. Siége le honteux impôt du denier de S. Pierre, paya ce qui étoit dû du passé, & ajouta

(1) Roger de Hovend. Mat. de Westminster.

à cet indigne tribut un don de sept cent cinquante écus, qu'il s'obligea de faire tous les ans.

Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

A son retour de Rome, Ethelulphe passa par la France, & s'arrêta quelque temps à la Cour de Charles le Chauve, où il devint amoureux de Judith, fille de ce Monarque. Quoique vieux & dévot, Ethelulphe la demanda en mariage, l'obtint, &, par une démarche peu politique dans un Souverain qui, de son premier mariage, avoit quatre enfans en âge de régner, il épousa une Princesse jeune (1) & galante, dont il fut plutôt l'esclave que le mari (2).

Ethelulphe épouse la fille de Charles le Chauve, Roi de France.

Pendant que le Roi d'Angleterre se livroit aussi imprudemment à ce que lui dictoient l'amour & la superstition, il se tramoit dans ses Etats une conspiration contre sa couronne. Les Rebelles avoient à leur tête Ethelbald son fils aîné, jeune Prince ambitieux & entreprenant, qui, indigné du mariage de son pere, ou plutôt furieux de n'avoir point succédé à Athelstan dans le Royaume de Kent, étoit parvenu à soulever la Noblesse & le Peuple. Cette nouvelle réveilla Ethelulphe de sa léthargie : il quitte à la hâte la Cour de France, & débarque en Angleterre avec sa jeune épouse, avant que les conspirateurs eussent pris toutes leurs mesures pour se soutenir dans leur révolte. Ethelbald surpris, mais non déconcerté, n'en fait pas moins éclater ses desseins, qu'il appuie d'un nouveau prétexte, celui du titre de Reine, qu'Ethelulphe avoit donné à la jeune Princesse contre les Loix du Royaume (3). Tout paroissoit disposé à une guerre civile, lorsque quelques-uns des Seigneurs & des Prélats, prévoyant que ces mouvemens domestiques les exposeroient à une ruine inévitable, dans un temps où ils étoient menacés par les Barbares, interposerent leur médiation, & effectuerent un accommodement, en consequence duquel Ethelulphe céda à son fils Ethelbald l'ancien Royaume de Wessex, & se réserva celui de Kent, qui comprenoit alors les Provinces d'Essex & de Sussex (4).

Conspiration contre Ethelulphe.

Ethelulphe ne survécut que deux années à cet accommodement, & mourut après avoir partagé la succession de ses Etats entre ses enfans. A peine Ethelbald eut rendu les derniers devoirs à son pere, qu'il commença par épouser Judith sa veuve (5), & s'abandonna à toutes

Ethelbald monte sur le trône, & épouse la veuve de son pere.

(1) Cette Princesse n'avoit que treize ans.
(2) Annales Saxones.
(3) Erburge ayant empoisonné Brithrick son époux, Roi de Vessex, en 799, les West-Saxons firent une Loi qui défendoit à l'avenir aux épouses des Rois de prendre le titre de *Reine*, & de s'asseoir sur le trône avec leurs époux, & qui ordonnoit que tout Roi de Wessex qui violeroit cette Loi, seroit, pour cela seul, déchu de la royauté. *Malmesb. liv. 2.*
(4) Asser. Mener. Guill. de Malmesbury.
(5) On a prétendu qu'Ethelbald étant devenu amoureux de Judith, eut avec elle quelque intrigue, même du vivant d'Ethelulphe, & que ce dernier fut si sensible à cette disgrace, qu'il en mourut de chagrin. D'autres assurent que les charmes de sa jeune épouse contribuerent plus à abréger ses jours, que les intrigues galantes & la révolte de son fils. Cependant Gilles Nicole nous dit que Judith étoit demeurée vierge, & que, pour sa grande jeunesse, elle n'avoit point partagé le lit de son époux.

sortes de débauches. Cependant, sur les remontrances de Suitsim, Evêque de Winchester, il reconnut ses égaremens, en fit pénitence, se sépara d'avec son épouse (1), & mourut deux ans après sans laisser de postérité.

Ethelbert. 857.

La couronne passa à son frere Ethelbert, Prince vertueux, dont le regne ne fut troublé ni par les cabales, ni par les mouvemens intérieurs, mais par les Danois, qui, après la mort d'Ethelbald, firent une descente à Southampton, & pénétrerent jusqu'à Winchester, où ils mirent tout à feu & à sang. Ethelbert envoya aussi-tôt contre ces Pirates deux de ses plus fameux Généraux, qui les repousserent vigoureusement, & les contraignirent à se réfugier dans l'isle Themet. On leur accorda la permission d'y rester, moyennant une certaine somme d'argent qu'ils payerent au Roi de Kent. Ethelbert régna encore quelques années, pendant lesquelles il s'appliqua à gagner l'affection de ses sujets, pour lesquels sa mort fut un véritable deuil. Ses deux fils, Adhem & Ethelward n'occuperent point le trône : ce fut son jeune frere Ethelred qui hérita de la couronne, en conséquence du testament de son pere Ethelulphe.

Ethelred.

Le regne d'Ethelred ne fut pas moins funeste à l'Angleterre que celui de ses freres qui l'avoient précédé. A peine fut-il monté sur le trône, que les Danois vinrent fondre sur l'Angleterre, attirés par les ressentimens d'un des principaux Seigneurs du Northumberland.

Nous avons vu qu'après bien des peines & des travaux, Egbert le Grand étoit venu à bout de soumettre à sa domination tous les Royaumes de l'Heptarchie; mais ses foibles successeurs n'avoient pas su conserver cette conquête. Le Northumberland, comme l'un des plus éloignés, avoit secoué entiérement le joug, appaisé toutes les divisions intestines, & élevé au trône Osbert, avec l'approbation de tout le peuple. Cette union devoit rendre ce Royaume aussi florissant que jamais, si un accident imprévu n'eût ranimé les dissentions & plongé les Northumbres dans un abîme de confusion & de calamité, dont ils ne purent se retirer. Osbert, qui tenoit sa Cour à Yorck, revenant un jour de la chasse, entra par hasard, pour prendre quelques rafraîchissemens, dans la maison d'un Seigneur nommé Bruen-Brocard; Osbert n'y trouva que son épouse, qui le reçut avec les plus grands honneurs. Le Monarque, moins sensible aux soins & aux politesses de cette Dame, qu'à l'éclat de ses charmes, débuta auprès d'elle par quelques complimens flatteurs, & finit par lui déclarer son amour de la maniere la plus pressante. L'épouse de Bruen-Brocard, aussi vertueuse que belle, rejeta avec horreur les propositions du Roi, & les offres les plus brillantes ne purent lui faire oublier son devoir. Les Rois ne sont pas accoutumés à trouver des cruelles. Osbert, indigné des refus de cette Dame, résolut de se satisfaire par quelque moyen que ce fût, & sa passion s'irritant encore par les obstacles, il ravit par la violence ce qu'on s'obstinoit à lui refuser,

Osbert, Roi de Northumberland, enleve la femme d'un Seigneur de sa Cour, qui, pour se venger, appelle les Danois, & s'attire une [illegible].

(1) Annales Saxones,

Informé de l'outrage fait à son honneur, Bruen-Brocard frémit d'indignation, & ne roula plus dans son esprit que des projets de vengeance. Comme il avoit un grand crédit dans le Royaume, il sut si bien exciter le ressentiment du peuple contre l'infame Osbert, que les Berniciens se révolterent, & mirent Ella sur le trône. Alors on vit les guerres civiles se renouveler entre les deux Provinces, & replonger tout le pays dans les malheurs qui en sont inséparables. Cependant, comme les forces des deux partis étoient à peu près égales, ils n'oserent hasarder une bataille décisive, & chaque Prince conserva sa souveraineté séparée. *Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.*

Bruen-Brocard, qui ne regardoit pas sa vengeance comme complete, résolut d'appeler une Puissance étrangere contre Osbert. En conséquence il s'embarque pour le Danemarck, porte ses plaintes à Ivard, Souverain de ce Royaume, & implore son secours contre l'ennemi qui l'avoit insulté. Le Monarque Danois approuve son ressentiment & promet de le venger. Aussi-tôt il fait équiper une flotte nombreuse, avec laquelle il aborde en Estanglie, débarque sans opposition, & se rend maître de tout le pays situé au nord de la riviere d'Humbre. Osbert & Ella veulent s'opposer aux progrès des Danois; mais leurs armées réunies sont taillées en pieces, & ces deux Princes perdent eux-mêmes la vie sur le champ de bataille.

Le victorieux Ivard ne trouvant plus d'obstacles dans le Northumberland, le soumet entiérement & y exerce les plus affreux ravages. Les Monasteres sur-tout furent exposés à la fureur de ses troupes (1), qui, non contentes de brûler les villes & les villages, enleverent les femmes & passerent les habitans au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe, & sans autre vûe que d'assouvir leur cruauté (2). Edmond, Roi d'Estanglie, ayant été fait prisonnier par ces farouches vainqueurs, auxquels il refusa de faire hommage de sa couronne, fut attaché à un arbre, percé de fleches, & ensuite décapité (3). 868.

Après cette sanglante expédition, le cruel Ivard projeta de faire la conquête de l'isle entiere; & comme le Roi de Wessex étoit le seul qui pût mettre obstacle à son exécution, il résolut de tourner ses armes contre ce Monarque, embarqua son armée, & descendit sur les côtes des Etats d'Ethelred. Ensuite il fit plusieurs excursions contre les troupes de ce Prince, qui, avec son frere Alfred, s'étoient mis en campagne à la tête d'une armée, quoique le Roi de Mercie eût refusé de se joindre à eux dans une aussi cruelle extrémité. Cette guerre fut très-meurtriere, & soutenue des deux côtés avec une égale bravoure, puisque, dans l'espace d'une année, on livra neuf batailles rangées avec différens succès. Ce fut dans la derniere qu'Ethelred, après avoir fait des prodiges de *Mort d'Ethelred.* 870.

(1) On dit qu'Ebba, Abbesse de Coldingham, conseilla à ses Religieuses de se défigurer, en se coupant le nez & la levre supérieure. L'avis fut suivi, & eut le succès qu'on en attendoit. Les Danois n'attenterent point à l'honneur de ces vierges; mais ils les massacrerent après avoir mis le feu à leur couvent.

(2) Asser. Flor. Ingulf. Wighorn.

(3) Sim. Dunelm.

Sect. III. Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

Alfred. 872.

valeur, reçut une blessure mortelle. Son armée fut taillée en pieces, & lui-même ne survécut que peu de jours à sa défaite (1). Il eut pour successeur Alfred, dont le couronnement se fit immédiatement après à Winchester.

Alfred, à qui peu de Héros peuvent être comparés, & que très-peu ont surpassé, trouva les affaires du Royaume dans une situation déplorable. Les Danois, non contens de s'être rendus maîtres d'une tres-grande partie de ses Etats, continuoient leurs incursions avec une cruauté inouie. Il se vit donc forcé, dès les commencemens de son regne, de marcher contre eux, & d'engager une action; mais il eut du dessous, & il leur céda le champ de bataille (2). Cette disgrace n'abattit point son courage : les justes mesures qu'il prit, & son activité à réparer le mal qu'il avoit souffert, le mirent bientôt en état de hasarder une seconde bataille; mais les Danois étonnés vinrent lui demander la paix. Alfred accepta leurs offres, par lesquelles ils s'engageoient à sortir de ses Etats. Son intention, en consentant à la paix, étoit d'obtenir du temps pour se précautionner contre une nouvelle invasion.

Il fait un traité de paix avec les Danois.

Déjà l'Angleterre commençoit à respirer & à jouir de quelque repos, lorsque Halfden, Capitaine Danois, ayant équipé une flotte, fit une irruption dans le Wessex, & surprit le château de Warham. Alfred, qui ne s'attendoit pas à cette perfidie de la part des Danois, crut qu'il falloit temporiser, & fit, de la maniere la plus solennelle, un traité avec Halfden. Le Roi Anglois jura sur les reliques des Saints de l'observer exactement, & le Général Danois fit le même serment sur un bracelet, objet le plus sacré du culte de la Nation, avec promesse qu'il ne remettroit plus le pied dans le Wessex. Mais les Danois violerent bientôt leur serment; car ayant rencontré un corps de cavalerie Angloise dans la Mercie, ils l'attaquerent à l'imprévu, & tuerent la plupart des cavaliers. Alfred ne pouvant plus compter sur la foi des Danois, prit des mesures plus efficaces que n'étoient des traités de paix. Il assembla le Conseil du Royaume, & , dans un discours plein de force, il fit comprendre à ses sujets que ce n'étoit que par leur cou-

(1) Ainsi mourut Ethelred, Prince d'une grande capacité & de beaucoup de valeur, dont la piété & la dévotion furent si remarquables, qu'un jour, étant occupé à des exercices particuliers de dévotion, il ne voulut pas les interrompre, quoique les Danois attaquassent son armée. Son corps fut enterré dans un monastere de Religieuses, fondé, l'an 713, par Cutberge, sœur du Roi Ina, à Vintsburne, dans le Comté de Dorset. On y voit encore aujourd'hui cette épitaphe, gravée en grosses lettres, sur son tombeau :

In hoc loco quiescit corpus S. Ethereldi, Regis West-Saxonum, Martyris, qui anno Domini DCCCLXXII, XXIII Aprilis, per manus Danorum Paganorum decubuit.

» En ce lieu repose le corps de S. Ethelred, Roi des West-Saxons, Martyr, » qui périt par la main des Danois Idolâtres, le 23 d'Avril, l'an de grace 872 «. *Voyez Monast. Angl. p. 19.*

(2) Asser.

rage

ſage qu'ils pourroient ſe mettre à l'abri des incurſions de ces Barbares. Après avoir échauffé les eſprits par les motifs les plus preſſans, il leva une puiſſante armée, & battit les Danois juſqu'à ſept fois dans une même campagne. Cette guerre fut terminée par un nouveau traité de paix, qui fut obſervé avec plus de bonne foi que les précédens.

Hiſtoire d'Angleterre. Rois Saxons.

Les Anglois ne ſe virent pas pour cela à la fin de leurs maux : à peine furent-ils délivrés de cette troupe de Danois, qu'il en vint une autre de Normands, ſous la conduite du fameux Rollon leur Chef : mais comme ils trouverent Alfred à la tête d'une puiſſante armée, & préparé à les recevoir, ils tournerent leurs pas du côté de la France. Ce Prince, voulant prévenir de nouvelles invaſions, fit équiper une flotte, afin de pouvoir les combattre avant qu'ils euſſent pris terre. Cet expédient lui réuſſit : ſa flotte rencontra les Corſaires & les mit en fuite. Ils reparurent l'année ſuivante avec cent vingt vaiſſeaux ; mais Alfred leur en coula à fond la plus grande partie. Encouragé par ce ſuccès, il alla attaquer les Danois juſqu'à Exceſter, où ils s'étoient fortifiés ; il les réduiſit à quitter entiérement le Weſſex, & à ſe retirer dans la Mercie ; mais d'autres Danois étant venus en Angleterre pour s'y établir, ils ſe réunirent avec les premiers, dans le deſſein d'envahir le Weſſex, & ils exécuterent leur projet avec la plus grande diligence. Ayant mis en campagne une armée formidable, ils entrerent tout à coup dans le Weſſex, prirent en peu de jours la plus forte ville du Royaume, & répandirent par-tout la terreur. Les Anglois perdirent courage ; les uns ſe retirerent dans le pays de Galles, d'autres allerent ſe rendre aux Danois.

Rollon deſcend en Angleterre. 876.

Les Danois fondent en grand nombre ſur le Royaume de Weſſex : Alfred eſt contraint de ſe réfugier chez un Berger.

Alfred ſe voyant ainſi abandonné, ſe déroba à la pourſuite des ennemis, déguiſé ſous l'habit d'un ſimple ſoldat, & fut contraint de s'aller cacher chez un Berger de l'iſle d'Altheney, près Taunton, dans la province de Sommerſet. Après avoir paſſé ſix mois dans cette retraite, & dans un état ſi humiliant pour un Roi, il en fut tiré par une de ces révolutions qu'il plaît quelquefois à la Providence de permettre dans les Etats. Ayant appris que les Danois avoient reçu un ſanglant échec au ſiége du château de Kinwith, & que leur Général avoit été tué, il réſolut de tirer quelque avantage de cet événement. Après avoir fait avertir ſes amis du lieu où il étoit caché, il conſulta avec eux ſur ce qu'il y avoit de meilleur à faire. S'étant déguiſé en Joueur de harpe, il alla lui-même reconnoître le camp ennemi, & après avoir tout obſervé, il revint au lieu de ſa retraite. Cependant ſes amis ayant fait ſavoir aux Saxons l'état où étoit leur Roi, aſſemblerent en peu de temps un grand nombre de troupes, & Alfred ſe vit à la tête d'une armée qui parut tout d'un coup devant les Danois, avant qu'ils en euſſent appris la moindre nouvelle. La crainte les ſaiſit (1) : Alfred ne leur donna pas le temps de ſe

Alfred ſe déguiſe en Joueur de harpe, pour reconnoître le camp des Danois, qu'il défait enſuite.

(1) L'Auteur des *Anecdotes Angloiſes* prétend que ce fut durant la nuit qu'Alfred ſe préſenta devant le camp des Barbares, qui, après avoir fait un grand repas, dormoient dans la plus profonde ſecurité, & qu'il égorgea ſans peine ces malheureux, appeſantis par le vin & par le ſommeil. Voyez *pag.* 21 & 22.

Sect. III. Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

reconnoître; il marcha contre eux, & les défit entiérement dans un combat où la plus grande partie fut taillée en pieces. Après avoir recouvré son Royaume, il accorda aux Danois des conditions avantageuses : il donna des terres dans l'Estanglie à ceux qui voudroient se faire Chrétiens & demeurer en Angleterre. Ces Barbares, qui ne cherchoient qu'à se procurer un établissement fixe, aimerent mieux reconnoître Alfred pour Souverain, que de courir encore les hasards de la guerre : ainsi ils se soumirent à lui & lui prêterent serment de fidelité. Mais comme il étoit fort difficile qu'ils fussent tous également contens de leur sort, une troupe d'entre eux s'étant réunis, ils se mirent en mer, allerent ravager les côtes de Flandres, & firent un butin considérable à Gand. Peu de temps après, une autre troupe non moins nombreuse, alla se joindre à eux; & ces Barbares ainsi réunis, passerent la mer, entrerent dans le Brabant, parcoururent le Hainaut, la Picardie, & exercerent dans ces provinces les cruautés les plus horribles.

Alfred fortifie les côtes, & reprend Londres.
878.

Cependant Alfred se voyant en repos, voulut se précautionner contre les invasions des Danois. Il fit équiper une flotte considérable : il voulut qu'elle croisât sans cesse sur les côtes, & qu'elle attaquât les Danois par-tout où on les rencontreroit. Cette flotte surprit seize vaisseaux de ces Pirates dans le port de Harwich. Le Commandant en prit une partie, & fit couler les autres à fond. Alfred s'étant mis par-là à couvert des incursions de ces Pirates, s'appliqua à faire construire un grand nombre de places fortes, & fit réparer celles qui étoient ruinées. Mais Londres lui manquoit; c'étoit une place importante & avantageuse, dont les Danois étoient les maîtres. Il résolut d'en faire le siége, & il obligea en peu de temps les assiégés à capituler. Maître de cette ville, il en confia le commandement à Ethelred son gendre. Après qu'il eut passé deux ou trois ans à mettre son Royaume à l'abri de toute insulte de la part des Danois, & à tenir en bride ceux qui y avoient des demeures fixes, ce Prince, voyant la tranquillité rétablie dans ses Etats, s'appliqua à réparer les désordres qu'une longue guerre avoit causés tant dans l'administration de la Justice que dans le culte de la Religion. Ces occupations si dignes d'un Roi, furent interrompues par de nouvelles invasions, dont il est nécessaire que nous donnions une idée pour faire connoître les grandes qualités de ce Prince.

Nouvelle irruption des Danois, sous la conduite de Hastings, leur Chef.
882.

Ceux des Danois qui, depuis douze à treize ans, ravageoient la France & les Pays-Bas, ayant à leur tête le fameux Hastings, ne se contenterent pas du prodigieux butin qu'ils avoient fait : ils consumoient en peu de temps ce qu'ils avoient acquis sans peine & sans travail. Après avoir reçu deux grands échecs en France par la valeur du Roi Eudes, ils retournerent en Angleterre, dans le dessein de piller de nouveau cette contrée. Ayant équipé une flotte, ils se rendirent sur les côtes de Kent, s'emparerent de deux fortes places, & firent les plus grands ravages dans le pays. Alfred étoit alors dans l'Estanglie : comme il ne s'attendoit pas à cette incursion, il n'avoit fait aucun préparatif de défense. Les Danois qui étoient dans cette province, ne lui garderent la

foi qu'autant de temps qu'il fut avec eux. Dès qu'il fut parti, ils allerent se joindre à Hastings, pour avoir part au butin. Alfred ne perdit point courage; il assembla autant de troupes qu'il lui fut possible, & s'avança dans le pays de Kent pour combattre les Danois; mais ceux-ci ayant eu avis de sa marche, leverent précipitamment le siége d'Excester, & allerent porter leur fureur en quelque autre endroit. Enfin, au bout de quelque temps, tous ces Danois étrangers quitterent l'Angleterre. Les Historiens ne nous apprennent point la cause de leur retraite; & il y a tout lieu de croire qu'après avoir enlevé du pays tout ce qu'ils pouvoient emporter, ils en sortirent, sans doute parce qu'il n'y avoit plus rien à piller.

Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

Alfred établit un corps de Loix, 896.

Dès qu'Alfred se vit paisible & absolu, il s'appliqua à faire revivre les Loix, qui avoient été négligées pendant une si longue guerre. Il nous reste un Recueil de ces Loix, dans lequel il dit qu'il a suivi ce qu'il a trouvé de meilleur dans celles de ses prédécesseurs. Ce Recueil commence par le Décalogue, & par plusieurs Loix que Dieu avoit autrefois données à son peuple; il en ajouta d'autres qu'il crut nécessaires dans les circonstances où ses sujets se trouvoient. On remarque aisément dans ces Loix qu'elles ont pour fondement un zele ardent pour la justice, & un sincere désir d'empêcher l'oppression & la violence: elles étoient douces en général; mais l'exactitude avec laquelle Alfred les faisoit observer, en contrebalançoit la douceur. Il n'en étoit pas de même de celles qu'il fit contre les Magistrats qui se laissoient corrompre: il étoit inexorable pour ces sortes de coupables. L'Histoire remarque qu'en une seule année il fit pendre quarante-quatre Juges pour s'être mal acquittés du devoir de leurs charges.

Afin que les petits ne fussent pas opprimés par les grands, il ordonna que dans tous les procès criminels on prendroit douze personnes pour juger de la certitude du fait, & que les Juges ne prononceroient leur sentence que sur la décision de ces douze. Ce privilége subsiste encore aujourd'hui chez les Anglois; & ce zele d'Alfred pour les Loix l'a fait regarder comme le Législateur de sa Nation.

Ses précautions contre le vol & le meurtre; il divise le Royaume en Comtés, Centuries, &c.

Pour que ses sujets fussent à l'abri des vagabonds & gens sans aveu, qui, réduits à la pauvreté, commettoient toutes sortes de crimes, il prit les mesures les plus sages qu'il put imaginer pour obliger quiconque voudroit demeurer dans le Royaume, à rendre compte de ses actions. Dans cette vûe, il partagea toute l'Angleterre en shires ou provinces, dont chacune étoit divisée en plusieurs centaines de familles, & ces centaines étoient subdivisées en dixaines. Cette division étant faite, tous les habitans du Royaume furent obligés de se ranger dans quelqu'une de ces classes; ceux qui ne s'y trouvoient pas inscrits étoient censés vagabonds, & comme tels hors de la protection des Loix. Les peres répondoient pour leur famille, la dixaine pour les peres, la centaine pour les dixaines, & toute la province pour les centaines: ainsi chacun étoit exact à veiller sur ses voisins (1).

(1) » Par cette invention, dit Guillaume de Malmesbury, la paix & le repos

Sect. III. Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

Il ranime le commerce.

Après avoir ainsi assuré la tranquillité de l'Etat, Alfred s'appliqua à y faire fleurir le commerce. Par son ordre, un grand nombre de vaisseaux de transport furent construits, & dès qu'ils furent prêts, il permit aux principaux Marchands de s'en servir pour aller négocier de côté & d'autre; & ceux-ci à leur tour apportoient des marchandises de toute sorte.

Fondation de l'Université d'Oxford.

Alfred, comme tous les grands Princes, s'occupa aussi des moyens de faire fleurir les Sciences & les Arts. Pour cet effet, il attira des pays étrangers divers Savans, auxquels il donna des pensions. Il établit quatre écoles dans Oxford : la premiere pour la Théologie; la seconde pour la Grammaire & la Rhétorique; la troisieme pour la Logique, l'Arithmétique & la Musique; la quatrieme pour la Géométrie & l'Astronomie. Le fameux Scot, surnommé Erigene, fut le premier Professeur de cette derniere : on lui envoya de France Grimbal & Jean, tous deux Prêtres, & célebres par leur science & leur vertu. Alfred les accueillit avec distinction; il les chargea de remplir ces places, & leur donna des biens considérables. Il appela aussi auprès de lui Plegmond, de la Nation des Merciens, & le fit Archevêque de Cantorbéry. Ce fut par le secours de ces savans hommes qu'Alfred releva les études, qui étoient entiérement tombées dans le Royaume.

Ce Prince ne dédaignoit pas de consulter en toutes choses les gens habiles, & il avoit beaucoup de déférence pour leurs avis. Il avoit mis un tel ordre dans ses affaires, que toutes les résolutions qu'il prenoit à l'égard du public, passoient par trois Conseils différens. Le premier étoit composé des personnes que ce Prince honoroit de sa plus intime confiance; le second étoit composé d'Evêques, de Vicomtes ou Présidens des provinces, de Juges & de Barons; le troisieme, de l'assemblée générale de la Nation : c'est cette derniere qu'on appelle aujourd'hui Parlement.

Il travaille à l'embellissement de la ville de Londres.

Comme cette assemblée se tenoit une fois l'an dans la ville de Londres, Alfred, toujours attentif à ce qui pouvoit être avantageux à ses sujets, se fit un plaisir d'embellir cette ville, dans laquelle se réunissoit tout ce qu'il y avoit de plus grand dans le Royaume. Ainsi cette capitale de l'Angleterre commença, sous ce Prince, à présenter un air de splendeur qui a si fort augmenté depuis. Il engagea les habitans à construire à l'avenir leurs maisons en pierre ou en brique; car auparavant elles n'étoient que de bois. Ce Prince n'étoit pas moins admirable, considéré dans sa vie privée, que comme un Prince entiérement occupé des affaires publiques. On eût dit qu'il étoit né pour tout ce qu'il fai-

» furent incontinent affermis, & florirent si bien en chacune province, que, pendant exprès des bracelets d'or aux carrefours & grands chemins, pour allécher le desir & cupidité des passans, il ne se trouvoit néanmoins aucun qui les enlevât «. Un autre Historien ajoute : » Qu'un voyageur laissant le soir une somme d'argent si grande, telle qu'il vouloit, dedans les champs ou carrefours publics, il la retrouvoit le lendemain, voire un mois après, toute entiere sans que personne y eût touché «. *Inguise.*

soit. Il connoissoit le prix du temps, & il ne l'employoit jamais qu'à des occupations utiles. Bien plus, Alfred avoit reçu du Ciel les dispositions les plus heureuses pour la piété ; il en donna des marques dès sa jeunesse par des mœurs innocentes & pures. Dès le moment qu'il s'étoit vu abandonné de ses sujets, errant, fugitif & caché dans la petite isle d'Althency, il avoit promis, dit-on, à Dieu de lui consacrer la troisieme partie de son temps aussi-tôt qu'il se trouveroit dans un état plus tranquille. Jamais particulier ne fut plus fidele à accomplir son vœu que ne le fut ce Prince, au milieu des soins pénibles du gouvernement d'un Royaume. Il donnoit huit heures par jour aux exercices de piété, huit aux affaires publiques, & les huit autres aux besoins du corps. Comme l'usage des horloges & des clepsydres n'étoit pas encore connu en Angleterre, il fit faire des bougies d'un certain poids qui duroient chacune quatre heures ; il y fit tracer des lignes de diverses couleurs, qui servoient à marquer les heures ; & dans la crainte que le vent ou d'autres accidens ne causassent quelque variation dans ces bougies, il les fit renfermer dans des lanternes de cornes, où elles se consumoient également (1).

Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

Ses occupations, ses qualités personnelles, & sa mort.

Quant à ses revenus, il en faisoit deux portions égales, dont il employoit la premiere en charités de diverses sortes, c'est-à-dire, en aumônes pour les pauvres en général, en réparations des divers monasteres de sa fondation, en pensions pour la subsistance des Professeurs & des Ecoliers : la seconde étoit employée à l'entretien de sa maison ; mais par ses revenus on doit entendre ceux de ses domaines, & non ceux qui pouvoient provenir des impôts. Une autre charité bien digne d'un Prince, c'est qu'il faisoit élever dans sa Cour ou dans les écoles d'Oxford, un bon nombre d'enfans de qualité, auxquels on donnoit toutes les instructions nécessaires pour les rendre capables de servir un jour utilement leur patrie.

Ce n'étoit pas seulement par ses soins qu'Alfred tâchoit de faire fleurir les Sciences, son exemple y contribua encore plus. Il avoit un goût décidé pour l'étude ; &, voulant que les siennes pussent servir à l'instruction de ses sujets, il composa plusieurs ouvrages non moins utiles qu'intéressans. En faveur de ceux qui n'entendoient pas le latin, il traduisit, avec le secours des Savans qui étoient auprès de lui, les livres qu'il crut les plus nécessaires, entre autres le Pastoral de S. Grégoire, & il parle ainsi dans la préface de cette traduction adressée à l'Evêque de Londres. » Je vous exhorte de faire part de votre science aux ignorans, avec autant de générosité que vous faites part aux pauvres de » vos biens temporels. Pensez sérieusement à la punition que nous mériterons, si nous ne transmettons pas à d'autres la sagesse que Dieu » nous a communiquée. Nous nous glorifions du nom auguste de Chrétiens, mais on en trouve peu qui remplissent les devoirs du Christianisme. Avant les dernieres guerres, les églises étoient fournies de

(1) Asser. Vita Œlfridis.

Sect. III. Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

» livres, mais les Eccléfiaftiques n'en profitoient pas, parce qu'ils ne les » entendoient pas. Nos ancêtres ne s'étoient pas avifés de les traduire » en langue vulgaire, parce qu'ils n'imaginoient pas qu'on dût tomber » dans une ignorance pareille. Depuis l'Humber jufqu'à la Tamife, il » n'y a pas un Prêtre qui entende parfaitement l'office divin. Il me » paroît donc néceffaire de traduire en notre Langue les meilleurs livres, » afin que la jeuneffe Angloife profite de ce qui eft écrit en latin. J'ai » envoyé un exemplaire de ce Paftoral en chaque églife cathédrale, & » je défends, au nom de Dieu, qu'on ôte ce livre de l'églife, parce » que nous ne favons pas combien de temps il y aura des Evêques » auffi inftruits qu'il y en a maintenant «.

Tel étoit le langage de ce bon Prince, en qui l'on voyoit l'heureux affemblage des vertus chrétiennes, d'un zele pour la Religion digne d'un Pontife, & de toutes les qualités qui forment un Roi parfait. Auffi n'eft-il pas étonnant que toute la Nation fut plongée dans la trifteffe la plus amere lorfqu'elle perdit ce grand Prince, qui mourut dans la cinquante-deuxieme année de fon âge (1), après un regne agité de troubles, & cependant glorieux, pendant lequel il avoit été en butte aux plus étonnantes viciffitudes de la fortune.

Edouard I, furnommé l'Ancien. 900.

Lorfque fon fils Edouard monta fur le trône, les Danois, qui formoient plus de la moitié des habitans de l'Angleterre, occupoient prefque feuls l'Eftanglie & le Northumberland; & fi le Weffex & l'ancien Royaume d'Effex étoient uniquement occupés par les Anglois, la Mercie fe trouvoit, à peu de chofes près, également partagée entre les deux Nations. Mais alors ce grand nombre de Danois faifoit d'autant moins d'impreffion, que, pendant les dix dernieres années d'Alfred, ils avoient paru foumis, foit par la crainte que ce Prince leur avoit infpirée, foit qu'ils euffent jugé ce repos néceffaire pour affermir leur établiffement dans les diverfes provinces. Mais après avoir employé le calme dont ils avoient joui à cultiver leurs terres, & à augmenter leurs richeffes par l'induftrie & le commerce, ils fongerent, dès les premiers jours du regne d'Edouard, à fecouer le joug de la domination Angloife : ils ne cherchoient plus qu'un prétexte de fufciter des troubles; & cette occafion, qu'ils attendoient avec tant d'impatience, ne tarda point à fe préfenter.

Ethelward [illegible] Roi.

Ethelberd, frere aîné d'Alfred, avoit laiffé deux fils dans l'enfance;

(1) Il avoit époufé la belle Alfcoïthe, fille d'un riche Seigneur nommé *Edelbert*; & c'eft [illegible] qu'il avoit fait la connoiffance dans le temps que, déguifé en fimple foldat, il fervoit chez un Berger dans l'ifle d'Alheney. *Voyez Biblioth. de l'Homme d'Etat & du Citoyen, tome 4, pag. 276.*

Alfred eut plufieurs enfans de cette Princeffe, avec laquelle il vécut toujours dans l'union la plus intime, & qui fe montra digne de partager le trône avec fon vertueux époux. Edmond, leur fils aîné, mourut dans fa jeuneffe. Edouard fuccéda à fon pere, & Ethelward leur troifieme fils, reçut l'éducation à Oxford, où il fit de grands progrès dans les Sciences. De leurs trois filles, Ethelfida époufa Ethelred, Comte de Mercie; Ethelwitha fut mariée à Baudoin, Comte de Flandres; & Ethelgive fut Abbeffe d'un monaftere fondé par fon pere à Shaftsbury.

& le plus âgé de ces Princes, Ethelward, crut, à la mort d'Alfred, pouvoir prétendre à la couronne, à laquelle pourtant il n'avoit aucun droit, suivant les dispositions du testament d'Ethelulphe. Ethelward ne trouvant ni dans la Loi qui l'excluoit, ni dans le cœur de ses compatriotes, l'appui & le secours dont il avoit besoin, implora la protection des Danois, qui ne balancerent point à seconder ses intentions. Edouard ignoroit encore les projets de son concurrent, que celui-ci s'étoit déjà emparé de plusieurs places dans la province de Dorset; mais obligé bientôt de les abandonner, & vivement poursuivi par le Souverain légitime, il se retira parmi les Danois, qui, cessant de se contraindre, & levant hautement l'étendard de la rebellion, accueillirent Ethelward & le proclamerent Roi, attendu, disoient-ils, qu'occupant la moitié du Royaume, ils avoient autant de droit que les West-Saxons de disposer du sceptre. Edouard, assez fort pour soumettre les rebelles, mais craignant que leur nombre, très-considérable déjà, ne s'accrût par l'arrivée de quelque nouvelle flotte Danoise, usa de diligence; & de la province de Dorset, où tout étoit rentré sous son obéissance, il marcha à la tête d'une formidable armée vers le Northumberland, résolu de terminer la guerre avant que les rebelles eussent pu recevoir des secours du dehors. Son activité, sa valeur étonnerent les Danois, qui, ne se croyant pas assez forts pour lui résister, abandonnerent Ethelward, & le chasserent même du Northumberland (1), espérant appaiser, par cet acte de soumission, le ressentiment d'Edouard; mais ils furent punis par la perte de différentes places qu'ils possédoient dans la Mercie. Edouard fut en partie redevable du succès de cette expédition à l'habileté d'Ethelred, Comte de Mercie, & à la prudence d'Elflede sa sœur, qui continrent les Danois Merciens, & empêcherent les Gallois, leurs alliés, de leur envoyer du secours. On assure même que, dans la suite de son regne, Edouard dut la rapidité de ses conquêtes & l'éclat de ses victoires à cette même Elflede sa sœur, qui, comme une autre Thomiris, se signala dans les combats par mille actions héroïques (2).

Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

902 & suiv.

Cependant, quoique forcé de quitter sa patrie, Ethelward n'avoit point renoncé à l'espérance de régner, & il étoit passé en France, où, à force de brigues & de sollicitations, il avoit obtenu un puissant secours des Normands. Impatient de remplir ses projets, il retourna en Angleterre, & alla descendre dans le pays d'Essex, où il fit des progrès d'autant plus rapides, qu'Edouard, occupé à garantir la Mercie de l'invasion des Northumbres, n'avoit pas même songé à la défense de cette province. L'arrivée de ces troupes étrangeres ranimant les Danois de Northumberland

Ethelward vient en France demander du secours, & retourne en Angleterre.

(1) Brompton. Flor. Wighorn. Annales Saxones.

(2) T. Smolett dit que cette Princesse, renonçant aux occupations de son sexe, se livra à l'exercice des armes, de façon que sa valeur lui fit donner le nom du Roi Elflede; *pag. 165*. L'Auteur des Anecdotes Angloises ajoute qu'Elflede ayant ressenti de grandes douleurs en mettant au monde son premier enfant, elle ne voulut plus permettre que son époux l'approchât, disant que c'étoit une grande folie de rechercher des plaisirs qui étoient suivis d'une si vive douleur; *pag. 28*.

Sect. III Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

& d'Eſtanglie, ils unirent leurs armes à celles des Normands, & ſe jeterent dans la Mercie, où ils commirent les plus affreux ravages. Mais le brave Edouard arrêta leurs dévaſtations, & ſe vengea cruellement ſur eux des maux qu'ils avoient faits. Les victoires qu'il remporta forcerent le peu de Normands que le fer avoit épargnés de repaſſer la mer ; & les Danois, hors d'état de réparer leurs pertes, furent contraints de demander la paix. Edouard voulut bien la leur accorder, à condition qu'ils le reconnoîtroient pour ſeul & légitime Souverain. Cette paix ne dura qu'autant que les Danois ne crurent pas pouvoir recommencer la guerre ; car auſſi-tôt qu'ils ſe jugerent aſſez forts, ils reprirent les armes ; mais cette tentative fut plus malheureuſe encore que ne l'avoit été leur dernier ſoulévement. Vaincus de place en place, ils furent obligés d'abandonner entiérement la Mercie, & furent pourſuivis, combattus & défaits dans l'Eſtanglie, Eſſex & le Northumberland.

Elflede ſuccede à ſon mari dans le Gouvernement de Mercie.

Le bonheur d'Edouard ſe ſoutint, malgré la perte que lui cauſa la mort d'Ethelred ſon beau-frere ; perte qui eût été irréparable, ſi Elflede ſa veuve n'eût continué de rendre au Roi d'Angleterre, ſon frere, les ſervices les plus importans, ſoit en repouſſant les Danois, ſoit en portant la terreur de ſes armes dans le pays de Galles, dont elle rendit les habitans tributaires. Quelques Hiſtoriens aſſurent que ce fut pendant ces troubles qu'Edouard s'illuſtra par la célebre fondation de l'Univerſité de Cambridge : mais le plus grand nombre prétend que l'époque de cet utile établiſſement eſt beaucoup plus ancienne, & qu'Edouard ne fit que ranimer, par quelques réglemens, les études négligées dans cette Univerſité. A peu près vers ce même temps, Elflede, auſſi redoutée par ſes armes qu'elle étoit reſpectée dans la Mercie par la ſageſſe de ſon gouvernement, mourut ; & Edouard, informé du deſſein où étoit Elfwine ſa niece, de prendre pour époux un Prince Danois qu'elle aimoit, & craignant ou feignant de craindre que ce mariage n'occaſionnât de nouveaux troubles, s'empara de la Mercie, & emmena Elfwine avec lui dans le Weſſex, où elle paſſa le reſte de ſes jours dans un monaſtere. Cependant les Danois, affoiblis par les dernieres guerres, ſe ſoumirent au vainqueur, qui, tour à tour, ſubjugua la Mercie, l'Eſtanglie, les Northumbres & les Gallois. Les Bretons de Cumberland, qui s'étoient mis ſous la protection des Danois, ſe hâterent auſſi d'implorer la clémence d'Edouard. On lit dans quelques Annaliſtes (1), que le Roi d'Ecoſſe ſuivit cet exemple, & qu'il fit hommage de ſon Royaume au Roi d'Angleterre ; mais rien n'eſt moins certain que cette aſſertion, également deſtituée de preuves & de vraiſemblance.

911 & ſuiv.

Edouard annexe de nouveau la Mercie à la Couronne.

Sa mort.

Paiſible poſſeſſeur de l'Angleterre, craint des Danois, aimé de ſes ſujets, & reſpecté des Puiſſances étrangeres, Edouard ne ſurvécut que peu de temps à ſes triomphes : il mourut en 925, après vingt-quatre ans de regne. Par ſes combats & ſes ſuccès, il ſe couvrit de gloire ; & à ne le conſidérer que relativement à ſes victoires, ou aux ſervices écla-

Son caractere.

(1) Milton Tyrrel.

tans

Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

tans qu'il rendit, par ses armes, à l'Angleterre attaquée, envahie, il mérite d'être égalé au grand Alfred son pere, si même il ne l'a point surpassé : mais si l'on apprécie ses qualités morales, sa grandeur d'ame, sa générosité, sa modération, sa fermeté, sa constance, il est fort au dessous & d'Alfred & de bien d'autres Rois, qui peut être avec moins de valeur, ont plus honoré le trône. La crainte qu'il eut de voir les Danois rentrer dans le Royaume, ne justifie point son usurpation du trône de Mercie sur Elfwine sa niece, ni l'ingratitude manifeste qu'il y avoit à s'emparer de l'héritage d'Elflede, qui lui avoit rendu les services les plus essentiels. Ses amours adulteres, & la publicité qu'il leur donna, ne font point l'éloge de ses mœurs. Egwine, la plus chérie de ses femmes, fut constamment sa concubine (1). Il en eut trois enfans; Adelstand qui fut son successeur; Alfred qui mourut avant lui, & Béatrix dont on ignore le sort. D'une autre femme, mais légitime, il eut deux fils & six filles; l'aîné des fils, Ethelwald, mourut à Oxford presque en même temps que son pere, & Edwin périt d'une mort violente. Edouard eut encore d'Edgiva sa troisieme femme, deux fils & deux filles. Edmond & Edred, ses deux fils, monterent successivement sur le trône : Edburge vécut dans le cloître, & Edgive fut mariée à Louis, Roi de Provence.

Adelstand. 927.

Adelstand, successeur d'Edouard, méritoit à tous égards de porter le sceptre d'un grand Empire. Armé Chevalier dans son enfance par Alfred son grand-pere, & élevé sous les yeux de sa tante Elflede, ses excellentes dispositions naturelles avoient été cultivées par l'éducation la plus vertueuse. Dès le vivant de son pere, il avoit montré en plusieurs occasions une valeur héroïque, & une prudence au dessus de son âge. La permission qui lui fut accordée d'assister à tous les conseils pendant un long espace de temps, mûrit son esprit, fortifia son jugement, & lui donna l'expérience nécessaire pour gouverner sagement ses Etats.

Conspiration d'Alfred.

A peine Adelstand fut monté sur le trône, qu'il se trama une conspiration pour l'en précipiter & y faire asseoir son frere Edwin. Instruit de leur dessein, Adelstand fit arrêter aussi-tôt le chef des conjurés, qui se nommoit Alfred; mais comme il n'y avoit pas de preuves suffisantes, il fut envoyé à Rome pour se purger devant le Pape. On dit qu'au

(1) Egwine étoit fille d'un Berger. Brompton dit qu'elle avoit rêvé dans son enfance qu'il sortoit de son sein une lune brillante qui éclairoit toute l'Angleterre. Egwine reçut une très-bonne éducation, que lui fit donner une femme qui avoit nourri Edouard, & devint aussi remarquable par sa beauté que par ses autres qualités. Un jour que le Roi visitoit sa nourrice, il jeta par hasard les yeux sur Egwine, & fut tellement captivé par ses charmes, qu'il ne voulut point sortir de la maison qu'elle n'eût consenti à ses désirs. Cette histoire est appuyée, à la vérité, du témoignage de Guillaume de Malmesbury, & de celui de plusieurs autres Historiens, qui ne regardent Egwine que comme la concubine d'Edouard; mais il est plus vraisemblable que cette fille, quoique de basse naissance, fut réellement femme d'Edouard, puisque nous voyons qu'Alfred le Grand honora Adelstand de l'Ordre de Chevalerie, comme héritier présomptif de la couronne; ce qu'il n'auroit sûrement pas fait, s'il avoit été bâtard.

SECT. III. *Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.*

moment où il jura sur les reliques des Saints, il fut saisi d'un violent accès dans lequel il expira. Adelstand, très-satisfait d'être délivré d'un sujet aussi dangereux, confisqua ses biens, les donna au monastere de Malmesbury, & voulut que les particularités de cette affaire fussent insérées dans l'acte de donation.

Soulévement des Northumbres.

Mais de nouveaux troubles ne tarderent pas à succéder à cette conspiration. Les Danois établis en Angleterre ne portoient qu'impatiemment le joug qu'Edouard leur avoit imposé. Résolus de saisir la premiere occasion de recouvrer leur indépendance, ils regarderent comme une conjoncture favorable ce temps où Adelstand n'étoit pas encore bien affermi sur le trône. Ils se mirent donc en campagne avec un corps de troupes considérable ; mais à peine avoient-ils quitté les frontieres de leur Royaume, qu'Adelstand, qui avoit fait une extrême diligence, parut devant eux, leur livra bataille, les défit, & pénétra dans le Northumberland, dont il se rendit maître sans opposition. De là il tourna ses armes contre les Gallois, qu'il obligea de payer un tribut annuel à l'Angleterre, & il s'avança ensuite dans l'Ecosse, pour se venger de Constantin, qui avoit envoyé un corps de troupes auxiliaires aux Danois. Le Roi d'Ecosse ne se trouvant pas en état de s'opposer à l'armée Angloise, qui le chassoit d'une extrémité de son Royaume à l'autre, fut à la fin obligé d'appaiser la colere d'Adelstand par sa soumission. Non seulement le Monarque Anglois lui pardonna, mais il lui rendit même toutes les places qu'il avoit prises dans son Royaume, espérant que cet acte de générosité lui concilieroit l'affection de Constantin, & le détacheroit des intérêts des Danois : mais son indulgence parut plutôt enflammer l'animosité de l'Ecossois qu'elle ne l'adoucit ; & la mortification que son orgueil souffrit du triomphe & de la générosité d'Adelstand, augmenta de plus en plus son desir d'en tirer vengeance. Il fit secretement une ligue avec les Danois du Northumberland, les Gallois & les Irlandois, & il conduisit si adroitement son intrigue, qu'il entra dans la riviere d'Humber avec une flotte de six cents voiles, & se répandit dans tout le pays avant qu'Adelstand eût eu la plus légere connoissance de son dessein. Mais les forteresses, munies de troupes Angloises, arrêterent assez les progrès des Confédérés pour lui donner le temps de rassembler une armée, à la tête de laquelle il marcha contre eux avec une vîtesse incroyable. Lorsqu'ils apprirent qu'Adelstand s'avançoit pour les attaquer, ils résolurent de lui épargner une partie du chemin en venant au devant de lui. Les deux armées resterent long-temps en présence l'une de l'autre, parce que toutes les deux paroissoient si formidables & si [illegible] postées, qu'aucune d'elles n'osoit engager le combat. [illegible] perfidie du Roi d'Ecosse (1) précipita la bataille qui fut [illegible], & vivement

Adelstand défait les Gallois, & oblige le Roi d'Ecosse à lui demander la paix.

938.

(1) On raconte que ce Prince voulant se défaire d'un ennemi aussi puissant par quelque coup hardi, se déguisa, se rendit au camp d'Adelstand, & [illegible] pendant la [illegible], jusque dans sa tente. Il avoit déja l'épée [illegible] pour le frapper, lorsque son impetuosité lui fit faire quelque bruit qui réveilla Adelstand. [illegible] (c'est

ſoutenue de part & d'autre. Le Roi d'Ecoſſe, en tombant de ſon cheval, reçut une bleſſure & fut fait priſonnier (1). Cet accident répandit l'alarme dans ſon armée, qui prit la fuite, & abandonna ſon Souverain à la merci du vainqueur.

Hiſtoire d'Angleterre. Rois Saxons.

Les affaires du Nord ainſi terminées, Adelſtand marcha contre les Bretons de Cornouailles qui avoient envoyé du ſecours aux Alliés (2), rétablit Exeter, où il mit une garniſon, força les Bretons à ſe retirer au delà de la riviere Tamur, qui, depuis ce temps, fit la borne des deux Nations; après quoi il alla en perſonne prendre poſſeſſion des iſles de Seilley. Adelſtand jouit pendant quelques années du repos qui ſuivit les troubles de la guerre, & mourut enſuite ſans enfans dans, la ſeizieme année de ſon regne. C'étoit un Prince actif, courageux, plein de reſſource, auſſi conſommé dans la ſcience du Gouvernement que formidable dans la guerre. Il ajouta de nouvelles Loix à celles que ſon grand-pere Alfred avoit publiées, & prit des meſures efficaces pour entretenir la tranquillité dans ſes Etats, tant en les fortifiant contre les entrepriſes des étrangers, qu'en prévenant les troubles domeſtiques par une domination douce & une exacte adminiſtration de la juſtice. Malgré ſa piété & ſa magnificence envers les égliſes, on voit, par quelques fragmens de ſes Loix venus juſqu'à nous, que ſon intention étoit de réduire le Clergé ſous ſon obéiſſance, auſſi bien que ſes autres ſujets, en aboliſſant ces exemptions & ces aſiles qui ne ſervoient qu'à les rendre plus indépendans, & à les mettre en état de protéger les plus grands criminels. Reſpecté des Puiſſances étrangeres, il établit ſes ſœurs de la maniere la plus avantageuſe. Ogyne, l'une d'elles, veuve de Charles le Simple, Roi de France, trouva une heureuſe retraite dans ſes Etats avec ſon fils, qui fut enſuite connu ſous le nom de Louis d'Outremer, parce qu'il avoit été élevé à la Cour d'Angleterre.

941. Mort d'Adelſtand; ſes vertus civiles.

le nom du Roi d'Ecoſſe) ſe trouble & reſte immobile. Le Roi épouvanté crie aux armes, & cherche ſon épée; il ne trouve que le fourreau. Dans ce péril, il a recours à Dieu & à S. Aldune, un de ſes ancêtres, & auſſi-tôt une nouvelle épée ſe trouve dans le fourreau. Analuſe voyant ſon ennemi armé, prend la fuite. L'Auteur des Anecdotes Angloiſes, qui ſe contente de rapporter les faits ſans preſque jamais citer les ſources d'où il les tire, ajoute que, pour conſerver la mémoire de cet événement, cette épée miraculeuſe fut miſe dans le tréſor des Rois d'Angleterre.

T. Smolett, ſans entrer dans tout ce merveilleux, raconte la choſe d'une maniere bien plus vraiſemblable. Il dit qu'Analuſe entra comme Muſicien dans le camp Anglois, qu'il s'attira l'attention d'Adelſtand qui le fit venir dans ſa tente & lui donna un riche préſent. Analuſe, en ſe retirant, fut reconnu par un ſoldat, qui alla ſur le champ en informer le Roi. Adelſtand changea auſſi-tôt de quartier, & celui qu'il quittoit fut occupé par un Evêque nouvellement arrivé au camp, qui perdit la vie pour avoir choiſi ce terrein; car, au milieu de la nuit, Analuſe, à la tête d'une troupe choiſie, attaqua le camp des Anglois, & pénétra juſqu'à cet endroit, où le Prélat fut tué avec toute ſa ſuite, parce qu'on crut que c'étoit le quartier du Roi. *Tom. 2, p. 189.*

(1) Ingulfe.

(2) Guillaume de Malmesbury.

SECT. III. *Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.*

Sort déplorable d'Edwin, frere d'Adelstand.

Mais ce qui, malgré ses larmes & son repentir, flétrit à jamais la mémoire d'Adelstand, si digne d'ailleurs d'occuper le trône, c'est la mort d'Edwin son frere, que sa douceur & ses aimables qualités avoient rendu cher au peuple. Ce jeune Prince fut accusé par un Seigneur de la Cour d'avoir trempé dans la conspiration d'Alfred contre le Roi. Adelstand, en proie aux fureurs de la jalousie, ajouta foi trop légérement à cette calomnie : il fit mettre le prétendu coupable dans un vaisseau sans voiles & sans gouvernail, &, dans cet état, on l'exposa aux dangers de la mer & aux horreurs de la famine. Le malheureux Edwin, protestant toujours en vain de son innocence, se précipita dans les flots. Adelstand reconnut trop tard l'innocence de son frere, fit mettre à mort le calomniateur d'Edwin, & pour expier son crime, il crut faire assez que de fonder les monasteres de Midleton & de Michelness dans le Comté de Dorset.

Edmond I. 942.

Adelstand eut pour successeur Edmond son frere, fils d'Edouard I & d'Edgive sa troisieme femme. Ce Prince n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il monta sur le trône; ce qui parut aux Danois une circonstance heureuse pour recouvrer leur ancienne liberté. Analufe, à qui Adelstand avoit généreusement accordé la permission de retourner dans son Royaume d'Ecosse, fut le premier à entretenir ces dispositions des Danois, dans le dessein de s'emparer lui-même du Royaume de Northumberland; mais prévoyant bien que, dans une entreprise de cette importance, il faudroit nécessairement tenir tête à toutes les forces de l'Angleterre, il réclama l'assistance d'Olaüs, Roi de Norwege, qui lui accorda un renfort considérable d'hommes & de vaisseaux. Analufe se mit aussi-tôt en marche, entra dans le Northumberland, & se rendit maître d'Yorck, où il entretenoit des correspondances secretes avec les principaux habitans. L'exemple de la capitale fut bientôt suivi de la prise de plusieurs autres places, dont les garnisons furent bannies ou passées au fil de l'épée; de maniere qu'en très-peu de temps tout le pays le reconnut pour Souverain. Non content de posséder le Northumberland, Analufe s'avance dans la Mercie, qu'il conquit presque toute entiere avec la même facilité. Loin d'être découragé par la rapidité de ces progrès, Edmond se hâte d'assembler ses troupes, & marche à son tour contre l'ennemi, qu'il joint à Westchester. Le combat s'engage presque aussi-tôt; une égale fureur anime les soldats de part & d'autre, & le carnage dure jusqu'à ce que la nuit sépare enfin les combattans. Alors les Archevêques de Cantorbéry & d'Yorck profitent de l'intervalle pour effectuer un accommodement entre Edmond & le Roi d'Ecosse, à condition que ce dernier seroit libre possesseur de tout le pays qui s'étend depuis la partie septentrionale de la province de Galles, jusqu'aux extrémités méridionales du Royaume de Kent. Cet accommodement qui eut lieu, nous autorise à croire qu'Edmond n'avoit point eu l'avantage dans la bataille, & qu'il ne consentit à ce traité que dans la vûe de gagner du temps, jusqu'à ce qu'il fût en état de se dédommager de la perte qu'il venoit d'essuyer (1).

Bataille de Westchester.

(1) Huntingdon.

Quoi qu'il en soit, Analuse ne fut pas plus tôt établi dans la paisible possession du Northumberland, que, pour acquitter les dettes qu'il avoit contractées avec le Roi de Norwege, il imposa des taxes énormes sur ses sujets; ce qui lui fit perdre leur affection. Les habitans de Deira se révolterent, & offrirent la couronne à Reginald, fils de son frere Guthred. Ce jeune Prince se mit aussi-tôt à la tête des rebelles, fit de grands préparatifs de guerre contre son oncle, & le Royaume fut bientôt partagé en deux factions, qui menaçoient mutuellement de se détruire. Edmond profite de cette circonstance, fait avancer une armée nombreuse du côté du nord, & paroît sur les frontieres du Northumberland avant que les deux Rois fussent seulement instruits de sa marche. Surpris & hors d'état de faire la moindre résistance, ils se hâtent d'abandonner l'isle, dont Edmond se rend maître sans coup férir. De là il marche contre le Roi de Cumberland, qui avoit fourni des secours aux Princes Danois, & le chasse de ses Etats, qu'il donne, à titre de fief dépendant de la couronne d'Angleterre, à Malcolm, Prince d'Ecosse (1).

Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

Edmond se rend maître du Northumberland, & donne, à titre de fief, le Cumberland au Prince d'Ecosse.

Edmond, après avoir, de cette maniere, mis fin aux opérations de la guerre, tourna toute son attention vers le gouvernement civil & la police de son Royaume. Les Loix qu'il publia prouvent évidemment combien il avoit à cœur le bonheur de ses sujets. Ce fut lui qui le premier, jugeant les amendes pécuniaires insuffisantes pour réprimer le vol à force ouverte, & le larcin, qui ordinairement se commettent par des gens qui n'ont rien à perdre, ordonna que les chefs de voleurs fussent pendus après une pleine conviction; ce qui ne s'étoit pas encore pratiqué en Angleterre, où le vol n'avoit jamais été puni de mort (2). Il y a tout lieu de croire que l'Angleterre seroit devenue très-florissante sous un Prince qui avoit d'aussi excellentes vûes, s'il n'avoit été enlevé à la fleur de son âge par un accident aussi funeste qu'extraordinaire. Il assistoit à une fête qui se célébroit à Pukelkirk, dans le Comté de Glocester. Un scélérat nommé Leolf, quoique banni pour ses crimes, fut assez hardi pour se mettre à une des tables dressées dans les salles du festin. Edmond l'ayant apperçu, ordonne qu'on le chasse honteusement. Leolf se leve, tire son poignard, & se prépare à repousser l'insulte qu'on veut lui faire. Edmond, indigné de son insolence, oubliant dans ce moment qu'il étoit Roi, court sur ce scélérat, le prend par les cheveux & le terrasse. Leolf, qui voit qu'une mort ignominieuse terminera sa vie, dégage son poignard, &, pendant que le Roi est sur lui, il le plonge dans le sein de ce Prince, qui expire sur la place. La mort

Il décerne la peine de mort contre les voleurs.

946.

Mort imprévue d'Edmond.

(1) Annales Saxones; Math. de Westminster.

L'hommage que les Rois d'Ecosse rendirent par la suite aux Monarques Anglois pour ces territoires, fut sans doute le fondement du droit prétendu de l'Angleterre sur toute l'Ecosse; mais en suivant les mêmes raisonnemens, les Rois d'Angleterre eussent dû être aussi regardés, dans les siecles suivans, comme vassaux de la France, parce qu'ils rendoient hommage à son Roi pour le Duché de Normandie.

(2) Brompton, Annales Saxones.

SECT. III. *Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.*

du meurtrier, que les Nobles mirent en pieces dans l'instant, fut un foible dédommagement de la perte d'un si bon Roi, enlevé dans sa vingt-cinquieme année, après un regne d'environ six ans, pendant lequel il avoit donné des preuves de son courage extraordinaire, de son habileté & de ses soins pour le bonheur de ses sujets.

Elfred. 948.

Les deux fils qu'Edmond avoit eus de sa femme Elgive, étant encore dans l'enfance, son pere Elfred monta sur le trône par les suffrages réunis de la Noblesse & du Clergé. Petit-fils d'Edouard l'Ancien, Elfred fut, à bien des égards, digne de succéder à cet illustre Souverain. Sa valeur héroïque se signala par mille actions d'éclat, & ses armes victorieuses affranchirent l'Angleterre du joug des Danois rebelles; mais sa foiblesse & sa pusillanimité éclipserent, sur la fin de sa vie, les grandes qualités qui l'avoient rendu célebre dans les premieres années de son regne.

Révolte des Northumbres.

A peine les Northumbres eurent appris l'événement funeste qui venoit de terminer les jours d'Edmond I, qu'impatiens, suivant leur coutume, de rentrer dans leur ancienne indépendance, & comptant sur la foiblesse & l'incapacité du nouveau Souverain, ils résolurent de se procurer, par la force des armes, la liberté qu'ils n'avoient pu jusqu'alors obtenir par le moyen du brigandage & des factions. Dans cette vûe, ils se liguerent avec Malcolm, Roi d'Ecosse, qui crut cette occasion propre à se délivrer de l'engagement qu'il avoit contracté relativement à la province de Cumberland. Il comptoit, comme les Danois Northumbres, sur l'incapacité d'Elfred, qu'il croyoit hors d'état de résister à l'attaque des deux armées confédérées. Mais Malcolm & ses alliés se trompoient, & l'événement ne justifia pas leurs espérances. Elfred, aussi brave qu'Edmond, & plus actif encore, instruit des grands projets qu'on formoit contre lui, fit tant de diligence, que déjà il étoit suivi d'une puissante armée, au centre du Northumberland, avant que les Danois eussent même arrêté le plan de leurs opérations. Surpris & hors d'état de faire éclater leur révolte, moins en état encore de résister aux Anglois, il ne restoit aux Danois Northumbres d'autre ressource que celle d'avouer la perfidie de leurs complots, & d'implorer la clémence du Roi. Ce fut le parti qu'ils prirent, & ils conjurerent Elfred de leur prescrire les conditions auxquelles il voudroit leur accorder la paix. Ces conditions ne furent ni dures, ni avilissantes: le Roi d'Angleterre, satisfait de la soumission des rebelles, se contenta de leur imposer quelques amendes, & de faire punir les principaux auteurs de la révolte. S'éloignant ensuite du Northumberland, il s'avança vers les frontieres de l'Ecosse, où il se proposoit de punir plus rigoureusement l'ingratitude de Malcolm; mais celui-ci, déconcerté par l'humiliation des Northumbres, & ne pouvant seul résister aux forces du Roi d'Angleterre, se hâta de suivre l'exemple de ses alliés, &, se soumettant comme eux, il jura de rendre à l'avenir l'hommage qu'il avoit tenté de refuser.

Leur Royaume

Elfred, trop généreux pour supposer des intentions perfides à des ennemis abattus, crut la guerre terminée, & retourna dans le Wessex;

mais il connoissoit mal l'inquiétude naturelle & la fausseté des Danois, qui se révolterent encore, rappelerent, pour sa troisieme fois, du fond de l'Irlande, Analufe, leur ancien Souverain, prirent des mesures si justes, & agirent avec tant de célérité, qu'ils s'étoient emparés des places les plus considérables avant qu'Elfred eût pu être informé de leurs premiers actes d'hostilité. Maître du Northumberland, Analufe s'y fortifia de maniere qu'il ne restoit plus aux Anglois le moyen ni l'espérance de lui en disputer la possession; & il est vraisemblable qu'il eût conservé ce Royaume, si son caractere inquiet, la dureté de son gouvernement, & l'énormité de ses vexations, n'eussent enfin déterminé ses sujets à le contraindre, pour la quatrieme fois, de descendre du trône, sur lequel ils placerent Eric. Ce nouveau Souverain ne jouit pas paisiblement du sceptre: une partie des Northumbres restoit attachée à Analufe; en sorte que le Royaume, tant de fois agité par la guerre civile, fut partagé encore en deux factions, qui, par leur haine mutuelle, leur acharnement à s'entre-détruire, fournirent à Elfred l'occasion de réparer ses pertes. Il profita des circonstances, & rentrant à la tête de son armée dans le Northumberland, il menaça les habitans de mettre tout à feu & à sang s'ils différoient de se soumettre. Les Northumbres, fatigués de leurs propres dissentions, épuisés, & trop peu d'accord entre eux pour réunir leurs forces contre le Roi d'Angleterre, implorerent sa clémence, & lui promirent la plus inviolable fidélité. Trop généreux encore pour supposer dans les autres une dissimulation dont son ame étoit incapable, Elfred se laissa fléchir, pardonna à la Nation, laissa Eric sur le trône, & reprit la route du Wessex. Mais il s'étoit à peine éloigné des frontieres du Northumberland, que les Northumbres, se rassemblant, tomberent sur son arriere-garde, qu'ils mirent dans un tel désordre, qu'il ne fallut pas moins que la valeur & l'activité d'Elfred pour sauver son armée d'une entiere déroute. Irrité de cette trahison, Elfred rentra dans le Northumberland, résolu d'y porter le fer, le ravage & la mort. Son arrivée répandit la consternation sur les Northumbres, qui, ne comptant plus sur le succès de leurs protestations, conjurerent Elfred de leur imposer les conditions les plus dures auxquelles il daigneroit accepter leur soumission; &, pour prouver la sincérité de leurs offres, ils renoncerent solennellement à l'obéissance d'Eric, & poignarderent Annac, fils d'Analufe, qu'ils accuserent seul de la trahison (1). Elfred, appaisé par ces soumissions, mais trop prudent pour laisser aux Northumbres aucun prétexte de se révolter encore, leur pardonna, mais renversa le trône, & réduisit le Royaume en province, à laquelle il laissa un Gouverneur & une garnison Angloise. C'étoit le seul moyen de purifier ce pays, qui, depuis cette époque, cessa de troubler le repos de l'Angleterre (2).

Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

est réduit en Province. 952.

Le génie d'Elfred avoit brillé pendant l'orage, il s'éteignit pendant 954.

(1) T. Smolett prétend que ce fut Eric leur Roi que les Northumbres mirent à mort, comme une victime sacrifiée à l'indignation du Monarque Anglois. Voy. *pag.* 203 *au tome* 2.

(2) Hoveden; Sim. Dunelm; Annales Saxones.

SECT. III. *Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.*

le calme. Maître absolu de l'Angleterre, redouté des Puissances voisines, admiré de ses peuples, il s'oublia lui-même; & la paix enchaînant sa valeur, parut avoir en même temps étouffé ses désirs de la gloire, rétréci ses idées, éclipsé sa raison. Ce guerrier intrépide passa rapidement de l'éclat de la victoire dans les ténebres de la superstition. Il s'abandonna sans réserve aux conseils intéressés de Dunstan, Abbé de Glaston, qui prit sur sa raison le plus fort ascendant. Dunstan, moins zélé qu'ambitieux, sut profiter avec adresse de la confiance du Prince; & bientôt il se rendit maître de toutes les affaires du Gouvernement. Telle est la déplorable condition des Rois qui ont eu la foiblesse de se livrer à ces hommes d'intrigues, décorés du titre imposant de Directeurs spirituels, qu'ils ne peuvent plus s'empêcher de les associer en quelque sorte au trône, parce qu'alors il est facile à ces Ministres imposteurs de leur persuader qu'il n'est point de partie de l'administration civile qui n'ait un rapport direct ou indirect avec la Religion. Ce fut par cette voie que l'Abbé de Glaston eut l'art de subjuguer son Maître & le Royaume. Ce n'étoit plus le Roi, c'étoit Dunstan qui dictoit les Edits, les négociations; il présidoit également au Conseil, aux finances, à tout; & le pusillanime Elfred sembloit ne s'être réservé d'autre soin que celui de consulter Dunstan, & d'aller à ses pieds recevoir la discipline: bassesse ridicule, qui prouve jusqu'à quel point la royauté peut s'avilir, & combien la raison humaine peut être dégradée.

Grand crédit de Dunstan, Abbé de Glaston.

Protégés par l'Abbé de Glaston, & autorisés par Elfred, les Moines s'emparerent des bénéfices ecclésiastiques. Cet acte d'injustice souleva les citoyens; mais Dunstan, insolent comme ses pareils, méprisa les clameurs publiques; & fier de la faveur du Prince, il afficha une hauteur qui lui fit autant d'ennemis qu'il y avoit de Seigneurs à la Cour, & d'Ecclésiastiques séculiers dans l'Etat. Il est vrai que les Moines travaillerent pour sa gloire autant qu'il fut en eux, & que, contre l'ordre communément observé, ils le déclarerent Saint dès son vivant, & pousserent l'imposture jusqu'à publier que le Ciel, qui ne cessoit de faire des miracles en sa faveur, le mettoit infiniment au dessus des plus grands Saints & des Apôtres mêmes.

Mort d'Elfred.

Dans le grand nombre de ces miracles, Dunstan n'obtint pourtant pas celui de prolonger les jours d'Elfred, dont la protection lui devenoit si nécessaire par l'abus même qu'il faisoit de sa confiance. Ce Souverain mourut d'une esquinancie, après un regne de dix ans, & laissa deux fils très-jeunes, qui ne lui succéderent point. On rapporte qu'Elfred, sentant sa fin approcher, manda Dunstan, qui, par hasard, étoit absent, afin de mettre ordre à sa conscience, & de l'entretenir de quelques affaires, dont l'Abbé seul avoit connoissance. Mais celui-ci, qui n'avoit pas encore rendu compte de plusieurs sommes considérables dont il avoit eu le maniement, prolongea le temps, sous différens prétextes, jusqu'à ce que le Roi fut mort (1), & appropria ainsi cet argent à son usage;

(1) L'Auteur des Anecdotes Angloises raconte la chose différemment. Il prétend, se

ce qui le mit en état de vivre dans la ſplendeur & la magnificence (1).

Hiſtoire d'Angleterre. Lois Saxons.

Edwy. 955.

Quoi qu'il en ſoit, la couronne paſſa ſur la tête d'Edwy, neveu d'Elfred & fils d'Edmond I. Il fut élevé ſur le trône par les vœux de la Nobleſſe & du Clergé; car alors le ſceptre n'étoit point héréditaire, du moins il n'étoit point tranſmis en ligne droite : c'étoient les ſuffrages réunis du Clergé & de la Nobleſſe, qui en diſpoſoient; mais il paroît auſſi qu'on obſervoit de le donner, dans le cas de minorité des fils des Rois, aux héritiers les plus proches du dernier Souverain. Edwy réaliſa ſur le trône les eſpérances qu'on avoit conçues de ſes talens. Il arrêta, par ſa fermeté, les déſordres que la foibleſſe de ſon prédéceſſeur, l'ambition de Dunſtan & la licence des Moines avoient cauſés dans le Royaume; mais ce Prince ne prévit point à quels excès pourroit ſe porter le reſſentiment des impoſteurs qu'il châtioit, & il ne ſe doutoit point qu'il ſeroit un jour la victime de l'ordre qu'il voulut rétablir dans ſes Etats.

Sa ſévérité contre Dunſtan.

A peine il fut ſur le trône qu'il demanda compte à l'Abbé de Glaſton des tréſors que le feu Roi lui avoit confiés. Peu fait à recevoir des ordres, & accoutumé à traiter avec ſon Maître d'égal à égal, Dunſtan refuſa impérieuſement de rendre aucune ſorte de compte, & prétendit que les ſommes qui lui avoient été remiſes ayant été employées à des uſages pieux, il ne devoit répondre à qui que ce fût ſur la terre de l'emploi qu'il en avoit fait. Cette réponſe révoltante eût été ſévérement punie dans tout autre temps; mais alors il eût été très-dangereux que la punition du coupable eût ſoulevé le peuple aveuglé par la ſuperſtition. Auſſi le conſeil d'Edwy, craignant de ſe commettre s'il attaquoit directement Dunſtan, mais voulant humilier ſon orgueil & réprimer ſon avarice, penſa que le moyen le plus ſûr de reſtreindre ſon crédit, étoit de renverſer les dernieres innovations qu'il avoit introduites en faveur des Moines. En conſéquence ils furent dépouillés des biens qu'on les avoit autoriſés à uſurper, & qui furent rendus à des Prêtres ſéculiers. Ce coup d'autorité opéra les effets qu'on en avoit attendu. Dunſtan reçut la plus ſenſible mortification; il vit avec douleur le peuple revenir de l'eſtime ſinguliere que juſqu'alors on avoit eue pour lui; & l'on ceſſa de regarder les innovations faites dans les dernieres années d'Elfred, comme des changemens approuvés par le Ciel. L'Abbé de Glaſton & les Moines, dont les intérêts étoient intimement unis, ne ſupporterent point cette diſgrace ſans ſe plaindre. Le ton d'aigreur & d'indécence qu'ils mirent dans leurs plaintes irriterent la Cour; & leur colere s'accroiſſant en pro-

Il eſt envoyé en exil.

d'après la Légende, qu'Elfred demanda en effet à l'Abbé de Glaſton l'argent dont il étoit dépoſitaire. » Dunſtan, ajoute la Légende, ſe mit auſſi-tôt en chemin; mais » un Ange ſe préſentant ſur ſa route, lui cria : *Il eſt inutile de faire porter cet ar-* » *gent au Roi ; vous n'arriverez point à temps : il eſt mort en paix.* Le cheval qui » portoit Dunſtan tomba mort. Ebloui de l'éclat de l'Ange, & épouvanté de cette » apparition, Dunſtan ſe hâta de faire reporter cet argent à l'Abbaye «.

(1) Sim. Dunelm, & après lui T. Smolett, pag. 205.

SECT. III. *Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.*

portion du mépris qu'on leur témoignoit, ils firent hautement éclater leur ressentiment, & dévouerent Edwy, qu'ils peignirent des plus noires couleurs, à l'exécration de la postérité. Les cris séditieux de Dunstan furent portés à un tel degré d'insolence, qu'Elfred, pour mettre fin à ses calomnieuses dénonciations, le bannit du Royaume, & l'obligea d'aller se réfugier dans un monastere de Flandres (1), où il attendit dans les tourmens de l'impatience, le moment favorable de venir se venger de l'injure qu'il croyoit avoir reçue.

Révolte d'Edgar contre le Roi son frere. 957.

Cependant Edwy, satisfait de se voir délivré d'un sujet aussi séditieux, pensoit avoir tout fait pour sa tranquillité : mais il connoissoit peu combien les ennemis qu'il avoit irrités, étoient dangereux & perfides. Désespérés de la perte des bénéfices, les Moines, excités par l'Abbé de Glaston, qui, du fond de sa retraite, souffloit le feu de la discorde, répandirent contre le Roi des propos si calomnieux, noircirent sa conduite & ses mœurs avec tant d'atrocité, qu'ils parvinrent enfin à le faire regarder comme le plus cruel des Rois & le plus impie des hommes. Ces bruits, sans cesse répétés, produisirent un tel effet, qu'il se forma, dans la Mercie, un parti très-nombreux de mécontens, à la tête desquels se mit Edgar, frere du Roi, qui, persuadé par les Moines, crut ou feignit de croire que ce seroit rendre service à la Religion que de s'emparer du trône, & d'en exclure le légitime possesseur. Pressé d'exécuter ce projet, Edgar passa successivement dans le Northumberland & dans l'Estanglie, où il trouva les Danois prêts à se joindre à lui. Cette révolte étonna d'autant plus Edwy, qu'il se croyoit également aimé de son frere & de ses peuples. Il étoit encore bien éloigné de penser que les Moines eussent, dans ses Etats, assez d'autorité pour causer un soulévement. Toutefois la rebellion fut si rapide & si violente, que, trop foible pour en arrêter les progrès, Edwy, afin de conserver une partie de sa puissance, n'eut d'autre parti à prendre que celui de se restreindre au seul Royaume de Wessex, & d'abandonner tout le reste à son frere.

Edwy cede à son frere la plus grande partie de ses Etats. 959 & suiv.

Cette cession ne désarma point les rebelles, qui, craignant d'être punis s'ils retomboient sous son pouvoir, résolurent de se donner un Roi qui fût intéressé à les défendre. Mais comme cette nombreuse faction étoit composée d'Anglois & de Danois, & que chaque Nation vouloit exclure l'autre dans le choix du Souverain, l'élection fut suspendue pendant près d'une année : temps heureux pour Edwy, s'il eût eu le courage & l'art

(1) Quelques Historiens donnent un autre motif à l'exil de l'Abbé de Glaston. Ils le regardent comme la suite d'un affront qu'Edwy reçut de Dunstan. Le jeune Prince, disent-ils, s'étant dérobé un jour à l'ennuyeuse étiquette de la Cour, pour jouir de la conversation d'une jeune dame nommée Athelgive, dont il étoit passionnément amoureux, Dunstan s'élança avec fureur dans l'appartement où le Roi venoit de se retirer, & le ramena de la maniere la plus outrageante en présence de l'assemblée, après lui avoir fait une sévere réprimande avec toute l'aigreur ecclésiastique. Il est bien certain qu'une injure aussi vive & aussi déplacée, ne pouvoit manquer d'inspirer au jeune Monarque un juste ressentiment.

d'en profiter : mais il ne fit aucun effort pour défendre ses droits & pour se rétablir. Les contestations des factieux cesserent, & s'étant réunis, ils élurent Edgar sous le titre de Roi de Mercie. Edwy ne survécut que peu de temps à ce partage de l'Angleterre. Le chagrin qu'il conçut, moins d'avoir été dépouillé de ses Etats, que de voir triompher les Moines, le jeta dans une sombre mélancolie qui le conduisit au tombeau après un regne d'un peu plus de quatre années Quelques Moines de ce temps ont flétri, autant qu'il a été en eux, la mémoire d'Edwy, qu'ils ont peint comme un très-méchant Prince, sans mœurs, sans principes, sans foi, s'abandonnant sans honte comme sans retenue, à la perversité de ses goûts & à la corruption de ses mauvais penchans. Mais la vivacité du ressentiment qui paroît animer ces dénonciateurs, n'a fait qu'inspirer du mépris pour ces atroces délations.

Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

Mort d'Edwy.

Edwy n'ayant point laissé d'enfans, l'Angleterre entiere fut soumise à son frere Edgar, qui, dans la fleur de sa jeunesse, avoit déjà donné des preuves d'un génie brillant & du jugement le plus solide. Dès qu'il fut affermi sur le trône, il fit connoître l'étendue de sa capacité en tenant ses sujets dans la soumission & ses ennemis dans la crainte. Il sut si bien se précautionner contre les entreprises de ses voisins, qu'il les mit hors d'état de l'attaquer avec quelque espérance de succès. Il partagea le Northumberland en deux gouvernemens, & entretint continuellement un corps de troupes dans les provinces septentrionales, pour être toujours prêtes à appaiser les mouvemens qui auroient pu se former chez un peuple aussi turbulent. Pour mettre le reste de ses Etats à l'abri des invasions des Danois étrangers, il équipa une très-grande flotte, composée, dit-on, de trois mille cinq cents vaisseaux (1), partagée en différentes escadres, qui croisoient continuellement autour de l'isle ; ce qui la mit à couvert de toute insulte. Des précautions aussi sages firent jouir ses sujets de la paix & de la tranquillité ; & pour qu'elle ne fût jamais interrompue, il mit Kenneth, Roi d'Ecosse, dans ses intérêts, en lui cédant une grande étendue de pays du côté du Nord.

Edgar succede à tout le Royaume.

Cependant la tranquillité qu'Edgar tâchoit de procurer à ses sujets, fut troublée par deux calamités domestiques, dont l'une fut une multitude infinie de loups descendus des montagnes de Galles, qui enlevoient les troupeaux & dévoroient les habitans ; & l'autre, la corruption des Magistrats civils, qui opprimoient le peuple par leur partialité dans l'administration de la justice. Edgar, voulant délivrer ses sujets de ces deux fléaux, exigea des Gallois trois cents têtes de loups tous les ans, au lieu du tribut d'argent & de bétail qu'ils avoient coutume de lui payer. Il fit aussi publier une amnistie générale pour toute sorte de crimes commis jusqu'alors, à condition que le criminel lui apporteroit, dans un temps précis, un certain nombre de langues de loup, réglé suivant la qualité du crime. Cet expédient réussit si bien, qu'en moins de trois ans l'espece de cet animal fut totalement détruite en Angleterre. Pour ce

Il détruit les loups & remédie aux abus qui s'étoient glissés dans l'administration de la justice.

(1) Flor. Wigorn. Guill. de Malmesbury ; Math. de Westminster.

SECT. III. *Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.*

qui concerne les Magistrats, comme l'affaire étoit de la plus grande importance, Edgar fit une Loi qui condamnoit à une amende pécuniaire tout Juge qui, par ignorance, auroit prononcé une sentence injuste, & qui rendoit incapable de posséder sa charge, ni aucune autre, celui qui auroit commis volontairement cette faute. Ensuite ce Monarque employa lui-même une année à parcourir les différentes parties de ses Etats, pour réparer le tort fait à ses peuples, & prendre connoissance des coupables.

On ne sçauroit disconvenir qu'Edgar n'eût bien des qualités propres à faire un grand Roi; mais quelques recommandables qu'elles fussent, il est vraisemblable qu'elles n'auroient pas été célébrées avec tant d'éclat, si les Moines n'avoient trouvé en lui un protecteur zélé & un bienfaiteur magnifique. Le rappel de Dunstan, qu'il éleva ensuite sur le siége de Cantorbery, & qui se vit tout à coup le premier Moine, le premier Prélat, & le premier Ministre d'Angleterre, étoit bien propre à lui attirer l'affection de ces pieux fainéans. A la sollicitation du nouvel Archevêque, Edgar publia un Edit par lequel il fut permis aux Moines de rentrer dans les bénéfices & dans les monasteres que leur avoit enlevés son frere. Il fut inexorable aux prieres & aux larmes de ceux que cette Loi réduisoit à la misere; &, quelque grand que fût le mécontentement, l'Archevêque fit impitoyablement exécuter l'Edit. Non content de cela, Edgar, quelque temps après, convoqua un Concile général de toute l'Angleterre, & Dunstan y présida. L'objet de ce Concile étoit de réformer les mœurs corrompues du Clergé. Pour mettre nos Lecteurs en état de juger quel étoit alors le déréglement des Ecclésiastiques, nous rapporterons ici le commencement du discours que le Roi lui-même fit en pleine assemblée : » A peine, dit Edgar, les Clercs daignent-ils » assister aux Vigiles; & ils semblent venir à la Messe plutôt pour y » badiner & pour rire que pour chanter. Je dirai ce qui fait pleurer » les bons & rire les méchans : ils s'abandonnent aux débauches de la » table & du lit; en sorte qu'on regarde leurs maisons comme des lieux » infames & le rendez-vous des farceurs. C'est-là que l'on joue aux jeux » de hasard, que l'on danse, que l'on chante, & que l'on veille jusqu'à » minuit avec un bruit scandaleux. Voilà comment on emploie les patrimoines des Rois & des particuliers, qui se sont épuisés pour soulager les pauvres (1) «.

Les Moines rétablis dans les bénéfices & les monasteres.

Qui ne croiroit, après un tel discours, qu'Edgar fût le Prince le plus religieux & le plus réglé dans ses mœurs? Nous avons vu son frere Edwy traité comme un impie pour une simple intrigue avec la belle Athelgive; mais Edgar, dont les passions étoient beaucoup plus irrégulieres, trouva le moyen de les satisfaire avec impunité, quoiqu'il les portât à des excès impardonnables, en comblant de biens les Moines & les monasteres. Un jour étant allé se promener à un couvent de filles situé à Wilton, il y vit une jeune pensionnaire dont les charmes firent

(1) Guill. de Malmesb. liv. 2, ch. 8.

impression sur son cœur. Il voulut avoir avec elle un entretien particulier, & ordonna qu'on la lui amenât. Cette jeune personne redoutant la presence du Roi, se couvrit la tête du voile d'une Religieuse, dans l'espérance qu'il serviroit de sauve-garde à la pudeur. Cette précaution devint fort inutile. Edgar se hâte d'écarter l'obstacle importun qui lui dérobe les charmes de la jeune pensionnaire : sa timidité, son embarras, sa résistance, ne font qu'irriter sa passion, & pour satisfaire ses desirs, il emploie jusqu'à la violence. Ce rapt eût été un crime impardonnable; mais l'austere Dunstan se contenta d'en faire au Roi une légere réprimande, & de différer pour quelque temps son couronnement.

Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

Edgar n'en continua pas moins de se livrer à toutes sortes de plaisirs, abusant à sa fantaisie des filles de ses sujets, & enlevant de force ce qu'il ne pouvoit obtenir volontairement (1). Il avoit épousé en premieres noces la belle Elflide, fille d'un Seigneur nommé Ordmer, de laquelle il eut Edouard son successeur immédiat. Après la mort de cette Princesse, il épousa Elfride, héritiere du Comté de Dévon, dont l'histoire est trop remarquable pour que nous la passions sous silence. Cette jeune fille avoit été élevee sous la conduite de son pere Ordang, qui n'avoit point d'autre enfant. Malgré sa vie retirée, le bruit de sa beauté & de ses perfections vint jusqu'aux oreilles d'Edgar, qui résolut aussitôt de l'épouser, pourvu cependant qu'elle fût telle qu'on le disoit. Il envoya le Comte Ethelwald, son favori, pour s'assurer de la vérité. Ethelwald trouva Elfride si belle, qu'il en devint éperdûment amoureux, & commença par l'épouser secrétement. De retour auprès du Prince, il lui protesta qu'Elfride étoit d'une figure fort ordinaire, & bien au dessous de sa réputation. Edgar, refroidi par ce portrait, n'y pensa plus. Quelque temps après, le favori demanda la permission d'épouser Elfride, sous prétexte que les grands biens qu'elle devoit lui apporter en mariage donneroient un nouveau lustre à sa fortune. Edgar y consentit, & Ethelwald épousa Elfride publiquement; mais il trouva toujours des prétextes pour ne la point faire paroître à la Cour. Cependant Edgar, qui entendoit toujours vanter la beauté d'Elfride, soupçonna la supercherie de son favori, & voulut s'en instruire par ses propres yeux. Ayant feint une partie de chasse aux environs de la maison d'Ethelwald, il lui dit que la chasse finie, il vouloit s'aller reposer chez lui, sans témoigner d'autre dessein. Ethelwald eût souhaité pouvoir éloigner sa femme, mais il n'eût pu le faire sans rendre son absence suspecte. Il prévint du moins l'arrivée du Roi dans sa maison, & recommanda fortement à sa femme de se montrer devant le Prince sans aucune parure & dans l'éclat le moins propre à faire briller sa beauté; mais le désir de plaire, si naturel à toutes les femmes, ne permit pas à Elfride d'entrer exactement dans toutes les vûes de son époux. Elle parut aux yeux d'Edgar revêtue de tous les ornemens qui pouvoient relever sa beauté. Le Roi fut ébloui de tant de charmes, & en même temps indigné de la fourberie de son favori.

Histoire d'Edgar & d'Elfride. 965 & suiv.

(1) Guill. de Malmesbury.

SECT. III. *Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.*

Il dissimula néanmoins son ressentiment ; mais l'on trouva peu de temps après le perfide favori tué dans un bois. Le soupçon de ce meurtre tomba aussi tôt sur le Roi, qui, s'en mettant peu en peine, ne fit aucune démarche pour découvrir les coupables, & qui, dès que la décence le permit, épousa la veuve dont il eut deux fils, Edmond qui mourut en bas âge, & Ethelred qui lui succéda par la suite (1).

Mort & caractere d'Edgar. 975.

Le temps de sa pénitence étant expiré, Edgar fut sacré solennellement & couronné à Bath par les mains de l'Archevêque de Cantorbery ; mais il ne survécut que peu d'années à cette cérémonie, & mourut en 975, à l'âge de trente-trois ans, extrêmement regretté des Moines, qui, non contens de l'exalter comme un grand Roi, le représenterent comme un Saint, à cause de quelques marques extraordinaires qui parurent sur son corps, qu'on plaça proche le grand autel de Glastenbury, où ils prétendirent qu'il faisoit beaucoup de miracles (2). Mais Edgar n'avoit certainement aucun droit à ce titre. Son caractere étoit un mélange de bien & de mal : superstitieux dans sa dévotion, immodéré dans ses désirs, sanguinaire dans sa vengeance ; il étoit monté sur le trône de Mercie par une injustice révoltante, & il mit tout à feu & à sang dans l'isle de Thanet, parce qu'un petit nombre des habitans avoit été complice du pillage fait sur quelques Marchands d'Yorck. Il est vrai qu'il fut un grand politique & un excellent législateur. Ses libéralités s'étendirent sur les savans & sur les hommes de génie. Sa Cour étoit magnifique, & remplie d'un concours d'étrangers qu'il accueilloit honorablement, & qui s'en retournoient enchantés de ses manieres & de sa politesse. Enfin la tranquillité de son regne lui mérita le surnom d'Edgar le Pacifique (3).

Edouard II, dit le Martyr.

Edgar laissoit deux enfans nés de lits différens ; il avoit eu Edouard avant de monter sur le trône, & Ethelred étoit né depuis ce temps. On s'assembla pour décider auquel des deux la couronne appartenoit : chaque Prétendant avoit sa cabale. Elfride, Reine douairiere, avoit formé

(1) Brompton.

(2) Guill. de Malmesbury ; Math. de Westminster.

(3) Quoique petit, Edgar étoit d'une valeur à l'épreuve, & la tranquillité de son regne fut l'effet d'une sage administration & non pas d'un défaut de courage. Kenneth, Roi d'Ecosse, ayant un jour plaisanté, dans un festin, sur la petitesse de la taille du Monarque Anglois, Edgar, qui en fut aussi-tôt instruit, dissimula son ressentiment jusqu'à ce qu'il se fut mis en état de se venger d'une maniere noble & digne d'un Roi. Le Monarque Ecossois l'étant venu voir, Edgar lui proposa une partie de chasse, & le conduisit dans un bois où un Ecuyer les attendoit avec deux épées d'une même longueur. Alors mettant pied à terre, & présentant ces deux épées au Roi d'Ecosse, qui étoit aussi descendu de cheval : » Prenez-» en une, lui dit-il, & voyons qui de nous deux mérite mieux d'être Roi «. Kenneth étonné & tremblant, ne lui répondit que par de profondes révérences qu'il lui faisoit en reculant : » Quoi ! vous refusez le combat, lui dit Edgar, & » votre bravoure ne fait du bruit qu'à table « ? Le Roi d'Ecosse bégaya quelques mauvaises excuses : » Avouez donc, reprit Edgar, que, tout petit que je suis, » je mérite de commander aux Anglois & à vous même ; & sachez que c'est par » le courage & non par la taille qu'il faut mesurer les Rois «. Les Historiens Ecossois, ajoute T. Smolett, ne conviennent pas de la vérité de cette circonstance, parce qu'ils s'imaginent qu'elle fait tort au courage de Kenneth.

Histoire d'Angleterre.

Rois Saxons.

un parti considérable en faveur de son fils; mais ce fut pour cela même que les Moines, qui connoissoient les dispositions peu favorables des Nobles & d'Elfride, se rangerent du côté d'Edouard, malgré son inexpérience & sa tendre jeunesse. Ils furent d'autant plus empressés de le placer sur le trône, que Dunstan se flattoit de conserver toute l'autorité dont il avoit joui sous le regne d'Edgar. Toutefois le parti d'Ethelred étoit le plus nombreux; & il est vraisemblable qu'il eût entiérement réuni les suffrages des Nobles & des Grands, assemblés pour prononcer entre les deux concurrens, si Dunstan, dont le peuple respectoit la sainteté, n'eût eu recours à une pieuse imposture, voie toujours heureuse dans les temps d'ignorance. Immobile sur son siége, & les yeux fixés vers le Ciel, il resta quelques momens en extase; puis, comme s'il eût reçu d'en haut une soudaine inspiration, il se leva brusquement, prit Edouard par la main, marcha vers l'église, accompagné du reste des Evêques, suivis d'une foule de peuple; & dès qu'il fut arrivé à l'autel, il sacra le jeune Prince, sans s'émouvoir des plaintes trop fondées & des oppositions des électeurs, qui pressentirent toute la dureté du gouvernement monacal sous lequel ils alloient vivre, mais qui, n'osant lutter contre Dunstan, autorisé par la superstition publique, furent contraints d'abandonner Ethelred & de reconnoître la légitimité du couronnement d'Edouard. Elfride au désespoir, se retira à Corf, château du Comté de Dorset, qui lui fut assigné pour son douaire, où elle continua de faire secrétement des menées pour abattre le nouveau Roi.

Intrigues de Dunstan en faveur des Moines. 977 & suiv.

Dès les premiers jours du regne d'Edouard, l'ancienne querelle des Moines & des Prêtres séculiers, que les premiers vouloient dépouiller de leurs bénéfices, reprit toute sa violence, & les Moines, enhardis par Dunstan, se porterent aux plus répréhensibles extrémités. Dunstan, afin de terminer en faveur de son opinion une dispute qu'il avoit suscitée, assembla divers Conciles, bien assuré d'intéresser, toutes les fois qu'il le jugeroit à propos, le Ciel à la cause des Moines. En effet, dans l'un de ces Conciles, les voix se réunissant en faveur des Prêtres séculiers, & les Moines touchant au moment d'échouer, tout à coup un crucifix placé à l'extrémité de la salle, prononça distinctement ces paroles : *A Dieu ne plaise que cet avis l'emporte : jusqu'à présent vous avez sagement délibéré, pourquoi vous démentiriez-vous ?* A cette voix inattendue, les auditeurs resterent pétrifiés, & les plus obstinés ne doutant point que ce ne fût le crucifix lui-même qui avoit parlé, opinerent pour les Moines, qui n'éprouverent plus aucune opposition (1).

Enhardi par le succès de cette premiere imposture, Dunstan se proposa d'employer la même manœuvre toutes les fois qu'il auroit des obstacles à surmonter ou des difficultés trop épineuses à combattre. Peu de

(1) L'Auteur des Anecdotes Angloises raconte ainsi la maniere dont s'opéra ce prétendu miracle. » Cette voix céleste, dit-il, venoit du fond d'une citerne où » un homme étoit caché : par le moyen d'un tuyau fait exprès, les paroles de » cet imposteur étoient conduites de maniere qu'elles sembloient sortir de la bouche » du crucifix «. Voyez *pag. 47*.

SECT. III. *Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.*

temps après ce conciliabule, le peuple étant assemblé dans l'église de Winchester, pour procéder à l'élection d'un Doyen, & les vœux étant partagés entre un Prêtre séculier qui avoit le peuple pour lui, & un Moine protégé par Dunstan, une statue de l'Apôtre S. André mit d'accord les deux partis, en prononçant aussi distinctement que l'avoit fait le crucifix, en faveur du Moine Elphegin, qui fut proclamé sur le champ. Ces deux miracles avoient considérablement grossi le parti de Dunstan; mais il restoit encore des mécontens dans l'Etat, & sur-tout beaucoup de défenseurs de la cause du Clergé séculier. Le pieux Archevêque, fatigué de trouver encore de la résistance, prit le moyen affreux d'écraser d'un seul coup tous ceux qui osoient encore lutter contre ses opinions. Dans un Concile assemblé à Culne dans le Comté de Wilt, pour décider si les Moines conserveroient la possession des bénéfices qu'ils avoient usurpés, le parquet de la salle fondit tout à coup sous les pieds des assistans, qui furent presque tous écrasés. La seule poutre sur laquelle la chaise de Dunstan étoit placée, demeura ferme, & l'imposteur qui seul méritoit de périr, eut le plaisir barbare de voir exterminer, & la satisfaction d'absoudre tous ceux dont il avoit juré la perte (1).

Edouard est assassiné par les ordres de sa belle-mere Elfride. 979.

A l'exception de ces affaires ecclésiastiques, aucun événement important ne distingua le regne d'Edouard, qui ne dura que quatre ans, & finit d'une maniere bien tragique. Ce Prince, revenant un jour de la chasse où il s'étoit beaucoup échauffé, passa devant le château d'Elfride, & y entra pour prendre quelques rafraîchissemens. La Reine, joyeuse de voir son ennemi se livrer entre ses mains, s'avança au devant de lui, & lui fit l'accueil le plus gracieux en apparence. Le Prince demanda un verre d'eau, & Elfride s'empressa de lui faire porter une coupe remplie de vin; mais à peine l'eut-il approché de sa bouche, qu'un scélérat aposté par la Reine, lui donna, par derriere, un coup de poignard. Le Roi se sentant blessé, jeta la coupe, tourna la bride de son cheval, & s'éloigna rapidement; mais l'abondance du sang qu'il perdoit l'ayant beaucoup affoibli, il tomba à la renverse, & son pied se trouvant pris dans les étriers, il fut traîné dans les bois & déchiré par les cailloux & les troncs d'arbres; ensorte qu'il étoit déjà expiré lorsque le cheval s'arrêta devant la porte d'une pauvre paysanne, chez laquelle Elfride envoya quelques domestiques qui jeterent le cadavre dans une fontaine voisine, où il fut trouvé quelques jours après, & de là transporté à Shaftsbury, dans un monastere jadis fondé par Alfred. Telle fut la fin déplorable d'Edouard, qui périt dans la seizieme année de son âge. Les Moines assurerent qu'il se faisoit journellement sur le tombeau de ce malheureux Prince, des miracles étonnans, tous aussi constatés les uns que les autres. Quoi qu'il en soit, Edouard fut placé au rang des Saints, & son nom inscrit dans le catalogue des Martyrs. Pour quelle

(1) Guill. de Malmesbury; Floreleg; Math. de Westminster.
On remarqua que Dunstan avoit empêché le Roi de se trouver à cette assemblée; ce qui prouve évidemment ce que l'on pensoit dans ce temps-là même de cet affreux miracle.

Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

raison ? nous n'en savons rien. Il est vrai qu'animés d'un zele dévorant & quelquefois outré, les Chrétiens des premiers siecles de l'Eglise, opposant à l'intolérance une constance inébranlable, bravoient la haine de leurs persécuteurs, insultoient au culte établi, affrontoient les tourmens, & recevoient dans les supplices la palme du martyre. Comme c'étoit pour la Religion qu'ils exposoient leur vie, l'Eglise reconnoissante les plaçoit alors au nombre des Saints. Mais, sans avoir rien fait ni pour l'Humanité, ni pour la Religion, sans avoir eu ni persécutions à essuyer, ni rigueurs de l'intolérance à braver, périr sous le poignard d'un assassin, n'est qu'un accident malheureux, & non une mort glorieuse qui doive ni qui puisse donner à l'infortuné qui succombe, le surnom de martyr.

On ignore quelles furent les vertus d'Edouard; on ne sait même s'il eût eu des qualités bien respectables ou des talens fort éclatans, si le sort lui eût laissé le temps de se faire connoître. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa mort ruina fort heureusement le crédit de Dunstan, la grande autorité des Moines, & qu'elle suspendit, pour quelque temps du moins, les progrès de la superstition.

Ethelred II. 979.

Ethelred II, en succédant à Edouard, recueillit tout le fruit du crime de sa mere. On prétend que Dunstan, pour le bannir du trône, avoit offert son crédit & celui des Moines, ses nombreux partisans, à Edgithe, fille naturelle d'Edgar, & Abbesse du couvent de Wilton; mais cette Princesse, épouvantée du sort d'Edouard son frere, & trop sage pour s'aveugler sur ses prétendus droits à la couronne, ne voulut jamais accepter les offres qui lui étoient faites. L'Archevêque de Cantorbéry, n'ayant donc aucun prétexte de s'opposer à l'élévation d'Ethelred, fut obligé de sacrer & de couronner ce Prince, âgé seulement de douze ans; mais il s'acquitta de la cérémonie avec tant d'apparence de mécontentement, qu'il étoit facile de découvrir toute la haine dont son cœur étoit rempli. A l'instant qu'il plaça la couronne sur la tête du jeune Monarque, il osa prédire que son regne seroit affligé de toutes sortes de malheurs & du massacre de ses sujets, en punition de ce qu'il montoit sur le trône par le crime de sa mere : cependant Ethelred n'en étoit point complice; au contraire, il pleura amérement la mort de son frere; ce qui lui attira même la colere & la haine d'Elfride (1).

Caractere & foiblesse de ce Prince.

Avec des qualités plus brillantes, Ethelred eût rendu vaine la prédiction de Dunstan; mais doué d'un esprit médiocre, quoique d'une figure aimable, sans talens, sans expérience, trop foible pour prendre une vigoureuse résolution, & trop adonné à ses plaisirs pour vouloir s'instruire dans le grand art de régner, il plongea son Royaume dans un abîme de malheurs, que sa timidité naturelle, son indolence, ses soup-

(1) On raconte qu'Elfride, indignée de s'entendre condamner par celui dont elle attendoit des remercîmens, lui jeta à la tête une bougie qu'elle tenoit à la main. Le jeune Prince en fut blessé, & ce coup fit une impression si profonde sur son imagination, qu'il ne pouvoit voir sans frayeur ni sans émotion des flambeaux de cire.

Sect. III. *Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.*

çons, ne firent qu'augmenter. Les Nobles, sur lesquels il se reposoit du soin de gouverner les différens Comtés, en perpétuerent l'administration dans leurs familles. Sous le titre de Ducs, ils exercerent une autorité indépendante; & méprisant cette union qui seule pouvoit faire la sûreté de l'Etat, chacun voulut être Roi dans son district.

Mort de Dunstan. 987.

Les Danois, conservant toujours leur ancien désir de secouer le joug des Anglois, chercherent à profiter de cette conjoncture, que la foiblesse du Gouvernement rendoit extrêmement favorable. Leurs efforts furent puissamment secondés par les Moines, dont Ethelred faisoit fort peu de cas, & auxquels il avoit déjà fait sentir le poids de l'autorité royale. En vain Dunstan leur chef voulut élever la voix; en vain il eut recours à ses armes ordinaires, l'anathême & l'excommunication, Ethelred sut réprimer l'insolence de ce sujet arrogant, qu'il condamna à une amende de mille pieces d'or. Indigné de cette exaction, ou plutôt ne pouvant supporter l'idée de la perte de son crédit, Dunstan tomba dans une sombre mélancolie qui le conduisit au tombeau; & sa mort termina les disputes entre les Moines & le Clergé séculier. Le peuple, qui commençoit à être désabusé sur la sainteté de ce fier Prélat, & sur son prétendu pouvoir d'opérer des miracles, vit avec indifférence le mépris que le Prince faisoit de ses menaces, & prit très-peu de part à sa disgrace.

Descente des Danois & des Norwégiens en Angleterre.

Cependant les Danois, attirés par leurs compatriotes d'Angleterre, & favorisés par la faction des Moines, avoient tenté quelques descentes qui leur avoient procuré un butin assez considérable; mais ce n'avoit été que les entreprises de deux ou trois aventuriers avec un petit nombre de troupes. Swenon & Anlaf ou Olave, Rois de Danemarck & de Norwege, voulant avoir leur part des dépouilles de l'Angleterre, équiperent une flotte nombreuse, entrerent dans la riviere d'Humbre, ravagerent Lindsey, & s'emparerent de la plus grande partie du Comté d'York. On assembla, pour les repousser, un corps de troupes, dont on donna le commandement à trois Comtes, qui, Danois d'extraction, trahirent leur devoir, & prirent la fuite dès le commencement du combat. L'armée Angloise fut taillée en pieces, & tout le pays devint la proie du vainqueur, qui ravagea successivement le territoire de Londres, ainsi que les provinces de Kent, Hampt & Suffex, où il mit tout à feu & à sang. Les Danois menaçoient de parcourir de la sorte tout le Royaume, lorsque Ethelred, qui se voyoit hors d'état de leur résister, eut recours à un expédient toujours ruineux, & promit de leur payer une somme considérable, à condition qu'ils cesseroient sur le champ leurs hostilités, &

Origine du Danegelt. 994.

abandonneroient le Royaume dès qu'ils auroient reçu le tribut. La proposition fut acceptée, & Ethelred obligé de payer à ces Pirates une somme de trois mille pieces d'or, qui fut levée par une taxe à laquelle on donna le nom de *Danegelt*. En conséquence de ce tribut, la plus grande partie des Danois se retirerent dans leur propre pays; mais ceux qui fixerent leur demeure en Angleterre, y commirent les plus grandes exactions. La frayeur qu'ils avoient inspirée à tout le Royaume, étoit

montée à un tel degré, qu'on ne les nommoit plus que *Lords-Danes*, c'est-à-dire, Seigneurs Danois (1). *Lordane* est encore aujourd'hui le nom qu'on donne en Angleterre à tout fainéant riche qui tranche du grand Seigneur.

Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

Ethelred ayant appris par expérience combien peu il pouvoit compter sur ses propres sujets dans des conjonctures fâcheuses, résolut de se fortifier par une alliance dont il se promettoit de grands secours pour sa propre sûreté. Le Duc de Normandie avoit jusqu'alors favorisé les Danois, ses compatriotes, dans toutes leurs expéditions d'Angleterre; & comme ses ports étoient peu éloignés des côtes Britanniques, ces Pirates trouvoient un grand avantage à pouvoir traverser le canal, suivant les occasions, & à conserver leur butin qu'ils amenoient dans les ports de Normandie. En conséquence, Ethelred, pour leur ôter cette facilité, & même pour les détourner d'attaquer ses Etats à l'avenir, forma une alliance avec Richard, Duc de Normandie, à qui il fit demander Emma sa sœur en mariage. La proposition fut acceptée avec joie, & les noces se célébrerent en Angleterre avec beaucoup d'éclat & de magnificence. Il est vraisemblable que cette alliance auroit produit de grands avantages au Roi d'Angleterre, si lui-même n'en eût perdu tout le fruit, en formant le projet le plus odieux & le plus contraire à la politique; projet dont l'exécution attira sur lui la haine des Normands, & la vengeance de Swenon.

Ethelred épouse Emma, sœur du Duc de Normandie.

1002.

Les Danois domiciliés en Angleterre vivoient, à l'ombre du dernier traité, dans une sécurité profonde. Ethelred, pour s'en délivrer, résolut de les faire périr tous dans un même jour. Le secret fut si bien gardé & les mesures si bien prises, que les Anglois, au jour assigné, se jeterent sur leurs ennemis, qui ne se défioient de rien, & les massacrerent tous. Après avoir égorgé les hommes, on enterra les femmes toutes vivantes jusqu'à la ceinture, & on lâcha sur elles des chiens affamés qui les dévorerent. Cette horrible boucherie fut accompagnée de toutes les circonstances de la cruauté la plus féroce; & l'on peut dire que ce ne fut pas tant un sacrifice à la liberté, qu'une fête de carnage & de vengeance. Le scélérat Edric, l'un des premiers Généraux d'Ethelred, qui l'avoit créé Duc de Mercie, se distingua dans cette scene sanguinaire par une action qui doit faire détester éternellement sa mémoire. La paix qu'on avoit faite avec Swenon, Roi de Danemarck, étoit due principalement à la médiation de sa sœur Gunilda, qui avoit embrassé la foi Chrétienne, & épousé le Comte Palling, Seigneur Anglois. Cette Princesse regardant l'Angleterre comme son pays natal, s'étoit offerte volontairement avec sa famille, pour otages de l'exactitude de son frere à observer le traité. Depuis ce jour elle avoit vécu sous les yeux d'Edric, qui lui témoignoit le plus grand attachement; mais ce monstre, par un pur esprit de barbarie, dévoua cette infortunée Princesse à la mort, au milieu de la foule indistincte de ses compatriotes. Il fit mas-

Massacre des Danois.

(1) Chron. Sax. Sim. Dunelm.

SECT. VI. Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

sacrer son mari & ses enfans en sa présence, & la fit percer elle-même de quatre lances. La malheureuse Gunilda subit son supplice sans qu'il parût la moindre altération sur son visage, & elle expira après avoir protesté que l'effusion de son sang causeroit la ruine de la nation Angloise (1).

Swenon jure de se venger.

Quelques Danois plus prudens que les autres, au lieu de fuir vers les autels & les églises, que les Anglois souilloient de leur sang, se réfugierent dans un vaisseau & mirent à la voile pour le Danemarck. La nouvelle de ce massacre pénétra les esprits d'étonnement & d'horreur; & ce ne fut qu'au milieu des transports d'une furieuse indignation, que Swenon apprit la mort d'une sœur qu'il aimoit tendrement. A l'heure même il jura de tirer vengeance d'un si horrible outrage par la perte entiere de la Nation Angloise; & pour ne point perdre de temps, il fit commencer sur le champ les préparatifs, ordonna à ceux qui pouvoient porter les armes dans son Royaume de s'assembler dans un lieu indiqué, & fit travailler sans relâche dans tous les chantiers à l'équipement d'une flotte. En peu de temps les Danois en eurent formé une de trois cents vaisseaux, sur lesquels Swenon embarqua un corps de troupes considérable, & mit aussi-tôt à la voile pour cette importante

1003. expédition. Arrivé sur la côte de Cornouailles, il débarqua ses troupes sans opposition, ravagea le pays jusqu'au Comté de Dévon, & s'empara de la ville d'Exeter, dont les maisons furent pillées & les fortifications rasées jusqu'aux fondemens. Ethelred, alarmé de cette invasion qu'il auroit dû prévoir, assemble une armée pour la défense de son Royaume, & en donne le commandement à des Généraux qui le trahissent. En vain le brave Ulfketet, Gouverneur de la province d'Estanglie, voulut s'opposer aux efforts des Danois; il ne put tenir contre ce torrent dévastateur, & fut obligé de racheter son pays du pillage par une forte somme d'argent.

Expédition de Swenon en Angleterre.

Tout sembloit concourir à la perte du trop foible Ethelred. La plus grande partie de la Noblesse Angloise étoit gagnée par Swenon, & les autres avoient pour leur Monarque un si grand mépris, qu'ils ne le servoient qu'avec répugnance. Le Clergé, particuliérement les Moines, poussoient l'avarice jusqu'à refuser de contribuer à la défense du Royaume; ils s'amusoient à soutenir leurs priviléges & leurs exemptions comme si l'Etat eût joui de la tranquillité la plus profonde. Il n'est donc pas étonnant que le Roi de Danemarck ait pu parcourir la plus grande partie de l'Angleterre sans trouver d'obstacle. Non content de désoler les provinces de Kent & de Sussex, Swenon porta le fer & la flamme dans celles des West-Saxons. Enfin la misere des Anglois monta à son comble par une horrible famine qui survint; mais comme elle s'étendit bientôt sur l'ennemi, Swenon accepta trente-six mille pieces d'or pour leur accorder quelque relâche (2).

(1) Wallinford; Huntingdon; Chron. Sax. Guill. de Malmesbury.
(2) Wighorn; Ingulfe.

Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

Auffi-tôt que les Danois eurent abandonné l'Angleterre, Ethelred célébra avec beaucoup de magnificence les noces d'une de fes filles avec l'infame Edric, traître dévoué aux Danois, en faveur defquels il n'avoit jamais manqué une occafion de trahir les intérêts de fon Maître. Un an après la conclufion du traité, Swenon envoya plufieurs vaiffeaux pour demander une nouvelle fomme égale à celle qu'il avoit déjà reçue, prétendant que c'étoit un tribut annuel que les Anglois eux-mêmes s'étoient foumis à payer. Ethelred & fon Confeil, alarmés de cette demande impérieufe, & jugeant que cette impofition ne finiroit point, réfolurent d'en employer l'argent plus efficacement pour la protection du Royaume, & ordonnerent de conftruire des vaiffeaux dans tous les ports & fur tous les chantiers de l'Angleterre, le plus promptement poffible. De cette maniere Ethelred fe vit poffeffeur d'une flotte très-confidérable ; mais ce puiffant armement devint inutile par les diffentions de la Nobleffe, qui n'eut pas affez de vertus ou d'amour de la patrie pour facrifier fes animofités particulieres au bien public (1).

Ethelred équipe une flotte. 1007.

Les Danois ne manquerent pas de tirer avantage de ces défordres : deux de leurs flottes arriverent au printemps fous la conduite de trois Généraux, qui réunirent leurs forces dans la province de Kent, ravagerent le pays, & inveftirent Cantorbéry, dont ils fe feroient rendus maîtres, fi les habitans ne s'étoient rachetés par une fomme confidérable. Ethelred affembla de nouveau une armée qu'il voulut commander en perfonne, & s'empara d'un pofte très-avantageux dans le deffein de couper les ennemis, & de les empêcher de regagner la côte. Comme les troupes du Monarque Anglois étoient fupérieures en nombre à celles des Danois, bien poftées & pleines d'ardeur, il eft vraifemblable que fes efforts auroient été fuivis du fuccès, fi le traître Edric ne l'eût empêché de livrer le combat. Il repréfenta à ce Prince combien il feroit dangereux d'expofer le falut de l'Etat au hafard d'une bataille, contre un ennemi d'une valeur éprouvée, & dont la cruauté n'étoit que trop connue. Alarmé par ces artificieufes infinuations, le timide Ethelred laiffa tranquillement paffer les Danois avec leur butin, qu'ils mirent en fûreté dans l'ifle de Thanet, d'où ils firent plufieurs excurfions dans les provinces voifines. Leur nombre augmentant à proportion de leurs avantages, ils fe rendirent bientôt maîtres de la plus grande partie du Royaume. Déjà il ne reftoit plus au malheureux Ethelred que les villes de Londres & de Cantorbéry, encore ne put-il conferver long-temps cette derniere. Les Danois l'attaquerent avec tant de furie, qu'elle tomba enfin entre leurs mains. Ils la pillerent, la réduifirent en cendres, maffacrerent l'Archevêque Alfage, & trouvant plufieurs Moines fur la place, ils en tuerent neuf de chaque dixaine (2).

Perfidie d'Edric, Duc de Mercie.

Ethelred paie un nouveau tribut aux Danois.

Pendant que le pays étoit ainfi dans la défolation, le Roi affembla à Londres un Confeil de la Nobleffe, pour délibérer fur les mefures à

(1) Chronique Saxone.
(2) Simon Dunelme.

SECT. III. *Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.*

prendre dans une si cruelle extrémité ; & le seul expédient praticable parut d'acheter encore la paix avec une somme d'argent. On entama donc une négociation avec les Danois, auxquels on offrit quarante-huit mille pieces d'or, à condition qu'ils mettroient bas les armes. L'offre fut acceptée, & les Danois se retirerent avec leur butin. Mais à peine les Anglois commençoient à jouir de leur délivrance, que Swenon entra de nouveau dans la riviere d'Humbre avec un si grand nombre de troupes, qu'il menaçoit d'envahir tout le Royaume. Il se rendit maître sans opposition du Northumberland, de l'Estanglie ; & non content de ces conquêtes, il prit des otages dans les principales villes, laissa à ses Officiers le gouvernement des provinces qu'il avoit soumises, & s'avança dans le Wessex, qu'il pilla tranquillement. Enfin, résolu de se rendre maître de Londres, il commença les préparatifs pour le siége de cette ville. Alors Ethelred voyant qu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui dans son propre Royaume, se retira à la Cour de Richard, Duc de Normandie, où il fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang (1). Les habitans de Londres, pensant que la retraite & l'abdication volontaire du Roi leur donnoient la liberté de songer à leur propre sûreté, se soumirent au Monarque Danois, qui subjugua de la même maniere tout le reste du Royaume. Après cette expédition, Swenon fut proclamé Roi d'Angleterre, sans qu'il se trouvât personne assez hardi pour lui en disputer le titre.

Swenon est proclamé Roi d'Angleterre. 1012.

Mort subite de Swenon, & rappel d'Ethelred. 1014.

Le premier acte de souveraineté qu'il exerça, fut d'ordonner la levée d'un impôt excessif sur le peuple ; mais il ne vécut pas assez pour faire exécuter cet ordre ; car il mourut peu de temps après, & l'on ignore le genre de sa mort (2). Les Danois se hâterent de proclamer son fils Canut Roi d'Angleterre ; mais, malgré toutes leurs menaces & leurs intrigues, les Anglois rappelerent Ethelred, auquel ils promirent de sacrifier leurs vies & leurs fortunes pour chasser les Danois, dont ils ne pouvoient supporter la domination. Ce Prince mit aussi-tôt à la voile, & débarqua en Angleterre au milieu des acclamations de son peuple, qui de nouveau lui prêta serment de fidélité.

Ethelred oblige Canut d'abandonner le Royaume.

L'ardeur des Anglois pour secouer le joug des Danois fut telle, que de tous côtés ils se rendirent sous ses étendards, & qu'en peu de temps

(1) Idem.

(2) Quelques Auteurs superstitieux racontent que Swenon étant à Thetfort, où il célébroit une fête solennelle, fut frappé d'un coup de couteau par une main invisible, & mourut de sa blessure trois jours après. Ils ajoutent que le couteau fut reconnu pour être celui dont se servoit le Roi Edmond, massacré en 870 ; & comme on ne vit point la main qui avoit frappé Swenon, ils jugent que le coup est parti du bras de S. Edmond, dont le Roi Danois avoit profané le tombeau. Ce n'est pas faire grand honneur à S. Edmond, que de le supposer si vindicatif & de le charger d'un assassinat. Il est bien plus vraisemblable, suivant le rapport de T. Smolett, que ce Prince fut empoisonné par des Moines fanatiques, qui commençoient à s'appercevoir que Swenon auroit peu d'égard aux priviléges & exemptions de leurs monasteres. Des miracles de cette nature ne coutoient rien à ces scélérats, dès qu'il s'agissoit de venger l'*honneur du Corps*.

Voyez *Hist. d'Anglet. tom. 2, p. 257.*

il se trouva à la tête d'une armée nombreuse, avec laquelle il marcha directement contre Canut, occupé à ravager le pays de Lindsey. Ce Prince fut tellement surpris de l'approche & de l'activité d'Ethelred, dont la lenteur précédente avoit même passé en proverbe, qu'il se retira avec précipitation à ses vaisseaux, & fit voile pour le Danemarck. Mais avant de débarquer dans sa Patrie, il toucha à Sandwich, où il mit à terre tous les otages Anglois, après leur avoir fait couper les mains & le nez par une barbarie que rien ne pouvoit justifier (1). A peine Ethelred fut délivré des Danois, qu'il retomba dans sa premiere indolence, & s'abandonna de nouveau à sa mauvaise conduite. Il imposa sur ses sujets des taxes exorbitantes, & se rendit coupable de tant d'actes d'oppression, qu'ils furent prêts à le déposer une seconde fois. Il sacrifia à son avarice deux Seigneurs d'extraction Danoise, qui lui avoient tous deux été fidélement attachés : Edric, cet exécrable Duc de Mercie, gendre du Roi, les fit assassiner pendant la tenue d'une assemblée générale à Oxford, & Ethelred confisqua leurs biens comme s'ils avoient été condamnés par les formes ordinaires de la Justice. Algithe, veuve de l'un de ces Seigneurs, fut enfermée dans un couvent, & ce fut à sa retraite qu'elle dut la grande élévation où elle monta depuis. Edmond, fils aîné du Roi, passant proche de son monastere, eut la curiosité de voir une personne dont la beauté avoit fait tant de bruit, & il en devint si éperdument amoureux, qu'il l'épousa sans le consentement de son pere.

Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

Retour de Canut en Angleterre; mort d'Ethelred.

Quoi qu'il en soit, la tranquillité dont jouissoient les Anglois ne fut pas de longue durée. Canut reprit bientôt ses desseins sur l'Angleterre. Au moment où l'on s'y attendoit le moins, il descendit à Sandwich avec un corps de troupes très-considérable. Ethelred, qu'une indisposition empêchoit de se mettre à la tête des Anglois, confia le commandement de l'armée à son fils Edmond & au Duc de Mercie; mais le Prince eut bientôt lieu de se convaincre de la perfidie de son beau-frere. Cependant la crainte d'irriter les Merciens, sur lesquels Edric avoit un grand crédit, & l'appréhension de s'attirer la colere de son pere, qui ne pouvoit croire que ce traître entretînt des correspondances avec l'ennemi, l'empêcherent de le punir sur le champ comme il le méritoit. Il se contenta de partager son armée en deux corps, pour être en état d'agir séparément. Edric se voyant trompé dans son attente, leva le masque & se déclara ouvertement pour Canut. Si ce traître n'avoit été suivi dans sa défection que par ses vassaux immédiats, elle auroit été plus avantageuse que nuisible à Ethelred; mais il entraîna avec lui une grande partie de ses troupes & quarante vaisseaux de la flotte. Cette augmentation de forces mit Canut en état d'exécuter aisément tous ses projets, d'autant plus que les Anglois eux-mêmes s'empressoient de joindre ses étendards, pour ne pas être enveloppés dans la ruine d'Ethelred.

(1) Chron. Saxones.

SECT. III. *Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.*

1016.

Dans cette extrémité, le brave Edmond se retira vers le Nord, & alla ravager les provinces qui s'étoient déclarées pour les Danois. Mais Canut accourut bientôt à leur secours; & après avoir soumis le plus grand nombre des Comtés méridionaux, il marcha contre Edmond, qui, se trouvant hors d'état de résister, se retira dans la province de Lancastre, d'où il passa à Londres, afin d'engager son pere à prendre des mesures plus rigoureuses (1). Mais ce foible Prince, qui avoit feint une maladie, en fut réellement attaqué, & mourut après un regne de trente-sept ans, pendant lesquels l'Angleterre avoit été en proie aux plus violentes calamités (2).

Edmond, Côte-de-Fer.

Dès qu'on eut appris la Nouvelle de sa mort, la noblesse & les habitans de Londres s'étant assemblés, proclamerent Roi le brave Edmond, qui venoit de donner des preuves non équivoques de son courage & de sa capacité. La force de sa constitution le fit surnommer *Côte-de-Fer*, & il fut couronné par Livignulf, Archevêque de Cantorbéry. Les autres Evêques, les Abbés, les Moines, & un grand nombre de Seigneurs se déclarerent pour Canut, auquel ils jurerent fidélité, après avoir renoncé solennellement à la famille d'Ethelred. Edmond, sans perdre de temps, s'avança vers le Wessex, se fit reconnoître Roi dans cette province, ainsi que dans plusieurs autres, & se mit aussi-tôt en droit de disputer la couronne à son rival, qu'il vainquit en bataille rangée auprès de Penne, dans le Comté de Sommerset (3). Cet avantage augmenta considérablement son armée, avec laquelle il se mit à poursuivre vigoureusement les Danois, qu'il joignit de nouveau sur les confins de Worcester. Le combat commença avec fureur : les deux Princes étoient égaux en courage, en activité, en expérience, & ils avoient des armées à peu près égales, quoique celle des Danois fût mieux disciplinée. Aussi jamais bataille ne fut donnée avec plus d'opiniâtreté & de persévérance; elle dura jusqu'à la nuit, qui sépara les combattans, & recommença le lendemain avec une nouvelle ardeur. Enfin les Danois commençoient à plier, lorsque le perfide Edric se servit d'un stratagême qui pensa leur donner la victoire. Ayant apperçu dans la mêlée un simple soldat, nommé *Osmer*, qui ressembloit beaucoup au Roi Edmond, il lui coupa la tête d'un coup de sabre, & la montrant aux Anglois toute sanglante : » Voilà, leur cria-t-il, la tête de votre Roi «. Les soldats, découragés à ce spectacle, étoient sur le point de prendre la fuite; mais heureusement Edmond se trouva si près du lieu où la scene se passoit, qu'il entendit les cris redoublés d'Edric, qui couroit de rang en rang tenant en main cette tête sanglante. Ce Prince fendant la presse & levant la visiere de son casque : » Non, non, dit-il, braves soldats, je ne suis » pas mort; reconnoissez Edmond votre Roi «. Après cette précaution

Il combat les Danois; ruse d'Edric.

(1) Flor. Wighorn. Sim. Dunelm. Guill. de Malmesbury.

(2) Sa négligence & sa lenteur lui avoient mérité le surnom d'*Unreadi*, qui, en Anglois, signifie *mal-préparé*.

(3) Florent. Sim. Dunelm.

nécessaire;

nécessaire, il s'avance vers le traître, & lui lance de toutes ses forces une javeline, qui malheureusement ne fait que l'effleurer : elle perce son Ecuyer qui étoit auprès de lui, & atteint encore un soldat qui le suivoit; en sorte que tous les deux tombent sans vie. Cet exploit, joint à la conduite qu'Edmond avoit tenue pendant tout le temps de la bataille, enflamma ses troupes d'une telle ardeur, qu'il fallut tout l'art & l'intrépidité de Canut pour lui faire garder son terrein jusqu'à la nuit, qui suspendit encore le combat. Enfin les Danois, hors d'état de soutenir une troisieme journée, se retirerent secrétement à la faveur des ténebres, & retournerent vers la Tamise pour rejoindre leurs vaisseaux, & dans le dessein de former le siége de Londres. Edmond, après deux journées aussi meurtrieres, ne se trouvoit pas en état de marcher au secours de cette ville, attaquée par un aussi grand nombre de troupes : il aima mieux se retirer dans le pays de Wessex, afin d'y réparer le dommage qu'il avoit souffert. Ce fut là que le fourbe Edric vint le joindre. Il lui marqua un si grand regret de ses fautes passées; il lui fit tant de protestations pour l'avenir, que ce Prince imprudent les crut sinceres, & lui rendit encore sa confiance, dans la pensée que la perte de cet homme affoibliroit beaucoup l'ennemi. Dès qu'il eut recruté ses troupes, il marcha vers Londres, & força les Danois d'en lever le siége. Une partie de leur armée remonta sur ses vaisseaux, & le reste alla prendre ses quartiers vers la riviere de Brentfort. Le vaillant Edmond la traversa à la vue des ennemis, les attaqua, les mit en déroute, & en fit un grand carnage. Ensuite il retourna dans le Wessex, & Canut saisit cette occasion pour recommencer à attaquer Londres; mais tous ses efforts devinrent inutiles par le courage & la bravoure avec lesquels les habitans se défendirent. Voyant qu'il lui seroit impossible de réussir tant qu'il ne pourroit bloquer entiérement la ville, il fit embarquer ses troupes, entra dans la riviere d'Orwel, qui sépare le Comté d'Essex de celui de Suffolk, & mit le pays à contribution. Ensuite il alla ravager la Mercie, où il signala sa vengeance sur tout ce qui appartenoit aux partisans d'Edmond. Celui-ci, résolu de frapper un coup décisif, s'avança contre les Danois avec une nombreuse armée, & les joignit à Ashdown en Essex. La bataille commença, comme à l'ordinaire, avec la plus grande impétuosité. Le Roi d'Angleterre faisoit des prodiges de valeur; & la victoire étoit prête à se déclarer pour lui, lorsque l'infame Edric se retira avec toute l'aile qu'il commandoit. Cette retraite mit tant de désordre & de consternation entre les Anglois, que tous les efforts d'Edmond ne purent rétablir la bataille. Son armée fut entiérement défaite; mais cet échec, tout considérable qu'il étoit, ne put détruire ses espérances, ni abattre son courage.

Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

Il défait les Danois.

Edmond se retira presque seul à Glocester. Ses sujets, dont il s'étoit acquis l'amour, ne se contenterent pas de le plaindre; ils employerent tous leurs biens & firent tout ce qui dépendoit d'eux pour le rétablir. De cette maniere, il se trouva, peu de temps après, en état de paroître devant son vainqueur, qui avoit déjà mis en marche une nom-

Il fait la paix avec les Danois.

SECT. III. *Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.*

breuse armée, pour l'empêcher de reprendre de nouvelles forces. Les deux Princes se rejoignirent donc encore; mais leur dessein n'étoit pas alors d'engager la bataille, parce qu'ils voyoient bien qu'elle seroit décisive, & qu'il ne resteroit aucune ressource au vaincu : ils se contenterent de se tenir des deux côtés sur la défensive. Pendant cet intervalle, Edmond fit proposer, dit-on, à Canut de terminer leurs différens par un combat singulier, pour épargner le sang de leurs sujets. Canut répondit que s'il s'agissoit seulement de faire preuve de son courage personnel, il accepteroit volontiers le défi; mais qu'il croyoit imprudent & contraire à la bonne politique d'exposer sa vie & son Royaume dans un duel, lui qui étoit de petite taille, contre Edmond, dont la force & l'agilité étoient au dessus de celle du commun des hommes; que cependant, pour éviter l'effusion du sang, il se prêteroit avec plaisir à des conférences pour la paix, & qu'il en laisseroit les articles à la décision des principaux Officiers des deux armées (1). Edmond consentit à la proposition : on convint des deux côtés d'un nombre égal de Plénipotentiaires, qui, après une conférence de peu de durée, conclurent un traité de paix, en conséquence duquel le Royaume fut partagé entre les deux compétiteurs. Edmond eut tout le pays au midi de la Tamise, y compris la ville de Londres, avec une partie de l'ancien Royaume d'Essex, & l'on accorda tout le reste de l'Angleterre à Canut. Les deux Rois approuverent cette division & ratifierent la paix, tant par serment que par un échange de leurs armes (2). Canut se retira aussi-tôt dans ses Etats; mais Edmond ne survécut qu'environ un mois à ce traité. Edric, beau-frere de ce Monarque, craignant que sa ruine ne suivît de près l'accord des deux Princes, consomma ses trahisons en subornant deux

(1) La plupart des anciens Historiens prétendent que le combat eut lieu entre ces deux Princes. Ils disent que les Seigneurs des deux armées, ennuyés des fatigues & de la longueur de la guerre, déclarerent ouvertement que puisqu'Edmond & Canut disputoient entre eux la couronne, il falloit qu'il n'y eût qu'eux seuls qui combattissent & qui décidassent leur différent. Les Rois, informés de ces discours, accepterent le combat singulier, & la petite isle d'Elney, que forme la Saverne près de Glocester, fut choisie pour le lieu du duel. Les armes défensives étoient le casque & le bouclier; les offensives, l'épée seulement. Ils passerent dans l'isle, n'ayant pour toute suite que deux Pages. Les deux armées, rangées en bataille sur les deux rives de la Saverne, attendoient en silence quel seroit le Roi que le sort alloit leur donner. Les deux Princes combattirent d'abord à cheval. Ils mirent ensuite pied à terre & se mesurerent de plus près. Edmond l'emportoit sur son rival par sa force prodigieuse & par la grandeur de sa taille. Canut, plus agile, plus adroit, & aussi brave que son ennemi, balançoit la victoire. On commença enfin à s'appercevoir que le Danois perdoit du terrein; il le remarqua lui-même, & n'ayant point de honte de proposer un accommodement, il baissa la pointe de son épée, & dit à Edmond : » Vaillant Prince, c'est assez combattu; » nous avons également témoigné notre courage, témoignons également notre » modération; &, après avoir partagé le soleil & l'honneur de cette journée, » partageons ensemble le Royaume qui fait le sujet de notre différent «. Edmond y consentit avec joie; les deux rivaux s'embrasserent, & le traité fut conclu aux acclamations des deux armées. Voyez *Huntingdon & Math. de Westminster*.

(2) Hoveden. Huntingdon; Guill. de Malmesbury.

domestiques du Roi, qui le tuerent à Oxford. Les Historiens different entre eux sur la maniere dont ce meurtre fut commis. Les plus anciens disent que les deux domestiques lui enfoncerent un fer aigu dans l'anus pendant qu'il étoit occupé aux besoins de la nature; d'autres rapportent que ce fut le propre fils d'Edric qui se rendit coupable de ce crime, & quelques-uns prétendent qu'il mourut par le poison.

Histoire d'Angleterre. Rois Saxons.

Telle fut la fin tragique du vaillant Edmond, qui, suivant l'opinion la plus générale, périt par des mains ignobles. Il n'y avoit pas encore un an qu'il occupoit le trône; mais, dans un espace de temps aussi court, il donna bien des fois des preuves du courage le plus intrépide, d'une fermeté d'ame invincible, d'une prudence consommée, & d'une générosité sublime. Après lui, le trône d'Angleterre fut occupé par trois Princes d'origine Danoise.

SECTION IV.

Rois Danois.

L'EXÉCRABLE Edric apporta le premier à Canut la nouvelle de la mort d'Edmond, espérant sans doute se faire un mérite auprès du Monarque Danois du service qu'il venoit de lui rendre. Ce meurtre remplit d'horreur l'ame de Canut; mais il dissimula ses sentimens, parce qu'il avoit besoin du traître qu'il flatta, en lui promettant de l'élever au dessus de toute la Noblesse du Royaume : expression équivoque, qui fut accomplie à la lettre, mais d'une maniere bien étrange, comme nous le verrons ci-après.

Canut I, surnommé le Grand. 1017 & *suiv.*

Canut, avec moins d'ambition, eût pu rester paisible dans la souveraineté qu'il s'étoit assurée; mais ses projets s'étendoient sur l'Angleterre entiere, non content d'en avoir déjà obtenu la plus grande partie à titre de conquête. En conséquence il se hâta d'assembler à Londres les Etats du Royaume, & corrompit quelques Grands, qui eurent la bassesse d'attester que lors du traité de partage, il avoit été convenu que si Edmond venoit à mourir le premier, son sceptre passeroit dans les mains du Monarque Danois. Cette perfide attestation suffit à ce dernier pour s'emparer du trône, sans que personne de l'assemblée eût assez de courage ou d'honneur, disent les Historiens (1), pour s'opposer à une usurpation aussi évidente. Son titre fut donc unanimement reconnu : on le proclama Roi de toute l'Angleterre. Les Seigneurs Anglois & Danois lui prêterent serment de fidélité, & il fut couronné ensuite avec beaucoup de solennité.

(1) Flor. Wighorn.

Les premiers actes de souveraineté que fit Canut affermi sur le trône, furent des actes de rigueur : il falloit effrayer les Grands & se faire craindre du peuple ; il proscrivit les uns, bannit les autres, & opprima les citoyens. Quelques Seigneurs Anglois oserent murmurer, & il les fit mourir ; il soupçonna quelques autres de manque de fidélité, & ils périrent par ses ordres. Edric lui-même, le traître Edric, ne fut point omis dans cette nombreuse proscription. Ayant eu un jour l'insolence de reprocher au Roi, en public, qu'il n'avoit pas été récompensé suivant ses services, & se faisant principalement un mérite d'avoir ôté la vie à Edmond, Canut l'interrompit, & le regardant avec un visage févere : « Puisque tu avoues toi-même, lui dit-il, cette exécrable trahison, il » est inutile de chercher une plus ample conviction, & tu vas subir » le châtiment que mérite un crime aussi atroce ». En même temps il ordonna de lui trancher la tête. L'arrêt fut exécuté sur le champ, & son corps jeté dans la Tamise, digne prix de ses perfidies & de sa noire ingratitude envers Ethelred & Edmond. Ensuite, pour accomplir les promesses faites à ce scélérat, on plaça, par ordre du Roi, la tête sur le haut de la tour de Londres. A ces proscriptions succéda l'oppression du peuple, que Canut chargea d'impôts, dont le produit fut abandonné aux Danois qui s'étoient attachés à la fortune de l'usurpateur.

Canut fait mourir le traître Edric.

Tels furent les commencemens du regne de Canut ; ses sujets consternés s'attendoient à la tyrannie la plus dure & la plus oppressive : ils se tromperent. Canut, tranquille sur le trône, cessa de vouloir être craint, & il se fit aimer par sa justice & les bienfaits qu'il répandit sur la Nation. Il est vrai qu'il lui étoit alors d'autant plus important de s'attacher le peuple, qu'il avoit tout à redouter de la part d'Alfred & d'Edouard, soutenus & protégés par leur oncle Richard, Duc de Normandie, & frere d'Emma, veuve d'Ethelred II. Mais afin de rendre inutiles les prétentions fondées de ces deux Princes, Canut fit demander au Duc de Normandie sa sœur Emma en mariage, promettant d'assurer la couronne d'Angleterre aux enfans qui naîtroient de cette union. Contre l'attente des Anglois, qui ne supposoient pas qu'Emma voulut lier son sort à l'usurpateur du sceptre de son époux, la proposition de Canut fut acceptée ; & ce mariage, contracté sous des auspices en apparence si funestes, eut les plus heureuses suites, soit par l'alliance des Normands, qui ne s'opposerent plus à l'élévation de Canut, soit par l'attachement des Anglois, enchantés de revoir Emma, dont ils avoient éprouvé tant de fois la douceur & la bienfaisance (1).

Il épouse Emma, veuve d'Ethelred II.

Peu de temps après cet événement, Canut alla en Danemarck, où la guerre qui s'étoit élevée entre les Danois & les Vandales, rendoit sa présence nécessaire. Il s'embarqua donc avec un corps de troupes Angloises, commandées par le Comte Godwin, & se fit accompagner de tous les Seigneurs qu'il croyoit les plus propres à susciter quelques trou-

Canut passe en Danemarck, & fait Ol[illegible], & s'empare du Royaume de Norwege.

(1) Flor. Wighorn. Chron. Saxon. Guill. de Malmesbury.

bles pendant son absence. Dès que ses troupes furent débarquées, il les mena droit à l'ennemi, qui avoit déjà pénétré bien avant dans les terres. Mais la nuit qui précéda le jour destiné pour le combat, Godwin, à la tête des escadrons Anglois, chargea les Vandales avec impétuosité, les mit en déroute, & en fit un grand carnage. A son réveil, Canut se trouva victorieux, sans avoir même été instruit de la bataille; ce qui lui donna la plus haute idée de Godwin, auquel il accorda sa belle-sœur Thyra en mariage; & pour plus grande marque de son affection, il lui conserva toute la puissance & la splendeur de la dignité ducale, dans le même temps qu'il cherchoit à diminuer dans les autres cette autorité excessive, dont ils s'étoient emparé pendant les temps de troubles & de confusion. Ensuite Canut tourna ses armes contre le Roi de Suede, qui étoit venu l'attaquer, le vainquit & dispersa son armée. Cette expédition ne lui demanda que très-peu de temps; après quoi, il se mit à corriger les abus qui s'étoient glissés dans l'Administration pendant son absence, & prévint ceux qui, dans la suite, pourroient s'y introduire. De retour en Angleterre, il tint paisiblement les rênes du Gouvernement pendant quelques années, n'eut ni guerre à soutenir, ni factieux à réprimer, passa une seconde fois en Danemarck, médita la conquête du Royaume de Norwege, l'envahit, se rendit maître du juste & timide Olaüs, Roi dévot & foible guerrier, le détrôna, & s'empara du Royaume, qu'il réunit à celui de Danemarck.

Histoire d'Angleterre.

1020.

Son ambition assouvie, & l'ame rassasiée de gloire, Canut ne se crut point heureux; & il ne pouvoit l'être, accablé par le souvenir des voies odieuses qu'il avoit prises pour arriver au faîte des grandeurs. Dans ces temps de barbarie, les coupables couronnés ne connoissoient que deux moyens de s'affranchir des remords: l'un étoit de s'étourdir à force de nouvelles horreurs; l'autre, de se persuader que des actes publics de repentir & de riches présens donnés aux Moines, expioient inévitablement les plus détestables noirceurs. Les glaces de l'âge ou les conseils de la raison, empêcherent Canut de prendre le premier parti; le second lui parut plus facile, & il le préfera. Il eût mieux valu sans doute rendre la couronne de Norwege à Olaüs, celle d'Angleterre aux héritiers légitimes, & réparer, par des bienfaits utiles, l'énormité de ses violences passées. Mais alors on ignoroit ces moyens de se corriger; & Canut aima mieux se livrer aux pratiques minutieuses d'une stérile dévotion, conjurer les Moines d'intercéder pour lui, payer fort cher leurs prieres, bâtir des églises, fonder des monasteres, enrichir des Ecclésiastiques, & assister aux Messes qu'il faisoit célébrer pour le repos de l'ame des malheureux qui étoient morts ou pour lui ou par lui. Cette conduite édifiante ne satisfit point Canut, qui, d'après les conseils des Moines, jugeant qu'un pénible voyage seroit beaucoup plus propre à désarmer la colere céleste, entreprit un pélerinage à Rome, où il alla séjourner quelque temps. Enchanté de voir à ses pieds un Prince si célebre par son ambition, ses crimes, ses victoires, le Pape se hâta de rassurer sa conscience

Il s'adonne aux exercices de piété, & fait un voyage à Rome.

1031.

SECT. IV. *Histoire d'Angleterre.*

alarmée, & lui accorda quelques privileges pour les écoles Angloises érigées dans cette Capitale (1).

Son retour & son expédition contre le Roi d'Ecosse.

Canut revint en Angleterre, & engagea, par ses pieuses exhortations, tous les Princes, par les Etats desquels il étoit obligé de passer, à ne plus exiger des Pélerins Anglois qui voyageroient désormais sur leurs terres, ni taxes, ni droit de péage. Les Anglois célébrerent, par des fêtes publiques, le retour de leur Souverain, qui s'étoit proposé de consacrer le reste de sa vie à l'exercice des vertus chrétiennes & au bonheur de ses sujets. Mais bientôt il fut contraint de prendre les armes contre Malcolm, Roi d'Ecosse, qui refusoit de se reconnoître vassal de la couronne d'Angleterre pour la province de Cumberland qu'il possédoit. Canut, suivi d'une puissante armée, parut sur les frontieres d'Ecosse, & Malcolm, n'osant se commettre, demanda la paix.

Sa mort. 1036.

Cette expédition fut le dernier exploit de Canut, qui vécut quatre ans encore, tour à tour occupé à édifier ses sujets, & à les combler de bienfaits. Il mourut après un regne d'environ dix-neuf années, en 1036, à Shaftsbury, laissant trois fils, Sweyn, Harold & Hardi-Canut. Le premier fut Roi de Norwege, Hardi-Canut de Danemarck, & Harold d'Angleterre. Pour s'élever au trône, Canut versa des torrens de sang; sa mort fit répandre des larmes à tous les citoyens. Il commença son regne comme Néron finit le sien, & il finit comme Néron avoit commencé. Les Anglois eussent été heureux qu'il n'eût point formé le projet d'usurper le sceptre Britannique; mais ils l'eussent été encore davantage si la mort eût respecté ses jours. Les proscriptions, les meurtres, l'incendie, qui firent le succès de son usurpation, furent-ils effacés par les vertus de sa vieillesse? Oui sans doute, s'il est possible de réparer, par quelque voie que ce puisse être, les excès de l'inhumanité. Nous applaudissons à sa bienfaisance; mais ses crimes, que nous détestons, ne nous permettent point de souscrire au surnom de *Grand* que la crainte, toujours adulatrice, lui donna dès son vivant, & que la Postérité, mal informée ou prévenue, lui a fait partager ensuite avec tant d'autres Souverains qui l'ont surpassé dans le crime, sans l'imiter dans ses vertus (2).

(1) Guill. de Malmesbury.

(2) Canut avoit sur-tout en horreur la flatterie. On rapporte qu'un jour se promenant sur le bord de la mer, accompagné d'un grand nombre de Courtisans, quelques Seigneurs firent tomber le discours sur les exploits de ce Prince. Il fut comparé aux plus grands Conquérans; & un de ces vils adulateurs, voulant enchérir sur les autres, le nomma *le Seigneur de la terre & de la mer.* Le Roi ne répondit rien; mais ayant fait étendre son manteau sur le sable, il s'assit dessus. La mer montoit alors, & elle eut bientôt gagné l'endroit où le Roi étoit assis. Ce Prince, voyant venir la vague, ne quitta point sa place, & lui dit seulement: » Retourne en arriere; je te défends d'approcher de moi «. La vague, malgré la défense de son prétendu Maître, se répandit avec violence, & couvrit une partie du manteau du Roi. Il se leva alors, & regardant le flatteur avec mépris: » Vous » voyez, lui dit-il, que je suis le Seigneur de la mer «!

Voyez *Anecd. Angl. p. 61.*

Histoire d'Angleterre.

Harold I.

Nous venons de dire qu'avant sa mort, Canut avoit établi sur le trône de Norwege Sweyn, & donné le Danemarck à Hardi-Canut; mais comme il n'avoit rien réglé touchant la succession à la couronne d'Angleterre, il s'éleva de très-grandes contestations entre ses enfans; & les Prélats Anglois, ainsi que la Noblesse, se diviserent en trois partis. La principale dispute fut entre les Danois établis en Angleterre, qui soutenoient le parti de Harold, & les Anglois, qui se déclarerent en faveur de Hardi-Canut. On s'échauffa tellement des deux côtés, qu'on étoit près d'en venir à une guerre civile; mais enfin on convint d'un accommodement, suivant lequel tout le pays au nord de la Tamise fut cédé à Harold, & Hardi-Canut fut déclaré Roi de tout le reste de l'Angleterre. Mais comme ce dernier étoit alors en Danemarck, on ordonna que la veuve de Canut résideroit à Winchester en qualité de Régente des West-Saxons (1), & qu'elle gouverneroit le Royaume conjointement avec le Comte Godwin, Chef de la Noblesse Angloise, qui l'aideroit de ses conseils. Harold, qui vit que ce Seigneur jouissoit d'un crédit & d'une autorité sans bornes, en qualité d'Administrateur du Royaume de son frere, résolut de l'attirer dans ses intérêts. Il n'eut pas de peine à y réussir, sur-tout si l'on fait attention que Harold s'étoit rendu maître de tous les biens de son pere.

Intrigues de Godwin en faveur de Harold.

Godwin, ainsi engagé dans la cause de Harold, se conduisit avec tant d'adresse, qu'il détourna les West-Saxons du parti de Hardi-Canut. Emma, informée de cette trahison, & se trouvant hors d'état de soutenir les droits du Monarque Danois, eut recours à la dissimulation, & affecta de renoncer entiérement aux affaires du monde, ne s'occupant qu'à visiter les églises & les monasteres, & donnant, en apparence, tout son temps aux exercices de dévotion. Mais cette Princesse avoit déjà conçu le dessein de placer sur le trône un des fils qu'elle avoit eus d'Ethelred II, son premier mari. Lorsqu'elle crut avoir banni de l'esprit de Harold l'ombre même de la méfiance, elle lui demanda la permission de faire venir auprès d'elle ses deux enfans, Alfred & Edouard, qui étoient à la Cour de Richard II, Duc de Normandie, leur aïeul, & elle l'obtint facilement. Le Comte Godwin soupçonna les intentions d'Emma, & les recherches qu'il fit confirmerent ses soupçons. Il les communiqua à Harold, qui, de l'avis de son Ministre, invita Alfred & Edouard à venir à sa Cour. Cette invitation embarrassa extrêmement Emma, qui, pour ne pas livrer à la fois ses deux fils à leur ennemi, n'envoya qu'Alfred, & retint Edouard sous quelque prétexte. Godwin alla lui-même au devant d'Alfred, qu'il reçut avec de grands honneurs dans le château de Guilfort. On dit qu'il essaya de gagner ce Prince, en lui offrant de le placer sur le trône s'il vouloit épouser sa fille. Mais Alfred rejeta cette proposition avec tant de mépris, que Godwin irrité lui fit crever les yeux, & le fit conduire à Ely, où il fut enfermé dans un monastere. Ce malheureux Prince y languit quelque temps, accablé

Mort tragique d'Alfred.

(1) Ingulph.

SECT. IV. *Histoire d'Angleterre.*

de misere & de chagrins, & mourut empoisonné par les ordres du cruel Godwin. Edouard, instruit du meurtre de son frere, passa secrétement en Normandie par les soins d'Emma, qui, ayant été accusée de trahison contre l'Etat, fut bannie du Royaume, & se retira auprès de Baudouin, Comte de Flandres, qui lui assigna généreusement la ville de Bruges pour sa demeure & sa subsistance.

Le perfide Godwin étant ainsi devenu maître absolu dans le Royaume de Wessex, s'empressa de le soumettre à la domination de Harold, qui fut proclamé & couronné Roi de toute l'Angleterre. Ce Prince, qu'on surnomma *Harefoot* ou *Pied-de-Lievre*, à cause de son agilité, ne fut pas plus tôt monté sur le trône, qu'il mit une taxe sur le peuple pour l'armement d'une flotte en état de prévenir les invasions. Il est vraisemblable que cet impôt n'auroit pas produit un mécontentement considérable, si l'on n'avoit jugé qu'il étoit principalement destiné à s'opposer aux succès d'Edouard, que les Anglois regardoient comme le légitime héritier de la couronne. Cependant, du côté de la Normandie, le pays étoit trop divisé pendant la minorité de Guillaume, pour donner quelques secours considérables à Edouard, qui d'ailleurs n'avoit pas le génie entreprenant. Les Anglois, pour se soustraire à la domination de Harold, qui commençoit à les lasser, aimerent mieux avoir recours à Hardi-Canut, né dans leur pays. Ils le supplierent donc de venir s'emparer du trône, & lui promirent de le soutenir de leurs vies & de leurs richesses.

Mort de Harold; Hardi-Canut lui succede.

1040.

Hardi-Canut étoit occupé à opprimer le Danemarck, lorsque le vœu général de la nation Angloise lui fit quitter ses Etats pour venir combattre & détrôner un frere qu'il détestoit. Entraîné par l'inhumanité naturelle de son ame, Hardi-Canut se flattoit de se baigner dans le sang de Harold; il fut trompé dans son attente, ayant appris sur sa route la mort du Roi d'Angleterre. Cette nouvelle l'irrita, par cela même que la nuit du tombeau lui déroboit la victime qu'il vouloit immoler. Cependant il hâta sa marche, se présenta devant Londres, y fut reçu avec acclamation, & du consentement unanime des Grands, qui ne voyoient en lui que le fils de Canut, ses mains prirent le sceptre & le déshonorerent. Le premier usage qu'il fit de son autorité, donna les plus alarmantes idées sur ce qu'il feroit dans la suite. Vivement ulcéré contre Harold son frere, que la mort avoit soustrait à sa vengeance, il eut la barbarie de le faire exhumer & de faire jeter le cadavre dans la Tamise. Des Matelots Anglois le trouverent le lendemain, & l'enterrerent secrétement à Londres. Hardi-Canut l'apprit, le fit exhumer de nouveau, & le fit rejeter dans la même riviere.

Ses sujets se révoltent.

Vers ce temps-là, Godwin ayant été accusé par l'Archevêque d'Yorck d'avoir été complice & même l'auteur du meurtre d'Alfred, le Roi d'Angleterre jura de faire périr l'assassin sur un échafaud; mais celui-ci, connoissant la bassesse & l'excessive avidité du Souverain qui vouloit le punir, employa, pour éviter le supplice, un moyen qui ne pouvoit manquer de réussir. Il lui fit présent d'une magnifique galere dorée sur la poupe,

poupe, & conduite par quatre-vingts rameurs, chacun d'eux vêtu superbement, & le bras droit orné d'un bracelet d'or du poids de seize onces. Enchanté du présent, Hardi-Canut oublia le meurtre de son frere Alfred, & protégea Godwin, qu'il déclara innocent de ce crime. L'insatiable desir d'entasser dans ses coffres l'argent de ses sujets, ne laissant à ce Prince aucune sorte de remords sur la violence des moyens qu'il employoit, la nation, fatiguée d'une oppression qui devenoit chaque jour plus insupportable, se souleva. Deux Collecteurs, préposés pour lever une taxe nouvellement imposée sur le prétexte de défrayer la flotte qui avoit transporté le Roi de Danemarck à Londres, furent massacrés dans la ville de Worchester, qui refusa de payer cette taxe. Hardi-Canut, transporté de fureur, jura d'exterminer cette ville & ses habitans; mais les exécuteurs de cet ordre cruel, moins inhumains que le Prince, se contenterent de mettre le feu à la ville proscrite, après l'avoir livrée au pillage des soldats, & sauverent la vie aux habitans, qui se retirerent dans une isle voisine.

Histoire d'Angleterre.

Il meurt subitement. 1041.

Heureusement pour les Anglois ce regne affreux fut court. Hardi-Canut, invité aux noces d'un Seigneur Danois, s'y livra à un tel excès d'intempérance, que, malgré la vigueur de son tempérament, il mourut d'indigestion, ou peut-être, comme quelques Annalistes l'ont prétendu, par l'activité du poison, qui l'enleva après un regne d'un peu plus d'une année, en 1041. Sa mort délivra l'Angleterre des maux dont elle étoit menacée sous ce maître cruel, avare & débauché, qui fut le dernier de la race Danoise, sous le joug de laquelle la nation gémissoit depuis près d'un demi-siecle.

SECTION V.

ROIS BRETONS.

Edouard III, ou S. Edouard, dit le Simple ou le Confesseur. 1043.

Les mêmes qualités, ou, si on l'aime mieux, les mêmes foiblesses qui valurent à Edouard II le surnom de *Martyr*, attirerent à Edouard III le surnom de *Confesseur*. Il se rendit fort respectable par ses vertus chrétiennes; il construisit des églises, fonda plusieurs couvens, & enrichit les Moines, qui, par reconnoissance, l'éleverent, même dès son vivant, au rang des Saints les plus illustres. Il est vrai, comme nous le verrons, qu'Edouard se distingua beaucoup par son zele pour l'Eglise: sa conduite fut très-pieuse; & s'il ne suffisoit, pour bien régner, que d'avoir de la piété, l'Angleterre n'eût jamais eu de Roi plus respectable. Mais l'art de gouverner les hommes exige des talens que la Nature n'avoit point donnés à Edouard, & des connoissances qu'il ne se crut point obligé d'acquérir, persuadé peut-être que tout abonde inévitable-

SECT. V. *Histoire d'Angleterre.*

ment dans les Etats régis par un Monarque dévot. Cependant la situation de l'Angleterre étoit alors dans un état trop déplorable, pour que la piété du Souverain pût seule réparer les désordres & les malheurs occasionnés par la tyrannie des Danois.

Il recherche l'amitié de Godwin.

Edouard se trouva heureusement en Angleterre lorsque la mort mit fin aux vexations du cruel Hardi-Canut, en qui on n'avoit remarqué d'autres qualités qu'une force prodigieuse, & une férocité plus monstrueuse encore. Les amis d'Edouard lui persuaderent d'avoir recours à Godwin, qui seul étoit en état de soutenir ou de renverser ses prétentions. Ce Seigneur avoit alors en Angleterre plus de puissance & de crédit qu'aucun sujet n'en avoit jamais possédé. Outre les dignités de Duc de Wessex, de Comte de Kent & de Grand Trésorier qu'il réunissoit en sa personne, son fils aîné jouissoit aussi des gouvernemens des Comtés d'Oxford & d'Héréford; en sorte que ses grandes richesses & ses alliances l'avoient mis au dessus de toutes les factions qui auroient pu s'élever pour s'opposer à ses desseins. Ce fut donc un conseil salutaire qu'on donna à Edouard, qui, peu de temps auparavant, l'avoit poursuivi comme meurtrier de son frere Alfred, & qui, sans cesser d'abhorrer l'assassin, feignit alors très-prudemment ou d'ignorer ou d'oublier ce crime. On dit même que, par un traité secret, il promit d'épouser la fille de Godwin, & de laisser à son beau-pere futur l'administration du Royaume aussi-tôt qu'il seroit monté sur le trône.

Encouragé par ces brillantes conditions, Godwin forma un parti redoutable contre les Danois, qui furent proscrits par le même Arrêt solennel qui appeloit Edouard à la succession de la couronne. Le nouveau Souverain fut reçu par ses sujets avec toute la joie que leur inspiroient les maux qu'ils venoient d'éprouver sous le joug des Danois, & dont ils se croyoient affranchis sous un Prince du sang d'Egbert. L'engagement de Godwin étoit rempli, mais celui d'Edouard ne l'étoit point, & il différa tant qu'il lui fut possible l'exécution des conditions auxquelles il s'étoit soumis. Mais enfin, après deux ans de regne, il fut contraint d'épouser la fille de son ambitieux Ministre, & il ne pouvoit faire de meilleur choix, soit par les graces & la beauté de sa jeune épouse, soit par ses vertus éminentes & ses rares qualités (1). Edouard demeura cependant insensible à ces précieux avantages; & ne voyant dans son épouse que la fille du meurtrier de son frere, il ne lui témoigna que de la haine & la plus invincible indifférence. Godwin, encore plus indifférent sur le sort de sa fille, & content du poste qu'il occupoit, abusa de la plus étrange maniere de son autorité; & fondant sa puissance sur la foi-

Il épouse la fille de Godwin.

(1) Edithe (c'est le nom de la fille de Godwin) méritoit un pere plus vertueux & un meilleur époux. On a exprimé dans ce vers le malheur de sa naissance & la grandeur de son mérite.

Gignit spina rosam, genuit Godwinus Editham.

» La vertueuse Edithe est née du perfide Godwin, comme la rose nait de l'é-
» pine «.

blesse de son gendre, il ne laissa plus à ce dernier que le vain titre de Roi.

Histoire d'Angleterre.

Edouard, fatigué de l'insolence d'un tel Ministre, & ne pouvant dissimuler sa haine, fit connoître ses sentimens au Duc de Mercie & au Comte de Northamberland, qui agirent avec tant d'unanimité, de secret & de succès, que, dans une assemblée générale, ils firent porter un décret de proscription contre Godwin; en sorte que celui ci, sans l'avoir prévu, sans même s'en être douté, se vit tout à coup sans amis, sans appui, sans crédit, & forcé de sortir au plus tôt du Royaume. Ce revers imprévu l'étonna, mais ne l'abattit point. Il céda aux circonstances, bien assuré que dans un temps moins orageux, il reviendroit plus puissant & plus craint qu'il ne l'avoit jamais été.

Godwin est obligé de sortir du Royaume. 1046.

En effet, peu de temps après, le Comte de Flandres son parent, son protecteur & son ami, le servit avec tant de zele, qu'il équipa une flotte nombreuse, & rentra en Angleterre en conquérant plutôt qu'en Ministre disgracié. Au premier bruit de sa marche, Edouard, à la tête d'une petite armée précipitamment rassemblée, vint au devant du rebelle. Mais Godwin, très-supérieur en troupes & beaucoup plus en habileté, eût aisément remporté la victoire, s'il n'eût préféré à un triomphe, dont les suites pouvoient lui être dangereuses, le parti plus adroit & plus sûr de se concilier la bienveillance d'Edouard & l'amitié de ses compatriotes. Dans cette vûe, il alla se présenter au Roi avec autant de confiance que s'il eût constamment été le plus fidele des Ministres & le plus respectueux des citoyens. Edouard, sans se laisser séduire par ses protestations, feignit de les croire sinceres; & accordant à Godwin sa grace & son rétablissement, il le remit en possession de ses emplois, & le rendit en quelque sorte plus puissant qu'auparavant (1). Mais Godwin ne jouit pas long-temps de ces nouveaux avantages. Quelques jours après, comme il mangeoit à la table d'Edouard, il sentit des douleurs violentes & mourut sur le champ (2); non sans qu'on soupçonnât le Monarque d'avoir puissamment influé sur cette maladie subite.

Son retour à la tête d'une puissante armée. 1051.

Mort de Godwin.

(1) Guillaume de Malmesbury; Annales Saxones.

(2) Les Ecrivains monastiques, qui veulent toujours du merveilleux, ont prétendu que la mort de Godwin fut une punition du Ciel. Voici comme ils racontent le fait. Edouard étant à table, Harold, fils du Comte Godwin, qui lui servoit d'Echanson, s'avança pour lui donner à boire; mais un des pieds lui manqua, & peu s'en fallut qu'il ne tombât avec la coupe & le vin. » Toutefois, dit un » ancien Auteur, par l'aide & secours de l'autre pied, il se retint & garantit de » la chute. De quoi son pere, assis pour lors à table avec le Roi, s'étant apperçu: » *Maintenant*, dit-il, *le frere a secouru son frere au besoin* «. Cette parole, dite en riant, fit une impression singuliere sur Edouard, qui, se rappelant à l'instant la mort de son frere Alfred, lui reprocha ouvertement d'en être l'auteur. Sur quoi le Comte, pour se justifier, s'écria: » Que ce morceau que je vais avaler me » serve de poison, s'il est vrai que je sois coupable de la mort de votre frere «! *Cela dit, le premier morceau qu'il mit en la bouche ne put jamais passer, ains l'étrangla sur le champ.* Voyez *Peterb. Ingulph. Chron. Saxone.*

SECT. V.

Histoire d'Angleterre.

Cependant la mort de Godwin ne délivra point l'Etat des troubles qu'il y avoit suscités. Harold ou Harald son fils, qui hérita de ses biens, hérita aussi de sa vaste ambition; & avec plus d'habileté & de talens, il n'eut aucun des vices de son pere. A peu près dans le temps de la mort de Godwin, Guillaume, Duc de Normandie, vint en Angleterre rendre au Roi, dont il étoit parent du côté d'Emma, une visite d'amitié. Edouard le reçut avec distinction, lui fit rendre tous les honneurs qu'on rend aux Souverains, & lui donna toute sa confiance. Dans la suite, Guillaume prétendit que dans les entretiens qu'il eut avec Edouard, ce dernier lui promit de le nommer son héritier; & ce fut sur ce prétexte, destitué de toute vraisemblance, qu'il usurpa le trône d'Angleterre. Mais Guillaume avoit un fort concurrent à craindre. Harold aspiroit ouvertement à la même couronne, & il avoit pour lui les suffrages des grands & les vœux de tous les citoyens. Guillaume ne vit d'autre moyen d'écarter ce rival formidable, que celui de s'en défaire; & le hasard servit ses vûes homicides. Harold, dans un voyage qu'il faisoit aux environs des côtes de France, fut jeté par la tempête sur les terres du Comte de Ponthieu, qui le fit prendre & conduire à la Cour du Duc de Normandie. Cet événement rendoit Guillaume le maître des jours de Harold; mais la crainte de se déshonorer par un lâche assassinat, & l'espoir de se faire de Harold un allié que la reconnoissance attacheroit à ses intérêts, lui firent prendre un parti plus honnête & plus généreux. Il fit part à Harold de ses vûes sur le trône d'Angleterre, lui fit promettre de seconder ses projets, & s'engagea, s'il le servoit, à lui donner sa fille en mariage. Harold, plus rusé que Guillaume, promit & contracta tous les engagemens qu'on exigeoit de lui, reçut la liberté de retourner dans sa patrie, & ne fut pas plus tôt arrivé en Angleterre, que, protestant contre la violence qui lui avoit été faite, il divulgua les projets de Guillaume, & irrita, autant qu'il fut en lui, la nation contre les Normands.

Guillaume de Normandie rend visite à Edouard. 1056.

Cependant les prétendans à la royauté ne cessoient de grossir le nombre de leurs partisans; mais la faction de Harold étoit la plus puissante, & les grands qui le secondoient prenoient d'autant moins de précautions pour se cacher, qu'Edouard, lâchement indifférent sur les troubles qui menaçoient l'Etat, ne prenoit aucunes mesures, soit contre les projets de Harold, soit contre les prétentions du Duc de Normandie. Il ne s'occupoit plus que de la construction de la somptueuse église de Westminster; entreprise fort pieuse sans doute, mais encore plus onéreuse par l'énormité des dépenses qu'elle avoit occasionnées : édifice sacré qu'Edouard faisoit élever par soumission aux volontés du Pape, qui avoit commué en cette dépense ruineuse le vœu très-imprudent qu'Edouard avoit fait de quitter son Royaume, agité par les factieux, pour aller chercher à Rome des Indulgences qui s'y vendoient fort chérement aux Princes imbécilles, qui croyoient en avoir besoin. A peine le dévot Edouard eût joui de la douce satisfaction de faire la dédicace de ce vaste édifice, qu'il mourut fort estimé des Moines, qui se hâterent d'en faire un

Indifférence d'Edouard sur les affaires de l'Etat public. 1056.

Saint ; mais fort peu regretté de la Nation, qui n'avoit vu en lui qu'un modele de charité, de douceur, de patience, de chasteté ; mais qui ne lui connoissoit aucune des vertus qui doivent distinguer les Souverains. Roi timide & indolent, il laissa usurper son autorité par son premier Ministre : il aima mieux régler les affaires des monasteres, que veiller à l'administration publique : il aima mieux réciter des prieres, que commander des armées, & disserter en Théologien, que combattre les ennemis. Il faut avouer cependant que le grand attachement d'Edouard pour sa propre tranquillité, contribua principalement à conserver sous son regne la paix dans tout le Royaume ; car s'il avoit été actif dans son ressentiment, la nation se seroit trouvée exposée aux calamités d'une guerre civile par les mesures qu'il auroit prises contre Godwin & sa famille. Il ne parut susceptible d'aucune affection naturelle, ni des autres passions qui échauffent le cœur humain : du reste, il fut exempt d'orgueil & d'ostentation, modéré dans ses desirs, & d'un caractere fort complaisant. Sa continence, que les Ecrivains monastiques ont tant exaltée, paroît avoir été l'effet de sa froideur naturelle. Ses prophéties & ses révélations semblent aussi les productions d'un cerveau échauffé par les jeûnes & par les veilles. Quant au don de guérir les écrouelles & les ulceres par son attouchement, à l'imitation des Rois de France, tout le monde convient aujourd'hui qu'il n'a jamais exercé cette fonction apostolique, & que nul de ses successeurs n'a contribué à la guérison de ces maladies par aucun pouvoir que le Ciel leur ait accordé. Nous observerons en finissant, qu'avant le regne de ce Prince, les provinces de Wessex, de Mercie & de Northumberland étoient gouvernées par leurs Loix particulieres ; mais il les réduisit toutes en un corps, & ordonna qu'elles fussent observées par tout le Royaume. On les nomme encore Loix d'Edouard, pour les distinguer de celles des Rois Normands, qui furent introduites par la suite.

[illegible]

A ne consulter que les vœux de la nation, Harold méritoit seul de s'asseoir sur le trône d'Angleterre, à l'exclusion d'Edgar-Atheling, neveu d'Edouard, qui, par son incapacité, n'étoit fait ni pour gouverner, ni pour avoir aucune part à l'administration des affaires publiques. Aussi ses foibles prétentions ne tinrent-elles point contre le crédit de Harold, qui, comptant au nombre de ses partisans les plus zélés, les citoyens de Londres, les Evêques, le Clergé & la haute Noblesse, assembla le Conseil après les funérailles d'Edouard, & en reçut la couronne, sans s'embarrasser ni des droits d'Edgar-Atheling, ni même de la convocation des Etats, au choix & à la détermination desquels on ne songea point à soumettre l'élection d'un nouveau Souverain. Le silence général fut pris pour un consentement unanime (1) ; & Harold, couronné & sacré par l'Archevêque d'Yorck, fut reçu par le peuple avec acclamation.

Harold II, ou Harald.

(1) Il y a des Auteurs qui prétendent que la succession au trône fit élever de grandes disputes entre les Seigneurs, & que, dans une assemblée convoquée à cet effet, Harold saisissant la couronne, la mit lui-même sur sa tête, & intimida tellement les électeurs, qu'ils réunirent leurs suffrages en sa faveur. Mais cette opi-

SECT. V. *Histoire d'Angleterre.*

Modération de son gouvernement.

Harold signala les commencemens de son regne par plusieurs actes favorables au peuple. Il marqua beaucoup de déférence pour le Clergé; mais, sans s'aveugler sur les irrégularités de cet Ordre, il punit sévérement les coupables, & donna des marques de sa faveur aux innocens, dont il confirma les chartes & étendit les immunités. Il fit administrer, autant qu'il lui fut possible, la Justice sans partialité, ordonna la révision & la réforme des Loix, établit des punitions séveres contre les voleurs & les perturbateurs du repos public, dont le nombre étoit prodigieusement augmenté par la douceur du dernier regne; enfin il fit tous les préparatifs nécessaires pour mettre ses Etats à couvert de l'invasion & de l'insulte.

Le Duc de Normandie demande la couronne.

Ces précautions étoient d'autant plus indispensables, que Guillaume de Normandie ne paroissoit point disposé à le laisser jouir paisiblement d'une couronne qui, depuis tant d'années, étoit l'objet de son ambition. Voulant donner quelque couleur de justice à ses desseins, il envoya des Ambassadeurs à Harold, qui lui reprocherent son parjure, & le sommerent de renoncer incessamment à un sceptre qu'Edouard avoit légué au Duc de Normandie. Harold eut peu de peine à se justifier sur la violation d'un serment, qui, dicté par la force, n'avoit pu le lier, & il déclara que si le Duc tentoit la voie des armes, il éprouveroit ce que peut une nation unie sous la conduite d'un Prince pénétré des devoirs de la royauté. Guillaume, qui s'étoit attendu à cette réponse, & qui étoit déterminé à remplir ses projets de conquête, ne songea plus qu'à donner à l'iniquité de sa cause une nouvelle apparence de justice. Pour y parvenir, il eut recours à la grande machine par laquelle tout alors s'opéroit en Europe : il s'adressa au Pontife Romain, qui, profitant avec adresse de la mésintelligence qui divisoit les Souverains, & de la profonde ignorance des peuples, levoit audacieusement sa tête altiere au dessus des Rois, régnoit par la terreur du fanatisme & l'empire de la superstition sur les esprits crédules, & s'arrogeoit le titre fastueux de maître des Rois, & de médiateur dans les querelles des Nations.

Assis sur le siége de Rome, Alexandre II étendoit les prétentions exorbitantes de l'autorité papale, blâmoit ou approuvoit, protégeoit ou foudroyoit, au gré de son adroite politique, les Rois qui avoient la foiblesse de consulter sa puissance, ou d'obéir à son infaillibilité. Guillaume, connoissant le caractere d'Alexandre, & l'influence de ses décisions sur la stupidité des peuples, commença par flatter l'orgueil & l'avarice de ce Pontife, lui envoya de riches présens; &, soumis en apparence à l'Arrêt qu'il prononceroit, il le rendit Juge de sa querelle avec Harold (1). Alexandre, gagné par les présens, & flatté de la déférence du Duc de Normandie, avoit de trop fortes raisons de se l'attacher, pour

nion est contredite par tous les anciens monumens, & nous avons mieux aimé nous en rapporter au sentiment le plus général & le plus vraisemblable.

(1) Ingulph. Eadmer. Math. Paris.

balancer entre son concurrent & lui. En effet, quoique la nation Angloise eût une sorte de soumission pour Rome, cette soumission n'étoit point encore assez servile, & les Anglois se montroient trop jaloux de leur indépendance dans l'administration ecclésiastique. Le Pape, espérant donc que les Normands une fois maîtres de l'Angleterre, y seconderoient de toute leur puissance les vûes de la Cour de Rome, se décida en faveur de Guillaume, déclara le Roi Harold parjure, impie, usurpateur, lança l'excommunication contre lui & ses adhérens ; & pour annoncer à Guillaume les secours surnaturels qu'il recevroit du Ciel par l'interposition du lieutenant terrestre de la Divinité, il lui envoya une banniere bénite, & une bague qu'il assuroit renfermer un cheveu de S. Pierre (1). Guillaume connoissoit la véritable valeur de ces dons magnifiques ; mais comme il connoissoit aussi les terribles effets que l'imbécillité publique donneroit à l'excommunication de Harold, il se hâta de rassembler ses forces, &, suivi d'une flotte de trois mille vaisseaux, grands & petits, & d'une armée de soixante mille hommes, il passa en Angleterre, où son débarquement inopiné porta la terreur & la confusion.

Histoire d'Angleterre.

Débarquement de Guillaume en Angleterre.

Guillaume ayant fait débarquer ses troupes dans la province de Sussex (2), s'avança le long de la côte jusqu'à Hastings, où il fit élever un fort, & d'où il publia un manifeste pour exposer les motifs qui l'avoient déterminé à son entreprise. Il déclaroit hautement qu'il venoit venger la mort du Prince Alfred, rétablir l'Archevêque de Cantorbery, & secourir l'Eglise Anglicane contre les vexations d'Harold, qu'il disoit s'être emparé de la couronne, à laquelle il n'avoit aucun droit, en violant le serment qu'il avoit fait lorsqu'il étoit à la Cour de Normandie. Ce manifeste fit peu d'impression sur l'esprit du peuple Anglois, & encore moins sur la Noblesse, qui accourut de toutes parts se rassembler auprès de Harold, à qui elle offrit ses biens & ses services dans une circonstance aussi pressante. Les deux armées s'étant mis en marche, furent bientôt en présence l'une de l'autre. Guillaume voyant le Roi d'Angleterre déterminé à lui livrer bataille, fit un mouvement en avant pour s'emparer d'un poste avantageux ; mais n'ayant pu y réussir, il commença à perdre un peu de son orgueil & de sa férocité ; &, considérant les suites funestes que pourroit avoir l'événement dont il alloit courir les risques, il prit la résolution d'envoyer un Moine à Harold, pour lui offrir de s'en rapporter à la décision du Pape, ou de conserver le Royaume sous la condition d'en faire hommage au Duc de Normandie, ou enfin de terminer leur différent par un combat singulier. Le Monarque An-

Il propose un accommodement à Harold.

(1) Sim. Dunelm.

(2) On dit qu'en sautant hors de sa chaloupe, Guillaume tomba le visage contre terre. Cet événement eût été seul capable de décourager ses soldats dans ces temps de superstition ; mais un Officier sut adroitement le tourner en un heureux présage, en s'écriant aussi tôt avec une exclamation de joie : *Voilà notre Duc qui prend possession de l'Angleterre.*

T. Smolett, Hist. d'Anglet. t. 2, p. 345.

Sect. V. Histoire d'Angleterre.

glois répondit à ces propositions, qu'il n'avoit pas assez peu de prudence pour se soumettre à l'arbitrage du Pape, qui s'étoit déjà déclaré contre lui ; qu'il étoit indigne d'un Roi d'Angleterre de rendre sa couronne dépendante de quelque Prince que ce fût ; & qu'enfin il ne vouloit pas hasarder le Royaume à l'événement d'un combat singulier, dont il ne retireroit aucun avantage solide, quand même il en sortiroit vainqueur.

Bataille d'Hastings. 1066.

Harold avoit bien prévu que cette répo se ameneroit infailliblement le combat. En effet, le lendemain 14 d'Octobre, jour de la naissance de ce Prince, les deux armées se présenterent en ordre de bataille vis-à-vis l'une de l'autre. Les Anglois avoient passé toute la nuit à se réjouir & à boire. Dès la pointe du jour, encore fumans de débauche, ils marchent avec ardeur à l'ennemi. Les fantassins, tous armés de haches & serrés les uns contre les autres, unissent leurs bouchers & en forment un mur impénétrable. Les Normands, qui s'étoient occupés toute la nuit à des actions de piété, attendoient l'ennemi d'un air assuré. Guillaume demande ses armes ; on les lui apporte ; mais l'empressement de ses Officiers occasionna quelques changemens dans les pieces de son armure, qu'ils placerent à contre sens. Le Duc, riant de leur méprise, dit à haute voix : » J'accepte l'augure ; voilà qui m'annonce que mon Duché » va se changer en Royaume «. Il fait ensuite chanter la chanson de Rolland, pour animer ses soldats, & les mene au combat. On se battit de part & d'autre avec un courage égal pendant la plus grande partie du jour, sans que la victoire penchât d'aucun côté. Guillaume alors fait prendre la fuite à ses troupes. Les Anglois se croyant vainqueurs, se débandent pour poursuivre les fuyards. Alors les Normands font volte-face, & font à leur tour reculer les Anglois. Ceux-ci se retranchent sur une colline. Les Normands veulent y monter, mais ils sont repoussés. Tant qu'Harold fut vivant, les Anglois se soutinrent dans ce poste. Ce Prince remplit dans cette journée à jamais mémorable, tous les devoirs d'un Soldat & d'un Capitaine. Il renversoit tout ce qui se présentoit devant lui. Guillaume de son côté paya de sa personne. Il eut trois chevaux tués sous lui, & fut en danger plusieurs fois de perdre la vie. Enfin ce dernier voyant approcher la nuit, & ne voulant point laisser la bataille indécise, fait un dernier effort & tombe avec fureur sur les Anglois. Dans cette derniere attaque, le brave Harold est blessé d'un coup de fleche dans la poitrine, qui le renverse mort sur le champ de bataille. La perte du Roi jette à l'instant le trouble, la consternation & le désespoir dans ses troupes : elles prennent la fuite avec la plus grande précipitation, & la cavalerie Normande, qui les poursuit à toute bride, en fait un carnage horrible, sans accorder la vie à un seul homme. Dans cette longue & sanglante bataille, le vainqueur perdit six mille hommes; mais la perte des vaincus fut bien plus considérable. Guillaume, parvenu au comble de ses desirs, ordonna à toute son armée de rendre à genoux graces au Ciel de la victoire qu'il venoit de remporter ; ensuite il fit élever une tente au milieu des morts, & y passa le reste de la nuit. Le lendemain, ses soldats furent occupés à enterrer leurs compagnons

Mort de Harold.

tués

tués sur le champ de bataille, & il permit aux paysans des environs de rendre les mêmes devoirs aux Anglois qui avoient perdu la vie. Le corps de Harold se trouva tellement couvert de blessures, qu'il fut presque impossible de le distinguer d'avec les autres.

Histoire d'Angleterre.

Ses qualités.

Ainsi périt ce vaillant Monarque, en défendant la liberté de l'Angleterre contre l'invasion d'une Puissance étrangere. Il étoit pourvu à tous égards des qualités essentielles pour porter le sceptre avec réputation & faire le bonheur de ses sujets. Il se montra, pendant tout son regne, doux, affable, intelligent, & sa générosité fut egale à la valeur extrême qu'il fit paroître. Sa mort mit fin à la domination des Anglo-Saxons dans la Grande-Bretagne.

Etat de l'Eglise.

L'Eglise souffre des révolutions comme les Etats. L'esprit de l'homme, foible, inconstant, poursuit tantôt un objet, tantôt un autre. Il est aujourd'hui religieux jusqu'à la superstition, & demain il se fera gloire de son irréligion & de son incrédulité. L'esprit de Religion domine plus ou moins, à proportion que les Chefs de l'Eglise & les Ministres qui gouvernent sont plus ou moins pieux. Le peuple suit facilement l'exemple de ceux qui sont chargés de l'instruire de ses devoirs, & les sujets conforment leur conduite sur celle de leurs Souverains ; de sorte qu'ils sont pieux jusqu'à la superstition, si les Princes paroissent religieux.

L'Histoire Ecclésiastique d'Angleterre nous fournit des preuves de ces vérités. Nous voyons que l'esprit d'enthousiasme s'empara de l'Angleterre sur la fin du septieme siecle, parce que le Roi, la Reine, & tous les grands du Royaume donnerent dans une dévotion outrée : on vit des Rois, des Reines, & quantité de personnes de la premiere distinction, renoncer à la société pour aller s'ensevelir tout vivans dans la poussiere des cloîtres. La Reine Ethelred suivit la mode : persuadée que les plaisirs innocens de la vie étoient contraires à l'esprit du Christianisme, elle refusa, comme nous l'avons dit plus haut, ce que son devoir l'obligeoit d'accorder au Roi son époux. Toutes ses prévenances, toutes ses attentions, toutes ses marques d'une amitié vraie & sincere, ne firent aucune impression sur cette Princesse. Possédée de l'esprit d'enthousiasme qui prévaloit dans ce siecle, elle fut insensible aux pleurs & aux larmes du Roi son tendre époux, & rien ne fut capable de l'empêcher de descendre de dessus le trône pour aller passer le reste de ses jours dans un couvent. Sebbi, Roi des Saxons, qui étoit à la partie orientale de l'Angleterre, abdiqua aussi la couronne & prit l'habit religieux.

Loi d'Ina en faveur des Evêques.

On juge bien que les Prêtres & les Moines profiterent de cette espece de folie pour obtenir des priviléges. Ils firent incorporer l'Eglise avec l'Etat, & profiterent de la foiblesse des Rois pour relever la dignité de Prêtre. Le Roi Ina fit plusieurs Loix en leur faveur : en voici une par laquelle il paroît qu'il vouloit qu'on eût pour un Evêque le même respect que pour lui-même, & qu'on lui rendît les mêmes honneurs ; elle est conçue en ces termes : » Quiconque troublera la paix dans une des » villes du Roi ou dans une de celles d'un Evêque, payera une amende

SECT. V. Histoire d'Angleterre.

» de cent vingt schellings, & une de quarante, si le crime se commet » dans une ville de Sénateur «.

Origine des Chanoines.

Comme les personnes de l'un & l'autre sexe de la premiere distinction renonçoient à la société pour se consacrer à Dieu dans les couvens, on vit le même enthousiasme pour faire bâtir quantité de ces maisons, qu'on doit bien distinguer de ces monasteres qu'on faisoit bâtir à côté des cathédrales, & qui servoient d'asile aux Prêtres que l'Evêque s'associoit dans les saints Ministeres. Ces monasteres étoient, à proprement parler, des séminaires où l'on enseignoit toutes les sciences, & les Prêtres qui les habitoient étoient ce qu'on appelle aujourd'hui Chanoines.

Il ne se fit aucun changement dans la façon de penser des Anglois au commencement du huitieme siecle. On vit toujours, comme dit un Auteur national (1), l'esprit de Religion, ou plutôt de folie & d'extravagance, car la Religion n'est ni indiscrete ni extravagante, dominer en Angleterre. La paix ayant été rétablie dans le Northumberland, les Seigneurs & les Chefs de la nation se firent un devoir d'immoler eux-mêmes leurs enfans dans les cloîtres. Ils auroient cru être damnés, s'ils n'avoient pas fait couper les cheveux à un de leurs enfans mâles, & fait prendre le voile à quelqu'une de leurs filles. Cette coutume étoit tellement en usage, que Bede, un des plus zélés patriotes de son temps, craignoit qu'il n'en résultât quelque désavantage considérable pour le pays. » Vous devriez, dit-il dans une de ses lettres à Egbert, Archevêque d'Yorck, » agir de concert avec le Roi, & engager ce Prince à faire des Loix » pour ces sociétés qui s'agrandissent tous les jours, & vous proposer » tous deux la gloire de Dieu & le bien de la patrie pour objet de » votre conduite. Il est à craindre que la multiplication & l'agrandisse- » ment de ces sociétés ne soient nuisibles à l'Etat, & qu'elles ne l'affoi- » blissent jusqu'au point de ne pouvoir se défendre contre ses ennemis, » au cas qu'ils voulussent tenter d'y faire une invasion «. Il seroit à souhaiter qu'il y eût bien des Bedes dans les pays catholiques : on verroit moins souvent immoler des victimes à la passion des familles. Bede, à qui le Pape donna le nom de vénérable, à cause de sa vertu, de sa piété, de l'étendue de ses connoissances, & particuliérement de sa grande capacité dans les Langues Grecque & Latine, étoit un des plus grands hommes de son temps, & il auroit eu un rang distingué dans la République des Lettres, s'il avoit vécu dans un siecle éclairé.

L'ignorance faisant de nouveaux progrès en Angleterre après la mort d'Alfred le Grand, la puissance des Prêtres augmenta de jour en jour. Ils ne se contenterent pas de dominer sur les consciences, ils voulurent s'ériger en Souverains. Ce fut dans ces siecles de crédulité, sur la fin du neuvieme siecle & pendant le dixieme, que les Papes, agissant de concert avec les Evêques de la Grande-Bretagne, voulurent faire passer ce Royaume pour un fief qui relevoit de l'Eglise de Rome. Les membres

(1) Warner.


CARTE
de's Isles
BRITANIQUES
Dressée sur de nouvelles
Observations
Astronomiques
Pour servir à l'Histoire
Universelle.
SEPTENTRION
MIDY
OCCIDENT
ORIENT
MER D'ECOSSE
MER D'ALLEMAGNE
MER D'IRLANDE
CANAL ST GEORGES
LA MANCHE
Pas de Calais
Grandes Lieües de France
Lieües Communes de France
Milles d'Angleterre
Milles d'Ecosse et d'Irlande
Orcades
Southerland
ANGLETERRE
LONDRE
EDIMBOURG
DUBLIN
I. de Man
I. d'Anglesey
I. de Wigth
les Sorlingues
Calais
Boulogne
Dieppe
Havre de Grace
Cherbourg
Abbeville

commet

ORIENT
55
54
53
rmouth
Dunwick
52
Thanet
51
Romney
Calais
Boulogne
Abbeville
50
Dieppe
MANDIE
Cherbourg
Havre de Grace
NOR
49
16
17
18
19

de l'Eglise suivirent l'exemple de leur Chef. Comme celui-ci vouloit établir son empire sur toute l'Europe, les autres tâchoient de s'ériger en Souverains, chacun dans leur district. Les Rois, gagnés, séduits par les Evêques, confierent leur autorité au Clergé. Un Concile tenu à Graetly, sous le regne d'Adelstand, nous en fournit une preuve convaincante. En effet, les Evêques furent déclarés, dans ce Concile, les Juges suprêmes de l'Angleterre. On fit même un Canon qui les obligeoit d'assister en personne aux Cours de Justice, pour servir de guides aux Juges.

Histoire d'Angleterre.

Concile de Graetly.

Les fréquentes incursions des Danois sur les côtes d'Angleterre, les crimes, les meurtres, les ravages & les dévastations que ces aventuriers commettoient par-tout où ils passoient, réveillerent un peu l'attention des Anglois. Revenus de leur assoupissement, ils commencerent à ouvrir les yeux. La sainteté des Moines commença à leur devenir suspecte. Si les Prêtres & les Moines, disoient-ils, sont de si grands saints, pourquoi ne font-ils pas des miracles en notre faveur ? on leur en voit faire presque tous les jours dès qu'il s'agit de leur propre intérêt. Pourquoi le Ciel seroit il moins propice à leurs vœux, lorsqu'il s'agit du salut de la patrie ? Ces raisonnemens firent impression sur toutes les personnes sensées ; mais les malheurs dont la nation fut accablée la jeterent dans l'abattement. Uniquement occupée de son triste sort, elle étoit insensible à tout ce qui se passoit sur la terre ; rien ne pouvoit la toucher.

SECTION VI.

ROIS NORMANDS.

CE n'est pas une question facile à décider que celle de savoir si le vainqueur de Harold dut plus à la fortune qu'il ne fut redevable à sa propre valeur, à ses talens, à son génie. Si l'on ne considere que l'intervalle immense qu'il avoit à franchir pour monter sur un trône auquel ni sa naissance (1), ni sa qualité d'étranger ne lui donnoient

Guillaume I, surnommé le Conquérant. 1066.

(1) Il étoit fils naturel de Robert surnommé, *le Diable*, Duc de Normandie, & de Herlave ou Harlote, fille d'un Marchand Pelletier de Falaise. Dès sa plus tendre jeunesse, il donna des preuves d'une intrépidité singuliere, d'une ambition outrée, & de la plus adroite dissimulation. Robert, avant de partir pour la Terre-Sainte, où il mourut, en 1035, à Nice en Bithynie, n'ayant d'autres enfans que Guillaume, l'avoit institué son héritier ; &, suivant ces dispositions, à peine la mort de Robert fut parvenue en Normandie, que Guillaume lui succéda, malgré les efforts réunis de ses deux oncles, qui souleverent les Normands, & malgré les oppositions d'une partie de la Noblesse, révoltée par le défaut de la naissance, & enhardie par la minorité du nouveau Duc. Guillaume, au dessus de son âge par sa valeur, & plus encore par son ambition, applanit les obstacles qu'on opposoit à son élévation. Il prit les armes, se signala par de grandes actions, réprima les rebel-



Sect. VI. Histoire d'Angleterre.

aucune apparence de droit ; si l'on ne considere que les difficultés extrêmes qui paroissoient rendre impossible la conquête de l'Angleterre ; l'indépendance de la nation guerriere qu'il falloit subjuguer ; les combats multipliés qu'il y avoit à livrer ; enfin si l'on ne fait attention qu'au succès de cette étonnante entreprise, la gloire de Guillaume égale, éclipse même celle des Conquérans les plus célebres & des Héros les plus illustres. Mais si l'on réfléchit à l'injustice des moyens que Guillaume mit en usage pour faire réussir l'iniquité de ses projets ; si l'on veut réfléchir aux trames perfides de sa politique, à sa noire dissimulation & aux actes de barbarie dont il se souilla tour à tour pour enchaîner la nation Angloise, Guillaume n'a été qu'un scélérat heureux, un tyran inaccessible aux Loix de la Justice, à la voix de l'Humanité. Son élévation fut l'ouvrage de l'imposture soutenue par le crime, protégée par la fortune, enhardie, accréditée par l'ignorance de son siecle ; & son regne trop mémorable a imprimé à la valeur Britannique une tache que le temps n'a point encore effacée. Nous allons voir neanmoins que ce seroit se former une idée peu juste de ce Monarque, que de lui refuser une supériorité d'ame & de courage qui lui donnoit des droits à ce haut point de grandeur auquel il eut la noble audace d'aspirer, & le bonheur de parvenir.

Guillaume I monte sur le trône.

La mort de Harold, expiré sur le champ de bataille à la journée de Hastings, où il s'étoit couvert de gloire, applanit bientôt les obstacles qui, sans cet accident, eussent inévitablement fermé au Duc de Normandie la route du trône d'Angleterre. Toutefois la crainte qu'inspirerent ses armes & ses victoires, ne fut point la seule cause de son élévation ; & d'après la vérité des faits, on ne peut se dispenser de convenir qu'il fut beaucoup plus redevable de sa couronne au succès de ses intrigues, aux éloges intéressés de ses nombreux partisans, aux acclamations du Clergé (1), & enfin aux vœux mêmes de la nation, qu'il avoit éblouie par ses fausses & brillantes promesses, en affectant un amour héroïque du bien public, une modestie & une bienfaisance incompatibles avec la dureté de son caractere cruel & sanguinaire jusqu'à la férocité.

Sa modération & son équité.

Guillaume ne continua de tromper ses nouveaux sujets que jusqu'à ce qu'il se vit assez solidement affermi sur le trône pour pouvoir cesser de se contraindre sans compromettre sa puissance. Il commença par donner aux Anglois les plus flatteuses espérances sur la douceur de son regne & sur l'éclat de ses vertus. Il s'engagea solemnellement & par serment à conserver tous les priviléges de la nation (2) ; il promit de la rendre heureuse, & de ne rien innover qui ne tendît à l'accroissement de la félicité publique.

Ses vexations.

Mais dès qu'il se vit paisible possesseur du sceptre, il oublia ses ser-

les, & rétablit le calme. Soutenu par Henri I, Roi de France, il porta la terreur de ses armes dans le Maine, dont il se rendit maître, après avoir battu le Comte d'Arques. Au bout de quelque temps, il fit encore une irruption dans l'Anjou, qu'il devasta.

(1) Guill. de Poitiers.

(2) Guill. de Malmesbury.

mens, annulla tous les privileges anciens, & tous ceux qu'il avoit accordés; enfin il porta si loin l'oppression & l'inimitié, qu'on eût dit qu'il ne cherchoit qu'à connoître jusqu'à quel degré de fureur & d'avilissement un despote, parvenu une fois à se rendre formidable, peut dégrader un peuple jadis libre & indépendant. On ne doit donc pas être surpris que la dureté de son gouvernement ait mécontenté ses sujets. Les grands sur-tout parurent vivement ulcérés du partage que le Monarque faisoit de ses bienfaits entre les étrangers auxquels il donnoit tout, & les citoyens qui n'obtenoient rien de lui, & qu'il dépouilloit même de leurs héritages sur les plus légers prétextes.

Guillaume, informé des plaintes des mécontens, & voulant précipiter la nation dans une révolte qui donnât à ses projets de despotisme une apparence de légitimité, pourvut à la défense des places les plus importantes, en fit construire de nouvelles, dont il confia le pouvoir militaire aux étrangers qui l'avoient suivi; & quittant l'Angleterre, il alla se montrer à ses anciens sujets avec tout l'orgueil & la pompe d'un puissant Monarque. Mais tandis que l'or des Anglois servoit à la magnificence du Duc de Normandie, les Régens qu'il avoit chargés de l'administration du Royaume conquis, ruinoient, épuisoient les citoyens par leurs énormes concussions. L'excès de leur avidité dévastoit également les campagnes & les villes; & la nation gémissoit accablée sous leurs vexations, lorsque Guillaume rentra dans ses Etats. On crut que son retour alloit arrêter les désordres, & les Anglois, trop cruellement opprimés, le conjurerent de punir l'affreuse tyrannie exercée par ses Ministres. On ne doutoit point qu'il ne réprimât la violence de leur administration; on se trompa. Guillaume traita de cris séditieux les plaintes des citoyens; & pour les punir d'avoir osé se plaindre, il ajouta aux anciens impôts, & en créa de nouveaux qui absorboient les revenus des propriétaires des fonds & le produit de l'industrie des habitans. Ces taxes ne fournissant point des sommes aussi considérables que Guillaume l'avoit espéré, il eut recours à des moyens plus prompts, plus sûrs & de la plus atroce iniquité. Il fit faire une recherche exacte de tous ceux qui avoient porté les armes pour le Roi Harold, & leurs biens furent confisqués au profit du Souverain. Ce trait de despotisme n'assouvit point son avarice: il rétablit le *Danegelt*, impôt excessif, & d'autant plus humiliant, qu'il rappeloit aux Anglois le souvenir des maux & de l'avilissement qu'ils avoient éprouvés sous les Danois. A ce coup inattendu, les citoyens cesserent de craindre le tyran, &, déterminés à ne plus le reconnoître pour leur Souverain, ils leverent de toutes parts l'étendard de la révolte. Ils se liguerent avec leurs anciens ennemis, avec ces mêmes Danois qu'ils avoient tant de raison de haïr: ceux-ci se hâterent de passer en Angleterre, sous la conduite de Swenon, frere de leur Roi, & qui devoit être joint incessamment par Edgar-Atheling. 1068.

Tout autre que Guillaume eût été effrayé; mais son ame, également inaccessible à la crainte & à l'humanité, ne vit dans cette grande conjuration qu'un moyen de plus d'écraser la nation Angloise. Dans cette

Les Anglois ... se soumettre.

SECT. VI. *Histoire d'Angleterre.*

vûe, il commença par acheter la paix des Danois, qui, gagnés à force d'argent, abandonnerent la cause de leurs alliés aussi facilement qu'ils l'avoient embrassée. Trop foibles pour résister seuls à Guillaume, les Anglois furent contraints de se soumettre. Les révoltés n'oserent plus agir à force ouverte; & le Roi irrité, se jeta sur le Northumberland, qu'il dévasta de la plus cruelle maniere, après avoir exercé sur les habitans les plus séveres châtimens.

Abaissement de la Noblesse. 1069.

Cette conjuration étouffée, l'avide Souverain ne songea plus qu'à ôter à la nation la seule barriere qui protégeoit encore l'ancienne liberté. Cette barriere, jusqu'alors respectée par les Rois les plus injustes, étoit la haute Noblesse. Guillaume priva ses sujets de cette ressourceen ruinant les principaux Seigneurs, qui virent conférer aux Normands les dignités, les terres & les seigneuries dont on les dépouilla (1).

Réforme dans l'Etat Ecclésiastique, qu'il opprime. 1070.

Par une bizarrerie dont il est difficile de connoître le motif, Guillaume, dans le même temps qu'il abusoit aussi violemment de son autorité, voulut donner à l'Europe, indignée de sa conduite, un spectacle nouveau, & dont on le croyoit fort éloigné de s'occuper. Il parut très-scandalisé des abus qui s'étoient introduits dans la discipline ecclésiastique, & pour y remédier, il assembla un Concile, auquel présiderent trois Légats du Pape Alexandre, qui, sur la demande qui lui en avoit été faite, les avoit envoyés, tant pour présider au Concile, que pour couronner de nouveau l'usurpateur, persuadé que dans ce temps d'ignorance, cette cérémonie consolideroit ses droits, & rendroit son autorité plus respectée & plus inébranlable. Dans ce Concile, sur lequel Guillaume influa beaucoup plus qu'Alexandre & ses Légats, la plupart des Bénéficiers & des Evêques furent dépouillés de leurs dignités, qui furent conférées à des Ecclésiastiques Normands. Cette réforme excita une sédition violente, & la conjuration qui s'ensuivit eut pour chef le Roi de Danemarck, qui promit de conduire une armée au secours des révoltés aussi-tôt qu'ils jugeroient à propos de faire éclater leurs projets. Averti de ce complot par ses fideles Normands, Guillaume eut peu de peine à le prévenir. Il usa de diligence, surprit, déconcerta les rebelles, & les mit à rançon, après avoir fait expirer dans les supplices les plus coupables, ou plutôt les plus riches, dont il confisqua les biens. Afin d'ôter aux citoyens jusqu'à l'espérance de pouvoir se révolter encore, il appesantit sur eux le joug de sa puissance, & il réduisit les Anglois à une telle servitude, qu'il leur étoit défendu, sous peine des plus séveres châtimens, d'avoir chez eux de feu ni de lumiere après huit heures du soir, lorsque le son de la cloche, qui prit le nom de *Couvre-feu* (2), se seroit fait entendre.

Réglement du Couvre-feu, en Anglois, Curfew. 1073.

Origine du Grand-Terrier d'Angleterre.

Pour satisfaire son excessive avidité, comme il assouvissoit son humeur sanguinaire, Guillaume imagina un nouveau moyen de n'être point trompé dans la fixation ni dans la perception des impôts. Ce moyen, qui prouve

(1) Lesley, de Origine & gestis Scotorum.
(2) Dumoulin.

également & le vaste génie & l'énorme avarice de ce Monarque, fut de se procurer, à force de travaux & d'ordres rigoureusement remplis, un état exact & détaillé de toutes les terres du Royaume, de leur étendue dans chaque canton, de leurs propriétaires, de leurs redevances, de leur valeur, de la quantité de prairies, de pâturages, de bois & de terres labourables; enfin, dans les plus riches provinces, du nombre des fermiers, des paysans & des serfs employés à la culture. Ce vaste dénombrement, que l'on doit regarder comme un monument authentique des vûes de Guillaume, & de la servitude à laquelle il avoit réduit ses sujets, existe encore dans l'Echiquier, & c'est sans contredit le morceau d'antiquité le plus precieux qu'il y ait chez aucune nation de l'Europe. *Histoire d'Angleterre.*

Mais tandis que le Conquérant s'occupoit du double soin d'humilier & d'opprimer les Anglois, le Pontife de Rome, touché des plaintes des Evêques & des Prélats injustement dépouillés de leurs bénéfices, entreprit de venger l'Eglise Britannique & d'imposer des loix au fier Guillaume. Ce Pontife entreprenant étoit Grégoire VII, qui, récemment élevé sur la chaire de S. Pierre, prétendit asservir aux droits sacrés de la tiare les Etats de Guillaume, soit en vertu de la promesse faite par ce dernier avant son usurpation, soit en vertu de la suprématie que le Pape disoit avoir sur tous les trônes de la terre. Quelque absurdes que fussent ces prétentions, Grégoire ne doutoit point, ou du moins feignoit de ne pas douter de leur légitimité. En conséquence, il envoya des Légats en Angleterre, chargés d'ordonner à Guillaume de se soumettre au Pape, de satisfaire au tribut, & d'arrêter, par une prompte obéissance, la foudre prête à tomber sur sa tête. Peu fait à recevoir des ordres, Guillaume répondit avec indignation qu'il ne craignoit ni les foudres dont on osoit le menacer, ni le foible bras du Pape qui lui parloit avec tant d'arrogance, & que ne tenant son Royaume que de Dieu & de son épée, il puniroit quiconque oseroit l'insulter. Afin de ne laisser aucun doute au Légat sur la fermeté de sa résolution, Guillaume, dans le même jour, défendit à ses sujets, sous des peines séveres, de reconnoître d'autre Pape que celui pour lequel il se déclareroit; car c'étoit à peu près dans ce temps que l'Empereur Henri IV, pour se venger des entreprises audacieuses de Grégoire, après l'avoir fait déposer dans un Concile, lui avoit fait nommer un successeur. Etonné de cette résistance à laquelle il ne s'attendoit pas, Grégoire, vivement pressé par l'Empereur, & par cela même intéressé à ménager le Roi d'Angleterre, crut devoir se désister de ses hautes prétentions, & bien loin de lancer l'anathême & la foudre, il mit tout en usage pour faire oublier à Guillaume qu'il avoit voulu l'insulter (1). Dans la suite, & dans des temps plus favorables, les successeurs de Grégoire vengerent le S. Siége de l'espece d'affront que lui avoit fait éprouver le peu d'égards du Conquérant. *Guillaume se brouille avec la Cour de Rome. 1077.*

Cependant, ni l'humiliation du Pontife de Rome, ni l'asservissement de la nation Angloise, ni la terreur que ses armes victorieuses avoient *Révolte de Robert, fils aîné de Guillaume. 1080.*

(1) Eadmer; Brady; Annales Saxones.

Sect. VI. Histoire d'Angleterre.

porté dans le sein de l'Ecosse, n'avoient pu procurer à Guillaume des jours heureux & tranquilles. Des chagrins domestiques ebranlerent sa constance & flétrirent son ame ; chagrins d'autant plus accablans, qu'il ne pouvoit en punir l'auteur sans s'exposer lui-même aux plus cuisans regrets. Excité par ses désirs ambitieux, & par les conseils de Philippe, Roi de France, Robert, l'aîné de ses enfans, impatient, autant que son pere l'avoit été dans sa jeunesse, de commander aux peuples, profitant des dissentions qui retenoient Guillaume en Angleterre, s'étoit révolté contre lui, & s'étoit emparé du Duché de Normandie. Plus irrité contre l'allié de son fils que contre son fils même, Guillaume se hâta de pourvoir à la sûreté de ses Etats, & passa la mer dans le dessein de porter le fer & la flamme au sein de la France. Il se rendit à Rouen, afin de hâter les apprêts de la vengeance qu'il méditoit contre Philippe. Mais pour donner le change à l'ennemi qu'il vouloit surprendre, il feignit de ne plus se mêler d'aucune sorte d'administration, & resta dans son lit pendant qu'il faisoit rassembler de toutes parts les troupes qui devoient composer son armée (1). Philippe, moins dissimulé, attribuant la retraite de Guillaume à un excès d'indolence, plaisantoit hautement sur sa conduite, & ne cessoit de demander aux Seigneurs Anglois & Normands qui étoient à sa Cour, dans quel temps ils pensoient que leur Roi accoucheroit, faisant allusion à la stature énorme de Guillaume, qui étoit d'une grosseur prodigieuse. Cette raillerie fréquemment répétée, fut rapportée au Roi d'Angleterre, qui, ayant mis fin à ses préparatifs, fit répondre à Philippe qu'aussi-tôt qu'il seroit en état de relever de ses couches, il iroit à Notre-Dame, où il se proposoit d'offrir dix mille lances en guise de cierges (2).

Guillaume ravage la France. 1086.

Pour remplir avec éclat cette menace, il se jeta dans le Vexin, où il commit les plus affreux ravages. Les habitans de Mantes ayant osé lui résister, il assiégea cette ville, la prit d'assaut, & après l'avoir livrée au pillage, il la réduisit en cendres : mais cette vengeance atroce tomba sur lui même. Soit pour jouir du spectacle barbare des pleurs des habitans, soit qu'il eût des ordres à donner, il s'approcha de quelques édifices dévorés par les flammes, & la chaleur du feu, jointe à celle des rayons du soleil, lui causa une fievre brulante. Cet accident n'eût peut-être point eu de suites fâcheuses, si Guillaume, pressé par l'ardeur de la fievre, & impatient de s'éloigner de Mantes, n'eût entrepris de franchir à cheval un très-large fossé. Il le franchit ; mais la secousse fut si vive, & le pommeau de la selle le frappa si rudement à l'estomac, que se sentant blessé mortellement, il ne songea plus qu'à déclarer ses dernieres dispositions, & à réparer, par de tardives largesses, les maux irréparables causés par ses injustices & ses nombreuses proscriptions. Il expira à Hermentrude près de Rouen, le 9 Septembre 1087, âgé, disent les uns, de soixante-un an, & suivant quelques autres, de soixante-

Sa mort. 1087.

(1) Ingulfe.
(2) Ord. Vital. Polydore ; Virgile ; Guill. de Malmesb,

quatre ;

Histoire d'Angleterre.

quatre, après un regne glorieux & tyrannique de 21 ans comme Roi d'Angleterre, & de cinquante-six ans comme Duc de Normandie. Son corps fut porté à Caen, pour y être inhumé dans l'église du monastere de S. Etienne, qu'il avoit fait bâtir. Comme le convoi entroit dans la ville, le feu prit à quelques maisons : chacun courut pour l'éteindre, & les Religieux de S. Etienne resterent seuls pour conduire le corps de leur fondateur. Au moment qu'on alloit l'inhumer, un Bourgeois de Caen, nommé Ascelin, s'écria, en s'adressant aux Prélats, qu'il leur défendoit d'enterrer le corps dans ce lieu, dont l'emplacement avoit été occupé par la maison de son pere, & saisi injustement par Guillaume, qu'il dénonçoit devant le souverain Juge pour répondre sur cet acte d'oppression (1). On vérifia le fait, & les Evêques promirent de le dédommager. Quand on voulut mettre le corps en terre, la fosse se trouva trop petite. On y enfonça par force le cercueil ; il se rompit, le cadavre creva, & l'infection fit déserter tous ceux qui assistoient aux obseques.

Ses qualités.

Tel fut le regne de Guillaume, encore n'est-ce là que le récit d'une partie de ses actions, de celles seulement qui eurent le plus d'influence sur le malheur des peuples soumis à ses iniques Loix. Contraints, par la nature de cet Ouvrage, de nous renfermer dans les bornes d'une analyse, ces actions nous ont paru suffisantes pour donner une idée de la dureté de son cœur & de la sévérité de son caractere. Nous avons pensé qu'il seroit inutile d'entrer dans l'affligeant détail des crimes dont il se souilla ; des moyens violens qu'il prit pour asservir la nation Angloise ; du soin particulier qu'il eut de l'humilier ; de l'insultante défense qu'il fit de ne plus se servir de la Langue nationale, & de lui substituer, soit dans les Ecoles, soit au Barreau & à la Cour, la Langue Françoise. Nous n'avons pas cru devoir nous arrêter sur ses déprédations, ni sur les provinces entieres qu'il envahit, & qu'il sacrifia à ses amusemens ; car qui ne sait que, peu content des vastes forêts que les Rois ses prédécesseurs possédoient en Angleterre, il résolut d'en planter une près de Winchester, où il tenoit sa Cour, & que, pour remplir ce projet, il dévasta une campagne fertile d'environ trente milles d'étendue, chassa les habitans de leurs foyers, s'empara de leurs biens, démolit même les églises, renversa les monasteres, &, pour tout dédommagement, fit publier des Loix par lesquelles il étoit défendu à tous les sujets sans distinction, de chasser dans aucune de ses forêts ? Enfin nous n'avons pas cru devoir parler de la rigueur avec laquelle il faisoit arracher les yeux de quiconque étoit convaincu ou seulement accusé d'avoir tué un cerf, un sanglier ou même un lievre (2). Du reste, Guillaume eut quel-

(1) Polydore Virgile ; Brompton.

(2) Toutes ces atrocités paroissent incroyables ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que Guillaume, cet homme de sang, ait trouvé de nos jours un apologiste zélé dans un Historien de la Grande-Bretagne. Pourra-t-on jamais croire que l'oppresseur des Anglois ait été proposé, par un Anglois, comme le modele des Rois ? Nous passons à M. Barrow d'avoir admiré les grandes qualités du Conquérant, sa

SECT. VI. *Histoire d'Angleterre.*

ques qualités recommandables dans un Souverain. Il fut actif, habile, prudent, brave, intrépide, grand guerrier. Son bonheur & ses armes le rendirent illustre; mais il fut le plus dur & le plus violent des despotes. Avare, impitoyable, il fut le fléau de ses peuples, & son regne ne peut être comparé qu'à celui de Tibere, si l'on ne considere que son adresse & sa perfide dissimulation, ou à ceux des Néron & des Caligula, pour peu que l'on songe à ses crimes, à ses rapines, & aux meurtres qu'il ordonna, soit pour assouvir son humeur sanguinaire, soit pour satisfaire son insatiable avidité. Il laissa trois enfans de Mathilde son épouse; Robert, qu'il priva de la couronne; Guillaume, auquel il transmit ses Etats, & Henri son troisieme fils, auquel il ne laissa qu'un revenu de cinq mille marcs, & les biens de Mathilde. Il eut encore cinq filles; Cécile, Abbesse d'un monastere à Caen; Constance, qui épousa Alain Fergeant, Duc de Bretagne; Adda, femme d'Etienne, Comte de Blois, dont le fils, aussi nommé Etienne, monta par la suite sur le trône d'Angleterre; Marguerite, qui mourut dans l'enfance; & Eléonore, qui épousa Alphonse, Roi de Galice.

Guillaume II, surnommé le Roux.

Guerrier plein de valeur, mais cruel, inaccessible à la voix de l'humanité, Guillaume II eut tous les vices de son pere sans posséder aucune de ses qualités. L'Angleterre eût été trop heureuse si Robert, le premier des fils du Conquérant, fût monté sur le trône; mais les dernieres résolutions du Duc de Normandie prévalurent sur les droits que la naissance donnoit à Robert, & il se vit exclu par les intrigues de Lanfranc, Archevêque de Cantorbery, qui seconda avec tant d'art les désirs de Guillaume, que celui-ci réunit les suffrages de la Nation, & prit le sceptre aussi paisiblement que si le dernier Roi eût joui légitimement de la puissance souveraine (1).

Odon forme une conspiration contre Guillaume.

Mais à peine il fut couronné, qu'Odon, Evêque de Bayeux, devenu premier Ministre de Robert, à la tête des partisans de ce Prince, forma une conjuration contre le nouveau Souverain, dont le succès paroissoit infaillible. Par malheur pour l'Etat, le secret fut mal gardé. Lanfranc en fut instruit, & avant que Robert eût pu se joindre aux factieux, le Roi les dispersa, & fit arrêter l'Evêque de Bayeux.

Tyrannie de Guillaume. 1088.

Tranquille possesseur de la couronne, Guillaume s'abandonna sans retenue à la vile passion qui le dominoit, à l'avarice la plus insatiable. Dans la vûe d'ajouter aux trésors que son pere avoit laissés, il employa les moyens les plus odieux, surchargea ses peuples d'impôts, rançonna les Ecclésiastiques, & fit saisir à son profit les bénéfices vacans, qu'il ne remplit ensuite qu'après les avoir ruinés. Au lieu d'adoucir les Loix contre la chasse, il en fit publier une nouvelle qui condamnoit à mort tout

valeur, sa profonde politique, ses talens, son génie; mais nous ne concevons pas comment M. Barrow a pu appercevoir dans l'ame d'un semblable Tyran des vertus qu'il détesta d'autant plus fortement, qu'elles étoient directement opposées à la méchanceté & à la perfidie de son caractere.

(1) Hoveden; Eadmer; Brompton; Daniel.

homme convaincu d'avoir tué une bête fauve (1). Ces vexations le firent abhorrer; mais la Nation n'osoit se plaindre, tant le joug de l'oppression étoit dur & accablant. Lanfranc lui-même, révolté de la conduite du Tyran, crut pouvoir hasarder quelques légeres remontrances; mais Guillaume, sans égard aux obligations essentielles qu'il lui avoit, le punit par l'exil, qui fut prolongé jusqu'à la mort de l'Archevêque. Délivré de cet incommode censeur, Guillaume ne mit plus de bornes à ses penchans vicieux. Il ordonna un nouveau dénombrement de toutes les terres & domaines du Royaume; & dans tous les endroits où il jugea que le Terrier du Conquérant les estimoit au dessous de leur valeur, il augmenta les taxes à proportion. L'auteur & l'exécuteur de ces nouvelles exactions, étoit un nommé Ralf Flambard, fils d'un Prêtre de Bayeux, qui, ayant acheté la confiance de Guillaume par la haine & l'aversion du peuple, fut placé dans le Conseil. Ardent à servir l'avarice & la tyrannie du Roi, il vit bientôt se former un complot contre ses jours. Gerold, homme hardi & entreprenant, attira ce Ministre dans un vaisseau, sous prétexte de le conduire à la maison de Maurice, Evêque de Londres, dont il avoit été Chapelain; mais aussi-tôt qu'il y fut entré, on leva l'ancre & on gagna la pleine mer. Deux hommes apostés pour assassiner Ralf, étoient près d'exécuter leur dessein lorsqu'il s'éleva une furieuse tempête qui mit le vaisseau en danger de périr; ce qui fut regardé, dans ces temps de superstition, comme une marque de la protection céleste sur le Ministre. Il profita habilement de la circonstance, séduisit Gerold par son éloquence, lui persuada de le faire mettre à terre, se fit donner des gardes de la garnison la plus prochaine, & revint en triomphe à Londres, où il reçut de nouvelles preuves de la faveur & de l'affection du Roi (2).

1089.

Attentat contre la vie de son Ministre Ralf.

Conspiration contre le Roi.

Malgré le peu de succès de cette tentative contre le Ministre, plusieurs Prélats & Seigneurs, irrités du gouvernement despotique de Guillaume, formerent une nouvelle conspiration pour se délivrer de sa tyrannie; mais à peine leur projet étoit conçu, qu'il fut renversé par l'activité de Ralf, qui gagna quelques-uns des conjurés, sous promesse qu'ils auroient leur grace. Le plus grand nombre fut banni, & les principaux, après avoir subi une dure captivité, furent traînés au supplice.

Entreprise de Guillaume sur la Normandie.

Son avidité satisfaite, & ne craignant plus le poignard des conjurés, Guillaume le Roux, sous prétexte de se venger des attentats de son frere Robert, mais dévoré du désir d'usurper le Duché de Normandie, passa la mer, & vint attaquer Robert dans le sein de ses Etats. Ses armes ne furent point heureuses. Secondé par son frere Henri, Robert repoussa le Roi d'Angleterre, qui crut gagner beaucoup en terminant cette guerre par un traité, dans lequel il fut stipulé que celui des deux freres qui

(1) Ce fut lui qui introduisit la coutume de couper le dessous des pieds aux chiens, ou de les mutiler, pour exclure totalement le peuple de cet amusement. *Henr. Huntington.*

(2) Ord. Vital. Guill. de Malmesb.

mourroit le premier, laisseroit ses Etats au survivant (1). Si les articles de cet accommodement furent agréables au Roi & au Duc, ils déplurent beaucoup à Henri, dont les intérêts n'étoient entrés pour rien dans le traité. Irrité de cette espece de mépris, il résolut de se faire justice par les armes; & en conséquence il se rendit maître, par surprise, du Mont S. Michel. Robert, qui ne vouloit pas perdre une place si importante, engagea Guillaume à lui donner du secours pour réduire le château situé sur un roc inaccessible, baigné de la mer, & que la marée

1091. entouroit deux fois par jour. Le Roi d'Angleterre, quoiqu'il n'eût aucun intérêt dans cette affaire, accompagna son frere à ce siége; mais il y

Il court risque de perdre la vie.

courut risque de perdre la vie. Voyant deux cavaliers sortis de la place, & suivant les mouvemens de son caractere impétueux, il va les attaquer avec furie. Au premier choc son cheval est tué, & il se trouve embarrassé dessous sans pouvoir se retirer. Un des cavaliers étoit prêt à le tuer; mais il l'arrête en criant : » Je suis le Roi d'Angleterre «. A ce cri, le cavalier baisse la pointe de son épée, s'approche du Roi avec respect, & l'aide à se relever. On présente à Guillaume un cheval frais, sur lequel il remonte aussi tôt. Ce Prince faisant réflexion sur l'action du cavalier : » Sais-moi, lui dit-il, je veux récompenser ta valeur, & te » prendre désormais pour mon Chevalier «. Cependant le siége tiroit en longueur, & même la place paroissoit imprenable, lorsque Henri, réduit à une extrême disette d'eau douce, fit prier Robert de lui en envoyer, & de s'attacher plutôt à le vaincre par les armes que par la soif. Le Duc, naturellement généreux, lui accorda sa demande, permit à la garnison de prendre autant d'eau qu'elle en auroit besoin, & envoya un tonneau de vin pour l'usage de son frere. Guillaume n'approuva point cette générosité de Robert, la taxa même de folie; mais celui-ci lui répondit que la guerre qu'ils avoient avec Henri ne devoit pas détruire les principes de l'affection naturelle, & qu'ils pouvoient vivre assez long-temps pour avoir besoin en quelque occasion du secours de leur frere. Enfin le château se rendit après un long siége, & Henri se retira en Bretagne, où il resta quelque temps abandonné de presque tous ses partisans.

Entreprise du Roi d'Ecosse.

Pendant que Guillaume II étoit ainsi occupé en Normandie, l'Angleterre se voyoit menacée par Malcolm, Roi d'Ecosse, qui, déterminé à recouvrer par les armes les provinces que Guillaume I lui avoit enlevées, s'étoit jeté dans le Northumberland, qu'il mettoit à feu & à sang. Guillaume se hâta de repasser en Angleterre; Malcolm n'osant l'attendre, se retira dans son Royaume : les Anglois l'y suivirent, & au lieu de succes, n'y essuyerent que des pertes. Heureusement pour Guillaume le Roux, Edgar-Atheling se rendit médiateur entre les deux Puissances, & la paix que le Roi d'Ecosse voulut bien accorder, dégagea celui d'Angleterre de la situation la plus inquiétante (2).

(1) Flor. de Worm. Ord. Vital. Guill. de Malmesb.
(2) Roger de Hoveden; Brompton.

Histoire d'Angleterre.

Maladie de Guillaume.

Ces défaites, au lieu d'adoucir la dureté du caractere de Guillaume, ne firent que l'aigrir, & il ne rentra dans son Royaume que pour en opprimer les habitans. Il foula le peuple, abusa insolemment de la terreur que ses cruautés inspiroient : les citoyens les plus utiles furent sacrifiés à ses caprices & à son avarice. La Nation crut enfin toucher au moment de sa délivrance ; le tyran qui l'accabloit fut attaqué d'une maladie très-dangereuse ; & aussi lâche alors qu'il s'étoit montré barbare & inflexible, il donna les marques les plus éclatantes de douleur & de repentir. Il promit hautement de réparer les maux qu'il avoit faits, si le Ciel daignoit lui rendre la santé : il l'obtint, & avec elle il reprit tous ses vices, désavoua les promesses que la crainte de la mort lui avoit arrachées, & s'abandonna de nouveau aux excès les plus révoltans.

Nouvelle tentative du Roi d'Ecosse. 1094.

Malcolm, profitant de la conduite scandaleuse du Roi d'Angleterre, & des mécontentemens que causoient ses vexations, attaqua, pour la seconde fois, les Etats de Guillaume, qui, à la premiere nouvelle qu'il reçut de cette invasion, jura de se venger, & envoya contre les Ecossois le Comte de Mowbray, l'un des plus habiles Généraux de son siecle. Mowbray ne tarda point à joindre les ennemis ; la bataille qu'il donna fut fatale au Roi d'Ecosse, qui resta sur le champ de bataille avec son fils & la meilleure partie de son armée (1).

Troubles dans le pays de Galles.

Ce succès n'intimida point les Gallois, qui, depuis quelque temps, ne cessoient d'insulter les frontieres de l'Angleterre. La défaite des Ecossois, loin d'arrêter les courses des Gallois, ne fit au contraire qu'enhardir leur audace ; mais ils furent repoussés par les Lieutenans de Guillaume le Roux ; & pendant qu'ils alloient se cacher dans les forêts & les montagnes de Galles, le Roi d'Angleterre, assuré de mettre ses Etats à l'abri de nouvelles invasions, fit construire sur les frontieres de ce peuple entreprenant, des forts & des citadelles, où il laissa des garnisons qui, pouvant se rassembler au premier signal, étoient toujours en état d'arrêter & de disperser les Gallois qui oseroient tenter de nouvelles invasions.

Guillaume entre en Normandie.

Ces succès, ces victoires illustrerent sans doute le regne de Guillaume ; mais c'étoit par les talens & la valeur de ses Généraux qu'il avoit triomphé des ennemis, & non par lui-même ; car depuis son avénement au trône, il n'avoit commandé son armée qu'une fois seulement en Normandie, où il n'avoit éprouvé que des revers. Cependant le bonheur de ses armes excita son ambition, & n'aspirant plus qu'au titre de Conquérant, il forma le dessein de s'emparer de la Normandie, contre la foi du traité, par lequel il avoit juré de laisser à son frere Robert la paisible jouissance de cette souveraineté. Le desir de s'élever au même

(1) M. Smolett raconte différemment la mort de ce Prince. Ayant entrepris le siége d'Alnwick, il le poussa avec vigueur, & réduisit bientôt la place à la derniere extrémité. Alors le Gouverneur, nommé *Morel*, demanda à capituler, présenta les clefs au Roi à la pointe d'une épée, la lui enfonça dans l'œil, le tua sur la place, & fit tuer en même temps son fils Edouard.
Histoire d'Angleterre, tom. 3, p. 3[illegible].

Sect. VI. Histoire d'Angleterre.

degré de puissance auquel son pere étoit parvenu, lui fit aussi-tôt chercher les moyens d'exécuter ce projet d'usurpation. Robert, informé de ses vûes, implora le secours de Philippe, Roi de France, qui, s'étant joint à son vassal, mit la Normandie à l'abri des tentatives des Anglois. Trop foible pour lutter contre un tel ennemi, Guillaume agit & négocia avec tant d'adresse auprès de Philippe, qu'il parvint à le détacher des intérêts de son frere, & celui-ci resta seul exposé à tous les dangers d'une guerre inégale. Déjà tous les préparatifs pour l'invasion de la Normandie étoient faits, & il ne manquoit plus à Guillaume le Roux, pour s'assurer de la conquête qu'il avoit méditée, qu'un objet, sans lequel il ne peut y avoir ni conquête ni guerre. Les trésors du Roi d'Angleterre étoient épuisés, & les citoyens opprimés ne pouvoient plus fournir aux impôts que l'on exigeoit d'eux. Guillaume, dans la vûe de se procurer les fonds nécessaires, eut recours à un moyen singulier & jusqu'alors inusité. Il ordonna au Régent qu'il avoit laissé dans ses Etats de lever promptement une armée de vingt mille hommes, & de la faire marcher incessamment vers les ports du Royaume. Lorsque cette armée fut prête à s'embarquer, le Régent déclara de la part de Guillaume, que tous ceux qui voudroient s'en retourner seroient libres de se dégager moyennant une contribution de six schellings par tête. Des vingt mille soldats forcément enrôlés, il n'y en eut pas un qui ne se hâtât d'acheter son congé; en sorte que dans un même jour cet expédient produisit une somme de dix mille livres sterlings.

Révolte du Comte de Mowbray. 1095.

Mais tandis que Guillaume, ne voyant plus d'obstacles à son usurpation, se flattoit de réunir bientôt le titre de Duc de Normandie à celui de Roi d'Angleterre, un événement imprévu l'obligea de suspendre l'exécution de ses projets pour voler dans ses Etats. Le Comte de Mowbray, irrité de l'ingratitude de son Souverain, avoit pris les armes, & secondé par les Gallois, il ravageoit sa patrie, qu'il avoit défendue jadis avec tant de valeur. Guillaume II ne fut pas plus tôt arrivé sur les côtes Britanniques, que, rassemblant toutes les troupes qu'il avoit laissées dans le Royaume, il marcha contre le Comte de Mowbray, le combattit, remporta la victoire, fit le Comte prisonnier, l'enferma, fit périr tous les autres rebelles, poursuivit les Gallois, s'engagea fort imprudemment dans les montagnes de Galles, tomba dans une embuscade que ses ennemis lui avoient dressée, vit périr toute son armée, eut de la peine à sauver sa vie par une fuite honteuse & précipitée, & remit, malgré lui, sa vengeance à des temps plus heureux (1).

Robert, Duc de Normandie, entreprend le voyage de la Palesti-

Un esprit de vertige qui se répandit alors dans toutes les contrées de l'Europe, & dont le S. Siége & Guillaume eurent seuls l'art de profiter, engagea le Duc Robert à un acte de démence dont il n'eut dans la suite que trop lieu de se repentir. Cet esprit de vertige fut la croisade publiée dans le Concile de Clermont, par le Pape Urbain II, qui embrasa de son zele fanatique toute la Chrétienté. Le Duc Robert, aussi

(1) Orderic; Vital. Huntingdon.

ne, & engage ses Etats à Guillaume.

crédule & superstitieux qu'il étoit généreux & brave, fut l'un des premiers à se déclarer pour cette malheureuse & folle expédition; mais comme il manquoit d'argent, & que sa bienfaisance ne lui permettoit pas de fouler ses sujets, il eut la foiblesse d'engager à son frere le Duché de Normandie pour une assez modique somme. Guillaume le Roux se hâta d'accorder à Robert les secours qu'il lui demandoit; en sorte que l'acquisition de cette souveraineté ne lui couta que la peine de mettre sur les Anglois une nouvelle imposition.

Expédition de Guillaume dans le pays de Galles.

Encouragé par le succès de toutes ses entreprises, le Roi d'Angleterre revint à son ancien projet contre les Gallois, qu'il résolut d'exterminer. Dans cette vûe, il fit, aussi secrétement qu'il lui fut possible, tous les préparatifs nécessaires pour cette expédition; & dès que son armée fut rassemblée, elle se jeta dans le pays de Galles, où il ne se doutoit 1096.
point de trouver de la résistance. Il se trompa : les Gallois, instruits de ses desseins, s'étoient retranchés dans des lieux escarpés & du plus difficile accès. De là ils écraserent l'armée Angloise, qui périt presque entiere sous une nuée de fleches & de pierres que, du sommet de leurs montagnes, les ennemis lançoient impunément. Cette défaite eût dû décourager Guillaume II; elle ne fit que l'irriter. Déterminé lui même à périr ou à vaincre, il substitua la ruse à la force qui commençoit à lui manquer. Par ses bienfaits & ses promesses, il corrompit Owen, Seigneur Gallois très-riche, & frere des Rois Griffith & Cadogan. Le traître découvrit à Guillaume une route sûre & facile pour pénétrer dans le pays (1), qui livré aux Anglois par cette perfidie, fut dévasté, mis au pillage, & la plus grande partie de ses habitans massacrés.

L'Ecosse éprouva, peu de temps après, la supériorité des armes de Guillaume, qui, remportant une victoire éclatante, eut la gloire de disposer du sceptre en faveur des enfans de Malcolm, exclus du trône par le cruel Donald. Cette guerre étoit à peine terminée, que Guillaume 1097
reçut la nouvelle de l'invasion du Maine par le Comte de la Fleche. & suiv.
Le Roi d'Angleterre partit à l'instant même; &, malgré les vents & l'orage qui menaçoient d'engloutir son vaisseau (2), il gagna les côtes de France, débarqua, vola vers le Maine, surprit le Comte de la Fleche, le battit, & le fit prisonnier.

Cette suite de victoires rendit le nom de Guillaume redoutable chez toutes les Puissances Européennes : il se fût couvert de gloire si à tant de valeur il eût pu réunir même les vertus les plus communes; mais ses succès ne sembloient au contraire qu'ajouter à l'énormité de ses vices, aux excès de son iniquité, de ses vexations; & si l'éclat de ses victoires le faisoit redouter de ses voisins, son autorité oppressive le rendit le

(1) Hoveden; Guill. de Malmesbury.

(2) On dit que pendant cette tempête, le Pilote effrayé représenta au Roi le péril évident qu'il couroit, & la nécessité de rentrer dans le port pour éviter le naufrage. Guillaume rit de sa frayeur, & pour le rassurer lui dit d'un ton railleur : » Va, tu n'a jamais ouï dire qu'aucun Roi se soit noyé «. Ce fut peu de temps avant cette expédition qu'il fit bâtir la vaste salle de Westminster.

Sect. VI. [illegible] de ses peuples, qui se livrerent aux plus vifs transports de joie lorsqu'un accident imprévu vint terminer sa tyrannie & ses déprédations. Un jour qu'il chassoit dans une vaste forêt usurpée par son pere sur ses sujets, il reçut dans le cœur un coup de fleche que Tyrrel son favori avoit lancée sur un cerf, & qui atteignit le Roi, soit qu'elle lui fût renvoyée par quelque arbre contre lequel Tyrrel l'avoit mal-adroitement dirigée. Guillaume II expira sur le champ, dans la quarante-quatrieme année de son âge, & la treizieme de son regne, sans laisser d'enfans légitimes. Des paysans en passant par la forêt, trouverent le corps de ce Prince, qu'ils transporterent à Winchester, où il fut enterré sans cérémonie sous la tour de la Cathédrale, & même avec peu de décence, puisqu'aucun de ses Courtisans n'assista à ses funérailles (1), & qu'il ne fut regretté de personne.

Henri I, Troisieme fils de Guillaume le Conquérant, Henri n'avoit que des prétentions éloignées à la Couronne Britannique, & le sceptre appartenoit de droit à Robert son frere aîné, après la mort de Guillaume le Roux, suivant les articles du traité conclu entre les deux freres, & ratifié par les principaux Seigneurs des deux pays. Mais Henri se trouvoit pour lors en Angleterre, & Robert étoit encore dans la Palestine, où l'avoit entraîné ce fanatisme devorant, qui, dans ces temps de superstition, engageoit la plupart des guerriers de l'Europe à aller engraisser de leur sang les champs stériles des lieux Saints. Les lauriers que Robert avoit moissonnés, sa valeur, ses actions héroïques, lui avoient acquis tant d'estime, de considération & de célébrité, que les Croisés victorieux lui avoient offert le sceptre de la Palestine; offre brillante & glorieuse qu'il eût vraisemblablement acceptée, si, dans le même temps, il n'eût point reçu la nouvelle de la mort de Guillaume II. Persuadé, comme il devoit l'être, de la légitimité de ses droits au trône d'Angleterre, il refusa le diadême qu'on lui présentoit, & hâta son retour en Europe. Mais pendant qu'il se disposoit à venir régner sur les Anglois, Henri forçoit la Nation à le reconnoître pour Roi.

A peine Guillaume fut descendu dans le tombeau, que ce jeune ambitieux se rendit à Winchester, ordonna au Comte de Breteuil de lui remettre les clefs du trésor royal. Plus surpris qu'intimidé, Breteuil lui répondit que la couronne appartenant incontestablement à Robert, il ne connoissoit point d'autre Maître, & que c'étoit à lui seul qu'il remettroit ces clefs. Henri, vivement irrité, alloit user de violence, lorsque quelques Seigneurs accoururent au bruit de la dispute, & épousant, suivant l'ancien & lâche usage des Courtisans, la cause du plus fort, obligerent Breteuil de livrer le trésor. Quelques-uns de ces vils flatteurs rassemblerent la populace, & Henri, proclamé Roi dans cette assemblée tumultueuse, se rendit dès le jour même à Londres, où il se fit couronner dans l'abbaye de Westminster. La précipitation de ce couronnement décéloit l'illégitimité des droits de l'usurpateur, qui, dans la vue de se

(1) [illegible] de Malmesb. Contin; Brompton; [illegible].

concilier

Histoire d'Angleterre.

concilier les vœux de la Nation, & de balancer la haute estime qu'on avoit jusqu'alors témoignée à Robert, s'attacha, autant qu'il fut en lui, les citoyens par les graces & les bienfaits. Il ne se contenta point d'abolir les abus & les injustices qui avoient prévalu sous le regne de Guillaume le Roux. Il donna une charte nouvelle, dans laquelle il rétablit & confirma les anciens priviléges dont les Anglois avoient été si cruellement dépouillés par les deux Guillaumes; &, pour se rendre le Clergé favorable, il rendit aux églises toutes leurs immunités, supprima une partie des impôts, étendit, presque jusqu'à l'indépendance, les antiques prérogatives de la liberté Britannique, & parut ne se réserver d'autre droit, d'autre pouvoir que celui de faire du bien. Il prévint & combla le désir des Anglois en faisant revivre les Loix d'Edouard (1), tombées en désuétude, abrogées & comme abolies par la tyrannie des regnes précédens. Ce dernier trait de bienfaisance pénétra les citoyens, qui, regardant Henri comme le restaurateur de la liberté nationale, ne mirent point de bornes à la vivacité de leur reconnoissance, & lui jurerent l'attachement le plus inviolable.

Il réforme les abus, & agrandit les priviléges.

Ce n'étoit point assez de tromper ses sujets par ces dehors de justice, de désintéressement & de magnanimité; Henri vouloit encore achever de les séduire par l'apparence des vertus les plus opposées à son caractere & les plus incompatibles avec ses goûts. Jusqu'alors il avoit donné des exemples fréquens d'inconduite & de débauche. Entraîné par son penchant irrésistible pour les femmes, il n'avoit pris nul soin de cacher ses intrigues & son commerce avilissant avec des hommes sans mœurs & des femmes perdues; mais dès les premiers jours de son regne il afficha une austérité plus frappante que ne l'avoit été son ancien genre de vie. Il rompit toute liaison avec les compagnons de ses plaisirs & les objets de ses amusemens; il parut tout ce qu'il n'étoit point, sage, modéré, vertueux, indulgent pour les autres & sévere à lui-même. Avec moins d'art, il eût facilement trompé ses crédules sujets. Mathilde, petite-fille de Malcolm III par Marguerite & Edgar-Atheling, avoit été amenée d'Ecosse en Angleterre, & élevée à Winchester dans un couvent. Ce fut sur cette jeune Princesse qu'Henri jeta les yeux, & qu'il se proposa d'épouser, non à cause de sa beauté, de ses vertus, qui la rendoient l'ornement de son sexe, mais parce que, réunissant le sang royal de Normandie & d'Angleterre, elle pourroit légitimer en quelque sorte l'illégalité de l'élévation de Henri. Une difficulté s'opposoit à cette union: Mathilde avoit pris le voile de Religieuse à Winchester; & quoiqu'elle n'eût point fait encore de profession, elle n'en étoit pas moins engagée à la vie monastique. Henri eut peu de peine à applanir cet obstacle: il venoit d'accorder des priviléges au Clergé; & les Ecclésiastiques, ne cherchant que l'occasion de lui marquer leur reconnoissance, déclarerent, dans un Concile assemblé à Lambeth, Mathilde libre de tout engagement. Henri l'épousa peu de

Il épouse Mathilde, fille de Malcolm, Roi d'Ecosse.

(1) Math. Paris.

SECT. VI. *Histoire d'Angleterre.*

jours après, au bruit des applaudissemens & de l'acclamation du peuple (1).

Tentatives du Duc Robert pour soutenir ses droits à la couronne.

1101.

Quelques jours avant la célébration de ce mariage, le Duc Robert, de retour de la Palestine, étoit rentré dans ses Etats de Normandie; & ulcéré de la perfidie de son frere Henri, il avoit juré hautement de se venger avec éclat dès qu'il le pourroit. Par le succès de ses armes, & l'exercice habituel des plus éminentes vertus, Robert s'étoit fait en Europe le plus grand nom. La disposition qu'il annonçoit de reprendre par la force le trône que l'injustice lui avoit ravi, lui amena de tous côtés des partisans & des soldats. Les principaux Seigneurs de Normandie embrasserent sa cause, & une partie même des citoyens les plus distingués de la Grande-Bretagne promirent de se déclarer pour lui aussitôt qu'il paroîtroit. Encouragé par le nombre & le crédit des factieux, Robert ne songea plus qu'à hâter les préparatifs de l'invasion qu'il méditoit. Henri, connoissant la valeur d'un tel concurrent, & les dispositions de la Nation Britannique, eut recours à S. Anselme, Archevêque de Cantorbéry, qui se chargea de la pénible tâche de médiateur entre le Roi & ses sujets. La médiation d'Anselme ne ramena personne, & la moitié de la flotte que Henri avoit armée pour s'opposer à la descente des Normands, se déclara hautement en faveur du Duc, & refusa de le combattre. Il ne restoit donc plus à Henri que le peuple, encore enivré des bienfaits & des fausses vertus de son Roi. Ce fut aussi parmi le peuple que l'usurpateur leva une armée aussi forte par le nombre qu'elle étoit peu redoutable par la valeur & l'expérience. Saint Anselme se signala par son zele, ses soins & sa prodigalité : il ouvrit ses coffres, arma ses vassaux, exhorta ses amis, sollicita si vivement les Seigneurs, que plusieurs se laissant persuader, se déterminerent pour le parti le plus injuste.

Robert descend à Portsmouth; accommodement.

Cependant le Duc de Normandie étoit descendu à Portsmouth, suivi d'une petite troupe de Normands; il avoit cru qu'au moment où il paroîtroit, les Anglois s'empresseroient de grossir son armée, & que ses anciens amis se hâteroient de lui amener des secours. Il jugeoit des autres par lui-même : il se trompa. Ses timides amis, craignant pour leur fortune s'ils se déclaroient en sa faveur, l'abandonnerent. Robert ne se manqua point à lui-même; &, peu sensible à ce trait de lâcheté, il résolut de tenter la fortune & de hasarder une bataille, quelque inférieures que fussent ses forces à celles de son frere. Toutefois Henri I, peu assuré de la fidélité de ses sujets, & n'ignorant point les sentimens de la Nation pour le Duc, n'étoit pas sans inquiétude, & craignoit, autant que son frere, les suites d'un combat qui, s'il étoit vaincu, le précipiteroit du trône sans espoir d'y jamais remonter. De son côté, Robert, quoique déterminé à tout hasarder, ne redoutoit pas moins les dangers d'une défaite qui ne lui laisseroit plus ni retraite, ni espoir, ni ressources. Agités par ces inquiétantes idées, les deux concurrens étoient

(1) Eadmer.

Histoire d'Angleterre.

prêts à en venir aux mains, lorſqu'Anſelme, ſecondé par les Prélats & les Seigneurs des deux armées, offrit aux deux rivaux ſa médiation, & négocia avec ſuccès un traité de pacification également déſiré des deux côtés. Par ce traité, il fut ſtipulé que Robert renonceroit à tous ſes droits ſur la couronne d'Angleterre, à condition que Henri lui payeroit annuellement une ſomme de trois mille marcs d'argent, qu'il évacueroit toutes les places qu'il avoit en Normandie, & qu'enfin les partiſans des deux Princes ſeroient rétablis dans les emplois, les dignités & les biens qu'ils poſſédoient ſoit en Angleterre, ſoit en Normandie (1).

Révolte du Comte d'Arundel. 1102.

Robert, dont l'ame généreuſe n'étoit point ſuſceptible de haine, ſe réconcilia ſincérement avec ſon frere, & reſta deux mois à ſa Cour avant que de s'en retourner dans ſes Etats. Henri, au contraire, incapable de pardonner, ne put diſſimuler ſes projets de vengeance contre les partiſans de Robert, qu'autant qu'il crut devoir feindre pour agir avec plus de certitude & punir avec plus de rigueur. Sa premiere victime fut Robert de Belleſme, Comte d'Arundel & de Shrewsbury, l'un des plus puiſſans Seigneurs d'Angleterre. Le Roi fit porter contre lui une accuſation formée de quarante-cinq articles, & le Comte ne pouvant ignorer qu'on avoit réſolu ſa perte, arma ſes vaſſaux, & leva l'étendard de la rebellion. Mais après quelques actes d'hoſtilité, il fut obligé de s'en remettre à la clémence du Prince, qui, le dépouillant de tous ſes biens, lui accorda un ſauf-conduit pour paſſer en Normandie, où le malheureux exilé alla porter ſon infortune & ſon reſſentiment. Les Comtes de Lancaſtre, de Montgommery, de Pembrock, Robert de Pontefract, & Robert de Malet, Chefs de la Nobleſſe Angloiſe, & les particuliers les plus riches de l'Etat, furent également dépouillés de leurs biens & bannis du Royaume; en ſorte que, par ce coup d'autorité, ou, ſi l'on veut, de tyrannie, le Roi abaiſſa pour jamais la puiſſance des Nobles, auxquels Guillaume le Conquérant avoit diſtribué les terres d'Angleterre avec une telle profuſion, que dix ou douze de ces Seigneurs réunis pouvoient faire chanceler leur Souverain ſur le trône (2). Par cette même voie, Henri partageant les dépouilles de ces Seigneurs à ſes partiſans les moins riches, s'aſſuroit de leur attachement, & ſubſtituoit à des rivaux dangereux des ſujets fideles & reconnoiſſans.

Dureté de Henri envers le Duc de Normandie. 1103.

Cependant le Duc Robert, qui rempliſſoit avec exactitude les conditions qu'il avoit acceptées, étonné de la négligence de ſon frere à rétablir, ainſi qu'il l'avoit promis, les Seigneurs dans leurs biens, paſſa en Angleterre pour demander l'exécution de cette clauſe. Henri, qui n'avoit plus à craindre la défection des Grands qu'il venoit d'abaiſſer, reçut avec hauteur les remontrances de ſon frere, le menaça d'attenter à ſa liberté, parut même ſi diſpoſé à effectuer ſes menaces, que Robert ſe crut trop heureux d'obtenir la permiſſion de retourner en Normandie, en ſe déſiſtant de la demande qui l'avoit attiré à Londres, & en cédant

(1) Flor. Wighorn Chron. Sax. Orderic Vital.
(2) Dugdalis; Baronage; Orderic Vital.

SECT. VI. *Histoire d'Angleterre.*

au Roi le revenu annuel des trois mille marcs d'argent ſtipulés par le traité de pacification (1).

Disputes au ſujet des investitures.

Henri I fut moins heureux dans les tentatives qu'il fit contre les priviléges qu'il avoit confirmés & étendus en faveur des égliſes & du Clergé lors de ſon couronnement. Il prétendit que c'étoit à lui ſeul qu'appartenoit le droit d'établir par l'inveſtiture les Evêques & les Abbés. Anſelme, qui avoit rendu à ce Prince des ſervices ſi importans au préjudice de l'héritier légitime de la couronne, réſiſta fortement dans cette occaſion, & porta ſes plaintes au Pape, qui, jugeant en faveur de l'Evêque, défendit au Roi de s'arroger un droit qui offenſoit les priviléges des Eccléſiaſtiques, bleſſoit directement l'Egliſe, &, par une conſéquence familiere au S. Siége, les Loix les plus ſacrées de la Religion. Ulcéré du jugement du Souverain Pontife, Henri I ordonna à S. Anſelme de recevoir de lui l'inveſtiture, ou de ſortir du Royaume. Anſelme, protégé par le Pape, répondit qu'il n'acceptoit aucune de ces deux conditions, qu'il ne recevroit pas l'inveſtiture de ſon Roi, & qu'il ne ſortiroit point de ſon dioceſe. Cette déclaration hardie eût couté cher à Anſelme, ſi le reſte des Prélats Anglois, craignant les ſuites de cette diſpute, & plus encore les menaces du Roi, n'euſſent ſollicité le Pape de prononcer une nouvelle Sentence. Le Souverain Pontife ne changea point de réſolution; & comme le Roi d'Angleterre ne vouloit rien céder, cette diſpute dura quatre années, & reſta indéciſe : elle ne fut terminée que long-temps après, dans une aſſemblée générale des Seigneurs & des Prélats d'Angleterre, où il fut ſtatué que le Jugement du Pape tiendroit déſormais lieu de Loi; que perſonne ne recevroit l'inveſtiture d'un évêché ou d'une abbaye, par la croſſe & par l'anneau, de la main du Roi; mais qu'auſſi la conſécration ne ſeroit refuſée à aucun Prélat pour avoir fait hommage au Souverain (2). Cette déciſion ne flatta ni l'amour-propre, ni l'ambition de Henri, qui, irrité du triomphe d'Anſelme, ne chercha que l'occaſion d'exhaler le reſſentiment que cette affaire lui donnoit.

Troubles en Normandie; Henri vole au ſecours de ſon frere, s'empare de ſes Etats, & lui fait crever les yeux. 1104 & ſuiv.

L'imprudente confiance de Robert fut la cauſe de ſa perte; quelques Seigneurs Normands abuſerent de ſes bontés. Comblés de ſes bienfaits, les ingrats ſe ſouleverent, & entraînerent dans leur rebellion une partie de leurs concitoyens. Robert, après avoir employé inutilement toutes les voies de la conciliation, trop foible pour déſarmer & punir les rebelles, implora l'aſſiſtance du Roi d'Angleterre ſon frere. Henri embraſſa avec chaleur la cauſe de Robert, raſſembla une armée, la conduiſit en Normandie, aſſiégea les plus fortes places, s'en empara, battit & diſperſa les rebelles, pacifia la Province; mais, contre la foi des traités, refuſa de rendre à ſon frere les places qu'il avoit conquiſes, y mit garniſon Angloiſe, & repaſſa dans ſes Etats. Robert, plus maltraité que ſecouru par ſon avide allié, vint en Angleterre demander la reſtitution de ces

(1) Orderic Vital.
(2) Math. Paris.

Histoire d'Angleterre.

places, & implora la foi des traités ; mais il étoit trop affoibli pour obtenir quelque justice. Indigné des refus de Henri, il se retira transporté de colere, résolu de se faire rendre par la force des armes ce que l'usurpation venoit de lui ravir. Les circonstances étoient trop favorables au projet de Henri pour qu'il différât plus long-temps à accabler son frere : il feignit d'être vivement offensé des menaces du Duc de Normandie ; &, sans donner à celui-ci le temps de se mettre à l'abri d'une invasion, il alla mettre le siége devant Tinchebray, place importante, & défendue par une forte garnison. L'infortuné Robert rassembla à la hâte une armée peu aguerrie, très-mal disciplinée, &, malgré sa foiblesse, livra bataille à son perfide frere. Le combat fut sanglant & funeste à Robert, dont la valeur ne put fixer la victoire, & qui, pour comble de malheurs, demeura prisonnier. Le sanguinaire Henri, abusant avec atrocité de la situation du vaincu, & foulant aux pieds les loix du sang & de l'humanité, traita Robert en criminel, lui fit crever les yeux, & le condamna à passer le reste de ses jours en prison (1). Criton, fils de Robert, avoit eu le bonheur de se dérober à la vengeance de son oncle ; il s'étoit retiré à la Cour de Louis le Gros, Roi de France ; & ce Monarque généreux, ne se contentant point de lui donner asile, déclara la guerre à l'usurpateur de la Normandie. Mais la fortune ne seconda point la justice, & Henri remporta sur les François une victoire éclatante, qui le fit regarder en Europe comme le plus illustre & le plus redoutable Général de son siecle.

Despotisme de Henri. 1109 *& suiv.*

Maître paisible, & non possesseur légitime du sceptre Britannique & du Duché de Normandie, Henri I ne songea plus qu'à se livrer à ses passions, & sur-tout aux moyens d'assouvir par les vexations les plus inusitées, son insatiable avarice. Les impôts qu'il ordonna susciterent des murmures, & ces murmures l'irritant, il rétablit le Danegelt, fit revivre les Loix arbitraires que son pere & son frere avoient publiées concernant les forêts, suspendit l'exécution de la charte populaire qu'il avoit accordée, & déploya toutes les injustices & la sévérité du despotisme. Le succès de ses armes ne laissant point à ses ennemis l'espérance de le vaincre, ils lui firent des propositions de paix qu'il accepta ; & par le traité qui mit fin à cette guerre, il fut stipulé que la jeune Princesse promise à Criton, fils du Duc Robert, épouseroit Guillaume, fils & héritier du Roi d'Angleterre. Celui-ci profita du calme pour arrêter & punir les courses des Gallois, qui, s'enfonçant dans leurs forêts, & saisissant toutes les occasions de fatiguer l'armée ennemie, l'affoiblirent à un tel point, que Henri, hors d'état de les subjuguer, fut contraint de leur accorder une paix avantageuse.

Nouvelle guerre en France ; le Pape se porte médiateur. 1114 *& suiv.*

Il importoit d'autant plus à Henri de mettre fin à cette guerre, qu'il en avoit une bien plus dangereuse à soutenir. Le refus qu'il avoit fait de démolir le château de Gisors, avoit irrité Louis le Gros, qui, ligué avec plusieurs Princes, se disposoit à s'emparer du Duché de Normandie,

(1) Mézerai ; Math. Paris.

SECT. VI. *Histoire d'Angleterre.*

& à le remettre à Criton, légitime héritier de cette souveraineté. Henri fit de grands préparatifs, & passa en Normandie pour s'opposer à l'ennemi. Louis le Gros, avant que d'en venir à des actes d'hostilité, pria le Pape Calixte II, qui tenoit un Concile à Reims, d'interposer son autorité en faveur du malheureux Robert. Calixte connoissoit l'équité de la cause qui lui étoit recommandée; mais il ne voulut prononcer qu'après avoir parlé au Monarque Anglois, qu'il invita de se rendre à Gisors. Henri commença par se concilier la bienveillance de Calixte par de riches présens, & plaidant ensuite sa cause, il assura que ce n'étoit que par zele pour la Religion qu'il avoit dépouillé son frere, qu'il peignit des plus noires couleurs. La richesse des présens donna tant de poids à ces révoltantes raisons, que le Pape approuva la conduite inhumaine du Roi d'Angleterre, dont il exalta l'éloquence & la profonde piété. Louis le Gros, quelque ulcéré qu'il fût du Jugement inique du Souverain Pontife, fut obligé d'y souscrire, & d'abandonner Robert à son malheureux sort.

Le Prince Guillaume périt en mer avec un grand nombre de jeunes Seigneurs. 1120.

Glorieux de la paix qu'il venoit de contraindre ses ennemis à accepter, tranquille au dedans du Royaume, Henri croyoit n'avoir plus rien à redouter de la fortune, lorsqu'un malheur imprévu vint le pénétrer de douleur. Guillaume, son fils unique, revenant de Normandie, fut noyé dans le trajet d'Harfleur à Douvres. Ce jeune Prince, accompagné de sa sœur naturelle, & de plus de trois cents personnes des meilleures Maisons d'Angleterre, s'étoit livré avec sa suite à toute l'intempérance de la débauche: les matelots, excités par l'exemple, étoient tous pris de vin; le vent devint contraire; personne n'étoit en état de tenir le gouvernail, & le vaisseau, poussé contre un brisant, s'ouvrit de toutes parts. Guillaume se jeta dans la chaloupe, & il se fût sauvé, si sa tendresse pour sa sœur ne l'eût engagé à la délivrer à quelque prix que ce fût. Il se rapprocha du vaisseau pour la faire passer dans la chaloupe; mais ceux qui couroient le même péril, se jeterent en si grand nombre dans ce petit bâtiment, que, trop foible pour une telle charge, il s'enfonça sous les flots.

Cette catastrophe accabla le Roi de chagrin, & depuis ce temps jusqu'à sa mort, on ne le vit jamais sourire (1). Il n'y eut que lui qui regretta son fils, jeune Prince sans mœurs, qui ne montroit qu'un penchant effréné à la débauche, & un souverain mépris pour les Anglois, qu'il menaçoit de faire attacher à la charrue aussi-tôt qu'il seroit monté sur le trône. Ce triste événement attrista d'autant plus Henri, qu'outre la perte de son fils, il voyoit s'évanouir toutes ses espérances, & les soins qu'il avoit pris pour assurer sa succession à la couronne Britannique, & sur-tout à la Normandie, qui passeroit inévitablement au fils de son frere Robert. Le désir de rendre vaine l'attente de ce jeune Prince, détermina Henri à se remarier; car il avoit perdu son épouse depuis quelques années. Adélaïde, fille de Godefroi, Duc de Louvain,

Henri épouse Adé-

(1) Knyghton; Orderic Vital. Math. Parif.

fixa son choix. Il l'épousa, mais il ne fut point pere; & la stérilité de cette union lui fit prendre un parti qui étonna tout le monde. Il obligea sa fille Mathilde, veuve de l'Empereur Henri V, d'épouser Geoffroi, Comte d'Anjou, surnommé Plantagenet, fils de Foulques, Roi de Jérusalem. Mathilde, fiere & haute, représenta vainement combien elle croyoit au dessous d'elle une alliance qui, de la premiere Souveraine de l'Europe, la réduiroit à la simple condition de Comtesse. Henri lui ordonna d'obéir: le mariage fut célébré, & Mathilde eut un fils qui reçut le nom de Henri, & dont la naissance causa la joie la plus vive au Roi d'Angleterre. Afin d'assurer à ce jeune Prince sa succession, Henri exigea de tous ses sujets qu'ils lui prêtassent serment de fidélité (1); vaine cérémonie qui ne donnoit aucune atteinte aux droits du fils du Duc Robert. Elle tranquillisa cependant le Roi d'Angleterre, qui fut peu sensible à la mort de Robert, qui finit dans les chaînes, & après avoir essuyé les traitemens les plus inhumains, sa déplorable vie. Son barbare persécuteur, Henri I, ne lui survécut que peu de temps. Il étoit passé en Normandie, impatient de voir son petit-fils, & il mourut dans son château de Lions près de Rouen, d'une indigestion, causée par un plat de lamproies dont il avoit mangé avec excès (2). Les Historiens assurent unanimement qu'il donna avant que d'expirer les marques les moins équivoques de repentir; signes tardifs, & qui ne firent oublier ni son ingratitude envers ses proches, ni ses usurpations, ni son insatiable avarice, ni l'énormité de ses vexations. Son éloquence lui avoit fait donner le surnom de *Beau-Clerc*; & les vices de son caractere nous obligent de le mettre dans la classe des mauvais Rois. Les peuples seroient trop heureux, si les Tyrans qui les oppriment pouvoient rester fideles à la loi, qu'en montant au trône ils paroissent tous s'imposer de dissimuler leurs defauts, & de couvrir leurs perfides projets du voile séduisant de l'amour de la justice & du zele du bien public. Mais à peine la couronne s'est affermie sur leur tête, que, cessant de se contraindre, ils s'abandonnent sans réserve à la perversité naturelle de leur ame, à la bassesse ou à la violence de leurs passions, aux penchans effrénés de leur cœur corrompu. Tels ont été tous ces fameux dévastateurs, qui, sous le titre respecté de Roi ou d'Empereur, ont déshonoré le trône, enchaîné leur patrie, écrasé leurs concitoyens. Ils se ressemblent tous par l'éclat des vertus qu'ils ont affectées, & par les maux irréparables qu'ils ont faits à l'humanité. Henri I suivit la même route; il s'efforça de paroître vertueux jusqu'au succès de son usurpation. Il eût pourtant suivi les traces des Tyrans les plus détestés, & son avidité, ses vexations, ses injustices, sa cruauté sur-tout l'eussent fait abhorrer, si son regne eût été moins agité par les guerres auxquelles son usurpation l'exposa. Mais la nécessité presque continuelle où il fut de ménager ses peuples, ou du moins de ne pas les soulever par les actes réitérés de son iniquité, le força de se contraindre; & son humeur

Histoire d'Angleterre.

Adelaïde, fille au Duc de Louvain.

1121.

1127.

Mort du Roi d'Angleterre.

1135.

Ses qualités.

(1) Chron. Saxone.
(2) Brompton.

Sect. VI. *Histoire d'Angleterre.*

ſanguinaire, qui, dans des temps plus calmes, eût été ſi funeſte à la Nation, ne fut fatale qu'à ſes proches, & à quelques Grands, dont les richeſſes tenterent ſon avarice, ou dont le crédit offenſa ſes prétentions à la puiſſance illimitée. Ce n'eſt cependant point que Henri, s'il l'eût voulu, n'eût rendu ſes ſujets heureux & ſa mémoire reſpectable; car il avoit reçu de la Nature des talens diſtingués, des qualités brillantes; & pour être un grand Roi, il ne lui manqua que des vertus & de la modération.

Etat de l'Egliſe ſous les Rois Normands.

La révolution de l'Etat ſous Guillaume le Conquérant, en fit une dans l'Egliſe, qui devint floriſſante, mais qui reſta toujours dans les bornes d'une juſte ſubordination; bornes qu'elle ſut franchir ſous les regnes de ſes ſucceſſeurs. Dès le commencement de ſon regne, Guillaume fit voir qu'il n'avoit point un reſpect aveugle pour le Clergé, comme les Rois Saxons avoient eu. Ce Prince ne fit aucune diſtinction entre les Prêtres & ſes autres ſujets; il les conduiſit les uns & les autres en Monarque abſolu, ſans aucune crainte des foudres du Vatican.

Les Papes avoient des prétentions, comme nous l'avons dit, ſur le Royaume d'Angleterre, qu'ils vouloient rendre tributaire du S. Siége. Alexandre, qui occupoit la chaire de S. Pierre lorſque le Duc de Normandie fit la conquête d'Angleterre, étoit ſur le point de faire valoir ces prétentions lorſque la mort l'enleva. Ce Pontife eut Hildebrand pour ſucceſſeur, ſous le nom de Grégoire VII (1). Né avec un génie vif & de grandes diſpoſitions pour les Sciences, il acquit une grande connoiſſance du monde & des affaires, dont il fit une étude particuliere. Il connoiſſoit parfaitement l'état préſent de l'Egliſe d'Occident & celui des différentes Cours de l'Europe. Il avoit une ſi grande idée de lui-même, qu'il ſe croyoit autant au deſſus du reſte des hommes par ſon eſprit & l'étendue de ſon génie, qu'il ſe perſuadoit l'être par ſa nouvelle dignité. Jamais il ne prenoit de conſeils : ſon orgueil n'étoit égalé que par ſon ambition, qui étoit ſans bornes.

Jamais perſonne n'a eu de plus vaſtes projets que Grégoire VII. Il vouloit étendre ſon empire ſur toute la terre, ſe faire déclarer Juge ſuprême de toutes les affaires tant civiles qu'eccléſiaſtiques, diſpoſer des Evêchés & des Archevêchés, de tous les revenus de l'Egliſe & des Royaumes, & même de ceux de chaque particulier. Ses prétentions étoient telles qu'il vouloit ſoumettre à ſon empire toutes les têtes couronnées, & les obliger à le reconnoître pour leur Souverain.

Grégoire VII, croyant ſon autorité ſolidement établie ſur toute la terre, donna ordre à Hubert ſon Légat, de ſignifier au Roi Guillaume que le Royaume d'Angleterre relevoit du S. Siége, & qu'il eſpéroit que ce Prince feroit ſerment de fidélité entre ſes mains. Pour colorer cette démarche inſolente, Hubert demanda en premier lieu le denier de S. Pierre, qui n'avoit pas été payé depuis pluſieurs années, & re-

(1) Hildebrand étoit fils d'un Charpentier. Voy. *Wanner.*

préſenta

présenta ensuite au Roi que Sa Sainteté exigeoit de lui le serment de fidélité.

Histoire d'Angleterre.

On juge bien qu'un Prince du caractere de Guillaume fut surpris d'une telle démarche, qu'il regarda comme téméraire & injurieuse à la couronne. Piqué contre Grégoire VII, il lui fit réponse que les Rois d'Angleterre ses prédécesseurs n'avoient jamais fait serment de fidélité au Pape; qu'il ne reconnoissoit en aucune façon la souveraineté de l'Evêque de Rome; qu'il ne tenoit sa couronne que de Dieu seul, puisqu'il avoit conquis son Royaume par la force de ses armes, & que jamais il ne dépendroit de personne. Quant au denier de S. Pierre, ce Monarque promit de le faire payer.

Grégoire VII, déchu de toutes ses espérances, tâcha d'obtenir par la douceur & la persuasion ce qu'il comptoit obtenir par autorité. Souple, insinuant, il témoignoit quelquefois au Roi des sentimens de la plus tendre & de la plus sincere amitié pour sa personne sacrée; d'autres fois il représentoit à ce Prince, avec beaucoup de douceur, que sa qualité de Roi Chrétien l'obligeoit de protéger l'Eglise, & puis il ajoutoit: » Je suis obligé, par mon état, à vous faire ces représentations, à vous » & à tous les Princes Chrétiens qui sont au nombre des ouailles dont » Dieu m'a confié le salut. Les plus grands Rois du Monde Chrétien » sont sous la direction du S. Siége que j'ai l'honneur de remplir «. Ce Pontife ajoutoit ensuite que Dieu avoit établi deux Puissances par lesquelles le Monde devoit être gouverné, la Puissance sacerdotale & la Puissance royale, & que la premiere ressembloit au soleil, & la seconde à la lune. Mais toute cette parade d'éloquence fut inutile; le Roi Guillaume se montra insensible à toutes ces représentations.

Ce Prince, persuadé que les Loix qu'il avoit faites pour le Gouvernement de ses Etats de Normandie, ne contribuoient pas peu à augmenter ses revenus, & à assurer la dépendance du Clergé, fit les mêmes Réglemens en Angleterre. Il divisa le pays en plusieurs districts, qu'il érigea les uns en baronnies, & les autres en fiefs simples, qu'il donna à des Chevaliers. Ces baronnies & ces fiefs devoient payer une certaine taxe à la couronne, & fournir un certain nombre de soldats pour la défense commune de l'Etat. Ces Loix déplurent beaucoup au Clergé, parce que les Evêques & les Abbés, qui possédoient des terres considérables, ne payoient aucunes taxes ci-devant, & se regardoient comme de petits Souverains indépendans; au lieu qu'ils se trouvoient réduits par ces Loix au même rang que les autres sujets du Royaume. Ce Prince accorda cependant de nouveaux priviléges au Clergé: il fut défendu à tout Juge séculier de prendre connoissance des affaires ecclésiastiques, voulant que tous les différens qui s'éleveroient touchant la discipline ecclésiastique, fussent jugés par l'Evêque & les Archidiacres.

Tel fut l'état de l'Eglise d'Angleterre sous le regne de Guillaume le Conquérant. Ce Prince, qui joignoit les plus grands défauts aux plus belles qualités, abaissa l'orgueil du Clergé, & rétablit le bon ordre dans l'Eglise. Mais comme ce Corps est naturellement remuant & ambitieux,

il secoue le joug dès qu'il trouve une occasion favorable. C'est ce qui arriva en Angleterre sous le regne de Guillaume le Roux. Le Clergé reprit le dessus & résista plusieurs fois à son Souverain. Anselme, Archevêque de Cantorbéry & Primat d'Angleterre, donna l'exemple au reste des Ecclésiastiques. Ce Prélat, n'étant encore qu'Abbé du Bec, avoit reconnu Urbain pour Evêque de Rome, quoique d'autres eussent reconnu Clément, qui lui disputoit la Papauté. Le Roi & l'Eglise d'Angleterre ne s'étoient point encore décidés sur cet article, lorsque Anselme fut pourvu de l'Archevêché de Cantorbéry. Mais à peine le Roi fut-il de retour de Normandie, que le nouveau Prélat lui demanda la permission d'aller à Rome pour recevoir le Pallium des mains d'Urbain. Le Roi lui représenta avec beaucoup de douceur qu'il ne pouvoit lui accorder cette permission, parce qu'il n'avoit pas reconnu Urbain pour Evêque de Rome; qu'il étoit défendu, par une des Loix de son pere, à tout sujet de l'Etat, de quelque qualité & condition qu'il fût, de reconnoître aucun prétendant à la papauté pour Souverain Pontife, qu'auparavant le Roi ne l'eût reconnu, & qu'il regarderoit une conduite opposée comme un attentat fait à la couronne.

Ce discours fit peu d'impression sur Anselme : il prétendit que ce n'étoit point au Roi à reconnoître le Pape; que ce droit appartenoit au Primat, & par conséquent à lui, puisqu'il avoit l'honneur d'être Archevêque de Cantorbéry. Cette dispute eut des suites dangereuses pour l'Etat & pour la tranquillité du Roi.

Henri I ne fut pas plus tôt monté sur le trône, qu'il fit revenir Anselme, qui, malgré les défenses expresses du feu Roi, étoit sorti de l'Angleterre pour aller porter ses plaintes à Rome, accompagné de plusieurs Evêques qui avoient résigné leurs Evêchés. On sait les démarches que Henri I fut obligé de faire pour se réconcilier avec Anselme, qui le menaça de l'excommunier s'il persistoit, disoit-il, dans son entêtement. Ce détail, humiliant pour Henri I, fait voir tout ce dont le Clergé est capable.

Le Pape Pascal ne rougit pas de dire, dans la lettre qu'il écrivit au Roi, qu'il envoyoit une Bulle à Anselme, par laquelle il donnoit plein pouvoir à ce Prélat, & l'autorisoit à permettre au Clergé de rendre hommage au Roi. Ce Pontife ajoutoit dans sa lettre, que cette permission devoit être regardée comme une grace spéciale qu'il accordoit en considération de Sa Majesté, & à la sollicitation de l'Archevêque de Cantorbéry, qui la lui avoit demandée avec instance, & qu'il la révoqueroit dès que le Monarque cesseroit de gouverner son Royaume par les lumieres d'Anselme. Tel étoit le despotisme des Papes dans ces temps de superstition. L'arrogance du Pontife de Rome ne doit pas moins révolter que la basse timidité du Roi d'Angleterre.



Histoire d'Angleterre.

SECTION VII.

MAISON DE BLOIS.

Etienne I. 1135. Il s'empare de la couronne au préjudice de Mathilde.

LES mesures que Henri avoit prises pour assurer la couronne à sa fille, tournerent au désavantage de cette Princesse. Il avoit comblé de faveur Etienne, fils du Comte de Blois & d'Adele, fille du Conquérant, dans l'espérance que ce jeune Prince soutiendroit de tout son pouvoir les intérêts de l'Impératrice ; mais celui-ci, qui chaque jour voyoit croître son crédit, ne put résister à la tentation de s'approprier la couronne au lieu de la conserver à Mathilde, dont il avoit reconnu le titre, & juré par un serment solennel de soutenir les droits. Réfléchissant sur la facilité avec laquelle Henri avoit supplanté le légitime héritier pendant son absence, & résolu de suivre le même exemple, il commença, du vivant même de son bienfaiteur, à se former un parti entre les Seigneurs Anglois, pendant que son frere, qui étoit Evêque de Winchester, employoit tout son crédit pour disposer le Clergé en sa faveur. Le succès surpassa leur attente : les Anglois, qui aimoient la personne & le caractere d'Etienne, ne pensoient qu'avec peine à s'assujettir, pour la premiere fois, au regne d'une femme.

Lorsque tout fut préparé pour son usurpation, Etienne leva le masque, assembla ses principaux partisans, avec lesquels il se rendit à Londres, où il fut reçu avec de grands honneurs & proclamé Roi. De là passant à Winchester, il se fit livrer les trésors du dernier Roi ; ce qui le mit en état de corrompre les troupes, & de s'attacher, par de riches présens, la Noblesse & les Prélats (1). Il ne manquoit plus, pour le couronnement de l'usurpateur, que de mettre dans ses intérêts l'Archevêque de Cantorbéry, à qui il appartenoit d'en faire la cérémonie. Ce Prélat se faisoit un scrupule d'enfreindre le serment fait à l'Impératrice ; mais le Grand-Maître de la Maison du Roi leva la difficulté, en lui jurant que Henri, près de mourir, avoit déshérité Mathilde, dont il étoit mécontent, & nommé Etienne pour son héritier. Cet obstacle surmonté, l'Archevêque se rendit, & mit la couronne sur la tête de ce Prince à Westminster, dans une assemblée peu nombreuse qui lui prêta serment de fidélité (2). Pour justifier leur parjure envers Mathilde, ils déclarerent qu'ils se regardoient comme déchargés de leur obligation depuis qu'elle avoit épousé un Prince étranger sans leur consentement & contre leur premier serment, qui les engageoit à ne point souffrir que per-

(1) Chron. Gervaif. Huntingdon.

(2) Chron. Mailref. Guill. de Malmesb.

SECT. VII. *Histoire d'Angleterre.*

sonne régnât sur eux, s'il n'étoit des descendans de Guillaume le Conquérant.

Il gagne l'affection du peuple par les privilèges qu'il accorde. 1136.

Etienne, quoique assuré de toute l'affection du peuple, qui s'étoit déclaré sur le champ en sa faveur, voulut se l'attacher encore plus particuliérement par quelques concessions extraordinaires. Non content d'avoir fait revivre les anciennes Loix, il convoqua une assemblée générale des Barons à Oxford, & jura solennellement de ne jamais retenir les siéges & les bénéfices vacans, mais de les conférer aussi-tôt à des sujets canoniquement élus; de ne gouverner qu'avec équité & modération; enfin de remettre & de maintenir le Clergé dans l'entiere possession de ses priviléges & immunités. Ce serment remarquable produisit un effet étonnant sur les Anglois, qui, naturellement crédules & amateurs de la nouveauté, ne songeoient pas qu'il lui étoit aussi facile de le violer comme celui qu'il avoit fait précédemment en faveur de l'Impératrice (1). Ces précautions néanmoins étoient très-sages de la part d'Etienne, qui, n'étant point monté sur le trône du consentement général de la Nation, ne pouvoit ignorer qu'une grande partie de la Noblesse n'attendoit qu'une occasion favorable pour se déclarer en faveur de l'Impératrice. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Geoffroi, Comte d'Anjou & mari de cette Princesse, n'eut pas plus tôt appris la mort de Henri, que, rassemblant un corps de troupes considérables, il entra dans la Normandie, s'empara de plusieurs villes, & menaçoit de se rendre maître successivement de toute la province, lorsqu'Etienne vint s'opposer à la rapidité de ses conquêtes. Il rencontra son armée proche de Lisieux; & comme on étoit sur le point d'en venir aux mains, quelques Seigneurs proposerent une treve, qui, après bien des pourparlers, fut enfin conclue entre le Roi d'Angleterre & le Comte d'Anjou (2).

Conspiration en Angleterre. 1137.

Etienne ne resta que fort peu de temps en Normandie. Il pressa son retour en Angleterre, où sa présence devenoit nécessaire pour appaiser une conspiration dont le projet étoit de massacrer tous les étrangers, chasser les Normands, & mettre la couronne sur la tête de David, Roi d'Ecosse, le plus proche heritier des Rois Saxons. Cette résolution étoit l'effet du désespoir où la licence & les désordres des mercenaires étrangers avoient jeté les Anglois. Ils pilloient & brûloient les villes & les villages, emprisonnoient, massacroient & même tourmentoient le peuple. La désolation du Royaume étoit portée à l'excès dans ces temps de calamités. Des Anglois nés libres devenoient la proie de ces petits Tyrans, qui s'emparoient de leurs biens, les chargeoient de fers, violoient leurs femmes & leurs filles, brûloient leurs maisons, & faisoient périr leur famille de misere. Dans une situation aussi affreuse, il n'est pas étonnant qu'ils prissent une résolution désespérée contre un usurpateur étranger, envers lequel ils n'étoient liés ni par la conscience, ni par la reconnoissance. Par bonheur Etienne fut instruit assez tôt du complot

(1) Brompton; Huntingdon.
(2) Chron. Gervais. Flor. Wighorn.

Histoire d'Angleterre.

1138.

pour en arrêter l'exécution. Les principaux conspirateurs furent arrêtés, convaincus & mis à mort ; d'autres s'éloignerent du Royaume avant qu'on les accusât, & les plus puissans pourvurent à leur défense en achetant le secours des Ecossois & des Gallois. De son côté, le Roi d'Ecosse, après avoir inutilement réclamé ses droits sur le Northumberland, fit une irruption dans les parties septentrionales de l'Angleterre. Etienne marcha avec une forte armée pour s'opposer à ses progrès, & les Ecossois se retirerent à Roxbourg. Le Roi d'Angleterre les y suivit ; mais les trouvant postés trop avantageusement pour pouvoir les attaquer avec espérance de succès, & instruit de quelque trahison dans son armée, il se retira vers le sud, sans vouloir risquer la bataille. Les Ecossois, en liberté de ravager impunément le Northumberland, prirent la ville de Norham, se partagerent en différens camps, pillerent le pays, & commirent les cruautés les plus horribles. Etienne, retenu par des affaires importantes dans le cœur de son Royaume, chargea Thurstan, Archevêque d'Yorck, d'aller au secours des Northumbres. Thurstan assembla aussi-tôt les Gentilshommes & les Barons des provinces du Nord, & leur représenta la nécessité où ils étoient de se secourir eux-mêmes. Ces Seigneurs mirent sur pied le plus de troupes qu'ils purent, & s'avancerent jusqu'à Alvertun. Résolus d'y attendre l'ennemi, ils éleverent, sur une espece de roue, une pique très-longue qui portoit une croix avec une banniere au dessous ; ce qui fit donner le nom de bataille de l'étendard à celle qui se livra en cet endroit (1). D'abord la fortune parut se déclarer en faveur des Ecossois. Les bataillons Anglois commençoient à se rompre & à prendre la fuite, lorsqu'un vieux soldat, qui prévoyoit une défaite totale, la prévint par un stratagême autrefois mis en usage par le perfide Edric-Stréon. Il coupe la tête d'un cadavre, la met au bout d'une lance, & s'écriant : » Arrêtez, voici la tête du » Roi d'Ecosse «, rallie les troupes, & rétablit la bataille. A cette vue, les Ecossois découragés ne combattent plus avec la même ardeur, tournent le dos & s'enfuient dans le plus grand désordre. Le Roi d'Ecosse, qui combattoit à pied, est lui-même entraîné par la multitude (2), obligé de monter à cheval, &, malgré tous ses efforts, d'abandonner le champ de bataille. Cette victoire causa une joie d'autant plus vive à Etienne, que le Roi d'Ecosse se vit par-là obligé à lui demander la paix, qui fut conclue l'année suivante a Durham. En conséquence, le Duché de Northumberland fut cédé à Henri, Prince d'Ecosse, à l'exception de Newcastle & de Bambourg, dont on le dédommagea en lui donnant des terres situées dans les parties méridionales du Royaume.

Etienne met des bor-

La paix rétablie dans ses Etats, le Roi d'Angleterre ne s'occupa plus

(1) L'Auteur des Anecdotes Angloises dit que Thurstan fit attacher des hosties consacrées & des bannieres de Saints a cette espece de mât. Nous ignorons quel est l'Historien qui a pu lui fournir cette anecdote : il a soin de ne le pas citer.

(2) Ricval. de Bel. Standardi ; Hagulstad.

SECT. VII. *Histoire d'Angleterre.*

res à l'autorité du Clergé.

1139.

qu'à y faire régner le bon ordre, & sur-tout à réprimer l'orgueil des Prélats, qui, abusant de ses bienfaits, tâchoient de se rendre indépendans de la couronne. Il ne lui manquoit qu'une occasion pour agir avec vigueur, & cette occasion ne tarda pas à s'offrir. Les domestiques de Roger, Evêque de Salisbury, ayant pris querelle avec ceux d'Alain de Bretagne, Comte de Richemont, les domestiques de l'Evêque d'Ely, de l'Evêque de Lincoln, & du Chancelier, fils de Roger, se joignirent avec ceux de l'Evêque de Salisbury, & maltraiterent ceux du Comte de Richemont : un Chevalier de sa suite fut même tué dans la querelle. Le Roi, enchanté de ce prétexte d'abaisser des Prélats trop insolens, les fit citer devant lui avec le Chancelier; &, outre l'amende ordonnée par la Loi en pareil cas, il exigea que les Evêques lui remissent tous leurs châteaux. Les Prélats demanderent quelques jours pour délibérer sur une pareille proposition. Dans cet intervalle, l'Evêque d'Ely se retira au château de Devizes, appartenant à son oncle Roger (1). L'évasion de cet Evêque ayant rompu l'accommodement, Etienne vint aussi-tôt assiéger le château, où Mathilde, femme ou maîtresse de Roger, étoit aussi renfermée. Le Roi avoit amené avec lui l'Evêque de Salisbury & le Chancelier. Pour ne pas s'amuser trop long-temps à ce siége, il fit sommer Mathilde de lui rendre le château, déclarant qu'il alloit faire pendre le Chancelier, & que l'Evêque ne boiroit ni ne mangeroit que la place ne lui fût remise. Mathilde, épouvantée de cette menace, rendit sur le champ le château, où l'on trouva quarante mille marcs d'argent comptant (2). Les autres Evêques rendirent aussi les leurs, & le Roi en tira des sommes immenses.

Etienne est cité dans un Concile tenu à Winchester.

Ce coup de vigueur du Monarque souleva tout le Clergé. On assembla un Synode à Winchester : Etienne y fut cité pour rendre compte de la conduite qu'il avoit tenue à l'égard des trois Evêques. La prison de ces Prélats fut traitée d'attentat jusqu'alors inoui. Alberic de Were, fameux Jurisconsulte, voulut défendre la cause du Roi, & représenta que ce Prince avoit pu en agir ainsi avec ses sujets. On lui répondit que les Evêques, dès le moment qu'ils sont revêtus de la dignité épiscopale, cessent d'être sujets du Roi. Tel étoit l'abus introduit par l'erreur & l'ignorance, que cette opinion, si contraire à l'ordre de la société, fut l'opinion presque générale du Concile. Le peuple prit le parti du Clergé : une guerre civile s'alluma; & le Roi, pour avoir puni trois Evêques, fut sur le point de perdre sa couronne.

Le Comte de Glocester fait soulever les Seigneurs en faveur de Mathilde.

1140.

Le Comte de Glocester, profitant adroitement de ces troubles, engagea, par son crédit & sa puissance, la plus grande partie de la Noblesse à soutenir les intérêts de l'Impératrice, & réussit à faire garder la neutralité à ceux qu'il ne put porter à se déclarer pour elle. Bientôt tout le Royaume ne présenta plus qu'un théatre de malheurs, de miseres & de confusion. Chaque province, chaque ville, & même chaque

(1) Brompton.
(2) Orderic Vital.

particulier se déclarant pour l'un ou l'autre des compétiteurs, non seulement les proches voisins, mais les membres d'une même famille furent partagés en factions, & tout le pays souillé de rapines, de cruautés & de meurtres. Chaque Baron s'attribuant la puissance souveraine, opprimoit le peuple & faisoit battre monnoie dans ses châteaux. Mathilde étoit obligée de tolérer les violences & les exactions de ses amis pour se conserver leur secours : Etienne, qui ne pouvoit payer les mercenaires étrangers, leur permettoit de vivre à leur volonté, & de commettre les plus horribles injustices. Dans cette fâcheuse anarchie, tous les esprits modérés du Royaume soupiroient après la paix. L'Impératrice proposa de s'en rapporter à l'arbitrage des Evêques; mais Etienne le refusa, sous prétexte qu'il ne pouvoit espérer de justice ni d'impartialité de gens qu'il avoit si cruellement offensés.

Histoire d'Angleterre.

Cependant le Comte de Glocester, après s'être emparé de Nottingham, s'avança du côté de Lincoln, dans l'espérance d'y joindre le Roi d'Angleterre. Son attente ne fut point vaine. Au bout de quelques jours les deux armées se rencontrerent, & l'action ne tarda pas à s'engager. Résolu de frapper un coup décisif, le Comte de Glocester traversa un ruisseau & un marais qu'Etienne croyoit impraticable, & commença l'attaque. Elle fut vive & également meurtriere de part & d'autre. Les troupes du Roi firent des prodiges de valeur, & rendirent long-temps la victoire incertaine. Dans cette conjoncture, les soldats du Comte, animés par l'exemple de leur Chef, jettent leurs lances & tombent l'épée à la main sur la cavalerie d'Etienne, qui ne soutint pas seulement le premier choc, mais prit la fuite dans le plus grand désordre; & quoiqu'il fit tout ce qu'on pouvoit attendre du plus habile Général, quoiqu'il maintînt long-temps la bataille, malgré l'inégalité de ses forces & les efforts de ses ennemis, il fut enfin forcé de céder aux coups de la fortune. Il combattit avec une fureur inconcevable, jusqu'à ce que sa hache d'armes fût rompue. Alors tirant l'épée, il se défend presque seul contre une multitude de guerriers, étincelant de rage de se voir abandonné de ses soldats. Dans un combat aussi inégal, son épée se brise, & il continue à se defendre avec le tronçon; mais il est atteint d'un coup de pierre qui le renverse sur le champ de bataille. Cependant il est prêt à se relever, lorsqu'un Chevalier s'élançant sur lui, le prend par le sommet de son casque, lui présente la pointe de l'épée, & le menace de le percer s'il ne se rend aussi-tôt. Malgré l'extrême nécessité où il se voit réduit, Etienne refuse encore de se rendre à tout autre qu'au Duc de Glocester, qui, n'étant pas éloigné, se présente & le fait prisonnier. Ce malheureux Prince fut conduit à Bristol, & traité de la maniere la plus ignominieuse, puisque Mathilde n'eut pas honte de le faire charger de chaînes (1).

Bataille de Lincoln, où Etienne est battu & fait prisonnier.

1141.

La captivité du Roi donna le temps à cette Princesse de faire les démarches nécessaires pour attirer dans son parti ceux qui avoient montré

Mathilde se fait proclamer Reine d'Angleterre.

(1) Guil. Neubr. Huntingdon; Hoved. Hagulstad.

SECT VII. *Histoire d'Angleterre.*

le plus d'attachement à Etienne. Ses libéralités & ses promesses attacherent à ses intérêts les principaux membres du Clergé, parmi lesquels on fut très-étonné de voir l'Evêque de Winchester, frere du Roi captif. Enfin il ne manquoit, pour compléter le triomphe de l'Impératrice, que la soumission de la ville de Londres, & elle l'obtint par les soins du Comte de Glocester, qui jusqu'alors avoit été son principal soutien & son guide. Les habitans lui prêterent serment de fidélité, & dès le même instant elle fit faire tous les préparatifs pour la cérémonie de son couronnement. Cependant la femme d'Etienne vint implorer sa générosité & sa compassion en faveur de ce malheureux Prince, qui, pour obtenir sa liberté, offroit de renoncer à toutes ses prétentions à la couronne, d'abandonner le Royaume, de passer même ses jours dans un monastere, de se lier par serment, & de donner des otages pour sûreté de sa promesse. Ces propositions furent rejetées avec mépris, & l'Impératrice défendit, même dans les termes les plus outrageans, qu'on l'importunât à l'avenir de pareilles sollicitations.

Révolte en faveur d'Etienne.

L'Evêque de Winchester, qui avoit aussi lâchement abandonné le parti de son frere, ne tarda pas à s'en repentir, & à s'appercevoir qu'il ne devoit rien attendre de la bonne volonté ni de la complaisance de Mathilde. Honteux d'avoir été la dupe d'une femme, il regarda ses engagemens comme nuls, & commença à former des projets de vengeance, dont l'orgueil & la conduite impérieuse de Mathilde faciliterent l'exécution. Au lieu de se concilier l'affection de ses sujets par son affabilité & les faveurs qu'elle auroit dû accorder au peuple, elle affectoit de les traiter comme des esclaves nés uniquement pour lui obéir. Les habitans de Londres, fort mécontens de ce qu'elle avoit refusé d'adoucir les Loix des Princes Normands, & de faire revivre celles d'Edouard, firent éclater leurs murmures, & commencerent à s'attendrir sur le sort d'Etienne & de sa famille. Ils reconnurent avec frayeur l'esprit du conquérant, qui paroissoit si évidemment dans la conduite de sa petite-fille, & se repentirent vivement des démarches qu'ils avoient faites en sa faveur. Il n'en fallut pas davantage aux habitans de Londres, excités d'ailleurs par les émissaires de l'Evêque de Winchester, pour former une conspiration contre l'Impératrice. Elle en fut avertie : son unique ressource fut d'abandonner précipitamment la ville, & de se réfugier à Winchester, où elle comptoit de surprendre l'Evêque. Au premier bruit de son approche, celui-ci avoit quitté secrétement son palais, & s'étoit retiré à quelques lieues de la ville, où il fut joint par un grand nombre de jeune Noblesse, qui, enflammée de courage & d'ambition (1), brûloit du désir de rétablir la réputation qu'elle avoit perdue dans la bataille de Lincoln. Mathilde, assiégée elle-même dans Winchester, dont la plus grande partie fut réduite en cendres, fut obligée de pourvoir à sa sureté par la fuite. Le Comte de Glocester ayant fait une sortie pour couvrir la retraite de cette Princesse, tomba dans une embuscade,

(1) Guill. de Malmesbury.

buſcade, fut environné de toutes parts, & fait priſonnier à Trowbridge. Auſſi tôt que les partiſans du Roi eurent le Comte entre leurs mains, ils mirent tout en uſage pour lui faire abandonner les intérêts de ſa ſœur, & lui offrirent le gouvernement de tout le Royaume ſous Etienne, s'il vouloit s'attacher au parti de ce Prince. Le Comte fut ſourd à leurs promeſſes : ils le menacerent de l'envoyer priſonnier à Boulogne; il n'écouta pas plus leurs menaces, & ſoutint ſa captivité avec le courage le plus héroïque. On lui propoſa de l'échanger contre Etienne; mais il n'écouta pas plus cette propoſition; & il eſt vraiſemblable que les choſes en fuſſent reſtées là, ſi l'Impératrice, dont le Comte étoit tout le ſoutien, n'eût conſenti enfin à cet échange.

Hiſtoire d'Angleterre.

Le Comte de Gloceſter eſt échangé pour Etienne.

L'élargiſſement du Roi ne ramena point la tranquillité dans le Royaume. Les deux concurrens redoublerent d'efforts, & chacun de ſon côté aſſembla le plus de troupes qu'il lui fut poſſible de lever. Le Comte de Gloceſter étant paſſé en Normandie pour engager le Comte d'Anjou à venir ſe mettre à la tête des affaires de ſa femme, laiſſa Mathilde à Oxford, & ſe fit accompagner dans le voyage par un grand nombre de jeunes Seigneurs, qu'il emmena comme des otages de la fidélité de leurs parens. Etienne, profitant de cette circonſtance, ſe mit auſſi-tôt à la tête de ſon armée, & marcha avec tant de diligence vers Oxford, qu'il entra dans la ville avant même qu'on eût pris aucunes meſures pour la défendre. Son premier ſoin fut d'inveſtir le château, où l'Impératrice ſe trouva renfermée, ſans autre défenſe que ſa garde ordinaire & les Officiers de ſa Maiſon. Les Seigneurs qui s'étoient engagés à la ſoutenir pendant l'abſence de ſon frere, aſſemblerent promptement leurs forces, & s'avancerent pour préſenter la bataille à Etienne; mais il ne voulut point quitter Oxford, la place étant trop bien fortifiée pour qu'ils puſſent entreprendre de l'y aſſiéger avec quelque eſpérance de ſuccès. Le Comte, informé du danger de Mathilde, s'embarqua auſſi-tôt pour l'Angleterre, avec le jeune Henri, fils de cette Princeſſe, & un corps de quatre cents hommes d'armes. Il ſe diſpoſoit à faire le ſiege d'Oxford, lorſqu'il reçut l'agréable nouvelle que l'Impératrice étoit échappée au danger. Une nuit qu'il avoit beaucoup neigé, elle ſortit par une fauſſe porte, accompagnée de quatre Chevaliers, tous revêtus de blanc, pour qu'on ne pût pas les diſtinguer aiſément, traverſa la riviere ſur la glace, marcha juſqu'à Abington, & fut enſuite tranſportée juſqu'à Walingford, où elle reçut ſon frere & ſon fils, dont la vue lui fit oublier toutes ſes peines & toutes ſes fatigues (1).

Etienne aſſiege Mathilde dans le château d'Oxford.
1142.

Mais la joie qu'elle reſſentit ne fut pas de longue durée; & la mort du Comte de Gloceſter, qui arriva quelque temps après, la replongea bientôt dans les plus cruels embarras. Ce fut une perte irréparable pour l'Impératrice, dont les intérêts avoient toujours été ſoutenus par l'autorité & la conduite de ce jeune héros. Il avoit réuſſi, par ſa vertu, ſon crédit, ſon habileté, ſon mérite perſonnel & la confiance qu'on avoit

Mort de Robert, Comte de Gloceſter.
1147.

(1) Geſt. Regis Stephani; Guill. de Malmesb.

SECT. VII. *Histoire d'Angleterre.*

en lui, à réunir, en faveur de sa sœur, ceux dont les intérêts étoient les plus opposés, & les avoit toujours empêché d'entreprendre sur son autorité & ses prérogatives. Mais aussi-tôt après sa mort, un grand nombre des partisans de Mathilde, ne suivant plus que leurs propres intérêts, bâtirent des châteaux, opprimerent le peuple, & commirent les plus affreuses vexations lorsqu'on voulut réprimer leurs désordres, ou qu'on refusa de consentir à leurs demandes présomptueuses. Mathilde ne trouvant donc personne à qui elle pût donner sa confiance, ni qui pût tenir auprès d'elle la place de son frere, fut enfin obligée de se retirer auprès de son mari en Normandie (1).

Henri fait une descente en Angleterre. 1153.

Cette retraite n'eût pas manqué d'être favorable au parti d'Etienne, s'il se fût rendu moins odieux à toute la nation, & s'il eût traité la Noblesse avec plus de ménagement. Le jeune Henri, fils de Mathilde, profitant de la circonstance que lui offroit le mécontentement de la Noblesse, & sur-tout du Clergé, s'embarqua à la tête de trois mille hommes d'infanterie, & d'une troupe choisie de Chevaliers Normands, & descendit en Angleterre, où il fut joint aussi tôt par la plus grande partie des Barons du Royaume. On étoit alors au milieu de l'hiver; mais cet inconvénient ne l'empêcha pas d'entreprendre le siége de Malmesbury, de se rendre maître de la ville, & de remporter une victoire signalée sur un corps nombreux de troupes ennemies qui avoit formé le dessein de s'opposer à sa marche. Alarmé de la puissance & de la capacité de Henri, Etienne résolut de se mettre lui-même à la tête de ses soldats & d'aller le combattre. Comme il fit une diligence incroyable, les deux armées se trouverent bientôt à la distance d'un quart de mille l'une de l'autre. Etienne n'osant pourtant pas risquer le combat, elles resterent ainsi campées plusieurs jours; & pendant qu'elles conservoient la même position, on fit des ouvertures de paix par la médiation de Guillaume, Comte d'Arundel, & de quelques autres Seigneurs. Sur ces entrefaites, le Roi d'Angleterre apprit la mort d'Eustache son fils, jeune Prince, dont les débauches & la brutalité faisoient mal augurer de son caractere & de ses mœurs. Cet événement accéléra la paix, qui fut enfin conclue & ratifiée à Winchester, dans une assemblée générale des Prélats & de la Noblesse. Les conditions du Traité furent qu'Etienne conserveroit la couronne pendant sa vie, & que la justice seroit administrée en son nom, mais qu'aucune affaire importante ne se feroit que de l'avis & avec le consentement de Henri; que ce Prince lui succéderoit au trône, & qu'il recevroit dès-lors des otages pour les châteaux de la couronne, qui lui seroient livrés à la mort du Roi. Cet accommodement, qui fut confirmé par les sermens de toute la Noblesse & des Prélats, causa une joie inexprimable dans le Royaume. Les deux Princes entrerent ensemble à Londres avec la plus grande magnificence. Il ne pouvoit rien arriver de plus heureux à la nation Angloise, plongée depuis tant de temps dans tous les malheurs de la guerre civile. Enfin Etienne se trouva par-là jouir

Traité de paix entre le Roi d'Angleterre & Henri.

(1) Chron. Gerv. Huntingdon; Hagulstad.

Histoire d'Angleterre.

réellement de la royauté ; mais il ne profita pas long-temps de cet avantage ; car il fut attaqué, au bout d'une année, d'une violente colique qui termina sa vie. Son corps fut inhumé dans l'Abbaye de Feversham qu'il avoit fondée.

Mort du Roi d'Angleterre ; ses qualités. 1154.

Etienne montra, dans tout le cours de sa vie, beaucoup de courage & d'activité. Ses peuples eussent sans doute été heureux, s'il n'avoit été continuellement harassé par les efforts d'un puissant compétiteur, qui le contraignit à prendre pour sa sûreté des mesures peu compatibles avec les principes de l'honneur, que son ambition lui avoit aussi fait oublier dès les premieres démarches qu'il fit pour monter sur le trône. Les obstacles qu'il rencontra par la suite, l'obligerent d'enfreindre la charte de concession qu'il avoit d'abord accordée ; & sa jalousie, jointe à son caractere vindicatif, lui fit faire bien des choses contraires à la reconnoissance & à la bonne politique. Comme Roi, ses vices paroissent avoir été les suites des troubles qui agiterent son regne ; mais comme particulier, on peut dire qu'il étoit brave, franc & libéral. Pendant le peu de temps qui succéda à ces troubles, il fit un voyage dans tout le Royaume, publia un Edit pour réprimer la rapine & la violence, & congédia les troupes étrangeres qui avoient si long-temps opprimé ses peuples (1). Le Clergé, toujours implacable dans son ressentiment, n'omit pas de ternir la mémoire de ce Prince, parce qu'il avoit mis de justes bornes à sa trop grande puissance, & qu'il avoit refusé de reconnoître ses ridicules exemptions.

Etat de l'Eglise sous Etienne I.

Nous avons vu plus haut que tout avoit été en combustion sous les regnes de Guillaume II & de Henri I ; mais les troubles & les divisions ne firent qu'augmenter sous celui du Roi Etienne. Les Papes, toujours attentifs à ce qui se passoit en Angleterre, profiterent de ces divisions pour y affermir leur autorité. Etienne, qui prévoyoit les suites dangereuses de l'agrandissement de l'autorité papale, tâcha de faire nommer son frere, l'Evêque de Winchester, Légat du Pape, afin de ne point avoir de Prêtre étranger dans son Royaume. Le Pape eut égard à ses représentations ; mais Innocent, qui en vouloit au Roi & à l'Evêque de Winchester, envoya l'Evêque d'Ostie Légat en Angleterre. Cet étranger présida avec une pompe extraordinaire au Concile qui se tint à Westminster. Le Pape fut reconnu dans ce Concile pour légitime Souverain de l'Angleterre.

Ce Concile fut suivi d'une autre révolution assez surprenante. L'Evêque de Winchester, qui devoit être piqué contre la Cour de Rome, se réunit avec cette Cour & avec les autres ennemis du Roi, qu'il somma de venir rendre compte de sa conduite devant le Concile qu'il assembla à Winchester. Etienne, surpris de cette sommation, nomma deux Seigneurs pour le représenter à ce Concile. Les deux Seigneurs ayant demandé pourquoi on avoit sommé le Roi de se présenter devant l'Assem-

(1) Brompton ; Hagulstad.

Sect. VII. *Histoire d'Angleterre.*

blée, le Légat répondit avec chaleur, que le Roi, étant ſujet de Jéſus-Chriſt, ne devoit pas être ſurpris de ſe voir cité pour comparoître devant les Miniſtres de Jéſus-Chriſt, & qu'il étoit fort étonné qu'il ne fût pas venu lui-même en perſonne.

L'Evêque de Wincheſter étoit ſi animé contre le Roi ſon frere, qu'il l'excommunia lui & ſes adhérens, & conſentit à ſa dépoſition. Faiſant néanmoins réflexion que la chute de ſon frere pourroit entraîner la ſienne, il changea de ſentimens, & devint auſſi ami de ſon frere qu'il avoit été ſon ennemi. Il excommunia tous ceux qui ſe liguoient contre lui, & leva, pour donner plus de poids à ſes excommunications, une forte armée qu'il commanda lui-même, & parvint, comme nous l'avons dit, à rétablir Etienne ſur le trône.

Ce Prélat, naturellement inquiet & turbulent, ne chercha qu'à diminuer l'autorité du Roi, & à agrandir celle du Clergé. Ce fut dans cette vûe qu'il aſſembla un Concile à Londres, & qu'il fit revivre un ancien Canon qui rendoit le Clergé indépendant. Etienne gémiſſoit de tous ces attentats à la puiſſance royale ; mais il n'oſoit les réprimer, crainte de ſoulever une ſeconde fois ſes ſujets contre lui.

SECTION VIII.

Maison de Plantagenet, ou Race d'Anjou.

Henri II. 1154.

Henri II étoit occupé à aſſiéger un château ſur les frontieres de Normandie, lorſqu'on vint lui apporter la nouvelle de la mort d'Etienne. Sachant bien qu'il n'avoit aucun compétiteur à craindre, & n'ignorant pas que les Anglois avoient ſouffert trop de calamités ſous le dernier regne, pour s'engager dans aucune faction qui pût rallumer le feu des guerres civiles, il voulut tout régler dans ſes Etats de Normandie avant que de venir prendre poſſeſſion du trône. Ses ſujets le reçurent avec les plus vives démonſtrations de joie, & il fut couronné à Weſtminſter par Thibaud, Archevêque de Cantorbéry, le 19 Décembre 1154. Il commença ſon regne ſous les plus heureux auſpices : une tranquillité générale venoit de ſuccéder aux troubles, aux factions, aux révoltes qui, depuis tant d'années, n'avoient ceſſé d'agiter le Royaume. Les droits du nouveau Souverain, qui réuniſſoit le ſang chéri d'Egbert & celui de Guillaume le Conquérant, étoient encore illuſtrés par les plus brillantes qualités, & par l'éclat de la réputation que lui avoient acquis ſa valeur & ſon amour pour la juſtice. A ſon avénement au trône, il ne démentit point les hautes eſpérances que l'Angleterre avoit de ſon habileté dans l'art de gouverner.

Histoire d'Angleterre.

Sages Réglemens. 1155.

Après avoir pourvu à la tranquillité publique, Henri II se choisit, pour partager le poids des plus importantes affaires, un Conseil, à la tête duquel il mit l'Impératrice Mathilde sa mere, & composé de Thibaud, Archevêque de Cantorbéry, de Thomas Becket, Archidiacre de la même église, depuis peu créé Chancelier, homme vif, eclairé, d'une imagination ardente, d'une ambition démesurée, profondément dissimulé, sacrifiant alors en apparence tout à l'ostentation & au plaisir, cachant avec art les désirs d'élévation qui dévoroient son ame, extérieurement devoué aux volontés de son maître, & ne songeant qu'aux moyens de disputer avec lui de puissance & d'autorité.

Guidé par ce Conseil, Henri II convoqua une Assemblée générale ou Parlement, dans lequel on fit les réglemens les plus utiles pour l'Etat. Les anciennes Loix d'Edouard furent rétablies, l'Eglise & la Noblesse furent confirmées dans leurs priviléges, & la Nation dans toutes ses prérogatives. Cette conduite du Monarque, sa bienfaisance, sa popularité, & sur-tout sa justice, sa vigilance, & la sévérité qu'il montra contre l'oppression, le rendirent si cher aux Anglois, qu'il étoit au milieu d'eux comme un pere environné de ses enfans. Il eût pu, s'il eût eu moins d'ardeur pour la gloire, régner paisiblement sur des sujets qui l'adoroient; mais son amour pour le bien public lui inspira de reculer les frontieres de ses Etats, & de réunir à l'Angleterre l'Irlande, qui, divisée alors en cinq Souverainetés, étoit encore plongée dans la plus épaisse barbarie. Henri médita la conquête de ce vaste pays; & pour fonder cette invasion, peu juste en elle-même, sur quelque apparence de droit, il pria le Pape Adrien IV de benir & favoriser cette périlleuse entreprise. Adrien, Anglois de naissance, récemment élevé sur la chaire de Saint-Pierre, Pontife ambitieux, infatué de sa domination sur tous les trônes de la terre, fut trop flatté de la demande du Roi d'Angleterre, pour manquer cette occasion de donner quelque consistance à ses folles & chimériques prétentions. Il accorda à Henri une Bulle pour réduire l'Irlande sous son obéissance, & y fonder la Religion Chrétienne. L'exécution de ce projet fut retardée de quelques années par des événemens qu'il n'étoit pas alors possible de prévoir.

Expédition de Henri contre les Gallois; Malcolm, Roi d'Ecosse, lui rend hommage. 1156.

Geoffroi, frere de Henri II, excita dans l'Anjou une révolte qui obligea le Roi d'Angleterre à passer dans cette province. A peine il eût réduit les rebelles, qu'il fut contraint de revenir promptement en Angleterre contenir les Gallois, & s'opposer aux invasions qu'ils faisoient dans ses Etats. Cette expédition ne fut pas aussi facile que la réduction de l'Anjou. Les Gallois lui opposerent la plus forte résistance, balancerent ses victoires par des succès considérables (1), & ne furent soumis qu'à la fin de la seconde campagne. La valeur du Roi d'Angleterre les contraignit enfin à demander la paix, qui ne leur fut accordée que lorsqu'ils eurent livré des otages, & rendu les châteaux & les terres dont ils s'étoient emparés sous le regne d'Etienne. L'epoque de ce traité fut

(1) Powel's Hist. of Wales.

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

d'autant plus glorieuse pour Henri, que ce fut alors qu'il reçut la visite de Malcolm, Roi d'Ecosse, qui vint lui rendre hommage pour le Comté de Huntingdon, & qui, l'année d'ensuite, soit par la haute estime que Henri lui avoit inspirée, soit par la crainte de ses armes, vint à Carlisle rendre hommage pour tout le Royaume d'Ecosse, & résigner les Comtés de Northumberland & de Cumberland.

Henri passe en France, où il projette un mariage entre son fils & Marguerite, fille de Louis VII. 1159.

La mort de Geoffroi, Comte de Nantes, frere de Henri, engagea ce dernier à passer en Normandie, & à son arrivee en France, il eut une conférence avec Louis VII, dans laquelle les deux Monarques convinrent d'un mariage entre le jeune Henri, fils du Roi d'Angleterre, & Marguerite de France, fille de Louis. Cette importante négociation terminée, Henri accompagna Louis jusqu'à Paris, où il fut reçu avec la plus grande magnificence. La jeune Marguerite lui fut remise, & il confia le soin de son éducation à Robert de Neubourg, Justicier de Normandie. Les deux Rois se donnerent les marques les plus éclatantes de confiance mutuelle (1); celui d'Angleterre fut créé Grand-Sénéchal de France, titre qui le favorisoit beaucoup dans ses desseins sur la ville de Nantes, qu'il réclamoit comme héritier du Comte Geoffroi son frere. Henri II espéroit d'autant plus de recueillir bientôt cette succession, qu'il étoit déjà maître de tout le territoire qui environne la Bretagne; car la Princesse Aliénor ou Eléonore, qu'il avoit épousée trois ans avant de parvenir à la couronne, lui avoit apporté en dot la Saintonge, la Guienne & le Poitou. Mais Eléonore étoit aussi décriée par la dépravation extrême de ses mœurs (2), qu'elle étoit dangereuse par les vices, la noirceur & la cruauté de son ame. Belle, riche & dissimulée, Louis VII l'avoit épousée : il en étoit passionnément épris; & l'ingrate, après avoir rempli la Cour de son époux du bruit de ses scandaleuses débauches, l'avoit suivi à la conquête de la Terre-Sainte, où le nombre & l'éclat de ses prostitutions obligerent Louis, revenu dans ses Etats, d'assembler, à Beaugenci, les Evêques de son Royaume, & de leur demander une Sentence de séparation d'avec Eléonore, à laquelle il eut la conscience ou plutôt la foiblesse, puisqu'il existoit deux enfans de ce mariage, de restituer les provinces qu'il avoit reçues en dot. Mais Louis VII s'empressa d'autant plus d'acheter sa liberté au prix de ce sacrifice, qu'Eléonore, à son penchant effréné aux plaisirs, à son goût insatiable pour les débordemens, unissoit les plus détestables passions. Haute, fiere, ambitieuse, intrigante, vindicative, & flétrie par mille actions déshonorantes, elle surpassa, par les nouveaux crimes dont elle se souilla pendant son second mariage, ceux qui avoient obligé son premier mari de la répudier.

Caractere d'Eléonore, femme de Henri II.

(1) Brompton.

(2) » Le bruit couroit, dit un ancien Auteur, qu'elle étoit par trop prodigue » & libérale de ce qu'elle devoit le plus honnêtement & soigneusement garder : » chacun le savoit, voyoit & connoissoit «. Mais le Poitou & la Guienne qu'elle apportoit en dot, en firent une vestale aux yeux de Henri. *Anecdotes Angloises*, *pag.* 101.

Histoire d'Angleterre.

Henri réclame le Comté de Toulouse, en vertu des droits de sa femme.

Henri II de retour en Angleterre, n'y resta qu'autant de temps qu'il le falloit pour réparer les désordres que son absence avoit occasionnés, & faire les préparatifs de l'entreprise nouvelle qu'il méditoit contre le Comte de Toulouse, dont il se proposoit de conquérir les possessions, sur lesquelles les droits d'Eléonore lui donnoient des prétentions fondées. Quelques obstacles qui parussent s'opposer à cette invasion, elle eût vraisemblablement réussi; & déjà Henri II, suivi d'une nombreuse armée, s'étoit emparé, par la force, d'une partie des pays qu'il réclamoit; déjà le siége de Toulouse étoit formé, lorsque le Roi de France, craignant que la réduction de cette ville n'étendît trop loin la puissance du vainqueur, vint à la tête d'un petit corps de troupes se jeter dans Toulouse. Ce secours imprévu déconcerta Henri, qui, vassal de Louis, & n'osant combattre contre son suzerain, confia la défense du terrein qu'il avoit conquis aux Comtes de Besiers & de Barcelone, & se hâta d'aller au secours de la Normandie, où les François avoient fait une irruption, dans la vûe d'obliger les Anglois de lever le siége de Toulouse. La valeur & l'activité du Roi d'Angleterre vengerent bientôt les Normands. Peu content de recouvrer toutes les places prises par les François, il porta le ravage & la dévastation jusqu'aux environs de Paris, & il obligea Louis de proposer une treve, qui fut bientôt suivie d'un traité de paix (1).

Becket est sacré Archevêque de Cantorbéry. Ses disputes avec le Roi d'Angleterre. 1163.

Peu de temps après cette guerre, Henri II fit une faute qui lui couta le repos de sa vie, & qui pensa ternir la gloire de son regne. Il avoit confié l'éducation de son fils aux soins du Chancelier Thomas Becket, qui, par son zele feint, détermina son maître à le nommer à l'Archevêché de Cantorbéry, malgré l'opposition de l'Evêque d'Herefort, qui ne vouloit point consentir qu'on plaçât à la tête de l'Eglise d'Angleterre un homme qui ne paroissoit occupé que du soin de surpasser le Monarque lui-même en magnificence & en luxe (2); plus distingué par ses

(1) Vit. S. Thom. Chron. Norm. Hoveden.

(2) Tous les Auteurs contemporains s'accordent à dire que les revenus du Chancelier Becket étoient immenses & sa dépense excessive. Il tenoit table ouverte pour des personnes de tous états, & faisoit acheter les mets les plus exquis. Ses appartemens étoient meublés avec la plus grande magnificence, & ses buffets ornés de vaisselle d'or & d'argent; les brides de ses chevaux étoient richement travaillées, & rien ne pouvoit être comparé à la beauté de ses équipages. Il avoit un nombre prodigieux de Chevaliers à son service, & la Noblesse envoyoit ses enfans pour être Pages & recevoir l'éducation dans sa maison. Cinquante-deux Clercs étoient employés à tenir les registres des bénéfices vacans & de ses propres biens ecclésiastiques Lorsqu'il traversoit la mer, il étoit accompagné de cinq vaisseaux, & pendant son ambassade de France pour le mariage de la Princesse Marguerite, il parut avec mille personnes à sa suite, étonnant les spectateurs par tout ce que les richesses & la grandeur peuvent avoir de plus fastueux.

M. l'Abbé Fleury, & après lui le Traducteur de Smolett, prétendent que Becket n'accepta que malgré lui l'Archevêché de Cantorbéry, & après avoir inutilement représenté au Roi que s'il le faisoit Archevêque, il lui ôteroit bientôt son amitié, *laquelle se changeroit en une haine mortelle.*

Voyez *Hist. Ecclésiast. l.* 70; *T. Smolett, tom.* 3, *p.* 241.

SECT. VIII *Hiſtoire d'Angleterre.*

talens pour l'adminiſtration civile & militaire, que par ſon zele pour la Religion, & par ſon aſſiduité aux fonctions du Miniſtere ſacré. Becket eut à peine obtenu cette nouvelle dignité, que, par la plus inattendue des métamorphoſes, il parut plein des devoirs de ſon état : il reforma le faſte qui juſqu'alors l'avoit environné. Becket ne parla plus que de l'auſtérité de ſes devoirs, de la loi que ſa dignité lui impoſoit de ſoutenir & d'étendre les droits de l'Epiſcopat, autant que ſon amour pour la Religion le lui inſpireroit. Dès ce moment, changé en défenſeur & en obſervateur rigide de la diſcipline & des immunités de l'Egliſe, il éleva des diſputes interminables entre le ſpirituel & le temporel; & pour troubler avec plus d'efficacité le bonheur du Royaume & la paix de la ſociété, il fit renaître d'anciennes prétentions abandonnées déjà depuis long-temps par ſes prédéceſſeurs.

Les Rois d'Angleterre avoient jadis aliéné, dans des beſoins preſſans, quelques terres du Siége de Cantorbéry, & ces terres étoient poſſédées par des Seigneurs de la plus haute diſtinction. Le fier Becket ſomma les poſſeſſeurs de lui rendre hommage, & ſur leur refus, il les excommunia. Cet attentat audacieux fut ſuivi d'une entrepriſe encore plus hardie. L'Angleterre étoit remplie d'Eccléſiaſtiques qui, n'étant attachés à aucun bénéfice, & prétendant n'être ſujets à aucune juriſdiction, commettoient impunément les plus affreux déſordres. Henri II ſe plaignit pluſieurs fois de cet excès de licence, de crime & de libertinage; mais les coupables, hautement protégés par Becket, continuerent de ſe livrer ſans retenue à leurs débordemens. Sur ces entrefaites, un Prêtre du dioceſe de Saliſbury ayant commis un meurtre, Becket ordonna que le coupable ſeroit privé de ſon bénéfice & renfermé dans un couvent (1). Le Roi d'Angleterre repréſenta qu'un laïque, en pareil cas, étoit condamné à la mort, & ſe plaignit de la légéreté de la peine impoſée au meurtrier. L'Archevêque allégua les immunités de l'Egliſe & les priviléges du Clergé, & ſoutint qu'un Eccléſiaſtique, de quelque crime qu'il fût coupable, ne pouvoit être puni de mort.

Conſtitutions de l'Aſſemblée de Clarendon. 1164.

Henri II, irrité de ces ridicules prétentions, & voulant mettre un frein à ces déréglemens, convoqua une Aſſemblée générale d'Evêques & de Magiſtrats à Clarendon, & propoſa ſeize articles pour ſervir de baſe à la Juriſprudence qu'il vouloit que l'on obſervât déſormais dans les affaires eccléſiaſtiques. Ces conſtitutions portoient en ſubſtance, 1°. que tous les procès concernant la préſentation aux bénéfices, devoient être décidés devant les Juges royaux : 2°. que toutes les égliſes, dans les fiefs du Roi, ne pourroient être aliénées ſans ſon conſentement : 3°. que les Juges royaux prendroient connoiſſance des crimes commis par les membres du Clergé, ſans entreprendre ſur la Juriſdiction eccléſiaſtique; mais qu'un Clerc convaincu, ou qui s'avoueroit coupable, perdroit ſon

(1) Ce Prêtre étoit généralement reconnu pour l'aſſaſſin d'un Gentilhomme du Comté de Worcheſter, dont il avoit violé la fille. Voyez *G. Newberg*, *Vita S. Thom.*

privilége,

privilége, & cesseroit d'être sous la protection de l'Eglise : 4°. qu'aucun Evêque, ni autre membre du Clergé, ne pourroit quitter le Royaume sans la permission du Roi, qui ne l'accorderoit qu'en recevant caution, que celui qui s'absenteroit n'entreprendroit rien contre le Roi ni contre le Royaume : 5°. que les excommuniés ne seroient point obligés de faire serment ni de donner caution de rester dans le lieu de leur domicile, mais seulement de se soumettre au jugement de l'Eglise pour en obtenir l'absolution : 6°. qu'aucun laïque ne seroit accusé pardevant les Juges Ecclésiastiques, excepté dans le cas d'une évidence palpable & légitime, où il seroit traduit devant l'Evêque en personne; & que si le coupable étoit si puissant que personne n'osât l'accuser, le Shériff, sur la demande de l'Evêque, obligeroit douze personnes du voisinage à déclarer avec serment, en présence de l'Evêque, ce qu'ils pourroient savoir sur l'affaire en litige : 7°. qu'aucun vassal *in capite*, ou Officier ministériel du Roi, ne pourroit être excommunié, ni ses terres mises en interdit, sans le concours du Monarque, ou, en son absence, de son Justiciaire, qui prendroit connoissance du crime, afin de le soumettre à la Jurisdiction royale, ou le remettre aux Juges Ecclésiastiques, si la cause étoit de leur ressort : 8°. que, dans les causes ecclésiastiques, les appels iroient de l'Archidiacre à l'Evêque, de l'Evêque à l'Archevêque, & enfin au Roi, dans le cas où l'Archevêque manqueroit à faire justice, pour être jugés suivant ses ordres dans la Cour judiciaire ecclésiastique; mais que les causes ne pourroient aller plus loin sans le consentement exprès du Monarque : 9°. que tous les procès entre les laïcs & les ecclésiastiques, touchant les tenures, seroient présentés aux Juges Royaux sur le rapport de douze personnes notables; & que si la tenure se trouvoit être de *frank-almoin*, ou aumône-franche, le procès seroit remis aux Juges Ecclésiastiques; au lieu que si elle étoit de nature séculiere, il seroit décidé par les Juges Royaux, à moins que les parties ne tinssent du même Seigneur ecclésiastique ou laïc; dans lequel cas, le procès seroit porté à sa Justice; *mais que le saisi de la tenure en litige ne pourroit être dépouillé en conséquence du rapport susdit*, jusqu'à ce que le procès fût jugé : 10°. que tout tenant des domaines du Roi, cité par l'Archidiacre ou l'Evêque, pour quelque sujet qui appartînt à sa jurisdiction, pourroit être interdit du service divin, mais non excommunié pour avoir méprisé cette citation, jusqu'à ce que la Sentence lui fût notifiée par un Officier du Roi, faute d'avoir fait la satisfaction convenable : 11°. que tous les Archevêques, Prélats & autres Ecclésiastiques, dont les dignités & bénéfices dépendroient du Roi *in capite*, & qui tiendroient leurs possessions à titre de baronnies, comparoîtroient devant les Juges & les Ministres du Roi, pour répondre sur les devoirs de leurs tenures, observeroient & accompliroient toutes les coutumes royales, droits & services, & qu'ils assisteroient, ainsi que les autres Barons, comme Juges, dans les Cours du Roi, à moins que les Sentences ne dussent être prononcées pour perte de la vie ou des membres; dans lequel cas, ils auroient la liberté de se retirer : 12°. que le Roi jouiroit de tous les siéges

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

vacans, Abbayes ou Prieurés de fondation ou de nomination; que, pour remplir ces places, le Chapitre ou Couvent s'assembleroit, & que l'élection se feroit avec le consentement du Roi dans sa chapelle, & que celui qui seroit élu rendroit, avant sa consécration, hommage, & jureroit fidélité au Roi comme au Seigneur lige de sa vie, de ses membres & de ses honneurs temporels, sauf son ordination: 13°. que tout Seigneur qui s'opposeroit aux décisions légitimes des Cours Ecclésiastiques, ou qui les rejetteroit, seroit forcé de s'y soumettre par l'autorité du Roi; & que toute personne qui refuseroit d'obéir à la Sentence d'une Cour royale, seroit poursuivie par l'autorité ecclésiastique, jusqu'à ce que la partie du Roi eût reçu satisfaction: 14°. que tous les biens & meubles confisqués au profit du Roi lui seroient remis, soit qu'ils fussent gardés dans l'église ou dans l'étendue extérieure qui en dépend: 15°. que les Juges Royaux auroient l'attribution des procès pour dettes, soit qu'elles fussent consacrées par serment, ou de quelque autre façon que ce fût: 16°. enfin que les enfans des serfs & des vassaux ne pourroient être ordonnés sans le consentement du Seigneur du fief dans lequel ils seroient nés (1).

Becket quitte l'Angleterre, & se retire à la Cour de France.

Quelque sages que fussent ces réglemens, & quelque indispensable que fût la nécessité de les admettre, ils blesserent l'orgueil de l'Archevêque Primat, qui, craignant que son consentement n'entraînât la ruine des libertés de son église, ou plutôt saisissant cette occasion de faire éclater ses projets & l'insolence de ses prétentions, refusa de souscrire à ces statuts, qu'il n'accepta forcément quelques jours après, que pour se rétracter ensuite, & se conduire avec si peu d'égards, que le Roi d'Angleterre le menaça de le destituer & de le traiter en rebelle. Becket épouvanté, s'enfuit secrétement à la Cour de Louis VII, qui le reçut avec distinction, enchanté d'attiser le feu d'une dissention dont il se proposoit de profiter. Becket, protégé par Louis, alla trouver le Pape Alexandre III, qui, poursuivi par l'Empereur Frédéric I, tenoit alors sa Cour à Sens. L'Archevêque se flattoit d'obtenir du Pontife une Sentence favorable; mais Alexandre III, plus occupé de ses propres intérêts que de question de discipline, & plus avare que zélé, avoit été prévenu par les Ambassadeurs de Henri II, qui, connoissant la vénalité d'un tel Juge, avoit pris soin de le corrompre par de magnifiques présens. Aussi Becket fut accueilli froidement par le Pontife, dont la situation n'étoit pas assez brillante, ni le rang assez stable pour menacer de ses foudres le Monarque d'Angleterre. Alexandre se contenta de charger

Entrevue des Rois d'Angleterre & de France à Montmirail. 1165.

Louis VII de la médiation de cette affaire. Henri II, quoiqu'offensé, ne s'éloigna pas des voies de conciliation qui lui furent proposées. Il se rendit auprès du Roi de France à Montmirail dans le Maine. Le turbulent Primat fut admis dans cette conférence. Henri n'exigea autre chose de Becket que la même déférence que les plus grands & les plus saints Archevêques de Cantorbéry avoient eue pour les Rois d'Angleterre les

(1) Chr. Gerv. Tyrrel. Brady.

moins puiſſans. Cette demande modérée fut approuvée de Louis & de tous ceux qui formoient cette aſſemblée. Becket ſeul la rejeta, & refuſa obſtinément de renoncer à la hauteur de ſes prétentions. Il fut unanimement condamné; ſon audacieuſe réponſe lui aliéna tous les eſprits; &, abandonné de ceux mêmes qui l'avoient le plus vivement protégé juſqu'alors, il ſe vit réduit à ſoutenir ſeul ſa querelle contre le Roi & la Nation.

*Hiſtoire d'*Angleterre.

Le Pape ſe déclare en ſaveur de Becket.

Pendant cette conférence, Alexandre III avoit négocié avec tant d'adreſſe & de ſuccès, qu'il étoit parvenu à ſe réconcilier avec l'Empereur. Auſſi-tôt qu'il ſe vit débarraſſé, il revint ſur ſes pas, & examinant de nouveau la querelle du Roi & du Primat d'Angleterre, il écrivit du ton le plus impérieux à Henri, auquel il ordonna de choiſir l'un des deux partis, ou de recevoir au plus tôt l'Archevêque, de ſouſcrire à toutes ſes demandes, & de le rétablir dans ſon rang & ſes biens, ou d'être frappé d'anathême, de perdre la protection du S. Siége, & conſéquemment la couronne (1). Le délai que le fier Alexandre donnoit au Roi pour ſe déterminer étoit ſi court, & les ſuites de l'excommunication ſi terribles alors, que Henri II accorda au Primat, d'après les conditions propoſées par le Légat du Pape, une paix ſi avantageuſe, que Becket triompha, de la plus indécente maniere, de ſon Roi & des Grands du Royaume, où il rentra moins en Primat qui vient donner l'exemple des vertus chrétiennes, qu'en Souverain qui vient prendre poſſeſſion d'un Etat. Le Monarque humilié, ne voulant pas être témoin de cette entrée triomphale, ſe retira en Normandie, où bientôt il fut informé des nouveaux attentats de Becket, & de l'inſolent abus qu'il faiſoit de ſa victoire. En effet, l'ambitieux Archevêque, au lieu de ſe retirer tranquillement dans ſon dioceſe avec la modeſtie qui convenoit à un homme auquel le Roi venoit d'accorder le pardon de crimes d'Etat, fit publier ſes pouvoirs de Légat, traita les Officiers du Roi avec autant de mépris que d'indignité; &, ſous prétexte d'une viſite, parcourut la province de Kent avec toute la ſplendeur & la magnificence d'un Souverain Pontife. Les villes par leſquelles il paſſoit, venoient au devant de lui en proceſſions ſolennelles, chantant des hymnes pour le féliciter ſur ſon retour; & le premier exercice qu'il fit de ſa légation, fut d'excommunier les Seigneurs qui s'étoient déclarés contre lui (2).

1168 & ſuiv.

Becket eſt aſſaſſiné. 1170.

Henri II, perſuadé que l'Archevêque vouloit abſolument uſurper une domination tyrannique ſur le Clergé, attenter au pouvoir royal, ſoulever le peuple, & peut-être diſpoſer de la couronne, s'emporta vivement; & dans la violence de ſa colere, il s'oublia juſqu'à dire : » Ne ſuis-je » pas le plus malheureux des Rois ? De tant de courtiſans honorés de » ma confiance, nourris à ma table, comblés de mes bienfaits, il n'y » en a pas un qui ait aſſez de courage pour me venger de l'inſolence

(1) Chron. Gerv. Vita S. Thomæ.

(2) Robert de Broke fut excommunié pour avoir coupé la queue de ſon cheval de ſomme. Voyez *Fitz-Stephen; Math. Paris.*

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

» d'un Prêtre qui seul me donne plus d'exercice que tous mes sujets » ensemble, qui cherche à me persécuter & à troubler mes Etats «. A peine Henri II eut prononcé ces propos inconsidérés, que quatre de ses Officiers, croyant que le Roi demandoit la tête du Primat, se liguerent pour lui rendre service, partirent précipitamment, arriverent à Cantorbéry, & poignarderent Thomas Becket dans la cathédrale, au pied de l'autel de S. Benoît, qui fut couvert de son sang & de sa cervelle (1).

Henri entreprend la conquête de l'Irlande. 1171.

Cependant à peine la colere de Henri se fût exhalée, que le départ hâté de ces quatre Officiers lui rappelant le discours qu'il avoit tenu, il dépêcha des courriers dans tous les ports de Normandie, avec ordre de ne laisser passer personne, & d'arrêter ces quatre courtisans par-tout où on les trouveroit. Mais ces ordres étoient tardifs, & déjà Becket n'étoit plus. A la nouvelle de sa mort, Henri donna les marques de la plus vive douleur : il ne voulut voir personne, se renferma, s'abstint de toute nourriture, fit tout ce qu'il put pour désarmer la colere de Rome, dont il craignoit la vengeance, & qu'il eût appaisée, si le repentir, qui fléchit la Divinité même, suffisoit pour appaiser une telle puissance. Toutefois, pour se distraire des pensées affligeantes que lui donnoient le souvenir de la part involontaire qu'il avoit eue à la mort du Primat, & dans la vûe de se rendre favorable le S. Siége, qui l'avoit jadis exhorté à la conquête d'Irlande, Henri II, profitant de la division qui armoit, les uns contre les autres, les Souverains de ce pays, assembla une nombreuse armée, & s'embarqua pour l'Irlande avec quatre cents vaisseaux. A peine eut-il débarqué, que, secondé par le Roi de Leinster, il se rendit maître de tout le Royaume, & força les différens Princes particuliers à lui rendre hommage. Pour répondre aux désirs de ses nouveaux sujets, Henri convoqua un Concile de tout le Clergé d'Irlande, dans lequel on fit plusieurs Canons relatifs au bien-être de l'Etat. On y défendit la polygamie ; on pourvut au payement des dixmes & aux exemptions du Clergé, tant pour le service séculier que pour les impositions. On donna la faculté aux particuliers de faire des testamens & de partager leurs biens entre leurs femmes & leurs enfans. Enfin ces constitutions, avec quelques autres réglemens pour assurer la paix & les droits du Monarque, furent confirmés par l'autorité royale, & envoyés à Rome avec un acte signé de tous les Prélats d'Irlande, par lequel ils reconnoissoient Henri & ses héritiers pour leurs Maîtres & leurs Seigneurs.

Henri se réconcilie avec le Pape, & reçoit l'absolution du meurtre de Becket. 1172.

Mais malgré cette nouvelle puissance, Henri II voyoit le nombre de ses ennemis s'accroître tous les jours. Les Moines ne cessoient de célébrer les vertus de Thomas Becket, que Rome avoit placé au nombre des Martyrs. Echauffé par le récit des miracles que la fourberie faisoit multiplier sur le tombeau du nouveau Saint, le peuple se rendoit en foule à l'église qui renfermoit les cendres du rebelle martyr ; & vouant

(1) Guil. Newbrig. Fitz-Stephen. Vita S. Thomæ.

à l'exécration ses assassins, confondoit avec les bras qui avoient délivré l'Angleterre de cet homme turbulent, le Souverain pour lequel ils avoient agi. Alexandre III, enhardi par ses succès, accoutumé à commander avec empire aux Rois, tonnoit contre celui d'Angleterre, le menaçoit des foudres du Vatican, & finit par lui envoyer des Légats qui lui donnerent le choix ou d'être excommunié, & avec lui tout le Royaume, détrôné, condamné à vivre errant & fugitif, abandonné de tous, isolé sur la terre, ou de souscrire à la pénitence que la clémence d'Alexandre III avoit bien voulu consentir à lui imposer. Dans toute autre circonstance, Henri II eût fait punir sévérement l'audace des Légats; mais la situation cruelle où il étoit réduit, la crainte d'une guerre civile, la jalousie des Puissances étrangeres, qui désiroient son abaissement, les chagrins domestiques qui accabloient son ame, ne lui permettoient point de répondre comme il eût fait dans tout autre temps. Il accepta les conditions humiliantes qui lui furent prescrites; il se soumit à recevoir publiquement la discipline de la main des Moines de Cantorbéry, à abolir les statuts de Clarendon, à ne jamais s'opposer directement ni indirectement aux volontés du Pape, à permettre les appels à la Cour de Rome, à passer à la tête d'une armée dans la Palestine, à rappeler dans le Royaume les parens & les amis du martyr Becket, à les rétablir dans leurs biens; enfin à abolir toutes les Loix & toutes les Coutumes récemment introduites dans la Jurisprudence ecclésiastique (1). Ces conditions étoient dures & cruelles; elles étoient avilissantes : mais un orage affreux environnoit le trône; & Henri II, de crainte que le sévere Pontife ne fût pas encore satisfait, poussa la complaisance jusqu'à lui écrire, sous la dictée de Pierre de Blois, une lettre par laquelle il se déclaroit feudataire & vassal du S. Siége Jamais la fermeté de Henri ne se fût oubliée jusqu'à ce degré de honte & d'avilissement, si les dangers qui menaçoient sa tête & la tranquillité publique, ne l'eussent forcément engagé à ces pénibles sacrifices.

Histoire d'Angleterre.

Ce n'étoit seulement point contre les attentats & le fanatisme des Moines, contre l'avidité, les vûes ambitieuses & la tyrannie de Rome qu'il avoit à se précautionner : un ennemi plus formidable le poursuivoit avec acharnement, & cet ennemi cruel étoit sa perfide épouse, l'impudique Eléonore, qui, couverte d'opprobres & souillée de crimes, venoit de signaler sa jalouse fureur. Henri, soit par dégoût pour les charmes usés & la conduite scandaleuse d'Eléonore, soit par une inconstance que les prostitutions de sa femme n'autorisoient que trop, n'avoit pu résister aux graces, aux talens, à la beauté de la jeune & célebre Rosemonde, dont il étoit éperdument épris. Eléonore, la plus débauchée des femmes, mais plus cruelle encore que dépravée, se vengea d'une infidélité dont elle avoit tant de fois donné l'exemple, comme l'antique Médée, sur l'amante de son époux, & la barbare alla la poignarder de ses propres mains. Plus furieuse après ce lâche assassinat, elle jura une

Terribles effets de la vengeance d'Eléonore; les enfans de Henri se soulevent contre leur pere.

(1) Chron. Gerv. Vita S. Thomæ.

Sect. VIII. Hiſtoire d'Angleterre.

haine irréconciliable à ſon époux ; & pour frapper ſon cœur ſenſible par de plus rudes coups, elle ſouleva contre lui ſes enfans, qui, trop dociles aux infernales ſuggeſtions de cette Euménide, ſe liguerent contre leur pere, & firent entrer dans leurs complots une partie des Seigneurs les plus diſtingués de l'Etat. Les Rois de France & d'Ecoſſe n'attendoient plus qu'une occaſion d'exécuter les projets d'invaſion qu'ils avoient formés ſur l'Angleterre, & cette occaſion ne tarda point à ſe montrer.

Henri, l'aîné des enfans du Roi d'Angleterre, étoit paſſé en France, où il avoit dreſſé avec Louis le Jeune le plan des opérations de la guerre qu'il vouloit ſuſciter à ſon pere, quand celui-ci arrêta le mariage de Jean ſon quatrieme fils, avec la fille du Comte de Maurienne. L'apanage qu'il lui donna ſervit de prétexte au jeune Henri, qui s'oppoſa fiérement à ces diſpoſitions, & demanda avec hauteur la jouiſſance du Duché de Normandie, juſqu'à ce qu'il fût en état de recueillir le reſte
1173. de la ſucceſſion paternelle. Le Roi d'Angleterre, indigné des prétentions outrées de ſon fils, fit des recherches, & apprit avec horreur les crimes d'Eléonore, & la conjuration formée contre lui. Mais les coupables échapperent à ſa vigilance. Eléonore ſeule fut arrêtée ; Richard & Geoffroi, ſon ſecond & ſon troiſieme fils, paſſerent bruſquement en France : Richard ſe rendit dans la Guienne, qu'il fit ſoulever, & Geoffroi ſe retira en Bretagne, où il leva auſſi l'étendard de la rebellion.

Le Roi de France fomente la rebellion.

Pendant que Louis VII, joint aux Comtes de Flandres, de Boulogne & de Blois, ſe jetoit ſur la Normandie, le Comte de Leiceſter armoit les factieux dans le ſein de l'Angleterre, & le Roi d'Ecoſſe faiſoit une irruption dans le Northumberland. Le danger étoit preſſant, les attaques étoient multipliées, & tout autre que Henri eût ſuccombé. Mais ſa valeur & ſon courage le ſoutinrent, & ſa prudente activité fut admirée de ſes ennemis même. Il pourvut à la ſûreté du Royaume, confia la régence à des Miniſtres dont il connoiſſoit le zele, les talens & l'intégrité, paſſa en France, marcha contre ſon fils Richard, le plus rebelle & le plus ambitieux de ſes enfans, reprit toutes les places qui étoient tombées au pouvoir des conjurés, remporta autant de victoires qu'il livra de combats, ſoumit la Bretagne, & repaſſa en Angleterre, où il battit le Comte de Leiceſter & le Roi d'Ecoſſe, réduiſit les places ennemies, éteignit la rebellion, revint en Normandie, vola au ſecours de
1174. Rouen, aſſiégé par Louis, qu'il obligea de demander une treve, &, ſuivi de ſon armée victorieuſe, alla forcer Richard ſon fils de recourir à ſa clémence, & après s'être couvert de gloire, accorda la paix aux conjurés. Rien ne marqua mieux la magnanimité de Henri II, que la conduite qu'il tint en cette circonſtance avec ceux qui avoient juré ſa perte. Bien loin d'offrir des hécatombes de vaincus à la juſtice & à la vengeance, d'arroſer la terre du ſang de ſes ſujets rebelles, ſa généroſité & ſa grandeur d'ame lui firent regarder avec horreur le ſacrifice cruel qu'il auroit pu faire de ces victimes. La compaſſion intercéda en faveur des criminels, & il ne quitta jamais la qualité de pere pour ſe revêtir de celle de juge. Les échafauds ne furent point trempés du ſang des

Seigneurs, ni les gibets chargés des corps des Plébéiens rebelles. Il mit en liberté, sans en tirer de rançon, plus de neuf cents Chevaliers, & reçut les enfans avec la même tendresse que s'ils ne se fussent jamais révoltés.

Histoire d'Angleterre.

Réconciliation de Henri II & de son fils aîné.

Après la conclusion & la ratification du traité, Henri eut une entrevue avec le Roi de France à Gisors, où tous les sujets de division entre les deux couronnes furent réglés à leur satisfaction mutuelle. On démolit les forteresses élevées pendant la guerre, & Henri mit de fortes garnisons pour la sûreté de celles du Poitou & de l'Anjou (1). Cependant le fils aîné du Roi paroissoit toujours chagrin & peu disposé à une réconciliation parfaite. Il sembloit douter de la sincérité de son pere, & refusa de lui obéir lorsqu'il lui manda de venir à sa Cour. Convaincu de sa propre ingratitude, & de la conduite odieuse qu'il avoit tenue, il ne pouvoit croire qu'on lui pardonnât de bon cœur, & il craignoit qu'on ne le confinât dans une étroite prison. Refusant opiniâtrément de rendre sans rançon ses prisonniers, il fit connoître clairement par ses paroles & par ses actions, qu'il ne lui manquoit que des forces pour renouveler sa révolte. Henri, indigné de ces dispositions si contraires à la Nature, lui envoya différens Députés pour le convaincre de sa tendresse paternelle. Enfin il parut satisfait, se rendit à Bure, & se jeta aux genoux du Roi pour obtenir son pardon. Il fut reçu avec autant de joie que de bonté : il supplia vivement le vieux Henri de recevoir son serment de fidélité, ce qui lui fut accordé ; ensuite on lui permit de faire une courte visite au Roi de France, & à son retour il accompagna son pere en Angleterre (2). Comme on avoit stipulé dans le traité que Richard épouseroit Alix, fille de Louis le Jeune, Alix fut remise à Henri, qui, dit-on, abusant de la jeunesse de sa belle-fille future, en fit sa maîtresse & sa concubine. Ce bruit se répandit, donna bientôt occasion à de nouveaux soulévemens, & attira au Roi d'Angleterre des revers sous lesquels il succomba.

Henri fait divers Réglemens utiles.

1175 & suiv.

Un fait plus assuré que cette prétendue séduction d'Alix, est que Henri ne profita de la paix que pour le bonheur de ses peuples : il consacra tous ses momens à l'administration de la Justice, & aux moyens d'ajouter, par les plus sages réglemens, à la félicité publique. Il renouvela le serment qu'il avoit déjà fait d'observer dans toutes leurs dispositions les Loix d'Edouard, &, partageant le Royaume en six départemens, il nomma pour chacun un Juge qui, à des temps fixes, devoit y rendre la Justice. C'est-là l'origine des Assises, pratique constamment observée depuis. Ces Loix, cet amour du bien public, cette assiduité à rendre la Justice, acquirent une telle réputation à Henri II, que les Rois de Castille & de Navarre, épuisés par la guerre longue & sanglante qu'ils se faisoient, remirent leurs intérêts au jugement du Monarque Anglois, qui prononça entre les deux Souverains une Sentence qu'ils respecterent l'un & l'autre.

(1) Reymer.

(2) Duct. Coll. Math. Paris.

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

Nouveaux démêlés entre le Roi & son fils Henri. 1182.

Mais pendant que Henri terminoit en Juge suprême les disputes des Rois, il étoit lui-même à la veille d'avoir à repousser la plus injuste des attaques. Philippe-Auguste venoit de succéder à Louis le Jeune, & ce nouveau Souverain, jaloux de la puissance & de la gloire de Henri II, cherchant à le troubler, sema la division dans la famille de son rival. Philippe connoissoit l'ambition de l'aîné des fils de Henri, & il n'ignoroit pas que ce jeune Prince, couronné depuis plusieurs années, étoit impatient de monter sur le trône : il fomenta ce désir ; &, par ses conseils, le jeune Henri se révolta une seconde fois contre son pere ; mais il ne fut point heureux. Chassé de place en place, il tomba malade dans sa fuite, & mourut dans sa vingt-huitieme année, amérement regretté par son pere, qui le condamnoit moins qu'il ne le plaignoit de n'avoir pu résister aux conseils pernicieux de ceux qui l'avoient engagé dans sa téméraire entreprise.

Richard excite une révolte contre son pere. 1188.

La défaite & la mort du jeune Prince ne ralentit point la haine de Philippe-Auguste, qui fit entrer facilement Richard dans les vûes qu'il avoit suggérées à son frere aîné. Richard, d'une ambition outrée, étoit dur, emporté, violent & cruel jusqu'à la férocité. Il suivit avec ardeur les conseils de Philippe-Auguste, & ne put dérober à son pere les complots qu'il méditoit. Eclairé par la vigilance, & intimidé par les menaces de Henri, il se soumit, implora la clémence du Roi, & obtint de nouveau le pardon de son crime. Henri II, trop facile, lui confia le gouvernement de la Guienne ; & Richard ne se fut pas plus tôt rendu dans cette province, qu'il déclara la guerre au Comte de Toulouse. Celui-ci, trop foible pour résister à Richard, réclama le secours de Philippe-Auguste, qui se mit aussi-tôt en marche pour défendre son allié. Henri II vola auprès de son fils, & les deux armées étoient prêtes d'en venir aux mains, lorsque Richard, oubliant les bienfaits de son pere, & le pressant besoin qu'il avoit de sa valeur, saisit ce moment de danger pour demander la Princesse Alix, qui lui avoit été promise, accusant avec insolence son pere d'entretenir avec elle un commerce criminel. Henri méprisa ces reproches, & refusa de déférer aux désirs de son fils toutes les fois qu'il oseroit prendre ce ton impérieux. Richard, transporté de colere, & ne respirant que vengeance, cabala contre son pere ; & à force d'intrigues, de promesses, d'argent & de menaces, gagna les principaux Officiers de l'armée Angloise, corrompit les soldats, se mit à leur tête, & passa au camp du Roi de France. Dès cet instant, tout plia sous les ennemis de Henri II, qui, battu par-tout, accompagné d'une poignée de soldats, chassé de ville en ville, se renferma dans Chinon en Touraine, résolu de s'y défendre jusqu'à l'extrémité. Mais il étoit presque seul, sans armes, sans munitions, sans défenseurs. On lui fit des propositions de paix, & quelques dures que fussent les conditions qui lui furent offertes, il aima mieux les accepter que d'entraîner son fils dans le parricide. Le mariage d'Alix & de Richard fut arrêté ; & tous les habitans d'Angleterre, affligés de la situation de leur Roi, prêterent serment de fidelité à Richard. Henri, par

ce

ce traité de paix conclu à Azai, s'engagea en outre de payer vingt mille marcs d'argent au Roi de France, pour le défrayer de la dépense qu'il avoit faite en fortifiant Châteauroux. Philippe, de son côté, promit de rendre tout ce qu'il avoit pris en Berri; mais on convint qu'il garderoit les villes du Mans & de Tours, avec les châteaux de Trône & le château du Loir, jusqu'à ce que les articles fussent exécutés (1). *Histoire d'Angleterre.*

Quelque temps après la ratification du traité, Henri II voulut voir la liste des complices de la derniere conspiration. Le Duc Richard lui rendit ce triste office; & à la tête des conspirateurs, le malheureux Henri eut la douleur de lire le nom de Jean son fils, qu'il aimoit par-dessus tous les autres. A ce nom fatal, ses mains paternelles tomberent; un chagrin mortel s'empara de son ame; il fut saisi d'une fievre violente, qui, après quelques jours de tourmens & de douleurs, le mit au tombeau. Son cœur, déchiré par l'ingratitude de ses enfans, les maudit; & vainement les Evêques & les Seigneurs qui l'entouroient s'efforcerent de l'engager à se rétracter, il persista, & mourut dans ces sentimens, que ses enfans n'avoient que trop autorisés. Son corps fut conduit par son fils naturel, Geoffroi, à l'abbaye de Fontevraut, & le lendemain, pendant qu'il étoit déposé dans l'église, Richard se hasarda d'entrer; mais il fut frappé d'horreur à cette vue. Il est vrai qu'elle fut encore augmentée par un événement que la superstition du temps fit regarder comme un présage surnaturel. On dit qu'à l'approche de Richard le sang commença à couler de la bouche & des narines du cadavre, à la terreur & à l'étonnement de tous les spectateurs. Le cœur farouche de Richard fut frappé de ce phénomene. Il assista aux funérailles avec toute la décence convenable, & les marques du repentir le plus amer. Après les obseques, Geoffroi lui délivra le grand sceau, qu'on avoit soigneusement déposé sous les sceaux particuliers des Barons qui avoient été présens à la mort du Monarque (2). *Mort de Henri II.* *1189.*

Ainsi périt, dans la cinquante-septieme année de son âge, & la trente-cinquieme de son regne, le plus grand, le plus digne, le plus juste & le meilleur des Rois d'Angleterre. On lui reproche deux passions qui, dit-on, ont terni l'éclat de sa gloire; une passion incestueuse pour Alix, & la mort de Becket (3). Mais sa conduite, ses sermens, *Ses qualités.*

(1) Bened. Abb. Ducto. Coll G. Brito. G. Neubr. Philipiad.

(2) Chr. Gerv. Bened. Abb. Cambens.

(3) Quelques Auteurs reprochent encore à Henri une ambition démesurée. Ils se plaignent de ce qu'il disoit ordinairement que le Monde entier suffisoit à peine à un grand homme; & c'est à quoi l'on a fait allusion dans son épitaphe, dont voici quelques vers :

Cui satis ad votum non essent omnia terræ
Climata, terra modò sufficit octo pedum.
Qui legis hæc, pensa discrimina mortis, & in me
Humanæ speculum conditionis habe.

» Toute la terre suffisoit à peine à mes vœux : un espace de huit pieds me

SECT. VIII. *Hiſtoire d'Angleterre.*

& le mauvais caractere de ſon accuſateur Richard, ainſi que le mariage de ce dernier avec Alix, le juſtifient pleinement de cet amour maladroitement ſuppoſé. A l'égard du meurtre de Becket, quelques Hiſtoriens regardent comme un aveu tacite de ſon crime, la pénitence humiliante à laquelle il ſe ſoumit, & les Loix encore plus aviliſſantes qu'il reçut d'Alexandre III. Mais ces raiſons nous paroiſſent inſuffiſantes, & elles ne prouveroient contre Henri, que dans le cas où ce Prince auroit été le maître d'accepter ou de refuſer cette pénitence & ces Loix. Nous n'ignorons pas, d'un autre côté, que la partialité, la prévention, le zele outré, peuvent faire tomber les Orateurs les plus célebres dans les plus groſſieres erreurs, & donner à l'éloquence même le ton aviliſſant de la dénonciation. Si l'on jugeoit Henri II d'après les portraits odieux qu'en ont tracé Fléchier, Boſſuet & Nicole, on le regarderoit à la vérité comme un Prince recommandable par ſes talens, ſa valeur & ſa profonde politique, mais auſſi comme l'oppreſſeur de ſes peuples, injuſte dans ſes entrepriſes, impatient dans ſes déſirs, emporté dans ſa colere, réduiſant tout à ſon propre intérêt, joignant l'artifice à l'iniquité, couvrant le mal qu'il faiſoit par de bonnes actions apparentes, allant à ſes fins par des moyens auſſi déraiſonnables que ſes fins mêmes; enfin comme un perſécuteur, preſque comme un tyran. A ces traits auſſi peu reſſemblans à Henri II qu'à Trajan ou à Marc-Aurele, on reconnoît la haine, le zele amer, & la crédulité intolérante des apologiſtes de Thomas de Cantorbéry; mais on eſt révolté d'entendre la calomnie dénigrer, juſque dans la chaire de l'auguſte vérité, le plus magnanime des Princes de ſon ſiecle, l'illuſtre Henri II, qui réunit au degré le plus éminent les qualités d'excellent Politique, d'habile Général & de ſage Légiſlateur. Il fut ſans contredit le plus généreux des hommes, même envers ceux qui l'avoient offenſé, & il ne ſe montra ſévere, inexorable que pour venger les injures faites à ſes ſujets. » Si » la bonne foi, diſoit jadis un Roi de Sparte, étoit bannie de la terre, » elle devroit ſe retrouver dans le cœur des Souverains «. Henri II penſoit comme ce Roi de Lacédémone. Son ame fut le ſanctuaire des vertus & des ſentimens qui honorent le plus l'humanité : ſa main fut toujours ſecourable aux malheureux, & ſes plus doux amuſemens étoient de verſer des bienfaits, de rendre la juſtice, & d'adoucir, autant qu'il le pouvoit, les rigueurs de l'indigence. Du reſte, Henri II étoit ſenſible, doux, poli, éclairé, d'un commerce agréable : protecteur déclaré des Sciences & des Arts, il fut le bienfaiteur & l'ami des Savans, des Gens de Lettres, des Artiſtes. Où donc l'éloquent Fléchier, l'énergique Boſſuet & le moraliſte Nicole ont ils pris les couleurs dont ils ont fait uſage pour peindre ce grand Prince avec tant de difformité ? C'eſt ſans doute dans le cœur même de Thomas de Cantorbéry (1), qu'ils ne pouvoient

» renferme aujourd'hui. Paſſant, qui lis ces mots, ſonges aux triſtes effets de la » mort, & conſidere dans moi un exemple frappant des foibleſſes humaines «. *Voyez Anecdotes Angl. pag. 120.*

(1) Quarante-huit ans après la mort de ce Prélat, dit l'Auteur des Anecdotes An-

louer sans lui donner les vertus qui caractérisoient Henri, & sans supposer à Henri la violence, la hardiesse, le fanatisme & l'ambition de Thomas. Mais comment ont-ils pu prodiguer des éloges à ce fougueux Prélat, à cet homme qui, abusant de l'ignorance du siecle superstitieux où il vécut, souleva les citoyens contre leur Souverain, lutta insolemment contre son maître, bouleversa l'Etat, & qui, s'il paroissoit de nos jours, seroit puni & méprisé, sans que son hypocrite audace pût parvenir à ameuter seulement quelques femmes pour la défense de sa mauvaise cause ? Ce fut pourtant ce Thomas de Cantorbéry que Rome intéressée se hâta de placer au nombre de ses Saints; & cependant ce fut le rebelle Thomas qui fit seul le malheur de Henri II : il troubla sa vie & son regne ; son regne, qui, sans l'ingratitude de ce Prélat ambitieux, eût été le plus glorieux, le plus brillant, le plus tranquille de tous les Rois de la Grande-Bretagne ; car il ne lui manqua, pour rendre ses sujets aussi heureux qu'il le désiroit, & qu'ils l'eussent été, que de n'avoir pas sans cesse à se précautionner contre les attentats de Thomas de Cantorbéry, & contre les ennemis domestiques & les persécutions de Rome, que l'implacable Evêque lui suscita. Sans ces troubles, Henri II n'eût fait que suivre l'honnêteté de ses penchans, & les conseils que lui donnoient les vertus & les qualités qu'il tenoit de la Nature & de l'éducation.

Histoire d'Angleterre.

Henri II eut de son mariage avec la Princesse Eléonore cinq fils & trois filles. Les fils furent Guillaume, qui mourut dans l'enfance; Henri, dont nous avons rapporté l'histoire; Richard, qui succéda à la couronne de son pere; Geoffroi, qui mourut à Paris; & Jean, surnommé *Sans-terre*, qui monta sur le trône après la mort de Richard. Des trois filles, Mathilde fut mariée à Henri le Lion, Duc de Saxe & de Baviere; Eléonore épousa Alphonse VIII, Roi de Castille; & Jeanne fut donnée à Guillaume II, Roi de Sicile; mais après sa mort elle épousa Raimond VI, Comte de Toulouse. Henri eut aussi de la belle Rosemonde Guillaume *Longue-épée*, qu'il fit Comte de Salisbury; & Geoffroi, qui, après avoir été élu Archevêque d'Yorck, fut ensuite Chancelier du Royaume.

Sous le regne de Henri II, il y eut quatre établissemens qui méritent l'attention des Antiquaires publicistes : 1°. les Constitutions du Parlement à Clarendon, l'an 1164, qui mirent un frein au pouvoir du Pape & du Clergé, & restreignirent en grande partie l'exemption totale qu'ils demandoient de la Jurisdiction laïque; car le succes complet dans cette matiere, fut malheureusement arrêté, comme nous l'avons vu, par le fatal événement des disputes qui survinrent entre le Roi & l'Archevêque de Cantorbéry. 2°. L'institution des Juges ambulans : le Roi avoit divisé le Royaume en six districts, division un peu différente de celle

gloises, l'Université de Paris mit en question s'il étoit damné ou sauvé. Sur quoi un certain Roger, Normand, allégua qu'il avoit mérité la mort pour s'être révolté contre le Roi son maître, lequel étoit Ministre de Dieu. *Pag. 109.*

Sect. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

d'aujourd'hui. Ces nouveaux Juges alloient administrer la Justice au temps des Assises : c'étoit un remede à deux inconvéniens : avant cela, les procès se terminoient dans les Cours des Comtés, conformément à la Justice Saxone, ou par les Juges Royaux dans la Cour même du Roi, selon la Coutume Normande. Ce dernier Tribunal, en parcourant le Royaume avec le Roi en personne, occasionnoit d'énormes dépenses & de longs délais préjudiciables aux parties. Le premier étoit fort propre à terminer les petites affaires, dans lesquelles une prompte injustice est préférable à une lente justice. Mais les Juges étoient tombés dans une trop grande différence de la Loi, & dans une partialité trop outrée pour décider sur des causes d'une grande importance. 3°. L'introduction de la grande Assise, ou du jugement par les Jurés, au choix du demandeur ou du défendeur, en place du combat judiciaire, barbarie Normande qui existoit depuis le regne de Guillaume le Conquérant. 4°. L'introduction de l'*écuage*, c'est-à-dire, la commutation du service militaire personnel, en service pécuniaire. De là sont venus, avec le temps, les subsides accordés à la Couronne par le Parlement, & la taxe des terres.

Richard I, dit Cœur de Lion, monte sur le trône. 1189.

A peine la douleur de voir ses fils ingrats armés contre ses jours, eût fait périr le sensible Henri II, que Richard I, surnommé *Cœur de Lion*, à cause de son intrépidité, se mit en droit de monter sur le trône de son pere. Après avoir rendu hommage à Philippe-Auguste des provinces qu'il possédoit en France, il se fit couronner à Rouen comme Duc de Normandie : ensuite il passa dans ses Etats d'Angleterre, que sa mere Eléonore avoit gouvernés depuis la mort de Henri. Les Prélats & la Noblesse s'étant rassemblés dans la ville de Londres, lui prêterent serment le jour de son sacre, dont la cérémonie se fit dans l'abbaye de Westminster. Malheureusement les Juifs troublerent cette fête, qui se célébra avec toute la pompe & la magnificence possibles. Richard, qui les haïssoit, & qui, selon la coutume du temps, ajoutoit foi aux présages (1), avoit défendu, par un Edit exprès, qu'aucun Juif ne se trouvât ni dans l'église pendant qu'il seroit couronné, ni dans le palais pendant le festin. Malgré cette défense, quelques Juifs curieux se glisserent dans la foule, & voulurent entrer jusque dans la salle du festin. Un Chrétien qui les remarqua donna un soufflet à un des Juifs, en lui reprochant sa désobéissance aux ordres du Roi. Plusieurs autres Chrétiens, animés par cet exemple, repousserent les Juifs avec insulte. Quelques-uns de ces malheureux furent tués dans la mêlée, d'autres dangereusement blessés. Le peuple, qui crut faire une bonne œuvre en maltraitant les ennemis de la Religion, connoissant d'ailleurs les intentions du Roi, prit les armes & fit main basse sur tous les Juifs qui étoient

Massacre des Juifs.

(1) Richard fut couronné le Dimanche 2 Septembre, que les personnes superstitieuses appeloient *le Jour mauvais* ou *le Jour Egyptien*, parce qu'il avoit été fatal aux Juifs durant leur servitude en Egypte. Richard craignoit sans doute que s'il y avoit des Juifs à son couronnement, leur présence ne fût d'un très-mauvais augure pour son regne. Voyez *Guill. Neubr. Bened. Abb. Math. Paris.*

Histoire d'Angleterre.

dans la ville. On n'épargna ni les femmes ni les enfans : on mit le feu à leurs maisons, & leurs richesses furent abandonnées au pillage. Le massacre dura toute la nuit, & le peuple ne s'appaisa que lorsqu'il fut lassé du carnage.

Cette scene d'horreur se renouvela dans quelques villes des provinces avec encore plus de fureur, & l'exemple de la Capitale devint comme le signal des plus affreuses cruautés. Plusieurs habitans de la ville d'Yorck, se voyant réduits à une extrême pauvreté, résolurent de piller les richesses des Juifs, & d'exterminer de leur ville cette nation odieuse. Pour commencer à exécuter ce dessein, ils mirent le feu la nuit à quelques maisons, &, dans le désordre qu'occasionna cet incendie, ils entrerent de force dans la maison d'un des plus riches Juifs de l'endroit, & pillerent tout ce qui s'offrit à eux. Les autres Juifs, intimidés par cet exemple, gagnerent le gardien du château, & y transporterent leurs richesses & leurs effets les plus précieux. Plusieurs s'y renfermerent avec leur famille, ne se croyant pas en sureté dans leurs maisons. Ceux qui ne prirent pas cette précaution, & qui refuserent de se faire baptiser, furent massacrés impitoyablement. Quelques jours après, le gardien du château étant sorti pour quelque affaire, les Juifs qui y étoient renfermés, soupçonnant qu'il vouloit les trahir, lui refuserent la porte à son retour. Celui-ci, indigné, va trouver le Gouverneur de la province, & se plaint que les Juifs se sont emparés du château. Le Gouverneur, dans le premier mouvement de sa colere, ordonne qu'on les y assiége, & son ordre est exécuté avec un zele ardent de la part des Chrétiens. Le château étoit dépourvu de tout ce qui est nécessaire pour soutenir un siége ; il n'y avoit ni armes ni provisions. Les Juifs, après avoir soutenu pendant quelques jours la fureur des assaillans, se voyant pressés de la faim, prirent une étrange résolution. De l'avis d'un vieux Docteur de la Loi, ils commencerent par mettre le feu à leurs habits les plus précieux ; ils enterrerent leur or, leurs bijoux, leur vaisselle : ensuite chaque pere de famille égorgea sa femme & ses enfans, & se tua lui-même le dernier.

Richard s'associe avec le Roi de France pour la conquête de la Terre-Sainte.

On s'attendoit que Richard, instruit de cette effrayante catastrophe, ne manqueroit pas de punir ceux de ses sujets qui avoient réduit la nation Juive à cette affreuse extrémité. Mais loin de songer à ordonner des recherches à ce sujet, il parut uniquement occupé des moyens d'exécuter une inutile & brillante expédition qu'il méditoit depuis long-temps. Cette expédition étoit la conquête de la Terre-Sainte : absurde & funeste conquête, qui, dans ce siecle de fanatisme & de chevalerie, étoit l'objet de la plupart des Princes de l'Europe. Richard I, lié par un serment solemnel avec le Roi de France, avoit promis d'aller, ainsi que Philippe-Auguste, chasser les Musulmans de leur pays, & de s'en emparer. Fidele à ses promesses, le Roi d'Angleterre leva une puissante armée ; mais comme il étoit plus facile de rassembler des troupes que de fournir à la dépense d'un aussi formidable armement, il ne songea aux moyens d'entretenir cette nombreuse armée que lorsqu'elle fut prête à

s'embarquer. Henri II, en mourant, avoit laissé un million de marcs d'argent dans ses trésors; ils ne suffirent point; &, pour y suppléer, l'impatient Richard eut recours à des ressources inusitées, aussi peu dignes de son rang, qu'elles étoient odieuses à la nation. Par ses ordres, les domaines les plus riches de la couronne furent aliénés. Pour dix mille marcs, l'Ecosse fut affranchie à perpétuité de l'hommage auquel Henri II l'avoit assujettie : une foule d'impôts furent créés & rigoureusement perçus. Les trésors que produisirent ces moyens violens, ne répondant point encore aux désirs avides de Richard, il se servit du plus honteux des expédiens, & ne rougit point de se déshonorer par un trait de mauvaise foi que la Loi eût sévérement puni dans un citoyen ordinaire. Il feignit d'avoir perdu le grand sceau, en fit faire un nouveau, & contraignit tous les citoyens possesseurs de chartes, brevets, ou d'actes scellés de l'ancien sceau, de les faire sceller de nouveau, sous peine de nullité des titres, & de confiscation des biens (1). Cette indigne exaction rapporta des sommes immenses, & d'autant plus considérables, qu'elle donna lieu à une étonnante multiplicité de fraudes de la part des Ministres, qui, soit qu'ils fussent trop occupés pour lire toutes les pieces qu'on leur présentoit à sceller, soit qu'ils se fussent laissés corrompre, altérerent les anciennes chartes, au préjudice du domaine de la couronne, dont ils enrichirent tous les particuliers qui furent en état de payer cette perfidie. Lorsque, par une voie aussi contraire à ses intérêts qu'elle étoit oppressive, Richard se vit en possession de la plus grande partie du numéraire qu'il y avoit alors en Angleterre, il pourvut, autant qu'il fut en lui, à la tranquillité de l'Etat, & prévint, par de sages dispositions, tout ce qui eût pu le troubler pendant son absence. Il assura la paix en renouvelant le dernier traité d'union avec l'Ecosse & le pays de Galles. Il maria Jean son frere avec l'héritiere de la Maison de Glocester; & comme il connoissoit le caractere turbulent & l'avidité de Jean, il le combla de tant de biens, de titres & de dignités, qu'il crut avoir rempli ses vœux ambitieux : mais il ne lui donna aucune part à la régence dont il chargea sa mere Eléonore, à laquelle il nomma pour adjoints l'Evêque d'Ely & celui de Durham (2).

Moyens [illegible] dont il se sert [illegible]

Il nomme des [illegible] pendant son absence.

[illegible]

Ces dispositions faites, Richard I fit embarquer ses troupes & partit avec elles. Les armées confédérées de France & d'Angleterre se réunirent à Vezelay en Bourgogne, & les deux Monarques se jurerent une inviolable amitié. On convint que si l'un des deux Rois mouroit dans

(1) Roger de Hoveden.

(2) Richard ayant proposé à l'Evêque de Durham, un des plus opulens Prélats de l'Angleterre, de lui vendre en propre la province où son Evêché étoit situé, avec le titre de *Comte*, s'offrit encore de le créer tout à la fois Comte & Evêque de Durham, moyennant une somme d'argent dont on conviendroit. Le Prélat, aussi ambitieux que riche, accepta la proposition, & acheta bien cher le titre de Comte. Lorsque Richard eut son argent, il se moqua de lui, & dit en riant : » D'un vieil Evêque, j'ai fait un jeune Comte «. La saillie est heureuse; mais elle n'excuse pas Richard d'avoir confié l'administration du Royaume à un personnage de cette trempe.

Histoire d'Angleterre.

cette expédition, le ſurvivant prendroit le commandement de ſes troupes, & qu'on lui remettroit le tréſor pour l'avantage du ſervice (1). Enſuite ils allerent enſemble juſqu'à Lyon; mais les difficultés extrêmes de faire toujours ſuivre la même route à une armée ſi nombreuſe, les obligerent de ſe ſéparer en cette ville. Philippe-Auguſte ſe rendit à Gênes, d'où il fit voile pour la Sicile. Richard I, qui avoit pris la route de Marſeille, fut obligé d'attendre dans ce port les vaiſſeaux qu'il croyoit prêts à partir. Trop impatient pour ſupporter un délai ſur lequel il n'avoit point compté, il s'embarqua ſur un bâtiment Marſeillois, & vogua vers la Sicile, où il ne tarda pas à être rejoint par ſa flotte, Avide de combats & de gloire, Richard I ne pouvoit arriver en Sicile dans de plus favorables circonſtances. Tancrede venoit d'uſurper la couronne de cette iſle ſur la jeune Conſtance, fille du dernier Souverain, dont il avoit fait enfermer l'épouſe, fille de Henri II. Irrité de l'oppreſſion que ſa ſœur éprouvoit, Richard I envoya ordonner à Tancrede de rendre la liberté à la Reine douairiere. L'uſurpateur reçut ces ordres avec mépris, attaqua les Anglois, & les fit chaſſer de Meſſine. Le Roi d'Angleterre indigné, vint ſe mettre lui-même à la tête de ſon armée, attaqua Meſſine à ſon tour, l'emporta d'aſſaut, & contraignit Tancrede à rendre ſur le champ la liberté à ſa ſœur, & à lui payer quarante mille onces d'or.

Aventure de Richard avec Guillaume de Bar.

1190.

Peu de jours après ce traité, un incident qui ſuivit un ſimple amuſement, fit connoître de plus en plus l'impétuoſité du caractere de Richard. Il ſe promenoit à cheval, accompagné de pluſieurs Chevaliers Anglois & François, du nombre deſquels étoit Guillaume de Bar, fameux par ſon courage & ſon adreſſe, que Richard avoit pris dans une eſcarmouche près de Mantes. Le Roi ayant rencontré un payſan qui conduiſoit un âne chargé de bâtons, les diſtribua à toute la troupe, & ils commencerent à s'eſcrimer les uns contre les autres à la façon des Mores. Dans cette eſpece de joûte, Guillaume déchira l'habillement du Roi, qui, enflammé de colere contre un homme qui lui avoit déjà manqué de parole en Normandie, tomba ſur lui avec fureur; mais, bien loin de le démonter, ſa propre ſelle vint à tourner, & il fut renverſé de cheval. L'orgueil de Richard fut tellement irrité de cet événement, qu'il ordonna de chaſſer de Bar, & défendit qu'il parût jamais en ſa préſence. Cependant, par l'entremiſe des Prélats & des Seigneurs, il lui permit de continuer le voyage de la Terre-Sainte, où il ſe ſignala par tant de preuves de valeur, qu'il rentra par la ſuite dans les bonnes graces du Monarque (2).

(1) Dans le ſecond article de cette convention, on trouve ces paroles remarquables : *Et uterque noſtrum alteri bonam fidem & bonum amorem ſe ſervaturum promiſit; ego Philippus, Rex Francorum, Richardo, Regi Anglorum, tanquam amico & fideli meo; & ego Richardus, Rex Anglorum, Philippo, Regi Francorum, tanquam Domino meo & amico.*

On peut juger par-là de toute la ſupériorité qu'avoient alors les Rois de France ſur ceux d'Angleterre. Voyez *Rymer*, *pag.* 20.

(2) Vineſauf; Roger de Hoveden.

Siecle XII.
Richard I, Roi d'Angleterre.

Brouillement des Rois de France & d'Angleterre.

Informé de l'éclat des succès de Richard, Philippe-Auguste sentit cette vive amitié qu'il lui avoit jurée s'affoiblir dans son cœur; & bientôt un nouveau sujet de discorde divisa pour jamais ces deux Monarques. On sait qu'Alix, sœur de Philippe, jadis promise à Richard, avoit été confiée à Henri II, qui avoit, dit-on, abusé de sa jeunesse. Richard, instruit de cette aventure, n'étoit rien moins que disposé à épouser Alix; & cependant Philippe ne s'étoit uni avec lui qu'à condition qu'il se marieroit avec sa sœur. Mais après avoir éludé autant qu'il l'avoit pu, las de feindre, ou trop pressé pour recourir à de nouveaux subterfuges, Richard I déclara qu'il n'épouseroit point la jeune Alix, dont tout le monde connoissoit la scandaleuse aventure; & sans songer aux suites que pourroit avoir l'outrage qu'il faisoit à Philippe, il fit venir de la Cour de Navarre la Princesse Berengere, dont la beauté avoit captivé son cœur, & qu'il épousa publiquement. Les circonstances ne permirent point à Philippe de faire alors éclater son courroux; mais il jura de se venger aussi-tôt qu'il lui seroit possible.

Richard fait la conquête de l'isle de Chypre.
1191.

Cependant le Roi d'Angleterre ajoutoit de nouveaux lauriers à la célébrité des victoires qu'il avoit jusqu'alors remportées. Sa flotte, contrariée par les vents, tourmentée par la tempête, échoua sur les côtes de l'isle de Chypre, dont Isaac Comnene venoit d'usurper la souveraineté sur l'Empereur de Constantinople. Détesté de ses nouveaux sujets, Comnene, par sa perfidie envers l'armée de Richard, attira sur sa tête les malheurs qui terminerent sa vie & son despotisme. Non seulement il refusa de recevoir dans ses Etats Berengere & Eléonore, mais il fit arrêter & charger de fers les Anglois qui, d'après ses promesses, s'étoient fait porter à terre. Richard, indigné de cet acte d'inhumanité, alla se présenter devant les murs de Liminos, battit & dispersa les troupes du Tyran, s'empara de la capitale, & reçut en Souverain l'hommage des Cypriots. Epouvanté des succès d'un tel conquérant, & ne sachant quel parti prendre, Comnene, passant tout à coup de l'excès de l'insolence à la plus vile lâcheté, ne lui demanda d'autre grace que celle de ne pas le faire mettre aux fers. Richard I, méprisant le tyran abattu, & le cœur encore ulcéré de l'injure que sa sœur avoit reçue, le fit lier de chaînes d'argent, prit possession de l'isle, & en fit un généreux présent à Gui de Lusignan, qui venoit d'acheter sa liberté au prix des contrées qu'il possédoit en Palestine.

Succès de Richard en Palestine.

Suivi de son armée, Richard I vint se rendre au camp des Croisés devant la forteresse d'Acre. Ce secours ranima le courage des assiégeans, & le Roi d'Angleterre eut la gloire de réduire cette place, & de planter les drapeaux Britanniques sur les remparts de cette forteresse. La valeur de Richard excita la jalousie du Duc d'Autriche, qui ne voyoit déja en lui qu'un rival odieux, lorsqu'on lui rapporta qu'il venoit d'en recevoir une injure marquée (a). Dès-lors le Duc jura de se venger aussi

(a) Le Duc d'Autriche emporta une tour dans un assaut, & y fit arborer son étendard. Richard, regardant cette action comme une injure faite à deux Rois qui com-

cruellement

Histoire d'Angleterre.

cruellement que sa haine le lui suggéreroit à la premiere occasion que le hasard lui offriroit. Cependant Philippe, après avoir lutté long temps contre les dangers d'une maladie pestilentielle qui ravagea l'armée des Croisés, guérit, & dès les premiers jours de sa convalescence, partit, & retournant dans ses Etats, où sa présence étoit nécessaire, laissa Richard en Palestine à la tête d'une armée de cent mille combattans, qui, dignes d'un tel Chef, se couvrirent de gloire, battirent les troupes Ottomanes, remporterent sur le fier Saladin une victoire éclatante, & se fussent peut-être emparés de toutes ces contrées, si la plupart des Chefs, jaloux de la célébrité de Richard I, n'eussent abandonné la cause commune, & ne s'en fussent retournés dans leurs Etats.

Troubles en Angleterre; l'Evêque d'Ely gouverne en Tyran.

Mais tandis que Richard recueilloit des lauriers en Palestine, son Royaume d'Angleterre gémissoit sous l'administration tyrannique de Guillaume, Evêque d'Ely, qui en avoit été nommé Régent. Au lieu d'agir conjointement avec l'Evêque de Durham, son collegue, il avoit fait emprisonner ce Prélat, qui, pour obtenir sa liberté, fut obligé de lui livrer plusieurs châteaux, & de lui donner son propre fils pour otage de sa soumission. Malgré les vives représentations qui purent lui être faites à ce sujet, l'Evêque d'Ely continua à se conduire à tous égards avec l'orgueil & l'arrogance les plus intolérables. Il dépouilloit les Ecclésiastiques & les Laïques de leurs églises, de leurs terres & de leurs biens, pour en enrichir ses parens & ceux qui lui étoient attachés; il épuisoit les revenus de la couronne pour faire des acquisitions à son profit; il parcouroit les maisons religieuses, pour en faire la visite, avec un corps de quinze cents hommes de cavalerie, & une suite si prodigieuse de Chevaliers, de Prêtres, de Valets, de Joueurs d'instrumens, de chiens & de chevaux, que les couvens où il logeoit, purent à peine en trois ans réparer les frais & le dommage d'une seule nuit. Quoique né de la lie du peuple, la Noblesse s'empressoit de lui faire sa cour, en cherchant à s'allier avec ses nieces & ses parentes. Enfin la puissance temporelle & la dignité de Légat réunies en sa personne, l'avoient rendu tellement vain, qu'il affectoit en tout la plus ridicule indépendance.

Sa cruauté envers Geoffroi, Archevêque d'Yorck.

Mais le caractere despotique & cruel de cet homme de néant, se fit particuliérement remarquer dans sa conduite envers Geoffroi, frere naturel de Richard, & Archevêque d'Yorck, qu'il eut l'insolence de faire arrêter & confiner dans une étroite prison. Toute la nation se récria contre une violence aussi injuste à l'égard d'un Prélat généralement aimé (1). L'Evêque de Lincoln excommunia tous ceux qui y avoient eu part, & la Sentence fut confirmée par les autres Evêques du Royaume dans une assemblée générale. De son côté, Jean, que l'on nommoit ordinairement le Comte de Mortagne, leva une puissante armée pour se venger de l'outrage fait à son frere. Le Régent n'osant pas tenir la

mandoient en chef, fit arracher l'étendard, & ordonna qu'on le foulât aux pieds. Voyez *Hoveden*, *Anecdotes Angloises*, *pag. 127*.

(1) G. Neubr. Bened. Abb.

Sect. VIII. Histoire d'Angleterre.

campagne, se retira dans la tour de Londres, dont il avoit fait réparer les fortifications. Il y fut investi par la Noblesse & les citoyens, avant que d'avoir pu se munir d'une quantité suffisante de provisions. Dans cet état, il eut recours au Prince Jean, qu'il essaya de gagner par de magnifiques promesses. Cet expédient ne lui réussit pas, & il fut obligé de se soumettre au jugement des Prélats & des Seigneurs, qui, après avoir examiné scrupuleusement cette affaire, le priverent de tous ses postes & de ses châteaux, à l'exception de ceux qu'il possédoit avant le départ du Roi. On nomma pour Chancelier & Justiciaire l'Archevêque de Rouen, Prélat d'une très-grande capacité, & d'une intégrité reconnue. Guillaume ne voulant point rendre les châteaux qu'il avoit usurpés, se retira à Douvres, d'où il essaya de s'échapper en habit de femme dans le Continent; mais il fut découvert par la populace, à laquelle il s'étoit rendu entiérement odieux, traité avec le plus grand mépris, & enfin renfermé dans une cave obscure. Mais les Prélats, honteux de cette aventure humiliante pour leur confrere, obtinrent sa liberté, & quelque temps après il passa la mer.

Captivité du Roi d'Angleterre.

Richard I, instruit par quelques Seigneurs de ce qui se passoit en Angleterre, abandonna aussi-tôt ses conquêtes, se mit en mer, & quelques jours après son départ, fut jeté par la tempête sur les côtes de la mer Adriatique. La crainte d'être découvert par quelqu'un des Princes ses ennemis, l'engagea à traverser l'Allemagne déguisé en pélerin. Mais, malgré son travestissement, il fut reconnu & livré au Duc d'Autriche, qui lui avoit juré une haine implacable, & qui, après avoir lâchement satisfait sa vengeance par les plus indignes traitemens, vendit son illustre captif à l'Empereur Henri VI, le plus cruel & le plus perfide des hommes de son siecle. Ce Prince avare n'omit rien pour se dédommager sur le Roi d'Angleterre du tort qu'il prétendoit lui avoir été fait par l'usurpation du Roi de Sicile.

Il obtient sa liberté, & retourne dans ses Etats.

1194.

Resserré pendant quinze mois dans un cachot obscur, Richard ne recouvra la liberté qu'au prix de cent cinquante mille marcs d'argent (1), & malgré l'état fâcheux où l'avoit réduit un aussi long esclavage, il sortit si rapidement des Etats de son oppresseur, qu'il échappa aux soldats envoyés à sa poursuite, & chargés de le ramener dans les fers, à la sollicitation, dit-on, du Roi de France, qui ravageoit & soumettoit les provinces Anglo-Françoises, de concert avec le Comte de Mortagne. Richard, échappé au danger, arriva, & parut inopinément dans son Royaume, intimida les factieux, dissipa les complots de son frere, & fit cesser le désordre.

Il se fait couronner de nouveau, & oblige les François à lever le siége de Verneuil.

Tout étant tranquille dans le Royaume, Richard se fit couronner une seconde fois, comme s'il eût craint que la prison n'eût effacé en

(1) L'Annaliste Anglois ajoute une chose qu'on a peine à croire d'un Prince si fier & si plein de courage, que, par le conseil de la Reine Eléonore, il soumit son Royaume à l'Empereur, & en reçut de nouveau l'investiture de lui, moyennant cinq mille livres sterlings de tribut, qu'il s'obligea de lui payer tous les ans. *Hist. des Révolutions d'Anglet. liv. 2, pag. 272.*

Histoire d'Angleterre.

lui quelque chose du caractere de la royauté. Dans l'état où étoient ses affaires, la politique exigeoit qu'il cherchât les moyens d'éteindre la guerre avec la France, ou du moins de l'assoupir, jusqu'à ce que lui & ses peuples, épuisés par des dépenses énormes, fussent en état de la soutenir. Mais une fausse ambition le porta à ruiner son Royaume pour l'étendre; il se piqua à la guerre comme on se pique au jeu, & s'y porta si chaudement, qu'un jour qu'on lui vint annoncer quelques nouveaux progrès de Philippe, qui venoit de recommencer ses hostilités en Normandie, il jura qu'il ne détourneroit point les yeux de dessus cette province qu'il n'y eût joint son ennemi, & ne lui eût donné bataille. Un Historien (1) dit que pour garder à la lettre ce serment bizarre, il fit sur le champ percer sa salle d'un côté qui regardoit la Normandie, & qu'étant sorti par cette ouverture, il s'en alla droit à Portsmouth, où il trouva une flotte de cent vaisseaux qui le conduisit à Barfleur. Il ne fut pas plus tôt débarqué, qu'ayant appris que le Roi de France avoit mis le siége devant Verneuil, il y marcha à grandes journées; mais il trouva le siége levé. Tout ce qu'il put faire fut de donner sur quelques troupes de l'arriere-garde Françoise, où il causa un peu de desordre, mais qui n'empêcha pas leur retraite.

Richard se réconcilie avec son frere Jean; Alix épouse le Comte de Ponthieu.

Durant cette expédition, la Reine-mere négocia la paix du Prince Jean. Elle eut assez de crédit pour engager le Roi à le voir; mais elle n'eut pas assez d'éloquence pour le bien mettre dans son esprit. Ce fut aussi peu de temps après cette réconciliation des deux freres, que la malheureuse Alix sortit enfin de la longue captivité dans laquelle Richard l'avoit retenue, & fut rendue à Philippe-Auguste son frere, qui la maria au Comte de Ponthieu. Si les Historiens Anglois étoient équitables, ils auroient un peu moins déclamé contre la mauvaise foi du Roi de France, pour qui Richard en avoit tant eu; & au lieu de ces frequentes invectives, qui feroient passer ce grand Prince pour une ame déloyale & sans probité, s'il n'étoit connu que par eux, ils auroient dit que si Philippe étoit entré, contre son serment, dans les Etats de Richard, Richard lui en avoit donné sujet en retenant sa sœur contre sa promesse; & instruisant par-là les Princes, ils leur auroient appris à avoir de la fidélité pour les autres, quand ils veulent qu'on en ait pour eux.

L'Evêque de Beauvais est fait prisonnier, & n'obtient sa liberté qu'à prix d'argent.

1196.

Cependant, fatiguées d'une guerre également onéreuse aux deux Nations, la Cour de France & celle d'Angleterre conclurent une paix proche de Louviers, où les deux Rois se trouverent au mois de Janvier, l'an 1196. Mais les peuples n'en jouirent pas long temps; elle commença avec l'hiver, & finit aux approches de la belle saison. Durant cette nouvelle guerre, les deux Rois éprouverent chacun à leur tour la bonne & la mauvaise fortune. Il semble pourtant qu'elle voulut même, en ce temps fâcheux, donner à Richard un gage de son retour, par l'avantage que Jean son frere, & Marcade, Chef des Brabançons, remporterent sur l'Evêque de Beauvais, Prince de la Maison de Dreux, cousin-germain

(1) Rigord. pag. 32.

de Philippe-Auguſte, qui, s'étant voulu oppoſer à leurs courſes, fut défait, pris & mené à Richard, par le commandement duquel il fut mis dans une étroite priſon. Le Prélat s'en plaignit au Pape, & voulut l'intéreſſer à ſa délivrance. Le Pontife lui répondit ſagement que s'il eût été pris à l'autel & la mitre en tête, il auroit volontiers employé la puiſſance de l'Egliſe pour le délivrer; mais qu'ayant été pris à la guerre ſous le caſque & l'épée à la main, le Roi d'Angleterre uſoit de ſon droit. Nonobſtant cette réponſe ſi dure, le Pape ne laiſſa pas d'écrire à Richard en faveur de l'Evêque de Beauvais; mais comme ce Monarque avoit de grands motifs d'en vouloir à l'Evêque, ni le Pape (1), ni la Reine-mere, qui parut entrer dans ſes intérêts, ne purent rien obtenir pour lui; & il fallut qu'après avoir long-temps ſouffert les chagrins d'une rude captivité, il achetât ſa liberté par une groſſe ſomme d'argent. Richard en avoit plus beſoin que jamais. Il s'en ſervit heureuſement pour attirer à ſon parti les Comtes de Flandres & de Namur, auxquels il donna cinq mille marcs d'argent. Outre cela il débaucha à Philippe pluſieurs autres de ſes meilleurs vaſſaux, qui ſe jurerent les uns aux autres de ne faire jamais de paix que de concert & du conſentement général de tous ceux qui compoſoient la ligue. Philippe ne perdit point courage, mais le ſuccès n'y répondit pas. Enfin on commença de nouveau à parler de paix, & les difficultés qui ſe trouverent firent recourir à la treve, qui, par la médiation du Pape Innocent III, fut conclue pour cinq ans, dans un pourparler qu'eurent, entre Andely & Vernon, les deux Monarques intéreſſés.

Mort de Richard I.
1199.

Le Roi d'Angleterre ſe diſpoſoit à conſacrer cet intervalle au bien de ſes ſujets; il commençoit à réprimer les abus qui s'étoient introduits ſoit dans l'adminiſtration des finances, ſoit dans l'obſervation des Loix, lorſque ſon avidité le rendant injuſte lui-même, vint terminer ſon regne. Un Gentilhomme du Limoſin avoit trouvé dans ſa terre un tréſor qui y étoit reſté caché. Informé de cette découverte, Richard prétendit que ce tréſor lui appartenoit comme Souverain du pays où on l'avoit trouvé. Ce Gentilhomme conſentit à céder une partie de ſa découverte; mais il refuſa de ſe dépouiller entiérement, & il alla chercher un aſile dans le château de Chalus, chez le Vicomte de Limoges. Trop avare pour renoncer à ce tréſor, Richard I, peu fait d'ailleurs à ſupporter des refus, marcha vers le château de Chalus dans le deſſein de l'aſſiéger. Mais comme il obſervoit les murs, dans la vûe de prendre la place d'aſſaut, il fut apperçu par un particulier nommé Bertrand, qui, depuis pluſieurs années, cherchoit l'occaſion de venger la mort de ſon pere & celle de ſes freres, tués par Richard lui-même dans un combat contre les François. Enflammé de colere, Bertrand tira une fleche contre le Roi, qui, bleſſé

(1) On raconte que le Pape, en demandant à Richard la délivrance de l'Evêque de Beauvais, nomma ce dernier *ſon très-cher fils*, & que le Monarque envoya au Souverain Pontife la cotte d'armes toute ſanglante de l'Evêque, en demandant à ſon tour *s'il reconnoiſſoit la tunique de ſon fils*. Brompton.

au col, périt, moins de cette blessure, qui, par elle-même, n'étoit pas mortelle, que par l'ignorance des Chirurgiens, qui laisserent le fer dans la plaie.

Histoire d'Angleterre.

Le meurtrier de Richard fut conduit devant lui, & le Roi lui ayant demandé ce qu'il lui avoit fait pour le tuer : » Ce que vous m'avez » fait, répondit Bertrand ? Vous avez tué de votre propre main mon » pere & deux de mes freres, & vous vouliez me tuer moi-même : » voilà pourquoi je vous ai blessé. Prenez-en quelle vengeance il vous » plaira; vous le pouvez, je suis entre vos mains : quelque supplice » que vous me fassiez souffrir, je l'endurerai volontiers, pourvu que » j'ôte du monde un homme qui a tant fait de mal «. Ces paroles, si brutalement dites, n'altérerent point l'esprit de Richard, qui n'agissant plus par son tempérament, fit mettre en liberté son meurtrier, & lui fit même donner de l'argent. Il est vrai qu'il n'en profita pas; car peu de jours après il fut repris à l'insçu du Prince, & écorché vif. Avant que d'expirer, Richard I nomma pour son successeur Jean son frere (1), & annulla son testament antérieur, par lequel il appeloit au trône Arthur, fils de Geoffroi, Duc de Bretagne, le troisieme des enfans de Henri II. Son cœur fut déposé dans la cathédrale de Rouen, & son corps fut enterré près de celui de son pere dans l'église de Fontevrault.

Ses qualités.

Richard I fut craint & admiré de ses voisins, qui redoutoient trop sa valeur, pour donner des larmes à sa mort. Il eût eu les qualités d'un grand Roi, si la fureur de conquérir, & le desir de thésauriser n'eussent pas terni ses talens & obscurci sa gloire. Ce n'est ni la valeur ni l'intrépidité qui forment les grands Rois; ce n'est ni d'après leurs victoires, ni d'après leurs conquêtes qu'on doit juger de la sagesse de leur regne. Les Souverains illustres sont ceux qui se sont distingués par leur amour pour la justice, leur générosité, leur clémence, les bienfaits qu'ils ont versés sur leurs sujets. Richard I fut un héros; mais ce fut son héroïsme qui le rendit le fléau de ses voisins & l'oppresseur de sa nation. Grand Général, intrépide guerrier, il forma de vastes projets, prit de sages mesures pour s'assurer du succès de ses entreprises. L'Europe entiere l'admira, les Souverains d'Asie redouterent ses armes; mais ses peuples payerent cher son ardeur pour la gloire. Les dépenses énormes qu'exigeoit l'entretien de ses armées épuiserent ses trésors, & l'engagerent à créer & à multiplier les impôts les plus onéreux. Indifférent pour la Religion, il combattit pour elle, remplit la Palestine du bruit de sa valeur, souilla les lieux Saints par les plus excessives débauches, & cependant il fut l'un des plus célebres Souverains de son siecle.

Jean, surnommé Sans-terre, *monte sur le trône.* 1199.

Le testament que Richard avoit fait en faveur de Jean, étoit sans doute l'effet de sa complaisance pour sa mere Eléonore. Cette ambitieuse femme avoit préféré le parti le moins juste, parce qu'elle espéroit y régner, au parti légitime, où elle prévoyoit bien que Constance, mere d'Arthur, eût dû naturellement l'emporter. Arthur avoit des droits in-

(1) Roger de Hoveden; Brompton.

SECT. III contestables sur la succession de Richard I, sur-tout pour les provinces de France, où la représentation avoit lieu; mais que peuvent des titres légitimes & sacrés contre l'usurpation appuyée de l'intrigue ? Jean se rendit le maître des trésors du feu Roi, & avec ces trésors il rassembla une armée formidable. Aliénor sa mere, & le Grand-Justicier du Royaume, [illegible], Prélat sans ame, & Archevêque de Cantorbéry, Guillaume Marshal, Seigneur vendu à la faveur, seconderent l'usurpateur, engagerent le peuple, la Noblesse, le Clergé à lui prêter serment de fidélité. Arthur fut oublié; & le trône d'Angleterre, successivement occupé par d'illustres Souverains, fut rempli par l'homme le moins digne de s'asseoir sur un trône. En effet, ces Rois s'étoient rendus recommandables par leur valeur & leur activité, par leur prudence, leur fermeté, leur bienfaisance, & Jean Sans-Terre ne se fit connoître que par le caractere le plus vil & le plus odieux, par un mélange révoltant d'orgueil & de bassesse, d'insolence & de lâcheté, d'inconséquence & d'avarice. A peine il se fut emparé des trésors de Richard, qu'il trouva rassemblés dans le château de Chinon, qu'il passa en Angleterre, où il se fit couronner le 26 Mai 1199, dans la trente-deuxieme année de son âge.

Offensé dans ses droits, dépouillé par la violence de l'héritage de son pere, Arthur implora la protection & le secours du Roi de France, qui, embrassant sa cause, leva une armée, & commença la guerre par le siége de Lavardin. Soit que Jean voulût en imposer à ses sujets en affectant une valeur qu'il n'avoit pas, soit que la démarche de ses ennemis l'eût irrité au point de s'aveugler lui-même sur sa lâcheté naturelle, il jura de punir Arthur, & de se venger en héros des hostilités des François. Il rassembla ses troupes; & à la tête d'une armée, d'autant plus redoutable qu'elle étoit accoutumée à vaincre, il passa la mer, & marcha au secours de Lavardin. Mais à l'aspect des ennemis, sa colere s'évanouit, ses projets de vengeance se dissiperent, & au lieu de combattre, il se hâta d'entrer en négociation, & se crut fort heureux d'accepter les
1200. conditions peu honorables de la paix qui lui fut accordée. Cette expédition ridicule irrita la nation : une foule de mécontens blâmerent hautement la timidité du Monarque; le peuple en murmura; & quelques Grands, indignés d'obéir à un tel Souverain, conspirerent contre sa vie; mais leur complot fut découvert; ils furent tous arrêtés, & punis du dernier supplice.

Raffermi sur le trône par la terreur qu'inspiroit aux plus mécontens [illegible] de sévérité, Jean s'abandonna sans contrainte à toute la perversité de son caractere, & ne tarda point à se montrer aussi perfide [illegible] qu'il avoit été fils ingrat & mauvais frere. Peu de jours après le [illegible] de Richard, il avoit épousé [illegible], de la maison de Glocester, Princesse d'une rare beauté, & qui réunissoit aux qualités les plus brillantes de l'esprit, les vertus les plus respectables. C'étoit par [illegible] qu'il la délaissoit : le vice avoit pour lui de trop puissans attraits, pour qu'il pût s'accoutumer à la société d'une femme ver-

meuse. Il la répudia sans raison, sans motifs (1); & enlevant Isabelle d'Angoulême au Comte de la Marche, avec lequel elle étoit fiancée, il l'épousa, après avoir fait dissoudre son mariage avec Havoise. Furieux de l'outrage qu'il recevoit, le Comte de la Marche souleva la Noblesse du Poitou, & se ligua avec Arthur, Duc de Bretagne, qui fit entrer dans la querelle Philippe-Auguste, dont il devoit épouser la fille. *Histoire d'Angleterre.*

Le Roi de France, toujours prêt à seconder les ennemis du méprisable Jean, fit sommer celui-ci de restituer au Duc de Bretagne les provinces qu'il avoit envahies; & dans le même temps il fit une irruption dans la Normandie, tandis qu'Arthur, à la tête des Poitevins, formoit le siége de Mirebeau, où s'étoit renfermée Eléonore, veuve de Henri II, qui, ne songeant ni aux infirmités de son âge avancé, ni à l'ingratitude du fils dont elle défendoit la cause, agit avec tant de vigueur, qu'animée par ses discours & son exemple, la garnison de Mirebeau fit la plus forte résistance, & donna au Roi Jean le temps de la secourir. Il fit tant de diligence, & l'armée qu'il conduisoit étoit si forte, que les rebelles, surpris & accablés par le nombre, furent entierement défaits (2), & leur perte fut si complete, que le Duc de Bretagne, la jeune Eléonore sa sœur, le Comte de la Marche, & deux cents Chevaliers, furent faits prisonniers. Eléonore fut conduite à Bristol, où elle resta captive pendant quarante années: le Comte de la Marche & les Chevaliers furent ignominieusement jetés dans des prisons, & enchaînés comme des brigands dévoués à la rigueur des Loix. Arthur fut étroitement renfermé dans la tour de Rouen, & quelque temps après transferé à Falaise, où Jean l'ayant fait venir en sa présence, mit tout en usage pour le faire renoncer à l'alliance de Philippe-Auguste. Le jeune Prince lui répondit avec une fierté de héros, qu'il ne prétendoit rien à ses libéralités; qu'il vouloit la restitution de ce qu'il lui retenoit injustement; qu'il étoit héritier légitime des deux derniers Rois d'Angleterre, & qu'il espéroit que bientôt il seroit dans le cas d'obliger l'usurpateur de ses Etats à lui faire justice; qu'au reste il n'auroit jamais la foiblesse de reconnoître pour Souverain celui qui devoit être son sujet (3). Dans la colere où ce discours jeta le Roi, peu *Arthur est fait prisonnier, & mis à mort.* 1202.

(1) Hoveden & quelques Auteurs disent pourtant que le mariage fut déclaré nul pour cause de consanguinité au troisieme degré.

(2) L'Auteur de l'*Histoire des Révolutions d'Angleterre* dit que Guillaume des Roches, Général des troupes d'Arthur, craignant de voir son maître tout d'un coup opprimé par les armes Angloises, crut faire une action de grand politique, & en même temps de bon serviteur, que de le livrer entre les mains de son oncle, après avoir fait promettre à celui-ci qu'il composeroit à l'amiable avec lui touchant les différens qu'ils avoient ensemble, & qu'il traiteroit bien tous les prisonniers qu'il feroit dans cette occasion. Ce traité secrétement conclu, des Roches introduisit le Roi à la pointe du jour dans Mirebeau, où le Duc & la plupart des Seigneurs qui étoient dans la ville avec lui, furent surpris étant encore au lit. Le trop crédule des Roches ne tarda pas à se repentir de la faute qu'il avoit faite. *Page* 108.

(3) Guill. le Breton.

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

s'en fallut qu'il ne fît dès-lors périr Arthur. Il sollicita Guillaume de Bray, Capitaine de ses Gardes, de le tuer secrétement ; mais de Bray lui répondit courageusement qu'il étoit Gentilhomme & non pas Bourreau, & se retira dans sa maison. Le Roi d'Angleterre ne voulut pas néanmoins différer plus long-temps à se défaire d'un captif qui pouvoit devenir son maître. On dit que s'étant rendu de nuit au pied de la tour qui renfermoit Arthur, il se le fit amener, le tira à l'écart, & que l'ayant percé de plusieurs coups, il fit porter son corps mort à quelques lieues de là, & le fit jeter dans la riviere, pour autoriser le bruit qu'il fit répandre, que, se voulant sauver par une fenêtre de la tour qui donnoit sur la Seine, ce malheureux Prince s'étoit noyé. Mais quelque précaution que le Roi eût prise pour éloigner de lui le soupçon d'un assassinat aussi honteux, tout le monde l'accusa de ce meurtre abominable.

Jean accusé de meurtre à la Cour des Pairs de France. 1203.

Vivement irrité de cet assassinat, Philippe-Auguste promit à sa fille de venger la mort de son époux, & cita le sanguinaire Jean à comparoître devant les Pairs de France. Jean ne comparut point ; déclaré, par contumace, coupable, & convaincu de félonie & de rebellion, il fut condamné, & les terres qu'il tenoit en fief de la couronne, furent confisquées au profit du Roi (1). A peine cet Arrêt fut prononcé, que Philippe s'empara de la Normandie, qui dès-lors fut irrévocablement unie à la couronne. Il conquit également la Touraine, l'Anjou, le Maine, fit des progrès rapides, & trouva d'autant moins de difficultés dans sa marche, que les villes, soulevées contre la tyrannie de l'assassin d'Arthur, s'empresserent de se soumettre au vainqueur, qui, en France, ne laissa plus aux Anglois que la Guienne, & cela par des motifs d'autant plus difficiles à démêler, que les habitans de cette province n'attendoient, pour se soumettre, que d'être sommés de se rendre.

Loin du tumulte des armes, & d'autant plus enflammé de colere que sa valeur n'étoit point déconcertée par la présence des ennemis, Jean parut enfin sortir de son indolence ; & ne respirant tout à coup que la guerre & les combats, il rassembla son armée & la conduisit en Poitou. Mais, semblable à l'antique Pâris, dont le courage excité dans la solitude, décroissoit & s'évanouissoit à mesure qu'il s'approchoit du théatre où il s'étoit promis de se couvrir de gloire, Jean, au lieu de remplir ses projets de vengeance, ne chercha qu'à inspirer aux François les

(1) Le Président Hainaut, & après lui M. l'Abbé Velly, prétendent que dans cette assemblée des Pairs le Roi Jean fut condamné à mort, & l'Abbé Velly dit en outre que ce fut pour la seconde fois, ayant déja subi une pareille sentence dans la Cour de Richard, lorsque ce Monarque revint de la Palestine. Mais de tous les Auteurs anciens, il n'y a que Mathieu Paris qui dise que Jean fut condamné à mort par les Pairs de France, & il n'en est aucun qui rapporte sa condamnation à mort dans la Cour de Richard. Il est vrai que Mathieu de Westminster dit : *Damnatus fuit per judicium in curiâ ipsius Regis* ; mais il ajoute : *Quam sententiam pronontiavit Hugo de Pusatz, Episcopus Dunel.* Ce qui prouve que ce jugement ne le condamnoit pas à une peine capitale ; les Evêques ne pouvant prononcer eux mêmes une sentence de mort. Voyez *Math. de Westminster.*

désirs

désirs pacifiques qui avoient succédé dans son ame aux éclats de son ressentiment. *Histoire d'Angleterre.*

Philippe-Auguste, qui ne pouvoit opposer à l'armée Angloise un égal nombre de troupes, profita de la timidité du Roi d'Angleterre, & lui proposa une entrevue, qui fut suivie d'une treve de deux ans; en sorte que, pour se couvrir de honte, Jean perdit les frais immenses des préparatifs dans lesquels il avoit engagé la Nation (1). Il revint dans ses Etats, que sa lâche conduite & sa folle imprudence précipiterent bientôt dans la plus violente situation.

Disputes avec la Cour de Rome, au sujet de l'élection de l'Archevêque de Cantorbéry. 1206.

Foible & pusillanime, Jean osa lutter contre le Souverain le plus fier de son siecle, & sa téméraire démarche, démentie par une suite déshonorante de bassesses, l'avilit, & pensa causer la ruine de l'Angleterre. Ce Souverain impérieux que Jean se hasarda de contredire, étoit le Pape Innocent III, que l'intrigue, & des moyens plus odieux encore, venoient d'élever au S. Siége. Innocent, qui, pour faire le mal, ne connoissoit point d'excès qu'il ne se crût permis; homme altier, entreprenant, actif, & qui eût été digne du rang qu'il occupoit, s'il eût pu modérer les passions violentes qui maîtrisoient son ame: Innocent III, d'une ambition outrée, d'un orgueil révoltant, d'une arrogance extrême, d'une insoutenable fierté, prétendoit être en droit d'obliger tous les hommes de ramper devant lui, & vouloit que les Rois fussent soumis à ses ordres, comme à ceux de Dieu même. Tel étoit ce Pontife, qui d'ailleurs, dévoré d'une insatiable avarice, vendoit indécemment toutes les dignités du Ministere des Autels, & faisoit du sanctuaire du Dieu qu'il représentoit, un bureau de finances, un comptoir de traitant. Jean, plus avare encore, & tout aussi outré dans ses prétentions, ne cherchoit que l'occasion de mettre un frein à la puissance illimitée que la Cour de Rome exerçoit en Angleterre. Cette occasion se présenta, & Jean ne la laissa point échapper. L'Archevêque de Cantorbéry étant mort, le Roi recommanda aux Moines de lui donner pour successeur l'Evêque de Norwich. Les Moines de Cantorbéry n'eurent aucun égard à cette recommandation, & élurent pour leur Supérieur un de leurs Confreres, nommé Reginald. Jean irrité fit procéder à une élection nouvelle, & les Moines intimidés, donnerent leurs suffrages à l'Evêque de Norwich. Le Supérieur élu ne voulut point se désister de ses droits; l'Evêque de Norwich défendit les siens; la cause fut portée au Pape, qui, par une sentence bien digne de sa Cour, choqua également les deux partis, annulla les deux élections, & ordonna aux Moines de déférer l'Archevêché au Cardinal Langueton, qui, quoiqu'Anglois de naissance, s'étoit toujours montré aveuglément dévoué aux volontés du S. Siége. Furieux 1207.
de cette sentence, Jean s'exhala en propos injurieux, & écrivit au Souverain Pontife une lettre menaçante, dont nous rapporterons ici les principaux traits. » C'étoit peu que Votre Sainteté eût rejeté, à notre honte, » l'élection de l'Evêque de Norwich; elle a fait élire en sa place un

(1) Guill. le Breton, Hist. de Bretagne; Rymer.

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

» certain Etienne de Langueton, homme qui nous est tout-à-fait inconnu; » & qui a long-temps demeuré en France parmi nos ennemis déclarés; » &, ce qui est encore davantage contre les droits de notre couronne, » par une entreprise téméraire, elle l'a fait élire sans nous en avoir fait » demander notre consentement. Nous ne sçaurions assez admirer com- » ment Votre Sainteté en particulier, & toute la Cour de Rome en » général, a pu oublier que notre amitié royale vous a été jusqu'ici » nécessaire, & que vous n'ayez pas fait réflexion que vous tirez plus » de profit du seul Royaume d'Angleterre que de tous les autres pays » de deçà les Alpes. Au reste, Très-Saint Pere, soyez persuadé que » nous combattrons jusqu'à la mort pour les prérogatives de notre cou- » ronne, & qu'il ne faut pas s'attendre que nous nous relâchions jamais » touchant l'élection de l'Evêque de Norwich, que nous jugeons très- » nécessaire au bien de nos affaires & de notre Royaume; & si Votre » Sainteté persiste à nous contrarier sur ce point, nous serons obligés » de défendre le voyage de Rome à tous nos sujets, pour ne nous » pas affoiblir, & nous tenir en état de résister à nos ennemis. Comme » nous avons même, tant en Angleterre que dans les autres pays de » notre obéissance, un grand nombre de Métropolitains, d'Evêques, & » autres sortes de Prélats d'une capacité profonde, nous empêcherons, » si la nécessité nous y oblige, qu'on ne porte à des tribunaux étrangers » les causes qu'on peut décider plus commodément chez nous «.

La réponse que le Pape fit à cette lettre, fut un long tissu d'apologies, d'exhortations & de menaces, dont la conclusion étoit que le S. Siége ne changeroit rien dans une affaire déjà consommée. Il lui conseilloit en finissant, de ne pas s'embarrasser dans une affaire dont il ne se tireroit pas aisément, & de se rappeler les chagrins que lui causa à son pere celle de S. Thomas de Cantorbéry.

Le Royaume d'Angleterre mis en interdit. 1208.

Le Roi d'Angleterre, irrité du ton arrogant que prenoit à son égard le Pontife de Rome, jura d'en tirer vengeance; & pour faire voir qu'on ne l'outrageoit pas impunément, il commença par chasser de leur Monastere les Moines de Cantorbéry. Le fier Innocent III s'arma alors de ses plus redoutables foudres, & jetta l'interdit sur l'Angleterre. Sa colere fut merveilleusement secondée par les Evêques, qui, chargés d'annoncer cette rigoureuse sentence, s'en acquitterent avec le plus grand zele le 10 Avril de l'an 1208. Le frere du Cardinal Langueton porta même l'audace jusqu'à declarer au Roi qu'il seroit puni par l'Eglise irritée, jusqu'à ce qu'il eût fait l'aveu de sa faute, & qu'il se fût remis à la discrétion du nouvel Archevêque. Jean, qui ne prévoyoit point dans quels malheurs il se précipitoit, ne songea qu'à se venger des Evêques, chassa du Royaume tous les Ecclesiastiques qui respectoient l'interdit, fit mettre en prison tous les Prêtres accusés d'entretenir des concubines, suivant l'usage de ces temps, ne leur rendit la liberté qu'à prix d'argent, laissa dans leurs bénéfices, & prit sous sa protection tous ceux qui s'opposerent à l'interdit d'Innocent III. Peu satisfait d'une démarche qui sembloit annoncer une rupture décidée avec la Cour de Rome, le Roi,

Histoire d'Angleterre.

croyant sans doute intimider le Pape & le Clergé, leva une puissante armée; & au lieu d'aller braver son plus redoutable ennemi, il tourna ses armes contre les Gallois & les Ecossois, qui lui avoient donné quelques légers sujets de mécontentement, & leur rendit la paix aussitôt qu'ils la demanderent.

Le Roi Jean est excommunié. 1209.

Cependant, peu susceptible de crainte, le Pape lança contre l'impénitent Monarque les derniers anathêmes du Vatican, & l'excommunia solennellement, ainsi que ses adhérens. Etonné, mais non abattu par cet acte de violence, le Roi fit tomber sa vengeance sur le Clergé, duquel il exigea une forte contribution de cent mille marcs d'argent, qui furent déposés dans le trésor royal. Cette opiniâtre résistance inquiéta le Pontife Romain, qui, trop avancé pour céder, & trop intéressé pour supporter tranquillement la défection d'un Royaume qui, depuis plusieurs siecles, enrichissoit sa Cour, se trouva dans la plus embarrassante situation, lorsqu'un événement imprévu vint fixer son irrésolution, & raffermir, en Angleterre, son autorité chancelante. Les Grands du Royaume, moins affligés de vivre sans exercice public de Religion, qu'irrités des concussions, des injustices, & sur-tout des outrages que Jean, dans ses débauches, avoit faits à leurs femmes, se plaignirent hautement, lui reprocherent l'indécence de sa conduite, & lui déclarerent que s'il n'expioit au plus tôt le désordre de sa vie passée, ils cesseroient de le reconnoître pour Roi (1). Intimidé par cette menaçante déclaration, Jean promit de se corriger; & pour détourner l'orage qu'il voyoit prêt à fondre sur sa tête, il envoya des Députés à Rome, chargés d'y négocier sa réconciliation. Innocent III, au comble de ses désirs, & sûr de se venger, accueillit les Députés, ne se montra point éloigné de pardonner au Souverain; mais, sous prétexte qu'une affaire de cette importance ne pouvoit être décidée qu'après le plus mûr examen, il envoya deux Nonces en Angleterre, chargés secrétement de sonder le caractere du Roi, ses dispositions & ses craintes. Les Nonces s'acquitterent avec beaucoup d'adresse de cette commission. Ils effrayerent Jean sur le danger qu'il couroit, & lui persuaderent de rappeler les exilés, & de consentir à l'installation du Cardinal Langueton. Jugeant de la timidité du Roi par cette premiere foiblesse, ils changerent de ton, rompirent brusquement toute négociation, & publierent une Bulle du Pape, par laquelle le Pontife suprême délioit les Anglois du serment de fidélité, & donnoit le Royaume au premier occupant.

Le Roi de France se dispose à envahir l'Angleterre. 1213.

Philippe-Auguste se chargea d'exécuter cette injuste sentence; démarche d'autant plus imprudente, qu'il avouoit, en la faisant, la suprématie de Rome sur le trône des Rois. Puissamment sollicité par le Pape, qui lui accordoit pour cela les indulgences des Croisades, de déclarer la guerre à Jean, comme à l'ennemi de l'Eglise, il se mit aussi-tôt en devoir de rendre au S. Pere une obéissance que son intérêt & son ambition lui rendoient douce. Jamais on ne vit en France de plus beaux

(1) Math. Paris.

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

préparatifs, ni une plus grande ardeur dans les François. Le Roi avoit à l'embouchure de la Seine une flotte de plus de mille voiles (1), & une armée considérable de terre. Tout promettoit un bon succès, & le Roi se flattoit d'entrer en Angleterre plutôt pour triompher que pour combattre, sur-tout depuis qu'il eut appris l'émotion que la derniere procédure du Pape contre le Roi Jean avoit fait dans l'esprit des Seigneurs Anglois, accablés sous la pesanteur de leur joug. Quelques-uns disent que Philippe avoit déjà reçu de leurs lettres, par lesquelles ils l'exhortoient à les venir secourir. Il y alloit, & n'attendoit plus, pour se mettre en marche, que quelques restes de ces menus préparatifs qui retardent toujours les grands armemens.

Jean remet sa couronne au Pape, & se déclare vassal du S. Siége.

Plus frappé de ce coup foudroyant qu'il ne l'avoit été par le vain anathême précédemment lancé sur sa tête, Jean tomba dans la plus accablante tristesse. Effrayé des préparatifs que l'on faisoit en France pour le renverser du trône, & ne pouvant compter sur les Anglois, qui détestoient ses concussions autant qu'ils méprisoient sa lâcheté, troublé d'ailleurs par l'idée qu'il falloit nécessairement, ou devenir la proie de Philippe, ou se rendre l'esclave du Pape, il ne balança point, & prit honteusement le dernier parti. Les Nonces, abusant de son délire, aggraverent autant qu'il fut en eux, le joug déshonorant qu'ils lui imposerent, & le méprisable Jean ne rougit point de se reconnoître vassal & feudataire du S. Siége, envers lequel il s'obligea, pour lui & ses successeurs, à la redevance de dix mille livres sterlings, avec cette clause, plus flétrissante encore, que celui de ses successeurs qui manqueroit de payer cette redevance, seroit déchu de tout droit à la couronne (2). Ce n'étoit point encore assez, & la vengeance d'Innocent III n'étoit pas satisfaite : il voulut que l'hommage avilissant fût public, & Jean se soumit à cette révoltante cérémonie, qui se fit à la vue de toute l'Angleterre, le jour de l'Ascension de l'année 1213 : ce fut dans la maison des Templiers, près de Douvres, où il s'étoit rassemblé un fort grand nombre de Seigneurs & de Prélats Anglois. Le Légat du Pape étoit l'altier Pandolfe, jeune Sous-Diacre, digne ami du superbe Innocent III. Pandolfe, revêtu des ornemens de sa dignité, assis sur une espece de trône surmonté d'un dais, souffrit que le Roi tributaire se prosternât à ses genoux ; & foulant aux pieds quelques pieces d'argent que le Souverain lui présenta, il jeta à terre le sceptre & la couronne, qu'il fit ensuite transporter à son palais, & qu'il ne renvoya, suivant quelques Historiens, au feudataire du S. Siége, qu'au moment de son départ.

Bataille de Bouvines. 1214.

Cependant Philippe-Auguste, peu touché de l'indulgence du Pape pour le Roi d'Angleterre, & sans égard aux remontrances de Pandolfe, qui

(1) » Ces prodigieux armemens sont incroyables, dit le Président Hainaut. Observons cependant, avec l'Auteur de l'*Essai sur la Marine des Anciens*, qu'on croyoit alors par le nombre des vaisseaux réparer leur foiblesse & leurs défauts ; mais que les flottes sont devenues moins nombreuses à mesure que les vaisseaux ont augmenté de forces & de grandeur «. *Abrégé Chronol. année 1213.*

(2) Rigord. Rymer. Math. Paris.

lui défendoit d'attaquer le vassal de la Cour de Rome, sous peine d'excommunication, se préparoit à remplir la commission dont il s'étoit chargé, & déjà il avoit fait partir une armée formidable; mais les vents dérangerent ses projets; une tempête affreuse dispersa la flotte, & la plupart des vaisseaux tomberent au pouvoir des Anglois. Ce succès inespéré ranima le Roi d'Angleterre, qui, croyant les François écrasés par cet échec, forma, sans consulter ses forces, le projet de recouvrer toutes les provinces qu'il avoit perdues, & d'effacer, à force de triomphes, l'opprobre dont il venoit de se couvrir. Dans cette vûe, il se ligua avec l'Empereur Othon & avec le Comte de Flandres; mais ces deux alliés ne firent que partager son infortune & la honte de sa défaite. Il prit lâchement la fuite devant Philippe Auguste, tandis que le Dauphin remportoit une éclatante victoire dans la plaine de Bouvines.

Histoire d'Angleterre.

Méprisé de ses ennemis, haï de ses sujets, abandonné par tous les Souverains, & n'ayant pour tout appui que l'avilissante pitié du Pontife Romain, Jean, incapable de lutter en Prince courageux contre l'adversité, s'abandonna au désespoir, & prit d'abord la résolution de se laisser mourir de faim. Mais, trop lâche pour affronter la mort, il changea bientôt de sentiment, se plaignit en forcené de l'injustice du sort, & de la partialité que le Ciel montroit en faveur de ses ennemis. Son délire, la folie de ses imprécations & l'absurdité de ses discours, acheverent d'éloigner de sa présence les Grands qui jusqu'alors lui étoient restés attachés. Son aveugle fureur augmentant à mesure qu'il recevoit des nouvelles des progrès des François, il porta, dit-on, la démence jusqu'à envoyer des Députés au Miramolin d'Afrique, chargés de lui offrir un tribut, & de lui dire qu'il promettoit d'embrasser le Mahométisme, s'il vouloit le secourir contre les mécontens d'Angleterre & contre les François. Le Miramolin, indigné d'une telle bassesse, fit chasser les Envoyés de Jean qu'il traita d'homme lâche, indigne de régner même sur des esclaves. Dédaigné de tous les Souverains, sans espoir, sans ressources, Jean, craignant de plus grands malheurs, demanda la paix au Roi de France, qui la lui vendit pour soixante mille marcs d'argent.

Jean achete la paix du Roi de France.

Cette paix ne rendit ni le calme à l'Angleterre, ni la tranquillité à son Monarque. Le Cardinal Langueton, qui cherchoit depuis long-temps l'occasion de se venger des obstacles qu'il avoit eu à surmonter pour occuper le siége de Cantorbéri, découvrit par hasard un exemplaire de la charte accordée par Henri I à ses Barons, en confirmation de la grande charte d'Edouard. Les derniers Rois d'Angleterre avoient eu soin de supprimer toutes les copies qu'ils avoient pu trouver de cette piece importante, & depuis long-temps on croyoit qu'elle n'existoit plus. Le Cardinal Langueton, connoissant tout le prix de la découverte qu'il avoit faite, rassembla les Barons, leur montra cette charte, prouva les usurpations des prédécesseurs de Jean, les vexations de ce dernier, leur dit qu'il étoit temps de secouer le joug du despotisme, les flatta du succès, & les anima au point qu'ils se disperserent dans les diverses pro-

Nouveaux troubles en Angleterre.

Siecle XIII. Histoire d'Angleterre.

villes où ils commandoient, & porterent en même temps le feu de la rebellion dans toutes les parties du Royaume. Les révoltés prirent les armes, & suivirent les Barons, qui allerent investir & attaquer le Roi dans le château de Londres. Le Monarque épouvanté ne songea pas même à se défendre; & pour conserver une ombre de royauté, non seulement il conserva les priviléges, mais il y en ajouta beaucoup d'autres, & les comprit tous dans un acte authentique, dont lui & les Barons jurerent de concert l'observation. C'est cet acte qu'on appela la *grande Charte* (1), célebre écueil de l'autorité royale, & source des mouvemens populaires qui agitent si souvent l'Angleterre.

Jean se met en devoir de punir les Barons, & implore le secours du Pape. 1215.

Les Barons, contens de se voir rétablis dans leurs droits, appaiserent les rebelles & leur firent quitter les armes : mais Jean, aussi prompt à reprendre courage lorsque le danger n'étoit plus, que susceptible de terreur à la plus légere apparence de péril, n'eut pas plus tôt vu les Barons rentrer dans leur devoir, qu'il forma le projet de les punir de leur révolte. En conséquence il envoya des émissaires dans les Etats voisins pour y lever une armée, promettant à tous ceux qui voudroient le servir de leur distribuer les terres des Barons. Cette promesse, qu'il étoit plus facile de faire que de remplir, persuada une foule de vagabonds qui s'enrôlerent, dans l'espoir du pillage auquel ils étoient invités. Jean, afin que rien n'arrêtât le cours de sa vengeance, implora l'assistance spirituelle du Pape, qui, dans cette occasion, se montrant favorable à son vassal, lança l'anathême contre les Barons. Ceux-ci mépriserent les foudres du Pontife; &, trop foibles pour combattre contre la nombreuse armée de leur Roi, ils offrirent la couronne à Louis, fils aîné de Philippe-Auguste, publierent un manifeste, dans lequel ils disoient que le Roi Jean, ayant usurpé le trône sur Arthur, qu'il avoit fait périr, & ce double crime le rendant indigne de régner, Louis, à son défaut, étoit le véritable héritier du sceptre, du chef de Blanche de Castille son épouse, issue d'une fille de Henri II. Philippe-Auguste, qui peut-être reconnoissoit l'injustice évidente de ce manifeste, & qui d'ailleurs avoit des motifs très-puissans de ménager la Cour de Rome, parut ne prendre aucune part dans cette guerre, & laissa agir son fils, qui passa en Angleterre avec une flotte de sept cents voiles, montée de vieilles troupes Françoises accoutumées à vaincre. Jean se flattoit d'opposer à Louis une armée beaucoup supérieure, à laquelle devoit se rendre quarante mille routiers (2) qu'il avoit pris à sa solde, & qui s'embarquerent; mais, surpris par une violente tempête, ils furent tous submergés; en sorte qu'il ne resta plus à Jean, pour combattre ses sujets & les François, que les foudres de Rome. Mais cette foible résistance ne fit aucune impression sur les ennemis. Londres, Rochester, & la plupart des villes ouvrirent leurs portes à Louis (3). Les provinces

Les Barons offrent la couronne à Louis, fils de Philippe-Auguste. 1216.

(1) Voyez à la fin, N°. I.
(2) [illegible]; Knyghton.
(3) Ann. Waver.; Trivet; Rymer.

méridionales, & la plupart de celles du Nord, se rangerent sous son obéissance : il monta sur le trône, tandis que le malheureux Jean erroit en fugitif dans son propre Royaume, portant de contrée en contrée ses chagrins, sa folie & ses inquiétudes. Il crut trouver un asile dans la province de Lincoln, & il en prit le chemin; mais il pensa périr en traversant un marais, qui engloutit à ses yeux son escorte, ses équipages & ses trésors. Cette derniere perte acheva de troubler la raison de Jean, qui, dévoré de chagrins, de fureur & de rage, fut saisi d'une fievre brûlante, occasionnée par un excès qu'il fit à manger des pêches & à boire de la cervoise. Il mourut sans secours, & presque sans témoins, dans la cinquante-unieme année de son âge, & la dix-huitieme de son malheureux regne, laissant son héritier presque au berceau, son ennemi sur son trône, & ses peuples en possession de tenir tête à leurs Souverains. *[illegible] d'Angleterre.*

Trop ignorant, trop foible pour tenir avec dignité les rênes du Gouvernement, Jean *Sans-Terre* ne sut qu'abuser de la puissance souveraine, dégrader & avilir la majesté royale. Lâche dans l'adversité & impitoyable dans le succès, il fut méprisé & haï de ses sujets, sur lesquels il étendit sa tyrannie lors même que sa puissance étoit expirante; détesté du Clergé, qu'il opprima par ses exactions, & méprisé de tous les Princes voisins. Cependant jamais Monarque, même avec des talens médiocres, n'eût pu régner plus glorieusement. Depuis environ un siecle l'Angleterre se soutenoit dans l'état le plus florissant; la plupart des nations voisines respectoient sa puissance ou subissoient ses Loix, & le reste des peuples de l'Europe étoient ses alliés. Guerriers heureux, politiques adroits, les Rois qui l'avoient gouvernée s'étoient acquis, par leur valeur, ainsi que par leur rare habileté dans les négociations, une célébrité qui remplissoit & l'Europe & l'Asie. Nous devons avouer néanmoins que le regne du Roi Jean n'est pas totalement sans quelques actes qui méritent d'être loués. Il régla la forme du gouvernement civil dans la ville de Londres; il introduisit les Loix d'Angleterre en Irlande, & accorda aux cinq ports les priviléges dont ils ont toujours joui depuis. Quant à sa vie privée, on peut dire que ce fut un délire continuel, une longue & scandaleuse débauche, & qu'il réunit aux vices des Phalaris & des Domitiens, les méprisables qualités des Thersites & des Vitellius. *Son portrait.*

Jean Sans-Terre laissa, en mourant, la couronne à Henri III son fils aîné. Mais ce Prince, à peine âgé de dix ans, se voyoit chassé du trône, proscrit, errant & fugitif, sans argent, sans sujets, & n'ayant pour toute recommandation auprès des citoyens que le ressentiment qu'imprimoit dans leur ame le souvenir des crimes & des bassesses de son pere. Henri n'eût eu aucune sorte d'espérance, & peut être il n'eût pas même osé concevoir le dessein de remonter au rang de ses aïeux, s'il n'eût été fortement secondé par Guillaume le Maréchal, Comte de Pembrock, l'un des plus puissans & des plus vertueux Seigneurs de l'Angleterre entiere, respecté de tous les citoyens par l'intégrité de ses mœurs, *Henri III succede à son pere, & est couronné à Glocester.*

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

autant qu'il s'étoit fait estimer par sa valeur patriotique, & par la constance de sa fidélité pour ses maîtres. Le Comte de Pembrock, que la crainte des menaces ni la séduction n'avoient pu ébranler, ne s'occupa, aussi-tôt qu'il fut informé de la mort du Roi Jean, que des moyens d'arracher le sceptre Britannique des mains de Louis, pour le faire passer dans celles de Henri. Mais avant que de se déclarer ouvertement, & d'attaquer les François & leurs adhérens, Pembrock se rapprocha de ceux-ci, les sonda, leur peignit les malheurs qu'avoit occasionnés le gouvernement de Louis, le triste état de la patrie, le sort des citoyens livrés à la voracité des hôtes qu'ils avoient appelés à leur secours, & qui, au lieu de les servir contre la tyrannie, s'étoient eux-mêmes érigés en despotes, remplissoient tous les postes & occupoient tous les emplois. A ce tableau, tracé d'après la vérité, le Comte de Pembrock ajouta la touchante peinture de la triste situation du jeune fils de Jean Sans-Terre, sur lequel ils punissoient avec tant de rigueur & si peu d'équité les crimes de son pere, dont néanmoins il étoit innocent. A ces raisons très-propres à ramener des patriotes, le Comte fit succéder les assurances les plus positives du rétablissement de la liberté nationale, l'offre des grands emplois aux premiers d'entre les citoyens, la promesse, encore plus flatteuse, de l'expulsion de cette foule d'étrangers, engraissés de la substance des enfans de la patrie.

Flattés par ces discours, autant qu'ils étoient irrités de la domination des François, quelques-uns des principaux citoyens abandonnerent les drapeaux de Louis, & vinrent se ranger sous ceux de Henri III, qu'ils proclamerent tumultuairement Roi d'Angleterre. La cérémonie de son couronnement se fit à Glocester le 28 d'Octobre, par les mains de l'Evêque de Winchester, & en présence du Légat du Pape, qui y assista pour recevoir du nouveau Monarque l'hommage promis au Pape par Jean Sans-Terre. La fierté Angloise souffroit impatiemment cette servitude; mais on avoit un trop grand besoin du Pape pour émouvoir à contre-temps des contestations sur ce point. Le grand Maréchal, homme de bon sens & qui alloit au solide, fit faire au jeune Roi tout ce qu'il crut capable de contenter la Cour de Rome, & l'événement montra qu'il avoit fait sagement.

L[illegible] du Gouverneur.

Trop assuré de ses droits & de la stabilité de sa couronne, Louis méprisa cette proclamation; & ne montrant aucune inquiétude sur les projets & les entreprises de cette faction naissante, il poursuivit ses opérations, & employa ses troupes à des siéges peu importans, au lieu de les conduire contre le Comte de Pembrock, qui, reconnu Régent du Royaume pendant la minorité du Monarque, voyoit son parti s'accroître & se fortifier de jour en jour. Louis, attendant de la France de nouveaux secours, tenta de s'emparer de Douvres, place d'autant plus importante, que par elle seulement il pouvoit s'assurer une libre communication avec les Etats de son pere. Mais le brave du Bourg, qui commandoit dans cette place, & l'un des plus fideles partisans de Henri, résista également aux conditions éblouissantes & aux armes de Louis, qui,

qui, après quelques attaques inutiles, fut contraint de lever le siége. Il se retira à Londres, excessivement chagrin d'avoir échoué devant cette place; mais dans l'espoir qu'allant se montrer à toute l'Angleterre sur le trône de ses Rois (1), il verroit bientôt à ses pieds tous les Seigneurs du parti contraire, & le Gouverneur de Douvres avec les autres. Mais Louis n'eut pas demeuré long-temps dans la capitale, qu'il reconnut qu'il s'étoit trompé quand il avoit cru que la mort du Roi Jean le rendroit paisible possesseur du Royaume. *Henri ... d'Angleterre.*

Ce revers fut suivi d'un désastre plus cruel, & que les François s'attirerent par la hauteur de leur conduite, leur orgueilleuse ambition & leur avidité. Revêtus des dignités les plus importantes & des postes les plus éminens, comblés de toutes les graces que la reconnoissance du Prince répandoit sur eux, ils traitoient les Anglois leurs alliés, non en compatriotes soumis au même Souverain, mais en vaincus soumis par la force des armes à la loi du vainqueur; & comme s'ils eussent conquis l'Angleterre, ils n'y restoient que pour s'y enrichir. A ces mécontentemens, trop capables de détacher les Anglois de Louis, se joignoit l'impression que faisoit sur leur ame les foudres du Vatican, & la crainte d'attirer la vengeance céleste & l'indignation du S. Siége. Alarmés par les progrès du Comte de Pembrock, & rebutés par l'ingratitude des François, la plupart des partisans de Louis, soit dans la vûe de se réconcilier avec Rome, soit par le peu d'égards que le fils de Philippe-Auguste leur témoignoit, abandonnerent sa cause, & vinrent se ranger sous les étendards de Pembrock. *Mauvaise conduite des François.*

Le rival de Henri, prévoyant, mais trop tard, le danger de cette défection (2), se hâta, fort imprudemment, de passer en France pour y solliciter lui-même des secours. Cette démarche précipita sa ruine; son absence acheva de décourager le peu d'Anglois qui conservoient encore quelque attachement pour lui. Les partisans de Henri, enhardis par l'absence du Prince étranger, armerent en diligence, mirent en mer plusieurs vaisseaux, attendirent la flotte Françoise au passage, l'attaquerent, & remporterent une victoire complete. Louis fut si sensible à cette perte, que, dans les premiers transports de sa colere, il alla *Bataille de Lincoln; retour de Louis en France. 1217.*

(1) Math. Paris.

(2) Suivant les Historiens Anglois, l'insolence des François, & leur insatiable avidité, ne fut pas ce qui contribua le plus à ramener le peuple dans le parti opposé à Louis : ils en donnent un autre motif, qui pourtant nous paroît moins croyable. Le Vicomte de Melun, disent-ils, qui avoit suivi Louis à Londres, y étant tombé malade, & se croyant près de mourir, avoit déclaré en secret à des Seigneurs Anglois de ses amis, que le dessein de ce Prince étoit de chasser d'Angleterre, aussi-tôt qu'il s'en seroit rendu maitre, ceux mêmes qui l'y avoient appelé, comme des rebelles & des traitres auxquels il ne se fieroit jamais; qu'il en avoit fait un serment solennel, & que seize des principaux de sa suite avoient en même temps juré de l'aider dans cette entreprise. Quelque extravagante que soit cette fable, les Anglois continuent à la citer comme une des principales raisons qui détacherent les esprits du parti François. Voyez l'*Histoire des Révolutions d'Angleterre; Smolett; Trivet; Math. Paris; Rapin Thoiras, &c.*

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

insulter Sadwich, qu'il fit réduire en cendres, après l'avoir livrée au pillage. Cette sévérité, loin de rétablir ses affaires, ne fit que lui aliéner le reste des Anglois, qui dès-lors ne virent en lui qu'un Tyran, & dans Henri qu'un Prince malheureux, injustement persécuté, & qui par cela même devint l'unique objet des espérances & de l'amour de la Nation. Fatigué de tant de revers, & résolu de terminer, par une action décisive, l'incertitude de son sort, Louis alla mettre le siége devant le château de Lincoln, poste d'autant plus important, qu'il étoit l'arsenal & la place d'armes de Henri. A la premiere nouvelle de cette expédition, Pembrock vola à la défense de ce fort, & les François déconcertés se réfugierent dans la ville, où ils furent suivis par les ennemis, qui y entrerent en même temps, les attaquerent brusquement, les culbuterent, les vainquirent, & en firent un tel massacre, qu'ils y périrent presque tous. Louis eut le bonheur d'échapper au carnage, & il alla se renfermer dans Londres, où bientôt le Comte de Pembrock vint l'assiéger. Mais Louis, trop convaincu de l'inutilité de sa résistance, & du peu de secours qu'il avoit à espérer des habitans, prêta l'oreille aux propositions qui lui furent faites de sortir librement lui & les François, à condition qu'il donneroit un désistement formel de tous les droits qu'il prétendoit avoir à la couronne d'Angleterre, qu'il engageroit Philippe-Auguste son pere à restituer aux Anglois toutes les provinces qu'il leur avoit enlevées, & qu'il sortiroit, suivi des siens, incessamment du Royaume. Louis accepta ces conditions; il abdiqua la couronne; & les François n'eurent pas plus tôt évacué le Royaume, que le jeune Henri fit son entrée à Londres, où le peuple, enfin délivré des calamités de la guerre civile, le reçut avec acclamation. Par le sage conseil du Comte de Pembrock, Henri, pour témoigner sa sensibilité, confirma les anciennes chartes, jura de conserver, protéger & défendre la liberté nationale, ainsi que tous les priviléges des citoyens, & reçut l'hommage du Roi d'Ecosse, qui le mit en possession de Carlisle, & de toutes les places dont les Ecossois s'étoient emparés à la faveur des derniers troubles.

Mort du Comte de Pembrock; nouveaux troubles. 1220.

La bienfaisance de Henri donnoit à la Nation les plus brillantes espérances, & peut-être elles n'eussent pas été trompées, si le jeune Monarque eût toujours été guidé par le sage Ministre qui venoit de l'élever au trône; mais la mort enleva le Comte de Pembrock, & cet accident malheureux porta le coup le plus irréparable à la félicité publique. Ses emplois furent partagés entre Guillaume des Roches, Evêque de Winchester, le plus avide & le plus injuste des hommes, & Hubert du Bourg, qui s'étoit illustré par la défense de Douvres, & que le Ministere déshonora par le honteux abus qu'il fit de son autorité. Ces deux Ministres, incapables de marcher sur les traces du Comte de Pembrock, prirent une route toute opposée. Lâches adulateurs, ils étudierent les penchans & les inclinations de leur maître, qui, confondant, ainsi que Jean son pere, le pouvoir monarchique avec le despotisme, & croyant que la prérogative royale consistoit à n'agir que d'après ses propres vo-

lontés, s'abandonna sans retenue aux plus sales plaisirs, à la débauche la plus avilissante, excité dans ses débordemens par du Bourg & des Roches, qui n'étoient occupés que du soin d'entretenir ses goûts pervers, & de multiplier, sous son nom, les impôts & les concussions. L'aveugle confiance de Henri secondoit leurs projets avides, & bientôt ils porterent leur insolente tyrannie aux excès les plus violens. Mais comme il est impossible que l'amitié, qui est une vertu, lie constamment les méchans, la mésintelligence ne tarda point à diviser les deux Ministres; ils chercherent à s'entre-détruire. Des Roches, moins adroit, succomba, & reçut ordre de se retirer dans son diocese. Du Bourg, engraissé des dépouilles de sa victime, remplit seul le Ministere, s'attacha à son maître, lui témoigna le zele le plus vif; mais, toujours ennemi de la Nation, dur, avare, perfide, il ajouta à ses anciennes concussions, & réunit aux moyens les plus iniques d'opprimer les citoyens, la plus révoltante insolence. Les vexations de ce Ministre, d'autant plus redoutable qu'il étoit revêtu de la dignité de Grand-Justicier du Royaume, souleverent le peuple, & la fermentation annonçoit une disposition, lorsque le mal-adroit Henri, qui ne pouvoit ignorer ni les déprédations de du Bourg, ni le mécontentement de la Nation, saisit imprudemment cette occasion pour faire une démarche qui le couvrit de honte.

Histoire d'Angleterre.

Conquêtes de Louis VIII, Roi de France. 1223.

Philippe-Auguste, après un regne glorieux, étoit mort, & avoit transmis sa couronne à Louis VIII, qui, vivement ulcéré d'avoir perdu le trône d'Angleterre, ne cherchoit qu'à se venger de l'inconstance des Anglois. Henri, sans consulter sa foiblesse, ni les forces du nouveau Monarque François, envoya des Ambassadeurs à la Cour de Louis, avec ordre de demander la restitution des provinces conquises par Philippe-Auguste sur le Roi Jean Sans-Terre (1). Louis VIII, dédaignant même de répondre à cette demande, se plaignit amérement de Henri, qui, en sa qualité de Duc de Guienne, n'eût pas dû se dispenser de se trouver à son sacre; & sans attendre la réponse du Roi d'Angleterre, Louis, confisquant toutes les terres que Henri possédoit en France, entra en Poitou, conquit cette province, & s'empara successivement de toutes les places jusqu'à la Garonne. Cependant Louis VIII ne fit que se montrer sur le trône; il mourut, & laissa la couronne à Louis IX son fils, jeune Prince en bas âge, & qui régna sous la régence de la Reine

(1) Les Historiens Anglois prétendent encore que, dans le dernier traité, Louis s'étoit engagé à faire cette restitution lorsqu'il succéderoit à la Couronne de France. Mais l'Auteur des *Essais sur Paris* a parfaitement démontré la fausseté de cette prétendue promesse, en prouvant, 1°. que dans le traité Louis parle toujours en Prince qui fait la loi, & non en Prince qui la reçoit; 2° que la suite de sa vie atteste que jamais Prince ne fut plus éloigné que lui de toute action indigne d'un François; 3°. que dans toutes les discussions que Henri eut par la suite avec la France, & dans ses plaintes au Pape, qui étoit garant du traité, il n'est jamais fait mention de cette promesse, qui sûrement n'auroit pas été oubliée. Toutes ces raisons nous paroissent sans réplique. Au reste, cette fable ne se trouve que dans Mathieu Paris, ou dans les Historiens qui l'ont servilement copié.

Les Normands & les Poitevins invitent Henri de descendre en France. 1228.

Blanche sa mere. L'enfance de ce Souverain, les factions qui déchirerent son Royaume, l'ambition des Grands & le soulévement du peuple, offroient à Henri III la plus belle occasion de venir à son tour arracher des mains des François les lauriers qu'ils avoient cueillis. Les habitans de la Normandie & ceux du Poitou, le presserent de venir se remettre en possession de ces provinces : tout le favorisoit, tout l'invitoit à cette facile conquête ; mais Henri III n'étoit fait ni pour profiter des circonstances que la fortune lui présentoit, ni pour suivre les conseils de la plus commune prudence. Il reçut froidement les Députés des Normands & des Poitevins, & renvoya à d'autres temps le soin d'envahir ces provinces. Toutefois, peu de jours après, il assembla le Parlement, renouvela & confirma les anciennes chartes, accorda de nouveaux priviléges aux citoyens, & demanda un subside pour fournir aux frais de la guerre qu'il vouloit soutenir contre la France. Il étoit inutile qu'il cherchât, par des promesses & des concessions, à se concilier l'approbation du Parlement, qui, désirant la guerre encore plus ardemment, lui accorda des subsides beaucoup plus considérables que ceux qu'il avoit demandés ; mais au lieu de porter ses armes en Normandie & en Poitou, il se rendit en Bretagne, où il employa les trésors qu'on venoit de lui confier en fêtes, en spectacles, en plaisirs, en débauches aussi déshonorantes qu'elles étoient ruineuses.

Du Bourg est condamné à mort, & l'Evêque de Winchester rappelé au Ministere. 1229 & suiv.

Aussi-tôt que ses finances furent épuisées, Henri revint dans ses Etats ; & quoiqu'il fût seul coupable de l'entiere dissipation des fonds, il s'en prit à du Bourg, qu'il accusa de haute trahison, & qu'il fit condamner à mort (1). Ce Ministre évita le supplice à force d'argent, & sa peine fut commuée en une prison perpétuelle. Cet acte de rigueur fit tant de plaisir aux Anglois, qu'ils ne songerent même point à l'infidélité de l'emploi du dernier subside. Mais en destituant du Bourg, Henri ne changea point de conduite ; au contraire, il remplaça ce Ministre par un homme plus corrompu encore, par des Roches, auquel il donna toute sa confiance, & qui, versé depuis long-temps dans l'art du monopole, indifférent sur les moyens d'assouvir son avidité, opprima si cruellement la Nation, que celle-ci regretta la tyrannie moins accablante de du Bourg. Insensible au mécontentement des citoyens, le perfide des Roches, afin de prévenir la révolte de la Noblesse, appela du Poitou, sa patrie, un essaim de Gentilshommes pauvres, dévoués à ses volontés, & auxquels il fit donner les charges les plus distinguées & les gouvernemens les plus importans. La Noblesse Angloise, indignée de la fortune de ces nouveaux venus, murmura hautement, fit des remontrances à des Roches, ne fut point écoutée, & passa des remontrances aux plus vives menaces.

Soulévement de la Noblesse d'Angleterre.

Le Comte de Pembrock, fils du bienfaiteur de Henri, plus irrité

(1) L'Auteur de l'*Histoire des Révolutions d'Angleterre* dit que Henri lui reprocha publiquement qu'il étoit pensionnaire de la Reine Blanche, & que si on ne l'en eût empêché, il lui eût passé son épée au travers du corps. *Pag. 406.*

encore de l'insolence de l'Evêque de Winchester, qui l'avoit éconduit, acheva de soulever la Noblesse, & les mécontens formerent une nombreuse & formidable confédération. Henri, trop borné pour prévoir les dangereuses conséquences de cette fermentation, convoqua un Parlement, lorsqu'il eût dû précisément faire tous ses efforts pour empêcher une assemblée nationale. Les Barons refuserent fiérement de s'y rendre, & se contenterent d'envoyer des Députés au Roi, pour lui représenter les désordres que causoit dans la Monarchie le gouvernement du Ministre. La harangue qu'ils lui firent ne fut point de ces très-humbles remontrances que font des sujets soumis à leurs Princes quand ils les croient mal informés. Le Comte de Pembrock qui portoit la parole, parla d'un ton & en des termes pleins de cette hauteur & de cette fierté qui étoit de son caractere, & dont le zele du bien public, peut-être aussi ses ressentimens particuliers, augmentoient la vivacité : » C'est, Sire, lui » dit-il, par des mauvais conseils des étrangers qui vous gouvernent, » que vous avez fait venir dans le pays cette foule de Poitevins qui » dominent la nation Angloise, qui oppriment la liberté publique, qui » anéantissent nos Loix; ainsi on supplie Votre Majesté, avec tout le » zele & tout le respect que de fideles sujets lui doivent, ou de corriger des abus si préjudiciables à la couronne, ou de ne pas trouver » mauvais que, jusqu'à ce qu'ils soient corrigés, les Seigneurs naturels » de votre Royaume se tiennent éloignés de votre Cour, & s'abstiennent d'assister à vos Conseils, où ils ne servent que de jouet à l'insolence des étrangers «.

Histoire d'Angleterre.

Du caractere d'esprit dont nous avons dépeint le Roi, il eût été embarrassé à répondre à un tel discours, si l'Evêque de Winchester, qui étoit présent, ne l'eût tiré de cet embarras par sa promptitude à prendre la parole. Le Comte de Pembrock n'avoit pas cessé de parler, que le Prélat, prenant un ton d'assurance & d'autorité : *Il est permis au Roi*, lui dit-il, *d'appeler à son service autant d'étrangers qu'il en jugera nécessaires pour maintenir les droits de sa couronne, & un assez grand nombre même & d'assez puissans pour dompter l'orgueil de ceux qui s'opposent à ses volontés.* Une réponse si hautaine indigna tellement ces Seigneurs, déjà émus & irrités, qu'au sortir de chez le Roi ils renouvelerent leur ligue, & se promirent mutuellement de combattre jusqu'à la mort pour l'honneur de la Nation & pour la défense de la liberté publique.

Henri cependant n'étoit point rassuré; mais plus audacieux que lui, des Roches affronta l'orage, & fit venir un secours d'étrangers, qu'il envoya saccager les terres des Barons. Ce dernier trait de despotisme acheva d'irriter les confédérés, qui, réunis en corps d'armée sous le commandement du Comte de Pembrock, leverent l'étendard de la rebellion. Hubert du Bourg, qui jusqu'alors avoit été étroitement renfermé, profita du relâchement de la vigilance de ses gardes, s'évada, & vint se joindre aux confédérés. Des Roches tenta vainement de soumettre les rebelles; l'armée de Henri fut attaquée, battue, dispersée; & l'Etat étoit menacé d'une subversion totale, quand l'Evêque de Winches-

Les Barons battent l'armée du Roi; le Comte de Pembrock est assassiné, & l'Evêque de Winchester disgracié.

1234.

Sect. VIII. Histoire d'Angleterre.

ter arrêta, par un crime, les progrès des confédérés. Il fit assassiner le Comte de Pembrock, & cette mort suspendit, pour quelques jours, l'activité des rebelles. Cependant le sanguinaire Evêque jouit peu du fruit de son crime. Henri III, dans la vûe de calmer les Barons, & pour sa propre sûreté, se hâta de sacrifier à sa tranquillité l'Evêque de Winchester, qui subit le sort de du Bourg, & parvint également à racheter sa vie à force d'argent. La chute du Ministre calma les mécontens, & la Nation, contente de la satisfaction qu'on lui avoit donnée, passant du mécontentement à la reconnoissance, remercia le Roi de l'acte de justice qu'il venoit d'exercer, & rentra dans l'obéissance; en sorte qu'il ne dépendoit plus que de Henri d'entretenir le bon ordre qu'il venoit de rétablir. Mais son indolence naturelle, & son caractere altier & turbulent, ne lui permettoient pas d'agir d'une maniere conséquente. Jusque dans ses actions les plus indifférentes, il sembloit ne se proposer que de mécontenter ses sujets, avilir la couronne & ruiner l'Etat.

Henri épouse Eléonor, seconde fille du Comte de Provence. 1236 & suiv.

Il y avoit long-temps que la Nation désiroit qu'il se mariât; mais entraîné par son goût pour le libertinage, il avoit d'abord refusé de renoncer au célibat, & étoit resté ensuite pendant plusieurs années indécis sur le choix de celle qu'il épouseroit. Ses vœux se fixerent enfin sur la Princesse Eléonor, fille du Comte de Provence. Il en fit la demande; elle fut acceptée, & la jeune Eléonor passa en Angleterre, accompagnée de Guillaume, Evêque de Valence (1), & suivie d'une foule de Provençaux indigens & très-ambitieux de s'enrichir. Eperdument amoureux de sa jeune épouse, & ne sachant lui témoigner l'excès de sa tendresse que par ses prodigalités, Henri combla tous ces étrangers de bienfaits, leur donna des emplois & des charges dont ils étoient hors d'état d'exercer les fonctions, les autorisa à dévorer la substance des citoyens, & éleva au siége de Cantorbéry l'Evêque de Valence, le plus avide de tous ceux qui formoient cet essaim de faméliques étrangers. Le peuple murmura, les Grands se plaignirent, & le foible Monarque fut insensible aux reproches trop fondés que la Nation lui fit. Indifférent à la haine publique, il le fut également au mépris dont il se couvrit à peu près dans le même temps.

Il prend les armes contre la France, & est vaincu. 1242.

Quoique timide & lâche, Henri III étoit ambitieux de gloire, & désiroit, non de mériter le titre d'habile Général, mais d'être regardé comme un guerrier intrépide. Dans l'un de ces momens de caprice ou peut-être de manie, il prit tout à coup les armes, déclara qu'il alloit secourir le Comte de la Marche, vivement pressé par Louis, Roi de France, passa la mer, porta son ardeur guerriere jusqu'à soutenir la présence de l'armée ennemie, fut battu deux fois consécutivement, prit deux fois honteusement la fuite, sollicita & accepta avec reconnoissance la treve qui lui fut offerte aux conditions les plus humiliantes, & se déshonora. Mais à peine cette treve fut expirée, que Henri, qui, de-

(1) Math. Paris; Rymer.

puis quelques jours, ne paroiſſoit occupé que des moyens & du déſir de rétablir ſa gloire, ſe rendit à Bordeaux, où, ne ſongeant plus à la guerre, il ſe livra ſans ménagement à ſon goût effréné pour les plaiſirs & la débauche. Ces plaiſirs & ces débordemens eurent bientôt épuiſé le produit des ſubſides qu'il avoit promis de conſacrer aux opérations militaires qu'il prétendoit avoir méditées. Quand les fonds lui manquerent, il revint dans ſes Etats, aſſembla le Parlement, demanda de nouveaux ſubſides; & la Nation ayant décidément refuſé de lui en accorder, il vendit ſa vaiſſelle, & les ſommes qu'il en retira ſervirent à de nouvelles profuſions. Il enrichit tous ceux qui l'entouroient, ſans diſtinction de rang ni de mérite, & il fit preſque autant d'ingrats qu'il fit de nouveaux riches. Il eſt vrai qu'avec ce Prince on pouvoit, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, manquer de reconnoiſſance ſans tomber dans l'ingratitude; car c'étoit le caprice & non le choix qui dirigeoit ſes bienfaits, comme c'étoit auſſi par caprice & par inconſtance qu'il paſſoit d'une confiance entiere à une haine irréconciliable, & qu'il diſgracioit ceux qu'il avoit le plus chéris. En effet, on n'étoit jamais plus près de ſes bienfaits que lorſqu'il paroiſſoit avoir le plus d'indifférence, ou même l'éloignement le plus marqué; en ſorte qu'on n'étoit jamais ſûr de conſerver ſa bienfaiſance; & c'étoit ceux-là même qu'il avoit élevé aux faîtes des grandeurs, qu'il ſe plaiſoit à précipiter avec éclat de leurs poſtes, & qu'il chaſſoit honteuſement de ſa préſence. Ce fut ainſi que dans un de ces momens de caprice, il diſgracia tout à coup Simon de Montfort, Comte de Leiceſter, qu'il priva du Gouvernement de Guienne, pour le donner à Edouard ſon fils aîné. Cette rupture fit beaucoup d'éclat, & les choſes en vinrent au point que, dans une aſſemblée des Grands, le Roi l'ayant appelé traître, le Comte, par un emportement capable de détruire chez toutes les autres Nations la bonne opinion que les Anglois avoient conçue de ſa vertu, lui donna un démenti, ſans que le Roi oſât entreprendre de rien tenter pour le punir d'une inſolence ſi outrée. De pareilles ruptures ne ſe raccommodent jamais bien, même entre les particuliers, à plus forte raiſon entre un ſujet & ſon Souverain. Leiceſter, moins recommandable par ſa haute naiſſance (1) que par ſes rares qualités, étoit également eſtimé des Grands & du peuple. Adroit, habile, ambitieux, prompt à ſaiſir les plus légeres circonſtances, pour peu qu'il les jugeât favorables à ſes vûes, plus propre encore à faire naître des occaſions heureuſes lorſque le temps & le haſard ne lui en offroient pas; ruſé juſqu'à la perfidie, caché juſqu'à la diſſimulation, excellent politique, homme indéfiniſſable, regardé par les uns comme le Catilina, & par les autres comme le Caton de l'Angleterre, & trop capable de juſtifier également les deux opinions. Tel

Hiſtoire d'Angleterre.

Diſgrace & ſoulevement du Comte de Leiceſter.

Portrait du Comte de Leiceſter.

(1) Simon de Montfort étoit né François, & avoit eu pour pere ce Héros de même nom que lui, ſi célebre par ſes victoires contre les Hérétiques Albigeois, lequel ayant hérité de ſa mere de tous les biens de la Maiſon de Leiceſter, les avoit laiſſés à ce fils, qui étoit cadet, & qui, par-là, étoit devenu Anglois.
Hiſt. des Révol. Angl.

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

étoit l'ennemi que Henri se suscita lui-même. Le Comte de Leicester, furieux de l'humiliation qu'on lui faisoit subir, irrita la Noblesse contre le Souverain, & se mit à la tête d'une conjuration d'autant plus redoutable, que, formée dans le plus grand secret, elle n'éclata que long-temps après, & lorsque le Monarque eut, par sa tyrannie, poussé les citoyens à bout.

Le Pape offre la couronne de Sicile à Edmond, second fils de Henri.

1254.

A peu près dans le temps que le Comte de Leicester préparoit dans le silence la ruine de son maître, le Pape Innocent IV fixoit l'attention de l'Europe par son audace & par ses vices. Ce Pontife, chef indigne du Ministere de la Religion, déshonoré par ses débordemens autant qu'il avoit su se rendre formidable par son orgueil, son avarice, ses concussions énormes, l'usage immodéré qu'il faisoit de ses foudres, & par son obstination à soutenir ses prétentions ridicules sur les trônes des Rois; Innocent IV poursuivoit, par le glaive & l'anathême, Mainfroy, fils naturel de l'Empereur Frédéric II, ravisseur de la couronne de Sicile, usurpée sur son frere Conrad : Mainfroy bravoit les armes temporelles & les excommunications du Pontife de Rome. Celui-ci n'ayant pu rien gagner sur l'usurpateur par la terreur de l'anathême, avoit fait marcher contre lui une armée nombreuse, & cette armée avoit été taillée en pieces par le Roi de Sicile (1). Moins abattu qu'irrité de la défaite, le Pontife Romain, tout entier à la haine, imagina de se liguer avec le Roi d'Angleterre; & pour intéresser celui-ci dans une cause qui jusqu'alors lui étoit étrangere, il lui offrit le trône de Sicile, & en investit Edmond son second fils. Le sceptre de Sicile n'appartenoit point à Innocent; il n'avoit aucun droit d'en disposer; mais l'offre séduisit le foible Henri III, qui, pour donner au Pape des marques de sa reconnoissance, lui promit d'acquitter toutes les dettes qu'il avoit déja faites, & qu'il contracteroit encore pour parvenir à la conquête de ce Royaume. Dès le moment qu'Innocent IV vit Henri se jeter dans le piége qu'il lui avoit tendu, il ne cessa point d'envoyer en Angleterre des Brefs, des Bulles & des Mandats apostoliques, en vertu desquels ses émissaires, autorisés par le Roi, faisoient des levées énormes d'impôts sur les possessions des Laïques, comme sur celles des Ecclésiastiques.

Concussions du Pape Alexandre IV.

Alexandre IV étant monté sur le trône de S. Pierre, se conduisit avec la même avidité que son prédécesseur. Il se hâta de faire passer en Angleterre un Nonce, nommé Rustan, avec des Bulles pour lever de nouvelles contributions sur le Clergé. La premiere que le Légat produisit, lui donnoit le pouvoir de lever les dixmes en Angleterre, en Irlande & même en Ecosse, pour les besoins du Pape & du Roi Henri. Par la seconde, il étoit autorisé à commuer le vœu du pélerinage de la Palestine, en celui de servir contre Mainfroy, qu'on y qualifioit ennemi du nom Chrétien, & l'on publia une croisade, avec promesse d'une indulgence générale pour tous ceux qui aideroient le S. Siége à déposer

(1) Anecd. Angl. Brady.

cet usurpateur excommunié. Henri fut la dupe de l'avarice & de l'avidité d'Alexandre; car les sommes immenses qu'il leva sous prétexte de mettre Edmond sur le trône de Sicile, furent, en grande partie, appropriées aux affaires particulieres du Pape, pendant que Mainfroy jouissoit tranquillement de la couronne. Les dettes contractées au nom du Monarque Anglois, montoient à cent trente-cinq mille cinq cent quarante marcs d'argent, sans y comprendre les intérêts; & comme il étoit informé que les revenus du Roi suffisoient à peine pour l'entretien de sa maison, il imagina un nouveau moyen de fraude & d'oppression pour se décharger de ce fardeau. On fit un grand nombre de billets pour sommes reçues de certains Marchands d'Italie, & l'on proposa au Clergé Anglois de les souscrire chacun pour une somme proportionnée au revenu de son bénéfice.

Histoire d'Angleterre.

Irruption des Gallois: Henri somme le Roi de France de lui rendre la Normandie.

1257.

Les trésors de la couronne & ceux de l'Etat ayant été ainsi envahis par les vexations de la Cour de Rome, il ne restoit au Roi d'Angleterre que la foible espérance d'intéresser la Nation; mais le peuple, plus sensible à sa propre misere qu'à la situation critique du Souverain, ne soupiroit qu'après des changemens, des troubles & des révolutions, persuadé que sa condition, qui ne pouvoit être plus déplorable, gagneroit à une subversion totale & au bouleversement de l'état actuel des choses. Les Gallois, profitant de cette mésintelligence, firent une irruption sur les frontieres, ravagerent plusieurs contrées, & ne se retirerent qu'après s'être rassasiés de sang & de pillage. Dans la vûe ou peut-être sous prétexte de repousser ces agresseurs, Henri demanda des subsides au Parlement, qui ne lui répondit que par le refus le plus dur & par des reproches amers. Bravé par les Gallois, méprisé de sa Nation, haï des Grands, mésestimé par les Puissances étrangeres, peu craint, mal obéi, épuisé par l'excès de ses prodigalités, le malheureux Henri, chancelant sur le trône, mais trop borné pour sentir l'embarras de sa situation, imagina, par la plus singuliere & la plus inconcevable des bizarreries, de demander à Louis IX la restitution de la Normandie & de toutes les provinces possédées autrefois par Henri II. Cette demande absurde fut accueillie comme elle devoit l'être, & Louis IX la rejeta. Henri III remit à d'autres temps à se venger: des soins plus importans occupoient sa démence, & secondoient le projet singulier qu'il paroissoit avoir formé de ruiner l'Etat. La mort de Frédéric II ayant laissé vacant le trône impérial, Richard, frere du Monarque Anglois, réunit les suffrages d'une partie des Electeurs. Cette promotion, plus brillante qu'utile au vain titre de Roi des Romains, couta à l'Angleterre huit cent mille livres sterling, que le Roi distribua aux Seigneurs Allemands qui s'étoient déclarés pour son frere.

Henri assemble un Parlement à Oxford.

1258.

Ces profusions multipliées épuiserent entiérement les finances de l'Etat: la Nation, poussée à bout par les concussions du Roi & de ses favoris, du Pape & de ses émissaires, murmuroit; & les Seigneurs, excités par le Comte de Leicester, bien loin d'appaiser cette fermentation, ne chercherent que l'occasion d'exécuter le plan de la conjuration formée

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

depuis plusieurs années. Henri III, trop coupable pour ne pas se douter des dispositions de ses sujets, mais forcé par les circonstances de convoquer un Parlement, choisit la ville d'Oxford pour cette assemblée, craignant, avec raison, la prépondérance des mécontens à Londres. Ses ordres furent remplis, mais son espérance fut trompée. Le Parlement, assemblé à Oxford, refusa durement les subsides que Henri demandoit; & tous ceux qui composoient cette Assemblée nationale s'exhalerent en reproches très-vifs contre l'inconduite du Roi, auquel ils déclarerent que puisque jusqu'alors il n'avoit donné des promesses que pour les violer & régner en Tyran, ils alloient eux-mêmes se charger du gouvernement de l'Etat, & procéder à la réformation des abus. Sans attendre la réponse de Henri, le Parlement nomma vingt-quatre Commissaires, qu'il chargea de dresser des Statuts; & dans la seconde séance, ces Commissaires publierent les Réglemens qu'ils avoient faits, & par lesquels, après avoir de nouveau confirmé la grande charte, on donnoit aux Seigneurs l'élection d'un Grand Justicier, & aux vingt-quatre Commissaires le droit exclusif de nommer & choisir tous les Officiers civils & militaires, les Gouverneurs des villes, les Commandans des forts; ensuite on publia la peine de mort contre quiconque refuseroit de leur obéir. Par ces mêmes Statuts, la tenue des Parlemens fut fixée, pour l'avenir, à trois années.

Les Comtes de la Marche sont bannis d'Angleterre.

D'après ces Réglemens, il ne restoit plus à Henri que le titre de Roi; mais il aima mieux ce titre que rien; & ne se trouvant pas en état de résister aux Seigneurs ligués, il acquiesça à ces dures Ordonnances, dont lui & Edouard son fils jurerent l'observation sur les Evangiles (1). Toute l'Assemblée fit le même serment; ensuite de quoi, Henri tenant un cierge allumé en main, les Prélats prononcerent une sentence d'excommunication contre ceux qui oseroient le violer. Par un reste de déférence qu'on avoit eu pour la Majesté Royale, on avoit souffert que le Roi nommât ses quatre freres de la Marche parmi les douze Commissaires qu'il devoit nommer de sa part. Comme on vouloit néanmoins les éloigner des affaires, on se hâta d'obliger ceux qui avoient des Gouvernemens à les remettre entre les mains des vingt-quatre Députés, parce qu'on savoit que les Princes de la Marche avoient résolu de garder les leurs, & que de leur refus on se vouloit faire une raison de les chasser du Royaume. En effet, la chose ayant été proposée, & le Comte de Leicester, pour donner l'exemple, ayant remis entre les mains des Députés les places dont il étoit Gouverneur, on somma les Princes d'en faire autant. Ils s'en excuserent d'abord sur le serment qu'ils avoient fait, en prenant possession de leurs Gouvernemens, de ne les rendre jamais qu'au Roi; mais cette excuse n'ayant pas été reçue, on s'échauffa de part & d'autre, & les choses en vinrent si avant, que les quatre Princes s'opiniâtrant à ne point se dessaisir de leurs places, le Comte de Leicester s'adressa à Guillaume de Valence, qui pa-

(1) Math. Paris. Rymer.

roiſſoit le plus fier & le plus déterminé des quatre, & le *menaça de lui faire rendre les places qui lui avoient été confiées par le Roi, ou de le faire périr ſur un échafaud.* Les ligués confirmerent tout d'une voix cette eſpece d'arrêt de leur chef, & parurent ſi réſolus à n'en rien relâcher, que les Princes prirent le parti du ſilence, & l'Aſſemblée s'étant ſéparée dans cette émotion, ils ne furent pas plus tôt en liberté qu'ils s'enfuirent ſecrétement. Chacun ſe préparoit à les pouſſer à bout dans la prochaine ſéance, lorſqu'on apprit qu'ils s'étoient rendus à Wincheſter, dans l'intention de s'y fortifier & de défendre leur cauſe par la voie des armes. Pour ne leur en pas laiſſer le temps, on uſa de toute la diligence poſſible; & dans la crainte qu'ils n'appelaſſent les étrangers à leur ſecours, on congédia le Parlement, & on ſe mit en devoir de les ſuivre. Quelque avance qu'ils euſſent, on les atteignit. Ils ſe renfermerent dans une fortereſſe; mais n'y pouvant tenir long-temps contre la multitude de gens qui les aſſiégea, ils furent pris, conduits à la mer, mis dans un vaiſſeau, & bannis du Royaume (1).

Hiſtoire d'Angleterre.

Henri en appelle au Pape qui le délie de ſes ſermens. 1260.

Cependant Henri, quoiqu'ayant eu la foibleſſe de conſentir aux loix aviliſſantes qui lui avoient été impoſées, ne tarda pas à réclamer contre la violence du Parlement & contre le dernier attentat des Commiſſaires. Il en appela au Pape, qui, reconnu, par cette démarche, Juge ſuprême entre les Rois & leurs ſujets, fut très-flatté de la confiance du Monarque Anglois. En conſéquence, celui-ci, comme feudataire & vaſſal du S. Siége, fut délié de toutes les promeſſes & de tous les ſermens qu'il avoit faits, ou par ſurpriſe ou par foibleſſe, contre les droits de ſa couronne dans l'aſſemblée d'Oxford. Ce jugement étoit équitable ſans doute; mais comme il n'appartenoit point au Pape de prononcer ſur de pareilles conteſtations, ſa déciſion, eût elle été plus équitable encore, ne pouvoit opérer que de mauvais effets. Henri III, regardant cette ſentence comme un décret du Ciel même, & ſe croyant déjà au deſſus de ſes ennemis, impatient de triompher, ſe hâta de montrer ce jugement, & de caſſer avec les Réglemens d'Oxford les vingt-quatre Commiſſaires. C'étoit là préciſément ce que le Peuple & la Nobleſſe attendoient pour éclater; & cet acte d'autorité ſervant de ſignal aux conjurés, ils prirent les armes. Les principaux d'entre eux leverent des troupes dans leurs départemens, réunirent leurs forces, & élurent pour Général de la confédération le Comte de Leiceſter, qui conduiſit l'armée des rebelles vers Londres, dont les portes lui furent ouvertes auſſi-tôt qu'il ſe préſenta. Leiceſter dans la capitale, reçut la ſoumiſſion de la plupart des villes du Royaume, qui, prévenant la marche des conjurés, entrerent, comme Londres, dans la confédération.

Il propoſe aux Barons de s'en rapporter à la déciſion de Louis IX, touchant leurs démêlés. 1263.

Effrayé des progrès & des vûes des rebelles, Henri III, pour diſſiper, ou du moins pour ralentir la violence de cette ligue, propoſa aux Barons la médiation de Louis IX. L'offre fut acceptée: le Roi d'Angleterre & les chefs de la ligue paſſerent la mer pour venir plaider leur

(1) Chron. Mailreſ. Math. de Weſtminſter. Rymer.

SECT. VIII *Histoire d'Angleterre.* cause devant ce nouveau Salomon. Louis l'examina avec toute l'application & tout le loisir nécessaire à la discussion de semblables intérêts, & dès qu'il fut pleinement instruit du droit du Roi & des sujets, il prononça en faveur du Monarque, déclarant la réformation d'Oxford abusive, & annullant les Ordonnances qu'on avoit faites pour l'établir. Afin néanmoins de conserver aux sujets ce qui pouvoit leur appartenir, il ajouta qu'il ne prétendoit point donner atteinte, par sa sentence, aux priviléges de la grande charte. Les Barons, mécontens du jugement du Roi de France, ne repasserent en Angleterre que pour reprendre les armes, où, commettant de nouveaux excès, & s'emparant des principaux postes, ils refuserent toute voie de conciliation, & forcerent le Monarque à en venir à une bataille décisive dans la plaine de Lewes.

Bataille de Lewes. 1264. Avant d'en venir aux mains, le Comte de Leicester, pour faire tomber sur son Roi tout le blâme de ce qui pourroit résulter d'une action que tout annonçoit devoir être extrêmement meurtriere, envoya à Henri un message respectueux, pour lui déclarer que les confédérés n'avoient point pris les armes dans le dessein de renoncer à leur fidélité envers leur Souverain, mais uniquement pour remédier aux abus du Gouvernement; qu'il supplioit Sa Majesté de concourir avec eux à cet ouvrage salutaire, protestant qu'il les trouveroit aussi soumis que ceux qui, sous prétexte d'être respectueusement attachés à son service, travailloient à sa ruine, en essayant, par leurs infames calomnies, d'aliéner son affection pour ses fideles sujets. Cette députation, comme Leicester l'avoit prevu, offensa tellement le Prince Edouard, fils aîné de Henri, & Richard, Roi des Romains, qu'ils n'y répondirent que par de sanglans reproches. Les Barons indignés déclarerent qu'ils renonçoient à leur serment, & qu'ils regardoient le Roi comme ennemi de la Nation Alors les deux partis se préparerent avec autant d'ardeur que de haine mutuelle pour la bataille. Henri divisa son armée en trois corps. Le premier étoit commandé par le Prince Edouard; le second par le Roi des Romains & par le Prince Henri son fils, & le troisieme par le Roi-même. A la tête de toute l'armée on portoit un grand étendard qu'on avoit nommé *le Dragon*, que les troupes royales suivirent avec une extraordinaire ardeur jusqu'à la vue des ennemis, que l'on apperçut rangés en bataille environ à deux milles de Lewes. Ils avoient aussi formé trois corps, commandés par Henri de Montfort, fils du Général, le Comte de Glocester, & Simon, Comte de Leicester. Ce fut le Prince Edouard qui engagea le combat. Ayant en tête la milice de Londres, il la chargea avec tant de furie qu'elle ne put soutenir son attaque, & prit aussi-tôt la fuite dans le plus grand désordre. Le Prince, enflammé du désir de venger sur eux une insulte que sa mere en avoit reçue, les poursuivit long-temps, & en fit un horrible carnage.

Mais pendant qu'il usoit si imprudemment de sa victoire, les Comtes de Glocester & de Leicester remportoient le même avantage sur Henri & sur le Roi des Romains. Le Roi combattit avec beaucoup de courage,

& le Roi des Romains son frere, qui s'étoit rangé auprès de lui, montra une valeur héroïque Mais Henri ayant eu son cheval percé sous lui dans les deux flancs, fut obligé de se retirer à la hâte dans le Prieuré de Lewes, où il tomba au pouvoir des ennemis. Edouard, à son retour, croyoit trouver une victoire complete. Ceux qui l'accompagnoient, frappés d'épouvante, s'enfuirent à Pevensey, où ils s'embarquerent pour le Continent. Cette défection empêcha le jeune Prince d'exécuter sa premiere résolution, qui étoit de tomber sur les vainqueurs pendant qu'ils étoient dispersés à la poursuite & au pillage, & donna le temps au Comte de Leicester de remettre ses troupes en ordre, pour recevoir le Prince, s'il les venoit attaquer. Lorsqu'il vit que le dessein d'Edouard n'étoit pas de recommencer le combat, il l'amusa par des propositions d'accommodement, pour avoir le temps de faire passer des détachemens & de lui couper la retraite; en sorte que le Prince ayant donné dans le piége, fut obligé de se rendre & de se soumettre aux conditions du vainqueur. Richard fut envoyé dans la tour de Londres, les deux jeunes Princes dans le château de Douvres, & le Monarque fut mené en triomphe dans toutes les villes d'Angleterre, où l'artificieux Comte ne lui ôta point le titre de Roi, pour en mieux usurper l'autorité. Maitre du Prince & de l'Etat, Leicester ne trouva plus d'obstacles à son élévation Afin de se concilier le peuple, & de faire adopter les changemens qu'il avoit médités, il obligea tous les étrangers appelés par Henri & par l'Evêque de Valence de sortir au plus tôt du Royaume. Le Légat apostolique, qui étoit arrivé pour excommunier Leicester & ses adhérens, bien loin de remplir sa commission, se crut trop heureux d'éviter, par une fuite précipitée, le ressentiment de Leicester & la fureur des rebelles.

Histoire d'Angleterre.

Démélés entre les Comtes de Leicester & de Glocester. 1265.

Toutefois la même passion, la haine du pouvoir illimité qui avoit uni les Barons, les détacha bientôt du Comte de Leicester, dont ils ne purent voir sans jalousie la puissance, non plus que l'espace qu'il osoit mettre entre lui & le reste de la Noblesse. Ulcérés de l'élévation trop excessive de son rang, ils cesserent de le reconnoître pour chef, & ne le regarderent plus que comme un citoyen ambitieux qui vouloit asservir sa patrie. Le Comte de Glocester, l'un des plus irrités contre le nouveau Régent, se déclara hautement son ennemi, se retira dans ses terres, s'y fortifia, rassembla des troupes, accueillit tous les mécontens, & sauva, par sa défection, la Famille Royale qui languissoit dans la captivité. Leicester fit les plus grands efforts pour dissiper cette faction, qui, devenant chaque jour plus nombreuse, égaloit en force & en activité l'armée des rebelles; mais il ne fut point heureux. Le Prince Edouard, son captif, trompa sa vigilance (1), & passa dans le camp

Evasion du Prince Edouard.

(1) On dit que ce fut le Comte de Glocester qui lui procura les moyens de s'évader; & voici comme on raconte la chose. Un jour Edouard étant monté à cheval, comme pour s'amuser dans les environs d'Hereford, accompagné de ses Gardes ordinaires, courut long-temps à bride abattue au milieu d'eux, jusqu'à ce qu'il eut mis tous leurs chevaux hors d'haleine. Sur le soir, & lorsqu'on eut fait

de Glocester, qui le reçut avec tout le respect dû au fils de son Maître; lui fit promettre l'observation des chartes, le bannissement des étrangers, la défense des Loix & de la liberté de la Nation, & lui remit le commandement de l'armée. Bientôt le parti de Glocester fut le plus formidable; la plupart des villes, que la force avoit obligées de se soumettre à son rival, se déclarerent en faveur de la faction opposée, & Glocester marcha contre le Comte de Leicester, qui, trop affoibli pour lutter contre un tel ennemi, fuyoit de ville en ville, en attendant l'arrivée de son fils à la tête d'un corps d'armée. Ce secours approchoit lorsqu'il fut rencontré par le Prince Edouard : le jeune Leicester se battit en héros; mais le nombre l'emporta, & il fut obligé de céder la victoire.

Bataille d'Evesham, où le Comte de Leicester est tué avec deux de ses fils.

Avant que la nouvelle de cet événement pût être répandue, le Comte de Glocester vola à la rencontre de Leicester avec tant de diligence & de secret, que Leicester prit cette armée pour celle de son fils, & ne fut détrompé que quand il ne fut plus le maître d'éviter le combat. Cette bataille, qui se donna près d'Evesham, fut sanglante, & dura depuis deux heures après midi jusqu'à la nuit. La fortune favorisa les Royalistes; les confédérés périrent presque tous sur le champ de bataille, qui fut arrosé du sang de Leicester & de deux de ses fils. La mort de ce chef mit fin aux troubles qui désoloient l'Etat depuis près de deux ans : avec lui la ligue expira. Le Comte de Glocester brisa les fers de la Famille Royale, & Henri III recouvra le sceptre avec la liberté. Les villes qui s'étoient déclarées pour les confédérés, se soumirent au Monarque avec autant d'empressement qu'elles en avoient témoigné pour se soustraire à sa domination (1).

Le Pape révoque le don de la Sicile fait à Edmond, fils de Henri.

Henri III fut moins sensible à ce retour d'obéissance qu'aux sommes très considérables que ces villes lui donnerent pour gages de leur fidélité. Car si l'âge avoit amorti le goût de Henri pour les plaisirs & le libertinage, il paroissoit avoir fortifié en lui l'avarice, qui, dès ses plus jeunes années, avoit été sa passion dominante. Environ une année après son établissement, il reçut un affront qui eût excité la vengeance de

un signal convenu, le Prince monta un cheval d'une vîtesse extraordinaire, qu'on avoit réservé à dessein, & s'éloigna de l'endroit à toute bride. Ses Gardes le poursuivirent quelque temps, jusqu'à ce qu'il fut reçu par un détachement des troupes de Glocester qui s'étoit mis en embuscade dans les bois voisins, d'où il fut conduit au château de Wigmore. Cette évasion arriva le Jeudi de la semaine de la Pentecôte, comme on le voit par les ordres que le Comte de Leicester obligea le Roi de donner pour rassembler des troupes contre son propre fils. *Rymer. an. 1265.*

(1) Le corps de Leicester, trouvé parmi les morts, fut déchiré inhumainement & traité avec la plus grande indignité; mais le Peuple lui en fit bientôt une réparation authentique, par les honneurs qu'il lui rendit, le regardant comme un Martyr qui étoit mort pour la justice. On voulut même qu'il fît des miracles, & les Historiens Anglois prétendent qu'il n'y a eu que la crainte d'offenser les Rois qui ait empêché que le détail n'en soit venu jusqu'à nous. *Mathieu Paris. Chr. Abingd. Brady, &c.*

Histoire d'Angleterre.

tout autre que lui, mais auquel il parut insensible, comme il l'avoit toujours été aux injures qui ne blessoient que la dignité de son rang. Le Pape qui, depuis plusieurs années, avoit donné le Royaume de Sicile à Edmond, second fils de Henri, & qui, sous le prétexte de faire la conquête de ce Royaume, avoit tiré de l'Angleterre des sommes exorbitantes, n'attendoit plus que l'occasion de manquer à ses engagemens. Pendant qu'il étoit occupé des moyens de se dégager, son Légat étoit passé en Angleterre pour excommunier tous les citoyens vivans ou morts qui avoient porté les armes contre le Roi. La tranquillité qui régnoit dans l'Etat rendoit cette excommunication aussi révoltante qu'inutile; mais le même Légat étant chargé d'obtenir aussi un subside du Clergé Anglois, la Nation ne voulut ni être excommuniée, ni souffrir cette nouvelle vexation. Le Légat, offensé de la résistance qu'on lui opposoit, remplit les intentions du Pape, & révoqua le don de la Sicile, dont le Pontife investit Charles d'Anjou, frere de S. Louis On sait que, plus actif qu'Edmond, Charles vainquit Conradin, petit-fils de Frédéric II, & qu'il déshonora sa victoire par la mort violente qu'il fit subir sur l'échafaud au jeune Conradin, dont le seul crime étoit d'avoir défendu le patrimoine de ses peres contre l'avide usurpation du Pape, qui se souilla de ce lâche assassinat par le conseil atroce qu'il donna de le commettre.

Mort du Roi d'Angleterre. 1272.

Henri vit sans ressentiment son fils Edmond dépouillé d'une maniere aussi injuste qu'offensante, d'un titre auquel il avoit sacrifié tant de trésors; mais, insensible aux injures les plus marquées, aux affronts les plus avilissans, il ne songea pas même à se plaindre de l'infidélité du Pape, & continua, pendant quelque temps encore, à déshonorer son rang, à se faire mépriser & haïr tour à tour par sa lâcheté, ses foiblesses, par sa mauvaise foi, par ses inconséquences, & sur-tout par ses énormes vexations. On pourroit dire qu'il ne montra qu'une fois dans sa vie de la sensibilité, & ce fut à l'occasion de la mort de son frere Richard, qui l'aidoit quelquefois, par ses conseils, à réparer ses fautes, & soutenoit, par son crédit, l'autorité royale chancelante. Le chagrin que lui causa cette perte, joint à la foiblesse de sa santé, le conduisit au tombeau dans le mois de Novembre 1272, à l'âge de soixante-cinq ans, après cinquante-six années de regne.

Portrait de ce Prince.

A sa mort, personne dans l'Etat ne lui donna ni des regrets ni des éloges: il n'en méritoit point. Sa vie fut trop longue, son regne malheureux, ses vices révoltans, ses excès punissables. Il ne montra qu'un Prince foible, capricieux, irrésolu, inconstant, insolent dans la prospérité, lâche dans les revers. Il vouloit être despotique, & il n'osa jamais se servir de son autorité, non que l'humanité retînt son bras, mais parce que la crainte de ses sujets irrités le glaçoit de terreur. On assure qu'il fut bon pere & complaisant époux: ce furent ses seules qualités estimables. La Cour de Rome s'efforça de le placer au nombre des grands Rois; mais à quelque haut prix que Henri III eût acheté les suffrages de Rome, cette approbation n'a rien fait pour sa mémoire que

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

ses vices ont flétrie. Chargé d'affaires à négocier & de querelles à soutenir, Henri passa toute sa vie dans un état bien éloigné de celui qui lui convenoit. Engagé au dehors à réparer des pertes qu'il n'avoit pas faites, mais qu'on lui reprochoit tandis qu'il ne les réparoit pas; troublé au dedans par une ligue opiniâtre à lui demander des priviléges qui le dégradoient, il se vit avec de grands besoins & une plus grande inclination à la dépense, dans un Royaume épuisé d'argent, dépendant, pour en avoir, de ceux mêmes dont il le devoit tirer. Il auroit fallu, pour soutenir le poids de la couronne en ces conjonctures, un grand génie, un bon politique, un esprit vif & pénétrant, des vûes étendues & assurées, du courage & de la fermeté, de l'habileté & un grand savoir-faire, pour manier tant d'esprits fâcheux, pour en occuper d'inquiets, pour en contenter de difficiles; & c'est ce que Henri n'avoit pas. Quelques Historiens cependant nous le représentent comme un Prince pieux, charitable aux pauvres, en un mot bon Chrétien (1). Il laissa quatre enfans; Edouard qui lui succéda; Edmond, Comte de Lancastre; Marguerite, Reine d'Ecosse; & Béatrix, Duchesse de Bretagne.

Edouard I, depuis la conquête, monte sur le trône.

Lors de la mort de Henri III, l'Angleterre étoit réduite, comme nous venons de le voir, à la plus affligeante situation : elle touchoit à sa ruine; sa gloire étoit flétrie, sa puissance énervée, ses richesses taries, ses provinces en proie à l'avidité des Grands, aux entreprises des Etrangers, & pour surcroît d'infortune, aux déprédations de la Cour de Rome. Il ne lui restoit presque plus rien de son ancienne grandeur, & le désordre qui, à la vérité, n'étoit pas tout-à-fait venu à son comble, ne demandoit pas moins pour être réparé, que les soins, la vigilance & la valeur d'un Monarque doué des plus rares talens; & ce fut ce grand Prince que les Anglois trouverent dans Edouard I, qui s'étoit déjà tant signalé par ses exploits. Honteux de l'inconduite, des vices & de l'inconséquence de Henri III son pere, Edouard étoit allé en Palestine, moins entraîné par la manie qui s'étoit alors emparé de la plupart des Souverains de l'Europe, que pour cesser de voir les maux qui désoloient sa patrie. Ce fut en Palestine qu'il apprit la mort de Henri III, & les dispositions des Anglois qui l'avoient, quoiqu'absent, proclamé Roi. Il se hâta de se remettre en mer; & traversant la France avant que de se rendre dans ses Etats, il alla à Paris rendre à Philippe le Hardi l'hommage qu'il lui devoit pour la Guienne & les autres provinces qu'il tenoit en fief de la Couronne de France; en sorte qu'il n'arriva à Londres que vers les premiers mois de la seconde année de son regne, en 1274. Il fut couronné à Westminster avec la Reine Eléonore de Castille sa femme, au

(1) Mathieu Paris rapporte que chaque jour il entendoit trois Messes, avec la note & le chant, & que » devisant un jour avec le Roi S. Louis, lequel disoit » qu'il ne falloit pas tellement vaquer aux Messes, qu'on n'entendît aussi quelquefois les prédications, il fit réponse que pour son particulier, il aimoit mieux » voir fréquemment son ami, que d'en entendre seulement dire du bien «. *Page 689.*

mois d'Août de l'année ſuivante, qui étoit la trente-ſixieme de ſon âge.

Hiſtoire d'Angleterre.

Sageſſe de ſon adminiſtration. 1275 *& ſuiv.*

Ses premiers ſoins furent de réprimer les abus qui s'étoient introduits dans l'adminiſtration de la juſtice, qui n'étoit plus qu'un brigandage affreux. Edouard voulut connoître par lui-même la conduite des Juges; & deſtituant ceux qui avoient malverſé, il les remplaça par des Magiſtrats d'une intégrité reconnue. De là tournant les yeux ſur un autre objet de l'adminiſtration, il vit avec étonnement que les monnoies avoient été conſidérablement altérées ſous le dernier regne, & il ſe mit auſſi-tôt en devoir d'arrêter ce déſordre. Ayant appris que les Juifs étoient les principaux auteurs de ces altérations, il leur retira les priviléges qui leur avoient été accordés ſous le précédent regne. En effet, les Juifs jouiſſoient alors de toutes les prérogatives des Chrétiens. Ils achetoient des maiſons, des terres & des fiefs, étoient reçus Jurés, jouiſſoient du droit de ſaiſine & de tutelle des héritiers Chrétiens, ainſi que de celui de préſenter aux bénéfices. Cette indulgence avoit excité les clameurs du Clergé, & irrité toute la Nation. Le Roi lui-même fut choqué de la condeſcendance ſcandaleuſe que ſon pere avoit eue en cette occaſion; & l'on fit une Loi pour déclarer les Juifs incapables de poſſéder aucun fief, de quelque nature qu'il fût. On les obligea de porter ſur leurs habits une marque qui les diſtinguât des Chrétiens; & on leur défendit, ſous des peines ſéveres, de prêter de l'argent à uſure (1). Le Peuple ne ſe plaignant pas moins de l'accroiſſement exceſſif des richeſſes des Eccléſiaſtiques & des Moines, qui paroiſſoient devoir engloutir bientôt toutes les terres du Royaume, Edouard, pour remédier à cet abus, fit publier une Loi fort ſage, qui défendoit à toutes perſonnes de diſpoſer de leurs biens en faveur de l'Egliſe, ſans une permiſſion expreſſe du Roi. Cette Loi, qui fit beaucoup de bruit, fut appelée le *Statut de main-morte.*

Son expédition contre Léolin, Prince des Gallois Septentrionaux. 1276.

Edouard s'abandonnoit tout entier à ces ſoins importans, quand les Gallois, accoutumés à faire des incurſions dans les provinces d'Angleterre limitrophes de leur pays, recommencerent leurs ravages. Le Monarque Anglois, avant que d'en venir à des actes d'hoſtilité, fit ſommer Léolin, Prince de Galles, à venir faire hommage de ſa Principauté. Léolin avoit réuni dans ſa perſonne tout ce que l'ancienne Nation Britannique poſſédoit de terres au pays de Galles, diviſées avant lui en deux petits Etats indépendans l'un de l'autre, & aſſez ſouvent oppoſés, qu'on appeloit du nom de leur ſituation, l'un *Nord-Galles*, & l'autre *Sud-Galles.* En réuniſſant les terres, il avoit réuni la haine de toute la Nation contre les Anglois, encore plus vive dans ſa famille qu'ailleurs, & que le vieux Léolin, ſon grand-pere, lui avoit mis dans les veines avec le ſang. Edouard lui-même avoit reconnu, durant le regne précédent, que c'étoit un ennemi redoutable. Sa puiſſance étoit de beaucoup inférieure à celle des Anglois, & il l'avoit éprouvé pluſieurs fois; mais

(1) Ch. Dunſtap. Rymer.

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

il savoit si bien prendre son temps pour les attaquer à son avantage; que souvent il les avoit défaits, & n'avoit jamais succombé sans ressource. Ainsi tantôt vaincu, tantôt vainqueur, jamais rebuté de combattre, & toujours prêt à attaquer, on présume bien qu'il méprisa la sommation que lui fit Edouard. Cet acte fut le signal de la guerre entre eux, à laquelle le Roi se porta avec d'autant plus de chaleur, qu'il ne tarda pas à découvrir que l'habile Gallois prenoit déjà secrétement des liaisons avec ses ennemis. Edouard, voyant qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, se mit aussi-tôt en marche, pénétra dans le pays à la tête d'une formidable armée, & inspira par sa présence tant de terreur aux Gallois, que, pour éviter leur ruine, ils implorerent la clémence d'Edouard, qui voulut bien leur accorder la paix.

1278 & *suiv.* Léolin n'avoit consenti que forcément à quitter les armes; & à peine les Anglois se furent retirés, que, furieux de l'apparente soumission à laquelle il avoit été forcé de se soumettre, & ne respirant que vengeance, il souleva de nouveau les Gallois, ranima leur courage, se remit à leur tête, & se prépara à faire de nouvelles incursions dans les provinces d'Angleterre. Edouard informé des préparatifs de ce fier ennemi, se hâta de le prévenir, & conduisit une nouvelle armée dans le pays de Galles, résolu d'en faire la conquête. Tout plia devant les Anglois: vainement Léolin fit les plus grands efforts pour arrêter la course victorieuse d'Edouard, ou pour reprendre par la ruse ce que la force lui avoit enlevé; sa valeur fut inutile, & il périt lui-même sur le champ de bataille, après avoir long-temps combattu en Héros. Le moment de sa mort (1) fut le dernier instant de l'ancienne indépendance des Gallois.

(1) On dit que Léolin fut excité à la révolte par une prédiction du fameux Merlin, qui sembloit lui promettre l'empire de toutes les Isles Britanniques. La tête de ce Prince fut envoyée au Roi, qui étoit alors à Carnarvan, & de là portée sur la tour de Londres, où on l'exposa avec une couronne de lierre, pour insulter à la disgrace d'un Guerrier que son grand courage rendoit digne d'un sort plus heureux & d'un traitement plus honnête. Les Gallois, qui le pleurerent amérement, vengerent sa mémoire en faisant graver ces quatre vers sur son tombeau.

Hic jacet Anglorum terror, tutor Venedorum;
Princeps Wallonum, Lewlinus regula morum,
Gemma Coævorum, flos Regum præteritorum,
Forma futurorum, dux, laus, lex, lux Populorum.

» Ci-gît Léolin, la terreur des Anglois, le défenseur des Venedes, le Prince » des Gallois, la regle des bonnes mœurs, la perle des Princes contemporains, la » fleur des Rois qui ont été le modele de ceux qui seront le Chef, la gloire, la loi, » la lumiere des Peuples «.

Un Moine Anglois tâcha de rendre cette épitaphe injurieuse à la mémoire de Léolin, par le changement de quelques mots. Mais ce ne sont pas ces sortes d'écrits, où la passion a tant de part, qui décident du mérite des hommes. Léolin en avoit beaucoup, quoi qu'en dise l'Histoire Angloise, qui ne sait ce que c'est que de faire justice aux ennemis de sa Nation.

Histoire d'Angleterre.

Edouard leur pardonna ; mais il les assujettit à sa domination, & mit fin à la Principauté de Galles, qui avoit conservé sa liberté pendant plus de huit siecles, contre les efforts successifs des Danois & des Normands (1).

1283.

Traité d'alliance avec la France. Nouveau soulèvement des Gallois.

Cette gloire étoit réservée à Edouard, qui, après avoir rétabli par les plus sages Réglemens la tranquillité publique, se rendit à la Cour de France, où il conclut un nouveau traité d'alliance avec le Roi Philippe. Contraint de rendre en plein Parlement un hommage public pour les provinces qu'il possédoit dans ce Royaume, il s'exprima avec tant d'art, que, sans laisser paroître aucune prétention, il se réserva la liberté de faire valoir ses droits sur les provinces qu'Eléonore avoit apportées en dot à Henri II, son bisaïeul. De la Cour de Philippe, Edouard passa en Guienne, où son séjour fut prolongé par le choix que firent de lui le Roi de Naples & le Roi d'Aragon qui, après une guerre cruelle, convinrent de s'en rapporter au Jugement qu'Edouard prononceroit sur les grandes contestations qui les divisoient à l'occasion de la Sicile. Il réussit pour un temps à appaiser leurs différens ; mais ces deux Souverains étoient trop animés l'un contre l'autre, pour finir si-tôt des démêlés qui n'ont pas même fini avec eux. Pendant qu'arbitre des Rois, Edouard s'occupoit ainsi dans la Guienne à pacifier les troubles de Naples & de l'Aragon, son Royaume souffroit cruellement de son absence. Les Gallois, excités par les agitations intérieures de l'Angleterre, avoient repris les armes, & commettoient des ravages affreux. La corruption des Magistrats rendoit les Loix inutiles ; & la justice, vendue à prix d'argent, ne laissoit aucune ressource aux Citoyens hors d'état d'assouvir l'avidité des Juges. L'oppression triomphoit, & le patrimoine des pauvres étoit indignement partagé entre les ravisseurs & les Juges. Edouard fut à peine informé de ces désordres, qu'il se rendit en Angleterre ; & sa juste sévérité fit tout rentrer dans l'ordre. Les Gallois furent châtiés, les Juges convaincus de concussion furent dépouillés avec infamie de la Magistrature & de leurs biens, dont la confiscation grossit de plus de cent mille marcs le trésor de l'épargne (2). Soutenus par la protection mercenaire de ces Juges, les Juifs s'étoient exclusivement emparés de toutes les branches du commerce Anglois. Insatiables dans la tenacité de leur amour du gain, ils l'augmentoient autant qu'ils pouvoient, par les plus criantes usures. Edouard arrêta leurs vexations énormes, les chassa tous de ses Etats ; & la confiscation de leurs biens, réunie au produit des biens des Magistrats, le mit en état d'exécuter le dessein qu'il avoit formé de contraindre, par la force des armes, le Roi d'Ecosse à se reconnoître vassal & tributaire de la Couronne d'Angleterre.

Edouard réclame la supériorité sur le Royaume d'Ecosse.

1291.

Un événement imprévu servit les projets d'Edouard. Alexandre III, Roi d'Ecosse, étant mort sans postérité, une foule de Seigneurs Ecossois aspirerent au Trône ; mais de tous ces prétendans, Robert de Brus &

(1) Powell's History of Walles.
(2) Tr.vel. Rymer.

SECT. VIII. *Hiſtoire d'Angleterre.*

Jean Bailleul étoient ceux qui réuniſſoient le plus de ſuffrages. Ils deſcendoient l'un & l'autre du Sang Royal par les filles du Prince David, frere utérin du dernier Roi. Bailleul étoit François d'origine ; Brus étoit de famille Angloiſe, tous deux grands Seigneurs, & partageant preſque tout le pays par leurs alliances. Les prétentions des deux concurrens & les diſpoſitions des Factieux qu'ils s'étoient attachés, menaçant les Ecoſſois d'une guerre civile, ils inviterent le Roi d'Angleterre à décider entre les deux prétendans. Si cette médiation flattoit les vûes d'Edouard, elle étoit oppoſée aux intérêts des Ecoſſois, comme le leur prouva la médiation du Monarque Anglois, qui accepta avec plaiſir le jugement d'une ſi belle cauſe. Plus clairvoyant que ceux qui s'en rapportoient à ſa déciſion, il forma le deſſein de ſe ſervir de la conjoncture, pour aſſurer à l'Angleterre l'hommage de la Couronne d'Ecoſſe, depuis ſi long-temps prétendu comme un droit légitimement acquis, & toujours refuſé comme une prétention injuſte. Ayant pris la route de Noramam, ville ſur les frontieres d'Ecoſſe, où les Grands du pays l'attendoient, il n'y fut pas plus tôt arrivé, qu'il commença à inſinuer adroitement ſes prétentions : puis, parlant plus ouvertement, il harangua fortement l'Aſſemblée pour la perſuader de ſon droit. » Cette louable équité, leur dit-il, qui vous » fait prendre tant de meſures pour diſcerner entre deux prétendans le » légitime héritier de la Couronne d'Ecoſſe, me donne ſujet d'eſpérer » que vous n'en méconnoîtrez pas le Souverain ; & que m'ayant appelé » pour rendre juſtice aux parties, vous ne la refuſerez pas à celui que » vous reconnoiſſez pour leur Juge. Liſez l'Hiſtoire, & vous verrez que » je n'exige rien de vous que ce que vos plus anciens Rois ont rendu » à mes prédéceſſeurs. J'ai lieu de me flatter, par l'eſtime & la confiance » dont vous me donnez des témoignages ſi obligeans, que vous ne me » jugerez pas indigne d'un honneur que vos ancêtres n'ont pas conteſté » aux miens, & dont je ſuis en poſſeſſion depuis la fondation des deux » Monarchies «. Ce diſcours ſurprit les Seigneurs aſſemblés, qui ne tarderent pas à voir la faute qu'ils avoient faite, de s'être donné un maître en prenant un arbitre. Quoi qu'il en ſoit, Edouard, après avoir employé les menaces & les intrigues, ſe déclara pour Bailleul, qui de ſon côté ayant promis de ſe déclarer tributaire du Roi d'Angleterre, lui fit un hommage public de ſon Royaume.

Conduite deſpotique du Monarque Anglois envers le Roi d'Ecoſſe, qu'il fait ſommer de comparoître en ſa Cour. 1293.

Mais les ſuccès d'Edouard enflammant ſon goût pour la gloire, il ne laiſſa que peu de temps Bailleul jouir des avantages de la Royauté. Sur des prétextes fort légers (1), il le fit citer à comparoître devant le Par-

(1) On lit dans la plupart des Hiſtoriens Anglois de ce temps, que le 8 Mars 1293, Edouard fit ſommer le Roi d'Ecoſſe de comparoître à Weſtminſter, pour une ſomme d'argent qu'un Marchand Gaſcon prétendoit lui être due par un des derniers Rois d'Ecoſſe ; que huit jours après, il le fit encore citer ſur quelques prétentions d'un Comte de Fyfe ; que le 15 de Juin, l'infortuné Monarque reçut une nouvelle citation, pour venir répondre aux prétentions d'une Dame nommée *Auſterique*, ſur l'Iſle de Man. Il fut encore ſommé une quatrieme fois avant la fin de l'année. *Rot. de Superioritate Regum Angliæ.*

lement d'Angleterre, pour y rendre compte de sa conduite. Sensible à cet excès d'humiliation, mais trop foible pour résister, Jean Bailleul vint à Londres; & comme il allégua qu'il ne pouvoit répondre sur les droits de sa Couronne, sans avoir consulté son Parlement, Edouard & le Parlement d'Angleterre le condamnerent à livrer trois de ses plus forts châteaux qui seroient tenus & gardés comme les gages de sa fidélité. Cet acte de despotisme pénétra Bailleul du plus vif ressentiment; & il ne fut pas plus tôt de retour dans ses Etats, qu'il ne songea plus qu'aux moyens de faire éclater sa vengeance. Philippe le Bel, qui prenoit ombrage de la puissance des Anglois, s'offrit au Roi d'Ecosse, auquel il ne restoit plus, pour déclarer la guerre à Edouard, qu'un obstacle à applanir; mais cet obstacle étoit insurmontable au jugement de sa conscience timorée, qui lui persuadoit que, sans commettre le crime le plus irrémissible, il ne pouvoit violer le serment de féodalité qu'il avoit fait à son Seigneur suzerain. Philippe le Bel fut peu embarrassé à lever cette difficulté, & fit intervenir le Pape, qui, suivant le perfide usage des Pontifes de son siecle, dispensa Jean Bailleul de la fidelité qu'il avoit jurée à Edouard. Rassuré par cette Bulle, plus revoltante que propre à légitimer le parjure, le Roi d'Ecosse protesta contre son serment, & déclara la guerre à son Seigneur suzerain. Edouard, comptant plus sur le bonheur de ses armes que sur la justice de sa cause, marcha en Ecosse, & alla mettre le siege devant Berwick (1). La victoire ne l'abandonna point; ses ennemis furent entiérement défaits; & le massacre que les Anglois firent des Ecossois fut tel, qu'un Auteur contemporain, mais peu véridique sans doute, assure que plusieurs moulins des environs, qui auparavant n'alloient point faute d'eau, tournerent aisément à l'aide des ruisseaux de sang (2). Ce qu'il y a de certain, c'est que Bailleul ne voyant plus de ressource que dans la clémence du vainqueur, implora sa générosité, lui fit publiquement une résignation de sa Couronne, & la fit confirmer par les Etats. Mais Edouard étoit trop irrité pour se laisser fléchir par cette soumission : il n'écouta que sa colere, mit tout à feu & à sang en Ecosse, entra dans le palais du Roi, enleva tous les ornemens royaux qu'il fit brûler, ainsi que les archives; & après avoir assouvi sa fureur par

Histoire d'Angleterre.

Bataille de Berwick, après laquelle Edouard s'empare de l'Ecosse. 1296 & *suiv.*

(1) Edouard ne put se rendre maître de cette place que par stratagême. Ayant feint de se retirer, il marcha quelque temps, jusqu'à ce qu'il fut hors de la vue des ennemis. Ensuite il fit changer ses drapeaux, & prit ceux d'Ecosse, avec lesquels, retournant sur ses pas, il fit annoncer, par des gens apostés exprès, l'arrivée du Roi d'Ecosse & de son armée. La joie que causa cette nouvelle, enivra tellement le Peuple & la garnison de Berwick, que sans délai ils ouvrirent leurs portes, & sortirent en foule au devant de leur libérateur. Ce même Brus, disent les Historiens Anglois, que la possession du Royaume n'avoit pu tenter d'une bassesse, acheta, peu de temps après, par une perfidie, l'espérance de régner : exemple mémorable de la fragilité des vertus humaines, même dans les Héros.

(2) Hemingford. Math. de Westminster, &c. ne portent qu'à sept mille le nombre des personnes massacrées.

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

cette action déshonorante, il fit conduire à sa suite Jean Bailleul en criminel, & le fit renfermer dans la tour de Londres. Dans la suite, il fut transféré à Oxford, où il fonda un collége qui porte encore son nom. Dès ce moment, Edouard traita l'Ecosse comme une province d'Angleterre, dont Jean de Varenne, Comte de Surrhey, fut le premier Gouverneur. Pour montrer même qu'il y vouloit abolir entiérement la Souveraineté, il fit enlever de l'abbaye de Scone, une espece de trône de pierre où s'asseyoient les Rois d'Ecosse au jour de leur couronnement, & le fit porter à Westminster, où on le voit encore aujourd'hui.

Guerre entre la France & l'Angleterre.

Philippe le Bel vengea bientôt les Ecossois. Le refus qu'Edouard lui fit de restituer quelques vaisseaux tombés au pouvoir des Anglois, fut le prétexte que le Roi de France prit pour citer le Roi d'Angleterre à sa Cour des Pairs. Edouard, couvert de gloire, méprisa cette sommation, & Philippe confisqua les provinces que le Souverain d'Angleterre possédoit en France. Les circonstances ne permettant point à Edouard de s'opposer par la force à cette confiscation, il envoya son frere Edmond à la Cour de Philippe, afin d'y négocier un accommodement. Le Roi de France consentit à un traité de paix, à condition que la province entiere de Guienne lui seroit remise en otage, jusqu'à ce que le reste des conditions proposées & acceptées auroient eu leur exécution. Edmond reçut ordre de céder la Guienne; mais Philippe, maître une fois de cette province, ne voulut plus la rendre; & sur les motifs les plus frivoles, il en fit prononcer la confiscation à son profit. Telle fut l'origine de la guerre funeste qui dans la suite désola également la France & l'Angleterre; telle fut la cause fatale qui jeta sur ces deux Nations, faites pour s'estimer & s'entre-secourir, les semences d'une haine irréconciliable.

Edouard indigné, suscita à Philippe de redoutables ennemis, & se ligua contre la France avec l'Empereur, le Duc d'Autriche, les Comtes de Flandres & d'Hollande (1). Afin de n'éprouver aucun inconvénient dans le cours de l'expédition qu'il méditoit, il demanda des subsides à la Nation, & en obtint de très-considérables. Toutefois ces secours ne lui paroissant point encore suffisans, il en demanda au Clergé, qui non seulement refusa de contribuer, mais s'offensa même de la demande qu'on lui faisoit. Edouard, trop éclairé pour respecter les prétendues immunités des Ecclésiastiques, & trop jaloux de son autorité royale pour supposer le Clergé indépendant, fit saisir les fiefs, les terres & les châteaux des Ecclésiastiques, qu'il contraignit, par cette voie de rigueur & de justice, à fournir leur contingent. Dans tout autre temps, de pareils actes eussent été suivis d'un soulévement général de la part du Peuple, & d'une excommunication majeure de la part de la puissance spirituelle; mais les Anglois, trop long-temps aveuglés, avoient enfin ouvert les yeux sur les

(1) Rymer.

Histoire d'Angleterre.

abus de ce pouvoir prétendu ſpirituel ; & les foudres de Rome, jadis ſi redoutables, s'éteignoient dans les foibles mains du Pontife Romain ; ou s'il ſe haſardoit à les lancer, elles ne bleſſoient plus, parce qu'on ne leur croyoit plus la force de bleſſer. Edouard, après d'immenſes préparatifs, paſſa en France ; & le ſuccès ne répondant point à ſes hautes eſpérances, il conclut, par la médiation de Boniface VIII, une treve qui ſuſpendit pour quelque temps l'animoſité des deux Rois.

Les Ecoſſois ſe ſoulevent & prennent les armes.

1300.

Cette treve étoit d'autant plus utile à Edouard, que les Ecoſſois ſoulevés venoient de chaſſer les Anglois de l'Ecoſſe, & qu'ils ſe diſpoſoient eux-mêmes à faire une invaſion en Angleterre. Le Chef de l'entrepriſe étoit un jeune homme, dont l'Hiſtoire Angloiſe, dit le Pere d'Orléans, tâche d'abaiſſer & la naiſſance & la vertu, en même temps qu'elle eſt contrainte de faire juſtice. Ce jeune homme ſe nommoit *Guillaume Wallays*, poſſédant l'art de la guerre, bien fait, & de cette taille qui ſemble donner le droit de commander. Sa haine pour les Anglois étoit égale à l'amour qu'il avoit pour ſa Patrie, & auſſi naturelle l'une que l'autre. Dès qu'il eut communiqué ſon deſſein à ſes confidens, il ſe vit en un moment Chef d'une belle troupe de jeunes gens, qui vinrent de toutes parts ſe joindre à lui, & qui, levant l'étendard de la liberté, ſe mirent en campagne pour la recouvrer, réſolus de mourir ou de vaincre. Edouard, qui vit le danger, ſe hâta de déconcerter le projet des Rebelles, paſſa chez eux, dévaſta leurs poſſeſſions, les battit, les tailla en pieces, & ſe préparoit à porter le ravage & l'incendie dans toutes les parties de ce Royaume, lorſque Philippe, intéreſſé à ne pas laiſſer écraſer cette Nation, ſon alliée, la fit comprendre dans le Traité qu'il avoit conclu avec le Roi d'Angleterre. Cependant, ennemis irréconciliables, les Ecoſſois, à peine délivrés du péril qu'ils avoient couru, leverent de nouveau l'étendard de la rebellion. Edouard, ſuivi d'une armée nombreuſe, reprit le chemin de l'Ecoſſe, & jura d'y exterminer le parti des Rebelles ; & en effet, à peine il les eut rencontrés, que les mettant dans la néceſſité de combattre, il en fit un horrible maſſacre ; en ſorte que, de cette foule innombrable de révoltés, il ne s'en ſauva qu'un petit nombre, que les vainqueurs ne purent ſuivre à travers les marais & les rochers impraticables, au delà deſquels ils allerent ſe cacher. Tant de défaites & de déſaſtres, loin de ſoumettre les Ecoſſois, ne firent qu'allumer plus vivement en eux le déſir de l'indépendance ; & hors d'état de rompre par la force le joug que le Roi d'Angleterre leur impoſoit, ils s'adreſſerent au Pape, & implorerent ſa protection. Le Souverain Pontife, qui n'eût dû ſe charger de cette médiation que pour calmer la juſte colere du vainqueur, & réprimer la violence & l'injuſtice des Ecoſſois, embraſſa, avec autant de mal-adreſſe que de chaleur, les intérêts de ceux-ci ; & abuſant, ſuivant l'antique uſage de ſes prédéceſſeurs, de la crédulité publique, il défendit impérieuſement à Edouard d'inquiéter en aucune maniere les Ecoſſois, ſes vaſſaux (1) : il porta même le délire de la

Ils implorent la protection du St-Siege.

1301.

(1) Walſingham. Rymer.

SECT. VIII Histoire d'Angleterre.

domination papale jusqu'à menacer le vainqueur de lancer sur sa tête les foudres du Vatican, s'il ne rendoit l'Ecosse à son ancienne liberté. Ces ordres ridicules eurent le sort qu'ils méritoient. Edouard les méprisa; & comme il étoit offensé, il jura de laver dans le sang des Ecossois l'outrage qu'ils lui avoient fait.

Le Roi de France se porte médiateur entre l'Angleterre & l'Ecosse. 1302.

Mais un médiateur plus puissant que le Pape arrêta la vengeance du Roi d'Angleterre. Philippe, qui ne menaça point, engagea par ses bons offices Edouard à accorder une treve à ses ennemis. Il s'étoit élevé à ce sujet une dispute entre Boniface & le Monarque François, qui ne voulut point de sa médiation, parce qu'il ne la regardoit pas comme impartiale. Il jugea que le moyen le plus efficace pour prévenir les suites dangereuses des censures, étoit de terminer tous les différens. Cette précaution devenoit d'autant plus nécessaire à Philippe, que les Flamands s'étoient révoltés, & avoient en grande partie secoué le joug françois, taillé en pieces quatre mille hommes de cette Nation qui étoient en quartier à Bruges, défait le Comte d'Artois dans une sanglante bataille à Courtray, & repris toutes les villes & forteresses de Flandres, à l'exception de Dendermonde. Philippe avoit marché contre eux en personne, & il ne voyoit point d'espérance de les réduire, tant qu'ils seroient soutenus des Anglois, avec lesquels ils faisoient un commerce avantageux. Il fit des avances pour former une ligue & des liaisons d'amitié avec Edouard. On nomma des Plénipotentiaires, & en peu de temps on conclut un Traité, dans lequel les Ecossois furent compris de nouveau. Ce Traité portoit en substance, qu'on se rendroit mutuellement les territoires pris de part & d'autre; qu'on se feroit satisfaction pour les captures, & que les prisonniers des deux côtés seroient remis en liberté sans payer de rançon. On fit aussi un Traité de commerce libre avec une ligue offensive & défensive; & l'on convint qu'Edouard rendroit hommage en personne pour la Guienne à Amiens, où les deux Rois se proposerent d'avoir incessamment une entrevue (1).

Nouveaux soulévemens en Ecosse. 1304 *& suiv.*

Les Ecossois paroissoient trop contens d'avoir vu se dissiper l'orage, pour qu'on les soupçonnât de méditer encore quelque nouveau soulévement. Mais à peine Edouard goûtoit les douceurs de la paix, que le Comte de Cumin, ayant formé en Ecosse un parti formidable, arma ses concitoyens, qu'il prétendit affranchir de la servitude angloise. La révolte fut générale; & le nombre des Rebelles ajoutant à leur confiance, ils crurent qu'il leur seroit facile de briser pour toujours un joug qu'ils regardoient comme déshonorant. Dans cette vûe, ils se jeterent avec fureur sur les troupes Angloises qui étoient restées en Ecosse, & remporterent sur elles une victoire complete. Edouard ne tarda point à venger cette nouvelle injure. Il vint désoler & ravager l'Ecosse, dont les soumissions ne désarmerent le vainqueur, que lorsque ses soldats ne trouverent plus de Rebelles à immoler. Le calme qui suivit cette expédition, fut consacré par Edouard à la réformation des abus qui s'étoient intro-

(1) Rymer.

duits

duits pendant les derniers troubles, soit que l'exemple des Ecossois eût inspiré aux Anglois des idées d'indépendance, soit que le haut degré de considération qu'Edouard avoit acquis par sa valeur & ses succès parmi les Souverains de l'Europe, eût fait naître en lui le désir de rendre son pouvoir plus arbitraire que n'avoit été celui de ses prédécesseurs, il voulut étendre sur ses sujets l'autorité de sa Couronne. Mais, pour réussir, il falloit anéantir les chartes populaires qu'il avoit promis d'observer; & pour y parvenir, il prit l'odieuse voie que l'on croyoit alors très-propre à légitimer le parjure. Il s'adressa au Pape, & appuya sa demande d'un service d'or massif. Le Souverain Pontife, Clément V (1), ne résista point à la richesse du présent; & trouvant la requête du Roi d'Angleterre très-juste, il ne balança point à le délier de tous les sermens qu'il avoit faits.

Histoire d'Angleterre.

Mais un nouveau soulévement des Ecossois ne laissa point à Edouard le temps de profiter de l'indulgence mercenaire qu'il avoit achetée. Cette révolte suscitée par Robert de Brus, conduite avec intelligence & soutenue par d'habiles Généraux, n'eut point le sort des précédentes; & l'armée Angloise, commandée par le Comte de Pembrock, fut battue & dispersée. Edouard, trop accoutumé aux succès pour apprendre avec tranquillité la nouvelle de cet échec, se livra aux transports les plus violens, & résolut d'aller lui-même exterminer les Rebelles, & détruire entiérement la Nation Ecossoise. Néanmoins, quelque expérience qu'eut ce sage Prince de la terreur que sa présence jetoit parmi les ennemis, il crut ne devoir pas négliger le secours d'une bonne armée qu'il alla rassembler à Carlisle. Les Anglois, les Gascons, les Flamands s'y rendirent en affluence, & Edouard ne s'étoit point encore vu à la tête de plus belles troupes. Mais comme il s'approchoit des frontieres d'Ecosse, il fut attaqué d'une maladie mortelle. Cet événement l'affligea moins que le regret de n'avoir pu mourir conquérant paisible de la Couronne d'Ecosse. Il ordonna à son fils de continuer ce qu'il regardoit comme une juste entreprise, & de ne se point montrer en Angleterre, qu'il n'eût dompté ce qu'il appeloit un reste d'Ecossois rebelles à leur légitime Souverain. *Allez hardiment*, lui dit-il, *faites porter mes os devant vous, les Rebelles n'en soutiendront point la vue.* Après ces paroles, dont la fierté a paru noble à ceux qui n'ont regardé dans ce Monarque que le Roi Guerrier, Edouard déclara ses dernieres volontés, & expira dans les bras de son fils & de son successeur, au mois de Juillet 1307, dans la soixante-neuvieme année de son âge, & après en avoir régné trente-quatre, avec autant de réputation que de succès.

Mort d'Edouard. 1307.

(1) Boniface VIII étoit mort à Rome le 11 Octobre 1303; & après une vacance de dix jours, les Cardinaux avoient élu le Cardinal de Trévise, qui tint huit mois le Saint-Siége, sous le nom de Benoit IX. Après sa mort, le trône Papal demeura onze mois vacant, & l'on élut l'Archevêque de Bordeaux, le 5 Juin 1305. Il prit le nom de Clément V, & occupa le Siége pendant près de neuf ans. Sa condescendance aux volontés d'Edouard occasionna bien des murmures en Angleterre.

SECT VIII. *Histoire d'Angleterre.*

Ses qualités.

Moins sensible à la gloire, Edouard eût été le plus illustre des Monarques; mais à la rigueur près de ses vengeances, on ne peut lui refuser d'avoir été le plus équitable des Rois. Pénétrant, vif & circonspect, la Renommée publia son courage dans les pays les plus éloignés. Aussi grand Législateur qu'habile Guerrier, il fut nommé le *Justinien Anglois.* Outre les Statuts excellens, publiés sous son regne, il réforma l'administration de la justice, pour la rendre plus sûre & plus prompte, régla les limites convenables aux différentes Jurisdictions, établit une méthode nouvelle & aisée de lever les revenus, & fit des Réglemens aussi sages qu'efficaces, pour maintenir l'ordre & la paix parmi ses sujets. Cependant avec toutes ses excellentes qualités, il se laissa emporter par une ambition dangereuse, à laquelle il sacrifia sans scrupule le bien de son pays, comme on l'a vu dans la guerre d'Ecosse, qui épuisa l'Angleterre d'hommes & d'argent, & fut l'origine de cette irréconciliable inimitié, si préjudiciable par la suite aux deux Nations. Le despotisme de son caractere parut en plusieurs occasions, principalement lorsqu'il osa saisir à son profit les marchandises de ses sujets, acte plus convenable à un Monarque Oriental qu'à un Roi d'Angleterre. Du reste, Edouard fut bon pere de famille (1), bon ami & allié fidele: il fut continent, modéré, & appliqué à ses affaires & à ses devoirs. En un mot, né pour le Trône, & fait pour gouverner les hommes, Edouard, par son génie & par la supériorité de ses talens, s'éleva, s'il est permis de s'exprimer ainsi, même au dessus de la sublimité du rang qu'il occupa.

Edouard II monte sur le trône. 1307.

La mort de ce Prince fut d'autant plus sensible aux Anglois, qu'Edouard II, son successeur, étoit moins propre à la réparer. Né pour l'obscurité des derniers rangs, il n'avoit pas même l'idée de ce penchant pour la gloire si nécessaire aux Souverains. Incapable de haïr, son ame indifférente étoit également incapable d'embrasser avec chaleur les intérêts de la Nation, & il n'aimoit du rang suprème, que le privilége honteux de se livrer aux plaisirs, aux spectacles, & de suivre aveuglément les conseils & les opinions de ceux qu'il avoit une fois honorés de sa confiance. Edouard I, son pere, effrayé des suites dangereuses que pourroit avoir un jour l'excès de complaisance de son fils pour des favoris & son goût pour la mollesse, avoit pris les plus sages mesures pour en prévenir les effets, soit en éloignant de lui les jeunes vicieux qui corrompoient son innocence, soit en forçant Gaveston, le plus coupable de ses corrupteurs, à aller porter ailleurs la perversité de ses mœurs.

Foiblesses du Monarque pour Gaveston. Portrait de ce favori.

Gaveston, qui par son audace se rendit si célebre dans les premieres

(1) Il eut de sa premiere femme, Eléonore de Castille, quatre fils & onze filles. Ses trois premiers fils moururent jeunes, & le quatrieme, nommé *Edouard*, lui succéda. De sa seconde femme, Marguerite de France, Edouard eut encore deux fils & une fille. L'aîné des fils, nommé *Thomas*, naquit à Brotherton dans le Comté d'Yorck, fut créé Comte de Norfolk, & ensuite Maréchal d'Angleterre: le second, nommé *Edmond*, né à Wod-Stock, fut créé Comte de Kent par son frere Edouard. La fille, nommée *Eléonore*, mourut dans l'enfance. Voyez *Rymer*, *Mat. Westminster*, *Chr. Dunmow.*

années du regne d'Edouard II, étoit Gascon, né de parens honnêtes, mais pauvres : à l'exemple de ses pareils, il se prétendoit issu d'une suite d'illustres aïeux. A force d'impostures, de fraudes & de fourberies, il étoit parvenu à sortir de l'obscurité à laquelle sa naissance & sa fortune paroissoient l'avoir fixé. A une figure heureuse, il joignoit un ton agréable, facile & enjoué ; il paroissoit être tout ce qu'il n'étoit pas, vertueux, désintéressé, sincere, officieux ; mais en lui tout étoit faux ; & sous l'extérieur le plus capable de séduire, le traître cachoit le cœur le plus pervers & l'ame la plus noire. Lâche & fier, insolent & sans mœurs, il méprisoit également & les loix de l'honneur qu'il feignoit de respecter, & la vertu dont il affichoit les dehors. Les actions les plus basses, les intrigues les plus viles, le commerce le plus déshonorant, l'achat & la vente de femmes perdues, les vols les plus insignes impunément commis, soit au jeu, soit dans les affaires où son adroite voracité avoit eu l'art d'engager quelques Citoyens imprudens, le vol, la ruse & les vices avoient formé la base sur laquelle s'étoit élevée la fortune monstrueuse de Gaveston, qui, après avoir couvert la bassesse de son éducation & l'indignité de ses vices d'une brillante & fausse généalogie, avoit eu la révoltante audace & le bonheur plus révoltant encore de paroître & d'être accueilli dans le palais des Rois. Tel étoit ce vil Gaveston que le jeune Monarque s'empressa de rappeler aussi-tôt que la mort de son pere lui eût permis d'agir en maître : il le combla de biens, de distinctions, d'honneurs, l'éleva aux premieres dignités de l'Etat ; & afin que ses sujets le respectassent autant qu'il le chérissoit, il déclara, qu'obligé de s'éloigner pour quelque temps de son Royaume, Gaveston en seroit le Régent, & qu'il y jouiroit de toute la puissance & de tous les priviléges attachés à la Royauté.

Histoire d'Angleterre.

En effet, peu de jours après, Edouard passa la mer, & se rendit à Boulogne, où il épousa la Princesse Isabelle, fille de Philippe le Bel. Aux graces les plus séduisantes, Isabelle joignoit les plus rares talens : belle, aimable, ingénieuse, elle avoit toutes les qualités propres à captiver le cœur d'un jeune époux. Mais Edouard, trop prévenu pour Gaveston, fut insensible à la beauté d'Isabelle : il n'aimoit que la société de ce favori, qui abusa de cet excès de faveur avec tant d'insolence, qu'il se rendit également odieux à la Reine, qui n'osoit encore se plaindre, & aux Grands, qui, ne pouvant plus supporter son audace (1), jurerent de le perdre, & choisirent pour se venger, la circonstance la

Mariage d'Edouard avec Isabelle de France.

(1) Pendant que cet orage se formoit sur la tête de Gaveston, ce favori, qui le croyoit voir sous ses pieds, plus vain & plus présomptueux que jamais, insultoit les plus Grands de l'Etat, & les irritoit par des railleries piquantes. Il disoit que le Comte de Lancastre, qui avoit un air de probité & de vertu qui le faisoit respecter, étoit un grand Comédien. Il appeloit le Comte de Pembrock, *Joseph le Juif*, parce qu'il étoit pâle ; & le Comte de Warvick, *le chien d'Ardennes*, parce que ce Seigneur étoit fort noir. Cette insolence sembloit mériter quelque chose de plus que ce qu'on fit. *Histoire des Révolutions d'Angleterre, Tome II, page 69.*

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

plus favorable à leurs vûes, celle du couronnement d'Edouard, auquel ils déclarerent qu'ils s'opposeroient à son sacre, s'il ne bannissoit pas l'infame Gaveston. Irrité d'une aussi dure condition, mais craignant qu'on ne s'opposât à son couronnement, Edouard promit de consentir à la demande des Grands, fut sacré, remplit sa promesse, mais d'une maniere plus propre à soulever qu'à satisfaire la Noblesse, puisqu'il n'éloigna Gaveston de sa Cour, que pour le décorer de la Vice-Royauté d'Irlande. Ce fut sans doute un prétexte par lequel Edouard voulut couvrir la honte d'un bannissement qui flétrissoit le serviteur, & montroit la foiblesse du maître. Il est à croire que les Grands, qui dans le fond ne haïssoient pas le Roi, voulurent bien dissimuler, par un reste de considération qu'ils conservoient pour sa personne; & ce fut sans doute par le même principe, qu'après avoir humilié un favori insolent, le Prince, moins méchant que foible, leur fit compassion, par l'extrême chagrin que cet éloignement lui causa, & qu'ils fermerent les yeux aux mesures qu'ils lui virent prendre pour le rappeler, presque aussi-tôt qu'il fut parti. Un tournoi lui en présenta l'occasion. Gaveston y fut invité, & il y parut avec un faste qui ne fit qu'ajouter à la haine qu'il avoit inspirée aux Grands. Ils s'assemblerent & demanderent hautement la proscription du Vice-Roi. La demarche étoit pressante; & le Roi, menacé d'un soulévement général, fut encore forcé de céder, & il envoya son favori en Guienne, revêtu du titre de Général des troupes qui étoient dans cette province. Mais à peine l'objet de la haine publique fut parti, qu'Edouard, indigné de sa foiblesse pour les Grands de sa Cour, le fit revenir brusquement; & par une déclaration qu'il ne rougit pas de donner, il tenta de justifier son favori des vices & du crime dont il étoit accusé. Cet acte avilissant irrita les Anglois, & l'insolence de Gaveston acheva de les indigner. Il porta son audace jusqu'à insulter la Reine, qui, ayant vainement demandé justice à son époux, s'unit avec les Seigneurs mécontens, & jura comme eux la perte du protégé du Roi. Les Grands, soutenus par le Peuple, prirent les armes, & mirent à leur tête le Comte de Lancastre, Prince du Sang, plus respectable encore par ses vertus & son patriotisme, que par l'éclat de sa naissance.

Gaveston est nommé Vice-Roi d'Irlande. 1311.

Soulévement de la Noblesse d'Angleterre. Mort de Gaveston. 1312.

Edouard II, instruit de ce soulévement, ne se livra pas moins aux plaisirs qui, dans ce temps de troubles, l'occupoient à Yorck. Ce ne fut qu'aux approches de l'armée des Conjurés, qu'interrompant à regret le cours de ses débauches, il alla rassembler ses troupes, tandis que Gaveston tâchoit de se défendre à Scarborough, où il se tenoit renfermé. Mais la place fut prise; & contraint de se rendre à discrétion, il ne demanda qu'une grace, qui fut de pouvoir parler au Roi. Ce Prince, averti de sa prise, envoya demander la même chose, & fit prier avec instance qu'on lui voulût sauver la vie. Après quelque délibération, le Comte de Pembrock ayant remontré qu'on ne pouvoit avec bienséance refuser à Edouard cette satisfaction, se chargea de représenter le prisonnier, quand il auroit parlé au Roi, & il en répondit sur tous ses

biens (1). On ne crut pas devoir refuser ni le Roi ni le Comte de Pembrock sur un point qui parut alors d'une assez légere importance. On arrêta, avec le dernier, le temps auquel il seroit obligé de représenter Gaveston, & on le laissa sous sa garde. Il le conduisoit à la Cour, lorsque le Comte de Warwick, qui n'avoit pas été de l'avis des autres, ou qui en avoit changé, l'enleva en chemin durant la nuit, dans un lieu où le Comte de Pembrock n'avoit pu loger avec lui. A cette nouvelle, les Seigneurs se rassemblerent, & délibérerent tout de nouveau sur l'affaire de leur prisonnier. Dans ce second Conseil, il ne parut pas aussi peu important qu'il avoit paru dans le premier, de laisser parler Gaveston au Roi. La chose fut long-temps agitée & disputée de part & d'autre. On balançoit, lorsqu'un homme de l'Assemblée, que l'Histoire ne nomme point, représenta qu'il y avoit de l'imprudence à risquer le succès d'une affaire qu'on pouvoit si aisément terminer; qu'on ne pouvoit prendre trop de sûreté pour ne la laisser pas échapper; que toute l'Angleterre leur demandoit justice des violences du Tyran commun; que, puisqu'il étoit en leur puissance, ils en devoient faire un exemple, & éteindre dans son sang le flambeau des guerres civiles dont sa conservation menaçoit l'Etat. Cette remontrance animée du zele & de la véhémence d'un Républicain ardent, eut tout le succès possible. On tire Gaveston du lieu où on l'avoit mis en prison; on le produit dans l'Assemblée; on le condamne, comme traître & ennemi des Loix du Royaume, à avoir la tête tranchée; on lui prononce son arrêt, & on le traîne sur le champ au lieu du supplice (2). Ainsi périt l'odieux Gaveston, qui méritoit encore une mort plus cruelle, & qui eût dû perdre la vie dans des tourmens plus douloureux, si toutefois il est des supplices assez cruels, assez déshonorans pour effrayer ceux qui se sentent assez d'insolence & d'audace pour marcher sur les traces d'un semblable modele.

Histoire d'Angleterre.

Cet événement pénétra de douleur le trop sensible Edouard; mais il n'osa faire éclater son ressentiment, & il remit sa vengeance à des temps plus heureux. Les mécontens, par la médiation de la Reine & du Légat du Pape, quitterent les armes, & firent une espece de réparation publique à Edouard, qui de son côté publia une amnistie générale. Le Roi avoit d'autant plus d'intérêt à pacifier ces troubles intérieurs du Royaume, qu'il étoit menacé au dehors d'une guerre cruelle. Les Ecossois, enhardis par la mauvaise administration d'Edouard, & fortement excités par Robert de Brus, s'étoient révoltés, & déjà leurs armes avoient fait des progrès si

Accommodement entre le Roi & les Barons mécontens.

1312.

Les Ecossois prennent de nouveau les armes.

(1) Rymer; Guill. de Malmesbury.

(2) On lit dans *T. Smolett*, que cette exécution fut confiée à un Gallois qu'on avoit fait venir exprès. Le corps de Gaveston fut porté au couvent des Dominicains d'Oxford, où il resta plusieurs jours sans être inhumé, parce qu'il étoit mort sous la sentence d'excommunication; mais il fut ensuite enterré avec beaucoup de pompe à Langley, dans le Comté d'Hereford. Voyez *Dugdale*.

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

rapides, qu'il ne restoit plus aux Anglois aucune place dans l'Ecosse (1). Suivi d'une armée, plus considérable par le nombre qu'elle n'étoit redoutable par la valeur du Chef, l'intelligence des Officiers & la subordination des Soldats, le Roi d'Angleterre marcha contre les Rebelles, les rencontra, les attaqua, fut battu ; & cette mémorable journée, disent les Historiens, fut plus fatale aux Anglois que celle de Cannes ne l'avoit été autrefois aux Romains (2). Gilbert, Comte de Glocester, y fit des prodiges de valeur. Il se jeta presque seul au milieu des Ecossois, en tua un grand nombre de sa main ; &, après avoir soutenu pendant quelque temps leurs efforts réunis, il tomba enfin de dessus son cheval, percé de coups & accablé par le nombre. Edouard lui-même eut peine à échapper au carnage, & il rentra couvert de honte, accompagné d'une poignée de Soldats, dans ses Etats qui, pour comble d'infortune, éprouverent les horreurs d'un fléau plus terrible encore que la guerre.

Cruelle famine en Angleterre. Nouveaux troubles. 1315.

La famine la plus cruelle dont on eût ouï parler jusqu'alors, ravagea le Royaume dans toutes ses provinces. Les plus riches Seigneurs furent obligés de renvoyer la plus grande partie de leurs domestiques. Les grands chemins étoient infestés de vols & de meurtres ; les rues & les places publiques présentoient les scenes les plus affreuses de misere & de calamité. On voyoit de toutes parts un grand nombre de malheureux qui tomboient en défaillance, & mouroient faute de nourriture ; des peres & des meres destitués de tout, netourés, dans leur derniere agonie, de leurs tendres enfans qui leur demandoient du pain. On brisa les portes des prisons : les criminels furent dévorés par une populace au désespoir : les morts devinrent la proie des vivans : on enlevoit les corps des tombeaux pour assouvir sa faim ; & cette désolation fut si horrible, que, suivant plusieurs Historiens, des meres détruisirent & mangerent le propre fruit de leurs entrailles. Une horrible dissenterie fit périr la plupart des Citoyens qui avoient eu le bonheur d'échapper à la famine. Londres & les principales villes n'offrirent plus que l'effrayant aspect de vastes cimetieres. Les invasions des Ecossois acheverent de combler les malheurs de l'Angleterre ; & comme si ces fléaux réunis n'eussent point été assez puissans pour ruiner l'Etat, les Irlandois révoltés appelerent à leur secours

(1) On a vu qu'Edouard I avoit expressément recommandé, en mourant, à son fils de continuer avec vigueur la guerre d'Ecosse. La conjoncture y étoit propre. Le nombre & la beauté des troupes Angloises, la maladie qui détenoit pour lors au lit Robert Brus, assuroient le Monarque Anglois d'une prompte victoire. Mais malgré de si grands avantages, Edouard II s'étoit contenté d'avancer jusqu'à Dumfrees, & de s'y faire rendre hommage par les principaux Seigneurs d'alentour. Ensuite de quoi, laissant au Comte de Pembrock, qu'il confirma de nouveau dans le Gouvernement d'Ecosse, le soin de démêler les affaires avec Brus, il se hâta de retourner en Angleterre. Ce fut une faute irréparable. Voyez *Fordun*, *Hemingford.*

(2) Vingt-un mille hommes resterent sur la place, parmi lesquels on compte sept cents Lords, Chevaliers ou Ecuyers. *Mort. Malm. Fordun. Rymer. Walsingham.*

Histoire d'Angleterre.

Robert de Brus, qui leur envoya son frere. Edouard leva deux armées, l'une pour s'opposer aux Ecossois, & l'autre pour soumettre l'Irlande. La derniere fut heureuse ; elle vainquit les Rebelles, & leur Général resta au nombre des morts. Mais l'armée envoyée en Ecosse, fut battue, & presque entiérement massacrée. Les Ecossois rentrerent dans leurs droits, se rendirent indépendans, & Edouard se crut heureux d'obtenir une treve de deux années.

Crédit de Hugues Spencer. 1321.

Cet espace de temps fut encore rempli par des troubles nouveaux. Les Grands craignant avec raison qu'Edouard ne jetât les yeux sur quelque scélérat semblable à Gaveston, pour en faire son favori, crurent agir avec sagesse, en prévenant le choix que le Roi pourroit faire, & ils introduisirent auprès de lui un jeune Seigneur dont ils se croyoient assurés. Ce nouveau favori étoit Hugues Spencer, jeune homme aimable, ingénieux, plein de talens, mais dévoré d'ambition, adroit & de la plus impénétrable dissimulation. Spencer laissa les Grands se flatter qu'il les serviroit ; mais jugeant qu'il lui seroit plus avantageux d'être le confident, & s'il le falloit même, l'adulateur du Roi, que l'espion des Grands, il fit avec tant d'adresse sa cour à Edouard, s'insinua dans son esprit avec tant d'art, & captiva si complétement sa bienveillance & son amitié, que le facile Monarque le combla de biens & d'honneurs. Assuré de la protection & de la faveur de son maître, Spencer ne tarda point à abuser de son crédit, & d'écraser les Grands auxquels il devoit son élévation. Indignés de cette ingratitude, les Seigneurs eurent encore recours au Comte de Lancastre, qui rassembla des troupes, souleva le peuple, se jeta sur les terres de Spencer qu'il ravagea, & ne cessa d'exciter la haine des conjurés, que lorsque, par la crainte de plus grands malheurs, il eut forcé le Roi à proscrire Spencer, qui sortit de l'Angleterre, jusqu'à ce que des circonstances plus favorables lui permissent d'y rentrer. Son exil désarma Lancastre, & parut appaiser les Grands ; mais il s'en falloit bien que l'esprit de discorde & de rebellion fût éteint.

Insulte faite à la Reine. Emprisonnement & mort du Comte de Lancastre. 1322.

Les Anglois, trop exercés aux horreurs de la guerre civile, n'obéissoient que forcément à l'autorité royale contre laquelle ils étoient toujours prêts à se soulever, à combattre. A peu près dans ce temps, Isabelle pensa être la victime de ce génie turbulent & de ce goût forcené pour l'indépendance ; mais le péril ne fut qu'imminent, & la Reine n'y succomba point. Un jour qu'elle alloit à Cantorbéry, le Gouverneur du château de Lends lui refusa insolemment l'entrée de la place, la menaça d'user de violence, & poussa même l'audace jusqu'à faire tirer sur ses gens. Edouard irrité de cet outrage, marcha lui-même vers le château de Lends, s'en empara, fit pendre le Gouverneur ; & cette occasion lui offrant un prétexte de punir les fréquentes révoltes des Grands, il se jeta sur les terres des principaux d'entre eux, qu'il accusa, sans preuves, d'être complices du Gouverneur de Lends, ravagea leurs possessions, en fit plusieurs prisonniers, & se saisit du Comte de Lancastre, que dès l'instant il résolut de faire périr. Flatté d'avoir trouvé une si belle occasion

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

de ſatisfaire ſa vengeance contre ſon plus dangereux adverſaire, Edouard en profita avec tout le triomphe d'une ame baſſe, qui n'eſt guidée par aucun ſentiment de générosité. Il envoya ſon priſonnier à Yorck, & ordonna de le mettre en priſon, pendant une nuit, dans une tour qu'on diſoit qu'il avoit fait bâtir pour y renfermer le Roi. Le lendemain, il fut amené devant Edouard, qui lui reprocha ſon inſolence, ſon orgueil, ſa trahiſon. On forma une eſpece de Cour militaire, qui le condamna, comme traître, à être pendu, écartelé, & à avoir les entrailles arrachées. En qualité de Prince du Sang, la ſentence fut commuée, & il fut décapité auſſi-tôt après avec toutes les marques d'infamie. On le fit monter ſur un cheval maigre, ſans ſelle ni bride, avec un capuchon ſur la tête, & on lui fit traverſer la ville juſqu'à la diſtance d'un mille hors des murs, où il eut la tête tranchée (1). Ses partiſans périrent preſque tous du même ſupplice, & leurs biens furent diſtribués aux favoris.

Edouard marche en Ecoſſe.

Cependant le Peuple ne prit pas le change, & il ne vit dans ces ſanglantes exécutions que les marques éclatantes de la colere du Roi, depuis long-temps contrainte, & qui ſacrifioit ces Seigneurs à Gaveſton, & ſur-tout à Spencer, qu'il fit revenir à ſa Cour. Edouard choiſit, pour irriter la Nobleſſe & la Nation, les circonſtances les plus défavorables, puiſque jamais il n'avoit eu tant d'intérêt à ſe concilier & les Grands & le Peuple, occupé comme il l'étoit, du grand projet d'humilier enfin les Ecoſſois. Le plan de cette expédition étoit très-beau ſans doute; mais il étoit par cela même trop au deſſus des forces & des talens du foible Edouard, qui, ne conſultant que les fauſſes idées de ſupériorité qu'il croyoit avoir acquiſes par la proſcription des conjurés, marcha vers l'Ecoſſe, ſans avoir ſongé à d'autres préparatifs, qu'à celui de ſe faire accompagner par une armée qui n'avoit pour lui ni eſtime ni ſubordination. Mais au lieu du ſuccès, il ne cueillit que de la honte : ſon armée fut vaincue, & il eut les plus grandes difficultés à ſe ſouſtraire aux pourſuites des vainqueurs. Ses proviſions, ſa vaiſſelle & ſon argent tomberent entre les mains des Ecoſſois, qui s'emparerent du château de Norham, brûlerent ou mirent à contribution différentes places, ravagerent tout le pays, & vinrent inſulter Edouard juſque ſous les murs de la ville où il s'étoit réfugié (2).

Crédit de Spencer. [illegible]

Moins abattu par ce déſaſtre, que content d'avoir échappé à la captivité qu'éprouvoient en Ecoſſe les Seigneurs qui l'avoient accompagné, le Monarque Anglois ne s'occupa plus que des moyens de faire oublier à Spencer les déſagrémens que ſon amitié lui avoit procurés : il le combla de bienfaits & d'honneurs. Spencer, que l'expérience eût dû rendre plus circonſpect, devint plus fier, plus inſolent qu'il ne l'avoit jamais été; & l'orgueil que lui inſpiroit la faveur d'Edouard, lui fit concevoir le projet de ſe venger de ceux d'entre les Grands qui avoient oſé ſe plaindre

(1) Moine de Weſtminſter. Walſingham.

(2) Walſingham.

de

de ſes excès. Sa vengeance tomba ſur trois Seigneurs également recommandables par leur naiſſance, leur rang & leurs richeſſes. Le premier étoit Mylord Mortimer, l'un des plus illuſtres Citoyens, & qui n'évita la mort ignominieuſe que les deux autres éprouverent, que par les ſoins extrêmes que la Reine ſe donna pour lui, & qui firent commuer ſa peine de mort en une priſon perpétuelle, d'où ayant trouvé le moyen de s'évader, il ſe retira en France.

Cependant ces diſſentions n'étoient que des troubles légers comparés à l'orage qui menaçoit Edouard ſur ſon trône. Montpezat, Seigneur Anglois, qui commandoit dans la Guienne, oſa faire des actes d'hoſtilité. Ayant fait conſtruire un château à trois lieues d'Agen, dans un lieu qui dépendoit inconteſtablement du domaine de France, l'Officier qui commandoit ſur cette frontiere, reçut ordre de Charles le Bel de ſaiſir cette fortereſſe. » Le Seigneur de Montpezat, dit M. de Saint-» Foix, imagina de déclarer que ſa terre relevoit du Duché de Guienne, » &, malgré l'arrêt qui le condamna ſur les aveux mêmes qu'il en avoit » rendus, le Commandant Anglois de la garniſon d'Agen, ſe joignit » à lui, l'aida à reprendre ſon château, paſſa tous les ſoldats au fil de » l'épée, & fit pendre les Officiers. Charles le Bel, à la nouvelle de » cette inſolente férocité, conſerva aſſez de modération pour envoyer » demander juſtice au Roi d'Angleterre. Apparemment que dans ce » temps-là le crime ceſſoit de l'être à la Cour de Londres, quand il » n'avoit verſé que du ſang François. Edouard eut l'iniquité de vouloir » protéger cet horrible attentat. Tandis qu'il levoit ſecrétement des » troupes en Guienne, & qu'il fortifioit & muniſſoit ſes places, le » Comte de Kent, ſon frere, étoit à Paris, où il tâchoit d'amuſer le » Roi par de belles promeſſes. Charles ayant enfin déclaré qu'il étoit » ſurpris qu'on tardât ſi long-temps à lui faire la ſatisfaction & la » réparation qu'il lui avoit demandées, le Comte de Kent partit, emme-» nant avec lui le Chevalier Pierre d'Artblay, à qui l'on devoit remettre » les coupables; mais, à la moitié du chemin, il renvoya ce Chevalier, » ſe moquant de lui, & menaçant de le tuer, s'il paſſoit outre «. Furieux de cet indigne procédé, Charles le Bel envoya contre Montpezat le Comte d'Artois, qui n'eut qu'à ſe montrer dans la Guienne pour la ſoumettre.

Intrigues de Spencer contre Iſabelle.

Hugues Spencer, qui n'avoit pas encore pardonné à la Reine de lui avoir dérobé Mortimer, ſaiſit cette occaſion pour ſe venger d'Iſabelle, qu'il accuſa d'avoir conſeillé à Charles le Bel l'invaſion de la Guienne. Edouard, qui ne penſoit & n'agiſſoit que d'après ſon favori, prêta facilement l'oreille à ces calomnieuſes ſuggeſtions, & priva ſon épouſe des domaines dont elle jouiſſoit pour la dépenſe de ſa maiſon. Senſible, fiere, vindicative, & d'ailleurs pénétrée de mépris pour ſon époux, Iſabelle jura de ſe venger de cette injure, & d'accabler de ſon reſſentiment Edouard & Spencer : elle prit, pour les perdre, des meſures ſecretes avec les mécontens & les ennemis de l'Etat.

SECT VIII. *Histoire d'Angleterre.*

Edouard & Spencer, aussi timides Généraux d'armée que mauvais Négociateurs, ne sachant par quels moyens terminer ou poursuivre la guerre qui désoloit la Guienne, Spencer persuada au Roi de charger Isabelle d'aller à la Cour de France traiter entre les deux Couronnes.

Isabelle passe en France.

La Reine accepta volontiers cette commission, & se rendit avec le Prince de Galles, son fils aîné, à la Cour de France, où sa présence, levant tous les obstacles, accéléra la conclusion de la paix, qui ne fut cependant ni avantageuse ni honorable pour Edouard. La Guienne fut restituée par Charles le Bel, non au Roi d'Angleterre, mais au Prince de Galles, qui en fit hommage au Roi de France; & Edouard eut la foiblesse de consentir à cette transposition, dont il n'eut que trop lieu de se repentir bientôt. En effet, Isabelle avoit attiré auprès d'elle, pendant son séjour à Paris, tous les Seigneurs Anglois mécontens du gouvernement d'Edouard; & parmi ces Seigneurs, Mortimer étoit celui qui voyoit Isabelle avec le plus d'assiduité, & qu'Isabelle accueilloit avec le plus de distinction. Ces assiduités se changerent en une intimité si marquée, & de la part de la Reine en une passion si peu ménagée, que la Cour de France en fut scandalisée (1), & que l'Evêque d'Excester, Ambassadeur d'Edouard à Paris, avertit son maître des amours adulteres d'Isabelle & de Montimer. Edouard indigné, envoya des ordres à sa femme de revenir auprès de lui : la Reine méprisa ses ordres, allégua différens prétextes pour prolonger son séjour, & ne se rendit que forcément aux pressantes instances du Roi de France, qui lui déclara qu'il ne pouvoit, sans compromettre son honneur, la souffrir plus longtemps à sa Cour.

Elle se retire dans le Hainaut, d'où elle projette une invasion en Angleterre. 1325.

Isabelle partit, suivie de Mortimer & du Prince de Galles; mais au lieu de prendre le chemin d'Angleterre, elle alla dans le Hainaut, où elle fut reçue avec des honneurs extraordinaires. Le Comte Philippe & Jeanne de Valois sa femme, cousine-germaine de la Reine, n'omirent rien de ce que la tendresse & la civilité la plus polie leur pût suggérer en cette occasion. Philippe balança néanmoins sur le secours qu'on lui demandoit, pour favoriser le dessein qu'Isabelle avoit formé de tenter, à main armée, une descente en Angleterre. Deux choses l'y déterminerent : l'une fut le mariage du Prince de Galles avec Philippine, l'une de ses filles, que la Reine lui proposa, & qui fut arrêté dès-lors; l'autre fut la résolution où il vit Jean de Hainaut, son frere, de suivre la Reine & de combattre pour elle. Jean étoit un Prince encore jeune,

(1) Le Pere d'Orléans, dans son *Histoire des Révolutions d'Angleterre*, cherche tous les moyens de justifier la conduite d'Isabelle avec son amant. Il assure que l'amour n'entroit pour rien dans leurs fréquentes entrevues, & que ce fut la nécessité où se trouva cette Princesse de traiter souvent avec Mortimer, le plus habile de ses partisans, & qui savoit le mieux la guerre, qui fit dire à ceux qui ne savoient pas le ressort d'un si grand commerce, que l'amour s'en mêloit un peu. Nous rendons justice aux louables intentions de cet Ecrivain célebre; mais nous avons cru devoir adopter le sentiment de presque tous les Auteurs contemporains.

mais d'une valeur & d'une résolution fort au dessus de ses années. Les aventures d'Isabelle l'ayant touché de compassion, & étant d'ailleurs tout rempli de cet esprit de Chevalerie, dont on se piquoit en ce temps-là pour combattre en faveur des Dames, il s'étoit dévoué d'abord au service de cette Princesse. Il fit avertir sur le champ tous ses amis, & les pria de le seconder dans une entreprise où, en travaillant pour sa gloire, ils trouveroient une carriere ouverte à faire beaucoup pour la leur.

Histoire d'Angleterre.

Toutes choses étant disposées, Isabelle prit la route d'Angleterre, à la tête de trois mille hommes, que le Comte de Hainaut lui fournit, & qui faisoient alors toute sa ressource. Cependant, à peine elle se fut montrée dans les Etats de son époux, que cette troupe fut grossie par tout ce qu'il y avoit de mécontens dans le Royaume, & par le Comte de Lancastre, qui avoit entraîné dans la révolte la plus grande partie de la Noblesse. Edouard, fort éloigné de soupçonner Isabelle de venir contre lui à main armée, n'eut pas plus tôt appris cette étrange nouvelle, que troublé, consterné, & ne sachant que faire pour se mettre à l'abri de l'orage, crut en imposer aux rebelles, en publiant une proclamation qui mettoit à prix la tête de Mortimer & les principaux Chefs des Factieux. Isabelle répondit à cet acte imprudent par un manifeste, où elle déclaroit que le seul motif qui la faisoit agir, étoit de délivrer la Patrie de la tyrannie des favoris, & de défendre la liberté des Citoyens opprimés. Les Evêques qu'elle avoit su attirer dans ses intérêts, employerent tout leur crédit pour soutenir sa cause, exagérant les forces & la qualité des personnes envoyées par le Roi de France pour protéger les droits de sa sœur. Outre cela, on répandit artificieusement dans le Royaume, que le Pape avoit relevé les sujets d'Edouard de leur serment de fidélité, & dénoncé l'excommunication contre tous ceux qui porteroient les armes contre la Reine. Enfin ces différens artifices concoururent ensemble avec tant d'effet, que son armée s'accrut de jour en jour, au lieu que le Roi se vit en danger d'être totalement abandonné (1).

Isabelle descend en Angleterre; les plus puissans de la Nation se joignent à elle.

1326.

A la premiere nouvelle de la descente d'Isabelle, Edouard demanda un renfort de troupes à la ville de Londres; mais les Magistrats éluderent sa demande par des protestations vagues de fidélité. Edouard, jugeant par l'ambiguité & la sécheresse de leur réponse, qu'il n'avoit rien à espérer, & que sa personne ne seroit pas en sûreté au milieu d'un peuple mal intentionné, se retira à Bristol, dans l'attente de trouver plus de zele & d'attachement parmi les habitans de cette ville & du voisinage. Aussi-tôt que le Roi fut sorti de Londres, la populace prit les armes, & forma une association pour tuer & détruire, sans distinction de rang ni de circonstances, toute personne qui s'opposeroit à la Reine, ou feroit quelque entreprise contraire aux libertés de la ville.

(1) Ad. Murim. Rymer. Walsingham.

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

Le Roi est fait prisonnier. Supplice du jeune Spencer.

Cependant la Reine s'étoit avancée jusqu'à Wallingford, & avoit détaché le Comte de Kent avec Jean de Hainaut, pour aller avec l'élite de ses troupes à la poursuite du Roi, qui avoit été obligé de s'embarquer à Bristol pour gagner le pays de Galles, où il croyoit pouvoir lever aisément une armée. N'ayant pu y trouver les ressources qu'il espéroit il s'embarqua pour l'Irlande avec le jeune Spencer ; mais après avoir été battu de la tempête pendant une semaine entiere, & repoussé par les vents contraires, il fut obligé de descendre secrétement à Swansey, & de se réfugier tremblant dans le monastere de Neath. La Reine dépêcha, pour l'aller chercher, Henri de Lancastre, frere de celui qui avoit eu la tête tranchée. Le malheureux Roi fut fait prisonnier avec son favori. Dès que la Reine eut Edouard en son pouvoir, elle envoya l'Evêque d'Héreford lui demander le grand sceau, afin d'avoir un pouvoir légitime d'assembler & de faire agir le Parlement. Retirer le sceau d'entre les mains d'Edouard, c'étoit le priver de l'autorité royale. Cependant il le remit sans marquer de répugnance, & permit à la Reine & à son fils de s'en servir comme ils le jugeroient à propos. Ce fut le dernier acte d'autorité qu'il fit. Aussi-tôt après, il fut conduit au château de Kenelworth. De là la Reine s'étant rendue à Héreford, elle fit faire le procès à Hugues Spencer. Il fut condamné à être pendu à un gibet de cinquante pieds de haut : supplice qui fut accompagné de toutes les flétrissures capables de rendre son nom odieux, & de mettre sa mémoire en exécration (1).

Edouard est deposé, & sa couronne dévolue à son fils.

1327.

Après que la Reine eut exercé, dans ce cruel supplice, une vengeance que la bienséance de notre siecle ne permettroit pas, elle assembla le Parlement au mois de Janvier. Le Roi y fut accusé de n'avoir pas gouverné selon les Loix du Royaume, de s'être livré à des mauvais conseils, & d'avoir rebuté les avis de ses fideles sujets. Personne ne s'étant employé pour sa défense, on résolut, d'une voix unanime, de le déposer, & de couronner son fils. La Reine triomphoit du succès de son entreprise : elle sut cependant dissimuler sa joie ; elle parut même affligée de la sentence du Parlement : quelques larmes simulées coulerent

(1) Voici le détail qu'en donne un ancien Historien. » Premiérement il fut traîné » sur un coffre à trompettes, par toute la ville de Héreford, de rue en rue, & puis » fut amené dans une grande place en la ville, là où tout le peuple étoit assemblé. Là » en droit, il fut lié haut sur une échelle, si que tous petits & grands le pouvoient » voir, & avoit-on fait dans ladite place un grand feu. Quand il fut lié, on lui » coupa tout premiérement les parties naturelles (a), pourtant qu'il étoit Hérétique, & dont il avoit fait un coupable usage avec le Monarque. On les jeta au » feu pour brûler ; & après, lui fut tiré le cœur hors du ventre & jeté au feu, » pourtant qu'il étoit faux & traître de cœur.... Et après que ledit Messire Hugues » Spencer fut ainsi atocané, comme dit est, on lui coupa la tête, & fut envoyée » en la cité de Londres «. On dit que les habitans la reçurent avec un triomphe barbare, & qu'ils la placerent sur le pont, où elle resta long-temps exposée à leurs insultes.

(a) Froissard ne fait point difficulté d'appeler ces parties par leur nom ; & il assure que la Reine ne craignit point d'assister à cette exécution. *Il y a loin*, dit à ce sujet M. de Voltaire, *de ces temps à des temps polis.*

de ses yeux. Son fils, peut-être plus sincere, jura qu'il n'accepteroit jamais la couronne du vivant de son pere, sans son consentement. Le Parlement se détermina donc à envoyer au malheureux Edouard les Evêques de Lincoln & d'Héreford, pour le préparer à résigner de bonne grace la couronne à son fils. Ces deux Prélats, ennemis jurés du Roi, eurent la bassesse d'insulter à son infortune. Ils l'instruisirent avec dureté des intentions du Parlement, & s'emporterent jusqu'à le menacer, s'il ne s'y rendoit de bonne grace. Ils se retirerent ensuite, & firent place aux douze Commissaires que le Parlement avoit choisi pour recevoir la résignation. Edouard, vêtu de deuil, reçut tristement cette sinistre députation. A la vue des Commissaires, il tomba évanoui; & lorsqu'il eut repris ses esprits, les Députés lui exposerent leur commission. Un nommé Guillaume Trussel qui, dans cette occasion, faisoit l'office de Procureur spécial du peuple, lui signifia sa déposition en ces mots rédigés dans les actes. » Moi Guillaume Trussel, Procureur du Parlement » & de la Nation, je vous déclare, en leur nom & en leur autorité, » que je renonce, que je révoque & rétracte l'hommage à vous fait, » & que je vous prive de la puissance royale «. Edouard, pénétré de douleur, répondit qu'il se soumettoit à tout ce qu'on demandoit de lui, & que cette disgrace étoit la juste punition de ses péchés. Il ajouta que les bontés de son peuple pour son fils, le consoloient de la haine que ce même peuple lui portoit. Il remit ensuite entre les mains des Députés, la couronne, le sceptre & les autres marques de la royauté. Le Grand-Maître rompit sa baguette, comme on fait aux obseques des Rois, & déclara tous les Officiers de ce Prince déchargés de leur service.

Histoire d'Angleterre.

La consommation de ce grand événement causa une joie universelle. Ceux qui en eurent le plus, furent ceux qui en firent le moins paroître. Le Prince reçut l'honneur du diadême avec une modération qui montra, dès cet âge, une supériorité d'esprit dont on conçut de grandes espérances. La Reine affecta une tristesse que personne ne crut sincere. On s'empressa néanmoins à la consoler, & il n'y eut point d'adoucissement qu'on n'apportât à sa douleur. On donna pour Conseil au nouveau Roi les Comtes de Kent & de Lancastre, avec Roger de Mortimer. On chargea de présens Jean de Hainaut & la Noblesse de sa suite; & l'on augmenta les revenus d'Isabelle avec tant d'excès, que le Monarque même en fut appauvri. Isabelle devoit être heureuse; mais par un mémorable exemple de la fragilité du bonheur que n'accompagne pas la vertu, cette Reine victorieuse n'eut guere un meilleur sort que le Roi vaincu.

Couronnement du jeune Edouard. Mort prématurée de son pere. 1327.

Quant à cet infortuné Monarque, sa cruelle épouse, non contente de l'avoir fait déposer, le laissa languir quelque temps dans une affreuse prison. Mais ensuite déterminée à mettre fin à sa vengeance, elle conclut sa mort, & chargea de cette commission deux scélérats, nommés *Thomas de Gornai & Jean de Mautravers*, auxquels elle recommanda seulement de faire en sorte qu'il ne parût point des marques extérieures du meurtre qu'ils auroient commis. Les deux assassins, décidés à ce

Sect. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

Edouard III.

crime, mais dans la vûe de se mettre à l'abri des châtimens par une autorisation authentique, consulterent l'Evêque d'Héreford, auquel ils demanderent un avis par écrit. Le Prélat, non moins scélérat que les deux assassins, mais plus adroit, leur répondit par ces mots, qui, n'étant point ponctués, paroissoient être une approbation formelle :

Edwardum Regem occidere nolite timere bonum est.

Munis de cette réponse, les deux meurtriers allerent dans la prison du Roi; & afin qu'il ne restât point de traces extérieures de la violence de sa mort, ils lui introduisirent dans le fondement un conduit de corne, & passerent à travers & à différentes reprises, un fer rouge, avec lequel ils brûlerent lentement ses entrailles (1). Ainsi périt dans les plus horribles tourmens Edouard II, plus malheureux que coupable. Il n'eut sans doute aucune des qualités qui font aimer & respecter les Rois; mais par la douceur naturelle & la bonté de son caractere, il étoit bien loin de mériter une fin si tragique. Il avoit régné vingt ans, & sa foiblesse, sa complaisance aveugle pour ses lâches favoris, son indolence & sa pusillanimité avoient, pendant vingt ans, accablé l'Angleterre des plus redoutables fléaux. Le peuple, toujours inconstant, fut touché de la mort de ce Prince, auquel il sembloit avoir voué une haine implacable. Il porta la pitié jusqu'à le regarder comme un Saint. Son corps fut mis dans un tombeau superbe, que son fils lui fit ériger dans l'église de Glocester. Les meurtriers furent obligés de prendre la fuite pour se soustraire à l'indignation publique; mais leur crime ne demeura pas impuni. Mautravers mena une vie errante & misérable en Allemagne. Gornai ayant été pris à Marseille, fut mis sur la mer pour être porté à Londres; mais il fut décapité dans le vaisseau même, de peur que ses dépositions n'engageassent le Roi à des recherches inutiles ou embarrassantes.

Guerre contre l'Ecosse. Mariage du jeune Edouard.

Cependant les Ecossois, habiles à profiter des troubles qui désoloient l'Angleterre, & de la minorité d'Edouard, étoient entrés dans le Northumberland, qu'ils ravageoient par le fer & la flamme. Quoiqu'à peine sorti de la foiblesse de l'enfance, Edouard, sensible à cette insulte & le cœur enflammé de cette noble ardeur qui distingue les Héros, assembla promptement une armée, & marcha vers l'Ecosse, résolu de ne rentrer dans ses Etats, qu'après avoir tiré la plus éclatante vengeance de l'invasion qui avoit été faite dans le Northumberland. Accoutumé à la victoire & couvert de lauriers, Robert de Brus n'osa commettre vingt années de succès au hasard d'une bataille; &, soit qu'il pressentît le bonheur que la fortune réservoit au jeune Edouard, soit que las des combats, il désirât terminer ses travaux militaires, il fit proposer la paix, & la conclusion du Traité fut remise après la célébration des noces du Roi avec la Princesse de Hainaut, qui venoit d'arriver en Angleterre. Les fêtes

(1) Burnes. Walsingham. Math. de Westminster.

que ce mariage occaſionna, furent d'autant plus brillantes, que l'Angleterre ni l'Europe n'avoient point encore vu des époux plus accomplis, ni qui réuniſſent à un dégré plus éminent les graces de la figure, les qualités de l'ame & les agrémens de l'eſprit.

Hiſtoire d'Angleterre.

Traité de paix. 1328.

Pendant ces entrefaites, les Commiſſaires Anglois & Ecoſſois ouvrirent leurs conférences à Newcaſtle. Mortimer, qui avoit nommé des gens attachés à lui pour Députés, jugeant que le parti le plus prudent qu'il eût à prendre, étoit de gagner l'amitié des Ecoſſois, afin de pouvoir trouver un aſile dans leur pays, s'il arrivoit qu'on le perſécutât, conclut le Traité à des conditions que Brus n'auroit oſé eſpérer, ſi l'on avoit examiné ſans partialité les points qui faiſoient l'objet de la diſpute. Il fut ſtipulé que le Royaume d'Ecoſſe ſeroit à jamais ſéparé de l'Angleterre par les mêmes limites qui en avoient fait la diviſion ſous le regne d'Alexandre III; que le Roi d'Angleterre, tant pour lui que pour ſes héritiers & ſucceſſeurs, déchargeroit Robert de Brus de toutes les obligations, conventions & accords faits par aucun de ſes prédéceſſeurs, touchant l'aſſujettiſſement de ſon Royaume, & déclareroit nuls & invalides tous actes, chartes & conceſſions qui y auroient rapport; que Robert Brus ſeroit reconnu pour Monarque légitime d'un Royaume indépendant.....; qu'il payeroit trente mille marcs au Roi d'Angleterre, par forme d'indemnité, pour les dommages faits par les Ecoſſois dans leur derniere irruption; que les ſujets des deux Princes ſeroient rétablis dans les poſſeſſions qui leur appartenoient de droit dans l'un ou l'autre Royaume; qu'Edouard emploieroit ſon crédit auprès du Pape pour faire relever le Roi & le Royaume d'Ecoſſe des cenſures qu'ils avoient encourues; enfin qu'il remettroit entre les mains de Robert les attributs de la royauté, ainſi que l'acte original d'hommage par lequel Jean Bailleul & les poſſeſſeurs de francs fiefs d'Ecoſſe avoient reconnu la ſupériorité du Monarque Anglois. Si les Ecoſſois euſſent été les maîtres de Londres, ils n'auroient pu impoſer au Roi d'Angleterre des loix plus dures ni plus humiliantes.

Prétentions d'Edouard à la Couronne de France.

Mais cette mortification ne fut pas le ſeul déſagrément qu'Edouard eſſuya de la part de ſa mere & de Mortimer. Charles le Bel, Roi de France, étant mort ſans enfans mâles, il fut queſtion de ſavoir à qui l'on conféreroit la régence du Royaume, juſqu'à ce que la Reine Jeanne, qui étoit enceinte, fût accouchée. Edouard, neveu de Charles le Bel, & ſon plus proche parent, du chef d'Iſabelle ſa mere, prétendit à cette charge; mais les Grands du Royaume l'adjugerent à Philippe, fils de Charles, Comte de Valois, couſin-germain du feu Roi. La Reine Jeanne étant accouchée, quelque temps après, d'une fille, Edouard repréſenta de nouveau le droit qu'il croyoit avoir à la Couronne de France. En vain la Loi Salique, Loi ſacrée & fondamentale, qui exclut non ſeulement les femmes de la ſucceſſion au Trône, mais qui étend encore cette excluſion ſur les enfans mâles deſcendans des Rois par les femmes; vainement cette Loi renverſoit les prétentions d'Edouard, il ne ceſſa d'inſiſter ſur la proximité du ſang qu'il prétendoit lui aſſurer

Sect. VIII. Histoire d'Angleterre.

le Trône, quand même la disposition de la Loi eût été contre lui. Mais le Parlement d'Angleterre ne jugea point que l'état actuel des affaires permît de soutenir, les armes à la main, des droits d'une telle nature. D'ailleurs la Reine & Mortimer, ne voulant point la guerre, & les Députés du Parlement étant pour la plupart dévoués à leurs volontés, il fut conclu que le bien de l'Etat exigeoit qu'on n'irritât point la France. Edouard, obligé de céder aux dures conditions que cette Assemblée vénale lui prescrivoit, frémit d'indignation. D'un autre côté, Philippe de Valois fut à peine assis sur le trône, qu'il somma le Roi d'Angleterre de venir en personne rendre hommage pour les provinces qu'il possédoit en France. La fierté d'Edouard fut révoltée; mais le même Parlement, qui lui avoit appris à connoître l'humiliation, l'obligea encore de se soumettre. Hors d'état de résister, Edourad vainquit sa répugnance, & alla rendre à Amiens l'hommage, tel que Philippe l'avoit prescrit, après s'être néanmoins réservé, par une protestation anticipée, le droit de revenir sur ses sermens, & de faire valoir, lorsqu'il en seroit temps, la justice de sa cause (1).

Vexations de Mortimer. Son supplice. 1330.

Les vûes d'Isabelle & de Mortimer, en faisant une paix aussi honteuse avec l'Ecosse, & en sacrifiant à la Cour de France la gloire du Sceptre Britannique, étoient de donner des dégoûts à Edouard, d'enchaîner sa valeur, & d'éloigner tout motif, tout prétexte de guerre, dans l'espérance que, manquant d'occupations conformes à son inclination, il croupiroit dans la mollesse, s'abandonneroit aux plaisirs, & laisseroit entre leurs mains les rênes du Gouvernement. Ces moyens réussirent d'abord; mais ce fut ce succès même qui hâta la ruine d'Isabelle & de son amant. En effet, Mortimer abusant insolemment de l'autorité suprême, devint, par sa tyrannie, son orgueil & l'énormité de ses vexations, l'objet de la haine publique. Son faste & sa hauteur révolterent la Noblesse, & souleverent les Grands, qu'il acheva bientôt d'irriter par l'atrocité des supplices dans lesquels il fit périr la plupart d'entre eux. Mais ce monstrueux despotisme touchoit à sa fin. Edouard ne répondit point à la perfide attente d'Isabelle. Touché de la misere de la Nation, de l'oppression du peuple, honteux de l'espece de captivité dans laquelle on le retenoit, il entreprit de régner par lui-même, & de faire cesser les malheurs publics. L'ambition de Mortimer, qui sembloit insulter à la calamité de la Nation, l'offensa, & il le soupçonna d'être, sinon l'auteur, du moins l'une des causes des maux qui accabloient l'Etat. Edouard voulut être instruit, & rien n'est plus facile aux Rois qui veulent s'éclairer. Il apprit bientôt au delà de ce qu'il désiroit de connoître, & il sut non seulement que Mortimer étoit le fléau des Citoyens,

(1) Cette protestation, que tous les Historiens Anglois disent avoir subsisté, a été soustraite des actes de la Tour de Londres, sans doute par respect pour la mémoire d'Edouard III. Quoique nous ayons suivi, en la rapportant, l'opinion plus générale, nous ne pouvons regarder cette protestation que comme un acte dépourvu de toute vraisemblance, & aussi contraire à la bonne foi, qu'il auroit été illusoire. Voyez l'*Histoire de France, par Velly*; & les *Essais sur Paris.*

par

par le poids de ses vexations, mais le plus scélérat des hommes par le genre de mort que, de concert avec Isabelle, il avoit eu la barbarie de faire souffrir à son pere Edouard II. Ces cruels éclaircissemens pénétrerent le Roi de colere & de douleur. Furieux contre Mortimer, il jura la mort du traître; mais la Reine étoit sa complice; & l'idée de l'arrêt qu'il devoit prononcer contre une telle criminelle, déchiroit son ame sensible. Cependant, après bien des combats, il trouva le moyen de satisfaire à la justice, sans offenser la Nature; & ne confiant à personne ses dernieres résolutions, il convoqua un Parlement à Nottingham (1). *Histoire d'Angleterre.*

Isabelle & Mortimer, éloignés de se douter qu'ils entrassent pour quelque chose dans les motifs de cette convocation, s'y rendirent, dans la vûe de présider, comme ils l'avoient fait jusqu'alors, aux délibérations. Mais dès la nuit même de leur arrivée, le Roi, suivi de ses Gardes, entra inopinément dans leur appartement, & les fit arrêter l'un & l'autre. Isabelle fut conduite & renfermée au château de Riding pour le reste de sa vie, qui ne finit que vingt-huit ans après. Mortimer fut traité avec moins de ménagement. Il fut transféré à la tour de Londres, d'où il sortit très-peu de jours après, pour aller expirer au gibet; mort infame, mais trop douce pour un tel scélérat. Comme l'arrêt avoit été prononcé sans qu'on eut fait le procès au coupable (2), ce défaut de formalité fournit dans la suite à son petit-fils un moyen de réclamer contre l'arrêt, & de rentrer dans tous les biens de son aïeul. Edouard III, qui, par ces actes d'autorité, avoit manifesté ses intentions, déclara que sa volonté étoit de gouverner par lui-même; que désirant de rendre, autant qu'il dépendroit de lui, la Nation heureuse, il vouloit que les Magistrats secondassent le dessein où il étoit de faire cesser l'injustice, & de rendre aux Loix, trop long-temps violées, leur premiere vigueur. *Isabelle est enfermée.*

(1) Clauf. 4. Edouard III Knygthon.

(2) M. Smolett dit qu'il se tint à ce sujet un Parlement que le Roi fit assembler à Westminster, au mois de Novembre, où l'on proposa divers chefs d'accusation contre Mortimer & ses complices. On l'accusa entre autres d'avoir semé la division entre la Reine-Mere & son mari; d'avoir dissipé les trésors & les joyaux du Roi, imposé des taxes arbitraires sur les vassaux militaires de la Couronne, pour les dispenser du service pendant la guerre de Guienne, & affecté toute la puissance royale; de s'être emparé de l'administration, ainsi que des terres d'un grand nombre de Barons qu'il avoit chassés du pays; enfin d'avoir fait transférer le dernier Roi de Kenilworth au château de Berkeley, où il avoit été cruellement massacré par ses complices. La convocation d'un Parlement, telle que la représente M. Smolett, & ces divers chefs d'accusations qui y furent portés, semblent contredire ce que nous avançons, que Mortimer fut condamné sans forme de procès. Nous ne nions pas qu'Edouard ait fait assembler le Parlement; nous disons seulement qu'on n'y suivit point les formes ordinaires de la procédure criminelle, & M. Smolett lui-même est de notre avis, puisqu'il ajoute un peu plus bas : » Ces » faits furent trouvés si notoires, que sans entendre de témoins, ni lui permettre » seulement de répondre pour sa défense, le Comte fut déclaré coupable de tra» hison, & condamné à être pendu, mis en quartiers, & avoir les entrailles » arrachées «. *Rot. Parl. 4. Edouard III. T. Smolett. tom. 6, pag. 46.*

SECT. VIII. *Hiſtoire d'Angleterre.*

Toutefois l'importance de ces occupations ne diſtraiſoit point Edouard des grands projets qu'il avoit médités, & qu'il brûloit d'impatience d'exécuter. Il lui tardoit d'autant plus de porter ſes armes en Ecoſſe & en France, qu'il ne ſe ſouvenoit qu'en rougiſſant de honte, du conſentement qu'on l'avoit forcé de donner à l'humiliant traité qui avoit terminé la guerre avec les Ecoſſois, & qu'il regardoit la Couronne de France comme un héritage qu'on lui avoit ravi, & ſur lequel il lui reſtoit toujours des droits. Mais avant que de paſſer en France, il jugea qu'il convenoit de mettre ſes Etats à l'abri de l'invaſion des Ecoſſois, & de venger ſur cette Nation les conditions aviliſſantes qu'elle lui avoit impoſées. Il s'avança d'abord vers les frontieres de ce Royaume, trouva les Ecoſſois en état de défenſe, les attaqua, les battit, & revint à Londres, où il étoit à peine, qu'il reçut la nouvelle d'un nouveau ſoulévement.

Troubles en Ecoſſe.

Un ſcélérat, que la Juſtice pourſuivoit pour ſes violences, fut cauſe de ce nouveau trouble dans la Monarchie Ecoſſoiſe. Obligé d'abandonner ce Royaume, il paſſa en France ; & pour ſe venger de l'Ecoſſe, il alla trouver Edouard de Bailleul, qui vivoit en homme privé dans les terres qu'il avoit héritées du Roi Jean, ſon pere, en Normandie. Ce Prince ſe ſouvenoit à peine qu'il fût né pour autre choſe que pour paſſer doucement ſes jours dans les tranquilles occupations que donne la vie de la campagne à un homme de qualité, qui a pardonné à la Fortune de l'avoir éloigné des affaires publiques. Aux diſcours inſinuans du fugitif, la philoſophie de Bailleul s'évanouit ; l'ambition s'empara de ſon cœur, & lui fit tellement fermer les yeux à toutes les difficultés d'une entrepriſe hardie, qu'il ne penſa plus qu'à s'aller emparer du trône d'Ecoſſe, qui venoit d'être vacant par la mort de Thomas Randolphe, que les Grands avoient élevé à la Régence du Royaume, après la perte de Brus, leur Souverain. Edouard Bailleul n'entra d'abord en Ecoſſe qu'avec une très-petite armée (1), mais ſi à propos & dans une conjoncture ſi favorable, que tout plia devant lui. Alexandre Séton ne laiſſa pas de ramaſſer un petit corps pour combattre Bailleul à la deſcente ; mais il n'eut que la gloire de ſon zele ; il fut défait avec ſa troupe ; & ce premier ſuccès ayant enflé le cœur à celle de ſon adverſaire, elle oſa bientôt livrer bataille à une armée de quarante mille hommes qu'elle rencontra près de Domblain, commandée par Duncan, Comte de Merche, Régent du Royaume, à la place de Randolphe, pour ſervir de conſeil au jeune Roi. Le Général fut tué ſur la place, après avoir perdu la victoire & plus de quatorze mille des ſiens, dont la perte fut ſuivie de celle de beaucoup de places importantes. Un événement ſi inopiné changea tout à coup la face des affaires, & conſterna toute l'Ecoſſe. Bailleul fut ſi bien

(1) Preſque tous les Hiſtoriens veulent qu'Edouard III eut fourni des troupes nombreuſes à Bailleul. Nous ne diſconvenons pas que celui-ci n'eut pris des liaiſons avec le Roi d'Angleterre ; mais il ne paroît pas, d'après les Auteurs les plus accrédités, que ce Prince entrât ſi-tôt ſur la ſcène. Il attendit l'occaſion d'y faire avec plus de dignité le perſonnage qui lui convenoit. Ainſi ce ne put être que ſous main qu'il aſſiſta Bailleul dans ces commencemens.

en profiter, qu'en peu de temps il fut en état, non pas seulement de disputer le Royaume, mais d'en prendre possession par un couronnement solennel. Les serviteurs du jeune Roi ne manquerent ni de fidélité ni de courage en cette rencontre, pour le maintenir sur le trône. Afin de mettre sa personne à couvert des événemens d'une guerre dont le commencement faisoit appréhender l'issue, ils le firent passer en France avec la Reine son épouse, où Philippe de Valois les reçut avec des démonstrations d'amitié capables de leur faire oublier leur pays, s'ils n'y eussent jamais régné (1).

Histoire d'Angleterre.

Succès de Bailleul. 1332.

Quelques Seigneurs du parti du Roi ayant pendant ce temps rassemblé une petite troupe, vinrent inopinément assaillir l'usurpateur. Ils n'avoient que mille chevaux; mais ayant pris le temps de la nuit pour exécuter leur entreprise, ils mirent Bailleul & ses gens dans un si grand désordre, qu'ils tuerent à ses côtés les plus affidés de ses amis, & l'obligerent à se jeter sur un cheval sans selle & sans bride, pour se sauver à la faveur des ténebres. Il gagna à peine Rosbourg, l'une des places qu'il avoit conquises; & il n'y fut pas plus tôt entré, qu'il s'y vit assiégé par le Régent. Il fut attaqué avec vigueur; mais il se défendit avec un courage égal; & sa fortune, qui sembloit l'avoir abandonné, revenant tout d'un coup à lui, il eut le bonheur, dans une sortie où les siens repoussés lâchoient pied, & se retiroient dans leurs murailles, de prendre prisonnier le Régent d'Ecosse; car ce Seigneur, s'étant avancé pour suivre les fuyards jusqu'au delà d'un pont qui étoit entre la ville & son camp, ne s'apperçut pas qu'il n'étoit plus suivi, & tomba ainsi, tout victorieux qu'il étoit, entre les mains de ses ennemis. On apprit presque en même temps que Guillaume de Douglas avoit été défait, blessé & pris par d'autres troupes qui suivoient le parti de Bailleul.

Edouard se déclare en faveur de Bailleul.

Ce fut dans cette conjoncture que le Roi d'Angleterre, qui jusque-là n'avoit favorisé que sous main l'entreprise de l'usurpateur, se déclara ouvertement pour lui. Afin de garder néanmoins quelques mesures de bienséance avec un Prince qui avoit épousé sa sœur, il envoya un Ambassadeur aux Seigneurs de son parti, pour leur redemander Barvick, qu'il disoit lui appartenir depuis la conquête qu'en avoit fait le Roi Edouard I, son grand-pere, & dont Edouard II même, son pere, avoit long-temps joui paisiblement. Quelque affoibli que fût alors le parti du Roi d'Ecosse, les principaux Seigneurs de sa Cour s'assemblerent, & répondirent à l'Ambassadeur avec modération, mais avec fermeté, que Barvick avoit toujours appartenu à l'Ecosse, qu'Edouard I l'avoit usurpé, que Robert Brus l'avoit reconquis, & que le Roi d'Angleterre avoit tout nouvellement renoncé, dans un traité fort solennel, à tout le droit que lui ou ses ancêtres avoient prétendu, non seulement sur cette

(1) Quelques Historiens mettent plus tard ce passage du jeune Roi en France; mais nous avons suivi l'Histoire d'Ecosse dans une chose qu'elle a dû marquer plus exactement que celle d'Angleterre, & qu'elle n'a pas intérêt de déplacer.

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.* place ; mais sur toutes celles du Royaume ; qu'ils n'avoient rien fait depuis ce temps-là qui leur dût attirer les armes d'Angleterre ; qu'ainsi ils prioient l'Ambassadeur de représenter au Roi son maître, qu'il n'étoit ni de sa justice ni de sa gloire de les attaquer dans les conjonctures présentes ; que le Roi étoit son beau-frere, qui, dans la jeunesse où il étoit & dans la persécution qu'il souffroit, avoit droit d'attendre de lui de la protection & du secours, loin d'en être opprimé ; qu'au reste ils pouvoient assurer Edouard qu'ils ne manqueroient à rien pour lui plaire, hors à la fidélité qu'ils devoient à leur Prince. Edouard, qui avoit prévu cette réponse du Conseil d'Ecosse, ne l'avoit pas attendue pour se mettre en campagne.

Edouard assiége Barvick. 1333. Après une marche ennuyeuse au travers d'un pays dépouillé de tout, & dont les habitans avoient transporté leurs meilleurs effets dans des endroits inaccessibles, Edouard arriva devant Barvick, dont il poussa le siége avec une vigueur extraordinaire. Mais les Ecossois, qui se doutoient de la mauvaise volonté du Roi d'Angleterre, avoient muni la place d'une bonne garnison. Alexandre Séton commandoit dans la ville, & le Comte de Dombar dans la forteresse. L'un & l'autre se défendirent si bien, qu'ils soutinrent le siége trois mois durant contre toutes les forces d'Angleterre. Après une résistance si longue, comme il ne paroissoit point de secours, les Gouverneurs s'accorderent avec le Roi, que s'ils n'en recevoient point dans un temps dont ils convinrent avec lui, ils rendroient la place. Parmi les otages qu'ils lui donnerent pour assurance de ce traité, étoient les deux fils de Séton. L'issue de ce traité fut toute autre qu'elle ne parut d'abord devoir l'être. A peine quelques jours s'étoient écoulés, qu'on vit la campagne couverte d'une nombreuse armée d'Ecossois, qui venoit au secours de la place, sous la conduite du Comte de Douglas (1). Les assiégés ne douterent pas de leur délivrance, à la vue de ces troupes, dont la contenance & l'ardeur sembloient répondre de la victoire. La joie qu'inspiroit cette espérance paroissoit peinte sur le visage des habitans & des soldats ; mais elle fut de courte durée. Aussi tôt qu'Edouard vit approcher l'armée ennemie, il fit sommer la place de se rendre, sans avoir égard que le temps dont on étoit convenu n'étoit pas expiré ; & sur le refus qu'on en fit, le cruel Edouard ordonna que les deux fils de Séton fussent pendus devant les murs, à la vue de leur pere. Les Historiens Ecossois racontent que la mere de ces deux enfans sut affermir le courage de son mari par tout ce qu'auroit pu dire en sa place une Héroïne née dans le temps des plus pures vertus romaines, & que l'ayant déterminé à sacrifier à sa Patrie, à son Roi, à la gloire de son nom, des enfans dont la destinée ne pouvoit être plus heureuse que par une si belle mort, elle eut l'adresse de l'emmener ailleurs, pendant que sur son dernier refus on fit cette barbare exécution.

Reddition de Barvick. Quoi qu'il en soit, la nouvelle armée Ecossoise ayant imprudemment livré la bataille à Edouard qui s'étoit retranché sur une éminence, le

(1) Rymer. Buchanan.

Histoire d'Angleterre.

Monarque Anglois les eut bientôt mis en déroute ; le carnage fut grand, & les assiégés ne virent pour eux d'autre ressource que de se rendre à discrétion. Avec Barvick les Ecossois perdirent presque toutes leurs places ; aucun Seigneur du parti de Brus n'osa tenir la campagne, & on eut toutes les peines du monde à sauver l'héritier présomptif de la Couronne, des mains de ceux qui le cherchoient. Ainsi Bailleul fut Roi d'Ecosse, sans que presque personne s'y opposât plus. Edouard reçut de ce nouveau Monarque tous les hommages qu'il en exigea (1) ; & lui ayant laissé des troupes suffisantes pour réduire le peu de places qui ne l'avoient pas encore reconnu, il se retira en Angleterre, d'où quelques démêlés survenus entre les Anglois qu'il avoit laissé en Ecosse, l'ayant rappelé quelque temps après, il mit les choses dans un état à ne plus rien appréhender des partisans de Brus : & pour s'assurer même contre les tentations que Bailleul eût pu avoir de secouer le joug, il l'emmena à Londres avec lui, & établit pour Régent en Ecosse, David Cumin, Comte d'Athol, qu'il jugeoit plus irréconciliable avec les partisans de Brus, que Bailleul même.

Edouard recherche l'alliance des Puissances Etrangeres.

1336.

Ce fut ainsi qu'essayant ses forces, Edouard prépara ses soldats à une plus brillante expédition ; car, encouragé par la gloire de ses premiers succès, il ne se proposa rien moins que de porter ses armes victorieuses dans le sein de la France, qu'il se flattoit de conquérir, soit en haine des victoires que la France avoit remportées sur son trisaïeul, soit pour tirer vengeance de l'Arrêt par lequel les Pairs avoient déclaré nulles ses prétentions à la Couronne. Afin de ne donner rien au hasard, ou, pour mieux dire, afin qu'il ne lui restât aucune sorte d'inquiétude sur le succès, il se ligua avec l'Empereur Louis de Baviere, & s'assura du secours des Flamands. Alors il ne balança plus à dire hautement que la Couronne de France lui ayant été ravie, il vouloit la reprendre ; & pour donner une apparence de légitimité à ses vûes, il ajouta des fleurs de lis à ses armes, qu'il orna de cette devise à laquelle ses successeurs n'ont plus renoncé : *Dieu & mon Droit*. Ensuite il ne fit plus aucune difficulté de s'arroger dans tous les actes le titre de *Roi de France* (2). Le début

Il prend le titre de Roi de France.

(1) Hemingford. Dugdale.

(2) Voici à quelle occasion on raconte qu'Edouard crut devoir prendre ce titre. Un nommé Jacques d'Artevelle, Brasseur à Gand, homme d'un génie au dessus de son état, & si riche, qu'il entretenoit une garde de quatre-vingts soldats autour de sa personne, avoit acquis un grand crédit en Flandres, dont il avoit soulevé les villes principales. Leur Comte s'étoit retiré en France, & Philippe lui avoit promis de le rétablir. La crainte d'être opprimés par les François, porta donc les Flamands & leur Chef à s'unir avec Edouard, à qui la Flandre offroit un grand avantage, en ce qu'il pouvoit y assembler son armée, & s'ouvrir de ce côté une entrée dans la France. Un intérêt commun eut bientôt conclu cette alliance ; mais un scrupule pensa tout renverser. Les Flamands avoient fait serment de ne point porter les armes contre le Roi de France ; & ils s'étoient même soumis à remettre deux millions de florins à la Chambre Apostolique, s'ils violoient leur promesse. Artevelle se servit d'un expédient propre à lever le scrupule, en

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

d'Edouard en Flandres fut peu brillant, soit que les occasions lui manquassent, soit que ses forces ne fussent point encore assez considérables. Mais dès la seconde année, il se signala par une victoire éclatante qu'il remporta sur mer, & où il combattit en Héros sur son vaisseau. La perte de la flotte Françoise fut immense; mais Edouard ne retira point de la victoire tous les avantages qu'elle paroissoit lui promettre. Il forma le siége de quelques places dont il ne put se rendre maître; & les Alliés, gagnés par le Roi de France, abandonnerent le vainqueur, qui, mal secondé par les Flamands, se vit contraint de consentir à une treve de dix mois.

Les Seigneurs Ecossois tâchent de nouveau de secouer le joug des Anglois. 1341.

Quelque chagrin que cette interruption causât à Edouard, il ne tarda point à se féliciter de l'avoir obtenue, puisqu'il étoit encore en France lorsqu'il apprit que les Ecossois, profitant de son absence, s'étoient soulevés de nouveau. En effet, le jeune Robert Stuard, celui qui dans la suite mit la Couronne d'Ecosse dans sa Maison, n'avoit pas plus tôt été en âge de porter les armes, qu'étant sorti d'une forteresse où les amis de sa famille l'avoient caché, il déclara la guerre aux Anglois. Ses partisans, sortis également de leurs retraites, avoient taillé en pieces l'armée de David Cumin, & fait de si grands progrès, qu'il ne restoit plus aux Anglois & aux Ecossois du parti de Bailleul, qu'un très-petit nombre de places (1). Le Roi d'Angleterre irrité, jura la ruine entiere de l'Ecosse. La diligence dont il usa, parut admirable, mais elle lui fut inutile. En peu de temps il mit sur pied une grosse armée, à la tête de laquelle il marcha à grandes journées vers Sterling, que les Ecossois assiégeoient; mais à peine fut-il à Barvick, qu'il apprit que la place étoit prise, & qu'il y arriveroit trop tard. La saison étoit avancée; les vivres manquoient à l'armée Angloise, une horrible tempête ayant dispersé les vaisseaux qui en portoient: en sorte qu'Edouard fut contraint d'en demeurer-là pour cette fois. Les Seigneurs Ecossois, auxquels il paroissoit toujours à craindre, s'étant servi d'une conjoncture qui sembloit assez favorable pour lui faire des propositions, traiterent avec lui d'une treve, à la fin de laquelle, si leur Roi ne revenoit point en Ecosse dans un temps dont ils convinrent, ils consentoient à reprendre le joug. Il y a apparence que ces Seigneurs ne croyoient pas beaucoup risquer en prenant cet engagement, & qu'ils étoient bien assurés que leur Roi David, qui étoit encore en France, & qui déjà commençoit à donner des preuves de sa valeur, ne manqueroit ni à sa Patrie ni à lui-même en cette occasion. En effet, on

engageant Edouard à prendre le titre de *Roi de France*. Le Roi d'Angleterre trouva d'abord cet expédient puéril; mais son Conseil, après y avoir mûrement réfléchi, approuva ce moyen de faire entrer les Flamands dans la ligue. » On voit qu'E-» douard, dit M. de Saint-Foix dans ses *Essais sur Paris*, auroit pris de même le » titre de Messie, s'il avoit eu besoin des Juifs «. *Voyez Froissart, Rymer, Th. Smolett, Hist. d'Angleterre, tome VI, page 97.*

(1) Buchanan. Knygthon.

le vit bientôt paroître en Ecosse, lorsqu'il eut reçu la nouvelle de ce traité. Il mit tant de diligence dans son voyage & dans les préparatifs qu'il fit pour attaquer l'ennemi, qu'Edouard, qu'il étoit assez difficile de surprendre, même de prévenir, le fut néanmoins en cette occasion. David ayant en très-peu de temps composé une très-grosse armée, partie de ses sujets, partie des troupes qui lui étoient venues de Suede, de Norwege & de Danemarck, entra dans le Northumberland qu'il désola entiérement. Il assiégea Neucastel-sur-Thynne, qu'il ne prit pas, à la vérité; mais il s'en récompensa par la prise de Durham, qu'il emporta d'assaut, & où, après avoir fait passer au fil de l'epée jusqu'aux femmes & aux enfans, il abandonna au pillage tout ce que le soldat put enlever. Chargé d'un si riche butin, il alla camper près d'un château du Comte de Salisbury, où étoit la Comtesse sa femme. Cette Dame, une des plus belles de l'Angleterre, commandoit dans la place en l'absence de son mari, qui étoit prisonnier à Londres. Prévoyant qu'elle ne pourroit soutenir long-temps les efforts d'une armée aussi nombreuse, elle envoya demander du secours à Edouard, qui, ayant marché à grandes journées, obligea les Ecossois à lever le siége. Ce fut en cette occasion qu'Edouard conçut pour la Comtesse de Salisbury cette passion éclatante qui a donné tant de part à cette vertueuse femme dans l'Histoire de ce Héros. Il n'eut pas vu la Comtesse, qu'il l'aima; & persuadé qu'un Roi n'a pas tant de chemin à faire qu'un autre pour parvenir à être aimé, il s'expliqua sans beaucoup de détour. Mais quelque présomption que lui inspirât son mérite personnel & l'éclat de son diadême, le discours que lui tint la Comtesse pour répondre à sa déclaration, lui découvrit un fond de vertu & un attachement à son devoir, qui, dès le premier entretien, le firent désespérer de pouvoir la séduire. Ce fut en son honneur qu'il institua, quelques années après, l'Ordre de la Jarretiere (1). Ces mots, *Honni soit qui mal y pense*, lesquels en font comme la devise, & qu'on dit qu'Edouard proféra en relevant la jarretiere de cette femme, qui s'étoit dénouée en dansant, auroient persuadé la Postérité de la sagesse de ce Prince, si son histoire avoit supprimé d'autres exemples de sa foiblesse.

Histoire d'Angleterre.

Edouard se prend de passion pour la belle Salisbury. Institution de l'Ordre de la Jarretiere.

Quoi qu'il en soit, Edouard n'ayant pu fléchir la Comtesse de Salis-

Treve de deux ans avec l'Ecosse.

1342.

(1) Quelques Historiens prétendent qu'Edouard ne fit que rétablir cet Ordre, institué long-temps avant lui par Richard I. » Lorsque Richard eut conquis l'isle » de Chypre, disent-ils, & mis le siége devant la ville d'Acre, tenue par les » Turcs & les Agaréniens, s'ennuyant de ce qu'ils résistoient si long-temps aux » efforts de ses armes; enfin illuminé du Saint-Esprit, à l'intercession & priere de » Saint George, comme l'on crut alors, il lui vint en l'ame d'agencer des attaches » de cuir, telles qu'il les avoit, aux jambes de certains Seigneurs & Gentilshommes » d'élite, à ce que se ressouvenant de la gloire qu'ils s'acquéroient en vainquant » leurs ennemis, ils fussent d'autant plus encouragés par cette marque à faire » paroître les effets de leur vaillance; ce qu'il fit à l'exemple & imitation des » Romains, chez qui la diversité de ces couronnes, dont les soldats étoient » honorés pour diverses causes, excitoient un chacun à mettre bas toute crainte «. Voyez *Rem.* sur les *Act. du regne d'Edouard III.*

Sect. VIII. Histoire d'Angleterre.

bury, alla chercher les Ecossois ; mais ils s'étoient si bien retranchés dans leurs forêts, qu'il désespéra de les y forcer. Il ramena son armée à Barvick, où un événement nouveau lui donnant une nouvelle occasion de pousser ses prétentions sur la France, il consentit à faire avec l'Ecosse une treve de deux ans, laquelle fut ensuite prolongée pour deux autres années, par la médiation de la Cour de Rome.

Edouard porte la guerre en France ; ses victoires.

Edouard mit à profit cet intervalle pour se livrer tout entier à la combinaison des moyens & des préparatifs les plus propres à lui faciliter la route au trône des François. On sait quels furent en Guienne les progrès & les héroïques exploits du Prince Noir, son fils aîné, qui s'illustra sous ce nom, qu'il prit à cause de la couleur de ses armes. On sait aussi quels lauriers Edouard, après sa descente en Normandie, alla cueillir dans la plaine de Crecy en Picardie. Les circonstances de cette célebre journée sont trop connues, pour que nous jugions nécessaire de les rapporter ici. Nous nous contenterons de dire, d'après les récits unanimes des Historiens de France & d'Angleterre, que, si la valeur d'Edouard fixa la victoire sous ses drapeaux, Philippe, Roi de France, ne combattit pas moins avec tout le courage & toute l'intrépidité d'un Héros ; qu'il ne quitta le champ de bataille que lorsque, couvert de blessures, il fut obligé de souffrir qu'on le transportât. Sa retraite abattit le courage des François qui, se dispersant, laisserent à leurs ennemis le sol couvert de morts & de blessés, une prodigieuse
1344 & suiv. quantité de prisonniers, & un butin immense. Ce ne fut donc ni la supériorité décidée des Anglois, ni l'indiscipline & la légéreté des François, ni même quatre pieces de canon qui parurent en cette occasion pour la premiere fois en Europe, qui assurerent aux Anglois le gain de la bataille, mais la sensibilité seule des soldats de Philippe, qui le crurent mort, & qui, dès cet instant, sentirent leur valeur enchaînée & leur courage s'éteindre. Toutefois, quelque complette que fût cette victoire, Edouard III, trop sage pour se flatter qu'elle lui assuroit la conquête du Royaume, ne crut pas devoir s'engager trop avant dans la France. Il connoissoit la fidélité des François pour leur Roi, & les ressources que leur fourniroit la chaleur de leur zele. Aussi ne s'occupa-t-il que des moyens de s'assurer d'une place importante, voisine de l'Angleterre, & où pussent parvenir, sans être interceptés, les secours qu'il tiroit de ses
Siége de Calais. Etats. Ce fut dans cette vûe qu'il résolut de faire le siége de Calais ; mais la situation de cette place étoit telle, qu'Edouard seul pouvoit espérer de s'en rendre maitre. Cette ville, opulente par son commerce florissant, renfermoit un nombre très-considérable d'habitans tous aguerris, pleins de valeur, & soutenus par une forte garnison. Cet obstacle, au lieu de déconcerter Edouard, ne fit que l'affermir dans sa résolution. Il fit investir la ville ; & sans presser le siége par des attaques vives & meurtrieres, il se contenta de la bloquer exactement par terre & par mer. La valeur des habitans de Calais ne put rien contre ce genre d'attaque, & malgré les efforts de Philippe, qui tenta inutilement tous les

les moyens possibles d'écarter l'ennemi, cette ville, après onze mois de siége, fut réduite, par la plus épouvantable famine, à se rendre aux Anglois. Il est vrai, qu'irrité d'une aussi longue résistance, Edouard ne consentit à faire grace aux habitans de Calais, qu'à condition que six des principaux lui seroient remis, & qu'il assouviroit sur eux sa vengeance, après qu'ils se seroient présentés devant lui, nue tête, la corde au cou, & les clefs de la ville en leurs mains.

Lorsque l'Officier député par Edouard vint annoncer aux assiégés les dernieres volontés du vainqueur, le Gouverneur le pria de rester, afin d'assister à la déclaration qu'il alloit faire de ces dernieres intentions devant le peuple. Tous les habitans, assemblés sur la place, attendoient la réponse d'Edouard, avec cette inquiétude que donnent la crainte de la mort & l'espérance de la vie. Dès que l'ordre eut été publié, un morne silence annonça l'anéantissement de tous les cœurs. Ils se regardoient en frissonnant, cherchant avec effroi ces six victimes du salut public qu'ils désespéroient de rencontrer. Ce long silence fut interrompu par des cris entrecoupés de sanglots, de gémissemens & de pleurs. L'Officier Anglois, témoin d'un spectacle si touchant, ne put retenir ses larmes. Cependant le peu de temps accordé s'écouloit : il falloit se décider. Eustache de Saint-Pierre se leva courageusement au milieu de cette foule de Citoyens désolés, & déclara hautement qu'il étoit prêt à s'aller rendre au vainqueur (1). A peine eut-il cessé de parler, que tous ses concitoyens, émus de la plus vive reconnoissance, se prosternerent à ses pieds, en les arrosant de leurs larmes. Quel empire la vertu n'exerce-t-elle pas sur les esprits ? Jean d'Aire, imitant le courage héroïque de son cousin, voulut partager l'honneur de mourir pour la Patrie, & vint se ranger auprès de lui. Jacques & Pierre Vissant, freres & parens de ces généreux Citoyens, se dévouerent également avec deux autres dont l'Histoire n'a pas conservé le nom. Le Gouverneur qui, appesanti par l'âge & les infirmités, pouvoit à peine se soutenir, monta à cheval, & les conduisit jusqu'à la porte de la ville. Là, il les remit entre les mains de l'Officier Anglois, en le priant d'intercéder pour eux auprès de son Roi. Ils parurent devant Edouard, & lui présenterent les clefs de la ville. Leur magnanimité inspira de l'admiration & de la pitié aux Seigneurs Anglois qui environnoient le Roi. Ce Prince resta seul inflexible. Il jeta sur eux un regard sévere, & ordonna qu'on les conduisît au supplice. Le Prince de Galles se jeta en vain à ses pieds & s'efforça de le fléchir : il fut inexorable. Ces illustres infortunés alloient perdre la vie, & Edouard la gloire de ses conquêtes, si son épouse n'eût fait un dernier effort pour l'appaiser, le conjurant, par les motifs les plus puissans de l'honneur, de l'humanité & de la Religion, de ne pas souiller sa victoire. Enfin Edouard ne pouvant tenir contre de si puissantes sollicitations, se laissa fléchir, & lui accorda le pardon de ces infortunés, dont leur générosité les rendoit bien dignes. La ville de Calais ayant été ainsi réduite,

(1) Villaret, Histoire de France, Tome VIII, pag. 468.

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

Edouard en chassa tous les habitans, la peupla d'Anglois, & y établit un entrepôt de marchandises, qui devint extrêmement avantageux à ses sujets (1).

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que les Citoyens de cette ville n'eurent pas lieu de vanter la générosité d'Edouard, qui sembla les persécuter à cause de leur courage & de leur persévérance dans la défense de leur pays. Malgré la dureté de ce siecle, leur conduite méritoit & auroit dû obtenir la faveur du conquérant.

Expéditions du Prince Noir. La peste ravage l'Europe.

Pendant que le Roi d'Angleterre triomphoit à Calais, le Prince Noir, son fils, faisoit de rapides progrès en Poitou, en Saintonge, & la flotte Angloise battoit celle des François & dispersoit ses vaisseaux, de maniere que les côtes de ce Royaume étoient presque par-tout sans défense.

1349.

Cependant les ravages que le plus cruel des fléaux faisoit alors en Europe, se firent également sentir aux deux Nations ennemies, qui, épuisées d'hommes, furent contraintes de suspendre, par une treve, le cours de leurs hostilités (2). Mais les ravages de la peste ni ceux de la famine n'empêcherent point Edouard de rentrer en Angleterre avec toute la pompe & l'éclat d'un conquérant. Il est vrai que le riche butin, dont les soldats étoient chargés, faisoit en quelque sorte oublier aux Anglois la misere sous laquelle ils gémissoient. Toutefois les François, inconsolables de la perte de Calais, crurent pouvoir, malgré la treve, enlever cette place aux Anglois, & ils se persuaderent que ce ne seroit point violer la foi du traité, que de rentrer dans cette ville par trahison, & sans recourir à la force des armes. Mais cet expédient, que l'ignorance des temps autorisoit peut-être, & qui n'en étoit pas moins un acte de mauvaise foi, n'eut point le succès qu'on en avoit espéré. Le Gouverneur de Calais, gagné par Philippe, avoit promis de livrer cette ville pour 20,000 livres. Edouard, instruit du complot, part de Londres, & se rend à Calais avec le Prince de Galles, accompagné de huit cents hommes d'armes. Le lendemain, qui étoit le jour auquel le Gouverneur avoit promis de livrer la ville, il tombe sur les François au moment où ils croyoient qu'on venoit leur ouvrir les portes; il les charge, les bat, les disperse, & la plupart périssent, les uns en combattant, les autres en cherchant à se sauver. Eustache de Ribaumont se distingua par sa valeur dans une espece de combat singulier qu'il livra contre Edouard qui,

(1) Rymer.

(2) Dans le Royaume de Catay en Asie, on vit, dit-on, pendant quelques heures, dans le ciel un globe de différentes couleurs. En tombant sur la terre, il s'ouvrit & répandit une puanteur dont la malignité sema dans l'instant la mort dans tout le pays. Cette vapeur, en remontant & se conduisant dans l'air, retomboit en insectes venimeux. L'horrible peste dont elle renfermoit le germe, après avoir ravagé l'Asie & l'Afrique, dépeupla l'Europe des deux tiers de ses habitans en moins de dix-huit mois. Ce terrible fléau se fit principalement sentir en Angleterre. A Londres, dans une seule année, on enterra plus de cinquante mille personnes dans le seul cimetiere des Moines de Citeaux. *Anecdotes Angloises, page 227.*

montrant en cette occasion une bravoure plus convenable à un aventurier qu'à un grand Roi, prouva qu'il étoit aussi déterminé Soldat que sage Capitaine. Ribaumont fit tomber deux fois le Monarque Anglois sur ses genoux ; mais malgré toute sa résistance, il fut vaincu & fait prisonnier. Edouard ne put s'empêcher de louer le courage de Ribaumont. Il le combla de présens, & lui rendit généreusement la liberté.

Histoire d'Angleterre.

Edouard bat les Espagnols sur mer. 1350.

Après avoir pris les plus sages mesures contre de nouvelles tentatives de ce genre, Edouard revint à Londres, d'où il sortit bientôt pour la plus glorieuse des expéditions, pour nettoyer la mer des Corsaires Espagnols qui l'infestoient, & ruinoient le commerce Britannique. Le Roi d'Angleterre ne fit, pour ainsi dire, que se montrer à la tête de sa flotte : les pirates furent dispersés ; il en prit un grand nombre, & rendit aux peuples de l'Europe la liberté de la navigation. Les Espagnols, humiliés par cette défaite, & harassés par leurs voisins, demanderent une treve de vingt ans, qui leur fut accordée pour l'avantage du commerce (1).

Nouvelle guerre en France & en Ecosse.

Ce fut pendant cette rapide expédition que Philippe de Valois étant mort, & Jean lui ayant succédé, la treve prit fin, & la guerre se ralluma entre l'Angleterre & la France. Edouard porta ses armes dans l'Artois & le Boulonois qu'il ravagea, tandis que son fils remplissoit le Languedoc de sang & de carnage. Heureusement pour la France, les Ecossois, toujours prêts à mériter de nouveaux châtimens, se souleverent & se jeterent en Angleterre, prirent Barvick, & menacerent de porter le fer & la flamme dans toutes les provinces voisines. Edouard, au premier bruit de ce soulévement, quitta brusquement la France, parut devant les Ecossois, reprit Barvick, accabla, ravagea l'Ecosse, massacra les troupes qui oserent lui résister, soumit la Nation, & contraignit Bailleul, son Roi, à lui résigner sa couronne. Mais tandis qu'il brisoit le sceptre des Ecossois, son fils, digne émule d'un tel pere, répandoit la désolation dans toutes les provinces de France, ébranloit le trône des Valois, & parcouroit le Royaume, plutôt en Souverain à qui tout est soumis, qu'en conquérant que mille obstacles arrêtent dans sa course. Le Roi de France, qui craignoit de hasarder ses troupes, les rassembloit & les réunissoit toutes autour de lui, en attendant que des circonstances heureuses lui permissent de les employer à propos. Il crut que la fortune lui présentoit enfin une occasion favorable, lorsqu'il vit les Anglois & Edouard lui-même avec son fils engagés dans le centre du Royaume, laissant derriere eux de profondes rivieres & des places très-fortes qu'ils n'avoient pu emporter, ou dont ils n'avoient pas voulu former le siége. Ce fut alors que Jean, à la tête d'une armée de six mille hommes, marcha contre les ennemis qu'il rencontra près de Poitiers dans le poste le moins avantageux. Edouard, étonné de la célérité des François, & beaucoup plus embarrassé par la mauvaise position de son camp, chercha à éviter une action décisive, & fit faire au Roi Jean des propositions de paix.

Bataille de Poitiers. Le Roi Jean est fait prisonnier. 1356.

(1) Ayesbury. Walsingham. Rymer.

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

Mais Jean ne doutant point de la victoire, rejeta les offres d'Edouard, & répondit fièrement qu'il ne consentiroit à lui donner la paix, qu'à condition qu'il se rendroit à discrétion lui & cent Chevaliers. Edouard & les Anglois frémirent d'indignation; & aimant mieux périr glorieusement que de se couvrir d'infamie, en acceptant des conditions aussi humiliantes, ils ne songerent plus qu'à combattre. Aussi impatient qu'eux, Jean livra la bataille & elle ressembla, à quelques circonstances près, à celle de Crecy. Les François combattirent sans ordre, & ils furent écrasés par une armée cinq fois moindre que la leur. Cinq mille François resterent morts sur le champ de bataille, & il y en eut quinze mille de blessés & quinze mille prisonniers, au nombre desquels étoient Jean & Philippe le dernier de ses fils.

Le Roi Jean recouvre sa liberté par le traité de Bretigny. 1360.

Si quelque chose eût pu faire oublier au Roi de France le malheur de sa captivité, c'eût été la modération & la conduite généreuse de son vainqueur, qui l'accueillit avec la plus haute distinction, & qui ne manqua ni aux égards ni au respect qu'un vassal doit à son Souverain. Mais ces honneurs ne pouvoient dédommager le Roi Jean de sa liberté, que les Anglois mettoient à un prix excessif, & qu'il fut obligé d'acheter aux dépens de la Guienne, de la Gascogne, de la Saintonge, du Limosin, du Périgord, du Romagne, du Quercy, de l'Angoumois, du Poitou, du Pays d'Aunis, du Boulonois, de Ponthieu, des Comtés de Montreuil, de Guisnes & de la ville de Calais, avec transport au Roi d'Angleterre de tout hommage, honneur, obéissance, &c. transport qui, à la vérité, n'étoit que conditionnel, Jean étant convenu que le Roi d'Angleterre ne jouiroit de cette souveraineté que lorsqu'il auroit envoyé à Bruges, à un jour fixé, des lettres de renonciation à la couronne de France; lettres qui n'ayant point été envoyées, firent que la souveraineté resta au Roi Jean & à Charles V son fils (1). Le Roi de France fut encore obligé de se soumettre au payement d'une rançon de trois millions d'écus d'or.

La forteresse se range du côté des François. Heureux succès de leurs armes. 1364 & suiv.

Edouard, couvert de gloire, sembloit avoir fixé l'inconstance de la fortune; & le traité de Bretigny (2), dont il ne supposoit pas que les

(1) Froissard, Mezerai, Barnes, Stowe.

(2) Au moment où Edouard, qui avoit refusé opiniâtrément toutes les offres qu'on lui faisoit pour la paix, étoit occupé à ravager la Beauce, le ciel se couvrit de nuages épais: un orage furieux vint fondre sur son camp, & en moins d'un quart d'heure, il fut inondé. Les torrens formés tout à coup par la pluie entrainent les tentes & les bagages; le vent déracine les arbres les plus gros; la foudre tombe en éclats, & les éclairs fendent la nue une grêle d'une grosseur prodigieuse tue les hommes & les chevaux. Edouard, touché d'un sentiment de Religion, se tourne vers l'église de Chartres, dont on appercevoit les clochers, & fait vœu de consentir à la paix, s'il peut échapper à ce danger. Aussi-tôt, disent les Historiens de ce temps-là, l'orage cesse, & le ciel reprend sa sérénité.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer les articles qu'on lit à la tête de ce traité si fameux. Il commence ainsi: » Comme par les guerres sont » souvent advenues batailles mortelles, occisions de gens, périls des ames, dé-

clauses pussent être éludées, paroissoit devoir le mettre à l'abri de tout événement contraire à ses intérêts. Il se reposoit sur la foi des sermens du Roi Jean & de Charles V, qui toutefois ne songeoient à rien moins qu'à remplir les conditions qu'ils avoient été forcés d'accepter. Ils ne s'occupoient que des moyens de recommencer la guerre, de faire des magasins d'armes & de munitions, de lever des soldats & d'équiper des flottes. A peine ces préparatifs étoient achevés, que le Prince de Galles, refusant de venir rendre compte à Charles V (1) de sa conduite dans la province d'Aquitaine, fournit l'occasion que le Roi de France désiroit avec tant d'ardeur. La fortune, depuis si long-temps contraire aux François, cessa de les persécuter, & la victoire abandonna les armes d'Edouard, qui, accablé par l'âge, & ne pouvant lui-même défendre ses conquêtes, envoya contre les François ses meilleurs Généraux, qui furent constamment battus. Les disgraces du Roi d'Angleterre allerent toujours en croissant. Ses armées battues sur terre, il lui restoit une ressource dans ses forces maritimes; mais ses flottes furent encore plus malheureuses. Il voulut en vain secourir la Rochelle assiégée par les François: cette ville tomba en leur puissance, après un combat naval de deux jours; combat funeste qui ruina la flotte Angloise, & qui fut suivi de la perte du Limosin, du Rouergue, du Poitou & de la Saintonge, que du Guesclin reprit sur les Anglois en une seule campagne. Cette guerre, si fatale à la gloire d'Edouard, se soutint, & toujours à l'avantage des François. Elle ne fut suspendue qu'en 1376, par une treve qui fut ensuite prolongée pour trois ans. Les principaux articles furent que pendant tout le temps de la treve, il y auroit communication libre entre les deux Nations; que les prisonniers seroient rendus de part & d'autre; qu'il ne seroit point élevé de nouveaux forts par aucun des deux partis, mais qu'ils s'aideroient mutuellement à réprimer les vols, les meurtres & les autres violences; que Henri, Roi de Castille, & Jean de Monfort, Duc de Bretagne,

Histoire d'Angleterre.

» florations de pucelles & de vierges, déshonestations de femmes mariées & de » veuves, &c. «

(1) Le Roi Jean étoit mort le 8 d'Avril 1364, à Londres, où, contre le sentiment de son fils & de tout son Conseil, il avoit voulu retourner peu de temps après sa délivrance. On n'est pas d'accord sur les motifs qui l'engagerent à un voyage si contraire à toutes les regles de la politique. Nous regardons comme une fable inventée par des esprits romanesques, ce que quelques Historiens ont écrit, qu'il aimoit la Comtesse de Salisbury. Cette Dame étoit alors dans un âge à ne point donner d'amour. Le vœu que Jean avoit fait entre les mains du Pape Urbain V, de passer en personne dans les saints lieux, nous semble trop avéré, pour nous laisser penser autre chose de son retour en Angleterre, sinon que diverses contraventions qui se faisoient de part & d'autre au traité de Bretigny, rendant déjà la paix chancelante, il voulut l'aller affermir, peut-être même inviter Edouard à prendre la croix avec lui. La mort qui le surprit, rendit ses pieux desseins inutiles, autant qu'ils étoient à contre-temps, & donna lieu à son successeur d'en former de plus politiques & de plus convenables à l'état où se trouvoit la Monarchie Françoise.

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

seroient compris dans cette treve; que les hostilités cesseroient en Bretagne; que les troupes d'Edouard sortiroient incessamment de cette province; enfin que les deux Rois enverroient, le plus tôt possible, des Plénipotentiaires à Bruges, afin de convenir des articles d'une paix solide (1).

Foiblesse d'Edouard. Son amour & ses prodigalités pour Alix Pierce.

Si cette treve obscurcissoit la gloire d'Edouard, la foiblesse de sa conduite obscurcit encore davantage sa réputation. Philippine de Hainaut, son épouse, qui avoit fixé pendant quarante années ses vœux, étoit morte, & il s'étoit livré à une passion aveugle & violente pour Alix Pierce, jeune & belle personne, mais fausse, intéressée, & de la plus insatiable avidité (2). Son vieux amant, enivré de sa conquête, s'efforçoit de réparer, par les plus folles profusions, les désagrémens de son âge. Ses trésors ne suffirent point; il lui donna les fonds destinés à soutenir la guerre contre la France, & des sommes énormes consacrées au payement des dettes publiques. L'excès de ces dissipations excita des murmures. Les deux Chambres réunies, après de vives représentations, demanderent que le Roi augmentât son Conseil de dix ou douze des principaux Prélats & Seigneurs, & qu'aucune affaire ne pût être terminée sans le concours & l'avis au moins de quatre d'entre eux. Ces représentations eussent pu produire les plus grands troubles, si un événement inopiné n'eût occupé tous les esprits. Ce triste événement fut la mort du Prince de Galles, qui répandit une profonde consternation dans le Royaume; & en effet, jamais Prince n'avoit mérité comme lui la confiance & le respect de la Nation (3). Il fut également respecté des Puissances Etrangeres & du Roi de France, qui fit faire pour lui un service solennel dans la cathédrale de Paris.

Mort d'Edouard. 1377.

Edouard ne survécut que peu de temps à ce malheur. Son tempérament avoit été épuisé par les fatigues de sa jeunesse & par les excès auxquels il s'étoit livré dans les bras de sa favorite; ce qui lui fit ressentir les infirmités de la vieillesse avant le temps ordinaire. Lorsque la maladie dont il mourut fut parvenue au point de ne laisser aucune espérance, tous ceux qui lui paroissoient attachés l'abandonnerent comme un homme qui n'étoit plus en état de reconnoître leurs services. L'ingrate Alix, qu'il avoit comblé de bienfaits, eut l'inhumanité de le dépouiller d'une bague de grand prix qu'il avoit au doigt, de s'enfuir, & de le laisser sans un seul domestique pour lui fermer les yeux, & rendre les derniers de-

(1) Rymer.

(2) Elle avoit été long-temps au service de la Reine, & avoit épousé Guillaume de Windsor, alors Lieutenant d'Irlande. *T. Smolett. Tom. VI, pag. 391.*

(3) Ce Prince mourut d'hydropisie au palais de Westminster, dans la quarante-sixieme année de son âge. Il fut enterré dans la cathédrale de Cantorbéry. Il eut deux fils légitimes, Edouard qui mourut dans l'enfance, & Richard, né à Bordeaux, qui succéda à son grand-pere sur le trône d'Angleterre. On dit qu'il eut aussi un fils naturel, nommé Sir Roger de Clarendon. *Walsingham. Thorn. Froissart.*

voirs à son corps expirant. Dans cette situation déplorable, privé de tout secours & de toute consolation, le grand Edouard étoit près de rendre les derniers soupirs, lorsqu'un Prêtre, moins barbare que le reste de ses domestiques, approcha de son lit, & trouvant qu'il respiroit encore, tâcha de lui donner quelque consolation. Edouard avoit conservé toute sa connoissance; mais quelles devoient être alors ses réflexions de se voir ainsi abandonné dans les derniers momens de sa vie? Il fut cependant encore en état d'exprimer de grands sentimens de douleur & de contrition sur les égaremens de sa conduite (1).

Histoire d'Angleterre.

Ainsi se termina dans l'obscurité, à l'âge de soixante-cinq ans, après en avoir régné cinquante-un, la vie d'Edouard III, l'un des plus grands Rois sans contredit qui eût encore porté le sceptre d'Angleterre. Il fut enterré presque sans pompe dans l'abbaye de Westminster, près de Philippine sa premiere femme, dont il avoit eu sept fils & cinq filles.

Son portrait.

Edouard III, comme Alexandre, fut dévoré du désir des conquêtes; mais il fut plus généreux encore que le vainqueur de l'Inde. Il aima la justice, protégea les Arts, & accueillit les Savans dans un temps où l'Europe étoit plongée encore dans la nuit de l'ignorance. Edouard ne fut donc ni un Roi sans vertus, ni un Guerrier sans mœurs, ni le persécuteur du mérite & l'oppresseur de l'innocence (2). Honnête, affable, éloquent, il sembloit commander à ses sujets de l'aimer, sans aucune affectation de popularité. Son goût le portoit à la Chevalerie errante, & son exemple répandit le même esprit dans toute la Nation. Lorsqu'il se mettoit en campagne, il n'y avoit pas un soldat qui ne servît par honneur, & ne combattît pour acquérir de la réputation. Ses peuples, il est vrai, furent chargés de taxes excessives sous son regne; mais ils les supporterent sans murmurer, tant par l'amour & l'admiration qu'ils avoient pour sa personne, que par la vénération que lui attiroit l'éclat de ses victoires, & les excellentes Loix qui furent publiées sous son regne.

Quoi qu'il en soit, ni l'éclat des hauts faits d'Edouard III, ni les précautions de sa prudence, ni le respect dû à sa mémoire, ne purent garantir son successeur de la fureur d'un peuple indocile, & des entreprises d'un usurpateur qui lui enleva sa couronne, sans d'autre droit que celui qu'il se fit du consentement des complices de son injustice. Les Rois cruels

(1) Chron. Evesh. Walsingham. Tyrel.

(2) Vainement nous consultons l'Histoire, elle ne nous présente dans le fils & le successeur d'Edouard II que le bienfaiteur de la Nation Angloise, le pere de ses peuples, le défenseur de la Patrie; & nous ne voyons aucun trait de ressemblance entre ce Prince illustre & cet imbécille Tyran, monstrueux assemblage des qualités les plus incompatibles, foible & pusillanime jusqu'au ridicule, dur & cruel jusqu'à l'atrocité, Guerrier lâche & vainqueur féroce que l'on a présenté sous le nom d'Edouard sur la scene Françoise. Nous applaudissons aux vûes estimables du Poëte qui a voulu ranimer dans le cœur de ses concitoyens la chaleur du patriotisme; mais nous pensons qu'il pouvoit, nous croyons même qu'il devoit, sans flétrir la mémoire du vainqueur de Calais, peindre son caractere avec plus de vérité, avec moins d'invraisemblance & de partialité.

SECT. VIII. Histoire d'Angleterre. — Richard II.

sont de si terribles fléaux, & les Rois foibles font tant de mal à leurs sujets, qu'il est bien difficile de décider s'il vaut mieux obéir à un Tyran, que d'être assujetti aux Loix d'un Souverain imbécille. Celui-ci, gouverné par de lâches flatteurs ou d'avides Ministres, laisse opprimer ses peuples; l'autre les foule lui-même, les écrase, & se baigne dans le sang des Citoyens les plus utiles. Qu'importe aux hommes, lorsqu'ils sont malheureux, qu'ils le soient par l'abus que fait de sa puissance un Souverain farouche, ou qu'ils le soient par l'incapacité d'un Monarque trop timide pour commander, trop foible pour tenir les rênes de l'Etat? Mais la situation la plus triste, la plus désespérante est de rester soumis à un Prince cruel, qui réunit à l'atrocité d'un Tyran l'insensibilité d'un cœur lâche & pervers, nourri de préjugés, & livré tour à tour aux perfides conseils des hommes corrompus qu'ils choisissent pour favoris, pour confidens & pour Ministres. Tel fut le malheureux état de l'Angleterre sous Richard II, Prince indigne à tous égards du rang qu'il occupa, & qui ne porta le sceptre que pour se faire détester. Cependant Richard II n'étant pas né féroce, mais entouré presque dès le berceau de vils adulateurs, corrompu par degrés, entraîné au plaisir, & du plaisir à la débauche, par un instinct impétueux, il ne connut & ne voulut connoître dans l'autorité suprême d'autre prérogative que la funeste puissance d'oser tout impunément. Il paya de sa vie ses égaremens & ses crimes; mais la terrible catastrophe qui termina ses jours, ne dédommagea point ses peuples des maux qu'ils avoient éprouvés durant le cours de son regne orageux.

Richard est couronné Roi d'Angleterre. 1377.

Fils d'Edouard, Prince de Galles, surnommé le *Prince Noir*, Richard II succéda à son aïeul Edouard III, vers le mois de Juin 1377. La cérémonie de son couronnement se fit le 16 du mois suivant dans l'église de Westminster. Les factions qui déchiroient l'Etat depuis les dernieres années du regne précédent, ne pouvoient être dissipées que par un Roi capable de gouverner & de se faire craindre; & Richard avoit à peine dix ans (1), quand ses droits & l'estime de la Nation pour le Prince de Galles son pere, l'éleverent au trône. Ses trois oncles, les Ducs de Lancastre, d'Yorck & de Glocester, ne virent qu'avec des yeux jaloux le sceptre Anglois passer dans les mains du jeune Prince; mais la crainte de soulever contre eux la Nation entiere enchaîna leur ambition. Ils parurent applaudir à l'unanimité des suffrages qui déféroient la couronne à leur neveu, & ils feignirent d'être contens de la régence qui leur fut confiée pendant la minorité (2). Cependant sous de tels Administrateurs,

(1) Froissart. T. Smolett.

(2) Le Duc de Lancastre, qui dès lors formoit des projets d'usurpation, ne voulant point s'exposer à l'envie des Seigneurs ni à la haine du peuple, déclara [illegible], au bout de quelque temps, qu'il ne vouloit avoir aucune part dans le [illegible], & il se retira à son château de Kenilworth. Avant sa retraite, il eut la [illegible] de déclarer aussi, que dans le cas où l'on auroit besoin de son [illegible], il se [illegible] auprès du Roi, & emploieroit tout son pouvoir & son crédit pour l'honneur & l'avantage de Sa Majesté. *Walsingham.*

le trouble ne fit qu'augmenter, & la situation des Anglois devint de jour en jour plus accablante. Le Royaume, déchiré au dedans par des factions sans cesse renaissantes, accablé par les impôts, appauvri par l'avidité des Régens, avoit encore à se défendre d'un ennemi puissant qui menaçoit de l'envahir.

Histoire d'Angleterre.

Irruption des François en Angleterre, & des Ecossois. 1378.

Les François, profitant de ces désordres, parurent tout à coup sur les côtes Britanniques, s'enfoncerent dans les terres, répandirent par-tout l'épouvante & la consternation, prirent, saccagerent Plymouth, pillerent plusieurs villes, dévasterent des provinces entieres, n'éprouverent aucune résistance de la part des Régens, qui paroissoient ne prendre aucune sorte d'intérêt aux calamités publiques. Pendant qu'ils se retiroient chargés d'un immense butin, les Ecossois, depuis long-temps remplis du désir de se venger des cruautés qu'Edouard avoit exercées contre eux, se jeterent dans le Northumberland, qu'ils ravagerent dans toute son étendue, brûlant les villes, après en avoir massacré les habitans. Leur fureur & la rapidité de leurs courses exciterent l'indignation des Citoyens contre les Régens du Royaume, & le Parlement en créa de nouveaux qu'il joignit aux anciens. Ceux-ci se plaignirent de l'espece de mépris qu'on faisoit de leur autorité; on les laissa se plaindre, & les nouveaux Administrateurs resterent seuls chargés des affaires publiques; mais ils ne surent point tirer parti d'un événement que la fortune leur offrit, & qui eût été capable de rétablir l'honneur du nom Britannique.

Le Duc de Bretagne réclame le secours des Anglois contre la France.

Irrité contre la Cour de France, le Roi de Navarre ne respirant que guerre & vengeance, implora le secours des Anglois, s'unit avec eux, leur livra Cherbourg, qui eût ouvert la Normandie à l'armée Angloise, si, divisés entre eux pour des intérêts particuliers, les Régens n'eussent pas préféré aux avantages que leur présentoit cette heureuse occasion, le malheureux plaisir de se détruire les uns les autres, de chercher à se supplanter, & à ravir, chacun exclusivement, à ses co-Régens l'autorité suprême. Pendant qu'ils laissoient échapper une aussi favorable conjoncture, la fortune parut vouloir les dédommager par un événement encore plus heureux. Montfort, Duc de Bretagne, vivement poursuivi par les François, vint se jeter dans les bras des Anglois; & en reconnoissance des secours qu'il en attendoit, il offrit de leur livrer la ville de Brest, place d'autant plus importante, qu'elle étoit la clef de la France, & qu'elle avoit passé jusqu'alors pour imprenable. Cette proposition brillante fut acceptée avec transport. Quoiqu'épuisée, l'Angleterre fournit des fonds abondans, & ne fut détournée de ce magnifique projet, ni par une nouvelle incursion des Ecossois, ni par les ravages affreux qu'une peste terrible causa dans le Royaume. Le Parlement hâtoit les préparatifs de l'armée promise au Duc de Bretagne, lorsque celui-ci fut condamné à la Cour des Pairs de Paris, & ses États confisqués au profit de la Couronne. Les Bretons, trop attachés à leur Souverain pour souffrir patiemment qu'on les rendît sujets du Roi de France, rappelerent Montfort, qui vint leur annoncer l'arrivée prochaine d'une armée Angloise. Cette armée redoutable en effet, s'étoit réellement embarquée; mais une violente tempête en fit

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

périr la plus grande partie, & il n'en échappa qu'un petit nombre de vaisseaux qui aborderent sur les côtes de Bretagne. Quelques foibles que fussent ces débris, Montfort en retira la plus grande utilité. Heureusement secondé par ses sujets, il résista à ses ennemis, conserva sa Souveraineté, &, fidele à ses engagemens, mit l'Angleterre en possession de Brest (1).

Le Roi est déclaré majeur.

Cette acquisition précieuse ne rendoit les Anglois ni plus heureux ni plus tranquilles : la mésintelligence qui divisoit les Régens, leur haine mutuelle & leur incapacité, remplissoient le Royaume de troubles, de cabales, d'intrigues, & le nombre des mécontens s'accroissoit tous les jours. Fatigués d'une aussi vicieuse administration, & beaucoup plus encore du caractere altier & turbulent du Duc de Lancastre, le Parlement le priva de la Régence, ainsi que ses collegues, déclara le Roi majeur, & par le même Arrêt, réunit toute l'autorité sur la tête du Comte de Warvick, qui par-là devint premier Ministre du jeune Monarque, & maître absolu de l'État.

Le Duc de Lancastre aspire au trône de Castille.

Soulévement du peuple au sujet d'une nouvelle taxe.

1381.

Forcément éloigné du timon des affaires, & privé même des espérances d'usurper la couronne, Lancastre, dévoré de l'ambition de régner, porta ses vûes sur un Trône où il lui parut plus facile de parvenir. Il avoit épousé une fille de Pierre le Cruel, Roi de Castille ; & la mort de ce Prince, qui ne laissoit point d'enfans mâles, lui fit naître l'idée d'aspirer au sceptre de Castille, dont il prit aussi-tôt le titre, déterminé à soutenir, par la force des armes, ses prétentions contre le brave Transtamare, vainqueur, meurtrier & successeur de Pierre le Cruel. Le Portugal, en guerre contre les Castillans, applaudit aux vûes de Lancastre, offrit de le reconnoître pour Roi de Castille, & de joindre ses armes à ses droits, si, de son côté, l'Angleterre vouloit fournir des secours aux Portugais contre les Castillans. Lancastre agit avec tant d'habileté, qu'il fit entrer le Parlement dans ses vûes, & qu'il se fit même accorder une imposition de douze sols sur chaque Citoyen au dessus de quinze ans. Cet impôt, onéreux par lui-même, fut levé si rigoureusement, que le peuple se souleva. Un des Collecteurs ayant voulu faire payer cette taxe à la fille d'un Couvreur de Kent, nommé Wat-Tyler, qui étoit au dessous de l'âge prescrit par le Bill, on lui représenta que cette fille n'étoit qu'un enfant. Le Collecteur entreprit insolemment de s'en assurer par une action fort indécente, aux yeux même du pere, qui, dans le premier mouvement de son indignation, cassa la tête au Collecteur d'un coup de marteau. Tout le peuple ayant applaudi à cette action, Wat-Tyler se vit bientôt environné d'une foule de gens qui lui proposerent de le suivre, pour se défaire de même de tous les Collecteurs. Un Prêtre, qui crut pouvoir profiter de ce trouble pour se faire considérer, leur fit un discours pathétique, par lequel il leur persuada que ce n'étoit pas aux Collecteurs seulement qu'ils devoient s'en prendre ; mais qu'étant tous fils d'Adam, ils ne devoient pas souffrir que, sous le titre de *Seigneurs*,

Conspiration d'un Couvreur de Kent, nommé Wat-Tyler.

(1) Froissart, Walsingham.

des gens qui n'avoient pas d'autre origine qu'eux, leur prissent tyranniquement leurs biens. Cet argument parut si fort, que courant aux armes, ils couperent la tête à tous les Seigneurs, Gentilshommes, Juges, &c. qui tomberent entre leurs mains. Les rebelles marcherent à Londres, & leurs traces couvertes de sang, furent marquées par le massacre, l'incendie, le viol, la dévastation, les excès les plus horribles. Les habitans de Londres, impatiens de se joindre à cette foule de brigands, leur ouvrirent les portes, & la Capitale fut exposée aux mêmes horreurs qui avoient désolé la Province. Les Grands se mirent, par la fuite, à l'abri de l'orage, & le Parlement n'osa point s'assembler. Richard, ne voyant aucun moyen de résister à une attaque si brusque & si imprévue, s'avança vers les rebelles, suivi de peu de monde, & fit prier Wat-Tyler, par un Chevalier, de venir conférer avec lui. L'insolent Couvreur répondit qu'il iroit parler au Roi lorsqu'il le jugeroit à propos; & se mettant néanmoins en marche, affecta d'avancer avec tant de lenteur, que le Roi, perdant patience, le fit presser, par le même Chevalier, de hâter sa marche. Wat-Tyler s'offensa de ce que le Chevalier ne mit point pied à terre en lui parlant. Il alloit le tuer d'un coup d'épée, si le Roi, qui s'étoit avancé lui-même, n'eût crié au Chevalier de mettre pied à terre. Dans la conférence que Wat-Tyler eut avec le Roi, il fit mille propositions extravagantes; & de temps en temps il levoit son épée, comme pour menacer ce Prince, s'il n'accordoit pas sur le champ tout ce que les séditieux prétendoient. Cette brutale effronterie causa tant d'indignation au Maire de Londres, qui accompagnoit le Roi, que, sans considérer à quoi il alloit exposer ce jeune Prince, il déchargea sur la tête du rebelle un coup d'épée qui le fit tomber mort à ses pieds. Une action si imprudente devoit naturellement causer la perte du Roi & de tous ceux qui étoient avec lui. Déjà les rebelles se mettoient en devoir de venger leur Chef; mais le Roi fit paroître une hardiesse qui suspendit leur action; car, s'étant détaché de la troupe des Seigneurs qui l'environnoient, il s'avança, malgré le péril, & leur ordonna d'un ton si fier de se retirer, que plusieurs obéirent. Ils ne furent pas tous dociles, & ceux qui restoient continuant à se ranger comme pour combattre, le Roi auroit été en danger, si Robert Knoles & Perducas d'Albret, deux des plus fameux Capitaines qui fussent alors en Europe, n'eussent paru à point nommé pour le tirer de cet embarras. Sur le bruit qui s'en étoit répandu, ils étoient montés à cheval à la tête de quelques troupes qui se trouverent alors à Londres, & étoient accourus au secours. Leur présence fit peur aux mutins : on vouloit les charger; mais le Roi, voyant qu'ils se retiroient d'eux-mêmes, ne se servit de son avantage que pour les renvoyer chez eux, & n'en fit mourir que les Chefs (1).

Histoire d'Angleterre.

La mort de Wat-Tyler & de ses principaux complices, parut rendre le calme à l'Angleterre; mais malheureusement pour la Nation, le succès de cette expédition donna à Richard II une si haute idée de ses talens mi-

Richard épouse Anne de Luxembourg. 1382.

(1) Rimer, Walsingham.

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

litaires, de sa puissance, & des droits de la royauté, que dès-lors il ne s'occupa plus qu'à opprimer son peuple, & à étendre aussi loin qu'il croyoit le pouvoir, la prérogative royale, qu'il ne distinguoit point d'avec l'oppression du despotisme. Il avoit seize ans accomplis : ses Ministres le presserent de donner une Reine à la Nation ; & son choix tomba sur Anne de Luxembourg, fille de l'Empereur Charles IV, & sœur de Wenceslas, Roi de Boheme. Il paroît qu'on regarda le rang de cette Princesse comme une compensation suffisante de son peu de fortune ; car au lieu d'apporter une dot proportionnée à sa qualité, Wenceslas, son frere, stipula qu'on lui feroit un don de mille marcs, dont on lui payeroit la moitié lorsque sa sœur seroit livrée à Calais (1). Quoi qu'il en soit, ce mariage fut célébré avec la plus dispendieuse magnificence ; & le jeune Souverain, trop borné pour ne pas se laisser éblouir par l'éclat qui l'environnoit, se livra tout entier à ses penchans, qui, excités encore par une troupe de vils adulateurs, le rendit bientôt l'un des cœurs les plus corrompus, & le plus mauvais Roi de son siecle. Orgueilleux en raison de son ignorance, & son ignorance épaissie par les effets de la mauvaise éducation qu'il avoit reçue, il n'avoit ni talens ni vertus, mais tous les vices dont l'assemblage forme les caracteres pervers. Les Ministres qu'il s'étoit choisis étoient ce qu'il y avoit de plus vil & de plus méprisable dans la Grande-Bretagne, parce qu'il avoit donné la préférence à ceux qui avoient montré le plus d'art à flatter ses passions. De tels Ministres ne pouvoient donner à Richard II que des conseils pernicieux à la Patrie ; aussi ne tarderent-ils point à la précipiter dans les plus cruels désastres.

Schisme dans l'Eglise. Guerre contre la France.

Pendant qu'ils exposoient ainsi leur Maître à la haine & au mépris de la Nation, l'Europe entiere prenoit très-mal à propos intérêt au schisme qui divisoit l'Eglise de Rome, agitée par les prétentions du fougueux Urbain VI (2), qui, par sa hauteur, ses vexations & ses atrocités, avoit forcé ses propres Electeurs à le déposer, & à nommer en sa place Clément VII (3). Urbain, qui prétendoit que la Papauté inspiroit à celui qui en étoit revêtu, un caractere indélébile, anathématisa les Cardinaux, & son compétiteur, qui, soutenu par le Roi de France, se retira à Avignon, d'où, à son tour, il foudroya le Pape, qui siégeoit à Rome. Celui-ci, fatigué de lancer des foudres inutiles, eut recours à un autre moyen, & ce moyen fut de faire prêcher une croisade contre Clément, avec les mêmes indulgences que ses prédécesseurs avoient accordées pour la guerre sainte. Ayant réussi à mettre le Roi d'Angleterre dans ses intérêts, il envoya une commission au vaillant Evêque de Norwich, pour commander cette croisade. En même temps il revêtit ce Prélat de pleins pouvoirs,

(1) Idem.

(2) Il se nommoit Barthélemi de Prignano, Napolitain, & il occupa le Saint-Siége onze ans & demi.

(3) Robert de Geneve, Cardinal Prêtre du titre des douze Apôtres, qui porta le nom de Pape près de seize ans.

en qualité de Légat, pour accorder aux Eccléſiaſtiques qui voudroient ſervir en perſonne, des diſpenſes de réſider dans leurs Cures. Le peuple s'engagea dans cette expédition avec une ardeur incroyable; & telle étoit la ſuperſtitieuſe ſtupidité des Nations, que les Miſſionnaires, chargés de prêcher cette guerre, trouverent dans la Grande-Bretagne cinquante mille hommes aſſez fanatiques pour s'enrôler ſous la banniere du Pape anathématiſé. Les perſonnes de tout rang, tant hommes que femmes, contribuerent abondamment aux frais de cette guerre, tant de leur argent, que de leur vaiſſelle, joyaux & autres effets. Cependant on décida au Conſeil de ſaiſir cette occaſion pour faire un effort contre la France; & l'on convoqua un Parlement, dans l'eſpérance d'en obtenir un ſubſide pour cette expédition. L'Evêque d'Hereford, après avoir expoſé les motifs de la convocation, repréſenta qu'il y avoit deux moyens de nuire aux ennemis; l'un, en ſe joignant aux Flamands qui avoient rompu avec la France, & ſollicitoient le ſecours d'Angleterre; l'autre, en acceptant les offres du Duc de Lancaſtre, qui offroit de faire une diverſion en Eſpagne avec un corps de troupes, pourvu qu'on lui fournît une ſomme aſſez conſidérable, qu'il s'offroit de rendre en argent, ou de gagner par ſes ſervices. Le Parlement rejeta la propoſition du Duc, que ſes hauteurs faiſoient déteſter, & dont ils ſoupçonnoient que les deſſeins couvroient quelque trahiſon. Mais on réſolut d'encourager & de ſoutenir l'Evêque de Norwich dans ſa croiſade, d'autant qu'il propoſoit de tranſporter ſes troupes à Calais, & de marcher au ſecours des Flamands, les anciens & les plus fideles alliés des Anglois. En conſéquence, les Communes demanderent, par une pétition, que les marches de Calais fuſſent cédées pour un temps au Prélat, avec une ſomme d'argent conſidérable, indépendamment du fort ſubſide qu'elles avoient déjà accordé pour la défenſe du Royaume, & afin de le mettre en état d'aſſembler ſes troupes, & de traverſer la mer ſans perdre de temps. Dès ce moment, le fougueux Evêque de Norwich, à la tête d'un grand nombre de volontaires & d'enthouſiaſtes, ſe hâta de ſe rendre à Calais, où il avoit intention de reſter, juſqu'à ce qu'il fût renforcé par Guillaume Beauchamp, que le Roi avoit nommé ſon Lieutenant; mais cet Officier fut retenu en Angleterre par la conduite tardive du Duc de Lancaſtre, qui, irrité de ce que l'Evêque s'étoit oppoſé à ſes deſſeins, faiſoit ſes efforts pour le traverſer. Les Croiſés marquerent tant d'impatience, que leur Chef ſe mit en campagne, & attaqua Gravelines, qu'il emporta par un aſſaut des plus meurtriers. Les habitans & la garniſon de Dunkerque intimidés, ouvrirent leurs portes au vainqueur. Le Comte de Flandres, attaché au parti de Clément VII, ſe prépara à livrer bataille. L'Evêque de Norwich marcha à ſa rencontre avec beaucoup de confiance, quoique ſon armée fût de beaucoup inférieure à celle des ennemis. Le Comte fut totalement mis en déroute. Le Roi de France, alarmé des ſuccès de l'Evêque, leva une armée de cent mille hommes, tandis que les Anglois voyoient augmenter la leur chaque jour par un grand nombre de nouveaux Croiſés. Alors l'Evêque réſolut de haſarder une bataille rangée contre le Roi;

Hiſtoire d'Angleterre.

mais une multitude de mutins qui se trouverent dans son armée, déclarerent publiquement qu'ils n'entreroient point en France avant que d'avoir pris Ypres, où ils espéroient faire un butin immense. Il fut donc obligé, contre son propre sentiment, d'entreprendre le siége de cette place. Il donna plusieurs assauts, & fut toujours repoussé par la garnison Françoise. Ce peu de réussite découragea ses troupes, dont l'ardeur n'étoit animée que par l'enthousiasme ou le désir du butin. Elles rejeterent toute discipline, ravagerent le pays voisin, & déserterent en si grand nombre, que leur Chef, obligé de renoncer à son premier dessein, se retira précipitamment à Dunkerque, aux premieres approches de l'armée Françoise, abandonnant à l'ennemi son artillerie & ses munitions. Enfin, après quelques petits combats, le Roi de France parvint à dissiper entiérement cette armée d'enthousiastes, qui ayant enfin obtenu, par le crédit du Duc de Bretagne, la liberté de retourner dans leur Patrie, errerent & languirent long-temps sur les côtes de Bretagne, tandis que l'Angleterre se vit bientôt en proie aux invasions successives des François & des Ecossois, qui, divisés d'intérêts, désoloient le Royaume, les premiers par leurs descentes, & les Ecossois par leurs courses dans le Northumberland.

Le Duc de Lancastre est accusé de trahison. Son expédition dans la Castille. 1386.

Richard épouvanté, confia la défense de ses États au Duc de Lancastre, qui combattit avec tant de succès les ennemis, que les Ecossois, accablés par des défaites réitérées, demanderent une treve, & que les François cesserent, aux pressantes sollicitations de la Grande-Bretagne, d'inquiéter les Anglois (1). Cependant cet orage fut à peine calmé, que Richard, oubliant les services rendus par le Duc de Lancastre, souffrit qu'on le calomniât, & qu'on le rendît odieux par des accusations si graves, que Lancastre, traité en criminel d'Etat, & contraint par les Loix de se justifier en plein Parlement, chercha à se soustraire à ces persécutions, & reprit dans cette vûe ses anciens projets sur l'Espagne (2). Soit que son ingratitude lui rendît onéreuse la présence d'un

(1) Rot. Parlement, Walsingham.

(2) Voici le détail de cette accusation, telle que la rapporte *T. Smolett* dans son *Histoire d'Angleterre* : » Richard tenant sa Cour à Salisbury, pendant les fêtes » de Paques, un Cardinal Irlandois lui présenta un papier qui contenoit le détail » circonstancié d'une conspiration formée par le Duc de Lancastre contre la vie » du Roi, & jura par le Sacrement du Corps de Jésus-Christ, qu'il avoit con- » sacré le jour même, qu'il n'y avoit pas un mot de cette accusation qui ne » fût dans la plus exacte vérité. Richard, frappé de cette déclaration, eut recours » aux conseils de deux Clercs de sa Chapelle; & pendant qu'ils conféroient en- » semble sur cet important sujet, le Duc entra par hasard dans l'appartement. Le » Roi ne put tellement déguiser ses sentimens, que son oncle ne s'apperçût de son » indignation, ce qui le fit retirer aussi-tôt. Alors les timides Clercs, qui crai- » gnoient le pouvoir de Lancastre, conseillerent à Richard d'envoyer après lui, » & de lui remettre le papier en main. Le Duc retourna sur ses pas; & après » avoir lu l'accusation sans donner la plus légere marque de confusion ni » de trouble, il nia tous les articles dont on le chargeoit, & offrit de se justifier » par le combat singulier. Quoique le Monarque parût pleinement convaincu de

homme qui l'avoit obligé, soit afin de nuire aux François, que la barbarie de Pierre le Cruel avoit jetés dans le parti de Transtamare, Richard entra dans les projets de Lancastre, que, de concert avec le Parlement, il fit publiquement déclarer Roi de Castille, & qui, peu de jours après, comblé d'honneurs & de trésors, s'embarqua, suivi de toute sa famille, & de la plus grande partie de la Noblesse Angloise. La flotte, montée de vingt mille hommes, s'arrêta devant Brest, dont le nouveau Souverain fit lever le siége, & se rendit à la Corogne, où se fit le débarquement. Les commencemens de cette expédition furent brillans & très-heureux. Lancastre soumit une partie de la Castille, fit un butin immense, mais s'affoiblit par ses victoires mêmes; & voyant qu'avec douze ou quinze mille hommes il y avoit de la folie à vouloir s'emparer d'un Royaume étendu, & defendu par une formidable armée, il finit par abandonner toutes ses prétentions à son Compétiteur, moyennant six cents mille livres comptant, & une pension viagere de vingt mille livres. Ce traité fut cimenté par le mariage de la seconde fille de Lancastre avec le fils aîné de Transtamare, & par celui de la premiere fille du Duc avec le Roi de Portugal. Le Duc de Lancastre demeura en Gascogne jusqu'à ce que les articles du traité fussent exécutés, & il s'écoula trois ans avant qu'il repassât en Angleterre (1).

Histoire d'Angleterre.

Mais tandis qu'il se dédommageoit par ces brillantes alliances du sceptre qu'il auroit pu ravir, l'Angleterre touchoit à sa ruine, hors d'état, par l'éloignement de ses meilleures troupes, de résister au Roi de France, qui se disposoit à porter les feux de la guerre en Angleterre même. Les immenses préparatifs de ce Prince fixerent l'attention de l'Europe, & répandirent la plus vive alarme dans la Grande-Bretagne. Un Historien contemporain assure que la flotte Françoise étoit si considérable, qu'on eût pu en faire un pont de Calais à Douvres. Rien ne manquoit à cet armement, non seulement du nécessaire, mais du commode & du magnifique. Les soldats, les armes, les vivres, tout

» son innocence, le Duc demanda que le Moine fût arrêté, & comparût en ju-
» gement; Richard y consentit; mais le matin du jour destiné pour examiner
» l'affaire, on trouva le Carme massacré d'une façon barbare. Cette circonstance
» renouvela les soupçons du Roi, qui furent fomentés par les propos du Clergé
» de sa Chapelle.... Ils lui conseillerent de faire arrêter le Duc, & de procéder
» contre lui pour crime de commune trahison. Cet avis fut rapporté au Comte de
» Buckingham, Seigneur rempli de probité, mais violent dans son affection, & passionné
» jusqu'à la frénésie. Il s'élança aussi tôt dans la chambre de Richard, & tirant
» l'épée, jura de sacrifier tous ceux qui auroient l'audace d'accuser son frere
» de trahison. Le Roi & ceux qui l'accompagnoient furent si intimidés, qu'aucun
» d'eux n'osa déclarer son sentiment, ni agir avec vigueur contre le Duc, qui se
» retira dans un de ses châteaux, où il savoit qu'il seroit en sûreté contre les
» surprises de ses ennemis. Le Conseil ne jugea pas à propos d'y poursuivre ce
» Seigneur, dont l'innocence fut bientôt reconnue. On n'attribua toute cette ac-
» cusation qu'au mécontentement du Clergé, qui haïssoit le Duc mortellement ».
Voyez aussi Walsingham.

(1) Walsingham, Froissart.

SECT. VIII. Histoire d'Angleterre.

y abondoit, & on n'avoit de peine qu'à retrancher le superflu. Soixante mille hommes de débarquement étoient conduits par tous les Princes & les grands Seigneurs du Royaume, qui étoient à la suite du Roi. On portoit une ville de bois avec ses tours & ses bastions, à laquelle quelques Historiens ont donné un espace incroyable; mais dont la vérité est que les pieces préparées & taillées exprès pour être promptement assemblées lorsqu'on en auroit besoin, occupoient plusieurs grands vaisseaux. On ne voyoit que navires peints, que mâts dorés, que voiles de soie. Tout étoit prêt, le Roi & les Grands arrivés au rendez-vous. L'Angleterre trembloit: on quittoit Londres pour chercher des demeures moins exposées à la fureur d'un ennemi qu'on ne croyoit pas pouvoir éviter. Heureusement pour l'Angleterre, le Duc de Berry, oncle du Roi de France, fit manquer cette entreprise par son retardement à se rendre à l'armée, où il ne vint que quand la saison de l'embarquement fut passée, sacrifiant la gloire de l'Etat au ressentiment qu'il conservoit de n'avoir point été consulté dans le plan de cette expédition. Les François ne purent s'embarquer que le printemps suivant; & ce délai donna le temps à l'Angleterre de revenir de sa frayeur, & de se préparer à une vive résistance. Aussi la flotte Françoise eut à soutenir plusieurs combats très-désavantageux, & dans lesquels les Comtes de Nottingham & d'Arundel firent périr plus de cent soixante vaisseaux de charge, & dissiperent le reste de ce formidable armement.

Remontrance hardie du Parlement. Lâcheté & mauvaise conduite de Richard.

Délivrée de ce danger, l'Angleterre n'en fut ni plus heureuse, ni plus tranquille. Le calme n'est point fait pour les Etats opprimés par les Despotes. Le Parlement, irrité de l'étendue que Richard prétendoit donner à sa puissance, & le peuple, indigné du monopole monstrueux exercé par les favoris du Prince, murmuroient, & les plaintes ne faisoient qu'aigrir l'humeur altiere du Monarque, & exciter l'avidité des courtisans déprédateurs. On comparoit le regne de Richard avec celui d'Edouard III. On se plaignoit de la différence qu'il y avoit entre l'aïeul qui portoit la terreur jusque dans Paris, & le petit-fils que les François faisoient trembler jusque dans Londres. On repassoit sur ces temps heureux où les Anglois, chargés de dépouilles & amenant des Rois captifs, retournoient vainqueurs des campagnes de Crecy & de Poitiers. Telle étoit la situation des choses, lorsque Richard s'avisa de demander de nouveaux subsides au Parlement, qui ne voulut en accorder qu'à condition que les Ministres n'en auroient pas la direction. Richard, qui de son côté avoit la plus haute idée de son autorité, tonna, insulta, menaça; & les Seigneurs, plus indignés & plus hardis, exigerent la réforme du Ministere, citerent les favoris à la barre de la Chambre Haute, demanderent qu'ils fussent dépouillés de leurs charges, & firent admettre au Conseil treize nouveaux Commissaires, afin d'aider le Prince dans les fonctions de la Royauté. Effrayé d'une telle entreprise, le timide Richard obéit lâchement aux ordres du Parlement; mais à peine il eut été dissous, qu'excité par ses favoris, & brûlant du désir de venger son autorité, il ordonna une levée de troupes pour faire la guerre aux Seigneurs. Cette résolution, qu'il eut

eut l'imprudence de laisser transpirer, éloigna les citoyens de ses étendards, tandis qu'ils couroient en foule se livrer aux Seigneurs, qui, suivis d'une armée de quarante mille hommes, marcherent jusqu'aux portes de Londres. Richard épouvanté se retira dans le château, attendit vainement l'arrivée du Duc d'Irlande, & souscrivit aux conditions humiliantes qui lui furent imposées par les confédérés. La crainte qu'il avoit témoignée, & les loix onéreuses qu'il venoit de recevoir, l'avilissant aux yeux de la Nation, le peuple, qui le méprisoit, murmura, & menaça hautement de renverser le trône, si le bon ordre, la justice, l'économie, l'équité n'étoient incessamment substitués aux déprédations des favoris, aux vexations des Ministres, & à la honteuse conduite du Souverain. Ces menaces firent une si forte impression sur l'ame de Richard, que paroissant sensible aux maux dont les citoyens se plaignoient, il déclara que trop long-temps trahi par les Ministres que le Parlement lui avoit donnés, il vouloit enfin gouverner par lui-même, travailler au bonheur public, & réparer, par la plus sage des administrations, les désordres occasionnés par l'abus que des traîtres avoient fait de sa confiance. En effet, il congédia ses Tuteurs, & se forma un nouveau Conseil. Mais choisis par Richard, le plus pervers des hommes, ces Conseillers étoient encore plus corrompus que les premiers; & la gloire de l'Etat, la majesté du trône, la sûreté publique, les revenus de la Nation furent livrés à ce qu'il y avoit dans la Grande-Bretagne de plus vil & de plus méprisé. Lâches, flatteurs, sans talens, sans mérite, les nouveaux Administrateurs ne songerent qu'à flatter, à irriter les vicieux penchans du Souverain, qui, entouré de tels favoris, s'abandonna sans retenue à ses goûts, à ses caprices, à la grossiéreté de son instinct. Persuadé qu'un Roi ne regne véritablement qu'autant qu'il en impose par sa magnificence, il se jeta dans les plus ruineuses dépenses. Ses trésors épuisés, il fit des emprunts considérables, & ne cessa d'emprunter que lorsqu'il ne trouva plus personne qui voulût lui faire des avances. Sa table seule consommoit un revenu énorme: elle étoit chaque jour servie par trois cents Officiers, & celle de la Reine par trois cents femmes. Mais la mort de cette Princesse causa bientôt la suppression d'une partie de ces prodigalités, que d'ailleurs l'épuisement des finances eût également forcé de réduire.

Expédition de Richard en Irlande. 1394.

Comme ce n'étoit que par la voie des rigueurs & des vexations que le Prince contraignoit ses peuples à fournir à ses dépenses, le mécontentement avoit aigri tous les esprits, & l'Irlande avoit donné, quelques jours avant la mort de la Reine, le signal de la rebellion. Richard parut alors sortir de sa léthargie. Il donna ses ordres pour faire rassembler promptement une armée, se mit lui-même à la tête des troupes, & partit pour le pays de Galles, accompagné du Duc de Glocester, s'embarqua au port de Milford, & descendit en Irlande avec trente mille hommes. Les Naturels du pays, intimidés de ce puissant armement, se retirerent dans leurs marais inaccessibles, ou se soumirent au Roi, qui les traita avec beaucoup de douceur. Non seulement il pardonna à ceux qui firent leur soumission, mais il donna même des pensions à leurs Chefs, & fit ses

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

efforts pour les retirer de leur barbarie naturelle. Ensuite il invita tous ces Chefs à se rendre à Dublin, où il les traita avec une magnificence royale, leur conféra l'Ordre de Chevalerie, & les encouragea à prendre les coutumes, l'habillement & la façon de vivre des Anglois. Il convoqua peu après un Parlement dans la même ville, pour examiner les griefs dont ils se plaignoient; & ils y obtinrent une entiere satisfaction par la punition & l'éloignement des Officiers qui les avoient opprimés. Enfin le Roi se conduisit avec tant de prudence, qu'il gagna l'estime & l'affection des Irlandois naturels, dont la plus grande partie se soumit tranquillement à sa domination (1).

Son mariage avec Isabelle de France. 1395.

Pendant que Richard se conduisoit si prudemment en Irlande, de nouveaux troubles, causés par la doctrine de Wiclef, hâterent son retour en Angleterre, & sa présence suspendit la fureur de ces fanatiques, prêts à faire servir leur enthousiasme au renversement du trône. La terreur que leur inspira l'armée de Richard, arrêta leurs projets; & le Roi, qui se croyoit puissant, parce qu'il ne voyoit autour de lui que des esclaves dévoués à ses volontés, occupé des moyens de soutenir, par l'éclat d'une alliance illustre, le faste qui l'environnoit, jeta les yeux sur Isabelle, fille de Charles VI, Roi de France; & quoiqu'elle n'eût que sept ans, il la demanda en mariage. Pour l'obtenir il se soumit aux conditions les plus onéreuses. En effet, contre le vœu de la Nation, il renouvela avec la France une treve de vingt années; il restitua, pour une très-modique somme, Cherbourg à Charles VI, & pour une somme plus médiocre encore, il rendit Brest aux Bretons. Ces sacrifices n'étoient que trop capables d'irriter les Anglois, qui ne voyoient plus de terme à l'oppression; mais l'avide Richard, peu satisfait du produit de la vente de ces deux places importantes, imposa de nouveaux impôts pour la célébration de ses noces.

Le Duc de Glocester forme une association contre le Ministere. 1397.

Le seul homme qui eût conservé encore quelque apparence d'ascendant sur l'esprit du Monarque, étoit le Duc de Glocester son oncle, qui, affligé de la situation du peuple & des vices de son neveu, fut assez généreux pour venir lui reprocher, au nom de la Nation, son inconduite, son absurde mariage, cette treve plus nuisible que ne l'eût été la guerre, la lâcheté de la vente de ces deux places, dont la restitution devenoit si funeste à la sûreté du Royaume, les monopoles des Ministres & la cruauté du Monarque à opprimer le peuple. Ces vives remontrances firent sur Richard l'impression que la vérité fait toujours sur l'esprit des Tyrans. Moins éclairé par la sagesse des conseils de son oncle, qu'irrité de la liberté qu'il avoit osé prendre, il mit tout en œuvre pour se défaire de lui. Des paroles le Duc de Glocester passa bientôt aux cabales, à la sédition & aux conjurations ouvertes. Il commença par insinuer adroitement aux habitans de Londres, que la guerre de France étant finie, ils devroient être exempts des subsides qu'on avoit coutume de lever sur eux; qu'il falloit demander l'exemption, & qu'on

(1) Walsingham, Buchanan.

ne pouvoit sans injustice leur refuser ce soulagement. Mais cette premiere intrigue lui ayant mal réussi, il en forma une autre plus propre à exciter la révolte, & capable d'attirer au Roi la haine de toute la Nation.

Histoire d'Angleterre.

Richard, jugeant alors qu'il étoit temps de se défaire d'un homme qu'il regardoit comme son ennemi déclaré, & comme un censeur incommode, eut recours à l'artifice pour exécuter plus sûrement son dessein. Il alla chasser aux environs du château de Plaskley, où le Duc de Glocester faisoit son séjour ordinaire. Après s'être donné quelque temps le plaisir de la chasse, il entra, comme pour se reposer, dans le château de son oncle, & lorsqu'il fut sur le point d'en partir, il le pria de l'accompagner jusques à Londres. Le Roi lui fit cette proposition d'un air si naturel, que le Duc, ne se défiant de rien, se mit en marche avec son neveu. Richard avoit fait placer sur le chemin un corps de troupes commandé par le Comte Maréchal. Lorsqu'il fut arrivé au lieu de l'embuscade, il piqua tout à coup son cheval, & laissa le Duc de Glocester seul. Ce malheureux Seigneur fut aussi-tôt investi par les gens du Comte Maréchal, qui l'arrêterent prisonnier, & le conduisirent à Calais. On ne croyoit pas que le Roi portât son ressentiment jusqu'à faire mourir un oncle, dont tout le crime n'étoit qu'un excès de zele. On se trompa ; car, au moment où l'Angleterre étoit attentive à ce qui arriveroit au Duc de Glocester, on apprit tout à coup sa mort. Le bruit fut répandu chez le Roi qu'il étoit mort d'une subite apoplexie ; mais on sut bientôt que cet infortuné Prince avoit terminé sa carriere par une mort violente. On n'a pas su déterminément quel fut le genre de supplice : quelques-uns disent qu'on l'étrangla lorsqu'il alloit se mettre à table ; d'autres, qu'on l'étouffa sous des couettes (1).

Il est arrêté, conduit à Calais, & assassiné.

Ce lâche assassinat fut suivi d'une foule de nouvelles atrocités ; & Richard, auquel il ne manquoit plus que d'être sanguinaire pour réunir tous les vices, & mériter un rang dans la classe trop nombreuse des méchans Rois, commença dès ce jour à régner par la terreur, comme il avoit régné jusqu'alors par les vexations. Tous ceux qu'il soupçonna de ne point applaudir à ses excès, devinrent coupables à ses yeux, furent violemment persécutés ; & ses rigueurs s'arrêtoient de préférence sur les Seigneurs & les citoyens les plus riches, dont les biens étoient confisqués à son profit. Ni la vertu, ni les services des Comtes d'Arondel & de Warwick, ne les mirent point à l'abri de la proscription ; il les fit condamner au supplice. Arondel fut

Cruautés de Richard ; supplice du Duc d'Arondel & du Comte de Warwick.

(1) » Le Duc, dit un ancien Historien, s'étant confessé un matin à un Prêtre » qui venoit dire la Messe, il fut tout étonné que, sur le point de dîner, & comme » il pensoit à se laver les mains, quatre hommes ordonnés pour cet effet lui jeterent une serviette au cou, & l'étreignirent tellement, deux de chaque côté, » qu'ils l'abattirent à terre, & l'étranglerent ; puis le portant tout mort sur un lit, » lui fermerent les yeux, le dépouillerent & déchausserent, le coucherent entre » deux linceuls, mirent un oreiller sous sa tête, le couvrirent de manteaux fourrés, » & de-là, sortant en la salle du château, s'écrierent qu'une apoplexie l'avoit pris » en lavant ses mains, & qu'à peine l'avoient-ils pu coucher «.
Voyez encore Froissart.

SECT. VIII. *Histoire d'Angleterre.*

décapité; &, par une clémence inattendue, Warwick, après avoir perdu tous ses biens, fut exilé dans l'isle de Man, avec la condition que s'il faisoit quelque démarche pour s'échapper, sa sentence de mort seroit exécutée sans aucune nouvelle forme de procès.

Puissant & redouté sous les Princes timides, foible & facile à s'effrayer sous les Rois fermes & séveres, le Parlement, qui jusqu'alors avoit opposé aux prodigalités & aux caprices de Richard II la plus mâle résistance, mollit, rampa, sacrifia les intérêts de la Nation aux volontés du Ministere; & soit que le Tyran ne l'eût composé que de Membres dont il s'étoit assuré, soit que le Despotisme eût étendu ses chaînes sur cette Compagnie, ainsi que sur le reste des citoyens, Richard n'y trouva plus qu'une servile obéissance; & le Parlement, avili par la bassesse ou l'effroi jusqu'à satisfaire, par les plus iniques Arrêts, la vengeance du Souverain, se montra zélé à étendre les droits & les prérogatives de l'autorité royale; en un mot, à fouler impitoyablement la Nation, & à anéantir totalement ses priviléges.

Le Duc d'Hereford est obligé de quitter l'Angleterre. 1399.

Maître absolu des biens & de la vie de ses sujets, Richard s'abandonna à la brutalité de ses passions; & ne supposant point que les esclaves auxquels il commandoit, pussent jamais rompre leurs fers, il se livra sans contrainte à la perversité de ses goûts & à la cruauté des projets de vengeance qu'il avoit médités contre quelques Seigneurs qui le blessoient par leurs vertus. Le premier qu'il attaqua fut le Duc d'Hereford, fils du Duc de Lancastre, qui venoit de mourir. Hereford jouissoit de l'estime publique, du respect & de la confiance des citoyens. Né avec toutes les bonnes qualités du Duc de Lancastre son pere, il en eût eu la fidélité & l'attachement à son Roi, si le Duc de Glocester, son oncle, n'eût point corrompu son bon naturel, par l'aigreur qu'il lui avoit inspirée contre le Gouvernement présent (1). Le Roi n'avoit pas ignoré les liaisons de ce Prince avec le Duc de Glocester; mais la considération qu'il avoit pour la mémoire du Duc de Lancastre, lui avoit fait prendre le parti de dissimuler, & de gagner, par ses bienfaits, un homme qu'il ne vouloit pas perdre. Il apprit bientôt qu'il y avoit mal réussi, par un entretien que le Duc d'Hereford eut avec le Grand-Maréchal de la Couronne, touchant la conduite du Prince & le Gouvernement de l'Etat. Le rapport trop fidele que le Grand-Maréchal en fit au Monarque, le piqua vivement contre le Duc; & il ne put s'empêcher de s'en expliquer d'un ton qui marquoit son ressentiment. Le Duc d'Hereford nia tout; & comme le Maréchal s'étoit engagé à le lui soutenir, ils en vinrent, en présence du Roi même, à des paroles offensantes, &, suivant la coutume du temps, des paroles ils passerent au défi, chacun s'offrant de soutenir la vérité de ce qu'il avançoit, les armes à la main, & dans un combat singulier, que, par un abus également contraire à la Religion & au bon sens, les Loix humaines & les Souverains autorisoient en ces rencontres.

(1) *Froissart.*

Quoi qu'il en soit, le combat se termina sans effusion de sang : il fut changé en un exil perpétuel pour le Grand-Maréchal, & de dix ans seulement pour le Duc d'Hereford.

Histoire d'Angleterre.

Il parut que la Maison de Lancastre se tint obligée de la considération qu'on avoit eu pour elle en cette rencontre : la reconnoissance qu'elle en témoigna, lui en attira une nouvelle marque. Le Duc ayant choisi la France, du consentement des deux Rois, pour sa demeure durant son exil, prit congé de Richard d'un air si soumis, que le Monarque, voulant mettre le comble à la grace qu'il lui avoit faite, abrégea de quatre ans son bannissement.

Il se retire en France, où il est près d'épouser la fille du Duc de Berry.

Le Duc d'Hereford, arrivé à la Cour de France, ne tarda pas à s'y faire aimer par ses manieres douces & affables. Le Duc de Berry, oncle du Roi Charles, & fort puissant dans l'État, songeoit à lui faire épouser la Princesse Marie sa fille, jeune veuve de deux maris ; & l'affaire alloit être conclue, lorsque Richard en fut averti. Comme toute la politique de ce Prince alloit à empêcher que le Duc ne retournât en Angleterre, où sa présence rendoit encore redoutables les restes de la faction de Glocester, qui ne pouvoit nuire sans lui, il appréhenda que cette alliance ne l'engageât à le rappeler, & résolut d'y mettre obstacle. Pour cela il envoya en France le Comte de Salisbury, avec ordre de représenter au Roi le préjudice que ce mariage apporteroit à ses affaires & au repos de son État ; qu'il y alloit même de la sûreté de sa personne ; que le Duc d'Hereford étoit un traître, qui avoit eu d'étroites liaisons avec le feu Duc de Glocester, dont la cabale subsistoit encore, & n'attendoit qu'un Chef de parti pour pousser à bout ses mauvais desseins. Le Comte de Salisbury s'acquitta si bien de sa commission, que le mariage fut entiérement rompu.

Nouvelles vexations de Richard: nouveaux troubles en Irlande.

Cependant Richard, dans l'espérance d'éteindre à jamais les restes d'une faction qui lui donnoit une inquiétude continuelle, persécuta indistinctement tous ceux que leur fortune exposa à son avidité ; & les Citoyens, qui se croyoient le plus en sûreté, à l'abri de l'amnistie publiée lors de la pacification des derniers troubles, furent accusés de nouveau, jugés & condamnés, les uns à la mort, les autres à la confiscation de tous leurs biens. Le Roi ne connut plus de bornes dans ses iniquités : l'indignation, la haine éclatoient en murmures. Le Prince méprisoit les clameurs, & ajoutoit chaque jour au poids de la tyrannie. L'Irlande, opprimée par ses Gouverneurs, donna pour la seconde fois le signal de la révolte. Richard, enchanté d'une occasion qui lui fournissoit des prétextes de répandre du sang & de grossir ses trésors, se hâta de passer en Irlande à la tête d'une armée nombreuse.

Le Duc d'Hereford descend en Angleterre.

Mais tandis qu'il triomphoit & qu'il dissipoit les rebelles, le Duc d'Hereford débarquoit en Angleterre, & déjà sous ses étendards il comptoit soixante & dix mille hommes. Informé de ce nouvel orage, Richard se hâta d'ordonner l'embarquement de ses troupes, & ignorant les forces de son ennemi, qui s'accroissoient de jour en jour, il se disposoit à aller le combattre ; mais, contrarié par les vents, il fut obligé d'attendre dix-huit

Sect. VIII. Histoire d'Angleterre.

jours avant de pouvoir s'éloigner du rivage. Pendant cet intervalle, le Duc d'Hereford, qui venoit de prendre le nom de Duc de Lancaſtre, débarquoit paiſiblement à Plymouth. Auſſi-tôt il dépêcha à Londres pour avertir les Chefs de ſon parti qu'il ne tarderoit pas à les rejoindre. Les meſures étoient ſi bien priſes, & la faction en étoit ſi sûre, qu'à peine ſe donna-t-on la contrainte de garder quelques heures le ſecret, juſqu'à ce qu'on eût fait une aſſemblée chez le Lord-Maire, à qui le Courrier avoit été expédié. Il s'y trouva tant de monde, & les eſprits parurent dans un ſi grand mouvement, qu'en un moment toute la ville fut remplie de cette nouvelle. La joie qu'elle cauſa fut extrême : le Maire monta à cheval, à la tête de cinq cents chevaux, pour aller au devant du Duc. Quand il fut près de la ville, tout le peuple ſortit en foule, dans l'impatience de le voir (1); & d'auſſi loin qu'on le vit, les acclamations & les cris de joie commencerent : il les fit redoubler par ſa bonne mine, par l'air affable dont il les ſaluoit en paſſant, & par les eſpérances qu'il leur donnoit d'un Gouvernement plus à leur gré. Comme toutes choſes étoient concertées, on ne perdit point de temps en délibérations ; & le Duc, voulant profiter du mouvement où étoient les eſprits, ſe prépara à ſe mettre en marche pour s'aſſurer du reſte du Royaume, & combattre Richard, s'il oſoit paroître.

Richard eſt fait priſonnier.

Les vents n'étant plus contraires, le Roi fit lever l'ancre ; mais, arrivé dans ſes États, il eut beau réclamer le ſecours des Anglois ; abandonné de tous, il ne vit aucun citoyen accourir ſous ſes drapeaux. Alors, abattu par la crainte, il ſe livra au plus aviliſſant déſeſpoir. Les ſoldats qu'il ramenoit d'Irlande lui jurerent en vain une fidélité inébranlable : leurs offres généreuſes ne le raſſurerent point. Il ne vit dans ſes Généraux que des traîtres prêts à le vendre à ſon compétiteur ; & de crainte d'être livré à ſes ennemis, il prit lâchement la fuite, & alla ſe cacher dans la forteresse de Conway. Ce trait de lâcheté acheva ſa ruine : ſes troupes n'ayant plus pour lui que du mépris, l'abandonnerent, & allerent offrir leurs ſervices à Lancaſtre, qui fit inveſtir ſur le champ le château de Conway ; mais il ne fut pas néceſſaire d'en former le ſiége. Richard fermant les yeux à ſa gloire, & oubliant qu'il étoit né Roi, il ne pouvoit, ſans avouer qu'il étoit indigne de l'être, renoncer à ſa liberté : il accepta les fers que le Duc lui propoſa, & ſe rendit ſon priſonnier.

Il eſt dépoſé par les États du Royaume, & le Duc de Lancaſtre mis à ſa place.

Le Duc, à la tête de ſes troupes, ſe mit en marche, peu de jours après, pour la Capitale, où il conduiſit le Roi, qui fut renfermé dans la Tour (2). Son nom ſervit encore à convoquer le Parlement qui de-

(1) *Chron. Otterb. Walſingham, Rymer, Froiſſart.*

(2) Lorſque le Roi & le Duc monterent à cheval, pour prendre enſemble le chemin de Londres, une choſe extraordinaire attira les yeux & l'attention de tout le monde. Le Roi avoit un beau lévrier, dont l'Hiſtoire a conſervé le nom pour la rareté du fait : il s'appeloit Math, & étoit un de ces chiens qui ne connoiſſent & ne careſſent que leur maître. Cet animal, qui avoit coutume de chercher le Roi parmi cent autres, de s'attacher à lui, n'eut pas plutôt apperçu le Duc, qu'il vint droit à lui, & lui fit tant de careſſes, que ce Prince en fut étonné, & demanda ce que cela ſignifioit. » C'eſt un augure auſſi heureux pour vous, qu'il

voit procéder à sa déposition. La veille du jour auquel il devoit s'assembler, le Duc de Lancastre se rendit à la Tour, pour déterminer le Roi à prendre sagement le parti de l'abdication. Il lui dit que, décrié & haï au point qu'il l'étoit, pour des fautes qui ne recevoient point d'excuses, & qu'il lui marqua en détail, il ne devoit pas espérer que la Nation souffrît jamais qu'il reprît le Gouvernement de l'Etat; qu'on le loueroit de faire de bonne grace ce qu'un Peuple outré ne manqueroit pas de lui faire faire de force; qu'il l'appaiseroit par ce moyen, & qu'il le détourneroit d'attenter sur sa tête en abandonnant sa couronne. Ces remontrances furent suivies d'offres de services, qui attirerent au Duc des remercîmens, tant le Roi étoit devenu insensible à toute autre chose qu'au soin de conserver sa vie. Le Parlement s'étant assemblé le lendemain à Westminster, on y lut l'abdication que Richard avoit faite de sa couronne, laquelle fut acceptée du consentement unanime de l'Assemblée. Non content de ratifier cette démission volontaire de Richard, le Parlement y ajouta la déposition. Son procès lui fut fait dans les formes, partie sur sa démission même, partie sur les crimes dont on l'accusoit, compris en trente-trois articles; lesquels se peuvent réduire à la mort du Duc de Glocester & de ses partisans, à l'exil du Duc de Lancastre & de l'Archevêque de Cantorbéry, à l'affectation de la puissance arbitraire, à la dissipation des Finances, à des parjures, à des manquemens de parole & de bonne foi. Tels furent en général les crimes qu'on lui reprocha, & pour lesquels il fut déclaré incapable de gouverner le Royaume, & déposé de la royauté. On crut lui faire grace de lui laisser la vie; mais on le priva de la liberté, par les ordres qui furent donnés de le tenir en une prison perpétuelle, d'éloigner de lui tous ses amis, & de ne lui laisser de commerce qu'avec ceux qu'on choisit pour le garder. Ensuite on nomma des Commissaires qui allerent signifier cette sentence à Richard, & révoquer le serment de fidélité que les Anglois lui avoient fait. On se disposa après cela à lui nommer un successeur, & le choix du Parlement tomba sur le Duc de Lancastre, quoique son droit à la couronne ne fût pas bien clair.

Histoire d'Angleterre.

» m'est funeste, répondit le Roi: ce chien vous caresse comme Roi d'Angleterre, » & m'abandonne comme un Roi détrôné «. Le pronostic plut au Duc: il ca- » ressa le lévrier, qui, oubliant en cette occasion la fidélité naturelle aux chiens, pour prendre l'ingratitude des hommes, abandonna un maître malheureux, pour suivre un homme qu'il voyoit favorisé de la fortune.

Chroniq. de Lamb. ap. Tyrel.



SECTION IX.

MAISON DE LANCASTRE.

Le Duc de Lancastre est couronné Roi d'Angleterre, sous le nom de Henri IV.

1400.

SI le hasard de la naissance eût donné au Duc de Lancastre, qui prit le nom de Henri IV en montant sur le trône, des titres légitimes à la Couronne d'Angleterre, il eût sans doute été l'un des Rois les plus illustres & les plus vertueux de la Grande-Bretagne ; mais l'ambition & le crime, la révolte & le parjure l'ayant élevé au trône, ses talens, ses grandes qualités, ses vertus, sa bienfaisance même ne purent effacer le vice de son usurpation. Richard II méritoit, il est vrai, de perdre le sceptre ; mais Henri, quoique persécuté, banni du Royaume, étoit né le sujet de son persécuteur ; & quelque violente que fût la vexation qu'il avoit éprouvée, sa condition lui interdisoit la vengeance, & sur-tout le désir criminel de supplanter son maître. Plus excité par son ambition qu'animé par le ressentiment, Henri n'eut point la force de résister aux séductions de la fortune, qui lui offrit les occasions & les moyens de monter au rang suprême. Dès ce moment, il s'éloigna de la route de la vertu, & se rendit, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le crime nécessaire. Ce n'étoit point assez d'allumer dans sa Patrie le feu de la guerre civile, il fallut, pour s'assurer encore la souveraine puissance, se rendre maître de la vie de Richard II, & l'égorger. Mais cette action barbare ne lui procura point le repos qu'il cherchoit. Troublé, déchiré de remords, le souvenir de Richard II expirant sous le fer des assassins, fit le tourment de sa vie, & son regne fut sans cesse agité par les factions & les révoltes ; d'autant plus malheureux qu'il ne pouvoit se dissimuler d'avoir lui-même autorisé, par son exemple, les complots & les attentats contre lesquels il fut continuellement obligé de lutter. Doux, généreux, sensible, les dangers qui l'environnerent, & les conjurations sans cesse renaissantes qu'il eut à dissiper, changerent forcément son caractere, & le rendirent plus d'une fois cruel, impitoyable. Affable, populaire & désintéressé, les guerres qu'il eut à soutenir & les troubles contre lesquels il eut à se défendre, l'engagerent plus d'une fois à s'emparer des biens des révoltés, ou qu'il avoit punis d'exil, ou qu'il avoit envoyés au supplice ; & plus souvent encore il se crut obligé de surcharger le peuple d'impôts & de subsides. En un mot, Henri IV, pour soutenir un rang auquel il eût voulu peut-être n'avoir jamais songé, foula aux pieds & viola les objets qu'il respectoit le plus, les loix, l'humanité, les mœurs, la religion, enfin tout ce qui condamnoit sa perfidie envers Richard, & les moyens qu'il employa pour monter sur le trône.

Par la déposition de Richard, l'ambition de Henri se trouva satisfaite; mais son ame se vit bientôt en proie à des craintes trop fondées. L'enthousiasme du peuple pouvoit ne pas se soutenir ; l'exemple de son usurpation

Histoire d'Angleterre.

pation pouvoit enhardir les factieux, & afin de soulever la Nation, on pouvoit prendre pour prétexte le désir très-légitime de rétablir Richard. Ces pensées, qui le tourmentoient sans cesse, lui firent hâter la cérémonie de son couronnement, qui se fit, avec toute la magnificence possible, le 13 Octobre, Fête d'Edouard le Confesseur. Il étoit âgé de trente-trois ans, & il voulut qu'on se servît pour l'oindre, d'une huile mystérieuse que la Vierge avoit, dit-on, apportée à Saint Thomas de Cantorbéry, lorsqu'il étoit réfugié en France. Cette huile, dit un Historien Anglois (1), devoit rendre champions de l'Église les Rois qui en » seroient oints; mais on verra que la vertu de cette huile manqua sou-» vent (2). «

Précautions de Henri IV pour s'assurer la couronne.

Pour affermir, autant qu'il étoit en lui, sa puissance, Henri IV tenta, dans un manifeste, d'établir la légitimité de ses droits, & de les rendre même indépendans, du consentement du Parlement; mais vainement il tenta de fasciner les yeux des citoyens instruits : ils n'oublierent point les droits plus légitimes & plus sacrés de la Maison de la Marche : ils n'oublierent point que le Comte de la Marche, issu de cette illustre Maison, étoit le plus proche héritier de Richard II, mort sans postérité. En effet, la fille unique du Duc de Clarence, fils puîné d'Edouard III, ayant épousé un petit-fils de Roger de Mortimer, de la Maison de la Marche, avoit transmis à ses enfans tous ses droits à la couronne, & la Loi Salique n'ayant point lieu en Angleterre, ses droits au trône, au défaut d'enfans mâles, étoient imprescriptibles. Dans la suite, les descendans de Mortimer-la-Marche, qui prirent le titre de Ducs d'Yorck, firent cruellement valoir leurs prétentions, sous le Gouvernement foible & pusillanime de Henri VI; & nous verrons quelles fatales divisions & quels torrens de sang entraîna la haine irréconciliable des Maisons de Lancastre & d'Yorck, lors de l'avénement de Henri IV au trône. Le Comte de la Marche, trop foible pour lutter contre le nouveau Souverain, se contenta de garder le silence, & d'attendre, pour soutenir ses droits, de plus heureuses circonstances; car, dans les premiers jours de son regne, Henri obtint du Parlement tous les Décrets qu'il parut désirer, non seulement pour assurer son autorité naissante, mais aussi pour la transmettre à sa postérité. Telle fut la condescendance de cette Assemblée

(1) *Rapin Thoyras.*

(2) On ajoute que pendant le repas qui suivit la cérémonie du couronnement, un Chevalier, nommé Divrethe, entra dans la salle, monté sur un cheval richement caparaçonné, & revêtu d'une cotte d'armes parsemée de clous dorés. Il étoit précédé d'un autre Chevalier qui portoit sa lance. S'étant approché du Roi, l'épée nue à la main, il présenta à Sa Majesté certain libelle & cartel, contenant » que, s'il y avoit Chevalier, Écuyer ou Gentilhomme qui voulût dire ou main- » tenir que Henri ne fût pas vrai & légitime Roi, il étoit tout près de le com- » battre en sa présence, & à tel jour qu'il lui plairoit d'assigner. Le Roi fit publier ce cartel par un Hérault d'armes, aux six principaux endroits de la ville, de même que dans la salle du Palais, & il ne se présenta personne. *Rot. Parlement. Fabian. Rymer.*

SECT. IX. *Histoire d'Angleterre.*

Nationale, qu'elle ſtatua qu'au défaut d'enfans mâles de Henri, le ſceptre pafferoit de plein droit aux filles de ſa Race.

Conſpiration contre le Roi d'Angleterre.

1400.

Il eſt vrai que Henri IV paroiſſoit mériter l'amour des citoyens, & l'entiere confiance de la Nation, par ſes ſoins, ſa vigilance, & ſur-tout par ſa bienfaiſance & ſon amour du bien public. Afin de ſe concilier l'attachement du peuple, il commença par faire brûler publiquement toutes les obligations extorquées par ſon prédéceſſeur, & dont il refuſa d'exiger les payemens. Il fit caſſer enſuite tous les actes du Parlement de Schrewsbury, & annullant la Bulle qui les confirmoit, il déclara que le Royaume ſeroit à l'avenir indépendant de la Cour de Rome; déclaration qui lui gagna tous les cœurs, & qui lui ramena un grand nombre des partiſans de Richard. Cela n'empêcha pourtant pas qu'il ne ſe formât, quelque temps après, une conſpiration contre Henri IV, dans la maiſon de l'Abbé de Weſtminſter. Les Ducs d'Albermale, de Surrey & d'Exceter, les Comtes de Glocefter & de Salisbury, l'Evêque de Carliſle & le Chevalier Thomas Blunt en étoient les Chefs. Pour faire réuſſir leurs deſſeins, ils ſe ſervirent de cet expédient. Le Duc d'Exceter demanda au Roi la permiſſion de ſe battre contre le Comte de Salisbury, avec qui il diſoit avoir eu quelque querelle. Le Roi la lui accorda: la ville d'Oxford fut choiſie pour le lieu du combat. Henri promit d'y aſſiſter: les conjurés devoient aſſaſſiner ce Prince, lorſqu'il ſeroit attentif à ce ſpectacle. Au jour marqué, ils ſe rendirent à Oxford en grande pompe & bien accompagnés, comme ſi la curioſité les y eût attirés: le ſeul Duc d'Albermale ne s'y trouva pas. Avant de partir, il étoit allé voir le Duc d'Yorck, ſon pere, à ſa maiſon de Langley. Pendant qu'il étoit à table, il laiſſa tomber de ſon ſein un papier; le Duc d'Yorck lui demanda ce que c'étoit; & voyant ſon fils interdit & déconcerté, il le lui arracha. Ce fatal papier contenoit tout le détail de la conjuration, & les noms des conjurés. Le Duc d'Yorck, après avoir fait de ſanglans reproches à ſon fils, partit auſſi-tôt pour porter cette nouvelle au Roi. Mais le Duc d'Albermale le prévint: il arriva le premier devant le Roi, & lui avoua ſon crime. Le Duc d'Yorck vint enſuite, & montra au Roi l'écrit qu'il avoit arraché à ſon fils. Henri pardonna au Duc d'Albermale; & le voyage d'Oxford fut rompu. Les conjurés voyant que le Roi n'arrivoit point, & que le Duc d'Albermale étoit abſent, ne douterent point que ce Seigneur ne les eût trahis. Ils leverent alors le maſque, & réſolurent d'employer la force pour l'exécution de leurs deſſeins. Afin de donner plus d'autorité à leur parti, ils eurent recours à une ruſe nouvelle. Ils avoient parmi eux un Prêtre, nommé Magdalen, jadis Chapelain de Richard, & qui reſſembloit ſi parfaitement à ce malheureux Prince, qu'il étoit difficile de ne pas s'y méprendre: ils revêtirent Magdalen des habits royaux, & firent courir le bruit que c'étoit Richard lui-même qui venoit de s'évader. Cette étrange impoſture cauſa les plus grands mouvemens: le peuple oubliant la tyrannie de Richard, & le ferment qui le lioit à l'uſurpateur, accourut en foule au camp de Magdalen, qui, en trois jours, fut ſuivi d'une armée de quarante mille hommes. Henri IV raſ-

semblа vingt mille hommes, & se renferma dans Londres, résolu de s'y défendre jusqu'à la mort. Les conjurés, au lieu d'aller l'y assiéger, prirent la route du pays de Galles, dont les habitans restoient fideles à la mémoire de Richard. Arrivés près de Cirencester, pendant que l'armée campoit près des murs de la ville, les Chefs, par la plus téméraire imprudence, se logerent dans la place. Cette faute inspira au Maire, dévoué à Henri, le projet de délivrer ce Prince du cruel embarras où il étoit. Dans cette vûe, il assembla secrétement les principaux & les plus déterminés des citoyens. Il leur inspira son audace, les mit dans ses intérêts, fit fermer les portes de la ville, & divisant sa petite armée en deux troupes, fit attaquer en même temps les deux maisons où les Généraux s'étoient réfugiés. Ils s'y défendirent long-temps; mais celle où le Duc de Surrey & le Comte de Salisbury s'etoient logés, fut enfin forcée. Ces Ces deux Seigneurs furent faits prisonniers; & le Maire leur fit aussi-tôt trancher la tête. Le Duc d'Exceter & le Comte de Glocester, secourus de quelques habitans, s'échapperent par-dessus les murailles, & se rendirent au camp; mais ils n'y trouverent personne. Les soldats, épouvantés par le bruit qui s'étoit fait dans la ville, avoient pris la fuite. Ces deux Seigneurs se séparerent pour se sauver plus aisément; mais ayant été pris quelque temps après, errant & cherchant à sortir d'Angleterre, ils furent condamnés à perdre la tête. Vingt-neuf, tant Barons que Chevaliers, ayant été conduits à Oxford, où se trouvoit alors le Roi, subirent le même châtiment. Le Prêtre Magdalen finit au gibet sa courte royauté. En un mot, Henri fut si sévere à punir ceux qui avoient trempé dans cette premiere conjuration, qu'on ne voyoit, sur tous les chemins, que des têtes & des corps exposés, spectacle qui, faisant craindre le crime, étoit mal propre à faire aimer celui qui en prenoit une si sanglante vengeance.

Histoire d'Angleterre.

Mort de Richard II.

La mort de Richard, transféré de la Tour de Londres à Pontfred, combla l'horreur de ces tristes exécutions. Quelque bruit qu'on semât dans le monde, qu'il s'étoit lui-même fait mourir de faim, on pût bien cacher le genre de sa mort, qu'on n'a jamais en effet bien su (1); mais on ne douta point que celui qui avoit sacrifié la liberté de ce Prince à son ambition, n'en eût sacrifié la vie à sa sûreté. On prit autant de soin de ne laisser aucun lieu de douter de cette mort, qu'on en tint la maniere secrete. Pour cela, Henri ordonna qu'on amenât le corps à Londres, avant que de le transporter à Langley, où il devoit être enterré, & qu'on l'exposât en public. Plus de vingt mille personnes le virent; & la jeune Reine sa femme, qu'on tenoit enfermée dans un château, où elle n'avoit de connoissance de ce qui se passoit que par ses conjectures, fut la seule qui ignora long-temps la fin tragique de son époux.

(1) Quelques Historiens ont rejeté l'horreur de cet assassinat sur un Chevalier qu'ils nomment Thomas Pierce. Ils disent qu'étant entré dans la prison, accompagné de huit scélérats, il se mit aussi-tôt en devoir d'exécuter les ordres cruels qui lui avoient été donnés. Richard se défendit comme un lion. Il arracha la hache à un des assassins, & en tua quatre; mais il succomba sous les coups de ceux qui restoient. Ainsi périt, dit-on, Richard II, a l'âge de trente-trois ans.

SECT. IX. *Histoire d'Angleterre.*

Expédition du Roi d'Angleterre en Ecosse.

Henri, afin de faire diversion à cet esprit de discorde qui depuis tant d'années agitoit les Anglois, se servit de cette même armée de vingt mille hommes assemblés contre les révoltés, pour porter la guerre chez les Écossois qui avoient favorisé les rebelles, & porter le fer & la flamme dans les Provinces du Nord. La victoire suivit le Monarque : il pénétra dans le cœur de l'Ecosse, où il laissa d'affreuses marques de sa vengeance; & pendant qu'il retournoit sur ses pas, ses Généraux acheverent d'accabler l'ennemi par deux victoires éclatantes. L'Angleterre & l'Ecosse, fatiguées également de cette guerre meurtriere, en suspendirent les fureurs par une treve qui fut rompue toutes les fois que les circonstances permirent aux deux Nations de se livrer impunément à la haine mutuelle qui les animoit.

Révolte d'Owen Glandor. 1404 *& suiv.*

Cette treve étoit conclue à peine, que le Roi d'Angleterre fut averti du soulévement des Gallois. Owen Glandor, homme né dans les derniers rangs, mais rempli de valeur, hardi, téméraire, intrépide, craint des Grands, admiré du peuple, avoit persuadé à ses compatriotes de ne plus reconnoître Henri pour leur Monarque. Les Gallois, toujours prêts à se soulever, avoient mis à leur tête Owen Glandor; & leur armée étoit aussi formidable par le nombre que par la valeur fanatique & féroce des combattans. Owen, pour donner encore plus de force à son parti, se joignit aux Seigneurs de Percy, qui, pour d'assez légers motifs, venoient de se brouiller avec leur Souverain, & de se déclarer hautement contre lui. Henri étoit perdu, si toutes les forces de cette redoutable ligue eussent pu se joindre en un même corps; mais ce fut un coup de maître de ce Prince, d'empêcher cette jonction. Sa marche fut si prompte, que, quoiqu'il eût lui-même paru surpris de la promptitude avec laquelle s'étoit formé le parti dont il se voyoit attaqué, il alla tomber sur les ennemis, dans le temps qu'ils s'y attendoient le moins. Il les trouva à Schrewsbury, lorsqu'ils alloient attaquer la ville. Aussi-tôt qu'ils apprirent que le Roi marchoit à eux, ils tournerent tête contre lui, & lui envoyerent même un défi, où ne le traitant que de Henri de Lancastre, ils lui reprochoient son usurpation, & se déclaroient protecteurs des droits du Comte de la Marche, injustement privé de la couronne due à la branche de Clarence. On admira le sang-froid du Roi à la lecture de ce cartel, auquel il ne répondit autre chose, sinon que son épée lui en feroit justice; & l'on fut encore plus surpris, lorsque, poussant le phlegme plus loin, las de verser du sang, & craignant l'événement d'une bataille, où en gagnant il ne gagnoit rien, & en perdant il perdoit tout, il fit proposer un accommodement aux Ligués, qui refuserent insolemment de souscrire aux propositions avantageuses qui leur furent faites. La bataille se donna; elle fut long-temps disputée; mais enfin le Monarque la gagna, après y avoir fait des exploits qui nous paroîtroient incroyables, si toute l'Histoire n'en faisoit foi. Mais cette victoire, toute éclatante qu'elle fut, ne délivra le Roi d'Angleterre que d'une partie de ses ennemis. Glandor & le Comte de la Marche, joints avec dix mille François que l'Amiral de Trie, leur Général, avoit débarqués au pays de Galles, formoient une seconde armée encore plus forte que la premiere. Le Roi marcha de ce côté-là,

& trouvant les ennemis campés sur une montagne peu accessible, entre Hereford & Worchester, il campa vis-à-vis sur une autre. Chacun attendit dans son poste le mouvement de l'armée ennemie, & on ne pensa, durant ce temps, qu'à se couper mutuellement les vivres. On y réussit si bien de part & d'autre, que les deux armées en manquerent également, & furent en même temps obligées de se retirer pour en chercher, sans avoir rien fait de mémorable, le Roi d'Angleterre étant retourné à Londres, le Comte de la Marche & Glandor dans leurs montagnes, & les François dans leur pays (1).

Histoire d'Angleterre.

Nouvelles conspirations contre la vie de Henri IV.

Les dangers que Henri avoit courus jusqu'alors, étoient légers, comparés aux périls que la haine des factieux lui préparoit. A son retour de Galles, il pensa perdre la vie dans de cruels tourmens. Un soir, à l'instant où il alloit se coucher, il apperçut dans son lit une machine à ressort, & armée de pointes de fer qui l'eût percé & déchiré dans tous ses membres, s'il eût été moins attentif ou moins heureux. Les traîtres, qui le virent échapper à ce genre de mort, eurent recours à un autre moyen qui n'eût pas été moins funeste, si le Roi ne l'eût rendu inutile par son activité. Le Comte de Clarendon, secondé par quelques Moines, fit courir le bruit que le Roi Richard vivoit encore, avoit rompu ses fers, & reparoîtroit incessamment, suivi d'une nombreuse armée. A cette fausse nouvelle, une foule de rebelles vinrent se joindre au Comte de Clarendon. Mais Henri ne leur donna point le temps de tenter aucune entreprise. Sa vigilance & sa valeur dissiperent les factieux ; les chefs de la révolte furent pris : la plupart expirerent dans les supplices, & les autres, à force d'argent, racheterent leur vie.

Prétentions des François; ingratitude du Comte de Percy.

Depuis le malheureux succès de son usurpation, Henri n'avoit pu jouir encore d'un instant de tranquillité. Aux séditions sans cesse renaissantes qui le menaçoient au dedans du Royaume, des ennemis puissans l'occupoient & l'inquiétoient au dehors. Malgré la treve, dont le terme n'étoit point encore expiré, les François faisoient des incursions dans les Provinces Britanniques : ils venoient de ravager l'isle de Wight; & le Duc d'Orléans ne pouvant oublier le meurtre de Richard, avoit envoyé, ainsi que le Comte de Saint-Pol, un cartel au Roi d'Angleterre (2),

(1) *Froissart*, *Rymer.*

(2) Voici le contenu de ce cartel, tel qu'on le lit dans les anciens Historiens. » Très-haut & puissant Prince Henri, Duc de Lancastre, moi Valeran de Luxembourg, Comte de Ligny & de Saint-Pol, considérant l'affinité, amour & considération que j'avois par-devers très-haut & puissant Prince Richard, Roi d'Angleterre, duquel j'ai eu la sœur en épouse, & la destruction dudit Roi, dont notoirement êtes en coulpe & très-grandement diffamé ; avec ce, la grande honte & dommage que moi & ma génération de lui descendant, pouvons & pourrons avoir au temps à venir, & aussi l'indignation de Dieu tout-puissant, & de toutes raisonnables & honorables personnes, si je ne m'expose avec toute ma puissance à venger la destruction dudit Roi dont j'étois allié. Pourtant, par ces présentes, vous fais à savoir, qu'en toutes manieres que je pourrai, je vous nuirai ; & tous les dommages, tant par moi comme par mes parens, tous mes hommes & sujets, je vous ferai, soit en terre ou en mer, toutes fois hors du Royaume de France,

Sect. IX *Histoire d'Angleterre.*

qui eut la prudence de ne point se compromettre. Heureusement pour lui, les troubles de la France le laisserent respirer quelque temps. Les Négociateurs des deux Puissances s'assemblerent : le Roi de France demandoit avec fondement la restitution de la dot d'Isabelle, veuve du Roi Richard ; & les Ambassadeurs de Henri répondoient que cette dot seroit déduite d'un million & demi d'écus d'or qui étoient dus encore à l'Angleterre, pour le prix de la rançon du Roi Jean. Les François, qui ne s'attendoient point à cette compensation, n'insisterent plus sur la dot d'Isabelle ; mais la paix ne succéda point à la négociation. Cette paix eût été bien désirable pour Henri, qui n'échappoit à un danger, que pour tomber dans un autre, & qui éprouvoit chaque jour de nouveaux embarras. Il ne pouvoit compter, ni sur le peuple, toujours prêt à s'armer contre lui, ni sur les Grands, qui ne voyoient qu'avec des yeux jaloux le sceptre dans ses mains, ni sur ses favoris, qui payoient ses bienfaits de la plus noire ingratitude. Ceux mêmes qu'il honoroit de sa plus intime confiance, l'avoient trahi, & étoient devenus ses plus cruels ennemis. Il avoit encore devant les yeux l'exemple du Comte de Percy, qu'il avoit comblé de biens & d'honneurs, & qui se montroit toujours le plus impitoyable de ses persécuteurs. Cet homme haut, ambitieux, ingrat, avoit fait, dans la guerre d'Ecosse, quelques prisonniers distingués par leur naissance & par leur rang ; il prétendit que leur rançon lui appartenoit : Henri ne voulut point la lui céder, & ce refus fit oublier au Comte toutes les graces qu'il tenoit du Monarque. Il se retira de la Cour, leva, comme nous l'avons dit plus haut, un corps de troupes, fit la guerre à son Maître, fut vaincu, condamné à mort ; mais il obtint de la générosité du Souverain qu'il avoit offensé, la vie, qu'il n'employa qu'à se venger de la honte de sa défaite (1).

Révolte de l'Archevêque d'Yorck 1405.

Cependant les François continuerent leurs hostilités, & infesterent les côtes Britanniques avec d'autant plus de fureur & d'impunité, que Henri, trop occupé contre ses ennemis domestiques, étoit contraint de dissimuler les outrages que lui faisoient les Puissances étrangeres. Les Gallois, toujours excités & conduits par Owen Glandor, suivoient obstinément le plan & les fureurs de leur rebellion. Deux victoires consécutives que le Prince de Galles venoit de remporter sur eux, faisoient espérer à Henri de voir bientôt la fin de ces troubles, lorsqu'une nouvelle sédition le força de renoncer, pour des affaires plus pressantes, à la

» pour la cause devant dite, non pas aucunement pour les faits meus ou à mouvoir, entre mon très-redouté & Souverain Seigneur le Roi de France, & le Royaume d'Angleterre. Et ce, je vous certifie par l'impression de mon Scel. Donné en mon Châtel à Luxembourg, le dixieme jour de Février, l'an mil quatre cent & deux «.

On dit que Henri se contenta de lui répondre, » qu'il ne se faisoit point d'état de sa défiance, & que son intention étoit bien de conquérir toutes ses Terres & Seigneuries «. Le cartel du Duc d'Orléans étoit conçu à peu près dans les mêmes termes.

(1) *Rymer.*

Histoire d'Angleterre.

réduction des Gallois. L'Archevêque d'Yorck, qui avoit paru ne prendre jusqu'alors aucune part aux mouvemens qui agitoient l'Etat, donna subitement le spectacle d'une transformation inattendue, & quitta la crosse & les habits pontificaux pour l'épée & l'armure militaire. Animé de l'esprit de la nouvelle profession qu'il venoit d'embrasser, il renonça publiquement à la fidélité qu'il devoit au Souverain, déclara qu'il cessoit de le reconnoître pour Roi, & se mit à la tête d'une faction nouvelle. La singularité d'un Archevêque conspirateur & Général, fit une telle impression sur l'esprit du peuple, qu'en peu de jours le Prélat militaire se vit suivi d'une armée nombreuse. Celle du Roi, commandée par le Comte de West-Morland, n'étoit composée que d'un très-petit nombre de soldats. Mais, comptant sur l'inexpérience de l'Archevêque d'Yorck, West-Morland eut recours à la ruse au défaut de la force. Il fit proposer une conférence au Prélat, que celui-ci eut l'imprudence d'accepter : il se rendit armé, mais sans escorte, au lieu désigné. Le Général de l'armée Royale le fit saisir, lier & conduire, avec les principaux de ses complices, au palais du Monarque. Henri les fit tous condamner à mort : il voulut que l'exécution commençât par le supplice de l'Archevêque d'Yorck, & il envoya ses vêtemens guerriers au Pontife de Rome, en lui écrivant ces mots, tirés de l'ancien Testament : *Voyez si c'est là la robe de votre fils !* Le Pape eût pu répondre à Henri, qu'à cette armure & à ce glaive il reconnoissoit parfaitement la robe de l'Archevêque d'Yorck (1), car, dans ce siecle de délire, les Evêques se servoient plus habituellement de l'épée que de la crosse; & le Pape lui-même ne se trouvoit point déguisé sous des vêtemens guerriers.

Défaite & mort du Comte de Percy.

Quoi qu'il en soit, la mort de l'Archevêque d'Yorck & de ses complices ne fit qu'irriter les mécontens, au lieu de les soumettre; & cette conjuration étouffée fut suivie d'une conspiration plus dangereuse par le courage & la puissance de celui qui en dressa le plan. Ce terrible conspirateur étoit le Comte de Percy, cet homme ambitieux & ingrat, que les bontés du Roi n'avoient pu désarmer, & qui venoit de lever une nouvelle armée dans les villes de son Gouvernement. Ligué plus étroitement que jamais avec les Gallois & le Comte de la Marche, il ne se proposoit rien moins que de renverser le trône, de chasser Henri IV, & de partager le Royaume en trois parties, dont l'une resteroit aux Gallois, qui désormais seroient indépendans, tandis que le midi de l'Angleterre appartiendroit en toute souveraineté au Comte de la Marche, & le nord à la Maison de Percy. Ce plan étoit sans doute bien propre à liguer contre le possesseur de la couronne, les trois Chefs

(1) Le Pape, dit-on, ne se paya point de cette raison, & répondit en ces termes : *Je ne sais si c'est la robe de mon fils ; mais je sais qu'une bête féroce l'a dévoré.* Il y a apparence que l'affaire eût été plus loin, ce Pontife, qui étoit Innocent VII, ayant déjà excommunié tous ceux qui avoient trempé leurs mains dans le sang de ce Ministre de l'Eglise ; mais le Pape étant venu lui-même à mourir, & le schisme qui suivit le Pontificat occupant le Saint-Siége ailleurs, Rome eut bientôt oublié l'Archevêque d'Yorck. *Révolutions d'Angleterre.*

de la conspiration ; & le Comte de Percy, par sa valeur & la réputation que lui donnoient ses victoires passées, étoit bien en état de le remplir. Mais trop tôt enivré de sa grandeur future, & comptant plus qu'il ne l'eût dû sur le succès, il se conduisoit avec une imprudence qui lui devint funeste. Ne prévoyant point d'obstacles à son élévation, il marcha en conquérant trop sûr de sa conquête, & négligea les plus communes précautions. Il alla vers Yorck avec tant de négligence, & ses soldats, qui ne gardoient ni rang ni discipline, étoient si peu préparés à combattre, qu'au premier choc ils furent mis en déroute, massacrés, & le Comte lui-même tué avant que d'avoir eu seulement le temps de se reconnoître. Ses partisans se disperserent; les Gallois & le Comte de la Marche renoncerent à leurs prétentions ; & la mort de Percy fut le dernier coup sous lequel expira l'esprit de sédition, de cabale, de révolte & de mécontentement, qui, pendant tant d'années, avoient désolé le Royaume.

Affaires de la Cour de France.

1411.

La paix ayant été ainsi rétablie dans l'Etat, le Roi d'Angleterre mit tout en œuvre pour faire cesser les troubles au dehors. Ses heureuses négociations produisirent une prolongation de treve pour cinq ans avec la France, deux ans avec la Castille, & dix avec la Bretagne. Il conclut aussi un traité avec le Duc de Bourgogne, dont nous croyons à propos d'entrer dans quelques détails. Ce Prince s'étoit retiré dans ses Etats de Flandres, après l'assassinat du Duc d'Orléans, dans la vûe de rétablir le frere de sa femme, chassé de l'Evêché de Liége par les habitans de cette ville. Pendant qu'il étoit occupé aux préparatifs de cette guerre, la Duchesse d'Orléans se rendit à la Cour de France, se jeta aux pieds du Roi, & lui demanda justice contre le meurtrier de son frere. Quoique le Duc de Bourgogne eût obtenu sa grace, le crédit de ses ennemis fut si grand, qu'elle fut révoquée, & on le déclara ennemi de l'Etat. Cependant il marcha contre les Liégeois, sur lesquels il remporta une victoire complette, dont la nouvelle fut promptement portée à Paris. Ses adversaires quitterent aussi-tôt cette ville, où il avoit un grand nombre de partisans, & se retirerent à Tours avec le Roi, qui n'étoit pas dans un état à pouvoir se conduire lui-même. Le Duc de Bourgogne, informé de ces mouvemens, se rendit à Paris à la tête de quatre mille cavaliers, & y fut reçu en triomphe. Pour entrer dans ses vûes, les habitans envoyerent une députation au Roi, & le supplierent de revenir dans sa Capitale. Charles, qui étoit alors dans un des intervalles favorables à sa raison, déclara qu'il ne vouloit pas soutenir les ennemis du Duc de Bourgogne, retourna à Paris, & employa les personnes les plus considérables du Royaume pour faire un accommodement entre ce Prince & les enfans de son frere. Il y réussit, quoiqu'avec beaucoup de peine; le jeune Duc d'Orléans, alors âgé de seize ans, fut obligé de se réconcilier avec son plus mortel ennemi; & sa mere mourut de douleur, lorsqu'elle vit le triomphe du meurtrier de son mari, qui s'empara alors des rênes du Gouvernement (1).

(1) *Mezeray.*

Le

Politique d'Angleterre.

Mariage projetté entre le Prince de Galles & une fille du Duc de Bourgogne.

Le Roi d'Angleterre, désirant toujours ardemment de s'allier avec la France, résolut alors, s'il étoit possible, de conclure un mariage entre le Prince de Galles & l'une des filles du Duc de Bourgogne. Cependant le Prince François n'étoit pas aussi solidement établi que Henri pouvoit le croire. Les Ducs de Berri, d'Orléans, d'Alençon & de Bretagne s'assemblerent à Gien, avec les Comtes de Clermont & d'Armagnac, formerent une ligue contre le Duc de Bourgogne, & marcherent vers Paris, à la tête d'une armée. Leur ennemi, qui avoit le Roi en son pouvoir, assembla un corps de troupes, & se prépara à les bien recevoir; mais les deux partis parurent également éloignés de livrer une bataille qui auroit été fatale à la France, de quelque côté que la victoire se fût déclarée. On fit des démarches pour un accommodement; & il fut conclu, sous les conditions que le Duc de Bourgogne sortiroit de Paris, que les confédérés n'entreroient point dans cette ville, & qu'aucun des Chefs de l'une ou de l'autre faction ne se rendroient à la Cour, à moins qu'ils n'y fussent mandés par des lettres scellées du grand sceau. Conformément à ce traité, le Duc de Bourgogne se retira dans les Pays-Bas; mais les confédérés ne se conduisirent pas avec autant de bonne foi; car à peine fut-il arrivé dans ses Etats, qu'ils leverent une nouvelle armée, & s'approcherent de Paris, dans la vûe de s'enrichir par le pillage de cette Capitale, attachée à la faction de Bourgogne. La ville fut investie; mais le Duc, voyant la perfidie de ses ennemis, conclut promptement une alliance avec le Roi d'Angleterre, qui envoya un corps d'Archers à son secours. Le Duc se mit en marche avec ce renfort; mais les Flamands & les Picards, dont son armée étoit composée, prirent querelle après la réduction de Ham, se disperserent, retournerent dans leur pays; & le Duc, abandonné de ses troupes, fut réduit aux seuls Anglois auxiliaires, commandés par le Comte d'Arundel. Avec ce corps, qui n'étoit que de huit cents hommes d'armes, & de mille Archers, il s'avança vers Paris, dont le Duc d'Orléans avoit formé le blocus, se fit jour au travers des troupes de son ennemi, & entra dans la ville aux acclamations du peuple. Les Parisiens regardoient les Anglois avec le préjugé national, & ne les voyoient qu'avec peine dans leur ville; ce qui porta le Duc à les tenir en action, ne doutant pas que leurs exploits ne les remissent en faveur auprès du peuple. Dès le lendemain de leur arrivée, il leur donna ordre d'attaquer les postes importans de Montmartre & de la Chapelle, d'où ils chasserent les ennemis, & en firent un grand carnage. Quelques jours après, ils attaquerent Saint-Cloud, défendu par Viri & Bournonville, deux Officiers renommés par leur courage & leur habileté. Quoiqu'ils fussent à la tête des meilleures troupes Françoises, & qu'ils fissent les plus grands efforts pour se défendre, les Anglois, soutenus d'un corps de Picards & de Parisiens, donnerent l'assaut avec tant de fureur, que la place fut emportée. Neuf cents Gentilshommes furent passés au fil de l'épée, & l'on fit un très-grand nombre de prisonniers. La perte de ces postes obligea le Duc d'Orléans de lever le blocus de Paris, & de se retirer dans les Provinces,

Le Roi d'Angleterre conclut un traité avec la faction d'Armagnac.

où ses troupes se disperserent. Après sa retraite, le Duc de Bourgogne réduisit tous les châteaux & toutes les forteresses de l'Isle de France, dont l'autre faction s'étoit emparée ; & ces succès porterent la plus grande partie du Royaume à se déclarer en sa faveur.

Cependant le Roi de France ayant recouvré l'usage de sa raison, se montra tout-à-fait favorable au parti du Duc de Bourgogne, & priva de leurs places tous les grands Officiers de la Couronne, engagés dans la faction d'Orléans, qu'on appeloit la faction des Armagnacs, à cause du Comte du même nom. Le Duc de Bourgogne, soutenu de tout le crédit de la Famille Royale & de l'amour des Parisiens, commença à traiter avec indifférence ses auxiliaires Anglois, & à éloigner la conclusion du mariage entre sa fille & le Prince de Galles, stipulée par son traité d'alliance avec Henri. Les Chefs de la faction des Armagnacs, bien instruits de cette conduite, jugerent que le Monarque Anglois devoit être fort irrité contre le Duc, qui l'avoit uniquement fait servir d'instrument pour parvenir à ses desseins. Ils résolurent d'attirer Henri dans leur parti, espérant qu'une alliance avec l'Angleterre feroit pencher la balance de leur côté. S'étant assemblés à Bourges pour délibérer sur ce sujet, ils envoyerent des Députés chargés de traiter avec le Monarque Anglois, & de lui faire des offres qui pussent le détacher de la faction de Bourgogne. Le Duc, informé de cette négociation, fit partir aussi-tôt des Ambassadeurs, pour presser la conclusion du mariage qu'il avoit jusqu'alors éludée. Henri reçut en apparence cette proposition avec plaisir ; mais ce ne fut de sa part qu'une feinte, afin d'obtenir des conditions plus avantageuses de la faction d'Armagnac ; ce qui lui réussit. Les Envoyés de cette faction consentirent aisément à toutes ses demandes ; & le traité fut conclu sous les conditions suivantes : que les Princes confédérés livreroient au Roi d'Angleterre quinze cents villes, châteaux ou bailliages qu'ils possédoient dans la Guienne & le Poitou ; qu'ils feroient pour lui la conquête de ce qui restoit sous la domination de la France dans ces Provinces, afin qu'il pût posséder la Guienne, avec toutes ses dépendances, de la même maniere qu'en avoient joui ses prédécesseurs. Henri, de son côté, consentoit que le Duc de Berri eût pendant sa vie la jouissance du Poitou, dont il feroit hommage au Roi d'Angleterre, & lui remettroit Poitiers, Niort & Lusignan. A l'égard des autres places, on convint que le Duc auroit la liberté d'y mettre des Gouverneurs, qui s'engageroient par serment de les livrer au Roi d'Angleterre, aussi-tôt après la mort de leur Maître. On convint encore que le Duc d'Orléans garderoit le Duché d'Angoulême, & le Comte d'Armagnac, certaines châtellenies de Guienne, sous les mêmes conditions : enfin, Henri promit de fournir aux Princes mille hommes d'armes & trois mille Archers, qui se trouveroient au rendez-vous indiqué à Blois, où ils seroient reçus & y entreroient à la solde des confédérés (1). Cette convention ratifiée, le Roi donna le commandement

(1) *Rymer.*

Histoire d'Angleterre.

de ce secours à son second fils Thomas, Duc de Clarence, qui se mit aussi-tôt en marche pour cette expédition, accompagné du Duc d'Yorck & du Grand-Amiral d'Angleterre. L'intention de Henri étoit de faire lui-même un voyage en Guienne, pour se remettre en possession de ce Duché, conformément au traité; mais il en fut détourné, soit par sa mauvaise santé, soit par le changement qui arriva alors dans les affaires de France.

Accommodement entre les Ducs de Bourgogne & d'Orléans.

Pendant que se formoit la ligue du Roi d'Angleterre avec les Princes François, le Duc de Bourgogne assembloit une armée, qu'il conduisit ensuite devant Bourges, où il les assiégea; mais ils se défendirent avec tant de vigueur, dans l'attente du secours Anglois, que le Duc crut devoir leur offrir un accommodement favorable. Incertains du temps où les troupes auxiliaires pourroient arriver, ils accepterent ses propositions, & la paix fut ratifiée dans toutes les formes. Cependant le Duc de Clarence étoit descendu en Normandie, d'où il s'avança vers Blois en toute diligence, sans commettre aucune violence sur la route, jusqu'à ce qu'il fut instruit de l'accommodement. Alors, regardant la France comme un pays ennemi, il commença à la ravager. Le Duc d'Orléans, voulant arrêter le dégât, livra son propre frere, le Duc d'Angoulême, en otage, pour sûreté du payement de ce qui étoit dû aux troupes Angloises. Le Duc de Clarence se retira en Guienne, où il reprit pour Henri quelques places, avec le secours du Comte d'Armagnac, mécontent des conditions auxquelles la paix avoit été conclue.

Excès du Prince de Galles. Preuve frappante de sa soumission aux loix.

Enfin Henri IV jouit de cette heureuse tranquillité après laquelle il soupiroit, & dont il consacra les agrémens & la durée au bonheur de la Nation. Jusqu'alors, toujours en butte aux factieux, les circonstances & l'intérêt de son autorité l'avoient contraint d'effrayer les ambitieux jaloux de sa puissance, à force de rigueur & de sévérité. Mais le calme le rendit à lui-même; il se montra tel qu'il étoit, & ne s'attacha plus qu'à mériter l'amour de ses sujets par sa douceur, sa clémence, sa générosité. Pendant qu'il s'occupoit ainsi avec succès à regagner l'amour de ses peuples, son fils, le Prince de Galles, sembloit ne travailler qu'à mériter l'aversion publique: environné d'une foule de jeunes scélérats qui se livroient aux violences les plus intolérables, il s'abandonna à toutes sortes de débauches. Cependant, au milieu de ses plus grands excès, la noblesse de son cœur paroissoit de temps en temps prendre le dessus du torrent qui l'entraînoit. Un de ses favoris ayant été accusé au Ban du Roi, & saisi par ordre de ce Tribunal, le Prince regarda cette entreprise comme un manque de respect pour sa personne, & n'ayant que trop de flatteurs autour de lui, qui enflammerent son ressentiment par leurs conseils, il se rendit lui-même au siége de la Justice, où, se présentant d'un air furieux, il donna ordre aux Officiers de rendre sur le champ la liberté à son favori. La crainte fit baisser les yeux à tous ceux qui l'entendirent; & il n'y eut que le Lord-Chef de Justice, qui, se levant sans aucune marque d'étonnement, exhorta le Prince à se soumettre aux anciennes loix du Royaume: » ou du moins, lui dit-il, si

SECT. IX. *Histoire d'Angleterre.*

» vous êtes résolu de sauver le coupable des rigueurs de la loi, adressez-» vous au Roi votre pere, & demandez-lui sa grace ; c'est le seul moyen » de satisfaire votre inclination, sans donner atteinte aux loix, & sans » blesser la justice «. Ce sage discours fit si peu d'impression sur le jeune Prince, qu'ayant renouvelé ses ordres avec la même chaleur, il protesta que si l'on différoit un moment à les suivre, il alloit employer la violence. Le Lord-Chef de Justice, qui le vit disposé sérieusement à l'exécution de cette menace, leva la voix avec beaucoup de fermeté & de présence d'esprit, & lui commanda, en vertu de l'obéissance qu'il devoit à l'autorité royale, non seulement d'abandonner la défense du prisonnier, mais de se retirer à l'instant de la Cour, dont il troubloit les exercices par des procédés si violens. C'étoit attiser le feu, & souffler sur la flamme. La colere du Prince éclata d'une maniere terrible ; il s'approcha du Juge avec un air furieux, & crut peut-être l'épouvanter par ce mouvement ; mais le Lord-Chef, se rendant maître de lui-même, soutint parfaitement la majesté d'un siége sur lequel il représentoit le Roi. » Prince, s'écria-t-il, d'une voix ferme, je tiens ici la place de » votre souverain Seigneur & pere ; vous lui devez une double obéissance » à ces deux titres. Je vous ordonne en son nom de renoncer à votre » dessein, & de donner désormais un meilleur exemple à ceux qui doivent » être vos sujets ; & pour réparer le mépris & la désobéissance que vous » venez de marquer pour la loi, vous vous rendrez vous-même à ce » moment dans la prison, où je vous enjoins de demeurer jusqu'à ce » que le Roi votre pere vous fasse déclarer sa volonté «. La gravité du Juge & la force de l'autorité produisirent l'effet d'un coup de foudre : le Prince en fut si frappé, que remettant aussi-tôt son épée à ceux qui l'accompagnoient, il fit une profonde révérence, &, sans répliquer un seul mot, il se rendit droit à la prison du même Tribunal. Les gens de sa suite allerent aussi-tôt rapporter au Roi ce qui s'étoit passé, & ne manquerent pas d'y joindre toutes les plaintes qui pouvoient le prévenir contre le Lord-Chef. Henri, doué d'un rare talent pour bien juger des hommes, se fit raconter jusqu'aux moindres circonstances de cet événement ; & levant les mains au ciel, il s'écria avec un transport de joie : » Heureux le Roi qui possede un Magistrat aussi courageux, pour » exécuter les loix contre un tel criminel ; mais encore plus heureux » le pere dont le fils peut se soumettre à une pareille punition (1). «!

Mort de Henri IV. 1413.

Le Roi d'Angleterre survécut peu à cet événement ; il fut attaqué d'une maladie que quelques Auteurs ont cru être la lepre, & d'autres une espece d'apoplexie qui revenoit par accès, pendant lesquels il étoit privé de tout sentiment. Cette maladie se joignant aux scrupules de sa conscience, sur les moyens dont il s'étoit servi pour monter sur le trône, & à une prédiction extravagante, qu'il devoit mourir à Jérusalem, il résolut de consacrer le reste de sa vie à la guerre contre les Infideles. Il déclara son dessein dans un grand Conseil qu'il assembla à cette occasion,

(1) *Mezerai, Walsingham, Otterbourne.*

& commença à faire des préparatifs pour cette expédition. Mais sa maladie augmenta à un tel degré, qu'il fut obligé de renoncer à ce projet, & de songer à un voyage qui paroissoit beaucoup plus important (1). La derniere attaque de son mal le prit dans la chapelle de Saint-Edouard, pendant qu'il faisoit ses dévotions. On le porta aussi-tôt chez l'Abbé de Westminster, & on le mit dans une chambre nommée *Jérusalem*, où il mourut à l'âge de quarante-six ans, & la quatorzieme de son regne, le 20 Mars 1413, après trois mois de souffrances. Il eut de Marie de Bohun, fille du Comte d'Hereford, quatre fils; Henri, Prince de Galles, qui lui succéda; Thomas, Duc de Clarence; Jean, Duc de Bedford; & Humphroi, que son frere créa Duc de Glocester. Il eut aussi deux filles, dont l'aînée, nommée Blanche, fut mariée à Louis, Electeur Palatin; & Philippine, la plus jeune, à Eric, Roi de Danemarck & de Norwege.

Avénement de Henri V au trône d'Angleterre.

Les Anglois virent avec un plaisir sensible le fils aîné de Henri IV monter sur le trône après la mort de son pere. Ce jeune Prince étoit adoré des peuples, qui, au travers des extravagances de sa conduite, voyoient les prémices de grandes & d'excellentes qualités. Henri V justifia à tous égards la bonne opinion que ses compatriotes avoient conçue de lui. Depuis près de quatre siecles que ce Monarque a cessé d'être, sa gloire n'a point été flétrie, & l'Angleterre le regarde encore aujourd'hui comme le plus illustre de ses Rois: il est vrai que ce Prince acquit des droits à l'admiration de la Postérité. Sa vie, courte & glorieuse, fut un tissu d'actions éclatantes; son regne offre une suite plus étonnante encore de victoires & de conquêtes: il rendit sa Nation heureuse; & au sceptre Britannique, sa valeur réunit la couronne de France; il éclipsa tous ses prédécesseurs; & à ne le juger que d'après son courage héroïque, sa rare habileté dans les négociations, ses talens dans l'art pénible de gouverner les hommes, on auroit de la peine à trouver, soit dans l'antiquité, soit dans les temps modernes, des conquérans qui pussent lui être comparés.

Ce Prince avoit reçu, dans l'Université d'Oxford, une excellente éducation, & les dispositions heureuses qu'il tenoit de la Nature, avoient merveilleusement secondé les soins de ses Instituteurs: mais éloigné des affaires par Henri IV son pere, & par la crainte jalouse des Ministres, la chaleur de l'âge, la force de l'exemple, & l'oisiveté forcée dans laquelle on le retenoit, avoient égaré sa jeunesse; & l'amour du plaisir l'avoit rendu le compagnon, l'ami & le protecteur de tout ce qu'il y avoit à la Cour de libertins & de débauchés. Cependant, quelle que fût la violence de son penchant pour les plaisirs tumultueux, nous avons vu qu'il donna une preuve éclatante de sa soumission aux loix; & cette

(1) On dit que le Prince de Galles, son successeur, ayant pris la couronne au pied du lit de son pere mourant, où la coutume étoit de la mettre, le Monarque ramassa ses forces, pour le faire ressouvenir du peu de droit qu'ils y avoient tous deux; à quoi, sans approfondir le discours, le jeune Prince répondit: *Mon épée me conservera ce que la vôtre vous a acquis. Hall. Holingshed, Speed.*

Sect. IX. Histoire d'Angleterre.

docilité fit concevoir de son regne futur les plus belles espérances. Henri ne trompa point l'attente du Public : à peine il eut reçu le sceptre, à l'âge d'environ 25 ans, que, renonçant à la licence de sa conduite passée, il substitua les vertus d'un homme sage & consommé, aux vices qui l'avoient caractérisé tant qu'il n'avoit été que Prince de Galles. Il cessa de voir ses anciens amis ; mais avant que de s'en séparer, il les rassembla, leur conseilla de renoncer à leurs excès, & les menaça de son indignation s'ils ne changeoient pas de conduite. Afin de commencer son regne sous des auspices heureux, dès le jour même qu'il fut couronné, le 9 Avril 1413, il s'occupa tout entier du soin laborieux de réformer tous les abus qui s'étoient introduits à la faveur des troubles suscités pendant la vie de son prédécesseur : il composa son Conseil des citoyens les plus habiles & les plus estimés, remplit les Tribunaux de Juges aussi connus par leur science, qu'ils étoient respectés par leur intégrité, & ne nomma aux Bénéfices que des Ecclésiastiques d'une capacité éprouvée, & d'une conduite édifiante. En un mot, par lui seul & en très-peu de temps, le bon ordre, la justice, le commerce furent rétablis dans toute l'étendue de ses Etats.

Il pardonne au Comte de la Marche & à la famille de Percy.

A ces occupations vraiment royales, Henri mêla des bienfaits d'autant plus glorieux, qu'ils dévoiloient en lui l'ame la plus généreuse. Touché des malheurs de Richard, dont Henri IV son pere avoit usurpé la couronne, il fit exhumer son corps de Langley, où il avoit été obscurément enseveli, & le fit transférer, avec la pompe la plus solennelle, à l'Abbaye de Westminster ; & ce fut à la suite de ces honneurs funebres, qu'en expiation de l'usurpation de son prédécesseur, il fonda trois monasteres, où il voulut qu'on ne cessât point de prier pour l'ame de Richard. Sa générosité s'étendit plus loin encore ; il donna la liberté à Edmond, Comte de la Marche, & oublia les torts de la famille de Percy, qui avoit été si long-temps persécutée (1).

Heresie de Wiclef.

Chaque jour ajoutoit aux sentimens de respect, de tendresse & de fidélité que la Nation avoit voués à son nouveau Souverain ; & Henri, par sa bienfaisance, justifioit ces sentimens, lorsque turbulent dans son zele, comme dans ses murmures, le Clergé vint troubler ces jours de paix & de sérénité. Le célebre Wiclef, qui s'illustra par sa doctrine dans ces temps d'ignorance, & qui ne seroit de nos jours qu'un homme méprisable, avoit répandu ses dogmes ; & ses nombreux sectateurs, qui prenoient le nom de Lollards, inquiétoient d'autant plus les Ecclésiastiques, que c'étoit à leurs priviléges & à leurs biens sur-tout qu'ils paroissoient en vouloir. Séveres & pieux à l'extérieur, ces hérétiques attaquoient ouvertement les vices ; & dénonçoient avec chaleur les désordres qu'ils prétendoient caractériser le Clergé, & ne parloient que de l'indispensable nécessité d'une réforme. Leurs mœurs étoient austeres, leur vie édifiante ; mais livrés au plus violent fanatisme, ils vouloient étendre, par le fer & le feu, leurs dogmes rigoureux, & tendoient directement à la ruine de

(1) *Walsingham. Eversham.*

Histoire d'Angle-

l'Etat Ecclésiastique. On sent quelle dût être la haine du Clergé contre les Lollards. Il les peignit au Souverain sous les traits les plus capables d'alarmer & d'irriter. Excité par d'aussi graves dénonciations, & persuadé que c'étoit servir la Religion que d'abreuver la terre du sang de ces hérétiques, Henri V eut la foiblesse de permettre aux Ecclésiastiques de poursuivre leurs ennemis en Justice; & le Clergé eut à peine obtenu cette fatale permission, que les sectateurs de Wiclef, sans distinction d'âge ni de sexe, ni de rang, furent traînés dans les cachots, attachés au gibet, jetés dans les flammes, tourmentés avec une inhumanité qui n'a été que trop souvent imitée. Le plus distingué d'entre les Wiclefistes, fut Jean Oldcastle, Baron de Cobham, Citoyen cher à l'Etat & au Prince par ses vertus, sa probité, son zele, son patriotisme. Il paya de sa tête le malheur d'avoir montré son peu d'attachement aux Ecclésiastiques, & sur-tout le malheur de penser autrement qu'eux. Sa mort & la persécution des hérétiques, loin de diminuer le nombre des Lollards, ne servirent qu'à l'accroître. Furieux des rigueurs qu'on exerçoit contre eux, ils se souleverent, & s'assemblerent armés dans la plaine de Saint-Gilles, où ils furent battus, dispersés, massacrés par les troupes Orthodoxes du Roi; & ceux qui échapperent au carnage, furent exécutés dans les diverses villes du Royaume (1).

Henri s'unit avec le Duc de Bourgogne. Affaires de France.

1414.

Cependant Henri, tranquille par les motifs qui lui justifioient les excès de sa rigueur, ne se fut pas plutôt délivré, par les supplices, du soulévement des Lollards, qu'il ne songea plus qu'aux moyens de faire valoir ses prétentions sur le Royaume de France, & de poursuivre les entreprises commencées par son pere. Les circonstances ne pouvoient être plus favorables; & la situation de la France, opprimée par la faction de Bourgogne & par celle des Armagnacs, ne secondoit que trop les désirs du Roi d'Angleterre. Charles VI, attaqué d'une maladie mortelle, incurable, & aussi peu maître de sa raison, qu'incapable de tenir les rênes du Gouvernement, ne jouissoit d'une ombre d'autorité, que pour prêter alternativement son nom aux Chefs des deux partis. Par un de ces Arrêts arrachés à sa démence, il avoit condamné le Duc de Bourgogne, comme traître à la Patrie, & rebelle à son Roi. Le Duc courut à la vengeance; & dans le dessein d'accabler les Armagnacs & le Dauphin, son ennemi particulier, il offrit son alliance à Henri V, & conclut avec lui une ligue offensive & défensive. Enhardi par cette alliance si nécessaire à l'exécution de ses projets, Henri V, soit pour donner à sa cause une apparence de justice, soit pour hâter la guerre, fit demander d'abord à la Cour de France, par ses Ambassadeurs, la succession au trône, comme héritier d'Edouard III. Sa demande fut rejetée avec une hauteur à laquelle il s'attendoit: il insista cependant; &, après bien des débats, il se réduisit à demander la restitution de tout ce qui avoit été cédé à l'Angleterre par le traité de Bretigny; la moitié de la Provence, avec les pays de Beaufort & de Nogent; enfin, six cent mille écus d'or, pour

(1) *Elmham. Walsingham.*

Sect. IX. Histoire d'Angleterre.

le prix convenu de la rançon du Roi Jean. A l'égard du mariage de Catherine de France, les Ambaſſadeurs déclarerent que leur Maître n'épouſeroit cette Princeſſe que quand la paix auroit uni les deux couronnes ; & que, dans ce cas, il s'attendoit à avoir la Normandie entiere, ou au moins deux millions pour dot. La Cour de France alloit partir pour la guerre entrepriſe contre le Duc de Bourgogne, quand on reçut cette ambaſſade. Ce contre-temps ne fit point quitter le deſſein d'entreprendre la guerre, trop avantageuſe à la faction qui ſe trouvoit alors dominante, pour la ſacrifier au bien public. On renvoya les Ambaſſadeurs ſans leur donner d'autres réponſes, ſinon que quand on auroit le loiſir, on feroit ſavoir au Roi leur Maître la réſolution qu'on auroit priſe ſur les propoſitions qu'il avoit fait faire ; & on ſe diſpoſa à partir pour aller chercher le Duc de Bourgogne. Le parti d'Orléans venoit d'enquérir Louis d'Anjou, à qui ſon pere, l'un des quatre fils du Roi Jean, avoit laiſſé le nom de Roi, avec des droits ſur la Sicile, qu'ils avoient tous deux très-long-temps inutilement pourſuivis. Celui-ci s'étant retiré en France, avoit rompu, d'une maniere éclatante, avec le Duc de Bourgogne, & s'étoit attaché à la faction contraire. Ainſi tout le monde marchoit dans l'intention de faire une guerre fort vive, ſi le Duc, que les Flamands refuſerent de ſeconder, eût pu tenir la campagne contre une armée, où le Roi, étant en perſonne, avoit ramaſſé tout ce qui n'étoit point attaché par profeſſion à la faction de Bourgogne. Le Duc étant néanmoins un Prince d'un fort grand courage, & homme à diſputer le terrein juſqu'à la derniere extrémité, il avoit ſi bien muni ſes villes, qu'Arras arrêta long-temps le Roi, & donna le loiſir au Duc de Brabant & à la Comteſſe de Hainaut, de négocier, entre le Duc leur frere, le Roi & le parti d'Orléans, un accommodement qui fut nommé la paix d'Arras.

Négociations infructueuſes entre la France & l'Angleterre.

Cependant les négociations recommencerent entre les Cours de France & d'Angleterre ; mais Henri, ne cherchant qu'à gagner du temps, tâchoit d'obtenir de longues prolongations de treve, comme s'il eût eu le déſir le plus vif de parvenir à la paix : d'un autre côté, la Cour de France ne pouvoit croire que le fils d'un uſurpateur, qui avoit été ſi fortement troublé par des querelles & des diſſentions dangereuſes avec ſes propres ſujets, fût tout à coup aſſez ſolidement établi ſur le trône, pour qu'aucune diviſion ne l'occupât dans ſes États. Le Miniſtere François étoit en outre partagé ſur le ſuccès de ces négociations : le Duc de Berri étoit ſincérement diſpoſé à un accommodement avec l'Angleterre, pourvu que ce fût à des conditions convenables ; mais le Dauphin étoit extrêmement oppoſé à toutes celles qui tendoient à un démembrement de la Monarchie Françoiſe. L'indiſcrétion & les excès de Henri, pendant la vie de ſon pere, lui avoient donné une opinion très-médiocre de ſa perſonne (1). Mais il changea bientôt de ſentimens ſur les talens de Henri,

(1) Quelques Hiſtoriens diſent que lorſque le Roi d'Angleterre demanda la couronne de France par ſes Ambaſſadeurs, le Dauphin lui envoya, par dériſion, un

lorſqu'il

lorsqu'il reconnut avec quel art & quelle prudence il avoit ménagé les négociations, & qu'il vit sa vigueur, sa capacité, sa persévérance à poursuivre le projet important qu'il avoit formé.

Histoire d'Angleterre.

Grands préparatifs contre la France.

En effet, ce Prince ayant assemblé le Parlement à Leicester, il y trouva tous les secours qu'il attendoit de la Nation. Cependant, comme ces projets étoient vastes, & que ces secours pouvoient être insuffisans, le Roi d'Angleterre feignit de vouloir s'emparer des biens immenses du Clergé, qui possédoit au moins un tiers du Royaume. Effrayé d'une aussi menaçante disposition, le Clergé se hâta d'offrir au Roi la propriété de tous les monasteres étrangers établis dans le Royaume. Quelques-uns de ces monasteres, au nombre de cent dix, jouissoient de revenus considérables : Henri, qui n'avoit voulu qu'alarmer les Ecclésiastiques, accepta l'offre ; & le produit de cette cession fournit à toutes les dépenses de l'armement d'une grande flotte. Inquiet des résolutions du Parlement & des préparatifs de Henri, pour entreprendre la guerre, le Dauphin, de l'avis de son Conseil, envoya le Secrétaire Col faire de nouvelles offres qu'il espéroit qu'on accepteroit, comme une pleine satisfaction pour terminer toutes choses ; mais il fut trompé dans son attente. Henri, soutenu de son Parlement, auroit plutôt fait de nouvelles demandes. Il ne s'occupoit plus qu'à lever des troupes, & à préparer sa nombreuse flotte pour les transporter au continent. Après avoir fait rassembler une grande quantité d'artillerie, il indiqua Southampton pour le lieu du rendez-vous : il parcourut les parties méridionales du Royaume, & donna les ordres nécessaires pour entretenir le bon ordre dans tous les Districts : il publia une proclamation à Reading, adressée à tous ses sujets, où il leur exposoit que l'argent qui lui avoit été accordé, ne pouvant suffire pour le second payement de ses troupes, il leur demandoit qu'ils lui prêtassent une somme, sous les sûretés qu'il leur donneroit. La Nation se portoit avec tant d'ardeur à cette guerre, qu'il trouva abondamment tout l'argent dont il avoit besoin. Au bout de quelques jours, l'armée & les vaisseaux étant rassemblés à Southampton, le Roi s'y rendit, dans le dessein de s'embarquer, & de se mettre lui-même à la tête de ses troupes.

Conspiration contre le Roi d'Angleterre.

1415.

Le départ de la flotte Angloise fut retardé par une conspiration qui avoit été formée contre le Roi, par le Comte de Cambridge, le Grand-Tréforier, & Thomas Gray. Le Comte de Cambridge, frere puîné de cet Edouard, Comte de Rutland, devenu depuis peu Duc d'Yorck, auquel Henri IV avoit pardonné une pareille conspiration, avoit épousé Anne de Mortimer, sœur du jeune Edmond de Mortimer, qui étoit mort sans enfans. Anne étant son héritiere, avoit porté dans la Maison d'Yorck la juste prétention que son frere avoit à la couronne d'Angleterre ;

tonneau rempli de balles de paume, voulant faire connoître par ce présent, qu'il croyoit Henri plus propre à s'amuser de ce divertissement, qu'à soutenir une guerre qui décidât du sort de son Royaume. Le Monarque Anglois, piqué de cette raillerie, fit réponse que lorsque ces balles seroient poussées par la raquette, elles auroient tant de force, que les murailles du Louvre en seroient renversées.

SECT. IX. *Histoire d'Angleterre.*

& c'est de là que nous verrons dans la suite un petit-fils du Comte de Cambridge rentrer dans ses droits, & mettre la Maison d'Yorck en possession du sceptre Anglois, que les Princes de la Maison de Lancastre avoient usurpé pendant quelque temps, & ravi aux légitimes héritiers. Ces trois conspirateurs s'étoient donc proposé de faire passer le sceptre dans les mains du Comte de la Marche, qu'ils n'avertirent du complot qu'après l'avoir menacé du poignard, s'il refusoit de l'approuver. Le Comte de la Marche, plus fidele qu'ambitieux, ne se fut pas plus tôt dérobé à la vigilance des trois conjurés, qu'il alla donner avis au Roi du danger qui le menaçoit. Les conspirateurs furent pris, jugés & mis à mort, sans qu'on donnât d'autres suites à cette affaire (1).

Descente des Anglois. Ils reduisent Honfleur.

Enfin, après avoir répandu des manifestes violens contre la France & contre Charles VI, Henri mit à la voile, &, suivi d'une flotte de cinq cents vaisseaux chargés de six mille lances, de vingt-quatre mille Archers & de vingt mille Fantassins, il vint descendre au Havre, d'où, à la tête d'une armée de plus de cinquante mille hommes, il alla assieger Honfleur, place forte, défendue par une garnison nombreuse, qui opposa la plus vigoureuse résistance. Cependant Henri poussa ses attaques avec tant d'impétuosité, & se servit de son artillerie avec tant de succès, que les assiégés, se trouvant hors d'état de conserver la place, convinrent de se rendre, si dans peu de jours ils n'étoient secourus. Un corps de troupes Françoises, sous les ordres du Maréchal de l'Isle-Adam, essaya de pénétrer dans la place; mais ils furent défaits & repoussés: en sorte que le terme prescrit par la capitulation étant expiré, la garnison se rendit prisonniere de guerre. Peu satisfait de s'être emparé de Honfleur, Henri V, plus sévere après sa victoire, qu'il ne l'étoit dans l'ivresse des combats, fit conduire les principaux citoyens sous la halle, en fit mettre plusieurs à mort, quoiqu'il n'eût d'autre crime à leur reprocher que d'avoir défendu leur Prince & leurs foyers. Ce barbare vainqueur remplaça par des Anglois le reste des habitans qu'il chassa, & passa dans la Haute Normandie, où il multiplia ses conquêtes & ses actes de cruauté.

L'armée Angloise est attaquée de la dyssenterie. Henri se rend à Calais.

Toutefois, quelque éclatans que fussent ses triomphes, ils ne le dédommageoient point du dépérissement sensible de ses troupes, affoiblies par les combats, & beaucoup plus par la dyssenterie qui en avoit déjà fait périr la plus grande partie. Le Roi d'Angleterre n'avoit d'autres moyens pour se soutenir & attendre de nouveaux secours, que de se rendre à Calais, où ses soldats épuisés pussent se rétablir; mais la route étoit périlleuse, & elle paroissoit impraticable, à travers une Province soulevée & occupée par l'armée ennemie qui grossissoit de jour en jour. Au dessus de la crainte, Henri affronta les dangers, & il inspira son audace à ses soldats, qui traverserent le pays de Caux & le Comté d'Eu, dans le dessein de passer la Somme à Blanquetarre. Arrivé dans cet endroit, il trouva le passage impraticable, tant par les pieux qu'on avoit

(1) *Rot. Parlament. Rymer.*

enfoncés dans la riviere, que par un gros corps de troupes placé sur le bord opposé. Ce contre-temps le jeta dans un chagrin qui auroit porté tout autre Général à retourner à Honfleur; mais Henri etoit un de ces héros que les difficultés animent. Il résolut de suivre, en remontant le cours de la riviere, jusqu'à ce qu'il trouvât le moyen de la traverser, & il exécuta ce projet malgré tous les dangers & toutes les difficultés qui en étoient inséparables; tous les ponts étoient rompus, tous les passages gardés, & il ne pouvoit envoyer un seul détachement hors de la route de son armée, sans courir risque de le faire tailler en pieces. Ses soldats, dépourvus de provisions, & manquant de toutes les choses les plus nécessaires, accablés de la maladie & des fatigues qu'ils souffroient, seroient tombés dans le désespoir, s'ils n'avoient été animés par les exemples & par la présence d'un Monarque qu'ils chérissoient, qui partageoit leurs travaux, & qui les encourageoit par son activité.

Henri passe la Somme. Bataille d'Azincourt.

Il étoit facile aux François, infiniment supérieurs en nombre, de garder & de défendre les rives de la Somme; mais en ne regardant point la victoire comme douteuse, ils aimerent mieux couper le chemin à l'armée ennemie; &, dans cette vûe, ils camperent dans le village d'Azincourt, dans le Comté de Saint-Pol en Picardie. Fatigués par la longueur de la route, épuisés de fatigues, investis de toutes parts, les Anglois se crurent perdus; & la crainte d'un combat se joignant à leur terreur, ils envoyerent offrir à Charles VI de lui restituer toutes les places conquises, & de lui payer tous les dommages causés depuis leur descente au Havre, s'il vouloit les laisser passer librement jusqu'au Port voisin, où ils promettoient de s'embarquer pour l'Angleterre. Trop assurés de triompher, les François rejeterent ces conditions, & il ne resta plus à Henri & à son armée; d'autres ressources que celle de combattre, de vaincre ou de périr. Ce fut aussi le généreux parti que le Roi d'Angleterre prit; & ses troupes, ranimées par son courage, attendirent avec impatience le signal du combat. Les Généraux François firent de si mauvaises dispositions, choisirent pour champ de bataille un sol si défavorable, que si leur dessein eût été d'être battus, il n'eût pas été possible d'employer d'autres moyens. Ils formerent leur nombreuse armée en bataille, ou plutôt ils la resserrerent sur trois lignes qui couvroient, sans pouvoir agir, un terrein étroit, gras & détrempé par la pluie, & sur lequel il n'étoit pas possible de manœuvrer, ni de tirer aucun parti de la supériorité du nombre. Postés avec plus d'avantage entre des bois qui, les couvrant, déguisoient leur foiblesse, les Anglois, profitant de la mauvaise disposition des ennemis, commencerent l'attaque par une nuée de fleches, qui portoient des coups d'autant plus sûrs, qu'elles étoient tirées contre des rangs épais de soldats qui n'étoient séparés les uns des autres par aucun intervalle. Sans leur donner le temps de se reconnoître, les Anglois s'élancerent, l'épée à la main, sur la premiere ligne, qui, après quelque résistance, fut enfoncée. Le Duc d'Alençon qui la commandoit, tenta de réparer, par ses héroïques efforts, les vices de sa position; mais sa valeur ne servit qu'à hâter sa défaite : il fut tué, & sa mort fut le

SECT. IX. *Histoire d'Angleterre.*

ſignal de la déroute entiere des François. Ils furent diſperſés & ſi cruellement battus, qu'ils laiſſerent dix mille morts ſur le champ de bataille. Plus de quarante mille furent faits priſonniers, parmi leſquels on comptoit le Duc d'Orléans, qui eut l'honneur d'être pris les armes à la main en combattant pour ſa patrie ; le Duc de Bourbon, le Comte de Vendôme, Artus de Bretagne, le Comte de Richemond, Charles d'Artois, Comte d'Eu, le Maréchal de Boucicaut, & pluſieurs autres Seigneurs de la premiere diſtinction. Le Duc de Bourgogne, mécontent de la Cour, d'où on le tenoit éloigné, ne parut point à cette action, & tint même, avant & après, une conduite où il sembla un peu trop ménager les Anglois. Ceux-ci ne perdirent qu'environ ſeize cents perſonnes, & ils n'eurent à regretter d'Officiers ſupérieurs, que le Duc d'Yorck & le Comte de Suffolck. Henri V fit paroître, dans cette mémorable journée, un courage héroïque : on le trouvoit par-tout ; il ſe faiſoit remarquer par ſon caſque rehauſſé d'une couronne d'or, enrichie de diamans ; par ſa cotte d'armes, ſemée de lions & de fleurs de lis, & plus encore par les coups terribles qu'il portoit (1). Cependant dix-huit Chevaliers François, qui avoient formé une aſſociation pour le prendre mort ou vif, s'étoient fait jour, l'épée à la main, juſqu'à la place où il combattoit ; & déjà l'un d'eux l'avoit frappé d'un coup de ſa hache, qui l'étourdit, ſans néanmoins entamer ſon caſque. Henri courut alors le plus grand danger ; mais un Capitaine Gallois, nommé David Game, & deux autres Officiers, lui ſauverent la vie. Ils affronterent ces dix-huit François, en tuerent la plus grande partie, & périrent glorieuſement. Le Roi voyant ſes trois généreux défenſeurs étendus à ſes pieds, & reſpirans encore, les créa Chevaliers ; foible, mais ſeule récompenſe qu'il pût leur donner dans l'état où ils ſe trouvoient.

Henri V retourne à Londres.

Quoi qu'il en ſoit, cette victoire, d'autant plus glorieuſe qu'elle avoit été remportée par une poignée de ſoldats affoiblis, malades, haraſſés de fatigue, conſterna les François, mais ne leur inſpira point le ſeul moyen qu'ils euſſent de réparer leur honte. Ce moyen eût été de ſacrifier la haine mutuelle qui les diviſoit, & de ſe réunir contre l'ennemi commun. Mais moins ſenſibles à la défaite qu'ils venoient d'eſſuyer, qu'ardens à pourſuivre le cours de leurs triſtes animoſités, ils laiſſerent triompher les Anglois, & tournerent contre eux-mêmes la force de leurs armes. Conſtamment occupés à s'entre-détruire, les factions de Bourgogne & d'Armagnac, agiſſant, l'une pour le Dauphin, & l'autre pour le Duc de Bourgogne, & leurs Chefs, ne ſongeant qu'à s'exclure mutuellement de la Régence, agitoient le Royaume, dévaſtoient les Provinces, & allumoient de toutes parts le feu de la guerre civile. Henri V, ſecrétement ligué avec le Duc de Bourgogne, excitoit la violence de l'incendie, entretenoit les haines ; & plus ſûr de réduire la France par les François mêmes que par ſes armes, il fomentoit la diſcorde. Tranquille ſur le ſuccès de ſes projets, il s'embarqua avec ſes pri-

(1) *Monſtrelet, Elmham, Godwin*

ſonniers, &, après un paſſage dangereux, deſcendit à Douvres ; delà il ſe rendit à Londres, où il fut accueilli avec les acclamations que méritoient ſes grands exploits. Il reſta dix-huit mois dans ſes Etats, affectant de ne prendre aucune part aux diviſions qui déſoloient la France ; ſoit qu'il attendît que l'embraſement devînt général, & lui facilitât les moyens de remplir ſes deſſeins, ſoit dans la vûe de ſe rendre néceſſaire & de ſe faire rechercher par les deux partis oppoſés.

Hiſtoire d'Angleterre.

Le Connétable de France, ne ſe doutant point des motifs de cette inaction, & la regardant comme un aveu tacite de la crainte ou de l'impuiſſance du Roi d'Angleterre, alla mettre le ſiége devant Harfleur. La garniſon Angloiſe qui défendoit cette place, ſe conduiſit avec tant de courage, que le Duc de Bedfort, inſtruit de l'entrepriſe du Connétable, eut le temps de venir au ſecours des aſſiégés ; & rencontrant dans ſa traverſée la flotte Françoiſe, il l'attaqua, la battit, remporta la victoire la plus complette, deſcendit ſans obſtacles, vola vers Harfleur, mit en fuite les aſſiégeans, & délivra la ville (1). Avant que de reparoître en France, Henri voulût attendre le ſuccès des négociations qu'il avoit entamées avec le Duc de Bourgogne. Le plan d'alliance qu'ils avoient ébauché fut rempli par un traité, ſuivant lequel le Duc de Bourgogne s'engageoit à ſecourir le Roi d'Angleterre, & à lui fournir des troupes pour l'aider à conquérir le Royaume ; enfin, à lui faire hommage des terres qu'il poſſédoit ſous la domination Françoiſe, ainſi que de celles que, dans le cours de cette guerre, il pourroit conquérir ſur la couronne de France. Henri, comptant avec raiſon ſur un tel allié, mit à la voile, & deſcendit en Normandie, où, ſans perdre de temps, il s'empara de Caen ; & tandis que le Duc ſe rendoit le maître de Paris & des villes maritimes, il ſoumettoit & ravageoit la Normandie entiere.

Les François aſſiegent Harfleur. Negociations entre le Roi d'Angleterre & le Duc de Bourgogne. 1419.

Toujours en proie à leurs fatales diviſions, les François paroiſſoient s'appercevoir à peine des progrès des Anglois, qui, maitres de Cherbourg, venoient de mettre le ſiége devant Rouen. Cet événement les frappa, & ſembla leur ouvrir les yeux ; la vigoureuſe réſiſtance des aſſiégés, faiſant déſeſpérer au Roi d'Angleterre de pouvoir emporter la ville d'aſſaut, il convertit le ſiége en blocus, aſſuré de s'en rendre maître par la famine. Enſuite il fit planter des gibets, de diſtance en diſtance, le long de ſes lignes, & envoya déclarer à la garniſon & aux habitans, qu'il feroit pendre déſormais tous ceux qui tomberoient entre ſes mains. Cette menace indigne & féroce n'excita que le mépris des courageux habitans : cependant, ne recevant point de ſecours, ils furent bientôt réduits aux plus affreuſes extrémités ; la paille des lits, & le cuir des vieux coffres leur ſervoit à faire du pain ; la chair des chevaux, des chiens, des chats, & même des animaux les plus immondes étoit leur nourriture. N'ayant plus de reſſource que dans leur déſeſpoir, ils forment la réſolution de ſortir à l'improviſte, au nombre de dix mille, de forcer l'ennemi dans ſes lignes, ou de ſe faire tous tuer à l'attaque. Gui le Bouteiller, Gou-

Siége de Rouen. 1418.

(1) *Hiſt. de Normandie, Grafton. Speed.*

SECT. IX. *Histoire d'Angleterre.*

verneur de la place, trahissant les intérêts de son Prince & de sa Patrie, fit savoir secrétement à Henri le dessein des habitans. Pendant la nuit, deux heures avant que les assiégés sortissent de la ville, il envoya scier les traverses & autres pieces de bois qui soutenoient le pont par où la sortie devoit se faire. Ce pont étoit fort long; dès qu'il fut chargé, on sentit qu'il s'ébranloit; chacun se presse & se pousse pour déboucher, & ce mouvement précipité acheve de rompre le pont: plusieurs furent tués ou estropiés, en tombant dans le fossé qui étoit profond; il y en eut un grand nombre d'étouffés. Ceux qui avoient déjà passé le pont lorsqu'il se rompit, marcherent vers l'ennemi qui les attendoit en bataille devant ses lignes. Ils furent tous taillés en pieces; mais ils vendirent chérement leur vie; & s'ils n'eussent été accablés par le nombre, il est à présumer qu'ils eussent délivré la ville. Quelques jours après, les habitans envoyerent des Députés pour capituler: Henri leur fit répondre, par le Comte de Warwick, qu'il ne s'agissoit pas de capituler, mais de se rendre à discrétion. Les Députés, à cette indigne proposition, ne répondent rien; ils regardent froidement le Comte & s'en retournent. Les habitans, apprenant les intentions du Monarque Anglois, résolurent de mettre le feu aux quatre coins de la ville, de saper quatre-vingts toises de leurs murailles, de sortir par cette breche, & de s'ouvrir un chemin à la victoire, ou à une mort honorable. Le Gouverneur instruisit encore Henri de cette derniere résolution des assiégés; & le Roi, craignant le désespoir de ces braves gens, leur envoya dire qu'il les recevroit à composition. Les conditions furent, que la garnison sortiroit sans armes; qu'il conserveroit à la ville tous ses priviléges; qu'elle lui payeroit trois cent quarante-cinq mille écus d'or; que tous les habitans lui feroient serment de fidélité, & qu'il pourroit en choisir trois, dont il disposeroit à sa volonté. Après ces dures conditions, Henri entra en triomphe dans la ville de Rouen; il se fit précéder d'un Page superbement monté, & qui portoit au bout d'une lance une grande queue de renard: c'étoit sans doute à l'honneur de Gui le Bouteiller, dont la ruse perfide lui avoit été d'un si grand secours. Il est certain que le Roi accueillit publiquement ce traître, & que, pour le récompenser, il le nomma Lieutenant de la Haute-Normandie, sous le Duc de Glocester: mais Henri victorieux, déshonora pour la seconde fois les lauriers qu'il venoit de cueillir, par un acte de cruauté d'autant plus détestable, qu'il l'ordonna de sang froid, contre un guerrier dont la valeur méritoit les éloges & non l'humanité du vainqueur (1). Après avoir fait dépouiller & maltraiter la garnison Françoise, il fit indignement mettre à mort Alain Blanchard, guerrier plein de valeur, dont le Roi d'Angleterre eût dû récompenser

(1) » De même qu'un particulier, dit M. de Saint-Foix, pour signifier qu'il » devenoit propriétaire d'un champ, y coupoit quatre ou cinq branches d'un arbre; » de même un Monarque Anglois, pour marquer qu'il venoit d'acquérir la souve» raineté d'une ville, y faisoit pendre trois ou quatre Bourgeois «. On ne voit pas que dans ce temps-là cet acte de prise de possession ait été en usage chez les autres Nations.

Hiſtoire d'Angleterre.

le courage & le zele, pour avoir défendu, avec la plus héroïque intrépidité, ſa liberté, ſa vie & ſes concitoyens (1).

Le Duc de Bourgogne aſſaſſiné à Montereau-Faut-Yonne. 1419.

Alarmée de la rapidité de ces conquêtes, la France reſſentit vivement les maux qui l'affligeoient; & ſa triſte ſituation étouffant ou du moins ſuſpendant la haine mutuelle qui diviſoit les citoyens, on ne ſongea plus qu'aux moyens de réconcilier les deux factions ennemies, & de réunir le Dauphin & le Duc de Bourgogne. Celui-ci parut ſe prêter aux voies d'accommodement qui lui furent propoſées; il conſentit même à ſe rendre à une conférence indiquée par le Dauphin, ſur le pont de Montereau-Faut-Yonne. Il s'y rendit en effet; mais ſoit que le Dauphin ſaisît cette occaſion pour ſe venger, par une atrocité, des hauteurs & des crimes de ſon ennemi, ſoit que ceux qui l'accompagnoient ne puſſent contenir la fureur que leur inſpira la préſence du perſécuteur de leur Maitre, & de l'oppreſſeur de l'Etat, ſoit enfin que le Duc de Bourgogne, par la fierté de ſes propos, eût cauſé lui-même ſa perte, il fut aſſaſſiné par Tannegui du Châtel, & par tous ceux qui ſervoient d'eſcorte au Dauphin. La plupart des Hiſtoriens d'Angleterre accuſent ſans détour le Dauphin de cet aſſaſſinat (2); & cependant jamais il n'a été prouvé que ce Prince l'ait commis, ni qu'il l'ait ordonné: il eſt vrai que la ſcene ſe paſſa ſous ſes yeux, mais put-il l'empêcher? Fut-il inſulté par le Duc dans cette conférence? & put-il prévoir ou prévenir la vengeance ſubite de Tannegui du Châtel? C'eſt ce que l'on ignore. Quoi qu'il en ſoit, cet événement imprévu plongea la France dans un abîme de malheurs. Furieuſe de la mort de ſon favori, la Reine, inacceſſible à la voix de la Nature, jura de ſacrifier ſon fils aux manes du Duc de Bourgogne, vaſſal felon

(1) Les deux autres victimes que Henri s'étoit réſervées par un article de la capitulation, échapperent à la mort, moyennant une groſſe ſomme d'argent; mais Blanchard, qui étoit pauvre, ſubit ſon jugement. » Je n'ai pas de bien, diſoit ce » brave homme en allant au ſupplice; mais quand j'en aurois, je ne l'emploierois » pas pour empêcher un Anglois de ſe déshonorer «.

(2) Toutes les fois qu'il s'agit de Princes François, les Ecrivains Anglois ne ſavent point ménager les termes de perfidie & de trahiſon. Si, avant que de porter un jugement auſſi précipité, ils avoient conſulté un peu plus les Hiſtoriens contemporains, ils auroient vu qu'il n'eſt nullement prouvé que le Dauphin ait fait aſſaſſiner le Duc de Bourgogne. Un Prince de dix-ſept ans ne prend guere de telle réſolutions, & l'on pourroit dire tout au plus que ce fut l'ouvrage de ſes Courtiſans: de plus, le caractere de Charles VII parut plutôt porté à l'indolence & aux plaiſirs, qu'à la cruauté; & le Préſident Hainault remarque que Philippe le Bon, fils de Jean-Sans-Peur, reçut depuis la juſtification de Tannegui du Châtel, lequel prouva qu'on lui imputoit à tort cet aſſaſſinat. Suivant Juvenal des Urſins, le Duc de Bourgogne parla avec beaucoup d'arrogance; au ſurplus, les Hiſtoriens Anglois devroient ſuivre une des regles de la ſaine critique, qui ne veut pas que l'on impute un crime à telle perſonne que ce ſoit, à moins qu'on n'ait des preuves les plus certaines; &, dans le partage des ſentimens, l'Hiſtorien doit s'en tenir à rapporter les faits dont on convient de part & d'autre, expoſer le récit des deux partis, & toujours pencher du côté le moins odieux. Si les Auteurs Anglois qui parlent des affaires de la France, ſe pénétroient bien de cette vérité, on ne les verroit pas ſi ſouvent altérer les faits, pour les défigurer par des récits auſſi faux qu'indécens.

SECT. IX. *Histoire d'Angleterre.*

& sujet infidele. Charles VI, d'après les horribles suggestions de son épouse, proscrivit le Dauphin son fils, & l'héritier immédiat de la couronne. Sa démence excitée, poussa même le ressentiment jusqu'à le déshériter, & à nommer pour son successeur Henri V, Roi d'Angleterre, auquel il donna en mariage Catherine sa fille. Ce traité, moins inique encore qu'il n'étoit insensé, fut conclu à Troies; & le Parlement de Paris, qui entraîna dans sa folie plusieurs villes attachées à la Maison de Bourgogne, eut la lâche infidélité de jurer l'observation de cette ridicule disposition de Charles VI.

Il ne restoit plus à Henri qu'à prendre possession du trône & du Royaume; mais, avant que de jouir paisiblement du fruit de ses intrigues, il avoit encore bien des obstacles à surmonter. Il épousa Catherine de France, & vint avec Charles son beau-pere, à Paris, où il fut reçu en Souverain. Les États-Généraux s'assemblerent, ratifierent le traité de Troies (1), & accorderent une somme considérable pour faire la guerre au Dauphin, indigne de toute succession, & banni à perpétuité de tous les États de son pere. Mais tandis qu'une partie des François se déshonoroit par cette lâche condescendance pour la haine de l'épouse de Charles, le Dauphin défendoit en héros ses droits & la légitimité du titre dont on osoit le dépouiller. Maître, par son épée, d'une partie du Royaume, il prit la qualité de Régent de l'État, transféra le Parlement ainsi que l'Université de Paris à Poitiers, où allerent se rendre ceux d'entre les membres de ces deux Corps qui avoient eu la force de résister à l'inique autorité de la Reine; en sorte que dans le temps le plus malheureux & le plus anarchique, on vit en France deux Rois, deux Reines, deux Régens, & tous les Officiers de la couronne doublés. Henri V, qui, sous le titre modéré de Régent, régnoit en Souverain plus respecté que Charles lui-même, crut devoir

(1) Voici quels étoient les principaux articles de ce traité, qui fut nommé la paix de Troies, tels qu'ils sont rapportés dans les anciens actes.

» Le Roi d'Angleterre étant devenu fils du Roi de France, par son mariage » avec la Princesse Catherine, honorera le Roi & la Reine de France comme son » pere & sa mere.

» Il n'empêchera point que le Roi de France, pendant le cours de sa vie, ne con- » serve la dignité royale, & ne reçoive les revenus de sa couronne.

» Comme ledit Roi de France est empêché, par sa maladie, de vaquer au gou- » vernement de l'État, le Roi d'Angleterre sera, dès ce jour-ci, Régent du Royaume, » & le gouvernera selon la justice & l'équité, avec le conseil des Princes, des » grands Seigneurs, Barons & Nobles dudit Royaume.

» Dans les actes publics, le Roi de France, en parlant du Roi d'Angleterre, se » servira de cette formule : *Notre très-cher fils Henri, Roi d'Angleterre, héritier de* » *France.*

» Après la mort du Roi Charles, la couronne, avec toutes ses dépendances, ap- » partiendra au Roi d'Angleterre ou à ses hoirs.

» Quand le Roi d'Angleterre, ou quelqu'un de ses hoirs, sera parvenu à la cou- » ronne de France, les deux Royaumes de France & d'Angleterre seront unis à » perpétuité, sous la domination d'un seul & même Prince. Il n'y aura point un » Roi dans chaque Royaume; mais un seul & même Roi sera Souverain dans les » deux Royaumes, sans pourtant soumettre l'un à l'autre. Les loix & les libertés » de chacun des deux Royaumes seront conservées dans leur entier «.

passer

passer en Angleterre, où sa présence étoit nécessaire, & où d'ailleurs il vouloit faire couronner Catherine son épouse, demander des subsides au Parlement, & se venger des Ecossois qui ne cessoient d'envoyer des secours au Dauphin. Il confia le commandement de son armée au Duc de Clarence, s'embarqua avec la jeune Reine, & arriva en Angleterre, environné de l'éclat de sa gloire, & fut reçu avec les témoignages les plus vifs de zele & de tendresse. Catherine fut couronnée dans l'Abbaye de Westminster, le [illegible]me samedi de Carême de l'an 1421. Avant de convoquer le Parlement, Henri parcourut le Royaume, réforma les abus qui s'étoient introduits pendant son absence, réprima les abus plus énormes des vexations de la Cour de Rome, ordonna que quiconque se présenteroit désormais à un Bénéfice en vertu d'une provision du Pape, seroit, pour cela seul, déclaré inhabile à le posséder, & par cette sage ordonnance, anéantit pour jamais l'odieux droit de Patronage, que l'avide ambition des Papes s'arrogeoit depuis plusieurs siecles. Avant la séparation du Parlement, on conclut un traité entre l'Angleterre & Gênes, qui fut d'autant plus avantageux à Henri, qu'il privoit la France d'un puissant allié. Ensuite Henri engagea le Roi d'Ecosse, qui étoit son prisonnier, à rappeler les troupes qu'il avoit envoyées en France, sous les ordres du Comte de Buchan. Ce Prince, en conséquence de quelques stipulations particulieres avec le Roi d'Angleterre, commanda à ses sujets de quitter le service du Dauphin; mais le Comte répondit qu'ils ne pouvoient être tenus d'obéir aux ordres de leur Roi, tant qu'il seroit entre les mains de son adversaire, & qu'on pourroit juger qu'il agissoit par violence & contre son gré. Néanmoins cet ordre du Roi d'Ecosse servit de prétexte au Monarque Anglois, pour traiter comme rebelles tous les Ecossois pris au service du Dauphin (1).

[illegible] d'Angleterre.

1421.

Expéditions du Dauphin.

Mais pendant que le Roi d'Angleterre ménageoit ses intérêts avec ses voisins & s'occupoit du bonheur de ses sujets, le Dauphin se signaloit en France par des victoires éclatantes & de rapides conquêtes. Le Duc de Clarence, que Henri avoit laissé à la tête de ses troupes, venoit de marcher vers l'Anjou avec dix mille hommes, dans le dessein de réduire cette Province qui tenoit pour le Dauphin. Informé que sept mille Ecossois, commandés par le Comte de Buchan, étoient campés à Baugé, si écartés les uns des autres, que l'avant-garde pouvoit être coupée avant que l'arriere-garde pût venir à son secours, il résolut de les attaquer sans perdre de temps, se mit en marche avec sa cavalerie, & ordonna au Comte de Salisbury de le suivre avec sa cavalerie. Arrivé à Baugé, il trouva un petit corps d'Ecossois retranché dans un cimetiere, & employa tant de temps à vouloir les en déloger, que le Comte de Buchan ayant pris l'alarme, assembla ses troupes & marcha à leur secours. Le Duc de Clarence, au lieu d'attendre le Comte de Salisbury, attaqua ces nouvelles troupes avec impétuosité, & fit des prodiges de valeur; mais il fut blessé d'un coup de lance au visage, & mourut en héros les armes à la main. Sa cavalerie fut totalement mise en déroute,

(1) *Walsingham. Monstrelet.*

SECT. IX. *Histoire d'Angleterre.*

& il en demeura quinze cents sur le champ de bataille. Le Comte de Salisbury ne crut pas devoir avancer après cette bataille ; mais il favorisa avec beaucoup d'habileté la retraite des fuyards. Cette victoire causa tant de joie au Dauphin, qu'il créa le Comte de Buchan Connétable de France; & ce Seigneur, pour soutenir la réputation qu'il avoit acquise, entreprit le siége d'Alençon. Le Comte de Salisbury essaya de le faire lever ; mais il fut repoussé avec perte par les assiégeans. Cependant le manque d'artillerie obligea Buchan d'y renoncer ; cela n'empêcha pas que le parti du Dauphin ne remportât de grands avantages sur la faction de Bourgogne ; il défit un corps de troupes commandées par le Comte de Vaudemont, qui fut fait prisonnier ; & la guerre fut poussée vivement dans le Penthieu, où les Bourguignons furent battus en plusieurs rencontres (1).

La nouvelle de ces succès abrégea le séjour de Henri en Angleterre. Il se hâta de revenir en France, où sa présence ramena la fortune sous les drapeaux Anglois. Il reprit en peu de jours tout le pays que le Dauphin avoit été obligé de céder, força le Dauphin de se retirer de devant Chartres, & vint assiéger la ville de Meaux. Cette place fut investie le six d'Octobre, & le siége dura tout l'hiver, pendant lequel Henri perdit un grand nombre de soldats, par la fatigue, l'inclémence de la saison, & la valeur des assiégés, qui firent des efforts incroyables pour leur propre défense. La ville étoit partagée en deux parties, la cité & le marché : la premiere fut emportée d'assaut pendant l'hiver ; mais l'autre se défendit avec une opiniâtreté sans égale. Le fils du Lord Cornwall, jeune Seigneur de grande espérance, & le Comte de Dorset perdirent la vie à ce siége mémorable, avec un grand nombre de braves Officiers qui périrent dans deux assauts successifs & infructueux, malgré toute la conduite & l'intrépidité de Henri. Enfin la garnison, réduite à la derniere extrémité, après une défense de sept mois, demanda à capituler ; mais Henri, excessivement irrité de leur obstination, voulut qu'ils se rendissent à discrétion ; exceptant même de toute espérance de quartier les Anglois, les Ecossois & les Irlandois qui se trouveroient dans la ville, ainsi que tous ceux qui auroient eu part au meurtre du Duc de Bourgogne. Ils furent obligés de se soumettre aux conditions qu'il lui plut de leur imposer ; & lorsqu'il eut pris possession de la place, il fit trancher aussi-tôt la tête à trois Officiers ; le bâtard de Vaurus fut pendu à un arbre auquel on avoit donné le nom de ce Commandant, parce qu'il avoit servi de gibet pour exécuter tous ceux de la faction de Bourgogne qui lui étoient tombés entre les mains (2).

La Reine accouche d'un fils, & repasse en France.

1422.

Pour comble de succès, Henri V reçut au sein de la victoire l'heureuse nouvelle de la naissance d'un fils dont la Reine étoit accouchée à Windsor. Peu de temps après, cette Princesse s'étant trouvé en état d'entreprendre le voyage, repassa en France, accompagnée du Duc de Bedford. Les deux Cours se joignirent au bois de Vincennes, & se rendirent ensemble à Paris, pour y passer les fêtes de la Pentecôte. Le jour

(1) *Monstrelet.*

(2) *Elmham, Monstrelet, Rymer.*

Histoire d'Angleterre.

même de la fête, les deux Rois & les deux Reines dînerent ensemble en public, la couronne sur la tête (1). Mais tous les François qui étoient animés de l'amour de leur Patrie, furent pénétrés de la douleur la plus profonde, en voyant un Roi d'Angleterre gouverner la France avec une autorité absolue : leur aversion fut encore augmentée par une taxe arbitraire qu'il imposa pour une refonte d'especes ; mais ce fut en vain que les Parisiens firent éclater leurs murmures ; leur situation étoit devenue bien différente de ce qu'elle avoit été quelque temps auparavant, lorsqu'ils tenoient la balance entre les deux factions, maîtres de la faire pencher de l'un ou de l'autre côté.

Mort de Henri V.

Il ne manquoit plus au bonheur de Henri V que le temps de jouir des fruits de sa valeur ; mais la vie des conquérans seroit aussi trop fortunée, si la tranquille possession de leurs conquêtes leur étoit assurée. La fortune avoit fait assez pour le Roi d'Angleterre ; il avoit acquis plus de gloire qu'aucun de ses prédécesseurs, & quoique jeune, il étoit temps que ses succès eussent un terme. Ce terme fatal arriva : Henri marchoit contre le Dauphin, qui, après s'être rendu maître de la Charité, s'étoit ouvert le passage de la Loire, lorsqu'il fut attaqué d'une cruelle dyssenterie, qui, en très-peu de jours, le réduisit à la derniere extrémité. Il ne se déguisa point le danger qui le menaçoit, vit approcher la mort avec cette intrépidité qu'il avoit tant de fois montrée au milieu des combats ; il donna de sang-froid ses derniers ordres, fit jurer aux Seigneurs qui l'entouroient, de demeurer fideles au jeune Henri, son fils, né pour être leur Souverain ; de veiller sur son éducation, & de faire tous leurs efforts pour consoler la Reine dans son affliction. Ensuite il nomma le Duc de Glocester, son frere, Régent du Royaume, & donna au Duc de Bedford, son autre frere, la Régence de France, leur recommanda de rester unis avec le Duc de Bourgogne, fils & successeur de son allié, les exhorta à ne point donner la liberté aux prisonniers faits à Azincourt, avant la majorité de Henri son fils, & sur-tout exigea d'eux qu'ils ne consentissent point à la paix, quelques événemens qui survinssent, à moins que la Normandie & la Guienne ne fussent assurées à l'Angleterre en toute souveraineté. Après avoir mis la derniere main à ces dispositions, il ne voulut plus s'occuper que des devoirs de la Religion, & expira entre les bras des Prêtres, à Vincennes, où il avoit été transféré, le 31 Août 1422, dans la trente-quatrieme année de son âge, & la dixieme de son regne. Son corps fut transporté en Angleterre, & enterré à Westminster, au milieu de ses ancêtres, avec une pompe & une magnificence

(1) » Le peuple de Paris, dit un ancien Historien, allerent en grand nombre » au Château du Louvre, pour voir lesdits Rois & Reines d'Angleterre, séants en- » semble, en portant couronne. Mais ledit peuple, sans être admonesté de boire » ne de manger, par nuls des Maitres d'hôtel de céans, partirent contre leur cou- » tume, dont ils murmurerent ensemble; car, au temps passé, quand ils alloient » en si hautes solemnités à la Cour de leur Seigneur, le Roi de France, étoient » administrés des Gouverneurs de boire & manger à sa Cour, qui étoit à tous ou- » verte ; & là, ceux qui se vouloient seoir, étoient servis très-largement par les » serviteurs du Roi, des vins & viandes d'icelui «.

SECT. IX. *Histoire d'Angleterre.*

convenables à la ſplendeur de ſon regne (1). Henri V rendit ſes États floriſſans, & fut ſans contredit la gloire de ſon ſiecle : auſſi habile politique que guerrier courageux, il ſut entretenir les diviſions entre ſes ennemis avec tant d'art, qu'on le regardoit comme le Prince le plus conſommé dans les affaires du Cabinet. Mais ce grand Prince ſe diſtingua-t-il autant par ſon amour pour la juſtice, qu'il fut ambitieux de ſe ſignaler par ſa valeur ? l'équité guida-t-elle ſes vûes ? fut-il auſſi modéré dans le ſein de la victoire, qu'il fut ardent dans les combats ? l'inhumanité n'enſanglanta-t-elle pas les lauriers dont il ceignit ſa tête ? les faveurs de la fortune ne l'éblouirent-elles point ? n'endurcirent-elles pas ſon cœur ? On diroit que la terreur qu'il inſpira par ſes armes en impoſe encore, tant les Hiſtoriens de ſa vie lui ont prodigué des éloges. Il n'a eu juſqu'à préſent que des apologiſtes ; & les Ecrivains mêmes les plus auſteres & le plus ſobres en louanges, ſe ſont empreſſés à juſtifier juſques à ſes actions le plus évidemment répréhenſibles ; l'éclat de ſon regne, la ſplendeur de ſa gloire les ont tous éblouis. Notre deſſein n'eſt point ici de ternir ſa mémoire ; nous reſpectons ſes vertus, nous admirons ſes talens ; mais c'eſt d'après les faits mêmes, que nous ne concevons pas le ſilence des Hiſtoriens ſur l'excès de ſon injuſtice & les actes multipliés de ſon inhumanité. Il faut convenir cependant que ces vices appartiennent plutôt au ſiecle qu'à la perſonne de Henri. L'Europe ne s'étoit pas encore dépouillée des coutumes ſauvages de ces Barbares du Nord qui l'avoient envahie ; & nous ne pouvons nous empêcher d'obſerver que depuis la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie, juſqu'au temps dont nous parlons, le trône n'avoit été rempli par aucun Prince dont le regne n'eût été marqué par des actes de cruauté ou de perfidie. Il en étoit de même de quelques États voiſins, qui paroiſſent avoir été gouvernés par des Princes de ſemblable caractere ; ſans aucune teinture des Arts libéraux, qui étendent les facultés de l'eſprit, & le portent à des objets plus dignes de l'humanité ; ſans aucuns principes de la bienfaiſance univerſelle & de la vraie morale : les ſeuls objets de leur éducation étoient la guerre & la ſuperſtition ; élevés dans les maximes du pouvoir deſpotique, ils regardoient le reſte des hommes comme des eſclaves deſtinés à ſatisfaire leurs intérêts & leur ambition.

Avénement de Henri VI au Trône. Caractere de ce jeune Prince.

Henri VI n'étoit âgé que de neuf mois lorſque la mort vint enlever aux Anglois ſon pere, auquel il ſuccéda. Ce jeune Prince n'eut ni les qualités brillantes de ſon prédéceſſeur, ni les éminentes vertus qui illuſtrent les Souverains ; mais, par l'intégrité de ſon ame & la bonté de ſon cœur, il mérita, ſinon l'admiration, du moins l'eſtime & la tendreſſe des peuples ſur leſquels il régna. A la vérité il ne montra dans aucun temps de ſa vie, ni ce mâle courage, ni cette héroïque valeur qui caractériſent les héros & les conquérans : la Nature lui avoit refuſé cette intrépidité qui brave les rigueurs de la fortune, & lutte ſouvent avec

(1) Pour conſerver la mémoire de ſon illuſtre époux, Catherine fit élever ſur ſon tombeau une ſtatue d'argent, de grandeur naturelle.
Voyez Rymer, Monſtrelet.

succès contre son instabilité ; mais à la place de ces qualités guerrieres, plus funestes communément aux Nations qu'elles écrasent, qu'elles ne sont utiles à ceux qui les possedent, il eut des mœurs douces, honnêtes; il fut le protecteur & le pere des malheureux, avant que de l'être lui-même ; toujours prêt à faire du bien, toujours prêt à sacrifier ses plus chers intérêts, il porta jusqu'à l'enthousiasme, & trop souvent jusqu'à la foiblesse, l'amour de l'humanité. Par excès de dissimulation, l'affreux Néron disoit dans sa jeunesse, qu'il eût voulu ne savoir pas écrire, quand on lui présentoit à signer un Arrêt de mort. Henri VI, incapable de feindre des sentimens qu'il n'avoit pas, étoit forcé de faire les plus grands efforts sur lui-même, lorsque la sûreté publique exigeoit de lui qu'il consentît au châtiment des malfaiteurs. Chaste jusqu'au scrupule, sensible jusqu'à la douleur, il eût été, si le sort l'eût placé dans une condition moins élevée, l'un des plus respectables citoyens de l'Etat ; mais la Nature le fit mettre sur le trône, & ne lui donna ni les vertus d'un Roi, ni les talens d'un Négociateur, ni cet art bien moins difficile de se concilier les esprits, soit par l'usage bien entendu de l'autorité, soit par l'éclat de la représentation, ou même, à la tête des Conseils, par la force du raisonnement, ou la séduction de l'éloquence ; en sorte que l'éloge le plus vrai qu'on puisse faire de lui, se borne à dire qu'il n'eut ni passions ni vices, mais aussi qu'il n'eut aucune des grandes qualités, aucune des vertus essentielles à son rang : aussi le perdit-il sans regret, y remonta-t il sans éblouissement, & passa-t-il pour la seconde fois, sans murmure & sans étonnement, du faîte des grandeurs dans la contrainte de la captivité. Ce fut cette inertie de caractere, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui causa toutes ses infortunes ; ce n'est qu'à cette triste apathie qu'il faut attribuer ces étranges vicissitudes qui remplirent sa vie, & ces révolutions sanglantes qui agiterent son regne, dépeuplerent ses États, & finirent par terminer ses jours.

Histoire d'Angleterre.

Cependant quel Souverain, même avec des qualités communes, eût pu régner plus glorieusement ? Quel Roi fut jamais couronné sous de plus heureux auspices ? L'Angleterre étoit parvenue au plus haut degré de sa gloire ; la couronne de France étoit réunie au Sceptre Britannique ; la paix régnoit au dedans du Royaume, & la conquête des Provinces Françoises paroissoit assurée ; la Nation énorgueillie du regne éblouissant de Henri V, sembloit ne s'occuper que du soin de prévenir les désirs de son successeur. Henri VI, en un mot, en montant sur le trône, n'eut ni à lutter contre la Maison d'Yorck, ni à répondre aux protestations qu'elle eût été en droit de faire. Ses trois oncles montrerent pour ses intérêts le zele le plus vif ; le Duc de Bedford, qui, à la valeur d'un héros joignoit les talens d'un grand homme & les qualités éminentes d'un habile Ministre, répondoit par sa vigilance, son activité, sa sagesse aux vœux de Henri V, qui en mourant lui avoit laissé la Régence de France, tandis que le Duc de Glocester, son frere, se signaloit en Angleterre par l'étendue & la justesse [de ses vues, autant que par l'usage qu'il faisoit des rares connoissances que l'étude & l'expérience lui

SECT. IX. *Histoire d'Angleterre.*

avoient données dans l'art de gouverner les hommes : le Duc d'Exeter, leur frere, rendoit les services les plus importans à l'État, par les talens heureux qu'il déployoit à la tête du Ministere : heureuse l'Angleterre, si, conduite par de tels Chefs, ils avoient été secondés par le Cardinal de Winchester leur oncle, qui, pour leur malheur & celui de la Nation, avoit été chargé de l'éducation du jeune Souverain ! Cette place importante n'étoit point, à la vérité, au dessous des talens du Cardinal de Winchester; mais elle ne pouvoit satisfaire son orgueil ni son ambition outrée. Au désir le plus immodéré de fortune & d'élévation, cet homme dangereux réunissoit l'ame la plus impitoyable & le cœur le plus corrompu; fier, arrogant, dissimulé, le meurtre & le poison, les crimes les plus détestables n'étoient pour lui que des moyens licites, lorsque par eux il espéroit réussir; & ces dispositions cruelles, il avoit l'art de les cacher sous le voile imposant des vertus les plus opposées à sa perversité. Mais il cessa bientôt de se contraindre, & sacrifia sans pudeur à ses passions & à ses vues, son honneur, sa réputation, la sainteté de son état, les intérêts de son éleve, ceux de la Nation, la voix du sang & celle de l'humanité.

Mort du Roi de France. Henri VI est proclamé Roi de ce Royaume.

1423.

Cependant, à peine Henri VI fut couronné, que la mort termina le regne orageux & la vie de l'imbécille Charles VI. Le Duc de Bedford fit aussi-tôt proclamer à Paris, Henri VI son neveu, Roi de France, & il n'y eut dans le Royaume que le Dauphin qui s'opposât à cette proclamation. Mais quoique possesseur des plus belles Provinces, le Dauphin n'avoit ni soldats exercés, ni argent; & Bedford, maître du reste du Royaume, avoit plusieurs armées entretenues & payées par la France & l'Angleterre, commandées par des Généraux illustres, accoutumées à combattre & à triompher sous les ordres des Ducs de Bedford, de Glocester, d'Yorck, de Sommerset, des Comtes de Warwik, Arundel, Salisbury, du Chevalier Talbot, Falstof, &c. guerriers fameux par leur valeur & par les lauriers qu'ils avoient moissonnés. Outre ces avantages, les Anglois possédoient la Normandie, la Champagne, la Picardie, l'Isle de France, la Brie & Paris (1). Unis avec le Duc de Bourgogne, toujours irréconciliable ennemi de Charles VII, ils tiroient de puissans secours de la Bourgogne, de la Franche-Comté, de la Flandre; & l'Isle-Adam, Luxembourg & Coulanges combattoient pour leurs intérêts. Charles VII, à la vérité, pouvoit leur opposer d'habiles Généraux & de très-grands guerriers : Dunois, la Fayette, Sancerre, Lohéac, d'Aumale, Lahire, &c. Mais que pouvoit contre tant d'ennemis la valeur de ces Capitaines, qui n'étoient secondés que par des troupes peu nombreuses & mal disciplinées ? La prudence & l'activité de ces héros suppléa au nombre : sous eux les soldats s'aguerrirent, furent même les agresseurs; & bientôt, couverte de guerriers, la France devint dans toutes ses Provinces, le théâtre de la guerre la plus terrible & la plus meurtriere qui eût encore désolé cette Monarchie; elle fut inondée du sang des

(1) *Mezerai*, *Monstrelet.*

étrangers & du sang de ses habitans ; les plus riches contrées furent ravagées, & les villes les plus opulentes ruinées, presque sans interruption, pendant plus de quinze ans. Charles VII remporta quelques avantages, qui pourtant ne balancerent point les succès éclatans du Duc de Bedford ; & ce qui ajoutoit encore au malheur des François, étoit le caractere plus volage qu'héroïque de Charles, qui tout entier à ses amours, à ses plaisirs, laissoit à ses Généraux, & le poids de la guerre, & le soin de défendre l'Etat, ne s'occupant lui-même qu'à perdre dans les bras de la volupté des momens d'autant plus précieux, que les projets de l'ennemi resserroient chaque jour l'étendue de sa domination. Ces progrès furent tels, & les pertes de Charles si multipliées, que bientôt il ne lui resta plus que ses fideles Capitaines & l'attachement des Ecossois, qui, seuls de toutes les Nations étrangeres, osant se déclarer ouvertement ses alliés, envoyerent à son secours un corps de cinq mille hommes, sous les ordres du Comte de Douglas ; ressource unique de l'héritier du Royaume, & qu'il ne devoit même qu'au ressentiment des Ecossois, irrités de l'obstination du Ministere Anglois à retenir leur Roi, Jacques Stuart, prisonnier à la tour de Londres.

Histoire d'Angleterre.

Le Duc de Bedford, dans la vue de priver la France de cette alliance avec les Ecossois, résolut de remettre le Roi Jacques en liberté, à des conditions qui l'attachassent aux intérêts de l'Angleterre. Les Ecossois avoient déjà entamé plusieurs négociations pour la liberté de leur Souverain ; elles avoient été jusqu'alors infructueuses, parce que les Anglois avoient pensé qu'il étoit de leur intérêt de le retenir, jugeant que tant qu'il seroit en captivité, ses sujets n'entreprendroient rien de considérable au préjudice de l'Angleterre.

Le Roi d'Ecosse est remis en liberté.

Cependant ils furent trompés dans leur attente, & reconnurent enfin que le moyen le plus efficace pour rompre l'alliance de la France avec l'Ecosse, étoit de rendre la liberté au Roi prisonnier. On donna des saufconduits aux Commissaires Ecossois, pour qu'ils se rendissent à Londres, & les Evêques de Durham & de Worcester, & plusieurs autres Seigneurs de la premiere distinction, furent choisis pour discuter les articles. Il leur fut donné pouvoir, par leurs instructions, de consentir à la liberté de Jacques, sous les conditions qu'il payeroit quarante mille marcs pour les frais de son entretien pendant sa captivité en Angleterre, & qu'il concluroit une treve avec Henri, pendant la durée de laquelle les deux Rois ne pourroient donner de secours à leurs ennemis respectifs. La premiere conférence fut tenue à Yorck, où les Plénipotentiaires convinrent des articles qui concernoient la liberté du Roi ; & dans la seconde, qui fut tenue à Londres, ils réglerent la façon dont la somme devoit être payée, & la qualité des otages que le Roi donneroit pour sûreté de l'exécution des articles. Il y fut aussi réglé que le Roi d'Ecosse épouseroit Jeanne de Sommerset, niece du Duc d'Exeter & de l'Evêque de Winchester, & que le Conseil d'Angleterre diminueroit dix marcs de la somme, en considération de ce mariage. Ensuite les Commissaires des deux Nations signerent une treve de sept ans, par laquelle le Roi Jacques s'obligeoit

Sect. IX Histoire d'Angleterre.

à rappeler ses troupes de France, quoiqu'il ne pût pas répondre de leur obéissance à ses ordres. Ce traité fut confirmé par le Parlement ; & Jacques retourna dans son Royaume, après dix-sept ans de captivité (1).

Heureux succès du Duc de Belford. 1424.

Moins sensibles à ce bienfait tardif, qu'à la longue détention de leur Souverain, les cinq mille Ecossois auxiliaires resterent attachés à la France, & n'en sortirent point. Bedford passa en France, & s'empara d'Ivri. Le Comte de Douglas se présenta devant Verneuil ; & le Gouverneur de cette place, supposant l'armée Angloise battue, eut la lâcheté d'en ouvrir les portes à Douglas, qui s'en rendit maître au nom de Charles. Le Régent, animé du désir de se venger, s'approcha de l'armée Françoise, & envoya un Héraut la défier au combat. Le Vicomte de Narbonne, Général des François, piqué de ce défi, l'accepta, marcha sans ordre aux ennemis, les attaqua avec impétuosité, ne put les rompre, fut attaqué à son tour ; & son armée, trop foible pour résister au choc des Anglois, fut repoussée, mise en désordre, & obligée de s'enfuir, laissant une foule de morts sur le champ de bataille, parmi lesquels Charles VII eut à déplorer la perte des Comtes de Douglas, d'Aumale, de Ventadour & de Tonnerre. Dans le nombre des prisonniers étoient le Duc d'Alençon, le Maréchal de la Fayette, Gaucour & Mortimer. Les Anglois ne perdirent qu'environ seize cents hommes, & entrerent triomphans dans Verneuil, où ils trouverent toutes les munitions de l'armée Françoise, & l'argent destiné à son entretien ; en sorte qu'il ne resta plus à Charles VII, à qui Salisbury venoit encore d'enlever toute la Province du Maine, qu'une poignée de soldats échappés au massacre, & rassemblés à la hâte par Saintrailles, dont la valeur & la constance réussirent enfin, contre toute espérance, à raffermir la couronne de France sur la tête de Charles. Mais alors elle paroissoit irrévocablement assurée à Henri, dont la puissance eût été inébranlable, si un accident imprévu, léger dans son principe, funeste dans ses suites, ne fût venu changer entiérement la face des affaires.

[illegible]

L'ambition du Duc de Glocester, irritée par l'alliance qu'il venoit de contracter avec Jacqueline de Baviere, Comtesse de Hainaut, veuve du Dauphin Jean, & séparée du Duc de Brabant, son second mari, porta à l'Angleterre le coup le plus préjudiciable. La Régence du Royaume ne remplissoit point les vues de ce Prince entreprenant ; il aspira au rang suprême ; & sans songer à l'intérêt que sa Patrie avoit de ménager le Duc de Bourgogne, il porta, sous prétexte de se mettre en possession du patrimoine de son épouse, la guerre dans le Hainaut, où il envoya six mille Anglois destinés par la Nation à renforcer l'armée du Duc de Bedford, qui, comptant sur ce secours, avoit déjà commencé l'exécution du vaste plan de ses opérations. Le Duc de Bourgogne, qui depuis quelque temps n'attendoit que l'occasion de se réconcilier avec la Cour de France, saisit avec empressement celle que lui offroit l'attaque du Duc de Glocester, & se détachant de l'alliance des Anglois, il écouta les propositions

(1) *Act. public, Rymer.*

Histoire d'Angleterre.

positions avantageuses que lui firent les François, tandis que le Duc de Bedford, privé en même temps & du renfort qu'il attendoit, & du secours du Duc de Bourgogne, hors d'état de profiter des avantages qu'il avoit remportés, donna forcément à Charles VII le temps de réparer ses pertes.

Cependant le Duc de Glocester eut le plus grand succès dans le Hainaut; il en fit la conquête, y laissa son épouse pour achever de réduire les habitans, & revint en Angleterre couvert de gloire, mais le cœur ulcéré contre l'Evêque de Winchester son oncle, qui s'étoit opposé à son mariage & à son invasion dans le Hainaut. L'Évêque de Winchester, trop haut pour souffrir sans se plaindre le ton fier de son neveu, rompit sans ménagement avec lui; & cette brouillerie fut portée à des extrémités si violentes, qu'on craignit qu'elle ne causât une guerre civile. Bedford, informé du désordre, se hâta de se rendre en Angleterre, où il fut reçu en qualité de Protecteur par le Conseil & la Nation. Peu de jours après son arrivée, il exposa en plein Conseil l'état des affaires de France; ensuite il employa tout son crédit pour porter à une réconciliation son frere & son oncle. Il convoqua une assemblée de la Noblesse à Saint-Albans, afin qu'elle pût concourir avec lui à un accommodement si nécessaire au maintien de la paix publique. Tous leurs efforts furent inutiles, & l'on renvoya cette affaire à la décision du Parlement, qui fut convoqué à Leicester. Le Duc de Glocester y produisit les articles de son accusation; ils furent examinés par un Comité, reconnus frivoles, & l'Evêque en fut déchargé. Le Parlement exhorta les deux partis à renoncer à leur haine mutuelle, & ces deux Seigneurs s'embrasserent avec toutes les marques extérieures d'une réconciliation parfaite, quoique leurs cœurs brûlassent du désir de se venger. Le Duc de Bedford jugea que cet accommodement ne seroit pas le dernier, &, prévoyant combien une division dans le Conseil seroit préjudiciable aux intérêts du Roi, il engagea son oncle à remettre le grand Sceau, qui fut confié à l'Evêque de Londres; ensuite il exhorta le Cardinal à passer avec lui en France, sous le prétexte honnête de ne pouvoir se passer de ses conseils, mais en effet pour mettre le Duc de Glocester à l'abri de la fureur du Prélat qui avoit juré la perte de son neveu.

Les Anglois forment le siége de Montargis.

Bedford, de retour en France, y suivit les opérations que des soins plus importans l'avoient forcé de suspendre; mais il n'y fut point aussi heureux qu'il l'avoit été jusqu'alors, & les avantages qu'il avoit eus furent suivis de cruelles disgraces. Warwick forma le siége de Montargis; mais son armée n'étant pas assez nombreuse pour attaquer cette ville dans les formes, il changea le siége en blocus, & partagea ses troupes en trois corps, séparés par les branches de la riviere Loin, sur lesquelles il jeta des ponts de communication. Il prit lui-même le commandement d'un de ces corps, & donna celui des deux autres au Comte de Suffolck & à Jean de la Pole, frere de ce Seigneur. Après que ce blocus eut duré trois mois, les assiégés se trouverent réduits à la derniere extrémité: Charles VII envoya à leur secours le bâtard d'Orléans, qui, à l'âge de vingt-deux ans, avoit déjà donné les plus grandes preuves de courage

SECT. IX. *Histoire d'Angleterre.*

& de conduite dans l'art militaire. Le brave Dunois assembla environ seize cents hommes, marcha avec confiance du côté de Montargis, & forma une entreprise dont l'exécution étoit d'autant plus difficile, qu'il avoit en tête le Comte de Warwick, dont la réputation égaloit celle des plus grands Généraux. Les assiégés avoient ouvert leurs écluses, ce qui avoit rompu les ponts de communication entre les différens corps des Anglois, & Dunois résolut de les attaquer séparément, avant que l'eau fût écoulée. Il donna le commandement de la moitié de ses troupes à Lahire, avec ordre de tomber sur les quartiers de la Pole, pendant qu'il chargeroit lui-même le Comte de Suffolck. Après un combat opiniâtre, ce Comte & son frere furent défaits, perdirent quinze cents hommes, dont la plus grande partie périt dans les eaux; & le Comte de Warwick, ne pouvant leur donner du secours, se retira. La place fut ravitaillée, & l'on regarda cet exploit comme un heureux présage de la grandeur future de Dunois; cependant cet avantage ne fut suivi d'aucun événement important, & les deux partis se trouverent si foibles, qu'ils jugerent mutuellement devoir se tenir sur la défensive (1).

Quoi qu'il en soit, la fortune étoit plus favorable au Duc de Bedford, qui portoit la terreur dans le sein de la Bretagne, tandis que Talbot & Fastolf achevoient de soumettre le Maine. Le dessein du Régent n'étoit ni de conquérir, ni de dévaster la Bretagne; il vouloit seulement épouvanter le Duc, qui, allié des Anglois, & fortement ébranlé par les sollicitations de son frere le Comte de Richemont, Connétable & Généralissime des troupes de France, paroissoit déterminé à s'unir avec Charles VII. Ce n'étoit point à la Bretagne; il méditoit une entreprise beaucoup plus importante, & qui, si elle eût réussi, eût peut-être réuni pour jamais le Royaume de France à la Couronne Britannique.

Siége d'Orléans. 1428.

Cette grande opération étoit la réduction d'Orléans, la plus considérable des villes qu'il y eût alors en France, soit par ses richesses, son commerce, sa position, soit par ses fortifications qui la rendoient le boulevart des Etats qui restoient à Charles, & dont, par cela même, la prise devoit entraîner la perte des Provinces qui n'étoient pas encore tombées au pouvoir des Anglois. Mais le siége de cette place présentoit à Bedford des obstacles d'autant plus difficiles à surmonter, qu'outre la garnison nombreuse qui la défendoit, cette garnison même étoit commandée par le brave Dunois. Tout autre que le Duc Régent eût été rebuté par ces difficultés; mais elles ne firent que l'exciter; il fut joint par Salisbury, à la tête d'un corps de cinq mille hommes: six forts construits autour de la place, la serroient de toutes parts & empêchoient tous secours d'y pénétrer. Les assiégés étoient résolus à souffrir les dernieres extrémités, plutôt que de subir un joug étranger; les femmes mêmes témoignoient du courage, & le Roi, qui tenoit alors sa petite cour à Chinon, ayant encore quelques troupes sur la Loire, on osoit regarder le siége d'Orléans comme une chose dont on se flattoit que l'Etat tireroit avantage. La longue résistance des assiégés, les beaux faits

(1) *Mezerai, Monstrelet.*

Histoire d'Angleterre.

d'armes qu'ils faisoient tous les jours, la mort du Comte de Salisbury, tué à une fenêtre d'un coup de canon, auroient dans la suite été des raisons encore plus fortes pour se le promettre, si le peu qui restoit au Roi de troupes capables de tenir la campagne, n'eussent été défaites à Rouvray en Beauce, en attaquant un grand convoi chargé de provisions de Carême, qui fit nommer ce combat, *la journée des harengs.*

Cependant, après six mois de siége, Orléans, investi par les ennemis, exposé à toutes les horreurs de la famine, perdoit ses habitans, soit par le défaut de vivres, soit par le fer des assiégeans; & le Comte de Dunois, ne pouvant opposer une plus longue résistance, désespéroit de pouvoir tenir encore quelques jours dans la place. Mais toujours résolu néanmoins de ne point se rendre aux Anglois, il s'avisa, du consentement des assiégés, de faire offrir au Duc de Bourgogne de se soumettre à lui. Ce Prince acceptoit avec joie une proposition qui l'honoroit; mais le Duc de Bedford n'y voulut point consentir, jugeant qu'il étoit de dangereuse conséquence que les villes qu'on assiégeroit, se missent ainsi comme en séquestre sous la protection d'un Prince François. Il répondit même assez fiérement à ceux qui lui proposoient cette capitulation de la part du Duc de Bourgogne (1); & dès lors la division commença à se mettre parmi les assiégeans. Instruit de cet événement, le Comte de Dunois entrevit dans ces dissentions une ressource pour la place qu'il défendoit; il ne se trompa point, chacun des Généraux ennemis, celui d'Angleterre & celui du Duc de Bourgogne, prétendant posséder Orléans à l'exclusion de l'allié de son maître. Leur mésintelligence affoiblit leurs attaques, & ils se relâcherent à un tel point, qu'ils laisserent entrer dans la ville une troupe choisie de guerriers pleins de valeur, commandés par une femme qui, dans ce siecle fertile en héros, éclipsa, par son courage & ses rares exploits, les plus illustres Généraux.

Exploits de la Pucelle d'Orléans.

Cette guerriere étoit la célebre Jeanne d'Arc, paysanne de Domremy, village de Lorraine, aux environs de Vaucouleurs. Jeanne d'Arc, par excès de crédulité, ou par excès de fanatisme, se croyoit inspirée, & fortement persuadée que Dieu l'avoit choisie pour exterminer les Anglois & délivrer la France, elle avoit quitté la houlette, & la tête armée d'un casque, le corps couvert d'une cuirasse, & le glaive à la main, elle s'étoit présentée à Charles VII; sa présence & ses discours avoient soufflé dans tous les cœurs l'esprit qui l'embrasoit, & les Docteurs, d'accord avec le Parlement & armés de sa noble audace, l'ayant jugée suffisamment autorisée par le Ciel, elle s'étoit mise à la tête de l'armée de Charles, qui crut ou feignit de croire qu'aidée d'une telle héroïne, la victoire alloit inévitablement se ranger sous ses drapeaux. Les moins superstitieux regarderent Jeanne d'Arc comme une fille simple, mais de la plus rare valeur; & Dunois fut, dit-on, le véritable auteur de cette imposture, qui ne tendoit qu'à ranimer le courage abattu & le patriotisme chancelant des François. Jeanne accré-

(1) Sa réponse fut, *qu'il ne battoit pas les buissons pour laisser prendre les oiseaux à d'autres. Hist. des Rév. d'Angl.*

Sect. IX. Histoire d'Angleterre.

dita l'erreur par le succès de ses armes : chaque jour étoit marqué par quelqu'une de ses victoires ; & sa présence inspira à l'armée de Charles une telle confiance, que les soldats, se croyant invincibles, le furent en effet. Précédée par sa célébrité, Jeanne, à la tête d'une troupe d'élite, se fit jour à travers les bataillons ennemis, & entrant dans la ville avec un convoi qu'elle y avoit conduit de Blois, elle rendit aux assiégés la vie & le courage, par l'espérance qu'elle leur donna d'une prochaine liberté. Les sorties qu'elle fit sur les Anglois, furent des plus meurtrieres : elle emporta, les uns après les autres, les forts qui resserroient la ville ; & malgré les fatigues de ses combats, malgré le sang qui sortoit en abondance des blessures qu'elle avoit reçues, elle ne cessa de combattre qu'après avoir mis en fuite les Anglois & les alliés, qui furent obligés de lever honteusement le siége.

Les Anglois levent le siége d'Orléans, & sont vaincus à Patay.

La délivrance d'Orléans fut la mémorable époque de la décadence des affaires de Henri VI en France. Les Anglois, consternés, humiliés, abattus par une femme, & follement persuadés que les puissances de l'Enfer étoient armées en faveur de Jeanne d'Arc, en proie à la frayeur, à la superstition, n'étoient plus ces fiers vainqueurs devant qui tout plioit. Ils s'enfuirent jusque dans la plaine de Patay en Beauce. Talbot, moins susceptible de terreur, osa présenter la bataille à Jeanne d'Arc ; mais, de tous les soldats qu'il commandoit, il fut le seul guerrier qui osa soutenir la présence de la Pucelle & de Dunois ; la peur culbuta ses troupes avant même que d'être attaquées ; Talbot lui-même fut entraîné dans la fuite, & pris par Jeanne d'Arc : les autres Généraux Anglois eurent ailleurs le même sort. Charles VII recouvra la Champagne, & se fit couronner à Rheims. Bedford, plus irrité qu'intimidé, rassembla les débris des armées vaincues, & se renferma dans Paris. Il ne restoit plus au Roi de France qu'à profiter du désordre des ennemis, & achever ou de les disperser, ou de les expulser ; mais Charles VII, entraîné par son goût pour les plaisirs, au lieu de former le siége de Paris, alla dans la Touraine perdre un temps précieux aux pieds d'Agnès Sorel, qu'il aimoit encore plus que la gloire. Bedford, reduit à la plus inquiétante situation, fit part au Conseil de Londres du besoin pressant où il étoit de recevoir incessamment des secours, soit en hommes, soit en argent. Le Cardinal de Winchester se hâta d'autant plus de seconder le Régent de France, qu'il venoit de lever, par ordre du Saint-Siége, une armée destinée à aller en Boheme combattre les Hussites, que le Pape n'ayant pu convertir par ses Missionnaires, vouloit exterminer par une Croisade. Les besoins de l'État l'emporterent sur les ordres du Pontife de Rome, & cette armée envoyée à Bedford, ne fit que retarder pour quelque temps la ruine totale des Anglois ; mais elle n'empêcha point les Provinces éloignées de Paris, qui seules reconnoissoient encore l'autorité d'Henri VI, de rentrer sous l'obéissance de Charles VII (1).

Le Roi Charles est couronné à Rheims.

Malheureux en France, les Anglois étoient chez eux dans une situation

(1) *Monstrelet.*

Histoire d'Angleterre.

La Pucelle d'Orléans est prise & conduite à Rouen, & condamnée à être brûlée comme hérétique.

1431.

encore plus embarrassante. La Cour étoit en proie aux dissentions les plus envenimées ; le Royaume étoit partagé entre le Cardinal de Winchester & le Duc de Glocester, dont la haine mutuelle, fomentée depuis plusieurs années, venoit d'éclater ; le peuple gémissoit sous le poids des impôts, rejetoit sur le Duc de Glocester sa misere & les fautes du Gouvernement, & sur-tout les funestes effets de l'expédition du Duc dans le Hainaut. Pendant que ces reproches, fondés en apparence, soulevoient une partie des Anglois contre Glocester, & que son crédit baissoit à mesure que celui de son oncle s'élevoit, le fanatisme, la haine & la vengeance donnoient en France un spectacle bien digne de ce siecle, où la seule valeur tenoit lieu de lumieres, & la plus avilissante superstition de piété. Jeanne d'Arc, toujours victorieuse & toujours formidable, voloit de triomphes en triomphes, avoit fait couronner son Roi, & combattoit pour lui dans Compiegne, assiégé par les Généraux du Duc de Bourgogne, lorsque, dans une sortie qu'elle fit sur les assiégeans, & qui fut sa derniere victoire, la fortune l'abandonnant, elle tomba au pouvoir de ces mêmes ennemis qu'elle venoit de vaincre. Jean de Luxembourg, indigne de son nom, eut la basse avidité de la vendre aux Anglois pour cent mille livres ; & les Anglois, oubliant cette générosité, qui fit toujours la base du caractere national, n'écouterent que la vengeance. Bedford fit conduire l'illustre prisonniere à Rouen, où l'Evêque de Beauvais se chargea de lui faire son procès. Un Tribunal ecclésiastique, injuste & ignorant, la déclara convaincue d'hérésie & de sortilége, &, comme telle, la condamna à faire pénitence, au pain & à l'eau, le reste de sa vie. Peu après, sous prétexte qu'elle étoit retombée dans ses erreurs, le même Tribunal la livra au bras séculier, pour être brûlée vive. La Sentence fut inhumainement exécutée par ces mêmes Anglois, qui n'avoient jamais pu la vaincre les armes à la main (1). Cet acte de barbarie ne leur ramena point la fortune ; au con-

(1) Jeanne d'Arc fut brûlée vive dans le vieux marché de Rouen, le 30 de Mai 1431. Nous allons transcrire ici quelques fragmens d'une lettre que le jeune Roi d'Angleterre écrivit à ce sujet au Duc de Bourgogne.

» Il est assez commune renommee comment cette femme qui se faisoit nommer
» *Jeanne la Pucelle*, erronée, s'étoit, deux ans & plus, contre la Loi divine &
» l'état de son sexe féminin, vêtue en habit d'homme, chose à Dieu abominable,
» & en tel état, transportée vers notre ennemi capital & le vôtre, auquel & à
» ceux de son parti, gens d'Eglise, Nobles & populaires, donna souvent à entendre
» qu'elle étoit envoyée de par Dieu, en soi présomptueusement vantant qu'elle avoit
» communication personnelle & visible avec saint Michel, & grande multitude
» d'Anges & des Saints du Paradis, comme sainte Catherine & sainte Marguerite...
» Se vestit aussi d'armes, appliquées pour Chevaliers & Écuyers, leva l'etendard,
» & demanda a avoir & porter les très-nobles & excellentes armes de France,
» qu'en partie obtint, & les porta en plusieurs courses & assauts ; c'est à sçavoir,
» un écu à deux fleurs de lys d'or à champ d'azur, & une épée la pointe en haut,
» férue en une couronne. [illegible] s'est mise aux champs, a conduit gens d'armes,
» pour faire & exercer [illegible] inhumaines, en épandant le sang humain. . . . . .
» Mais la divine Prov[illegible] permettre que ladite femme ait été prinse
» & mise en notre [illegible]. Et pour ce que dès-lors fumes requis
» par l'Evêque du [illegible] avoir été prinse, qu'icelle Jeanne lui fissions
» délivrer, comme à [illegible] ecclésiastique ; nous, tant pour la révé-

SECT. IX. *Histoire d'Angleterre.*

traire, la mort de Jeanne d'Arc parut être le signal de leur entiere décadence; leur gloire fut ternie, leur grandeur s'affoiblit, & leurs affaires déclinerent, malgré la vigilance & les soins de Bedford, qui, attribuant au sacre de Charles VII le zele empressé de ses peuples, fit venir son neveu Henri VI, & le fit couronner à Paris dans l'Église de Notre-Dame; mais la pompe de cette cérémonie ne fut qu'un vain spectacle pour les Parisiens & pour Henri, qui, pendant qu'il retournoit à Londres, perdoit en France tout ce que les armes de son pere & du Régent avoient conquis.

Le Duc de Bourgogne cherche à rompre son alliance avec les Anglois. 1432.

Ces désastres multipliés affligeoient d'autant plus le Duc de Bedford, qu'il ne voyoit aucun moyen de rétablir les affaires. L'Angleterre, épuisée d'hommes & de numéraire, étoit hors d'état de rien entreprendre; & le Duc de Bourgogne, qui pouvoit seul balancer la fortune des François, fatigué d'une alliance infructueuse, ne fournissoit plus que de foibles secours, & par ses émissaires, ménageoit secrétement sa réconciliation avec Charles VII. La vengeance qu'il avoit prise sur sa patrie de la mort d'un pere, étoit une action monstrueuse, dont les secrets remords lui répondoient du jugement qu'en feroit la postérité; son ambition même s'y trouvoit blessée, & il ne pouvoit penser sans chagrin qu'il avoit vengé son pere sur ses enfans, en aliénant le plus beau de leur héritage, & en leur ôtant pour jamais l'espérance d'y revenir. Ces raisons de quitter les An-

» rence de notre mere la sainte Église, comme aussi pour l'honneur & l'exaltation » de la sainte Foi, lui fîmes bailler ladite Jeanne, afin de lui faire son procès; lequel Évêque, adjoint avec lui le Vicaire de l'Inquisition des erreurs, & appelé » avec eux grand & notable nombre de solemnels Maîtres & Docteurs en Théologie » & Droit Canon, commença par grande solemnité & due gravité, le procès d'icelle Jeanne. Et, après ce que lui & ledit Inquisiteur, Juges en cette partie, eurent, » par plusieurs & diverses journées, interrogé ladite Jeanne, firent les confessions » & assertions d'icelle mûrement examiner par lesdits Maîtres Docteurs, & généralement par toutes les Facultés de notre très-chere & très-aimée Fille l'Université de Paris. Par l'opinion & délibération desquelles, trouverent lesdits Juges » icelle Jeanne superstitieuse, devineresse de Diables, blasphémeresse en Dieu & en » ses Saints, schismatique & errant en la foi de Jésus-Christ..................

....

» Pour lesquelles causes, selon que les Jugemens & Institutions de sainte Église » l'ordonnerent, afin que dorénavant elle ne contaminât les autres membres de Jésus-Christ, elle fut délaissée à la Justice séculiere, laquelle incontinent la condamna à » être brûlée. Et, voyant son finement approcher, elle connut pleinement & confessa que les Esprits qu'elle disoit être apparus à elle souventes fois, étoient mauvais & mensongers, & que les promesses qu'iceux Esprits lui avoient plusieurs » fois faites de la délivrer, étoient fausses; & ainsi se confessa par lesdits Esprits » avoir été déçue & démoquée. Si fut menée, par ladite Justice, liée, au vieu » marché dedans Rouen, & là publiquement fut arse à la vue de tout le peuple «.

Il s'en falloit bien que la plus saine partie de la Nation Angloise regardât Jeanne d'Arc comme coupable d'hérésie & de sortiléges. Il étoit aisé de voir qu'on ne demandoit sa mort, que pour se venger des maux qu'elle avoit faits au parti de Henri VI. L'Historien Monstrelet assure qu'un Secrétaire du Roi d'Angleterre osa dire, en parlant de cette Héroïne & de son supplice, » qu'il étoit mort une fidelle Chrétienne, & qu'il croyoit que son ame étoit èz mains de Dieu, & que ceux qui » avoient adhéré à sa condamnation, étoient damnés; enfin, qu'elle eût été brave » femme, si elle eût été Angloise «.

glois s'étoient insensiblement fortifiées par un grand démêlé qu'il avoit eu avec le Duc de Glocester, & par le refus qu'avoit fait le Duc de Bedford, de permettre qu'Orléans se rendît à lui. La Duchesse de Bedford, sœur du Duc de Bourgogne, qui avoit coutume d'adoucir ces petits commencemens d'aigreur, étoit morte depuis quelque temps, & le Duc avoit épousé en troisiemes noces, Isabelle de Portugal, plus Françoise que les François mêmes. De plus, le temps avoit ralenti dans son cœur ce premier feu de la vengeance, qui ne l'avoit porté que trop loin. La jeunesse de Charles, quand le Duc Jean avoit été assassiné, commençoit à lui paroître excusable, & les recherches d'un grand Roi lui sembloient avoir assez expié la faute d'un jeune Dauphin. Le Monarque n'avoit en effet laissé passer aucune occasion de ramener l'esprit de Philippe, qu'il ne l'eût embrassée avec joie ; il n'y avoit épargné ni offres, ni soumissions, ni complaisances, jusqu'à éloigner de sa Cour tous ceux qui lui pouvoient déplaire, & à souffrir que Tanneguy du Châtel, cet ami généreux de tous les temps, à qui il devoit sa conservation, s'exilât volontairement lui-même.

Révolte des Paysans de Normandie.

1433.

Bedford, instruit des funestes dispositions du Duc de Bourgogne, n'osoit se plaindre, & tâchoit de dissimuler, lorsqu'un nouvel orage vint ajouter à l'embarras de sa situation. Quelques Bergers de Normandie, entraînés par l'exemple de Jeanne d'Arc, & croyant avoir reçu aussi le don d'inspiration, se répandirent dans cette Province, publierent des Prophéties qui annonçoient la dispersion totale des Anglois & la prochaine délivrance de toute la Province. Ces brillantes impostures, protégées par les Généraux de Charles, en imposerent aux Paysans, qui s'attrouperent au nombre de plus de soixante mille, s'armerent & marcherent contre les Anglois qu'ils s'étoient promis d'exterminer. Ce soulévement subit offroit à Charles VII la plus belle occasion de se remettre en possession de cette Province ; mais il négligea d'appuyer par des troupes réglées cette troupe fanatique de Paysans indisciplinés, & sa négligence donnant au Comte d'Arundel le temps de dissiper cette foule de brigands, la Normandie demeura sous le joug des Anglois, qu'il eût été si facile de rompre.

Accommodement du Duc de Bourgogne avec Charles VII. Mort du Duc de Bedford.

1434 & suiv.

Mais pendant qu'Arundel luttoit avec succès contre le bonheur de Charles, Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, se détachoit ouvertement de l'alliance des Anglois, & ceux-ci ne pouvoient imputer qu'à eux-mêmes cette accablante défection. En effet, dans le Congrès assemblé à Arras pour la pacification de l'Europe, & composé des Envoyés Plénipotentiaires de tous les Princes de la Chrétienté, les Ambassadeurs de Charles offrirent, au nom de leur Maître, au Cardinal Winston & à l'Archevêque d'Yorck, Envoyés de Henri, la possession de la Guienne & de la Normandie, sous condition d'en faire hommage à la Couronne de France, & de se départir de toutes les anciennes prétentions sur la Monarchie Françoise. Cette offre, que la situation de Henri paroissoit rendre avantageuse, fut rejetée avec dédain par les Négociateurs Anglois, qui, sans proposer eux-mêmes aucune sorte de condition, se retirerent du Congrès. Leur retraite précipitée irrita le Duc de Bourgogne, qui, saisissant cette occasion, fit sa paix

[illegible] VII, & rejeta sur le Roi d'Angleterre la continuation de [illegible] nouvelle de ce traité de paix (1) consterna les Anglois; [illegible]nement à se venger sur le Duc de Bourgogne. Un événement [illegible] vint suspendre les effets de leur ressentiment; & cet événement fut l'irréparable perte de Bedford & d'Arundel, que la mort enleva presque dans le même temps. Avec Bedford, le plus illustre Général de son siecle, le plus ferme appui de son Maître, l'ornement & la gloire de sa Patrie, s'évanouit toute l'autorité de Henri VI en France. Paris, que la terreur des armes de Bedford avoit retenu jusqu'alors sous les Loix du Régent, ouvrit ses portes à l'armée de Charles, & la garnison Angloise réfugiée à la Bastille, où elle se défendit avec la plus héroïque valeur pendant trois jours de siége, se rendit enfin à des conditions honorables, & s'éloigna de Paris, qui, après avoir porté pendant dix-huit ans le joug d'une domination étrangere, rentra sous l'obéissance de son Prince légitime.

Le Duc d'Yorck est déclaré Régent de France. Heureux succès des armes Angloises.

1437.

A la perte irréparable du Duc de Bedford (2) se joignit un nouveau désastre, la guerre que le Duc de Bourgogne déclara à Henri, & qu'il accompagna d'une entreprise menaçante sur Calais. L'importance de cette place, & la crainte des malheurs inévitables qu'entraîneroit sa reddition, réveillerent le courage des Anglois. Suivi de quinze mille hommes, le Duc de Glocester

(1) Les articles en avoient été dressés avant le Congrès. Charles s'obligea par ce traité de demander pardon à Philippe, soit par lui-même, soit par délégués, pour le meurtre de son pere; déclarant que ce crime avoit été commis en sa jeunesse, à l'instigation de Conseillers pernicieux. Il convint de céder au Duc de Bourgogne & à ses héritiers les villes & Comtés de Boulogne-sur-mer, Mâcon, Auxerre, avec toutes leurs dépendances, ainsi que toutes les taxes nommées Aides, imposées sur les parties de Mâcon, Châlons, Autun & Langres, qui dépendoient de la Bourgogne. Le Comté de Ponthieu, Dourlens, Saint-Riquier, Amiens, Abbeville, &c. furent engagés à Philippe & à ses héritiers, jusqu'à ce que la France eût payé quatre cent mille écus pour les racheter. Philippe fut exempté de faire hommage de ces territoires pendant la vie de Charles; & l'on convint que ses vassaux ne seroient point tenus d'obéir au Roi sans des ordres particuliers du Duc. Charles promit de le secourir s'il étoit attaqué par les Anglois, & les deux parties s'engagerent à ne point faire d'accommodement avec l'ennemi, sans le consentement l'une de l'autre; elles renoncerent également à toutes les alliances qui seroient à leur préjudice mutuel, &, par des Lettres-Patentes, déclarerent leurs sujets respectifs relevés de leur serment de fidélité envers celui qui violeroit ce traité. Les Princes du Sang de France & la Noblesse de Bourgogne le ratifierent par leurs sceaux, & il fut enfin confirmé par le Concile de Basle, qui prononça la Sentence d'excommunication & l'interdit contre quiconque en violeroit les articles.

Voyez Monstrelet, T. Smolett, &c.

(2) On ne peut mieux juger du mérite de ce grand homme, que par l'éloge public qu'en fit un jour Louis XI, Prince naturellement peu porté à louer, & d'ailleurs très-bon connoisseur. Comme il regardoit attentivement le tombeau du Duc, un de ses Courtisans lui conseilla de le faire ôter, comme un monument perpétuel de la honte des François. » Non, répondit le Roi, laissons reposer en paix les cendres » d'un Prince qui, s'il étoit en vie, feroit trembler le plus hardi d'entre nous. Je » souhaiterois qu'on eût érigé un monument plus magnifique à sa gloire.

Anecdotes Angloises.

Histoire d'Angleterre.

s'embarqua promptement, arriva devant Calais, & tomba sur les assiégeans, qui se croyant trahis par le Duc de Bourgogne, abandonnerent & le siége & leur camp, s'enfuirent précipitamment, & laisserent à Glocester la liberté de pénétrer dans le pays, de piller & de ravager la Flandre & l'Artois, qu'il désola sans éprouver aucune résistance. Tandis que sa valeur rétablissoit la gloire des armes Britanniques, le Duc de Sommerset, digne, à bien des égards, de succéder à l'illustre Bedford, aspiroit à la Régence de France; mais Richard, Duc d'Yorck, l'emporta; & il réunit, pour le malheur de l'Angleterre, les suffrages du Conseil. Il se rendit en France, où il fixa, par sa prudence, & plus encore par son courage & l'éclat de ses actions guerrieres, l'attention de l'Europe. Il affermit la Normandie chancelante; & pendant qu'il y faisoit respecter la domination Angloise, le Lord Willoulbhy désoloit la Picardie, Talbot assiégeoit Dieppe & luttoit contre le Dauphin, qui parvint cependant à délivrer cette place; & Sommerset, à la tête de quelques bataillons, ravageoit le Maine, parcouroit, en conquérant, l'Anjou & la Bretagne, attaquoit & remportoit de grands avantages sur le Maréchal de Lohéac. Mais ses succès & les victoires de Talbot furent les dernieres faveurs que la fortune accorda aux Anglois, qui, fatigués des vicissitudes des armes, épuisés d'hommes & d'argent, lassés des longueurs d'une guerre qui n'avoit jusqu'alors été que ruineuse, désirerent la paix, & eussent obtenu des conditions avantageuses, si la haine du Cardinal de Winchester contre le Duc de Glocester son neveu, eût eu moins d'influence sur les délibérations du Conseil de Londres.

Nouvelle mésintelligence entre le Duc de Glocester & le Cardinal, son oncle.

Henri V, en mourant, avoit sur-tout recommandé à ses Ministres de ne point relâcher, avant la conclusion de la paix, les prisonniers François. L'un de ces prisonniers étoit le Duc d'Orléans, détenu en Angleterre depuis la bataille d'Azincourt. Le Duc de Glocester fit sentir la sagesse des ordres de Henri V; mais le Cardinal de Winchester, toujours prêt à s'opposer aux conseils de son neveu, saisit cette occasion de le mortifier, & fit rendre la liberté au Duc d'Orléans, duquel il exigea pour toute condition d'accélérer la paix de toute sa puissance. Le Duc d'Orléans, excédé de sa longue captivité, promit tout, arriva dans les Etats de Charles, oublia ses promesses, &, instruit de la foiblesse du Gouvernement Anglois, détourna le Ministere François de toute idée de pacification. La conduite du Duc d'Orléans confirma la justesse des avis du Duc de Glocester; mais son crédit baissoit devant l'autorité du Cardinal, son oncle, qui, dévoré d'ambition, aspirant à la Régence du Royaume, & ne cherchant qu'à ruiner la puissance de son neveu, ne cessoit de lui faire essuyer des dégoûts, se rendit maître du Conseil, dont il chassa tous ceux qu'il soupçonnoit d'être attachés à Glocester, & qu'il remplaça par ses créatures, sans égard à leur incapacité. Le pouvoir de ce Prélat ambitieux ne cessa point d'augmenter, à mesure que le Roi avança en âge. Ses richesses le mettoient en état de fournir à Henri des secours d'argent, dans un temps où des services de cette nature étoient les plus grands qu'on pût rendre à l'Angleterre. De plus, le jeune Prince étoit naturellement superstitieux, & on l'avoit habitué à la vénération la plus abjecte envers le Clergé. Le Cardinal ne négligea aucun de ses avantages,

& gagna tellement l'esprit du Roi, que Sa Majesté lui accorda un pardon général de tous les crimes qu'il pourroit avoir commis, & de quelque nature qu'ils pussent être, depuis le commencement du Monde jusqu'à cette même année.

La Duchesse de Glocester est condamnée à une prison perpétuelle. 1441.

Tout entier à ses projets, & moins touché de la situation fâcheuse de l'État, qu'animé du désir de perdre son neveu, le Cardinal se montra indifférent à l'accroissement rapide du pouvoir de Charles VII. Ainsi, tandis que la Guienne passoit sous la domination des François, le Prélat, constamment occupé du soin de sa vengeance, portoit des coups cruels au malheureux Duc de Glocester; mais avant que de l'immoler à sa haine, il voulut lui faire éprouver tout ce que l'infortune & l'oppression ont de plus rigoureux. Éléonor de Cobham, fille de qualité, aussi dangereuse par sa beauté que par ses artifices, étoit parvenue à rendre rivaux le Cardinal & le Duc de Glocester. Après les avoir long-temps trompés tous deux, elle s'étoit absolument livrée au Cardinal, lorsqu'elle avoit vu le Duc épouser Jacqueline de Brabant. Mais le mariage de ce Seigneur ayant été déclaré nul par le Pape, Éléonor s'étoit comportée avec tant d'adresse, qu'elle avoit forcé le Duc de Glocester à l'épouser. Le Cardinal se voyant trahi par sa maîtresse, conçut une haine mortelle contre les deux époux, & cherchoit depuis long-temps les moyens de s'en venger. Ayant appris, par ses espions, que la Duchesse, par une curiosité assez ordinaire aux femmes, avoit de fréquentes conférences avec un Prêtre, qui passoit pour Nécromancien, & avec une femme qui avoit la réputation d'être sorciere, il forma, sur leur rapport, le projet d'une accusation contre elle. Quelques personnes gagnées par le Cardinal, accuserent la Duchesse d'avoir composé avec ses deux confidens, une image de cire qui représentoit le Roi, dans l'espérance qu'en la faisant fondre par degrés, les forces du Roi diminueroient insensiblement, & qu'il perdroit la vie aussi-tôt que l'image seroit entiérement fondue. Le dessein qu'on attribuoit à la Duchesse, étoit de faire tomber la couronne sur la tête de son mari; & comme il étoit probable qu'elle n'avoit pas formé ce projet sans la participation de ce dernier, on espéroit d'envelopper le Duc dans le crime & dans le châtiment. La Duchesse avoua qu'elle avoit prié le Prêtre & la femme de lui composer un philtre propre à réveiller l'amour de son époux. Quoique cet aveu n'eût aucun rapport avec le crime dont on l'accusoit, le Prélat fit jouer de si puissans ressorts, que le Prêtre fut condamné à être pendu, la femme à être brûlée, la Duchesse à faire amende honorable dans l'église de Saint-Paul, & à une prison perpétuelle. Outré de fureur, le Duc de Glocester, ne doutant plus des intentions de son oncle, se crut perdu s'il ne se hâtoit lui-même de perdre son persécuteur; mais quelque chose qu'il pût entreprendre, quelque crime qu'il pût supposer au Cardinal, toutes ses tentatives devinrent infructueuses, & ne firent qu'envenimer le ressentiment du Prélat vindicatif.

Les François assiégent & prennent Dieppe. 1442.

Ce fut pendant cette dispute qui partageoit l'État, que l'on vit arriver Talbot, qui, hors d'état de se soutenir en France, venoit lui-même solliciter des secours d'autant plus nécessaires, que l'armée Britannique étoit

réduite à la plus déplorable situation. Cependant quelque alarmante que fût l'exposition que fit Talbot de cette situation, le Ministere, trop occupé de la dissention du Cardinal & du Régent, ne parut même pas ému du danger qui menaçoit l'autorité de Henri VI en France ; & l'on se contenta de donner quelques légeres espérances à Talbot, qui retourna sur ses pas, sans avoir rien obtenu : car ce ne fut qu'environ deux ans après que le Duc de Sommerset fut envoyé en Normandie, avec un corps de cinq mille hommes, pour tâcher de délivrer Dieppe assiégé par les François. Mais en vain Sommerset hâta sa marche, il arriva trop tard ; & Dieppe étant déjà au pouvoir des François, il se vengea sur quelques villes & sur quelques châteaux, dont la prise ne dédommagea point l'Angleterre des frais de l'armement qu'elle venoit de faire, encore moins de la perte de Dieppe.

Histoire d'Angleterre.

Le Duc de Bourgogne conclut une treve avec les Anglois. 1443.

A cette chaîne de malheurs bien propres à répandre la consternation, succéda un rayon de bonheur qui fit penser que la fortune vouloit enfin se réconcilier avec les Anglois. Trompé dans ses projets, le Duc de Bourgogne voyant que les François profitoient seuls de sa mésintelligence avec les Anglois, que l'interruption du commerce avec ses anciens alliés avoit déjà considérablement appauvri ses Etats, songea à renouer avec l'Angleterre, & chargea Elisabeth de Portugal son épouse, & proche parente de Henri VI, de cette réconciliation. Elisabeth se conduisit avec tant d'art, qu'elle réussit pleinement dans cette négociation, & conclut entre les deux Etats une treve dont l'observation rétablit dans toute sa vigueur le commerce des Bourguignons. Avec plus de vigilance, le Ministere Britannique eût pu facilement tirer parti des avantages que lui offroit cette alliance ; mais la haine mutuelle qui divisoit le Cardinal & le Régent, étoit trop violente pour qu'ils pussent donner aucune sorte d'attention aux intérêts de Henri VI, qui, quoique devenu majeur, ne paroissoit point disposé à gouverner par lui-même. La Nation espéra en vain que chargé des rênes de la Monarchie, il termineroit enfin la querelle de ses oncles ; mais trop foible, trop timide pour appaiser par son autorité les différens qui agitoient sa Cour, n'osant agir que par les turbulentes suggestions du Cardinal de Winchester, il n'eut pas même la force de lui ordonner de modérer sa haine. Avec toutes les vertus d'un Citoyen estimable & paisible, Henri, pour son malheur, n'avoit reçu de la Nature ni de l'éducation aucune des qualités nécessaires à un Monarque. Bon, juste, populaire, pieux, il étoit crédule, facile, indolent, & d'une telle foiblesse de caractere, qu'il ne savoit agir que par l'impulsion que lui donnoient ceux qui avoient pris une fois de l'ascendant sur lui, & auxquels il laissoit l'empire le plus absolu sur son esprit & sur ses volontés. Il eût sincérement désiré la réunion de ses oncles, il eût même voulu les retenir tous deux pour ses premiers Ministres, soit afin de s'épargner l'embarras du choix, soit afin de ne pas mécontenter celui des deux qu'il ne choisiroit pas. Mais l'adroit Cardinal parvint à faire décider Henri en sa faveur, par un moyen qui eût dû lui attirer sa disgrace.

En effet, Henri VI touchant à sa vingt-troisieme année, & la Nation

SECT. IX. *Histoire d'Angleterre.*

désirant de lui voir un successeur, le temps étoit venu de remplir les engagemens, que par le conseil du Duc de Glocester, il avoit contractés depuis plusieurs années avec la fille du Comte d'Armagnac, qu'il avoit demandée en mariage. Cette alliance paroissoit d'autant plus assurée, que le Comte d'Armagnac s'étoit sacrifié aux intérêts de son gendre futur, en se déclarant pour lui contre le Roi de France, & avoit perdu ses Etats qui avoient été confisqués au profit de la Couronne. Ce sacrifice & sa situation exigeoient tout au moins que la Cour d'Angleterre restât fidelle à ses engagemens; mais, malheureusement pour le Comte d'Armagnac, c'étoit par le conseil de Glocester que sa fille avoit été demandée en mariage, & c'en fut assez pour que le Cardinal de Winchester, foulant aux pieds les promesses solennelles de Henri VI & les loix de l'honneur, fit manquer cette affaire. Le Comte d'Armagnac fut lâchement abandonné, & le Cardinal jeta les yeux sur Marguerite d'Anjou, fille de René, Souverain titulaire de trois Royaumes où il ne possédoit presque rien, & Duc de Lorraine & de Bar. Par une bizarrerie qui n'avoit point eu d'exemple encore, au lieu de recevoir quelque dot ou quelque apanage de Marguerite, on promit à René la cession de la Province du Maine. Ces conditions stipulées, Guillaume de la Pole, Comte de Suffolck, jadis attaché au Duc de Glocester, qu'il avoit bassement abandonné pour se livrer au Cardinal, fut chargé de la négociation de ce mariage, & remplit sa commission au gré du conseil de Henri, devint éperdûment amoureux de la Princesse d'Anjou, qui ne fut point, dit-on, insensible à sa passion, & amena Marguerite, qui, malgré les oppositions de Glocester, épousa Henri VI, & sacrifia tout à Suffolck son amant (1).

Henri VI épouse Marguerite d'Anjou. 1445.

Caractere de la Reine d'Angleterre.

Marguerite avoit reçu de la Nature les plus précieux dons & les plus détestables vices. Aimable, belle, ingénieuse, sa prudence égaloit les graces & la vivacité de son imagination; bienfaisante, généreuse, prodigue, elle réunissoit à ces rares qualités une valeur qui l'égaloit aux guerriers les plus intrépides: mais ces talens étoient ternis par des vices odieux. Fiere, colere, impérieuse, implacable dans sa fureur, comme elle étoit impitoyable dans ses vengeances, elle préféroit même, dans les transports de sa colere, le plaisir de punir, au penchant véhément qu'elle nourrissoit pour Suffolck; penchant qui la porta plus d'une fois à l'oubli des plus communes bienséances, & qui, par ses éclats, déshonora sa naissance & son rang. Le violent amour qu'elle sut inspirer à Henri VI, la rendit bientôt maîtresse absolue de son esprit & de son cœur; vivement épris de ses graces, il ne vit plus que par elle, & par elle il laissa le Cardinal de Winchester opprimer son neveu.

Mort du Duc de Glocester. 1446.

La disgrace & la perte du Duc de Glocester importoient à Marguerite, qui, dans l'impatience de voir Suffolck à la tête du Ministere, & ne pouvant l'y placer qu'après en avoir fait tomber le Régent, se ligua & agit de concert avec le Cardinal, Suffolck & Sommerset. Irrité contre le Duc son oncle, Henri ne tarda point à servir la vengeance de ces trois implacables ennemis de Glocester, auquel, sans même qu'il lui fût permis de

(1) *Rymer. Ch. V. Wyrescester.*

se justifier, l'entrée du Conseil fut d'abord interdite. Cette premiere punition ne satisfaisant point la haine du Cardinal, ni la vengeance de la Reine, ni l'ambition de Suffolck, qui ne pouvoit espérer de remplacer le Duc que lorsque celui-ci auroit été sacrifié, irrita de toute sa puissance le ressentiment de ses complices. Mais le Duc étoit soutenu par le peuple, qui, à la premiere nouvelle de son exclusion du Conseil, embrassa son parti avec tant de chaleur, qu'on n'entendoit dans Londres que des exécrations contre le Ministere, & des menaces qui devoient faire connoître à la cabale l'impossibilité de lui ôter la vie par une Sentence juridique, sans courir les risques d'une dangereuse révolution dans l'Etat. Ils résolurent donc de l'accuser publiquement de quelque crime qui pût leur fournir un prétexte de le faire mettre en prison, où il seroit aisé de le faire mourir secrétement & sans aucune émotion. Dans cette vûe, ils firent convoquer un Parlement, & commencerent à affecter de combler le Duc de caresses pour lui faire naître des soupçons; leur objet étoit de le détourner de se rendre à cette assemblée, afin d'avoir quelque prétexte de le faire arrêter. Pour augmenter ses inquiétudes, ils employerent des émissaires, dont tous les discours tendoient à le détourner de paroître dans un Parlement, où il seroit certainement accusé de divers crimes. Ils l'assuroient que les mesures étoient déjà prises pour sa condamnation, & que ses ennemis avoient choisi Edmondsbury pour le théatre de leur méchanceté, parce que cette ville étoit éloignée de Londres où il étoit trop aimé du peuple. Malgré toutes ces insinuations artificieuses, le Duc ne voulut point, en s'absentant du Parlement, donner lieu de le soupçonner coupable des crimes dont on le chargeoit. Mettant donc sa sûreté dans son innocence, il se rendit à Edmondsbury au temps marqué. Dès le premier jour de la session, il fut arrêté & mis en prison, sous prétexte d'une information qui le chargeoit du dessein d'avoir voulu assassiner le Roi & s'emparer de la couronne: tous les partisans du Duc furent extrêmement irrités de cet Arrêt; mais leurs clameurs ne firent que hâter la perte de cet infortuné Prince, qui fut enfermé dans la Tour de Londres, où la Reine & le Cardinal l'ayant fait égorger, firent publier qu'on l'avoit trouvé mort dans son lit (1). Le genre de sa mort & les vrais auteurs de sa perte furent aisément reconnus; & le peuple, témoin des longs services du Duc, & convaincu de son innocence, éclata en murmures contre ses assassins. Mais Marguerite méprisa ces clameurs, & la fortune la délivra bientôt du complice de cet assassinat, de l'infame Cardinal de Winchester, qui, attaqué d'une maladie mortelle, expira un mois après son malheureux neveu, l'imprécation sur les levres, & reprochant, dit-on, au Ciel, de n'avoir mis aucune différence entre la durée d'un homme tel que lui & celle des hommes ordinaires. Le Cardinal de Winchester

Histoire d'Angleterre.

Le Cardinal de Winchester ne survit que peu de jours à son neveu.

(1) Pour prévenir les conjectures odieuses que l'on pouvoit faire sur ce triste évènement, le corps du Duc fut exposé pendant trois jours en public; mais quoiqu'on ne découvrît aucune marque de violence, cette supercherie n'en imposa pas même aux personnes les plus exemptes de préjugés.
Stowe, Hall, Speed.

SECT. IX. *Histoire d'Angleterre.*

avoit raison : si le Ciel & les hommes lui eussent fait justice, il seroit mort sur l'échafaud.

Murmures contre la Reine & le Duc de Suffolck. Intrigues du Duc d'Yorck. 1447 & suiv.

Marguerite, délivrée d'un rival qui vouloit partager avec elle l'autorité suprême, s'empara seule de l'esprit de son facile époux, & ne s'occupa plus que des moyens d'élever l'incapable Suffolck au poste le plus éminent; mais pour y parvenir, il lui restoit encore à lutter contre un homme d'autant plus redoutable, qu'à la plus illustre naissance il joignoit la confiance & l'estime de la Nation. Ce dangereux rival étoit le Duc d'Yorck, admiré de ses concitoyens & des François eux-mêmes, autant par sa rare valeur à la tête des armées, que par son intelligence dans les affaires d'Etat. Yorck, persuadé que si le Conseil de Londres eût suivi ses avis, l'honneur des armes Britanniques & la gloire du Roi eussent été rétablis en France, attribuoit avec raison les revers qu'il avoit essuyés aux intrigues du Cardinal de Winchester, au caractere impérieux & turbulent de Marguerite, & à l'ambition insolente de Suffolck. Les troubles qui régnoient en Angleterre, & le mécontentement des Citoyens justifioient assez ces sentimens; & il n'étoit que trop vrai que l'administration de Marguerite, guidée par ses passions effrénées, quand elle ne l'étoit point par ses caprices, étoit devenue tout-à-fait insupportable. Il n'étoit que trop vrai que Henri VI, ne s'occupant plus, par les conseils de son épouse, que de son aveugle amour & de ses exercices de piété, ne s'appercevoit ni du mépris général que son indolente conduite lui attiroit, ni du commerce scandaleux que la Reine entretenoit avec Suffolck son favori, dont l'insolence & les prétentions outrées, depuis qu'il s'étoit vu élever à la dignité de Duc, excitoient les murmures du peuple. Enhardi par la haine de la Nation contre Marguerite, & plus encore par l'indolence du Roi son époux, le Duc d'Yorck, qui jusqu'alors avoit paru peu disposé à faire valoir les droits imprescriptibles qu'il avoit à la couronne, crut pouvoir & devoir même, pour le bien de l'Etat, élever ses regards jusqu'au trône d'Angleterre. Il est incontestable que sa naissance sembloit autoriser son ambition : car on sait que Richard, Duc d'Yorck, étoit l'héritier de Mortimer, descendant de Lionnel, troisieme fils d'Edouard III, & que par cela même, ses droits étoient préférables à ceux de Henri VI, qui ne descendoit que de loin de Jean de Ghent, frere de Lionnel le jeune.

Le Duc de Sommerset est nommé Regent de France, en la place du Duc d'Yorck.

Pour ne rien commettre au hasard, le Duc d'Yorck, avant que de se déclarer, voulut s'assurer des dispositions de ses concitoyens, qu'il fit adroitement sonder par ses émissaires. Marguerite, par l'orgueil de sa conduite, & le despotisme de sa domination, fournit aux partisans du Duc d'Yorck l'occasion de représenter aux Anglois combien étoit avilissant pour eux le joug qu'une femme audacieuse leur imposoit, combien il étoit honteux de gémir sous un Prince indolemment livré aux caprices d'une épouse qui le déshonoroit; que si les grandes qualités de Henri V avoient fait oublier le vice de son élévation, la foiblesse & l'incapacité de son fils devoient rappeler à la Nation que, loin d'avoir des droits à la couronne, il descendoit au contraire d'une Maison odieuse aux Anglois, dont elle avoit été l'ennemie dans tous les temps; qu'enfin le Duc

d'Yorck étoit le seul Prince qui dût fixer les vœux du Peuple, soit qu'on ne vît en lui que l'héritier légitime du sceptre, soit que l'on eût égard à ses éminentes vertus & aux services distingués qu'il avoit rendus à l'Etat. Ces discours, qui firent sur le peuple la plus forte impression, ne furent point ignorés de la Reine, qui, par la plus mal-adroite des vengeances, & dans la vûe d'affoiblir l'autorité du Duc, imagina de le mortifier & d'élever sur les débris de sa puissance le Duc de Sommerset. Cette imprudente démarche étoit d'autant plus nuisible aux intérêts de Henri, que l'humiliation qu'on vouloit faire essuyer au Régent, ne pourroit que l'ulcérer & le déterminer à prendre un parti violent. Mais l'altiere Marguerite, toute entiere à son ressentiment, ne consulta point la prudence; & quoique Henri VI eût prorogé depuis peu la commission du Régent de France en faveur du Duc d'Yorck, il en fut dépouillé, & son plus cruel ennemi Edmond, Duc de Sommerset, fut nommé à sa place.

Histoire d'Angleterre.

La guerre recommence entre la France & l'Angleterre.

1448.

Cet acte d'injustice fut pour le Duc d'Yorck l'événement le plus heureux qu'il pût désirer; sa déposition lui facilitant les moyens de venir préparer en Angleterre la révolution qu'il méditoit, & Henri VI donnant lui-même aux mécontens un prétexte plausible de se soulever; aussi Richard quitta-t-il la Régence sans émotion. Sommerset, son successeur, au dessous de son poste, ne l'occupa que pour montrer son incapacité. Il voulut éclipser la gloire de son prédécesseur, & il n'éprouva que des disgraces. Enhardis par son insuffisance & irrités par son orgueil, les François recommencerent la guerre, & remporterent autant de victoires qu'ils livrerent de combats: voici ce qui donna lieu à cette nouvelle dispute entre les deux Etats. Malgré la suspension d'armes, le Gouverneur pour le Roi d'Angleterre de toute la Basse-Normandie, ayant surpris Fougeres, ville alors opulente & d'un grand commerce en Bretagne, avoit eu l'inhumanité de l'abandonner au pillage. Le Duc de Bretagne, instruit de l'insulte qu'on lui avoit faite, envoya un Héraut d'armes s'en plaindre au Duc de Sommerset, & en demander réparation avec la restitution de la place. Le Regent reçut l'Envoyé avec beaucoup d'honnêtetés; il désavoua l'action, & protesta n'y avoir nulle part; mais quant à la réparation & à la restitution de la place, quoiqu'il ne parlât pas nettement, il fit suffisamment entendre qu'en vain on le presseroit là-dessus. Le Duc de Bretagne, n'en voulant pas demeurer là, dépêcha deux Seigneurs à la Cour de France, pour demander au Roi la justice que le Prince Anglois lui refusoit. Charles VII prit la cause du Duc en main; mais pour procéder avec ordre, il fit partir des Ambassadeurs pour s'aller plaindre de sa part à la Cour de Londres, qu'on avoit violé la treve, & lui en demander raison. Les Anglois garderent par-tout une conduite uniforme sur cette affaire, répondant toujours aux Ambassadeurs avec beaucoup d'honnêtetés, s'excusant du fait, désavouant le Gouverneur, priant même que cet incident n'altérât point les dispositions que la treve avoit mises à la paix, en assoupissant l'animosité mutuelle des deux Nations; mais évitant toujours d'en venir à aucune conclusion touchant la restitution de Fougeres. Jusqu'alors Charles VII avoit voulu sincérement la paix; & ce ne

SECT. IX. *Histoire d'Angleterre.*

fut que l'occaſion qui le détermina à la guerre, que la treve violée donnoit droit de commencer, & dont la ſituation des affaires de l'Angleterre ſembloit aſſurer le ſuccès, les Anglois n'étant pas les mêmes ni en France, ni dans leur pays. Ici relâchés, là, mal unis ſous un Roi foible & peu eſtimé, jamais ils n'avoient paru plus propres à être inſultés & vaincus. Deux batailles qu'ils venoient de perdre nouvellement en Ecoſſe, où vingt-quatre mille des leurs étoient reſtés ſur la place, en étoient des preuves ſenſibles.

Charles VII aſſiege & prend Rouen. 1450.

Ces conſidérations & la conjoncture déterminerent Charles à prendre les armes & à attaquer la Normandie. A peine employa-t-il treize mois à faire cette belle conquête. Ayant partagé ſes troupes en divers petits corps, il les fit entrer en même temps dans le pays par différens endroits, ſous la conduite du Connétable, des Ducs de Bretagne & d'Alençon, des Comtes de Dunois, de Clermont, d'Eu, de Nevers & de Saint-Pol, qui, en peu de mois, réduiſirent ſous l'obéiſſance du Roi tout ce qui ne demandoit pas ſa préſence. Pendant ce temps-là, le Monarque François formoit une armée à Louviers, où le Roi de Sicile & le Duc du Maine l'étoient venu joindre avec leurs troupes; & peu de jours après on marcha vers Rouen, que le Roi avoit réſolu d'aſſiéger. La ville étoit bien pourvue d'Anglois, le Régent y étoit en perſonne, & Talbot, qui valoit une armée, s'y étoit renfermé avec lui. Mais à la vue du Roi légitime, les habitans étant entrés en différent avec les Anglois, ſe cantonnerent, traiterent avec Charles, & ſe mutinant enfin tout-à-fait, pouſſerent la garniſon, & l'obligerent à ſe renfermer dans le vieux Palais, où le Comte de Dunois l'ayant attaquée, elle ſe rendit par compoſition, après quelques jours de réſiſtance. Le Duc de Sommerſet ſe retira avec les ſiens en Baſſe-Normandie, & Talbot demeura en otage de cinquante mille écus d'or, que le Régent devoit payer par un des articles de la capitulation (1). Charles ayant fait ſon entrée dans Rouen, pouſſa ſes conquêtes au pays de Caux, où Harfleur l'arrêta; mais il le prit, & le reſte plia devant lui. L'hiver qui ſe faiſoit ſentir, n'empêcha pas l'armée victorieuſe, animée par l'exemple du Roi, de paſſer la Seine, & d'aſſiéger Honfleur, où un Gouverneur opiniâtre ſoutint le ſiége aſſez long-temps. La place fut priſe par compoſition le dix-huit de Février; & peu de mois après, la conquête de la Baſſe-Normandie fut complette.

Diſgrace & mort du Duc de Suffolck.

La perte de cette belle Province, & la préſence du Duc d'Yorck en Angleterre, exciterent un ſoulévement général. On attribua toutes ces calamités à Suffolck, que l'on accuſoit publiquement d'avoir livré à la France le Maine & la Normandie: on lui reprochoit encore de vendre les intérêts les plus ſacrés de la couronne & ceux de la Patrie. Moins alarmée qu'elle n'eût dû l'être, Marguerite eut l'imprudence de perſuader à Henri, de convoquer un Parlement, dans ces circonſtances ſi menaçantes pour ſon

(1) On dit auſſi que Sommerſet eut la lâcheté de ſigner un ordre à tous les Gouverneurs Anglois, de remettre leurs places aux François, & de les évacuer. *P. Daniel, Howe.*

amant.

amant. Elle se flattoit d'en corrompre les membres ; mais elle fut cruellement trompée. A peine le Parlement fut assemblé, que la Chambre-basse porta aux Seigneurs un Bill terrible d'accusation contre Suffolck, à qui on reprochoit les plus grands crimes, dont le moindre ne pouvoit être expié que par la mort. Ce Bill portoit en substance, que Suffolck avoit voulu engager le Roi de France à faire une descente en Angleterre, pour déposer Henri, & élever au trône son propre fils, Jean de la Pôle, qui, en épousant Marguerite, fille & héritiere de Jean, dernier Duc de Sommerset, avoit droit à la couronne, parce qu'elle étoit la plus proche héritiere de Henri, qui n'avoit pas d'enfans; qu'il avoit reçu de l'argent du Duc d'Orléans, & accepté plusieurs promesses de ce Prince, pour persuader au Roi de consentir à son élargissement, afin qu'il pût aider Charles à recouvrer la France ; que par son instigation, le Duc d'Orléans avoit porté le Roi de France à violer la treve & à recommencer la guerre ; que sans être muni de pouvoirs suffisans, il s'étoit engagé à céder le Maine, & qu'il étoit cause de la perte de la Normandie ; qu'il avoit instruit le Comte de Dunois & les autres Ambassadeurs François de l'état de toutes les Forteresses que les Anglois possédoient en France ; qu'il avoit mal employé & détourné l'argent des subsides ; enfin, qu'il avoit fait passer des sommes considérables du Trésor public à la Reine de France & aux Ministres de Charles. Ces accusations étoient graves, le danger étoit imminent, & Marguerite effrayée, imagina, pour dérober à la vengeance publique une tête si chere, d'envoyer Suffolck à la Tour. Mais accoutumée à le voir chaque jour, elle n'eut point la patience de supporter son absence, & dès le sur-lendemain, elle alla le voir dans sa prison. Humiliée de l'abaissement d'un tel captif, elle ne résista point au désir de lui rendre, quoi qu'il en pût arriver, son poste & sa liberté. Henri, toujours docile aux volontés de son épouse, fit élargir Suffolck, qui parut à la Cour, plus fastueux, plus insolent & plus favorisé qu'il ne l'avoit encore été. La Chambre des Communes fut si choquée, qu'elle alla en corps demander au Roi que les traîtres qui avoient participé à la vente de la Normandie, fussent dès ce jour même déclarés ennemis de l'Etat, & soumis à la rigueur des Loix. Cette demande & les dispositions trop évidentes du Parlement, consternerent Marguerite, qui, voyant la perte de Suffolck jurée, & ne pouvant se résoudre à le sacrifier, le garda quelques jours dans son appartement, & le fit ensuite partir nuitamment pour Ipswich, où un vaisseau qui l'attendoit devoit le transporter en France. L'embarquement de Suffolck fut heureux ; mais malheureusement il fut rencontré, à la hauteur de Douvres, par un vaisseau de guerre, & arrêté par ordre du Commandant, qui, sans égard pour la passion de la Reine, saisit le Favori, & lui fit trancher la tête sur son bord. Son corps fut jeté sur le sable près de Douvres, d'où il fut relevé & enterré dans l'Eglise Collégiale de Wingfield en Suffolck (1).

Histoire d'Angleterre.

Cependant le Duc d'Yorck profitoit avec adresse de la confusion qui

Révolte de Jean Cade.

(1) *Rot. Parl. Ex. 28. Henri VI,*

SECT. IX. *Histoire d'Angleterre.*

régnoit à la Cour, des fautes de Marguerite, des foiblesses de Henri, du mécontentement général, & sur-tout de l'autorité du Parlement dévoué à ses intérêts. Afin de s'assurer des véritables dispositions du peuple, il se servit d'un moyen dont le succès acheva de le fortifier dans son projet. Il engagea un Aventurier, d'autres disent un Gentilhomme Irlandois, à prendre le nom de Mortimer, & à se faire passer pour le dernier fils du Comte de la Marche. Jean Cade, c'étoit le nom de l'Irlandois, quoique peu rusé & incapable de remplir un tel rôle, n'eut pas plutôt paru, qu'il fut suivi d'une multitude innombrable de mécontens. Il se met à leur tête ; & s'avançant vers Londres, il écrit au Roi une longue lettre pour le presser de rétablir la liberté publique, par le châtiment d'un grand nombre de Conseillers, offrant de mettre bas les armes, si on lui donne satisfaction. On répondit à sa lettre, en faisant marcher contre lui le Lord Stafford avec un corps de troupes. Cade, après un combat opiniâtre, défait l'armée Royale, & tue le Général. Enflé de ce succès, il oublie les bornes de sa commission ; & pensant peut-être recueillir pour lui-même les fruits de sa victoire, il s'approche de Londres où il répand l'épouvante ; le Roi se retire dans le Château de Kenelworth, qui est au centre de l'Angleterre. Cade se présente aux portes de la Capitale, & entre dans la ville à la tête de ses troupes ; il commence par faire couper la tête au Lord Say, Grand-Trésorier du Royaume ; mais les violences & les brigandages que ses gens & lui-même exercent contre les habitans, ruinent son parti, ou plutôt il est trahi par le Duc d'Yorck, qui, ne voulant pas pousser plus loin cette épreuve, ne parut point, & abandonna cet Aventurier qui n'avoit pas assez de talens pour soutenir une pareille entreprise. Les Citoyens de Londres indignés, prirent les armes, & forcerent cette poignée de rebelles à se retirer. Le Roi, pour finir une guerre si honteuse, fit publier un acte d'amnistie qui produisit un effet surprenant. Cade, abandonné de tous ses gens, s'enfuit seul dans la Province d'Essex, & chercha une retraite dans les bois ; mais sa tête ayant été mise à prix pour mille marcs, il fut pris, & paya par sa mort l'honneur d'avoir servi d'instrument à l'essai du véritable Prétendant (1).

Le Duc d'Yorck est envoyé en Irlande. 1452.

Toutefois, Marguerite informée des vûes de Richard, ne pouvant le convaincre, & n'osant ni l'attaquer à force ouverte, ni l'accuser devant le Parlement, employa pour le perdre un moyen qui lui paroissoit infaillible. L'Irlande s'étoit soulevée ; elle étoit déchirée par des factions & des révoltes. La Reine donna ordre à Richard d'aller dissiper ces troubles ; & pour désarmer les factieux, elle lui donna si peu de troupes, que sa perte paroissoit inévitable. Il triompha cependant du danger, &, contre l'attente de la Reine & celle du Public, qui le regardoit déjà comme une victime immolée, non seulement il n'eut point à combattre contre les rebelles ; mais par sa douceur & ses bienfaits, il gagna les factieux, qui, toujours irrités contre le Gouvernement de Londres, s'attachoient intimement à leur pacificateur, & devinrent dans la suite son plus inébranlable appui.

(1) *Fabian, Stowe, Grafton.*

Histoire d'Angleterre.

Demêlés entre les Ducs d'Yorck & de Sommerset.

Sans attendre les ordres de Henri, le Duc d'Yorck eut à peine rendu le calme à l'Irlande, qu'il revint en Angleterre, à la tête de sa petite armée, entra dans Londres, &, toujours escorté, se présenta au Roi, lui peignit le mécontentement de la Nation, & demanda, au nom de tous les Citoyens, la punition du Duc de Sommerset, qu'il accusa d'avoir indignement abusé de l'autorité du Ministere. La hardiesse de cette demande, & la force de celui qui la faisoit, intimiderent si fort Henri & Marguerite, qu'ils promirent une prompte satisfaction, & firent aussi-tôt expédier à Sommerset l'ordre de se rendre à la Tour. Richard mit bas les armes, congédia son armée, & resta paisible à Londres; mais quelques jours après, sa surprise fut extrême, lorsque invité à se rendre dans la chambre du Roi, & y déclamant avec force contre le Duc de Sommerset, celui-ci sortit tout à coup de derriere une tapisserie, & accusa Richard d'en vouloir à la couronne. Le Duc d'Yorck connut son imprudence, & conservant un sang-froid qui en imposa, il répondit avec tant de tranquillité, que le Conseil n'osant sévir contre lui, se contenta de le faire arrêter, & par la crainte d'un soulévement, le fit presque aussi-tôt remettre en liberté.

Réduction de la Guienne par les François.

Pendant que ces dissentions agitoient la Cour de Henri, ses armes épuisoient en France les rigueurs de la fortune. La prompte réduction de la Normandie engagea Charles VII à pousser celle de la Guienne, déjà commencée par le Comte de Foix & le Seigneur de Lautrec son frere. Les choses parfaitement disposées pour cette entreprise importante, le Comte de Dunois se mit en marche avec une nombreuse armée, & s'empara de toutes les places situées le long de la Dordogne, à la réserve de Fronsac qu'il assiégea bientôt après, pendant que le Comte de Penthievre assiégeoit Castillon, & d'autres Capitaines, agissant de leur côté, d'autres places. Quelque attachée que fût la Guienne à la domination Angloise, sous laquelle elle étoit depuis trois cents ans, tant d'attaques lui firent prendre l'espérance de pouvoir résister au vainqueur. Les Etats de la province s'étant assemblés à Bordeaux, convinrent avec le Comte de Dunois de se rendre au Roi, si dans vingt-cinq jours les Anglois ne secouroient Fronsac. Mais ce terme étant expiré, & personne n'ayant paru, le traité fut mis en exécution. Fronsac & Bordeaux ouvrirent leurs portes, & à leur exemple les autres villes & places fortes de la province en firent autant, à l'exception de Baïonne, qui voulut acheter par un siége la gloire de se rendre un peu plus tard. Mais cette conquête faillit d'être d'une fort courte durée. Dès l'année suivante, quelques Seigneurs du pays tenterent de chasser de cette province les François, dont la domination leur paroissoit moins commode que celle de leurs anciens maîtres. Ils avoient déjà soulevé Bordeaux; & le Comte de Clermont, que le Roi leur avoit laissé pour Gouverneur, eut le chagrin de se voir enlever Fronsac & Castillon par Talbot, revenu d'Angleterre avec son fils & plusieurs Seigneurs, pour favoriser la conspiration. Le prompt secours que Charles envoya en Guienne lui sauva cette province. Talbot, ayant tenté de

SECT. IX. *Histoire d'Angleterre.*

secourir Castillon assiégé, fut défait devant la place avec son fils, qu'on nommoit le Baron de l'Isle. Ce fut là que le brave Anglois finit la glorieuse carriere de tant de travaux & de faits guerriers, à l'âge de quatre-vingts ans. Ce grand homme se voyant environné de toutes parts, dit au Baron de l'Isle: » Retirez-vous, mon fils, vous êtes jeune, vous pouvez encore servir » la Patrie : réservez-vous pour de meilleurs temps : pour moi, qui ne puis plus être utile à l'Angleterre que par l'honneur que ma mort peut lui faire, je vais ici terminer ma carriere «. Le jeune de l'Isle écouta le discours de son pere avec tout le respect qu'il lui devoit; mais il aima mieux suivre son exemple. Ils moururent tous deux au lit d'honneur; celui-ci par le fer dans la mêlée, celui-là d'un coup de canon en animant les siens au combat (1).

Défaite & mort du vaillant Talbot. 1453.

Henri VI tombe dangereusement malade; le Duc d'Yorck est mis à la tête du Conseil.

Mais la réduction de la Guienne & les désavantages qui la suivirent, n'étoient que le prélude des funestes calamités qui alloient déchirer le sein de la Patrie. Henri VI essuya une maladie cruelle, & l'incertitude de sa durée ayant inspiré à la Reine de former un nouveau Conseil, elle crut que le seul moyen d'ôter au Duc d'Yorck tout prétexte de cabaler, étoit de lui donner une place dans ce Conseil. De toutes les fautes de Marguerite, celle-ci fut la plus considérable. Richard, adoré de la Nation, admiré de tous ceux qui formoient ce Conseil, s'en rendit bientôt le maître, dépouilla Sommerset de son Gouvernement de Calais, le prit pour lui-même, & se fit nommer Protecteur du royaume. Dans ce poste éminent, sa puissance égaloit celle du Prince même, & bientôt son pouvoir éclipsa l'autorité royale. Il mit dans son parti le Comte de Salisbury, & se lia étroitement avec les Comtes de Warwick, pere & fils; formidable Triumvirat qui devint plus fatal à l'Angleterre, que ne l'avoient été jadis à Rome les deux fameux Triumvirats formés pour l'oppression du peuple & l'anéantissement total de la liberté.

Le Duc d'Yorck se révolte & défait l'armée du Roi à Saint-Albans. 1455.

Trompé dans son attente, Marguerite ne se découragea point, & crut que le moment de tromper à son tour le Duc d'Yorck étoit venu. Dans ce dessein, dès les premiers jours de la convalescence de Henri, le Conseil fut convoqué, & le Roi déclara que se sentant en état de gouverner par lui-même, il annulloit le Protectorat, & rendoit avec la liberté, le gouvernement de Calais à Sommerset. Richard, outré de colere, & ne respirant plus que la vengeance, quitta Londres, ne dissimula plus ses projets, alla dans les provinces qui lui étoient le plus attachées, y rassembla une armée, & leva l'étendard de la rebellion. Marguerite & Henri rassemblerent leurs troupes; de part & d'autre on se prépara au combat, & la guerre civile éclata. La Maison régnante de Lancastre prit pour attribut la rose rouge; celle d'Yorck la rose blanche. Les deux partis marcherent l'un contre l'autre, & se rencontrerent dans la plaine de St.-Albans. Les Factieux, commandés par le Comte de Warwick, attaquerent avec tant d'impétuosité, que l'armée Royale fut

(1) *Howe, Speed.*

totalement mise en désordre. Le Duc de Sommerset combattit en Héros; mais il ne put que retarder de quelques momens la défaite entiere des Royalistes; il périt les armes à la main. Le Roi lui-même reçut un coup de fleche dans le cou, fut abandonné de ses Gardes, & se sauva dans une petite maison qui fut aussi-tôt investie. Le Duc d'Yorck & ses Confedérés, informés de sa situation, se rendirent auprès de lui, le traiterent comme leur Souverain, & lui déclarerent que l'ennemi du public étant mort, ils étoient entiérement dévoués à son service, & près d'obéir à ses commandemens. Cette declaration diminua beaucoup la frayeur violente dont Henri étoit agité, & il les pria très-instamment de faire cesser le carnage. Le Duc donna aussi-tôt ses ordres pour faire sonner la retraite & arrêter l'effusion du sang. Ensuite il conduisit le Roi à Saint-Albans, d'où il l'accompagna à Londres (1).

Histoire d'Angleterre.

Le Duc d'Yorck se retire dans le Northumberland, & leve de nouveau l'étendard de la rebellion.

Le trône étoit ouvert à Richard, & il eût dépendu de lui d'y monter: heureuse la Nation, si cet ambitieux, profitant de la victoire, eût ravi la couronne! Du moins il se fût épargné bien des crimes, & à l'Angleterre plus de trente combats, le sang de deux Rois, un grand nombre de Princes du Sang, la perte presque entiere de la Noblesse Angloise, la mort de plus de deux cents mille citoyens, & la dévastation totale du royaume. Mais Richard, se croyant trop assuré du sceptre, voulut attendre qu'il lui fût offert. Il se trompa. La vigilante Margueriteagit avec tant d'adresse & de succès, que le Parlement assemblé déclara que le Roi étant en état de tenir les rênes du Gouvernement, il étoit inutile qu'il y eût un Protecteur. Cet arrêt foudroyant rompit toutes les mesures de Richard, qui, ne s'attendant point à un tel dénouement, choisit le seul parti qu'il eût à prendre, & s'enfuit dans le Northumberland, avec son fils qui s'étoit signalé dans le dernier combat, & que le destin réservoit à de plus hautes distinctions. Salisbury se retira aussi dans le Northumberland, & Warwick à Calais. La sédition dissipée, les factieux consternés, & les partisans de Richard abattus, Henri VI seroit resté paisible possesseur de la couronne, si l'implacable Marguerite n'eût, par ses rigueurs outrées, rallumé l'incendie, irrité les Concitoyens, soulevé la Nation, & ranimé par ses fureurs les espérances & les prétentions de la Maison d'Yorck. Inflexible dans sa colere, elle poursuivit, opprima, fit périr avec tant de sevérité tous ceux qu'elle supposoit attachés aux révoltés, que la Nation, fatiguée de tant d'exécutions, préféra les horreurs de la guerre civile à l'inhumanité de ces proscriptions. La province de Kent donna de nouveau le signal de la révolte, & appela le Duc d'Yorck, qui y envoya le Comte de la Marche son fils, avec un corps de quinze cents hommes seulement. Mais telle étoit la haine des Anglois pour le gouvernement de Marguerite, que le Comte de la Marche fut à peine arrivé en Angleterre, qu'il se vit à la tête d'une armée de quarante mille hommes. La Reine rassembla aussi toutes ses forces, & en confiale commandement au Duc de Buc-

(1) *Stowe.*

SECT. IX. Histoire d'Angleterre.

kingham & au fils du Duc de Sommerset, ou plutôt Marguerite commanda elle même sous le nom de ces Généraux. Avant que d'en venir à une bataille, le Comte de Warwick, afin de rejeter sur la Reine & son Conseil tous les malheurs de cette guerre, envoya faire au Roi des propositions de paix, mais si vagues & à des conditions si peu acceptables, qu'elles furent rejetées avec indignation. Warwick, qui s'attendoit à ce refus, fit ses dispositions, & donna le signal du combat. Les deux partis se chargerent avec le plus impétueux acharnement, & la victoire flottoit indécise, lorsque Lord Gray, qui commandoit un corps considérable de Royalistes, passa subitement avec sa troupe du côté des rebelles, & chargea l'armée de Henri. Cette défection fit pencher la balance du côté des factieux ; l'armée de Henri fut écrasée. Il périt dans cette journée une foule de soldats, & parmi les Officiers qui y laisserent la vie, on eut à regretter le Duc de Buckingham, le Comte de Shrewsbury, fils du célebre Talbot, le Lord Baumont, & plusieurs autres Seigneurs de la plus haute distinction. Marguerite eut le bonheur de s'enfuir à Durham, accompagnée du Prince de Galles son fils & du Duc de Sommerset. Henri fut pris & conduit à Londres, où il suivit son vainqueur, moins en Souverain respecté, qu'en captif dont on fait peu de cas (1). Cependant la Reine, ne se croyant pas en sûreté à Durham, se retira dans le pays de Galles pour se dérober aux recherches de ses ennemis; mais elle quitta bientôt cette retraite, & se réfugia avec son fils en Ecosse.

Bataille de Northampton. 1460.

Le Duc d'Yorck réclame la couronne d'Angleterre.

Informé du succès du Comte de la Marche, le Comte d'Yorck se hâta de quitter l'Irlande où il étoit, & rendu à Londres, il convoqua le Parlement, persuadé qu'on alloit enfin le prier de s'asseoir sur le trône ; mais il fut encore trompé. Les deux Chambres statuerent seulement qu'il succéderoit à Henri, jusqu'à la mort duquel il garderoit le titre & le pouvoir de Protecteur du Royaume. C'étoit beaucoup sans doute, sur-tout s'il n'eût resté à Richard qu'à lutter contre le foible Henri VI; mais son autorité n'étoit rien moins qu'assurée, tant que l'active Marguerite pourroit lui susciter des ennemis. Aussi le Duc d'Yorck fit-il tous ses efforts pour avoir en sa puissance cette fiere ennemie. Il obligea même Henri de signer un ordre à cette Princesse de venir le rejoindre sur le champ. Marguerite comprit aisément que cet ordre avoit été surpris, & au lieu d'obéir, elle se rendit chez quelques Seigneurs de son parti, ranima leur courage & les enflamma d'un tel zele, que, brûlans d'impatience de procurer la liberté au Monarque, ils rassemblerent un armée de dix-huit mille hommes, qui escorterent Marguerite jusqu'à Londres.

Le Duc d'Yorck est défait & tué à la bataille de Walkefield.

Le Duc d'Yorck, qui ne concevoit pas comment, en si peu de jours, la Reine avoit pu lever une aussi forte armée, & n'ayant lui-même alors qu'un corps de cinq mille hommes, n'osa rester dans Londres, en sortit, & se renferma dans son château de Sandal, en attendant que son fils lui amenât du secours. La Reine n'ayant point d'artillerie,

(1) *Fabian, Coucy, Mezeray.*

& ne pouvant forcer l'asile du Duc, eut recours à l'artifice; elle fit cacher derriere une colline une partie de son armée, & se présenta assez mal accompagnée devant les murs de Sandal. Elle essaya de piquer le Duc par des défis & des menaces insultantes, & lui reprocha hautement qu'un homme qui aspiroit à la couronne n'osoit paroître devant une femme. Le Duc, outré de ces reproches, & croyant que la Reine avoit peu de monde, sortit imprudemment du château & livra le combat. Il reconnut bientôt sa faute; les troupes que la Reine avoit cachées derriere la colline, accoururent au premier signal. La petite armée du Duc fut accablée sous le nombre, & lui-même, après avoir fait des prodiges de valeur, resta sur le champ de bataille. Le Comte de Rutland, son second fils, jeune Prince âgé de douze ans, prit la fuite avec son Gouverneur. Le Lord Clifford l'atteignit, &, sans égard pour sa jeunesse, le perça d'un coup de poignard. Le même Clifford, revenant sur le champ de bataille, fit chercher le corps du Duc, qui fut trouvé sous un tas de morts. Il lui coupa la tête, & lui ayant fait à la hâte une couronne de papier, il la mit au bout d'une lance, & l'offrit en cet état à la Reine, qui assouvit sa vengeance en la foulant aux pieds, & en faisant décapiter le Comte de Salisbury, qui avoit eu le malheur d'être pris.

Histoire d'Angleterre.

Le Comte de la Marche est proclamé Roi d'Angleterre.

Le Comte de la Marche n'arriva que pour apprendre la nouvelle du funeste événement qui venoit de se passer. Tout autre que lui se fût laissé abattre par une aussi cruelle catastrophe; mais ce jeune Héros joignit aux talens de son pere une fermeté inébranlable, une ambition outrée, un désir de vengeance qui excitoit encore son courage, & une cruauté de caractere qui le rendoit impitoyable contre ceux dont il avoit une fois juré la perte. Il vengea la mort de son pere sur le Comte de Pembrock, qui, par ordre de la Reine, étoit allé lui disputer le passage; mais tandis qu'il dispersoit la troupe de Pembrock, Marguerite remportoit la victoire sur le Comte de Warwick, qui fut lui-même obligé de s'enfuir. Ce succès rompit les fers de Henri, qui ne jouit que de quelques instans de liberté. La Reine étoit détestée; ses fureurs lui avoient attiré l'exécration publique; & les Citoyens de Londres, ulcérés par le souvenir de ses proscriptions, préféreient de s'ensevelir sous les ruines de la Capitale, plutôt que d'obéir à cette femme sanguinaire. Le Comte de la Marche, devenu Duc d'Yorck, instruit de ces dispositions, se hâta de se rendre à Londres, où il arriva au commencement du mois de Mars 1461, & entra dans la ville en triomphe, au milieu des acclamations du peuple, dont il étoit adoré, à cause de son affabilité & de ses graces personnelles. Ses amis, se confiant en cette popularité, résolurent d'éviter l'embarras & l'incertitude d'une décision Parlementaire, & de l'élever tout à coup sur le trône par le consentement des Grands & du peuple. Dans cette vûe, le Comte de Warwick rangea son armée en bataille, presque sous les murs de Londres, & sous prétexte d'exercer ses troupes. Une multitude immense

SECT. IX. *Histoire d'Angleterre.*

de peuple s'étant rassemblée par curiosité, le Comte passa à cheval au milieu de ce concours, & ayant demandé à cette populace si elle vouloit reconnoître Edouard Plantagenet, légitime & seul héritier de la Maison Mortimer, ils répondirent avec de grandes acclamations qu'ils l'acceptoient. Le consentement du peuple étant ainsi obtenu, les partisans du Comte de la Marche convoquerent un Grand Conseil de tous les Lords spirituels & temporels, Magistrats & Gentilshommes qui se trouverent alors à Londres (1), & Edouard leur ayant exposé ses droits à la couronne, tant par sa naissance que par la convention de Henri avec son pere, il demanda qu'elle lui fût adjugée par la décision de l'Assemblée. Il y auroit eu plus d'imprudence que de discrétion à lui disputer ses prétentions dans une telle conjoncture; aussi le Conseil déclara d'une voix unanime, que Henri de Lancastre avoit perdu tout droit à la couronne en violant la convention faite avec le dernier Duc d'Yorck, & qu'elle devenoit dévolue à Edouard Plantagenet, Comte de la Marche, fils aîné du Duc, lequel fut proclamé Roi sous le nom d'Edouard IV. Il parut dès le lendemain, avec tout l'appareil de sa dignité, dans l'Eglise de St.-Paul de Londres, où l'air gracieux, les manieres affables, la bonne mine de ce nouveau Roi, qu'un Historien contemporain dit avoir été le plus beau Prince de l'Europe (2), lui attirerent les acclamations publiques, & attacherent à sa personne l'affection que le peuple de Londres avoit déjà pour sa Maison.

SECTION X.

MAISON D'YORCK.

Edouard IV. 1461.

QUELQUE supériorité qu'eût alors la rose blanche sur la rose rouge; ce n'étoit point assez pour Edouard IV d'avoir gagné une couronne; la plus grande difficulté restoit à surmonter, car il ne falloit pas moins, pour se maintenir sur le trône, qu'accabler Henri VI, que la plus grande partie de la Nation reconnoissoit encore; il falloit abattre entiérement & anéantir même le parti de Lancastre qui se fortifioit de jour en jour, & que le grand courage de l'épouse de Henri rendoit si redoutable, malgré ses dernieres défaites. En effet, la Reine travailloit avec tant de chaleur pour la gloire de sa Maison, que dans les provinces du Nord, où elle s'étoit retirée, elle avoit rassemblé soixante mille combattans, à la tête desquels elle marchoit contre le concurrent de son époux, contre Edouard, qui à peine comptoit sous ses drapeaux quarante mille hommes. Les deux armées se trouverent en présence, le matin du Dimanche des

Bataille de Touton.

(1) *Howe, Grafton.*

(2) *Philippe de Comines.*

des Rameaux 1461, dans la plaine de Townton. Le moment où elles s'apperçurent fut celui du signal du combat, qui fut livré avec toute la fureur & tout l'acharnement qu'inspiroient à la faction d'Yorck le fanatisme de la révolte, & à l'armée Royale son zele pour le Prince, & son aversion implacable pour la rebellion. Au commencement du combat, l'air s'obscurcit, & il tomba tout à coup une grande quantité de neige. Le vent la portoit dans les yeux des Lancastriens qui en furent fort incommodés. Dans cet instant, le Lord Falcombridge, qui commandoit l'avant-garde d'Edouard, fit quitter l'arc à sa troupe, & lui ordonna de charger l'ennemi à grands coups d'épée. Dès-lors le combat devint un affreux massacre. Il se soutint avec une égale fureur depuis le matin jusqu'à la nuit, & Edouard se comporta avec tant de valeur, d'activité & de prudence, que le sort de cette journée dépendit en grande partie de sa conduite & de celle du Comte de Warwick. Vers le soir, les Lancastriens, découragés par la mort de quelques-uns de leurs Chefs, & de plusieurs autres Officiers de distinction, commencerent à lâcher pied, quoique sans beaucoup de désordre, dans l'intention de faire leur retraite au pont de Tadcaster. Pour exécuter ce projet, ils conserverent leurs rangs, faisant de temps en temps volte-face, à mesure qu'ils avançoient. Mais Edouard & Warwick ayant animé de nouveau leurs troupes à rendre l'action décisive, elles redoublerent leurs efforts, & chargerent avec tant d'impétuosité, que les Lancastriens furent rompus & totalement mis en déroute. Le massacre devint épouvantable ; les soldats d'Edouard n'épargnerent personne, & la terreur de ceux de l'armée Royale, que la fuite avoit dérobés à la cruauté du vainqueur, fut telle, qu'ils se précipiterent les uns dans le ruisseau de Korke, & les autres dans la riviere de Warf, qui fut teinte de leur sang (1). Dans cette fatale journée, qui fit couler le sang de la plus illustre Noblesse d'Angleterre, il périt trente six mille sept cent soixante-seize hommes de l'armée du Roi. La plupart des autres furent noyés, & le plus petit nombre se sauva par la fuite, ainsi que Henri VI & son épouse, qui eurent beaucoup de peine à gagner les frontieres d'Ecosse, tandis que le vainqueur retournoit à Londres recueillir les fruits de sa victoire.

Histoire d'Angleterre

La bataille de Townton décida entiérement du sort de la Maison de Lancastre. Le pays du Nord, d'où elle avoit coutume de tirer ses forces, se trouva alors épuisé, & les plus braves guerriers de ces Provinces avoient péri dans un si grand nombre de combats. Il ne restoit de ressource à la Reine que dans l'amitié de l'Ecosse, d'où elle ne pouvoit attendre que très-peu de soutien pendant la minorité de Jacques III. Edouard étoit maître de toute l'Angleterre & du pays de Galles, à l'exception de quelques Comtés & Châteaux dans le Northumberland, qu'il n'avoit pas encore jugé nécessaire de réduire. Il

Couronnement d'Edouard IV. Il assemble le Parlement.

(1) La chose ne paroîtra pas incroyable, si l'on fait attention au grand nombre de soldats qui furent égorgés dans cette bataille. *Stowe*, *Grafton*, *Biondi*, *Speed*.

craignit peut-être qu'ils ne se donnassent aux Ecossois, s'il les pressoit trop vivement, ou il pouvoit penser qu'ils se soumettroient volontairement, lorsque son titre seroit universellement reconnu dans toutes les parties du Royaume, & confirmé par la cérémonie de son couronnement, qu'il ne voulut pas différer plus long-temps. Il se fit dans l'Abbaye de Westminster avec beaucoup de pompe; & peu de jours après, il convoqua le Parlement, dans lequel on passa un acte pour confirmer le titre d'Edouard; & tous ceux qui avoient été faits contre la Maison d'Yorck furent annullés. Henri VI, après avoir régné trente-huit ans, fut déclaré usurpateur, tous les actes passés sous son regne furent annullés comme illégaux; & enfin, lui, la Reine & tous ses adhérens furent déclarés atteints de trahison (1). Ces déclarations furent suivies d'actes de sévérité, qui prouvent jusqu'à quel point la cruauté dominoit chez les Princes de ce temps-là. Jean, Comte d'Oxford, vieillard vénérable, & d'une réputation à couvert de tout reproche, fut arrêté sous prétexte d'avoir eu correspondance avec Marguerite; & sans avoir pu jouir du bénéfice de se défendre en jugement, il eut la tête tranchée dans l'enceinte de la Tour, avec son fils & plusieurs autres Seigneurs non moins innocens qu'eux. Le Roi distribua les terres & les effets de ses victimes entre ses adhérens; &, pour se concilier l'affection du Clergé, confirma ses priviléges, les exempta d'être poursuivis dans les Cours civiles pour félonies & autres crimes, établit la jurisdiction des Cours Ecclésiastiques en ce qui concernoit les dixmes (2), & leur permit de dénoncer les censures spirituelles contre tous ceux qui attenteroient sur leurs prérogatives.

Marguerite tente une descente en Angleterre, & est repoussée. 1462.

Cependant Marguerite, supérieure à ses disgraces, par une grandeur d'ame qui l'égaloit aux Héros les plus illustres, aussi fiere que Henri VI son époux étoit foible & pusillanime, relevoit par ses soins & par l'habileté de ses négociations, le parti de sa Maison. Sa présence, ses courses & ses émissaires croissoient chaque jour par le nombre de ses adhérens; & tandis qu'elle empêchoit le Roi d'Ecosse de conclure la treve qu'Edouard lui proposoit, elle faisoit en France une levée considérable de soldats. Lorsqu'elle eut rassemblé ses forces, moins étonnée du petit nombre de combattans qu'elle avoit à opposer à l'armée de l'usurpateur, qu'impatiente de se ressaisir du sceptre, elle pensa qu'il lui suffiroit de se présenter sur les frontieres du Royaume pour soulever les Provinces; mais elle se trompa. Ses cruautés faisoient trop détester sa puissance; & ceux même qui préféroient Henri à Edouard, aimoient mieux se soumettre à celui-ci, qu'obéir à Marguerite. La premiere descente que cette Princesse tenta, fut sans succès, & l'éclaira sur le danger qu'il y auroit avec d'aussi foibles ressources, & sur des espérances aussi mal fondées. Elle fut donc contrainte d'attendre les effets de ses

(1) *Rot. Parl. Rymer.*

(2) *Idem. Fabian.*

Histoire d'Angleterre.

intrigues & du zele de ses émissaires, qui, à force de soins, parvinrent à rassembler les débris de la journée de Townton. Ces fideles sujets, joints aux soldats levés en France & en Ecosse, formerent une petite armée, à la tête de laquelle l'intrépide Marguerite, résolue de tenter la fortune, s'avança jusqu'à Exham. Edouard ne tarda point à l'y joindre, & bientôt les deux partis en étant venus aux mains, les Royalistes, accablés par le nombre, furent vaincus, la plupart massacrés, & le reste mis en fuite. Henri, Marguerite & son fils se retirerent pour la seconde fois en Ecosse, mais par des chemins différens.

Aventure surprenante qui arrive à cette Princesse.

La Reine eut dans cette retraite une aventure qui paroîtroit romanesque, si elle n'étoit attestée par les Historiens les plus graves & les plus autorisés (1). Le petit Prince de Galles étoit devenu la passion dominante de sa mere, par tout ce qui peut rendre un enfant aimable & faire espérer un grand homme. Comme elle ne se reposoit sur personne de la conservation d'un fils si cher, elle le voulut avoir avec elle. Les ennemis la suivoient de si près, que la frayeur s'étant mise parmi ceux qui les accompagnoient dans leur fuite, ils se trouverent tous deux seuls, au milieu d'une forêt. Là une troupe de voleurs les ayant rencontrés, les arrêterent, & commencerent par leur ôter tout ce qu'ils emportoient sur eux ou d'argent, ou de pierreries. Les brigands, enivrés du plaisir que leur causoit un si riche butin, prirent querelle sur le partage. La Reine, qui n'avoit en vûe que de sauver le jeune Prince des mains sanguinaires de ces brutaux, regarda leur démêlé comme une occasion que la fortune lui présentoit, & le prenant entre ses bras, quoiqu'il fût déjà dans un âge à n'être plus un fardeau léger, l'enleve & se dérobe à la vue de ceux dont elle craignoit la cruauté. Elle s'étoit enfoncée dans le plus épais du bois, où elle croyoit n'avoir plus rien à craindre que les bêtes féroces, lorsqu'elle vit paroître un homme dont l'air farouche la fit trembler, moins pour sa vie que pour celle de son fils. Elle étoit si lasse qu'elle se soutenoit à peine elle-même, loin de pouvoir porter plus avant le poids que l'amour lui avoit aidé à porter jusqu'où elle étoit. Cependant le péril pressoit; elle craignoit d'être suivie par les premiers voleurs qu'elle avoit trouvés, & elle en voyoit venir un autre qui ne paroissoit pas moins à craindre. Dans cette extrémité, elle prit le parti de faire son confident de celui qu'elle regardoit comme son assassin, & s'approchant de lui d'un pas grave & d'un air plein de majesté : *Sauvez*, lui dit-elle en lui montrant le Prince, *le fils unique de votre Roi*. Ce peu de paroles fit un tel effet sur l'esprit de l'inconnu, qu'il prit le fils entre ses bras, & fut le guide de la mere. Peu de temps après, quelques Seigneurs du parti de Henri joignirent la Reine. Ils prirent ensemble le chemin de Carlisle, où elle trouva une barque qui la conduisit dans une ville d'Ecosse, d'où elle se hâta de passer en France, espérant y trouver plus de sûreté pour elle & pour son fils.

(1) *Voyez entre autres Monstrelet & Duchêne.*

SECT. X. *Histoire d'Angleterre.*

Henri VI est pris & enfermé dans la Tour de Londres. 1464.

Henri VI resta encore quelque temps caché dans le Royaume d'Ecosse; mais ne recevant point de nouvelles de la Reine ni de son fils, il se livra aux plus cruelles alarmes; & par un emportement d'affection téméraire & imprudent, il prit la résolution de rentrer en Angleterre, pour s'éclairer de leur sort. Son unique précaution fut de changer l'écu de ses armes, & de se faire passer pour un Ministre du Roi d'Ecosse, chargé de quelques affaires à la Cour de Londres. Mais après avoir traversé heureusement les provinces du Nord, il se trahit lui-même par l'ardeur avec laquelle il s'informoit de la Reine & de son fils. Il fut arrêté en plein jour, mené à Londres les jambes liées sous le ventre de son cheval, &, après avoir essuyé les plus indignes traitemens, précipité dans un des plus noirs cachots de la Tour.

Edouard tâche de s'acquérir l'affection de ses sujets.

Edouard triomphant sembloit avoir enchaîné la fortune dans son parti. Tout sembloit favoriser ses désirs & répondre à son attente; mais quelques succès qu'il eût obtenus, il pensa qu'il n'étoit pas temps encore de dévoiler son véritable caractere; & avant de régner par la crainte, il crut qu'il convenoit à ses vrais intérêts de séduire le peuple par les dehors les plus trompeurs. Telle a été dans tous les temps la conduite perfide des usurpateurs. Leur premier soin, quand ils sont parvenus au rang suprême, a été d'afficher le zele le plus vif pour la justice, & sur-tout un amour véhément du bien public. Ce fut aussi la marche d'Edouard IV. Ses succès, comme nous venons de le dire, étoient éclatans; mais sa fortune étoit d'autant moins assurée, qu'il lui restoit dans le Royaume un très-grand nombre d'ennemis actifs & vigilans, & le meilleur moyen de renverser leurs projets & leurs efforts, étoit de s'assurer de la confiance des Peuples. C'est ce qu'Edouard fit par son empressement à réprimer tous les abus qui s'étoient introduits pendant les derniers troubles, soit dans la perception & l'emploi des impôts, soit enfin dans les possessions des citoyens. Il employa tous ses talens pour se rendre populaire, traita tous les Seigneurs comme s'ils eussent été ses égaux, & affecta de paroître en toute occasion le pere de ses sujets. Sa bonne grace naturelle & sa galanterie lui gagna l'affection des Dames, & il la cultiva par les attentions les plus assidues (1). En un moment, Edouard non seulement parut établir son regne sur l'équité, en punissant les Magistrats concussionnaires, mais en allant lui-même prendre place parmi les Juges de Westminster, & en donnant audience à tous ceux qui se présentoient, en écoutant les plaintes des opprimés, & en se montrant attentif, bienfaisant & de la plus exacte intégrité. Mais comme il est rare que les qualités affectées puissent exactement ressembler aux qualités naturelles, Edouard IV, doux, juste par contrainte, étoit outré dans le bien qu'il faisoit, comme il l'étoit par caractere dans le crime & les vices. Il voulut être affable, & sa popularité passa, sur-tout avec les femmes

(1) On a dit de lui, qu'il gagna l'affection des habitans de Londres, en couchant avec leurs femmes.

des principaux habitans de Londres, les bornes de la plus indécente familiarité ; il ne vouloit que tempérer la Majeſté Royale, & il aviliſſoit ſon rang. Mais le peuple eſt facile à ſéduire, & les Rois, pour l'éblouir, ont moins à faire que le reſte des hommes : la ſimple apparence des vertus leur ſuffit. On crut Edouard encore plus parfait qu'il ne vouloit le paroître, & à ſes crimes près, qui paſſerent pour les égaremens de ſon ambition, il fut regardé comme le plus grand des hommes & comme le meilleur des Rois. *Hiſtoire d'Angleterre.*

Tranquille poſſeſſeur de la couronne Britannique, il ne manquoit au bonheur de ce Prince, qu'un héritier auquel il pût tranſmettre le ſceptre. Trop occupé juſqu'alors de ſes projets d'uſurpation, il n'avoit pris aucun engagement, & de toutes les femmes qui avoient ſucceſſivement flatté ſes goûts, il n'en étoit aucune qu'il pût décemment avouer. Afin de contracter un engagement digne du rang qu'il occupoit, il jeta les yeux ſur la Princeſſe Bonne de Savoie, ſœur de la Reine de France, & qui étoit à la Cour de Louis XI. Il étoit naturel qu'Edouard, redevable de la couronne à la valeur du Comte de Warwick, préférât ce Général célèbre à tous ceux d'entre les Grands qu'il eût pu charger d'aller en France négocier ſon mariage. Louis XI étoit alors occupé du projet épineux d'abaiſſer le pouvoir exceſſif des Grands, particuliérement celui des Ducs de Bourgogne & de Bretagne. Le premier étoit ſi puiſſant, qu'il n'oſa l'attaquer ouvertement, & il réſolut de commencer par le Duc de Bretagne, ſous prétexte d'une diſpute qui duroit depuis long-temps entre la Couronne de France & les Souverains de cette Province, ſur la nature de l'hommage que le Duc rendoit au Monarque François. Les Rois de France avoient toujours demandé l'hommage-lige, & les Ducs l'avoient conſtamment refuſé, ce qui occaſionnoit des proteſtations des deux côtés à chaque inveſtiture. Déterminé à ſe ſervir de ce prétexte, Louis avoit fait paſſer un corps de troupes en Anjou, & le Duc, pour mettre ſes Etats à couvert, avoit formé avec les Pairs de France une puiſſante Confédération, à laquelle on donna le nom de ligue du bien public. Telle étoit la ſituation des affaires de la Cour de France, lorſque le Comte de Warwick y arriva. La demande qu'il fit de la Princeſſe de Savoie, fut d'autant plus agréable à Louis XI, qu'il déſiroit ardemment de faire une alliance avec l'Angleterre, pour empêcher Edouard de troubler ſes projets. Non ſeulement il conſentit avec joie à la propoſition qui lui fut faite ; mais pour qu'elle pût procurer tout l'avantage qu'on devoit attendre de cette union, il prolongea le traité de mariage, dans l'eſpérance de conclure une paix ſolide, & de ſe lier avec le Roi d'Angleterre par les nœuds d'une amitié perſonnelle. *Edouard demande en mariage Bonne de Savoie.*

Mais tandis que le Comte de Warwick applaniſſoit les obſtacles qui euſſent pu retarder cette union, Edouard formoit en Angleterre d'autres liens. Ce Prince ſe trouvant dans la province de Northampton, près Grafton, alla rendre viſite à Jacqueline de Luxembourg, qui, après la mort du fameux Duc de Bedford ſon époux, s'étoit remariée au Chevalier *Edouard épouſe la veuve du Chevalier Jean Gray.*

SECT. X. *Histoire d'Angleterre.*

Richard Woodwil, & en avoit eu plusieurs enfans, entre autres une fille nommée Elisabeth, alors veuve du Chevalier Jean Gray, tué à la seconde bataille de St.-Albans, au service de la Maison de Lancastre. Elisabeth saisit cette occasion favorable pour demander au Roi la restitution des biens de son époux, qui avoient été confisqués. Elle se jeta aux pieds du Monarque, & essaya de l'émouvoir par ses larmes. Elisabeth avoit reçu de la Nature tous les agrémens qui séduisent un cœur. Ses pleurs, sa posture humiliée sembloient lui prêter des graces nouvelles. Un esprit vif & galant rendoit les charmes de cette aimable veuve plus dangereux encore. Edouard en devint épris dès le premier instant; il lui accorda la grace qu'elle lui demandoit, espérant qu'à son tour Elisabeth n'auroit rien à lui refuser. Il se trompa. Cet homme, le mieux fait & le plus galant de son Royaume, trouva pour la premiere fois une cruelle. L'artificieuse Elisabeth, voulant profiter du penchant d'Edouard, lui dit avec une modestie affectée : *Renoncez, Sire, à la poursuite d'un cœur qui ne peut se donner qu'à un époux, & que votre gloire vous défend d'accepter à ce prix.* Trop éperdument amoureux, Edouard n'écouta plus la raison. Il oublia l'engagement que le Comte de Warwick formoit pour lui à la Cour de France, & la beauté de son amante l'aveuglant sur la disproportion des rangs, il épousa Elisabeth Gray, le premier Mai 1464, & déclara ensuite publiquement cet étrange mariage (1).

Ressentiment & révolte du Comte de Warwick. 1465 & s.

Cependant le Comte de Warwick, qui ignoroit cette alliance, termina sa négociation, obtint le consentement de Bonne de Savoie, & revint en Angleterre, où il apprit quelle nouvelle Reine Edouard venoit de donner à la Nation. Indigné d'un événement aussi inattendu, le Comte de Warwick ne pardonna point à son Maître de l'avoir ainsi joué aux yeux de toute l'Europe; & rempli du désir de se venger, il ne tarda point à se liguer avec les principaux Seigneurs qui tenoient encore en secret au parti de Lancastre, & il excita un soulévement dans l'Etat. Edouard pensa qu'il lui seroit facile d'étouffer cette révolte. Mais il ne songea point qu'à la tête des Rebelles étoit ce même Général auquel il devoit la Couronne. Edouard comptant sur le succès, étoit peu sur ses gardes, lorsque Warwick fondit tout à coup sur ses troupes, les dispersa, marcha droit à la tente du Roi, le fit prisonnier, & en confia la garde à son frere l'Archevêque d'Yorck.

Edouard s'échappe des mains de l'Archevêque d'Yorck. 1470.

L'affaire étoit terminée par ce coup hardi; & Warwick se voyoit par-là maître de la destinée de deux Rois. Mais l'Archevêque d'Yorck, dupe des manieres engageantes d'Edouard, eut l'imprudence de lui accorder la liberté d'aller à la chasse aux environs de son château, avec un petit nombre de gardes. Une pareille occasion d'échapper auroit tenté un homme moins habile & moins entreprenant qu'Edouard, qui, jugeant bien que la liberté qu'on lui donnoit, ne dureroit qu'autant que le

(1) *Stowe.*

Comte ignoreroit, ou l'imprudence, ou la trop grande facilité de son frere, se hâta d'avertir ses amis. Guillaume Stanley & Thomas Borough furent ceux qu'il fit inviter spécialement à favoriser son évasion. L'événement montra qu'il choisissoit bien. Ces deux Gentilshommes concerterent l'entreprise avec tant d'adresse, qu'ils se trouverent avec une troupe de gens d'élite & déterminés aux environs du château, sans que personne se fût apperçu de leur marche. Ainsi le Prince en étant sorti avec sa compagnie ordinaire, ils l'enleverent, sans que ses Gardes se missent en devoir de s'y opposer.

Histoire d'Angleterre.

Le Comte de Warwick dirigeoit sa marche vers Londres pour tirer Henri de captivité, lorsqu'il apprit l'évasion d'Edouard. Ce fut un coup de foudre pour lui, pour le Duc de Clarence, son gendre, & pour tous ceux de son parti qui, croyant avoir terminé la guerre, se virent en nécessité de la recommencer avec plus de risques qu'auparavant; car Edouard avoit trouvé près de Lancastre un de ses Généraux avec des troupes considérables qui l'avoient ramené à Londres, où il avoit été bien reçu. Le Comte de Warwick & le Duc de Clarence se retirerent à Lincoln, où ayant levé des troupes en diligence, ils mirent une armée en campagne, sous la conduite de Robert Weles, & lui ordonnerent d'entrer incessamment en action, pendant qu'ils iroient ramasser leurs amis que l'espérance de la paix avoit dispersé chacun chez eux. Edouard ne leur en donna pas le temps. Il commença par se saisir du Baron de Weles, pere de Robert, & l'ayant fait sortir d'un asile où ce vieillard s'étoit réfugié, il l'obligea d'écrire à son fils pour le retirer du parti du Comte; mais Robert n'ayant pas déféré à cet avis, le Roi fit trancher la tête au Baron & à un autre de ses parens dont on s'étoit également saisi. Le jeune Weles ayant appris la mort de son pere, se laissa tellement aveugler par le désir de la vengeance, que, sans attendre le Comte de Warwick, il marcha contre Edouard, & le joignit près de Strafford. Le combat fut sanglant. Weles, malgré sa valeur, fut vaincu, & ne fut pas même assez heureux pour trouver la mort qu'il cherchoit. Il fut fait prisonnier, & perdit la vie sur un échafaud.

Le Comte de Warwick passe en France, où il fait un accommodement avec la Reine Marguerite.

Le Comte de Warwick ne se trouvant pas en état pour le moment de résister à Edouard, alla en France demander du secours à Louis XI. Ce Prince consentit non seulement à lui accorder des troupes & de l'argent; mais pour que le feu de la guerre civile qu'il espéroit allumer en Angleterre, s'y étendît avec plus de violence, il résolut, s'il étoit possible, de réconcilier Marguerite d'Anjou & ce Seigneur, & commença par envoyer des agens à cette Princesse, qui s'étoit retirée auprès de son pere. Elle regardoit Warwick comme l'auteur de tous les malheurs qu'elle & sa famille avoient soufferts, & il s'étoit élevé entre eux la haine la plus animée. Cependant l'accommodement fut aisé à conclure, parce qu'ils avoient besoin l'un de l'autre. Warwick cherchoit un prétexte pour détrôner Edouard, & il n'en pouvoit avoir de plus

Sect. X. Histoire d'Angleterre.

plausible que la réclamation de Henri, qu'il ne pouvoit entreprendre que d'accord avec la Reine. Marguerite, de son côté, ne pouvoit espérer le rétablissement de sa famille que par le secours de Warwick; c'est pourquoi elle ne se fit aucune peine de rechercher la protection de son ancien adversaire. Louis XI ménagea un traité entier, qui fut conclu sous les conditions, que le Duc de Clarence & le Comte de Warwick emploieroient tous leurs efforts pour le rétablissement de Henri; que la Reine s'engageroit, par serment, à laisser l'administration des affaires entre leurs mains, pendant la vie de son mari ou la minorité de son fils, dans le cas où il parviendroit au trône avant sa majorité, & que le Prince de Galles épouseroit la plus jeune des filles du Comte de Warwick (1).

Warwick descend en Angleterre, & oblige Edouard de quitter le Royaume.

Pendant que se formoit en France cette ligue pour Henri contre Edouard, celui-ci, qui tenoit Henri dans les fers, se moquoit de tous les projets. Quelques avis que lui pût donner le Duc de Bourgogne d'être sur ses gardes, il continua à s'en mettre peu en peine. Sa présomption lui couta cher. Pendant qu'il s'occupoit à lier des parties de plaisir dans sa Cour, les amis du Comte de Warwick rassembloient une faction qui le chassa du Royaume. En effet, Warwick, profitant de la nonchalance d'Edouard, se hâta de faire mettre à la voile, & il ne fut pas plutôt à terre, que tous les partisans de la Maison de Lancastre accoururent vers lui. Son armée se trouva bientôt forte de soixante mille hommes. Son premier soin fut de faire proclamer Henri VI. L'épouvante saisit Edouard, lorsqu'il apprit les progrès du Comte. Il leva à la hâte une armée; mais n'osant tenir la campagne, il se renferma à quelque distance de son camp, dans le château de Lins, petite ville de la province de Lincoln, située sur le bord de la mer. Le Comte de Warwick s'avança à peu de distance de l'armée d'Edouard, qui, se voyant abandonné de la plus grande partie de ses soldats, s'embarqua promptement, & alla chercher un asile dans la Hollande. Le Roi Henri fut tiré de la Tour, où il étoit prisonnier depuis six ans. Ce Prince parut insensible au changement de la fortune. Il sembla même regretter la solitude & le repos dont on le tiroit comme malgré lui (2). Il avoit perdu un trône sans se plaindre, & il ne put sortir de la Tour sans s'attendrir jusqu'aux larmes. On le fit monter à cheval & traverser la ville en triomphe. Peu de jours après, le Parlement eut ordre de s'assembler. Edouard fut déclaré traître & usurpateur; ses biens furent confisqués, tous les statuts faits par son autorité annullés, & la couronne confirmée à Henri, ainsi qu'à ses descendans mâles. Cependant, Edouard, réfugié à la Haye, n'obtint que très-difficilement les secours qu'il s'étoit proposé de demander au Duc de Bourgogne, son beau-frere. Il eût été bien essentiel à l'état de ses affaires, que ce Prince

Edouard repasse en Angleterre, & s'empare de Londres.

(1) *Philippe de Comines.*

(2) *Fabian, Stowe.*

se fût déclaré ouvertement pour lui ; rien n'étoit plus propre à donner du courage à ses partisans, & à autoriser les intrigues qui se faisoient en Angleterre pour le remettre sur le trône. Mais quelques instances qu'il fît, il ne put en obtenir qu'une somme de trois cent mille florins, & trois vaisseaux qui furent équipés secrétement aux dépens du Duc. Avec ce secours, Edouard fit voile, n'ayant guere plus de deux mille hommes propres à mettre à terre avec lui ; mais se fiant sur les amis qu'il avoit laissés dans le pays, sur les lettres qu'il en recevoit, & plus encore sur le penchant du peuple Anglois pour les nouveautés. Sa propre disgrace lui faisoit espérer une heureuse entreprise. Il lui sembloit voir toutes les choses disposées pour lui, comme elles l'étoient pour ses ennemis, lorsqu'il avoit été chassé. Pour mieux tromper son ennemi, Edouard fit publier qu'il désiroit reposer en Angleterre, non pour prétendre à la couronne, mais seulement en qualité de simple Duc d'Yorck, & pour tâcher de retirer son épouse de la prison où elle gémissoit. Sa modestie & la haine qu'on avoit pour Marguerite, ranimerent la faction opposée aux Lancastriens. Les partisans d'Edouard se rassemblerent, & il se vit bientôt en état d'attaquer Warwick & Henri VI. Edouard, enhardi par le zele de ses adhérens & la valeur éprouvée de ses troupes, marcha fiérement vers Londres, fit répandre dans cette Capitale le faux bruit de la défaite de Warwick, somma les habitans effrayés de lui ouvrir les portes (1), & entra en triomphe dans cette Capitale. Les partisans de Henri prirent la fuite, & ce Prince, le jouet de la fortune, fut remis à la Tour.

Histoire d'Angleterre.

Deux jours après son arrivée à Londres, Edouard marcha contre le Comte de Warwick. Les deux armées se rencontrerent à Barnet, le 14 du mois d'Avril, jour de Pâques. La bataille commença au lever de l'aurore, & dura jusqu'à midi. On combattit avec toute la fureur & tout l'acharnement qui accompagnent les guerres civiles. Les Lancastriens eurent d'abord l'avantage ; mais la confusion s'étant mise parmi eux, ils furent enfoncés à leur tour. Le Comte de Warwick désespéré, après avoir fait de vains efforts pour rallier ses troupes, se jeta furieux au plus fort de la mêlée. Il étoit à pied, contre son usage ordinaire ; bientôt il tomba percé de coups. Le Marquis de Montagu, son frere, étant accouru pour le dégager, périt presque au même moment. Le reste de l'action ne fut plus qu'un carnage effroyable. Marguerite avec son fils & les Seigneurs de son parti, songeoit à se retirer dans le pays de Galles, pour éviter la poursuite d'Edouard. Elle étoit arrivée à Teuksbury, & elle se disposoit à passer la Saverne, lorsqu'Edouard parut,

Bataille de Barnet. Warwick est défait & tué.

1471.

(1) Philippe de Comines dit que trois choses rendirent si facile à ce Roi l'entrée de Londres. La premiere fut le nombre de ses amis qui s'étoient sauvés dans les églises, regardées encore en ce temps-là comme des asiles inviolables. La seconde fut les grandes dettes qu'Edouard avoit contractées, chacun étant bien aise de voir son créancier en état de payer. La troisieme fut les Bourgeoises qui, ayant eu part à ses bonnes graces, firent déclarer leurs maris en sa faveur.

Le Duc de Sommerset, Chef de l'armée de la Reine, ne crut pas qu'on pût passer la riviere en sûreté, l'ennemi étant si proche. Il fut d'avis qu'il falloit se retrancher dans le parc qui joignoit la ville. Aussitôt il fit travailler aux retranchemens, & l'ouvrage fut poussé avec tant d'ardeur, qu'ayant commencé à l'entrée de la nuit, il fut achevé au jour. Edouard s'en approcha pour le reconnoître, & rangea aussi-tôt son armée en bataille sur deux lignes. Le Duc de Sommerset disposa la sienne en trois corps, derriere les retranchemens. Il donna la conduite de l'un au Comte de Devonshire, & l'autre au Chevalier Wenlock, en se réservant le plus avancé pour soutenir le premier choc. Le Prince de Galles voulut être à ses côtés pour partager le péril avec lui. Edouard, qui avoit le coup d'œil d'une justesse admirable, observa dans les retranchemens de l'ennemi, une ouverture qui ne lui parut pas ménagée sans dessein. Il ne douta point que ce ne fût une voie que le Duc de Sommerset s'étoit préparée pour le poursuivre, en cas qu'il repoussât heureusement la premiere attaque. Il trouva moyen de retourner la ruse contre son auteur même. Il ordonna au Duc de Glocester qui commandoit sa seconde ligne, de s'avancer de ce côté-là, & d'attaquer d'abord le retranchement avec furie, mais de céder ensuite par degrés, comme s'il étoit rebuté de la résistance qu'on lui opposoit. Edouard, posté derriere le Duc, demeura tranquille spectateur de l'action. Le Duc de Glocester n'eut pas plus tôt feint de reculer, que Sommerset se précipitant sur lui par l'ouverture, le força de tourner sérieusement le dos. Peut-être l'artifice d'Edouard lui seroit-il devenu funeste, si Wenlock eût été assez prompt à seconder le Duc de Sommerset. Les troupes du Duc de Glocester s'étant ouvertes en fuyant, comme on leur avoit ordonné, laisserent voir à l'ennemi Edouard qui s'y tenoit en bon ordre, pour le recevoir, & faisant un demi cercle, elles parurent vouloir venir prendre en flanc le Duc de Sommerset. Alors ce Général reconnoissant trop tard son imprudence, se crut trahi par Wenlock, qui n'étoit pas sorti assez vîte des retranchemens avec son corps de troupes. Il tâcha de regagner son camp en faisant volte-face; mais les troupes du Duc de Glocester arriverent assez tôt à l'ouverture du retranchement, pour charger sa queue, & entrerent impétueusement après lui. Sommerset, transporté de fureur à cette vue, s'approcha de Wenlock, & lui fendit la tête d'un coup de sa hache d'armes. Le carnage fut horrible dans le camp. Le retranchement que les ennemis avoient fait pour leur conservation, devint un obstacle cruel à leur fuite. Ils jeterent bientôt leurs armes, & attendirent à genoux le coup de la mort, ou la grace du vainqueur. La Reine, qui s'étoit évanouie à la nouvelle de ce désastre, fut mise sur un chariot, par les soins de quelques domestiques, & transportée dans un monastere à quelques lieues de Tewksbury.

Le Prince de Galles est assassiné.

Le Prince de Galles & le Duc de Sommerset, après s'être défendus avec une valeur qui se soutint long-temps, & fit l'admiration de leurs ennemis, furent pris les armes à la main. Celui qui se saisit du jeune

Prince, prit le moment où s'étant élancé sur un des combattans, qu'il renversa par terre, il ne put retirer le bras assez vîte pour empêcher qu'on ne le désarmât. Edouard fit aussi tôt cesser le carnage, & ordonna qu'on lui amena le Prince de Galles dans un des pavillons du parc, où il étoit avec les Ducs de Clarence & de Glocester, le Lord Hastings & le Marquis de Dorset. Dès qu'Edouard vit paroître le jeune Prince, il se leva brusquement, & lui demanda, d'un ton impérieux, ce qu'il étoit venu faire dans ses Etats. Le Prince, sans s'émouvoir, répondit fiérement qu'il étoit venu pour se mettre en possession d'un bien qui lui appartenoit, & qu'on lui avoit ravi injustement. Edouard ne croyoit pas trouver tant de fermeté & d'assurance dans un jeune homme de dix-huit ans. Sa réponse le déconcerta. Après l'avoir regardé quelque temps en silence, cédant enfin aux mouvemens de sa haine, il lui donna un coup de son gantelet sur le visage. Il tourna ensuite le dos; & dans l'instant les quatre Seigneurs qui l'accompagnoient se jeterent comme des bêtes féroces sur ce malheureux Prince, & lui plongerent leurs poignards dans le sein. Le Duc de Sommerset & un grand nombre de Gentilshommes se retirerent dans une église, espérant qu'elle leur serviroit d'asile; mais ils en furent arrachés par force, & mis à mort (1).

Histoire d'Angleterre.

Mort de Henri VI.

Pendant que ces scenes d'horreur se passoient dans le camp d'Edouard, Henri VI, renfermé dans la Tour de Londres, y vivoit content, & s'amusoit à des exercices convenables à sa solitude & à son humeur. Des reliques & quelques livres de piété satisfaisoient le goût qu'il avoit pour la dévotion. Il prenoit lui-même le soin d'entretenir sa chambre propre, & ce travail étoit devenu pour lui un amusement. Ses Geoliers lui avoient caché la mort cruelle de son fils, & il n'avoit pas l'idée de s'informer de son sort. Un Prince de ce caractere ne paroissoit pas fort redoutable à Edouard; mais considérant que Marguerite pouvoit encore abuser de son nom, pour exciter de nouveaux troubles, il résolut de s'en défaire. Le Duc de Glocester offrit sa main pour cette barbare exécution. Ce Prince cruel se rendit seul à la Tour; & après avoir raillé Henri sur le goût qu'il prenoit à des occupations frivoles, il lui apprit, sans ménagement, les malheurs de sa Maison, & celui qui le menaçoit lui-même. Le Duc de Glocester avoua depuis qu'il avoit voulu éprouver le courage de Henri, & voir si le désir de conserver sa vie lui feroit faire quelque ombre de résistance. Mais dès que ce Prince eut appris que sa derniere heure étoit arrivée, il se jeta à genoux, leva les yeux & les bras vers le Ciel, & tendit l'estomac au Duc, qui le perça froidement d'un coup de poignard (2). Il fit ensuite

(1) *Fabian, Stowe.*

(2) Quelques Historiens modernes, qui cherchent à se distinguer par une affectation de singularité, assurent que Henri mourut de chagrin. Il est hors de doute qu'il en avoit des sujets assez grands; mais si, sans s'en rapporter même à la foi des anciens Historiens, on rassemble les differentes circonstances de

SECT. X. *Histoire d'Angleterre.*

prendre ſon corps par les Geoliers, & s'étant fait conduire au cachot où Marguerite étoit renfermée, il fit expoſer à ſes yeux le cadavre de ſon époux, froid & ſanglant. A ce triſte ſpectacle, elle tomba ſans connoiſſance. Le Duc la laiſſa dans cet état, & fit tranſporter le corps de Henri dans l'égliſe de St.-Paul, où il demeura expoſé pendant pluſieurs jours. Edouard ne voulut pas permettre qu'il fût enterré à Weſtminſter. Chelſea, village obſcur à quelques lieues de Londres, fut le lieu de la ſépulture de ce Monarque infortuné, qui, après avoir été maître de deux vaſtes royaumes, trouva à peine un coin de terre pour repoſer après ſa mort. Qu'un tyran abreuvé du ſang de ſes ſujets, périſſe ſous le fer des aſſaſſins; avili par ſes vices, déteſté par ſes crimes, voué par ſes injuſtices, ſa cruauté, ſes vexations, à l'exécration publique, ſa mort, fût-elle précédée des ſupplices les plus lents & les plus douloureux, n'eſt que l'effet du déteſtable abus qu'il a fait de ſa puiſſance, & le moment de ſa chute eſt le moment heureux du retour de la liberté. Quelque terrible que puiſſe être la cataſtrophe qui termine ſes jours, la Patrie, dégagée des chaînes de la ſervitude, applaudit à l'audace des conjurés qui ont fait tomber l'oppreſſeur. Mais qu'un Roi juſte, bienfaiſant, honnête, doux & vertueux, éprouve le ſort des Deſpotes; qu'une atroce conjuration le renverſe du trône; que la Nation ſoulevée renonce à la fidélité qu'elle lui avoit jurée; que ſes mains, qui n'ont répandu que les graces & les bienfaits, ſoient chargées de fers préparés pour les ſcélérats; qu'un ſujet infidele lui raviſſe le ſceptre, & que ſon peuple ingrat, loin de s'armer pour ſa défenſe, le voie ignominieuſement traîner dans l'obſcurité d'un cachot; que l'inſolent uſurpateur ſe baigne impunément dans le ſang de ce Roi malheureux, ce ſont là des événemens qui déconcertent la raiſon, & font frémir l'humanité. Tel fut pourtant le deſtin déplorable de l'infortuné Henri VI. Nous conviendrons avec tous les Hiſtoriens, qu'il ne méritoit pas de terminer ſa carriere par une auſſi triſte cataſtrophe. Bon pere, bon époux, homme vrai, vertueux, mais foible, puſillanime, ſans talens, le plus grand de ſes défauts fut d'avoir épouſé Marguerite, qui ſe déshonora par ſes galanteries, & fit déteſter le regne de ſon époux, par la cruauté de ſon ame, par la puiſſance exceſſive qu'elle donna à ſes lâches favoris, par l'orgueil de ſes manieres & le joug deſpotique qu'elle oſa tenter d'impoſer à une Nation libre.

cette mort, elles concourent toutes à appuyer le ſentiment que nous avons ſuivi. Henri étoit d'un tempérament robuſte, âgé ſeulement de cinquante ans, naturellement inſenſible à l'affliction, accoutumé aux viciſſitudes de la fortune; en ſorte qu'il ne paroît pas vraiſemblable que ſa mort ait été l'effet de l'âge ni des infirmités, & que le chagrin de ſon dernier déſaſtre ait fait une telle impreſſion, qu'il ait mis fin à ſa vie. Une mort ſi prompte dut naturellement paroître très ſuſpecte, dans la circonſtance où elle arriva, après la ſuppreſſion d'une révolte qui ſembloit marquer qu'Edouard ne ſeroit jamais tranquille, tant que les Chefs de la Maiſon de Lancaſtre ſeroient vivans. Enfin tous ces ſoupçons ſont confirmés par le caractere du Roi régnant, & celui du Duc de Gloceſter, également ſanguinaires, barbares & inflexibles. *Hollingshed.*

Par la mort de Henri furent éteints le nom & la Maison de Lancastre. Edouard rechercha jusqu'à ceux qui en étoient sortis par les femmes. Tous les partisans de la Rose rouge furent punis à proportion du rang qu'ils tenoient dans la faction, & des services qu'ils y avoient rendus. En un mot, Edouard étoit tellement résolu à tout sacrifier, pour régner sûrement, qu'il ne pardonna pas même au Duc de Clarence, son frere, des paroles inconsidérées qui marquoient plus de mauvaise humeur que de mauvaise volonté. Le Duc de Clarence, esprit inquiet & naturellement jaloux, avoit retrouvé dans la Cour d'Edouard les mêmes sujets de chagrin qui l'en avoient autrefois éloigné. Les parens de la Reine y étoient les maîtres, & toutes les graces alloient à eux. Rien n'étoit au dessus de leur ambition, & tout nouvellement Rivers, son frere, avoit bien osé aspirer à épouser l'héritiere de Bourgogne, le plus grand parti qui fût en Europe. La jalousie, l'indignation, le dépit fit parler le Duc d'autant plus indiscrétement en cette occasion, qu'il aspiroit à ce mariage. Sa colere éclata contre le Roi même, qu'il accusa d'avoir usurpé une couronne à laquelle il n'avoit aucun droit. Les ennemis du Duc de Clarence ne manquerent pas de relever toutes ces paroles, & d'en faire un rapport fidele à Edouard. La Reine étoit piquée, d'un côté, de ce que le Duc de Clarence traversoit le mariage de son frere, & de l'autre, elle craignoit toujours que le Roi venant à mourir, il ne s'emparât de la couronne, & ne l'ôtât à ses enfans. Le traité fait en France entre lui, la Reine Marguerite & son fils, lui revenoient souvent dans l'esprit; & l'on peut juger combien les discours imprudens du Duc redoublerent les craintes de cette Princesse, & avec quelle éloquence elle les inspira au Roi. Edouard, qui n'en étoit déjà que trop susceptible, en fut si vivement frappé, qu'il traduisit son frere au Parlement, & lui fit faire son procès. Le malheureux Prince y fut condamné comme coupable de haute trahison. La seule grace qu'Edouard lui accorda, fut de lui laisser choisir le genre de son supplice, & l'on dit que le Duc de Clarence voulut être étouffé dans un tonneau de Malvoisie; ce qui fut exécuté (1).

Histoire d'Angleterre.

Le Duc de Clarence est mis à mort. 1476, & s.

Jamais couronne contestée ne parut mieux affermie dans une famille, que celle d'Edouard dans la sienne. Il venoit de se défaire de tous ceux qui pouvoient avoir quelque droit, ou qui témoignoient avoir envie d'y prétendre, si l'on en excepte le jeune Comte de Richemond, qui s'étoit réfugié à la Cour du Duc de Bretagne. Mais Edouard avoit tellement mis ce dernier dans ses intérêts, par les solides avantages qu'il faisoit trouver à ce Prince à bien garder son prisonnier, qu'il n'en appréhendoit plus rien. D'ailleurs, le mérite d'un Roi qui avoit gagné un grand nombre de batailles, & conquis deux fois un grand royaume,

Edouard conclut différens traités avec la France. 1478.

(1) L'adoucissement nous semble des plus bizarres; & quoi qu'en dise Thomas Morus, qui veut faire passer cette action pour un effet de clémence dans Edouard, nous y trouvons quelque chose de barbare, qui choque plus l'humanité que le plus cruel supplice.

SECT. X. *Histoire d'Angleterre.*

faisoit regarder Edouard comme un homme extrêmement supérieur aux autres, & digne de leur commander. Diverses raisons l'engagerent à vivre en paix avec Louis XI, malgré les sollicitations de l'inquiet Duc de Bourgogne, & l'inclination des Anglois. Quoique plusieurs Historiens l'aient blâmé d'avoir laissé échapper cette occasion de recouvrer en France ce que son prédécesseur y avoit perdu, nous pouvons dire que la paix qu'il conclut avec Louis, se fit avec tant de gloire pour la Nation Angloise, qu'elle donna un nouveau relief à Edouard. Excité par le Duc de Bourgogne, il avoit amené en France une grande armée, & toutes les choses paroissoient se disposer à une seconde ligue des Bourguignons & des Anglois, qui auroit pu être aussi funeste à la France que la premiere; mais Edouard s'apperçut bientôt que ni le Duc de Bourgogne n'avoit la solidité de son pere, ni Louis la foiblesse de son aïeul; & dans une conférence qu'Edouard eut avec ce dernier à Amiens, il conçut une idée de ce Prince, qui lui ôta l'envie de l'avoir pour ennemi. Ce fut le chef-d'œuvre de Louis XI, que cette paix avec Edouard, & la souplesse avec laquelle il sut l'entretenir jusqu'au bout; mais elle fut si glorieuse à Edouard, que ceux des François qui n'alloient pas tant au solide que leur Roi, & qui ne voyoient pas si loin, en eurent honte, & eussent mieux aimé courir encore un plus grand risque, que d'être en sûreté à ce prix. En effet, le Roi d'Angleterre se fit rechercher d'une maniere que la majesté de la Monarchie Françoise peut à peine souffrir dans la nécessité. Une pension de cinquante mille écus, payable dix ans durant à ce Prince pour les frais de son entreprise, fut ce qu'il y eut dans ce traité de plus humiliant pour la France & de plus honorable à Edouard, qui retourna dans son pays, chargé des dépouilles d'un Prince avec qui il avoit fait amitié. La restitution qu'il se fit faire par Jacques III, Roi d'Ecosse, de la célebre place de Barvick, donnée aux Ecossois par Henri VI, fut une nouvelle prospérité qui donna de l'éclat à son regne, & augmenta notablement la vénération qu'on avoit pour lui.

Mort d'Edouard IV. 1483.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque la mort vint surprendre ce Prince, le 13 d'Avril 1483, à l'âge de quarante & un ans. Les uns attribuerent sa mort à un embonpoint excessif, d'autres au chagrin que lui donna le mariage du Dauphin, promis par Louis XI à sa fille, avec la Princesse d'Autriche. Mais il est plus vraisemblable qu'il périt par l'activité du poison que le Duc de Glocester son frere lui fit donner, dans l'impatience de monter sur le trône. Le caractere d'Edouard fut un assemblage peu commun de bonnes & de mauvaises qualités. En effet, ce Prince avoit reçu de la Nature toutes les dispositions qui illustrent les Rois. Né avec un génie vaste, un courage héroïque, une connoissance profonde dans la science de la guerre, il avoit une fermeté d'ame supérieure aux plus grandes disgraces. Fécond en projets, en ressources, il voyoit d'un coup d'œil les mesures qu'il y avoit à prendre pour l'exécution des desseins les plus épineux. Mais son courage s'amol-

l'étoit dans la prospérité. Il ne se connoissoit ni en amis ni en Ministres: il donna toute sa confiance à des traîtres, & se laissa séduire par les adulateurs. Il fut d'ailleurs cruel, sanguinaire, féroce; il trempa, de sang froid, ses mains dans le sang de son Roi & du Prince de Galles, dans le sang de son frere même. L'Histoire offre peu de Tyrans qui ayent fait périr autant de victimes sur l'échafaud. Entraîné par ses penchans vicieux, il prodigua l'or de l'Etat à ses Maîtresses, & il vexa ses sujets pour remplir les vides que causoient ses débauches. En un mot, grand Roi, Tyran cruel, Sujet rebelle, Prince inique, Edouard eût été le plus pernicieux des Citoyens, s'il n'eût pas monté sur le trône le plus barbare des Despotes. Le moindre de ses crimes fut d'avoir peut-être usurpé l'autorité royale, & d'avoir fondé sa puissance sur les débris de la Maison de Lancastre.

SECT. X. *Histoire d'Angleterre.*

Edouard V est proclamé Roi, & arrêté peu de jours après.

Edouard IV fut le seul qui ne connut point la main parricide qui le conduisoit au tombeau; & trompé par la fausse amitié du Duc de Glocester son frere, il eut la foiblesse, avant que de mourir, de recommander ses deux fils, Edouard V & le Duc d'York, aux soins de ce frere cruel. Jusqu'alors le Duc de Glocester avoit profondément dissimulé ses vûes; mais le Roi fut mort à peine, & son fils proclamé, sous le nom d'Edouard V, qu'il se fit donner la qualité de Protecteur du royaume, pendant la minorité du jeune Monarque, qu'il résolut d'enlever d'entre les mains du Comte de Rivers, frere de la Reine. Mais la prévoyance d'Elisabeth rendoit cette entreprise extrêmement difficile. En effet, cette Princesse avoit donné ordre à son frere, qui se trouvoit alors dans le pays de Galles avec son éleve, de lever un corps de troupes assez considérable pour former une garde sûre autour du Roi. Le Duc de Glocester, informé de ces ordres, crut devoir user d'artifices, avant d'en venir à la force ouverte. Il fit représenter à la Reine, par des gens même de la confidence de cette Princesse, que la maniere dont ses parens vouloient conduire le Roi à Londres, commençoit à remuer les esprits; que pour prendre trop de sûretés, ils s'exposoient eux mêmes à de grands revers, & mettoient l'Etat en danger; que les factions se renouvelleroient, qu'elles causeroient une guerre civile, & qu'il restoit encore assez d'étincelles des anciens incendies pour faire de nouveaux embrasemens. Ces discours prononcés adroitement, persuaderent la Reine, qui, dépêchant incontinent des Courriers au Comte son frere, lui fit changer de résolution. Il prit celle d'amener le Roi sans autre escorte que sa suite, & accompagné de Richard Gray, l'un des fils de la Reine, & de Thomas Vaugham, son parent. Les Ducs de Glocester & de Buckingham joignirent le jeune Edouard auprès de Northampton, où ils avoient eu soin de faire rassembler neuf cents hommes, & ils approcherent de lui avec les plus grands égards & les marques du plus profond respect. Le Duc de Glocester engagea le Comte de Rivers à mener le Roi coucher à Stoni-Strafford, environ douze milles plus loin, sur la route de Londres,

SECT. X. *Histoire d'Angleterre.*

sous prétexte qu'il y avoit trop d'Etrangers dans Northampton. Le Comte, séduit par leurs marques d'amitié, & désirant cimenter leur réconciliation par une complaisance sans réserve, acquiesça à sa demande, & accepta sans défiance le logement que les deux Ducs lui offrirent. Après avoir passé ensemble une partie de la nuit avec beaucoup de gaîté, le Comte alla se coucher. Mais lorsqu'il voulut partir le lendemain pour se trouver au lever du Roi, les deux Ducs le firent arrêter. Après cette expédition, ils joignirent le Roi, & firent également arrêter, en la présence du jeune Monarque, le Lord Gray & le Chevalier Vaugham, qui furent conduits sur le champ au château de Pontfract, où peu de temps après ils périrent sur un échafaud.

La Reine se retire dans l'Abbaye de Westminster.

Dès que la Reine fut instruite de cet événement, elle reconnut tout le projet du Duc de Glocester, & regardant son frere & ses fils comme perdus, elle courut chercher un asile dans l'Abbaye de Westminster, accompagnée du Duc d'Yorck son second fils, âgé d'environ neuf ans. Mais bientôt elle fut contrainte de livrer le fils qui lui restoit à l'Archevêque de Cantorbéry, homme dur, inflexible, dévoué aux volontés du Protecteur, & qui, sans se laisser attendrir par les prieres & les larmes d'Elisabeth, arracha cet enfant des bras de sa mere. Richard le reçut avec les marques de la plus sincere affection; mais, peu de jours après, il fit transporter ce jeune Prince à la Tour, où le Roi venoit d'être renfermé, sous prétexte que c'étoit de ce logement que les Rois d'Angleterre avoient coutume de partir à cheval pour se rendre, par les rues de Londres, à Westminster, lors de leur couronnement.

Intrigues & cruautés du Duc de Gloçester.

Cependant le Duc de Glocester ne perdoit pas de vue le trône auquel il étoit résolu de s'élever. Il faisoit tous ses efforts pour engager dans ses intérêts un grand nombre de scélérats, dont la fortune étoit renversée, gens sans remords, sans conscience, & sans aucun autre principe de leurs actions que leur propre intérêt, toujours prêts à exécuter ses ordres, quelque cruels qu'ils pussent être. Maîtres des Princes & de leur destinée, il voulut être sûr de la sienne, & ne se rendre pas son crime inutile. Pour cela il avoit besoin de gagner quelques-uns des Grands, & d'en perdre d'autres s'il ne les pouvoit gagner. Les Lords Hastings & Stanley ayant refusé de se prêter à ses desseins iniques, le Protecteur n'hésita point à les faire assassiner en plein Conseil. Cette action atroce, qui eût dû armer tous les bons Citoyens contre Glocester, glaça d'effroi tous les esprits; & le scélérat, profitant de la terreur que ses cruautés inspiroient, gagna le Duc de Buckingham (1),

(1) Thomas Morus assure que ce ne fut pas tant l'intérêt qui engagea ce Seigneur dans la conspiration du Duc de Glocester, que les pas qu'il avoit déjà faits, & qui l'avoient mené trop avant, pour lui laisser le retour facile. Il ne laissa pas néanmoins de tirer promesse du Protecteur, que dès qu'il seroit Roi, il le mettroit en possession du Comté d'Hereford, qu'il prétendoit lui appartenir. Nous verrons ci-après de quelle maniere Richard tint sa parole.

qui

qui, soit par crainte, soit dans les vûes d'être récompensé, ne rougit pas de conspirer contre son légitime Souverain. Malgré la violence de ses actes de cruautés, qui le faisoient déjà regarder comme un Tyran, Richard avoit la délicatesse de ne vouloir pas passer pour usurpateur, & il poussa la chose si loin, qu'il voulut paroître forcé à accepter une couronne qu'il commençoit à envahir par tant d'attentats. Pour diminuer l'infamie des crimes qu'il venoit de commettre, il déshonora sa famille, même sa mere qui vivoit encore, alléguant qu'Edouard IV & son frere le Duc de Clarence n'étoient point fils de Richard, Duc d'Yorck, mais de certains amans qu'il donnoit à la Duchesse, & auxquels il disoit que ces Princes ressembloient trop pour n'être pas de même sang. Comme il avoit sur-tout intérêt que ses neveux passassent pour illégitimes, il s'appliqua particuliérement à rappeler le souvenir du mariage de leur pere, qu'il prétendoit avoir été marié clandestinement avec Elisabeth Lucy, avant que d'épouser la Reine. Or, ce premier mariage, disoient ses Emissaires, n'avant point été déclaré nul, le second l'étoit donc, & les enfans provenus ne devoient être regardés que comme des bâtards; ce qui eût assuré au Duc de Clarence le droit de succéder, si, outre son illégitimité prétendue, le crime de haute trahison, commis par le pere, n'eût privé ses enfans de toutes prétentions; d'où il étoit évident qu'il n'y avoit que le Duc de Glocester qui pût légitimement monter sur le trône. Ces fables n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendoit, le Duc aposta un Docteur, nommé Shaw, qui devoit prononcer un discours dans lequel il emploieroit toute son éloquence pour disposer les esprits à la révolution qui se préparoit. Il avoit pris pour texte de son Sermon ces paroles de l'Ecriture : *Les rejetons bâtards ne porteront point de racines.* Le Duc devoit arriver au moment que le Prédicateur feroit l'éloge de ses vertus royales; mais ayant été retardé par quelques affaires, il arriva trop tard. Le Docteur voulut reprendre ce qu'il avoit déjà débité; mais il le fit si mal-adroitement, & son embarras parut si visiblement, qu'il excita l'indignation de l'assemblée. Shaw se retira plein de confusion, & mourut quelques jours après de honte & de dépit.

Histoire d'Angleterre.

Le mauvais succès de ce discours ne rebuta pas le Duc de Buckingham. Il fit au peuple une harangue à peu près sur le même sujet, & son éloquence brilla d'autant plus qu'elle étoit plus naturelle. On l'admira; mais personne n'en fut persuadé, excepté quelques gens de la lie du peuple, qui crierent tumultueusement, *vive le Roi Richard*! A ce cri, le Duc de Buckingham, dissimulant adroitement le chagrin que lui donnoit le morne & opiniâtre silence de tous les honnêtes gens à qui il parloit, fit passer ce bruit de la populace pour un consentement général; & le lendemain, accompagné du Maire de Londres & de quelques autres Magistrats de sa cabale, il alla demander audience au Duc de Glocester. Celui-ci, feignant d'être surpris & effrayé de voir tant de gens assemblés autour de sa maison, refusa de paroître.

Le Duc de Glocester est proclamé Roi sous le nom de Richard III.

Lorsque Buckingham eut enfin réussi à obtenir qu'il leur donnât audience, il se présenta avec toutes les marques de terreur & d'étonnement. Il affecta une extrême surprise, lorsqu'il entendit la proposition qu'on lui faisoit de monter sur le trône, & refusa cette offre, en disant qu'il chérissoit les enfans de son frere plus que toutes les couronnes de tout l'univers; que cependant il regardoit la requête du peuple comme une preuve de son affection qui ne lui sortiroit jamais de la mémoire. Il les exhorta à vivre en paix sous le Souverain à qui ils devoient obéissance, & leur promit de faire tout ce qui seroit en son pouvoir pour porter son neveu à gouverner de façon à rendre son royaume florissant, & à faire le bonheur de ses peuples. Le Duc de Buckingham affecta un grand mécontentement de cette réponse, & lui déclara que le peuple avoit pris une résolution unanime de ne laisser monter sur le trône aucun des enfans d'Edouard; & que s'il ne vouloit pas accepter la couronne, ils seroient obligés de la donner à quelque autre. Cette déclaration gagna enfin le Protecteur. Il leur dit, que puisqu'ils étoient déterminés à rejeter les enfans d'Edouard, il acceptoit la couronne qui lui appartenoit incontestablement par droit d'héritage; mais qu'il la recevoit avec d'autant plus de satisfaction, qu'il la regardoit comme un don librement fait par un peuple libre. Cette complaisance de Richard fut applaudie par de longues acclamations Le lendemain il se rendit à la salle de Westminster, se plaça dans le trône royal, fit une harangue à l'Assemblée, & recommanda fortement aux Magistrats de maintenir le bon ordre, & de rendre la justice avec la plus grande exactitude.

Il est couronné dans l'église de Westminster.

Cette comédie ayant réussi avec tout le succès imaginable, le Duc de Glocester fut proclamé Roi d'Angleterre & de France, sous le nom de Richard III, le 22 Juin, & il fixa le 6 Juillet pour la cérémonie de son couronnement. Il le différa jusqu'à ce temps, pour attendre vingt-cinq mille hommes de renfort, qui venoient du Nord, & sur l'attachement desquels il comptoit plus que sur celui des Londunois. Le jour fixé pour le couronnement étant arrivé, l'usurpateur & sa femme Anne, fille de Richard, Comte de Warwick, furent couronnés avec grande pompe à Westminster (1). Toute la Noblesse du royaume assista à cette cérémonie; chacun craignant que son absence ne causât quelques soupçons au nouveau Roi, dont le caractere étoit si formidable.

Le Duc de Buckingham se retire de la Cour.

C'étoit autant aux soins de Buckingham qu'à son audace & à ses crimes, que Richard étoit redevable de la couronne; mais en vain ce Seigneur comptoit sur la reconnoissance du Tyran qu'il venoit de donner à l'Etat. Chef de la Maison de Strafford, mais complice & confident du nouveau Souverain, il lui demanda, suivant la promesse qui lui en avoit été faite, la restitution des biens de la Maison d'Héréford, qui lui étoient dévolus de plein droit. Cet acte de justice lui fut durement refusé par Richard, qui, n'ayant plus besoin de son

ancien ami, ne cherchoit qu'à le punir des services qu'il en avoit reçus. Irrité de cette monstrueuse ingratitude, Buckingham, l'homme le plus fier de son temps, jura de se venger; & son ressentiment fut si vif, qu'il forma dès-lors le dessein de détruire son propre ouvrage, sans que l'aventure récente du fameux Comte de Warwick fût capable de l'en détourner. Quand il eut pris sa résolution, il se retira à la campagne, pour méditer plus à loisir les moyens de l'exécuter. Brechenot, l'une de ses maisons, fut le lieu qu'il choisit pour sa retraite. Comme c'étoit un lieu fortifié, il y faisoit garder Morton, Evêque d'Ely, mis en prison pour s'être opposé à l'usurpation de Richard. Morton étoit un homme de bonne tête & d'un esprit singuliérement pénétrant. Inflexible dans le parti de l'équité, il avoit une droiture à l'épreuve de l'intérêt & de l'ambition. Quoiqu'il eût été attaché fortement aux Princes de la Maison de Lancastre, Edouard IV, loin de l'en punir, se l'étoit attaché par ses bienfaits; & c'étoit par devoir autant que par reconnoissance, que Morton avoit soutenu son fils, & s'étoit attiré la haine de Richard. Sans doute que le caractere dont il étoit revêtu lui avoit conservé la vie, & l'estime qu'avoit pour lui le Duc de Buckingham, avoit fait souhaiter à ce Seigneur de l'avoir en sa garde, pour s'en servir dans les occasions où il auroit besoin de conseil.

Histoire d'Angleterre.

Mort du jeune Edouard V & de son frere.

Cependant Richard ne se croyant pas en sûreté tant que ses deux neveux verroient le jour, envoya ordre à Brakenbury, Gouverneur de la Tour, de faire mourir ces deux jeunes Princes. Cet Officier, ne pouvant se résoudre à tremper ses mains dans le sang de ses Maîtres, s'excusa le plus respectueusement qu'il lui fut possible. Richard fut donc obligé de confier cette exécution à Tyrrel, Ministre digne du Maître qu'il servoit. Ce monstre se rendit à la Tour, muni d'un ordre signé de Richard, par lequel Brakenbury étoit obligé de lui remettre, pour une nuit seulement, les clefs & le gouvernement de la Tour. Tyrrel y fit entrer le soir les assassins, & la nuit suivante, pendant que tout le monde étoit enseveli dans le sommeil, il fit étouffer les deux Princes dans leur lit, & les fit enterrer sous un petit escalier. Sous le regne d'Elisabeth, un jour qu'on faisoit des réparations à cet appartement de la Tour, on trouva deux petites carcasses avec deux licols au cou. On prétendit que c'étoient les squelettes d'Edouard V & du Duc d'Yorck son frere. La Reine, pour ne pas renouveler la mémoire de ce forfait, fit murer l'appartement; mais sous Charles II, en 1674, elle fut rouverte, & les squelettes transportés à Westminster, sépulture des Rois.

Conjuration du Duc de Buckingham. Il est pris & décapité.

Tandis que Richard s'abandonnoit aux actes de cruauté les plus iniques & les plus atroces, le Duc de Buckingham & Morton, également impatiens de se venger, concertoient ensemble les moyens de perdre Richard, & de mettre sur le trône le Comte de Richemond, seul rejeton, par les femmes, de la Maison de Lancastre. Pour réunir les deux Maisons de Lancastre & d'Yorck, & étouffer à jamais

la semence des guerres civiles, ils résolurent de faire épouser à ce Prince Elisabeth, fille aînée d'Edouard IV. L'Evêque d'Ely se chargea de faire avertir le Comte, qui vivoit à Vannes sous la protection du Duc de Bretagne, tandis que Buckingham feroit approuver le projet à la Comtesse de Richemond & à la Reine, mere d'Elisabeth. La haine générale qu'on avoit conçue contre le Tyran, procura au Duc de Buckingham la facilité de lever secrétement des troupes dans quelques provinces où il avoit beaucoup d'amis. Néanmoins, quelque secret que les deux conspirateurs eussent mis dans les préparatifs, Richard III fut bientôt informé de leur complot, & il envoya ordre au Duc de venir au plus tôt à sa Cour. Docile en apparence, le Duc de Buckingham partit à l'instant; mais au lieu de se rendre à Londres, il alla dans le pays de Cornouailles, où devoient se rassembler les troupes que ses amis avoient levées. Mais l'inquiet Richard, à la tête d'une armée nombreuse, le poursuivit de si près, que le malheureux Duc, abandonné du petit nombre de conjurés qui le suivoient, prit la fuite, & alla se réfugier dans la maison d'un de ses anciens domestiques. Ce malheureux, séduit par l'espoir d'une somme considérable que le Roi offroit à celui qui livreroit le Duc, découvrit le lieu de sa retraite. Ce Seigneur fut aussi-tôt arrêté & remis entre les mains des bourreaux de Richard, qui, à l'instant même, lui couperent la tête, sans aucune forme de procès.

Tentative infructueuse du Comte de Richemond.

Pendant que l'activité de Richard dissipoit cette conjuration, le Comte de Richemond, comptant sur les avis & les brillantes espérances de l'Evêque d'Ely, arrivoit sur les côtes de Cornouailles, où, apprenant les suites de l'entreprise de Buckingham, il se remit en mer, & regagna au plus vîte les côtes de Bretagne. A son retour, il y trouva le Marquis de Dorset & plusieurs autres Seigneurs réfugiés, qui le consolerent en quelque sorte, en l'assurant que Richard étoit haï universellement de ses sujets, & qu'ils se révolteroient contre lui à la premiere occasion. Le Comte de Richemond conçut un heureux présage de ce rapport, & résolut de faire le plus tôt possible une nouvelle entreprise, sur les promesses que lui fit le Duc de Bretagne de lui continuer ses secours. Cependant il jura solennellement, le jour de Noël, dans la Cathédrale de Rennes, d'épouser la Princesse Elisabeth, ou sa sœur Cécile, si l'aînée venoit à mourir, & aussi-tôt qu'il eut fait ce serment, tous les Anglois qui étoient présens lui firent serment de fidélité, en qualité de Roi d'Angleterre (1).

Cruautés de Richard. Il veut épouser la Princesse Elisabeth.

1484.

Quoi qu'il en soit, furieux de la fuite d'un aussi dangereux concurrent, Richard III épuisa sa fureur sur tous ceux qu'il soupçonna de rester attachés à la Maison de Lancastre. Les exécutions publiques, les assassinats particuliers, l'exil, les proscriptions servirent sa vengeance, sans pouvoir l'assouvir. Il fit courir dans toute l'Angleterre des torrens de sang, sous le fer des bourreaux, ou sous le glaive de ses barbares

(1) *Rymer.*

Satellites; & cependant telle fut la généreuse discrétion des conjurés, qu'aucun d'eux ne découvrit la part que la Reine mere avoit au projet de l'élévation du Comte de Richemond. Afin de s'affranchir des terreurs que lui donnoient les prétentions d'un tel rival, Richard corrompit le perfide Landois, Ministre & favori du Duc de Bretagne, qui s'engagea à lui livrer le Comte; mais ce dernier fut informé du complot, & assez heureux pour se retirer sur les terres de France avant l'exécution du crime. Richard III cependant parvint, à force de recherches, à découvrir que le but des conjurés étoit de marier le Comte de Richemond avec l'héritiere de la Maison d'Yorck, seul moyen de réunir sur une même tête les droits des deux Maisons, & de mettre fin aux cruelles dissentions qui, depuis tant d'années, désoloient l'Angleterre. Alarmé de ce projet, Richard, pour conjurer l'orage, imagina un expédient digne de son noir caractere; ce fut d'épouser lui-même sa niece, héritiere de la Maison d'Yorck, & d'ôter, par cette union, toute espérance à son rival. Mais un obstacle s'opposoit à l'exécution de ce dessein. La Reine, épouse de Richard, jeune, aimable, adorée de la Nation, étoit pleine de vie & de santé. Le monstre jura sa mort, & la lui donna lui-même dans un breuvage empoisonné. La haine de la jeune Princesse qu'il vouloit épouser, & l'exécration publique, furent le seul fruit qu'il cueillit de cette atrocité. Une foule de Seigneurs quitterent l'Angleterre, allerent en Bretagne où Richemond étoit retourné, & implorerent son secours, résolus de ne plus rentrer dans leur Patrie que sous ses auspices & les armes à la main. Le petit nombre de Grands qui étoient restés dans le Royaume, animés du même esprit, envoyerent offrir le sceptre & leurs services à Richemond, qu'ils conjurerent de hâter son départ; & pendant que leurs Députés s'acquittoient de leurs importantes négociations, ces mêmes Grands firent faire, aussi secrétement qu'ils le purent, des levées de troupes dans les provinces éloignées.

Le Comte de Richemond descend dans le pays de Galles.

1485.

Pressé de toutes parts, & sur les vœux de l'Angleterre entiere, le Comte se rendit aux prieres réitérées des Citoyens, vint s'embarquer à Rouen, avec trois mille hommes seulement que les François lui avoient fournis, & aborda sans obstacle à Mildfort, dans la Principauté de Galles. Dès le jour même, trois autres mille hommes vinrent se joindre à lui; & malgré l'apparente témérité de l'entreprise, il ne balança point de marcher à la tête de cette poignée de soldats, contre un Roi belliqueux, implacable, & suivi d'une formidable armee. Instruit de la foiblesse d'un tel compétiteur, Richard hâta sa marche, résolu d'enchaîner cette troupe de rebelles, & de faire expirer le Chef & les soldats dans les plus douloureux supplices. Il ne se doutoit pas que l'Angleterre entiere, les Officiers & les Généraux de son armée n'attendoient que le moment d'aller se réunir sous les étendards de Richemond; mais il ne tarda pas à reconnoître combien il étoit détesté. Le Chevalier Herbert fut le premier qui donna le signal de la défec-

SECT. X. *Histoire d'Angleterre.*

tion. Richard l'avoit chargé de défendre, au péril même de sa vie, le passage de Shrewsbury, & Herbert au contraire laissa passer tranquillement le Comte. Richard III, connoissant alors le danger qui le menaçoit, & ne jugeant point à propos d'attendre la réunion des troupes qu'il faisoit lever de toutes parts, se hâta de combattre avec celles qu'il avoit, afin d'empêcher la trahison & l'embrasement de gagner les Provinces.

Richard est défait & tué.

Les deux armées se rencontrerent à Bosworth, le 22 Août. Pendant qu'on se préparoit à l'action, le Lord Stanley, qui favorisoit secrétement le parti du Comte de Richemond, arriva à Bosworth, & se plaça vis-à-vis de l'intervalle qui séparoit les deux armées. Richard, qui soupçonnoit ses intentions, lui envoya ordre de le venir joindre. Stanley répondit qu'il marcheroit quand il en seroit temps. Sur cette réponse, le Roi ordonna qu'on mît à mort son fils, qu'il avoit retenu pour garant de la fidélité du pere. Cet ordre eût été exécuté, si les Généraux de Richard ne lui eussent représenté qu'une cruauté si mal placée ne pouvoit que lui nuire, en déterminant le Lord Stanley à se joindre à ses ennemis, au lieu que son intention étoit peut-être de demeurer neutre, & de se déclarer pour le vainqueur (1). Ces remontrances gagnerent Richard; mais il fit une faute irréparable, en laissant à ce Seigneur la liberté d'agir comme il jugeroit à propos. Enfin la bataille se donna; Richard combattit comme un lion. Ayant apperçu le Comte dans la mêlée, il se jeta, pour le joindre, au milieu des plus épais bataillons, renversant tout ce qui s'opposoit à son passage. Il tua le Chevalier Brandon, qui portoit l'étendard du Comte, & qui s'étoit mis devant lui pour le couvrir. Le Chevalier Chesney prit la place de Brandon, & fut renversé d'un coup de lance. Enfin les deux rivaux se rencontrerent. Ils alloient décider eux-mêmes leur querelle, lorsque le Lord Stanley levant le masque, prit en flanc l'armée de Richard, & la chargea si vivement, qu'il la mit en déroute. La confusion que produisit cette attaque, sépara les deux Princes. Richard, désespérant du succès de la bataille, se jeta avec un cri terrible au milieu des combattans, & périt les armes à la main. Avant de combattre il avoit mis sa couronne sur sa tête, soit comme une marque de distinction, soit pour défier son adversaire. Un soldat la trouva sur un tas de cadavres, & la remit au Lord Stanley, qui, s'étant approché du Comte de Richemond, la lui posa sur la tête, le félicita de sa victoire, le proclama Roi, & toute l'armée suivit son exemple. Le corps de Richard fut trouvé parmi les morts, nu, ensanglanté, couvert de boue. Dans cet état on le mit de travers sur un cheval, la tête pendante d'un côté & les pieds de l'autre, pour être porté à Leicester, où il fut enterré sans la moindre cérémonie, après avoir été exposé aux yeux du peuple pendant deux jours (2).

(1) *Back. Thomas Morus.*

(2) *Hall. Back. Hollingshed.*

Ainsi périt Richard, le plus cruel & le plus inflexible Tyran qui eût encore monté sur le trône d'Angleterre. Ses peuples l'appelerent le Néron de la Grande-Bretagne; mais cette dénomination, toute odieuse qu'elle est, ne peignoit point encore l'affreux caractere du Monarque Anglois. Néron eut du moins des momens d'humanité; son enfance ne fut point souillée par le crime, & pendant les premieres années de son regne, il trompa les Romains par sa feinte douceur, par les bienfaits qu'il répandit, & le soin généreux qu'il prit de dérober les coupables à la rigueur des Loix. D'ailleurs rien n'annonçoit dans Néron une ame scélérate, un cœur vil, un esprit mal-faisant, & jusque dans le cours de ses nombreux assassinats, jusque dans le délire de la perversité, on le vit déchiré de remords, chercher à se distraire, par le tumulte & l'ivresse de la débauche, des reproches secrets qu'il se faisoit à lui-même. Mais Richard ne peut être comparé qu'à lui-même, & l'on chercheroit en vain, soit dans les fastes de l'Histoire, soit parmi les Nations les plus sauvages, un homme plus atroce & plus voué à la scélératesse. L'assassinat, le fratricide, les empoisonnemens furent les jeux de sa jeunesse, & les proscriptions, le meurtre, le spectacle des supplices qu'il avoit ordonnés, furent ses amusemens les plus doux. Son nom & le récit de ses fureurs méritent de passer à la postérité, comme le souvenir de ces pestes terribles & de ces fléaux destructeurs qui, de temps en temps, portent le ravage & la mort chez des Nations entieres. Les vices du cœur n'étoient point compensés par les agrémens du corps. Il étoit petit, dit un Historien contemporain qui a écrit sa vie (1), laid, contrefait, d'un regard farouche, d'un tour de visage auquel il falloit s'accoutumer. Il avoit eu dès sa naissance quelque chose de monstrueux. Il fallut ouvrir le ventre de sa mere, pour le faire venir au monde. Mais ce qui rendit sa naissance plus funeste, c'est qu'il naquit sans foi, sans principes, sans conscience, sans probité, fourbe, hypocrite, dissimulé, & ne faisant jamais plus de caresses que dans le temps où il vouloit plus de mal. Brave au reste, & né pour la guerre; mais encore plus pour les intrigues de la Cour, dont il savoit, mieux qu'homme du monde, l'art de nourrir les factions & d'en profiter à propos. Personne ne conduisoit un dessein ni avec plus d'esprit, ni avec plus de secret. Jamais il ne dit à deux une chose qu'il suffisoit de dire à un; jamais il ne prévint le temps de le dire, & il étoit si maître de faire le personnage qu'il vouloit, qu'on ne le devinoit pas aisément. L'argent ne lui coutoit rien à répandre; mais comme il donnoit son bien sans retenue, il prenoit celui d'autrui sans scrupule. On ne peut disconvenir cependant qu'il ne fît quelques Loix avantageuses, & de sages réglemens, & que quelquefois son Administration ne parût conduite suivant les regles de la justice. Richard III fut le dernier des Rois Angevins, surnommés *Plantagenets*, qui, depuis Henri III, Chef de cette race, avoient occupé le trône d'Angleterre l'espace de trois cents ans.

Histoire d'Angleterre.

Son portrait.

(1) *Thomas Morus.*

SECTION XI.

Union des Familles de Lancaſtre & d'Yorck.

MAISON DE TUDOR.

Origine de Henri VII.

CE ne fut ni la naiſſance, ni l'illuſtration de ſes aïeux qui éleverent Henri VII ſur le trône d'Angleterre ; car, comme l'obſerve le Préſident Hénault, ce Prince, digne, à bien des égards, de gouverner les hommes, n'étoit peut-être pas Gentilhomme. Par lui-même, il n'avoit aucun droit à la couronne ; mais par les femmes, il tiroit ſon origine d'Edouard III, qui, entre autres enfans, avoit eu Jean de Gand, Duc de Sommerſet, d'où deſcendoit la branche de Lancaſtre. Marguerite de Sommerſet, arriere-petite-fille de Jean Gand, avoit épouſé Edmond, Comte de Richemond, fils d'Owen Tudor, homme obſcur, inconnu, ſans autres titres, ſans autres qualités que le bonheur d'avoir reçu de la Nature une brillante figure, qui en impoſa ſi fort à Catherine de France, veuve de Henri V, & mere de Henri VI, que par la plus étrange des méſalliances, elle le prit pour époux. Ainſi Henri VII, petit-fils de cet homme ignoré, peut-être ſans naiſſance, ſe vit élevé ſur un trône auquel il n'avoit d'autre droit que le foible titre de fils de Marguerite, arriere-petite-fille d'Edouard III.

Henri VII eſt couronné à Weſtminſter.

De tous les Souverains qui ont acquis un royaume par la voie des armes, Henri VII eſt le ſeul qui ait eu le bonheur de réuſſir en ſi peu de temps & à ſi peu de frais. Il eſt vrai qu'il s'élevoit ſur les ruines d'un Deſpote abhorré, qu'il avoit à ſes ordres une armée victorieuſe, & que le ſeul rival qui eût pu lui diſputer les droits, étoit un Prince foible, imbécille, mépriſé, le Comte de Warwick, fils du Duc de Clarence & neveu de Richard III ; mais il n'avoit ni factions, ni Partiſans en Angleterre, & l'on ne ſongeoit même point à lui. Cependant, comme ſes droits étoient plus inconteſtables & plus évidens que ceux du nouveau Souverain, celui-ci crut devoir s'aſſurer de ſa perſonne, & le fit renfermer à la Tour. Eliſabeth, fille d'Edouard IV, eût pu auſſi diſputer le trône à Henri VII ; mais c'étoit elle-même qui s'étoit engagée à lui donner ſa main, & qui avoit le plus contribué à ſon élévation. Toutefois, quelque important que fût ce ſervice, Eliſabeth étoit de la Maiſon d'Yorck, & la haine du Roi pour cette Maiſon, étoit trop violente, pour qu'il voulût conſentir à tenir d'elle ſeule l'autorité ſuprême. Il étoit encore plus éloigné de fonder ſa puiſſance ſur le droit de conquête, dans la crainte que ce

titre

titre odieux ne rappelât à ses sujets le regne tyrannique de Guillaume le Conquérant ; & les prétentions outrées du Parlement, toujours prêt à empiéter sur l'autorité royale, ne lui inspiroient point le désir de tenir sa couronne du consentement de cette Compagnie. Enfin l'obscurité de ses aïeux paternels ne lui permettant point de se donner le titre de descendant de la Maison de Lancastre, il ne vit d'autre moyen de prévenir les difficultés qui pourroient, dans la suite, résulter des termes de l'acte que le Parlement auroit à passer sur ses droits à la couronne, que d'obliger cette Compagnie à déclarer, dans ce même acte, que le droit de régner résidoit dans Sa Majesté, qu'il y étoit inhérent, & qu'il seroit continué en sa personne : expressions obscures, mais adroites, & qui obvioient à tout, en ne signifiant rien. Cet acte fut suivi de la cérémonie du couronnement, qui se fit, avec beaucoup de pompe dans l'Eglise de Westminster, par les mains de l'Archevêque de Cantorbéry.

Histoire d'Angleterre.

La Nation étoit persuadée que le Roi ne tarderoit pas à s'unir avec la Princesse Elisabeth ; mais on l'espéra vainement ; & tel étoit le ressentiment de Henri, contre la Maison d'Yorck, qu'il ne songeoit qu'en frémissant à cette union projetée, & que, soit par éloignement, soit pour humilier cette jeune Princesse, il ne l'épousa que l'année d'ensuite, & après avoir même obtenu du Pape Innocent VIII une Bulle de dispense ; Bulle inutile par elle-même, mais par laquelle ce Souverain espéroit, en supposant quelque parenté entre son épouse & lui, qu'on le regarderoit comme issu d'Edouard le Grand, & ayant, par cela même, des droits à la couronne. Quoi qu'il en soit, le mariage fut enfin célébré le 18 Janvier 1486, à la joie inexprimable de toute la Nation. Les démonstrations de la satisfaction publique furent si grandes, en cette circonstance, que le Roi en fut vivement affecté, d'autant qu'il les regardoit comme autant de marques d'affection pour la Maison d'Yorck. Dès ce moment, il traita toujours la Reine avec la plus grande froideur & une indifférence marquée. Il ne négligea aucune occasion d'abaisser les partisans de cette Maison, & se conduisit toujours envers elle plutôt comme un Chef de parti, que comme un Souverain équitable. Les noces du Roi furent d'autant plus agréables au peuple, qu'elles furent précédées de la nouvelle d'une treve de trois ans, conclue avec Charles VIII, Roi de France, successeur de Louis XI. Charles ayant formé un projet contre la Bretagne, consentit avec joie à cette treve qui devoit empêcher le Roi d'Angleterre de donner du secours au Duc, pendant que, d'un autre côté, Henri, qui ignoroit les desseins de la France, jugeoit que l'amitié d'un tel Monarque le rendroit de plus en plus formidable à ses ennemis domestiques (1).

Il épouse Elisabeth. 1486.

A peine les fêtes du mariage de Henri eurent pris fin, que, sous prétexte de visiter les frontieres, il alla dans les Provinces Septentrio-

Révolte du Lord Louvel.

(1) *Rymer.*

nales, afin de s'assurer par lui-même des dispositions du peuple, & de gagner son affection. Tous les mécontens n'étoient point appaisés, ni tous les partisans de la Maison d'Yorck abattus. Henri laissoit dans les murs de la capitale un factieux hardi, qui profita de son éloignement pour rassembler quatre mille hommes, & allumer le feu de la guerre civile. Ce factieux entreprenant étoit le Lord Louvel, scélérat enhardi par les bienfaits & la confiance du dernier Roi, & qui, voyant son crédit, sa fortune & ses honneurs s'évanouir, ne put supporter cet état d'humiliation. Enflammé du désir de venger sur Henri VII lui-même la chute de Richard, il se flatta que ce soulévement de quatre mille brigands qu'il s'étoit attachés, entraîneroit dans la révolte le reste du Royaume. Il se trompa : personne ne prit part à sa rebellion; & le Souverain, informé de l'audace de Louvel, confia au Duc de Bedford, son oncle, le soin de dissiper cette troupe de mutins. Bedford marcha contre eux, & avant que de les attaquer, fit publier une proclamation par laquelle il promettoit de pardonner à tous ceux qui mettroient bas les armes. Dès le jour même, tous les révoltés se soumirent. Louvel eut le bonheur d'échapper par la fuite à la honte du supplice, & le Comte de Strafford, qui avoit pris part & qui persista dans la rebellion, fut pris & décapité (1).

Naissance du Prince Artus.

A ce succès la fortune, qui secondoit Henri, ajouta une faveur nouvelle, & pour lui d'autant plus flatteuse, qu'elle affermissoit sa puissance. Sa jeune épouse accoucha, dans le huitieme mois de sa grossesse, d'un Prince que son pere, par une vanité qui ne pouvoit éblouir que lui seul, fit nommer Artus, en mémoire d'un des plus célebres des anciens Monarques Bretons, dont très-certainement il ne descendoit pas. Cette naissance causa une joie d'autant plus vive à la Nation, qu'on se persuada qu'elle détermineroit Henri à faire couronner son épouse; mais le plaisir de se voir un successeur ne put lui inspirer les sentimens de tendresse que la Reine méritoit par les graces de sa figure, la beauté de son ame & les vraies qualités de son caractere. Elisabeth, comme nous l'avons déjà dit, avoit des droits réels à la couronne, & ces droits ne cessoient d'irriter la jalousie de Henri, qui, n'ayant par sa naissance aucune prétention fondée au même sceptre, continua à se venger bassement par la froideur & le mépris. On ne douta pas même que si la crainte de soulever la Nation ne l'eût contenu, il ne se fût porté à des extrémités violentes. Aussi ne put-il consentir que forcément à lui accorder les honneurs de la royauté, & ne cessa-t-il de l'accabler des marques les plus offensantes de son dédain & de sa haine.

Un nommé Samuel se fait passer pour le Comte de Warwick.

Cette conduite injuste à l'égard d'une épouse chere à la Nation, excita des mécontentemens. L'esprit de faction se ranima. Quelques Grands se joignirent aux factieux, & dans la vûe de soulever le peu-

(1) *Ware. Act. Public.*

ple ; on répandit que Richard, Duc d'Yorck, frere d'Edouard V, que l'on avoit cru mort, vivoit encore (1) ; qu'on le verroit bientôt paroître, & défendre ou venger le Comte de Warwick, que Henri vouloit faire périr comme seul rejeton de la Maison d'Yorck. Lorsque ce bruit se fut accrédité, on eut recours à la plus audacieuse & à la plus singuliere des impostures. Un Prêtre d'Oxford, nommé Richard Simon, élevoit par charité le fils d'un Boulanger, jeune homme d'une rare beauté, d'un esprit peu commun, vif, ardent, impétueux, d'un caractere fier & naturellement porté aux grandes & périlleuses entreprises. Ce fut ce jeune éleve que Richard Simon se proposa de faire passer pour le Comte de Warwick. Il eut peu de peine à faire adopter ce projet à son jeune éleve, qu'il mit au fait de toute la Maison de Warwick. Simnel retint facilement toutes les instructions qu'on lui donna. Il prit encore plus aisément le ton, l'air imposant & les manieres libres du Prince dont il devoit remplir le personnage ; en un mot, il ne manquoit plus à Richard Simon, pour exécuter son plan, que d'y intéresser quelques personnes assez puissantes pour achever de séduire le peuple. Il trouva l'appui qu'il cherchoit en la Duchesse de Bourgogne, qui, désirant avec ardeur de relever sa Maison, & ulcérée de l'indifférence du Roi pour Elisabeth, sa niece, promit de seconder autant qu'il seroit en elle, le succès de cette imposture, prit Simnel sous sa protection, & s'engagea à l'avouer pour son parent, aussi-tôt qu'il se montreroit. Mais c'étoit le début du faux Warwick qui embarrassoit également le Prêtre Simon & la Duchesse de Bourgogne : car il y avoit en Angleterre tant de personnes qui avoient connu le véritable Warwick, qu'il étoit fort à craindre que la fourberie de Simnel ne fût démasquée, soit par sa présence même, soit par les questions imprévues, auxquelles il n'étoit guere vraisemblable qu'il pût toujours répondre d'une maniere satisfaisante. Afin de l'accoutumer à l'éclat de son rôle, & afin de prévenir encore davantage le public, en faveur du nouveau prétendant, on jugea à propos d'exercer, loin de l'Angleterre, Lambert Simnel aux fonctions augustes du rang dont on vouloit le décorer. Le théatre éloigné sur lequel il alla s'essayer à l'éclat de la royauté, fut l'Irlande, pays moitié barbare alors, & dont les

Histoire d'Angleterre.

(1) Dans le temps de la mort du jeune Edouard V, le bruit courut dans Londres, que le Duc d'Yorck, son frere, avoit été transporté au delà de la mer, où quelques Historiens nous assurent qu'il vécut dans l'obscurité jusqu'au temps où ils veulent qu'il parût en qualité de prétendant à la couronne d'Angleterre. Mais si le Duc d'Yorck avoit été sauvé en Flandres, comme ils le disent, sa tante, la Duchesse de Bourgogne, l'auroit certainement reconnu pour ce qu'il étoit dès le commencement, afin que, par la suite, il n'y eût aucun doute sur sa naissance & sa qualité, lorsqu'il se présenteroit quelque occasion de faire valoir ses droits. D'ailleurs, si l'on fait attention au caractere sanguinaire de Richard III, il est bien difficile de le justifier de l'imputation de meurtrier de ses neveux, malgré toutes les peines que se sont données quelques Historiens méprisables pour rétablir la mémoire du plus atroce de tous les Tyrans.

habitans, attachés à la Maison d'Yorck, souffroient avec impatience les vexations des Officiers de Henri VII. Dès le jour que Simnel eut pris terre en Irlande, il se fit en sa faveur un soulévement général; le peuple le reçut avec acclamations, & deux mille Allemands, commandés par un Capitaine d'une grande réputation, vinrent fort à propos appuyer les prétentions du faux Comte. Les Irlandois passerent de la confiance aux excès de zele les plus enthousiastes, & la révolte, devenue générale, fut poussée si loin, que Simnel fut couronné solennellement à Dublin, où il reçut, en Roi accoutumé au sceptre, les hommages de ses sujets. Henri VII, bien éloigné d'attribuer cette conjuration à l'audace d'un Prêtre, & regardant Simnel comme l'agent de plusieurs Grands soulevés contre lui, fit les plus grandes recherches pour découvrir les auteurs du complot. Irrité de l'inutilité de ses perquisitions, il fit éclater sa vengeance sur la Reine douairiere, qu'il fit enfermer dans un monastere, après l'avoir dépouillée de tous ses biens. Toute la Nation se récria contre cet acte de sévérité qu'il essaya en vain de pallier, en publiant qu'il la punissoit d'avoir livré ses filles entre les mains de Richard. Ce prétexte ne servit qu'à augmenter le ressentiment du peuple, d'autant plus qu'il paroissoit fort extraordinaire de punir la Reine aussi sévérement pour une action qui devoit être regardée comme une foiblesse de la part d'une mere, plutôt que comme un crime prémédité (1).

Le Comte de Lincoln & le Lord Louvel se déclarent pour Simnel.

1487.

Cependant, pour détromper le peuple, Henri VII fit sortir des prisons de la Tour le Comte de Warwick, lui permit même de se montrer dans la ville, mais accompagné de Gardes qui ne le quittoient point. Ce moyen fut infructueux. Aveuglé par le préjugé, ou plutôt irrité par ses mécontentemens, le peuple s'obstina à regarder Simnel comme le véritable Warwick, & celui qu'il avoit sous les yeux, comme un imposteur aux ordres du Monarque. L'orage néanmoins grossissoit de jour en jour, & Simnel en Irlande affermissoit son autorité. Les partisans de la Maison d'Yorck agissoient fortement, & avec succès, en Angleterre, en faveur du Roi fantastique d'Irlande. Les Seigneurs les plus puissans se déclarerent pour lui contre le possesseur du trône; & parmi ces Seigneurs, le plus redoutable étoit le Comte de Lincoln, qui, fils de Jean de Pôle, Duc de Suffolck, & d'Elisabeth, sœur d'Edouard IV, ayant été déclaré héritier de la couronne par Richard III, attendoit avec impatience le succès de l'entreprise de l'imposteur, déterminé à faire valoir ses droits, si le parti d'Yorck avoit de l'avantage sur celui de Lancastre. Dans cette vûe, il quitta brusquement la Cour, & passa en Flandres avec les Ambassadeurs d'Irlande, qui, appuyés du crédit du Lord Louvel, sollicitoient du secours auprès de la Duchesse.

Simnel est pris & condamné à servir dans les cuisines de Henri VII.

Ce danger n'effraya point Henri. Il leva deux forces armées; l'une, qu'il devoit conduire en Irlande contre l'usurpateur, pendant que l'autre contiendroit les habitans de l'Angleterre. Simnel lui épargna le trajet

(1) *Bacon.*

de l'Irlande, & passant fiérement en Angleterre, il vint soutenir par la force des armes ses chimériques prétentions. Les deux concurrens se rencontrerent dans la plaine de Stock, & le moment de leur rencontre fut celui du signal du combat. La bataille fut longue & sanglante; mais malgré leur valeur, les Irlandois furent battus. Les Anglois, dans le nombre de prisonniers qu'ils firent, se saisirent de Richard Simon, & de Lambert Simnel. Le premier fut jeté dans un obscur cachot; quant à Simnel, déchu de sa royauté passagere, il fut condamné, pour le reste de ses jours, à une condition singuliere, & qui couvroit de honte ses partisans. Henri le fit passer du trône dans sa cuisine, où il lui ordonna de tourner la broche pour toute occupation. Henri VII n'imita point la conduite de la plupart de ses prédécesseurs, & ne souilla point ses lauriers du sang des factieux; mais il ne leur laissa que la vie, & s'empara des biens de tous ceux d'entre les citoyens qui s'étoient déclarés pour la Rose blanche. Les Commissaires qu'il chargea du soin de cette énorme concussion, parcoururent les Provinces, multiplierent les procès, & sur la plus légere dénonciation, confisquerent les biens des accusés, au profit du Souverain, qui vit, en peu de jours, ses trésors remplis du produit de ses confiscations (1).

Histoire d'Angleterre.

Cependant, afin de désarmer tout-à-fait les mécontens, Henri se détermina à affecter quelque complaisance pour la Reine Elisabeth, & il ordonna même son couronnement, qui devint un supplice pour lui, par la jalousie que lui donnerent l'attachement de la Nation à cette Souveraine, & les acclamations du peuple, quand il la vit recevoir la couronne. Après cette cérémonie, le Roi envoya une célebre ambassade au Pape, tant pour lui notifier son mariage & le couronnement d'Elisabeth, que pour lui faire des protestations de services & d'obéissance spirituelle.

Couronnement de la Reine.

Mais bientôt des soins plus importans l'arracherent à ces inquiétantes pensées. La sœur de Charles VIII, Roi de France, Régente de ce Royaume, envahit la Bretagne, qu'elle avoit projetée de réunir à la France. Le Duc de Bretagne implora le secours de Henri, tandis que Charles VIII reclamoit son autorité. Le Roi d'Angleterre crut pouvoir concilier ces intérêts opposés, en offrant sa médiation : elle fut acceptée, & Charles, sans attendre les soins du médiateur, attaqua le Duc de Bretagne, auquel des secours effectifs eussent été plus nécessaires qu'une médiation. Henri, irrité de la conduite des François, résolut de leur déclarer la guerre, & obtint de son Parlement des subsides considérables. Mais à peine ces subsides eurent rempli ses coffres, que sa colere contre Charles s'éteignit. Il entra en négociation avec la France; & pendant qu'il négocioit, les Bretons, accablés à St.-Aubin, furent contraints de se soumettre à la loi du vainqueur. Si cette maniere de défendre ses alliés n'est pas bien généreuse, elle étoit du moins conforme aux vûes politiques du Roi d'Angleterre, qui n'ignoroit pas

Affaires de France & de Bretagne.

(1) *Rymer.*

SECT. XI. *Histoire d'Angleterre.*

combien il seroit dangereux pour lui d'aller porter ailleurs ses armes; tandis que ses Etats étoient remplis des partisans de la Maison d'Yorck, impatiens de rallumer les feux de la guerre civile.

Guerre avec la France. 1488 & s.

Cependant les hostilités entre la France & la Bretagne ne tarderent pas à recommencer ; & Henri, qui n'avoit plus le même intérêt à la neutralité, envoya à la Duchesse de Bretagne un corps d'environ huit mille hommes. Mais la mésintelligence ayant divisé les Chefs de ce corps avec ceux des Bretons, les Anglois se rembarquerent sans avoir rien entrepris ; & la Duchesse de Bretagne, trop foible pour lutter seule contre Charles VIII, souscrivit aux conditions imposées par ce Prince, qu'elle promit d'épouser, après avoir renoncé à l'alliance de Maximilien, Roi des Romains, avec qui elle s'étoit déjà mariée par procureur. Henri VIII, informé de ce traité, affecta la plus grande colere, se lia étroitement avec Maximilien, qu'il promit de venger, fit entrer le Parlement dans ses vûes, en obtint des subsides fort abondans, se rendit devant Boulogne pour en former le siége, & somma Maximilien de fournir les secours qu'il s'étoit obligé de donner (1). Le Roi des Romains étoit hors d'état de satisfaire à cette demande ; & le Roi d'Angleterre, qui ne l'ignoroit pas, prit prétexte de ce manquement, leva le siége, & rejeta le mauvais succès de cette expédition sur Maximilien & Ferdinand le Catholique, qui, sans consulter ses alliés, venoit de faire, aux conditions les plus avantageuses, sa paix particuliere avec les François. Henri VII imita Ferdinand, & eut très-peu de peine à faire acheter la paix à la France, qui, occupée de son expédition dans le Royaume de Naples, & voulant terminer ses différens avec l'Angleterre, l'obligea de payer annullement à Henri la somme de vingt mille écus d'or, & de soixante-deux mille écus d'or, pour dédommager les Anglois des dépenses qu'ils avoient faites pour secourir la Bretagne (2). Ce traité déplut beaucoup aux Anglois, qui non seulement murmuroient de voir la Bretagne annexée à la couronne de France, mais encore se plaignoient des impôts dont il avoit chargé ses Peuples pour le soutien d'une guerre entreprise sous les plus heureux auspices. La Noblesse & les Officiers, qui avoient vendu ou engagé leurs biens, dans l'espérance de s'avancer dans le service, disoient hautement que le Roi avoit ruiné ses sujets pour s'enrichir lui-même. Toutes ces clameurs n'altérerent point la tranquillité de Henri, qui pouvoit facilement arrêter les conquêtes des François, mais qui, aimant mieux sacrifier l'intérêt de ses alliés, l'honneur de sa Patrie & la gloire de sa couronne à son insatiable avidité, rentra honteusement dans ses Etats, ses coffres remplis d'or & ses armes flétries.

Révolte de Perkin Warbeck. 1493.

Il est vrai qu'un intérêt pressant paroissoit le rappeler dans son Royaume, celui de se précautionner contre les complots d'un nouvel

(1) *Argentré, Mezeray.*

(2) *Rymer.*

Histoire d'Angleterre.

imposteur, qui en vouloit à son trône. Cet imposteur, hautement protégé par la Duchesse douairiere de Bourgogne, qui avoit déjà soutenu Lambert Simnel, étoit Perkin Warbeck, fils d'un Juif de Tournay, récemment converti à la Foi Chrétienne. La Duchesse de Bourgogne fit répandre en Angleterre, & dans la plupart des Cours de l'Europe, que Richard, Duc d'Yorck, second fils d'Edouard IV, & qu'on croyoit avoir été assassiné, avoit été sauvé par son assassin même, & que ce Prince fugitif, fatigué de sa vie errante, alloit incessamment paroître en Angleterre, y demander l'assistance des Citoyens, & reprendre le sceptre de ses peres. Perkin étoit de l'âge qu'auroit eu le Duc d'Yorck, s'il eût vécu. Sa taille, ses traits, sa ressemblance frappante avec Edouard IV, sa vivacité naturelle & ses manieres nobles, déterminerent la Duchesse à le charger de l'exécution du projet qu'elle avoit formé. Elle eut soin de l'enfermer dans son Palais, & de lui donner les instructions les plus circonstanciées sur Edouard, sa famille, sa Cour, les funestes événemens qui succéderent à sa mort, les malheurs de la Reine, & le cruel assassinat de l'aîné des jeunes Princes. En un mot, elle lui révéla les particularités les plus secretes, & qui ne pouvoient être connues que du Duc d'Yorck lui-même. Perkin, docile aux leçons de la Duchesse de Bourgogne, parut rempli de l'esprit du grand rôle qu'il alloit jouer. Mais avant que de l'exposer aux regards de la Nation, l'irréconciliable ennemie de Henri VII crut devoir éprouver la capacité de ce jeune imposteur; & pour essayer ses talens, elle l'envoya, sous le nom de Richard, Duc d'Yorck, à la Cour de Lisbonne, où le hardi Perkin soutint, avec l'air & le ton les plus capables d'en imposer, le caractere du Prince qu'il représentoit. Lorsqu'il eut intéressé les Grands de la Cour de Lisbonne par le récit de ses malheurs, & que son imposture se fut accréditée, il disparut tout à coup, & s'embarqua pour l'Irlande, où il ne fit qu'une très-foible sensation, les Irlandois étant encore humiliés de leur crédule déférence aux fables de Simnel. Perkin, craignant avec raison d'être arrêté, s'enfuit en France, où il fut accueilli par Charles VIII, en héritier de la couronne Britannique, & peu de temps après sacrifié aux intérêts de l'Etat, & abandonné par une condition expresse du traité conclu entre la France & l'Angleterre. Déconcerté par tant de contrariétés, Perkin, n'osant ni retourner en Portugal, ni reparoître en Irlande, ni faire un plus long séjour en France, alla se réfugier en Flandres auprès de sa protectrice, la Duchesse de Bourgogne, qui le reçut avec tendresse, & le reconnut publiquement pour le Duc d'Yorck son neveu, échappé dans son enfance au poignard des assassins. La nouvelle de cette reconnoissance se répandit bientôt en Angleterre. Les circonstances ne pouvoient être plus favorables à Perkin. L'avidité de Henri VII avoit excité les plus grands mécontentemens. Les partisans de la Rose blanche, toujours prêts à cabaler contre le Gouvernement, animés par le Lord Stanley, Grand-Chambellan, par Fitz-Walter, Simon Montford, & par quelques autres grands Seigneurs, se promi-

SECT. XI. *Histoire d'Angleterre.*

rent de détrôner Henri, & de mettre la couronne sur la tête du faux Duc. Instruit de la conjuration, Henri VII ne s'alarma point; &, pour détourner l'orage qui menaçoit sa vie & son autorité, il eut recours à un moyen qui fit tomber ses ennemis dans un piége qu'ils n'avoient pu prévoir. Il envoya des espions à la Cour de la Duchesse de Bourgogne, à laquelle ces adroits émissaires demanderent asile contre la tyrannie & les vexations du Roi d'Angleterre, dont ils se plaignoient amérement. La haine & l'apparente sincérité des vœux qu'ils ne cessoient de faire contre lui, jointes à la feinte colere de Henri, qui faisoit procéder contre eux en Angleterre, tromperent complétement la Duchesse de Bourgogne, qui, croyant pouvoir se confier à ces réfugiés, leur dévoila l'intrigue, les noms des Chefs des factieux, & les moyens qu'on devoit prendre pour s'assurer du succès du complot. Clifford, qui s'étoit montré jusqu'alors un des plus zélés conjurés, gagné par les promesses & les bienfaits du Roi, abandonna tout à coup la cabale, & révéla tout le secret. Sur ses dépositions, les principaux d'entre les conjurés furent pris, condamnés & punis du supplice des traîtres. Le Lord Stanley lui-même périt sur l'échafaud; & sa mort rappelant à la Nation les services essentiels qu'il avoit rendus à Henri, qui lui étoit redevable de la couronne, fut amérement regrettée, & le Souverain se rendit odieux par l'excès de ses rigueurs, autant que par l'énormité des trésors qu'il retira des confiscations prononcées contre les coupables. La Duchesse de Bourgogne fut obligée par l'Archiduc, son petit-fils, de chasser de ses Etats Perkin, qui, expulsé de Flandres, se rendit en Ecosse, où le récit de ses malheurs & la force des preuves qu'il donnoit de la réalité de son état, déterminerent Jacques IV & son Conseil à embrasser sa cause, & à tenter de le rétablir sur le trône. Perkin, admiré, respecté à la Cour d'Edimbourg, inspira de tendres sentimens à la jeune Comtesse de Huntley, l'une des plus belles personnes de l'Ecosse, & qui, par elle-même & par ses alliances, appartenoit à la Maison Royale. Perkin eut la témérité de la demander en mariage, & le bonheur de l'obtenir. Peu de temps après les fêtes de cette union, Jacques IV, persuadé qu'il n'auroit qu'à se montrer pour soulever les Anglois en faveur de son nouveau parent, entra, suivi d'une armée nombreuse, sur les frontieres d'Angleterre; mais son expédition fut infructueuse. Ses soins ni le manifeste qu'il répandit au nom de Richard IV, ne produisirent aucun effet. Personne ne remua, soit par la terreur qu'inspiroit la sévérité de Henri, soit qu'on méprisât l'imposteur, décoré du nom du Duc d'Yorck. Les Anglois resterent tranquilles; & Jacques IV, pénétré de confusion, & détrompé sur le compte de l'aventurier Perkin, dont l'Ambassadeur d'Espagne avoit fait connoître à Edimbourg l'origine & l'insolence, rentra promptement en Ecosse, dégoûté de l'imposteur qu'il chassa ignominieusement, & accepta la paix que l'Angleterre lui offrit.

Cependant

Cependant, quelque légere qu'eût été cette expédition du Roi d'Ecosse, elle servit de prétexte à Henri VII pour demander au Parlement des subsides nouveaux, qu'il vouloit, disoit-il, employer à réduire l'Ecosse, défendre la Patrie, & venger la Couronne outragée. Les Commissaires chargés de la levée du subside accordé, s'acquitterent de leur commission avec tant de rigueur, que la Province de Cornouailles, épuisée déjà par les vexations trop fréquentes du Roi, se souleva, prit les armes, & appela à son secours l'aventurier Perkin, qui, depuis son expulsion d'Edimbourg, erroit sur les côtes d'Irlande. Il accourut, se mit fiérement à la tête des révoltés, qui le proclamerent Roi, marcha contre Exceter, & ne sentit son courage héroïque s'affoiblir, que lorsqu'il apperçut Henri VII à la tête d'une armée. Cet aspect imprévu troubla Perkin, qui, oubliant la noble fermeté qu'exigeoit de lui le personnage qu'il prétendoit représenter, se sauva pendant la nuit, & courut se réfugier dans le monastere de Bowley. Les habitans de Cornouailles, indignés de sa lâcheté, mirent les armes bas, & rentrerent dans le devoir. Perkin fut arraché de l'asile où il s'étoit caché, conduit à Londres, & enfermé à la Tour, où on l'eût vraisemblablement laissé vivre tranquille, si les nouveaux efforts qu'il fit pour s'évader avec le Comte de Warwick, n'eussent enfin déterminé le Roi à prévenir les troubles que sa présence eût pu exciter encore. Il fut conduit au gibet, où il trouva le terme de ses impostures. Son épouse fut inconsolable de sa mort, & traitée à la Cour de Londres avec tous les égards que méritoient ses infortunes & sa naissance illustre (1).

Histoire d'Angleterre.

Soulévement dans la Province de Cornouailles.

1497.

Perkin est pris & mis à mort.

1499.

Afin d'ôter aux partisans de la Maison d'Yorck tout prétexte de soulévement, Henri VII consentit enfin à sacrifier à sa propre sûreté le Comte de Warwick, auquel il fit trancher la tête. Quelques Historiens prétendent qu'il ne se fût jamais porté à cet excès de cruauté, si, prêt à marier son fils avec Catherine d'Aragon, Ferdinand le Catholique, pere de cette Princesse, n'eût exigé qu'on mît à mort le Comte de Warwick, pour assurer la tranquillité de sa fille. Si cette anecdote est vraie, elle couvre de honte Henri VII, dont la barbare déférence se baigna froidement dans le sang de Warwick, pour dissiper la terreur panique du Catholique Ferdinand. Cette exécution fut suivie d'une catastrophe affreuse, d'une peste cruelle qui ravagea l'Angleterre entiere, & enleva dans Londres plus de trente mille habitans. La plupart de ceux qui échapperent à ce fléau, s'éloignerent; & Henri lui-même, craignant d'essuyer le sort

Henri fait trancher la tête au Comte de Warwick.

(1) Cette Dame, après la prise de son mari, s'étoit réfugiée au Mont-Saint-Michel. Henri y envoya un détachement de cavaliers pour se saisir d'elle, dans la crainte qu'elle ne fût grosse, ce qui auroit pu perpétuer la révolte dans une autre génération. Lorsqu'elle fut amenée en la présence du Roi, ce Prince fut si frappé de sa beauté & de sa modestie, qu'il la consola dans les termes les plus affectionnés, la plaça auprès de la Reine, & eut toujours avec elle un procédé si respectueux, que ni la vertu de cette Dame, ni la délicatesse de la Reine, ni la malignité des Courtisans, n'eut aucun sujet d'en prendre ombrage. On l'appeloit à la Cour de Londres *la Rose blanche. Dugdale.*

Sect. XI. Histoire d'Angleterre.

de tant de malheureux, passa la mer, & se rendit avec sa famille à Calais, où il renouvela avec l'Archiduc, qui vint l'y trouver, les anciens traités d'aliance qui unissoient leurs intérêts.

Telle étoit la réputation de justice & de modération que Henri s'étoit faite, que toutes les Puissances Européennes le désiroient pour allié. Les Chevaliers même de Rhodes, qui formoient alors un Ordre plus puissant & plus redoutable que ne l'est de nos jours l'Ordre de Malte, l'élurent pour leur Protecteur; tant ils étoient persuadés de l'importance des services qu'il étoit en état de leur rendre. Mais cette estime universelle étoit l'ouvrage de son adresse, de son art dans les négociations, de son habile politique, & non le fruit de sa justice, encore moins de son désintéressement. Aussi l'avidité qui étouffoit en lui toutes les qualités heureuses qu'il tenoit de la Nature, le faisoit-elle regarder dans ses Etats, comme le plus dur des Tyrans. Ses extorsions, sans cesse renaissantes, avoient jeté le peuple dans le désespoir, & l'on murmuroit hautement de l'excès de ses concussions.

Conjuration de Suffolck. Mort du Prince Artus, &c. 1503.

Le Comte de Suffolck crut entrevoir, dans cette disposition des esprits à un soulévement général, l'occasion de faire valoir ses droits, qu'il fondoit sur sa descendance de la Maison d'Yorck. Il sonda les Grands, se ligua avec les plus mécontens, forma une faction, & se retira en Flandres, jusques au temps où il se proposoit de venir disputer la couronne à son Maître. Henri mit en usage le même moyen qui lui avoit servi à dévoiler l'intrigue de Perkin, & prévenant, par le supplice des principaux conjurés & par la confiscation de leurs biens, les suites de la conjuration, il fit tourner à son profit & à l'accroissement de ses trésors, un complot qui paroissoit devoir lui être si funeste. Le Comte de Suffolck se voyant trahi, mena pendant quelque temps une vie errante en Allemagne, & retourna ensuite en Flandres, où l'Archiduc le prit sous sa protection après la mort de la Duchesse douairiere. Mais la prospérité du Roi d'Angleterre fut altérée par la mort précipitée du Prince Artus, son fils aîné, qui mourut cinq mois après son mariage avec Catherine d'Aragon. La douleur de Henri fut profonde; mais ses regrets ne lui firent point oublier ses intérêts; & pour ne point restituer cent mille écus d'or que Catherine avoit apportés en dot, le Roi déclara Henri, son second fils, Prince de Galles, & lui fit épouser la veuve de son frere, en vertu d'une Bulle qu'il obtint de la complaisance, ou qu'il acheta de la vénalité du Pape. Ce mariage incestueux acheva de faire connoître le caractere intéressé de Henri VII, qui, peu sensible aux murmures de la Nation, n'attendoit plus de la fortune que la naissance d'un petit-fils, qui assurât dans sa Maison la succession de la couronne.

Mort de Henri VII. 1509.

Ses vœux ne furent point remplis. Une phthisie opiniâtre qui résista à l'art des Médecins, le conduisit lentement au tombeau. On assure que dans ses derniers momens il ordonna que tous les biens qu'il avoit mal acquis fussent restitués; mais le royaume entier n'eût pas peut-être

été capable de suffire à cette immense restitution, tant ses vexations avoient été multipliées : aussi ne fut-elle point faite. Henri mourut à Richemond, à l'âge de cinquante-deux ans, après en avoir régné vingt-quatre. Après sa mort, on trouva sous les voûtes de son Palais environ dix-huit cent mille livres sterlings en argent monnoyé, joyaux & vaisselle.

Histoire d'Angleterre.

Portrait de ce Prince.

Nous avons cru ne devoir rapporter que les traits principaux de la vie de ce Prince, & ceux-là mêmes sur lesquels son siecle & la postérité ont fondé le titre fastueux & très-peu mérité de *Salomon de l'Angleterre*. Il est vrai que ce Prince eut de rares vertus, de grands talens, de bonnes qualités; mais ces vertus ne firent point oublier entiérement ses vices. Il fut prudent; mais sa prudence dégénéra plus d'une fois en dissimulation. Il fut sobre, économe; mais la parcimonie, poussée jusques à l'avarice, dirigea son économie. Il fit observer les Loix, & publia d'utiles réglemens; mais il fut très-peu juste lui-même; & juge dans ses propres causes, il opprima tous ceux que son ame intéressée lui conseilla d'opprimer. Comment donc Henri VII, dissimulé, avide, injuste, acquit-il le surnom glorieux de *Salomon d'Angleterre*? Par cela même sans doute qu'il fit régner dans ses Etats la justice & la paix; parce qu'il protégea le Commerce, encouragea les Arts, ranima l'Agriculture, & pourvut, par les plus sages réglemens, à la tranquillité publique. Mauvais époux, il fut ingrat & dur envers la Reine; mais qu'importoit au bien public son ingrate indifférence? Il opprima quelques Grands, & par les plus iniques voies, il les dépouilla de leurs biens, & s'empara de leurs possessions; mais ces violences particulieres n'étoient funestes qu'à quelques Seigneurs de sa Cour, & n'influoient en aucune maniere sur le bien-être du reste des Citoyens. Il humilia les Grands; mais il protégea le Peuple : il fut sévere envers ses Courtisans; mais il diminua le poids trop accablant de l'autorité féodale; à l'ancienne servitude, il substitua la liberté personnelle, & la propriété à la jouissance précaire : par ses vûes pacifiques, par sa vigilance & ses Loix, il étouffa jusques au germe de cet esprit fatal de discorde & de division que tant d'années de désastre & de calamités n'avoient pas extirpé. Ce fut lui qui le premier donna l'idée de ces gradations de credit, de considération, de puissance, de rangs, de postes & d'autorité, qui, unissant entre eux les Citoyens par une chaîne continue d'intérêts, les rendoient, quoique subordonnés, indépendans au fond les uns des autres. En un mot, il eut l'art difficile & trop peu cultivé par les Souverains, de profiter des haines mutuelles qui divisoient les Nations voisines, & de les faire servir à l'avantage & à la gloire de l'Angleterre. Ami de la justice & de la paix, la plupart des Puissances Européennes rechercherent son alliance; & ce fut principalement cette estime universelle, & cette confiance qu'eurent pour lui les Nations étrangeres, qui lui mériterent le surnom de *Salomon Anglois*, que la postérité ne lui a point refusé, quoi-

SECT. XI. *Histoire d'Angleterre.*

qu'il eût été le plus intéressé & le moins imposant des Souverains de la Grande-Bretagne. Du reste, Henri VII fut un excellent Législateur, chaste, tempéré, assidu aux exercices des devoirs de la Religion, décent dans sa conduite, & exact dans l'administration de la Justice, lorsque son propre intérêt ne s'y trouvoit pas compromis.

Henri VIII monte sur le trône. 1509.

Henri VIII, son successeur, parut ne monter sur le trône que pour imiter son pere dans ses vices, sans chercher à l'imiter dans ses vertus. Ce jeune Prince se rendit d'autant plus redoutable, qu'il étendit, autant qu'il fut en lui, son despotisme sur les espritt & la liberté de penser, comme sur les priviléges, les biens & les prérogatives des citoyens, qui ne furent à ses yeux que des esclaves dévoués à ses caprices, contraints de se soumettre à ses volontés, quelque injustes qu'elles fussent, & d'adopter ses plus absurdes opinions. Epoux, pere, Monarque, il ne connut ni la tendresse conjugale, ni l'amitié paternelle, ni la clémence & la pitié. Perpétuellement agité par les passions les plus brutales, il s'abandonna, sans égards, sans décence, à leur impétuosité. L'intérêt seul guida ses actions les plus répréhensibles. Vain, arbitraire, despotique, il ne vit dans le Parlement & dans les Juges que les exécuteurs de ses volontés. Il détruisit les Loix, anéantit l'humanité, autant qu'il fut en sa puissance, & rétablit enfin, sur les ruines de la raison & de la vérité, la plus folle des Religions. Exercé à l'Eloquence, il parloit avec art; mais enivré de son propre mérite, il porta la pédanterie aux excès les plus ridicules. Henri VIII cependant ne fut point sans talens; la Nature l'avoit doué d'une vivacité peu commune, d'une grande pénétration, & l'éducation la plus heureuse avoit perfectionné en lui ces dispositions naturelles. Second fils de Henri VII, il naquit le 28 Juin 1491. Les droits que la priorité de naissance donnoit au Prince Artus, ne permettant au jeune Henri que des espérances éloignées au trône, il fut destiné à l'église, & à remplir un jour le trône de Cantorbéry. Son éducation fut brillante, suivie, & il répondit avec tant de succès aux soins de ses Instructeurs, l'étude eut pour lui tant d'attraits, que la mort prématurée du Prince Artus, son frere aîné, ne put le faire renoncer aux occupations assidues & pénibles qu'il s'étoit prescrites lui-même. Aussi, très-jeune encore, il devint l'un des Princes des plus éclairés de son siecle. On dit qu'il s'exprimoit aussi facilement en latin qu'en anglois, & que les François même l'eussent pris pour un François. Il étoit d'ailleurs excellent Musicien, partisan zélé de la Philosophie d'Aristote, & défenseur outré de la Théologie Scholastique. Mais malheureusement Henri, trop convaincu de la supériorité de ses talens, étaloit ses connoissances par une affectation puérile & pédantesque d'érudition, & par la présomption la plus impérieuse & la plus insupportable. Du reste, adroit aux exercices du corps, facile & généreux autant que Henri VII son pere étoit avare, on ne connut d'abord en lui qu'un défaut, celui de se croire au dessus des gens les plus éclairés de son temps, & de conclure de sa supériorité dans les disputes scholastiques, que personne n'étoit plus capable que lui de tenir les rênes du

Gouvernement. Sa premiere action, lorsqu'il fut élevé sur le trône, donna la plus brillante idée de sa clémence & de son regne. Il commença par confirmer l'amnistie que son pere avoit donnée, avant que de mourir, à tous les factieux ; mais il ne tarda point à ternir cet acte de bienfaisance par les rigueurs qu'il exerça contre les Ministres de son prédécesseur. Ils furent, par ses ordres, enfermés à la Tour de Londres, jugés sévérement, condamnés à périr, &, par une inhumanité plus cruelle que cet arrêt lui-même, renfermés plus étroitement, instruits du sort qui leur étoit réservé, & qu'ils ne subirent que l'année suivante.

Histoire d'Angleterre.

Henri épouse Catherine d'Aragon.

Ce fut à peu près dans ce temps que le mariage du nouveau Souverain avec Catherine d'Aragon, sa belle-sœur, fut consommé. Malgré la dispense du Pape, le jeune Henri, suivant les desirs de son pere, qui avoit probablement formé quelques projets pour tromper Ferdinand, protesta, aussi-tôt qu'il eut atteint sa quatorzieme année, dans la forme la plus solennelle, contre le consentement qu'il avoit donné à ce mariage ; mais cette protestation fut tenue si secrete, qu'on ne la publia que dans le temps où l'on crut nécessaire que le public en fût informé. Aussi-tôt que Ferdinand apprit la mort du vieux Henri, il donna à son Ambassadeur en Angleterre, un plein pouvoir de renouveler le traité d'alliance conclu entre lui & le dernier Roi, & en même temps lui ordonna de demander la confirmation & l'exécution de l'article qui regardoit le second mariage de sa fille. Lorsque l'Ambassadeur eut remis son Mémoire à ce sujet, on assembla le Conseil pour délibérer & prendre les avis, si le Roi devoit consommer ou non ce mariage. L'Archevêque de Cantorbéry affirma qu'il n'y avoit aucun exemple pareil dans le Christianisme ; qu'il doutoit que le Pape eût le pouvoir d'en accorder la dispense, & qu'il regarderoit ce second mariage comme un inceste. Son opinion fut fortement combattue par Fox, Evêque de Winchester, qui insista sur le pouvoir illimité du Pontife de Rome, s'etendit sur les avantages qu'on retireroit de cette union, sur le danger d'irriter Ferdinand, & sur les vertus de la jeune Princesse. Le Roi embrassa ce dernier sentiment, & l'Archevêque de Cantorbery se désista de son opinion, par la crainte d'irriter le Pape Jules II, l'un des plus entreprenans Pontifes qui eût encore été assis dans la chaire papale. En conséquence le Conseil décida que le mariage seroit consommé, mais que la Princesse renonceroit auparavant, tant pour elle que pour ses héritiers, à son douaire de deux cents mille écus, comme appartenant au Roi, son mari. Elle consentit à cet article par un acte solennel, & l'Ambassadeur d'Espagne fit une semblable renonciation, au nom de Ferdinand son Maître, & de Jeanne de Castille, fille de ce Monarque. Pendant les fêtes les plus brillantes & les plus magnifiques qui se donnerent à cette occasion, Henri ordonna les apprêts de son couronnement. Il se fit en même temps que celui de son épouse, dans l'Ab-

baye de Westminster, avec une pompe extraordinaire, le 24 Juin de la même année (1).

Wolsey s'introduit à la Cour.

Jeune, enivré de ses talens, entraîné par le goût des plaisirs, Henri VIII, qui jusqu'alors avoit paru ne vouloir s'occuper que de soins importans, & sur-tout de l'administration publique, s'abandonna sans réserve à l'impétuosité de ses penchans, épuisa en vaines prodigalités les trésors de l'Etat, secondé dans ses goûts par le Comte Surrey, Grand-Trésorier & lâche adulateur, toujours prêt à servir & à exciter les passions de son Maître. Affligé de ces folles dépenses & de cette inconduite, l'Evêque de Winchester, sentant combien le jeune Monarque avoit besoin d'être guidé par un homme supérieur en mérite, & dont la sagesse éprouvée pût balancer les conseils pernicieux de Surrey & de ses pareils, fit paroître à la Cour Thomas Wolsey, jeune Ecclésiastique d'une naissance obscure, mais très-recommandable par ses rares qualités. Wolsey, qui, sous les apparences les plus modestes, cachoit l'ame la plus ambitieuse & l'esprit le plus souple, eut peu de peine à captiver la confiance de Henri, qui le nomma son Aumônier, & lui fit part de ses plus secretes pensées.

Rupture entre le Pape & le Roi de France.
1510.

Cependant Louis XII, Roi de France, envoya des Ambassadeurs à la Cour d'Angleterre; & les anciens traités qui unissoient les deux Couronnes furent renouvelés (2). Mais le Pape Jules II, Pontife fier, ambitieux, injuste, ne tarda point à brouiller les deux Princes. Jules II avoit depuis long-temps des desseins contre la France; impatient d'exécuter ses projets, il crut devoir se liguer avec l'Angleterre; & connoissant l'extrême vanité de Henri, il flatta son amour-propre par le don fastueusement mesquin de la Rose blanche; présent ridicule en lui-même & de nulle valeur, mais que dans ce temps de délire & de superstition, on regardoit en Europe comme un don glorieux, magnifique & presque céleste. Tandis que l'adroit Jules se liguoit à peu de frais avec le Roi d'Angleterre, il proscrivoit solennellement, excommunioit & foudroyoit autant que ses débiles mains pouvoient lancer la foudre, Louis XII & ses Généraux. A peu près dans le même temps, quelques contestations s'étant élevées entre le Pape Jules & Jean d'Albret, Roi de Navarre, le Pontife de Rome, toujours prêt à saisir les occasions qui paroissoient pouvoir servir ses vües d'agrandissement, médita l'inique projet d'enlever à ce Souverain le Royaume de Navarre; & d'accord avec Ferdinand d'Aragon, chargea Henri de l'exécution de cette entreprise, s'obligeant de le mettre en possession de la Guienne, & de lui fournir des troupes, des vaisseaux & de l'artillerie. Ces brillantes promesses éblouirent le jeune Souverain; il donna dans le piége, se ligua contre Louis XII, & convint avec le Roi d'Aragon, que tan-

(1) *Acta Publica.*

(2) *Mezerai.*

dis qu'il porteroit ses armes dans la Guienne, Ferdinand feroit une incursion en Italie, & qu'ils se fourniroient mutuellement des secours pour achever leurs conquêtes (1).

Histoire d'Angleterre.

Combat naval entre les Anglois & les François. 1521.

Le Parlement d'Angleterre consentit, avec son empressement ordinaire, à entrer en guerre contre la France, applaudit aux vûes du Roi, & lui accorda plus de subsides qu'il n'en demandoit. Les hostilités commencerent par une descente des Anglois sur les côtes de Bretagne. Louis XII mit en mer une flotte nombreuse. Elles se rencontrerent dans le canal de Brest, & engagerent un combat furieux. Pendant l'action, *le Régent*, gros vaisseau, commandé par le Chevalier Thomas Knévit, aborda *le Cordelier*, l'un des plus forts des François, dont le Capitaine, se voyant sans défense, mit le feu aux poudres, & fit sauter les deux vaisseaux, qui périrent avec tous ceux qui les montoient, au nombre de seize cents hommes de troupes choisies. Cette scene affreuse interrompit le combat, & jeta un si grand étonnement des deux côtés, que personne ne voulut recommencer la bataille (2). Ainsi la victoire resta indécise, & cette action fut également funeste aux deux Nations.

Henri est trompé par le Roi d'Aragon. 1512.

Cependant le Roi d'Aragon, après avoir obtenu, par le secours des Anglois, tout ce qu'il désiroit, suscita de mauvaises difficultés, & chercha, par des raisons plus mauvaises encore, à s'exempter de seconder Henri dans la conquête de la Guienne. Le Roi d'Angleterre, trompé, mais n'osant éclater, dans la crainte de se trouver seul exposé à la vengeance de Louis, se laissa tromper encore par son beau-pere & par le Pape, qui lui promit beaucoup, demanda des délais, usa de détours, & finit par ne lui envoyer que de stériles indulgences. Ce n'étoit cependant point là le plus grand embarras de Henri VIII; il craignoit d'avoir encore à se défendre contre le Roi d'Ecosse, qui, en effet, se déclarant ouvertement pour les François, équipa une flotte & s'empara de beaucoup de vaisseaux Anglois, tandis qu'une armée nombreuse n'attendoit que l'embarquement des troupes de Henri pour faire une irruption en Angleterre.

Wolsey est nommé Conseiller privé. 1513.

Ce fut pendant la violence de cet orage, que Wolsey, chaque jour moins connu & plus estimé à la Cour, fut élu membre du Conseil, & qu'il devint l'ami, le favori, le confident le plus intime de son Maître. Ne voulant pas borner ses talens à ceux d'un simple courtisan, il s'appliqua à acquérir une connoissance profonde des affaires d'Etat. Il remarqua toutes les démarches imprudentes que le Roi avoit faites depuis son accession au trône, découvrit & mit au grand jour la jalousie & l'avarice de ses alliés, qui avoient tiré tant d'avantages de sa jeunesse & de son défaut d'expérience, enfin convainquit Henri de la nécessité de choisir un Ministre habile pour la conduite des affaires

(1) *Guichiardini.*

(2) *Du Bellay, Lord Herbert.*

SECT XI. *Histoire d'Angleterre.*

les plus difficiles, soit dans son propre Royaume, soit dans le continent. Il devint lui même ce premier Ministre, & le Roi eut la plus grande confiance en son attachement & sa capacité. La faveur de son Souverain rendit Wolsey orgueilleux, insolent & méconnoissant. Il devint bientôt l'objet de la haine de la Nation, & cependant il sembloit que le crédit & l'influence de Henri s'augmentassent à mesure que le Ministre devenoit plus odieux au public, jusque là que toutes les Puissances de l'Europe s'empressoient de rechercher l'amitié du Monarque Anglois.

Henri déclare la guerre à la France.

Après de grands préparatifs, Henri somma ses alliés de remplir leurs engagemens. Ils s'excuserent tous, & nul d'entre eux n'eut envie d'exécuter ses promesses. Henri VIII, plus irrité qu'affligé de cette défection, résolut de soutenir seul le poids de la guerre; mais dans la crainte que son absence n'inspirât au Duc de Suffolck le dessein de se soulever, il eut la barbare prudence de le faire décapiter sans nulle forme de procès. Il partit ensuite, accompagné de Wolsey, son premier Ministre, pour le siége de Terouane, siége trop mémorable pour les François, qui, ayant présenté la bataille à l'armée Angloise, très-inférieure en nombre, céderent presque sans combattre, & prirent honteusement la fuite, malgré l'exemple & les efforts héroïques du Chevalier Bayard, de Bussy, de la Fayette, de Clermont & d'Imbecourt, qui, forcés de rendre les armes, furent faits prisonniers sur le champ de bataille (1). Cette action déshonorante pour les vaincus, & connue sous le nom de *la journée des Eperons*, ne couta presque point de soldats au vainqueur. Il entra en triomphe dans Terouane avec l'Empereur Maximilien, qui, ayant eu l'adresse de se faire céder cette place, en fit détruire les fortifications. Henri VIII marcha vers Tournay, dont il se rendit maître, & y reçut la visite de Margaerite, accompagnée de l'Archiduc, son neveu, avec lesquels le Roi d'Angleterre fit un traité de confédération, qui fut ensuite ratifié à Lille, & Henri victorieux rentra dans ses Etats.

Rupture entre les Rois d'Ecosse & d'Angleterre. 1513.

Il étoit temps. Jacques IV, Roi d'Ecosse, pendant l'absence du Monarque Anglois, avoit assemblé une forte armée, pour faire une diversion en faveur de Louis XII, & il avoit envoyé, par un Héraut, une lettre à Henri, alors occupé au siége de Terouane. Il y détailloit toutes les insultes qu'il prétendoit avoir reçues du Roi d'Angleterre, & lui déclaroit la guerre, s'il ne cessoit aussi-tôt toutes les hostilités qu'il avoit commencées contre la France. Mais Jacques, sans attendre sa réponse, entra dans le Northumberland au mois d'Août, & s'empara de Norham & de quelques autres places. Cette expédition fut précipitée par la défaite du Comte de Hume, qu'il avoit envoyé avec six mille hommes faire une excursion en Angleterre, & qui, à son retour, étoit tombé dans une embuscade, & avoit été mis en déroute. Cette disgrace fut très-sensible à Jacques, & le porta à avancer son invasion, contre le

(1) Lord Herbert.

sentiment

sentiment de sa Noblesse, & l'inclination de la Reine, qui employa tout son crédit pour le détourner de cette entreprise. Il fut sourd à toutes leurs remontrances, & se laissa entraîner par un faux point d'honneur, soutenu des insinuations de l'Ambassadeur de France. Le Comte de Surrey, instruit de ses mouvemens, se mit aussi-tôt en marche avec un corps de troupes choisies & commandées par des Officiers de la premiere distinction. Les troupes du Roi d'Ecosse étoient alors réduites à moitié, mais si avantageusement postées, que les Anglois ne pouvoient les attaquer avec apparence de succès. Le Comte de Surrey, voyant leurs dispositions, envoya un Héraut avec un défi dans les termes les plus irritans, & Jacques déclara qu'il lui livreroit bataille sous peu de jours. Surrey forma aussi-tôt ses troupes, & marchant à Wollerhangh, environ à trois milles du camp des Ecossois, fit un mouvement vers la gauche, le long de la riviere Till. Il la traversa, & dirigea ensuite sa marche vers Twed, comme si son intention eût été de couper la communication entre l'ennemi & l'Ecosse. Le pays ravagé par les Ecossois, les chemins rompus & les rivieres débordées par les pluies continuelles, mettoient les Anglois dans l'impossibilité d'établir des magasins & de subsister long-temps, pendant que leurs ennemis étoient dans l'abondance. Les Ecossois n'ignoroient pas leurs avantages, & les Officiers vouloient qu'on laissât les Anglois tranquilles jusqu'à ce que les vivres venant à leur manquer, ils seroient forcés de se retirer à la hâte. Jacques rejeta cet avis, qu'il crut contraire à son honneur, & se détermina à combattre suivant sa promesse. Il fit mettre le feu à ses huttes, &, à la faveur de la fumée, abandonna son poste avantageux pour descendre dans la plaine, où il trouva les Anglois rangés en bataille, & si près de lui, que son artillerie, placée sur le penchant de la colline, ne put faire aucun effet. Le Comte de Surrey avoit rangé son armée sur trois lignes. Le Roi d'Ecosse se forma sur la pente de la montagne, ce qui le mit en butte à l'artillerie Angloise, placée vis-à-vis & un peu plus bas. On se battit long-temps de part & d'autre avec une fureur incroyable, jusqu'à ce que les Montagnards, excessivement fatigués par l'artillerie Angloise, tomberent, l'épée à la main, sur la division commandée par le Comte Surrey; & Jacques lui-même, se mettant à leur tête, y combattit avec ses meilleurs Officiers. Ils chargerent si vivement, que l'autre ligne ne put avancer avec assez de diligence pour les soutenir; ce qui donna le temps à un corps d'Anglois de les soutenir.

Histoire d'Angleterre.

Jacques, entouré d'ennemis, refusa de quitter le champ de bataille, pendant qu'il pouvoit encore le faire, méprisa de survivre à la honte d'une défaite, descendit de cheval, & forma son petit corps en cercle, dans la résolution de vendre la victoire bien cher aux Anglois. Animé par le désespoir, il combattit avec tant de courage, qu'il rétablit la bataille, & les força même d'éviter le combat, & d'avoir recours à leurs fleches & à leur artillerie, qui firent un furieux ravage. La

Le Roi d'Ecosse est tué.

plupart des Officiers Ecossois resterent sur le champ de bataille, & l'on prétend que le Roi d'Ecosse fut du nombre de ceux qui y périrent. Cependant le combat dura jusqu'à ce que la nuit sépara les combattans. Les ténebres favoriserent la retraite des Ecossois ; & les Anglois ne furent assurés de leur victoire que le lendemain, lorsqu'ils se trouverent maîtres du champ de bataille & de l'artillerie de leurs ennemis. On dit qu'il périt dix mille Ecossois dans cette action, & cinq mille hommes du côté des vainqueurs (1). On trouva entre les morts un corps qu'on jugea être celui du Roi Jacques. On le mit dans un cercueil de plomb, & il fut transporté à Londres, où il demeura sans être enterré, jusqu'à ce qu'il eût été absous par le Pape de l'excommunication lancée contre lui par rapport à son attachement au parti du Roi de France. Les Généraux Anglois qui s'étoient distingués, soit dans ce dernier Royaume, soit contre les Ecossois, furent libéralement récompensés de leurs services. Wolsey reçut du Pape la nomination à l'Evêché de Lincoln, & l'administration du Diocese de Tournay.

La Princesse Marie épouse Louis XII, Roi de France. 1514

Mais pendant que, par ces distinctions, le Pontife de Rome flattoit Henri & son Ministre, Louis XII demanda au Roi d'Angleterre la Princesse Marie, sa sœur, en mariage ; Wolsey, moins attaché à ses bienfaiteurs qu'aux soins de sa fortune, appuya vivement la demande de Louis. Par ses conseils, les deux Monarques se liguerent, & jouerent le Pape. Le mariage de Marie fut arrêté, sa dot fixée, la paix conclue, & Marie se rendit à Abbeville, où ce mariage fut solemnellement célébré.

Wolsey est créé Cardinal. 1515.

Mais Louis ne survécut que peu de temps à ces brillantes fêtes. Il mourut ; & sous François Ier. son successeur, Marie, sans consulter son frere, épousa le Duc de Suffolck, qui appaisa le ressentiment de Henri. Cependant François Ier. ayant traversé à la Cour de Rome les vûes de Wolsey, s'attira la haine du Ministre Anglois, qu'il desservit auprès de son Maître, & qui se préparoit à lui rendre de plus mauvais offices, lorsque François Ier. sentant combien il étoit dangereux d'irriter un tel homme, chercha à se le rendre favorable, & lui fit obtenir le chapeau de Cardinal. L'ambitieux Wolsey fut flatté ; mais il étoit trop fier pour renoncer à la vengeance qu'il vouloit tirer de l'injure qu'il prétendoit avoir reçue. Dans cette vûe, il détermina le Roi d'Angleterre à rompre avec la France, & à se liguer avec l'Espagne. Enchanté de ce traité, Maximilien envoya des Ambassadeurs à Londres, pour entrer dans la

(1) Polydore Virgile, Hall. Hollingshed, Drake.

Les Historiens Ecossois prétendent que ce corps n'étoit pas celui du Roi Jacques, mais celui d'un jeune Gentilhomme, nommé Elphinston, qui, avec plusieurs autres, avoient pris des habits semblables à ceux du Roi, pour que sa vie fût moins exposée. Ils disent qu'on vit ce Prince, après la bataille, de l'autre côté de la riviere, & qu'il fut assassiné par le Comte de Hume, animé d'une haine envenimée contre lui. De quelque façon qu'il périt, on ne peut disconvenir que ce ne fût un Prince aussi vaillant que généreux, & sa mort fut universellement pleurée de ses sujets, qui avoient pour lui la plus tendre affection.

Histoire d'Angleterre.

confédération. Wolsey, dans le Conseil, s'exhala violemment contre la France. Henri parut vouloir garder la neutralité; mais il se déclara en secret, & promit de puissans secours à l'Empereur. L'une des conditions de ce traité fut qu'aussi tôt que le Duc de Milan seroit entré dans son Duché, il feroit au Cardinal-Evêque de Lincoln une pension de dix mille ducats.

Il est nommé Chancelier.

La fierté de Wolsey s'accroissoit à mesure que son crédit, sa fortune & son autorité s'affermissoient. Il ne paroissoit en public qu'avec toute la pompe d'un Souverain. On portoit son chapeau devant lui comme un trophée, & lorsqu'il entroit dans la chapelle, on le mettoit sur l'autel. Il étoit précédé de Sergens d'armes & de masses, avec deux Gentilshommes qui portoient des colonnes d'argent, outre celui qui portoit sa croix (1). Ses habits étoient de soie, & les harnois de ses chevaux étoient en broderies d'or. Son insolence, devenue insoutenable, irrita l'Archevêque d'Yorck. Il osa se plaindre au Roi de l'orgueilleuse magnificence de son Ministre. Wolsey eut peu de peine à triompher de son accusateur, qui, voyant le vice si hautement protégé, demanda la permission de se retirer dans son Archevêché, & de remettre la place de Chancelier, qui fut aussi-tôt donnée au Cardinal favori.

Mort de Ferdinand, Roi d'Espagne.
1516.

Peu de temps après, Catherine d'Aragon accoucha d'une fille, & cette fille fut la sombre, dévote & cruelle Marie, qui régna dans la suite, pour le malheur de la Nation. La même année fut remarquable par la mort de Ferdinand, Roi d'Espagne. Il eut pour successeur aux trônes de Castille & d'Aragon, son petit-fils Charles, Archiduc d'Autriche. L'intérêt de Charles étoit de vivre en paix avec la France, jusqu'à ce qu'il pût être solidement établi en Espagne, où il trouvoit quelque opposition; ce qui obligea Maximilien d'agir seul en Italie, où il avoit assemblé une armée de vingt mille hommes, avec l'argent qu'il avoit reçu d'Angleterre. Il fit une entreprise infructueuse sur Milan, & essaya d'engager le Pape, le Roi d'Angleterre & son petit-fils Charles dans une guerre contre la France. Il ne put y réussir, & s'attacha à gagner Henri, en l'assurant qu'il lui résigneroit l'Empire, & lui abandonneroit tous ses droits sur le Duché de Milan. Le Roi d'Angleterre, qui connoissoit alors parfaitement le caractere de Maximilien, le remercia de sa bonne volonté, & le pria de remettre l'exécution de son projet à un temps plus favorable. Cependant il lui accorda une somme d'argent, ce qui étoit l'objet réel des poursuites de l'Empereur (2).

Maximilien fait la paix avec la France.

Le nouveau Roi de France avoit formé un projet pour la conquête du royaume de Naples, & faisoit tous ses efforts pour rendre le Pape favorable à ses entreprises. Le plus grand désir du Saint Pere étoit au contraire de voir les François hors d'Italie, & il ne négligeoit rien pour traverser secrétement les desseins du Monarque, pendant qu'il l'amusoit

(1) *Hebert.*

(2) *Guicciardini.*

Sect. XI. *Histoire d'*Angleterre.

par des négociations vagues. Le Roi de France, convaincu enfin de son peu de sincérité, renonça à cette expédition, & conclut à Noyon un traité de paix avec Charles, Roi de Castille (1). Le Pape, l'Empereur & le Roi d'Angleterre employerent tous leurs artifices pour détacher Charles de la France; mais tout ce qu'ils purent obtenir, fut son accession à une ligue défensive qu'ils formerent à Londres, & par laquelle ils s'engagerent à se soutenir réciproquement, s'ils venoient à être attaqués. L'Empereur fut bientôt dégoûté d'une ligue qui ne lui produisoit pas d'argent, & avant la fin de l'année, il accéda au traité de Noyon. Dans le même temps, il mit en arbitrage sa dispute avec les Vénitiens, & consentit que les cinq Cantons Suisses, qui avoient d'abord refusé d'entrer dans l'alliance avec la France, fussent compris alors dans le traité, ainsi que le reste de leur Nation.

Traité entre l'Angleterre & l'Ecosse. Commencemens de Luther.

Pendant que les Princes du Continent portoient toute leur attention à s'opposer mutuellement aux desseins ambitieux les uns des autres, Henri fit une treve d'un an avec le Régent d'Ecosse, pour se mettre plus en état de cabaler contre ce Seigneur, au moyen du crédit de Hume, totalement dévoué aux intérêts du Roi d'Angleterre. Ce fut à peu près dans ce temps que les déclamations violentes, & les écrits plus violens encore de Martin Luther, commencerent à troubler l'Allemagne & la Cour de Rome. Léon X, habile politique, & Souverain avare autant qu'ambitieux, songeoit plus à ses intérêts qu'aux divisions qui déchiroient la chrétieneté. Il demanda des secours à tous les Princes qui reconnoissoient sa puissance, & un tribut volontaire contre les Turcs. L'Europe fut inondée de Bulles qui invitoient tous les Chrétiens à se croiser & à changer leurs biens contre des indulgences. Les Dominicains se signalerent dans ce trafic. Luther, Religieux Augustin, & peut-être jaloux des gains immenses que faisoient les Dominicains, commença à déclamer contre eux, mais sans s'écarter encore du respect qu'il avoit voué au Pape. Ses discours ne lui attirerent que des réponses offensantes. Aigri par la résistance, Luther s'enhardit, écrivit même au Pape, qui chargea Cajetan d'aller connoître de cette affaire. Cajetan enflamma la dispute au lieu de la terminer, & maltraita Luther, qui se retira à Osnabruck. Ce fut là qu'irrité contre la partialité du Pape, il tenta de rompre entiérement avec l'Eglise de Rome. Cependant, adouci par quelques médiateurs, il promit de se taire, si l'on vouloit imposer silence à ses adversaires. On prit sa proposition pour un effet de sa crainte, & on l'accabla de libelles. Il y répondit vivement; & déjà il avoit attaqué les indulgences mêmes, lorsque le Pape en accorda de nouvelles. Luther ulcéré, acheva de lever le masque, déclara la guerre à Rome, & jeta publiquement au feu les Bulles & les Décrets du Pape. Cette affaire occupoit l'Europe entiere, & sur-tout les Anglois qui avoient tant de raisons de reconnoître les droits du St.-Siége. Les Sciences étoient

(1) *Mezerai.*

cultivées dans la Grande-Bretagne; & Wolsey, Protecteur des Arts, y avoit attiré des Gens de Lettres, des Savans & des Commerçans. Ces derniers avoient inspiré de la jalousie aux habitans; & du mécontentement on en étoit venu aux coups. Le Conseil voulut remédier au désordre, & il ne fit que l'augmenter. Il y eut une sédition qui ne put être appaisée que par la force & la rigueur des Loix. Cette sédition fut suivie d'une maladie cruelle qui ravagea une partie du royaume.

Histoire d'Angleterre.

Alliance entre la France & l'Angleterre. 1518.

Toutefois Henri VIII, ligué avec le Pape, l'Empereur & le Roi d'Espagne, alarmoit François I[er], qui, pour se rendre favorable le Souverain d'Angleterre, parvint, à force de présens, à attirer Wolsey. Celui-ci, jusqu'alors ennemi déclaré du Roi de France, changea de ton, & détermina son Maître à traiter avec François I[er]. Henri démêlant sans peine la cause du changement de Wolsey, se refusa, ou du moins feignit de se refuser à ses vûes, ne voulant point souffrir, disoit-il, que son Ministre gouvernât en même temps la France & l'Angleterre. Cependant Henri VIII ne tarda point à céder au Cardinal. François I[er]. recouvra Tournay, & l'une des conditions du traité fut le mariage de la jeune Marie avec le Dauphin de France. Lorsque tous les articles eurent été suffisamment discutés, les Ministres respectifs firent quatre traités qui furent signés & ratifiés au mois d'Octobre. Dans le premier, on convint que le mariage seroit célébré aussi-tôt que le Dauphin auroit atteint sa quatorzieme année, que la dot de Marie seroit de trois cent mille écus d'or, & que son douaire seroit égal à celui d'Anne de Bretagne & de Marie d'Angleterre, qui avoient été femmes de Louis XII. Le second traité regardoit la restitution de Tournay, par lequel le Roi de France s'engageoit de payer six cents mille écus, mais avec la liberté de déduire cette somme sur la dot de Marie. Le troisieme concernoit les précautions à prendre pour prévenir l'infraction de la paix, ainsi que pour procurer une prompte satisfaction des dommages que pourroient souffrir les sujets de l'un ou l'autre Monarque. Enfin, par le quatrieme, il étoit stipulé que les deux Rois auroient une entrevue dans le village de Sandenfelt, près d'Ardres en Picardie (1). Ces traités ayant été ratifiés, Marie fut fiancée au Dauphin, dans l'Eglise de St.-Paul de Londres, & l'on députa quelques Seigneurs à la Cour de François I[er]. qui jura d'observer les traités, donna des otages pour le payement de la somme stipulée, &, au nom de son fils, ratifia le contrat de mariage.

Wolsey est nommé à l'Archevêché d'Yorck.

Peu de temps après ce traité, le Pape envoya le Cardinal Laurent Campége en Angleterre, pour tâcher d'engager Henri dans une nouvelle ligue, & obtenir une dixme sur le Clergé du royaume. Wolsey fut offensé de ce que Rome envoyoit un Légat, pendant qu'il résidoit lui-même en Angleterre. Successeur de Jules, Léon avoit besoin de lui, & il le nomma Adjoint de Campége. Mais celui-ci ne fit qu'une foible négociation, & n'obtint de Henri qu'une alliance défensive avec le St.-Siége. Wolsey fut plus heureux : il se vit élever à l'Archevêché d'Yorck;

(1) *Rymer.*

SECT. XI. *Histoire d'Angleterre.*

en forte qu'il étoit en même temps Cardinal, Archevêque, Premier Miniftre, Chancelier, Adminiftrateur des Siéges de Bath & de Wils, & Légat *à latere*. Il étoit parvenu au plus haut degré de la puiffance & de la fortune. L'Empereur & le Roi de France lui faifoient de groffes penfions; fon Maître l'accabloit de bienfaits; l'Empire, la France & Venife recherchoient fon amitié. Son bonheur l'enivra; il pouffa la fierté jufques à l'infolence; & avare autant qu'ambitieux, il vendoit avec indécence tous les bénéfices du royaume. L'Archevêque de Cantorbéry s'indigna de tant de concuffions; il fe plaignit au Roi, qui le chargea d'avertir le Cardinal de changer de conduite; mais il s'aigrit contre l'Archevêque de Cantorbéry, & ne diminua ni de fon fafte, ni de fes concuffions. Sa préfomption fut telle, qu'il jeta les yeux fur la tiare, & qu'il fe flatta de parvenir à la Papauté. François Ier. lui avoit promis la voix de quatorze Cardinaux. L'Empereur lui parut plus propre à le faire réuffir; & cette flatteufe efpérance l'engagea à détacher peu à peu fon Maître des intérêts de la France; mais il ne voulut point empêcher l'entrevue des deux Rois, qui devoit fe faire à Calais. Il étoit trop impatient d'y étaler le fpectacle de fa magnificence eccléfiaftique. Il eft vrai que, dans cette entrevue, Wolfey lutta avec avantage contre le fafte des deux Cours. Les deux Monarques fe quitterent fans avoir rien conclu.

Henri combat les opinions de Luther.

1521.

La doctrine de Luther fe répandit, de ville en ville, dans toute l'Allemagne. La Cour de Rome voulut tenter de ramener Luther; mais il n'étoit plus temps. Elle l'excommunia. L'héréfiarque fe fit gloire de cette excommunication. On voulut engager l'Électeur de Saxe à faire périr cet innovateur. L'Électeur refufa de fe prêter à ce projet, & Luther perfécuté n'en fit que des progrès plus rapides. L'Empereur prit parti pour le Pape dans cette querelle, dont il n'eût pas dû fe mêler. D'abord après fon couronnement, Charles-Quint fit affembler une Diete à Worms; & preffé par les plaintes & les remontrances de Léon, il fit fommer Luther de comparoître devant cette Affemblée. Il lui accorda un fauf-conduit pour la fûreté de fa perfonne. Luther comparut; & ayant refufé de rétracter fa doctrine, il fut profcrit par un Édit, ainfi que fes partifans (1). Tous les zélés Papiftes prirent la plume contre le Réformateur, & entre autres, le Roi d'Angleterre fe déclara Champion de l'Églife Romaine (2). Il étoit particuliérement irrité contre Luther, pour avoir écrit avec trop de liberté contre Thomas d'Aquin, Auteur très eftimé du Monarque & du Cardinal. Henri compofa un livre fur les fept Sacremens, dans lequel il combat Luther fortement, au fujet des indulgences, du nombre des Sacremens, & de l'autorité du Pape. Jean Clark, Doyen de Weftminfter, préfenta cet Ouvrage, en plein Confiftoire, au Pape, qui le reçut avec de grands applaudiffemens;

(1) *Sleidan.*

(2) *Lord Herbert.*

& du consentement unanime du Collége des Cardinaux, publia une Bulle dans laquelle il accorda à Henri le titre de Défenseur de la Foi.

Histoire d'Angleterre.

Pendant le feu de cette dispute, la guerre se ralluma entre l'Empereur & François Ier. Henri menaça de se déclarer pour l'Empereur, si le Roi de France ne cessoit ses hostilités. François céda aux circonstances. L'Empereur continua la guerre; & François Ier. réclama le secours de Henri, qui promit de rester neutre, offrit sa médiation, & engagea les deux Monarques à envoyer des Plénipotentiaires à Calais, où il seroit représenté par Wolsey. Charles, à qui Wolsey étoit vendu, accepta la médiation. François Ier. ne put s'y refuser. Les conférences furent ouvertes; Wolsey y présida en Monarque fastueux, & montra la plus grande partialité pour l'Empereur, & une haine irreconciliable contre François Ier. La guerre s'enflamma plus vivement. Wolsey conclut entre Henri & l'Empereur une ligue contre la France. Il s'engagea à faire une irruption dans ce royaume, & à donner à l'Empereur la Princesse Marie, déjà promise au Dauphin. La puissance de l'ambitieux Cardinal s'étoit accrue par l'amitié du Pape Léon, qui, peu de jours avant que de mourir, lui avoit accordé une Bulle qui l'autorisoit à créer cinquante Chevaliers, cinquante Comtes Palatins, cinquante Acolytes & Chapelains, & quarante Notaires Apostoliques; à légitimer les bâtards, accorder le degré de Docteurs, & donner toutes sortes de dispenses. Bien des Historiens assurent qu'impatient de se voir décoré de la tiare, sur laquelle il comptoit, Wolsey usa de poison pour abréger les jours du Pape Léon. Cette atrocité n'est pas prouvée autant que son insolence extrême & son mépris pour la Noblesse Angloise.

Mort de Léon X. Le Roi d'Angleterre se porte médiateur entre l'Empereur & le Roi de France.

Cette derniere disposition de son caractere parut évidemment dans la mort du malheureux Duc de Buckingham, Seigneur foible, mais dont les passions étoient violentes, & la vanité assez ridicule pour avoir dit dans une compagnie, que si le Roi mouroit sans enfans, il réclameroit la couronne en qualité de descendant d'Anne de Glocester, petite-fille d'Edouard III; & que s'il montoit jamais sur le trône, il sauroit punir Wolsey comme il le méritoit. Ce discours fut rapporté au Cardinal, qui aussi-tôt résolut sa perte. Il gagna quelques-uns de ses Domestiques, pour lui rendre compte de la vie privée, & des conversations de leur Maître. Lorsque Wolsey eut rassemblé assez de matieres pour former une accusation, il commença par le priver de ses deux principaux appuis, le Comte de Northumberland, son beau-pere, qu'il fit mettre à la Tour de Londres, sous le frivole prétexte d'avoir réclamé quelques Gardes-Nobles auxquels il n'avoit pas droit, & le Comte de Surry, son gendre, qui fut nommé Gouverneur d'Irlande, afin de l'éloigner de Londres. Ces mesures préliminaires ayant été prises, le Duc de Buckingham fut arrêté, accusé de haute trahison, & condamné à souffrir la mort des traîtres (1). Ce Seigneur fut universellement regretté

Le Duc de Buckingham décapité. 1522.

(1) On dit que le Duc de Norfolk, qui avoit été nommé Grand-Sénéchal pour cette affaire, ne put retenir ses larmes en prononçant la Sentence, & que Buc-

SECT. XI. *Histoire d'Angleterre.*

du peuple, qui imputa son malheur au ressentiment du Cardinal; & l'on publia ouvertmeent dans quelques écrits, qu'étant fils d'un Boucher, il n'étoit pas étonnant qu'il se plût dans le sang.

Guerre contre la France.

Insensible à cet acte d'iniquité qu'il avoit lui-même autorisé, Henri ne cherchoit qu'un prétexte d'entrer en guerre, & publier son alliance avec l'Empereur. Il empêcha, par ses intrigues, l'Ecosse de s'unir à François Ier. Celui-ci somma Henri de remplir les conditions du traité, par lequel ils s'étoient obligés de se secourir mutuellement. Henri objecta que François étoit l'agresseur, & qu'il lui déclaroit la guerre comme perturbateur du repos de l'Europe. Wolsey, pour soutenir cette guerre, engagea Henri à emprunter un dixieme aux Laïques, & un quart au Clergé. La Nation accablée murmura, & le Roi, qui avoit ordonné un dénombrement des biens, fut obligé de se contenter de ce qu'on lui donna. Cependant les espérances de Wolsey s'évanouirent à la mort de Léon X, qu'il avoit tant désirée. Il se vit frustré de la tiare, qui, depuis tant d'années, flattoit son ambition. L'Empereur, bien éloigné de favoriser l'élection de ce sujet turbulent, fit élire le Cardinal Adrien. Il trompa Wolsey jusqu'au dernier moment, & alla même en Angleterre, où il ratifia les anciens traités. L'une des conditions étoit qu'il épouseroit la Princesse Marie, dès qu'elle auroit atteint sa douzieme année. Les autres articles portoient en substance, que cette Princesse auroit pour dot quatre cent mille écus, sur lesquels Henri déduiroit ce qu'il avoit prêté à Maximilien; que si l'un des deux Souverains rompoit le mariage, il payeroit quatre cent mille écus à l'autre; que dans un temps dont on conviendroit, l'Empereur entreroit en France du côté de l'Espagne, avec une armée de quarante mille hommes, & que le Roi d'Angleterre entreroit en Picardie avec un pareil nombre; qu'il ne feroit conclu ni paix ni treve sans leur consentement mutuel; que les conquêtes qu'on feroit en France appartiendroient à celui qui auroit les plus justes prétentions sur les places conquises; que les deux Puissances s'aideroient réciproquement, soit que le Roi d'Angleterre voulût soumettre l'Ecosse ou forcer l'Irlande à une plus parfaite obéissance, soit que l'Empereur eût dessein de recouvrer la Gueldres; que les deux Monarques se soumettroient à la jurisdiction spirituelle du Cardinal de Wolsey, en sa qualité de Légat du Pape, & le requerroient de prononcer la Sentence de l'excommunication contre celui des Princes qui violeroit le traité. Ils convinrent encore qu'il seroit secret pour leur ennemi commun; qu'on inviteroit le Pape à y accéder; que les Véni-

Kingston lui dit: » Milord, vous me déclarez un traître, mais je ne l'ai jamais été. » Je ne vous veux point de mal pour celui que vous me faites; mais je prie le Dieu » éternel de vous pardonner ma mort, comme je vous la pardonne. Je ne puis » demander la vie au Roi; cependant c'est un Prince gracieux, à qui je souhaite » encore plus de faveur du Ciel, que je ne puis le dire. Je vous conjure, vous » & tous mes amis, de le prier pour moi «.

Hall. Hollingshed. Lord Herbert.

tiens

tiens y seroient compris, pourvu qu'ils renonçassent à leurs engagemens avec la France (1); enfin que les deux principales Puissances feroient leurs efforts pour détacher les Suisses des intérets des François, ou au moins pour les engager à demeurer neutres. D'abord après la ratification de ce traité, on se mit en état de soutenir la guerre avec avantage; mais quelque considérables que fussent les préparatifs faits par Henri VIII, il fut vivement alarmé du départ du Duc d'Albanie, qui sortit de France pour retourner en Ecosse. Le Roi d'Angleterre tâcha de s'opposer à ce passage, & envoya une flotte avec ordre de bloquer l'escadre qui devoit conduire le Régent. Mais celui-ci eut de l'avantage, força les ennemis, se rendit à Edimbourg, où il convoqua le Parlement, fit approuver le plan de son expédition, & obtint de lever sur le champ une armée pour marcher contre les Anglois. Ces dispositions retinrent Henri dans ses Etats, & l'empêcherent d'envoyer, avant la fin de la campagne, des troupes à Calais, comme il s'y étoit engagé. Afin de réparer les inconvéniens causés par ce retardement, les Anglois, au lieu de s'arrêter à Calais, pénétrerent dans le cœur du Royaume. François Ier. envoya un corps de troupes, commandées par Vendôme, qui vint camper devant Paris, menacé par le Duc de Suffolck. On combattit des deux côtés avec un égal avantage. *Histoire d'Angleterre.*

Pendant ces dissentions, le Pape Adrien mourut, & la vacance du Siége ranimant l'ambition de Wolsey, il intrigua, fit agir puissamment Henri VIII, & fut trompé encore par l'Empereur, qui fit élever Jules de Médicis, sous le nom de Clément VII, qui, pour le dédommager, le nomma son Légat perpétuel.

Christiern, Tyran de Danemarck, chassé de ses Etats, & époux de la sœur de l'Empereur, vint en Angleterre, y fut reçu en Souverain, & Henri fit quelques démarches pour le rétablir. Le Monarque Anglois affecta même de renouveler le traité d'alliance entre l'Angleterre & le Danemarck, comme si Christiern eût été en possession de ses Etats (2); & après qu'il lui eut fait des présens considérables, le Prince Danois passa en Flandres. De son côté, Clément VII tenta de soutenir François Ier. contre ses ennemis. Il fut même appuyé par Wolsey, qui désiroit la paix entre la France & l'Angleterre; mais François Ier. débarrassé des Allemands, porta la guerre en Italie, fit des progrès, fut battu devant Pavie, fait prisonnier & transféré à Madrid. Cet événement rompit toutes les négociations commencées. Mais Wolsey, soit animosité contre l'Empereur, soit qu'il eût besoin de la France, parvint à conclure un traité d'alliance entre les deux Nations. Charles s'irrita de ce traité, & ses procédés avec le Ministre Anglois ne firent point l'éloge de sa bonne foi. Le Ministere Anglois se lia encore plus étroitement avec la France, *Le Roi de Danemarck passe à la Cour d'Angleterre.*

(1) *Rymer. Herbert. Stowe.*

(2) *Lord Herbert.*

Sect. XI. Histoire d'Angleterre.

& voulut dégager Marie de la promesse qu'elle avoit faite ; car alors les promesses changeoient suivant les circonstances. Charles, Protecteur de l'Italie, ne cherchoit que les moyens de l'opprimer. François Ier. traitoit de sa liberté à des conditions qu'il étoit bien résolu de ne pas remplir ; & Henri, déterminé à abandonner l'Empereur, ne cherchoit que des prétextes pour colorer cet abandon. Wolsey, pour remplir ses projets, avoit besoin d'argent, & n'ayant que des refus à attendre du Parlement, il prit sur lui de publier en son nom un Décret qui ordonnoit la levée d'un sixieme sur les revenus des Laïques, & d'un quart sur ceux du Clergé. La Nation refusa d'obéir : Henri fut obligé de désavouer son Ministre, & de déclarer qu'il ne recevroit rien que de la bienveillance de ses sujets. Quelques villes offrirent un don gratuit ; mais les habitans de la campagne le refuserent obstinément. Plusieurs Provinces se souleverent. Le peuple furieux courut aux armes, & le Cardinal fut l'objet de l'exécration générale. La troupe des rebelles grossit, & le Duc de Suffolck eut la plus grande peine à les calmer. La Nation entiere se plaignit des vexations du Cardinal, qui eut cependant le bonheur de voir se dissiper cet orage. Il n'en devint que plus entreprenant ; & ne mettant plus de bornes à son autorité, il supprima quelques Maisons Religieuses, fonda des Colléges, les dota, grossit son opulence, & son faste sur-tout qui éclipsoit de beaucoup l'éclat de la majesté royale.

Henri VIII fait un traité d'alliance avec la France.

Toutes les Puissances de l'Europe s'intéressoient à la liberté de François Ier. qui ne l'obtint que le 16 Mars 1526. Henri conclut avec le Roi de France une ligue offensive & défensive, & offrit en mariage sa fille Marie à François Ier. A peu près dans le même temps, les Allemands s'emparerent de Rome, la saccagerent, & forcerent le Pape de se retirer au château St.-Ange avec treize Cardinaux & quelques Ambassadeurs. Henri VIII & François Ier. excités par les succès des Allemands, convinrent de porter la guerre en Italie ; mais il falloit un prétexte. Henri fit demander à Charles la moitié du butin fait à Pavie, avec ordre, en cas de refus, de lui déclarer la guerre. Charles voulut gagner du temps ; mais ses vagues réponses ne satisfaisant point le Monarque Anglois, celui-ci fit marcher des troupes en Italie. Wolsey passa en France, & fut reçu avec des honneurs qui eussent flatté les Souverains les plus puissans. Le Pape, vivement pressé, se retira à Orviette, où il protesta contre le traité qu'on l'avoit obligé de faire, pendant qu'on le tenoit investi dans le château St.-Ange.

Aff[illegible] du [illegible] de H[illegible] [illegible] rine son épouse. 1527 [illegible]

Dans ce temps, Henri, fatigué de se contraindre, & dégoûté depuis long-temps de Catherine son épouse, prétendit avoir des scrupules sur la légitimité de son mariage ; & animé par Wolsey, qui haïssoit la Reine, scandalisée du faste du Prélat, il sollicita un divorce. Le Pape n'osoit prononcer, retenu par la crainte de l'Empereur. Mais Henri,

fortement épris des charmes d'Anne de Boulen (1), & dégoûté de Catherine, étoit de plus en plus pressé par ses scrupules. Il fit assembler les Evêques Anglois, & les consulta. Les Evêques connoissant, d'un côté, les intentions du Roi, & de l'autre, séduits par les écrits de Luther, déclarerent que la dispense de Jules I ne pouvoit ni consolider ni justifier un mariage évidemment incestueux. Henri eut encore recours à d'autres moyens; & lorsqu'il crut n'avoir plus d'obstacles à combattre, il engagea le Pape à remettre la décision de cette affaire à Wolsey. Enfin Henri, malgré la vigilance de l'Empereur, obtint du Pape toutes les Bulles qu'il demandoit. Cependant le Pontife, se repentant d'avoir résisté à l'Empereur, refusa d'entrer dans une nouvelle ligue qui se formoit entre la France, l'Angleterre & Venise. Tout sembloit

Histoire d'Angleterre.

(1) Pour ne point trop interrompre la narration, nous sommes obligés de mettre en note tout ce qui s'étoit déjà passé entre Henri & sa nouvelle Maitresse.

Anne de Boulen étoit fille d'un Trésorier du Cabinet. Elle étoit passée en France en qualité de Fille d'honneur de la Princesse Marie, sœur de Henri VIII, lorsqu'elle alla épouser Louis XII. Anne, alors âgée de 15 ans, joignoit à une figure charmante beaucoup de vivacité & d'enjouement. La Cour de France fut pour elle une école de galanterie : elle y apprit les ruses & le manége des coquettes; & joignant l'air libre & aisé des Françoises à la pudeur timide des Angloises, elle devint une des plus charmantes personnes de son siecle. Henri la vit pour la premiere fois dans les jardins de Thomas de Boulen son pere. Frappé de ses charmes, il l'aborda, l'entretint, & la quitta aussi enchanté de son esprit que de sa figure. Il n'avoit d'abord envie que d'en faire sa Maîtresse, & pour cela il crut qu'il lui suffiroit de créer Milord, le pere d'Anne de Boulen, & de la faire entrer elle-même chez la Reine en qualité de Fille d'honneur. Lorsqu'elle parut à la Cour, on dit que la Reine, par un secret pressentiment, dit aux autres Dames qui l'accompagnoient : *L'arrivée d'Anne de Boulen annonce quelque grand malheur; je ferai tous mes efforts pour engager le Roi à l'éloigner au plus tôt.*

Ce n'étoit pas l'intention de Henri, qui croyoit son bonheur assuré par cette démarche. Il n'imaginoit pas que la fille d'un simple Gentilhomme pût lui opposer quelque résistance. Il se trompa. Anne n'avoit pas moins d'ambition que de beauté : elle osa aspirer au trône, & espéra assez du pouvoir de ses charmes pour croire que son Amant ne refuseroit pas de partager sa couronne avec elle. Lorsque Henri voulut la presser de consentir à son bonheur, elle sut résister au Monarque, sans rebuter l'Amant. Adoucissant la rigueur de ses refus par des faveurs légeres, elle sut entretenir l'amour du Roi entre le désir & l'espérance, & l'enflammer chaque jour de plus en plus; & lorsqu'elle s'apperçut que la passion de Henri s'étoit augmentée à un tel point, qu'elle lui avoit presque ôté l'usage de la raison, elle lui déclara avec une douleur affectée, que jamais aucun homme ne pourroit se vanter d'avoir eu des faveurs réservées à celui qui seroit son époux. Le projet d'Anne de Boulen étoit extravagant. Henri étoit marié, & avoit eu trois enfans; mais le succès le justifia.

La conduite que cette fille tint avec Henri, pendant tout le temps qui s'écoula jusqu'à son mariage, est un prodige d'artifices & d'adresse. Avoir pu entretenir pendant 12 ans l'amour d'un Roi aussi fougueux que Henri, sans lui rien accorder, est le chef-d'œuvre de la coquetterie la plus raffinée. Il est vrai qu'Anne de Boulen possédoit tous les talens capables de captiver un cœur. Elle dansoit avec grace, jouoit du luth mieux qu'aucune fille de son temps. Sa parure étoit du goût le plus fin, & l'élégance recherchée de ses ajustemens la faisoit paroître toujours piquante & toujours nouvelle aux yeux de Henri.

Sect. XI. Histoire d'Angleterre.

annoncer la guerre. Les Ambassadeurs de France & d'Angleterre, résidans à Madrid, se retirerent après avoir déclaré la guerre à Charles, qui rejeta tout l'odieux de cette conduite sur Wolsey. L'Ambassadeur de Charles à Londres vouloit se retirer aussi; mais Wolsey lui déclara que le Hérault de la Nation Britannique avoit excédé ses pouvoirs, & qu'il le feroit punir. Ce Hérault, averti de cette déclaration, revint à Londres, & montra les ordres de Wolsey au Roi. Henri fut indigné contre le Cardinal, qui se justifia mal, & fut amérement réprimandé.

Wolsey & Campege sont créés par le Pape Légats à latere.

Cependant l'armée Impériale faisoit de rapides progrès en Italie; & Henri, qui n'étoit occupé que de sa passion pour Anne de Boulen, pressoit le Pape de dissoudre son mariage avec Catherine. Le Pape, après avoir différé autant qu'il fut en lui, nomma Wolsey & Campége ses Légats *à la tere*, & les établit Juges dans cette grande affaire. Mais, comme il ne vouloit ni rompre avec Henri, ni se brouiller avec Charles, il donna des ordres secrets à Campége, qui mécontenta également Henri, qu'il exhorta de vivre avec Catherine, & Catherine, qu'il sollicita de consentir au divorce.

Henri envoie des Députés au Pape.

Irrité de tant de lenteurs, Henri VIII envoya des Emissaires à Rome, pour presser la décision de cette affaire, ou déclarer au Pape que le Roi d'Angleterre & sa Nation secoueroient le joug de l'autorité Pontificale. Le Pape parut peu sensible à cette menace : Henri pressa vivement les Légats de prononcer; Catherine se défendoit avec autant de fermeté que de décence. Wolsey fit les plus grands efforts pour lui arracher un consentement. Elle en appela au Pape, & refusa de comparoître devant les Légats. Les lenteurs de Wolsey irriterent Henri, qui d'ailleurs étoit pressé par l'Empereur contre le Cardinal. Dans ces dispositions, il eut occasion de consulter Thomas Crammer, Docteur en Théologie, & Précepteur des fils du Lord Cressy, chez lequel le Roi s'étoit arrêté dans un de ses voyages. Crammer conseilla au Roi de consulter toutes les Universités Chrétiennes. Enchanté de Crammer, Henri l'attira à sa Cour, & fit demander le grand sceau à Wolsey, qui, disgracié, ne vit par-tout que des ennemis satisfaits de sa chute, & prêts à l'accabler encore. Thomas Maure ou Morus, aussi célebre par son érudition qu'estimé par sa probité, lui succéda. Cependant Wolsey, aussi bas dans l'adversité qu'il avoit été insolent dans la faveur, fut accusé & dépouillé d'une partie de ses biens. Il réclama la protection du Roi, qui lui permit de se retirer à sa maison de Richmont.

Wolsey se retire dans son Archevêché. Sa mort.

1530.

Les réponses des Universités furent favorables au Roi, qui envoya des remontrances très-vives, en forme de lettres, au Pape. Il le menaça même de recourir à des moyens extrêmes s'il différoit d'accorder le divorce. Pendant ces contestations, Wolsey, ne songeant qu'à son élévation passée, flottoit entre l'espérance & la crainte. Cependant il parvint, à force de sollicitations, à rentrer dans une partie de ses biens. Il avoit même obtenu la permission de siéger au Parlement parmi les Pairs; mais Anne de Boulen, qui le craignoit, obtint un ordre qui

le relégua dans son Diocese. Il obéit, & commençoit à s'y livrer à des espérances flatteuses, lorsqu'on vint l'arrêter pour crime de haute trahison, avec un Augustin qui lui servoit de Médecin. Wolsey marqua autant de crainte que de trouble lorsqu'on lui signifia cet ordre. On lui accorda néanmoins quelque temps pour se préparer à son voyage; & chemin faisant, il fut joint par le Capitaine des Gardes, qui lui remit un message de la part du Roi. Ce Prince l'assuroit qu'il étoit obligé de faire instruire son procès pour la satisfaction de quelques personnes; mais qu'il ne doutoit nullement de son intégrité, & il lui recommandoit très-spécialement de ne pas faire plus de diligence que sa santé & sa commodité ne pouvoient le permettre. Soit que Wolsey se sentît coupable de s'être engagé dans quelques démarches clandestines avec l'Empereur & le Pape, qu'il craignoit qui ne fussent découvertes, soit qu'il appréhendât que ses ennemis n'eussent comploté sa ruine, les voyant assez puissans pour y réussir, il parut inconsolable, malgré tout ce qu'on pouvoit lui dire, & sa maladie en augmenta considérablement (1). Cependant il continua son voyage jusqu'à l'Abbaye de Leicester, où il fut obligé de s'arrêter, & où il mourut, non de remords, mais de terreur (2).

Histoire d'Angleterre.

Dans ce temps, la Religion Protestante avoit eu en Angleterre beaucoup de Sectateurs; & cette Religion secondant les desirs de Henri VIII, il résolut de la faire servir à ses vues, de renoncer à la jurisdiction du Pape, & de remettre la décision de son divorce au Parlement & au Clergé, qui ne balancerent point à déclarer le mariage de Catherine contraire aux Loix divines. Mais cette déférence du Clergé ne le sauva point de la colere du Roi ou de sa politique; car prenant pour prétexte que tous ceux qui avoient reconnu l'autorité du Légat, étoient transgresseurs de la Loi, & tout le Clergé ayant reconnu ce pouvoir, ils furent dès-lors coupables, & leurs biens confisqués. Le peuple qui avoit gémi sous leur tyrannie, vit avec plaisir leur humiliation. Ils implorerent la clémence du Roi qui leur pardonna, & ils lui firent un présent de cent mille livres sterling. A peu près vers cette époque, dans une Assemblée tenue à Cantorbéry, il fut proposé que le Clergé reconnoîtroit le Roi pour son Protecteur, & Chef suprême

Henri est reconnu pour Chef suprême de l'Eglise d'Angleterre.

1531.

(1) *Lord Herbert. Cavendish.*

(2) Telle fut la fin de ce Prélat ambitieux, qui, pendant dix-sept ans, avoit fait gémir l'Angleterre. Aucun Ministre, avant lui, n'avoit étalé un faste si arrogant. Sa maison étoit composée de plus de mille personnes, entre lesquelles on comptoit un Comte, neuf Barons, plusieurs Chevaliers & Gentilshommes. Sa chapelle étoit servie par un Doyen, un Sous-Doyen, un Chantre, trente-cinq Musiciens, quatre Sacristains, deux Porte-croix & deux Porte-masse. Il avoit seize Chapelains choisis entre les plus habiles gens du Royaume. Son palais étoit meublé avec une magnificence surprenante. Des tapisseries de drap d'or & d'argent, un grand buffet d'or massif, une quantité extraordinaire de vaisselle d'argent, un grand nombre de tableaux & de meubles précieux, ornoient sa galerie & ses appartemens.

SECT. XI. *Histoire d'Angleterre.*

de l'Eglise Anglicane; & par les soins de Thomas Cromwell, cet acte, qui anéantissoit en Angleterre la jurisdiction & l'autorité du Pape, fut unanimement passé.

Loix portées pour la réforme de l'Eglise Anglicane.

Cependant Henri pressoit Catherine de se soumettre à la Sentence du divorce. Elle refusa constamment, & fut reléguée à Amphtill. Le Roi, pour affecter des dehors de religion, déclara que, secouant le joug du Pape, il n'avoit pas prétendu attaquer les vérités essentielles de la Religion, & ordonna l'exécution la plus rigoureuse des loix portées contre les Hérétiques; mais en même temps il forma une ligue avec les Protestans d'Allemagne, ainsi que François I[er]. qui les faisoit brûler à Paris, & se liguoit avec eux dans les contrées Germaniques. Le Parlement qui s'étoit assemblé, concouroit aux vûes de Henri; & la Chambre des Communes lui présenta une Adresse pour la réformation des abus qui s'étoient glissés dans le Clergé. Henri ne voulut point décider sans entendre les raisons du Clergé; premier acte de Suprématie ecclésiastique qu'il fit d'autant plus aisément supporter, qu'il exempta désormais les Ecclésiastiques des Annates qu'ils payoient au Pape. Le statut que l'on fit à cette occasion, portoit en substance, que depuis le regne du dernier Roi il étoit passé à Rome plus de cent soixante mille livres sterling, pour les Annates, premier fruit, Pallium & Bulles d'Evêchés; que les Annates, dans leur origine, étoient une contribution destinée aux guerres contre les Infideles, & que n'étant nullement employées à cet objet, il étoit inutile de les payer à l'avenir; qu'on ne donneroit pour les Bulles des Evêchés que cinq pour cent de leur revenu annuel; que si le Pape refusoit de les accorder à ces conditions, le Roi présenteroit l'Evêque élu au Métropolitain de la Province où seroit son Diocese, & qu'il le consacreroit; mais que si l'Archevêque refusoit de faire la consécration, sous prétexte qu'il n'auroit pas reçu ses Bulles ou son Pallium, deux Prélats nommés par le Roi en feroient la cérémonie, & l'Evêque seroit tenu pour légitimement consacré. Ensuite le Parlement publia, par une déclaration, qu'il seroit au pouvoir du Roi d'annuller ou de confirmer cet acte pendant un certain temps; que si, durant le même temps, Sa Majesté faisoit un accommodement avec la Cour de Rome, il seroit tenu pour inviolable; mais que si le Pape, sous prétexte d'un tel accommodement, prétendoit fatiguer le Royaume par ses Sentences d'excommunication & d'interdits, ces censures seroient vaines & de nul effet, avec défense à tous les Ecclésiastiques de les publier, & ordre de célébrer le service divin comme si elles n'avoient jamais été portées (1).

Le Roi d'Angleterre est sommé de comparoître devant le Pape. 1532.

Cependant le souverain Pontife, inquiet des dispositions de l'Angleterre, écrivit au Roi pour lui témoigner sa surprise de ce qui s'étoit passé, l'exhortant à répudier Anne & à reprendre Catherine. Henri, peu modéré dans sa réponse, reprocha au Pape son ignorance, sa par-

(1) *Burnet.*

tialité, ses détours, & finit par l'exhorter à adopter le sentiment unanime des Casuistes & des Jurisconsultes, qui tous avoient reconnu l'illégitimité de son mariage avec Catherine. Clément VII somma Henri de comparoître en personne, ou par Procureur, à Rome. Le Roi y envoya Sir Edouard Karne & Bonner. Ils trouverent le Consistoire divisé; l'affaire fut plaidée, & resta indécise. Le Parlement s'assembla, & l'un des Membres proposa de présenter une requête au Roi, pour le supplier de rappeler Catherine, afin d'éviter les inconvéniens de l'illégitimité de la naissance de Marie, provenue de ce mariage. Henri s'offensa vivement de cette liberté, & dit au Parlement que sa conscience suffisoit à la justification de sa conduite.

Histoire d'Angleterre.

Pendant cette contestation, la peste ravageoit Londres. Le Chancelier Thomas Morus, attaché à la Cour de Rome, & peu ami d'Anne de Boulen, se démit des Sceaux. Anne de Boulen, créée Marquise de Pembrock, accompagna le Roi dans son entrevue avec François Ier. Les deux Rois se donnerent mutuellement les marques les plus distinguées d'estime & d'amitié, chercherent à s'aigrir contre le Pape, avec lequel François Ier. négocioit secrétement, se tromperent l'un l'autre, s'engagerent à lever une armée de quatre-vingt mille hommes contre les Infideles, & se quitterent avec les mêmes sentimens qu'ils s'étoient joints.

Thomas Morus se démet de sa charge. Entrevue de Henri & de François I.

Henri, de retour dans ses Etats, épousa secrétement Anne de Boulen, en présence de Crammer, qui venoit d'être nommé à l'Archevêché de Cantorbéry, des Ducs de Suffolck & de Norfolck, du pere, de la mere & du jeune frere d'Anne. Pendant qu'il contractoit ce mariage à Londres, ses Envoyés à Rome pressoient le Pape, ou de prononcer le divorce, ou de se désister de cette cause, & de s'en remettre à la décision des Universités & des Casuistes. La Nation concouroit, autant qu'il étoit en elle, à abolir l'autorité du Pape, & le Parlement rendit un Arrêt portant défense de faire aucun appel à Rome. Les Provinces d'Yorck & de Cantorbéry s'assemblerent par Députés, & déciderent que le Pape n'avoit point le droit de donner des dispenses, lorsqu'elles étoient contraires aux Loix divines; qu'en conséquence le premier mariage du Roi avec Catherine d'Aragon, sa belle-sœur, étoit incestueux & illégitime. Assuré de l'unanimité des opinions, Henri se décida à porter cette cause devant son Clergé, & invita François Ier. à lui envoyer quelques personnes de confiance. François Ier. lui envoya Langery, auquel le Roi fit part de son mariage secret avec Anne de Boulen, ajoutant qu'il étoit résolu, si le Pape persistoit, de se dégager tout-à-fait, ainsi que son Royaume, de son autorité; qu'il avoit composé un livre sur les usurpations du St.-Siége, ouvrage qu'il publieroit dès que le Pape l'auroit poussé à bout. Bientôt il ne fut plus possible de tenir secret le mariage du Roi. Sa nouvelle épouse étoit grosse, & elle demandoit d'être reconnue Reine. Catherine refusa le consentement qu'on exigeoit d'elle, appela de toutes les procédures, s'opposa à toutes les tentatives

Suite de l'affaire du divorce.

Sect. XI. Hiſtoire d'Angleterre.

que l'on fit ; & Crammer prononça la Sentence par laquelle il déclara le premier mariage nul, & la validité de celui d'Anne de Boulen, qui fut ſolennellement couronnée. Catherine refuſa de ſe ſoumettre à cette Sentence, & le Roi, après avoir ordonné qu'elle n'auroit plus d'autre titre que celui de Princeſſe douairiere de Galles, fit notifier ſon divorce & ſon nouveau mariage à toutes les Cours de l'Europe. L'Empereur irrité témoigna ſon mécontentement. Clément, indigné de la Sentence de Crammer, & plus encore du livre de Henri contre l'autorité Papale, menaça l'Ouvrage d'anathême, & l'Auteur d'excommunication, s'il ne ſe rétractoit inceſſamment. Henri, trop avancé pour reculer, envoya à Rome l'Eccléſiaſtique Bonner, homme ferme & hardi, qui déclara fiérement au Pontife que ſon Maître appeloit de tout ce que le Pape avoit fait, & de tout ce qu'il feroit encore au futur Concile. Clément irrité, le menaça de le faire jeter dans une chaudiere de plomb fondu. Bonner brava la menace, renouvela ſon appel, & ſortit de Rome. A force de ſoins, François I[er]. adoucit la colere du Pape ; qui conſentit que cette affaire fût de nouveau remiſe en jugement. Henri y conſentit auſſi ; mais l'Empereur, trop impatient pour attendre, preſſa la Cour de Rome, qui, intimidée par les menaces d'un tel Potentat, déclara, par une Bulle, le mariage de Henri & de Catherine bon, enjoignant à ce Prince de rappeler ſon épouſe, ſous peine d'encourir les cenſures de l'Egliſe, & les foudres du Vatican. Henri ne garda plus de meſures, & rompit tout-à-fait avec Rome. Le Parlement, aſſemblé le 15 Janvier 1534, caſſa l'Arrêt rendu par Henri IV contre les Hérétiques, défendit au Clergé de s'aſſembler ſans la permiſſion du Roi, ſuppliant Sa Majeſté de choiſir inceſſamment 32 perſonnes du Parlement & du Clergé, qui examineroient les Canons & les Conſtitutions de l'Egliſe, afin de conſerver celles qui ſeroient jugées néceſſaires, & abolir les autres. Une fille viſionnaire & vaporeuſe, ſuſcitée par les Moines, Eliſabeth Barton, prétendit avoir eu des viſions, prophétiſa, ſe déchaîna contre la conduite du Roi, ſe fit des partiſans parmi les Eccléſiaſtiques, & eût cauſé une Révolution, ſi Henri, qui ſentit combien il importoit d'arrêter les premieres étincelles de ce fanatiſme, n'eût fait arrêter cette Prophéteſſe, ſes inſtigateurs & ſes principaux partiſans. Eliſabeth Barton avoua ſes impoſtures & ſon libertinage, & fut exécutée à Tyburn avec les plus coupables de ſes complices.

L'Evêque Fisher & Thomas Morus ſont enfermés à la Tour, & exécutés peu de temps après.

Cependant le Roi envoya dans tout le Royaume des Commiſſaires pour faire jurer à tous les Eccléſiaſtiques qu'ils reſteroient fideles au Roi, à la Reine & à leurs héritiers ou ſucceſſeurs ; qu'ils regarderoient le Roi comme Chef ſuprême de l'Egliſe Anglicane, & le Pape comme ſimple Evêque. Fisher, Evêque de Rocheſter, & Thomas Morus furent les ſeuls qui refuſerent, & furent envoyés à la Tour. Sur ces entrefaites, Charles preſſoit François I[er]. de ſe liguer avec lui, pour venger l'injure faite à Catherine. Clément mourut, & le Cardinal Farneſe lui ſuccéda ſous le nom de Paul III. Le Parlement aſſemblé fit des loix pour détruire

détruire toute connexion entre la Couronne Britannique & le Pape ; & Henri ordonna, par une declaration solennelle, que le nom du Pape seroit à l'avenir supprimé de tous les livres & écrits. Le Luthéranisme faisoit de grands progrès en Angleterre; les livres de Luther étoient entre les mains de tous les citoyens, & la nouvelle doctrine étoit fortement protégée par Anne de Boulen, l'Archevêque Crammer & Thomas Cromwell; mais elle avoit aussi de puissans ennemis, & entre autres Henri, qui, à sa haine contre la Cour de Rome, affichoit le plus austere catholicisme, & qui détestoit particuliérement Luther. Toutefois, quels que fussent ses succès, il étoit vivement agité, soit que, naturellement scrupuleux, il eût des remords, soit qu'il luttât contre la violence des passions qui le tyrannisoient. Mais enfin il s'y abandonna, devint soupçonneux, cruel & despotique. Irrité par la violence de quelques Moines qui avoient osé se répandre en invectives, il punit les coupables, & étendit sa rigueur sur les plus innocens. Paul III, afin de récompenser le zele de Fisher, & le dédommager des peines qu'il souffroit pour la Religion, le créa Cardinal; mais Henri eut la barbarie de le faire exécuter comme traître à l'Etat, & fit subir le même sort à Thomas Morus, l'homme le plus integre & le plus savant de son siecle (1).

Histoire d'Angleterre.

Pendant que le Monarque Anglois ordonnoit ces sanglantes exécutions, Paul III cherchoit à pacifier tout, & il espéroit y réussir, lorsqu'il apprit la nouvelle de la mort de Fisher & de Morus. Alors, voyant que l'Angleterre étoit irrévocablement séparée de Rome, il ne ménagea

(1) Ce fut Thomas Morus qui, pressé de reconnoître la principauté de Henri, fit cette belle réponse : » Je me défierois de moi-même, si j'étois seul contre » tout le Parlement; mais si j'ai contre moi le Grand-Conseil d'Angleterre, j'ai » pour moi toute l'Eglise & le Grand-Conseil des Chrétiens «. Pendant qu'il étoit dans sa prison, plusieurs personnes de qualité vinrent le persuader de se soumettre. Morus resta inflexible. Alors ses persécuteurs pousserent la cruauté jusqu'à lui ôter ses livres, qui étoient son unique consolation. On lui refusa même de l'encre & des plumes, pour qu'il n'eût plus de commerce avec personne. Dans cette triste situation, il ne chercha plus de consolation que dans ses entretiens avec Dieu; & pour n'être point distrait dans cette douce contemplation, il laissoit toujours ses fenêtres fermées. Son Geolier lui ayant demandé quel plaisir il trouvoit dans les ténebres : *Il faut bien fermer la boutique*, lui dit-il, *quand toute la marchandise est enlevée.* C'est ainsi qu'il appeloit ses livres. Il soutint les approches de la mort avec une présence d'esprit héroïque. Ayant déjà la tête sur le billot, il apperçut que sa barbe, qui étoit fort longue, s'étoit engagée sous son menton; il la remit dans une autre situation, de peur qu'on ne la lui coupât. Le Bourreau lui ayant demandé pourquoi il prenoit ce soin : *C'est que ma barbe n'etant point criminelle*, lui répondit-il en souriant, *elle ne doit pas être coupée.* Il nous reste encore quelques Ouvrages de cet homme respectable. Le plus considérable est son *Utopie*, qui contient en deux livres le plan d'une République parfaite, à l'imitation de celle de Platon. Cet Ouvrage est plein de maximes utiles & d'une très-sage politique. Son Auteur peut être regardé comme le Socrate d'Angleterre.
Voyez T. Smolett, tome X, pag. 114 & 115*; le D. Burnet. Révolutions d'Angleterre, &c.*

plus rien, lança toutes ses foudres sur Henri, délia ses sujets du serment de fidélité, défendit à tous les Catholiques d'avoir aucun commerce avec les Anglois, annulla tous les traités faits par les Puissances étrangeres avec la Cour de Londres, & déclara bâtards tous les enfans qui proviendroient du nouveau mariage du Roi avec Anne de Boulen. Henri, qui s'étoit attendu à cet orage, le brava, & se ligua étroitement avec François Ier. Ils envoyerent de concert des Ambassadeurs aux Princes Protestans d'Allemagne, pour leur proposer une union d'intérêts. Mais les Protestans, irrités des supplices qu'on avoit fait subir, chez les deux Nations, à ceux de leur doctrine, demanderent aux Monarques confédérés, qu'avant tout ils souscrivissent à la Confession d'Augsbourg; & dès-lors toute négociation cessa. Henri fit faire une visite générale des monasteres du royaume, pour connoître leurs revenus, leurs constitutions & leur régime. Cette visite dévoila mille vices inconnus au public, des débauches scandaleuses, des profanations affreuses, des horreurs de toutes les especes. Les Visiteurs qui avoient leurs ordres, commencerent par menacer les Communautés de les soumettre à la rigueur des Loix, & finirent par leur faire espérer un pardon absolu, s'ils vouloient résigner leurs maisons au Roi, qui fourniroit à la subsistance de chacun des Religieux. La plupart des Communautés y consentirent, mais leurs désordres n'en furent pas moins publiés, & hâterent la dissolution du reste des Communautés.

Mort de Catherine d'Aragon. 1536.

Catherine d'Aragon touchoit à son dernier moment. Le Roi, instruit du danger qui la menaçoit, lui envoya un Courrier : elle lui écrivit une lettre fort tendre, dans laquelle elle ne cessoit de l'appeler son Seigneur & son époux; lui pardonnoit toutes les peines qu'il lui avoit faites, & recommandoit la Princesse Marie à son affection. Catherine mourut malheureuse, & très-regrettée du peuple dont elle avoit gagné l'amour par son affabilité. La vertu & la piété faisoient certainement la base du caractere de cette Princesse, qui mena une vie sévere à elle-même, & mortifiée; mais elle poussa la dévotion à l'excès. Naturellement mélancolique, cette disposition contribua sans doute à aliéner d'elle l'esprit du Roi, dès le commencement de son mariage, & elle n'avoit pas assez de charmes personnels pour fixer l'inconstance du Monarque. Henri parut très-affligé de sa mort : on dit même qu'il répandit des larmes. Mais Anne de Boulen ne garda pas la décence convenable en cette occasion. Elle fit éclater ouvertement sa joie, lorsqu'elle apprit le décès de Catherine, & sembla prendre plaisir à faire connoître publiquement toute sa satisfaction (1).

Anne de Boulen est décapitée.

Quelques jours après cet événement, le Parlement ordonna la suppression de toutes les Communautés. Le Clergé demanda qu'il fût fait une nouvelle traduction de la Bible. Le Roi, pressé par Crammer & par la Reine, y consentit; & cette traduction parut trois ans après,

(1) *Polydore Virgile, Hollingshed, Herbert, Burnet.*

Hist. d'Angleterre.

imprimée à Paris. Anne accoucha d'un enfant mort. Henri superstitieux crut que c'étoit une punition du Ciel, ou plutôt il fit servir sa superstition à ses vûes. Depuis long-temps son amour étoit refroidi pour Anne, & il étoit fortement épris de Jeanne de Seymour, l'une des femmes de la Reine. Impétueux dans ses désirs, il tenta les moyens de se satisfaire, & Anne les lui fournit. Elle étoit imprudente, & sa conduite trop libre pouvoit avoir donné lieu à des soupçons. Elle avoit des ennemis; ils irriterent la jalousie du Roi. Mylady Rochefort accusa la crédule Anne de Boulen d'entretenir un commerce secret & incestueux avec Lord Rochefort son frere. Henri parut très-irrité, & sa malheureuse épouse fut accusée non seulement d'inceste avec son frere, mais en même temps d'adultere avec Henri Norris, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, avec Weston, Brereton, aussi Gentilshommes, & Smeton, Musicien. Henri furieux, ou voulant le paroître, fit renfermer la Reine dans sa chambre, & conduire à la Tour tous ses prétendus amans. Anne, croyant d'abord que c'étoit un jeu, s'en amusa; mais l'affaire devenant plus grave qu'elle ne l'avoit pensé, elle fut effrayée, & eut des vapeurs qui la firent délirer. On eut la barbarie de profiter de son délire pour aggraver les accusations; elle fut transférée à la Tour. Crammer entreprit vainement sa défense; on lui nomma des Juges. Elle comparut & protesta de son innocence; mais elle fut condamnée à être brûlée ou décapitée, laissant le genre du supplice au choix du Roi. Milord Rochefort fut condamné par la même Sentence, à perdre la tête sur l'échafaud, & ensuite écartelé. Henri VIII, pendant la procédure, fit déclarer son mariage nul, sur le prétexte d'un prétendu contrat passé antérieurement entre Anne & le Comte de Northumberland. Conséquemment Elisabeth, née de ce second mariage, fut déclarée illégitime. Anne parut sur l'échafaud, & pénétra de douleur tous les spectateurs, par son air d'innocence, sa beauté, & les vœux qu'elle ne cessa de faire pour la prospérité du Roi (1). Elle fut décollée, âgée de trente ans. Ainsi finit Anne de Boulen, dont le sort a été le sujet de plusieurs disputes. Il paroît qu'elle avoit de la piété sans affectation, & qu'elle étoit très-charitable; mais l'éducation qu'elle avoit reçue en France lui avoit donné une espece de vivacité qui s'accordoit peu avec les usages de la Cour d'Angleterre. Naturellement légere, elle étoit sujette à des indiscrétions de jeunesse, & il est vraisemblable que son cœur étoit meilleur qu'on ne pouvoit en juger par sa conduite. Protectrice des Arts & du génie, elle distribua de grandes sommes en aumônes, & mourut victime de la jalousie de Henri,

(1) On dit que s'étant apperçue que quelques Dames, en la voyant passer, rioient avec malignité, elle leur dit : *Je meurs Reine malgré vous.* M. Smolet ajoute qu'elle parut charmée d'apprendre que l'Exécuteur étoit fort habile, parce qu'elle avoit le cou assez petit, & qu'y ayant porté la main, elle se mit à rire de tout son cœur. Son corps fut enterré dans une chapelle de la Tour.

SECT. XI. *Histoire d'Angleterre.*

enflammée par les suggestions malignes des ennemis de la réformation qu'Anne protégeoit particuliérement (1).

Henri épouse Jeanne de Seymour. Révoltes dans différentes provinces du Royaume.

Le lendemain de cette terrible catastrophe, Henri, violant impunément toutes les bienséances, épousa Jeanne Seymour, & le Parlement, vendu à ses volontés, déclara bâtards les enfans provenus des deux mariages précédens, adjugeant la couronne à ceux qui naîtroient de Jeanne. Le même Parlement décerna les plus rigoureuses peines contre quiconque tenteroit de rétablir dans le royaume l'autorité du Pape. Crammer présenta un corps d'articles que le Roi avoit rédigés sur le dogme & le culte. Après quelques débats fort vifs, la plupart de ces articles furent reçus, & la domination de Rome fut pour jamais anéantie. La suppression de quelques monasteres irrita le Clergé, qui répandit sur la Nation l'esprit de mécontentement. La province de Lincoln se souleva : vingt mille hommes prirent les armes : le Roi voulut agir d'autorité, & sa rigueur ne fit qu'accroître le nombre des Révoltés. Une nouvelle sédition agita la province d'Yorck. Cette émeute plus dangereuse fut soutenue par beaucoup de Seigneurs. Les rebelles armés étoient précédés de Prêtres tenant des crucifix à la main, & ayant pour étendard un drapeau sur lequel étoit représenté la Passion. Henri envoya une armée contre les séditieux; mais elle étoit trop foible pour hasarder un combat. Le Duc de Norfolck, qui favorisoit en secret les rebelles, conseilla au Roi d'user d'indulgence, & de les renvoyer au Parlement, qui statueroit sur leurs plaintes. Henri saisit cet avis, & les rebelles mirent bas les armes; mais Henri, parjure à ses sermens, fit périr sur l'échafaud une foule de Seigneurs & de citoyens, sous prétexte de rebellion. Sa férocité n'épargnoit personne, & les plus légers soupçons qu'on inspiroit étoient punis de mort.

Naissance du Prince Edouard. Suppression totale des monasteres. 1537.

Jeanne Seymour accoucha d'un Prince qui fut baptisé sous le nom d'Edouard. Il en coûta la vie à Jeanne, qui mourut deux jours après. Henri parut plus content qu'affligé de cette perte. Résolu d'éteindre entiérement les Moines il ordonna une nouvelle visite des monasteres, fit accuser les Supérieurs les plus accrédités d'avoir tendu la main aux rebelles, &, sur ces vagues dénonciations, les fit punir de mort. Il fit aussi examiner l'authenticité des reliques qui enrichissoient les couvens, & les Commissaires éclairerent le peuple sur la grossiereté des objets de sa vénération. On commença par attaquer la châsse de St.-Thomas de Cantorbéry, qui jusqu'alors n'avoit cessé d'opérer des miracles. On la brisa, on en tira tout l'or qui l'entouroit, & on en remplit deux caisses que huit hommes ne purent transporter qu'avec effort. Les ossemens de Thomas furent brûlés, son nom fut biffé de dessus le martyrologe, & sa fête à jamais supprimée. Rome, instruite de ces innovations, ne garda plus de mesures, & les chaires retentirent de diffamations contre

(1) *Hall. Hollingshed, Herbert. Selman. Burnet.*

Henri, que les Prédicateurs comparoient à Balthazar, Néron, Domitien, Dioclétien, enfin aux plus détestables Tyrans. Paul III, plus irrité encore, l'excommunia publiquement, & fit ce qu'il put pour soulever contre lui tous les Princes Chrétiens, & n'en souleva aucun, offrit la couronne d'Angleterre à Jacques, Roi d'Ecosse, qui eut la prudence de ne point l'accepter. Henri ne répondit à ces hostilités qu'en exigeant des Evêques & des Abbés de son royaume, un serment par lequel ils renonçoient à l'autorité du St.-Siége. Il ordonna que désormais les Ecclésiastiques liroient en Anglois dans les Eglises, l'Oraison Dominicale, la Confession de Foi & les Commandemens. Il proscrivit les reliques, les rosaires, les indulgences, comme autant d'abus introduits par la superstition. Malgré toute sa puissance, Henri avoit un ennemi déclaré & irréconciliable, le Cardinal Polus, qui, profitant des troubles, n'aspiroit à rien moins qu'au trône, & à épouser la Princesse Marie. Ses projets furent découverts, & pendant qu'il étoit à Rome, Henri fit arrêter & périr dans les supplices les parens les plus distingués du coupable, le Marquis d'Exeter, petit-fils d'Edouard IV, Henri de la Pole, le Lord Montague, Edouard Revel & Nicolas Carrew. Mais la fureur sanguinaire de Henri ne le distraisoit point de ses intérêts; & pendant qu'il prodiguoit le sang le plus noble de la Nation, il s'enrichissoit des dépouilles des monasteres & des Abbés. Il s'étoit emparé de leurs terres, de leurs maisons & des richesses des Eglises. Le nombre des monasteres abolis montoit à six cent quarante-cinq, celui des Colléges à quatre-vingt-dix, deux mille trois cent soixante-quatorze Chantreries ou Chapelles, & cent dix Hôpitaux. Le revenu total que le Monarque en retira, fut d'un million six cent onze mille livres. *Histoire d'Angleterre.*

Henri épouse & répudie Anne de Cleves. Mort de Cromwell. Mariage du Roi avec Catherine Howard. 1540.

Anne de Cleves, fiancée depuis quelque temps à Henri, arriva en Angleterre. Le Roi alla *incognito* la voir à Rochester, où elle étoit débarquée ; mais il la trouva si différente du portrait qu'il en avoit reçu, qu'il conçut pour elle un dégoût insurmontable, & qu'il l'eût renvoyée, si la crainte de soulever tous les Princes alliés à cette Princesse ne l'eût retenu. Il aima mieux l'épouser que de s'attirer d'aussi redoutables ennemis. Pendant les fêtes de ce mariage, le Parlement supprima l'Ordre des Chevaliers de St.-Jean de Jérusalem, comme dépendant du Pape, & confisqua au profit du Roi tous leurs biens d'Irlande & d'Angleterre. Cromwell, Ministre de Henri, déplaisoit à son Maître pour lui avoir conseillé d'épouser la Princesse de Cleves. Le Duc de Norfolck & Gardiner profiterent de cette circonstance pour perdre leur rival. Ils aigrirent le Roi, & Cromwell, arrêté par le Duc de Norfolck, fut envoyé prisonnier à la Tour. Insolent & oppresseur, Thomas Cromwell fut abandonné de tous, condamné à mort, & sa chute suivie de la dissolution du mariage de Henri, qui, au dégoût que lui inspiroit Anne, joignoit une passion violente pour Catherine Howard, fille du Lord Edmond, & sœur du Duc de Norfolck. Le prétexte du Roi, pour parvenir à ce divorce, fut qu'il y avoit

SECT. XI. Hiſtoire d'Angleterre.

eu jadis un engagement entre la Reine & le Marquis de Lorraine; que le Roi, d'ailleurs, l'avoit épouſée contre ſon gré, & que le mariage n'avoit pas été conſommé. Cependant Cromwell écrivoit ſans ceſſe au Roi, & prouvoit ſon innocence; mais Catherine & le Duc de Norfolck l'emporterent, & Cromwell fut exécuté ſur la Tour.

Catherine Howard eſt décapitée. 1542.

Alors Catherine Howard fut déclarée Reine; & quoiqu'enivré de plaiſirs, le Roi ne ceſſoit point de proſcrire & de faire périr les citoyens les plus diſtingués. On eût dit qu'il s'étoit propoſé de régner ſur des morts. Il alla faire un voyage dans les provinces du Nord, & pendant qu'il étoit à Yorck, toujours plus amoureux de ſa nouvelle épouſe, on vint dire à Crammer qu'avant ſon mariage, cette Princeſſe avoit entretenu un commerce ſcandaleux avec Durham, & que depuis ſon élévation au trône elle continuoit de vivre dans le libertinage. Crammer, ſurpris de la dénonciation, en fit part au Chancelier, qui lui conſeilla d'en inſtruire Henri. Dès que le Souverain fut de retour, on lui remit un Mémoire à ce ſujet. La conduite de Catherine fut éclairée; les faits furent trouvés exacts, & l'on en découvrit de plus graves encore. Les Amans de la Reine périrent ſous le fer du Bourreau. La Reine fut jugée par le Parlement, qui la condamna à perdre la tête, ainſi que la Ducheſſe de Norfolck ſa confidente, & pluſieurs autres Dames de la premiere qualité.

Ligue contre la France. Nouveau mariage de Henri. 1543.

La guerre cependant s'allumoit entre l'Ecoſſe & l'Angleterre. Henri remporta d'éclatantes victoires; & dans la vûe de réunir ces deux royaumes en une ſeule Monarchie, il projeta un mariage entre Edouard, Prince de Galles, & la jeune Reine d'Ecoſſe. Mais le Cardinal Beaton, Archevêque de St.-André, partiſan zelé du St.-Siége, fit manquer cette affaire. Henri, pour ſe diſtraire du chagrin que lui cauſoit l'inexécution du projet, conclut avec l'Empereur une ligue contre François Ier. qui l'avoit irrité par quelques railleries piquantes ſur le ſort des Reines d'Angleterre. Il eſt vrai que Henri prêtoit beaucoup à la raillerie; car peu de temps après la mort de Catherine Howard, il épouſa Catherine Pare, veuve du Lord Latimer, femme qui n'étoit plus jeune, mais prudente, & qui ſut ſe concilier les bonnes graces du Roi, & lui cacher ſur tout ſon attachement à la Réforme (1).

Etabliſſement de la ſucceſſion au trône. Expédition infructueuſe contre la France. 1544.

La ſéance du Parlement de 1544, fut mémorable par le réglement qui y fut fait concernant les différens degrés de ceux qui avoient droit de prétendre à la ſucceſſion. Le Prince Edouard & ſa poſtérité eurent le premier rang; le deuxieme fut donné aux enfans mâles que le Roi auroit de la Reine actuelle, ou des femmes qu'il pourroit épouſer dans la ſuite. Marie & ſa poſtérité obtinrent le troiſieme rang. Eliſabeth & ſes enfans furent placés au quatrieme. Ce fut dans cette ſéance que les titres de Roi d'Angleterre, de France & d'Irlande, de défenſeur de la Foi & de chef ſuprême des Egliſes Anglicane & Irlandoiſe

(1) *Lord Herbert.*

furent donnés au Roi (1). Cependant François Ier. informé des projets de l'Empereur & de Henri, qui vouloient venir l'attaquer dans le sein même de ses Etats, rappela ses troupes d'Italie. Henri VIII fit les plus grands préparatifs pour réussir dans cette expédition : mais avant il voulut humilier l'Ecosse, soit pour se venger des refus qu'il avoit essuyés, soit pour mettre les Ecossois hors d'état de secourir la France. Il les intimida en effet; mais il n'étendit pas fort au loin ses conquêtes. Il revint sur ses pas, se disposa à passer en France, nomma la Reine Regente du royaume, s'embarqua à la tête de trente mille hommes, & descendit à Calais. Bientôt la méfiance se mit entre lui & l'Empereur, qui, à l'insçu de son allié, ne tarda point à conclure la paix avec François Ier. Le Roi d'Angleterre, abandonné à ses propres forces, se retira précipitamment à Calais, d'où il revint en Angleterre. Irrité contre Henri, François Ier. résolut à son tour de porter le feu de la guerre en Angleterre même, & y fit passer une flotte considérable; mais après bien des hostilités également funestes aux deux Nations, la paix fut conclue, & Henri ne s'occupa plus que du soin de faire mourir dans les supplices quiconque avoit la hardiesse ou la fermeté de penser autrement qu'il ne pensoit en matiere de Religion.

Histoire d'Angleterre.

On attribuoit cet excès de férocité aux douleurs que lui causoit un ulcere qu'il avoit à la jambe. Personne n'osoit le contredire, & quiconque l'irritoit, étoit assuré de périr. La Reine elle-même ayant osé disputer contre lui, Henri se retira bouillant de colere, & se plaignit à Gardiner, qui, ennemi de cette Princesse, ne manqua point d'aigrir ce ressentiment. Le Chancelier se joignant à Gardiner, ajouta que la Reine & les principales Dames de sa suite n'étoient seulement point hérétiques, mais qu'elles conspiroient contre l'Etat & le Monarque. Henri, transporté de fureur, souscrivit plusieurs articles qui devoient former autant de chefs d'accusation contre la Reine. Ce papier, tombé par hasard des mains du Chancelier, fut porté à Catherine, qui, se croyant perdue, s'évanouit, & fut saisie ensuite d'une violente fievre. Henri, dont la colere étoit un peu calmée, alla voir son épouse, & s'efforça de la tranquilliser. Le lendemain, Catherine se rendit auprès du Roi, & la conversation ramenée sur la Religion, la Reine affectant plus de tranquillité qu'elle n'en avoit, dit à son époux, que connoissant la foiblesse de son sexe, elle ne vouloit plus avoir d'autres opinions que celle qu'il lui prescriroit, & que si jamais elle avoit paru le contredire, que ce n'avoit été que pour le distraire des douleurs qu'il souffroit, ou pour profiter de ses lumieres. Henri enchanté embrassa son épouse, & lui jura une éternelle amitié (2). Quelques momens après, comme il se promenoit avec elle dans le jardin, le Chancelier, suivi de plusieurs Gardes qu'il avoit amenés pour conduire la

La Reine Catherine est en danger de tomber dans la disgrace du Roi.

(1) *Acta publica, Buchanan.*

(2) *Salmon.*

SECT. XI. *Histoire d'Angleterre.*

Reine à la Tour, parut, & le Roi le tirant à l'écart, le traita de scélerat, & lui ordonna de s'éloigner. Dès le jour même, il chassa Gardiner de son Conseil, & quelques soumissions que fit ce Prélat, il ne put regagner la confiance du Souverain (1).

Le Duc de Norfolck est accusé de haute trahison. 1546.

Il ne restoit plus aux Protestans qu'un ennemi à écarter, le Duc de Norfolck, ennemi d'autant plus redoutable qu'il avoit rendu à l'Etat les services les plus essentiels. Mais il succomba, & lorsque le Roi eut une fois été prévenu contre lui, il ne fut que trop facile à ses ennemis de prouver l'attachement de ce Seigneur à la doctrine du St.-Siége. On l'accusa de haute trahison, & quoiqu'il n'y eût aucune apparence de réalité dans cette accusation, il fut condamné à perdre la tête. L'ingrat Henri signa cette Sentence atroce, & envoya contre lui un ordre au Lieutenant de la Tour; mais un événement subit & imprévu sauva le Duc de Norfolck.

Mort de Henri VIII. 1547.

Cet événement fut la mort de Henri, qui perdit tout à coup la parole, & mourut quelques minutes après, le 28 Janvier 1547, âgé de cinquante-six ans, après un regne de 38 années. Henri, quelque temps avant sa mort, avoit fait divers réglemens concernant les personnes de sa famille. Il avoit ordonné que ses filles perdroient leur droit si elles se marioient sans le consentement du Conseil privé, leur laissant à chacune dix mille livres de dot, & trois mille pour leur subsistance, jusqu'à ce qu'elles fussent mariées. Il avoit légué à la Reine trois mille livres en argenterie, & mille livres en argent monnoyé, indépendamment de son douaire. Il ordonna aussi que les exécuteurs de son testament payeroient ses dettes, répareroient toutes les injustices qu'il pourroit avoir commises sans le savoir, & confirma tous les dons & promesses qui n'auroient pas encore été revêtus de toutes leurs formalités au jour de son décès. Ainsi se termina la carriere du trop fameux Henri VIII. Inaccessible à la tendresse, & perpétuellement esclave des passions les plus brutales, il s'y livra impétueusement. L'intérêt & le libertinage, l'avarice & la cruauté parurent guider seuls ses démarches. L'éducation, il est vrai, avoit perfectionné en lui les talens qu'il avoit reçus de la Nature; mais ces talens mêmes ne contribuerent qu'à le faire détester davantage. Il prit perpétuellement la violence pour la force, la terreur pour le respect, la débauche pour le plaisir, & la pédanterie pour le raisonnement. Ses passions, fortifiées par l'adulation, ne pouvoient plus être contraintes; & comme les douces impressions de l'ame lui étoient totalement étrangeres, il s'y abandonna aux dépens de la justice & de l'humanité.

Trop long temps opprimé sous le joug de Henri VIII, l'Angleterre n'avoit opposé à l'injustice & aux excès de ce Despote que le silence de la consternation, & les citoyens effrayés n'avoient supporté la servitude sous laquelle ils gémissoient, que par la douce espérance que leur

(1) *Lord Herbert, Burnet.*

donnoient

donnoient la beauté du caractere & l'ame généreuse du jeune Prince de Galles, heritier présomptif de la couronne, qui n'avoit de son pere que les talens de l'esprit, sans aucune trace des vices de son cœur. A son avénement au trône, le fils de Henri, qui prit le nom d'Edouard VI, ne démentit point la haute idée qu'il avoit donnée de lui dès son enfance. A peine âgé de neuf années, il joignoit à la mémoire la plus heureuse, à un esprit solide, &, ce qui vaut encore mieux, à un cœur tendre & bienfaisant, un goût décidé pour l'étude, & une application aux Sciences d'autant plus assidue, qu'il y faisoit des progrès étonnans. A cet âge où la plupart des hommes savent parler à peine la Langue de leur pays, il parloit Grec, Latin, François, Italien, Espagnol, tout aussi facilement & avec autant d'élégance qu'il s'exprimoit en Anglois. La possession de la couronne ne lui fit point négliger ses talens : il étudia avec tant de succès la Philosophie & les Belles-Lettres, que le célebre Cardan le regardoit comme un prodige unique en son espece. Cette supériorité l'eût distingué aussi dans l'art de régner, si une mort précipitée ne lui eût point ravi sa liberté de gouverner par lui-même, & lorsqu'il étoit seul en état de réparer les désordres que la licence de quelques Grands causerent pendant sa minorité. L'ambition de ses Ministres déconcerta ses vûes, & rendit ses projets inutiles.

Histoire d'Angleterre.

Le Duc de Seymour est déclaré Protecteur du royaume, & son frere créé Grand-Amiral.

Le premier de ses Ministres étoit Milord Seymour, son oncle maternel, habile politique, & grand homme d'Etat, mais dévoré d'une ambition outrée, & qui, peu satisfait du titre de Protecteur du royaume & de Duc de Sommerset, renversa, dans l'espérance de s'élever plus haut encore, l'ordre que Henri VIII avoit établi pour l'administration de l'Etat, durant la minorité, & il ne se servit de son autorité que pour disposer, en faveur de ses parens & de ses créatures, des places les plus importantes & des plus éminentes dignités. Son frere, qui venoit de se marier avec Catherine Parr, veuve du dernier Roi, fut créé Grand-Amiral, & l'autorité que lui donnerent son alliance & la Grande-Amirauté, lui inspirerent bientôt une ambition qui lui devint funeste.

Réformation du Catholicisme.

Cependant deux grands objets fixoient toute l'attention du nouveau Ministre, la réformation du Catholicisme & la guerre d'Ecosse. Crammer, fameux Archevêque de Cantorbéry, Prélat impie, homme double, hypocrite, sans honneur, sans conscience, partisan du Luthéranisme, & qui, dans les dernieres années de Henri VIII, marié en Allemagne, se conduisoit extérieurement en Catholique Romain; Crammer, aussi peu fait pour le gouvernement des Etats, qu'indigne d'exercer dans aucune Religion le ministere des autels, & qui ne devoit qu'à ses crimes ses dignités & son élévation, cessant de se contraindre, seconda de toute sa puissance Milord Seymour, & avança autant qu'il fut en lui le grand ouvrage de la Réformation. Dès ce moment, les partisans de la Réforme ne déguiserent plus leurs sentimens, & soutinrent leur doctrine avec beaucoup d'opiniâtreté, tant dans leurs sermons que sur les bancs des écoles, quoique les Loix portées contre eux fussent encore

SECT. XI. *Histoire d'Angleterre.*

dans toutes leurs forces. Il est vrai que dans cette conjoncture ils avoient fort peu à craindre de leurs adversaires, le Roi lui-même ayant été élevé dans la Religion Réformée par les soins du Docteur Coxe, son Précepteur. Ce fut alors que le Ministre Anglois, totalement dévoué aux intérêts du Protecteur, nomma des Visiteurs pour faire l'examen de toutes les églises, & leur donna le pouvoir d'abolir les abus grossiers qui s'étoient introduits dans le culte, particuliérement dans celui des images (1).

Guerre d'Ecosse.

Le refus que les Ecossois firent alors de donner leur jeune Reine à Edouard, comme il avoit été stipulé par le dernier traité entre l'Ecosse & Henri VIII, rendit la guerre inévitable; & le Protecteur, à la tête d'une petite armée de dix-huit mille hommes, marcha vers ce royaume. Il campa près de Mussleburgh ou de Pinkey, à quatre milles d'Edimbourg. Les Ecossois ne tarderent pas à se présenter devant l'ennemi. Le Régent d'Ecosse fit publier dans son armée, que les Anglois n'étoient venus que dans le dessein d'enlever la Reine, & de réduire le pays en esclavage. Les soldats ajouterent foi à ces discours, & marcherent au combat de la maniere la plus tumultueuse. Le Lord Protecteur profita de cette circonstance pour fondre sur l'ennemi. Le désordre & la déroute suivirent de près cette irruption. Les Ecossois dispersés jeterent leurs armes & se sauverent dans la plus grande confusion. En même temps la cavalerie Angloise tomba sur les fuyards, & ne trouvant aucune résistance, fit un si terrible carnage, qu'on pouvoit le comparer à un troupeau qui ravage un champ fertile. Quelques Auteurs font monter le nombre des morts à quarante mille hommes, & celui des prisonniers à quinze cents (2). Si le Protecteur eût profité de la consternation où ce carnage avoit plongé l'Ecosse, il eût sans doute conquis tout ce royaume sans trouver la moindre opposition; mais les intrigues de son frere en Angleterre, l'empêcherent de tirer avantage de ses succès.

Mésintelligence entre le Protecteur & le Grand-Amiral.

Ce désordre avoit pris naissance dans l'ambition offensée des deux belles-sœurs, l'épouse du Protecteur, & celle du Grand-Amiral, qui, veuve de Henri VIII, prétendoit que sa belle-sœur lui cédât les honneurs du pas. L'Amiral qui, de son côté, ne voyoit qu'avec des yeux jaloux la puissance de son frere & son élévation, entreprit de le supplanter dans la confiance du jeune Roi, & soutint avec chaleur les prétentions de son épouse. Afin de balancer par quelque action d'éclat l'autorité du Protecteur, il alla tenter avec sa flotte une descente en Ecosse; mais il fut battu toutes les fois qu'il se présenta; & ne pouvant tenir la mer, il fut contraint, après avoir vu ruiner sa flotte, de rentrer, couvert d'ignominie, dans les ports d'Angleterre. La honte de cette

(1) *Howard.*

(2) *Hayvood, Buchanan, Burnet.*

expédition, qui eût humilié tout autre que l'Amiral, loin de mortifier sa fierté naturelle, ne parut au contraire qu'ajouter à son orgueil; & tout entier à son ambition, il cabala ouvertement contre son frere, dont il ne pouvoit plus supporter l'élévation. Le Protecteur, vivement ulcéré de cet excès d'ingratitude, jura de se venger, &, tout aussi outré dans son ressentiment, que l'Amiral l'étoit dans son ambition, fit arrêter celui-ci par ordre du Conseil, avant qu'il eût pu rien entreprendre.

Histoire d'Angleterre.

On dressa contre lui trente-trois chefs d'accusation, & l'on députa quelques Membres du Conseil pour l'interroger sur leurs particularités. Il refusa de répondre, demanda que le procès fût instruit suivant la regle ordinaire, & que ses accusateurs lui fussent confrontés. Le lendemain, le Conseil se rendit en corps à la Tour, & l'Amiral insista sur la premiere demande, qui lui fut refusée. Il demanda ensuite qu'on lui laissât son accusation, pour qu'il la pût examiner avec réflexion, & préparer ses défenses, ce qui lui fut encore refusé. Le Conseil résolut alors de le faire condamner en Parlement par un acte d'*Attainder*, & l'on nomma des Commissaires pour entendre ses motifs de défense. On engagea le Roi à l'abandonner, & les Commissaires ayant fait leur rapport, on porta un Bill *d'Attainder* contre lui, dans la Chambre des Pairs. Il y étoit accusé d'avoir voulu se saisir de la personne du Roi, & du Gouvernement du royaume, d'avoir fait ses efforts pour épouser la Princesse Elisabeth, & d'avoir voulu persuader au Roi de prendre l'administration des affaires, malgré sa jeunesse. Le Bill passa dans les deux Chambres, où il ne trouva que très-peu d'opposition, & reçut le consentement royal. L'Amiral eut la tête tranchée le 10 Mai, contre le sentiment de la Nation en général, qui jugea les articles d'accusation frivoles en eux-mêmes. La principale haine en retomba sur le Protecteur, qui ne put jamais se justifier de cruauté & d'injustice dans la conduite qu'il avoit tenue à ce sujet (1).

Ce dernier est condamné à mort. 1549.

Toutefois, quoique le Protecteur eût assez de puissance pour faire prononcer un Arrêt de mort contre son frere, il n'eut point assez d'autorité pour achever, comme il le desiroit, l'ouvrage de la Réformation. Les Prêtres & les Moines, dont la Religion autorisoit les plaintes dans cette occasion, intéresserent la Nation à leur cause, & le Peuple, irrité contre les Réformateurs, se souleva, prit les armes, & forma une armée qui marcha contre Excester, dans le dessein de surprendre cette ville; mais il n'en eut point le temps. Il fut surpris lui-même & défait, tandis que le reste des révoltés étoient battus & dispersés par le Comte de Warwick, qui remporta sur eux une grande victoire dans la province de Norfolck.

Soulévement au sujet de la Réformation.

Si les armes des Anglois prospéroient contre les Anglois, il n'en étoit pas de même en Ecosse, où, malgré les plus grands efforts, Edouard ne put gagner aucune sorte d'avantage. Cependant il étoit d'au-

Le Roi de France est remis en possession de Boulogne.

(1) *Hist. de la Réformation. Bish. of Hereford.*

SECT. XI *Histoire d'Angleterre.*

tant plus intéressant pour lui d'intimider cette Nation, qu'il étoit menacé en France d'une révolution funeste, Henri II ne dissimulant plus le dessein qu'il avoit formé de réunir Boulogne à la couronne. Les circonstances étoient inquiétantes, & l'Angleterre se trouvoit visiblement en danger & sans aucune ressource. Le Protecteur crut que le seul moyen de détourner l'orage étoit de restituer cette ville à Henri II. Cet avis, que les conjonctures rendoient très-sage, fut adopté par le Conseil, contre le sentiment du Comte de Warwick, qui ne tarda point à faire servir cette restitution de base au projet qu'il avoit formé de perdre le Protecteur.

Le Protecteur a la tête tranchée. 1551.

Aussi adroit qu'ambitieux, il inspira avec tant d'art des soupçons à Edouard, que, sans être entendu, le Protecteur fut conduit à la Tour, d'où il ne sortit que dépouillé du Protectorat; & peu de temps après, le Comte de Warwick étant parvenu à le faire accuser de trois chefs principaux, il fut jugé & condamné, sans qu'on voulût lui permettre de se justifier. Il eut la tête tranchée, le 22 Janvier 1551, sur le même échafaud qui avoit servi au supplice de son frere (1).

Néanmoins le Comte de Warwick, peu satisfait des honneurs dont il jouissoit, conçut de plus hauts desseins, & il ne se proposa pas moins que de mettre la couronne dans sa Maison. Deux moyens assuroient le succès de ce grand projet : il maria son fils avec Jeanne Gray, fille aînée du Duc de Suffolck & de Françoise Brandon, appelée par le testament de Henri VIII à la succession du trône. Lorsque ces nœuds furent formés, le Comte de Warwick, que le Roi venoit de créer Duc de Northumberland, résolut de saisir la premiere occasion d'exécuter le reste de son projet. Un jour que le Roi déploroit amérement l'aversion de sa sœur, la Princesse Marie, pour la Religion Réformée, le Duc l'assura que le seul moyen de prévenir les malheurs qui menaçoient le royaume, étoit d'exclure cette Princesse de la succession, & de faire passer la couronne à Jeanne Gray. Il lui représenta que la Princesse Elisabeth ne pouvoit profiter du malheur de sa sœur, parce que le seul prétexte dont on pouvoit se servir contre Marie, étoit le défaut de légitimité, & qu'il tomboit également sur Elisabeth, puisque les mariages des meres de ces deux Princesses avoient été déclarés l'un & l'autre nuls par acte du Parlement. Edouard approuva cet expédient : l'intérêt de la Religion étoit son principal objet; & dans cette occasion il l'emporta sur toutes les autres considérations. Il avoit le plus fort attachement pour Jeanne Gray, qui possédoit les qualités les plus aimables du corps & de l'esprit. On donna aussi-tôt ordre à trois Juges du royaume de dresser un acte, pour faire passer la couronne à Jeanne Gray, après la mort d'Edouard. Ils refuserent d'abord d'obéir à cet ordre, représentant qu'en faisant cette démarche, ils se rendroient coupables du crime de haute

(1) Ce Seigneur étoit si vain, qu'il prenoit, dit-on, le titre de *Duc de Sommerset par la grace de Dieu.*

trahiſon, ſuivant un ſtatut du Parlement. Le Duc de Northumberland fut tellement irrité de leur refus, qu'il eut peine à ſe retenir de commettre contre eux quelque violence. Enfin, partie par menaces, partie par des lettres de pardon accordées par anticipation en leur faveur, on les engagea à dreſſer cet acte, qui fut ſigné par tous les Juges & les Membres du Conſeil.

d'I... ten...

Mort d'Edouard VI. 1553.

Le Duc de Northumberland, pour récompenſe des bontés de ſon bienfaiteur, lui donna un poiſon lent, qui, le minant peu à peu, le conduiſit au tombeau le 6 Juillet 1553, dans la 16me. année de ſon âge, & la 7me. de ſon regne. Une réflexion de ce Prince, pendant les langueurs de ſa maladie, peint mieux ſon caractere que tout ce que nous pourrions dire. » Hélas ! s'écrioit-il, pénétré de douleur, que » j'ai coûté cher à mes parens ! En venant au monde, j'ai cauſé la » mort à ma mere ; j'ai depuis fait mourir ſes deux freres, peut-être » pour faciliter le ſuccès des mauvais deſſeins qu'on avoit contre moi. » A-t-on jamais vu un oncle de Roi, un Protecteur, un Seigneur qui » avoit autant contribué à la gloire du royaume, perdre honteuſement » la tête, pour un crime de félonie qui n'étoit pas même avéré « ? Edouard VI fut le dernier mâle de la Maiſon d'Owen-Tudor. Son corps fut transféré, avec beaucoup de pompe, dans l'Abbaye de Weſtminſter, & déposé auprès de celui de ſon aieul Henri VII.

Marie monte ſur le trône.

A peine le jeune Edouard eut rendu le dernier ſoupir, que Marie, bien éloignée de ſonger à ſon élévation ſubite, reçut un Courrier de Warwick, Duc Régent, qui, au nom d'Edouard, dont on tenoit la mort cachée, lui ordonnoit de ſe rendre inceſſamment à Londres avec Eliſabeth, ſa ſœur. Elle approchoit de Londres, lorſqu'elle reçut une lettre du Comte d'Arundel, qui, en lui apprenant la mort du Roi, l'informoit des deſſeins du Duc de Northumberland, dont le projet étoit de s'aſſurer des deux ſœurs, juſqu'à ce que la Nation eût proclamé Reine d'Angleterre Jeanne Gray, ſa belle-fille. Marie revint ſur ſes pas, & courut ſe renfermer dans la province de Suffolck. Les ennemis du Duc, qui y étoit déteſté, la proclamerent Reine, & ce fut là qu'elle reçut les hommages de la principale Nobleſſe du royaume, tandis qu'à Londres le Duc de Northumberland, déconcerté par cet événement, s'efforçoit vainement de diſſimuler ſa foibleſſe, & de montrer une aſſurance qu'il n'avoit pas, en faiſant proclamer à ſon tour Jeanne Gray Reine d'Angleterre.

Le Duc de Northumberland échoue dans ſes projets. Supplice de ce Seigneur.

La Nation plaignit la malheureuſe Gray, digne d'un meilleur ſort, & qui peut-être eût lutté avec quelque avantage contre ſa rivale, ſi ſon beau-pere n'eût pas été l'objet de l'exécration publique. Auſſi-tôt que la nouvelle de la proclamation de Marie fut répandue, les partiſans de Warwick, qui ne lui étoient attachés que forcément, l'abandonnerent, dans la crainte de quelque trahiſon s'il reſtoit enfermé dans Londres, ou peut-être dans la vûe de diſſiper, par ſon activité, l'orage qui le menaçoit. Warwick marcha contre Marie, ſuivi de ſix mille

hommes, auxquels devoient ſe joindre un corps de quatre mille combattans, commandés par le Lord Haſtings; mais au lieu de recevoir ce ſecours, que les circonſtances lui rendoient ſi néceſſaire, il apprit que Haſtings venoit de conduire ce ſecours à Marie, pour laquelle il s'étoit déclaré. Le Duc de Northumberland ne put cacher cette défection à ſon armée, qui, rebutée de tant de contre-temps, & n'ayant elle-même aucune confiance en lui, l'abandonna auſſi, & alla groſſir les forces de Marie. Il ne reſtoit plus à l'ambitieux Warwick, abandonné de tous, d'autre reſſource que la fuite; mais ſon trouble étoit tel qu'il n'eut pas même la prudence de prendre ce parti; & comme ſi ſon attentat n'eût pas été public, il feignit mal-adroitement de n'avoir jamais ſongé qu'à faire exécuter les dernieres volontés de Henri VIII, & il fit proclamer à Cambridge Marie Reine de la Grande-Bretagne. Ce moyen ridicule ne le déroba point au ſort que lui deſtinoit l'impitoyable Marie. Il fut pris & traîné ſur l'échafaud, où il périt.

Elle rétablit le Catholicisme, & épouse Philippe II.

Cette exécution ramena le calme dans l'Etat. Marie fut généralement reconnue. Elle n'eut plus de concurrens à redouter; & lorſqu'elle vit la couronne affermie ſur ſa tête, elle déploya ſans contrainte ſon caractere altier, inquiet, cruel, intolérant. Elle rendit la liberté aux Evêques captifs par ordre de Henri VIII; & pendant qu'elle leur permettoit de retourner dans leurs Siéges, elle faiſoit renfermer dans la Tour les plus illuſtres Proteſtans du royaume. Ce coup d'autorité fut ſuivi de la convocation d'un nouveau Parlement, qui, dévoué aux volontés de la Reine, défendit de faire déſormais le ſervice divin en une autre Langue qu'en Latin. Ces premieres démarches annonçoient les innovations que Marie méditoit; ſon projet étoit de ramener le royaume au Catholiciſme. Afin d'y parvenir, elle fit part de ſes intentions à l'Empereur Charles-Quint, Roi d'Eſpagne; & l'ambitieux Charles, qui ne ſongeoit qu'à augmenter ſa puiſſance, lui propoſa, comme le moyen le plus infaillible, d'épouſer Philippe II ſon fils. Marie ne balança point; elle accepta la main de Philippe, ne conſultant que ſon zele pour le rétabliſſement du Papiſme dans ſes Etats, & non la Nation, qui, ne voyant cette alliance qu'avec indignation, fit éclater de toutes parts ſon mécontentement (1).

(1) Le traité qui fut conclu à cette occaſion, portoit en ſubſtance, qu'en vertu de ce mariage, Philippe jouiroit du titre de Roi d'Angleterre conjointement avec Marie, auſſi long temps que ce mariage ſubſiſteroit; mais que la Reine diſpoſeroit des revenus du royaume & de la nomination à tous les emplois & bénéfices, qui ſeroient conférés à des Anglois ſeulement; qu'elle jouiroit de même des titres dont ſeroit revêtu ſon mari; que les enfans qui naîtroient de ce mariage ſuccéderoient aux biens de leur mere; que l'Archiduc Charles, fils de Philippe, jouiroit des royaumes d'Eſpagne, de Naples & de Sicile, ainſi que du Duché de Milan & de tous les Etats d'Italie; mais qu'au défaut du Prince Charles & de ſes deſcendans, ces Souverainetés ſeroient dévolues au fils aîné de Philippe & de Marie; que de quelque façon que ce fût, ce premier fils auroit toujours la Bourgogne & les Pays-Bas. On ſtipula encore, par une clauſe particuliere, qu'a-

Histoire d'Angleterre.

Révolte du Duc de Suffolck. Mort de Jeanne Gray.

On ne peut trop s'étonner que, malgré la vive indignation dont ils paroissoient remplis, les Anglois aient donné leur consentement à ce bizarre mariage, qui réduisoit leur Monarchie à être province de celle d'Espagne, & frayoit le chemin à Charles-Quint pour parvenir à l'universelle, où il aspiroit depuis si long-temps. Dans cette circonstance, le Duc de Suffolck, pere de Jeanne Gray, & Thomas Wyal, Gentilhomme & Protestant zélé, comptant trop sur les sentimens qu'ils supposoient à leurs concitoyens, leverent fort imprudemment l'étendard de la révolte; & Wyal, persuadé que Londres n'attendoit que le moment de secouer le joug, osa s'approcher de la porte de Ludgate, suivi d'une petite troupe de rebelles armés. Mais la porte qu'il croyoit trouver ouverte, lui fut fermée. Son approche n'excita aucun soulévement, & ses complices l'abandonnerent. Marie, qui n'avoit point encore pardonné à Jeanne Gray, eut la barbarie de saisir cette occasion d'assouvir sa vengeance. Elle la supposa coupable du crime de haute trahison, & lui envoya le Docteur Teckham, Doyen de St.-Paul, pour l'avertir, ainsi que son mari, de se préparer à la mort. L'infortunée Jeanne Gray reçut cette nouvelle avec toutes les marques d'une joie réelle, & lorsque Teckham l'exhorta à embrasser la Religion Catholique, elle lui dit qu'elle n'avoit pas assez de temps pour entrer dans des disputes de controverse. Le Docteur, interprétant mal sa pensée, engagea la Reine à lui accorder un délai de trois jours; mais lorsque Jeanne en fut informée, elle l'assura que ce retard ne lui étoit nullement agréable. Son mari avoit obtenu la permission de lui dire le dernier adieu; mais elle ne voulut point consentir à cette entrevue, dans la crainte que leur courage mutuel n'en fût altéré. Cependant elle le regarda passer par une fenêtre, lorsqu'on le conduisoit à l'exécution. Deux heures après, on la conduisit elle-même à l'échafaud qu'on avoit dressé dans l'intérieur de la forteresse, parce qu'on craignoit que son malheur n'excitât quelques mouvemens dangereux parmi la populace. La mort de Jeanne Gray fut suivie de l'exécution des complices de Wyal. On dressa un grand nombre de gibets dans différens endroits de la ville, & l'on compta deux cents victimes que Marie immola à sa vengeance.

vant la consommation du mariage, Philippe jureroit solennellement l'observation des articles suivans : Que tous ses domestiques seroient Anglois ou sujets de la Reine; qu'il ne feroit aucun changement aux Loix, Statuts & Coutumes d'Angleterre; qu'il ne feroit point sortir la Reine de ses Etats, sans qu'elle en eût marqué expressément son désir, & n'emmeneroit de même aucun de ses enfans sans le consentement de la Noblesse; que dans le cas où il survivroit à la Reine, sans qu'il lui restât d'enfans de cette Princesse, il ne s'arrogeroit aucun droit sur l'Angleterre, ni ses dépendances, mais laisseroit passer la succession au légitime heritier; qu'il n'emporteroit aucuns joyaux ni effets de quelque valeur hors du royaume, n'aliéneroit rien de tout ce qui pourroit appartenir à la couronne, & ne souffriroit aucune sorte d'usurpation; enfin que, malgré ce mariage, l'alliance subsisteroit entre la France & l'Angleterre.

La Princesse Elisabeth est renfermée, ainsi que le Comte de Devonshire.

Cependant Edouard de Courtenay, Comte de Devonshire, Seigneur d'une naissance illustre, & l'un des plus beaux hommes de l'Angleterre, avoit fait impression sur le cœur de la Reine Marie. A peine fut-elle montée sur le trône, qu'elle le fit sortir de la Tour, où il avoit été mis sous le regne d'Edouard. Non contente de l'avoir rétabli dans toutes les dignités que son pere avoit possédées, elle lui en donna de nouvelles. Après tant de bienfaits, Marie attendoit de ce Seigneur un sentiment plus vif que la reconnoissance; mais la Reine n'avoit aucune des qualités qui l'inspirent. Elle étoit laide, & avoit passé la premiere jeunesse. Son caractere étoit sombre, mélancolique & cruel. Elisabeth sa sœur, qui réunissoit dans sa personne les graces de la figure, les talens de l'esprit, & les qualités du cœur, avoit su charmer le Comte de Devonshire; & il reçut avec une froide reconnoissance les bienfaits & les marques d'amour dont la Reine l'accabloit. Outrée des mépris du Comte, Marie n'eût dû en chercher la cause qu'en elle-même; mais, par une injustice assez ordinaire de l'amour-propre, elle ne songea qu'à se venger d'Elisabeth, sa rivale. Elle la fit accuser, ainsi que le Comte, d'avoir trempé dans le complot des Réformés. Wyal les nomma parmi les complices. Le Comte parut devant les Juges; mais il nia fortement tous les faits qu'on produisit contre lui, & prouva son innocence & celle d'Elisabeth. Pendant qu'on l'interrogeoit, il arriva des lettres de Wyal dans lesquelles il rétractoit l'accusation qu'il avoit portée contre la Princesse & le Comte, appelant Dieu à témoin de leur innocence. Cela n'empêcha pourtant pas qu'Elisabeth ne fût transférée à la Tour, où elle fut gardée long-temps avec une extrême rigueur. Elle avoit seulement la liberté de se promener dans le jardin; mais elle étoit toujours entourée de Gardes, à qui la moindre chose faisoit ombrage (1). Son sort parut encore trop doux. On la tira de la Tour, pour l'envoyer à Wood-Stock, où elle souffrit tout ce que la captivité a de plus dur. Plusieurs Historiens assurent qu'on dépêcha trois assassins pour la poignarder; mais lorsque ces scélérats entrerent dans sa chambre, ils furent si frappés de la beauté de cette Princesse, & de l'air de noblesse qui brilloit sur son visage, qu'ils se retirerent confus, sans oser porter les mains sur elle. L'année suivante, le Comte de Devonshire mourut, infiniment regretté de la Princesse Elisabeth (2).

(1) On dit qu'un enfant de quatre ans s'étant approché d'elle pour lui donner un bouquet, ils l'arracherent des mains de la Princesse, croyant qu'il y avoit quelque billet caché, maltraiterent l'enfant, & chasserent le pere avec menace.

(2) » Jamais personne, disoit cette Princesse, n'a mieux mérité d'être aimé que » le Comte de Devonshire, parce que jamais personne n'a mieux su que lui l'art » d'aimer «. Plusieurs années après sa mort, elle s'entretenoit encore de son mérite avec ses Dames d'honneur, & répétoit souvent en Italien : *Il Devonshire nell'amore humano haveva talenti angelici* : Le Comte de Devonshire étoit un ange en amour. *M. Hume.*

Ces

Ces violentes scenes, présages affligeans du regne de Marie, porterent la terreur & la consternation dans tous les cœurs; & la magnificence des spectacles qu'occasionnerent l'arrivée & le mariage de Philippe II, bien loin de diminuer ces impressions, ne firent au contraire qu'ajouter à la haine des Anglois pour leur Reine & l'époux qu'elle avoit choisi. Toutefois le séjour de Philippe à Londres fit le bonheur de plusieurs citoyens qui, proscrits par Marie, eussent péri dans les supplices, si ses pressantes sollicitations & son humanité n'eussent point obtenu leur grace. Ce fut à lui que la Princesse Elisabeth, opprimée par sa sœur, fut redevable de sa liberté. On prétendit que la justice ne fut pas le seul motif qui engagea Philippe II à défendre avec tant de chaleur la cause d'Elisabeth. Quelques Auteurs contemporains assurent, mais sans preuve &, suivant nous, sans vraisemblance, que Philippe, prévoyant la mort de son épouse, ne chercha, par un tel bienfait, qu'à s'attacher Elisabeth, dont il se proposoit de demander la main aussitôt que Marie auroit cessé de respirer. Mais Marie, touchant à peine à sa 40me. année, & jouissant d'une santé en apparence inaltérable, rend ces conjonctures plus absurdes encore que hasardées.

Histoire d'Angleterre.

Quoi qu'il en soit, très-peu de temps après la célébration du mariage de Philippe II avec la Reine Marie, le Cardinal Polus ou de Pole, Légat du St.-Siége, l'un des hommes les plus savans de son siecle, & le plus vertueux, comme le plus éclairé des Prélats de son temps, vint, malgré lui peut-être, donner à l'Angleterre le spectacle inattendu de la réconciliation de ce royaume avec l'Eglise Romaine. Le peuple intimidé par la cruelle intolérance de Marie, frémit d'indignation; mais n'osant éclater, obéit servilement aux ordres de sa Souveraine, & s'unit à elle contre les Protestans, comme il s'étoit uni avec Henri contre le Pape. Le Parlement, ce Corps auguste & formidable sous les Rois foibles & timides, tremblant lui-même, & toujours prêt à obéir aux Souverains qui savoient se faire redouter; le Parlement, tour à tour défenseur & oppresseur de la liberté nationale, enivré de ses prérogatives, & qui jadis faisoit trembler le Prince sur son trône, ou même l'en faisoit descendre, abattu, avili sous Henri VII, bassement vendu à Henri VIII; ce pouvoir intermédiaire, qui, fait pour balancer l'autorité royale & les droits des Sujets, ne consultoit pourtant dans ses décrets suprêmes que les ordres du Prince qui lui dictoit ses volontés justes ou oppressives, suivant les circonstances & ses vûes intéressées; cette Puissance qui se comparoit si faussement aux Ephores de Sparte, & qui, disposant avec un empire absolu du bien des citoyens, ne cherchoit, contre l'usage des antiques Ephores, qu'à flatter les passions du Prince, à servir sa cupidité pour éviter ou son ressentiment ou son indignation; ce pouvoir législatif, qui, s'arrogeant le droit d'ajouter aux anciens dogmes, de les abroger ou d'en instituer de nouveaux, de prescrire la forme du culte, ou de créer une nouvelle Religion, avoit si lâchement déféré à Henri VIII le titre de chef de l'Eglise Anglicane; titre qu'il s'étoit

Réunion de l'Angleterre avec le St.-Siége.

Histoire d'Angleterre.

empressé de confirmer à son fils; ce Parlement, tour à tour, & toujours au gré du Souverain, Catholique ou Réformé, Luthérien ou Illuminé, se prêta avec empressement aux désirs de la Reine, secondée par les soins du Cardinal Polus; en sorte que dans le même jour on eût vu l'Angleterre passer de la Réformation au sein du Catholicisme, si Rome, qui avoit tant d'intérêt à cette révolution, ne s'y fût opposée elle-même par son orgueil insoutenable, ses hauteurs & son avidité. Le Siége de St.-Pierre étoit alors rempli par un octogénaire, qui, plus ambitieux qu'un jeune conquérant, regrettoit moins la vie qui alloit lui échapper, que l'antique domination des Papes, que la force des Rois & la raison des peuples avoient restreintes dans des bornes trop long-temps méconnues. Paul IV, c'est le nom de ce Pontife impérieux, qui ne pouvoit se rendre formidable par les foudres de sa colere & la vivacité de ses emportemens, cherchoit du moins à dominer, sinon par sa puissance, du moins par ses richesses & l'éclat de ses alliances: Paul IV ne vouloit consentir à pardonner la défection de l'Angleterre, qu'à condition qu'elle se soumettroit au payement des arrérages du denier de St. Pierre, & à la restitution des biens ecclésiastiques. Marie, fanatiquement ignorante & pieuse, ne soupiroit qu'après cette réconciliation. Elle crut que l'infaillible moyen de se rendre la Cour Romaine favorable, étoit de signaler son zele contre les Protestans; & d'après cette opinion barbare, trop conforme à la férocité naturelle de son ame, elle s'abandonna à toute la fureur de son intolérance. Les échafauds, les roues, les gibets, les bûchers dévorerent une foule de citoyens de tout âge & de tout sexe. Vainement le Cardinal Polus tenta de s'opposer à la proscription, l'inhumaine Marie fit couler des torrens de sang (1); & sa rage homicide, plus fatiguée qu'assouvie, ne suspendit ces sanguinaires exécutions que par la maladie qu'elle éprouva elle-même, & dont les suites délivrerent les Anglois de la crainte qu'ils avoient de voir naître un successeur d'une telle Euménide.

Philippe II quitte l'Angleterre. 1557.

En effet, depuis quelques mois Marie se croyoit enceinte, & elle paroissoit l'être; mais les vœux de la Nation furent remplis; elle ne mit au jour que des moles informes, qui, au grand désir de ses peuples, prouverent sa stérilité, & acheverent de dégoûter Philippe II, qui, rebuté du nœud qui l'unissoit à une épouse stérile, vieille, laide, cruelle, s'éloigna d'elle, & quitta pour toujours l'Angleterre. Il fut peu regretté: il n'avoit pas eu l'art de se faire aimer du peuple. Cependant il étoit moins détesté que Marie, sur laquelle se réunit toute la haine nationale. Cette haine s'accrut par la guerre malheureuse que la Reine, liée avec Rome & l'Espagne, eut l'imprudence de soutenir contre la France.

(1) A quelles cruautés ne devoit on pas s'attendre de la part d'une Princesse qui disoit ordinairement, que plus on faisoit mourir d'hérétiques, plus on se rendoit agréable à Dieu, & que le sang de ces hommes réprouvés ne devoit pas paroitre plus précieux que celui des animaux? *Hist. de la Réformation. Anecd. Angloises.*

Les premieres hoſtilités furent auſſi glorieuſes pour les Nations confédérées, que funeſtes à la France, qui perdit l'élite de ſes troupes dans la trop funeſte journée de St.-Quentin. Mais ce malheur fut réparé par la priſe de Calais qui, par la négligence du Conſeil de Londres & l'incapacité de Marie, fut contraint d'ouvrir ſes portes au Duc de Guiſe. La nouvelle de cet événement pénétra les Anglois de douleur & d'indignation. Marie y fut encore plus ſenſible; & le chagrin qu'elle en prit fut ſi vif & ſi profond, qu'une maladie légere, dont elle fut alors attaquée, dégénérant tout à coup en hydropiſie mortelle, coupa la trame de ſes jours, le 17 Novembre 1558, dans la quarante-troiſieme année de ſon âge, & la ſixieme de ſon regne. A ſa mort, les Anglois reſpirerent, & bénirent le Ciel de ſe voir délivrés d'une tyrannie d'autant plus accablante qu'elle s'étendoit juſque ſur la maniere de penſer.

Histoire d'Angleterre.

Priſe de Calais.

Mort de la Reine Marie. 1558.

Marie flétrit la gloire de ſon trône par la baſſeſſe de ſon ame; elle ſe déshonora par le grand nombre de victimes qu'elle ſacrifia à ſa fureur. Elle fut ſans talens, & n'eut d'autres qualités que celles qui caractériſoient les tyrans. La cruauté, la jalouſie furent les deux paſſions qui l'agiterent pendant tout le cours de ſa vie; elle les aſſouvit tour à tour par les proſcriptions & les meurtres que ces deux paſſions lui firent ordonner.

Son portrait.

Eliſabeth étoit au château de Herfield, lorſqu'on vint lui apporter la nouvelle de la mort de Marie. Pendant ce temps, les deux Chambres la proclamerent Reine d'une voix unanime, & les Grands du royaume ſe hâterent de ſe rendre auprès d'elle, pour lui faire la cour, & la reconnoître pour leur Souveraine. Le lendemain, Eliſabeth fit ſon entrée dans Londres avec beaucoup de pompe, ſuivi de tous les ordres de l'Etat, qui l'accompagnerent juſqu'à la Tour, où elle paſſa dix jours, ſelon la coutume. Enſuite elle voulut aller en cavalcade, au palais de Wittehall, magnifiquement habillée, & montée ſur un cheval ſuperbe; c'étoit afin de pouvoir plus commodément voir & ſaluer tout le monde; & d'ailleurs elle étoit bien aiſe que l'on vît la magnificence de ſes habits; car on lui a toujours reproché ce foible ſi naturel à ſon ſexe.

Eliſabeth eſt proclamée Reine. 1558.

Après cette cérémonie, Eliſabeth envoya des Courriers à tous les Ambaſſadeurs qui étoient dans les Cours Etrangeres, pour faire ſavoir ſon avénement à la couronne. Elle dépêcha en même temps au Roi Philippe, qui étoit en Flandres, pour lui donner avis de cet événement, & lui écrivit une lettre par laquelle elle lui témoignoit beaucoup de reconnoiſſance & d'affection. Auſſi-tôt Philippe lui envoya pour Ambaſſadeur le Duc de Feria, avec ordre de la reconnoître pour Reine, & de traiter de ſon mariage avec elle. Philippe ſe flattoit que cette Princeſſe, naturellement ambitieuſe, ſeroit bien aiſe d'épouſer le plus grand Souverain du monde. Il croyoit la choſe ſi ſûre que, ſans attendre la réponſe d'Eliſabeth, il envoya un Courrier à Rome, pour demander la diſpenſe. Mais quelque obligation que la Reine Eliſa-

Philippe II la demande en mariage.

Sect. XI. Histoire d'Angleterre.

beth témoignât au Roi, son humeur & sa politique l'emporterent sur son inclination. Elle écouta d'abord la proposition du Duc avec un air riant; mais elle ne lui fit que des réponses vagues, qui n'aboutissoient à rien, & elle trouva toujours moyen d'éluder tout ce que l'Ambassadeur lui disoit, tantôt sur un prétexte, tantôt sur un autre : en sorte qu'il fit savoir au Roi que la Reine étoit comme une anguille, qui échappe lorsqu'on croit la mieux tenir. Bien des Historiens prétendent que, voulant se rendre populaire, elle craignit d'épouser un Prince étranger, & sur-tout un Espagnol; que d'ailleurs, étant d'une humeur gaie, & aimant les plaisirs, elle ne pourroit s'accommoder d'un mari taciturne, mélancolique, & qui demeuroit toujours enfermé dans son cabinet. Ainsi elle ne voulut jamais donner son consentement; mais elle se comporta avec tant d'adresse, qu'elle trouva moyen d'accorder tout en apparence, pendant qu'elle refusoit tout en effet.

Couronnement d'Elisabeth. Marie Stuard est déclarée en France Reine d'Angleterre.

1559.

Quelque temps après, on fit le couronnement d'Elisabeth avec la plus grande pompe. Cette Princesse, dans cette marche, étoit sur son char de triomphe, & ne pouvoit retenir sa joie en entendant les acclamations du peuple. Pendant plusieurs jours ce ne fut que festins, bals & divertissemens. Cependant, comme on croyoit en France qu'Elisabeth épouseroit Philippe II, le Cardinal de Lorraine conseilla au Roi Henri II de faire proclamer Marie Stuard, épouse du jeune Dauphin, Reine d'Angleterre & d'Irlande. Cette proclamation fut faite en France & en Ecosse, & on déclara en même temps Elisabeth bâtarde & usurpatrice. Telle fut l'origine de la haine que cette Princesse porta toujours à Marie Stuard.

Sage conduite d'Elisabeth. Mauvaise politique du Pape.

Elisabeth ne fut pas plus tôt sur le trône, qu'elle mit en liberté ceux que la Reine Marie avoit fait mettre en prison pour cause de Religion; en quoi elle fit paroître le dessein qu'elle avoit de favoriser la prétendue Réforme, à l'imitation de Henri VIII son pere; mais elle garda plus de mesures, & fut en cela plus politique. Le jour de son couronnement, elle fit ouvrir les prisons, & donna la liberté à tous les prisonniers, sans distinction de personnes ni de Religion. Ce fut dans ces circonstances qu'elle reçut des lettres de son Résident à Rome, qui lui apprenoient que le Pape Paul IV, à qui ce Résident avoit fait part de l'avénement d'Elisabeth au trône, avoit répondu qu'elle n'y avoit aucun droit par son défaut de naissance, & qu'elle avoit été bien hardie d'y monter sans son consentement. Cette réponse fiere & à contre-temp, fit le plus mauvais effet. Elisabeth, voyant qu'elle n'avoit rien à espérer du Pape, jugea qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de se conserver la couronne, que de se déclarer Protestante; cependant elle dissimula quelque temps ses intentions (1).

Traité avec la France.

Il se négocioit alors un traité de paix entre la France & l'Espagne. Elisabeth en ayant été avertie, craignit que ces deux Princes ne se liguas-

(1) *Camden. Burnet.*

ſent enſemble pour l'obliger à conſerver en Angleterre la Religion Romaine. Elle crut devoir mettre en uſage ſa politique, & entretint le Duc de Feria de l'eſpérance qu'elle pourroit bien ſe marier avec le Roi ſon Maître; & pour le mieux tromper, elle en uſa de telle ſorte avec les Catholiques, qu'il ſembloit qu'elle les vouloit favoriſer. En même temps elle envoya un Gentilhomme Florentin en France, pour négocier une paix entre les deux couronnes; en ſorte que les deux Rois déclarerent qu'ils ne feroient jamais la paix que la Reine Eliſabeth n'y fût compriſe. Pendant qu'elle amuſoit le Duc de Feria par des diſcours qui flattoient la vanité Eſpagnole, elle amuſoit pareillement les Catholiques du royaume : elle mit dans ſes intérêts le Duc de Norfolck & le Comte d'Arundel, Seigneurs des plus puiſſans de la Nation, & donna les premieres charges de l'Etat à des Catholiques.

Le Parlement confirme la ſuprématie de la Reine.

Quoi qu'il en ſoit, pour mieux réuſſir dans l'entrepriſe de la Réformation, Eliſabeth voulut avoir l'approbation du Parlement. Dès qu'il fut aſſemblé, elle s'y trouva en perſonne, portant le ſceptre & la couronne, & fit un diſcours plein de ſens, mais court, comme il convenoit à ſon rang. Le Garde des Sceaux expoſa enſuite plus au long les intentions de la Reine, & les Chambres lui accorderent les ſommes qu'elle demandoit. Ce fut après cette aſſemblée que le Parlement lui envoya des Députés pour la ſupplier de vouloir ſe choiſir un époux. Mais elle leur répondit en général, que ſi elle penſoit au mariage, elle ſauroit ſe choiſir un époux qui lui feroit honneur, & qui ſeroit affectionné aux intérêts du peuple; que ſes Sujets lui tenoient lieu d'enfans depuis qu'elle avoit épouſé le royaume par la cérémonie du couronnement. Le Parlement ayant enſuite traité l'affaire de la Religion, on fit un acte ſolennel, par lequel on déclaroit la Reine Eliſabeth ſouveraine Gouvernante de l'Egliſe de ſon royaume, tant au ſpirituel qu'au temporel. En même temps on dreſſa un formulaire de ſerment que l'on fit ſigner à tous les Sujets. Pluſieurs Evêques s'y oppoſerent, & auſſi-tôt ils furent dépouillés de leurs dignités, & mis en priſon. Cependant Eliſabeth ſouhaitoit de trouver un milieu qui put également contenter les Catholiques & les Proteſtans; car elle ſe propoſoit de réunir tous ſes Sujets en une même Religion, & de s'acquérir par-là l'eſtime des Nations Etrangeres. Pour contenter les Catholiques, elle ne voulut pas prendre la qualité de Chef de l'Egliſe; elle retint les cérémonies & les ornemens du Clergé, les noms d'Archevêques & Evêques, de Diacres, de Chanoines; elle laiſſa le Carême, l'abſtinence du Vendredi & du Samedi; mais elle défendit la Meſſe. Il étoit bien difficile que les vrais Catholiques ſouffriſſent ſans peine une pareille défenſe.

Pendant ce temps-là, Philippe, ayant compris qu'il ne devoit plus penſer à ſon mariage avec Eliſabeth, épouſa Iſabelle de France, fille de Henri II. La Reine d'Angleterre, jugeant qu'elle ne devoit rien attendre du Roi Philippe, & que ce Prince ne l'aideroit point à reprendre Calais, fit la paix avec la France.

SECT. XI.

Histoire d'Angleterre.

La Reine d'Angleterre soutient les Réformés de France.

Après avoir rétabli sa nouvelle Lithurgie, & fait triompher la Religion Anglicane, Elisabeth ne cherchoit qu'à jouir de la paix; car son inclination naturelle la portoit à aimer les plaisirs & les divertissemens, qui sont ordinairement les fruits de la tranquillité des Etats. Cependant, dès qu'on lui eut représenté qu'elle avoit une occasion favorable de faire la guerre, elle se détermina à suivre la raison d'Etat, qui étoit de favoriser les troubles de France, de soutenir le parti des Huguenots, & de donner du secours au Prince de Condé, que les Guises avoient voulu perdre, & à qui la mort du Roi François II venoit de sauver la vie. Ce fut alors sur-tout que parut l'habileté d'Elisabeth. Son Conseil étoit mi-parti de Catholiques & de Réformés. Ceux qui avoient le plus d'autorité, savoir le Duc de Norfolck & le Comte d'Arundel, étoient Catholiques. Il s'agissoit de soutenir les Réformés; cependant ils furent tous unanimement d'avis de secourir le Prince de Condé, tant Elisabeth avoit d'adresse à entretenir l'un & l'autre parti de quelque espérance considérable pour les faire servir à ses desseins. Sa maxime favorite étoit de donner des espérances; elle la mit en usage sur-tout pour son mariage, & elle s'en servit si utilement, que les Protestans n'oserent pas lui faire la moindre résistance, quand elle introduisit dans la Religion les cérémonies de l'Eglise Romaine, qu'ils regardoient comme une superstition, & que les Catholiques, accoutumés au culte extérieur, ne s'opposerent point à ses desseins, parce qu'ils croyoient qu'elle épouseroit un Catholique. La résolution fut donc prise de secourir le Prince de Condé, sous la condition qu'il remettroit le Havre-de-Grace entre les mains des Anglois; ce qui fut exécuté; & la Reine fit remettre au Prince une somme de cinq cent mille livres qu'elle devoit compter tous les trois mois. En même temps les troupes furent debarquées au Havre. Ainsi le Prince se vit à la tête d'une armée de vingt-deux mille hommes, tant Anglois que François; mais après la bataille de Dreux, perdue par les Huguenots, elle fit la paix avec la France. Sur ces entrefaites, Marie Stuard, Reine de France & d'Ecosse, étant devenue veuve par la mort de François II, repassa en Ecosse avec une grande suite de Noblesse Françoise & Ecossoise; elle fut reçue par les Catholiques avec la plus grande joie; mais les Réformés furent au désespoir. Elisabeth dissimula sa jalousie, & lui envoya une ambassade pour l'assurer qu'elle ne souhaitoit rien tant que d'entretenir amitié avec elle.

Elisabeth est recherchée en mariage par différens Souverains.

1560.

Dans cette même année, le Parlement fit une seconde tentative pour engager Elisabeth à se marier. Les Députés lui représenterent que tout son royaume le souhaitoit avec passion, pour éviter les malheurs qui pourroient arriver, si Sa Majesté venoit à mourir sans enfans. Dans le même temps, le Roi de Suede, qui venoit de monter sur le trône, la fit demander une seconde fois par son Ambassadeur; mais elle répondit qu'ayant fait serment de n'épouser aucun Prince qu'elle n'eût connu & pratiqué long-temps, elle se voyoit privée du plaisir d'épouser un Roi d'un si grand merite, ne l'ayant jamais vu ni connu. D'un autre côté, quand

on lui proposoit un homme de sa Nation, elle s'excusoit sur l'inégalité des conditions, disant qu'elle ne vouloit pas partager le trône avec un Sujet. On rapporte à cette occasion, que l'Ambassadeur de Venise s'entretenant un jour avec celui d'Espagne, sur toutes les défaites que donnoit Elisabeth quand on lui parloit de mariage, dit en riant, que la Reine réussiroit mieux à tromper plusieurs amans, qu'à aimer un seul mari (1). Mais entre tous ses prétendans, il n'y en eut point dont on parla autant que de l'Archiduc Ferdinand d'Autriche. Son frere Mathias étant devenu Empereur, employa tous ses efforts à faire réussir ce mariage, qui auroit été très-avantageux à sa Maison; mais la Reine suivit sa methode, qui étoit de ne dedaigner personne, mais d'entretenir de belles espérances. C'est ainsi qu'elle laissa passer la fleur de sa jeunesse sans penser à autre chose qu'à amuser tantôt les uns, tantôt les autres. Elle entretint dans la même espérance ses deux Favoris, les Comtes de Leicester & d'Arandel. Deux ans après, on lui proposa Don Carlos, fils de Philippe II; le Comte d'Egmond lui avoit fort vanté la beauté, la vertu & les belles qualités d'Elisabeth : en sorte que ce jeune Prince, impatient de régner, témoignoit un grand désir que cette Princesse consentit à l'épouser. Ce Comte étant venu en Angleterre, & ayant trouvé l'occasion favorable, le proposa à la Reine, en l'assurant que Don Carlos, pour être né en Espagne, n'avoit aucunement les inclinations de cette Nation; que si elle l'épousoit, elle en feroit un bon Anglois, & qu'elle uniroit ainsi par ce moyen les Pays-Bas à l'Angleterre, & en feroit une Monarchie aussi puissante que celle d'Espagne. Ensuite le Comte d'Egmond lui fit l'éloge de toutes les aimables qualités de Don Carlos. On prétend que de tous les mariages qu'on avoit proposés à la Reine, il n'y en avoit eu aucun qui lui eût été plus agréable; mais ce Prince ayant marqué à son pere trop d'empressement pour cette affaire, Philippe, naturellement ombrageux, conçut des soupçons contre son fils, & crut qu'il avoit peu d'attachement pour la Religion Catholique. Il déclara à Don Carlos que ce n'étoit pas son intention de le marier avec la Reine Elisabeth. Le Prince piqué, résolut de se retirer en Angleterre; mais son dessein ayant été découvert, il fut arrêté, & mourut en prison quatre mois après. Les Comtes d'Arundel & de Leicester n'en jouissoient pas moins auprès d'Elisabeth du plus grand crédit. On les appeloit les deux Favoris rivaux; & parmi les gens de la Cour, les uns soutenoient qu'elle épouseroit le Comte d'Arundel, les autres celui de Leicester. Il est vrai que de tous les Princes ou Seigneurs qu'elle amusa pendant son regne, ils furent ceux avec qui elle se comporta avec plus de finesse & de politique; car elle s'étudioit à ne pas faire plus de faveur, & à ne pas donner plus d'espérance à l'un qu'à l'autre. Enfin elle en usa avec tant d'habileté, que la jalousie qui sembloit devoir régner entre eux, ne fut pas capable de

Histoire d'Angleterre.

(1) *Grégorio Léti.*

Sect. XI. Histoire d'Angleterre.

les désunir, & qu'au contraire leur bonne intelligence fut un grand avantage pour le royaume. Au reste, bien des gens ont pensé qu'Elisabeth n'avoit jamais senti pour personne ce qu'on appelle une passion amoureuse; qu'elle n'avoit jamais témoigné de l'inclination que par des raisons de politique, & qu'à proportion du bien qu'elle pouvoit tirer de ses Favoris.

La Reine d'Ecosse est arrêtée par ordre d'Elisabeth. 1568.

Cependant Marie Stuard, Reine d'Ecosse, après être arrivée dans son royaume, avoit épousé le Comte Darnley; mais elle ne vécut que deux mois avec lui : on trouva ce Seigneur étranglé dans son lit. Aussi-tôt après, elle se maria avec le Comte Bothuel. Ce second mariage acheva de revolter les Ecossois. Ce Comte fut arrêté, & mourut en prison. Marie voulut faire la guerre à ses sujets Protestans. Ceux-ci ayant eu le dessus, elle voulut chercher un asile en France; mais une tempête l'obligea de relâcher à un Port d'Angleterre. Elisabeth en ayant eu avis, ordonna qu'on l'arrêtât, ce qui fut exécuté. Elle allégua pour prétexte de cette violence, la crainte où elle étoit que si Marie eût passé en France, elle n'eût excité des troubles en Angleterre (1).

Révolte des Comtes de Northumberland & de Westmorland. 1569.

Vers le même temps, les Catholiques du royaume, mécontens de la sévérité dont on usoit à leur égard, se révolterent contre la Reine. Ils se donnerent pour Chefs les Comtes de Northumberland & de Westmorland, & ils exciterent le peuple à prendre les armes. Elisabeth fit paroître en cette occasion toute sa fermeté. Elle donna un Edit contre les deux Comtes, Chefs de la révolte, les déclara traîtres & rebelles avec leurs adhérens, & promit deux mille écus à quiconque lui porteroit leurs têtes. En même temps elle envoya une armée vers le nord du royaume, où étoit la plus grande révolte. Après avoir ainsi éteint la rebellion par ses sages mesures, elle ordonna qu'on fît la recherche des plus considérables parmi les révoltés. Il y en eut plus de huit cents qui furent mis à mort. Le Comte de Northumberland fut arrêté en Ecosse, & conduit à Londres, où il eut la tête tranchée.

Proposition de mariage entre Elisabeth & le Duc d'Anjou. 1570 & s.

Sur la fin de cette même année, le Conseil du Roi Charles IX, croyant le parti Huguenot abattu, fut d'avis de proposer le mariage du Duc d'Anjou avec Elisabeth, comme une affaire avantageuse à l'Etat. En conséquence, le Duc de Foix fut envoyé Ambassadeur en Angleterre. La Reine lui donna audience, & écouta si favorablement la proposition de mariage, qu'il crut que sa négociation auroit un prompt succès; mais elle l'amusa pendant trois ans de belles espérances; & lorsque les troubles d'Angleterre furent appaisés, elle fit connoître ouvertement qu'elle ne pensoit point à ce mariage; car dès que l'Ambassadeur ouvroit la bouche sur ce sujet, elle l'interrompoit pour lui demander des nouvelles des comédies & des bals qui se donnoient à Paris. Cette conduite d'Elisabeth ne rebuta pas Catherine de Médicis, qui étoit alors la maîtresse en France. Elle lui fit proposer le Duc d'A-

(1) *Négociat. de Lesley. Camden.*

lençon,

lençon, son autre fils. Les Ambassadeurs lui alléguerent pour raison, que c'étoit un Prince dont elle disposeroit comme elle le voudroit. On assure même qu'Elisabeth avoit beaucoup d'inclination pour ce Prince; mais elle répondit aux Ambassadeurs, qu'elle ne s'étoit pas mariée avec Jean d'Autriche, parce qu'elle auroit pu être sa mere, & qu'elle pouvoit encore moins se résoudre à épouser le Duc d'Alençon, qui pourroit avoir été son petit-fils.

Elisabeth veut se marier. Son Conseil s'y oppose. 1574.

Cependant, pour montrer à la France qu'elle ne refusoit pas ce mariage par manque d'affection, elle conclut une ligue offensive & défensive avec ce royaume. Les vûes d'Elisabeth étoient d'empêcher que le Roi de France ne prît les intérêts de la Reine Marie, qu'elle tenoit en prison. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que, cette même année, Elisabeth, qui avoit refusé tant de partis dans la fleur de sa jeunesse, déclara à son Conseil qu'elle avoit résolu de se marier. Le motif qu'elle allégua fut le bien de l'Etat, qui demandoit qu'elle donnât des successeurs à la couronne, pour prévenir les troubles qui pourroient arriver si elle mouroit sans enfans. On prétend qu'elle s'étoit imaginé que ses sujets commençoient à la mépriser, parce qu'elle ne laissoit point d'héritiers. Mais, comme son Conseil étoit composé de ses favoris, qui craignoient qu'elle n'épousât le Duc d'Alençon, dont elle s'étoit fait une grande idée, elle ne trouva personne de son avis. Ils lui répondirent qu'elle ne devoit pas craindre d'être jamais méprisée tandis qu'ils auroient quelque autorité dans l'Etat, & qu'ils étoient obligés d'appuyer tous ses intérêts, puisque leurs biens & toutes leurs espérances dépendoient uniquement de sa conservation. La raison qui les faisoit parler ainsi, étoit que plus la Reine tardoit à se marier, plus leur fortune s'établissoit, & que, lorsqu'elle se verroit avancée en âge, elle seroit obligée d'épouser quelqu'un d'eux; car chacun se flattoit d'être celui qu'elle choisiroit. Au reste, son penchant pour le Duc d'Alençon venoit de ce qu'elle ne le croyoit Catholique qu'en apparence, & que, devenant son époux, il s'accommoderoit facilement de la Religion Protestante, & que ce mariage mettroit sur sa tête les deux premieres couronnes du monde, puisque de trois freres, l'un étoit monté sur le trône de Pologne, & l'autre étoit prêt à mourir sans enfans mâles. Mais elle eut beau témoigner qu'elle seroit ravie que ce Prince vînt faire un voyage en Angleterre, Catherine de Médicis fit évanouir ce projet, & en détourna le Duc d'Alençon, lui alléguant que la mémoire du massacre des Protestans étoit trop récente pour aller exposer sa personne dans un pays rempli de Protestans, à qui il ne manqueroit pas d'être suspect (1). Elisabeth, informée que la Reine Catherine avoit empêché le Duc d'Alençon de faire le voyage de Londres, voulut se venger, & fomenta secrétement les divisions qui troublerent la France après la mort de Charles IX. Mais Henri III ayant succédé à son frere,

(1) *Mezerai.*

envoya une ambassade à Elisabeth, pour sonder ses intentions, & découvrir si elle ne voudroit point se marier avec lui. Henri de Bourbon, Duc de Montpensier, fut choisi pour Ambassadeur. Dès qu'il fut arrivé, & qu'il eut fait la proposition de ce mariage dans une audience, la Reine lui répondit : » Qu'elle ne pensoit point à se marier; mais que » si cela arrivoit, elle aimeroit mieux épouser un Prince qu'elle feroit » Roi, qu'un Roi qui la feroit Reine «. Ainsi l'affaire en resta là, & Henri III épousa Louise de Lorraine. Cependant Elisabeth envoya une ambassade pompeuse au Roi Henri, en apparence pour le féliciter de son avénement à la couronne, mais au fond pour découvrir les dispositions de ce Prince sur le sujet du mariage du Duc d'Alençon avec elle. D'un autre côté, les instances du Duc d'Alençon auprès de sa mere, pour la faire consentir à son mariage avec Elisabeth, & l'empressement avec lequel cette Reine témoignoit souhaiter ce mariage, firent comprendre qu'il y avoit de l'intelligence entre eux. Mais cette affaire ayant été proposée dans le Conseil, Catherine de Médicis déclara ouvertement ce qu'elle en pensoit, & dit qu'elle n'avoit jamais cru devoir marier aucun de ses enfans avec la Reine d'Angleterre, parce qu'un tel mariage deviendroit funeste à l'Etat; qu'elle ne pensoit même pas que ce fût l'intention d'Elisabeth d'épouser le Duc d'Alençon; mais que c'étoit un prétexte dont elle vouloit se servir pour soutenir le parti des Huguenots, & que si ce parti venoit à prendre le dessus, elle se moqueroit de lui & de la Cour de France. Henri III fut de l'avis de sa mere, &, pour le moment, on ne parla plus de cette affaire.

Le jeune Comte d'Essex devient favori de la Reine d'Angleterre.
1577 & s.

Trois ans après, on vit paroître sur la scene un nouveau favori d'Elisabeth. C'étoit le fameux Comte d'Essex, homme qui ne le cédoit à aucun Seigneur du royaume pour la figure ni pour l'esprit; il avoit long-temps voyagé en France & en Italie; mais la mort de son pere le rappela en Angleterre. Il parut à la Cour avec tant d'éclat, qu'il fit une tendre impression sur le cœur d'Elisabeth. On prétend même que dans la suite elle avoua aux Dames de sa Cour, qu'elle n'avoit aimé les Comtes d'Arundel & de Leicester qu'à cause des obligations qu'elle leur avoit, & le Comte de Sommerset, que par politique, se servant de la jalousie des uns envers les autres pour les attacher davantage à son service; mais qu'elle n'avoit jamais véritablement aimé que le Comte de Devonshire & le Comte d'Essex (1). En effet, il ne fut pas plus tôt connu & goûté d'Elisabeth, qu'elle le fit Conseiller de son Conseil Privé, l'honora, peu de temps après, de l'Ordre de la Jarretiere, le fit son premier Maître-d'Hôtel & Grand-Maréchal, lui donna enfin un gant de sa main droite pour le porter sur son chapeau; faveur qu'elle ne fit jamais à d'autre qu'à lui, & qui, en ce temps-là, étoit la plus grande qu'une Maîtresse pouvoit donner à un homme qu'elle

(1) *Melvil. Camden. Lesley.*

comptoit époufer. Il eft bon d'obferver qu'elle avoit alors quarante-quatre ans.

Hiftoire d'Angleterre.

Le Comte d'Effex fe voyant fi avant dans la faveur, penfa à écarter le Comte de Leicefter. Pour cet effet, il lui procura la connoiffance de la Comteffe d'Effex, veuve du Comte de ce nom, & qui étoit une très-belle femme. Leicefter en devint amoureux, & fut fi bien gagner fon cœur, qu'elle s'engagea de l'époufer. Elifabeth ayant appris la chofe, s'oppofa à ce mariage, craignant, dit-on, que le Comte s'attachât tellement à fa femme, qu'il ne lui fît plus la cour auffi fouvent qu'il avoit accoutumé. Mais le Comte, qui n'avoit plus d'efpérance d'époufer la Reine, & qui vouloit fe marier, réfolut de fe fatisfaire. Il époufa en fecret la Comteffe; & le lendemain il fut fe jeter aux pieds de la Reine, comptant être difgracié, & lui confeffa tout ce qui s'étoit paffé (1). Mais Elifabeth le releva, & lui dit que, puifqu'il étoit content de fon mariage, elle vouloit bien l'approuver, & qu'elle ne s'y étoit oppofée que pour lui montrer l'affection qu'elle avoit pour lui. Cependant on remarqua qu'elle ne vit jamais de bon œil la Comteffe; ce qui fit foupçonner que le refus qu'elle avoit fait de confentir à ce mariage, venoit d'un principe de jaloufie, & donna lieu à des foupçons qui n'étoient nullement honorables à la vertu de cette Reine. Au refte, cette vertu eft encore un problême, fi on raffemble tout ce que les Hiftoriens ont dit fur ce fujet; car, felon quelques-uns, Elifabeth avoit le corps conftitué de maniere à ne pouvoir ufer des droits du mariage (2); mais quoiqu'elle ne pût avoir des enfans, elle n'avoit pas voulu renoncer au plaifir d'infpirer de l'amour & de le fentir: d'autres prétendent que ces foupçons venoient de ce qu'elle avoit un certain air ouvert & familier avec fes favoris, que fes mœurs étoient pures, & qu'elle ne cherchoit avec eux qu'à fe délaffer des affaires dans des entretiens où régnoit une honnête gaieté.

Intrigues du jeune d'Effex, pour écarter le Comte de Leicefter.

Cependant Elifabeth avoit fort à cœur de s'oppofer à la puiffance formidable de Philippe II. Elle ne voyoit point d'autre moyen que d'époufer le Duc d'Alençon, & de le faire Souverain de Flandres; elle écrivit des lettres preffantes au Prince d'Orange, pour faire conclure cette affaire. Les Etats-Généraux s'en occuperent beaucoup dans l'Affem-

Le mariage du Duc d'Alençon eft repris & rompu de nouveau.

1581.

(1) M. Smolett, contre les affertions duquel un Hiftorien ne fçauroit être trop en garde, raconte la chofe d'une maniere bien différente. Il prétend que le mariage fecret du Comte de Leicefter ne parvint aux oreilles de la Reine, que par la trahifon de Simiers, l'un des Négociateurs François pour le mariage du Duc d'Anjou avec Elifabeth. Simiers, dit-il, pour fe venger de Leicefter qui s'étoit conftamment oppofé à ce dernier mariage, fut le premier qui inftruifit la Reine de l'alliance fecrete entre ce Seigneur & la veuve du Comte d'Effex. Il ajoute qu'Elifabeth en fut tellement irritée, qu'elle donna ordre de renfermer Leicefter dans le Château de Greenwich. *Voy. Hift. d'Anglet. Tom. XI. pag.* 215.

(2) *Voyez entre autres les Remarques de* M. Amelot de la Houffaye, *fur les Lettres du Cardinal d'Offat.*

SECT. XI. *Histoire d'Angleterre.* blée d'Anvers. Le Duc d'Alençon, instruit des intentions d'Elisabeth; lui envoya la copie du traité qu'on venoit de faire, & y joignit une lettre, dans laquelle il témoignoit le désir qu'il avoit de devenir son époux. La Reine lui répondit à peu près sur le même ton; mais lorsque le Duc, secondé du Prince d'Orange, eut fait lever le siége de Parme, elle lui envoya le Comte d'Essex pour le féliciter du succès de ses armes, avec son portrait enrichi de diamans, & une lettre des plus affectueuses. Aussi-tôt ce Prince écrivit à la Reine sa mere, & au Roi son frere, pour les supplier de conclure son mariage avec la Reine. En conséquence, Henri III envoya une ambassade magnifique à Londres, avec plein pouvoir de dresser les articles du mariage; ce qui fut exécuté. Aussi-tôt après, le Duc d'Alençon passa en Angleterre. La Reine alla au devant de lui jusqu'à Cantorbéry, d'où ils se rendirent ensemble à Londres dans un même carrosse. Toute la ville fit éclater sa joie. Le lendemain, la Reine & le Duc dinerent ensemble en public. Deux mois se passerent en préparatifs; & lorsque le Duc impatient, croyoit toucher au moment désiré; la Reine le pria de ne pas tant précipiter leur mariage, alléguant pour raison qu'elle avoit encore des mesures à prendre avec son Parlement (1). Le Duc, confus & indigné de voir qu'on le jouoit, partit de Londres le 3 Février 1582, & s'embarqua pour la Hollande.

On raisonna beaucoup là-dessus. Il y en a qui prétendent que Catherine de Médicis, à qui ce mariage avoit déplu, gagna par de grosses sommes d'argent les Comtes d'Essex & de Leicester; que ces deux favoris, bien-aises de se maintenir dans leur crédit, produisirent un faiseur d'horoscope, qui assura la Reine que rien ne lui seroit plus funeste que le mariage (2); & que cette Princesse, qui d'ailleurs aimoit la vie & les plaisirs, ajouta foi à cette prédiction. D'autres alleguent le peu d'inclination qu'elle prit pour le Prince après l'avoir vu, ou qu'elle le trouva trop jeune pour elle, qui avoit près de cinquante ans, & qu'elle craignit qu'il ne vînt à la mépriser; ce qui étoit arrivé à Marie après avoir épousé Philippe II.

(1) *Stype. Rymer.*

(2) Sans introduire sur la scene des faiseurs d'horoscope, ne seroit-il pas plus simple de croire qu'Elisabeth ne joua toute cette comédie que pour cacher à ses sujets le vice de sa constitution corporelle? Elle connoissoit la répugnance de la Nation Angloise pour une alliance de cette nature, & elle ne couroit aucun risque de pousser les choses aussi loin, bien assurée que les représentations de son Conseil lui fourniroient les moyens de rompre ce mariage, quand bon lui sembleroit. Frustrée dans son attente, elle se hasarda jusqu'à prendre la plume pour signer les articles du contrat; mais voyant que personne ne cherchoit à la détourner de son projet, elle la jeta bientôt avec les marques de la plus vive indignation, &, se tournant vers les Lords de son Conseil, elle leur demanda s'ils ne savoient pas *que ce mariage mettroit fin à sa vie*, & qu'après sa mort ils se couperoient la gorge pour sa succession. *Voy. Smolett, tom. XI., pag.* 235; *Camden, &c.*

Histoire d'Angleterre.

Traité entre l'Angleterre & la Flandre. 1586.

Elisabeth, prévoyant les suites fâcheuses que pouvoit occasionner le départ du Duc d'Alençon, travailla à se fortifier par de puissantes alliances avec les Princes Protestans. En 1586, elle fit un traité avec les Flamands, par lequel elle s'engageoit à leur fournir cinq mille hommes d'Infanterie, & mille de Cavalerie sous les ordres d'un Général Anglois, & à payer ces troupes durant la guerre, à condition d'être remboursée de ses frais lorsque la paix seroit rétablie. Les Espagnols, informés de ce traité, & ayant appris que le Comte de Leicester alloit passer en Hollande en qualité de Gouverneur, regarderent ces démarches comme une déclaration de guerre. Les Grands du Conseil parurent étonnés qu'une femme eût la hardiesse de vouloir entrer en guerre avec une Monarchie aussi puissante que celle d'Espagne, & exhorterent Philippe à en tirer vengeance. Ce Prince, dejà aigri contre Elisabeth, forma dès ce moment le dessein de la perdre, & de la détrôner même à quelque prix que ce fût. Il fit construire dans tous ses ports des vaisseaux d'une force & d'une grandeur prodigieuse, & ordonna une levée de troupes.

La Reine Marie d'Ecosse est décapitée.

Ce fut dans le temps qu'il faisoit les plus grands préparatifs pour porter la guerre en Angleterre, qu'Elisabeth fit faire le procès à Marie Stuard, qu'elle tenoit en prison depuis vingt ans. Tous les Historiens conviennent que cet acte de cruauté est une tache à la mémoire d'Elisabeth; mais ils conjecturent que le motif qui la porta à cette rigueur fut une lettre que Philippe écrivit à Marie Stuard, & qui tomba entre les mains de la Reine d'Angleterre. Cette lettre fit la plus vive impression sur l'esprit d'Elisabeth, en ce qu'elle paroissoit blesser sa fierté naturelle, & en ce qu'elle paroissoit bien propre à ranimer la jalousie de cette Princesse contre la Reine d'Ecosse (1). Quoi qu'il en soit, Elisabeth voyant que les partisans de Marie Stuard conspiroient tous contre elle, résolut de rendre leurs espérances vaines, en immolant à son ressentiment celle pour qui ils s'intéressoient si vivement, & en faisant voir qu'elle bravoit les menaces d'Espagne. Elle ordonna donc qu'on achevât le procès qu'on avoit commencé depuis quelques années contre cette Princesse. Les principaux chefs d'accusation furent qu'elle avoit voulu attenter à la vie de la Reine, & susciter des troubles dans le royaume. Marie Suard protesta en vain de la fausseté de ces imputations. Les informations ayant été portées au Parlement, il y eut diversité d'opinions; mais la volonté de la Reine, que les Juges n'ignoroient pas, entraîna le plus grand nombre de voix, & cette infortunée Princesse fut condamnée à avoir la tête tranchée. Le motif de cet Arrêt fut que tant qu'elle vivroit, la Reine auroit en elle une

(1) On prétend qu'Elisabeth y lut ces mots, qui la piquerent jusqu'au fond du cœur : » Je prie votre Majesté d'avoir bon courage, puisque j'espere, avec le » secours de Dieu & celui de mes armes, de vous voir bientôt sur le trône, où » vous verrez à vos pieds celle qui vous opprime maintenant «.

SECT XI. *Histoire d'Angleterre.*

ennemie & une concurrente dangereuse, & que de sa mort dépendoit le sort du royaume & celui de la Religion. Tous les Historiens qui ont raconté les circonstances de sa mort, relevent avec raison le courage héroïque, la fermeté étonnante de cette Reine, & les sentimens de Religion & de résignation qu'elle fit paroître jusqu'à son dernier moment. Toute l'Europe, à cette nouvelle, détesta l'action d'Elisabeth, d'avoir fait passer une Reine par la main d'un Bourreau, après l'avoir tenue vingt ans en prison, tandis qu'elle pouvoit l'y tenir toute sa vie. Tout ce que les Protestans peuvent alléguer sur ce sujet, ne sçauroit empêcher que cette cruauté d'Elisabeth n'ait obscurci la plus grande partie de sa gloire, puisqu'enfin il n'appartient qu'à des Tyrans de répandre le sang des têtes couronnées. Elisabeth eut beau marquer le plus grand étonnement à la nouvelle de cette mort, & faire paroître la douleur la plus extravagante, personne ne fut dupe d'un artifice si grossier (1).

Tentative de Philippe II contre l'Angleterre.
1588.

La mort de Marie Stuard ne rassura point Elisabeth contre les craintes que Philippe II ne cessoit de lui inspirer. Elle recevoit de toutes parts des avis que ce Monarque faisoit les plus grands efforts pour attaquer l'Angleterre. Elisabeth, craignant de ne pouvoir se défendre avec l'épée, eut recours à sa politique. Elle affecta de se donner de grands mouvemens pour faire la paix entre le Roi Catholique & les Etats des Pays-Bas, & fit savoir au Duc de Parme qu'elle vouloit être la médiatrice de la paix. Elle rappela de Hollande le Comte de Leicester, qu'elle fit renoncer au gouvernement des Pays-Bas : elle témoigna en même temps beaucoup d'empressement à faire la paix ; & pour se mettre à couvert de la tempête qui la menaçoit, elle faisoit savoir secrétement à Philippe, pour mieux cacher son jeu, qu'elle emploieroit tous ses soins à porter les Etats à faire une paix avantageuse & glorieuse à l'Espagne, & qu'ainsi Philippe, trompé par ces espérances, ne songeroit plus à faire la guerre à l'Angleterre. Le Duc de Parme, de son côté, témoignoit souhaiter ardemment la paix. Il écrivoit à Elisabeth que le Roi son maître étoit extrêmement content de la bonne volonté que la Reine témoignoit en cette occasion, & qu'il la prioit de travailler à conclure une paix qui feroit beaucoup d'honneur à l'Angleterre. Mais il ne lui tenoit ces discours que pour l'amuser, & l'empêcher de se préparer à la défense ; & c'est ainsi qu'ils ne pensoient qu'à se tromper l'un l'autre, quoiqu'ils traitassent de la même affaire. Pendant ce temps, Philippe, enfermé dans son cabinet, travailloit à donner les ordres nécessaires pour mettre en état cette flotte invincible avec laquelle il prétendoit détrôner la Reine d'Angleterre. Il s'y portoit avec encore

(1) On assure même qu'un Milord qui étoit présent, ne put s'empêcher de dire : *Voilà un vrai tour de Comédienne*, faisant allusion au titre que les ennemis d'Elisabeth lui avoient donné. Ils disoient que cette Princesse étoit plus propre à jouer sur un théâtre le rôle d'une fausse Héroïne, qu'à régner sur un grand peuple. *Annal. Angl.*

plus d'ardeur depuis qu'elle avoit fait mourir la Reine Marie sur un échafaud. Alors il fit travailler jour & nuit ses Ministres ; il fit ouvrir tous ses trésors, afin qu'on mît en mer au plus tôt cette flotte qui devoit, selon lui, chasser du trône cette Reine hérétique, & venger le sang innocent de Marie sa cousine. C'étoit là le prétexte ; mais le véritable motif étoit l'ambition de ce Prince, qui vouloit se mettre en possession du royaume, qu'il croyoit lui appartenir en vertu du testament de la Reine Marie son épouse, & de l'investiture du Pape Sixte-Quint (1).

Histoire d'Angleterre.

La description que les Historiens font de la flotte qu'il arma, paroît quelque chose d'incroyable. Elle étoit composée de plus de cent cinquante vaisseaux ; il y avoit soixante galions d'une nouvelle structure, hauts comme des tours, trois mille deux cents pieces de canon, cent vingt mille boulets de toute grosseur, vingt-deux mille hommes de troupes, six mille huit cents Matelots, deux mille cinq cents Esclaves, ce qui en tout montoit à trente-deux mille hommes : ajoutez à cela toute sorte de munitions de bouche & de guerre à proportion. Elisabeth, informée de ces préparatifs, comprit que cette tempête se formoit contre elle ; de sorte qu'elle se prépara à une vigoureuse défense. Elle renforça ses vaisseaux, voulut que le fameux Drack, le plus habile homme de son siecle pour la Marine, se joignît à l'Amiral Howard, pour mettre la flotte au meilleur état qu'il seroit possible. Il lui falloit de grosses sommes d'argent pour tout cet armement ; c'est pourquoi elle convoqua le Parlement, se rendit en personne à l'Assemblée, & elle y exposa sa demande par un discours qui échauffa tous les cœurs. Ses expressions vives & fortes, & l'air majestueux d'une Reine dont l'âge augmentoit la gravité, firent une telle impression, que toutes les voix se réunirent pour lui fournir tous les secours nécessaires.

Elisabeth se prépare à la défense.

Cependant l'armée navale d'Espagne étant partie de Lisbonne le dernier jour de Mai, arriva aux côtes d'Angleterre, & jeta l'ancre dans la Manche, à la hauteur de Calais. L'armée navale Angloise se montra aussi-tôt, composée de cent vaisseaux, mais si inférieurs en grandeur à ceux des Espagnols, qu'ils ne paroissoient que des barques : en récom-

La flotte Espagnole entre dans le canal, où elle est défaite & dispersée.

(1) En effet, ce Pape célebre par son esprit rusé, avoit excommunié la Reine Elisabeth. C'étoit un coup de sa politique raffinée ; car il entretenoit en même temps des intelligences avec cette Princesse, & il avoit une grande idée de ses belles qualités. Un jour qu'il s'entretenoit avec un Anglois, nommé Carre, qui étoit l'agent secret de cette Reine, celui-ci, après lui avoir parlé des inclinations & des manieres d'Elisabeth, voyant que le Pape l'écoutoit avec plaisir, tira de sa poche une boite où étoit le portrait de la Reine, & le lui présenta. Sixte-Quint le considéra avec admiration pendant quelque temps, & dit au Chevalier Carre en le lui rendant : » Votre Reine est née heureuse ; elle gouverne son royaume avec » beaucoup de bonheur, il faudroit qu'elle se mariât avec moi ; nous donnerions » au monde un autre Alexandre «.

On prétend aussi que ce Pape ayant appris la mort de Marie, loin de condamner la cruauté d'Elisabeth, s'écria : » O l'heureuse Reine ! qui a été trouvée » digne de voir tomber à ses pieds une tête couronnée «. *Voyez ibid.*

Sect. XI. [illegible] d'Angleterre.

pense ils étoient beaucoup plus légers, & pouvoient être plus facilement gouvernés. Dès que les Espagnols eurent apperçu la flotte Angloise, ils se mirent en ordre de bataille, & s'approcherent insensiblement. Les Anglois, voulant éviter le combat, se tinrent au large, dans le dessein de courir sur quelqu'un des vaisseaux ennemis qui pourroient s'écarter des autres; les deux armées s'étant trouvées en présence le premier jour d'Août, les vaisseaux Anglois, comme meilleurs voiliers, gagnerent bientôt sur eux. Le combat ne tarda pas à s'engager, & les premieres escarmouches furent toutes à l'avantage des Anglois. La nuit étant venue, sans qu'on eût pu engager une action générale, les Anglois dépêcherent, à la faveur des ténebres, huit brûlots qui étoient tout en feu, & séparés les uns des autres, afin qu'ils pussent entrer par différens endroits dans l'enceinte de la flotte, & y mettre le feu de tous les côtés. Les Espagnols furent si épouvantés à la vue de ces brûlots, qu'ils prirent la fuite en désordre. En se retirant, ils furent surpris d'une affreuse tempête qui fracassa tous les vaisseaux, & en submergea une grande partie. En un mot, pour donner une idée de ce terrible désastre, il suffit de dire que de cent cinquante vaisseaux, il n'en revint en Espagne que quarante-six, & que de trente mille hommes dont la flotte étoit composée, il en périt plus de dix-huit mille, les uns par la tempête qui abîma les vaisseaux, les autres par la fatigue de la mer (1). Lorsque la nouvelle de ce désastre arriva en Angleterre, le peuple se livra à la joie la plus vive. Chaque citoyen alluma des feux devant sa maison. La Reine monta sur un char de triomphe, & se promena dans toutes les rues de Londres, accompagnée du Parlement & des Officiers de sa Cour, qui, de temps en temps, faisoient voltiger autour de son char les étendards, les enseignes & les drapeaux qu'on avoit pris sur les Espagnols. Ce fut ainsi qu'elle arriva, au milieu des acclamations de tout le peuple, à l'église de St.-Paul, où elle fit rendre à Dieu de solennelles actions de graces. Quand au contraire on vint apprendre à Philippe cette affreuse nouvelle, il se contenta de répondre avec son flegme ordinaire, *qu'il n'avoit pas envoyé son armée pour combattre contre les vents & les tempêtes, mais contre les Anglois.*

Henri III, Roi de France, est assassiné. Henri IV, son successeur, est secouru par Elisabeth. 1589.

Sur ces entrefaites, le Roi de France, Henri III, fut assassiné à St.-Cloud par le détestable Jacques Clément. Henri IV, Roi de Navarre, à qui la couronne étoit légitimement dévolue, en prit possession malgré ses ennemis, & sur-tout malgré les Espagnols, qui ne s'occupoient qu'à fomenter les troubles dans ce royaume. Elisabeth ne fut pas plus tôt instruite de ces événemens, qu'elle fit partir des Ambassadeurs pour assurer ce Prince qu'elle seroit toujours prête à embrasser ses intérêts, & pour appuyer la cause commune de la Religion qu'ils professoient. Elle lui fit tenir de temps en temps quelques secours; mais lorsqu'elle eut appris que les Ligueurs le poursuivoient avec plus d'ardeur, elle lui envoya deux

(1) *Meteren. Carte.*

mille

mille hommes d'Infanterie & douze cents chevaux. Henri IV s'en servit pour soumettre une grande partie de la Normandie, ainsi que le Maine & la Touraine; après quoi les troupes Angloises repasserent dans leur pays (1). *Histoire d'Angleterre.*

Pendant les années suivantes, Elisabeth s'appliqua à faire la guerre à l'Espagne, & elle eut la gloire de voir ses armes victorieuses. Non seulement elle troubla le commerce des Espagnols au Levant & aux Indes, mais encore elle attaqua leurs plus riches flottes dans le cœur de l'Amérique. Ses vaisseaux insulterent même les côtes d'Espagne, prirent de force ouverte Cadix, battirent leur flotte jusque dans le port de cette place, saccagerent & pillerent les villes de Philippe, pour ainsi dire, sous ses yeux. Ce Prince, ne pouvant se consoler de recevoir tous ces affronts de la part d'une femme, résolut, pour s'en venger, de mettre sur pied une armée plus forte que la précédente; mais la bonne fortune de la Reine, qui avoit fait toujours reussir ses entreprises contre l'Espagne, l'accompagna encore; car, dans le temps que l'armée étoit toute prête, Philippe tomba malade, & mourut peu de temps après, dans la soixante-deuxieme année de son âge, après un regne de quarante-deux ans, pendant lequel il avoit brouillé toute l'Europe par son ambition, & perdu les sept Provinces-Unies par sa cruauté & son gouvernement despotique. Cet événement fit échouer l'entreprise des Espagnols. *Elisabeth fait de nouveau la guerre contre l'Espagne.* 1594 & s.

Cependant un événement non moins inattendu se préparoit en Angleterre. Le Comte d'Essex, qu'on nommoit *le Comte* par excellence, se rendoit odieux à la Nation, par l'ascendant qu'il avoit pris sur l'esprit de la Reine, & par la vanité que lui donnoit l'avantage d'être le seul favori. La Reine s'étant apperçue depuis quelque temps que les Anglois n'aimoient pas ce Seigneur, saisissoit toutes les occasions de l'envoyer à quelque expédition au delà de la mer, afin qu'il n'abusât pas de la faveur où il étoit; car elle ne vouloit pas rompre avec un homme qu'elle avoit beaucoup aimé. Ainsi Elisabeth devenoit tous les jours plus sage en vieillissant. *Conduite imprudente du Comte d'Essex.*

Sur ces entrefaites, la révolte qui, depuis quelque temps, dévastoit l'Irlande, continuant toujours ses ravages, la Reine saisit cette occasion pour éloigner de la Cour son favori. Il fut nommé Lord Député d'Irlande, avec une commission plus étendue qu'il n'en avoit jamais été donné à aucun de ses prédécesseurs. Mais, au lieu de marcher, suivant ses instructions, contre Tyrone, Chef des Rebelles, il alla faire quelques expéditions de peu de conséquence, & se retira à Dublin, après avoir perdu une grande partie de ses troupes par les maladies & la fatigue. La Reine, informée de sa conduite, lui écrivit une lettre dure, où elle lui reprochoit d'avoir méprisé ses ordres. Le Comte d'Essex s'excusa sur ce qu'il avoit suivi les avis du Conseil d'Irlande, & promit de marcher incef- *Il est envoyé en Irlande.* 1601.

(1) *Mezerai.*

SECT. XI. *Histoire d'Angleterre.*

ſamment contre le Chef des Rebelles. En effet, ayant reçu d'Angleterre un renfort qu'il avoit demandé, il marcha contre Tyrone, & l'obligea de ſe retirer dans les bois & les endroits inacceſſibles. Le Chef des Rebelles demanda une entrevue qui lui fut accordée, & l'on convint mutuellement d'une ſuſpenſion d'armes. Après avoir conclu cette treve honteuſe, Eſſex retourna à Dublin, où il apprit que la Reine étoit exceſſivement irritée de ce qu'il avoit eu l'audace de déſobéir une ſeconde fois à ſes ordres. Il ſe détermina à repaſſer en Angleterre, même ſans congé, pour contre-balancer les efforts des ennemis qu'il avoit à la Cour; & l'on prétend qu'il précipita ſon départ, ſur les faux rapports qu'on lui fit que la Reine étoit dangereuſement malade, & que les Médecins déſeſpéroient de ſa vie (1).

Le Comte d'Eſſex eſt arrêté & condamné à perdre la tête ſur un échafaud. 1602.

Les ennemis d'Eſſex ne manquerent pas cette occaſion de le détruire entiérement dans l'eſprit de la Reine, en lui faiſant entrevoir que le Comte entretenoit ſûrement un commerce ſecret avec le Chef des Mécontens. Eliſabeth, qui ſavoit que la bonne politique veut qu'on ne néglige jamais les ſoupçons dans des occaſions ſemblables, & ſe ſentant d'ailleurs offenſée que le Comte ne lui eût jamais communiqué le commerce qu'il avoit avec l'ennemi, perdit toute l'affection qu'elle avoit pour lui, & le lui témoigna ouvertement, en lui ôtant peu à peu ſon autorité. Le Comte, naturellement fier, au lieu de ſe juſtifier auprès de la Reine, leva le maſque, & ne fit plus un myſtere de ſes démarches. Il réſolut de perdre la vie dans ſa criminelle entrepriſe, ou de gagner une couronne. Eliſabeth fit voir en cette occaſion que ſon courage ne l'avoit point abandonnée, & qu'elle étoit en état de faire reſpecter ſon autorité royale. Les ordres furent ſi bien donnés, que le Comte fut arrêté au moment où il s'y attendoit le moins, & conduit à la Tour de Londres. Auſſi-tôt on lui fit ſon procès, ſuivant les Loix du Royaume. Il parut devant les Juges magnifiquement habillé, avec un air ſerein & intrépide, ſans doute ſur la confiance où il étoit que la Reine ne le feroit jamais mourir. Les chefs d'accuſation furent qu'il avoit mis en priſon les Commiſſaires que la Reine lui avoit envoyés; qu'il avoit couru dans Londres pour faire ſoulever les habitans; qu'il avoit forcé un Shérif à faire prendre les armes au peuple. En conſéquence il fut condamné à mort : on le retint encore huit jours dans la Tour, après qu'on lui eut prononcé ſon Arrêt. L'intention de la Reine étoit de lui faire grace s'il la lui demandoit, ou par une lettre, ou par quelque ſupplication. Les amis du Comte le conjurerent tous les jours de faire cette démarche; mais il fut inflexible, diſant qu'il aimoit mieux mourir que de demander ſa grace, & qu'il n'y avoit rien de plus honteux à un Gentilhomme que de vivre d'une vie qu'on avoit obtenue par pure faveur. Un orgueil ſi déplacé eut le

(1) *Camden. Osborne.*

Histoire d'Angleterre.

fort qu'il méritoit, & son obstination lui causa la mort, plutôt que son crime.

Nouveaux exploits des Anglois contre les Espagnols.

Quoi qu'il en soit, la Reine, qui avoit toujours été victorieuse des ennemis du dedans, le fut également de ceux du dehors jusqu'à la fin de sa vie; car dans le temps qu'elle commençoit à ressentir les incommodités de la vieillesse, le Roi d'Espagne, Philippe III, résolut, par le conseil du Duc de Lerme, son Ministre, d'attaquer les Anglois, & de perdre, s'il étoit possible, leur Souveraine. Il équipa une armée navale aussi forte que l'Invincible, dans le dessein de faire une descente dans le royaume. Elisabeth, qui avoit encore tout son courage, se prépara à la défense dès qu'elle eut appris cette nouvelle. Sa flotte fut en mer de bonne heure; & ayant rencontré à la hauteur de Calais trente vaisseaux Espagnols, le combat s'engagea, & les Anglois remporterent la victoire. Cette défaite fit perdre aux Espagnols toute espérance de pouvoir jamais faire aucune entreprise sur l'Angleterre.

Mort d'Elisabeth. 1603.

Cependant il étoit facile de remarquer qu'Elisabeth, depuis la fin tragique du Comte d'Essex, ne menoit plus qu'une vie morne & languissante. Dans le mois de Février 1603, elle tomba dans une si grande mélancolie, qu'elle s'abstint de manger à son ordinaire, & ne voulut se servir d'aucun remede, ne demandant qu'à mourir tranquille. Elle passa dix jours sur des coussins sans fermer l'œil, ni prononcer un seul mot: on la mit au lit presque par force. Enfin, lorsqu'elle eut perdu la parole, les Seigneurs de son Conseil la supplierent de marquer par quelque signe qu'elle approuvoit que le Roi d'Ecosse fût son successeur, & elle mit la main sur sa tête par forme d'approbation (1). Elle ne survécut que peu d'heures, & mourut, le 3 Avril, dans la soixante-dixieme année de son âge, & la quarante-cinquieme de son regne.

Les Anglois comparent cette Princesse à leurs plus grands Rois, & ils ont raison. Elle posséda dans le plus haut degré le talent si rare & si nécessaire aux Princes, de se faire aimer de leurs sujets, & craindre de leurs ennemis. C'est elle qui, en jetant les fondemens de la puissance dont cette Nation jouit aujourd'hui, lui fit en même temps connoître que cette liberté immodérée dont elle est idolâtre, n'est qu'un vain fantôme qui disparoît sous un Gouvernement ferme & éclairé. Ce qui fait encore l'éloge d'Elisabeth, c'est qu'ayant pris les rênes du Gouvernement dans un temps où le royaume étoit déchiré par les divisions qu'occasionnoit la différence de Religion, elle se soutint au milieu de ces troubles, & rétablit la sienne sur les ruines du parti le plus fort. Et ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'une femme qui avoit tant d'ennemis au dedans de ses Etats, tant d'envieux au dehors, tant de Puissances voisines qui ne cherchoient qu'à la détrôner, eut l'habileté de devenir la terreur de ses ennemis, plus par son adresse que par la puissance de ses armes. Ce n'est cependant pas qu'Elisabeth fût exempte

(1) *Camden.*

SECT. XI. *Histoire d'Angleterre.*

de défauts. Les Historiens lui reprochent, & avec raison, de n'avoir jamais pensé qu'à vivre en repos, sans se soucier d'autre chose que du présent, comme si elle eût méprisé ou haï la postérité. De là vient qu'elle ne voulut jamais se marier, & qu'elle ne laissa aucun monument digne de la piété ou de la charité d'une Reine, & qui mérite d'être transmis à la postérité. Manquant de cette générosité si convenable aux Princes, elle aimoit à l'excès le faste & la magnificence dans les habits, les cérémonies d'appareil, où elle se plaisoit à étaler aux yeux des Ambassadeurs toute la pompe du trône, & à s'y faire admirer avec une complaisance trop marquée. Mais ses grandes qualités firent qu'on passa légérement sur ses défauts, dont une partie étoient ceux de son sexe, & elle n'en fut pas moins chérie de ses sujets, estimée des Princes Etrangers, & regardée comme une des plus grandes Reines de l'Europe.

SECTION XII.

MAISON DE STUARD.

Jacques I, dit Jacques VI, Roi d'Ecosse.

EN appelant au trône d'Angleterre le Roi d'Ecosse, Elisabeth avoit cru réparer, autant qu'il étoit en elle, les sinistres effets de sa haine contre l'infortunée Marie. Jacques I avoit été contraint de dévorer dans le silence la douleur que lui avoit causé la perte de sa mere; il avoit à lutter alors contre le sort qui sembloit poursuivre toute sa famille; & d'ailleurs il se voyoit environné de factieux qui ne cherchoient que l'occasion de soulever l'Ecosse, & d'Anglois chargés par Elisabeth de l'observer sans cesse. Soit qu'alors ce Prince n'osât user d'autorité, déployer la puissance que son rang lui donnoit, ni exercer avec empire les fonctions de la royauté, soit que ses penchans opposés à l'éclat de sa condition, le rendissent peu sensible aux procédés de la Reine d'Angleterre & à l'insubordination des Ecossois, il se livra tout entier à l'étude de la Théologie scholastique, la plus pernicieuse de toutes les Sciences, quand on a le malheur d'avoir reçu de la Nature une tête étroite & un jugement faux. Studieux & doué d'une rare disposition à la pédanterie, Jacques fit en peu de temps des progrès si rapides, qu'énorgueilli lui-même des talens supérieurs qu'il croyoit posséder, il publia plusieurs ouvrages qui flattoient plus son amour-propre, que le sceptre d'Ecosse ne pouvoit satisfaire son ambition; & il est vrai que la plupart de ces écrits étoient surchargés de tant d'érudition, qu'ils lui méritoient l'admiration & les éloges des Théologiens & des Moines de son royaume. Mais les Grands de sa Cour, la plupart de ses sujets, & les

Anglois sur-tout, ne pouvant concilier ce genre d'occupation avec les soins & les talens qu'exige la souveraineté, ne virent dans l'Auteur qu'un Prince au dessous de son rang, & ne penserent point qu'une Nation pût être heureuse sous un Roi controversiste. D'ailleurs Jacques, enorgueilli par l'imposante idée qu'il se formoit de ses propres talens, enivré de ses succès littéraires, & confirmé dans la haute opinion qu'il avoit de son génie par les fastidieux éloges que ne cessoient de lui prodiguer quelques lâches flatteurs, s'étoit si fort accoutumé à se croire réellement doué des plus rares qualités, que, se regardant lui-même comme le Monarque le plus accompli de son siecle, il pensa que, pour le bonheur même de ses sujets, il étoit indispensable que tout cédât à ses volontés, toujours justes & toujours infaillibles. Pénétré de ces mauvais principes, il confondoit la suprême puissance avec le despotisme, l'obéissance éclairée avec la servitude, & regardoit comme les ennemis de l'autorité royale quiconque osoit le contredire, ou ne pas déférer aveuglément à ses opinions. Cette maxime de penser, ajoutée à l'ambition outrée qu'il avoit de passer pour le Controversiste le plus éclairé de son siecle, le faisoit également mésestimer de son peuple & des Nations voisines. On assure que ce fut pour se justifier de la défavorable idée qu'on avoit de son caractere & de son inexpérience dans l'art de gouverner, qu'il publia son *Basilicon doron*, ou le *Présent royal*, Traité savant qu'il avoit composé pour l'éducation de son fils, & qu'il fit imprimer en 1599. Le succès de cet Ouvrage passa même les grandes espérances que l'Auteur en avoit conçues; il fut généralement goûté, & l'idée des vûes que ce livre renfermoit, les matieres épineuses qui y étoient traitées, les grandes maximes de gouvernement qui y étoient développées, les droits des citoyens qui y étoient protégés, & la liberté nationale qui y étoit défendue, détruisirent si complétement l'idée désavantageuse que les Anglois avoient des lumieres & de la capacité de Jacques, que, lorsqu'il sortit de ses Etats pour aller occuper le trône Britannique, tous les lieux de son passage, depuis Edimbourg jusqu'à Londres, furent remplis de ses nouveaux sujets, qui ne cessoient de lui témoigner, par leurs acclamations, la joie que leur causoit son avénement à la couronne. Mais sa foiblesse, ses irrésolutions & son incurable manie de disputer & d'exercer sur le trône les fonctions de convertisseur, changerent bientôt ces transports de réjouissance en murmures, en plaintes, en clameurs; & le feu de la sédition ne tarda point à succéder aux fêtes éclatantes de son couronnement.

Histoire d'Angleterre.

Quelque protection que la Reine Elisabeth eût accordée aux Episcopaux, deux Sectes cependant balançoient leur crédit, le Puritanisme & le Presbytéranisme, dont les Sectateurs, irrités par l'espece d'oppression dans laquelle on les retenoit, étoient incomparablement plus nombreux que les citoyens attachés au rit Anglican. Sur la fin même du regne d'Elisabeth, les Puritains, enhardis par l'impunité, entraînés par leur enthousiasme, murmuroient hautement, & répandoient avec

Affaires de Religion. 1604.

SECT. X I. *Histoire d'Angleterre.*

audace des discours séditieux contre la Religion dominante. L'avénement du Roi Jacques, élevé par des Instructeurs Presbytériens, accrut les espérances des Puritains, qui, comptant sur la protection du nouveau Souverain, ne douterent plus du triomphe du Puritanisme sur l'Episcopat, de l'approbation entiere du livre de Lithurgie, publié au nom d'Edouard VI, & commencerent cette dispute fanatique & cruelle qui, dans la suite, fit répandre tant de sang dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne. Cependant les Puritains se tromperent, & les Evêques flatterent avec tant d'art l'amour-propre du Roi (1), si facile à se laisser éblouir par des éloges, qu'il mécontenta également les Catholiques, persuadés qu'issu de parens attachés à la doctrine de Rome, il ne manqueroit point de se déclarer en faveur du Catholicisme; & les Presbytériens qui, sachant qu'il avoit été formé par des Gouverneurs Puritains, ne doutoient point qu'il ne rendît leur secte dominante. La Nation Angloise, qui n'est point dans l'usage, comme le reste des peuples soumis à l'autorité d'un seul, de se modeler sur ses Rois, fut aussi mécontente que les Presbytériens & les Catholiques, par cela même que Jacques I s'étoit cru en droit de prononcer en matiere de doctrine. De part & d'autre, les disputes s'échaufferent, les sectes opposées chercherent à s'opprimer mutuellement, & le feu de la discorde s'alluma de toute part.

Conférence à Hamptoncourt.

Le Roi, toujours malheureux ou mal-adroit dans le choix des moyens, imagina le plus mauvais des expédiens pour étouffer dans sa naissance cette fermentation. Il indiqua à Hamptoncourt une conférence entre les Chefs des différens partis; & la manie de briller dans les rixes théologiques, l'emportant sur les égards qu'il devoit à son rang, il alla présider, comme juge & souverain arbitre, à cette conférence, qui eut le sort qu'ont eu dans tous les temps des conférences sur de pareils objets. On disputa beaucoup : des argumens on en vint aux injures : le Roi Théologien, après s'être long-temps mêlé dans la dispute, usa d'autorité, prononça pour les Episcopaux, & la haine mutuelle des sectes n'en fut que plus envenimée.

Conspiration des poudres. 1605.

La Chambre des Communes, composée de Puritains, fut indignée de la sentence de Jacques, & se vengea en lui refusant des subsides. Heureusement les besoins de l'Etat n'étoient pas bien pressans; & Jacques, qui détestoit la guerre autant qu'il étoit passionné pour la controverse, étoit en paix avec les Puissances voisines, qui, ayant intérêt à ménager l'Angleterre, le laissoient paisiblement vivre & catéchiser dans son isle. Mais les sectes que la décision avoit ulcérées, & le fanatisme que son intolérance avoit enflammé, inspirerent à quelques Catholiques le complot affreux de venger le Catholicisme par le massacre du Roi, de sa famille entiere, des Ministres & du Parlement, afin que dans la confusion, le tumulte, le bouleversement que cette catastrophe ne

(1) *Wilson. Coke.*

manqueroit point de causer, les conspirateurs pussent s'emparer aisément des forces de l'Etat, les employer à la destruction des hérétiques, & sur-tout à l'oppression des Puritains. Les Chefs de cette atroce conjuration, les Lords Catesby, Jean Graunt, Thomas Piercy, Rook-Wood, Tresham, Wright, & Gui Fawkes, résolus de faire périr le Roi & le Parlement, avoient rempli de poudre & de matieres combustibles une cave située directement au dessous de la Chambre d'assemblée du Parlement; & déjà ils touchoient au jour de l'exécution, lorsque l'indiscrétion de l'un des conjurés, qui vouloit sauver le Lord Monteagle, & qui l'avertit en termes mystérieux de ne pas se trouver au Parlement, menacé d'un très-grand malheur, fit naître des soupçons à Monteagle. Celui-ci en avertit le Roi, qui, devinant avec justesse le motif d'un avis aussi surprenant, fit fouiller les souterrains & les appartemens voisins du Parlement. On trouva non seulement les barils de poudre disposés à éclater; mais on se saisit encore de Fawkes qui mettoit la derniere main à l'arrangement des choses. Fawkes, appliqué à la question, avoua tout, & dévoila le plan de la conspiration. Quelques-uns des principaux complices périrent sur l'échafaud : les autres, afin d'éviter la honte du supplice, se firent tuer, en se défendant contre les Gardes envoyés pour les saisir (1). On assure que Fawkes n'avoit point chargé les Jésuites dans ses dépositions; cependant les Peres Oldekorne & Garnet furent accusés d'avoir connu le complot, & Jacques I les fit pendre pour ne l'avoir point révélé. La vengeance du Souverain ne s'étendit qu'aux plus coupables, & n'enveloppa point, comme on s'y attendoit, tous les Catholiques. Cette modération qui eût dû concilier à Jacques l'estime de ses sujets, ne servit au contraire qu'à les soulever; & les plus mécontens furent les Puritains, qui, regardant cet acte de clémence comme une collusion entre le Roi & les Catholiques, chercherent & saisirent toutes les occasions de le contrarier, & lui donner des marques de leur ressentiment. Dès ce jour il n'éprouva que des dégoûts & une résistance opiniâtre à ses volontés. Le Parlement, où les Puritains dominoient, lui firent essuyer les plus cruels refus. Il suffisoit qu'il proposât des réglemens pour qu'ils fussent rejetés, quelle que fût leur utilité. S'il demandoit des subsides, au lieu de lui en accorder, on lui reprochoit durement son importunité, ses dissipations & ses folles dépenses : on se plaignoit de l'étendue qu'on l'accusoit de donner à son autorité. Jacques, sans se rebuter, demanda de nouveaux subsides; & après beaucoup de débats, il en obtint, mais très-peu considérables, & on l'obligea même d'en témoigner sa gratitude par une proclamation rigoureuse qui bannissoit à perpétuité les Jésuites de la Grande-Bretagne.

Histoire d'Angleterre.

Fatigué des entreprises réitérées du Parlement, Jacques I, qui ne connoissoit ni les bornes de sa puissance, qu'il confondoit avec le pou-

Robert Carr devient favori du Roi. 1611.

(1) *Winwood. De Thou. Wilson. Echard.*

SECT. XII. *Histoire d'Angleterre.*

voir arbitraire, & qui ne savoit ni dissimuler ses pensées, ni se prêter aux circonstances, cassa son Parlement, dont il eût voulu pouvoir se passer, mais qu'il fut, plus souvent qu'il ne l'eût désiré, obligé de convoquer, pour en obtenir des subsides. Il est vrai que, quoique pacifique, Jacques a été de tous les Souverains de la Grande-Bretagne, celui qui a fait les plus énormes dépenses; non qu'il eût des services essentiels à récompenser, ou qu'il fût de son caractere de verser des bienfaits sur le mérite & les talens, mais par son intempérance à prodiguer les titres, les dignités & les trésors à quiconque avoit l'art de flatter ses passions, & de captiver sa confiance. Outre une foule d'adulateurs, il falloit encore à Jacques un favori quel qu'il fût, & auquel il s'attachoit par caprice, sans égard au mérite, encore moins à la naissance. Carr, jeune homme Ecossois, doué par la Nature d'une figure aimable, mais d'un cœur bas & corrompu, fut celui que le Roi choisit parmi ses Pages. Carr, sans autres talens que l'adresse perfide d'approuver toutes les fantaisies & toutes les opinions absurdes ou sensées de son Maître, s'éleva rapidement au faîte des honneurs, des emplois & de l'opulence. Dès les premiers jours de sa faveur, il fut créé Vicomte de Rochester, ensuite Comte de Sommerset, & bientôt Jacques I le rendit le Seigneur le plus puissant de sa Cour, & le plus accrédité du royaume. Ce bonheur, aussi peu mérité qu'il étoit inattendu, inspira tant de présomption à Carr, qu'il prétendit à la main de Françoise Howard, déjà promise au fils du Comte d'Essex (1).

Il empoisonne le Prince de Galles, & épouse Françoise Howard. 1612 & s.

Françoise Howard, jeune personne d'une rare beauté, mais d'une ame perverse, d'un caractere atroce, étoit généralement soupçonnée, quoiqu'à peine elle fût parvenue à sa seizieme année, d'avoir très-peu de régularité dans ses mœurs; & ses galanteries n'étoient rien moins que secretes. Carr fut instruit qu'outre le jeune Comte d'Essex, il avoit pour rival, & pour rival heureux, le Prince de Galles, dont les assiduités devenoient chaque jour plus marquées. Transporté de jalousie, & trop atroce pour céder à un tel concurrent, le Comte de Sommerset s'en défit par le poison. Quelques Ecrivains assurent même que Jacques I, jaloux des grandes qualités de son fils, & craignant de se voir enlever la couronne, trempa dans cet affreux complot, & eut part à cet empoisonnement (2). Quoi qu'il en soit, Jacques connut le coupable & ne l'en punit point; au contraire, il l'accabla de nouveaux bienfaits. Sommerset, enhardi par l'impunité, ne tarda point à se souiller d'un nouveau crime. Owerbury, Conseiller privé de la Cour, trop attaché à Carr, lui donna des avis sur l'inconduite de Françoise Howard,

(1) C'étoit le fils du fameux Comte d'Essex, décapité sous Elisabeth. Il avoit été rétabli par le Roi, depuis quelques années, dans tous les biens & honneurs de son pere. *Voy. Wilson*, *Carte & Winwood.*

(2) Ce qui confirma les soupçons, ce fut la défense que Jacques fit de porter le deuil du jeune Prince.

qui,

qui, de concert avec son amant, se vengea, peu de jours, après du malheureux Owerbury, qu'elle fit empoisonner. Ce fut sous ces auspices, & à la suite de ces deux assassinats, que Sommerset & sa maîtresse se marierent; & leurs noces, dont Jacques I fit les frais, furent célébrées avec la plus pompeuse magnificence.

Histoire d'Angleterre.

Mécontentement du Parlement au sujet des prodigalités du Roi.

Un autre mariage acheva d'épuiser les trésors du Roi d'Angleterre, & ce fut celui d'Elisabeth sa fille, avec l'Electeur Palatin. Les dépenses que ces fêtes coûterent, avoient entiérement absorbé les revenus de Jacques, qui, dans la vûe de se procurer de nouvelles ressources, convoqua un Parlement, & qui, pour se concilier tous les suffrages, proposa, dans le nombre des abus qu'il promettoit de réformer, d'extirper entiérement de ses Etats la Nation Protestante, que les Puritains détestoient; mais ce détour ne lui réussit point. Le Parlement voulut, avant de s'occuper des subsides, examiner les griefs dont il prétendoit que la Nation avoit à se plaindre; & les Chambres discuterent avec la plus mortifiante sévérité, l'emploi des revenus royaux, examinerent les causes de l'accroissement du Papisme, & se plaignirent hautement du monopole & des concussions que la Cour exerçoit au mépris des loix nationales. Jacques, qui eût dû s'attendre à la vivacité de ces remontrances, se repentit d'avoir fait assembler le Parlement, &, n'y prévoyant plus que de la résistance, il le cassa. Mais ce coup d'autorité ne suppléant point aux subsides, il eut recours à un moyen qui le rendit encore plus odieux; ce fut d'ordonner à tous les Shérifs du royaume de demander un présent volontaire à chaque habitant de son district, & d'envoyer à la Cour les noms de ceux qui refuseroient de se prêter à cette vexation.

Sommerset est mis à la Tour, & condamné à mort. 1615.

Cet impôt inusité souleva tous les citoyens: ils éclaterent en murmures; & croyant punir Jacques d'une maniere très-sensible, on accusa Sommerset de toutes ces déprédations. Sommerset, accusé, fut d'autant plus malheureux, qu'également haï de tout le monde, il ne trouva personne qui tentât d'embrasser sa défense. Jacques lui-même, à qui Willers, jeune homme d'une rare beauté, avoit inspiré du dégoût pour Sommerset, abandonna ce dernier à la haine publique, & fut même si content, que l'accusation en forme qu'on porta contre Carr, d'avoit empoisonné Owerbury, lui fournît un prétexte de se défaire d'un homme qu'il avoit cessé d'aimer, il se hâta de faire expédier un ordre pour l'instruction du procès du coupable. A supposer que Sommerset eût été innocent, il eût eu bien de la peine à le paroître aux yeux de ses Juges, qui le haïssoient tous; mais insolent, coupable & souillé de mille crimes, son procès fut bientôt instruit; & ses Juges porterent contre lui une sentence de mort, qui eût été exécutée, si le Roi, soit par un reste de bienveillance pour cet ancien Favori, soit qu'il craignît les dernieres dépositions qu'eût pu faire le criminel sur l'échafaud, n'eût fait commuer la peine de mort en un exil perpétuel.

Conduite imprudente du Roi d'Angleterre, qui livre les villes de sûreté aux Hollandois. 1616.

Mais le mécontentement du peuple, ni l'éloignement de Sommerset ne produisirent aucun effet sur Jacques. Il prodigua sa confiance & ses

SECT. XII. *Histoire d'Angleterre.*

tréfors à fon nouveau Favori, abandonna les rênes de l'Etat à une foule de vils adulateurs, qui, ne fongeant qu'à leurs intérêts, opprimerent la Nation, & ternirent fa gloire. Il vit fans émotion les Puiffances Etrangeres prendre des accroiffemens qui nuifoient à fa couronne; & il reftitua aux Hollandois, pour deux millions fept cent quarante-huit mille florins, les villes que l'Angleterre poffédoit en Hollande, pour fûreté des fommes que les Provinces-Unies devoient à l'Angleterre, & qui montoient à près de huit millions de florins, fans compter les intérêts de dix-huit années. Ce fut le fameux Penfionnaire Olden Barnevelt que les Etats-Généraux chargerent de cette importante négociation; & l'on voit qu'il s'en acquitta de la maniere la plus avantageufe pour fa patrie.

Il propofe un mariage entre fon fils & l'Infante d'Efpagne.

La déplorable conduite du Roi d'Angleterre aigriffoit tous fes fujets; mais ce Prince, environné de flatteurs & d'ames vénales, loin de fonger à appaifer les mécontens, les irrita encore par le projet le plus déraifonnable en lui-même, & dont l'exécution pouvoit lui devenir funefte. Soupçonné depuis long-temps de protéger les Catholiques, & taxé hautement, par les Puritains, de Papifte déguifé, il ne craignit point de juftifier, du moins en apparence, ces accufations. Dans cette vûe, il fe lia intimement avec l'Efpagne, & parut défirer d'unir le Prince Charles fon fils, avec l'une des filles du Roi d'Efpagne. Ce projet fut habilement fecondé par Gondemar, qui, réfidant à Londres, en qualité de Miniftre de la Cour de Madrid, fe fervit du prétexte de cette union future pour empêcher Jacques de fecourir les Princes Proteftans, qui étoient alors en guerre contre la Maifon d'Autriche, pour la fucceffion du Duché de Cleves, & qui comptoient fur l'alliance de l'Angleterre. Mais, pour ne point déplaire à la Maifon d'Autriche, qui pouvoit traverfer ce mariage, le Roi d'Angleterre garda une honteufe neutralité, & abandonna la caufe des Princes Proteftans, au détriment de fon royaume, de fa famille même, & de la Religion, dont il s'étoit déclaré l'appui le plus inébranlable.

Il vifite l'Ecoffe. 1617.

Trop fûr de fes propres lumieres pour foupçonner qu'il étoit joué par Gondemar, par le Confeil de Vienne, & par la Cour d'Efpagne, Jacques, ne doutant point de l'exécution prochaine de fon projet, s'éloigna pour quelque temps de Londres, & paffa en Ecoffe, pour mettre fin aux divifions que le fanatifme des Puritains & des Epifcopaux y avoit fufcitées. Ce ne fut ni comme Monarque, ni comme négociateur qu'il parut en Ecoffe, mais fous un titre qui flattoit plus fon amour-propre; ce fut comme Controverfifte, prêt à entrer en lice contre tous les Docteurs des différentes fectes, & à faire parade de fon érudition théologique. A cet effet, il convoqua à Edimbourg une Affemblée générale du Clergé Ecoffois, préfida en qualité de Docteur & de Chef fuprême de la Religion, donna à peine aux Puritains le temps d'expofer leurs griefs, argumenta, catéchifa, déclama avec tant de violence contre le Puritanifme, & appuya fes déclamations de menaces fi

effrayantes, que les Puritains intimidés, préférerent de souscrire aux articles du rit Anglican, plutôt que de s'exposer au martyre.

Histoire d'Angleterre.

Enflé de ce triomphe, digne en effet de la petitesse de son ame, Jacques revint dans ses Etats; & pour accélérer le mariage de son fils avec l'Infante d'Espagne, il rédigea & signa, ainsi que Gondemar, les articles du contrat. Par le premier de ces articles, il étoit stipulé que les dispenses du Pape seroient obtenues à la seule sollicitation de Sa Majesté Catholique. Les autres regardoient l'éducation des enfans qui naîtroient de ce mariage, & ce qui concernoit la chapelle de l'Infante. Ainsi la conclusion de cette grande affaire paroissoit très-prochaine; & déjà le Roi d'Angleterre songeoit aux préparatifs des fêtes qui devoient embellir cette union, lorsqu'un accident imprévu vint retarder l'exécution de ce brillant projet. Les Bohémiens, fatigués de la domination de l'Empereur Mathias, leverent l'étendard de la rebellion; & afin de balancer les forces du Prince détrôné, qu'ils déclarerent déchu de tout droit à la couronne de Boheme, ils offrirent le sceptre à l'Electeur Palatin, Frédéric, gendre du Roi d'Angleterre. L'ambition de Frédéric fut éblouie par l'appât d'une couronne; il accepta l'offre des Bohémiens, envoya consulter son beau-pere sur la démarche qu'il faisoit, &, sans attendre de réponse, prit la route de Prague, où il fut couronné. Jacques I, surpris de cet événement, s'irrita contre son gendre, traita les Bohémiens de Nation séditieuse, & poussa l'imprudence jusqu'à faire part de ses mécontentemens contre Frédéric à la Maison d'Autriche, qui fit servir la colere du Roi d'Angleterre à la ruine du nouveau Souverain de Boheme. Jacques eût pu très-facilement seconder Frédéric, en arrêtant dans la Flandre Espagnole le Marquis de Spinola, qui, instruit de l'intelligence du Roi d'Angleterre avec la Maison d'Autriche, conduisit sans obstacle son armée sur les bords du Rhin, & se jeta dans le Palatinat, où il fut joint par l'armée de l'Empereur. Cette armée victorieuse venoit de disperser les rebelles sous les murs de Prague, d'où Frédéric avoit été contraint de s'éloigner. Une troupe peu nombreuse de Volontaires Anglois défendit pendant quelques mois le Palatinat; mais bientôt elle fut obligée de céder à la force; & Frédéric, pour avoir consenti à régner quelques jours sur la Boheme, perdit & ce royaume & ses propres Etats. Il passa en Hollande, où il fut accueilli par les Etats-Généraux, qui s'empresserent de lui faire oublier, autant qu'il fut en eux, & les rigueurs de la fortune, & la lâche conduite de Jacques I (1).

Rupture du mariage du Prince de Galles avec l'Infante. Révolte en Boheme. 1618.

Cependant, insensible aux disgraces de son gendre, le Roi d'Angleterre ne songeoit qu'à hâter le mariage dont l'ambition de l'Electeur Palatin avoit suspendu l'exécution. Il pensoit en cela d'une maniere directement opposée à celle de la Nation Angloise, qui ne voyoit dans cette alliance que le triomphe du Papisme & la ruine inévitable du rit Anglican.

Foiblesse du Roi; disgrace du Chancelier Bacon. 1621.

(1) *Wilson.*

Ces craintes, qui paroissoient fondées, ulcéroient les citoyens; & ce fut pendant l'effervescence que causoient ces idées, que Jacques, toujours mal-adroit, convoqua un Parlement. Mais avant que de délibérer sur les subsides que le Roi demandoit, les Chambres, mécontentes du Souverain, se plaignirent hautement, pour le mortifier, des vexations du Chancelier Bacon, le plus grand homme de son siecle, le génie le plus sublime, & le plus profond Métaphysicien qui ait illustré l'Angleterre. Malheureux d'occuper le ministere sous un tel Prince, Bacon fut accusé de ne se conserver dans son poste éminent que par ses flatteries, & par l'énormité des vexations qu'il exerçoit sur les citoyens, pour assouvir l'insatiable avidité du Roi. Jacques I, trop lâche, trop ingrat pour protéger Bacon, oublia ses services, le laissa dépouiller de ses charges & de ses biens par ses ennemis, & poussa l'ingratitude jusqu'à ne faire même aucune sorte d'attention à la misere à laquelle il se trouva réduit peu de jours avant sa mort.

Moins sensible à la mortification que le Parlement venoit de lui donner (1), qu'au plaisir d'obtenir une partie des demandes qu'il avoit faites, le don d'un foible subside lui fit aisément oublier la perte d'un Ministre tel que Bacon; & il employa ce subside, non à lever une armée, comme il l'avoit promis, mais en dépenses superflues & en ambassades encore plus infructueuses, à la Cour de Vienne & à celle de Bruxelles.

Négociations infructueuses au sujet de l'Electeur Palatin.

Toutefois, quelque indifférence que Jacques I eût témoigné à son gendre, il ne désiroit pas moins ardemment de le voir rétabli dans le Palatinat. Mais, trompé par Gondemar, il se persuadoit qu'il n'y avoit que le mariage du Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne, qui pût déterminer l'Empereur à accorder la paix au Comte Palatin. Son aveugle confiance pour Gondemar, qui le jouoit, étoit telle, que, par les conseils de ce rusé Ministre, il protesta plus d'une fois à la Maison d'Autriche, que ce ne seroit que forcément, & à la derniere extrémité, qu'il défendroit, par la voie des armes, la cause de son gendre. L'Empereur & le Roi d'Espagne tirerent les plus grands avantages de la pusillanimité, de l'imprudence & des fausses démarches de ce crédule Souverain, qu'ils avoient d'autant plus d'intérêt à tromper, que la treve entre l'Espagne & la Hollande étant sur le point d'expirer, il y avoit à craindre que Jacques ne fournît des secours aux Etats des Provinces-Unies, disposés à obliger les Espagnols à rendre les places qu'ils avoient enlevées dans le Palatinat. Afin de le distraire de ce dessein, qu'il étoit

(1) Ce fut dans ce Parlement que prirent naissance les deux partis qu'on nomme aujourd'hui les *Torys* & les *Wighs*. Le premier de ces partis soutient l'autorité Royale; l'autre défend les priviléges du peuple. Le parti du Roi dominoit alors dans la Chambre Haute; celui du peuple dans la Chambre des Communes. Jacques, par son entêtement pour le pouvoir absolu, peut être regardé comme l'auteur de tous les maux que ces deux factions ont depuis causés à l'Angleterre. *Voy. Hume, Rushworth, Wilson, Weldon, &c.*

par lui-même incapable de former, mais que les Hollandois eussent pu suggérer, la Cour d'Espagne, secondée par l'adroit Gondemar, ne cessa de lui représenter la réunion de Frédéric son gendre avec l'Empereur, comme un ouvrage peu difficile & désiré par l'Empereur lui-même, qui, se prêtant à ce manége, écrivit, ainsi que le Roi d'Espagne, plusieurs lettres conformes aux vûes du Roi d'Angleterre. Ces lettres, les propos insidieux de Gondemar, & le desir véhément du succès, animerent si fort Jacques I, que, plein d'impatience, il envoya à la Cour de Vienne le Baron de Digby, chargé de ses pleins pouvoirs, & plus expressément encore chargé d'accélérer la fin de cette grande affaire.

Histoire d'Angleterre.

Le Baron de Digby est envoyé à la Cour de Vienne, & rappelé peu de temps après.

Moins crédule & plus éclairé que son Maître, Digby ne tarda point à démêler tous les ressorts de la politique artificieuse de la Cour de Vienne, & il se hâta d'apprendre sans détour au Roi d'Angleterre qu'il étoit la dupe des Cours de Vienne & d'Espagne, & que Gondemar, leur Ministre, ne l'avoit que trop long-temps joué. Jacques, dont la manie étoit de se croire aussi clairvoyant en politique, qu'infaillible en matiere de dogme, fut indigné de l'espece de ridicule dont il s'étoit couvert par son aveugle confiance, & ne respirant plus que haine, guerre & vengeance, il rappela le Baron de Digby, assembla le Parlement, se plaignit amérement de la mauvaise foi de la Cour de Vienne, & demanda un subside pour commencer & soutenir les actes d'hostilité. Mais comme le Parlement n'entroit pour rien dans l'espece d'humiliation que Jacques avoit retiré de cette longue & inutile négociation, les Chambres parurent assez indifférentes au ressentiment du Roi; & avant que de statuer sur les secours qu'il demandoit, elles lui adresserent les remontrances les plus vives sur l'énormité des abus introduits par sa mauvaise administration, & qui s'étoient multipliés par sa nonchalance & sa pusillanimité. On se plaignoit plus hautement encore de la protection qu'il paroissoit accorder aux Papistes, du projet qu'il avoit formé contre les vœux de la Nation, de marier son fils avec l'Infante, ainsi que de ses liaisons avec les Puissances ennemies de la Reformation. Pour remédier incessamment à ces griefs, le Parlement demandoit l'expulsion des Papistes, le mariage du Prince Charles avec une Princesse de la Religion Reformée, & l'expulsion de tous ceux qui seroient convaincus d'être attachés aux Evêques par principes de Religion.

Dispute du Roi avec le Parlement.

Quelque accoutumé que fût Jacques aux refus, aux remontrances, & même aux mortifications, il ne put écouter de sang froid les réprimandes de son Parlement, & peu content de le casser, il en fit emprisonner quelques Membres, après avoir fait biffer des regîtres la protestation des Communes, au sujet des atteintes qu'on l'accusoit de donner à la liberté nationale. Mais cet acte de rigueur satisfaisoit sa vengeance sans le dédommager du subside qu'il n'avoit pu obtenir. Afin d'y suppléer, Jacques eut recours, pour la seconde fois, au moyen oppressif d'une *bénévolence* forcée: elle lui procura des sommes considérables, qu'il employa non à faire la guerre, comme il l'avoit juré dans un moment

SECT. XII. *Histoire d'Angleterre.*

de colere, mais à de magnifiques préparatifs pour le mariage de son fils avec l'Infante d'Espagne; union à laquelle il pensoit d'autant plus qu'elle déplaisoit à ce même Parlement que l'on venoit de casser. Afin de parvenir à cette alliance si vainement désirée depuis tant d'années, le Roi envoya à la Cour de Madrid le Baron de Digby, qu'il éleva à la dignité de Comte de Bristol, & qui répondit avec tant d'intelligence aux idées qu'il avoit déjà données de sa dextérité dans les négociations, que, par ses soins & l'ascendant qu'il prit à la Cour de Madrid, les conditions de ce mariage furent enfin stipulées. Le jour même du départ de l'Infante étoit fixé, lorsqu'un événement, plus imprévu encore que la rupture de Frédéric avec la Cour de Vienne, fit échouer tout à coup cette grande alliance, & força Jacques I à renoncer pour jamais à ce projet qui faisoit depuis tant d'années ses plus douces espérances.

Le Prince de Galles passe en Espagne avec le Duc de Buckingham. 1623.

Le Duc de Buckingham, Favori du Roi d'Angleterre, & qui avoit suggéré le projet de ce mariage, fatigué des lenteurs de la Cour de Madrid, imagina de hâter, par un expédient singulier, la conclusion de cette affaire. Dans cette vûe, il engagea le Prince de Galles à passer en Espagne, & lui persuada que cette galanterie, dans le caractere Espagnol, applaniroit tous les obstacles, & s'offrit de le conduire à Madrid, espérant de trouver l'occasion de perdre le Comte de Bristol qu'il détestoit, & dont il redoutoit le mérite supérieur. Jacques, tout aussi peu sensé que Buckingham, consentit à ce ridicule voyage, & le Prince de Galles parut inopinément à Madrid, où sa présence inattendue causa le plus grand étonnement. Il s'étoit flatté de voir l'Infante aussi souvent qu'il le désireroit : il aimoit éperduement cette Princesse; mais l'étiquette & les mœurs Espagnoles s'opposant à ses vœux, il ne lui fut pas permis d'entretenir l'Infante une fois seulement en particulier. Mais s'il ne goûta point la douceur de ces tendres conversations, dont l'espoir enchanteur l'avoit attiré de Londres à Madrid, il fut fort occupé à soutenir les assauts que lui livrerent, en attendant le consentement du Pape, les Missionnaires, les Docteurs & les Moines de ce royaume, où florissoit alors, dans toute sa splendeur, la sainte & dévorante Inquisition. Passionnément épris, le bon Prince de Galles se prêtoit docilement aux fatigantes leçons de ses Catéchistes, & aux formalités encore plus fatigantes de la Cour de son beau-pere. Cependant, à force de constance, il vit enfin tous les obstacles s'applanir ; & il touchoit à l'heureux dénouement de cette longue intrigue, lorsqu'un événement bien digne de tous les incidens qui l'avoient précédé, rompit entiérement ce mariage, dont l'Europe étoit déjà instruite.

Leur retour en Angleterre.

Les graces, la beauté de la jeune épouse du Comte d'Olivarès, Favori de Philippe III, avoient inspiré le plus ardent amour au Duc de Buckingham, qui, trop impatient dans ses désirs, pour brûler, soupirer & se taire, avoit mis tout en usage pour satisfaire sa vive passion. Excédée de ses poursuites, irritée de leur objet, la Comtesse fit confidence à son époux de l'ardeur de Buckingham ; & ils formerent

le projet de le couvrir de ridicule, & de punir son téméraire amour de la maniere la plus propre à le pénétrer de honte & de repentir. A cet effet, la Comtesse d'Olivarès parut moins insensible qu'elle n'avoit été jusqu'alors aux tendres sentimens du Duc; elle feignit ensuite de céder, & donna rendez-vous à son Amant dans l'appartement même de la Comtesse, où il eut ordre de se rendre au milieu de la nuit, & où il fut reçu dans les plus profondes ténebres. L'amoureux Buckingham étoit trop enivré des voluptés qu'on lui laissoit goûter, pour se douter que la Comtesse d'Olivarès avoit introduit en sa place l'une des plus libertines courtisanes de Madrid; & il ne reconnut son erreur qu'aux maux cuisans que lui causa cette funeste nuit. Il n'eut garde de se plaindre; mais le Comte d'Olivarès divulgua l'aventure; & Buckingham, en butte aux railleries de la Cour & de la ville, réduit à un état déplorable, & furieux de la piece sanglante qu'on lui avoit jouée, inspira au Prince de Galles du dégoût pour l'Infante, l'engagea, à partir brusquement de Madrid, d'où en effet le jeune Prince s'éloigna après avoir expressément défendu à son Ambassadeur de se servir de la procuration qu'il lui laissoit afin de procéder aux fiançailles (1).

Histoire d'Angleterre.

Le retour du Prince de Galles comble de joie les habitans de Londres. 1624.

Le retour du Prince de Galles, & sa renonciation à la main de l'Infante, causerent une joie si vive aux Anglois, qu'oubliant tous leurs anciens sujets de mécontentement, ils témoignerent leur satisfaction par des fêtes & des réjouissances publiques. Le Parlement, qui partageoit ces sentimens, ordonna que le Duc de Buckingham seroit remercié du service essentiel qu'il venoit de rendre à l'État : sans doute on oublia la cause de cet important service, que le Duc n'eût point rendu s'il n'avoit pas dérangé sa santé dans les bras d'une prostituée. Mais le Parlement ne faisoit attention qu'à l'effet, s'embarrassant peu du motif, & il fut fait une adresse au Roi, pour le supplier de déclarer au plus tôt la guerre à l'Espagne.

Déclaration de guerre contre l'Espagne. Projet de mariage entre le Prince de Galles & Henriette de France.

Cette guerre, après quelques délibérations, fut enfin résolue; une nombreuse flotte fut appareillée; & pendant qu'on mettoit la derniere main à ces préparatifs, les Cours de Paris & de Londres négocioient un mariage entre le Prince de Galles & Henriette de France, sœur de Louis XIII. Le Roi d'Angleterre fit partir alors le Comte de Carlisle, pour aider Holland dans cette intéressante négociation, & les conférences furent ouvertes à Compiegne, précisément dans le temps que Jacques, suivant la promesse qu'il avoit faite peu de jours avant au Parlement, ordonnoit de mettre à exécution les Loix contre les Papistes qui refuseroient d'adhérer à la doctrine de l'Eglise Anglicane. Les Prêtres Catholiques d'Angleterre implorerent, dans ces circonstances fâcheuses, l'in-

(1) M. Smolett & quelques autres Auteurs Anglois ne parlent point de l'aventure arrivée au Duc de Buckingham. Ils attribuent bien la rupture du mariage de l'Infante aux intrigues de ce Seigneur; mais ils se taisent sur le motif. Nous avons cru devoir suivre le sentiment d'Auteurs plus accrédités, plus véridiques & moins prévenus.

SECT. XII. *Histoire d'Angleterre.*

terceſſion de Louis XIII, qui, par complaiſance pour leur demande, envoya l'Archevêque d'Embrun ſolliciter en leur faveur. Ce Prélat arriva déguiſé à Royſton, & eut pluſieurs conférences avec le Roi, qui ſe déclara, ſans héſiter, l'ami des Catholiques & le protecteur de leur Religion. Il aſſura l'Evêque d'Embrun, que les Membres de cette Communion ne ſeroient jamais pourſuivis ſous ſon Gouvernement. On dit même qu'il lui communiqua un projet pour une tolérance générale dans toute la Chrétienté. Cette affaire terminée, on travailla avec la plus grande ardeur au traité de mariage; & après quelques débats, il fut conclu ſous les auſpices du Cardinal de Richelieu. Les conditions portoient que la Princeſſe Henriette jouiroit de toutes les faveurs qui avoient été ſtipulées pour l'Infante au ſujet de la Religion, & entre autres articles, qu'elle ſurveilleroit l'éducation de ſes enfans juſqu'à l'âge de treize ans. Sa dot fut fixée à huit cent mille écus de France, & ſon douaire à ſoixante mille. Par trois articles ſecrets, le Roi de la Grande-Bretagne s'obligea de faire remettre en liberté tous les Catholiques arrêtés pour la Religion depuis la derniere proclamation, de rendre les biens à ceux ſur leſquels ils avoient été ſaiſis, & de les protéger à l'avenir contre toutes pourſuites.

Mort de Jacques I. 1625.

Le Roi d'Angleterre, croyant qu'en faveur de l'alliance qu'il venoit de contracter, ſes vaiſſeaux ſeroient reçus dans les ports de France, y fit conduire ſa flotte; mais elle fut refuſée: elle cingla vers la Zélande, & n'y fut pas mieux accueillie; en ſorte qu'après avoir long-temps & infructueuſement navigué, elle fut obligée de regagner les ports d'où elle étoit ſortie. Le refus des François n'empêcha point Jacques I de preſſer l'accompliſſement du mariage projeté; & comme les deux Cours déſiroient également cette alliance, les conditions furent aiſément réglées. Le Pape accorda les diſpenſes (1); & Jacques touchoit enfin au terme de ſes vœux, lorſqu'une fievre tierce, qui ne paroiſſoit point dangereuſe, le mit promptement au tombeau, dans la cinquante-neuvieme année de ſon âge, & la vingt-deuxieme de ſon regne. Quelques Auteurs contemporains aſſurent que ſon Favori Buckingham hâta ſa mort par des cataplaſmes empoiſonnés qu'il lui fit appliquer, & qui tromperent tout l'art des Médecins. Buckingham fut un monſtre d'ingratitude, & Jacques le modele trop imité des Rois foibles, puſillanimes, ſans talens, ſans autres connoiſſances qu'une accablante érudition théologique, qui, par bonheur pour les peuples, n'eſt pas communément la ſcience des Rois. Il eut le malheur de ſuccéder à la plus illuſtre des Reines, dont la mémoire glorieuſe & récente dévoiloit d'autant plus l'incapacité de

(1) Le Pape avoit d'abord chargé ſa diſpenſe d'un nouvel article, portant que les Domeſtiques qui naîtroient de ce mariage, ſeroient des Catholiques nommés par la mere, & que le Roi d'Angleterre, ainſi que le Pape, jureroient l'exécution de cette ſtipulation. Jacques refuſa de faire un nouveau ſerment, ſous prétexte que ſa parole devoit ſuffire. On fut donc obligé de faire venir une autre diſpenſe où cette clauſe fut retranchée.

Jacques, qu'il croyoit balancer, par sa pédanterie, les talens supérieurs de cette grande Reine. L'Europe & l'Angleterre ne s'y méprirent point, & le contraste étoit trop frappant pour que personne imaginât de mettre en parallele deux caracteres aussi diamétralement opposés l'un à l'autre. Un Poëte Anglois même, indigné de la présomption de Jacques, fit sur lui ce distique, bien propre à faire sentir la différence que la Nation faisoit entre Elisabeth & son successeur :

Histoire d'Angleterre.

Rex fuit Elisabeth, nunc est Regina Jacobus :
Error naturæ, sic in utroque fuit.

Toutefois, quelque insuffisance que Jacques ait montré sur le trône, il y auroit de l'injustice à le représenter comme un homme entiérement destitué de talens. Il n'eut point, à la vérité, ceux que les Nations exigent des Rois qui les gouvernent : ses mains furent trop foibles pour tenir les rênes de l'Etat ; mais dans toute autre condition il eût pu se faire un nom, & il est même vraisemblable qu'il se fût distingué, si, moins favorisé par le hasard de sa naissance, il eût passé sa vie dans un Collége ou dans l'obscurité d'un Cloître. Son goût pour les disputes théologiques, & sa manie de parler, d'écrire & de décider sur des matieres de controverse, lui eussent mérité les premieres dignités d'un Monastere ; mais malheureusement pour lui comme pour l'Angleterre, ses droits & sa naissance, contrariant ses goûts & ses penchans, l'avoient destiné au trône (1). On peut dire néanmoins que son regne, quoiqu'ignoble, fit en quelque sorte le bonheur de la Nation, qui s'enrichit par un commerce que la guerre ne troubla jamais.

Aussi-tôt après la mort de Jacques, le Prince de Galles, son fils aîné, fut proclamé Roi d'Angleterre, sous le nom de Charles I. Malheureusement ce Prince monta sur le trône dans un temps où le peuple Anglois étoit fatigué des prétentions outrées de ses Rois, qui, par des efforts successifs, tendant visiblement au pouvoir arbitraire, avoient alarmé la Nation, invariablement déterminée à prendre les moyens les plus violens pour étendre ses priviléges ; en sorte que les véritables bornes de la puissance royale n'étant pas bien fixes, ni les limites de la constitution mieux établies, il étoit aussi difficile au Souverain de maintenir l'autorité de la couronne, que de gagner la confiance de ses peuples, agités par les cris d'une foule de factieux, ennemis de la Patrie qu'ils cherchoient à bouleverser, & plus violemment encore acharnés à la perte du Roi.

Charles I monte sur le trône.

(1) Ses Favoris avoient l'impudence de le comparer à Salomon, & Jacques étoit extrêmement flatté de cette comparaison. On rapporte qu'Henri IV, Roi de France, qui n'estimoit pas beaucoup ce Prince, fit à ce sujet une raillerie sanglante : » Je ne sais pas, dit-il, pourquoi le Roi d'Angleterre mérite le titre de » Salomon, si ce n'est parce qu'il est fils de David, joueur de violon « ; faisant allusion au commerce de galanterie que Marie Stuard étoit accusée d'avoir entretenu avec un David Rizzo, joueur d'instrumens.

SECT. XII. *Histoire d'Angleterre.*

Nous avons vu que la sombre pédanterie de Jacques I, sa puérile ostentation, sa prodigalité, ses goûts & son attachement à d'indignes Favoris, avoient ulcéré les Anglois, qui s'étoient cependant contentés de le contrarier, de murmurer, & d'attendre que la Nature les délivrât d'un Prince qu'ils n'estimoient pas, dans l'espérance que son successeur gouverneroit avec plus de sagesse. Ils espéroient aussi qu'à son avénement la Cour changeroit de face, & que le ministere seroit ôté au Duc de Buckingham, homme vain jusqu'à l'insolence, fier, emporté, rempli de la plus haute idée de son mérite, quoiqu'il n'eût d'autres talens que ceux de flatter avec adresse, de régner ensuite avec empire, & d'abuser avec excès de l'ascendant qu'il avoit pris. Sa hauteur avoit plus d'une fois irrité Charles I dans le temps qu'il n'étoit encore qu'héritier présomptif de la couronne; mais à peine il eut succédé au Roi Jacques son pere, que Buckingham le séduisit, obtint sa bienveillance, & parvint au plus haut degré de faveur. L'ascendant de ce Ministre, qui devenoit de jour en jour plus odieux par sa fierté, son orgueil, son opulence, & beaucoup plus encore par le ton d'arrogance qu'il prenoit avec le peuple, indisposa la Nation contre Charles. Toutefois Buckingham ne fut pas la seule cause du mécontentement public. Le Roi, qui ne croyoit avoir à rendre compte de sa conduite qu'à lui-même, termina, sans consulter le goût de ses sujets, son mariage avec Henriette de France, qui, Catholique & Françoise, ne pouvoit que déplaire à une Nation également éloignée d'embrasser le Catholicisme, & d'aimer les François. Cette union fit naître des soupçons contre le Prince, qu'on regarda dès cet instant comme un Papiste déguisé, qui détestoit intérieurement le Protestantisme, qu'on l'accusoit même de vouloir réformer.

Le Roi [illegible]

Trop jeune pour démêler les véritables sentimens des citoyens, & jugeant d'eux par les démonstrations outrées & les basses adulations de ses courtisans, Charles, enflammé du désir de se signaler, pressé d'ailleurs d'acquitter les dettes énormes que Jacques avoit contractées, convoqua un Parlement; & trop sûr de l'affection des Communes, il demanda des subsides qu'il étoit tout éloigné de penser qu'on pût lui refuser. Il est vrai que sa demande ne fut point tout-à-fait rejetée; mais quoique les Communes connussent les besoins de l'État; quoiqu'elles n'ignorassent point que la guerre actuelle contre l'Espagne n'avoit été entreprise que sur les plus vives instances du dernier Parlement, elle jugea néanmoins convenable de n'accorder que deux subsides très-foibles, & dont le produit ne pouvoit même suffire à maintenir la dignité de la couronne. Charles, étonné d'une résolution si peu attendue, ne sachant à quel motif l'attribuer, & ne soupçonnant point que sa confiance pour le Duc de Buckingham lui eût aliéné les Membres des Communes, prit cette délibération pour une marque assurée de l'intention où l'on étoit d'empiéter sur son autorité; & Buckingham ne manqua pas de lui persuader que ce refus étoit une entreprise très-criminelle,

Hiſtoire d'Angleterre.

& de la plus puniſſable inſolence. La Chambre des Communes ne s'étoit point contentée de refuſer au Roi les ſecours qu'il demandoit, elle ſe plaignit encore amérement des griefs qui, ſuivant elle, faiſoient gémir le peuple, ſe déchaîna contre les Miniſtres qui conſeilloient le Prince, & ſur-tout contre la perception du Tonnage & du Pondage, droit ancien, qui conſiſtoit en une impoſition ſur l'entrée & ſur la ſortie des marchandiſes deſtinées pour l'Etranger ; impoſition autrefois accordée aux Rois par le Parlement, & que Charles I prétendoit maintenir & faire percevoir indépendamment du Parlement.

Le Parlement eſt diſſous ; convocation d'un nouveau. 1626.

La rigueur des Communes irrita ſi fort le Monarque, que, ſans réfléchir aux ſuites dangereuſes de ſa démarche précipitée, il caſſa le Parlement, eut recours, faute de ſubſides, à des emprunts forcés, les fit ſervir à l'armement d'une flotte qui fut envoyée en Eſpagne, où elle ne fit rien, & rentra, dans le plus grand déſordre, dans les ports d'Angleterre. La malheureuſe iſſue de cette expédition, les frais énormes qu'elle avoit coûtés, & l'illégalité des moyens employés par la Cour, acheverent de ſoulever les citoyens; & dans ces circonſtances, qu'il eût été ſi prudent & ſi néceſſaire de laiſſer s'écouler, Charles I, trop ſûr de ſon autorité pour ne pas eſpérer un meilleur traitement d'un ſecond Parlement, ſe hâta de le convoquer, & fut une ſeconde fois trompé dans ſon attente. Au lieu de s'occuper des ſubſides demandés, la Chambre des Communes ſe plaignit hautement de la conduite inconſéquente du Monarque, & des ſuites funeſtes qu'avoit eu juſqu'à préſent ſa confiance aveugle pour Buckingham, contre lequel il fut porté une accuſation de haute trahiſon. Charles I, dans la vûe d'arrêter le cours des plaintes qu'on formoit contre ſon Favori, caſſa ce Parlement auſſi précipitamment qu'il avoit caſſé le précédent.

Conduite peu judicieuſe de Charles I.

Malheureuſement ce Prince avoit hérité des ſublimes notions de ſon pere ſur la puiſſance royale, & marquoit pour les Communes un mépris que Jacques n'avoit jamais oſé faire paroître ouvertement. Son caractere étoit plus inflexible, ſon eſprit plus ferme que celui de ſon prédéceſſeur, & il croyoit que ſa propre gloire & ſon devoir envers ſes ſucceſſeurs étoient intéreſſés à s'oppoſer aux entrepriſes du Parlement, ou à les prévenir. En conſéquence, pour ſuppléer aux ſubſides Parlementaires, il établit une commiſſion chargée de compoſer avec les Papiſtes qui refuſeroient de ſe ſoumettre aux déciſions de l'Egliſe Anglicane. Il renouvela toutes les fermes des Tenanciers de la couronne, emprunta une ſomme de chaque Pair, & demanda à la ville de Londres un prêt de cent mille livres, qui lui fut refuſé. Pour obvier à cet inconvénient, Charles crut que le moyen le plus convenable étoit celui d'un emprunt général; & il nomma des Commiſſaires qui furent envoyés dans les différens Comtés, avec des inſtructions pour demander à chaque particulier une ſomme proportionnée à ſes biens, examiner ſous le ſerment ceux qui refuſeroient, pour connoître ſi quelqu'un les avoit détournés de ſoutenir le Roi dans ſes beſoins. Outre cet acte de

SECT. XII. *Histoire d'Angleterre.*

ſévérité, on mit des ſoldats dans les maiſons de ceux qui tardoient à payer leur quote-part, & lorſque ces hôtes incommodes les inſultoient ou leur cauſoient quelque dommage, ils ne pouvoient avoir recours aux Tribunaux ordinaires de la Juſtice ; mais on les obligeoit de s'adreſſer au Conſeil de guerre, que le Roi avoit établi pour ſon armée. Les Négocians & les ſoldats qui refuſerent le prêt, furent enrôlés pour ſoldats ; les perſonnes du plus haut rang furent envoyées en exil, ſur leur ſecond refus, dans les provinces les plus éloignées de leurs demeures, & l'on empriſonna à Londres ceux qui refuſerent de ſe ſoumettre (1).

Guerre contre la France ; priſe de la Rochelle : le Duc de Buckingham eſt aſſaſſiné. 1627 & 28.

Peu de temps après, Charles, par les inſtigations du Duc de Buckingham, déclara la guerre à la France, leva des troupes, & confia le commandement de l'armée à ſon Favori, qui, par ſon étourderie, ſon incapacité, ſa profonde ignorance dans la ſcience de la guerre, ſe couvrit de honte, fut contraint de revenir en Angleterre ſans avoir remporté le moindre avantage, & avec la douleur d'avoir fait périr la plus grande partie de ſon armée. La Nation aigrie accuſa ſans ménagement le Souverain & Buckingham. Charles, moins ſenſible à ces plaintes qu'à la ſituation fâcheuſe où il étoit réduit, & à l'épuiſement total de forces & de numéraire, ne vit point d'autre reſſource que celle de convoquer un nouveau Parlement, & de s'aſſurer d'autant de ſuffrages qu'il le pourroit dans la Chambre des Communes. Mais, bien loin de répondre à ſes déſirs, cette Chambre ne s'occupa qu'à peſer & examiner les plaintes du peuple contre le Roi, & à lui préſenter des requêtes remplies de reproches ſanglans contre ſa conduite. Charles, dans l'eſpérance qu'à la fin on lui accorderoit les ſubſides qu'il demandoit, diſſimula, promit de corriger les abus, & contint ſon reſſentiment. Mais tandis qu'il perdoit forcément des momens précieux à ſolliciter des ſecours, le Cardinal de Richelieu preſſoit très vivement le ſiége de la Rochelle. Dans la vûe de ſecourir cette place importante, Charles hâtoit les préparatifs de la flotte, dont le départ étoit fixé, lorſque le Duc de Buckingham périt, aſſaſſiné par un Lieutenant (2), excité à ce crime par une injure perſonnelle qu'il prétendit avoir reçue, & par le fanatiſme qui s'étoit emparé de ſon ame ; car alors pluſieurs ſectes, également outrées dans leur enthouſiaſme, également injuſtes dans leur pieux délire, diviſoient les citoyens.

Diſputes au ſujet de la Religion. 1629 & ſ.

Les premiers Réformateurs d'Angleterre avoient embraſſé les principes

(1) *Rushworth.*

(2) Il étoit Gentilhomme, & ſe nommoit Felton. Il donna au Duc un coup de couteau dans la poitrine, & laiſſa le couteau dans la plaie. Le Duc arracha l'inſtrument de ſa bleſſure, & dit : » Le ſcélérat, il m'a tué «. Après ce peu de mots il expira. La maiſon fut auſſi-tôt remplie de tumulte & de conſternation, & l'on commençoit à ſoupçonner vivement les François de ce meurtre, lorſque Felton, qui n'avoit pas daigné s'enfuir, s'en déclara lui-même l'auteur. *Clarendon.*

les plus austeres de la prédestination, & ils avoient formé sur ces rigides opinions leur créance religieuse. Arminius & ses sectateurs s'étoient vivement opposés à ce système, & le feu de la dispute s'étoit communiqué de proche en proche dans toutes les provinces Britanniques. Les Arminiens, plus attachés au culte superstitieux de l'Eglise Anglicane ou des Episcopaux, qu'ils n'étoient susceptibles du fanatisme des Puritains, s'étoient rapprochés des premiers, & en étoient même venus au point de s'incorporer avec eux. Favorisés ensuite par Jacques & par Charles, ils s'étoient élevés aux premieres dignités de l'Eglise; mais le peuple, embrasé du feu des Puritains, les regardoit comme des hérétiques, & comme des innovateurs aussi pernicieux à la Religion qu'à la Société. Toutefois, comme la secte des Puritains étoit très-nombreuse, elle s'étoit peu à peu divisée en trois partis, tous également animés d'une haine irréconciliable contre les partisans de l'Eglise Anglicane, mais d'ailleurs fort opposés entre eux. Les premiers, & c'étoient eux qui dominoient au Parlement, étoient distingués par le nom de Puritains politiques. Ils faisoient profession d'adopter & de défendre, dans leur plus grande étendue, tous les principes de la liberté civile. Les Puritains de discipline étoient toujours prets à restraindre dans leurs bornes ces principes de liberté, pourvu qu'on leur permît de rejeter les cérémonies & le gouvernement épiscopal de l'Eglise: enfin les Puritains de doctrine, les plus fanatiques de tous, soutenoient rigoureusement les opinions rigides & les spéculations des premiers Réformateurs. Tous ces sectaires, pleins d'horreur pour les Arminiens & la Hiérarchie, irritoient la Nation contre les Episcopaux, qui, par attachement à leurs principes, & dans l'espoir d'être toujours hautement protégés par la Cour, prèchoient violemment, & faisoient prêcher par leurs adhérens, l'obéissance passive & la soumission illimitée aux Princes. Ces différentes sectes répandoient leurs opinions, la haine dont ils étoient enflammés, & la chaleur du fanatisme qui les dévoroit. Plus occupé de ces vaines disputes que des vrais intérêts de la Patrie, le Parlement disputoit puérilement sur des questions théologiques, tandis que quelques-uns de ses principaux Membres soufflοient habilement le feu de la discorde, & animoient le peuple contre le Souverain, par les vûes les plus intéressées & les plus condamnables.

Histoire d'Angleterre.

Paix avec la France; élévation du Comte Strafford au Ministere. 1632 & suiv.

Charles I, qui ne cessoit de se croire absolu, lors même que les refus les plus humilians eussent dû l'éclairer sur le danger qui menaçoit sa puissance & ses prérogatives, s'abandonnoit à la douleur que lui causoit la mort de Buckingham; & par une inconséquence dont il n'est pas possible de connoître la cause, renonçant au vaste projet que ce même Favori lui avoit inspiré, il se hâta de conclure, à des conditions fort onéreuses, la paix avec la France. Une démarche plus imprudente encore, fut celle de casser le Parlement, & de punir par l'emprisonnement ceux d'entre les Membres des Communes qui avoient montré le plus de chaleur pour les intérêts du peuple contre les entre-

SECT. XII. *Histoire d'Angleterre.* prises de la Cour. Long-temps avant ce regne, lorsque le Souverain étoit indépendant, & que ses volontés, pour être respectées, n'avoient pas besoin d'être autorisées par le Parlement, il choisissoit lui-même ses Ministres, & les nommoit, sans égard à leur crédit dans la Nation, & sans examiner s'ils avoient ou n'avoient pas les suffrages des Parlementaires. Ce temps là n'étoit plus, & les chefs des factions, empiétant sans cesse sur l'autorité royale, Charles I crut qu'en élevant au ministere le Comte de Strafford, l'un de ces chefs les plus ardens, il parviendroit à ramener les esprits, & à intéresser en même temps le nouveau Ministre au maintien du pouvoir royal. Son attente fut encore déçue, non que Strafford demeurât attaché à ses anciennes opinions; au contraire son zele & sa reconnoissance rendirent inébranlable sa fidélité pour Charles; & son dévouement fut si constant, que la vue même de l'échafaud sur lequel il périt bientôt, n'affoiblit point ses sentimens. Le choix du Comte de Strafford ne fit qu'animer la haine nationale, qui ne pardonna point au Prince d'avoir corrompu, comme les Puritains s'exprimoient, l'intégrité de cet excellent citoyen. Charles, trop facile d'ailleurs à se laisser gouverner par ceux qui avoient une fois pris de l'empire sur lui, avoit donné toute sa confiance à Lawd, Evêque de Londres, Prélat aussi respectable par l'austérité de ses mœurs, qu'il étoit dangereux par la violence de son fanatisme, & par les moyens hasardeux qu'il employoit pour faire respecter son caractere sacerdotal & épiscopal : il ne connoissoit que les voies de rigueur pour faire adopter ses propres opinions & les cérémonies gênantes & minutieuses qu'il avoit introduites. Tous ceux qui refusoient de se conformer à ces innovations encouroient l'indignation de Lawd, qui les faisoit dénoncer à la Chambre Etoilée, espece de Tribunal d'Inquisition, qui ne se contentoit pas d'interdire & de déposséder les réfractaires, mais qui les condamnoit encore à des amendes excessives, qui tournoient au profit du Souverain, & à des punitions publiques, exemplaires & rigoureuses.

Vexations de l'Evêque de Londres. 1635. Une telle jurisdiction, qui violoit évidemment les loix, & opprimoit la liberté, n'étoit que trop capable de révolter le public. Charles laissoit pourtant agir l'austere Lawd, qui, en retour de cette déférence, défendoit dans toutes les occasions l'autorité royale, & ne parloit qu'avec mépris, souvent avec horreur, des prétentions des Puritains. Malgré les murmures qu'excitoient le pieux despotisme de cet Evêque, Charles continuoit de faire percevoir le Tonnage & le Pondage, d'exiger les anciennes impositions arbitraires, & d'en créer chaque jour de nouvelles. L'oppression alloit si loin, que sur les ordres du Conseil Privé, les Officiers de la Douane entroient dans les maisons, les magasins & les celliers, visitoient les armoires, les coffres, rompoient toute espece d'obstacles, maltraitoient & traînoient en prison les citoyens à défaut de payement. De tels excès souleveroient le peuple, même dans des Gouvernemens soumis à des Souverains qui, croyant ne tenir que d'eux-mêmes la puissance qu'ils exercent, se persuaderoient être exclusive-

Histoire d'Angleterre.

ment revêtus du pouvoir d'établir des impôts. A combien plus forte raison des abus, que la force seule peut ériger en loi, devoient-ils exciter les clameurs des Anglois libres & protégés par leur constitution? Quelques Puritains, embrasés du desir de venger la Patrie, & l'Eglise sur-tout, qu'ils croyoient tout aussi vivement offensée que la liberté nationale, formerent une association, sous le prétexte d'acheter certains biens, qu'ils vouloient, disoient-ils, transférer à l'Eglise. Mais l'emploi qu'ils firent des sommes qu'ils avoient recueillies, fut d'établir dans toutes les Eglises considérables des Lecteurs, qui, sans aucune dépendance de l'autorité Episcopale, n'avoient d'autres fonctions que celles de prêcher & de répandre le feu séditieux du Puritanisme. Lawd furieux obtint un décret de l'Echiquier qui abolit cette Société; mais le mal étoit fait, & déjà dans toute l'Angleterre les Lecteurs étoient infectés du violent Puritanisme.

Charles veut établir l'Episcopat en Ecosse. 1636.

Au milieu de ces troubles, Charles, toujours docile aux conseils de l'enthousiaste Lawd, forma le dessein imprudent de faire recevoir en Ecosse le livre des prieres communes, ou la liturgie d'Angleterre. Afin d'y parvenir, il convoqua l'assemblée générale de la Nation Ecossoise, & y envoya présider le Marquis d'Hamilton. Mais les Ecossois, plus attachés que les Anglois eux-mêmes aux dogmes Puritains, rejeterent les ordres de Charles, abolirent l'Episcopat, condamnerent avec emportement, & excommunierent douze Evêques, & braverent le Roi & Hamilton. Celui-ci voulut, au nom de son Maître, dissoudre l'assemblée; elle méprisa ses ordres, se continua elle-même, établit différens Tribunaux dans lesquels se décidoient en dernier ressort toutes les affaires relatives au bien spirituel & temporel de l'Etat, & dressa le fameux formulaire du *Covenant*, par lequel chaque particulier étoit obligé de maintenir la liberté de la Réforme, ou le pur Calvinisme, aux dépens de ses biens, & jusqu'à la derniere goutte de son sang. On ne peut disconvenir qu'une telle association ne fût illicite & séditieuse, & que son objet ne fût directement contraire à la suprématie du Roi, reconnue dans une suite d'actes du Parlement, par lesquels l'Episcopat avoit été rétabli & confirmé en Ecosse depuis quarante ans; mais les Convenantaires soutenoient que l'acquiescement à la suprématie avoit été extorqué par violence; que les actes du Parlement avoient été passés suivant la volonté d'une puissance arbitraire, sans le consentement du Clergé, & qu'ils étoient diamétralement opposés aux sentimens de la Nation (1).

Expédition infructueuse du Roi en Ecosse. 1639 & s.

Charles, voyant toutes ses espérances évanouies, ses projets déconcertés, ses démarches malignement interprétées, &, ce qui l'ulcéroit le plus, son autorité compromise, résolut de faire rentrer par la force les Ecossois dans le devoir. Mais, pour soutenir une guerre, il falloit lever à grands frais une armée, faire des préparatifs dispendieux, & ses coffres étoient vides. Il établit arbitrairement de nouveaux impôts, fit

(1) *Nelson, Rushworth.*

SECT. XII. Histoire d'Angleterre.

des emprunts forcés, parvint, après les plus grandes difficultés, à mettre en campagne une armée composée d'Officiers factieux & de soldats mécontens, se mit à leur tête, marcha vers l'Ecosse, se laissa tromper par la soumission apparente des Convenantaires, craignit pour son autorité, si la victoire venoit à se ranger du côté des Ecossois, hésita quelque temps, & finit par prendre le plus mauvais parti, en concluant un traité de paix très-mal conçu, & d'après lequel il fut stipulé qu'il se retireroit avec son armée & sa flotte, & que les Ecossois désarmeroient aussi dans les vingt-quatre heures. Sur la foi de ce traité, Charles congédia ses troupes, qui, gagnées par les Puritains de l'armée qu'elles étoient venues combattre, se joignirent à elle. Les Ecossois s'adresserent alors à la Nation Angloise, & lui représenterent les malheurs qui la faisoient gémir, par les mauvais conseils que l'avarice ou les mauvaises intentions des Ministres donnoient au Souverain. D'un autre côté, le Parlement d'Ecosse, ne respirant que haine, fanatisme & vengeance, proposa au Roi, sous l'audacieuse audace d'une guerre interminable, les conditions les plus humiliantes. Charles irrité s'efforça de rassembler des troupes; mais la dissipation de ses épargnes, l'immensité de ses dettes, & la modicité de son revenu, ne lui permettant point de fournir aux frais d'une semblable guerre, il ne lui restoit plus que la dangereuse ressource de convoquer un Parlement. Les circonstances faisoient frémir sur les suites de cette dangereuse voie.

Il prend la résolution de convoquer un Parlement. 1640.

En effet, l'irrégularité des impositions qu'il avoit ordonnées, la violence des moyens qu'il avoit pris pour se procurer des fonds, les sujets multipliés de mécontentement qu'il avoit donnés aux Puritains, la liberté des citoyens offensée, leurs priviléges méprisés, trois Parlemens cassés, le public irrité, rendoient très-redoutable une Assemblée Nationale. Toutefois les circonstances étoient si pressantes, & l'état des finances si déplorable, que Charles n'avoit point d'autre parti à prendre. Il prévoyoit les contradictions qu'il auroit à essayer, & afin d'écarter les plaintes, à peine le Parlement fut rassemblé, que Finch, Garde du Grand-Sceau, chargé de faire l'ouverture des besoins de la couronne, représenta qu'il étoit indispensablement nécessaire d'accorder un subside pour la dépense annuelle & très urgente des armemens militaires; que la saison, déjà fort avancée, ne laissoit point la liberté de s'occuper d'autres objets; mais que rien n'étant plus éloigné de l'intention du Roi, que d'ôter au Parlement le droit d'informer sur l'état du royaume, il auroit dans la suite tout le temps qui pourroit lui être accordé.

[illegible] la Nation.

Quelque adresse que Finch eût mis dans sa harangue, elle ne fit aucune impression dans la Chambre des Communes, plus sensible à ce qu'elle appeloit l'infraction de Charles aux Loix de la Patrie, à sa conduite suspecte & imprudente, à l'oppression des citoyens, qu'à des promesses vagues, dictées par le besoin, & sur lesquelles on refusoit de prendre aucune confiance. Le Roi tenta tous les moyens possibles

sibles d'adoucir l'esprit des Députés; ils demeurerent inflexibles, &, sans égard à la demande d'un subside, ils ne s'occuperent que du soin de trouver le moyen de réparer les maux publics que Pym, l'un des hommes les plus éloquens de son siecle, & le plus éclairé des citoyens, peignit des plus vives couleurs, & qu'il rapporta tous au projet qu'il accusa Charles d'avoir formé, d'établir le pouvoir arbitraire sur la ruine de la liberté nationale. Emue à la voix de Pym, la Chambre des Communes prit les plus violentes résolutions, refusa de faire aucune sorte d'attention aux demandes de la Cour, se servit des plus dures expressions dans ses requêtes, & s'attacha, dans ses délibérations, à affoiblir, jusqu'à la rendre nulle, la prérogative royale. Trop foible pour résister à des chocs si violens, Charles prit brusquement une résolution extrême; ce fut de casser le Parlement, dont la dissolution précipitée excita le mécontentement général. Comme si cette démarche n'eût pas suffi à soulever la Nation, Charles, par un excès très-condamnable de vengeance, fit jeter en prison plusieurs Membres des Communes, blessant également les loix les plus sacrées du royaume, & celles de la plus commune prudence. Mais ce fut toujours là le plus grand défaut de Charles, qui, trop pénétré de ses droits, ne respecta jamais assez les priviléges du Parlement, & qui, par son exemple, sembla autoriser les Communes à traiter aussi sans égard les prérogatives de la couronne. Par une inconséquence plus considérable encore, le Roi, quoiqu'il eût si durement cassé le Parlement, laissa à la Haute Eglise la liberté de tenir son Synode, pratique inusitée, & qui acheva d'ulcérer les Anglois : aussi le peuple, qui détestoit le Synode autant qu'il respectoit le Parlement, excité par les Puritains, se porta à de tels excès contre cette Assemblée, que le Roi fut obligé d'y mettre une garde, qui n'empêcha point Lawd d'être vivement insulté dans son palais (1).

Histoire d'Angleterre.

Cependant, à force d'expédiens, de constance & d'emprunts, Charles parvint à mettre une armée sur pied, & à la faire marcher contre l'Ecosse révoltée. Mais, soit qu'il y eût une ligue formée entre l'Ecosse & l'Angleterre pour l'abaissement de la couronne, l'armée de Charles, quoique presque toute formée de Puritains, trahit les intérêts du Prince. Les Ecossois remporterent une victoire signalée; & Charles, après sa défaite, ne vit plus à sa suite que des soldats toujours prêts à se soulever, & à prendre la fuite devant les ennemis. Cette expédition malheureuse se termina par un traité honteux pour Charles. Il nomma seize Seigneurs Anglois qui devoient s'assembler avec onze Commissaires Ecossois, pour traiter des conditions qui devoient assurer la paix. Ce fut dans ces fâcheuses circonstances que Charles reçut une adresse de la ville de Londres, qui demandoit un Parlement. Le Roi tenta inutilement d'éluder cette demande qui ne lui présentoit que la plus inquiétante perspective. Il se vit obligé de souscrire aux vœux du peu-

Défaite de l'armée Royale par les Ecossois. La ville de Londres demande un Parlement. Mort du Comte de Strafford. 1641.

(1) *Clarendon. Hume.*

SECT. XII. *Histoire d'Angleterre.*

ple, & le premier usage que l'Assemblée Nationale fit de la condescendance de Charles, fut de statuer, par un Bill qui n'avoit point d'exemple, que désormais le Parlement, une fois convoqué, ne pourroit être dissous que de son propre consentement. De ce coup d'autorité, la Chambre des Communes passa à un acte de rigueur encore plus frappant; ce fut de citer à la Barre le Comte de Strafford, pour y répondre aux accusations de félonie qu'on venoit de porter contre lui. Le désintéressement du Comte étoit connu, autant que son exacte probité; mais depuis qu'il avoit abandonné le parti des Puritains, & qu'il s'étoit dévoué aux intérêts de Charles, il avoit négligé de se faire aimer du peuple. Vainement il prouva que l'envie & la haine dirigeoient ses accusateurs, ses preuves ne furent point admises; on le jugea coupable de haute trahison; il fut envoyé à la Tour, & son procès instruit par ses plus cruels ennemis; il fut condamné à la mort. Charles rejeta d'abord avec indignation la demande qui lui fut faite de signer cet arrêt inique. Il aimoit sincérement le Comte de Strafford; il connoissoit sa probité, & savoit que les seules causes de sa condamnation étoient son zele & sa fidélité. Mais les instances de la Chambre des Communes devinrent plus pressantes & moins respectueuses. Strafford lui-même, pour épargner au Prince les suites dangereuses d'un plus long refus, le supplia de signer cet arrêt & de lui permettre de couronner, par ce dernier sacrifice, son généreux attachement. Charles versa des larmes, & consentit enfin à la mort de son Ministre, qui fut conduit sur l'échafaud, où il parut avec une intrépidité qui fut même admirée par ses persécuteurs. L'Archevêque Lawd ne tarda point à éprouver la même rigueur. Accusé de haute trahison, il fut aussi renfermé dans la Tour; mais des affaires plus importantes occuperent ses ennemis, & retarderent son supplice.

Charles, à tant de violences, ne pouvant méconnoître les vûes du Parlement, & les projets formés contre son indépendance; mais ne se doutant point encore de toute la noirceur des complots qu'on tramoit contre lui, demanda des subsides pour entrer en campagne contre les Ecossois. Sa demande ne fut pas même mise en délibération; & pour lui donner des marques plus sensibles du mépris que l'on avoit pour ses ordres, il fut statué qu'on remettroit incessamment aux Ecossois la somme de trois cent mille livres sterlings, en reconnoissance de leur conduite amicale; remise qui prouvoit évidemment que l'Ecosse n'avoit armé qu'à la sollicitation du Parlement d'Angleterre. Les motifs qui faisoient agir la Chambre des Communes n'étoient plus voilés: Charles les connoissoit, & il ne se conduisit pas avec plus de prudence. Au lieu de poursuivre la guerre contre les Ecossois, il se flatta de parvenir à s'en faire des amis qui le seconderoient contre les rebelles Anglois. Dans cette trompeuse espérance, il se rendit à Edimbourg, où le Parlement d'Ecosse étoit assemblé. Mais pendant qu'il s'occupoit du soin de pacifier ce royaume, il reçut l'affligeante nouvelle d'un soulé-

Histoire d'Angleterre.

vement général en Irlande, accompagné des plus affreuſes circonſtances, du maſſacre de preſque tous les Anglois établis dans ce pays. Ce malheureux Monarque, trop cruellement puni de quelque imprudence, ſe voyoit conſtamment pourſuivi, quelques moyens qu'il prît, par les complots, les mécontentemens, les factions & toutes les horreurs de la guerre civile. Il voyoit, par des haſards, qu'avec plus de prudence qu'il n'en avoit, il n'auroit pu prévoir tous ſes ſujets ou révoltés, ou prêts à lever l'étendard de la rebellion.

Les Puritains d'Angleterre, & les Membres ſur-tout de la Chambre des Communes, ſans s'informer des cauſes qui avoient excité ce ſoulévement, perſuaderent au peuple que c'étoit le Roi qui, d'accord avec les Catholiques, & pour détruire la Religion Réformée, avoit dreſſé le plan de cette horrible conſpiration. Le peuple, prévenu contre l'autorité ſuprême, fut ſi facile à recevoir cette impoſture, que les ſermens de Charles, ni ſes proteſtations les plus ſolennelles, ne purent effacer les impreſſions que cette dénonciation avoit faites ſur les eſprits. La haine des factieux n'étoit point encore aſſouvie, & la Chambre des Communes, dans la vûe d'épuiſer la patience du Roi, fit imprimer une Requête audacieuſe, dans laquelle il étoit amérement invité à faire enfin ceſſer les ſujets de plainte que ſon mauvais gouvernement occaſionnoit depuis long-temps. Ceux d'entre les Evêques qui eurent aſſez de fermeté pour s'oppoſer à la violence de ce libelle, payerent de leur liberté leur attachement au Prince, & furent ignominieuſement traînés en priſon, accablés des huées & des injures d'une populace inſolente, autoriſée par le zele perfide des Puritains. Charles I ne put contenir ſon indignation; & dans le premier mouvement de ſa juſte colere, il envoya au Parlement ſon Procureur-Général, accuſer de haute trahiſon l'un des Pairs de la Chambre Haute, & cinq des principaux Membres de la Chambre des Communes. Le mépris inſolent que l'on fit & de l'accuſation & de l'accuſateur, acheva d'irriter Charles, qui alla lui-même au Parlement, pour faire exécuter ſes ordres ſous ſes yeux; mais les accuſés l'avoient prévenu & s'étoient retirés. Charles ſaiſit ce moment, très-peu favorable, pour demander un ſubſide : la Chambre des Communes augmenta d'audace à meſure que la ſituation du Roi devenoit plus critique, conſentit à faire marcher une armée en Irlande, mais à condition qu'elle ſeroit compoſée d'Ecoſſois, & non d'Anglois, que tous les Officiers ſeroient nommés par la Chambre, excluſivement au Prince, dans la crainte qu'il ne s'en ſervît à réduire le Parlement. Charles rejeta ces outrageantes conditions; il en parut indigné, & c'étoit là préciſément ce que les Communes demandoient. Toutefois, avant que d'en venir à une rupture ouverte, Charles tenta tous les moyens poſſibles pour pacifier les eſprits. Il fit dire au Parlement qu'il ſe déſiſtoit de ſon accuſation contre ſix de ſes Membres, & qu'il promettoit de travailler de toute ſa puiſſance à corriger les abus; en un mot, qu'il ne donneroit plus aucun ſujet de plaintes.

SECT. XII. *Histoire d'Angleterre.*

Cette démarche humiliante ne ramena point ces fiers Républicains, qui, voulant à toutes forces pousser ce Prince à bout, lui déclarerent qu'il n'avoit plus aucune sorte de réconciliation à attendre, à moins qu'à l'instant même il ne livrât au Parlement tous ceux de son Conseil Privé qu'on lui nommeroit. Cette insolente proposition ne laissoit plus à Charles d'autre voie à tenter que celle de la force, & il sortit de Londres sous le prétexte d'accompagner la Reine jusqu'à Douvres, où elle s'embarqua pour passer en Hollande; triste séparation qui présageoit de grands malheurs, & pour la suite une séparation encore plus funeste! A peine le Monarque fut sorti de Londres, que la Chambre des Communes, dévoilant ses complots, fit publier une Déclaration, portant défense à tous les ordres du royaume d'obéir au Roi Charles, convaincu de vouloir anéantir les priviléges & la liberté de la Nation.

A cet affreux signal, l'esprit de faction, de discorde & de fanatisme souleve l'Angleterre, & chaque citoyen se prépare à déchirer la Patrie au nom de la Patrie même. Cependant, malgré les cris séditieux des Puritains, malgré l'autorité du Parlement, & le succès des attentats de la Chambre des Communes, la plus saine & la plus brillante partie de la Nation se rangea sous les drapeaux de Charles. La haute Noblesse & les plus notables du second ordre, dans la crainte d'une confusion totale des rangs & des conditions, si le systême d'indépendance venoit à prévaloir, embrasserent la défense du Souverain. D'un autre côté, Londres & la plupart des grandes villes, flattées des principes démocrates des Presbytériens, s'empresserent de suivre le parti du Parlement.

La premiere campagne fut brillante pour Charles: la justice de sa cause sembloit fixer la victoire, & déjà ses succès commençoient à donner des alarmes à ses persécuteurs, lorsqu'il s'éleva contre lui deux redoutables adversaires, factieux célebres, dont les talens, le fanatisme, la valeur & la profonde hypocrisie hâterent le terrible dénouement de cette guerre. Le premier de ces deux ennemis du trône étoit Thomas Fairfax, connu par les grands avantages qu'il avoit, en plusieurs rencontres, remportés sur les Royalistes; & le second étoit le fameux Olivier Cromwell qui venoit de se signaler à Grainsborow par la défaite & la prise du brave Cavendish, l'un des plus habiles Généraux de Charles. Cromwell tenoit de la Nature, de l'art & de l'ambition tous les talens qui forment les grands hommes & les grands scélérats. A son goût pour l'étude, à la gravité de son extérieur, à son air humble & doux, à ses conversations édifiantes, à l'austérité de ses mœurs, on l'eût pris pour l'homme le plus sage & le plus vertueux de son siecle. Mais en lui tout étoit faux, & ces dehors perfides cachoient l'ame la plus ambitieuse & la plus perverse. Dans tout autre temps, ou par-tout ailleurs, il eût pris une route opposée pour arriver au but qu'il s'étoit proposé; mais l'Angleterre alors étoit en proie au fanatisme, & il fut fanati-

que. Il s'étoit annoncé au peuple qui l'idolatroit par un livre séditieux, où, sous le titre de *Samarie Angloise*, il appliquoit de la plus outrageante maniere au Roi Charles & à la Cour tout ce que l'Ecriture raconte du regne d'Achab. Cromwell, dans cet ouvrage, épuisa tout ce qu'il est possible de dire de plus violent & de plus odieux contre l'autorité des Rois. La seconde démarche qui le fit connoître, fut plus éclatante encore. La ville de Hull étoit vivement assiégée par les Royalistes, & il ne paroissoit pas possible de l'empêcher de tomber en leur pouvoir, quand Cromwell, à la tête de douze jeunes gens enflammés par son enthousiasme & sa valeur, passa à travers l'armée ennemie, se jeta dans la place, la défendit, releva le courage des assiégés, & força Charles à lever honteusement le siege. Quelque glorieux cependant que fussent ses exploits, Cromwell étoit bien loin encore d'aspirer au suprême degré de puissance auquel il s'éleva si rapidement ensuite. Il ne cherchoit alors qu'à se signaler; & rien ne paroît moins fondé que l'opinion de ceux qui prétendent que, dès l'origine de la dispute entre le Parlement & Charles, Cromwell avoit dressé le plan du renversement du trône, de l'assassinat du Roi, & de sa propre élévation. Il fut assez habile pour profiter des circonstances, assez adroit pour susciter de nouveaux troubles, assez ambitieux pour se servir sans remords des voies les plus criminelles; mais il seroit absurde de supposer Cromwell assez prévoyant pour démêler dans l'avenir des événemens que ni lui, ni le Parlement, ni personne sur la terre ne pouvoit raisonnablement ni prévoir ni imaginer. Ils arriverent, cependant, ces malheureux événemens, par l'ascendant que prit le génie des factieux Parlementaires sur le génie de Charles. La victoire passa du côté de ses ennemis, & pour jamais abandonna sa cause. Tout le terrein que son parti avoit gagné, il le perdit rapidement; ses places lui furent enlevées, ses armées battues, ses soldats dispersés. Les Officiers, gagnés par le Parlement, le trahirent : les Ecossois se retirerent; les Irlandois qui venoient à son secours furent battus. Charles demanda la paix; & la Chambre des Communes, sans cesser les hostilités, feignit de consentir, afin de le tromper, à une conférence entre les Emissaires du Monarque & ceux du Parlement; & le lieu de cette conférence fut fixé à Uxbridge. A la tête des Députés Parlementaires étoit Olivier Cromwell, ce même factieux, ami des Communes, chef des Fanatiques, & le plus distingué d'entre les Officiers de l'armée. Il parut à Uxbridge, non en négociateur honoré de la confiance publique, & chargé des intérêts de la Patrie, mais en citoyen pacifique, ami de la concorde, avec cet air de modestie & de piété exemplaire qu'il savoit si bien affecter, & qui en imposoit à tous ceux qui ne le connoissoient point. Vêtu très-simplement, les cheveux coupés jusqu'aux oreilles, une Bible sous le bras, en qualité de défenseur de la Religion, & l'épée au côté, comme vengeur des droits de ses concitoyens. Il parla avec cette éloquence hypocrite & enthousiaste qui caractérisoient ses vives déclamations

Histoire d'Angleterre.

à la Chambre des Communes. Ses vûes étoient si sages, ses plaintes si touchantes, ses remontrances si honnêtes, qu'il entraîna tous les suffrages, qu'il se fit admirer, même des Commissaires Royalistes, quelque défiance qu'il leur eût inspiré par la *Samarie Angloise*. Sa voix annonçoit la paix; mais ses modestes objections furent si multipliées, & il y tint avec tant de douceur & d'opiniâtreté, que la conférence finit & fut rompue, sans qu'il eût été possible de convenir de rien.

Ainsi s'évanouirent toutes les espérances de Charles, qui, sans ressource & presque sans soldats, se voyoit cependant contraint de recommencer la guerre. Les pertes irréparables qu'il avoit éprouvées, l'épuisement de ses finances, & le dépérissement de son armée, ne lui laissoient plus lieu de douter qu'il ne fût incessamment forcé de recevoir la loi qu'il plairoit à son peuple rebelle de lui prescrire. Ce n'étoit cependant point là le projet de Cromwell; le succès de ses intrigues lui avoit inspiré des desseins plus hardis, ceux d'éloigner la paix & de se rendre le maître & l'arbitre suprême du Parlement & de l'armée. Dans cette vûe, il se rendit, toujours couvert du voile de la modération & de la piété, dans la Chambre des Communes, & levant les yeux au Ciel, il s'écria que la corruption des mœurs, l'avarice & l'impiété perdroient tôt ou tard la patrie; que Dieu retireroit ses bienfaits & son assistance de la cause commune; que le peuple, accablé d'impôts, & scandalisé du peu de Religion de la plupart des chefs, ruiné par les deux armées qui étoient également détestées par leurs vices & leurs déprédations, désiroit ardemment la paix; mais que les Généraux prolongeoient seuls la guerre, parce que l'autorité dont ils jouissoient, & l'énormité de leurs appointemens, ne leur permettoient point de faire cesser les troubles; enfin, qu'on ne parviendroit à pacifier l'Angleterre qu'en ôtant le commandement à ceux qui étoient Membres de l'une ou de l'autre Chambre, & en nommant pour Général & pour Officiers subalternes, de simples particuliers connus par leur zele, par leur profonde piété & leur patriotisme. Le traître prononça cette harangue avec d'autant plus de confiance, qu'il s'étoit assuré du plus grand nombre des voix; car la Chambre des Communes étoit inégalement divisée en Puritains de deux especes; les uns simplement bornés à l'anéantissement de l'Episcopat, à la réformation des cérémonies religieuses, & à la restriction des prérogatives royales; les autres, & c'étoit le plus grand nombre, étoient des enthousiastes outrés, incapables d'aucune retenue, d'aucune modération, se croyant, les uns de bonne foi, les autres, par la plus indigne fourberie, inspirés d'en-haut, rejetant toute sorte d'établissemens ecclésiastiques & civils, refusant de reconnoître ni Cour spirituelle, ni Gouvernement temporel, ni Roi, ni Magistrats, ni Prêtres, ni formules de prieres, ni systême de foi, se donnoient les uns aux autres, de la part du Ciel même, le fanatique nom *d'Indépendans*: Cromwell se servant avec art de l'enthousiasme de ces Sectaires, s'étoit mis à leur tête, & en enflammant à propos leur fanatisme, il abusoit,

au gré de ses désirs, de leur aveugle confiance. A peine il eut cessé de parler, que, par ces suggestions, le Chevalier Fairfax fut nommé Généralissime. Fairfax, également estimable par sa valeur & son humanité, n'avoit que deux défauts, celui de n'être propre qu'à des expéditions militaires, & celui de ne se conduire que par les conseils de Cromwell, qu'il regardoit comme le plus grand des Guerriers, & le plus saint personnage qui eût illustré l'Angleterre. Dès le jour même que Fairfax fut revêtu du commandement, il écrivit à la Chambre des Communes, que Cromwell lui étant indispensablement nécessaire, il étoit important qu'en sa faveur on passât par-dessus la loi qui défendoit aux Membres du Parlement de servir à l'armée. Cromwell avoit rendu tant de services dans divers combats, où il s'étoit couvert de gloire, & il paroissoit tant désirer la paix, que ne soupçonnant aucune connivence entre lui & Fairfax, la demande de ce dernier fut unanimement accordée.

Cromwell n'eut pas plus tôt joint le nouveau Général, qu'il gagna, par sa piété, ses prieres, ses discours & son enthousiasme, la confiance & le respect de l'armée entiere. Fairfax ne jouit plus que d'une ombre d'autorité; Cromwell l'usurpa toute entiere par la même souplesse que Sylla, son modele, débaucha autrefois les soldats de Marius. Mais Fairfax, qui n'avoit que la valeur de Marius, sans en avoir la jalousie & l'ambition, vit sans chagrin, & même avec plaisir, l'autorité naissante de Cromwell; en sorte que les préférences marquées de l'armée, n'altérant point l'intelligence qui régnoit entre les chefs, la victoire ne fut plus indécise; au contraire, les progrès des Parlementaires furent si rapides, & le parti des Royalistes si fort affoibli, que Charles, presque seul, & n'ayant plus d'autres ressources que celle de la fuite, ou celle de se jeter dans les bras de ses oppresseurs, préféra le premier parti; &, suivi de Charles, son fils aîné, & accompagné d'une petite troupe de braves Officiers qui lui resterent fideles jusqu'à la mort, il alla chercher un asile dans la Principauté de Galles, où il ne tarda point à être poursuivi par Fairfax & Cromwell. Dans cette extrémité, il ne resta plus à Charles d'autre retraite que le camp même des Ecossois ligués avec le Parlement d'Angleterre. Mais, avant de se déterminer à cette démarche hasardeuse, il envoya divers messages aux deux Chambres du Parlement, pour traiter de la paix. Il en reçut des réponses si mortifiantes, on lui prescrivit des loix si dures, qu'aimant mieux exposer sa vie que de perdre l'honneur, il sortit d'Oxford, déguisé en Palefrenier, & se rendit au camp des Ecossois, où il fut reçu avec les plus grandes démonstrations d'attachement & de respect; démonstrations perfides & qui n'empêcherent point ce Prince malheureux de voir qu'il étoit gardé à vue comme un prisonnier. On ne lui permit pas même de parler à qui que ce fût sans témoin; & pour toute distraction, on le forçoit d'écouter les insolens reproches d'une foule de Puritains, qui, pour le convertir, l'insultoient avec atrocité.

SECT. XII. *Histoire d'Angleterre.*

Aussi-tôt que la Chambre des Communes fut informée de la retraite de Charles, elle forma le dessein de l'en retirer à prix d'argent. Le marché fut bientôt conclu, & pour quatre cent mille livres sterlings, les lâches Ecossois vendirent honteusement leur hôte, leur suppliant, leur Maître. Il ne s'agissoit plus que de trouver un Anglois assez barbare pour aller s'emparer de cet illustre captif; & tous les yeux se tournerent sur Olivier Cromwell, qui, plus craint que Fairfax, qu'il avoit supplanté, commandoit en maître à l'armée. Cromwell, chargé de cette violente commission, en remit l'exécution à Jone, simple Cornette, qui la remplit avec une dureté digne du scélérat qui le faisoit agir. L'infame Jone pénétra jusqu'à la chambre où l'on gardoit le Roi, lui présenta le pistolet, & lui ordonna de le suivre jusqu'à l'armée du Parlement, où il fut reçu par Fairfax avec respect, & par Cromwell d'un air si profondément hypocrite, & avec tant de soumission apparente, que Charles, bénissant sa destinée, se regarda moins comme un captif qu'on vouloit perdre, que comme un Maître qu'on vouloit rendre l'arbitre des contestations qui, par les fourberies adroites de Cromwell, divisoient l'armée & le Parlement. Les apparences de respect, de zele, de fidélité qui couvroient les complots du traître, en imposerent tant à ce crédule Monarque, qu'il se persuada qu'à la faveur de quelque titre d'honneur & de quelque marque de distinction, il parviendroit à se concilier l'obéissance de l'armée, & à rétablir la tranquillité publique. Dans cette vûe, il offrit à Ireton le Gouvernement d'Irlande; à Ireton, qui étoit, à l'égard de Cromwell, son beau-pere, ce que celui-ci étoit à l'égard du peuple, du Parlement & de l'armée; à Ireton, qui abhorroit toute espece d'autorité, qui, à l'ame la plus républicaine, unissoit le cœur le plus barbare, le caractere le plus impitoyable, la plus noire, la plus profonde dissimulation, & sans les conseils duquel Cromwell peut-être se fût laissé fléchir par l'offre généreuse que le bon Charles lui fit de l'Ordre de la Jarretiere, avec le titre de Comte d'Essex, & le commandement suprême de l'armée. Cromwell reçut cette offre en sujet pénétré de respect & de reconnoissance, & il ne parut point éloigné de l'accepter, soit qu'il n'eût d'autre dessein que de tromper le Roi, soit qu'il voulût par-là s'assurer de la protection royale, dans le cas où il ne pourroit point réussir dans le projet hardi qu'il avoit formé d'assujettir les deux Chambres du Parlement, & de leur ôter tout moyen de resistance. Mais à peine le succès eut rempli son attente, à peine il eut étendu sur le Parlement l'autorité qu'il avoit sur l'armée, qu'il ne songea plus qu'à porter le dernier coup à Charles (1). Le perfide, l'air consterné, les yeux remplis de larmes, lui dit qu'il venoit de découvrir une horrible conspiration; qu'on devoit incessamment attenter à sa vie, & qu'il ne lui restoit tout au plus que le temps de pourvoir à sa sûreté par une prompte fuite. Charles crut

(1) *Clarendon.*

l'imposteur,

l'imposteur, &, profitant de l'avis, descendit de son appartement par une fenêtre, & se retira dans l'isle de Wight, où il fut reçu par une créature de Cromwell, par le Gouverneur Hammon, qui retint le Roi prisonnier.

Histoire d'Angleterre.

Un événement prévu & préparé par la trahison, acheva de remplir les vûes de Cromwell, par les conseils de qui Charles venoit de conclure avec les Ecossois un traité, suivant lequel il promettoit de recevoir le *Covenant*, & d'abolir l'Episcopat, sur la promesse que les Ecossois lui faisoient de lui former une armée de quarante mille hommes contre les séditieux. Cromwell, muni de ce traité, alla au Parlement, où il harangua avec tant de force & de violence, que le trône fut déclaré vacant, & qu'il fut nommé lui-même Général de l'armée contre l'Ecosse.

Ce ne fut point contre les Ecossois que Cromwell se servit des troupes qui lui étoient confiées; ce fut contre le Parlement lui-même, qu'il réduisit à la plus servile obéissance. Il ne lui restoit plus, pour arriver au terme de son ambition, qu'à prononcer sur le sort de Charles I, & il ne tarda pas à préparer l'Arrêt fatal dont l'exécution devoit terminer le regne & la vie du malheureux Souverain. Excité par ses propres desirs, irrité par la violence des conseils d'Ireton, Cromwell assembla un Conseil d'Officiers à Windsor, pour y délibérer sur la Nation & le Roi. Ce fut dans ce Conseil, assemblé par l'esprit de la sédition, & présidé par le fanatisme, qu'on ouvrit pour la premiere fois l'avis insolent d'appeler le Roi en justice, & de le faire périr par une Sentence judiciaire. Cette atroce délibération une fois prise, il ne falloit plus qu'intimider assez le Parlement pour la lui faire adopter, & Cromwell se chargea de cette entreprise, dont il vint facilement à bout. Aussi-tôt qu'il se fut assuré, par la terreur & la sévérité, de la soumission entiere des deux Chambres, il fit successivement transférer Charles de prison en prison, à Hurst, à Westminster, à Windsor, & enfin au palais de St.-James, d'où, après quelques jours de la plus outrageante captivité, il fut traduit devant la Chambre des Communes, remplie de scélérats vendus à Cromwell, présidée par l'infâme Bradshaw, premier Huissier de la Chambre Basse, le plus impitoyable des oppresseurs de Charles après Ireton & Cromwell. Et cependant cette troupe sanguinaire représentoit les Députés d'une Nation illustre, assemblée pour juger leur suprême Magistrat! A peine Charles parut, que le Solliciteur exposa, au nom des Communes, que Charles Stuard, ayant été admis au trône d'Angleterre, avoit, dans la coupable vûe d'usurper une puissance illimitée & tyrannique, traîtreusement fait la guerre contre le Parlement & le peuple, & que, pour cette raison, il l'accusoit & le dénonçoit comme traître, meurtrier, ennemi public & implacable de la Nation.

A cette audacieuse accusation, Bradshaw ordonna au Roi de répondre. Quoiqu'affoibli par la longueur d'une dure captivité, Charles, dans ce moment critique, soutint avec une héroïque magnanimité

de fon rang. Il déclara avec modération que, ne connoiffant point l'autorité de cette Jurifdiction, il fe croyoit difpenfé de répondre ; & cependant il fit l'apologie de fa conduite, & eut peu de peine à fe juftifier des crimes dont on l'accufoit. Mais fa mort étoit réfolue, & Bradshaw lui dit d'un ton infolemment impérieux, qu'il devoit d'autant plus reconnoître l'autorité de fes Juges, qu'ils étoient délégués par le peuple, unique fource de toute puiffance légitime. Charles fut enfuite reconduit en prifon, parut trois fois devant les mêmes Juges, & refufa toujours d'en reconnoître la Jurifdiction. Dans la quatrieme féance, les Juges, après avoir interrogé, en préfence de Charles, quelques témoins qui dépofoient l'avoir vu les armes à la main contre les troupes du Parlement, l'impitoyable Bradshaw prononça contre l'accufé une Sentence de mort ; & toute la grace qu'il daigna lui accorder, fut qu'elle ne feroit publiquement exécutée qu'après un délai de trois jours.

On obfervera que pendant les trois nuits qui s'écoulerent durant cet intervalle, le fommeil du Roi fut tranquille & profond, malgré le bruit que les ouvriers qui dreffoient l'échafaud, faifoient continuellement retentir à fes oreilles. Le jour fatal venu, Charles parut d'une humeur douce & gaie : il ordonna même au feul domeftique qu'on lui eût laiffé, d'apporter à fa parure plus de foins qu'à l'ordinaire. Juxon, Evêque de Londres, l'affifta pendant toute cette journée, & lui rendit les derniers fervices d'un ami & d'un confolateur. A l'heure fixée, Charles, d'un air majeftueux, d'un pas ferme & tranquille, s'avança fur l'échafaud, pardonna à fes ennemis, les plaignit, exhorta la Nation à rentrer dans les voies de la paix, lui recommanda fon fils & fon fucceffeur, pofa, fans s'émouvoir, la tête fur le bloc, & d'un feul coup, un homme mafqué qui faifoit l'horrible office d'Exécuteur, fépara le cou du tronc : un autre fcélérat, également mafqué, prit la tête ruiffelante de fang, & l'élevant aux yeux des fpectateurs, s'écria d'une voix forte : » Cette tête eft celle d'un traître ». Non barbare, c'eft celle de ton Maître, celle du Souverain de la Grande-Bretagne.

Ainfi périt, dans la cinquantieme année de fon âge, Charles I, qui avoit fait des fautes, & qui avoit eu des défauts, mais dont les vertus, la générofité, la conftance, la grandeur d'ame, l'héroïfme dans les revers, ne méritoient ni la haine publique, ni ce fupplice atroce. La confternation, la douleur & l'indignation qui fuccéderent à cette fcene épouvantable, dépoferent plus en faveur de ce Prince, que n'avoient pu prouver contre lui fes dénonciateurs. » Alors, dit M. Hume, chacun fe reprochoit avec amertume, ou des infidélités actives, ou trop » d'indolence à défendre fa caufe opprimée. Alors les chaires mêmes » furent arrofées de larmes non fubornées ; ces chaires, d'où tant de » violentes imprécations & d'anathêmes avoient été lancés contre lui ; » alors enfin l'accord fut unanime à détefter ces parricides hypocrites » qui avoient fi long-temps déguifé leurs trahifons fous des prétextes » fanctifiés, & qui, par ce dernier acte d'une atroce iniquité, jetoient une

» tache ineffaçable sur la Nation «. L'Angleterre célebre encore sa mort par un jeûne général ; & les Anglois les plus Républicains lui rendent cette justice, que s'il fut trop facile à suivre de mauvais conseils, du moins il fut invariablement bon maître, bon ami, bon pere & bon époux. Grand sans orgueil, doux sans foiblesse, courageux sans témérité, sage sans affectation, pieux sans enthousiasme, & sobre sans parcimonie, Charles I fut tel que sont les hommes qu'on respecte, & que l'on désire que soient les Souverains qui veulent être aimés. Dans des temps plus tranquilles, & chez une Nation moins jalouse des droits de son indépendance, la confiance publique eût jeté un voile officieux sur les défauts de ce Prince, & jamais les fautes légeres qu'il commit par imprudence, jamais la hauteur peu réfléchie de ses manieres, de ses ordres, dans des circonstances critiques, n'eussent fait oublier la bienfaisance naturelle, la douceur & l'humanité de son caractere. Le plus grand défaut de Charles fut de donner sa confiance à des Ministres & à des Favoris moins éclairés que lui, de suivre aveuglément leurs conseils, &, quoique le plus doux & le plus modéré des hommes, de prendre, par déférence pour ceux qu'il avoit consultés, des résolutions extrêmes & trop précipitées. Au défaut qui prépara la funeste catastrophe qui termina sa vie, se joignoit encore celui de ne savoir jamais ni céder à propos, ni réprimer avec adresse. Il n'avoit pour lutter contre les assemblées populaires, ou pour se concilier les suffrages des citoyens, ni assez de souplesse, ni assez d'habileté, ni assez de rigueur.

Histoire d'Angleterre.

INTERREGNE.

SECTION XIII.

PROTECTORAT.

Olivier Cromwell est déclaré Protecteur de la Grande-Bretagne. 1649.

LA dignité de Protecteur, qui équivaut, en Angleterre, ou pour parler avec plus de vérité, qui équivaloit à celle de Régent du royaume, n'existe plus, depuis que sous cette modeste dénomination, le plus grand, le plus illustre & le plus scélérat des hommes usurpa la puissance suprême, &, couvert du sang de son Roi, opprima sa patrie, dont il fit respecter la gloire, outragea la liberté publique, enchaîna ses concitoyens, & fut en même temps l'objet de l'admiration, de la terreur & de l'exécration de l'Europe étonnée. Nous avons vu, sous la minorité du malheureux Edouard VI, le Lord Seymour, oncle du Roi, gouverner l'Angleterre, trahir l'Etat, & attenter à l'autorité royale, sous le titre de Protecteur. Les entreprises, les factions & les troubles qu'il suscita, eussent dû

SECTION XIII. *Histoire d'Angleterre.*

dégoûter les Anglois d'une dignité qui leur fut toujours si funeste; mais trompés, comme ils l'étoient, par la profonde hypocrisie de Cromwell, enivrés, égarés par la chaleur du fanatisme qu'il avoit su leur inspirer, ils ne se doutoient pas à quel degré de puissance & de despotisme l'ambitieux, qu'ils se donnoient pour chef, porteroit le Protectorat. Ainsi, lorsque, suivi d'une troupe d'avares Espagnols, Colomb parut pour la premiere fois chez les trop crédules Mexicains, séduits par la douceur apparente & par les dons intéressés de ces perfides Etrangers, les imprudens Américains les aiderent eux-mêmes à construire des forts, & travaillerent à se forger les chaînes qui devoient bientôt les accabler. De même les Anglois accrurent par degrés, & sans prévoir les maux qu'ils préparoient à la Patrie, le Pouvoir de l'Usurpateur, & ne connurent le danger de leur aveugle confiance, que lorsqu'il ne fut plus en leur pouvoir de briser le sceptre de la tyrannie, qu'ils avoient eux-mêmes déposé dans les mains du Protecteur.

La mort de Charles venoit de renverser le plus grand obstacle que Cromwell (1) eût à surmonter; mais il n'y avoit jusques-là que sa haine d'assouvie, & son ambition étoit bien loin encore d'être satisfaite. Peut-être n'avoit-il jusqu'alors cherché qu'à se venger des dégoûts qu'il avoit essuyés à la Cour; peut-être, en soulevant les [illegible] eu d'autre dessein que d'humilier le Ministere, ou tout au plus [illegible]

(1) Cet homme inconcevable naquit en 1599. M. Hume assure que sa famille étoit originaire du Comté de Clarmargan, dans le pays de Galles, & qu'elle porta le nom de Williams jusqu'au temps où l'un des aïeux du Protecteur épousa la fille de Thomas Cromwell, fils d'un Forgeron de Putney, qui, de domestique du Cardinal Wolsey, passa au service d'Anne de Boulen, gagna sa confiance, &, à force d'intrigues & de crimes, s'éleva au rang de premier Ministre de Henri VIII, qui le nomma Vice-Gérent du royaume, & finit par lui faire trancher la tête en 1540. Ce fut, ajoute M. Hume, lors de ce mariage que la famille de Williams prit le nom de Cromwell, & s'établit à Huntingdon.

La jeunesse de Cromwell n'eut rien de remarquable, ni qui donnât de lui de bien hautes idées. Il fut mis au Collége, où il ne fit dans les Lettres que des progrès fort ordinaires : ses parens desiroient qu'il s'appliquât à la Jurisprudence; mais il ne se sentit que du dégoût pour cette connoissance, qu'il regardoit comme très-fatigante par elle-même, & d'ailleurs inutile à l'Etat : il lui préféra, dit-on, la Politique & l'Histoire. Agé de trente ans, il se maria & s'éloigna presque aussi-tôt de sa jeune épouse, pour aller servir en Hollande; mais, soit par inconstance, soit qu'alors le métier des armes n'offrît point à [illegible] un assez rapide avancement, il quitta la Hollande, revint en Angleterre, & prit l'habit ecclésiastique, dans l'espérance de faire plus aisément fortune. Dans la vue de réussir, il s'attacha à Jean Williams, Evêque de Lincoln, & il est probable qu'il eût obtenu l'Evêché, si l'attachement qu'il montra pour les Puritains ne lui eût attiré la disgrace de Williams, qui le chassa de sa maison, & lui défendit de paroître désormais devant lui. Cette disgrace, qui eût été accablante pour tout autre, devint la cause de la fortune & de l'élévation de Cromwell. Abandonné par son bienfaiteur, il porta ses vues ailleurs, & affecta pour le Puritanisme un zele d'autant plus vif & désintéressé, qu'il venoit d'en être victime, [illegible] au Parlement, où le nombre des Puritains l'emportoit de beaucoup sur celui des Episcopaux.

renverſer le trône, mais ſans ſonger à s'y aſſeoir lui-même; car enfin, du titre de Chef de faction & de Général de rebelles à la ſuprême puiſſance, la diſtance étoit immenſe encore; & ceux qui ſuppoſent Cromwell occupé dès-lors des moyens d'uſurper la Royauté, ne ſongent donc point aux obſtacles, en apparence inſurmontables & ſans ceſſe renaiſſans, contre leſquels il avoit à lutter avant que de cueillir le fruit de ſon audace; ils ne ſongent donc point au pouvoir intermédiaire qu'il avoit à renverſer, à la réſiſtance du Parlement qui n'avoit ſouſcrit à la mort de Charles que pour régner lui-même avec plus d'empire; ils ne ſongent donc point aux diſpoſitions des rebelles, qui ne s'étoient délivrés d'un maître que dans l'eſpérance d'être déſormais affranchis de toute ſubordination. En ſuppoſant à Cromwell un projet formé de s'emparer du ſceptre Britannique, on ne réfléchit point au caractere de la Nation, qui, égarée encore par l'illuſion du fanatiſme, ne pouvoit tarder long-temps à revenir de ſon ivreſſe, & qui, rougiſſant tôt ou tard du régicide qui la déſhonoroit, ne verroit qu'avec indignation le meurtrier de Charles ſucceder au Souverain qu'il avoit opprimé. D'ailleurs, les partiſans de la Maiſon Royale, dont le nombre s'accroiſſoit chaque jour, ſeroient-ils ſpectateurs tranquilles d'une auſſi révoltante révolution? Les peuples de l'Europe, & les Rois qui les gouvernoient, verroient-ils de ſang-froid les ſuccès d'un tel Uſurpateur, le ſang & la famille de l'un des plus puiſſans Monarques ſacrifiés à l'ambition d'un citoyen obſcur? Ce fier Louis XIV, qui, par la force de ſes armes, ſes victoires, ſa grandeur d'ame, s'étoit rendu ſi redoutable, voudroit-il conſentir à traiter comme ſon égal l'aſſaſſin du Roi d'Angleterre, ſon parent & ſon allié? Non, Cromwell, quelque dévorante que fût ſon ambition, ne ſe propoſoit point un ſi haut degré de puiſſance; & ſa vengeance ſatisfaite, Charles porté ſur l'échafaud, les feux de la guerre civile amortis, éteints par ſon ſang, la liberté publique rétablie, &, comme s'en flattoit alors le fanatiſme Britannique, immuablement fondée ſur les débris des prérogatives royales; Cromwell, énorgueilli d'avoir été l'agent le plus actif de la révolution, ſe fût contenté peut-être de la conſidération, ou pour parler avec plus de juſteſſe, de la célébrité que lui donnoient ſes ſervices & ſes victoires. Mais de nouvelles circonſtances le retinrent dans la carriere; & ce fut à la réſiſtance qu'il éprouva de la part du Corps légiſlatif, ſous les ordres duquel il commandoit l'armée; ce fut aux ſuites qu'il craignoit de la méfiance qu'il avoit inſpirée; ce fut enfin aux encouragemens que lui donnerent les troupes nationales qu'il s'étoit attachées, à la foibleſſe du Parlement qu'il ſut intimider, à la terreur de ſes proſcriptions, à l'humiliation des Grands, à la facilité du peuple à ſe laiſſer aſſervir, qu'il dut, & la premiere idée du projet qu'il forma d'uſurper l'autorité ſuprême, & les progrès ſucceſſifs qui l'éleverent, ſous le titre de premier Magiſtrat ou Protecteur du royaume, à la ſouveraineté. En effet, à peine les rebelles, excités par Cromwell,

Hiſtoire d'Angleterre.

eurent fait abattre la tête du malheureux Charles I, qu'enhardis par le renversement du trône, & ne voyant dans l'autorité de la Chambre Haute du Parlement qu'un reste de tyrannie, incompatible avec l'indépendance à laquelle ils aspiroient, ils ne voulurent plus la reconnoître, & la firent supprimer par leur chef, qui permit seulement que les Pairs, dont elle étoit formée, fussent élus, par les villes & les communautés, pour Membres de la Chambre des Communes.

Mais pendant que, craint & respecté dans Londres, Cromwell établissoit, sur les ruines de la Chambre Haute, un Conseil composé de mauvais citoyens, dévoués à ses volontés, & qui, sous les titres factieux de Protecteurs du peuple & de défenseurs de l'Etat, composoient le nouveau Conseil de la République, le Comte d'Ormond, fidele aux droits sacrés du fils aîné de Charles, rassembloit en Irlande les partisans dispersés de la Maison Royale, & combattoit avec succès contre les factieux. Déjà le plus grand nombre des Irlandois avoit reconnu Charles II, & ce royaume étoit près de rentrer sous son obéissance, lorsque Cromwell, instruit des progrès du Comte d'Ormond, se disposa à l'arrêter au milieu de ses victoires, & à soumettre l'Irlande à la nouvelle forme de Gouvernement qu'il avoit établi.

Comblé d'honneurs & de biens, Cromwell n'étoit point encore parvenu au but où son ambition le portoit; &, soit qu'il aspirât dès-lors à la souveraine puissance, soit qu'il ne cherchât qu'à fixer sur lui seul l'attention publique, il brigua le suprême commandement de l'armée que le Conseil de la République se disposoit à faire passer en Irlande; & il eut d'autant moins de peine à réussir, qu'il n'eut ni concurrent à écarter, ni rivaux à combattre. Mais avant que de partir pour cette expédition, il voulut effrayer les ennemis qu'il laissoit en Angleterre, les partisans de la Maison Royale, & donner à la Noblesse du royaume, qui ne voyoit qu'avec des yeux jaloux l'accroissement de son autorité, un exemple de terreur, capable d'arrêter tous les complots que l'on eût pu former pendant son absence. Dans cette vûe, il envoya sur l'échafaud tous les citoyens que le sort des armes avoit fait tomber dans ses mains, & qui, par ses ordres, étoient détenus à la Tour. Du nombre de ces victimes étoient le Lord Cappel, célebre par la glorieuse défense de Glocester; le Duc Hamilton, qui, après s'être couvert de gloire à la bataille de Preston, avoit été fait prisonnier; le Comte de Norwick, illustre par ses qualités, encore plus que par sa naissance; le Chevalier Jean Owen, respectable par sa constance & sa fidélité; & le Comte de Holland, qui s'étoit distingué par mille actions d'éclat. Le barbare Cromwell les fit tous condamner comme traîtres à la Patrie; & quoique tout leur crime fût d'avoir défendu les intérêts de Charles, ils furent punis du dernier supplice.

Témoin de l'impression que cet acte d'atrocité avoit fait sur les esprits, & rien ne l'arrêtant plus à Londres, Cromwell partit pour l'Irlande, où la nouvelle de son arrivée avoit déjà répandu la consternation. Vai-

nement le Comte d'Ormond tenta des efforts héroïques : sa valeur succomba, son armée fut battue, & chaque jour fut pour Cromwell un jour de gloire & de triomphe. Effrayé par ses succès, & plus encore par ses rigueurs, l'Irlande entiere abandonna la cause de ses Rois, & s'empressa de se ranger sous l'obéissance du Général Républicain.

Histoire d'Angleterre.

Informé des avantages que le Comte d'Ormond avoit remportés, & la nouvelle de ses defaites n'étant point encore répandue, Charles II quitta la Hollande pour se rendre auprès de ses fideles Irlandois ; mais instruit à Jersey des victoires de Cromwell & de la soumission entiere de l'Irlande, ce Prince malheureux n'eut plus d'autre ressource que d'aller chercher un asile chez ces mêmes Ecossois qui avoient vendu son pere, & de régner sur eux aux conditions humiliantes qu'ils avoient osé lui imposer, qu'il avoit déjà rejetées, & que les circonstances l'obligerent alors d'accepter. Les Puritains & les *Indépendans* d'Angleterre, étonnés, irrités d'apprendre que le trône royal alloit être relevé en Ecosse, se hâterent de rappeler Cromwell, qui, trop intéressé lui-même à s'opposer à une révolution aussi funeste à ses projets, remit le commandement de l'armée à Ireton son gendre, quitta l'Irlande, revint en Angleterre, reçut à Londres les honneurs du triomphe, rassembla les plus envenimés d'entre les Puritains & les Indépendans, en forma une armée qui, sous un tel Général, se croyoit invincible, & la conduisit lui-même contre les Ecossois, les punit, ravagea les plus riches contrées de ce royaume, força, par ses savantes operations, Charles II à en venir à une bataille décisive, enfonça, culbuta tout ce qui se présentoit devant lui, extermina l'armée royale, fit prisonnier tous ceux qui ne furent point massacrés; & tandis que Charles II déroboit par la fuite sa tête à la cruauté du vainqueur, les prisonniers de guerre, conduits à Londres en criminels, périssoient ignominieusement sous le glaive du bourreau. Le Parlement d'Angleterre, toujours prêt à servir la vengeance du Tyran, prêta son ministere à sa férocité, &, par ses ordres, le sang le plus illustre de l'Etat coula sur les échafauds. Cette victoire & ces terribles exécutions furent les derniers moyens de tous ceux que Cromwell s'étoit proposé d'employer, pour obtenir de la terreur de ses concitoyens, le suprême commandement de la Patrie.

Affoibli par la violence des chocs qu'il avoit éprouvés, l'Etat, encore plus énervé par les torrens de sang répandu par la guerre civile & les proscriptions, avoit enfin acquis cette morne tranquillité qu'on remarque dans les contrées que les fléaux les plus dévastateurs viennent de ravager. Seul satisfait au sein des désastres publics, Cromwell, quoiqu'il n'eût point encore obtenu le titre éminent de Protecteur, jouissoit néanmoins du pouvoir le plus étendu, ou plutôt sa puissance étoit plus absolue que ne l'avoit jamais été celle des plus illustres Monarques d'Angleterre. Admiré, respecté, beaucoup plus craint encore, il n'y avoit dans la Grande-Bretagne ni concurrent qui osât lutter contre lui, ni rival

qui cherchât à s'emparer de son autorité (1). Les Nations voisines, & leurs Souverains sur-tout, qui eussent dû s'unir pour venger le sang de Charles, bien loin de s'élever contre cet implacable ennemi de la Royauté, s'empresserent au contraire de rechercher son alliance; & leurs Ambassadeurs à Londres, applaudissant au systême oppressif du Gouvernement actuel, reconnoissoient la légitimité de la nouvelle République, comme si une République eût pu exister sous la domination d'un tel chef.

Il n'y avoit dans la Grande-Bretagne qu'un seul Corps qui parût souffrir impatiemment les attentats de l'usurpation, & voir avec des yeux jaloux les succès de Cromwell. Ce Corps étoit le Parlement, qui, craignant avec raison que son autorité s'affoiblît en proportion de la puissance que ne manqueroit point de s'arroger le chef de la République, ne s'occupoit que des moyens de déconcerter les projets du Général, & sur-tout de l'éloigner de la suprême Magistrature, à laquelle il sembloit aspirer. Mais trop foibles & trop intimidés pour oser l'attaquer ouvertement, les Membres du Parlement s'attacherent à lui ôter le ressort le plus redoutable de sa puissance. Les circonstances étoient très-favorables aux vûes des deux Chambres: une guerre cruelle enflammoit l'Europe presque dans toutes ses parties, & les peuples, occupés de leurs propres intérêts, ne pouvoient offrir aucun secours à Charles II. Il n'y avoit que la Hollande qui, paisible depuis le traité de Munster, & tranquille au milieu de l'Europe agitée, pouvoit seconder la vengeance de ce Prince malheureux, & l'aider, par ses armes, à reprendre le sceptre de ses peres. Cet événement paroissoit d'autant plus vraisemblable que, quoiqu'en pleine paix, les Provinces-Unies avoient une forte armée sur pied, que Guillaume II, Stadhouder, gendre de Charles I, avoit donné asile au Roi détrôné, son beau-frere, & qu'il avoit la plus grande influence sur les délibérations des Etats-Généraux. Cromwell prévit l'orage, &, pour le conjurer, il agit avec tant d'adresse, que le Parlement députa en Hollande deux négociateurs chargés de traiter dans l'assemblée des Etats une alliance nouvelle entre les deux Républiques, & d'obtenir un renoncement formel à tout traité conclu ou à conclure avec toute autre Puissance qu'avec [illegible] de l'Angleterre; clause qui emportoit essentiellement l'expulsion de Charles II des terres de la République. Les Hollandois, [illegible] trop fiers pour se prostituer ainsi aux vûes de l'Usurpateur, [illegible] l'amitié de l'Angleterre par des engagemens [illegible] & ne voulurent point former cette alliance, dont les conditions leur paroissoient déshonorantes. Le Parlement s'empressa de [illegible] la rupture, & déclara la guerre à la Hollande, [illegible] de son refus, que pour avoir une occasion de licencier les troupes de terre, trop dévouées aux volontés de

(1) [illegible]

Cromwell,

Cromwell; & qui devenoient inutiles par la pacification du royaume. Les deux Chambres commencerent par statuer que l'armée de terre ne devant point être employée contre les Hollandois, qui ne pouvoient être attaqués que par mer, seroit licenciée, & les depenses de son entretien appliquées à celui de la flotte. Ce réglement, très-sage par lui-même, n'en imposa point à Cromwell; il démêla les intentions du Parlement, & prit, d'accord avec les principaux Officiers des troupes, des mesures si justes, que l'armée fut conservée, & qu'on établit de nouvelles impositions pour l'entretien de la flotte.

Cette guerre, également meurtriere pour la Hollande & l'Angleterre, ne tourna qu'à l'avantage de Cromwell, auquel seul furent attribués tous les succès des armes Britanniques. Mais la haute considération dont il jouissoit, ne lui faisoit point oublier l'injure qu'il croyoit avoir reçue, ni les desseins qu'il croyoit avoir découverts; & résolu de les détruire, il se servit des mêmes moyens qu'il avoit employés pour se défaire de Charles I. Il engagea l'armée à présenter au Parlement une Requête, par laquelle elle le supplioit de lui faire payer incessamment les arrérages qui lui étoient dus, & de pourvoir à ce que, dans la suite, elle fût payée avec plus d'exactitude. Cette Requête choqua les deux Chambres, comme Cromwell l'avoit prévu, & le Parlement irrité arrêta que les Officiers seroient réprimandés, & qu'il leur seroit défendu de former désormais des demandes aussi séditieuses. A cet arrêté, l'armée répondit par une Requête nouvelle, tendant à ce que le Parlement, qui n'avoit déjà que trop long-temps duré, eût à se dissoudre incontinent. Le peuple, fatigué de voir l'autorité législative depuis douze ans entre les mains des mêmes personnes, applaudit à cette Requête; & le Parlement, vivement offensé, mais qui n'avoit que de foibles menaces à opposer à des gens armés, eut l'imprudence, non seulement d'annuller toute Requête de cette nature, mais encore d'arrêter qu'il ne se dissoudroit qu'après la guerre de l'Angleterre contre les Etats-Généraux, & qu'il seroit incessamment formé un Comité, pour empêcher qu'on présentât à l'avenir de semblables suppliques, sous peine, contre les auteurs, d'être déclarés coupables de haute trahison.

Plus irrité de ce ton impérieux, qui sembloit indiquer dans le Parlement un dessein formé d'usurper & de conserver la souveraine autorité, qu'intimidé par les menaces insérées dans cette fiere délibération, Cromwell prit la résolution de disperser les Membres de ce Corps importun & jaloux. Il eut peu de peine à aigrir l'armée contre un arrêté qui la blessoit, & suivi de quelques Compagnies armées, il se transporta dans la salle du Parlement, auquel il déclara que, fatigué de ses trop hautes prétentions, il venoit mettre fin à sa tyrannie, & le dissoudre à l'instant même. L'audace inusitee d'un tel ordre, & l'air menaçant de celui qui le donnoit, pétrifia les Membres des deux Chambres, qui, ne se hâtant point d'obéir au Général, furent violemment arrachés de leurs siéges par les soldats, amérement insultés par Crom-

SECTION XIII. *Histoire d'Angleterre.*

well, & hués par le peuple. Lorſqu'ils furent tous ſortis, Cromwell, joignant la dériſion à l'injure, ferma la porte à clef, & fit mettre pour inſcription ſur la porte ces mots encore plus offenſans que la violence : *Chambre à louer.*

Le ſuccès de ce coup d'autorité abattit l'antique puiſſance du Parlement, le couvrit de ridicules, & prouva que cette Aſſemblée, ſi fiere de ſes prérogatives, accoutumée à parler avec tant d'empire, n'a au fond de pouvoir réel que celui que lui donne la foibleſſe du Souverain ; que c'eſt la timidité du Prince qui ſeul l'enhardit, & que bien loin de prétendre excluſivement à l'adminiſtration, elle s'empreſſe d'obéir toutes les fois que le Roi ſait ou veut commander & montrer de la fermeté. Il eſt vrai qu'il a été un temps où cette Aſſemblée Nationale a fait trembler les Rois, les a même forcés de deſcendre du trône ; mais ces Princes ne ſavoient point régner : ils ne connoiſſoient point la force & l'étendue des droits de la royauté. Ce même Parlement, qui, ſous les Princes foibles, s'élevoit à un ſi haut degré d'autorité, ne fut-il pas rampant & humilié ſous Henri VII ? Ne ſacrifia-t-il pas lâchement ſes prérogatives, ſes droits, ſes prétentions à Henri VIII ? Dans ſes Décrets alors, ne conſulta t-il pas la volonté ſeule du Prince qui lui preſcrivoit ſa conduite, & lui dictoit ſes intentions ? Ne le vit-on pas diſpoſer lâchement du bien des citoyens, pour ſatisfaire les paſſions & l'avidité du Prince ? Ne le vit-on pas uniquement occupé des moyens d'eviter ſon reſſentiment, applaudir hautement au changement bizarre que ce Roi fit dans le culte, & lui déférer plus lâchement encore le titre de chef ſuprême de la Religion Anglicane ? Ne le vit-on pas, peu d'années après, docile aux ordres de Marie, abjurer le dogme de Henri, & prêt à ſeconder par ſes Arrêts le zele intolérant de cette Souveraine ? Ne fût-ce pas cette même Aſſemblée, qui, du ſein du Catholiciſme, s'attachant aux opinions de Henri VIII, reconnut la ſage Eliſabeth pour chef ſuprême de l'Egliſe ? Tel avoit toujours été le Parlement ſous les Princes jaloux de leur autorité ; tel, & plus rampant encore, on le vit ſous Cromwell, qui, après avoir diſſous & caſſé le Conſeil d'Etat, publia une Déclaration dans laquelle il rendoit compte des motifs patriotiques qui l'avoient engagé à ce coup d'éclat, & promettoit de donner au Gouvernement une forme également heureuſe & immuable. Les Anglois ne doutoient point qu'appuyé, comme ils l'étoient par l'armée & le peuple, Cromwell ne ſe revêtît lui-même de la ſouveraine puiſſance. Mais, quelque violens que fuſſent les moyens qu'il employoit, ce n'étoit point à la force ſeule qu'il vouloit être redevable de la ſuprême autorité ; c'étoit par le ſuffrage même de ſes concitoyens qu'il vouloit arriver au faîte des honneurs, & éviter juſqu'au ſoupçon de la violence & de l'uſurpation. Dans cette vûe, il engagea l'armée à dépoſer les rênes de l'Adminiſtration entre les mains de cent quarante perſonnes, & il eut l'attention de faire tomber le choix ſur des citoyens de la plus baſſe extraction ; gens ſans nom, ſans talens, ſans expé-

rience, d'une ignorance profonde, d'un fanatisme outré; & ce monstrueux assemblage fut décoré du titre glorieux de Parlement de la Grande-Bretagne. Sous ce Parlement ridicule, la confusion devint extrême. C'étoit là le but de l'innovateur, qui, pendant que ses concitoyens étoient en proie à la plus tumultueuse anarchie, faisoit respecter sur les mers le pavillon Anglois & les armes Britanniques. Cependant, accablés eux-mêmes du poids de l'Administration dont ils s'étoient chargés, les Membres du nouveau Parlement remirent à l'armée le pouvoir qu'elle leur avoit confié; & l'armée à son tour, qui n'existoit que par son Général, qui ne pensoit, n'agissoit que d'après lui, le supplia de prendre le commandement suprême de la République, sous le nom de Protecteur. L'ambitieux Cromwell résista quelque temps, finit par se laisser fléchir, & n'accepta qu'à condition qu'il seroit assisté d'un Conseil de vingt-trois personnes, & qu'avant d'exercer aucune fonction, il jureroit l'observation des huit articles que prescrivoit la forme du Gouvernement. Il le fit ce serment : il promit plus que l'on n'eût osé exiger, se rendit à Withehall, précédé du Général Lambert, qui, faisant les fonctions de Connétable, portoit l'épée nue devant lui, comme devant le Roi, escorté de l'armée, & suivi d'une foule de citoyens. La cérémonie de l'installation fut célébrée avec la plus grande solennité, & Cromwell reçut les titres d'Altesse & de Mylord, Protecteur des trois royaumes. Il étoit naturel que les citoyens de Londres, & qui avoient assisté avec tant de sang froid à l'assassinat de Charles I, fissent éclater leur joie par des transports immodérés, lors de l'élévation du meurtrier de ce Prince au Protectorat.

Histoire d'Angleterre.

Jusqu'à présent la vie de Cromwell ne nous présente qu'une suite de perfidies, d'impostures, de crimes; jusqu'au moment de son élévation, il ne s'est occupé qu'à couvrir des dehors du zele religieux, ou du masque encore plus trompeur du patriotisme, les vûes de son ambition. Hypocrite, Cruel, Orateur, Guerrier, Magistrat, il a pris toutes ces formes, il s'est permis tous les forfaits qui pouvoient le conduire au suprême pouvoir; mais une fois parvenu à ce haut degré de puissance, nous n'appercevrons plus en lui que le grand homme, le Souverain illustre, le profond politique, & le sage Législateur, sans cesse occupé des moyens d'ajouter à la gloire de la Grande-Bretagne; vaste dans ses desseins, habile dans l'exécution, craint, respecté, fait pour donner des loix, recherché par les Souverains mêmes qui avoient l'intérêt le plus sensible à le punir de ses succès; consulté dans les négociations, déclarant la guerre, ou dictant à son gré les conditions de la paix; assurant à sa Patrie l'empire de la mer; Souverain dans la Grande-Bretagne, redouté en Europe; heureux en apparence, mais l'ame toujours agitée, non par l'aiguillon du remords, son cœur impitoyable n'en fut jamais susceptible, mais en proie à la terreur que lui inspiroit le nombre des ennemis qu'il s'étoit fait; car la condition des Tyrans seroit aussi trop fortunée, si la puissance illimitée étoit pour

SECTION XIII. *Histoire d'Angleterre.*

eux le gage de la sécurité. Cromwell, au faîte des grandeurs, vécut dans les alarmes; & les conjurations sans cesse renaissantes qu'il eut à dissiper, ne priverent l'Etat ni de ses soins, ni de sa vigilance. La plupart des usurpateurs se sont déshonorés, ou par des excès honteux, ou par des débauches outrées, ou par les plus horribles cruautés; Cromwell, qui au contraire s'étoit déshonoré pour obtenir le rang suprême, ne songea qu'à effacer, à force de bienfaits, l'odieux titre d'usurpateur, en apparence si fort incompatible avec la qualité de pere de la Patrie; & si quelque chose eût pu faire oublier ses attentats, c'eût été le moyen qu'il parut choisir dès les premiers jours de son Protectorat. Il se montra pénétré de respect pour les anciennes Loix, & prit les plus sages mesures pour les remettre en vigueur. A l'enthousiasme fanatique de ces sectes, qui, pendant tant d'années, avoient bouleversé le royaume, il substitua sagement une liberté de conscience illimitée; & n'ayant plus ni avantages à retirer, ni dangers à craindre de ces factions dévotes qu'il avoit tour à tour animées, qu'il avoit tour à tour adoptées, suivant que ses intérêts l'exigeoient, il finit par les couvrir de ridicules, & déchirant le masque de sa Religion, jusqu'alors équivoque, il apprit à ses concitoyens, trop long-temps abusés par son hypocrisie, qu'il n'avoit jamais eu d'autre divinité que son ambition. Occupé de soins plus importans que de concilier entre elles les opinions théologiques, il commença son administration par un traité de paix aussi utile que glorieux à la Grande-Bretagne.

La Hollande, humiliée par deux défaites, avoit demandé la paix, & Cromwell la lui accorda aux conditions que les vaisseaux des Provinces-Unies baisseroient pavillon toutes les fois qu'ils rencontreroient des vaisseaux Anglois sur la mer Britannique. Le Protecteur exigea encore que la Hollande, abandonnant pour toujours les intérêts de la Maison de Stuard, le chasseroient des Provinces-Unies; que les Etats-Généraux s'obligeroient, par une clause expresse, à n'élire jamais, soit pour Stadhouder, soit pour Amiral, aucun Prince de la Maison d'Orange.

Mais tandis que Cromwell dictoit des loix aux Puissances Etrangeres, son pouvoir lui suscitoit au dedans de l'Etat des ennemis dont le nombre & la haine s'accroissoient chaque jour. Ils n'échapperent point à son autorité; & pour tenir des suffrages de la Nation même l'autorité qu'il exerçoit, il convoqua un Parlement, & prit toutes les précautions qui lui parurent nécessaires, pour qu'il n'y eût, dans le nombre de ses Députés, aucun des partisans de la Maison Royale. Mais il se trompa dans ses vûes, & dès la premiere séance, le Parlement délibéra qu'avant toutes choses il importoit d'examiner par l'autorité de qui il étoit assemblé; examen d'autant plus dangereux pour Cromwell, que, si cette autorité étoit déclarée illégale, le Protecteur se trouveroit par cela même dépouillé de sa dignité, & le Parlement nanti de l'Administration. Moins effrayé des conséquences de cette délibération, qu'irrité de la résistance qu'on paroissoit vouloir lui opposer, Cromwell fit les reproches les plus amers

aux Membres du Parlement, les menaça de son indignation, leur présenta à signer un formulaire de soumission à ses volontés, chassa honteusement ceux qui refuserent d'y souscrire, & ne conserva que ceux qui obéirent. Mais il crut vainement qu'alors ses volontés seroient plus respectées. Ceux mêmes qui avoient montré le moins de répugnance à signer ce formulaire, firent hautement éclater leur indisposition contre la tyrannie, & leur ressentiment contre le Tyran. Le Protecteur, transporté de colere, cassa le Parlement, &, par cet acte violent, crut avoir déconcerté le projet de ses ennemis. Mais ceux-ci, au lieu de céder, murmurerent plus hautement encore, & unirent leurs plaintes à celles des partisans de Charles, qui commençoient à se montrer à découvert, & dont le nombre grossissoit tous les jours. Enhardis par l'apparente sécurité du Protecteur, ils formerent contre sa vie une conjuration dont les principaux Chefs étoient le Comte de Rochester & le Chevalier Wagstaff. Ces deux conspirateurs rassemblerent environ cinq cents Gentilshommes, leverent brusquement l'étendard de la rebellion, s'effrayerent sans sujet, se diviserent, s'enfuirent, &, poursuivis par un foible détachement de soldats, ils furent presque tous pris, &, pendant près d'un mois, servirent d'aliment à la cruauté du Protecteur, qui épuisa sur eux la rigueur des supplices. Peu satisfait de la mort des révoltés, il étendit sa vengeance sur tous ceux qu'il soupçonna de rester attachés à la Maison de Stuard; & comme il n'avoit ni raison, ni prétexte pour les faire périr, il les condamna tous à payer la dixieme partie de leurs biens, qu'il fit entrer dans ses trésors.

Histoire d'Angleterre.

Quoique Cromwell fût parvenu à dissiper cette conjuration, elle jeta pourtant de très-vives inquiétudes dans son esprit. Etonné du zele ainsi que du nombre des Royalistes, & s'imaginant qu'ils étoient appuyés en secret par la France & par le Cardinal Mazarin, qui faisoit passer tous les ans une très-modique pension à Charles II, il ne songea qu'à se venger avec éclat & de la Cour de France, & du Cardinal Mazarin. Louis XIV étoit alors en guerre avec l'Espagne. Cromwell saisit cette occasion; il fit sortir de Londres l'Envoyé de France qui y résidoit, feignit d'écouter favorablement les Espagnols, & répandit même le projet d'un traité par lequel, liée avec l'Espagne, cette Puissance devoit aider l'Angleterre à s'emparer de Calais. L'Europe entiere s'attendoit à voir Louis XIV venger l'injure faite à son Envoyé, & punir l'audacieux Cromwell. En effet, quelle apparence que le plus fier Monarque de la terre, que ce même Louis XIV, qui, sur la vraie ou fausse dénonciation d'une médaille satirique, frappée, dit-on, en Hollande, avoit porté le fer & la flamme, la mort & la dévastation au sein des Provinces-Unies; quelle apparence qu'un grand Roi, le plus susceptible des hommes, & qui, sur le manquement le plus léger, avoit soutenu une guerre meurtriere & ruineuse, qui avoit épuisé ses Etats d'hommes & d'argent, voulût souffrir impunément un outrage aussi sensible de la part de l'oppresseur de Charles, son allié & son proche parent?

Cependant les Nations Européennes furent trompées dans leurs conjectures, & virent avec étonnement le Cardinal Mazarin rechercher l'amitié de Cromwell : elles furent bien plus ſurpriſes, lorſque Cromwell, exigeant que, par une ambaſſade ſolennelle, la Cour de France le reconnût pour Protecteur de la Grande-Bretagne, Louis XIV conſentit à cette démarche d'autant plus indécente, que c'étoit reconnoître en même temps la légitimité de l'uſurpation de Cromwell, & la légalité du ſupplice de Charles I. On ignore quelle raiſon d'Etat aſſez puiſſante put engager Louis XIV à reconnoître la nouvelle République & ſon Chef. Quoi qu'il en ſoit, à peine l'orgueil de Cromwell fut ſatisfait, que l'Eſpagne vit s'évanouir l'eſpérance où elle étoit de former avec l'Angleterre une alliance formidable contre la France. L'uſurpateur prit, au contraire, avec le Cardinal Mazarin des meſures contre l'Eſpagne, & ſans déclaration de guerre, il envoya une flotte de dix-ſept vaiſſeaux à l'iſle St.-Dominique, dont il avoit médité la conquête. Mais cette flotte, contrariée par l'opiniâtre réſiſtance des Eſpagnols, fit voile vers la Jamaïque, où elle n'étoit point attendue, & que les habitans, effrayés & déſarmés, céderent aux Anglois. Cette conquête, la plus importante ſans doute de toutes celles qui ont été faites dans le ſiecle dernier, eſt reſtée aux Anglois, qui, par de fréquentes Colonies, ont fertiliſé ce pays, & en ont fait le centre des Indes Occidentales. L'Amiral Blacke, enflammé par le ſuccès, attaqua les galions d'Eſpagne qui mouilloient à l'iſle de Tenerife, s'en rendit maître ; mais en les conduiſant dans les ports d'Angleterre, il fut contrarié par les vents, & obligé de les faire échouer, il priva l'Eſpagne d'immenſes richeſſes dont il ne tint pas à lui qu'il n'enrichît ſa Patrie. Cet Amiral célebre s'illuſtra par de nouvelles victoires, vengea l'Europe entiere des pirateries & de l'inhumanité des Tuniſiens, alla mettre le ſiége devant Tunis, le bombarda, fit trembler ſur ſon trône le Souverain de cet Etat, briſa les fers d'une foule de malheureux qui languiſſoient dans l'eſclavage, conclut un traité de commerce entre les Tuniſiens & l'Angleterre, aux conditions qu'il voulut preſcrire, alla par de nouveaux triomphes aſſurer à ſa Patrie l'empire de la mer, & reçut en héros la mort dans le combat. Mais tandis que la proſpérité des armes Britanniques rendoit le Protecteur redoutable dans toute l'Europe, le reſſentiment & le nombre de ſes ennemis rempliſſoient ſon ame de terreur. Chaque jour il avoit ou des conjurations nouvelles à déconcerter, ou des conſpirateurs à punir. Vainement il tentoit de les effrayer par la terreur de l'exemple ; vainement les échafauds ruiſſeloient du ſang des conjurés, ſes rigueurs, ſes vengeances, au lieu de réprimer les factieux, ſembloient irriter leur colere. Cromwell, raſſaſié de meurtres, crut enfin que le moyen le plus ſûr de prévenir les entrepriſes que l'on pourroit former contre ſon rang, étoit de faire légitimer par la Nation, ou par le Corps qui la repréſentoit, la dignité de Protecteur que l'armée lui avoit conférée. Mais avant que de convoquer un nouveau Parlement, il prit tant de

précautions, qu'il ne fut composé que de Membres dévoués à ses volontés. Dès la premiere séance, il fut mis en délibération, si on offriroit la couronne à Cromwell, &, après quelques débats, il fut décidé qu'elle lui seroit offerte. Des Députés allerent lui notifier cette résolution de la Compagnie, & Cromwell, qui, n'étant que Protecteur, avoit la moitié des citoyens pour ennemis, n'eut garde d'accepter le sceptre, qui ne pouvoit que susciter de nouvelles conspirations; mais se faisant un mérite d'un refus auquel la crainte seule donnoit lieu, il manda les Commissaires, & dans un discours sans suite, & qui décéloit la violence qu'il se faisoit à lui-même, après avoir long-temps parlé de Dieu, de la Religion, des graces de la Providence, il finit par déclarer qu'en conscience il ne pouvoit accepter le titre de Roi. Cependant il se fit confirmer, par un acte authentique, la dignité de Protecteur, & la cérémonie de cette seconde installation ne différa presque en rien du couronnement des Rois. Au dehors, la victoire continuoit de suivre ses étendards; les armées combinées d'Angleterre & de France se couvroient de gloire en Flandres, & triomphoient de l'Espagne.

Histoire d'Angleterre.

Ces succès multipliés, soit dans la Grande-Bretagne, soit chez l'Etranger, étendoient l'autorité de Cromwell; sa gloire pénétra jusqu'en Asie, & au bruit de ses triomphes, à l'importance de ses conquêtes, quelques Juifs fanatiques, croyant toucher au moment de leur délivrance, se persuaderent que Cromwell étoit le Messie annoncé par les Prophetes; & d'après cette folle idée, quelques Rabbins passerent à Londres, & firent des informations sur la famille de Cromwell, dans l'espoir de trouver quelqu'un de ses aïeux qui sortît du sang des Hébreux. Quelque secretes que furent leurs recherches, elles n'échapperent point aux ennemis du Protecteur, & ils répandirent contre lui les écrits les plus satiriques. Mais des sujets plus importans ne lui permettoient guere de s'occuper de la recherche de ces injurieux libelles. Il savoit jusqu'où pouvoit s'étendre la haine de ses envieux, & il n'ignoroit point les funestes complots tramés par ses ennemis : ses nombreux espions, répandus en tout lieu, l'avertissoient chaque jour du péril qui le menaçoit. La crainte, la terreur, & la cruelle certitude de ne pouvoir adoucir le ressentiment des Anglois, accabloient le Protecteur, qui, pour comble de chagrin, s'apperçut que le Parlement, sur lequel il fondoit toute son espérance, étoit son plus impitoyable persécuteur, & que, lorsqu'il lui avoit offert la couronne, il n'avoit eu d'autre motif que celui de le rendre plus odieux encore à la Nation; que ce Corps, conjuré contre la tyrannie, n'ayant pu réussir, méditoit actuellement sa ruine totale. Cromwell, pour prévenir, autant qu'il le croyoit possible, la catastrophe qu'il avoit à redouter, fit arrêter, juger & mettre à mort tous ceux qu'il soupçonnoit en vouloir à sa vie; & pour mieux arrêter les entreprises du Parlement, il forma une deuxieme Chambre des Communes, qu'il composa d'Officiers & de Bourgeois dont il avoit depuis long-temps éprouvé la fidélité. Par cette création, il se flattoit, sinon d'éteindre tout-à-fait,

Section XIII. *Histoire d'Angleterre.*

du moins de balancer & de rendre inutile la haine de ses ennemis. Mais quelque sages que fussent ses mesures, elles n'eurent point le succès que leur auteur en avoit espéré. La haine des Parlementaires fut aigrie par la création d'une Chambre nouvelle. A l'exemple de leurs prédécesseurs, ils s'assemblerent & examinerent la légitimité ou l'illégalité de la confirmation du Protectorat qu'ils avoient faite eux-mêmes avec tant d'authenticité. Les conséquences effrayantes d'un pareil examen alarmerent vivement le Protecteur, qui, convoquant les Parlementaires à Withehall, leur reprocha leur audace & leur ingratitude avec la plus dure amertume; & afin de les mettre dans l'impuissance de poursuivre leurs délibérations, il déclara le Parlement dissous.

Mort de Cromwell. 1658.

Quoique ce coup d'autorité ne fût point sans exemple, il montroit cependant la puissance de Cromwell, & l'empire absolu qu'il avoit pris sur la liberté nationale. Indigné de la résistance qu'on avoit osé lui opposer, il méditoit une vengeance encore plus éclatante, lorsque la violence des douleurs qu'il avoit cachées jusqu'alors, l'avertit qu'il touchoit au terme de sa vie. Tourmenté depuis quelques mois par un caillou dans les reins, il dissimuloit son état, & supportoit avec la plus héroïque constance les souffrances les plus cruelles. Mais, soit que la colere qui l'avoit agité hâtât le progrès du mal, soit que l'inquiétude habituelle dans laquelle il vivoit, eût aigri sa maladie, une fievre brûlante s'étant jointe à la gravelle, il périt, le 3 Septembre 1658, âgé de cinquante huit ans, & mourut aussi tranquillement que le meilleur des Rois (1).

Son portrait.

Les Historiens ne s'accordent point sur le portraits qu'ils nous ont tracé de cet homme inconcevable. Les uns ne lui supposent que de la scélératesse, une ambition outrée, une horrible férocité; & les autres, parce qu'il fut l'un des plus heureux négociateurs de son siecle, ne voient dans sa vie qu'un enchaînement de combinaisons, de démarches, d'actions qu'il avoit toutes prévues. Nous pensons que c'est une erreur de part & d'autre. Cromwell fut sans doute un grand homme, mais il le dut à la fortune encore plus qu'à son génie, quelque fécond qu'il fût en expédiens & en ressources. Il profita avec la plus rare habileté des circonstances; mais né dans d'autres temps, Cromwell n'eût été vraisemblablement regardé que comme un fourbe punissable, ou comme un citoyen turbulent, ou comme un de ces hommes hardis, entreprenans, audacieux, profondément dissimulés, & que les besoins de l'Etat rendent malheureusement nécessaires dans des temps orageux. Il eut de grandes qualités, & la plus utile pour lui, fut de couvrir avec adresse, du voile de la Religion & du

(1) » Cromwell, dit Paschal, alloit ravager toute la Chrétienté. La Famille » Royale étoit perdue, & la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de » sable qui se mit dans son uretre. Rome même alloit tomber sous lui; mais » ce petit grain, qui n'étoit rien ailleurs, mis dans cet endroit, le voilà mort, » sa famille abaissée, & le Roi rétabli «.

patriotisme,

patriotisme, les perfides complots qu'il méditoit contre la vie de son Maître, & le dessein encore plus perfide qu'il avoit conçu, d'enchaîner ses concitoyens. Il eut les talens d'un Héros, les vûes d'un grand Législateur, les vices & l'atrocité des plus sanguinaires Tyrans. Des traits que présente la vie de Cromwell, nous concluons, non qu'il prévit ou qu'il fit naître les différens événemens qui l'éleverent de succès en succès jusqu'au Protectorat de la Grande-Bretagne, mais qu'il dirigea sa condûite suivant les circonstances qui se succéderent, & suivant les événemens prévus ou imprévus, qu'il fit servir à son ambition. Lorsqu'il se fit presser d'accepter le titre glorieux de Protecteur, il s'étoit fait connoître par les hautes espérances qu'il avoit données de son administration, & par les grandes choses qu'il avoit déjà opérées. Il tenoit de la Nature une force de corps propre à supporter les travaux les plus pénibles; & dans ce temps de délire théologique, de fanatisme & de superstition, il ne tenoit que de lui-même, & d'une longue étude, le talent de la parole, qu'il possédoit au degré le plus éminent; non qu'il fût le plus éclairé des hommes de son siecle, mais par l'art qu'il avoit acquis d'entraîner la multitude, & de l'embraser de la chaleur du fanatisme, dont il feignoit d'être embrasé lui-même. A ce talent si nécessaire à quiconque veut régner par l'empire de la superstition, Cromwell réunissoit une sagacité rare, & qui lui faisoit prévoir les effets les plus éloignés des événemens actuels, un sang froid & une fermeté d'esprit que les accidens les plus extraordinaires ne pouvoient déconcerter, & une fertilité singuliere de moyens dans les cas qui paroissoient ne laisser aucune ressource. Il avoit sur-tout l'art de subjuguer les esprits les plus difficiles, & ceux qui paroissoient les plus obstinés à se refuser à toutes voies de réconciliation; une constance inébranlable, & qui, toujours fixée au but où il tendoit, ne lui permettoit jamais de revenir sur ses pas. A ces diverses qualités, si l'on joint cette ardeur d'ambition, cet enthousiasme de gloire qui caractériserent dans tous les temps les Héros & les Usurpateurs, on aura de Cromwell une idée exacte, & telle qu'on doit se la former d'après les actions qui remplissent sa vie. Nous ne parlons point ici de sa naissance, parce que plus elle est obscure, plus elle déposeroit en faveur de son rare mérite, s'il ne se fût réellement distingué que par des actes de bienfaisance, ou s'il ne se fût fait un grand nom que par sa valeur héroïque ou son habileté dans l'art de gouverner.

Histoire d'Angleterre.

Cromwell laissa en mourant le Protectorat à Richard son fils, comme il lui eût transmis le patrimoine le plus légitimement acquis. Mais ce dernier, en héritant de la succession paternelle, n'hérita ni des vices ni des grandes qualités de Cromwell. Pusillanime, lâche, borné, sans vices à la vérité, mais aussi sans talens, Richard ne jouit du Protectorat qu'autant de temps qu'il en falloit pour montrer son incapacité, & la différence extrême qu'il y avoit entre lui & son prédécesseur. A peine la Nation eut déposé les rênes de l'Administration dans ses débiles

Richard, fils de Cromwell, succede à son pere dans le Protectorat.

SECTION XIII. *Histoire d'Angleterre.*

mains, que la haine des sectes, suspendue par la crainte que Cromwell avoit su leur inspirer, se ranima de toutes parts. Les Officiers de l'armée, que Cromwell tenoit éloignés de la capitale, & séparés les uns des autres, afin que, tranquilles par nécessité, ils ne pussent concerter entre eux les moyens de troubler la puissance du chef de la République, se rapprocherent; & Richard, après avoir convoqué un Parlement qui lui confirma la dignité de Protecteur, se forma un Conseil Privé, composé de personnes dont il croyoit connoître la fidélité, & qui, prévoyant sa ruine, la hâterent dans la vûe de n'être point eux-mêmes les victimes de l'indignation publique. Afin de le précipiter plus sûrement dans l'abîme où ils prévoyoient qu'il tomberoit tôt ou tard, ils lui conseillerent d'appeler auprès de sa personne les chefs de l'armée, qui, trop intéressés à conserver leur propre ouvrage, se soutiendroient par la force des armes. L'imbécille Richard, docile à ce conseil, le suivit trop exactement, & les Officiers de l'armée ne furent pas plus tôt rendus à Londres, qu'ils érigerent, sans sa participation, un nouveau Tribunal, sous le nom de Conseil de l'armée. Le premier acte qui émana de ce Tribunal inquiet, fut une Requête, par laquelle Richard étoit supplié d'accorder à l'armée des priviléges excessifs, & qui empiétoient visiblement sur les droits du Protectorat. Cette Requête irrita vivement & Richard & la Chambre des Communes : elle fut rejetée de la plus insultante maniere. Les Officiers de l'armée, au lieu de se répandre en plaintes, allerent trouver le Protecteur, & l'obligerent de dissoudre & de casser le Parlement, de leur abandonner l'administration des affaires, & de se contenter du titre honorifique de Protecteur. Richard, qui n'avoit ni la force de résister, ni le courage de quitter un rang trop au dessus de sa pusillanimité, fut assez lâche pour recevoir des Officiers l'humiliante loi qu'ils lui imposerent. Il accepta avec reconnoissance un revenu de deux mille livres sterlings qu'on lui fixa, à condition que dans deux jours il quitteroit le Palais de Wittehall, où il ne rentreroit plus.

Enhardis par la timidité du Protecteur, quelques Officiers supérieurs de l'armée se mirent à la tête du Gouvernement, &, pour se rendre la Nation favorable, formerent un simulacre de Parlement, composé de quarante-deux Membres de l'ancien Parlement, cassé, en 1653, par Cromwell, & qu'on trouva dans Londres. Richard, également insensible à la gloire & à l'opprobre, vit avec indifférence le mépris que faisoient de lui les Officiers de l'armée, les citoyens & les Membres de la nouvelle Assemblée Nationale. Le Parlement, après l'érection d'un Conseil d'Etat, composé de deux personnes seulement, vendit les biens du Roi, & finit par envoyer à Richard des Députés chargés de l'obliger à se démettre du Protectorat, & à donner un état de ses dettes. Richard Cromwell répondit froidement qu'il se démettoit volontiers d'une charge plus épineuse que brillante, qu'il promettoit de se conduire en citoyen paisible, & qu'il espéroit à son tour la protection du Gouvernement. La lâcheté de sa réponse & de sa démission satisfit le Parlement, qui

lui accorda une décharge de ses dettes, & une protection de six mois. Richard, n'ayant plus ni rang, ni crédit, ni considération, enleva tous ses meubles, toute sa vaisselle d'argent, en vendit une partie, & se retira avec le reste à la campagne, où il vécut obscurément, & mourut ignoré, le 24 Juillet 1702, âgé de quatre-vingts ans.

Histoire d'Angleterre.

Le caractere de Richard étoit aussi vil que celui de son pere étoit fier & audacieux. M. de Voltaire a dit de ce Protecteur ridicule : » Richard Cromwell, né avec un esprit doux & sage, refuse de » garder la couronne de son pere aux dépens du sang de trois ou » quatre factieux qu'il pouvoit sacrifier à son ambition : il aime mieux » être réduit à la vie privée, que d'être un assassin tout-puissant ; » quitte le Protectorat sans regrets pour vivre en citoyen. Libre & tran- » quille à la campagne, il y jouit de la santé, il y possede son ame » en paix pendant quatre-vingt-dix ans, aimé de ses voisins, dont il » est l'arbitre & le pere. Olivier Cromwell est le héros des Puritains » & des Indépendans d'Angleterre ; mais Richard Cromwell son fils » est mon homme (1) «.

Il n'est point sans doute d'ame honnête dont Richard Cromwell ne fût l'homme, s'il y avoit réellement quelque ressemblance entre lui & le portrait que M. de Voltaire en fait dans ce fragment. Mais la dissemblance est trop frappante. Richard Cromwell n'étoit pas né avec un esprit doux & sage : il étoit né foible & borné, simple jusqu'à la bêtise, timide jusqu'à la lâcheté. Il ne refusa point la couronne de son pere ; il fit tout ce qu'il put pour la conserver ; & les fausses mesures qu'il prit, ne doivent être imputées qu'à son incapacité, & non à son désintéressement. Lorsque, trop foible pour gouverner par lui-même, il appela l'armée auprès de lui, ce ne fut point dans la vûe de se démettre du Protectorat, mais au contraire dans l'espérance que la force de l'armée suppléeroit à sa propre foiblesse. Il ne pouvoit, & quand il l'auroit pu, jamais il n'eût osé sacrifier les chefs de cette armée à son ambition ; il n'avoit pour cela ni assez de fermeté, ni assez de puissance. Il n'eut jamais le choix ou d'être un assassin heureux, ou de se voir réduit à la vie privée, parce que, dans aucun temps, il ne fut le maître de sacrifier personne à son ambition. Le Parlement l'obligea de se démettre, & ce ne fut point lui qui, de son propre gré, préféra la vie privée à la douceur de gouverner. S'il vécut tranquille à la campagne, c'est que la crainte étoit en lui plus forte que la vie active. Au reste, il ne posséda point son ame en paix à la campagne pendant quatre-vingt-dix ans, puisqu'il avoit environ trente-neuf ans, lorsqu'à la fin de 1659, il se retira à la campagne, où il mourut, âgé de quatre-vingts ans, & non de quatre-vingt-dix, en

(1) *Voyez Questions sur l'Encyclopédie*, Tome III, page 163.

1702. On ne sait s'il fut l'arbitre & le pere de ses voisins; car sa vie privée étoit tout aussi peu intéressante que sa vie publique : elle a été profondément ignorée.

SECTION XIV.

LA retraite de Richard eût inévitablement renouvelé les désordres que la violence de son pere avoit excités, s'il ne se fût trouvé en Angleterre un citoyen assez zélé pour détourner le fléau destructeur de la guerre civile qui menaçoit d'embraser la Patrie. Le peuple, fatigué du joug de la tyrannie aristocratique, attendoit en silence, & n'osoit se flatter de voir paroître enfin un libérateur qui vînt rompre les fers qu'une multitude d'oppresseurs lui préparoient. Monk fut ce citoyen généreux & zelé; Monk, nommé par Cromwell Général de l'armée d'Ecosse, étoit forcément resté fidele au Protecteur; mais jamais son ame honnête ne l'avoit servi dans le crime; & tandis que Cromwell régnoit en Angleterre par la terreur & la vengeance, Monk s'attachoit à rendre les Ecossois heureux par son amour pour la justice, par l'empire des loix qu'il faisoit observer, par la paix & l'abondance qu'il avoit l'art d'entretenir. A peine il eut appris & la mort de Cromwell, & les troubles occasionnés par la démission de Richard, que, préférant le bien public à ses intérêts particuliers, il forma le projet respectable de rétablir le calme dans la Grande-Bretagne, de se signaler lui-même par l'acte le plus glorieux de zele & de patriotisme, en un mot de relever le trône, & d'y placer Charles II.

Après s'être assuré des sentimens des Royalistes, & de la fidélité des Officiers de son armée, Monk sortit d'Ecosse, & sous prétexte de servir la Patrie, il s'avança vers Londres, où il fit répandre un manifeste dans lequel il annonçoit que ses vûes pacifiques ne tendoient qu'à convoquer un Parlement. Cette déclaration lui attira les citoyens de tous les ordres, & l'armée elle-même du Général Lambert, le plus avide & le plus factieux des oppresseurs de l'Angleterre (1). Le Parlement fut assemblé, & Monk, qui n'avoit communiqué son dessein qu'à un très-petit nombre de personnes; Monk, que le Parlement lui-même soupçonnoit d'ambitionner la suprême puissance qu'il lui eût sans doute déférée; Monk, après avoir concerté avec Charles II les moyens de le rétablir, après avoir exigé de lui les assurances les plus solennelles pour la conservation des loix, de la Religion, de la liberté des citoyens, lui fit signer une amnistie en faveur de tous ceux qui, dans quarante jours après la publication qui en seroit faite, rentreroient

(1) *Rapin.*

Histoire d'Angleterre.

sous son obéissance. Cette amnistie, communiquée par Monk aux partisans de la Royauté, fut présentée au Parlement, qui s'empressa d'y souscrire, à l'exemple de l'armée, qui s'étoit déjà déclarée pour le rétablissement du trône, & du peuple, qui applaudit, comme il eût applaudi peut-être au supplice de Charles II, s'il fût tombé, il y avoit quelques mois, entre les mains du Protecteur. Montague, Amiral de la flotte, alla sur les côtes de Hollande porter cette nouvelle au Roi, qui se rendit à Douvres, où il étoit attendu par Monk; & le 8 Juin 1660, il fit, accompagné de ses deux freres, le Duc de Glocester, qui mourut peu de temps après, & le Duc d'Yorck, qui vécut trop long-temps, son entrée à Londres, au bruit des acclamations publiques: en sorte que, malgré tant de sang répandu, tant d'horreurs excitées pour limiter la puissance royale, Charles II monta sur le trône, & reçut avec la couronne une plus grande autorité qu'elle n'en avoit eu jusqu'alors, & il fut plus indépendant qu'aucun de ses prédécesseurs.

Charles II avoit trente ans lorsqu'il fut rétabli sur le trône. Ses vertus, sa constance, sa valeur dans l'adversité, lui avoient mérité l'estime de l'Europe, & sembloient ajouter à la tendre affection de ses sujets. A la vivacité d'un esprit naturellement juste, cultivé par l'étude, & doué d'une rare pénétration, il joignoit un jugement solide, &, ce qui vaut encore mieux, une connoissance exacte des hommes & des choses. Ses manieres étoient aisées : poli sans affectation & gai sans indécence, il se faisoit également aimer par la douceur de son caractere & les charmes de sa conversation. Accoutumé, pendant deux années d'exil, à vivre avec ceux qui s'étoient attachés à sa fortune, en égal & en ami qui desire d'être aimé, plutôt qu'en maître qui veut qu'on le respecte & qu'on lui obéisse, il conserva sur le trône cette même affabilité, qui seule eût été capable de lui concilier les plus fiers & les plus intraitables Républicains. Trop doux pour nourrir dans la prospérité l'amertume du ressentiment qui avoit aigri son cœur pendant son infortune, il se hâta de pardonner à ses plus coupables ennemis; & de tous les scélérats qui avoient bouleversé l'Etat & outragé la Majesté Royale, il ne soumit aux rigueurs de la loi que les principaux d'entre les factieux, qui, s'érigeant en Juges, avoient signé l'Arrêt atroce prononcé contre Charles I. Quant à ses sentimens sur les diverses opinions qui avoient si long-temps divisé les esprits, il n'en embrassoit aucune, n'en excluoit aucune; & laissant à chacun la liberté de penser, il admit indifféremment dans le Conseil, ceux qu'il crut les plus capables de conduire l'Etat, sans aucun égard pour leurs dogmes, comme sans exclusion des sectes pour lesquelles ils s'étoient déclarés. Ses premiers soins, après avoir récompensé le zele de Montague, qu'il créa Comte de Sandwich, & les services essentiels de Monk, qu'il honora du titre de Duc d'Albermale, fut de se choisir pour Ministres & pour Favoris, les sujets les plus distingués par leurs lumieres & leur intégrité. Aussi le peuple applaudit-il avec transport à l'élévation non mendiée du Che-

SECTION XIV. *Histoire d'Angleterre.*

valier Edouard Hyde, qui, créé Comte de Clarendon, fut nommé tout à la fois Chancelier & Ministre, comme le Marquis d'Ormond, créé Duc, fut honoré du poste de Grand-Maître de la Maison du Roi (1).

Ces beaux commencemens répandirent la joie dans tous les cœurs, & la Nation répondit par des fêtes brillantes à la prospérité des affaires. Le Parlement, afin de mériter la confiance que le Roi paroissoit prendre en lui, donna les marques les moins équivoques de son respect & de sa soumission. Il n'attendit pas même que le Roi demandât des subsides; mais ambitieux de prévenir ses desirs, & de contribuer, autant qu'il le pourroit, au maintien de la dignité royale, non seulement il lui accorda pour toute sa vie le fameux droit de Tonnage & de Pondage, dont la perception avoit causé tant de dissentions, mais il alla même jusqu'à lui décerner un revenu de douze cent mille livres sterlings; concession incomparablement au dessus de toutes celles qui avoient jusqu'alors été faites aux Rois.

Quelque désirs que Charles II eût d'entretenir la confiance mutuelle qui régnoit entre lui & ses sujets, il ne crut pas devoir oublier les services que les Evêques avoient rendus à son pere & à lui-même, par leur constance inébranlable & leur fidélité. Le peuple, quoique revenu de ses fanatiques transports, chérissoit vivement encore la discipline Presbytérienne, & les dogmes démocratiques des Puritains; & le Parlement pensoit, à peu de chose près, comme le peuple. Mais le Clergé Episcopal, fortement soutenu par les Royalistes, avoit acquis, par son oppression, ses souffrances & son zele, les plus grands droits sur la reconnoissance du Souverain. Il ne fut point ingrat: les Evêques furent rétablis dans leurs Dioceses, & les Ministres dépouillés, remis en possession de leurs Bénéfices. Mais afin de prévenir tout murmure, tout mécontentement de la part des Presbytériens, le Roi accorda une tolérance entiere, & permit à tous ceux qui ne recevroient pas volontairement le culte prescrit par la Liturgie Anglicane, de ne pas s'y soumettre. La douceur & l'équité de cette déclaration la firent recevoir sans mécontentement par tous les citoyens, à l'exception d'un petit nombre de fanatiques, qui, sous le nom de Millinaires, exciterent quelques rumeurs, qui retomberent sur la tête des séditieux.

Charles II, après s'être assuré, par les plus sages réglemens, de l'affection du peuple, remplit les vœux de ses sujets, & non les siens, par son mariage avec Catherine de Portugal, Princesse d'une rare vertu, d'une figure aimable, mais qui eut le malheur de ne pouvoir jamais se faire aimer de son époux, que son goût outré pour les femmes, ou plutôt son libertinage, rendoit peu susceptible d'un amour honnête & d'une passion vertueuse. Ce fut ce penchant indomptable au plaisir qui amollit le courage de Charles, efféminia ses mœurs, & ne lui laissa

(1) *Ralph. Smolett. &c.*

guere de chaleur & d'activité que pour satisfaire ce goût prédominant. *Histoire d'Angleterre.*

Les bienfaits, les richesses dont il payoit les vénales faveurs de ses Maîtresses, épuisoient ses trésors, & quelque considérables que fussent ses revenus, ils ne pouvoient suffire à ses prodigalités. Dans la vûe de suppléer au vuide que ces dépenses ruineuses avoient causé dans ses finances, il se détermina à vendre Dunkerque à la France; & cette démarche inconsidérée ayant causé du mécontentement, il promit de déposer dans la Tour le prix entier de cette vente, & de n'y toucher que dans les plus pressans besoins de l'Etat. Mais, soit que les besoins du Monarque fussent déjà très-pressans, soit qu'il n'eût cherché qu'à écarter tous les obstacles qui eussent pu s'opposer à cette vente, les quatre millions que la France lui paya pour cette place importante, furent presque aussi-tôt dépensés, ou plutôt prodigués que reçus; & l'emploi très-peu honorable qu'il fit de cette somme, sans assouvir l'insatiable avidité de ses Maîtresses, lui retira la confiance de la Nation. Une démarche plus inconsidérée encore, fut la dangereuse atteinte que Charles II, par déférence aux importunités du Duc d'Yorck son frere, eut la foiblesse de donner au sage Edit de tolérance qu'il avoit publié dès les premiers jours de son regne. Par sa nouvelle Déclaration, Charles menaça ceux qui, refusant de se conformer à l'Eglise Anglicane, pratiqueroient les dévotions convenables à leurs principes, d'engager, aux prochaines sessions, les deux Chambres à l'investir de l'exercice du pouvoir dispensatif, qu'il croyoit attaché à sa personne

Quelque enveloppées que fussent ces paroles & les vûes de Charles, on démêla qu'il projetoit le rétablissement total de l'Episcopat. Ce projet fit naître des soupçons : on les crut d'autant plus fondés, que l'on ne doutoit point que, pendant son exil, le Prince ne se fût solennellement réconcilié avec l'Eglise de Rome.

Ce n'étoit pourtant point de la part du Souverain lui-même que l'on craignoit les innovations les plus dangereuses; car on savoit que Charles II, très-indifférent sur ce sujet, flottoit entre l'irréligion qu'il professoit ouvertement, & la croyance Romaine, pour laquelle il conservoit, disoit-on, une secrete & foible inclination. C'étoit la pétulante vivacité du Duc d'Yorck qu'on redoutoit le plus. On craignoit son jugement borné, la chaleur enthousiaste, & presque fanatique, de son attachement aux principes de Rome; on craignoit l'irrésistible ascendant de ce Prince sur l'esprit de son frere, qui ne se conduisoit que d'après ses avis. Aussi le Parlement prit-il, dès la premiere séance, les plus sages mesures pour déconcerter les projets du Duc d'Yorck. Mais celui-ci n'étoit pas le seul qui abusât de l'indolence du Roi pour les affaires, & de son goût effréné pour les plaisirs. Madame Palmer, créée Duchesse de Cleveland, femme prodigue, avide, dissolue, violente & vindicative, Maîtresse favorite de Charles, tramoit, par des voies iniques, & qui n'eurent que trop de succès, la disgrace du Comte de Clarendon, seul Ministre qui conservât, au milieu d'une Cour cor-

rompue, l'intégrité des mœurs, & seul capable aussi de s'opposer aux conseils des flatteurs, & de réparer les fautes de son Maître; car le Monarque avoit déjà perdu beaucoup de l'estime & de la confiance qu'il avoit eu l'art d'inspirer à la Nation; & l'on s'appercevoit que la bonté n'étoit point en lui une vertu raisonnée, mais la suite naturelle de son excessive indolence. On censuroit en lui ce goût ardent pour les plaisirs, qui lui faisoient violer si souvent les loix de la décence (1). On étoit offensé de le voir oublier, dans les occasions les plus importantes, la dignité de son rang. A travers l'accueil gracieux qu'il faisoit à tous ceux qui l'approchoient, on discernoit une froideur qui le rendoit insensible à l'amitié dont il se plaisoit à afficher les dehors imposteurs, tandis que son cœur conservoit un fonds inépuisable de mépris & de défiance pour tous les hommes.

Charles déclare la guerre aux Hollandois. 1672.

Le mécontentement public & les craintes du Parlement eussent vraisemblablement dégénéré en dissentions, si l'adresse de Charles, ou plutôt des Ministres qui lui restoient attachés, n'eût point fixé les esprits agités sur un objet plus intéressant. Dans ce temps si fertile en orages, il n'y avoit que des guerres extérieures qui pussent prévenir les troubles intérieurs. Sur le vague prétexte de quelques vaisseaux Anglois pris en différens temps par les Hollandois, qui offrirent en vain un dédommagement, Charles & les Communes déclarerent la guerre aux Provinces-Unies. Le Duc d'Albermale, sous les ordres du Duc d'Yorck, Amiral de la flotte, commença les premieres hostilités. On sait que si les Anglois eurent d'abord dans cette guerre des succès éclatans, les Hollandois remporterent à leur tour de brillantes victoires; on sait aussi que pendant que ces deux Nations se disputoient l'empire de la mer, un affreux incendie jeta les habitans de Londres dans la plus grande consternation, & consuma, en trois jours & trois nuits, la plus grande partie de cette capitale; on sait enfin que, malgré les soins du Roi & ceux du Duc d'Yorck, six cents rues & treize mille maisons furent réduites en cendre: mais ce qu'on lit toujours avec étonnement, c'est que ce désastre, en apparence irréparable, fut non seulement réparé en très-peu de temps, mais qu'en reconstruisant la ville, on eut soin de rendre les rues plus larges & plus régulieres; en sorte que la peste qui, avant cet incendie, y faisoit fréquemment de grands ravages,

(1) Le Roi entretenoit publiquement des Actrices, outre ses autres Maîtresses. Un jour que l'on avoit proposé au Parlement une taxe sur les spectacles, les partisans de la Cour s'y étant opposés, sous prétexte que les Comédiens étoient au service du Roi, & servoient à ses plaisirs, le Chevalier Coventry demanda, en plaisantant, si c'étoient les Acteurs ou les Actrices. On sait que Charles, blessé de ce trait offensant, se vengea d'une maniere indigne de sa dignité. Des Gardes attaquerent Coventry, le désarmerent malgré son courage, & lui couperent le nez jusqu'à l'os. Les Communes en témoignerent leur indignation par un acte qui déclaroit les agresseurs incapables du pardon de la Couronne. *Hum. de l'Hist. d'Anglet. tom. III, pag.* [illegible]

n'y

n'y a point reparu depuis, & que Londres est devenu un séjour incomparablement plus sain.

Histoire d'Angleterre.

Paix avec la Hollande. 1674.

Cependant la vigueur des Hollandois, leurs succès soutenus, & l'énormité des frais qu'avoit entraînés la guerre, engagerent les Anglois à conclure, à la satisfaction des deux Nations, un traité de paix qui, ramenant le calme, & délivrant Charles II de tout embarras, le laissât se plonger de plus en plus dans la débauche, & se livrer tout entier à l'indécence de ses voluptueux plaisirs. Le Comte de Clarendon eût pu seul faire rougir son maître, & le ramener à une vie moins honteuse; mais ses vertus éminentes contrastoient trop avec la perversité de la Cour, d'où il fut exilé, par cela même qu'il étoit vertueux. Clarendon, trop respectable pour regarder comme une punition une disgrace qui l'éloignoit d'un séjour odieux par les vices qui y régnoient, se retira à Rouen en Normandie, où, sous la protection de Louis XIV, & respecté des François qui rendirent justice à ses talens, il passa des jours heureux, & composa sa belle & précieuse Histoire des guerres civiles d'Angleterre.

Traité d'alliance entre l'Angleterre, la Hollande & la Suede, connu sous le nom de Triple alliance.

A peine la guerre de Hollande fut terminée, que Louis XIV fit éclater les vastes projets qu'il avoit formés pour rentrer dans ses droits sur la Flandre Espagnole & le Comté de Bourgogne. La crainte qu'inspiroient aux Etats de Hollande les progrès d'un tel vainqueur, les porta à concerter, avec l'Angleterre & la Suede, une alliance offensive & défensive. Le fameux Temple fut l'auteur de ce traité, connu sous le nom de *Triple alliance*, & Charles II, qui laissoit croire qu'il s'étoit réellement détaché de la France, & qui ne cherchoit qu'à profiter de cette idée, afin de réparer l'épuisement où l'avoient mis ses profusions, témoigna la plus grande chaleur pour ses nouveaux alliés, demanda des subsides, en obtint même au delà de son attente, fit passer entre les mains de ses Maîtresses tout le fruit de ces subsides; &, bien loin de remplir ses engagemens avec les Hollandois, prit des mesures pour resserrer de plus en plus les nœuds qui l'attachoient à Louis XIV (1). Entêté du pouvoir arbitraire, & bercé de l'espoir d'y pouvoir parvenir par le secours du Roi de France, Charles trahit indignement ses alliés, s'unit secrétement avec Louis XIV, par la médiation de Henriette d'Angleterre, sa sœur, qui vint à Londres, chargée de cette négociation (2), & qui y réussit, tandis que les Communes, toujours persuadées que l'armement qui se faisoit étoit destiné contre la France, accorderent au Roi deux millions cinq cent mille livres sterlings, qui furent aussitôt dissipés que reçus (3).

(1) *Smolett. Hume, &c.*

(2) Ce traité secret entre Louis XIV & le Roi d'Angleterre, avoit pour but de détruire la forme du Gouvernement & la Religion Anglicane, & d'introduire en Angleterre le Catholicisme & le pouvoir arbitraire. *Voy. Rapin, Hume, & les Elém. de l'Hist. d'Angleterre.*

(3) *Voy. ibid.*

Section XIV. Histoire d'Angleterre.

Charles II fait fermer l'Echiquier. Murmures du peuple, &c.

Charles II, fatigué de voiler les motifs de sa conduite, & flatté de toucher au pouvoir arbitraire, essaya sa puissance par une entreprise qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit osé tenter. Il fit fermer l'Echiquier, & fit transporter dans ses coffres tout l'argent qui y étoit déposé, pour le payement des intérêts dus à ceux qui avoient prêté leur argent à la Chambre des Finances. Cet attentat inoui consterna le peuple, & ne le souleva pas : il crut se venger assez par les plus violentes injures contre le Prince & ses Maîtresses : la ville & la Cour furent inondées de libelles ; mais Charles, peu sensible à ces marques de mécontentement, prépara, contre sa bonne foi, de nouveaux traits de satire, par l'union qu'il fit de sa flotte avec celle de France, contre les Hollandois. Le peuple, confondu par ce coup imprévu, s'épuisa vainement en plaintes, en reproches. Charles, sans daigner seulement le rassurer, assemble un Parlement, & demande des subsides avec autant de confiance que si la plus parfaite harmonie eût régné entre lui & le peuple. Malgré sa fermeté apparente, le Roi étoit pourtant dans une position fâcheuse. De concert avec la France, il avoit formé une vaste entreprise, soit relativement à la guerre contre les Hollandois, soit relativement à ses vûes de puissance illimitée ; &, pour exécuter cette double entreprise, il lui falloit des secours dont il s'étoit totalement privé par ses prodigalités. Le Parlement, profitant de cette circonstance, ne voulut rien accorder qu'auparavant le Roi n'eût révoqué l'Edit de liberté de conscience, qu'il avoit publié en faveur des Catholiques. Plus sensible à l'intérêt qu'à l'honneur, Charles n'hésita point, & révoqua lâchement son Edit. Après avoir ainsi obtenu de quoi fournir à ses plaisirs, il perdit ses Ministres les plus fideles, qui, indignés de sa conduite, ne voulurent plus entrer au Conseil, & quitterent la Cour.

Mariage du Duc d'Yorck avec la Princesse de Modene.

Le Parlement aigri fit paroître son mécontentement par l'opposition qu'il fit au mariage du Duc d'Yorck, qui, devenu veuf, se préparoit à contracter de nouveaux engagemens avec une Princesse Catholique. Les oppositions du Parlement, quoique très-fermes & fort libres (1), n'eurent aucun effet, & le Duc d'Yorck, que la contradiction irritoit & ne changeoit jamais, épousa, en dépit des deux Chambres, la Princesse de Modene, indifférent à la haine & à la méfiance de la Nation, sur laquelle le défaut de postérité de son frere lui donnoit le droit de régner.

Serment du Test.

Ulcéré par des preuves de mépris tant de fois réitérées, le Parle-

(1) La Chambre des Communes objecta entre autres, que ce mariage produiroit des doutes, des inquiétudes & du mécontentement dans l'esprit du peuple ; qu'il engageroit probablement le Roi dans des alliances préjudiciables à la Religion Protestante ; qu'il augmenteroît le nombre des Prêtres & des Jésuites en Angleterre, & feroit revivre les espérances du parti Catholique ; qu'il diminueroit l'affection du peuple pour le Duc d'Yorck, & que la Princesse de Modene ayant un si grand nombre de parens à la Cour de Rome, ce mariage leur fourniroit des moyens de penétrer dans les plus secrets conseils de Sa Majesté. *Smolett. Hist. d'Anglet. t. IV*, pag. 180.

ment prit de nouvelles mesures contre le Duc d'Yorck, & la premiere fut d'obliger tous ceux qui avoient actuellement, ou qui, dans la suite, auroient part au Gouvernement, de souscrire un nouveau formulaire, qui, rejetant la Religion Catholique, ne laisse au Duc d'Yorck d'autre parti à prendre que celui de se démettre de la charge de Grand-Amiral. Charles, afin d'arrêter les progrès de cette dissention, s'occupa plus serieusement qu'il n'avoit fait jusqu'alors, & des moyens de se rendre agréable, & de ceux de poursuivre la guerre contre les Hollandois : mais il ne fut heureux, ni relativement à son peuple, ni contre la Hollande, qui sembloit fixer la victoire sous son pavillon.

Histoire d'Angleterre.

Traité de paix avec les Hollandois.

Toujours prompt à profiter des circonstances, & à étendre son autorité en proportion des besoins que le Roi avoit de se le rendre favorable, le Parlement, qui avoit jusqu'alors jeté un voile respectueux sur les fautes & l'inconduite de Charles II, éclaira ses démarches, le blâma hautement, & tenta de le faire renoncer à l'alliance qu'il avoit contractée avec la Cour de France. La Chambre des Communes, allant plus loin encore, demanda compte au Roi des motifs qui l'avoient engagé à déclarer la guerre aux Provinces-Unies : elle lui demanda par quels conseils il avoit agi, & quel emploi il avoit fait des subsides qui lui avoient été accordés. Charles II, étonné de ce ton de hauteur, & craignant des suites plus funestes, se hâta d'accorder la paix à la Hollande, &, tirant parti de l'humiliation même qu'il essuyoit, il conclut le traité, moyennant quatre millions & demi que les Provinces-Unies lui payerent, par forme de dédommagement des pertes que les Anglois avoient souffertes, & ces quatre millions servirent, suivant l'ancien usage du Roi, aux plus folles dépenses.

Mariage du Prince d'Orange avec la Princesse Marie, fille du Duc d'Yorck. 1677.

Mais en accordant la paix, Charles ne voulut point, quelques instances que lui en fît le Parlement, consentir à se liguer contre la France avec les Provinces-Unies ; en sorte qu'il trompa le vœu de la Nation & ceux du Prince d'Orange, qui vint lui-même à Londres, sur le prétexte d'engager le Roi dans la confédération que la plupart des Puissances Européennes formoient contre la France ; ou plutôt il paroît que le véritable dessein du Prince d'Orange étoit de se faire des partisans en Angleterre, & de s'assurer des droits à la couronne Britannique, par le mariage qu'il contracta avec Marie Stuart, malgré les oppositions & le refus formel du Duc d'Yorck (1), qui pressentoit combien cette alliance pourroit un jour lui devenir funeste.

Conspiration absurde attribuée aux Catholiques. 1678.

Charles, comptant toujours sur les douces espérances que Louis XIV lui donnoit de lui fournir les moyens de s'assurer une puissance illimitée, ne connut l'illusion de cette brillante promesse que quand Louis XIV, devenu libre par la paix de Nimegue, & pressé par le Roi d'Angleterre de remplir ses engagemens, parut les avoir oubliés. Charles, vivement irrité de cet événement, & hors d'état d'inquiéter Louis XIV, permit, par esprit de vengeance, & afin de l'inquiéter dans ce qu'il avoit de plus cher,

(1) *T. Smolett. Hume. Burnet.*

Section XIV. *Histoire d'Angleterre.*

qu'on suscitât une persécution violente contre les Catholiques. Le prétexte de cette noirceur fut une conspiration dénuée de toute vraisemblance, que l'on disoit avoir pour chefs le Pape, les Rois d'Espagne & de France, & pour instigateurs principaux le Comte de Strafford, Arundel & Bellasis. Ces Seigneurs, également éloignés de toute faction & de tout acte de fanatisme, s'étoient chargés, disoit-on, de rassembler tous les Catholiques du royaume, de les armer, de les conduire contre le Roi, qu'ils devoient massacrer, ainsi que tous les Protestans, & de rétablir sur la Réforme anéantie la Religion Catholique. Oates, Prance & Bedloe (1), scélérats d'une naissance obscure, diffamés par la perversité de leurs mœurs, flétris par la Justice, & qui n'étoient connus que par des crimes & l'opprobre qui les couvroit, furent les dénonciateurs de cette imaginaire conspiration, &, sur les témoignages presque suspects de ces trois calomniateurs, une foule de gens distingués par l'éclat de leur naissance & l'illustration de leurs services, périrent sur l'échafaud. La criminelle complaisance de Charles II pour les ennemis du Catholicisme, ne lui concilia ni l'amitié de la Nation, ni l'estime & la confiance du Parlement, qui, toujours irrité contre le Duc d'Yorck, qu'on regardoit comme un Papiste décidé, redoutoit son avénement au trône.

La Chambre des Communes, plus ulcérée encore que la Chambre des Pairs, supplia Charles d'éloigner de sa Cour le Duc d'Yorck, son frere, dont les vûes & la religion étoient suspectes au peuple. Le ton audacieux de cette demande déconcerta le Roi, qui se hâta d'ordonner à son frere de quitter le royaume, & de se retirer à Bruxelles. Cette condescendance ne satisfit point les Communes, & le Duc fut à peine exilé, que la Chambre statua qu'on dresseroit un Bill, pour exclure ce Prince du droit que la Nature & la Loi lui donnoient à la succession. Ce Bill portoit en substance, qu'après la mort du Roi, les couronnes d'Angleterre & d'Irlande appartiendroient au plus proche héritier, le Duc d'Yorck excepté; que s'il paroissoit dans l'un ou l'autre de ces royaumes, il seroit coupable de trahison, & que ceux qui soutiendroient son titre seroient punis comme traîtres & rebelles. C'est ainsi que le prétexte de la Religion avoit dépouillé de ses droits en France l'immortel Henri IV, bien plus digne de régner que le Duc d'Yorck. Quoi qu'il en soit, ce Bill hardi fut rejeté avec indignation par les Pairs; & Charles II, craignant, avec raison, des entreprises plus violentes, cassa le Parlement, & en convoqua un autre pour le mois d'Octobre suivant, 1679.

(1) » Titus Oates, auteur de cette imposture, dit M. l'Abbé Millot, étoit » un homme décrié, réduit à la derniere misere. Etant accusé de parjure dans sa » jeunesse, il s'étoit fait Catholique, & avoit vécu quelque temps chez les Jé» suites de Saint-Omer, qui le congédierent comme un sujet dangereux. Le res» sentiment contribua sans doute à le rendre accusateur : il assura que sa conver» sion n'étoit qu'une feinte pour pénétrer dans les secrets du Papisme & des Jé» suites «. *Tom. III. p.* 151.

Histoire d'Angleterre.

Révolte en Ecosse.

Le mécontentement ne se montroit à Londres que par la hauteur des demandes du Parlement ; mais dans le sein des provinces il éclatoit par des atrocités. Quatre mille Presbytériens, enflammés par le fanatisme, s'armerent contre l'Episcopat, &, après avoir massacré l'Archevêque de Saint-André (1), ils menacerent hautement le Roi d'une guerre civile. Charles II se hâta d'y envoyer le Duc de Monmouth, son fils naturel, jeune Seigneur, actif, ambitieux, peu attaché au Roi son pere, ennemi déclaré du Duc d'Yorck son oncle, & adoré du peuple. Monmouth marcha en diligence contre les rebelles, qui avoient pris leur poste au pont de Bothwell, entre Glasgow & Hamilton, au nombre de huit mille, commandés par leurs Ministres. Ils défendirent le pont jusqu'à ce que leurs munitions fussent épuisées. Dès qu'ils se furent retirés, Monmouth passa le pont, & rangea ses troupes en bataille sans éprouver le moindre obstacle. Les rebelles ne purent soutenir le feu de son artillerie, & prirent la fuite avec la plus grande précipitation. Sept cents furent tués dans la poursuite, & le nombre des prisonniers fut très-considérable. Le Général Anglois les traita avec la plus grande humanité, & renvoya dans leur famille ceux qui promirent de vivre plus tranquillement.

Charles, après avoir cassé le Parlement, s'attache au parti des Torys. 1680.

Ce succès ne réconcilia point le nouveau Parlement avec Charles, & moins encore avec le Duc d'Yorck. Le plan du Bill d'exclusion fut encore agité, &, après bien des débats, il fut statué que le nouveau Bill qui seroit dressé, porteroit qu'en cas de vacance du trône il seroit nommé un Régent, en qui résideroit toute l'autorité, sous le Roi qui succéderoit à Charles. Ce plan fut adopté avec transport par les deux Chambres, & l'indignation qu'il causa au Roi fut telle, qu'il cassa cette Assemblée dès la septieme séance, bien résolu à se passer de Parlement pendant le reste de son regne. Mais il ne suffisoit point de ne plus convoquer de Parlement, Charles vouloit encore se rendre absolu ; il prit, pour y parvenir, un moyen très-adroit, & qui lui réussit. Son cœur, peu susceptible de reconnoissance, avoit négligé les *Torys* (2), auxquels pourtant il devoit la couronne ; il leur étoit lui-même devenu indifférent par son ingratitude, & les Whigs, profitant de l'humiliation du parti opposé, s'étoient rendus puissans & formidables, même en plusieurs occasions. Charles II s'attacha aux Torys, rejeta sur les Whigs & les dissolutions des Parlemens, & les troubles qui avoient agité la Patrie ; sa ruse eut un heureux

(1) Ce Prélat se nommoit Sharp : il avoit fait fortune en abandonnant le parti des Presbytériens. Une troupe armée de ces fanatiques le rencontra avec sa fille dans son carrosse, sur une hauteur, dans le voisinage de Saint-André. Ils l'arracherent de la voiture, &, sans aucun égard aux cris & aux supplications de sa fille, le massacrerent cruellement. Cet assassinat fut célébré comme un exploit méritoire aux yeux de Dieu. *Hum. Smolett. Liv. VII. Chap. III, p. 297.*

(2) Ce fut alors que les noms de Whigs & de Torys devinrent à la mode. Le premier, sous lequel les fanatiques d'Ecosse étoient connus, fut appliqué aux adversaires de la Cour ; le second, qui désignoit auparavant les Catholiques rebelles d'Irlande, le fut à ses partisans. Ces noms odieux servirent à nourrir tout à la fois la malignité & la discorde.

SECTION XIV *Histoire d'Angleterre.*

succès. La division entre les deux partis s'accrut, & fut poussée jusqu'à la haine la plus envenimée : les Catholiques s'unirent aux Torys, & le Duc d'Yorck, rappelé à la Cour, prit les rênes de l'Administration, humilia encore plus les Whigs, & jouit de la plus grande autorité. Dès-lors l'Episcopat reprit tout son ancien lustre, le sceptre sa puissance, & les Chaires ne retentirent plus que de déclamations sur l'obéissance passive (1).

Excès du Gouvernement.

Quelques Citoyens oserent avoir le courage de se plaindre & de défendre la liberté de la Nation ; ils furent poursuivis, traités en criminels ; &, pour en imposer au peuple, qui couroit au devant de la servitude, on fit répandre le bruit qu'ils s'étoient rendus coupables d'une horrible conspiration contre le Prince & la Patrie. Sous un Gouvernement aussi impitoyable, dans un temps où le fanatisme faisoit braver les supplices, il falloit s'attendre aux terribles & continuelles exécutions qui eurent lieu ; mais la rigueur ne servit qu'à rendre les esprits plus opiniâtres. Plusieurs personnes préférerent la mort à l'humiliation de se soumettre au serment qu'on exigeoit d'elles. Avoir le moindre commerce avec les réfractaires, étoit un crime d'Etat. Environ deux mille Presbytériens, proscrits pour ce crime, furent poursuivis avec acharnement ; une inquisition cruelle répandoit la terreur dans les familles ; il falloit répondre à des questions insidieuses, ou le refus de s'expliquer étoit puni de mort.

Londres dépouillé de ses priviléges. 1682.

Ce fut par ces voies iniques que l'implacable Duc d'Yorck fit périr ses ennemis, & tous ceux qui avoient osé traverser ses projets. Pour jouir d'une puissance purement absolue, il ne manquoit plus à Charles II qu'à annuller toutes les concessions & tous les priviléges des villes du royaume. L'entreprise étoit hardie ; mais les circonstances étoient très-favorables. Le peuple étoit intimidé ; il n'y avoit point de Parlement. Le Duc d'Yorck & Charles, à force de menaces & de promesses, obligerent la ville de Londres de remettre ses chartres, c'est-à-dire les titres de ses franchises & de ses priviléges les plus sacrés, entre les mains du Souverain. Le Roi prétexta que les conditions prescrites dans ces sortes de chartres ayant été violées en quelques points essentiels, les priviléges pourroient être supprimés. Il cita deux faits sur lesquels les Avocats de la ville la justifierent pleinement ; mais les Juges, dévoués à la Cour, prononcerent au gré de ses intentions. Il fallut, pour obtenir le rétablissement des chartres, se soumettre à tout ce qu'elle exigea (2). Le reste des villes du royaume,

(1) *Burnet. North Temple. L'Estrange. Ralph.*

(2) Les conditions que Charles exigea, furent que le Maire ni aucun Officier municipal ne pourroit exercer ses fonctions, jusqu'à ce que son élection ait été confirmée par la signature du Roi ; que dans le cas où Sa Majesté désapprouveroit le choix d'un Maire ou des Sheriffs, ils procéderoient à une nouvelle élection ; & que si leur choix étoit encore désagréable au Roi, Sa Majesté nommeroit elle-même les sujets qu'elle jugeroit à propos ; que le Maire & la Cour des Aldermans auroient le pouvoir, avec la permission du Roi, de priver tout Alderman de sa place ; que si un Alderman, après son élection, étoit jugé incapable par la Cour, le Quar-

les bourgs & les Communautés, dans l'usage constant de se déterminer par l'exemple de la Capitale, remirent également à Charles leurs titres & les gages les plus précieux de leur liberté, consentirent à n'avoir désormais d'autres priviléges que ceux que Charles daigneroit leur laisser, ou les nouveaux qu'il voudroit bien leur accorder. Cet acte de tyrannie que Cromwell lui-même n'eût point osé tenter, fit détester le Roi. Séduit par l'excès de sa puissance, & par les vils éloges de l'adulation, qui, sous les Rois oppresseurs, marchent toujours à la suite de la terreur qu'ils inspirent, Charles II ne se douta peut-être point de la haine que l'on avoit contre lui. La flatterie porta si loin ses lâches attentions, que la Communauté des Marchands de Londres, afin de s'attirer la bienveillance du Prince qu'elle détestoit, lui érigea une statue de marbre, décorée d'une pompeuse inscription, qu'eussent même désavouée les Titus & les Trajans.

Histoire d'Angleterre.

Dès ce moment, Charles régna en Angleterre avec l'autorité la plus absolue; mais son administration fut souillée par un grand nombre d'actes de cruauté & d'oppression. Quelques Auteurs prétendent que cette cruauté n'entroit pas dans son caractere, & ils l'attribuent aux dispositions sanguinaires du Duc d'Yorck, que Charles n'avoit pas eu la force de réprimer. Pour donner plus de poids à leurs sentimens, ils assurent que le Roi forma alors un nouveau plan de conduite pour l'avenir. Il avoit dessein, disent-ils, de se délivrer de l'esclavage insoutenable où son frere le réduisoit, d'envoyer le Duc d'Yorck au delà de la mer ou en Ecosse, & d'assembler un Parlement libre. S'il avoit pu former un projet aussi louable, sa mort en prévint l'effet; il mourut suffoqué par les humeurs dont il étoit rempli, & à sa mort les éloges que la crainte lui avoit prodigués, se changerent en expressions de haine & de mépris (1). Il paroît que ce Prince n'avoit point eu la noble ambition de se faire aimer de ses Sujets: il étoit lui-même trop peu sensible à l'amitié, pour qu'il desirât d'être aimé. Sans chaleur pour la gloire nationale, sans nulle sorte d'attachement sincere à la Religion, éperdument jaloux de ses droits, qu'il ne connoissoit pas, & de sa prérogative, qu'il confondoit avec le despotisme. Il prodiguoit par caprice les trésors qu'il accumuloit par les voies les plus iniques: il exposa, par ses inconséquences, l'Angleterre aux horreurs d'une

Mort de Charles II. 1685.

tier seroit obligé d'en choisir un autre; que si la Cour ne l'approuvoit pas, il en seroit élu un troisieme par la Cour même; enfin que les Juges de paix de Londres agiroient uniquement en vertu de Commissions du Roi.

(1) Pope a dit de ce Prince:

. . . .
Le Monarque endormi dans sa molle indolence,
Se livroit tout entier aux charmes de l'amour:
Une Maîtresse alors gouvernoit à la Cour,
Vendoit à prix d'argent ou la paix ou la guerre,
Et du Prince, à son gré, gouvernoit le tonnerre.

guerre civile ; & une fois enflammée, il n'eût point été capable d'en arrêter les progrès. Il eut tous les défauts de Charles I ; mais il n'eut ni ses talens ni ses vertus. Il mourut le 6 Février 1685, âgé de 55 ans, & dans la vingt-cinquieme année de son regne. Son dégoût pour sa femme rendit son mariage stérile ; mais il eut beaucoup d'enfans de ses concubines.

Plusieurs Auteurs contemporains se sont empressés de nous tracer le caractere de Charles II ; mais le portrait des Souverains est rarement fidele. L'élévation où ils se trouvent développe au Public leurs principaux traits, & le respect est pour eux le fruit de l'éloignement. Les gens de Cour nous sembleroient plus propres à faire connoître les Rois, qu'ils ont tant d'intérêt d'étudier, & sur lesquels ils se moulent ; mais ou trop superficiels pour approfondir leur caractere, ou trop esclaves pour oser les peindre, ou trop favorisés pour ne pas leur faire grace, ils ne tracent que des portraits flattés. Quelques génies trop fins prêtent leurs vûes à leurs Maîtres, & soupçonnent du mystere dans les actions les plus simples. Tous oublient que les Rois furent des hommes, que les vertus pures & les vices extrêmes sont également rares, & que le hasard décide souvent de la gloire, de même que des actions des Princes.

Jamais peut être il n'y en eut de plus difficile à peindre que Charles II, & jamais il n'y en eut qui ait occupé de meilleurs Peintres. Nous en jugeons ainsi par la ressemblance des divers portraits qu'on en a faits. L'Historien Rapin en a comparé deux des principaux (1). Ils furent composés par deux hommes qui n'eurent pas pour ce Prince les mêmes sentimens ; mais, malgré cette différence, on y trouve une surprenante conformité. En voici un troisieme également de main de Maître, & dont nous donnerons une idée après en avoir fait connoître l'Auteur.

Le Marquis d'Halifax fut un de ces hommes qui, nés avec des talens singuliers, trouverent l'art de les rendre nuisibles. A la force d'esprit d'un Philosophe, il joignit la bassesse d'un Courtisan. Il connut la vertu, la chérit, & ne la suivit pas. Il étudia le monde, le méprisa & ne songea qu'à lui plaire. Il eût pu être le soutien d'un Prince vertueux, & fut le flatteur d'un Monarque indolent. Les titres, les honneurs lui parurent des jouets d'enfans, & pour s'accommoder à la foiblesse de son siecle, il consentit à s'en parer. En contradiction avec lui-même, il fit des maximes de la liberté & de l'honneur, le sujet de ses discours & la regle de sa vie privée ; il s'en moqua avec son Prince, & les sacrifia dans sa conduite publique. Incertain dans ses idées de Religion, autant que dans son systême de politique, il changea de parti dans les diverses circonstances de sa vie, & se repentit de son inconstance. Son esprit, fécond en saillies, négligea le secours de la réflexion & du jugement, & fidele imitateur & corrupteur d'un Maître qu'il méprisoit, nul ne fut plus propre à le peindre, parce que nul ne lui ressembla mieux.

(1) L'un de ces portraits est de la main de l'Evêque Burnet, Whig & Protestant zélé ; l'autre a eu pour Auteur Milord Mulgrave, depuis Duc de Buckingham. Il fut toute sa vie ardent Torys, & on le soupçonna d'athéisme.

L'école de l'adversité, dit l'Auteur dont nous venons de tracer le caractere, ne fut pas pour Charles II aussi utile qu'elle l'est d'ordinaire. Il y a lieu de croire que les mauvais procédés des Presbytériens d'Ecosse, & le ridicule qu'on donnoit à Saint-Germain aux foibles restes de l'Eglise Anglicane, firent impression sur son esprit. En passant d'une Religion à l'autre, il est naturel qu'il fût quelque temps indécis. Il ne tarda pas cependant à se déterminer, & les passions furent en lui le principal organe de la conviction. Le Cardinal de Retz en a déterminé l'instant critique; mais il l'a fait avec d'autant moins de certitude, que le parti auquel se rangea le prosélyte ne voulut point s'en faire honneur. Il suffit de dire qu'avant que de monter sur le trône, il avoit fait un choix. La répugnance qu'il marqua toujours à épouser des Princesses Allemandes, les railleries qu'essuyerent de sa part les Protestans zélés, sa conduite dans ses maladies, mille autres circonstances où son cœur s'ouvrit malgré lui, décélerent son changement. S'il composa, en faveur de la cause qu'il avoit embrassée, les deux écrits qu'on trouva dans sa cassette, & que son successeur publia, il est moins surprenant qu'il ait choisi le sujet qui lui procuroit une douce tranquillité, qu'il ne l'est que, peu disposé à écrire quoi que ce soit, il ait pu se résoudre à le faire avec tout l'appareil d'un Casuiste.

Ce qu'on reproche le plus à ce Prince, c'est sa profonde dissimulation. Rarement la nature humaine observe-t-elle un juste milieu. Plus Charles II eut lieu de se contraindre, & plus il est excusable d'en avoir porté l'habitude trop loin. En France il eut des raisons pour dissimuler des injures & des mépris : il eut en Angleterre des raisons pour cacher de même des ressentimens & des dégoûts. Un Roi sur le trône a d'aussi violentes tentations de se déguiser, qu'un Monarque en exil; ses excès dans cet art le lui rendirent inutile : son visage trahit souvent les secrets de son cœur, & l'on en croyoit ses yeux plutôt que sa bouche. Tout le monde eût été sur ses gardes, si, comme le dit ingénieusement notre Auteur, la bonne opinion que les hommes ont d'eux-mêmes n'entretenoit la société.

Les amours de Charles furent les efforts du tempérament; il préféra les conquêtes durables. Il céda à l'influence ou à l'importunité de ses Maîtresses, choisit par leurs yeux, pouvant le faire par les siens, & ne se vengea de leur inconstance qu'en l'imitant lui-même. Une passion réelle ne pardonne point l'ombre de l'infidélité : la Nature, plus traitable, suggere qu'un rival n'enleve que le cœur, & qu'il laisse tout le reste.

Dans les dernieres années de sa vie, Charles n'eut plus d'inclinations, mais ses liens étoient devenus trop forts pour les rompre. Un homme qui a beaucoup de secrets, doit des ménagemens extrêmes à qui il les a confiés. La chambre des Maîtresses de Charles étoit véritablement celle du Cabinet; & il en agissoit dans ses Conseils comme dans ses repas : il paroissoit en public à la table de la Reine, & soupoit dans l'appartement dérobé.

Les Ministres de ce Prince n'étoient pas mieux traités que ses Maî-

treſſes ; il s'en ſervoit ſans les aimer, & ne ſe livroit pas plus à eux qu'ils ne s'attachoient à lui. Ses récompenſes n'étoient abondantes qu'à meſure que les choſes qu'il exigeoit étoient déraiſonnables, & il ſe ſouvenoit du moins des fautes autant que des ſervices. L'empire paſſager que quelques perſonnes purent avoir ſur lui, fut dû à ſa molleſſe ; & pour éviter l'embarras, il ſouffroit d'être éclipſé. Son frere fut ſon Miniſtre, & il fut jaloux de ſon frere : en l'élevant il aimoit à le voir déprimé. Le Duc d'Yorck régnoit au Conſeil ; on le jugeoit au petit ſouper. La diſpoſition du Monarque à écouter les rapports tenoient ſes Conſeillers dans la crainte. Jamais il ne ſe fia aſſez à un homme ou à un parti pour n'avoir pour lui rien de caché ; & ſi, par cette défiance, il ſe vit moins bien ſervi, peut-être fut-il moins expoſé à être trompé. Le Conſeil, le Cabinet & la ruelle avoient des Miniſtres particuliers ; mais le dernier appel étoit à la ruelle. Le Roi vouloit qu'on lui déguisât les affaires, comme les remedes, ſous une enveloppe agréable. Ses plus graves Miniſtres s'accommodoient à ſon humeur, & devenoient pour lui plaire les plus groſſiers bouffons.

L'eſprit de ce Prince conſiſtoit principalement dans ſa ſagacité à ſaiſir les ridicules : il oublioit, en raillant, les égards d'un homme poli, & aimoit à parler plus que le jugement n'eût dû lui permettre. La nature de ſes goûts ſe manifeſtoit dans ſes converſations, & il fit à la fin par coutume ce qu'il avoit d'abord fait par choix. Sa maniere de conter étoit agréable, mais il abuſoit de ſa facilité. Il aimoit les gens d'eſprit, & ſouffroit volontiers ceux qui en manquoient. Son affabilité fut un effet de l'art autant que de la Nature ; mais l'habitude la lui rendit naturelle, ſans y joindre la ſincérité qui la lui auroit rendue plus utile.

Le goût de Charles II pour la mécanique le porta à cultiver l'étude de la Marine, des fortifications, &c. Il auroit pu ſe fixer aux affaires s'il s'étoit moins livré aux plaiſirs. La chaîne de ſa mémoire ſurpaſſoit celle de ſes penſées. L'âge rendit le Prince économe de ſon temps : il avoit ſes heures pour ſes affaires, pour ſes exercices & pour ſes plaiſirs. Souvent il agiſſoit, comme particulier, contre ſes intérêts en qualité de Roi, & il partageoit avec ceux qui s'engraiſſoient à ſes dépens. Il ne fut ni avare, ni libéral ; il n'acquit point pour s'enrichir, ni ne donna pour obliger. L'amour du repos, le ſoin de ſa ſanté devinrent ſes paſſions favorites ; mais il ne choiſit pas toujours la meilleure voie pour les conſerver. En un mot, ce Prince eut plus de talens que de vertus, & dut plus à la Nature qu'à la lecture ou à la réflexion.

Telle eſt l'idée que le Marquis d'Halifax nous donne de ſon Maître ; mais ce Maître fut ſon ami, & après l'avoir peint il s'attache dans ſa concluſion à adoucir les traits de ſon pinceau. » Comme Prince, dit-il, » & comme Prince malheureux, Charles mérita l'indulgence de tout » homme qui a des ſentimens. Il ne fut ni aigri par ſes revers, ni enflé par » ſa proſpérité. Si tous ceux qui eurent des foibleſſes pleuroient ſur ſon » tombeau, il n'y en auroit point de plus honoré ; & ſi ceux-là ſeuls

» qui en sont exempts jetoient la pierre contre lui, la grêle ne seroit » pas abondante. Ce qu'un Philosophe qualifieroit d'un nom plus dur, » sera, par des hommes plus foibles, appelé douceur de tempéra» ment & épanchement de bonté. S'il manqua de fermeté, cherchons» en la cause, cherchons-en du moins l'excuse dans le désir d'être heu» reux & de rendre tels ceux qui l'approchoient. S'il abandonna ses » Favoris, étoient-ils dignes qu'il les soutînt? Quel particulier le blâme» roit d'avoir connu l'amour? quel Prince, d'avoir dissimulé? Il gouverna » mal ses Sujets; mais ses Sujets étoient-ils propres à être mieux gou» vernés? Le sort d'un Roi est plus digne de pitié que d'envie, & celui» ci a mérité qu'on le couvrît de fleurs plutôt qu'on n'aggravât les fautes » qu'il a commises. Que sa cendre royale repose donc avec tranquillité à » couvert de reproches cruels, qui, s'ils ne sont pas entiérement injustes, » sont du moins peu respectueux «. C'est ainsi qu'en suivant la maxime de Mylord Halifax, on trouvera toujours les moyens d'excuser les crimes, les foiblesses & les vices d'un Souverain.

Histoire d'Angleterre.

Charles n'eut point d'enfans de la Reine Catherine de Portugal, Princesse vertueuse, qui ne put jamais se faire aimer de son époux. Ce mariage malheureux occasionna la révolution, en laissant la couronne au Prince, qu'une faction redoutable vouloit en éloigner.

Jacques II. 1685.

Quoiqu'environné d'ennemis, quoiqu'exclus de l'exercice de l'autorité royale par un acte du Parlement d'Oxford, le Duc d'Yorck, sous le nom de Jacques II, monta cependant sur le trône, sans éprouver aucun obstacle. Afin de ramener la Nation, qu'il avoit tant de fois ulcérée, il fit les plus brillantes promesses, & s'engagea sur-tout à maintenir les citoyens dans la possession de leurs biens, & dans la liberté de conscience. Il promit encore de maintenir l'équilibre de l'Europe, & d'affranchir la couronne Britannique de toute dépendance des Puissances voisines. En un mot, le discours qu'il fit au Conseil Privé, assemblé à Whitehall, annonçoit beaucoup de modération dans les principes, & beaucoup de sagesse dans le Gouvernement. Après avoir donné quelques éloges à la clémence de son frere, & avoir dit qu'il vouloit le prendre pour modele: » On m'a dépeint, ajouta-t-il, comme infatué des principes du pouvoir » arbitraire, & ce n'est pas la seule calomnie qu'on ait répandu contre » moi. Je m'efforcerai de conserver le gouvernement, soit de l'Eglise, » soit de l'Etat, tel que les Loix l'ont établi. Je sais que l'Eglise Angli» cane est favorable à la Monarchie, & que tous ses Membres se sont » toujours montrés fideles Sujets; aussi m'appliquerai-je à la soutenir & à » la défendre. Je sais de même que les Loix d'Angleterre suffisent » pour me rendre un Roi aussi puissant qu'il m'est permis de souhaiter » de l'être, & je prétends conserver les prérogatives de ma couronne » sans entreprendre sur les priviléges de mes Sujets. J'ai souvent exposé » ma vie pour la défense de la Nation: je suis prêt à l'exposer encore » pour maintenir ses justes droits & ses libertés «.

Ces généreux engagemens n'éblouirent personne. On connoissoit trop

Jacques II, & ses opinions, & l'opiniâtreté de son caractere, pour qu'on le crût bien pénétré des sentimens qu'il affichoit. Personne n'ignoroit son attachement au Papisme, & ses idées sur la liberté publique, & la forme du Gouvernement, qu'il supposoit subordonné à la puissance du sceptre, à laquelle il ne connoissoit point de bornes. On savoit d'ailleurs qu'il étoit l'ami & l'admirateur de Louis XIV, autant qu'il détestoit les Réformés. Cependant, quel que fût le mécontentement général, les premiers jours de son regne furent tranquilles; mais ce calme dura peu, & la conduite du Roi démentant ses belles promesses, fit bientôt craindre, & pour la liberté nationale, & pour la Religion dominante. Les droits d'entrée & d'accise, qu'on avoit librement accordés à son prédécesseur, furent levés par ses ordres comme s'il les eût déjà obtenus du Parlement. On le vit aller publiquement à la Messe, contre les Loix établies, & prendre à ce sujet si peu de précautions pour ne pas aliéner l'esprit de son peuple, que le Pape Innocent XI blâma l'imprudence du zele de ce Prince. Quoi qu'en dise le Pere d'Orléans, dont l'Histoire de ces derniers regnes est écrite avec une extrême partialité, on ne peut guere douter que le désir de se rendre absolu & de changer la Religion, n'ait entraîné Jacques II dans le précipice. Le Conseil fut, à la vérité, composé de Protestans; mais la Reine Marie-Eléonore d'Est, & quelques Prêtres Catholiques, étoient plus écoutés que le Conseil.

Révolte de Monmouth & du Comte d'Argyle.

Les murmures du peuple ne tarderent pas à éclater. Le Duc de Monmouth, secondé par le Comte d'Argyle, profita de ce premier moment de rumeur. Ils formerent une conjuration qui ne tendoit à rien moins qu'à renverser le nouveau Roi de son trône. Le Comte d'Argyle, épris jusqu'au fanatisme de l'amour de la liberté, se proposoit de rétablir la République telle qu'elle avoit été sous l'usurpation de Cromwell; mais le Duc de Monmouth, plus hardi dans ses vûes, aspiroit à la couronne, & sous le prétexte du Bill d'exclusion porté jadis contre Jacques, il prétendoit se faire déclarer seul héritier légitime de Charles II son pere, & comptoit pour peu de chose de persuader à la Nation qu'il y avoit eu un mariage de conscience entre ce Prince & la Duchesse de Portsmouth.

Défaite des rebelles.

Les deux ennemis de Jacques II se séparerent, après s'être promis d'agir, chacun de son côté, avec la plus grande vigueur; mais ils échouerent tous deux. Le Comte d'Argyle entraîna dans sa révolte cinq mille hommes, qui furent battus & dispersés par l'armée royale; il fut pris lui même, & conduit à Edimbourg, où il périt sur l'échafaud. Le sort du Duc de Monmouth ne fut pas plus heureux. Après être débarqué avec trois vaisseaux sur la côte occidentale d'Angleterre, sans avoir d'abord plus de cent hommes à sa suite, il publia une Déclaration, dans laquelle, ne donnant au Roi que le titre de Duc d'Yorck, il le qualifioit de traître, de Tyran, de meurtrier, d'usurpateur papiste, & invitoit la Nation à prendre les armes. Monmouth ne séduisit personne: il erra quelque temps à la tête d'une troupe d'aventuriers & de paysans, qui le proclamerent Roi. Mais sa royauté fut de courte durée. Deux jours après cette

Histoire d'Angleterre.

Exécution de Monmouth.

tumultueuſe proclamation, ſa troupe fut battue par l'armée royale, & malgré les précautions qu'il prit pour dérober à Jacques la trace de ſes pas, il fut pris, déguiſé en Berger, & conduit aux pieds du Roi. Son courage l'avoit totalement abandonné, & il eut la lâcheté de demander la vie (1); elle ne lui fut point accordée, & l'inexorable Jacques lui fit trancher la tête. La faveur populaire dont il jouiſſoit auroit pu le rendre plus dangereux, ſi l'imprudence n'eût précipité ſes démarches. Jacques avoit une occaſion précieuſe de ſe ſignaler par la clémence, mais il ne montra que de la rigueur : il donna l'eſſor à ſon caractere.

Le Roi veut abolir le ſerment du Teſt.

Il étoit ſans doute important d'étouffer dans leur origine ces mouvemens ſéditieux ; mais il y avoit peu de gloire à triompher de tels rivaux. Jacques II regarda pourtant les deux victoires remportées ſur le Comte d'Argyle & ſur le Duc de Monmouth, comme deux actions déciſives, & qui, établiſſant ſon autorité ſur une baſe inébranlable, lui aſſujettiſſoient ſes peuples d'une maniere auſſi ſoumiſe qu'ils l'avoient été ſous Henri VII & ſous Henri VIII. D'après cette fauſſe idée, Jacques II, à l'exemple de ces deux Rois entreprenans, imagina d'étendre autant qu'il le pourroit ſes prérogatives, & ſur-tout d'aſſurer au Catholiciſme qu'il profeſſoit, la même liberté dont jouiſſoient les Proteſtans. Dans cette vûe il tenta de faire abolir le ſerment du Teſt ; mais l'aigreur avec laquelle le Parlement reçut la propoſition qu'il en fit, déconcerta ſon projet, qu'il n'abandonna cependant pas : au contraire, il prit de nouvelles meſures, & réuſſit même

(1) Au moment où Monmouth fut pris, il écrivit une lettre très-ſoumiſe au Roi, pour implorer ſa compaſſion, & une à la Reine douairiere, pour lui demander ſa médiation. Elle intercéda pour lui, & obtint de Jacques qu'il lui accorderoit une audience. Dans cette entrevue, le Duc ſe jeta à genoux, & demanda la vie avec les plus baſſes ſupplications. Jacques lui fit pluſieurs queſtions, & lui dit de ſigner un papier, dans lequel il déclaroit que le dernier Roi lui avoit aſſuré que jamais il n'avoit épouſé ſa mere, ni contracté avec elle. Lorſqu'il eut ſigné cette déclaration, Jacques lui dit que ſon crime étoit de nature à ne devoir pas eſpérer de pardon. Alors le Duc, voyant qu'il n'avoit rien à attendre de la clémence de ſon oncle, rappela ſes eſprits, ſe leva, & ſe retira avec un air de mépris. Cependant il renouvela encore ſes inſtances pour obtenir la vie, ou au moins un délai de quelques jours, ce qui lui fut également refuſé. Ne voyant plus aucune eſperance, il ſe diſpoſa à la mort, pour laquelle il montra aſſez d'indifférence. Arrivé à l'échafaud, il fit paroître ſon regret du ſang qui avoit été répandu : il toucha la hache, & dit qu'elle n'étoit pas aſſez éguiſée. Il donna à l'Exécuteur la moitié de ce qu'il avoit deſtiné pour lui, & dit à ſes domeſtiques de lui donner le reſte s'il rempliſſoit ſon office avec adreſſe, & qu'il ne le fit pas ſouffrir. Cet homme fut ſaiſi d'un tremblement univerſel, lorſque le Duc mit ſa tête ſur le billot, & qu'il eut donné le ſignal ; il le frappa trois fois ſans lui abattre la tête, & jeta enſuite ſa hache ; mais le Shériff le força de la reprendre, & en trois autres coups il la ſépara du corps. On enterra auſſi-tôt la tête & le corps dans la Chapelle de la Tour. Telle fut la fin déplorable de Jacques, Duc de Monmouth, ſi chéri du peuple Anglois. Il étoit brave, d'un caractere doux & aimable, ſincere, d'un bon naturel, aimant la flatterie, & livré aux plaiſirs. Il eût pu couler des jours heureux, ſi l'ambition n'avoit pas égaré ſon ame, & s'il eut moins compté ſur l'affection d'un peuple qui parut prendre ſi peu de part à ſes entrepriſes & à ſon malheur. *Voy. Smolett, Hiſt. d'Angleterre, t. XIV, liv. VIII, chap. IV.*

Section XIV. Histoire d'Angleterre.

à faire décider par quelques Juges dévoués à ses volontés, que le Roi pouvoit affranchir des Loix pénales ceux qui les avoient encourues (1), pour n'avoir pas prêté le serment requis.

Le Test aboli en Ecosse & en Irlande. 1686, &c.

Afin d'étayer cette décision, Jacques, dans la vûe de contenir les Puissances voisines, tenoit sur pied une armée de trente mille hommes, commandée par des Officiers, la plupart Catholiques. Ces dispositions acheverent d'aliéner la Nation contre le Roi, que l'on crut profondément occupé de faire triompher le Papisme, & ces soupçons paroissoient d'autant plus fondés, qu'il sembloit n'agir que par les suggestions de la Cour de France, & par les conseils de Louis XIV, qui le pressoit, disoit-on, d'affranchir sa couronne de la contrainte où la tenoit la forme ancienne du Gouvernement Britannique. Ces soupçons inspirerent des craintes, & le mécontentement fut général. Les royaumes d'Ecosse & d'Irlande se montrerent plus dociles que l'Angleterre ; & Jacques, profitant de cette soumission, y fit abolir le Test, & recevoir la liberté de conscience, à la faveur de laquelle il donna les emplois les plus importans, soit dans le militaire, soit dans le civil, à des Catholiques zélés.

Jacques II envoie un Ambassadeur au Pape. 1687.

L'accroissement de son autorité dans ces deux royaumes, l'engagea dans les plus imprudentes démarches ; & sans réfléchir aux égards qu'il devoit aux préjugés de la Nation Angloise, il envoya une ambassade solemnelle au Pape, pour le prier, après l'avoir assuré de son dévouement, de réconcilier à l'Eglise le royaume schismatique depuis tant d'années, & de se hâter d'envoyer un Legat, chargé de cette importante opération. Innocent XI, qui remplissoit alors la chaire de Saint Pierre, plus clairvoyant que Jacques, & mieux instruit du génie de la Nation Angloise, écarta indifféremment le sujet de l'ambassade, & n'eut garde de s'engager dans une affaire où il prévoyoit que Jacques échoueroit, ainsi que la Cour de Rome. Cependant les Anglois, indignés d'une démarche qu'ils taxoient de folie, furent bien surpris lorsqu'ils virent arriver à Londres un Nonce Apostolique, qui, revêtu de toutes les marques de son caractere, entreprit d'exercer publiquement ses fonctions. Jacques croyoit, mais faussement, avoir préparé ses Sujets à cette innovation, par le crédit qu'il laissoit prendre à un Jésuite (2), qu'il tenoit auprès de lui en qualité de Directeur de sa conscience, & qui, suivant l'esprit de son Ordre, donnoit le ton dans les Conseils, jouissoit d'un empire absolu sur l'esprit du Monarque, & proposoit sans

(1) Jusqu'alors le pouvoir de dispenser des Loix positives avoit paru une des prérogatives de la couronne. Les Communes l'avoient reconnu elles-mêmes dans le temps qu'elles sapoient l'autorité de Charles I : mais l'usage qu'on en vit faire à Jacques II excita des doutes sur ce point, & les doutes amenerent des principes contraires aux anciennes maximes. » S'il peut dispenser d'une Loi, disoit-on, pour- » quoi pas d'une autre, pourquoi pas de toutes ? & que deviendra la Législation en- » tiere, abandonnée aux caprices du Souverain ? La Loi du Test étant la plus forte » barriere contre la Religion Romaine, qui empêchera cette Religion de s'établir sous » un Roi qui la professe, si le Test n'est plus en vigueur « ? Il faut convenir que ces raisonnemens n'étoient pas destitués de justesse, & qu'ils étoient bien propres à faire les plus vives impressions sur l'esprit d'un peuple si jaloux de ses droits & de ses privileges.

(2) Le Pere Peters.

cesse des innovations qui tendoient à renverser les constitutions fondamentales. Le mécontentement éclata de toutes parts. Jacques, pour se soustraire aux clameurs des citoyens les plus emportés, & peut-être afin de donner à ces premiers transports le temps de s'exhaler, alla visiter les provinces, fit beaucoup de démarches pour s'attacher les non-Conformistes, & n'y réussit point; parla beaucoup de la nécessité d'un Edit qui assurât aux citoyens la liberté de conscience, changea les Magistrats de plusieurs villes, & par la plus absurde des politiques, dépossédа ceux qui s'étoient le plus vivement opposés au Bill d'exclusion, & leur substitua ceux qu'il savoit s'être déchaînés contre lui avec le plus de violence, imaginant par cette ridicule condescendance dompter leur haine, exciter leur reconnoissance, & s'en faire de zélés défenseurs. Il se trompa : ces nouveaux Magistrats refuserent d'entrer dans ses vûes, exigerent le serment du Test, & ordonnerent qu'on célébrât l'anniversaire des poudres. Dans les provinces, les Lieutenans de Jacques n'eurent pas plus de succès.

[illegible] d'Angleterre.

Moins corrigé qu'irrité par cette résistance, le Monarque, trop docile aux avis du Jésuite qui le dirigeoit, fit publier une Déclaration qui accordoit la liberté générale de conscience, & il enjoignit aux Evêques de distribuer dans toutes les églises de leurs diocèses des copies de cette Déclaration, & de la faire lire publiquement pendant deux Dimanches consécutifs. Les Evêques désobéirent : six d'entre eux, précédés de l'Archevêque Primat, allerent en députation supplier le Roi de retirer cette Déclaration, capable d'allumer dans l'Etat les feux de la guerre civile. Plein de ressentiment, Jacques II fit conduire ces six Evêques dans les prisons de la Tour. Le peuple menaça : le Roi, n'osant sévir plus rigoureusement, rendit la liberté aux six Prelats, que le peuple suivit en foule, & qui furent reconduits chez eux au milieu des acclamations. La nuit suivante il y eut des feux de joie dans toutes les rues, & les fenêtres furent illuminées.

Emprisonnement de six Evêques de l'Eglise Anglicane.

Cette fête publique pénétra Jacques de colere; mais la naissance d'un héritier de son nom lui fit pour quelques jours oublier cette mortification. La naissance de ce Prince, connu depuis sous le nom de Chevalier de St.-George, n'inspira ni joie, ni confiance à la Nation; au contraire, le peuple traita cet enfant de supposé, quoique les preuves qu'on allégua de cette prétendue supposition fussent de la plus évidente absurdité, & détruites victorieusement par les faits contraires, & connus de toute la Cour.

Naissance du Prince de Galles.

Jacques, assez infortuné pour se croire obligé d'en venir à cette extrémité, fit faire, afin de dissiper les bruits cruels qui s'étoient répandus, un interrogatoire en forme devant le Grand-Conseil. Plus de trente personnes qui furent ouïes, constaterent par leurs dépositions, la certitude de l'accouchement de la Reine, & la naissance d'un Prince. Mais ces précautions n'eurent aucun effet : la Nation étoit ulcérée; elle étoit excitée par les partisans de Guillaume, Prince d'Orange, qui,

voyant le chemin du trône d'Angleterre fermé pour lui, ne craignit plus de rompre avec un beau-pere dont il blâmoit la conduite, & dont les fautes favorisoient son ambition.

Conduite du Prince d'Orange envers le Roi d'Angleterre.

Jusqu'alors le Stadhouder de Hollande, dans l'espoir de succéder à la couronne, s'étoit conduit envers Jacques II avec une profonde politique ; il lui donnoit toutes les démonstrations de respect & d'attachement, ne se mêlant point des affaires de son royaume, & paroissant ne s'occuper que des intérêts de l'Europe. La hauteur de Louis XIV, après le traité de Nimegue ; les Chambres de Metz & de Brissac établies pour augmenter ses domaines ; sur-tout la révocation de l'Edit de Nantes, avoient rallumé la jalousie & la haine des ennemis de ce redoutable Monarque. Une infinité de Protestans, sortis de France par zele de religion, le peignoient dans les pays étrangers comme un odieux persécuteur. En profitant de leur industrie & de leurs richesses, on partageoit leur ressentiment, on brûloit de venger leur Religion. Le Prince d'Orange, par animosité personnelle, autant que par principe de politique, agitoit toutes les Cours contre la France. La ligue d'Augsbourg, conclue en 1686, étoit son ouvrage. Jacques II, persuadé alors que l'exemple du Stadhouder pouvoit beaucoup sur les Anglois, s'étoit efforcé de lui faire approuver ses démarches, en promettant à cette condition d'entrer lui-même dans toutes ses vûes. Mais Guillaume n'eut garde de s'exposer à la haine d'un peuple dont il pouvoit encore devenir le Souverain.

Préparatifs secrets du Prince d'Orange.

Il est certain que plusieurs mécontens l'appeloient déjà au secours de l'Angleterre. Les Torys même & le haut Clergé, pliant leurs principes aux conjectures, se rapprocherent de l'opinion des Whigs. Le Prince d'Orange, par ses émissaires, flattoit adroitement tous les partis. Toutes les sectes, Anglicans, Presbytériens, désiroient également un tel protecteur. Enfin il fit les préparatifs pour la guerre, sans espérer qu'elle pût le mettre sur le trône. Quoiqu'il agît de concert avec les confédérés d'Augsbourg, le secret fut long-temps impénétrable : la flotte & l'armée Hollandoise parurent destinées contre la France. Jacques II, plein d'une aveugle confiance, fut sourd aux avis que la Cour de France lui fit donner. Courant à sa perte avec la sécurité d'un homme qui ne prévoit rien, il ne reconnut son erreur que lorsqu'il ne fut plus temps. Un manifeste du Prince d'Orange prépara les voies à l'invasion. Les griefs de l'Angleterre y étoient exposés en détail. Le Prince ajoutoit que pour remédier à tant de désordres, il se proposoit de passer dans le royaume avec une armée ; que son unique but étoit de garantir la Nation des pernicieux conseils de ceux qui avoient la confiance du Roi, & de procurer un Parlement libre qui pût pourvoir à la liberté publique, & examiner les preuves de la légitimité du Prince de Galles.

Le Roi [illegible]

A cette nouvelle, Jacques II pâlit, se trouble, se rétracte. Il rend leurs offices aux partisans du Test & des loix pénales ; il caresse les

Prélats

Prélats persécutés ; il casse la Commission Ecclésiastique ; il restitue les chartres de Londres & des autres villes ; il s'efforce de gagner les Hollandois, en promettant d'embrasser les alliances qu'ils jugeroient nécessaires pour le bien commun. Mais son imprudence avoit rendu le mal incurable ; & quand même ce changement soudain auroit pu paroître sincere, on auroit craint sans doute que ses principes ne l'emportassent sur ses promesses. Quoi qu'il en soit, le Stadhouder ne tarda pas à soutenir par les armes cette fatale déclaration. Sa flotte, d'environ cinq cents vaisseaux, portoit une armée de plus de quatorze mille hommes.

Histoire d'Angleterre.

A peine il fut débarqué à Tolbay, qu'une foule de Seigneurs & d'Officiers Anglois s'empresserent de le joindre (1). Peu de jours après, Guillaume fit marcher son armée vers Exeter. Jacques II vint à sa rencontre ; mais à peine les deux armées furent en présence, qu'une nouvelle désertion ne laissa plus au Roi que la triste ressource de pourvoir à sa sûreté. Il prit la fuite, s'embarqua, fit voile pour la France, & arriva, le 7 Janvier 1689, à St.-Germain-en-Laye, où la Reine son épouse s'étoit rendue la veille avec son fils, le Prince de Galles, qui bientôt ne porta plus que le nom de Chevalier de *Saint-Georges*.

15 *Novembre* 1688.

Le trône est déclaré vacant.

Le Prince d'Orange, trop politique pour s'emparer violemment de la couronne, trop partisan de la liberté pour s'exposer au reproche de tyrannie, comptant d'ailleurs sur les dispositions favorables d'un peuple qui le regardoit comme son libérateur, voulut que les loix disposassent du Gouvernement. Le Parlement fut convoqué sous le nom de *Convention*, parce que celui de *Parlement* suppose les ordres du Roi. Bientôt les Communes déclarerent que Jacques II s'étant efforcé de renverser la constitution du royaume, en rompant le contrat original entre le Roi & le peuple, ayant violé les loix fondamentales par le conseil des Jésuites & d'autres esprits pernicieux, & s'étant évadé du royaume, avoit abdiqué le Gouvernement, & qu'ainsi le trône étoit vacant. Quoique les Torys eussent beaucoup relâché de leurs principes sur l'autorité royale, cette déclaration excita de grandes disputes dans la Chambre Haute. On examina d'abord s'il y avoit un contrat national entre le Roi & le peuple : l'affirmative l'emporta. On agita ensuite la question, si le Roi Jacques avoit rompu le contrat original : elle fut décidée sans peine contre lui. On passa ensuite au dernier article, s'il laissoit le trône vacant. La pluralité étant pour les Torys, il fut résolu de supprimer cet article. Les Communes insisterent ; & après de nouveaux débats, leur déclaration fut reçue sans le moindre changement.

(1) Le fameux Churchill, si connu depuis sous le nom de Marlborough, trahit le Roi, son bienfaiteur & son ami : de Page il étoit devenu Pair ; il étoit un des principaux Officiers de l'armée. Le Prince George de Danemarck, gendre de Jacques, & la Princesse Anne, sa fille la plus chérie, l'abandonnerent avec inhumanité. Dans l'accablement où le jeta ce coup imprévu : *Grand Dieu ! s'écria le Roi, prends pitié de moi, mes propres enfans ont abandonné leur pere !* Smolett, &c.

Cependant il s'agissoit de remplir le trône. Les uns vouloient un Régent, les autres un Roi. Changer le droit de succession, paroissoit aux premiers un renversement des loix fondamentales; nommer un Régent qui gouvernât avec une autorité précaire, c'étoit, au jugement des autres, laisser une source de confusion & de discorde. Le Prince d'Orange leva enfin le masque. Il fit appeler quelques Seigneurs, & leur dit qu'il ne prétendoit point entrer dans les délibérations parlementaires; que c'étoit au Parlement à choisir le systême le plus convenable & le plus avantageux; que si on se déterminoit pour une régence, il croyoit devoir les avertir qu'il n'accepteroit pas un titre dont il appercevoit les inconvéniens inévitables; que si l'on donnoit la couronne à la Princesse son épouse, dont il connoissoit tout le mérite, il préféreroit pour lui-même une condition privée, à cette couronne qui dépendroit de la vie d'un autre; que dans ces deux suppositions il lui seroit impossible de les seconder, & qu'une dignité précaire ne pouvoit lui faire abandonner les objets de la plus haute importance, qui l'appelleroient bientôt ailleurs. La Princesse Marie, fort attachée à son époux, entra dans ses vûes, ainsi que la Princesse Anne sa sœur.

Le Prince d'Orange fait connoître ses intentions.

Alors fut passé un Bill pour l'établissement de la couronne. On la donnoit au Prince d'Orange conjointement avec sa femme; mais l'administration étoit réservée au Prince seul. Anne devoit succéder après leur mort, & sa postérité après celle de sa sœur Marie. On joignit à ce réglement une déclaration qui fixoit les bornes de la prérogative royale. Nous croyons devoir la transcrire en partie, comme un acte essentiel pour donner une idée du gouvernement Anglois. Cette déclaration porte que le prétendu pouvoir de suspendre les loix, par la prérogative royale, sans le consentement du Parlement, est illégal; que l'érection d'une Cour ecclésiastique & de toute autre Cour, est illégale & pernicieuse; que toute levée d'argent pour l'usage de la couronne, sans que le Parlement l'ait accordée, ou pour un temps plus long, ou d'une autre maniere qu'elle n'est accordée, est illégale; que c'est un droit des sujets de présenter des pétitions au Roi, & que tout emprisonnement ou toute poursuite pour cette raison, est illégal; que lever ou entretenir une armée dans le royaume sans le consentement du Parlement, est contraire aux loix; que les sujets Protestans peuvent avoir des armes pour leur défense, suivant leur condition, & de la maniere qu'il est permis par les loix; que les élections des Membres du Parlement doivent être libres; que les discours & les débats du Parlement ne doivent être examinés dans aucune Cour ni dans aucun autre lieu que le Parlement; qu'on ne doit point exiger des cautionnemens excessifs, ni imposer des amendes exorbitantes, ni infliger des peines trop rudes; que les Jurés doivent être choisis d'une maniere impartiale, & que ceux qui sont choisis pour Jurés dans les procès de haute trahison, doivent être membres des Communautés; que toutes les concessions ou promesses de donner la confiscation des

Etablissement de la couronne.

biens de quelque accusé, avant sa conviction, sont contraires aux loix & nulles; que pour trouver du remede à tous ces abus, pour corriger les loix, pour les fortifier & les maintenir, il est nécessaire de tenir souvent le Parlement.

Histoire d'Angleterre.

On doit s'étonner qu'après tant d'agitations contre la prérogative royale, & tant d'efforts pour la restreindre, les Anglois ne lui aient pas fixé des limites plus étroites; qu'ils aient laissé le Roi maître de convoquer & de dissoudre le Parlement, de refuser son consentement aux Bills, de conférer toutes les grandes places dont le revenus est immense, &c. Mais l'armée de Guillaume en imposoit: on étoit pressé; on craignoit de faire des innovations considérables. D'ailleurs, la couronne dépendant du Parlement pour son revenu, pour les subsides, & les loix étant comme enracinées dans l'esprit national, on se croyoit toujours assez fort contre les entreprises d'un Roi qui voudroit se rendre absolu. Le seul exemple de Jacques avoit de quoi contenir ses successeurs.

Guillaume III & Marie. 1689.

Nous venons de voir la constitution d'Angleterre prendre un nouvel aspect. Les droits de la succession violés en faveur d'un étranger, le Roi légitime détrôné par son gendre, & proscrit par la Nation, le Stadhouder de Hollande établi sans combat sur le trône d'Angleterre; c'étoit une suite naturelle des principes qui avoient pris racine dans ce royaume, & qui avoient donné au génie libre & turbulent des Anglois tant d'audace contre les droits de la royauté. Mais, soit que l'expérience eût fait connoître les inconvéniens d'une trop grande liberté, soit que le parti populaire n'osât franchir les barrieres de la constitution nationale, soit que l'adresse du Prince d'Orange, reconnu sous le nom de Guillaume III, prévînt des attaques dangereuses, les Anglois ne profiterent point de la conjoncture pour dépouiller la couronne de ses véritables prérogatives, ni pour la mettre hors d'état de réveiller les inquiétudes de la Nation. Par le droit qu'on laissa au Roi de convoquer & de dissoudre le Parlement, de choisir les Membres du Conseil, & de nommer aux offices les plus importans, Guillaume eut soin de composer le Conseil de personnes dévouées à ses intérêts. Dès ce jour, tout changea de face en Angleterre. La prudence & la sagacité du nouveau Souverain influerent bientôt sur toutes les parties de l'administration. Une foule de jeunes Seigneurs, distingués par leurs services, & proscrits par l'intolérance de Jacques (1), furent rappelés;

(1) Personne n'ignore que ce Prince, environné de Moines, & sur-tout de Jésuites, étonna la Cour de Louis XIV par son attachement puéril aux plus minutieuses pratiques d'une dévotion moins éclairée que superstitieuse, & par l'espece d'insensibilité qu'il montra après sa défaite en Ecosse. Il ne s'occupa plus des royaumes de ce monde; il vécut d'une maniere aussi édifiante qu'elle étoit peu glorieuse, & il termina obscurément ses jours, ne pouvant transmettre à son fils Jacques-François Edouard, connu en Angleterre sous le nom de Prétendant, que des droits sans puissance, de vastes possessions, & de plus grandes infortunes.

SECTION XIV. *Histoire d'Angleterre.*

les biens & les emplois dont ils avoient été dépouillés, leur furent rendus. Les Catholiques qui, sous Jacques, partageoient avec le Monarque l'autorité suprême, perdirent toute leur puissance; & pour ajouter à leur abaissement, on renouvela contre eux les anciennes loix portées sous Elisabeth. Le Ministere changea entiérement. Sommer, l'un des plus integres citoyens, & l'un des hommes les plus éclairés de son siecle, fut élevé à l'éminente dignité de Chancelier & de Garde des Sceaux. Tous ceux qui, par leurs soins, leur activité, leurs démarches, ou seulement par leur approbation, avoient contribué ou applaudi à la révolution, furent récompensés; & les bienfaits que Guillaume répandit dans ses Etats, lui gagnerent le cœur des peuples.

La Convention changée en Parlement.

Cependant il fut bientôt question d'assembler un Parlement, ou de donner ce titre à la Convention qui venoit de disposer de la couronne. Le Conseil préféra le dernier parti, comme plus facile & moins hasardeux. Le Roi se rendit à l'Assemblée, harangua les deux Chambres, leur représenta que les affaires du royaume exigeoient des mesures également promptes & efficaces, les assura de son zele pour le bien public, & de son empressement à justifier l'opinion que l'Angleterre avoit conçue de sa droiture & de son intégrité.

Quoique plusieurs Membres des Communes soutinssent que la présence du Roi ne suffisoit pas, sans des lettres de convocation, pour former un Parlement, le sentiment contraire prévalut. On décida, malgré le parti de la Cour, que les revenus accordés à Jacques II n'auroient plus lieu. Cependant il s'en falloit bien que tous les Parlementaires fussent d'accord. Ceux même qui avoient appelé au trône le Prince d'Orange, ne voyoient pas du même œil le Roi Guillaume. Les uns lui reprochoient d'avoir passé en Angleterre, moins pour défendre la Nation, que pour se saisir de la couronne; les autres le soupçonnoient d'être ennemi de l'Eglise nationale, parce qu'attaché au Calvinisme, il souhaitoit d'établir la tolérance. Quelques Evêques & quelques Seigneurs refuserent le serment. On appela *non-jurans* ceux qui montrerent de l'opposition au Gouvernement établi. Le Roi, informé d'un complot, fit arrêter les personnes suspectes. Quoique ce fût une atteinte aux loix de la Nation, les Pairs le remercierent de son zele, & les Communes lui accorderent pour un temps le pouvoir de disposer de l'acte d'*habeas corpus*. Cet acte si favorable à la liberté civile, ne l'est pas autant à l'ordre politique : car le moyen de réprimer les émeutes, les séditions, sans quelque coup d'autorité absolue?

Le Roi veut établir la tolérance.

Guillaume ne tarda pourtant pas à s'appercevoir que les Communes, en lui accordant certaines prérogatives, pensoient à resserrer sa puissance comme celle de ses prédécesseurs. En politique habile, il chercha les moyens d'étouffer les haines & les disputes de Religion, source de discorde entre les citoyens, & de cabales dans l'Etat. Tous ces sermens qui tourmentoient la conscience des sujets sans aucun avantage pour la Nation, ou qui excluoient des offices plusieurs hommes de mérite

qu'on auroit dû y appeler, lui paroissoient également inutiles & dangereux. Il se proposa de réunir les sectes protestantes, de maniere que jouissant toutes des mêmes droits, elles concourussent unanimement au même but du bien public. Des Evêques, des Docteurs éclairés, vraiment religieux, & non moins ennemis de la superstition, seconderent en vain les désirs du Roi. L'intérêt & les préventions du Clergé Anglican mirent obstacle à ses desseins. Les anciens sermens d'allégeance & de suprématie furent abolis, sans que les non-Conformistes partageassent les priviléges des Anglicans. Un Bill passé en loi exempta seulement des loix pénales ceux qui auroient prêté le serment au Roi, pourvu qu'ils ne tinssent point d'assemblées particulieres. Cette tolérance s'étendit aux Anabaptistes & aux Quakers, dont on exigea néanmoins une profession de foi sur certains articles du dogme & de l'Ecriture sainte. Quoique les Catholiques ne fussent point compris dans l'acte Parlementaire, Guillaume les traita de même avec douceur. Il craignoit d'enflammer leur haine, & ses principes de tolérance devenoient des ressorts de sa politique.

Fixation des revenus de la couronne.

Un des objets les plus importans pour le Roi, & les plus dignes de l'attention du Parlement, étoit le revenu qu'on devoit fixer à la couronne. Sous les derniers regnes, le revenu assigné, toujours insuffisant, quelque considérable qu'il parût, avoit été entiérement à la disposition du Monarque : souvent le défaut d'économie ou de sagesse avoit dissipé les fonds destinés aux besoins de la Patrie. On vouloit prévenir un abus si dangereux. Pour cela, en fixant la somme qui devoit entretenir la Maison du Roi, & soutenir la dignité royale, on régla que le Parlement veilleroit à l'emploi du reste des deniers publics. Les Communes en ont toujours fait depuis l'application, & les comptes ont été soumis à l'examen des deux Chambres. Ce changement devoit d'autant plus déplaire à Guillaume, que l'on n'accorda le revenu que pour un temps illimité & court. Les Anglois, suivant leur ancien systême, pensoient à brider le Souverain par le besoin de secours pécuniaires. La faction des Whigs dominoit alors. La résistance des Torys redoubla son ardeur inquiete. Ce choc perpétuel de sentimens opposés, excita de vives disputes dans le Parlement, & troubla sans cesse le Gouvernement de George III.

Guillaume est reconnu en Ecosse.

Fatigué du joug oppressif de Jacques II, de son zele mal entendu pour la Religion, de son intolérance, les Ecossois, forcés d'adopter des dogmes qu'ils avoient en horreur, & se flattant que le nouveau Souverain leur laisseroit la liberté du culte, lui offrirent la couronne le même jour qu'il recevoit à Westminster les hommages de la Nation Angloise. Cependant Jacques II, quoique trop informé des sentimens peu favorables de ses anciens Sujets, se flattoit, d'après les ridicules insinuations des Moines dont il étoit sans cesse environné en France, de pouvoir remonter sur le trône ; & ne doutant point qu'à ses premiers ordres les Ecossois ne se hâtassent de se joindre aux Irlandois, il fit répandre dans Edimbourg & dans les principales villes d'Ecosse, des manifestes

SECTION XIV. *Histoire d'Angleterre.*

dans lesquels il excitoit ce peuple à soutenir sa cause; mais ses innovations, ses ordres & ses déclarations produisirent des effets tout-à-fait opposés à ceux qu'il en avoit attendus. Irrités par les épreuves qu'ils avoient faites de son incapacité, les Ecossois mépriserent ses ordres, furent indifférens à ses malheurs; & ceux qu'il avoit regardés comme ses plus zélés partisans, gagnés par la faction d'Orange, cabalerent avec tant de succès en faveur de Guillaume, qu'ils persuaderent à leurs compatriotes de procéder juridiquement contre leur ancien Souverain. A peine ce parti violent eût été pris, que dans une assemblée générale, les accusations les plus graves furent portées contre Jacques Stuart: une foule de témoins furent ouïs, & leur témoignage, vrai ou faux, fournissant les preuves que la loi exigeoit, le Monarque accusé fut déclaré atteint & convaincu de forfaiture, & comme tel déchu de tous ses droits à la couronne, & le Prince d'Orange invité à remplir le trône vacant.

La nouvelle de cet événement eût abattu tout autre que l'infortuné Jacques; mais sa profonde piété lui présenta trop de motifs de consolation pour se décourager. Il pensa que la valeur & l'attachement des Irlandois le vengeroient de l'abandon de l'Angleterre & de l'Ecosse, & il se montra peu sensible à la défaite entiere des factieux qui défendirent encore ses intérêts dans ce dernier royaume, ainsi qu'à la réduction de la forteresse d'Edimbourg (1) qui acheva d'écraser son parti. Il est vrai que les espérances de Jacques, du côté de l'Irlande, étoient fondées. Le Comte Tyrconel, qui lui restoit inviolablement attaché, avoit soulevé les habitans contre la Maison d'Orange. Par ses soins, les places réparées & défendues n'avoient rien à redouter, & une armée de trente mille hommes aguerris & toujours prêts à combattre, ne cherchoit que les occasions de signaler sa fidélité pour Jacques, & sa haine pour les Anglois, regardée en Irlande comme des tyrans avides & des hérétiques dévoués à l'anathême & aux supplices. Jacques II, informé du succès de Tyrconel, résolut de tenter la fortune, & il s'y détermina d'autant plus volontiers que le séjour de France commençoit à lui déplaire. Il faut avouer que sa présence y avoit beaucoup diminué de la haute idée qu'on s'étoit formé de lui. Avant qu'il ne s'y fût rendu, on s'étoit attendu à voir un Prince malheureux, mais, par sa fermeté dans les revers, fort au dessus de ses disgraces. On fut très-étonné, lorsqu'au lieu d'un grand Roi, d'un Héros persécuté par la fortune, on ne vit qu'un homme ordinaire, un homme superstitieux, attaché, jusqu'à la puérilité, aux pratiques les plus minutieuses de sa dévotion; triste

(1) Le Duc Gordon, fidele aux Stuarts, défendit cette forteresse jusqu'à la derniere extrémité. Désespérant de recevoir aucuns secours des partisans de son maître, il demanda à capituler, & obtint des conditions très-favorables pour sa garnison. Il n'en voulut aucune pour lui-même, déclarant qu'il croiroit manquer à son maître s'il insistoit sur ses propres intérêts, en soutenant la cause royale.

& déconcerté devant Louis XIV, content & satisfait de lui-même au milieu d'un essaim de Jésuites, qui l'entouroient sans cesse. C'étoit à la Cour de France qu'il étoit venu chercher un asile, & lorsqu'il arriva, ce ne fut point à Louis XIV qu'il rendit sa premiere visite, mais aux Jésuites, chez lesquels il alla descendre. Il versa des larmes de joie, lorsqu'il fut chez eux, & la premiere chose qu'il leur dit, fut qu'il avoit lui-même le bonheur d'être Jésuite. Une chose encore plus étonnante que ce trait de foiblesse, c'est que Jacques disoit vrai : car n'étant encore que Duc d'Yorck, il s'étoit fait associer à cet Ordre par quelques Jésuites Anglois. Cette conduite peu royale, & cette pusillanimité le dégraderent au point que les Courtisans ne lui témoignerent plus qu'un très-foible degré d'estime, & que même les plus zélés Catholiques pensoient de lui, à peu de choses près, comme les plus zélés Courtisans. Aussi ne reçut il de Rome que de foibles consolations, des indulgences & d'insultantes pasquinades. Dégoûté de la vie privée, & se flattant de recouvrer le sceptre, il partit à la tête de cinq mille François, commandés par le Comte de Lauzun. Il alla débarquer sans obstacles sur les côtes d'Irlande. La soumission des Irlandois, leur bonne volonté, leur désir de seconder leur ancien Souverain, éblouirent Jacques II, qui, se croyant déjà maître absolu du pays & des habitans, irrita, par son imprudente conduite & la sévérité déplacée de son zele religieux, les Protestans Irlandois, qu'il traita en coupables, de la vie desquels il avoit le droit de disposer. Il en fit périr plusieurs dans les supplices, & ulcéra les citoyens par ses hauteurs, ses violences, son fol entêtement, & sa fausse politique.

Histoire d'Angleterre.

Siége de Londondéry.

Fier de l'obéissance qu'on paroissoit avoir pour ses ordres, de la terreur qu'il croyoit inspirer, & sur-tout du succès du Comte de Tyrconnel, il alla mettre le siége devant Londondery, ville riche, qui, bâtie par les Anglois, étoit le plus fort entrepôt de leur commerce, & qui s'étoit déclarée pour Guillaume. Cette ville, pleine de Protestans, ferma ses portes, & fit une résistance opiniâtre. La disette de vivres & de munitions n'effraya point les assiégés. Un Ministre de leur Religion, nommé Walcher, qui fut tué peu de temps après à la bataille de Boyne, à quelques pas du Roi Guillaume, leur servit de Commandant, & leur inspira cet enthousiasme qui brave la mort. Rozen, Général François, les menaça en vain des traitemens les plus cruels. Il fit traîner jusque sous les murs de la place environ quatre mille Protestans, comme des victimes destinées au supplice. Mais les habitans lui firent savoir qu'ils alloient exterminer tous leurs prisonniers, si l'on ne renvoyoit ces malheureux en liberté. Les horreurs de la famine augmenterent bientôt celles du siége. Après s'être nourris de chiens, de chats, de souris, de cuirs salés, on manqua même de cette ressource : on parloit déjà de tuer & de manger les Papistes. Enfin, le Général Kirke, qui s'étoit attaché au service de Guillaume, rompit avec deux vaisseaux une estacade par laquelle le port étoit fermé, & entra

dans la ville aux acclamations des habitans. Jacques se hâta de lever le siége, après avoir perdu neuf mille hommes devant la place.

Nouvelle persécution contre les Protestans.

Ce nouveau malheur, dont il ne put ignorer la cause, ne fut point encore une leçon assez forte pour plier son caractere. Toujours porté au despotisme, toujours immodéré dans son zele, il continua de se comporter comme s'il avoit voulu rendre sa Religion & sa personne plus odieuses aux Anglois. Il avoit d'abord insisté, dans une déclaration, sur son impartialité à l'égard des Protestans, sur la préférence qu'il donnoit à quelques-uns d'eux, sur le soin qu'il prenoit de les protéger tous, & d'établir une parfaite liberté de conscience. Mais les effets démentirent les paroles. Le Parlement Irlandois, plein de Catholiques, annulla un acte par lequel les Protestans avoient été maintenus dans la possession des biens qu'on avoit enlevés aux Catholiques. On les dépouilla bientôt avec une extrême rigueur; & pour consommer leur ruine, on porta un Bill d'*Attainder* contre ceux qui s'étoient absentés d'Irlande, ou qui avoient eu quelque correspondance avec les ennemis de Jacques. Il y en eut environ trois mille enveloppés dans cette proscription; & parmi eux beaucoup de personnes du premier rang. Le Clergé Protestant perdit sa jurisdiction & ses priviléges; il fut même chassé de plusieurs églises. Ces démarches eussent été fort dangereuses dans un temps de calme : elles l'étoient infiniment au milieu des troubles. Jacques dirigeoit tout, sans prévoir les suites de son imprudence. Un zele aveugle l'entraînoit. Il voulut néanmoins restituer les églises aux Protestans; mais les Catholiques refuserent d'obéir, & méconnurent son autorité quand ils n'approuverent pas ses ordres.

Conduite politique de Guillaume.

D'un autre côté, Guillaume, qui venoit de déclarer la guerre à Louis XIV, n'étoit ni plus tranquille ni plus aimé en Angleterre. Froid, réservé, taciturne, toujours renfermé dans son cabinet, ou ne goûtant que le plaisir de la chasse, il n'avoit rien de populaire, & il commençoit à perdre l'affection des Anglois. La prudence peut forcer le naturel. On le vit tout à coup adopter les anciens usages, assister aux courses de chevaux, se montrer affable & complaisant. Il accepta le titre de citoyen de Londres, & daigna même permettre qu'on le nommât premier Maître de la Communauté des Epiciers; popularité peut-être excessive, si le Prince, en s'abaissant jusqu'au peuple, n'avoit pas su d'ailleurs soutenir sa dignité.

Combat de la Boyne. 1690.

Cette conduite de Guillaume séduisit le Parlement, qui lui accorda l'argent nécessaire pour continuer la guerre. Ce Prince s'empressa de lever une armée de quarante mille hommes, & d'aller joindre le Duc de Schomberg, qu'il avoit déjà fait passer en Irlande (1). Dès que

(1) Schomberg étoit Maréchal de France, quoique Protestant. Il avoit alors quatre-vingt-deux ans, & s'étoit attaché aux ennemis de Louis XIV depuis la révocation de l'Edit de Nantes. Il combattit à la tête des François réfugiés, auxquels il dit, en leur montrant l'ennemi : *Voilà vos persécuteurs.* Mot horri-

leurs

leurs forces furent réunies, ils volerent sur les traces de Jacques, le rencontrerent, & prirent la résolution de terminer par une bataille décisive cette grande querelle. Dès le lendemain, au point du jour, les deux armées s'ébranlerent, l'une pour traverser la riviere de Boyne, & l'autre pour disputer ce passage. Le Duc de Schomberg, malgré le feu des Irlandois, se jetant à l'eau suivi de sa troupe, alla prendre les ennemis en flanc, les chargea avec tant de force qu'il les mit en déroute, tandis que, profitant de ce premier avantage, Guillaume fit passer la riviere au reste de l'armée : alors l'action devint générale. Les Irlandois plierent, céderent & se disperserent. Jacques déconcerté, prit la fuite, & se déroba aux vainqueurs, tandis que sept mille François qui combattoient pour lui, opposoient aux Anglois la plus forte résistance. Mais enfin, abandonnés des Irlandois & du Roi Jacques, qui, gagnant à la hâte le port le plus voisin, s'embarqua pour la France, ils cesserent de combattre, & céderent le champ de bataille aux vainqueurs. Le Roi Guillaume combattit en Héros, & courut les plus grands dangers. Il fut même blessé (1); mais ses blessures n'affoiblirent point sa valeur, & l'ardeur du combat ne lui ôta ni cette présence d'esprit, ni ce sang froid qui le caractérisoient.

Histoire d'Angleterre.

Les Anglois sont battus sur mer.

Ses armes furent moins heureuses sur mer. Milord Torrington, qui commandoit sa flotte, fut battu par les François, & par son affectation à rester spectateur de la flotte Hollandoise, qu'il eût pu dégager des François qui la foudroyoient, il souleva la Nation Angloise. Les Hollandois l'accuserent de trahison; il se défendit mal, & Guillaume le dépouilla du commandement de l'armée navale, qu'il confia au Lord Russel.

Nouvelles tentatives de Jacques II.

Cependant la bataille de Boyne écrasa en Irlande le parti de Jacques II, qui, par son intolérance, sa fuite précipitée, & le malheur constamment attaché à toutes ses entreprises, perdit encore la seule ressource qui lui étoit restée dans la Grande-Bretagne. Guillaume III, assuré de la soumission de l'Irlande, en retira les troupes qui lui parurent inutiles à la conservation de ce royaume, & ne s'occupa plus que des moyens de poursuivre la guerre qu'il avoit déclarée à la France; mais il ne put faire passer en Flandres autant de troupes qu'il l'avoit projeté, & la crainte de trop dégarnir ses Etats & les côtes Britanniques, ne lui permit point de remplir en entier le plan qu'il avoit médité.

ble! un zele cruel n'y avoit que trop donné lieu. Ce fameux Général fut tué par ses propres soldats, qui, le voyant environné d'Irlandois, tirerent sur eux avec trop peu de précaution.

(1) Les ennemis le crurent mort, & se livrerent à une folle joie. Cette nouvelle même étant passée rapidement en France, le peuple de Paris, crédule & aveugle dans sa haine, fit des réjouissances publiques, glorieuses au Prince qu'on insultoit.

SECTION XIV. *Histoire d'Angleterre.*

Conjuration contre Guillaume

Pendant qu'il ne songeoit qu'à se venger de la France, Jacques II tournoit, au défaut de l'Irlande, toutes ses vûes de rétablissement sur l'Angleterre même & l'Ecosse, où il étoit encore secondé par quelques partisans zélés, qui formerent contre Guillaume une conjuration redoutable par le nombre & le rang des principaux conspirateurs, & qui paroissoit devoir inévitablement opérer une révolution prochaine. La trame étoit si bien conduite, l'intrigue si secrete, les moyens si puissans, que Louis XIV lui-même, ne doutant point du succès, ne balança point à fournir au Roi Jacques une puissante flotte montée de quinze mille François & de quinze bataillons Irlandois, aux ordres du Comte de Tourville, l'un des plus célebres marins qui aient illustré la France. Mais le sort, qui avoit condamné le malheureux Jacques à échouer dans toutes ses tentatives, rendit encore celle-ci infructueuse & funeste à la flotte Françoise. La conjuration formée en sa faveur fut découverte. Le Lord Preston, qui en étoit le chef, fut pris, convaincu, & envoyé, ainsi que ses complices, sur l'échafaud. Guillaume III, instruit des desseins de la France, envoya l'Amiral Russel au devant de la flotte Françoise, & après un combat opiniâtre, sanglant, & qui dura depuis onze heures avant midi, jusqu'à dix heures du soir, le Comte de Tourville fut battu, & sa flotte dispersée. Presque tous ses vaisseaux périrent : quelques-uns eurent le bonheur de gagner St.-Malo ; les autres, acculés à la rade de la Hogue, furent brûlés par les Anglois, sous les yeux de Jacques II & de l'Amiral François, qui ne put ni les sauver, ni venger l'injure faite au pavillon de sa Patrie.

Avantages des François en Flandres.

Cette malheureuse bataille affoiblit considérablement la marine de France, qui, de bien des années, ne fut point en état de disputer à l'Angleterre l'empire de la mer. Tandis que Russel triomphoit de Tourville, Guillaume III luttoit en Flandres contre le Duc de Luxembourg. Mais vainement il se flatta de l'emporter sur ce grand Général, qu'il surprit, mais qu'il ne put vaincre. Le Duc de Luxembourg ramena sous ses étendards la victoire, au moment où elle paroissoit se déclarer pour le Roi d'Angleterre, qui, malgré sa valeur héroïque, fut contraint de céder. Le Duc de Luxembourg fut vainqueur, & deux mille Anglois resterent sur le champ de bataille à Steinkerque. Les transports de joie qu'excita en France le gain de cette bataille, furent pour Guillaume une espece de triomphe. Il est souvent aussi glorieux de réparer une défaite, que de remporter une victoire.

Nouvelle conspiration contre Guillaume.

Les dangers que Guillaume affronta dans ce combat furent moins imminens que l'attentat d'un monstre, qui, corrompu à force d'argent, ou enivré du fanatique désir de voir le sceptre Britannique repasser dans les mains de Jacques, avoit promis aux partisans de ce dernier de poignarder le Roi d'Angleterre. Ce scélérat, nommé Grandval, fut trahi ; son secret transpira au moment où il alloit l'exécuter. Il fut pris, & on le fit périr dans les plus douloureux supplices.

Histoire d'Angleterre.

Plaintes des Anglois.

Les affaires du continent étoient telles alors, qu'elles ne pouvoient qu'aigrir les mécontens d'Angleterre. Ils pensoient moins aux motifs de combattre la terrible puissance de Louis XIV, représenté comme l'oppresseur de l'Europe, qu'aux suites fâcheuses d'une guerre qui ruinoit & dépeuploit le royaume. A les entendre, » le Roi sacrifioit l'Etat aux étrangers ; l'intérêt & le besoin de son peuple le touchoient peu en comparaison de l'avantage des Hollandois ; les emprisonnemens & les oppressions illégales faisoient sentir le poids du Despotisme ; le Ministere n'avoit égard ni aux loix ni à la liberté publique ; chacun oublioit la Patrie pour l'intérêt personnel, & ces maux en annonçoient de plus grands, si l'on n'y apportoit de prompts remedes «. Il est vrai que les principes étoient fort altérés. Plusieurs personnes viles, enrichies dans les affaires publiques, étaloient un luxe extravagant (1), propre à inspirer la corruption ; la pratique honteuse d'acheter des voix dans le Parlement ne devenoit que trop commune ; le désordre se communiquoit rapidement ; enfin l'esprit de faction, qui exagere tout, avoit une matiere pour exercer sa malignité.

Après les divers échecs que les Anglois essuyerent en Flandres, la fermentation devint encore plus grande. Il y eut dans la Chambre des Pairs de grands débats, au sujet de quelques Seigneurs emprisonnés, & l'on décida que les Juges & ceux qui avoient en leur garde des prisonniers arrêtés pour haute trahison, devoient, conformément à l'acte d'*habeas corpus*, les élargir sans caution, à moins qu'ils ne déclarassent avec serment avoir contre ces prisonniers deux témoins, que l'on ne pouvoit encore produire. Guillaume prévint les suites de cette affaire, en faisant lui-même élargir les prisonniers. D'un autre côté, les Communes examinerent les raisons qui avoient empêché la descente en France ; elles délibérerent de donner au Roi des avis sur différens objets. L'influence de la Cour, les moyens ordinaires de séduction ralentirent leur activité inquiete ; & la Chambre accorda des subsides avec une prodigalité sans exemple, environ deux millions sterlings pour la marine, plus de trois millions pour les troupes de terre, & pour la guerre du continent, cinquante-quatre mille hommes, dont vingt mille destinés à défendre la Nation. Les terres, les biens personnels, tous les offices

(1) Pendant que Guillaume étoit à la tête de ses troupes en Flandres, la Reine Marie forma une association de plusieurs personnes distinguées par leur naissance, par leur piété & par leurs lumieres, pour travailler à réformer la corruption des mœurs de la Nation. Cet établissement subsiste encore avec succès, quoique, pour subvenir aux frais qu'il entraîne, il n'ait que les contributions volontaires de ceux qui le protégent. Cette société est partagée en plusieurs classes. La premiere est composée de cinquante Marchands ou Artisans. La seconde est celle des Constables, sortes de gens qui reviennent à nos Commissaires de quartiers à Paris. La troisieme comprend une infinité de gens de toute espece, qui, répandus plus que d'autres dans le monde, voient de près les désordres dont ils s'empressent de rendre compte aux Magistrats. Les Anglois les comparent aux Familiers de l'Inquisition.

Section XIV. Histoire d'Angleterre.

qui n'étoient pas militaires, furent taxés sur le pied de quatre schellings par livre. Une clause ajoutée par les Seigneurs, portant qu'ils se taxeroient eux-mêmes, parut aux Communes une violation du droit qu'elles possédoient, de régler tout ce qui regarde les secours Parlementaires. Les Seigneurs abandonnerent leur clause, en déclarant qu'ils se croyoient autorisés à la soutenir; mais qu'ils consentoient à passer le Bill, uniquement en considération des besoins urgens de l'Etat. Cependant, malgré la complaisance presque servile du Parlement, on forma quelques entreprises contraires aux vûes de la Cour. On voulut anéantir la Compagnie des Indes Orientales, à qui l'on reprochoit de grands abus; on voulut rendre les Parlemens triennaux, afin de les rendre plus libres par des elections plus fréquentes. Mais Guillaume fit avorter ces projets, & parvint à rendre inutiles les efforts des mécontens.

Guillaume repasse en Flandres Bataille de Nerwinde. 1693.

Ce Prince, après avoir mis fin aux factions qui paroissoient vouloir troubler le repos de l'Angleterre, & obtenu du Parlement les subsides nécessaires à ses desseins, sentit ranimer son ardeur pour la guerre. Jamais Souverain ne se montra plus digne de l'amour & de la confiance de ses Sujets. Laborieux, appliqué, vigilant, il n'étoit occupé que de la gloire de l'Etat, & des moyens d'humilier les ennemis de la Nation. Il suscitoit contre eux les plus formidables Puissances de l'Europe. Par son adroite politique, & le succès de ses négociations, il étoit parvenu à faire embrasser sa cause par la Hollande, ainsi que les principales Cours d'Allemagne, où ses volontés étoient respectées, & ses vûes suivies, comme dans les Cours de Vienne & de Turin. En attendant la réunion de ces Puissances alliées, il s'embarqua de nouveau pour la Flandre, & alla commander une armée inférieure de plus de moitié à celle de la France. Malgré cette inégalité, il s'y soutint jusqu'à l'époque mémorable de la bataille de Nerwinde, qu'il perdit contre le Duc de Luxembourg, qui vit ses lauriers arrosés du sang de l'élite de ses troupes.

Nouveaux avantages des François.

Cette défaite fut presque aussi glorieuse pour le Roi d'Angleterre, qu'eût pu l'être un triomphe, soit par son héroïque résistance, soit par la belle retraite qu'il fit, malgré les efforts de l'armée victorieuse, & par laquelle il termina cette campagne. La journée de Nerwinde énorgueillit encore plus les vaincus, que le gain de la bataille n'encouragea leurs ennemis; & l'Angleterre eût regardé cette action d'éclat comme l'une des plus brillantes époques de ses fastes, si des pertes plus cruelles & plus irréparables n'eussent terni sa gloire. En effet, malgré les efforts combinés de l'Angleterre & de la Hollande, la valeur des François, & la contrariété des vents, rendirent inutile l'armement de la Grande-Bretagne. Pour comble de disgrace, une flotte marchande Angloise, escortée de vingt-deux vaisseaux de guerre, allant à Smirne, fut rencontrée par une flotte Françoise, qui, presque sans combattre, la dissipa, prit & brûla la plupart des vaisseaux Anglois, & fit un

immense butin (1). Cet échec irrita vivement les Anglois, & déconcerta leur commerce, dont les plus cruels ennemis étoient les Armateurs de St. Malo, qui, par leur nombre & leur valeur, faisoient trembler tous les Négocians d'Amsterdam, de Cadix & de Londres. *Histoire d'Angleterre.*

Guillaume III, touché des plaintes de ses Sujets, ne se proposa pas moins que la destruction entiere de St.-Malo. Dans cette vûe, il fit construire une machine, telle qu'il n'appartenoit qu'au plus implacable ennemi de l'humanité d'en avoir conçu le plan. C'étoit un énorme vaisseau de trois cent cinquante tonneaux, & de soixante & dix pieds de quille, maçonné en brique dans tout son contour, & qui, à fond de cale, recevoit plus de cent bariques de poudre, couverts de goudron, de soufre, de poix résine, d'etoupe, de paille & de fagots. Sur cette espece de magasin étoit un rang de bordaises percées de maniere que le feu pût se communiquer facilement au dessous, où étoient enveloppées, dans des étoupes de toile goudronnée, trois cent cinquante carcasses composées de grenades, de boulets, de chaînons, de canons, de pistolets chargés; & dans les interstices, de morceaux de barre de fer, & toutes sortes de matieres combustibles. Six bouches qui couvroient ce vaisseau, auquel on avoit à si juste titre donné le nom de machine infernale, devoient vomir un feu terrible & capable de consumer les matieres les plus dures. *Machine infernale.*

Ce vaisseau formidable, accompagné d'une escadre composée de douze vaisseaux de ligne, de quatre galiotes à bombes & de dix brigantins, parut à la vue de St.-Malo, le 26 de Novembre. La Noblesse des environs y accourut en foule pour défendre la ville, persuadée qu'on en alloit faire le siége. C'étoit là ce que Guillaume vouloit aussi que les habitans pensassent, se flattant de les exterminer sous les ruines de la ville. En effet, après bien des attaques simulées, la machine infernale s'avança, à l'entrée de la nuit, vers les murs de la ville, & s'approcha sans que les assiegés se doutassent du danger qui les menaçoit. Heureusement pour eux, un coup de vent fit détourner le vaisseau, qui alla donner contre un rocher. Le fond s'ouvrit, & l'Ingénieur le voyant au moment de couler à fond, mit au hasard le feu à cet effroyable appareil. La machine sauta en l'air avec une telle explosion, que toutes les maisons de St.-Malo en furent ébranlées. La terre trembla à trois lieues à la ronde : on trouva même sur les toits de quelques maisons de la ville des cadavres des Anglois que la machine infernale y avoit jetés (2). Telle est la cruelle industrie des hommes pour détruire leurs semblables.

Rien ne peut égaler la consternation qui se répandit dans la ville

(1) Les Anglois évaluerent eux-mêmes leur perte à plus d'un million de livres sterlings.

(2) Un cabestan qui pesoit plus de deux cents livres, fut jeté dans la place, & tomba sur une maison qu'il écrasa.

SECTION XIV. *Histoire d'Angleterre.* après ce terrible événement. La plus grande partie des murs du côté de la mer, ayant été renversés, une poignée de troupes auroit pu se rendre aisément maîtres de la place; mais il n'y avoit pas un seul soldat à bord. Quoique cette entreprise eût été bien conduite, & qu'elle eût eu quelque succès, elle n'empêcha pas que les clameurs du peuple Anglois n'augmentassent de plus en plus. On disoit hautement à Londres que l'on trahissoit les conseils de la Nation, & ces soupçons portoient même sur quelques Ministres. On prétendit que les François étoient toujours instruits des mouvemens de l'Angleterre, & qu'ils prenoient leurs mesures à temps pour en prévenir l'effet. On rassembla & l'on compara un grand nombre de particularités qui paroissoient confirmer les soupçons de trahison. Ces bruits populaires n'avoient aucun fondement, & si les Ministres Anglois trahirent les intérêts de leur Patrie, ce ne fut pas en divulgant à la Cour de Versailles les secrets du Cabinet de Londres, mais par la division qui régnoit entre eux. Au lieu d'agir de concert, pour le bien public, chacun ne songeoit qu'à employer son crédit pour rompre les mesures de ses collegues, & noircir leur réputation.

Affaires intérieures d'Angleterre. 1694. Malgré les rumeurs du peuple & ses injustes soupçons, le Parlement, gagné par la Cour, prodigua encore les subsides. Guillaume, sans être aimé, en butte même au ressentiment d'une foule de factieux, obtenoit des Communes tout ce qu'il vouloit; au lieu que dans les besoins les plus urgens, ses prédécesseurs n'avoient pu obtenir les secours les plus nécessaires. Quelques mécontens dévoilerent les ressorts qu'il mettoit en usage; des pensions, des graces, des emplois, ces divers moyens de corruption, par lesquels on séduit aisément les cœurs, lorsque l'intérêt propre est devenu la passion dominante. Le Parlement avoit perdu son intégrité & ses principes. La plupart des Membres, courant après la fortune, laissoient la Patrie à l'écart. Un Roi ambitieux & intrigant ne pouvoit manquer alors de réussir dans ses projets. Cependant l'esprit national, joint à l'esprit de faction, renouvela les disputes Parlementaires. On examina la conduite de ceux qui avoient en main les affaires de la marine; on insista de nouveau sur la trop longue durée des Parlemens; on présenta un Bill pour y établir la liberté & l'impartialité. Guillaume refusa son consentement à cet acte, & fit naître par-là de nouvelles plaintes. Un autre Bill pour naturaliser les Protestans étrangers, méritoit l'attention de tout le Public. Les esprits se partagerent sur cet objet important. On représentoit d'une part les ravages de la guerre, le royaume dépeuplé, l'agriculture en décadence, l'industrie & les richesses des réfugiés établis en Angleterre, l'espérance d'en attirer chaque jour un plus grand nombre qui donneroient des citoyens à l'Etat, qui multiplieroient les ressources des manufactures & du commerce. On soutenoit d'autre côté que les Etrangers, en partageant les avantages des Anglois, leur seroient infailliblement nuisibles; qu'après avoir amassé des richesses à leurs dépens, ils abandonneroient le royaume;

qu'une multitude d'ouvriers mouroient de faim faute de travail; & que le mal, loin de diminuer, augmenteroit par le nouveau systême; enfin qu'admettre tant de non Conformistes au nombre des citoyens, c'étoit exposer l'Eglise Anglicane. Ce dernier sentiment fut défendu avec une chaleur extrême. La fermentation gagna le peuple, qui craignit de voir l'Etat & la Religion en proie à des étrangers. Les préjugés populaires sont souvent redoutables. Le parti de la Cour, désespérant de les vaincre, retira le Bill, & attendit des temps moins orageux.

Histoire d'Angleterre.

Trompé dans son attente, Guillaume III tourna toutes ses vûes du côté de la guerre, &, plein de ressentiment contre Louis XIV, il résolut de porter la dévastation dans le sein de la France. Rempli de ce projet, & fier des subsides qu'il venoit d'obtenir, il arma de nouvelles flottes qu'il envoya sur les côtes Françoises, & qui tenterent inutilement de bombarder le Havre-de-Grace & Dunkerque. Dieppe, moins fortifiée que ces deux places, & plus vivement attaquée, fut réduite en cendres; & ce fut à cet embrasement que se terminerent toutes les tentatives des flottes Britanniques. Guillaume fut plus heureux en Flandres, où il eut la gloire de prendre Namur, à la vue d'une armée de quatre-vingt mille hommes. Cette conquête, qui pourtant n'étoit pas d'une extrême importance, ranima la confiance des Alliés de l'Angleterre, & sur-tout des Hollandois qui firent éclater leur joie par les transports les plus vifs.

Bombardement de Dieppe.

Mais tandis que Guillaume III jouissoit chez ses alliés de la plus haute considération, il continuoit d'éprouver, de la part de son peuple, des marques affligeantes d'indifférence & de détachement. Ses projets étoient hautement condamnés, ses vûes désapprouvées, sa politique blâmée; sa valeur même cessoit d'être admirée. Le royaume étoit dans la plus violente agitation par les cabales, les intrigues, & la haine mutuelle qui divisoit les Whigs & les Torys. Un événement plus cruel vint aggraver encore la situation fâcheuse du Roi d'Angleterre. La mort lui enleva Marie, son épouse (1), & la fermentation des citoyens

Mort de la Reine Marie.

(1) Elle mourut de la petite vérole, dans la trente-troisieme année de son âge, & la sixieme de son regne. Guillaume en ressentit un chagrin inexprimable. Pendant plusieurs semaines, il ne voulut voir personne, ni entendre parler d'affaires d'Etat. Marie étoit grande & bien faite; elle avoit le visage ovale, les yeux vifs, les traits agréables, l'air doux & plein de dignité. Elle concevoit clairement, avoit la mémoire facile & le jugement solide. Elle étoit zélée pour la Religion Protestante, d'une exactitude scrupuleuse pour tous les devoirs de la dévotion, d'un caractere toujours égal, & d'une conversation douce & tranquille. Aucune passion ne l'agitoit, & il paroît que les mouvemens de la tendresse naturelle lui étoient étrangers, puisqu'elle monta sans regret sur le trône dont son pere avoit été dépossédé, & qu'elle traita sa sœur comme si elle eût été d'un autre sang. Enfin il semble que Marie avoit pris toute l'apathie de son mari. Smolett, de qui nous empruntons ce portrait, ajoute qu'un membre du Clergé Jacobite insulta à la mémoire de la Reine, en prêchant sur ce texte : *Voyez maintenant cette femme maudite, & couvrez-la de terre, car elle est une fille de Roi.* Tom. 15, pag. 450.

étoit telle lors de cet accident, que quelques Torys furent assez hardis pour dire hautement que Guillaume n'occupant le trône qu'en vertu des droits de Marie, la mort de cette Reine le rendoit vacant, & qu'il falloit y faire monter la Princesse Anne. Il est vrai que cette proposition fut promptement abandonnée ; mais la hardiesse de ses auteurs prouvoit le mécontentement de la Nation, & combien peu le Roi devoit fonder sur un tel peuple ses espérances & la force de son autorité. Aussi ressentit-il vivement cette injure ; & l'impuissance où il fut de se venger, le plongea dans la détresse & la mélancolie.

Bill concernant les procès de haute trahison. 1695.

Les circonstances néanmoins exigeant qu'il déguisât son ressentiment, en forçant encore son caractere, Guillaume affecta une popularité trop peu naturelle pour produire un effet durable. L'ancien Parlement ayant été dissous, il en convoqua un nouveau, dont il obtint plus de six millions sterlings de subsides. Les taxes étoient énormes, multipliées à l'excès. Toute la Nation se plaignoit, & cependant on prodiguoit ses trésors. La haine contre la France y contribuoit sans doute autant que les intrigues de la Cour. Le nouveau Parlement passa un Bill célebre par rapport aux procès de haute trahison, matiere si essentielle & sujette à tant d'abus. On régla que les accusés recevroient une copie de l'accusation cinq jours avant que le procès commençât ; qu'ils auroient un Conseil pour les défendre ; que personne ne pourroit être accusé que sur la déposition de deux témoins recevables ; que s'il y avoit plusieurs chefs d'accusation d'especes différentes, deux témoins ne seroient comptés que pour un, lorsqu'ils ne déposeroient point sur le même cas ; que les accusés auroient une liste des témoins deux jours avant l'instruction du procès ; & que trois ans après le crime commis, l'accusation ne pourroit plus avoir lieu, à moins qu'il ne s'agît d'entreprises contre la vie du Roi. Les Seigneurs firent ajouter une clause, portant qu'un Pair seroit jugé par tout le Corps de la Pairie. Cette loi établie plus tôt eût sauvé beaucoup d'innocens illustres ; la liberté auroit eu un rempart contre la vengeance ou le Despotisme. Il est sans doute déplorable que la Législation se perfectionne si lentement dans les points qui intéressent le plus l'humanité ; mais il est fort intéressant de suivre ses progrès en Angleterre, depuis que les lumieres & l'intérêt de la Nation dirigent le pouvoir Législatif. Là on voit naître beaucoup de loix qui ne tendent qu'à l'avantage des citoyens. Là, point de torture, point d'instruction secrete plus conforme à l'esprit de l'Inquisition qu'au but de la justice. En un mot, les loix Angloises cherchent à sauver l'innocent encore plus qu'à punir le coupable.

Conspiration [illegible]

Peu de temps après la mort de Marie, Guillaume découvrit une conspiration tramée contre ses jours. Les chefs de cette conspiration furent arrêtés, convaincus, & punis du dernier supplice. Les Anglois, qui venoient de témoigner si peu d'amour pour leur Roi, signalerent leur zele & leur attachement pour ce même Souverain. Les divers Corps de citoyens, les villes, les provinces, passant tout à coup de la plus mortifiante

Histoire d'Angleterre.

mortifiante indifférence aux excès les plus outrés du zele & de l'empressement, formerent de toutes parts des associations, par lesquelles ils s'obligerent à défendre le Roi, de *fait & de droit*, contre tous ceux qui attenteroient à sa vie & à la constitution actuelle du Gouvernement. Cette nouvelle preuve de l'inconséquence, ou plutôt de la turbulence naturelle du caractere national, éclaira Guillaume, qui, connoissant enfin le véritable prix qu'il devoit mettre aux clameurs & aux acclamations de ce peuple inconstant, ne s'occupa plus qu'à poursuivre l'exécution du plan de ses opérations militaires.

Louis XIV, toujours favorable aux vûes de Jacques II, avoit fait assembler dans les ports de Picardie une prodigieuse quantité de vaisseaux de guerre & de transports, prêts à mettre à la voile, & à seconder la révolution que l'on espéroit devoir se faire incessamment en Angleterre. Guillaume vit, sans s'émouvoir, l'orage se former, & pour braver Louis XIV, il donna ordre à l'Amiral Russel d'aller avec sa flotte insulter les côtes de France. Russel bombarda Calais, & fit souffrir quelques dommages aux côtes de Bretagne. Cependant, quoique vainqueur & maître d'imposer des loix à ses agresseurs, Louis XIV, désirant la paix, dans la vûe, dit-on, de se ménager la succession d'Espagne, engagea le Duc de Savoie à rompre une ligue que ses armes n'avoient pu entamer.

Traité de paix entre la France, l'Angleterre & ses alliés, conclu à Ryswick.

L'évacuation de ses Etats, la restitution de Pignerol, le mariage sans dot de la Princesse sa fille avec le Duc de Bourgogne, & une grosse somme d'argent en forme de dédommagement pour les maux de la guerre, furent les conditions auxquelles la France lui demanda son accommodement particulier. Il les accepta, sans en informer que long-temps après ses alliés; & son traité, signé à la fin de Juin 1696, fut rendu public le 18 Juillet suivant, sous le titre de *neutralité d'Italie*. C'étoit en effet par la neutralité d'Italie que la France comptoit se récompenser des avantages qu'elle venoit de faire au Duc de Savoie, qui ouvroit le passage aux troupes Françoises pour aller relancer les Impériaux dans la Lombardie, & forcer, jusque dans Milan, les Espagnols à faire leur traité.

Tranquille pour celle de ses frontieres où la guerre étoit la plus embarrassante, Louis XIV se porta sur les autres avec de plus grandes forces. Ses derniers préliminaires, présentés le 10 de Février 1697, donnoient une satisfaction complete aux Puissances liguées, en mettant à néant toutes les entreprises dont le ressentiment avoit forcé la ligue. Ils offroient de restituer Luxembourg & Charlemont à l'Espagne, de rendre Strasbourg à l'Empire, & la Lorraine à son Souverain. Le Roi de Suede, qui n'étoit entré dans la ligue qu'en qualité de Duc de Deux-Ponts, fut choisi pour médiateur de la paix générale, & ses Plénipotentiaires commencerent leurs bons offices par accorder les Parties sur le lieu des conférences. Louis XIV n'avoit pas oublié l'insulte qui lui avoit été faite à Cologne, dans la personne du Cardinal de Furstem-

berg, en 1674, & il ne vouloit point que le Congrès se tînt dans une ville où l'Empereur eût assez de crédit pour reculer, par quelque violence, la conclusion du traité. Comme il n'y en avoit point de neutres, qui fussent également commodes pour toutes les Puissances intéressées à la négociation, il offroit de donner le choix de trois places de la République de Hollande, qu'il nommeroit, ou de choisir sur trois qui lui seroient nommées. L'Empereur, qui souhaitoit prolonger la guerre, ou du moins tenir la ligue unie jusqu'à ce qu'on sût à quoi s'en tenir sur le Roi d'Espagne, alors malade, feignoit de craindre des représailles de la part de Louis XIV, dans une ville qui ne seroit pas de l'Empire, & il tâchoit d'inspirer de la défiance aux alliés sur une place des Provinces-Unies, en leur rappelant le traité particulier de la République à Nimegue.

Les Plénipotentiaires Suédois mirent fin aux objections de la Cour de Vienne, en lui faisant appréhender que l'Angleterre & la Hollande, qu'elle fatiguoit, ne traitassent sans elle; & en même temps ils lui marquerent pour le lieu de l'Assemblée, le Château de Ryswick, situé à égale distance de la Haye & de Delft. Elle l'agréa, en feignant de croire que l'exclusion qu'elle avoit donnée aux deux villes, ne portoit point sur leurs environs; l'ouverture des conférences s'y fit le 9 de Mai 1697.

Les opérations des armées Françoises en Flandres & en Catalogne, servirent beaucoup à l'avancement de la négociation. La prise d'Ath & celle de Barcelone firent une telle impression sur les Hollandois & les Espagnols, qu'ils n'écouterent plus les Plénipotentiaires Impériaux. Les traités de la République, de l'Espagne & de l'Angleterre furent signés le 20 de Septembre.

Le premier étoit le même qu'à Nimegue, avec un article de plus, où la paix particuliere du Duc de Savoie étoit confirmée & garantie.

L'Espagne se retrouva par le sien à peu près aux mêmes termes. Elle recouvroit toutes les places & tous les pays que la paix de Nimegue lui avoit laissés. Mais le traité de l'Angleterre est un monument bien frappant de l'extrémité où, malgré le succès de ses armes, Louis XIV étoit réduit. Ce Monarque, dont la fermeté faisoit le caractere principal, & qui n'avoit point trouvé de qualifications trop odieuses pour l'entreprise du Prince d'Orange, promit une vraie & sincere amitié au très-sérénissime & très-puissant Prince Guillaume III, Roi de la Grande-Bretagne. Il engagea sa parole royale de faire tout ce qui pourroit contribuer à l'avantage & à l'honneur de ce Prince, de ses successeurs & héritiers : il jura de ne les troubler en aucune maniere dans la possession de leurs royaumes, ni directement ni indirectement, & de ne jamais favoriser en Angleterre ou ailleurs les conspirations, menées secretes, & rebellions contre eux. Du reste, le traité portoit la restitution des conquêtes respectives; & le Roi d'Angleterre obtint pour le Prince d'Orange le recouvrement de sa Principauté, avec la rentrée dans tous ses autres biens, conformément au traité de Nime-

Histoire d'Angleterre.

gue. Telle fut la conclusion d'une guerre de neuf ans, où la France avoit toujours été victorieuse. Louis XIV donna la paix, & ses ennemis en dicterent les conditions : le vainqueur eut le sort du vaincu. Ce fut ainsi qu'après bien des dépenses & des tentatives infructueuses, Jacques II fut abandonné à son infortune.

Le Parlement s'oppose aux sages vûes du Roi.

Guillaume III connoissoit trop le génie inquiet des Anglois pour espérer de régner tranquillement sur eux pendant le calme; & c'étoit cette connoissance du caractere turbulent de ses Sujets, qui, pendant si long-temps, lui avoit fait rejeter toute idée de pacification. Il ne se trompoit point. A peine la guerre fut terminée, qu'il se vit chaque jour en butte à de nouvelles tracasseries de la part de la Nation & du Parlement, qui l'inquiéterent de la plus sensible maniere. Guillaume, prévoyant avec toute l'Europe les troubles que causeroit la mort du Roi d'Espagne, qui paroissoit prochaine, fit connoître à son Parlement combien il importoit à la Grande-Bretagne d'entretenir une forte armée sur pied. Le Parlement sentoit comme Guillaume cette nécessité, mais il feignit de ne pas la comprendre; &, sans égard aux remontrances du Souverain, l'armée entiere fut licenciée, à l'exception de dix-sept mille hommes, qui furent même répartis sur l'Angleterre & sur l'Irlande. En un mot, tout ce que Guillaume proposa fut refusé, & tous les établissemens qu'il fit furent annullés, quelque évidente que parût leur utilité. Cette mauvaise volonté avoit sa source dans l'avidité du plus grand nombre des Membres du Parlement, jaloux des bienfaits que le Prince avoit répandus sur quelques-uns. Aussi Guillaume disoit-il hautement, que s'il avoit autant de graces à conférer, qu'il y avoit de Députés au Parlement, ses volontés n'y éprouveroient jamais de contradictions.

Guillaume, obligé d renvoyer sa Garde Hollandoise. Affaires de la Compagnie des Indes.

1699.

Guillaume avoit toujours paru mettre sa confiance dans sa Garde Hollandoise, dont les services méritoient sa reconnaissance; mais le Parlement le força encore à renvoyer ce régiment. Ses représentations à cet égard ne produisirent aucun effet. On lui remit devant les yeux son ancienne promesse de congédier toutes les troupes étrangeres. On lui fit entendre que le bonheur du royaume dépendoit de la confiance mutuelle entre le Prince & le peuple; que cette confiance exigeoit qu'il chargeât ses Sujets de la garde de sa personne sacrée. Il se rendit malgré lui; mais bientôt l'antipathie s'augmenta de part & d'autre, sous des apparences forcées d'affection & de zele. Les Anglois, dévorés de jalousie, ne pardonnoient pas à Guillaume son penchant pour les étrangers; Guillaume, regardant les Anglois comme un peuple ingrat & mutin, se livroit au dégoût le plus vif, & ne dissimuloit plus guere ses sentimens. L'Ecosse ne lui donnoit pas moins d'inquiétude. Il s'y étoit formé une Compagnie de Commerce, que les Anglois & les Hollandois regarderent avec jalousie, comme une rivale dangereuse. Animée du même esprit d'intérêt qui avoit transporté tant d'Européens dans le Nouveau Monde, elle établit à grand frais une Colonie dans l'istme de Davies, entre l'Amérique Méridionale & la Septentrionale. Cet éta-

SECTION XIV *Histoire* d'Angleterre.

bliſſement ne reſſembloit point aux conquêtes ſanglantes des Eſpagnols : il s'étoit fait par convention avec les Naturels du pays. Mais les Eſpagnols crierent qu'il donnoit atteinte aux derniers traités ; les Anglois, qu'il nuiroit à leur commerce. Guillaume défendit toute correſpondance avec la nouvelle Colonie. Les Ecoſſois, fruſtrés des tréſors qu'ils s'en promettoient, pouſſerent des cris de fureur. Le Parlement d'Écoſſe adopta les idées de la Nation. Tout annonçoit une révolte. Ce ne fut qu'avec du temps, de l'adreſſe, des aſſurances flatteuſes, que le Roi arrêta les progrès de cet incendie.

Partage de la ſucceſſion du Roi d'Eſpagne. Affaires de ce royaume. 1700.

Cependant Charles II, Roi d'Eſpagne, alloit mourir ſans enfans. Sa mort pouvant détruire la balance de l'Europe, juſtifioit les craintes de Guillaume, & la juſteſſe des remontrances qu'il avoit faites au ſujet de la néceſſité de conſerver l'armée Angloiſe. Louis XIV & l'Empereur Léopold étoient parens de Charles au même degré. La renonciation faite par Marie-Théreſe d'Autriche, femme de Louis, & fille aînée de Philippe III, paroiſſoit un engagement trop fragile pour raſſurer les ennemis de la France. Soit que la ſucceſſion revînt à cette couronne ou à l'Autriche, on avoit également à craindre que l'équilibre ne fût rompu. Guillaume, dont le Parlement d'Angleterre avoit rompu toutes les meſures, mais dont la politique audacieuſe ne s'endormoit pas, imagina un partage de la Monarchie Eſpagnole, qui pût diſſiper les alarmes & les inquiétudes. Diſpoſer des Etats d'un Prince vivant ſans ſon aveu, étoit une entrepriſe auſſi étrange que haſardeuſe. La France, l'Angleterre & la Hollande conclurent néanmoins un traité en 1698, par lequel le royaume de Naples & de Sicile, la province de Guipuſcoa, & pluſieurs places dépendantes de l'Eſpagne, étoient deſtinées au Dauphin, le Milanez à l'Archiduc Charles, ſecond fils de l'Empereur, & le reſte au jeune Prince de Baviere, âgé de huit ans. Ce dernier mourut la même année. Nouvelles intrigues, nouvelles négociations, nouveau partage. On ſubſtitue l'Archiduc au Bavarois, on ajoute la Lorraine à ce qui étoit pour le Dauphin, & l'on donne Milan au Duc de Lorraine. Ce traité, ſigné à Londres & à la Haye, déplut aux Anglois, comme trop avantageux à la France. L'Empereur ne voulut point y accéder, ſoit qu'il le trouvât injuſte, ſoit qu'il ſe flattât de tout avoir.

De ſon côté, le Roi d'Eſpagne, indigné du partage qu'on faiſoit de ſes domaines, méditoit un teſtament en faveur de l'Archiduc; mais la Cour de Vienne l'indiſpoſa tellement par ſa conduite pleine d'imprudence & de hauteur, qu'il changea de réſolution. Le Marquis d'Harcourt, Ambaſſadeur de Louis XIV, ménageoit au contraire les eſprits des Eſpagnols avec la plus ſage dextérité. Leur ancienne antipathie contre la France s'affoibliſſoit de jour en jour. Les Grands d'Eſpagne craignoient autant que leur Maître un démembrement de la Monarchie. Ils ne voyoient que la France capable de prevenir ce malheur. Ils conſeillerent à Charles de préferer un Prince François. Le

Pape Innocent XII, consulté sur cette affaire, approuva leurs sentimens, qu'il jugeoit conformes aux loix de l'Espagne & au bien de la Religion. Louis XIV faisoit avancer des troupes. Il falloit prendre un parti. Charles II sacrifia les intérêts de sa Maison à ceux du royaume, & nomma son héritier le Duc d'Anjou, fils puiné du Dauphin, en prenant des précautions pour que les deux couronnes ne pussent jamais être réunies sur la même tête; car il falloit se plier au système qui dominoit en Europe. Ainsi la scene du monde changea tout à coup par des ressorts inconcevables. Lorsque la France & l'Autriche se disputoient avec fureur une supériorité sujette à mille revers, auroit-on pu croire qu'un Bourbon seroit appelé au trône d'Espagne par un descendant de Charles-Quint? Ceux dont les petites idées resserrent les bornes du possible, n'ont jamais réfléchi sur ces grandes révolutions.

Histoire d'Angleterre.

Cependant Charles II rendoit les derniers soupirs. Aussi-tôt après sa mort on produisit un testament, daté du 10 Octobre 1700, où le Duc d'Anjou étoit institué son héritier, comme nous venons de le dire. L'illustre Historien du Siecle de Louis XIV dit que le Ministre de l'Empereur se flattoit que l'Archiduc étoit le successeur désigné, tandis que le Conseil de Madrid faisoit ses dépêches à son heureux rival. Cet elégant Historien n'a pas l'expérience des fourberies politiques, que le bien de l'Etat autorise. La Reine douairiere d'Espagne, dont le cœur & l'esprit étoient dévoués à la Maison d'Autriche, & qui, depuis la mort du Prince de Baviere, avoit resserré son intelligence avec la Cour de Vienne, signa la lettre que la Junte de la Régence écrivoit à Louis XIV. Elle se joignit au Conseil Espagnol, pour notifier à la Cour de Versailles la disposition du feu Roi, pour annoncer au Duc d'Anjou l'impatience où étoit la Nation de voir son nouveau Souverain. Elle confirma au jeune Légataire la résolution que témoignoient la Cour & le peuple, d'exposer pour lui son sang & ses biens. Voilà une contradiction qui suffiroit seule pour démontrer que l'Empereur en imposa à toute l'Europe, & que son Ministre à Madrid, par son ignorance affectée, dupoit le Conseil d'Espagne, lors même que ce dernier intéroit de sa surprise qu'il en faisoit sa dupe. Le Duc d'Anjou n'étoit point pour la Reine douairiere ce que lui promettoit d'être le Prince de Baviere. Elle n'avoit point à ménager le Conseil de Régence, & ses menées, jusqu'à l'arrivée du jeune Roi, qui fut obligé de lui ordonner la retraite avant que de l'avoir vue, font preuve qu'elle n'attendoit rien ni de la Cour de Versailles, ni de lui. Il semble démontré à qui pese ces faits constamment vrais, qu'elle n'auroit point signé une lettre si capable de déterminer Louis XIV à préferer le testament au traité de partage, si la Cour de Vienne ne le lui avoit demandé comme un bon office.

Mort du Roi d'Espagne.

Quoi qu'il en soit, Louis XIV, après avoir accepté le testament, eut soin de justifier sa conduite. Il fit représenter au Roi d'Angleterre combien le traité de partage avoit excité de plaintes; combien l'exécution en étoit impraticable. Il ajouta qu'en renonçant à ce traité, il

Dissimulation de Guillaume. Convocation d'un nouveau Parlement. 1701.

faisoit de grands sacrifices pour la paix & le bien commun, puisqu'il abandonnoit la Sicile, Naples, & tout ce que la France devoit acquérir. Ces raisons étoient solides; mais la grandeur de sa Maison faisoit ombrage, comme celle de son royaume. Malgré tout le ressentiment que le Roi d'Angleterre pouvoit avoir d'une telle conduite, il dissimula son chagrin : il se conduisit avec tant de réserve, & feignit tant d'indifférence, que la plupart crurent qu'il avoit été instruit de toute cette affaire. D'autres penserent qu'il avoit de la répugnance à s'engager dans une nouvelle guerre, à cause de ses infirmités & de l'opposition qu'il trouveroit dans le Parlement. Cependant tout son dessein étoit de cacher ses sentimens jusqu'à ce qu'il eut sondé celui des autres Puissances de l'Europe, & qu'il eut connu jusqu'à quel point il pouvoit compter sur elles. Ardent pour son systême d'équilibre, & s'imaginant que la fortune des Bourbons menaçoit la liberté de l'Europe, il respiroit déjà la guerre, & méditoit une ligue pour embraser de nouveau le continent. Comme le Parlement actuel lui étoit peu favorable, il en convoqua un autre qu'il espéroit de gouverner. On ne négligea point ces moyens de corruption, devenus alors si communs, & toujours si propres à étouffer le patriotisme. Il se trouve aisément des ames vénales qui prostituent à prix d'argent leur conscience & leur volonté; mais ici ce ne fut pas le plus grand nombre. Les premieres délibérations du Parlement eurent pour objet une affaire fort importante. Le Duc de Glocester venoit de mourir : c'étoit le seul enfant qui restât de la Princesse Anne, héritiere de la couronne. Pour exclure de la succession tout Prince Catholique, pour la fixer dans la ligne Protestante, & maintenir tout à la fois la liberté nationale, les Communes réglerent que l'héritier seroit uni de communion avec l'Eglise Anglicane; que s'il étoit étranger, la Nation ne s'engageroit, sans le consentement du Parlement, dans aucune guerre pour la défense des Etats qu'il posséderoit hors du royaume; que même il ne pourroit sortir d'Angleterre, d'Ecosse ou d'Irlande, sans l'aveu du Parlement; que quand cet acte de limitation auroit son effet, nul étranger, fût-il naturalisé & regnicole, à moins qu'il ne fût né de parens Anglois, ne pourroit entrer au Conseil, ni devenir Membre de l'une ou de l'autre Chambre, ni posséder aucune place de confiance, ni obtenir, par concession de la couronne, aucune terre ou héritage; que quiconque tiendroit du Roi une pension ou quelque emploi lucratif, ne pourroit être Membre des Communes; enfin qu'un pardon scellé du grand sceau ne pourroit valoir contre une accusation faite par la Chambre. A la suite de ce réglement, qui restreignoit la prérogative, & qui sembloit être une censure du Gouvernement actuel, on déclara que la Princesse Sophie, Duchesse douairiere de Hannover, petite-fille de Jacques I, étoit la plus proche héritiere dans la ligne Protestante, après les descendans respectifs du Roi & de la Princesse Anne, fille de Jacques II. Le Bill passa en loi, malgré la répugnance de Guillaume, &

Histoire d'Angleterre.

fonda les droits de la Maison de Hannover à la couronne. L'affaire d'Espagne occupa ensuite le Parlement, pour attirer au Roi des chagrins encore plus sensibles. L'argent de Louis XIV étoit employé, dit-on, à solliciter les suffrages. Quoi qu'il en soit, les Communes, loin d'approuver les mesures de Guillaume, ne craignirent point de les blâmer avec amertume. Le traité de partage devint une matiere d'invectives. On se plaignit de ce qu'il avoit été fait sans l'avis du Parlement, de ce qu'il tendoit à l'agrandissement de la France. Un Membre le taxa de félonie (1); un autre le compara aux partages que font les voleurs de grand chemin (2). Les Pairs eux-mêmes le représenterent, dans une Adresse au Souverain, comme incompatible avec les intérêts du royaume, & avec la sûreté de l'Europe : ils prierent le Roi de prendre l'avis de ses Sujets, de les croire plus dignes que des étrangers, de sa confiance, & plus propres à lui donner de bons conseils. Ils ajouterent qu'ils lui conseilleroient de mettre dans ses négociations avec le Roi de France, toutes les précautions qui pouvoient les rendre sûres & utiles. Quoique ces démarches fussent une insulte, Guillaume dissimulant son ressentiment, reçut les remontrances des Pairs avec son flegme ordinaire; il répondit que ses traités auroient pour but l'honneur & la sûreté de l'Angleterre.

Louis XIV ne vouloit rien changer à celui de Ryswick. Indigné des propositions exorbitantes que lui faisoient la Cour de Londres & les Etats Généraux, il cherchoit à former des alliances, il se préparoit à une guerre inévitable. La Hollande étoit déjà menacée. Le Parlement témoigna son ardeur à la secourir, mais sans montrer moins de violence contre le traité de partage, ni contre les Ministres auxquels on l'attribuoit. L'animosité divise les cœurs. La mésintelligence des deux Chambres, & les murmures du peuple, ne sont pas inutiles au Roi : on promet de le seconder dans toutes ses mesures, pour mettre des bornes au Pouvoir exécutif de la France, & l'on destine environ deux millions sept cent mille livres sterlings aux dépenses de l'année prochaine.

Ligue de l'Angleterre, de la Hollande, avec l'Empereur, contre la France.

Guillaume, après avoir reconnu le nouveau Roi d'Espagne, étoit résolu de lui faire perdre sa couronne. Dans un corps infirme & languissant, il conservoit cette activité de génie, capable de pousser avec vigueur les plus grandes entreprises. Il envoya en Hollande le Comte de Marlborough, à la tête de dix mille hommes, & le nomma son Plénipotentiaire auprès des Etats. Les talens supérieurs de Marlborough, soit pour la guerre, soit pour les négociations, rendirent ce choix également glorieux au Prince

(1) *M. Howe.*

(2) *Edouard Seymour.*
Le Roi fut tellement irrité de la premiere de ces expressions, qu'il en auroit demandé raison personnellement avec son épée, s'il n'avoit été retenu par la différence de condition entre sa personne & celui qui avoit fait une insulte aussi outrageante à son honneur.

& à lui. Déjà le fameux Prince Eugene, Général de l'Empereur, commençoit la guerre en Italie, & se montroit digne de sa réputation. Guillaume se rendit à la Haye, où l'on négocioit une alliance contre les Bourbons. Le traité fut bientôt conclu. Les objets que les alliés se proposoient, étoient de satisfaire l'Empereur en ce qui concernoit la succession d'Espagne, & de donner aux autres Puissances confédérées des sûretés suffisantes pour leurs Etats & leur commerce. Ils s'engagerent à faire les derniers efforts pour recouvrer les Pays-Bas, afin qu'ils servissent de barriere entre la Hollande & la France, & à mettre l'Empereur en possession du Duché de Milan, de Naples & de Sicile, ainsi que des terres & isles sur la côte de Toscane, qui faisoient partie des Etats d'Espagne. Ils convinrent que le Roi d'Angleterre & les Etats-Généraux garderoient toutes les terres & les villes qu'ils pourroient conquérir sur les Espagnols dans les Indes; que les confédérés se communiqueroient fidélement leurs projets réciproques; qu'aucune Partie ne feroit de paix ni de treve, que conjointement avec les autres; qu'ils agiroient de concert pour empêcher l'union de la France & de l'Espagne sous un même Gouvernement, & pour s'opposer à ce que les François se rendissent maîtres des Indes Espagnoles; que lorsqu'on feroit la paix, les confédérés apporteroient toute leur attention au soutien du commerce des Puissances maritimes avec les pays conquis sur les Espagnols, & à assurer les Etats-Généraux par une barriere; qu'ils établiroient l'exercice de la Religion dans leurs nouvelles conquêtes; qu'il subsisteroit entre eux une alliance défensive, même après la paix; en un mot, que tous les Rois, Princes & Etats auroient la liberté d'accéder à cette alliance.

Mort de Jacques II; son fils est reconnu Roi d'Angleterre par la France.

Après une longue suite de prospérités & de victoires, Louis XIV comptoit trop sur sa puissance, pour être effrayé de l'orage qui se formoit contre lui. Il sembloit même le braver fiérement, lorsqu'un nouvel événement acheva d'irriter ses ennemis. Jacques II étant mort le 26 Septembre 1701, le Roi de France reconnut le fils de ce Prince infortuné, en qualité de Roi d'Angleterre, rétractant, par cette démarche passionnée, la reconnoissance qu'il avoit faite de Guillaume, lors du dernier traité de paix. Louis XIV ne manqua pas de raisons, ou au moins de prétextes pour excuser sa conduite. Il allégua qu'en s'engageant à ne point troubler Guillaume dans la possession de ses Etats, il ne s'étoit point engagé à se rendre le persécuteur du Prétendant & de son fils; & que ne leur prêtant aucun secours pour les rétablir dans leurs prétentions, il ne dérogeoit point au traité de Ryswick, puisqu'il ne conféroit qu'un titre stérile qui n'étoit qu'un pur cérémonial. Les Anglois ne s'étoient jamais plaint de ce qu'on traitoit en France le Roi Jacques en souverain : devoient-ils se scandaliser de ce qu'après sa mort on rendoit les mêmes honneurs à son fils, à qui il ne restoit d'autre consolation que le fantôme de la grandeur de sa Maison ? Louis XIV avoit-il jamais réclamé contre l'usage des Rois d'Angleterre qui se qualifient de

Histoire d'Angleterre.

de Rois de France, & contre les Espagnols, dont les Rois prennent le titre de Ducs de Bourgogne ? L'Espagne, à son tour, ne s'est jamais cru offensée de ce que les Rois de France se qualifient Rois de Navarre. Tous ces titres chimériques ne donnent aucun droit sur les couronnes, & le Prince de Galles, traité en Souverain dans une terre étrangere, n'auroit pas moins été regardé comme un rebelle, s'il fût descendu en Angleterre. Ces raisons, qui étoient au moins spécieuses, ne purent satisfaire la fierté angloise. Déjà disposés à la guerre, les Anglois ne respirerent plus que vengeance. Un seul intérêt réunit les factions : un cri général annonça leurs vûes unanimes. Leur prévention contre Louis XIV les détermina à sacrifier leur sang & leur fortune, plutôt que de recevoir un maître des mains d'un Prince dont la politique étoit d'exterminer tous les Protestans. Tel étoit sur-tout le langage des Ministres de la Religion, dont les déclamations étoient un signal de guerre. Les politiques, plus exacts dans leurs raisonnemens, alléguoient que les traités sont de Peuple à Peuple, & non de Souverain à Souverain, & que Louis XIV s'étant engagé, par le traité de Ryswick, à entretenir la paix avec Guillaume & ses successeurs, violoit la sainteté de ses sermens, en renversant l'ordre de la succession établi par l'Assemblée de la Nation. Guillaume se crut offensé, ou affecta de l'être. Ferme dans son systême de guerre, il ne lui falloit qu'un prétexte pour se déclarer. Il ne se croyoit véritablement Roi qu'à la tête d'une armée ; il avoit éprouvé qu'en temps de paix il n'étoit qu'un sujet. Fatigué de la contrainte de la dissimulation, il ne prit plus la peine de cacher ses desseins. La Nation étoit toute prête à le seconder.

Le Roi convoque un nouveau Parlement. 1702.

Mais avant de rappeler son Ambassadeur à la Cour de France, Guillaume crut devoir prendre l'avis de son Parlement. Les ordres furent donnés pour sa convocation. Le Roi s'y rendit, & prononça un discours qui fut reçu avec un applaudissement universel. Il dit que toute l'Europe avoit les yeux sur cette Assemblée ; qu'on attendoit d'elle la décision des affaires les plus importantes ; que le moment étoit venu d'affermir pour jamais la Religion & la liberté nationale par une vigueur digne de leurs ancêtres ; que les conjectures exigeoient de grands efforts, & que, pour soutenir le crédit public, il falloit s'attacher à cette maxime inviolable : *Qu'on ne peut rien perdre de ce qui est confié sous une sûreté Parlementaire* ; qu'en demandant à regret de nouveaux subsides à son peuple, il se proposoit uniquement la gloire & le bonheur du royaume ; qu'il étoit résolu de mettre sous les yeux du Parlement les comptes de chaque année ; enfin que la conduite des deux Chambres alloit faire connoître si elles avoient à cœur de tenir la balance de l'Europe, & de présider aux intérêts des Protestans.

Cette harangue excita le plus vif enthousiasme. Les Pairs s'empresserent d'assurer le Roi de tout leur zele pour sa personne, & pour la cause dont il se montroit le défenseur. Ils invectiverent contre Louis

SECT. XIV. *Histoire d'Angleterre.*

XIV (1), l'accusant d'avoir violé la foi des traités, & déclarant qu'ils n'épargneroient rien pour concourir au dessein de maintenir la liberté de l'Europe, & de réduire l'usurpateur de la Monarchie Espagnole. Les Communes firent éclater la même ardeur; elles convinrent d'entretenir quarante mille hommes pour le service de mer, & autant pour l'armée de terre. Elles demanderent qu'on s'engageât à ne point faire de paix avec la France, jusqu'à ce qu'on eut reçu réparation de l'injure faite au Roi & au peuple par le Monarque François; elles dresserent même un Bill d'*Attainder* contre le Prétendant, fils de Jacques II; & un autre Bill passa dans la Chambre, pour obliger tous ceux qui avoient des emplois, au serment de maintenir le Gouvernement actuel de l'Eglise Anglicane, avec la tolérance pour les non-Conformistes. Dix Pairs firent une protestation contre ce Bill, qui leur paroissoit imposer une nouvelle obligation aussi inutile que sévere.

Mort de Guillaume III.

Cette disposition des esprits étoit trop dans les vûes de Guillaume, pour qu'il songeât à la désapprouver. Il ne s'occupoit plus qu'à hâter les préparatifs de cette guerre, lorsqu'un accident malheureux vint terminer ses jours. Un jour qu'il revenoit de la chasse, son cheval fit une chute, & Guillaume, en tombant, se blessa dangereusement au cou & à l'épaule. Les secours réunis de la Médecine & de la Chirurgie furent impuissans : il mourut avec la même intrépidité qu'il avoit toujours montrée au milieu des combats (2), dans la cinquante-deuxieme année de son âge, & dans la quatorzieme de son regne. La nouvelle de sa mort se répandit bientôt en Europe, & la joie indécente que témoignerent ses ennemis, fit beaucoup mieux son éloge que n'eussent pu le faire des regrets trop souvent suspects.

Ses qualités.

Peu de Rois ont possédé à un plus haut degré l'art difficile de commander aux peuples. La Nature l'avoit doué d'un jugement exquis, &

(1) Le Comte de Rochester, scandalisé de ces invectives indécentes, représenta qu'on devoit parler avec respect des têtes couronnées, particuliérement dans la Chambre des Pairs, qui tous étoient redevables de leur éclat & de leurs prérogatives aux bontés du Souverain. Le Comte de Nottingham ajouta qu'on devoit non seulement respecter un Roi de France, mais qu'on devoit encore le craindre. *Le craindre*, s'écria un Lord ! *Je me persuade qu'un véritable Anglois n'a rien à redouter d'un Roi de France ; & en tout cas, le Pair qui vient de parler peut être tranquille, je le crois trop ami de la France pour qu'elle lui veuille du mal.* Smolett. Burnet, *&c.*

(2) Ce Prince sembla ne regretter la vie que parce que la mort le mettoit dans l'impuissance d'exécuter ses vastes projets. La derniere chose qu'il fit avant d'expirer, fut de signer l'acte d'abjuration du jeune Prétendant. Le Duc d'Albelmarle voulut l'entretenir des affaires du continent; le Prince, indifférent à tout, lui répondit : *Je tire à ma fin : recevez la clef de mon cabinet & de mon secrétaire ; vous savez l'usage que vous en devez faire.* Il remercia son Médecin de ses soins, avec la même effusion de cœur que s'il l'eût rappelé à la vie. *Je sais*, lui dit-il, *que vous & vos habiles collegues vous avez épuisé toutes les ressources de l'art pour me secourir ; mais tout est inutile, & je me soumets.* Il expira peu de momens après.

l'expérience lui avoit donné une prudence consommée. Quoiqu'il eût obtenu fort rarement l'honneur de la victoire (1), il n'en mérita pas moins d'être regardé comme l'un des plus grands Généraux de son temps, & comme le plus habile Politique. Il eut & mérita la confiance de la plupart des Puissances de l'Europe, & jamais Souverain n'est resté aussi fidele à ses alliés. Sa présence animoit les armées, & sa valeur balança plus d'une fois les succès de la France. Formidable à ses ennemis, lors même qu'ils venoient de remporter sur lui les plus grands avantages, il étoit redouté par son art à réparer les pertes qu'il avoit éprouvées, par sa fermeté, sa constance, son intrépidité, par la fertilité de ses ressources, & beaucoup plus encore par ses vûes politiques & le succès de ses adroites négociations. Accoutumé dès sa plus tendre enfance aux rigueurs de l'adversité, il apprit de bonne heure à lutter courageusement contre les caprices du sort, & l'inconstante fortune. Il éprouva souvent l'ingratitude de la Nation sur laquelle il régnoit, & il s'occupa sans cesse de la gloire de cette même Nation. Elevé dans le tumulte des armes, il fut peu sensible aux Arts & aux Sciences ; disons-le même, il ne protégea ni n'aima les Savans. C'est un défaut sans doute, & un très-grand défaut ; car s'il eût protégé les Sciences, s'il eût accueilli les Savans & récompensé les Artistes, Guillaume, qui fut un Prince vaillant, eût été, comme Louis XIV, le plus digne des Rois & le plus grand des hommes. Mais comme les louanges prodiguées au Monarque François n'empêchent pas qu'on ne le censure aujourd'hui sur plusieurs points considérables, de même la vérité venge Guillaume de l'injuste mépris qu'on témoigna quelquefois en France pour ses qualités politiques & militaires. Tôt ou tard il vient un temps où les Princes sont jugés sans prévention au tribunal de l'Histoire : alors disparoissent les nuages & la flatterie de la satire.

Histoire d'Angleterre.

Ses défauts.

Nous ne dirons pourtant pas que Guillaume ait été exempt de défauts, & nous ne prétendons point excuser les reproches mérités qui lui ont été faits. Quoiqu'époux fidele & respectueux, il manqua souvent d'égards pour Marie, à laquelle il étoit redevable de sa couronne. On ne peut néanmoins contester que cette Princesse n'ait réuni toute sa tendresse ; mais né froid & délicat, il parut indifférent. Son caractere flegmatique, son esprit toujours occupé, le rendoit incapable de ces petits soins qui manifestent une véritable passion. Ennemi des fêtes & des spectacles qui seuls peuvent consoler les personnes élevées, il interdisoit à la Reine les assemblées & même les visites particulieres. Aucun homme n'avoit droit d'entrer dans sa chambre. Cette police rigoureuse lui étoit inspirée par la jalousie.

Après la mort de la Reine, qui lui arracha des regrets sinceres, comme

(1) C'est ce qui fit dire à un Prince devant qui l'on vantoit Guillaume comme un Général parfait : *Jamais je n'ai connu Capitaine si jeune qui ait perdu tant de batailles, & levé tant de siéges.*

nous l'avons dit, il contracta un nouvel engagement; mais, pour éviter le scandale, il couvrit sa foiblesse du voile du mystere. Ses partisans, pour effacer la tache d'usurpateur, alleguent que le trône, déclaré vacant par la Nation, ne pouvoit être mieux occupé que par celui qui avoit vengé la Religion, les loix & les prérogatives des citoyens. Nous doutons que cette apologie suffise pour le justifier au tribunal des Nations. Une discussion aussi délicate n'est point de la compétence de l'Histoire. Nous nous contenterons seulement de dire que Guillaume, quoique naturellement dur & sévere, ne fit aucun acte de cruauté; il aima mieux favoriser l'évasion du Roi Jacques, que d'être dans la nécessité de le laisser vieillir dans les angoisses d'une prison. Il poussa plus loin les ménagemens pendant la guerre, où les peuples, complices de leurs propres malheurs, provoquoient sans cesse ses vengeances. Il fut assez maître de lui pour traiter en prisonniers de guerre ceux qu'il pouvoit faire périr sur l'échafaud, & ce ne fut que dans les combats & les assauts qu'il fit couler le sang dont il cimenta sa puissance.

ANNE. A peine Guillaume III eut rendu les derniers soupirs, que la Princesse Anne, seconde fille de Jacques II, fut proclamée unanimement Reine d'Angleterre. Les témoignages de satisfaction que le peuple de Londres lui donna en cette occasion, ne furent point équivoques. Dans le cours du dernier regne, en butte aux procédés injustes de sa sœur & de son beau-frere, Anne avoit montré constamment une sagesse supérieure aux coups de la fortune. Le souvenir des chagrins qu'elle avoit eu à dévorer, l'avoit rendue plus chere à une Nation qui se passionne pour ceux qui tombent dans la disgrace de ses Rois, & qui réserve sa haine pour leurs Favoris. Des désagrémens multipliés l'avoient déterminée à vivre isolée au milieu du tumulte de Londres, sans se mêler en aucune maniere des affaires du Gouvernement, ni acheter par des complaisances serviles, ou par les secours de l'intrigue & de l'adulation, la considération dont elle jouissoit. Trop peu dissimulée pour pouvoir se contraindre, elle voyoit sans se gêner, & protégeoit hautement le Comte de Nottingham, & plusieurs autres des principaux Torys le plus décidément opposés aux vûes de la Cour. Ces liaisons qui, dans tout autre temps, eussent pu lui nuire, ou lui devenir funestes, n'affoiblirent point l'estime qu'elle avoit inspirée, & la Nation applaudit avec transport à son élévation. Elle monta sur le trône le 8 Mars 1702.

Par politique autant que par inclination, Anne adopta dans toutes ses parties le plan de son prédécesseur; & c'étoit-là le vrai moyen de plaire à la Nation, éblouie depuis quelques années de sa propre grandeur, & remplie de projets de guerre & de conquêtes. Anne d'ailleurs étoit courroucée contre le Roi de France, à qui elle reprochoit de troubler la liberté du commerce & de la navigation; d'avoir formé le projet d'asservir l'Europe; d'avoir envahi une partie considérable des Etats d'Espagne, & de l'avoir insultée personnellement, en reconnoissant le Prince de Galles, fils du malheureux Jacques II, pour Roi

de la Grande-Bretagne. Ces reproches, moins solides que spécieux, ne pouvoient manquer de faire impression sur les esprits prévenus. Il est facile de tout colorer par des prétextes, lorsqu'on veut avoir raison par les armes.

Histoire d'Angleterre

Guerre contre la France.

En conséquence la Reine d'Angleterre entra avec chaleur dans toutes les alliances formées par Guillaume III, & déclara la guerre à la France, trois mois après son couronnement. Tous les préparatifs étoient faits, & il ne restoit plus qu'à nommer le Général qui seroit chargé du commandement suprême de l'armée confédérée. Anne, attachée à son époux, & croyant qu'elle n'auroit qu'à le désigner pour le faire accepter, le proposa aux Etats-Généraux de Hollande, & fut très-étonnée de leur refus. Les Etats-Généraux lui représenterent que dans une guerre de cette importance, il falloit un Général qui eût également la confiance des deux Nations, & que ses travaux militaires, son nom & ses victoires eussent déjà rendu célebre; avantage qui manquoit au Prince George, & qui distinguoit éminemment le Duc de Marlborough, aussi puissant en Angleterre par son crédit au Parlement, & à la Cour par l'autorité que sa femme avoit sur l'esprit de la Reine, qu'il étoit illustre en Europe par l'éclat de ses victoires. Anne, toujours prudente & toujours prête à sacrifier ses plus chers intérêts à ceux de la Nation, n'insista point, consentit au choix de Marlborough, & crut dédommager son époux en le créant Grand-Amiral; dignité la plus honorable & la plus lucrative de la Grande-Bretagne. Le Duc de Marlborough remplit & passa même les espérances de ses concitoyens & des Confédérés. La haute idée qu'on avoit de ses talens militaires, ses succès, le besoin qu'on avoit de lui, l'influence qu'il avoit sur les résolutions du Parlement, dont il disposoit à son gré par lui-même & par le crédit de Godolphin, Grand-Trésorier, dont le fils avoit épousé sa fille, les triomphes qu'il promettoit, & le pouvoir qu'on lui croyoit, & qu'il avoit réellement de remplir ses engagemens, le rendirent maître de la Cour, du Parlement, de l'armée & des finances. Plus Roi que Guillaume lui-même ne l'avoit été sur le trône, peut-être aussi grand Politique que lui, du moins plus adroit négociateur, & surtout plus grand Capitaine, il donna aux Confédérés les plus flatteuses espérances. L'intérêt que la Cour d'Angleterre prit à cette longue guerre, fait l'éloge des sentimens généreux de la Reine Anne. Cette Princesse acheva de gagner le cœur de ses Sujets par le généreux sacrifice de cent mille livres sterlings de ses propres revenus, qu'elle employa aux besoins publics. Les Whigs, qui formoient alors le plus grand nombre, & étoient les plus forts dans le Parlement, firent valoir avec tant d'avantage cet acte de générosité, que les deux Chambres, animées d'un même esprit de reconnoissance & de désintéressement, accorderent les subsides les plus forts, & restreignant leurs dépenses, fournirent par eux-mêmes des sommes très-considérables, en sorte que jamais la Nation Angloise n'avoit formé d'entreprise avec tant de ressources ni d'aussi belles espérances.

SECTION XIV. *Histoire d'Angleterre.*

Etat de la France.

Il s'en falloit bien que la France fût dans un état aussi avantageux. Louis XIV n'avoit plus ces grands Ministres dont les talens avoient si fort contribué aux prospérités de son regne. Ses finances étoient très-affoiblies & par les dernieres guerres, & par le faste de sa Cour. Un Ministre honnête homme, mais trop borné, créature de Madame de Maintenon, que Louis XIV avoit épousée en secret, Chamillard enfin, étoit chargé de la partie militaire & des finances, fardeau supérieur à ses forces. Les ressorts du Gouvernement se ressentoient en quelque sorte de la vieillesse du Monarque, & la France touchoit au terme de sa fortune. D'un autre côté, le Prétendant, presque oublié dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, n'étoit à St.-Germain qu'un Roi de théâtre. Sa Cour, il est vrai, plus brillante que celle de sa rivale à Londres, lui donnoit l'éclat du pouvoir dont une autre avoit la réalité. Il se voyoit entouré d'amis indigens, qui, enveloppés dans sa proscription, ne subsistoient que des largesses que lui-même recevoit d'une main étrangere, & qui, par leurs communs malheurs, se regardoient moins comme ses Sujets que comme ses égaux. Tous pouvoient l'abandonner sans trahir leurs devoirs, puisque devenus inutiles à la défense de sa cause, ils ne pouvoient que partager ses infortunes. Quelle différence de cette destinée à celle de sa sœur, la Reine Anne, qui, véritablement Souveraine au milieu d'un peuple libre, voyoit ses vœux satisfaits aussi-tôt que formés! Cette Princesse venoit de donner un bel exemple de sa modération & de son amour pour l'équité naturelle, avant de commencer les hostilités. Plusieurs vaisseaux François, sur la foi de la paix, se trouvoient dans les ports d'Angleterre : elle eût pu les confisquer; elle se fit un titre de gloire de les renvoyer sans leur faire aucun tort, disant qu'elle ne prenoit les armes que pour la sûreté de ses Etats, & non par des motifs de haine & d'intérêts. C'étoit respecter la fortune des peuples, tandis qu'elle déclaroit que leur Roi étoit son ennemi.

Campagne en Flandres.

Cependant le Duc de Bourgogne, digne de servir de modele à tous les Princes, ayant sous lui le Maréchal de Boufflers, fit en Flandres une campagne malheureuse. Les François reculerent devant Marlborough, qui s'empara de Venlo, de Ruremonde, de Liége, se préparant ainsi à des expéditions plus mémorables. La guerre se faisoit en même temps sur mer. Les Anglois attaquerent Cadix, & échouerent dans cette entreprise. Mais ils enleverent la flotille Espagnole du port de Vigos, avec la plus grande partie de sa riche cargaison. La perte des Espagnols fut considérable en argent & en marchandises, quoiqu'ils eussent prévenu l'arrivée de la flotte Angloise, pour mettre une partie de leurs effets en sûreté.

Disputes de partis en Angleterre.

Cependant la Reine Anne, en gagnant le cœur de ses Sujets, jetoit la semence des prospérités qu'on vit naître par la suite. Avant convoqué un Parlement, elle le harangua de la maniere la plus propre à persuader. Loin de faire valoir sa prérogative en faveur des abus con-

traires au bien général, elle demanda que les Communes examinassent les comptes de recette & de dépenses, afin que si les finances étoient mal administrées, on pût découvrir les vices de l'administration, & punir sévérement les coupables. Elle exhorta la Chambre à chercher des moyens de rendre le commerce, les manufactures & les arts plus florissans. Elle ajouta que l'amour de son peuple lui paroissoit le meilleur gage de son obéissance & de sa fidélité, qu'elle regardoit son propre intérêt comme inséparable de l'intérêt de la Nation, & que le bonheur public seroit le but de tous ses efforts. Ces sentimens, qui devroient toujours animer les Souverains, avoient le mérite de la sincérité. Les deux Chambres y répondirent par des Adresses pleines de reconnoissance.

Histoire d'Angleterre.

Malgré les inclinations de la Reine pour la paix intérieure du royaume, la chaleur des partis n'en subsistoit pas moins. Les Torys avoient le dessus dans le Parlement, &, comme nous l'avons déjà dit, Anne leur étoit favorable. Attachés à la Religion Anglicane, ils prirent les armes du faux zele pour satisfaire leur animosité. La plupart des Whigs, quoiqu unis en apparence de communion avec l'Eglise, & ne se faisant pas scrupule de prêter les sermens ordinaires, fréquentoient les assemblées des non-Conformistes, sans être privés d'aucuns avantages des citoyens. Le parti dominant alors joignoit à la haine de leur secte, l'envie de les exclure des emplois. Il regardoit comme un vrai schisme cette conformité occasionnelle, qui, sous un extérieur de soumission, cachoit une révolte opiniâtre contre la foi & contre l'orthodoxie. On présenta un Bill en conséquence, dont le préambule blâmoit la persécution, & dont le but sembloit être une sorte de persécution.

Quiconque avoit prêté les sermens pour avoir des places de confiance, & fréquentoit ensuite les assemblées non-Conformistes, devenoit, selon la teneur du Bill, incapable de remplir ces places, sujet à une amende, & ne pouvoit posséder aucun autre emploi qu'après un an de conformité. On prétendoit que l'Eglise nationale étant nécessaire, soit pour le maintien de la Religion, soit pour la tranquillité de l'Etat, il falloit absolument la soutenir, en ne confiant la puissance civile qu'à des citoyens fideles à ses principes & à ses regles; qu'il étoit absurde d'admettre aux places importantes une secte d'hommes dont les consciences fussent trop tendres pour obéir aux loix, & assez dures pour les violer; qu'il est contradictoire d'embrasser une Religion à laquelle on ne vouloit pas se conformer; enfin que cet acte n'ajoutoit rien aux droits légitimes de l'Eglise, & n'ôtoit rien à l'acte de tolérance passé sous le dernier regne. Les adversaires du Bill opposerent à ces raisons l'attachement des non-Conformistes au Gouvernement actuel, les suites d'une rigueur capable de les irriter, les avantages qu'avoit procurés la tolérance, même en multipliant par la douceur le nombre des partisans de l'Eglise.

SECTION XIV. *Histoire d'Angleterre.*

Nouveaux avantages des Anglois contre la France & l'Espagne. 1703 & s.

Ces dissentions entre les Torys & les Whigs n'empêcherent pas les Anglois de poursuivre la guerre avec la derniere vigueur. Moins en guerriers qu'en triomphateurs, ils avoient conduit Charles d'Autriche en Portugal. Peu de temps après, ils envoyerent en Boheme une armée formidable, moins par le nombre que par l'habileté du Général, auquel les Confédérés attribuerent le gain de la célebre bataille d'Hochstett (1). Ils chasserent les ennemis des terres de l'Empire. Les François, contraints de les évacuer, les Anglois passerent dans l'Espagne, qu'ils vouloient soumettre à l'Archiduc. Le mauvais état de ce royaume, les anciens vices du Gouvernement, les brouilleries de la Cour entre les François même qu'on y avoit envoyés, les semences de révolte répandues dans quelques provinces, tout devoit faire craindre le succès de leur entreprise. Ils s'emparerent, en 1704, de Gibraltar, regardé comme imprenable, & s'ouvrirent ainsi la communication des deux mers. Les efforts qu'on tenta pour reprendre cette place, ne servirent qu'à ruiner la marine Françoise. En peu de temps les provinces de Valence, de Catalogne & d'Aragon passerent sous le joug des ennemis. Barcelone fut prise comme Gibraltar, autant par un coup de fortune, que par la force des armes.

Succès des François en Italie.

De brillans succès en Italie consolerent la France des pertes que l'Espagne venoit de faire. Vendôme repoussa le Prince Eugene à Cassano, & gagna en son absence la bataille de Cassinato. Le Roi de Sardaigne, Victor Amédée, étoit presque dépouillé : on alloit prendre sa capitale, lorsque la journée de Ramillies en Flandres dissipa les espérances des François. Le Maréchal de Villeroy, sorti de sa prison, toujours sûr de l'amitié de Louis XIV, &, trop confiant pour ne pas faire des fautes, commandoit une armée de quatre-vingt mille hommes. Marlborough lui présenta la bataille. Il l'accepte contre l'avis des Officiers. En moins d'une demi-heure toute cette grande armée est mise en déroute. Toute la Flandre Espagnole subit la loi du vainqueur.

Désastres de l'armée Françoise devant Turin.

Alors le Duc de Vendôme est rappelé d'Italie, comme un Général digne d'être opposé à Marlborough. Avant son départ il laisse avancer le Prince Eugene qui venoit au secours de Turin. Cette place étoit assiégée par le Duc de la Feuillade, Seigneur distingué par son esprit, son courage, sa magnificence, mais plein de cette vivacité légere qu'on reproche souvent aux François, & dont le principal inconvénient est de ne pas assez réfléchir sur les grandes entreprises. Malgré les prépa-

(1) Dans cette bataille, les Anglois firent prisonniers le Maréchal de Tallard, dont la vue étoit extrêmement foible, & qui se jeta dans un escadron ennemi. Tallard fut sensiblement affligé de la perte de la bataille, & le Duc de Marlborough cherchoit à le consoler, en lui rappelant le caprice des armes. *Tout cela n'empêche pas*, lui dit le Général François, *que vous n'ayez battu les plus braves troupes du monde. J'espere*, répliqua Marlborough, *que vous en excepterez celles qui les ont battues.* Smolett. *Anecd. Ang.* &c.

rarifs immenses de la France pour le succès de l'expédition, le siége de Turin alloit fort lentement, parce que la Feuillade s'y prenoit mal. Il avoit dédaigné les offres du Maréchal de Vauban, qui, en bon citoyen, s'étoit offert à servir sous lui comme Volontaire. Négliger par présomption un pareil secours, c'est se rendre, aux yeux du public, responsable des événemens. Le Duc d'Orléans, qui étoit venu remplacer Vendôme en Italie, n'ayant pu arrêter le Prince Eugene, s'étoit joint au Duc de la Feuillade devant Turin. Ce Prince proposa de marcher à l'ennemi, plutôt que de se laisser attaquer dans des lignes trop difficiles à defendre. Le Conseil de guerre convint que c'étoit le parti le plus prudent comme le plus honorable. Malheureusement la Cour de Versailles avoit décidé le contraire, & l'on montra un ordre secret qui empêcha de passer outre. Bientôt le Prince Eugene & le Duc de Savoie forcerent les retranchemens. Soixante mille François furent dispersés ; cent quarante pieces de canon, les provisions, le bagage, la caisse militaire, tout resta au pouvoir des ennemis, qui ne tarderent pas à s'emparer du Milanez, du Piémont, du Mantouan & du royaume de Naples (1). *Histoire d'Angleterre.*

Tandis que la rapidité de ces succès étendoit en Europe l'honneur des armes Britanniques, Anne s'immortalisoit par le nouveau degré de puissance qu'elle donnoit à sa couronne, en achevant d'unir l'Ecosse à l'Angleterre, pour ne faire qu'une même dénomination sous le nom de Grande-Bretagne, & qu'un seul Parlement, augmenté de seize Pairs Ecossois, & de quarante-cinq Députés à la Chambre des Communes. Guillaume III avoit dressé le plan de cette union; mais c'étoit à sa belle-sœur qu'étoit réservé l'avantage de l'exécuter. Cette affaire intéressante fut donc proposée de nouveau, & traitée avec beaucoup de solennité. On choisit trente-deux Commissaires de chaque royaume pour régler les conditions. Ceux qui furent nommés de la part de l'Angleterre, étoient presque tous des personnes habiles & favorables à l'union. *Union de l'Ecosse à l'Angleterre. 1706.*

Les Commissaires Ecossois ne paroissoient pas si bien intentionnés, puisque le plus grand nombre d'entre eux s'étoit opposé à la révolution, & les Ducs de Queensbury & d'Argyle avoient été chargés du soin de les choisir. Les Ecossois vouloient qu'on fît une union semblable à celle des Provinces-Unies ou des Cantons Suisses. Mais les Anglois s'y opposoient, par la raison que les deux Nations ayant deux Parlemens différens, elles pourroient rompre l'union, quand elles le jugeroient à propos, puisque chaque Nation se conformeroit sans doute

(1) Après la levée du siége de Turin, le bruit se répandit dans Paris que le Duc de la Feuillade avoit promis à la Duchesse de Bourgogne, fille de Victor Amédée, de ne pas prendre Turin. Ce coup hasardé doit être mis au rang de tant de bruits populaires, que la malignité ou la crédulité des hommes reçoit d'abord sans examen, & qui se dissipent insensiblement comme les autres erreurs.

SECTION XIV. *Histoire d'Angleterre.*

aux résolutions de son Parlement. Ainsi il fut conclu d'établir entre les deux royaumes une union constante & indissoluble, qui mît fin à toutes les distinctions, & réunît leurs différens intérêts.

Cette union paroissoit un ouvrage si difficile, que plusieurs désespéroient du succès; & ceux qui en avoient meilleure opinion, croyoient au moins que la négociation traîneroit en longueur, & ne seroit finie de plusieurs années: cependant, contre l'attente de tout le monde, elle fut commencée & achevée en moins d'un an.

Le grand avantage que l'Ecosse retiroit de cette union, c'est qu'elle ne devoit payer que la quarantieme partie des impôts publics, & qu'elle devoit avoir une onzieme part dans la Législation. Or, c'est une maxime en politique, selon les Auteurs, que quand les Etats s'unissent, il faut qu'il y ait une proportion entre la part que chacun de ces Etats a dans la Législation & les impôts qu'il doit payer. Outre ces avantages, les Ecossois y gagnoient encore du côté du commerce.

Il est vrai que les Pairs d'Ecosse souffroient par ce traité. Car, quoiqu'il fût arrêté qu'ils jouiroient des autres priviléges des Pairs d'Angleterre, cependant le plus considérable de tous, celui d'avoir séance dans la Chambre-Haute, étoit restreint seulement à seize d'entre eux, qui devoient être élus à chaque nouveau Parlement. Malgré tout cela, il y eut un plus grand nombre de Pairs qui donnerent leurs voix pour l'union, que dans les autres Corps, & ce furent eux qui, par leur crédit, firent pencher la balance du côté de l'union. Aussi furent-ils accusés hautement, par ceux qui leur étoient opposés, d'avoir vendu leur Patrie & les droits de leur naissance.

Les raisons des Ecossois qui étoient contraires à l'union, se réduisoient à celles-ci. Ils alléguoient d'abord l'antiquité & la dignité de leur royaume qu'on vouloit leur faire céder & vendre lâchement; que d'un état indépendant, ils alloient tomber dans une dépendance entiere de l'Angleterre; que quelque favorables que parussent les conditions qu'on leur offroit, ils ne devoient pas s'attendre qu'elles fussent religieusement observées dans un Parlement où seize Pairs & quarante-cinq Membres de la Chambre-Basse ne pourroient pas tenir la balance égale contre plus de cent Pairs & cinq cent treize Membres de la Chambre des Communes; que l'Ecosse ne seroit plus considérée désormais des Princes & des Etats étrangers. Mais sur quoi ils insistoient avec plus de force, c'étoit le danger où la constitution de leur Eglise seroit exposée, quand ils se verroient sous la domination d'un Parlement Anglois.

Pour dissiper leurs alarmes sur ce sujet, on leur proposa de faire un acte pour la sûreté du Presbytéranisme en Ecosse, par lequel on déclaroit que le maintien de la constitution d'Ecosse seroit regardé comme un article essentiel & fondamental, & une condition nécessaire de l'union. Cet acte devoit faire une partie de celui de l'union, & devoit être ratifié par un autre acte du Parlement d'Angleterre.

L'acte passa, mais ne satisfit pas encore les opposans. Voyant que la pluralité des voix étoient contre eux, ils engagerent plusieurs Comtés & Communautés, & quelques Paroisses où ils avoient du crédit, à présenter des Adresses contre l'union. On n'eut aucun égard à ces Adresses, parce qu'on reconnut l'artifice de ceux qui en avoient été les promoteurs. Ceux-ci, pour derniere ressource, tâcherent de faire soulever la populace, & de l'engager à commettre des violences à Edimbourg & à Glasgow. Le petit peuple s'attroupa autour de la maison du Grand-Prévôt d'Edimbourg, fort zélé pour l'union, & voulut en enfoncer les portes; mais on envoya promptement des Gardes qui disperserent la populace. Elle n'entreprit rien dans la suite; mais elle paroissoit si disposée à la révolte, que si elle avoit été animée par quelques personnes d'autorité, l'affaire de l'union auroit pu exciter de grands troubles en Ecosse. Quoi qu'il en soit, elle fut agitée de part & d'autre, avec beaucoup de chaleur, pendant trois mois, chaque parti employant tous ses efforts pour la faire échouer, ou pour la faire réussir. Enfin, les articles de l'union, tels qu'ils avoient été réglés par les Commissaires, furent approuvés avec quelques légers changemens. Ce traité portoit en substance, que les deux royaumes n'en feroient qu'un seul, sous le nom de Grande-Bretagne; que la succession passeroit à la Princesse Sophie & à ses héritiers, conformément aux actes du Parlement d'Angleterre; que tous les Sujets de la Grande-Bretagne seroient assujettis aux mêmes loix, & jouiroient des mêmes priviléges; que tous les Pairs d'Ecosse & leurs successeurs seroient réputés Pairs de la Grande-Bretagne, & participeroient à toutes les prérogatives de ceux d'Angleterre, excepté au droit d'avoir séance au Parlement; qu'on donneroit aux Ecossois trois cent quatre-vingt dix-huit mille livres, comme équivalent des sommes qui seroient levées sur l'Ecosse, en conséquence de l'union; que si les revenus de ce royaume venoient à augmenter, on augmenteroit selon la même proportion l'équivalent, & que cet argent, soit celui d'Angleterre, soit celui d'Ecosse, seroit destiné au payement des dettes nationales, à l'encouragement du commerce, &c.

Histoire d'Angleterre.

Un traité si utile dans le systême du Gouvernement, & si nécessaire au bien des deux Etats, fut approuvé sans aucune opposition dans la Chambre des Communes à Londres. Mais il y eut plusieurs débats dans la Chambre-Haute. On trouvoit qu'on accordoit de trop grands avantages aux Ecossois. On répondoit à cela en général, qu'une affaire aussi importante que celle d'unir l'Isle entiere sous un seul Gouvernement, pouvoit difficilement être achevée sans quelque inconvénient.

Mais la principale objection contre ce projet d'union, étoit le danger manifeste où seroit l'Eglise Anglicane, si un si grand nombre de personnes attachées au Presbytéranisme avoit part à la Législation. On représenta vivement la rigueur avec laquelle le Clergé Episcopal avoit été traité en Ecosse, & combien les Ecossois étoient opposés à la constitution de l'Eglise Anglicane. On répondoit à cela, que le

SECTION XIV. *Histoire d'Angleterre.*

plus grand danger que l'Eglise eût à craindre, venoit du côté de la France & du Papisme; que les affaires de Religion avoient été traitées de part & d'autre avec tant de violence, qu'aucun des deux partis ne pouvoit rien reprocher à l'autre, sans s'attirer avec justice la récrimination; que la tolérance & la douceur appaiseroient les esprits irrités; que les Cantons Suisses, quoique de differente Religion & très-zélés, chacun dans la leur, ne formoient pourtant qu'un seul Etat; que la Diete d'Allemagne étoit composée de personnes de trois différentes Religions; que si un parti avoit à craindre, ce seroit vraisemblablement le plus foible; que cinq cent treize l'emporteroient aisément sur quarante-cinq, & les vingt-six Evêques sur les seize Pairs d'Ecosse. Enfin l'acte passa à la pluralité de trente voix.

Bataille d'Almanza; siege de Toulon. 1707.

La guerre dévastoit toujours l'Europe, & la victoire paroissoit vouloir abandonner la cause de Charles d'Autriche, en renversant les espérances des Anglois. Battus à Almanza, les alliés ne purent conserver qu'un très-petit nombre de places dans la Catalogne, & ils échouerent devant Toulon, dont ils avoient formé le siége. Si l'entreprise avoit réussi, la province étoit perdue, & l'ennemi pouvoit étendre plus loin ses conquêtes. Mais le Duc de Savoie avoit manqué de diligence; des secours arriverent à propos; le siege fut levé; les alliés hâterent leur retraite; la disette, les maladies, l'audace des paysans Provençaux leur firent perdre beaucoup de monde. Plusieurs vaisseaux Anglois échouerent en se retirant, & l'Amiral Showel se noya.

Invasion en Ecosse. 1708.

Dans ces conjonctures, Louis XIV fit sonder les esprits des Ecossois, & entreprit une invasion en faveur du Prétendant, qu'on appeloit en France & à Rome Jacques III. Le Chevalier Forbin, devenu célebre par ses expéditions maritimes, fut nommé pour commander l'escadre destinée à transporter le Prétendant en Ecosse, sans lui révéler les moyens préparés pour en assurer le succès. Sa vanité fut offensée de ce qu'on lui en faisoit un mystere; & comme il ne connoissoit ni le pays, ni les dispositions des habitans, il parut moins sensible à la gloire de remettre un sceptre dans les mains d'un Roi degradé, qu'aux périls d'une guerre dont il ne présageoit qu'un événement sinistre. Les Ecossois, retenus par la défense de prendre les armes avant l'arrivée de leur Roi, restoient dans une inaction qui fortifioit les craintes de Forbin. On savoit, il est vrai, par la voix publique, qu'il y avoit beaucoup de mécontens; mais il y a loin du murmure à la révolte. Ainsi, en acceptant un commandement aussi honorable, il parut consentir au sacrifice de sa gloire. Quand un chef est sans confiance dans ses forces, les subalternes tombent bientôt dans l'abattement. La Cour, mieux instruite de l'état des affaires, lui ordonna de se rendre à Dunkerque pour présider à l'armement.

Quand les préparatifs furent achevés, le Prétendant prit congé de Louis XIV, pour aller joindre ses vengeurs. Il avoit alors vingt ans, & c'est à cet âge que l'ame, ouverte à l'espérance, a le plus d'éléva-

tion & d'énergie. Ce jeune Prince avoit sollicité la Cour de France de mettre à la tête des troupes de débarquement un chef qui pût en imposer par l'éclat de sa réputation. Le Maréchal de Berwick étoit appelé à ce commandement par les vœux unanimes des Ecossois ; mais le Comte de Gacé, par sa qualité de gendre de Chamillart, lui fut préféré. Louis XIV, qui jusqu'alors avoit eu de grands Ministres, commençoit à n'avoir plus que des Favoris. L'alliance de Gacé lui donnoit lieu de prétendre à tout, & son beau-pere ne pouvoit lui offrir un plus vaste champ de gloire, que de lui confier la défense d'une si belle cause. Personne ne pouvoit lui contester le mérite du courage, ni même les talens du Général ; mais il n'avoit fait rien d'assez éclatant pour inspirer de la confiance à la Nation fiere & belliqueuse qui alloit combattre sous ses ordres, & dont on le chargeoit de régler les destinées.

Il étoit impossible de dérober aux Anglois la connoissance & les motifs de ce grand armement. La mer fut en peu de temps couverte de leurs corsaires. Trente-cinq vaisseaux de guerre mouillerent à la rade de Gravelines, d'où ils bloquerent les François renfermés dans les murs de Dunkerque. Des forces si supérieures ne rebuterent point l'audacieux Forbin. Après avoir reconnu le nombre & la force des vaisseaux ennemis, il promit de passer au milieu de cette flotte redoutable, sans être obligé de combattre. La rougeole, dont le Prétendant fut attaqué, causa un retardement qui pouvoit épuiser la patience de ses partisans en Ecosse. Comme le succès dépendoit de la célérité, Forbin, désespéré d'avoir manqué le moment, fut d'avis de désarmer ; mais le Comte de Gacé, qui devoit être déclaré Maréchal de France le jour de l'embarquement, opina pour mettre à la voile, & son avis prévalut, parce qu'il fut appuyé par le Prétendant, qui, ébloui par l'éclat du diadême qui alloit ceindre son front, montroit le plus vif empressement pour se voir environné de ses Sujets. Les Généraux avoient ordre de déférer en tout à ses volontés. Ainsi Forbin, contraint d'obéir & de se mettre en mer, résolut de profiter de l'éloignement de la flotte Angloise, que la saison avoit forcé de se retirer vers les Dunes. Enfin, après bien des contre-temps, l'escadre mit à la voile le 17 Mars, & le 23 on découvrit les terres d'Ecosse. Mais comme l'on s'étoit un peu trop avancé près le Nord, il fallut rabattre sur le Sud pour entrer dans la riviere d'Edimbourg. Le lendemain on apperçut six vaisseaux Anglois, qu'on reconnut être les mêmes qui avoient bloqué Dunkerque. Le Chevalier de Forbin ordonna de se mettre au large, manœuvre qu'il eût été impossible d'exécuter avant que les ennemis eussent fondu sur lui ; mais un vent de terre qui s'éleva heureusement, lui fournit les moyens de débarquer sans être inquiété. Chaque vaisseau fut averti, en cas de séparation, de prendre la route du Nord, & de se rendre à Cromarti ou à Invernesf, que l'on avoit indiqués pour faire la descente, préférablement à Edimbourg. Les

Anglois les poursuivirent sans les perdre de vue, & leur poursuite opiniâtre rendit infructueuses toutes les tentatives que firent les François pour exécuter une descente.

Après une navigation aussi orageuse, & dans des circonstances aussi critiques, il ne leur resta d'autre ressource que de prendre la route de Dunkerque. Il fallut s'y résoudre, & les ordres furent donnés en conséquence. Le mauvais succès de cette expédition exposa Forbin à la censure, d'autant plus qu'en se chargeant du commandement il avoit reçu cet honneur avec une indifférence dédaigneuse, comme si on ne l'eût exposé qu'à des dangers sans gloire & sans fruit. Les Ecossois, chagrins d'avoir été abandonnés, prétendirent avoir rempli toutes leurs promesses pour favoriser le débarquement.

Il est certain qu'ils soupiroient ardemment après leur libérateur. A la premiere nouvelle que le Prétendant avoit mis à la voile, le peuple, assemblé dans les places publiques, se livra à l'ivresse d'une joie insensée. Les plus modérés mêmes n'eurent point la précaution de cacher leurs sentimens. Les amis du Gouvernement, témoins de cet enthousiasme, n'osoient se montrer, de crainte d'être les premieres victimes de cette révolution. Les Ecossois auroient pu profiter de leur consternation & de leur foiblesse, pour se rendre maîtres d'Edimbourg; mais ils n'avoient point de chefs; &, comme nous l'avons déjà dit, on étoit convenu de ne prendre les armes que quand le Prétendant seroit descendu à terre, pour se mettre à leur tête. Mais dès qu'on fut informé qu'il avoit remis à la voile pour Dunkerque, ils passerent de la confiance dans l'abattement. Tout leur espoir fut évanoui, lorsque l'Amiral Bing, vainqueur sans avoir combattu, entra dans le port d'Edimbourg avec sa flotte.

Mort du Prince George de Danemarck; changement dans le ministere de Londres.

Tandis qu'il empêchoit les François de se joindre aux mécontens d'Ecosse, Marlborough continuoit sur terre à se couvrir de gloire par le gain de la bataille d'Oudenarde, & par la prise de Lille. Mais tous ces avantages & ces succès ne balancerent point dans le cœur sensible de la Reine Anne, la douleur que lui causa la perte qu'elle fit du Prince George de Danemarck son époux, qui mourut sans enfans, & sans laisser à d'autres qu'à sa veuve, des larmes à répandre. Les Anglois, qu'il estimoit peu, ne le regretterent point, & il est vrai que, quoique mari tendre, complaisant & rempli d'attention pour Anne, George de Danemarck étoit un foible Prince, sans vices, à la vérité, mais aussi sans talens. Satisfait d'être le premier dans la Cour d'Anne son épouse, il n'eut pas même assez d'ambition pour désirer de se placer à côté d'elle sur le trône. Comme Grand-Amiral il pouvoit se donner la plus forte prépondérance au Conseil & dans le Parlement; mais, soit défaut d'ambition, soit qu'il se rendît justice, il ne songea, dans aucun temps, à prendre part aux affaires du Gouvernement.

Les Torys, qui dès-lors commençoient à balancer les Whigs dans le Parlement, se liguerent avec les ennemis de la Maison d'Hanovre,

Histoire d'Angleterre.

&, prenant occasion de la mort du Prince de Danemarck, supplierent la Reine de contracter un nouveau mariage. Leurs sollicitations pressantes furent inutiles. Anne n'étoit plus en âge d'avoir des enfans : elle déclara qu'elle ne consentiroit jamais à contracter de nouveaux engagemens. Quelques esprits soupçonneux prétendirent pénétrer le motif de ce refus. Quoiqu'elle eût désigné George de Brunswick, Electeur d'Hanovre, pour son successeur, on assura que cette Princesse avoit conçu l'espérance de faire passer, après sa mort, sa couronne sur la tête du Prince de Galles son frere.

Nouveaux succès des Puissances alliées.

Cependant les Puissances confédérées, énorgueillies des succès des dernieres campagnes, continuoient la guerre avec la plus grande chaleur. L'année 1709, si cruelle & si mémorable par la rigueur extrême de l'hiver, ne fut point heureuse pour eux. Ils n'eurent aucun avantage en Italie, encore moins en Espagne, & furent obligés, dans les Pays-Bas, de s'éloigner de leurs retranchemens auprès de Mons, d'où ils furent chassés. Ils se dédommagerent l'année suivante par la rapidité de leurs triomphes en Espagne, où, après avoir eu la plus grande part à la victoire du Prince Charles sur les Espagnols, près de Saragosse, ils le conduisirent en Monarque victorieux jusque dans Madrid, dans le palais des Rois. Charles d'Autriche monta sur le trône, où vraisemblablement il se seroit maintenu, si, trop énorgueilli de leurs triomphes, les alliés ne se fussent point endormis au sein de la victoire. Bientôt la mésintelligence des chefs & les mauvais conseils que Charles eut la foiblesse de suivre, firent perdre aux alliés les fruits de leurs travaux, & au concurrent de Philippe l'espoir que lui donnoient ses derniers avantages.

Conquêtes des François en Espagne.

Philippe V & les François reprirent la Castille, l'Aragon, & rétablirent l'honneur de leurs drapeaux. Toutefois leur situation n'étoit pas comparable à celle des confédérés; ils n'avoient pu se soutenir en Italie; leur armée languissoit forcément dans l'inaction sur le Rhin; celle des Pays-Bas n'avoit pu faire aucun progrès, &, quoique maîtres d'une partie de la Castille & de l'Aragon, il n'y avoit point d'apparence qu'ils pussent placer & maintenir Philippe sur le trône.

Révolution en faveur de la France. Disgrace de la Duchesse de Marlborough.

Mais une révolution inattendue, arrivée la même année, changea la face des affaires. On attribue en partie ce changement à l'adroite politique du Maréchal de Tallard, qui, resté prisonnier en Angleterre depuis la bataille d'Hocstett, fit plus pour sa Patrie & pour Philippe, par ses intrigues secretes, qu'il n'eût pu faire à la tête des armées. Il excita les Torys à humilier les Whigs, & à profiter de l'ascendant qu'ils commençoient de prendre à la Cour & dans le Parlement. L'insultante fierté des Whigs hâta leur chute & la disgrace du Duc de Marlborough. Les Torys eurent peu de peine à persuader à la Reine, fatiguée des hauteurs & des importunités des Whigs, que ceux-ci, s'érigeant en maîtres, ne tendoient qu'à borner la puissance royale. Anne alla au Parlement, écouta les discours fiers & hautains des Whigs,

SECTION XIV. *Hiſtoire d'Angleterre.*

s'irrita de leur audace, & réſolut dès cet inſtant de favoriſer les Torys. Voilà les bruits qui coururent alors, & que bien des Auteurs croient encore d'autant plus fondés, que dans ce même temps on accuſoit hautement le Duc de Marlborough & Godolphin de laiſſer échapper, pour ſe rendre utiles, les occaſions les plus déciſives, & ſur tout d'avoir l'un & l'autre, de concert, employé dans les Pays-Bas les troupes & les ſommes deſtinées à l'Eſpagne. Ce qu'il y a de plus vrai de ces conjectures & de ces accuſations, eſt l'épuiſement des bontés de la Reine pour la Ducheſſe de Marlborough, qui, en abuſant de l'empire qu'elle avoit ſur l'eſprit de ſa Souveraine, lui manquoit avec une inſolence que toute autre qu'Anne eût puni de la plus honteuſe diſgrace. Peu ſatisfaite de gouverner la Reine, la Ducheſſe, encore plus avare qu'elle n'étoit impérieuſe, diſpoſoit de toutes les charges & de toutes les places, qu'elle vendoit avec la derniere indécence. Une aventure minutieuſe en elle-même, acheva d'ulcérer Anne, fatiguée déjà des hauteurs & de l'avidité de ſa Favorite. Anne avoit chargé la Ducheſſe de Marlborough de lui acheter un manchon d'une façon nouvelle : le Marchand demanda trois guinées, & la Ducheſſe ne jugea point à propos de les donner. Ce manchon fut vendu à un Lord qui en fit préſent à ſa Maîtreſſe; & celle-ci, qui ignoroit le prix que ce manchon avoit aux yeux de la Reine, le porta publiquement, & parut même à la Cour. Anne le vit, & fut ſi vivement piquée contre la Ducheſſe de Marlborough, qu'elle lui fit défendre l'entrée de ſon palais, diſgracia le Duc, & changea le Miniſtere, qui fut confié à des Torys (1). Dès ce moment la face des affaires changea entiérement, & le Parlement, où les Torys dominoient, prit de nouvelles meſures.

Procès du Docteur Sachewerel.

Une querelle théologique vint fort à propos détourner le public des intrigues de la Cour. Quoique chaque Anglois s'attribue une liberté illimitée dans le choix de ſes opinions, tous voudroient que les autres adoptaſſent leurs ſyſtêmes religieux; les querelles théologiques deviennent des affaires d'Etat. Le Docteur Sachewerel, Eccléſiaſtique enthouſiaſte, peu éclairé, & d'autant plus attaché à ſes ſentimens; plein de

(1) On a donné juſqu'à ce jour diverſes cauſes de la diſgrace de la Ducheſſe de Marlborough. Les uns l'ont attribuée à quelques paires de gants d'un goût nouveau que la Reine avoit fait venir. Ils diſent que la Ducheſſe l'ayant ſu, ſe rendit chez le Marchand, & le preſſa ſi vivement, que cet homme imprudent & foible lui céda les gants deſtinés pour la Reine, dans le deſſein d'en faire promptement venir de pareils. D'autres attribuent la diſgrace de la Ducheſſe à une jatte d'eau qu'elle laiſſa tomber, par un mépris affecté, ſur la robe de Milady Masham, qui s'étoit inſinuée dans les bonnes graces de la Reine par ſa douceur & par ſon enjouement. Nous avons ſuivi le ſentiment le plus général, & l'on ne doit le regarder que comme un prétexte dont ſe ſervit la Reine pour ſe débarraſſer de Marlborough, dont l'autorité lui faiſoit ombrage. L'aſcendant qu'il exerçoit ſur les eſprits humilioit cette Princeſſe, qui ſembloit être moins Souveraine que lui. Elle le voyoit avec chagrin diriger à ſon gré les mouvemens d'une faction oppoſée à ſes inclinations ſecretes, & elle le regarda dès-lors comme ſon plus dangereux ennemi.

cet

cet esprit de parti auquel on donne quelquefois le nom de zele, avoit publié de vives déclamations, soit pour l'obéissance passive; soit contre la tolérance & les non-Conformistes, insistant sur les dangers de l'Eglise & sur la nécessité de la défendre. C'étoit attaquer les maximes des Whigs, principaux auteurs de la révolution. L'Orateur séditieux fut cité devant le Parlement. On l'accusa d'avoir soutenu qu'on s'étoit servi de moyens odieux dans la révolution; que la tolérance accordée par les loix étoit criminelle, & qu'on ne pouvoit l'autoriser sans offenser Dieu, la Religion & l'Eglise; que l'administration du Souverain, dans les affaires ecclésiastiques, est une autorité usurpée; que les Métropolitains étoient dans l'obligation de lancer des anathêmes contre ceux qui jouissoient du droit de tolérance, & qu'il n'y avoit point de Puissance sur la terre qui eût droit de révoquer de telles sentences; que les non-Conformistes sont des scélérats engendrés dans la révolte, & nourris dans la faction. Il paroît que le Ministre fougueux n'avoit d'autre but que de soulever la Nation contre l'Electeur de Hanovre, & de l'exclure du trône où il désiroit porter le Prétendant. C'est un mérite aux yeux du peuple d'être persécuté; Sachewerel fut révéré comme le défenseur de la foi; & quand il se rendit à Westminster, le peuple entoura son carrosse, en formant des vœux pour le triomphe de sa cause. Jamais question ne fut traitée avec plus d'appareil. Les Seigneurs furent sommés de se rendre dans leur salle en robe de cérémonie, & quatre cents places furent préparées pour la Chambre des Communes. La Reine elle-même voulut assister à ce jugement. On eût dit qu'il s'agissoit du salut du royaume. L'élite de la Nation étoit déclarée contre l'accusé, qui n'avoit pour lui que la lie du peuple. Cette vile populace, excitée sourdement par quelques Jacobites imprudens qui se tenoient cachés, s'abandonna à tous les excès d'une fureur brutale. Six églises non-conformistes furent saccagées; on en brisa les portes; les bancs & la chaire furent réduits en poudre. Quelques-uns de ces forcenés proposerent d'aller piller la Banque d'Angleterre. Cet attentat ne fut réprimé qu'en faisant marcher un détachement des gardes à pied & à cheval. Cent de ces fanatiques resterent sur la place; on se saisit des autres, & le reste fut dissipé. La nuit se passa sans tumulte, par la précaution qu'on prit de faire faire des patrouilles dans tous les quartiers de la ville.

Dès que les deux Chambres furent assemblées, les Communes nommerent huit Députés pour prouver les chefs d'accusation. Sachewerel, qui jusqu'alors avoit montré une fermeté courageuse, pâlit à la vue de ses Juges, & se mit à genoux pour entendre sa condamnation. La sentence portoit qu'il seroit suspendu de toutes ses fonctions pendant l'espace de trois années, & que ses Sermons seroient brûlés par la main du Bourreau. La Chambre des Communes trouva ce jugement trop mitigé; ce qui n'est pas étonnant, puisque c'est dans cette Chambre que se trouvent les véritables défenseurs de la liberté & des pri-

viléges de la Nation; mais les Courtisans, qui ambitionnent les dignités que dispense le Gouvernement, le jugerent trop rigoureux. La Reine, qui étoit présente à tous ces débats, écouta avec complaisance tout ce qui fut dit en faveur de l'obéissance passive, & avec chagrin tout ce qui fut allégué pour établir les prérogatives de la Nation. Le jour de la délivrance du Docteur Sachewerel fut un jour de fête pour la populace, qui s'enivra, en buvant à la santé de son apôtre turbulent, & força les passans à s'enivrer comme elle. Tous les Députés qui avoient opiné en sa faveur, furent reçus avec des acclamations de joie, comme les défenseurs de la Religion. Quelques Prédicateurs insolens renouvelerent dans la chaire les maximes que le Parlement venoit de proscrire. La Reine ordonna à leurs supérieurs de décerner contre eux les punitions infligées par les Canons de l'Eglise. Le Docteur, quoique flétri par sa condamnation, ne cessa point d'être l'idole de son parti : il eut la vanité de se montrer dans différentes villes, où il fut reçu comme le bienfaiteur de la Nation.

On ne doit pas croire que cet attachement à l'obéissance passive, fit de ses partisans des Sujets plus soumis. Dans le temps qu'ils soutenoient qu'on devoit obéir aveuglément aux Puissances, leurs actions démentoient leurs principes, puisqu'ils reconnoissoient la Reine Anne comme leur légitime Souveraine, & le Parlement pour Législateur suprême. Comment concilier cette conduite avec le principe, que la révolution étoit l'ouvrage d'un peuple rebelle? Mais tel est le langage constant des factions; chacune se glorifie d'une entiere soumission aux loix, & toutes sont disposées à les enfreindre, lorsqu'elles répriment leurs penchans, ou qu'elles s'opposent à leurs vûes ambitieuses. Les Jacobites furent accusés de fomenter tous ces troubles. Si cette imputation est fondée, ils servoient mal la cause qu'ils proposoient de défendre. Ce n'étoit point par des tumultes populaires qu'ils pouvoient favoriser le retour de leur Prince : ils avoient des moyens plus généreux pour intéresser la Nation à sa cause.

Négociations pour la paix.

Quoi qu'il en soit, l'Angleterre avoit alors à sa disposition le sort de la France, qui sembloit être sur le penchant de sa ruine. Les ennemis de Louis XIV ne s'en croyoient plus eux-mêmes sur la jalousie qu'ils s'efforçoient de nourrir contre lui; & la certitude qu'ils s'imaginoient avoir d'anéantir une Puissance, auparavant si formidable, leur faisoit rejeter ses offres pour la paix, avec autant de hauteur qu'ils avoient montré autrefois d'empressement à écouter ses propositions. C'étoit bien encore le même Louis XIV, qui, bravant toute l'Europe conjurée contre lui, n'avoit opposé que des armées aux efforts de la ligue d'Augsbourg. Il avoit soutenu les plus terribles revers avec la même fermeté qu'on lui avoit vu dans les plus brillantes victoires. Mais sa Cour n'étoit plus ce qu'elle avoit été, & son royaume avoit changé de face comme elle. La plupart des Ministres, ceux qui avoient son oreille, étoient sans réputation & sans audace, peut-être sans capacité,

haïs au dedans, peu estimés au dehors, & toujours en faveur. Les peuples appauvris étoient mécontens du Gouvernement; les campagnes sans culture, faute de Cultivateurs; les magasins & les arsenaux épuisés, les ports dépourvus de vaisseaux, les Négocians découragés par la decadence de la Marine. La plupart des Généraux, meilleurs Courtisans que Militaires, n'avoient ni la confiance des troupes, ni l'estime des ennemis. Les bons Officiers étoient retirés sur leurs terres; peu de ceux qui servoient étoient connus de l'Etranger, ou considérés parmi leurs concitoyens. Les troupes elles-mêmes étoient sans discipline & sans affection. Tout annonçoit à la France un avenir aussi funeste que le passé avoit été glorieux. En vain le Roi avoit offert, en 1709 & 1710, d'acheter la paix au prix de toutes les acquisitions qu'il avoit faites pendant son regne. Il avoit inutilement proposé d'abandonner son petit fils, de l'exhorter à remettre sa couronne à son rival, de donner passage par la France aux troupes alliées qui l'iroient forcer à l'abdication; il avoit même offert de les payer. Mais on ne vouloit point de paix avec lui, à moins que pour préliminaires, dont on fixoit l'exécution à deux mois, il n'eût arraché son petit-fils du trône, & rendu toutes les places dont la France s'étoit accrue depuis le regne de François I.

Histoire d'Angleterre.

Louis XIV, indigné de ces propositions, fit alors, dit l'illustre Historien de son siecle, ce qu'il n'avoit jamais fait à ses Sujets: il se justifia devant eux. Mais les nouveaux efforts, que le respect qu'on avoit pour sa personne lui obtint du peuple, ne produisirent que de nouvelles disgraces. Les intrigues de ses Ministres en Angleterre n'alloient point jusqu'à la Nation. Le Duc de Marlborough, disgracié de la Reine, commandoit encore les armées; le Parlement continuoit ses subsides, & en marquoit l'emploi. L'armée de France étoit le débris de celle qui n'avoit pu tenir derriere les retranchemens de Malplaquet. Le déplacement du Ministere Whig n'avoit point dérangé le plan de la grande alliance. Les Torys ne pouvoient se dérober à l'engagement pris de faire un établissement à l'Archiduc Charles; & la Nation, dont l'intérêt ou le préjugé étoit encore le même qu'au commencement de la guerre, n'auroit jamais consenti, qu'après tant de victoires on eût réduit les titres & les qualités sous lesquels elle avoit reconnu ce Prince en 1703. Cependant la France étoit si affoiblie, que la désunion des alliés l'auroit peu soulagée, à moins qu'elle ne commençât par la retraite d'un des principaux; & tout ce que la Reine Anne pouvoit, avec son nouveau Ministere, c'étoit de se réduire à suivre désormais l'impulsion qu'elle avoit donnée, & à ne faire que seconder les alliés, que jusqu'alors elle avoit animés & conduits.

Les agens de Louis XIV, en Angleterre, profiterent habilement des dispositions de la Reine Anne, pour ménager une révolution en faveur de la France. Leurs tentatives furent couronnées d'un heureux succès. Bientôt la Reine, qui voyoit un frere dans le Prétendant, se crut rede-

SECTION XIV. *Histoire d'Angleterre.*

vable à Louis XIV de la protection qu'il accordoit à ce Prince malheureux. On alarma sa conscience sur la durée d'une guerre qui ne se soutenoit plus que par opiniâtreté, & dont l'intérêt général de l'Europe demandoit la fin. Son goût pour la paix fut réveillé par l'appât des avantages qu'elle pouvoit assurer à ses peuples, si elle se rendoit maîtresse de la négociation. Le Duc de Marlborough ne tarda pas à être instruit de toutes ces menées. Toujours insatiable de gloire & de grandeur, se flattant encore, mais inutilement, de reprendre son ancienne autorité, il fit ce qu'il put par lui-même & par ses créatures, pour éloigner la paix. Mais le temps de son crédit n'étoit plus : on négligea même de le consulter : on fit plus; sa conduite fut éclairée, & on l'accusa de cabaler avec le Comte de Gallas contre le Gouvernement. Anne, indignée de son ingratitude, qu'on ne manqua point de lui peindre des plus noires couleurs, le priva de tous ses emplois, & lui retira tout à-fait la haute protection dont elle l'avoit honoré jusqu'alors.

Mort de l'Empereur Joseph; changement dans les affaires de l'Europe.

Sur ces entrefaites, la mort de l'Empereur Joseph ouvrit une nouvelle scene, & entama le dénouement des négociations secretes. Quel qu'eût été alors le Ministere en Angleterre, le systême auroit dû changer. Charles devenant Empereur, Marlborough lui même l'auroit éloigné du trône d'Espagne. Dans une crise heureuse, où les Ministres, qui venoient de le déplacer, avoient le choix de mille moyens également bons, il étoit inévitable que le dépit de ses amis trouveroit à fonder la critique du moyen auquel la Cour donneroit la préférence. On avoit fait la guerre pour empêcher qu'un Prince François ne fût assis sur le trône d'Espagne. La guerre avoit été si heureuse, qu'on pouvoit faire accepter à la France toutes sortes de conditions; & on ne détrônoit pas son Prince ! C'en étoit assez pour autoriser les plaintes & les clameurs des Whigs, qui ne cherchoient qu'à venger leurs chefs de ceux qui les avoient supplantés. Il y avoit en effet des Princes qu'on pouvoit substituer à l'Archiduc Charles : l'équilibre de l'Europe en auroit même paru plus solidement établi; & on évitoit l'embarras des renonciations, si le Duc de Savoie, si un Prince de Baviere, ou quelque autre, avoit été préféré au Duc d'Anjou.

Chez un peuple libre, la politique gagne au chagrin & aux clameurs des mécontens. Les Ministres comptables à la Nation, y veulent jouir d'une réputation bien méritée, & ils déferent à la critique qu'ils se feroient un point d'honneur de braver dans un Etat plus absolu : ils ne prennent leur parti qu'après avoir démontré à la Nation qu'il est le meilleur.

La guerre contre la Maison de Bourbon n'avoit plus d'autre objet qu'une satisfaction pour chacun des alliés; & Louis XIV n'en refusoit aucune qui fût raisonnable. L'embarras des Ministres d'Angleterre étoit de choisir, & de faire goûter leur choix. Séduite par les Ministres Impériaux & par son ambition, la République de Hollande ne vouloit point la paix. Mais les plus sages têtes des Etats Généraux ne

Histoire d'Angleterre.

paroissoient y avoir tant d'éloignement, que pour se ménager de meilleures conditions, tandis que les peuples des sept Provinces auroient le temps de revenir de la haine & des espérances dont on avoit entretenu leur ardeur pendant la guerre. La Cour de Londres, instruite de ces dispositions, s'attacha à prouver qu'elle devoit traiter avec la France, avant que de signifier la résolution qu'elle en avoit prise. Pour amener les esprits à cette impartialité qui doit devancer la persuasion, elle commit les alliés les uns avec les autres. Leurs communes indiscrétions devoient les faire revenir de leurs préjugés; & en s'ouvrant sur leurs vûes particulieres, il falloit qu'ils laissassent voir le faux de ce zele apparent pour la cause générale, qui avoit soutenu l'union. Le Ministere Anglois mit ensuite en question l'intérêt de chacun à la guerre, & la part qu'il avoit eue aux dépenses & aux opérations. Les Whigs eux-mêmes furent effrayés des charges immenses que la Nation avoit portées, & du peu de retour qu'elle avoit eu lieu de s'en promettre. Les Hollandois reconnurent qu'ils avoient fait une guerre indispensable, tandis que l'Angleterre n'avoit guere eu d'autre motif que la gloire de conserver leur République, & le plaisir de lutter contre la France. Ils sentirent qu'ils étoient trop foibles pour soutenir, joint au fardeau qu'ils avoient porté, celui dont leur alliée vouloit se décharger, & ils furent dissuadés de la continuation de la guerre, aussi tôt que l'Angleterre laissa voir qu'elle se la reconnoissoit plus onéreuse que profitable.

Le Prince Eugene, qui avoit fait servir jusqu'alors ces alliés aux intérêts de sa Cour, fut, sans s'en appercevoir, l'instrument du Ministre Anglois contre elle. Trompé par son aversion pour la paix, il se fixa sur l'avantage que la souveraineté des Pays-Bas donneroit à l'Empereur, au cas qu'il lui fallût continuer seul la guerre; & d'après les inclinations d'un Ministre Anglois (1), plus délié Politique que lui, il proposa aux Etats-Généraux la proclamation de Charles VI dans les dix Provinces. En ayant été refusé, il la fit demander par les Notables du pays, qu'il avoit gagnés; & il appuya leurs plaintes contre le Gouvernement que leurs Hautes-Puissances avoient rendu tout-à-fait militaire. Ce procédé acheva d'ouvrir les yeux des Hollandois. Ils virent qu'on leur vouloit enlever la part qu'ils s'étoient promise aux conquêtes, & ils furent entiérement guéris de l'esprit de parti, qui les faisoit s'épuiser pour un allié qui, avouant que la guerre avoit été entreprise principalement pour lui, loin de tirer de cet aveu un motif de reconnoissance, en faisoit une raison de s'approprier tous les fruits de la guerre. Les Etats-Généraux répondirent aux plaintes des Députés des dix Provinces, que leur pays étoit une conquête dont le traité de paix feroit le sort; & ils entrerent dans les vûes de la Cour de Londres pour le succès des conférences.

Ouverture des conférences de paix à Utrecht.

La Reine d'Angleterre avoit intimé le Congrès à Utrecht pour le 21

(1) *Milord Bolymbroke.*

SECTION XIV. *Histoire d'Angleterre.*

Janvier 1712. L'ouverture s'en fit le 29. Mais il n'y eut que l'apparence de la négociation. C'étoit à la Haye & dans le Cabinet des deux Cours que les grandes difficultés étoient discutées & applanies : les Courriers de Versailles & de Londres apportoient à Utrecht les délibérations du lendemain, avec leur résultat. Dès le 10 de Juillet, tous les traités étoient digérés par les Ministres de France & d'Angleterre. Le 19 Dunkerque fut remis à un Général Anglois, qui devoit sur le champ en commencer la démolition.

Les alliés voulurent d'abord traiter en commun à Utrecht, & c'étoit l'avantage des Ministres Impériaux ; leur Maître souhaitant la continuation de la guerre, ils devoient trouver mille occasions d'accrocher une négociation aussi embarrassée que celle-là l'auroit été. Mais leur propre imprudence leur enleva cette ressource. Le Comte Sinzendorf, premier Plénipotentiaire de l'Empereur, croyant le temps favorable pour faire servir à l'accroissement de l'autorité Impériale, la faute que les Ministres François avoient faite à Nimegue & à Ryswick, de disputer aux Princes de l'Empire le droit d'Ambassadeur, exigea que le Corps Germanique lui remît ses demandes, & qu'il reçût, par son canal, les réponses qui y seroient faites. Les Electeurs & les Princes des anciennes Maisons se récrierent contre la prétention ; & le Congrès, à l'arbitrage duquel elle fut remise, décida en leur faveur. Mais la difficulté de répondre à tant de cahiers qui devoient être rapprochés & comparés par tous les intéressés, discutés sous tous leurs rapports, & répondus à la satisfaction de tous en général, & de chacun en particulier, parut effrayer & rebuter les Plénipotentiaires François. Ils demanderent ou qu'on se contentât de reponses verbales, ou qu'on fît des traités particuliers. L'Angleterre, qui avoit déjà stipulé ses avantages à part, appuya leur demande, & les aida à obtenir l'option pour le dernier procédé.

Alors chaque Puissance appréhendant d'être prévenue, & ensuite abandonnée par ses alliés, toutes se hâterent de faire leurs conditions. La paix générale auroit été plus tôt conclue, si on avoit voulu reconnoître, dans les préliminaires, Philippe V pour Roi d'Espagne. Mais, par complaisance pour l'Empereur, l'Angleterre avoit exigé que les Plénipotentiaires Espagnols ne parussent point à Utrecht ; & les cessions qui durent être faites au nom de l'Espagne, sans mention de son Roi, embarrasserent la négociation. L'Empereur voulant mettre de nouveaux obstacles à la paix, on l'abandonna à sa passion & à ses espérances. Les traités furent signés le 11 Avril 1713, entre la France d'une part, & de l'autre, l'Angleterre, la Hollande, le Portugal, la Prusse & la Savoie (1).

(1) Nous avons cru devoir nous étendre un peu sur ce traité d'Utrecht, parce qu'il est peu de traits dans l'Histoire aussi remarquable que la supériorité avec laquelle l'Angleterre traita les renonciations respectives de Philippe V à la

La France céda à perpétuité à l'Angleterre la baie & le détroit d'Hudson, avec ses dépendances, l'isle de St.-Christophe, l'Acadie & l'isle de Terre-Neuve, pendant la pêche de la morue. Elle promit la démolition totale de Dunkerque du côté de la mer, & le comblement de son port. Le terme de ce fâcheux travail étoit de cinq mois, & il ne devoit commencer qu'après que les quatre villes de la Flandre Françoise, dont la restitution étoit appelée un dédommagement, auroient été rendues au royaume. Louis XIV reconnut pour légitime la succession Protestante, telle qu'elle avoit été réglée par la Nation, en faveur de la Maison de Hanovre. Il confirma les renonciations respectives qui devoient prevenir l'union des deux couronnes sur une même tête, & il avoua d'avance le traité que l'Angleterre feroit avec l'Espagne. *Histoire d'Angleterre.*

Quelque glorieuse que fût la paix d'Utrecht pour la Grande-Bretagne, le Duc de Marlborough & ses partisans se déchaînerent, par des discours licencieux & des écrits plus licencieux encore, contre cet heureux événement, qu'ils alerent même jusqu'à qualifier de paix honteuse & préjudiciable. Mais leurs clameurs ne firent aucune sorte d'impression, & prouverent beaucoup plus le chagrin du Général disgracié, que son patriotisme. Que pouvoit-il y avoir de plus glorieux pour Anne, que d'avoir su se rendre l'arbitre de l'Europe, & d'avoir assuré le progrès des branches les plus florissantes du commerce Britannique? *Clameurs des Whigs; le Parlement est dissous.* 1713, 1714.

Peu de temps après ce grand événement, au mois d'Août 1713, le Parlement fut dissous, & il s'en assembla un nouveau le 16 Février de l'année suivante. Mais celui-ci, oubliant les bienfaits que la Reine Anne avoit répandus sur la Nation, ne lui témoigna sa sensibilité que par des traits d'ingratitude, qui ulcérerent le cœur de la Reine. En général les Anglois étoient mécontens de la disgrace de Marlborough. Il avoit rendu des services essentiels à l'Etat; Anne paroissoit les avoir oubliés. Le Parlement chercha les occasions de la mortifier. La Chambre des Pairs se distingua sur-tout par la hauteur avec laquelle elle pressa la Reine d'appeler le Prince Electoral de Hanovre, pour contenir, disoient-ils, les mal intentionnés qui remuoient en faveur du Prétendant. On soupçonnoit Anne d'avoir pris des mesures pour faire rentrer la couronne dans la Maison de Stuart, & l'on assure que les moyens qu'elle avoit employés n'échouerent que par l'indiscrétion & l'imprudence des Ministres. Quoi qu'il en soit, Anne, irritée des loix qu'on prétendoit lui imposer,

couronne de France, & des Princes François à la couronne d'Espagne. Dans le cours de cette négociation, le Ministre François faisoit une grande affaire d'un acte que les loix fondamentales de la Monarchie sembloient réduire à une formalité absolument nulle. » Nous sommes prêts, lui répondit le Ministre Anglois, » à croire que vous êtes persuadés en France que Dieu seul peut abroger la loi » de votre succession; mais vous nous permettrez d'être persuadés, en Angleterre, » qu'un Prince peut renoncer à son droit, par une cession volontaire, & que » celui en faveur duquel la renonciation est faite, peut être justement soutenu » dans ses prétentions par les garans du traité «. Une déclaration aussi précise sur la valeur des renonciations, leva presque tous les obstacles à la paix.

SECTION XIV. *Hiſtoire d'Angleterre.*

répondit que quelque affection qu'elle eût pour le Prince de Hanovre, elle ne pouvoit point ſupporter la préſence d'un hérétique, qui, d'ailleurs, loin d'appaiſer les troubles, ne feroit au contraire que les accroître & les multiplier. Du reſte, afin de faire ceſſer le murmure que les bruits répandus avoient occaſionnés, & pour prouver à ſes Sujets qu'elle n'avoit jamais ſongé à tranſmettre ſon ſceptre au Prétendant, Anne, le cœur déchiré de douleur, publia une proclamation, par laquelle elle promettoit une récompenſe de cinq mille livres ſterlings à quiconque lui livreroit, mort ou vif, le Chevalier de Saint-Georges (1).

Mort de la Reine Anne.

Cette proclamation, déſavouée par ſon ame & par les tendres ſentimens qu'elle avoit pour ſon frere, la remplit d'amertume, & abrégea ſes jours. Dès ce moment on la vit dépérir, & une goutte dégénérée en hydropiſie, accompagnée de fréquens aſſoupiſſemens, termina ſa vie, le 13 Août 1714, dans la cinquantieme année de ſon âge, & la treizieme de ſon regne (2).

Ses vertus.

Les qualités brillantes d'Eliſabeth s'éclipſent devant les vertus d'Anne, qui fit plus par la bonté de ſon caractere, par ſon patriotiſme & ſon humanité, qu'Eliſabeth, toujours entourée, & ſouvent éblouie du faſte de la royauté. Les Anglois s'énorgueilliſſent lorſqu'ils ſongent au regne d'Eliſabeth; mais leur cœur s'attendrit toutes les fois qu'ils ſe ſouviennent qu'Anne a régné ſur eux. Eliſabeth fit reſpecter ſes ordres, Anne les fit aimer. Ce ne fut point par une vaine ambition, ou par le déſir d'une vaine gloire à laquelle tant de Monarques ont ſacrifié le bonheur & le repos de leurs Sujets, mais par amour de l'humanité, par tendreſſe pour ſes peuples, qu'Anne ſut leur procurer cette ſituation brillante, dont

(1) Ce Prince, renvoyé par Louis XIV, s'étoit retiré en Lorraine. La Chambre des Pairs, voulant l'arracher de cet aſile, exigea qu'on mît ſa tête à prix; mais quelques Membres ſe recrierent contre une ſi grande inhumanité, inſiſtant ſur les droits de la Nature & de la Religion, ſur la douceur des loix Angloiſes. Leurs repréſentations n'aboutirent qu'à obtenir quelque adouciſſement; car la récompenſe des cinq mille livres ne fut promiſe qu'en cas que le Prétendant entreprendroit de deſcendre dans le royaume.

(2) Anne étoit de moyenne taille & bien proportionnée. Elle avoit les cheveux bruns, tirant ſur le noir, le teint rouge, les traits réguliers, le viſage plus rond qu'ovale, un abord plus agréable que majeſtueux. Sa voix étoit claire & mélodieuſe, & ſa phyſionomie engageante. Peu de jours avant ſa mort, elle s'étoit fait ſaigner: ſon ſang fut trouvé très épais. Cependant elle repoſa aſſez bien juſqu'au lendemain à ſix heures du matin, que, ſe trouvant un peu mieux, elle ſe mit à ſa toilette. Sur les huit heures, la Reine alla regarder à ſa pendule, & une de ſes femmes de chambre remarquant que Sa Majeſté y fixoit long-temps les yeux, lui demanda ce qu'elle y voyoit de plus qu'à l'ordinaire? Anne, ſecouant la tête, & jettant des regards mourans ſur ſa femme de chambre, ſembla lui répondre qu'elle y voyoit ſa derniere heure. Dans les derniers inſtans de ſa vie, on l'entendit ſans ceſſe s'écrier: *Ah mon frere, mon cher frere, que vous êtes à plaindre!*

les Anglois ne cessent point encore, de nos jours, de célébrer les douceurs & les avantages. Pieuse sans affectation, elle étoit fortement attachée à l'Eglise Anglicane, plutôt par conviction que par préoccupation. Mere tendre, elle fut un modele d'affection & de fidélité conjugale. On l'appeloit la *bonne Reine Anne*, titre plus glorieux que les victoires qui ont rendu son regne si célebre.

Histoire d'Angleterre.

SECTION XV.

LES Anglois, vivement affligés de la mort de la Reine Anne, parurent oublier pour quelque temps la douleur que leur causoit cette perte irréparable, en proclamant George I Roi d'Angleterre (1). La Nation

GEORGE I. Son avénement au trône d'Angleterre.

(1) On ne sera pas fâché de trouver ici quelques détails sur les premieres années de ce Prince, qui va fonder un nouvel ordre de succession au trône de la Grande-Bretagne. Né le 28 Mai 1660, d'Ernest-Auguste, Duc de Brunswick & de Lunebourg, Electeur d'Hanovre, Evêque d'Osnabruk, & de Sophie, fille de Frédéric V, Electeur Palatin, qui avoit épousé Elisabeth Stuart, fille de Jacques I, Roi d'Angleterre, George n'avoit que des droits fort éloignés à la couronne d'Angleterre. Mais, dès ses premieres années, il se montra digne du plus haut rang, par sa supériorité sur tous les enfans de son âge. Il n'avoit pas encore atteint sa douzieme année, qu'il faisoit les délices & l'ornement de la Cour de son pere, par l'agrément & la vivacité de son imagination, comme par la variété des connoissances qu'il avoit acquises, & par sa facilité à s'exprimer avec une égale élégance, en latin, en françois & en italien. Mais, fatigué bientôt de ces occupations, il leur préféra des soins plus éclatans, & son ame, enflammée du desir de signaler sa naissante valeur, ne lui permettant plus de rester dans une studieuse oisiveté, il conjura son pere, qui alloit commander une armée destinée à chasser les François du pays de Treves, de lui permettre de le suivre. L'armée Hanovrienne ne tarda point à rencontrer les François, commandés par le Maréchal de Créqui. Le jeune George ne quitta point son pere pendant le combat, & son pere ne se trouva qu'aux endroits où le choc étoit le plus terrible, & où le danger étoit le plus pressant. La valeur & le sang froid de George furent admirés de son armée, & par les ennemis mêmes. Le Maréchal de Créqui fut battu; & l'Empereur Léopold fut si sensible à l'honneur de cette victoire, qu'il écrivit la lettre la plus obligeante au jeune fils de l'Electeur d'Hanovre. George-Guillaume, Duc de Zell, frere d'Ernest-Auguste, n'avoit qu'une fille, la Princesse Sophie-Dorothée. Flatté des lauriers que son neveu venoit de moissonner, il résolut, de concert avec son frere, de la lui donner en mariage; mais ce projet ne fut exécuté que quelques années après, le 28 Novembre 1682. George ne goûta que peu de temps les douceurs de cette union, &, plus fidele à son penchant pour les combats, qu'aux charmes de sa jeune épouse, il la quitta en 1685, pour prendre le commandement d'un corps de dix mille hommes que la Maison de Brunswick envoyoit en Hongrie. Ce corps joignit, devant les murs de Nerwinde, l'armée des Puissances confédérées, & George contribua autant à la prise de cette place, qu'à obliger ensuite les ennemis à lever le siége de Gran. Ce fut encore lui qui, l'année suivante, eut la plus grande part au siége mémorable de Bude, qui fut emporté d'assaut. Il concourut également à la prise de Mayence,

SECTION XV *Histoire d'Angleterre.*

se hâta d'envoyer à ce Prince des Députés, chargés de lui annoncer la nouvelle de cet événement. On assura qu'ils trouverent le nouveau Monarque occupé dans ses jardins à cultiver des fleurs. Il parut ou feignit de paroître plus affligé de la mort d'Anne, que satisfait du rang suprême. Cependant il se mit en devoir de seconder l'empressement de ses nouveaux Sujets. Il se rendit en Angleterre, & le peuple, avide de le voir, fit éclater, par-tout son passage, les transports de la joie la plus vive (1). On crut que les vertus de ce Prince étoient égales à la célébrité de ses talens militaires, & on le regarda comme le plus grand Roi qui eût jusqu'alors occupé le trône Britannique. Il n'eût tenu qu'à George de remplir & de surpasser même l'attente des Anglois; car il tenoit de la Nature toutes les dispositions qui forment les grands Souverains. Son genie vaste, élevé, avoit été cultivé par une excellente éducation. Il n'étoit plus dans l'âge des égaremens, &, parvenu à sa quarantieme année, on pensoit que l'expérience, la sagesse & la prudence le guideroient dans ses projets, ainsi que dans ses actions.

Le Roi se déclare pour les Whigs. 1715.

George I commença par justifier ces flatteuses idées, & parut ne désirer que la gloire & le bonheur de la Nation. Son attention à rendre la justice, & son empressement à verser les bienfaits lui gagnerent tous les cœurs. Mais ces beaux jours durerent peu. George cessa de se contraindre, & déploya, pour le malheur des citoyens, trop faciles à se laisser tromper, toute la dureté de son caractere. Comme il croyoit tenir sa couronne des droits de sa naissance, & non des bontés d'Anne, il commença par renverser tous les projets & tous les établissemens formés par cette Princesse; &, soit par ingratitude, soit par esprit de contradiction, il affecta de se conduire d'une maniere tout-à-fait opposée à celle de cette illustre Reine. Anne avoit hautement pro-

& deux ans après on le vit commander, avec autant de succès que d'habileté, une petite armée de onze mille hommes, dans les Pays-Bas Espagnols. Le 29 Juillet 1693, il se couvrit de gloire à la fameuse bataille de Nerwinde. La mort de son pere, arrivée au mois de Janvier 1698, l'éleva au Gouvernement des Duchés de Brunswick & de Lunebourg, ainsi qu'à l'Electorat d'Hanovre, que tenterent vainement de lui disputer quelques Princes de l'Empire, soutenus par le Collége des Electeurs. En 1708, placé par les confédérés à la tête de leurs armées combinées, il eut le glorieux avantage d'arrêter les rapides progrès des François, qu'il empêcha de tenter, ainsi qu'ils l'avoient projeté, le passage du Rhin. L'année suivante, chargé encore du commandement de l'armée Impériale sur le Haut-Rhin, il passa ce fleuve à la vue & malgré les efforts des ennemis, & s'approcha de Lauterbourg & des lignes de Croon-Weissembourg. Enfin, au Congrès d'Utrecht, il fit confirmer la succession à la couronne d'Angleterre, pour la Maison de Hanovre.

(1) Tout le monde sembla participer à l'alégresse publique, excepté une Dame qui, ayant ramassé le gant d'un des Héros, le jour qu'il proclamerent George, s'écria : *Vive le Roi Jacques III!* & s'offrit à combattre pour sa cause. Cet héroïsme, ou plutôt cette témérité, fut taxée d'extravagance, qu'on crut devoir laisser impunie.

tégé les Torys, qui lui avoient rendu, ainsi qu'à la Nation, des services essentiels. George I, jaloux de l'autorité qui leur avoit été confiée, & de leur influence dans les plus importantes affaires, se déclara ouvertement pour les Whigs, & disgracia les Torys, qui tomberent à leur tour dans l'humiliation. Le fameux Duc de Marlborough, digne, à bien des égards, des postes les plus éminens, fut rappelé & remis à la tête des troupes. Le même peuple qui avoit applaudi à sa disgrace, le reçut comme le Héros qui avoit sauvé la Patrie. Trois cents Seigneurs, montés sur des chevaux richement enharnachés, & suivis de cinquante carrosses, lui servirent d'escorte dans sa marche : toutes les rues de Londres retentirent des cris d'alegresse. Qu'un peuple qui passe si rapidement de la haine à l'amour, dut paroître méprisable à ce grand homme ! Les Lords Sunderland & Nottingham, Stanhope & Cadogan remonterent au rang que les Torys leur avoient fait perdre ; & de tous les Ministres & Favoris d'Anne, il n'y en eut aucun de conservé.

Histoire d'Angleterre.

George crée un nouveau Parlement. 1715.

A ces traits d'ingratitude en succederent d'autres, qui annoncerent combien la mémoire d'Anne étoit peu respectée par George ; il cassa l'ancien Parlement, & la proclamation qu'il publia pour la convocation du nouveau, étoit conçue avec aussi peu de ménagement que de politique. Contre l'évidence des faits, George y présentoit les affaires dans le plus grand désordre, le commerce, jadis si florissant, affoibli & presque ruiné, la navigation interrompue, languissante, abandonnée, la dette nationale prodigieusement accrue. Cette proclamation blessa vivement les Anglois attachés à la Reine Anne, & ils s'indignerent des motifs odieux qui l'avoient inspirée à George.

Persécution contre les anciens Ministres.

On sait qu'il est du plus grand intérêt pour les Rois d'Angleterre de faire entrer le Parlement dans leurs vûes, & il paroît assez difficile qu'ils puissent se rendre les maîtres des suffrages de cette multitude de Députés choisis de la maniere la plus libre en apparence par leurs concitoyens. Toutefois cette difficulté n'est rien moins qu'insurmontable ; & les intrigues des Ministres, jointes à la séduction de la faveur & des bienfaits répandus sur ceux qui concourent à l'élection des Représentans, dirigent trop souvent les suffrages des Electeurs. Ce fut par cette voie que George I s'assura de l'aveugle déférence du nouveau Parlement, qui, vendu à la Cour, fit aisément triompher le Monarque de la Nation, qui prétendoit ne pouvoir être gouvernée que par ses propres loix. Les Whigs dominoient dans ce Parlement. L'indignation des Torys contre les traits injurieux lancés sur le gouvernement de la Reine Anne, ne servit qu'à animer George & les Whigs contre les anciens Ministres : ils furent attaqués sur des prétextes vagues, accusés, sans preuves, des crimes les plus punissables, & poursuivis avec la plus grande vigueur. Les Comtes d'Oxford & de Strafford, le Vicomte de Bolingbroke & le Duc d'Ormond, furent les plus exposés à la violence de la persécution (1). Les deux derniers

(1) Ces Seigneurs furent tous accusés de haute trahison, & d'avoir trop favorisé le traité de paix d'Utrecht. Le frere d'Oxford eut beau représenter à la

se déroberent, par la fuite, à la févere iniquité des Juges, & les deux premiers affronterent hardiment les ennemis puiffans qui avoient juré leur perte. Le Général Stanhope & le Chevalier Robert Walpole s'éleverent fur leurs ruines; & le dernier fur-tout, qui, honoré de l'intime confiance du Roi, & enrichi de fes bienfaits, montra le zele le plus vif pour le bienfaiteur qui le combloit d'opulence & d'honneurs; récompenfe méritée, fi l'on ne confidere que les rares talens du Chevalier Walpole, mais mal acquife, s'il eft vrai, comme on l'a prétendu, qu'il ait plus d'une fois facrifié les intérêts de l'Etat & les droits des citoyens à fes propres intérêts & à ceux de George I. Toute la haine des Whigs fe réunit fur le Comte d'Oxford, vieillard moins refpectable encore par fa conduite que par les grands fervices qu'il avoit conftamment rendus à fa Patrie pendant tout le temps de fa vie. Il eût inévitablement péri fur l'échafaud, malgré fon innocence & fon intégrité, fi la méfintelligence que fes amis fufciterent entre la Chambre des Communes & la Chambre des Pairs, n'eût dérobé fa tête à la honte du fupplice, & épargné un crime à fes concitoyens.

Révolte en Ecoffe & en Angleterre. 1716.

Cependant, quelque déférence que le Parlement eût pour les volontés de la Cour, il ne put prévenir les troubles que les mécontens & les partifans de la malheureufe Maifon de Stuart firent naître dans l'Etat. Le Prétendant confervoit en Angleterre, & fur-tout en Ecoffe, un très-grand nombre de partifans zélés qui n'afpiroient qu'au bonheur d'opérer une révolution. Ils crurent que les innovations introduites depuis la mort de la Reine Anne, la févérité de George, & le mécontentement d'une partie de la Nation, leur offroient le moment favorable qu'ils défiroient avec tant de chaleur. Ils fe réunirent, & tandis que le Chevalier de St.-George fe donnoit en France les plus grands mouvemens, le Comte de Marr raffembloit en Ecoffe tous les factieux attachés au parti des Jacobites. Mais ils furent battus par le Duc d'Argyll; & le Général Wills réduifit les révoltés à une telle extrémité, qu'ils furent

Chambre-Haute que ce Miniftre n'avoit rien fait que par l'ordre de la Reine; que la paix d'Utrecht étoit avantageufe; que deux Parlemens l'avoient approuvée comme telle; ces raifons ne défarmerent point les perfécuteurs. Le Comte d'Oxford, après avoir prouvé fon innocence, & obfervé que fi des Miniftres d'Etat, qui exécutoient les ordres du Souverain, étoient refponfables de leur conduite, tous les Membres de la Chambre pouvoient un jour être expofés aux mêmes recherches. » Milords, ajouta-t-il, je vais prendre congé de vous, peut-être pour » toujours. Je donnerai ma vie avec joie pour une caufe que favorifoit la Reine, » ma maîtreffe & ma bienfaitrice. Quand je confidere que je dois être jugé par » la Juftice, l'honneur & la vertu de nos Pairs, j'acquiefce volontiers à ce juge- » ment «. On le conduifit à la Tour, quoique dangereufement malade de la gravelle. Le peuple l'accompagna en foule, invectivant contre les perfécuteurs de ce refpectable Miniftre. Le Duc d'Ormont & le Vicomte de Bolingbroke, qui avoient mieux aimé quitter leur Patrie que de courir les rifques de l'événement, furent déclarés contumaces, & leurs noms furent effacés de la lifte des Pairs.

obligés de se renfermer dans Preston, d'où ils furent bientôt contraints de sortir & de se rendre à discrétion. Pendant que les armes de George triomphoient en Angleterre & en Ecosse, le Prétendant, trahi en France par un perfide confident (1), se vit abandonné par le Duc d'Orléans, Régent de ce royaume, qui le fit prier même d'aller porter ailleurs ses espérances. Il alla se fixer dans les terres de l'Eglise, où le St.-Siege tâcha de le dédommager, par de vains titres, des honneurs, & par quelques largesses répandues avec parcimonie, de la couronne qu'il avoit sacrifiée à son attachement à la Cour de Rome.

Histoire d'Angleterre.

Cependant George I ensanglanta les lauriers que ses Généraux venoient de moissonner, par la mort des chefs & des Officiers qui s'étoient rendus à discrétion lors de l'attaque de Preston. Ces chefs étoient les principaux Seigneurs de l'Angleterre, & parmi eux il y avoit sept Pairs du royaume. Vainement, pour les soustraire à l'inflexible sévérité du Souverain, leurs parens (2), leurs amis, & le Parlement même, mirent tout en usage. L'inexorable George décida qu'ils seroient punis de mort; & quoiqu'il ne pût douter du plaisir général qu'il feroit en usant de clémence, ils furent, par son ordre, envoyés sur l'échafaud. Ces sanglantes exécutions le firent craindre & detester; mais la dureté naturelle de son caractere le rendit insensible au mécontentement de ses Sujets, comme elle avoit rendu son ame inaccessible à la pitié.

Le projet que George I formoit alors, & qui l'occupoit tout entier, avoit été funeste à plusieurs de ses prédécesseurs. Il avoit fait perdre la vie à Charles I, & il avoit fait perdre la couronne à Jacques II. Mais George, supérieur, par son génie & ses ressources, à ces deux Souverains, ne songea qu'au moyen de parvenir au but de ses desirs, c'est-à-dire, à étendre les droits de son autorité jusqu'au despotisme,

Le Roi prolonge la durée des Parlemens.

(1) Un Abbé Anglois, nommé Stryklaw.

(2) Le Comte de Nilhisdale étoit du nombre des sept Pairs condamnés à la mort; mais il échappa au supplice par la tendresse ingénieuse de son épouse. On avoit permis aux femmes de voir leurs maris, pour leur faire les derniers adieux. Milady Nilhisdale entra dans la Tour, appuyée sur deux femmes de chambre, un mouchoir devant les yeux, & dans l'attitude d'une femme désolée. Lorsqu'elle fut arrivée à la prison: » Milord, dit-elle à son mari, il n'y a qu'un moyen » pour vous conserver la vie: prenez mes habits, & comme moi couvrez-vous » le visage. Votre taille, semblable à la mienne, trompera les Geoliers, & ma » femme de chambre vous conduira dans un vaisseau préparé pour vous porter en » France «. Le stratagême s'exécuta heureusement. Milord Nilhisdale disparut, & arriva à trois heures du matin à Calais. En mettant pied à terre, il fit un saut en s'écriant: *Vive Jésus! me voilà sauve!* Ce transport le décela, mais il n'étoit plus au pouvoir de ses ennemis. Le lendemain matin on envoya un Ministre pour préparer le prisonnier à la mort. Ce Ministre fut étrangement surpris de trouver une femme au lieu d'un homme. La nouvelle s'en répandit bientôt dans Londres. Le Lieutenant de la Tour ayant demandé les ordres du Roi pour savoir ce qu'il devoit faire de Milady Nilhisdale, il lui fut enjoint de la mettre en liberté. Elle alla rejoindre son mari en France, où elle reçut l'accueil le plus favorable. *Smolett, Anecd. Angloises. Les Faits & Dits des femmes celebres.*

SECTION XV. *Histoire d'Angleterre.*

qu'il avoit résolu de fonder sur les ruines de la liberté nationale. La voie qu'il prit justifia tout ce que l'on racontoit de la justesse de ses vues, & de l'habileté de sa politique. Il crut, & ne se trompa point, que son autorité s'étendroit en proportion de l'accroissement de puissance qu'il accorderoit au Parlement, dont il avoit eu l'art de se rendre le maître. Dans cette vûe, il fit statuer par un Bill solennel que cette Assemblée Nationale, qui jusqu'alors n'avoit duré que trois ans, dureroit désormais sept années. Quelques Pairs, gagnés par les largesses de George, représenterent dans la Chambre-Haute, que les élections trop fréquentes entretenoient l'activité des partis, fomentoient des haines dans les familles, entraînoient des dépenses ruineuses, occasionnoient les cabales & les intrigues des Souverains étrangers; que, dans la situation présente des affaires, il convenoit de remédier à ce mal, & que c'étoit un moyen d'étouffer la rebellion, toujours prête à se ranimer. Ces raisons furent vivement combattues par d'autres Seigneurs, qui représenterent à leur tour que les loix fondamentales du royaume exigeoient de fréquens Parlemens; qu'ils étoient établis par l'usage de plusieurs siecles; qu'ils intéressoient la liberté & la gloire des citoyens.

» Quelle confiance, disoient-ils, les étrangers pourront-ils avoir en » une Nation qui auroit sacrifié lâchement ses droits les plus pré» cieux? Les dépenses des élections, les cabales qu'elles occasionnent, » loin de diminuer par ce nouveau & dangereux systême, n'augmen» teront elles pas, avec l'intérêt qu'auront les particuliers à briguer les » places d'un long Parlement? Le Ministere n'aura-t-il pas & plus » de motifs & plus de moyens d'en corrompre les Membres? Et le » Parlement ne pourra-t-il pas aspirer lui-même à se rendre perpétuel, » après avoir prolongé sa durée? ce qui anéantiroit les priviléges du » peuple & la constitution de l'Etat «. Ces raisons, toutes plausibles qu'elles sont, furent trop foibles contre l'influence de la Cour. Malgré les murmures & le zele des véritables patriotes, le Bill passa en force de loi; & George, qui se vit au comble de ses vœux, laissa le mécontentement des citoyens s'exhaler, & s'absenta de ses Etats; il alla montrer à ses anciens Sujets de Hanovre, la pourpre & l'appareil d'un Monarque Britannique.

Le Roi de Suede, Charles XII, veut détrôner George.

Un démêlé survenu entre Charles XII, Roi de Suede, qui, de retour dans ses Etats, demanda la restitution des Duchés de Brême & de Werden, & George, qui refusa de rendre ces pays, fut le motif de la fameuse conspiration formée, en faveur du Prétendant, par le Comte Gyllembourg, Ambassadeur de Charles à la Cour de Londres, le Baron d'Esparre, Ministre Suédois, résidant à Paris, & le Baron de Gortz, résidant à la Haye, & qui étoit le centre de réunion où venoient aboutir les négociations des deux autres Ambassadeurs. Suivant le plan de cette conspiration, le Roi de Suede devoit envoyer en Angleterre une flotte montée de huit mille fantassins, & de quatre mille

cavaliers, pendant que le Comte de Gyllembourg feroit révolter & armer tout ce qu'il y avoit dans la Grande-Bretagne de partisans de Jacques; & le Baron de Gortz, chargé de traiter pour le même sujet avec tous les Seigneurs Anglois exilés en France, devoit aller se mettre à la tête des révoltés. Cette conspiration, conduite avec adresse, eût vraisemblablement opéré une révolution, si l'infortune, constamment attachée à la Maison de Stuart, n'eût traversé ce grand projet. Le secret fut mal gardé; George I en fut instruit, & quittant aussi-tôt les Etats de Hanovre, il revint en diligence, & reparut à Londres, où huit jours après il fit arrêter le Comte de Gyllembourg, lui donna des Gardes, & se saisit de tous ses papiers.

Histoire d'Angleterre.

Ce coup d'éclat en imposa au Chevalier de St. George & à ses partisans, qui n'oserent remuer; & les suites de cette conspiration, qui devoit être si funeste pour le Roi d'Angleterre, lui procurerent les plus grands avantages, par l'adresse qu'il eut de faire servir cette conspiration même à ses intérêts. En effet, sous prétexte de s'opposer aux attentats des conjurés, qu'il supposa ligués avec plusieurs Puissances de l'Europe, George obtint du Parlement des subsides considérables, & il l'engagea même de le prier à conserver sur pied les troupes de terre & de mer, & à les augmenter suivant qu'il le jugeroit nécessaire.

La conspiration est découverte. 1717.

Pour achever de ruiner la constitution Britannique, & renverser les barrieres qui gênoient l'autorité royale, il ne restoit plus à George qu'à se rendre maître absolu des troupes qui ne lui étoient assujetties qu'à certains égards, & qui, à beaucoup d'autres, dépendoient uniquement de la jurisdiction civile; car jusqu'alors le droit de vie & de mort n'avoit point résidé dans le Conseil de guerre; de sorte qu'en matiere de discipline, de rebellion même ou de désertion, les causes étant renvoyées à tout autre Tribunal, le crédit, les amis, les protections assuroient l'impunité des coupables. Les soldats, en Angleterre comme ailleurs, sont citoyens; ce privilége d'être jugés par leurs concitoyens, & non par le Conseil de guerre, immédiatement subordonné à la Cour, étoit de la plus grande conséquence, & il étoit entiérement lié à la liberté nationale. Néanmoins, George & ses Ministres agirent avec tant de vivacité, que, malgré les zélateurs de l'ancienne liberté, les droits des citoyens furent violés, & vendus aux volontés de la Cour: la loi proposée passa au gré de George, qui la fit revêtir aussi-tôt de toutes les formalités nécessaires en pareille occasion.

Le Roi se rend maître absolu des troupes.

Cette étrange condescendance du Parlement indisposa le plus grand nombre des citoyens, & leur mécontentement eût peut-être causé des troubles dans l'Etat, si le politique Monarque n'eût flatté le goût de la Nation par l'éblouissante espérance d'une guerre avantageuse qu'il l'engagea de déclarer à l'Espagne, dont le commerce, encore florissant, gênoit celui de la Grande-Bretagne. George avoit un double intérêt à cette guerre, celui de distraire l'attention publique, trop occupée de

Guerre contre l'Espagne. 1718.

SECTION XV. *Histoire d'Angleterre.*

l'accroissement successif de l'autorité royale, & celui d'appesantir, même en se rendant nécessaire, le joug déjà trop accablant que son avide despotisme avoit mis sur ses peuples. Mais, pour que cette guerre fût glorieuse à la Nation, il y avoit bien des obstacles a surmonter, & le plus grand étoit celui de lutter avec avantage contre le fameux Cardinal Alberoni, génie supérieur, entreprenant, hardi, Politique profond, habile négociateur, capable de former les plus vastes desseins, & beaucoup plus capable de les faire réussir. Alberoni, plus digne encore qu'il n'étoit honoré de la confiance de Philippe V, entreprit de porter au plus haut degré de puissance la Monarchie Espagnole, qu'il gouvernoit. Quelques provinces d'Italie, dépendantes de la succession d'Espagne, en avoient été démembrées en faveur de Charles VI, autrefois compétiteur à cette même succession, & depuis Empereur des Romains. Le Roi d'Espagne, qui n'avoit que forcément consenti à ce démembrement, crut, par les suggestions d'Alberoni, les circonstances favorables au recouvrement de ces provinces; & dans la vûe de les faire rentrer sous la domination Espagnole, il fit travailler à l'armement le plus formidable qu'on eût encore vu dans ce royaume. Alberoni pensoit que la France, indifférente aux intérêts de l'Empereur, garderoit la neutralité, & que George, environné de factieux dans ses Etats, & trop occupé à concilier entre eux les Whigs & les Torys, n'auroit ni la puissance ni la liberté de donner des secours à Charles VI. L'événement détrompa le Ministre d'Espagne; & à la premiere nouvelle de ce grand armement, les Cours de France & d'Angleterre offrirent leur médiation entre l'Espagne & l'Empire; la France, comme intéressée à protéger le démembrement fait sous sa garantie, & le Roi d'Angleterre, en vertu du traité d'alliance offensive & défensive qui le lioit à l'Empereur. Alberoni, trop fier & trop persuadé de l'exécution de son projet, rejeta le plan de pacification qui lui fut proposé par le Régent de France & par George I, qui, sur ce refus, déclarant la guerre à Philippe V, envoya dans la Méditerranée une flotte nombreuse, commandée par l'Amiral Byng. La flotte Espagnole croisoit auprès de Syracuse : l'Amiral Byng l'y rencontra, l'attaqua, brûla trois vaisseaux ennemis, en coula plusieurs à fond, & remporta une victoire d'autant plus éclatante, qu'il ne perdit que très-peu de monde, & qu'aucun de ses vaisseaux ne fut ni pris ni maltraité. La nouvelle de cet événement fut reçue diversement en Angleterre; elle inspira au peuple la joie la plus effrénée, & affligea les citoyens éclairés, qui ne voyoient dans cette victoire aucun avantage réel, mais le commencement d'une guerre inutile, qui seroit vraisemblablement aussi longue que ruineuse, & dont le succès même ne feroit qu'ajouter au poids du despotisme dont ils se sentoient accablés. George ne tarda point à justifier ses craintes. Il peignit au Parlement, constamment dévoué à ses vûes, la victoire de Byng des plus belles couleurs, donna de grandes espérances, & finit

finit par demander des subsides abondans, qui lui furent accordés avec une prodigalité qui n'avoit point d'exemple. *Histoire d'Angleterre.*

La défaite de la flotte Espagnole, loin de déconcerter le Cardinal Alberoni, ne le rendit que plus actif; & dans la vûe de se venger des deux Puissances qui s'étoient liguées contre l'Espagne, il forma le projet de donner au Régent de France & au Roi d'Angleterre tant d'occupations chez eux, qu'ils fussent hors d'état de le troubler dans ses desseins contre l'Empire. Les moyens qu'il prit eussent infailliblement réussi, si son secret n'eût pas été trahi. Par ses ordres, le Prince de Cellamare, Ambassadeur de Philippe V à la Cour de France, souleva les esprits contre l'administration du Régent, & se mit à la tête d'une conjuration qui devoit changer entiérement la forme du Gouvernement. Tout étoit prêt; le jour de l'exécution étoit fixé, & les conjurés touchoient au moment de l'exécution, lorsque le Régent, averti par le Roi d'Angleterre, rompit les mesures du Prince de Cellamare, dévoila tout le plan de la conspiration, & divulgua la trame du Ministre Espagnol, auquel il ne resta que le chagrin d'avoir infructueusement ulcéré un Prince aussi redoutable dans ses vengeances qu'utile dans son amitié. Le Cardinal Alberoni fut encore plus malheureux dans l'exécution du projet qu'il avoit formé contre le Roi d'Angleterre, qu'il s'étoit proposé de renverser du trône, pour y faire monter le Chevalier de St.-George, tant de fois & toujours inutilement employé à susciter des troubles dans la Grande-Bretagne. Alberoni, comptant trop sur les dispositions, les clameurs & les mécontentemens d'une partie de la Nation Angloise, & trop facile à se persuader que le nom seul du Prétendant souleveroit le reste, invita Jacques III à quitter, pour le trône de ses peres, la vie douce & tranquille qu'il menoit en Italie. Le Chevalier de St.-George se hâta de se rendre en Espagne, où il trouva une flotte prête à faire voile pour l'Angleterre, & montée de six mille homme presque tous Irlandois, avec des armes pour plus de quinze mille hommes. Le Régent, informé de ces préparatifs, en donna promptement avis au Roi de la Grande-Bretagne, qui, feignant plus d'inquiétudes qu'il n'en avoit, se hâta d'assembler le Parlement, s'y rendit, représenta l'Etat dans le plus grand danger, lui-même chancelant sur son trône, & le Papisme prêt à embraser le royaume des feux de son intolérance. A ces objets, très-propres à enflammer les Anglois, George fit succéder l'exposition des moyens qu'il pourroit employer, s'il étoit secondé par la Nation, pour renverser les efforts de l'Espagne & ceux du Prétendant. Les mesures proposées par le Roi, furent acceptées avec acclamation, & le Parlement accorda les subsides les plus considérables. Avec ce secours, George arma puissamment par terre & par mer; &, comme si ces forces n'eussent pas été suffisantes, il demanda des secours à l'Empire & à la Hollande. Mais la fortune fit encore plus pour lui que n'eussent pu faire ses flottes & ses armées : les vents & la tempête combattirent en faveur de l'Angleterre; la flotte

Conjuration du Prince de Cellamare contre le Régent de France.

Eſpagnole fut diſperſée, & de tous les vaiſſeaux qui la compoſoient; il n'y eut que deux frégates, montées de trois cents ſoldats, qui prirent terre en Ecoſſe. Cette petite troupe, groſſie juſqu'au nombre de cinq mille combattans, n'opéra que ſon propre malheur. Chaſſée de contrée en contrée, battue chaque jour, diminuée, ayant en même temps à lutter contre la ſupériorité des Royaliſtes & les langueurs de la miſere, elle fut taillée en pieces, & il ne s'en ſauva que quelques Officiers, qui, après mille traverſes, furent aſſez heureux pour aller rendre compte au Cardinal Alberoni de cette honteuſe expédition.

Tentative infructueuſe du Roi d'Angleterre contre les colonies Eſpagnoles.

George, moins ſatisfait de la défaite de ſes ennemis, qu'irrité des ſecours que l'Eſpagne avoit fournis au Prétendant, s'abandonna aux projets les plus violens de guerre & de vengeance. Il ne lui fut point difficile d'embraſer les Anglois de ſon enthouſiaſme, & de leur perſuader qu'ils viendroient facilement à bout de s'emparer de la Corogne, excellent port Eſpagnol dans la Biſcaye, & de ſe rendre maître du Pérou, le plus riche des royaumes d'Amérique. Le Parlement ne douta point de la facilité de cette conquête, & comptant déjà le Pérou au nombre des poſſeſſions Britanniques, il accorda à George des ſubſides encore plus forts que ceux qu'il demandoit. Mais le même accident qui avoit fait échouer les projets de l'Eſpagne ſur l'Angleterre, fit échouer auſſi l'expédition des Anglois contre l'Eſpagne; & malgré l'énormité des frais qu'avoient coûté les préparatifs de ce grand armement, l'Angleterre, épuiſée de troupes & de numéraire, fut trop heureuſe que l'Eſpagne, plus épuiſée encore, voulût enfin ſouſcrire aux conditions qui lui avoient été impoſées avant la guerre, & que le Cardinal Alberoni avoit rejettées avec tant de hauteur.

George I ſe propoſe de pacifier le Nord.

A peine George I fut dégagé des ſoins de cette guerre ruineuſe, que ſon activité ne lui permettant point de jouir paiſiblement du calme qui régnoit dans ſes Etats, il forma le projet, très-généreux ſans doute, mais auſſi fort chimérique, de pacifier le Nord, & de donner ſon attention aux affaires de ſon Electorat de Hanovre, agrandi par la ceſſion que la ſœur de Charles XII, qui venoit de ſuccéder à ce Héros, lui avoit faite des Duchés de Brême & de Werden. Tandis que, avide de gloire & de renommée, il rempliſſoit le rôle embarraſſant de conciliateur des différentes ſectes qui diviſoient les Proteſtans de l'Empire, il eut le chagrin d'apprendre le refus que la Cour de Moſcovie faiſoit de ſuivre le plan de pacification ſuivant lequel il prétendoit réunir cette Cour avec celle de Suede. Ce refus l'irrita, & ſans ſonger à la ſupériorité du Czar, peu accoutumé à recevoir des loix, il entreprit, pour ſe venger, d'envoyer dans la mer Baltique une flotte qui, jointe à celle des Suédois, devoit porter la terreur chez les Ruſſes, & forcer leur Empereur à accepter les conditions propoſées par l'Electeur d'Hanovre. Cette expédition fut très-coûteuſe, & n'opéra aucun des grands effets que George en avoit attendus. Le Régent de France eut, par ſes bons offices & ſes heureuſes négociations, la gloire de pacifier

ces deux Puiſſances ennemies, dont la médiation mal-adroite du Roi d'Angleterre n'avoit fait qu'irriter la haine mutuelle. Ce déſagrément, très-ſenſible pour un Prince ambitieux qui s'étoit flatté de donner des loix à l'Europe entiere, n'étoit pas l'unique ſujet de ſes chagrins. La méſintelligence, la haine, la diſcorde régnoient dans ſa propre famille, & il ne pouvoit attribuer qu'à lui-même, à l'inflexible dureté de ſon caractere, l'eloignement forcé que le Prince de Galles, ſon fils & ſon heritier préſomptif, lui témoignoit. George I, ſoit que ſon cœur fût incapable des ſentimens affectueux de la tendreſſe paternelle, ſoit par l'oppoſition marquée entre ſes goûts & ceux de ſon fils, ne le voyoit qu'avec peine, ne le ſouffroit qu'impatiemment, & ne vouloit avoir avec lui que les plus foibles relations. L'injuſtice & la haine de George furent portées au point, qu'il prétendoit être chargé ſeul de l'éducation de ſes petits-fils, à l'excluſion de leur pere, qu'il priva de ſes revenus. Cet acte d'injuſtice ſouleva la Cour & le royaume, & il n'y eut en Angleterre que le Prince de Galles qui n'en murmura point. Quelques Grands, par amour du bien public, & des Souverains étrangers, par égard pour la réputation du Monarque Britannique, ſe rendirent médiateurs entre le pere & le fils, & réuſſirent à les réconcilier, mais extérieurement de la part de George I, qui, ne laiſſant au Prince de Galles que la ſtérile paiſſance des honneurs dus à ſon rang, continua de lui donner des marques d'une froideur irréconciliable, & l'éloigna de toute adminiſtration. Cette indifférence fut heureuſe pour le Prince de Galles, qui, n'étant point au timon des affaires, ne put être accuſé d'avoir contribué aux malheurs qui bientôt accablerent l'Etat, pour la fraude puniſſable de quelques citoyens autoriſés par la Cour à la plus perfide des manœuvres. *Hiſtoire d'Angleterre.*

Les dépenſes énormes faites dans les dernieres guerres, avoient prodigieuſement groſſi la dette nationale, & la Compagnie du Sud, érigée ſous le regne de la Reine Anne, étoit chargée du payement de cette dette, au moyen de la conceſſion de fonds ſuffiſans pour payer les intérêts, juſqu'au rembourſement du capital, aſſigné ſur le produit du commerce. Bien loin d'être en état de rembourſer, cette Compagnie ne pouvoit même payer les intérêts, & dans la décadence où elle étoit, quelques-uns de ſes Membres imaginerent un moyen aſſez ſemblable au fatal ſyſtême de Law : ce fut d'emprunter à un denier plus haut à de nouveaux actionnaires, juſqu'à la concurrence des ſommes dues aux anciens créanciers, de payer ceux-ci, & d'enlever les capitaux avancés par les autres. Afin d'éblouir le public, les auteurs de ce projet frauduleux commencerent par répandre que la ſituation floriſſante de la Compagnie, la mettoit en état de payer entiérement les intérêts & le capital de la dette nationale, & que ſes revenus alloient augmenter d'une maniere exorbitante, par les établiſſemens avantageux qu'on feroit inceſſamment ſur les côtes d'Afrique. Ce bruit, accrédité par quelques Ecrivains mercenaires, payés par les agens de la Compagnie, *Affaires de la Compagnie du Sud. 1720 & 1721.*

SECTION X V. *Histoire d'Angleterre.*

eut un succès si brillant, que les Anglois, même les plus sensés & les plus méfians, donnerent aveuglément dans le piége, tant la cupidité du gain étoit flattée des conditions offertes aux actionnaires. Les citoyens les plus riches s'empresserent de vendre leurs héritages, leurs effets, & d'en porter tout le produit à la Compagnie du Sud. Cette ivresse ne dura que quelques jours : les premiers qui se défierent des promesses qui les avoient séduit, se hâterent d'aller redemander les fonds qu'ils avoient prêtés, & qui, suivant les engagemens de la Compagnie, étoient remboursables dans tous les temps : mais la demande étoit tardive. Le Caissier principal & les agens de la Compagnie avoient pris la fuite, emportant avec eux tous les trésors que le public leur avoit confiés. Cette atroce banqueroute répandit la consternation, & à l'accablement succéderent des clameurs trop fondées, & des menaces qui eussent eu peut-être les plus cruelles suites, si George, pour lors en Allemagne, ne se fût hâté de revenir dans ses Etats. Il promit aux citoyens outragés & volés une vengeance éclatante ; mais ces grandes promesses aboutirent à saisir les biens de quelques intéressés de la Compagnie. Du reste, cette affaire ne fut point suivie, ou le fut si foiblement, qu'il ne fut que trop facile de soupçonner la véritable cause de cette énorme concussion.

Fausse conspiration contre le Roi & le royaume d'Angleterre.

Toutefois le mécontentement étoit général, & la fermentation devenoit violente : l'adroit George en prévint alors les sinistres effets, en détournant, sur un nouvel objet, l'attention des citoyens. Ce moyen, qui lui avoit déjà réussi, paroissoit usé ; mais il eut du succès par cela même qu'il paroissoit peu digne de l'intégrité qui doit se trouver dans l'ame des Souverains. George fit répandre le faux bruit d'une conjuration formée contre ses jours & contre l'Etat. Des lettres qu'on supposoit venues de France, dévoiloient le plan & les auteurs de cette conspiration. Sur cette ridicule nouvelle, George ne manqua point de prendre toutes les précautions que lui eût inspiré la sûreté de sa personne, s'il eût eu réellement quelque attentat à craindre. Les troupes furent rassemblées, & les flottes appareillées avec la plus grande diligence. L'alarme se répandit de ville en ville, de province en province, & l'on se crut à la veille d'une invasion. Cette grande affaire aboutit à s'assurer d'un Avocat, nommé Layer, dans les papiers duquel on trouva un plan de conspiration, jadis conçu, pour faire monter le Prétendant sur le trône. En même temps on arrêta le fameux Mylord Attebury, Evêque de Rochester, Prélat respectable par ses rares qualités, par ses vertus autant que par son éloquence & le haut rang qu'il occupoit parmi les Gens de Lettres. Toute l'accusation portée contre ce prétendu chef de conjuration, consistoit en deux lettres, supposées écrites à son adresse, & interceptées à la Poste. L'Evêque de Rochester repoussa cette fausse & ridicule imputation avec tant de force, qu'il fit rougir ses Juges. Ils n'oserent le déclarer coupable, ils n'oserent l'absoudre ; & il fut exilé en France, où il fit, pendant le reste de sa vie, les délices des

Gens de Lettres. Quant à Layer, il porta seul le poids de la feinte colere de George, & il périt de la mort des traîtres.

Histoire d'Angleterre.

Le Roi d'Angleterre, persuadé qu'il ne resteroit point tranquille sur le trône, tant que la paix forceroit la Nation de se livrer à l'inquiétude naturelle de son caractere, toujours sur le prétexte d'une invasion prochaine dans le royaume, demanda des subsides pour l'entretien d'une armée considérable qu'il leva, & qu'il eut bientôt occasion d'employer. Le motif de la guerre qu'il déclara à l'Empereur, fut la formation de la nouvelle Compagnie de commerce établie à Ostende, ville maritime des Pays-Bas Autrichiens. Les Anglois regarderent cet établissement avec des yeux jaloux : ils craignoient pour le commerce Britannique, & réunirent tous leurs efforts pour s'opposer à cette Puissance rivale. La Cour de Vienne, ne doutant point que l'on n'en vînt bientôt à des actes d'hostilité, se lia avec l'Espagne; & George, afin de balancer le pouvoir des deux Cours réunies, forma une confédération avec la France, les Provinces-Unies, la Suede & le Roi de Prusse. Il envoya une puissante flotte dans la mer Baltique, tandis que la flotte Espagnole alloit former le siége de Gibraltar. Cette guerre, dans laquelle étoient intéressées tant de Nations, & qui sembloit devoir embraser l'Europe entiere, fut terminée presque aussi-tôt que commencée. Les forces de l'Espagne échouerent devant Gibraltar, &, par la médiation de la Cour de Rome, une solide paix réunit tous les esprits. L'Empereur sacrifia la Compagnie d'Ostende, qui fut supprimée, & l'Espagne s'unit plus étroitement que jamais avec la France.

Guerre contre l'Empire & l'Espagne. 1726.

George I eut la douce consolation de voir la paix se conclure suivant ses désirs, & l'Europe pacifiée par les conditions qu'il avoit proposées. Cet acte, vraiment digne d'un Souverain illustre, fut le dernier trait de la vie de George, qu'il termina dans un voyage d'Hanovre à Osnabruck. Il périt d'une indigestion, qui, malgré la force de son tempérament, l'emporta, le 12 Juin 1727, dans la soixante-huitieme année de son âge, après un regne d'un peu plus de douze ans.

Mort de George I. 1727.

George I fut peu regretté : il ne mérita point de l'être; il eut de grandes qualités, peu de vertus, beaucoup de vices; & parmi ses foiblesses, la plus ridicule fut sa passion pour la Duchesse de Kendall, qu'il idolâtra, & qui le fit plus d'une fois tomber dans de puériles folies, plus dignes d'un Caracalla, que d'un Prince éclairé ou jaloux de sa réputation. L'une de ces folies fut de créer la Duchesse de Kendall Grand-Ecuyer d'Angleterre. Cependant les Anglois eussent été heureux, si, au lieu de tant de guerres ruineuses, de tant de subsides plus ruineux encore, & de tant de concussions, le Roi, qui se faisoit un jeu de leurs oppressions & de leur mécontentement, se fût contenté de dégrader la majesté de son rang par de folles amours. George du moins n'eût été que méprisable; mais il fut le fléau des citoyens, dont il n'eût dépendu que de lui d'être le Protecteur. En un mot, George I n'aima qu'à remplir l'Europe du bruit de son nom, & à l'effrayer

Son caractere.

SECTION XV. *Histoire d'Angleterre.*

par ses armes. Il fut Roi sans aimer ses peuples, & pere sans tendresse pour ses enfans. Cependant George fut un bon Général & un Politique habile.

Pour ne pas interrompre le fil des événemens qui se sont succédé avec tant de rapidité depuis plusieurs années, nous avons cru devoir rejeter à la fin du regne de George I quelques réflexions politiques sur les affaires d'Angleterre, depuis l'expulsion du Roi Jacques II, & sur les causes du mécontentement des Anglois sous les trois derniers Regnes que nous venons de parcourir. Ces observations sont plus intéressantes pour la plupart des Lecteurs, que les siéges, les batailles & les traités politiques, dont les détails minutieux, comme le dit très-bien un Auteur moderne (1), fatiguent la mémoire sans exercer la raison.

A l'avénement de Guillaume III à la couronne, on s'étoit flatté de voir éteindre l'esprit de parti en Angleterre. On savoit que les Whigs & les Torys avoient agi de concert dans la révolution, & on voyoit de côté & d'autre des dispositions qui sembloient promettre la continuation de cette harmonie. Les Torys, en s'opposant au Roi Jacques, & en contribuant à faire mettre Guillaume sur le trône, avoient paru renoncer aux principes de l'obéissance passive, & du droit héréditaire inaltérable, que plusieurs de ce parti n'avoient que trop soutenu du temps de Charles II. Les Whigs, de leur côté, ne se montroient plus aussi ennemis de la royauté & des droits de la couronne ; il régnoit même alors une si bonne intelligence entre les deux partis, que, pour peu qu'on se fût appliqué à les réconcilier entiérement, on n'auroit pas manqué d'y réussir. Mais, soit que Guillaume fût prévenu contre les Torys, soit qu'il eût remarqué dans les Whigs plus de zele pour la guerre contre la France, soit enfin qu'il ait cru qu'il falloit nécessairement opter, il marqua pour ces derniers une prédilection qui réveilla l'ancienne animosité entre les deux partis, & fut cause du peu d'agrément que ce Prince trouva dans la suite parmi les Anglois. Guillaume, à la vérité, ne se piqua pas, comme avoient fait ses prédécesseurs (2), de favoriser toujours ceux d'un même parti : on le vit souvent changer, & lorsqu'il s'apperçut que les Ministres Whigs, qui avoient fixé son premier choix, étoient décrédités dans l'esprit de la Nation, il reporta toute sa confiance sur les Torys. On a pu voir, pendant tout le cours de son regne, qu'il se servoit tantôt d'un parti, tantôt de l'autre, selon que la nécessité ou la convenance de ses affaires le demandoient. De-là cette fluctuation & cette vicissitude dans le Gouvernement, qui ne font honneur ni au Monarque ni à la Nation. N'eût-il pas été infiniment plus glorieux pour Guillaume de s'appliquer aux moyens d'unir ses Sujets, de les faire concourir tous au bien com-

(1) *Elémens de l'Hist. d'Anglet. t. III.*

(2) *Smolett. Hume.*

mun de la Patrie, plutôt que d'augmenter & de perpétuer en quelque sorte leurs divisions par ses injustes préférences ?

Histoire d'Angleterre.

La Reine Anne tint à peu près la même conduite, & elle en ressentit les mêmes inconvéniens. A peine fut elle montée sur le trône, qu'elle dépossédа par-tout les Whigs de leurs charges & de leurs emplois, pour les donner aux Torys. Indignés de se voir arracher les premieres places du Gouvernement, les Whigs eurent recours aux brigues & aux artifices dont un parti mécontent ne manque jamais de faire usage en Angleterre. Non contens de semer des bruits & des libelles contre la conduite de la Reine & de ses Ministres, ils réunirent tous leurs efforts pour persuader au peuple que le dessein de la Cour étoit de favoriser le Prétendant, au préjudice des droits de la Maison de Hanovre; & cette accusation, toute ridicule qu'elle étoit, fit une telle impression sur les Anglois, que la Reine, pour calmer leurs inquiétudes, se crut obligée de changer le Ministere. Elle eut d'autant moins de peine à s'y résoudre, que les Lords Marlborough & Godolphin, qui, jusqu'à ce moment, avoient suivi le parti des Torys, se rangerent tout d'un coup de l'autre côté, & déterminerent sans doute cette Princesse à faire une révolution dans les charges en faveur de leurs nouveaux associés. Les Whigs rentrerent donc dans la possession de leurs emplois; mais ils ne purent s'y maintenir long temps (1). Leur peu de modération attira bientôt sur eux la haine du peuple, qui, toujours facile à séduire, ne voulut voir dans leurs démarches qu'une intention bien formelle de diminuer les prérogatives de la couronne, & d'anéantir l'Eglise nationale d'Angleterre. Ce cri du danger de l'Eglise redoubla lors du procès de Sachewerell : la Reine en parut frappée, &, par les conseils du Comte d'Oxford, elle fit une nouvelle révolution dans les charges, en faveur des Torys, à l'exclusion des Whigs. C'est ainsi que, confiant l'administration des affaires tantôt à l'un des deux partis, tantôt à l'autre, cette Princesse souffla la discorde parmi les Anglois; sa propre tranquillité même en fut troublée, & la gloire de son regne offusquée (2).

Au reste, ce n'est pas seulement en Angleterre que cette maniere partiale de gouverner produit de semblables inconvéniens. N'a-t-on pas vu en France les Grands du royaume exciter des troubles & allumer des guerres civiles pour contrebalancer la puissance des Guises, trop favorisés par la Cour? En Hollande, Barnewelt & de Witt n'ont résisté si long-temps à l'autorité du Stadhouder, que parce qu'il abusoit ouvertement de son pouvoir, en faveur de ses partisans. Tel est le caractere de l'homme. Qu'on consulte l'Histoire de tous les siecles & de toutes les Nations, à peine trouvera-t-on un seul exemple d'un peuple libre qui ait souffert, sans se plaindre, la grande influence des Favoris du

(1) *Réflexions politiques sur les premieres années de George I.*

(2) *Mém. Hist. Tindal.*

Section XV. *Histoire d'Angleterre.*

Prince, & qui n'ait au contraire tenté tous les moyens de s'y opposer, ou de la rendre infructueuse.

George I, instruit par l'exemple de ses prédécesseurs, crut devoir suivre une route toute opposée; mais en optant, comme il fit, entre les deux partis, il ne pouvoit manquer d'en rendre un mécontent; il ne pouvoit manquer d'exposer son Gouvernement à tous les mauvais effets de ces ressorts & de ces machines populaires, qu'il est si facile aux factieux de faire jouer. Il agit donc contre ses vrais intérêts, en donnant une préférence exclusive aux Whigs, puisque le seul moyen qu'il avoit de contenter toute la Nation, étoit de distribuer les graces & les faveurs de la Cour entre ceux qui en étoient les plus dignes, sans distinction de parti. Et ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est qu'à l'avénement du Roi au trône, la plus saine partie de l'Angleterre, c'est-à-dire les gens modérés des deux côtés, souhaitoient qu'on abolît à jamais les noms de Whigs & de Torys; ils désiroient qu'on prît les mesures les plus convenables pour réunir deux partis dont les animosités avoient causé tant de désordres. Ajoutons même que, de côté & d'autre, ils étoient disposés à sacrifier leurs prétentions réciproques à cette union qu'ils regardoient comme absolument nécessaire au repos de la Patrie (1).

Ce fut Jacques I qui introduisit en Angleterre cette maniere partiale de gouverner, que les Anglois appellent *Governement of parties.* Ce Prince aspiroit à la puissance arbitraire; il lui sembla que le meilleur moyen d'y parvenir étoit de semer la division parmi ses Sujets, & de se servir de ceux qui lui étoient les plus dévoués pour opprimer les autres. Ainsi les charges ou les emplois furent donnés aux plus zélés partisans de l'Eglise Anglicane, & à ceux qui admettoient l'opinion du droit divin des Rois & de l'Episcopat. Tous ses autres Sujets, particuliérement les Presbytériens & Puritains, furent traités comme des ennemis du Roi & de la Royauté. Qu'en arriva-t-il ? Le parti mécontent, c'est-à-dire, ceux qui se trouverent exclus des avantages du Gouvernement, critiquerent la conduite du Roi & de ses Ministres, releverent avec éclat les moindres fautes, gagnerent du crédit, d'abord parmi le peuple, ensuite dans le Parlement. On dressa des remontrances, on fit des adresses pleines de force & d'énergie. Jacques fut piqué, & se dégoûta de ses Parlemens. Mais, comme il vouloit soutenir la dignité royale, sans recourir désormais à des assemblées qu'il trouvoit si peu complaisantes, il employa, pour avoir de l'argent, des moyens qui ne lui firent pas honneur. Il vendit les terres & les bois de la couronne (2), au grand préjudice de ses successeurs, qui, ne trouvant plus dans leurs domaines de quoi fournir aux dépenses mêmes les plus nécessaires, furent obligés de demander à tout moment des secours

(1) *Annals of K. George I.*

(2) *Deb. in Parl.*

à

à leurs sujets, secours qu'ils n'ont souvent obtenus qu'à des conditions peu avantageuses à la Royauté.

Histoire d'Angleterre.

Charles I se conduisit d'après les mêmes maximes. Il caressa, il distingua ceux qu'il croyoit favorables à la puissance arbitraire des Rois, & à la hiérarchie de l'Eglise, sans se mettre beaucoup en peine de ménager les autres. Telle fut la cause principale du mécontentement des Anglois, dont les suites lui furent si funestes. Nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit des malheurs de ce Prince : nous observerons seulement que ceux de ses Sujets qui n'avoient point de part dans ses bonnes graces, s'appliquerent d'abord, comme on avoit fait sous le regne précédent, à prévenir l'esprit du peuple contre le Roi, par les bruits & les libelles qu'ils faisoient répandre à son désavantage. Ils tâcherent ensuite de gagner la pluralité des voix dans le Parlement. Alors on intenta des accusations contre les Ministres, on dénonca les Favoris, & l'on reprocha même au Roi, dans des termes peu mesurés, les fautes de sa conduite; en un mot, on entassa tellement plaintes sur plaintes, remontrances sur remontrances, que Charles se crut obligé de recourir aux armes, pour maintenir les droits de sa couronne, & pour mettre ses Sujets à la raison. Ainsi commença cette guerre sur laquelle on a tant écrit, & qui se termina, comme nous l'avons rapporté, par la mort ignominieuse du Monarque, & le renversement de la Monarchie.

On crut que Charles II, en arrivant au trône, ne songeroit qu'à se dédommager des fatigues qu'il avoit essuyées pendant son exil, par une vie voluptueuse & efféminée. En effet, les premieres années de son regne s'écoulerent dans les plaisirs; & tant que ses Parlemens lui accorderent de l'argent pour récompenser ses Maîtresses, il fit peu attention aux affaires de l'Etat. Cependant ses demandes réitérées fatiguerent le peuple, qui commença à murmurer. Charles en fut instruit, & dès-lors il aspira ouvertement à la puissance arbitraire. Pour y parvenir, il employa les mêmes moyens qui avoient si mal réussi à son pere & à son aïeul. Il sema & fomenta soigneusement la division parmi ses Sujets; il combla de ses bienfaits les Torys, & les mit seuls dans les emplois. Ceux au contraire qui s'opposerent aux mesures arbitraires de la Cour, & à qui on commença alors à donner le nom de Whigs, furent regardés comme des gens mal-intentionnés, comme des Républicains, & l'on tâcha, par toutes sortes de voies, de les opprimer. Les loix pénales furent exécutées avec une extrême rigueur, contre ceux des Protestans qui ne se conformoient pas au culte de l'Eglise Anglicane; les Catholiques, au contraire, obtinrent du Roi & du Duc d'Yorck, son frere, une protection signalée. Les villes qui ne choisissoient pas leurs Députés pour le Parlement au gré de la Cour, éprouverent tour à tour la mauvaise humeur du Ministere & la défaveur du Monarque. Attaquées sur l'abus qu'on prétendoit qu'elles faisoient de leurs priviléges, elles furent condamnées à perdre leurs anciennes Chartres, & obligées d'en prendre

SECTION XV. *Histoire d'Angleterre.*

d'autres, par lesquelles le Roi espéroit de se rendre maître du choix des Magistrats, dont les élections des Membres du Parlement dépendent le plus. En un mot, ce Prince, qui, à son avénement à la couronne, n'avoit trouvé dans les Anglois qu'amour pour sa personne, & complaisance pour ses volontés, les irrita tellement par sa conduite, & surtout par la partialité qu'il témoigna en faveur de quelques-uns, au préjudice des autres, que la fin de son regne ne répondit en aucune maniere au commencement. Les Whigs qui, étoient le parti maltraité, surent si bien prévenir l'esprit de la Nation contre le Gouvernement de Charles, ils lui susciterent tous les jours tant d'embarras, que sa royauté lui devint en quelque façon à charge. Si l'on s'en rapporte aux Historiens contemporains, il le témoigna quelquefois lui-même, & s'apperçut, quoiqu'un peu tard, qu'il avoit été la dupe des conseils violens du Duc d'Yorck & du parti Catholique. On dit même qu'il déclara hautement, peu de jours après le supplice du Lord Russel, que la sévérité exercée contre ce Seigneur & plusieurs autres, lui avoit déplu, qu'il étoit résolu de changer de mesures, & qu'il tâcheroit *de se mettre à son aise* (1) pour le reste de sa vie, en ne confiant les emplois du Gouvernement qu'à ceux qu'il en jugeroit les plus dignes & les plus capables de le servir, sans distinction de parti.

GEORGE II. 1727.

Terminons ces réflexions, en opposant à la conduite des Princes dont nous venons de retracer les fautes, les mesures sages & pleines de politique d'un Roi qui sut profiter de leur exemple pour captiver l'amour & l'estime de ses Sujets.

Nous avons vu que la puissance royale est limitée en Angleterre. La perte du trône a été plus d'une fois le fruit amer des tentatives des Souverains ambitieux qui ont osé franchir les bornes prescrites à leur autorité par la constitution mâle & libre de ce Gouvernement. Toutefois, depuis la fondation de cet Etat, on n'y a point vu de Prince plus aveuglément obéi que ne le fut George II. Il jouit pendant tout son regne d'un pouvoir absolu, s'il est permis de se servir de cette expression que l'abus de la royauté a rendu si odieuse ailleurs. Les Anglois, il est vrai, lui resterent soumis; mais ce fut par sa bienfaisance; par sa douceur, ses vertus, ses talens, que ce maître chéri fixa les vœux, & s'assura de la fidélité de ce peuple libre, sage, inquiet, jaloux de son indépendance, ou plutôt de l'opinion qu'il s'est formée de ses prérogatives & de sa liberté. George II sut captiver la confiance nationale (2); & malgré l'inconstance du sort qui le persécuta, il eut cet

(1) *Nous rapportons ses propres paroles.* Voy. Mém. anonym.

(2) C'est souvent par de petits moyens qu'on se concilie les cœurs d'une Nation. George, pour plaire à un peuple fier qui a une haute opinion de lui-même, déclara qu'on ne parleroit que la Langue Angloise dans sa Cour, & que toutes les Requêtes ou Mémoires écrits en une autre Langue seroient rejetés. *Suite des Revolut. d'Angl. t. I.*

avantage sur ses prédécesseurs, qu'il conserva invariablement l'estime & la tendresse de ses Sujets. Aussi, quelque énormes que fussent les pertes qu'il éprouva au dedans comme au dehors du royaume, sur terre & sur mer, jamais elles ne purent diminuer l'ascendant que sa prudence & ses vûes patriotiques lui avoient fait prendre, soit sur le Parlement, soit sur les citoyens, soit enfin dans les Cours des Puissances alliées; tant on étoit persuadé qu'il dépendoit de la fortune de traverser les projets de ce Prince éclairé; mais qu'il ne dépendoit ni du sort, ni des hommes d'ébranler la fermeté de son ame, d'effrayer son courage, ou de fatiguer sa constance. Allié sûr & désintéressé, fidele ami, bon maître, tendre époux, excellent pere, les Anglois n'eussent formé qu'une Nation ingrate, s'ils lui eussent refusé leurs respects & leur reconnoissance. Accablés du long gouvernement d'un Prince dur, avide, quelquefois injuste, les Anglois virent avec plaisir le sceptre Britannique passer entre les mains de George II (1), qui avoit quarante-quatre ans, lorsqu'il se vit enfin délivré de la contrainte dans laquelle George I, son pere, l'avoit retenu jusqu'alors. Forcément éloigné des affaires du Gouvernement, il n'avoit pu donner que des regrets à la situation malheureuse de l'Etat; & la haine jalouse de son prédécesseur ne lui avoit pas permis de consacrer à la félicité publique ses talens & sa rare capacité. Mais il s'étoit formé par l'étude; & les malheurs publics l'avoient plus éclairé dans sa retraite, que n'eussent pu le faire les délibérations du Conseil de George I, les instructions & l'expérience. Sa douceur & sa bienfaisance annonçoient un regne pacifique, & ses premieres démarches firent espérer le calme le plus durable. Cependant son regne fut troublé par des guerres étrangeres presque perpétuelles (2). Lors de son avénement au trône, George II avoit d'autant moins lieu de s'attendre aux orages qui devoient se succéder presque sans intervalle, que le commerce de la Grande-Bretagne étoit dans la situation la plus brillante; les trésors qu'il apportoit dans la capitale se répandoient & circuloient dans la province; l'opulence nationale étoit telle, que l'argent y étoit au plus bas intérêt, tandis que la valeur des terres augmentoit chaque jour; preuve toujours infaillible de l'excédent du numéraire dans un Etat commerçant. L'industrie, les arts & les manufactures y étoient parvenus à leur plus haut degré de perfection (3).

Histoire d'Angleterre.

(1) *Ibid.*

(2) *Anecd. Angl. pag. 660.*

(3) Observons pourtant que cette opulence avoit introduit le luxe, qui, énervant les mœurs, avoit presque éteint cette fierté républicaine qui avoit formé le caractere national avant & quelque temps après la révolution. Nous verrons bientôt que les profusions des Grands causerent dans leur fortune un vide qui ne put être rempli que par la vénalité.

SECTION XV. *Histoire d'Angleterre.*

George I avoit laissé la marine Angloise sur le pied le plus respectable. Le Parlement, jadis libre dans ses projets & ses délibérations, n'agissoit, ne délibéroit que par les ordres & suivant les volontés du Roi. Généreux autant qu'il étoit avili, ce même Parlement accordoit aveuglément, & avec profusion, des subsides immenses, & dont l'énormité faisoit d'autant moins de sensation, que le peuple, riche & heureux, supportoit, même sans s'en appercevoir, le fardeau des impositions.

Le calme qui régnoit entre le reste des Nations Européennes, ajoutoit à la sécurité & au bonheur de la Grande-Bretagne, qui n'avoit ni ennemis, ni guerre à repousser. L'Espagne, éclairée sur ses vrais intérêts, s'étoit sincérement réconciliée avec les Anglois, qu'elle ménageoit d'autant plus que c'étoit par l'amitié des Anglois qu'elle croyoit pouvoir assurer à Don Carlos la succession au Grand-Duché de Toscane & à ceux de Parme & de Plaisance. L'Empereur Charles VI avoit sacrifié la Compagnie d'Ostende à ses dispositions pacifiques, & il s'étoit intimement uni avec la Cour de Londres. La Hollande étoit encore plus fortement liée avec l'Angleterre, & les intérêts du commerce des deux Nations resserroient ces liens. La France, heureuse sous un Roi doux & pacifique, ne songeoit qu'à entretenir la paix avec les Puissances voisines; & le Prétendant, abandonné à sa mauvaise fortune, couloit paisiblement ses jours sur les terres de l'Eglise, fort éloigné de rien tenter contre le possesseur de sa couronne.

Tel étoit l'état de l'Angleterre lors de l'avénement de George II au trône, & il ne changea point durant les premieres années de son regne. Aimé des citoyens, d'accord avec le Parlement, il ne sembloit lui-même animé que du désir d'entretenir cette concorde. Il fut heureux tant qu'il suivit ce plan dicté par la prudence & avoué par l'amour de l'humanité. Ses Ministres étoient considérés de la Nation, & ils méritoient de l'être. Lord Townshend, qu'il avoit chargé du maniement des affaires étrangeres, joignoit aux connoissances les plus étendues les lumieres que donne l'expérience; mais, par une mollesse de caractere, ou par ambition de la faveur, il sacrifioit trop légérement ses sentimens, pour adopter ceux des personnes qui ne voyoient point aussi distinctement & aussi loin que lui. Le Lord Carteret, sans avoir le titre de Ministre, en faisoit les fonctions, par la juste défiance que le Duc de Newcastle avoit dans ses propres forces. Ses Ambassadeurs dans différentes Cours de l'Europe, lui en avoient divulgué tous les secrets. Il parloit avec facilité; son esprit plein de feu déployoit une logique toujours juste & lumineuse; il ne concevoit rien que de grand; aucun obstacle ne l'étonnoit, & tous ses conseils, hardis & vigoureux, décéloient l'élévation & l'étendue de son génie. Satisfait de diriger les Ministres, il dédaignoit de l'être, &, quoique convaincu de sa supériorité, il agit comme subordonné, soit par paresse d'esprit, soit pour se dérober à la censure d'une Nation qui ne voit dans les hommes armés du pouvoir, que les complices de la tyrannie.

Histoire d'Angleterre.

Mais de tous les Ministres qui eurent le plus d'influence dans l'administration & le plus d'ascendant sur l'esprit du Roi & des Anglois, ce fut, sans contredit, le Chevalier Robert de Walpole. Elevé dans la faction des Whigs, & persécuté par les Ministres, sous le gouvernement des Torys, il en devint plus cher à son parti, qui le révéra comme le martyr de la Patrie. Né dans un état de médiocrité, il s'éleva à la place de Grand-Trésorier, qu'il remplit avec une capacité avouée même des envieux de sa fortune. Personne n'étoit plus instruit des mysteres de la finance, & n'étoit plus capable de débrouiller le chaos de la dette nationale. Comme il n'étoit parvenu à la premiere place qu'après avoir passé par tous les degrés, il tenoit la chaîne qui lioit tous les ressorts, & il avoit encore appris à se précautionner contre la séduction & les fraudes des subalternes. Il étoit trop grand pour n'avoir pas d'ennemis. Son génie, qui le laissoit toujours maître de lui, sa patience à tout souffrir, semblerent le rendre insensible aux traits lancés contre son administration. Satisfait de sa propre estime, il fut indifférent au plaisir d'être aimé, pourvu qu'il fût obéi. Sourd aux clameurs du peuple, qui sans cesse murmure & se plaint dans tous les pays, parce que par-tout il est malheureux, il ne fut importuné que des éloges, parce qu'il savoit qu'on les donne à la place, & qu'ils sont rarement dus à la personne. Son bonheur fut de trouver un ami dans son Roi. Sous un maître ingrat, il eût été un exemple mémorable des vengeances d'un peuple qui abhorre ses Ministres. Son éloquence, moins nerveuse que sophistique, subjuguoit tous les suffrages dans l'Assemblée de la Nation. Quoiqu'il ne parlât que d'économie & de retranchemens de dépenses, la dette nationale, sous son administration, monta à plus de cinquante mille livres sterlings. Les engagemens pris avec les alliés, les subsides pécuniaires payés à plusieurs Puissances de l'Europe, aggravoient le fardeau dont la Nation étoit surchargée. C'étoit en se rendant, pour ainsi dire, tributaire de l'Etranger, que l'Angleterre avoit remporté des victoires.

Cependant George n'abandonnoit point entiérement à ses Ministres les rênes du Gouvernement; son intelligence invisible présidoit à toutes leurs opérations. Jamais l'Angleterre ne fut plus asservie aux volontés de son Roi que sous ce regne, & jamais elle ne parut plus libre. Quand le concert & l'harmonie regnent entre le Souverain & ses Sujets, chacun se regarde comme indépendant. Dans un pays où le Souverain a le droit de tout dire & de tout écrire, un Roi a autant de Juges que de Sujets; c'est sur-tout par ses premieres démarches qu'on se forme une idée des qualités de son cœur & de son esprit.

Guerre au sujet de l'élection d'un Roi de Pologne. 1733.

La paix qui régnoit alors dans l'Europe ne fut pas de longue durée. Le premier orage qui en troubla le calme se forma dans le Nord. Auguste II, Roi de Pologne & Electeur de Saxe, renversé du trône par le célebre Charles XII, qui y avoit placé Stanislas Leczinski, étoit mort, & le regne du sage Stanislas n'avoit duré que jusqu'à la mort

SECTION X V. *Histoire d'Angleterre.*

du Roi de Suede, dont la vie fut terminée à peine, qu'à son tour Stanislas fut détrôné (1). Louis XV, qui avoit épousé la fille de Leczinski, s'étoit fait un devoir de rétablir son beau-pere; mais l'Empereur, qui s'étoit déclaré pour les fils du Roi Auguste, & qui s'étoit opposé à l'élection de Leczinski, avoit déjà fait marcher ses troupes & celles de ses alliés en Pologne; tandis qu'irrité de la violence de ces procédés, Louis XV, lié avec les Cours de Madrid & de Turin, portoit en même temps la guerre en Allemagne & en Italie. Vivement sollicité par l'Empereur de prendre part à ces dissentions, & par le Roi de France de se restreindre dans les bornes d'une exacte neutralité, George II préféra ce dernier parti; & plus utile aux Puissances belligérantes, que s'il se fût déclaré pour l'une d'elles, il remplit avec succès le rôle glorieux & brillant de médiateur (2). Par ses soins, ses conseils & l'adresse de ses négociations, il amena les Souverains ennemis à signer un traité qui leur étoit également avantageux. Ainsi le feu de cette guerre, qui paroissoit devoir embraser l'Europe, fut éteint par la sagesse de George II.

Mort de l'épouse de George II. 1737.

La célébrité méritée que lui donna cette médiation, pénétra son ame d'une satisfaction que peu de Souverains ont le bonheur & l'ambition de goûter, mais qui fut malheureusement troublée par le chagrin que lui causa la mort inopinée de Guillelmine-Caroline-Dorothée de Brandebourg-Anspach, sa bien-aimée & digne épouse, l'une des plus vertueuses Princesses qui aient illustré la couronne Britannique (3). George fut inconsolable; mais bientôt il fut forcé de s'avouer à lui-même que son épouse avoit été heureuse de mourir avant que d'être le témoin des calamités des Anglois; disgraces d'autant plus affligeantes pour elle, qu'avec le reste de l'Europe elle n'eût pu l'attribuer qu'à l'imprudente négligence de George II.

Guerre entre l'Angleterre, l'Espagne & la France.

En effet, ce Prince eût épargné bien des calamités à la Nation, s'il se fût montré moins facile à seconder, à suivre les impulsions de ses Sujets, qui, fatigués des douceurs de la paix, obligerent, à force de hauteur & de mauvaise foi, les Cours de Madrid & de Versailles à en venir enfin à une rupture ouverte. Nous parlons de la guerre qui, déclarée au delà des mers, vint embraser l'Europe, & jeter l'Angleterre dans la plus violente situation.

La plupart des grands événemens ont eu les plus petites causes; mais jamais guerre n'eut une origine moins importante. Par des traités solen-

(1) La France vit renouveler alors ce qui étoit arrivé au Prince de Conti, qui solennellement élu, mais n'ayant ni argent ni troupes, & plus recommandé que soutenu, perdit le royaume où il avoit été appelé. *Précis du Siecle de Louis XV, par Voltaire, pag.* 200.

(2) Voyez un Ouvrage intitulé : *A review of the reign of George the second.*

(3) *Smolett. tom. XIX.*

Histoire d'Angleterre.

nels, & qui, jusqu'à cette époque, avoient été scrupuleusement observés, les habitations possédées par les Espagnols, dans les Indes Occidentales, étoient restées hors d'insulte. Mais les Anglois, sur le mauvais prétexte qu'ils devoient être exceptés de la loi générale qui défendoit à tous les vaisseaux étrangers d'aborder sur les côtes de la domination Espagnole, faisoient avec les habitans de ces contrées un commerce clandestin aussi avantageux pour l'Angleterre, qu'il étoit ruineux pour les Espagnols. Quelques vaisseaux Britanniques surpris en fraude, étoient tombés au pouvoir de l'Amirauté Espagnole, &, suivant les clauses des anciens traités, & plus conformément encore aux droits des Nations, ils avoient été confisqués. Ce traitement, fondé sur les regles de la justice, avoit irrité les Commerçans Anglois, qui, dissimulant la fraude, s'étoient plaints à leur Roi, qualifiant d'actes d'iniquité & de piraterie les procédés de l'Amirauté Espagnole.

George II, trop crédule, avoit porté les plaintes de ses Sujets à la Cour de Madrid; & peignant la détention de ces vaisseaux comme une violation manifeste de la paix, il en avoit demandé la restitution, avec des dommages proportionnés à l'outrage prétendu fait au pavillon Anglois. Mais comme le Roi Catholique desiroit sincérement la paix, il se prêta de bonne foi à tous les moyens de conciliation qui lui furent proposés par l'Ambassadeur de la Grande-Bretagne. La nouvelle convention fut signée de part & d'autre, scrupuleusement observée par l'Espagne, mais presque aussi-tôt violée par les Anglois (1), qui, ne cherchant plus de prétextes, envoyerent une flotte commandée par l'Amiral Haddock, bloquerent, en pleine paix, les ports d'Espagne, & firent succéder à cet acte d'hostilité une déclaration de guerre. Le Roi d'Espagne répondit par un manifeste, dans lequel il soumettoit sa cause au jugement de l'Europe.

(1) Voltaire dit que ce fut un Patron de vaisseau marchand qui occasionna cette rupture. Voici comme il raconte le fait. » Un Patron de vaisseau, nommé *Jenkins*, vint, en 1739, se présenter à la Chambre des Communes. C'étoit un homme franc & simple, qui n'avoit point fait de commerce illicite, mais dont le vaisseau avoit été rencontré par un Garde-côte Espagnol, dans un parage de l'Amérique où les Espagnols ne vouloient pas souffrir de navires Anglois. Le Capitaine Espagnol avoit saisi le vaisseau de *Jenkins*, mis l'équipage aux fers, fendu le nez & coupé les oreilles au Patron. En cet état *Jenkins* se présenta au Parlement; il raconta son aventure avec la naiveté de sa profession & de son caractere. *Messieurs*, dit-il, *quand on m'eut ainsi mutilé, on me menaça de la mort; je l'attendis; je recommandai mon ame à Dieu, & ma vengeance à ma Patrie.* Ces paroles prononcées naturellement exciterent un cri de pitié & d'indignation dans l'Assemblée. Le peuple de Londres crioit à la porte du Parlement: *La mer libre ou la guerre* «.

Voltaire ajoute qu'on n'a peut-être jamais parlé avec plus de véritable éloquence qu'on parla sur ce sujet dans le Parlement d'Angleterre, & il doute que les harangues méditées qu'on prononça autrefois dans Athenes & dans Rome, en des occasions à peu près semblables, l'emportent sur les discours non préparés de plusieurs Membres de la Chambre-Haute & des Communes. *Précis de la Vie de Louis XV.*

SECTION X V. *Histoire* d'Angleterre.

Prise de la ville de Porto-Bello par l'Amiral Vernon. 1740.

L'ivresse des Anglois, énorgueillis de la grandeur & des richesses de l'Etat, fut telle que jamais triomphe ne causa parmi eux tant de joie qu'en produisit la certitude d'une guerre prochaine. La prudence de George II ne résista point au torrent; il pensa comme sa Nation, & se regardant déjà comme le possesseur des colonies Espagnoles, il crut qu'il suffiroit à sa flotte de se présenter pour soumettre les Colonies de la Nation ennemie. Il obtint du Parlement des subsides abondans, mit trois flottes en mer, l'une qu'il envoya dans la Méditerranée, & les deux autres dans les mers d'Amérique. C'étoit principalement sur la valeur, la vigueur & l'habileté de l'Amiral Vernon que les Anglois fondoient leurs projets de conquête, & il faut avouer que le début de Vernon fut brillant. Il attaqua & prit la ville de Porto-Bello, place importante, & qui coûta peu de sang aux vainqueurs (1).

Tentative inutile contre Carthagene, le fort St.-Augustin & quelques autres places.

Encouragé par ce succès, Vernon porta ses vûes sur Carthagene, ville aussi considérable par la grandeur & la beauté de son port, que par l'immensité des richesses des Espagnols du Nouveau Monde. Mais il fut moins heureux que devant Porto-Bello : l'intrépidité du Gouverneur, Don Sébastien de Eslabar, & la valeur de ses soldats, repousserent les ennemis, qui, après un siége de deux mois, furent contraints de renoncer à l'espérance de s'emparer de cette place (2), & qui crurent tout aussi vainement se dédommager par la prise du fort St.-Augustin, défendu par une nombreuse garnison. Le siége de cette derniere place fut plus court que celui de Carthagene, & les Anglois, repoussés avec perte, furent contraints de le lever. Plus malheureux encore dans l'ancien Continent, ils n'éprouverent que des échecs & des défaites.

Vainement l'Amiral Haddock parcourut la Méditerranée, toutes ses tentatives tournerent à sa honte. Il entreprit d'effrayer Barcelone, & il fut aussi repoussé avec perte. Majorque, dont il est vraisemblable qu'il se fût emparé, s'il n'eût point donné aux Espagnols le temps de s'y fortifier, lui échappa encore, ainsi que les galions qu'il s'étoit pro-

(1) L'Amiral se rendit maître de cette place avec six vaisseaux de guerre seulement. Il rasa ses fortifications, & en fit un chemin ouvert, par lequel les Anglois purent exercer, à main armée, le commerce autrefois clandestin qui avoit été le sujet de la rupture. Les Historiens Anglois disent eux-mêmes que cette victoire ne fut due qu'au peu de courage que montrerent les Espagnols, & ils traitent d'*extravagante* la joie que le peuple de la Grande-Bretagne témoigna lorsqu'il apprit la nouvelle de cette victoire. *A review of the reign of George the second*, pag. 55.

(2) M. de Voltaire, dont les Mémoires sont remplis d'anecdotes intéressantes, dit que lorsque l'Amiral alla mettre le siége devant Carthagene, les Anglois se hâterent d'en célébrer la prise; & tandis que Vernon en levoit le siége, ils faisoient frapper une médaille où l'on voyoit le port & les environs de Carthagene, avec cette légende : *Il a pris Carthagene.* Le revers représentoit l'Amiral Vernon, & l'on y lisoit ces mots : *Au vengeur de sa Patrie.* Il y a beaucoup d'exemples de ces médailles prématurées, qui tromperoient la postérité, si l'Histoire, plus fidele & plus exacte, ne prévenoit pas de telles erreurs. *Ibid.*

posé

posé d'intercepter, & qui se déroberent à sa vigilance. Ces désastres ne ralentirent point la chaleur des Anglois, qui, ne sentant alors que foiblement les malheurs que leur ambition leur préparoit, ne se montrerent que plus ardens à poursuivre la guerre, non seulement contre l'Espagne, mais aussi contre la France, qui paroissoit vouloir soutenir les intérêts des Espagnols.

Histoire d'Angleterre.

La guerre n'étoit pas encore déclarée contre la France, que les Anglois, conformément à leur ancienne maniere de procéder, commencerent par insulter le pavillon François, & à épuiser, par des actes d'hostilité réitérés, la douceur de Louis XV, qui, excédé de tant d'audace, fit des préparatifs pour tirer vengeance des excès inouis auxquels ne cessoient de se porter les Commandans Anglois contre les bâtimens François, qu'ils pilloient & maltraitoient sans autre motif que leur haine invétérée.

Mort de l'Empereur Charles VI. 1740.

A tant de causes qui sembloient rendre la guerre inévitable, vint se joindre un événement qui en accéléra les terribles explosions. Charles VI, dernier mâle de la Maison d'Autriche, mourut (1), & laissa tous ses Etats & ses royaumes à sa fille aînée, Marie-Thérese, épouse du Grand-Duc de Toscane, Reine de Hongrie, qui depuis a tant illustré le trône Impérial. Une foule de Prétendans vinrent lui disputer cette vaste succession, & la plupart d'entre eux étoient d'autant plus redoutables, qu'aux droits qu'ils réclamoient, ils joignoient par eux-mêmes le pouvoir de les faire valoir. Tels étoient le Roi d'Espagne, qui répétoit toute la Lombardie Autrichienne; le Roi de Prusse, qui ne réclamoit qu'une partie de la Silésie, & qui finit par s'emparer de toute cette province; le Duc de Baviere, qui, en vertu du testament de Ferdinand I, dont il descendoit par les femmes, opposoit à Marie-Thérese les droits de la Duchesse de Baviere, son épouse, fille de l'Empereur Joseph, frere aîné de Charles VI; enfin l'Electeur Palatin & l'Electeur de Saxe, Roi de Pologne, qui vouloient aussi s'arroger les débris de cette succession.

Fermeté de la Reine de Hongrie.

L'orage étoit pressant, & chacun de ces Princes paroissoit disposé à soutenir ses demandes par la force des armes. Digne de succéder à Charles VI, Marie-Thérese, bien loin de se laisser abattre par le nombre ni les armées des Puissances conjurées contre elle, montra à l'Europe attentive une héroïque fermeté. Déterminée à vaincre ou à périr en Reine, elle arma ses Sujets, & seule, sans autre secours que les vœux de l'Angleterre qui lui restoit attachée, elle se disposa à repousser la force par la force. George II eût voulu voler à son secours; mais occupé lui-même à se défendre contre l'Espagne & la France, il ne pouvoit ni diviser son armée, ni se flatter de faire parvenir des secours à Marie. Hors d'état d'effectuer les promesses qu'il avoit légérement données de fournir une armée, il agit avec tant d'activité & de succès, que cette

(1) *Le 20 Octobre 1740.*

Reine trouva dans la Grande-Bretagne les plus abondantes ressources. Jamais le Parlement n'avoit embrassé avec tant de chaleur la cause d'un Prince étranger, ni accordé des subsides avec autant de générosité (1). Ces subsides, & le succès des démarches de George, mirent bientôt Marie-Thérese en état, sinon de faire la loi à ses ennemis, du moins de leur opposer la plus forte résistance, & de faire échouer les projets de conquête & de spoliation qu'ils avoient médités.

Mécontentement des Anglois contre le Ministere. 1741.

Tandis que George II négocioit pour la Reine de Hongrie dans la plupart des Cours Européennes, il éprouvoit dans ses Etats les contradictions les plus inquiétantes de la part des principaux Membres du Parlement, irrités contre le Ministere. On se plaignoit, peut-être avec raison, que l'on n'avoit encore pris aucunes mesures efficaces pour nuire aux ennemis. On avoit armé des escadres à grands frais; elles avoient mis à la voile, & étoient revenues sans avoir rien tenté d'essentiel. La flotte Espagnole étoit partie de Cadix, & ensuite de Ferrol, sans être troublée par l'Amiral Haddock qui commandoit l'escadre Britannique dans la Méditerranée. L'Amiral Vernon avoit écrit des Indes Orientales, qu'il ne recevoit point de secours, & qu'il étoit en danger d'être sacrifié (2). Malgré la marine nombreuse que la Nation entretenoit, les corsaires Espagnols inquiétoient beaucoup les vaisseaux marchands Anglois. Le Roi de France venoit de donner des ordres pour réparer le port & les fortifications de Dunkerque; sa flotte avoit mis à la voile pour les Indes Occidentales, conjointement avec celle d'Espagne, & les Négocians Anglois commencerent à trembler pour la Jamaïque (3). Enfin le commerce étoit en quelque sorte suspendu par la pratique de forcer les matelots pour le service, & par l'embargo qu'on avoit mis sur les vaisseaux dans tous les ports de la Grande-Bretagne & de l'Irlande (4). Ces causes du mécontentement populaire, jointes aux autres plaintes répétées depuis si long-temps contre le Ministere, & principalement contre le Chevalier Robert Walpole, rendirent ce dernier si universellement odieux, que George fut obligé de le sacrifier à la haine publique.

Retraite de Robert Walpole.

Le Chevalier Robert Walpole, fatigué lui-même des oppositions perpétuelles qu'il essuyoit, quitta, en Philosophe peu touché des grandeurs, les soins trop accablans de l'administration; & le désintéressement de sa démission, digne des grands services qu'il avoit rendus,

(1) *Smolett.*

(2) *A review of reign of the George the second, pag.* 6[illegible] *& suiv.*

(3) *Ibidem.*

(4) Les motifs de cet embargo furent que les François avoient traité en Irlande pour une grande quantité de blés & de porcs, destinée à l'usage de leur propre marine & de celle des Espagnols. *Smolett.*

fut récompensé du titre de Comte d'Oxfort, qui lui donnoit droit de séance à la Chambre des Pairs. Sa place de Chancelier de l'Echiquier fut donnée à M. Sandys, qu'on nomma aussi Lord de la Trésorerie ; le Lord Harington, qui reçut le titre de Comte, fut déclaré Président du Conseil, & le Lord Carteret fut fait Secrétaire d'Etat à sa place. Nommé Grand Maître de l'Artillerie, & Commandan en chef de toutes les troupes de l'Angleterre Méridionale, le Duc d'Argyle voyoit tous ses vœux comblés ; cependant il renonça, fort peu de temps après, à ces brillans emplois, & l'on n'a jamais su le vrai motif d'une aussi prompte démission (1).

Histoire d'Angleterre.

Conduite de l'Amiral Matthews envers le Roi de Naples. 1743.

Ce changement, fruit des divisions & de l'envie de quelques factieux, n'opéra point, comme ils en avoient flatté le public, d'heureux effets dans les opérations militaires ; les Anglois au contraire éprouverent encore les rigueurs de la fortune, & les préparatifs faits dans la vûe de ruiner le commerce des colonies Espagnoles, devinrent inutiles. L'Amiral Matthews, qui avoit succédé à l'Amiral Haddick, ne fit rien d'important, & les grands coups qu'il méditoit aboutirent à forcer, par une violence directement opposée au droit des gens, Don Carlos, Roi des Deux-Siciles, qui vivoit paisiblement sur la foi des traités, à retirer les troupes qu'il avoit jointes à celles d'Espagne, & que ce Souverain, obligé de céder à la force, fut contraint de rappeler de Lombardie (2). Cette entreprise souleva contre Matthews tous les Princes de l'Europe, George II, & les Anglois eux-mêmes, qui condamnerent hautement leur Amiral.

Traité entre les Cours de Vienne & de Berlin. Retraite des François de la Boheme. 1744.

Cependant le Roi d'Angleterre, plus heureux dans ses négociations qu'il ne l'avoit été par ses armes, parvint à réconcilier les Cours de

(1) On aura de la peine à croire que ce changement dans le Ministere ait été célébré par des réjouissances publiques dans tout le royaume. *Smolett. A review of the reign*, &c.

(2) L'Amiral Anglois, ayant conduit son escadre à la vue du port de Naples, envoya à terre un Officier avec une lettre, qui portoit en substance, qu'il falloit que le Roi rappelât ses troupes de l'armée Espagnole, ou que l'on alloit à l'instant bombarder la ville. On tint quelques conferences ; l'Amiral dit enfin, en mettant sa montre sur le tillac, qu'il ne donnoit qu'une heure pour se déterminer. Le port étoit mal pourvu d'artillerie, on n'avoit point pris les précautions nécessaires contre une insulte qu'on n'attendoit pas. On vit alors, ajoute M. de Voltaire, que l'ancienne maxime, *qui est maître de la mer, l'est de la terre*, est souvent vraie. On fut obligé de promettre tout ce que le Commandant Anglois vouloit, & même il fallut tenir jusqu'à ce qu'on eut le temps de pourvoir à la défense du port & du royaume. M. Smolett prétend que ce fut devant Civita-Vecchia que cet étrange événement se passa, pour punir le Pape d'avoir laissé débarquer dans ce port quelques munitions pour l'usage des troupes Espagnoles que commandoit le Comte de Gages. t. XIX. pag. 224.

Quoi qu'il en soit, Matthews fut rappelé peu de temps après, traduit devant une Cour martiale, & déclaré incapable de servir à l'avenir dans la marine Angloise, comme nous le dirons bientôt. *Voyez Lettres Philosophiques sur l'Histoire d'Angleterre.*

Section XV. Histoire d'Angleterre.

Vienne & de Berlin. Marie-Thérese céda la plus riche partie de la Silésie au Roi de Prusse, & celui-ci satisfait, abandonna les François, qu'il laissa seuls exposés au feu de la guerre. Mais ce traité, qui devoit être si préjudiciable à l'armée Françoise, fut pour elle une occasion nouvelle de se couvrir de gloire. En effet, cette armée, affoiblie par les maladies, accablée par les rigueurs d'un climat qu'elle ne pouvoit supporter, au milieu d'un pays ennemi, ne songea plus qu'à revenir du fond de la Boheme où elle dépérissoit, sur les frontieres du royaume. Mais toute voie de retour paroissoit impraticable, & elle eût été impossible, si le Maréchal de Belle-Isle, par une retraite comparable, & peut-être supérieure à celle des dix mille Grecs, sous la conduite de Xénophon, n'eût garanti cette armée des embûches & des attaques des ennemis jusque sur les frontieres de la France.

Bataille de Dettingen.

Louis XV & le Roi d'Espagne lui-même étoient disposés à rendre enfin la paix au Corps Germanique, & vraisemblablement ils eussent réussi, si le Conseil de Londres, intéressé à tout brouiller pour se rendre agréable à la Nation, n'eût eu l'art, à force d'intrigues, de rendre universelle la guerre particuliere qu'il avoit entreprise. Le Ministere Britannique parvint à déterminer les Autrichiens à une guerre offensive contre la France; & les Provinces-Unies ne tarderent point à entrer dans cette confédération. L'objet de ces trois Puissances étoit de chasser les François d'Allemagne, & de venir ensuite attaquer la France du côté de l'Alsace. Ce projet étoit grand & brillant, mais l'exécution fut moins heureuse qu'on ne l'avoit espéré. L'armée chargée de cette opération étoit de soixante mille hommes, commandés par George II & le Duc de Cumberland, son second fils; & sous eux, par les Généraux Stair & d'Aremberg. La premiere campagne ne fut remarquable que par la bataille de Dettingen, qui ne produisit aucun avantage décidé. Les Anglois, il est vrai, très-supérieurs en nombre, resterent maîtres du champ de bataille; mais ce foible succès ne les conduisit à rien, & leur stérile triomphe fut le terme de leurs exploits. Ils laisserent aux François le temps de couvrir la Lorraine, l'Alsace, & sur-tout les places frontieres, qu'ils mirent hors d'insulte.

Nouveaux subsides accordés par le Parlement à George II.

Les Anglois s'étoient attendus à de plus grands succès; mais l'espece de léthargie de leurs Généraux n'empêcha point le Roi de demander au Parlement des subsides exorbitans (1), & ils lui furent accordés avec autant d'empressement que si la victoire eût couronné toutes ses entreprises. Toutefois, quelque abondans que fussent ces secours, ils

(1) Ces subsides monterent à six millions & demi, & l'on ajouta à cette somme trois millions & demi, pour être payés au fonds d'amortissement, par des taxes perpétuelles ; en sorte que la dépense de cette année fut établie à dix millions de livres sterlings. Les fonds attribués pour la charge annuelle, furent la taxe sur les terres, sur la dreche, &c. & six cent mille livres par une loterie. Ce dernier expédient contribua en grande partie à déranger les mœurs du peuple, en introduisant un esprit de jeu, destructeur de toute industrie & de toute vertu. *A review of the reign, &c. Lettres Philosophiques*, &c.

ne suffisoient point à l'énormité des dépenses auxquelles l'Angleterre s'étoit si légérement opposée ; elle avoit à sa solde les Autrichiens, les Piémontois & les Hanovriens. Ses ennemis se multiplioient chaque jour, & un nouvel orage menaçoit ce royaume. Cet orage étoit formé par le Prince Edouard, qui, secondé par le Roi de France, se disposoit à faire valoir la légitimité imprescriptible de ses pretentions à la couronne Britannique. Cette nouvelle alarma George II, inquiéta les Anglois, & se répandit bientôt dans le royaume. Mais George ne tarda pas à être rassuré par les sentimens de ses Sujets, qui se hâterent de lui donner des preuves les plus éclatantes de zele & de fidélité. Le Parlement le supplia d'augmenter, autant qu'il le jugeroit nécessaire, ses forces de terre & de mer, & il fut autorisé à faire arrêter, sans distinction, quiconque lui seroit suspect. On fit plus : les Communes dresserent un Bill qui dénonçoit les peines de haute trahison contre ceux qui entretiendroient correspondance avec les fils du Prétendant ; & dans la Chambre des Pairs, le Lord Chancelier proposa qu'il y fût inséré une clause, pour étendre le crime de trahison sur la postérité des coupables, durant la vie des fils du Prétendant. Cette proposition, qui fut soutenue par toute la puissance du Ministere, occasionna de vifs débats. Plusieurs Membres représenterent cet expédient comme inutile, contraire aux sentimens de l'humanité, aux loix de la Nature, aux regles de la justice commune, & aux préceptes de la Religion : expédient qui confondroit l'innocence avec le coupable, & tendroit à augmenter la puissance du Ministere, ce qui étoit sans doute l'objet qu'on s'étoit proposé. Malgré toutes ces raisons, la clause passa à l'affirmative ; le Bill fut renvoyé aux Communes, où cette correction fut approuvée par la majorité, & peu de temps après il reçut la sanction royale.

Histoire d'Angleterre.

George II revenoit à peine de la surprise de ce nouvel incident, que Louis XV, irrité des insultes réitérées faites à son pavillon, & des actes d'hostilité entrepris sur les possessions de ses Sujets, déclara solemnellement la guerre à l'Angleterre, qui, fiere de ses forces, opposa manifeste à manifeste, se ligua avec la Cour de Vienne, & fit passer des troupes en Allemagne, où étoit déjà campée l'armée Françoise, commandée par Louis XV lui-même, accompagné de l'élite de sa Noblesse, & secondé par deux illustres Généraux, le Maréchal de Noailles, & le célebre Maurice, Comte de Saxe. Le premier combat fut funeste aux Anglois, qui avoient commencé leurs opérations militaires sur la Méditerranée. Matthews, à la tête d'une flotte nombreuse, tenoit bloqué depuis long temps le port de Toulon. A la supériorité de ses forces, on ne doutoit point à Londres de la conquête prochaine de cette importante place ; mais, quelque fondées que fussent leurs espérances, le succès n'y répondit pas. Soit défaut de vigilance, soit incapacité, ou plutôt par l'indiscipline de ses subalternes, Matthews ne put empêcher la flotte Françoise & celle de ses alliés, de sortir du port

La France déclare la guerre à la Grande-Bretagne. Combat naval devant Toulon.

SECTION XV *Histoire d'Angleterre.*

de Toulon (1). Matthews les attaqua, fut battu; & les Espagnols, se faisant jour à travers la flotte ennemie, regagnerent leurs ports.

La nouvelle de cet échec souleva d'autant plus vivement les Anglois, qu'ils comptoient sur la défaite entiere des flottes des deux Nations. Leur mécontentement tomba sur l'Amiral Matthews, qui, accusé de trahison, jugé & flétri, fut remplacé par Byng, qu'on n'éleva au grade d'Amiral que pour lui faire subir un sort plus triste, plus cruel & plus ignominieux.

Cependant les François fixoient en Italie & en Flandre la victoire sous leurs drapeaux, tandis que le Roi de Prusse, à la tête de quatre-vingt mille hommes, ravageoit la Boheme, & laissoit sur tous les lieux de son passage des traces effrayantes de sa valeur, & des horreurs qui ne sont peut-être pas inséparables de la guerre (2).

Siége de Tournai par les François; bataille de Fontenoy. 1745.

Ce n'étoit encore que le prélude des malheurs que devoit éprouver l'Angleterre. Les troupes Françoises formerent, sous les yeux de leur Roi, le siége de Tournai, place importante, & la plus forte clef du pays riche & étendu arrosé par l'Escaut. Les Anglois & leurs alliés, intéressés à la défense de cette place, réunirent leurs efforts. Ils avoient à leur tête le Duc de Cumberland, Prince doué des plus rares talens, d'une valeur, d'une capacité au dessus même de sa haute naissance, mais malheureusement en butte aux caprices de la fortune, sans laquelle le courage le plus héroïque n'est rien. Ses dispositions étoient savantes, admirables; mais les François étoient conduits par l'illustre Comte de Saxe. Ce fut contre cette armée que le Duc de Cumberland vint faire le premier essai de son Généralat. Une colonne impénétrable, formée sur le modele de l'antique Phalange Macédonienne, & composée des plus braves soldats de l'armée Angloise, fondoit avec raison les espérances de ce jeune Héros (3). Les premiers chocs de cette colonne furent si violens, qu'ils laisserent quelque temps la victoire indécise; mais ce corps redoutable, attaqué en même temps par son front & par ses flancs, fut entamé de toutes parts, & sa défection entraîna la défaite de l'armée & la perte de la bataille (4). La victoire des

(1) M. Smolett & presque tous les Auteurs Anglois attribuent le peu de succès de cette entreprise à l'animosité du Capitaine Lestock, qui, pour se venger de l'Amiral, qui l'avoit traité avec hauteur, trahit les intérêts & la gloire de sa Nation, en refusant de prendre part au combat. *Voy. Histoire d'Anglet. t. XIX, pag.* 252.

(2) Ibid. pag. 262 & suiv.

(3) Cette redoutable colonne consistoit en vingt bataillons & vingt-six escadrons Anglois, auxquels étoient joints cinq bataillons & seize escadrons Hanovriens. Le Prince de Valdeck, à peu près de l'âge du Duc de Cumberland, étoit à la tête de quarante escadrons Hollandois & de vingt-six bataillons. Observons que c'étoit pour les Autrichiens qu'on faisoit la guerre, & qu'ils n'avoient dans cette armée que huit escadrons.

(4) Voyez au tome XXXI de cet Ouvrage les détails relatifs à cette journée mémorable, pag.

François fut complette; plus de dix mille Anglois ou alliés resterent sur le champ de bataille. Le Duc de Cumberland laissa les malades & les blessés à l'humanité des vainqueurs, & se retira à Ath (1). Tournai fut abandonné, ainsi que tout le pays arrosé par la Dendre & l'Escaut. *Histoire d'Angleterre.*

Cette importante journée eut les suites les plus cruelles pour l'Angleterre, qui vit avec douleur les ennemis s'emparer successivement de Gand, de Bruxelles, d'Ostende & de Niewport. Ses alliés, plus malheureux encore, furent battus & dispersés par le Roi de Prusse, qui, gagnant sur eux d'éclatantes victoires, prit des villes & des provinces entieres. L'Italie Autrichienne & Piémontoise étoit tout aussi maltraitée par les armées combinées de France & d'Espagne, qui, pénétrant en Lombardie, s'emparerent des meilleures places.

Tant de pertes, tant de désastres plongerent l'Angleterre dans la douleur & la consternation; mais tel est le caractere de cette fiere Nation, que la plus légere apparence du bonheur lui fait oublier aisément les plus dures calamités. Deux événemens peu importans parurent distraire pour quelques momens les Anglois, des coups terribles que la fortune venoit de leur porter. Le premier fut la conquête du Cap-Breton, en Amerique, par l'Amiral Warren; l'autre, l'élévation du Grand Duc de Toscane, époux de Marie-Thérese, au trône Impérial, vacant par la mort de Charles VII.

Mais les transports de joie que causerent ces deux événemens furent courts, & le souvenir des disgraces passées étoit trop accablant pour dissiper entiérement la tristesse publique. George II, au dessus des rigueurs de la fortune, montra seul une constance digne de sa grande ame, & une fermeté qui l'égaloit aux plus célebres Héros de l'Antiquité. Engagé par des traités solemnels à secourir ses alliés, il fut d'autant plus empressé à remplir ses promesses, que, dans les circonstances où il se trouvoit, il eût pu, sans crainte d'être blâmé par ses alliés mêmes, ralentir son activité, & consacrer aux besoins pressans de ses propres Etats, les subsides & les troupes qui lui avoient été accordés pour la défense de la Patrie : car, dans ce temps-là même, son dangereux rival, le Prince Edouard, abordoit en Ecosse, peu accompagné à la vérité, mais assuré de la fidélité des grandes Maisons Ecossoises. Son attente ne fut point trompée. A peine il fut entré sur les terres d'Ecosse, qu'il se vit à la tête d'une armée encore plus formidable par le zele & la valeur des troupes qui la composoient, que par le nombre des soldats. Suivi de ses braves partisans, Edouard prit Edimbourg, reçut l'hommage d'une partie de l'Ecosse, marcha à la rencontre de l'armée royale, commandée par le Général Cope, l'attaqua, remporta la victoire, & alla s'emparer de Carlisle, place forte, & le poste le plus important de ce royaume (2). *Descente du Prince Edouard en Ecosse.*

(1) *T. Smolett. t. XIX. p. 294.*

(2) Cette place se rendit en moins de trois jours. Edouard y trouva une quantité d'armes considérable, & y fut proclamé Roi de la Grande-Bretagne. *Ibid. pag. 323.*

Le Duc de Cumberland quitte les Pays-Bas, & vient au secours de l'Ecosse.

Il ne restoit plus à George, déconcerté par la rapidité de ces succès, qu'un moyen d'arrêter la marche conquérante du Prétendant : c'étoit de rappeler promptement l'armée Angloise qui étoit en Flandres, & de l'opposer aux rebelles. Il se hâta de prendre ce parti. Le Duc de Cumberland vola à la défense du trône de son pere : il parut en Ecosse, divisa son armée, & apprit que Hawley, l'un de ses Généraux, à la tête de douze mille hommes, avoit été battu, & entiérement défait par le Prétendant, qui n'avoit à sa suite qu'une petite armée de huit mille hommes. Ce desastre nouveau sembloit annoncer à l'Europe la chute prochaine de George II; & vraisemblablement cette disgrace imprévue eût eu les plus étranges suites sans l'active valeur du Duc de Cumberland, qui, hâtant sa marche, rencontra le Prétendant, &, par l'habileté de ses manœuvres, l'obligea d'en venir à une affaire décisive près de Culloden. Le Duc forma son armée, qui étoit beaucoup plus nombreuse, sur trois lignes, disposée dans le plus bel ordre, & la bataille s'engagea. L'artillerie du Prétendant fut mal servie, & ne fit presque aucun effet : mais celle des troupes du Roi occasionna un ravage terrible dans les rangs des ennemis. Impatiens de ce grand feu, ils firent avancer leur premiere ligne à l'attaque, & environ cinq cents Montagnards chargerent l'aile gauche du Duc avec leur impétuosité ordinaire. Le poids de cette colonne mit un régiment en désordre; mais deux bataillons s'étant avancés de la seconde ligne, soutinrent la premiere, & arrêterent bientôt les rebelles par un feu terrible. Alors le carnage devint effroyable : en moins d'un quart d'heure, l'armée des rebelles fut totalement défaite, & la campagne couverte de morts. La gloire de cette victoire fut souillée par la barbarie des soldats : leurs premieres disgraces les avoient portés à une soif ardente de vengeance. Non contens du sang qu'ils avoient répandus si abondamment dans la chaleur de l'action, ils traverserent le champ de bataille, & massacrerent impitoyablement les malheureuses victimes qui étoient demeurées mutilées & expirantes. Malgré son courage héroique, le Prince Edouard fut obligé de céder la victoire, & de dérober, par sa fuite, sa tête à la vengeance de George II.

Défaite des François & de leurs alliés en Italie. 1746.

Mais, tandis que le Roi d'Angleterre voyoit se dissiper l'orage qui avoit menacé sa couronne, les François poursuivoient en Flandres le cours de leurs conquêtes, & prenoient, sur les alliés, Namur & Charleroi. La fortune, qui avoit jusqu'alors favorisé les armes de Louis XV, se déclara en Italie pour les Allemands, qui, par leur victoire remportée près de Plaisance, firent rentrer le Milanez sous l'obéissance de Marie-Thérese (1).

Ce succès n'étoit heureux que pour la Cour de Vienne; il étoit peu

(1) M. de Voltaire dit que le Maréchal de Maillebois écrivit, au mois de Décembre 1745 : *Je prédis une destruction totale, si on s'obstine à rester dans le Milanez*. Le Conseil d'Espagne s'y obstina, & la prédiction fut vérifiée. *p.* 296.

desfavorable

défavorable aux François, & nullement avantageux à la Cour de Londres. Mais comme quelques régimens François avoient été battus en Lombardie, & cet évenement, donnant aux Anglois l'eſpérance de pouvoir les battre ailleurs, ranima leur courage, &, ſuivant leur ancien uſage, ils oublierent leurs pertes, & ſe crurent même heureux, par cela ſeul que les François avoient manqué de vaincre. Dès ce moment, ils ne reſpirerent plus que la guerre, & accorderent au Roi des ſubſides d'autant plus forts, que la Nation commençoit de tomber dans l'épuiſement. Cependant, ni ces ſubſides, ni les efforts de George, ni les flatteuſes eſpérances que les Anglois avoient conçues avec ſi peu de fondement, rien ne put adoucir les rigueurs de la fortune, qui faiſoit échouer, depuis quelques années, toutes les entrepriſes de la Grande-Bretagne.

Hiſtoire d'Angleterre.

A peine ces nouveaux ſubſides eurent été accordés, que George reçut l'affligeante nouvelle de la défaite entiere d'une eſcadre Angloiſe qui, croiſant ſur la côte de Coromandel, & attaquée par M. de la Bourdonnaye, avoit été battue, tandis que, profitant de ces avantages, le vainqueur avoit été s'emparer de Madras; perte d'autant plus ſenſible, que cette place étoit le dépôt de toutes les richeſſes que l'Angleterre tiroit de ce pays. Les Anglois conſternés, mécontens, irrités, entreprirent de ſe venger, en portant leurs armes dans le ſein même de la France. Dans cette vûe, ils projeterent de faire une deſcente en Bretagne, & d'aller, s'il étoit poſſible, s'emparer de l'Orient, ville ſans défenſe, ſans fortifications, mais fort riche, peuplée, & qui eſt le magaſin de toutes les marchandiſes apportées par les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes. Ce projet étoit grand, & l'état de l'Orient en rendoit l'exécution d'autant plus facile, que l'on étoit en France bien loin de ſuppoſer un tel deſſein à l'Angleterre, que l'on croyoit accablée de ſes défaites. Cette grande entrepriſe échoua cependant. Les Anglois firent leur deſcente preſque ſans éprouver aucune réſiſtance. Mais le Général Saint-Clair, croyant l'Orient plus fortifié qu'il ne l'étoit, & lui-même plus alarmé qu'il n'eût dû l'être, ſe contenta de tirer au haſard quelques volées de canon, de jeter quelques bombes, & ſe rembarquant avec précipitation, il retourna en Angleterre, couvert de honte & de confuſion (1).

Les François s'emparent de Madras. Deſcente des Anglois en Bretagne.

George, incapable de ſe décourager, ne ſe montra que plus fidele à ſes alliés, & plus ardent à pourſuivre la guerre contre la France. Avant que de diſſoudre ſon Parlement, le troiſieme depuis ſon avénement au trône, il demanda des ſubſides nouveaux, & ſa harangue produiſit un tel effet, qu'il obtint du Parlement beaucoup plus qu'on ne lui avoit accordé juſqu'alors. Les alliés, impatiens de ſeconder les généreuſes diſpoſitions de l'Angleterre, tenterent un nouvel effort. Le Général Brown, à la tête des armées victorieuſes de l'Impératrice-

Le Roi d'Angleterre obtient de nouveaux ſubſides pour continuer la guerre.

(1) A review of the reign of George the ſecond. *P.* 94.

SECTION XV. *Histoire d'Angleterre.*

Reine, pénétra dans le Comté de Provence, déterminé à faire de cette province le principal théâtre de la guerre. Cette armée étoit protégée par une flotte de quarante-cinq vaisseaux Anglois, qui, menaçant tous les ports de France sur la Méditerranée, devoit donner une nouvelle activité au Général Autrichien. La ville de Gênes, succombant sous le nombre des ennemis, leur avoit ouvert ses portes, ses magasins & ses arsenaux. Le succès paroissoit inévitable, & déjà l'on regardoit à Londres la Provence comme conquise, lorsqu'un événement imprévu renversa ces hautes espérances.

Excédés du joug militaire des Autrichiens, les Génois se souleverent, se jeterent sur les troupes Allemandes, les chasserent loin de leurs remparts, & délivrerent la République de ces maîtres impérieux, tandis que le Maréchal de Belle-Isle, suivi d'un gros détachement de l'armée de Flandres, vint rassurer les Provençaux, & arracher cette province, pour ainsi dire, des mains de l'ennemi, qui, renonçant à sa conquête, fut trop heureux lui-même d'éviter, par une fuite précipitée, sa ruine totale (1).

Bataille de Lawfelt; siége de Berg-op-Zoom. 1747.

En Flandres, les Anglois n'étoient pas plus heureux que les Autrichiens en Provence & à Gênes. Poursuivis de place en place, ils ne pouvoient tenir contre les François qui marcherent contre les alliés, commandés par le Duc de Cumberland. Hors d'état de tenir la campagne, le Duc de Cumberland s'attacha à couvrir les places de la République de Hollande, & le terrein qu'il occupoit près du village de Lawfelt, étoit si bien fortifié, qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'il pût y essuyer quelque échec; mais il n'est point d'avantage à attendre contre la valeur secondée par la fortune. Les François attaquerent le Général Anglois dans ce poste en apparence inexpugnable. Cette mémorable bataille, donnée le 2 Juillet 1747, commença à deux heures du matin, & dura jusqu'au soir. Le champ de bataille resta aux François: dix mille de leurs ennemis y périrent; & le reste de l'armée fit sa retraite du côté de Maëstricht. Cette brillante victoire (2) fut suivie du siége de Berg-op-Zoom, formé par le Maréchal de Lowendal, qui l'emporta d'assaut (3).

Avantages des Anglois en Amérique.

Tant de malheurs, tant de désastres eussent déterminé les Anglois à demander la paix, si leur orgueil & leur haine n'eussent été vive-

(1) *Ibid.*

(2) Le Roi de France la rendit célebre par le discours qu'il tint au Général Ligonier qu'on lui amena prisonnier: » Ne vaudroit-il pas mieux, lui dit il, son- » ger sérieusement à la paix, que de faire périr tant de braves gens «?

(3) De tous les siéges qu'on a jamais faits, celui ci peut-être a été le plus difficile & l'on eut raison d'en charger le Comte de Lowendal, qui avoit déja pris une partie du Brabant Hollandois. Ce Général, né en Dannemarck, avoit servi l'Empire de Russie. Il s'étoit signalé aux assauts d'Oczakow, quand les Russes for-

ment ranimés par deux avantages remportés sur mer, à peu près dans le même temps; l'un par le célebre Amiral Anson, qui s'empara du Cap-Breton en Amérique, & l'autre par l'Amiral Hawke, qui, dans le même parage, vainquit M. de l'Estanduere, Chef d'escadre, parti des ports de France pour escorter, jusque dans le Nouveau-Monde, une flotte marchande. Il ne falloit pas moins que ces succès inattendus pour distraire les Anglois du chagrin que leur causoient & la déroute de Lawfelt & la prise de Berg-op-Zoom. Aussi dans la harangue de George II au nouveau Parlement, ne parla-t-il point des disgraces essuyées en Flandres, en Hollande & dans la Provence, mais des brillantes espérances que donnoient le succès des armes nationales en Amérique. George termina son discours par une demande de subsides, & la Chambre des Communes, toujours dévouée à la Cour, accorda les plus fortes sommes.

Histoire d'Angleterre.

Cependant, quels que fussent les succès de ses armes, Louis XV, au sein de la victoire, soupiroit pour la paix, soit par amour de l'humanité, soit que son ame généreuse souffrît trop des impôts sous lesquels les François gémissoient. Déchue de ses vastes prétentions, la Cour de Vienne, épuisée par les frais & les malheurs d'une guerre longue & sanglante, parvenue sur-tout à faire rentrer la couronne Impériale dans la Maison d'Autriche, désiroit ardemment la fin de ces hostilités. L'Espagne, qui, depuis long temps, ne combattoit plus que mollement, & qui, moins occupée de son ressentiment contre l'Angleterre, se voyoit hors d'état de poursuivre ses droits sur le Duché de Lombardie, annonçoit hautement le désir qu'elle avoit de voir cesser la guerre. La Hollande, entraînée dans cette querelle étrangere, & plus habile à commercer & à négocier, qu'ambitieuse de combattre, ne souhaitoit rien tant que de voir les François s'éloigner de ses frontieres. L'Angleterre elle-même, convaincue par sa propre expérience des maux qu'elle s'étoit attirés par sa trop grande confiance en ses propres forces, ne tenoit plus à ses anciens projets que par la respectable fidelité de George à ses engagemens; en sorte que toutes les Puissances penchoient également, à peu de chose près, vers le même objet. Le Congrès fut indiqué à Aix-la-Chapelle; & l'unanimité des principales Puissances en promit plus de fruit qu'il n'en étoit résulté de celui de Breda, dont on ne connoît que quelques petites anecdotes peu dignes de l'Histoire. Le siége de Maëstricht donna la plus grande activité aux conférences. Comme la

Traité de paix d'Aix-la-Chapelle. 1748.

cerent les Janissaires dans cette ville. Il parloit presque toutes les Langues de l'Europe, connoissoit toutes les Cours, leur génie, celui des peuples, leur maniere de combattre; & il avoit enfin donné la préférence à la France, où l'amitié du Maréchal de Saxe le fit recevoir en qualité de Lieutenant-Général.

Dès que Louis XV apprit les succès de Lowendal, il l'éleva au rang de Maréchal de France, & nomma le Comte de Saxe Gouverneur des Pays-Bas conquis. Peu de temps après cet événement, les deux armées furent mises en quartier d'hiver, & le Duc de Cumberland s'embarqua pour l'Angleterre.

prise de cette place coupoit aux sept Provinces les secours d'Allemagne; sans lesquels leur défensive leur étoit ruineuse, le Stadhouder lui-même souhaita que les Plénipotentiaires des Etats hâtassent la conclusion.

Des huit Puissances belligérantes, les trois qui étoient capables de faire la loi aux autres, convinrent des préliminaires auxquels elles s'engagerent de faire accéder leurs alliés. Les Plénipotentiaires de France, d'Angleterre & de Hollande signerent, le 30 Avril 1748, les vingt-quatre articles, dont le traité définitif devoit être le commentaire. Les traités de Breda, de Nimegue, de Riswick, d'Utrecht, de Radstat & de Vienne, en 1738, avec la quadruple alliance de 1718, y furent renouvelés expressément, sous la réserve des points sur lesquels chacun d'eux avoit dérogé à son prédécesseur, & de ceux auxquels le présent traité devoit déroger.

La restitution de toutes les conquêtes respectives, à l'exception de la Silésie; le rétablissement du Duc de Modene en ses Etats; le désistement de toutes prétentions quelconques sur la République de Gênes; l'aveu des cessions faites par le traité de Worms au Roi de Sardaigne, hors Final & le Plaisantin; la reconnoissance de François I, pour Empereur; la renonciation de l'Impératrice-Reine aux Duchés de Parme, Plaisance & Guastalla, en faveur de Don Philippe, sans autre réserve que celle de reversion, au défaut de mâles, ou au cas du passage de l'Infant au trône des Deux Siciles; la confirmation de la Pragmatique; la garantie des traités de Breslaw & de Dresde, firent le fond de cette fameuse paix, dont l'envoi des accessions retarda le définitif jusqu'au dix huit Octobre. L'Europe n'avoit point encore vu de guerre aussi compliquée, soutenue avec tant de variations, terminée avec si peu de perte. Ce fut une de ces longues & bruyantes tempêtes qui, après avoir troublé l'eau de la mer jusque dans ses abîmes, & soulevé les flots jusqu'aux nues, finissent par déplacer un banc de sable, & ne laissent de vestiges que des monceaux de petits poissons jetés sur la côte.

L'Histoire ne fait mention d'aucun Congrès où l'on amusât moins le tapis. Les Puissances maritimes furent bientôt d'accord avec la France sur les principaux articles, dans lesquels il s'agissoit de régler les intérêts de l'Impératrice-Reine, de la Grande-Bretagne & de l'Espagne; car ceux des Etats Généraux ne pouvoient souffrir de difficulté; en bonne justice, puisque leurs Hautes Puissances, ne pouvant être considérées que comme Puissance auxiliaire, devoient rentrer en possession de ce dont on ne pouvoit s'être emparé de leurs domaines, que pour ôter à leurs alliés l'occasion de s'en servir au préjudice de la Puissance ennemie. Ces articles, dont on convint de faire la base d'un traité définitif, furent intitulés les articles préliminaires, & furent signés par les Ministres de France, de la Grande-Bretagne & des Etats-Généraux. On peut juger combien étoient favorables, pacifiques & amples les instructions dont étoient chargés ces Plénipotentiaires, puisqu'en moins de trois

Histoire d'Angleterre.

mois, sans dépêcher beaucoup de Courriers, & sans tenir de ces assemblées de cérémonie qui souvent retardent les affaires, au lieu de les avancer, ils applanirent toutes les difficultés, & réglerent les intérêts de toutes les Puissances de l'Europe, intéressées dans cette guerre.

Le traité de paix portoit en substance, outre les articles que nous avons rapportés ci-dessus, que les prisonniers de chaque côté seroient rendus réciproquement sans rançon; que le Roi de la Grande-Bretagne, immédiatement après la ratification du traité, enverroit deux personnes de distinction pour résider en France, comme ôtages, jusqu'à la restitution du Cap-Breton & de toutes les autres conquêtes faites par Sa Majesté Britannique dans les Indes Orientales & Occidentales, avant ou après les préliminaires; que le contrat de l'assiento, avec l'article du vaisseau annuel, seroit confirmé pour quatre ans, temps pareil à celui durant lequel la jouissance du privilége avoit été suspendue depuis le commencement de la guerre; que Dunkerque demeureroit fortifiée du côté de terre; mais que, du côté de la mer, cette place resteroit comme il avoit été réglé par les précédens traités. Toutes les Parties contractantes se rendirent garantes envers le Roi de Prusse pour le Duché de Silésie & le Comté de Glatz, & elles s'engagerent de même à assurer à l'Impératrice-Reine de Hongrie & de Bohême, la possession de ses Etats héréditaires, conformément à la Pragmatique Sanction. Les autres articles étoient relatifs à la forme & au temps fixés pour les restitutions réciproques, ainsi que pour la cessation des hostilités dans les différentes parties du monde. Mais le droit des Sujets Anglois pour naviger dans les mers d'Amérique, sans être assujettis aux visites, ne fut pas seulement mentionné, quoique cette prétention fût la source originaire des disputes entre la Grande-Bretagne & l'Espagne : on ne régla point aussi les limites de l'Acadie, de la Nouvelle-Ecosse & des autres Colonies Angloises en Amérique. Ces articles furent laissés à la discussion des Commissaires (1).

George II n'eut pas plus tôt annoncé l'intéressante nouvelle de la paix à son Parlement, qu'il s'embarqua pour la Hollande, d'où il se rendit à son Electorat d'Hanovre. Ce ne fut point dans les langueurs d'une oisive mollesse que les Anglois goûterent les avantages de la paix. Cette

(1) A review of the reign, &c. *pag.* 102.

» L'Europe Chrétienne, dit M. de Voltaire, se trouva alors partagée entre » deux grands partis qui se ménageoient l'un l'autre, & qui soutenoient, chacun de leur côté, cette balance, le prétexte de tant de guerres, laquelle devoit » assurer une éternelle paix. Les Etats de l'Impératrice-Reine de Hongrie, & une » partie de l'Allemagne, la Russie, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne com» posoient une de ces grandes factions. L'autre étoit formée par la France, l'Es» pagne, les Deux Siciles, la Prusse, la Suede. Toutes les Puissances resterent » armées, & on espéra un repos durable, par la crainte même que les deux » moitiés de l'Europe sembloient inspirer l'une à l'autre «. Toutes ces belles espérances furent bientôt évanouies, & la guerre ne tarda pas à recommencer. *Précis du Siecle de Louis XV. p.* 379.

Nation intelligente sentit combien les derniers troubles avoient affoibli son commerce : elle tourna toutes ses vûes du côté de son intérêt, prit de nouveaux moyens d'accroître l'industrie des citoyens ; & tandis qu'une nouvelle Compagnie, formée pour la pêche du hareng, ajoutoit une branche de plus au commerce Britannique (1), le Parlement donnoit toute son attention aux dettes nationales, qui excédoient la somme de quatre-vingt millions de livres sterlings, & s'appliqua, sinon à les éteindre, du moins à les diminuer. George, de son côté, ne s'occupoit que des moyens de maintenir, &, s'il étoit possible, d'accroître sa puissance ; & se servant avec adresse de son crédit & des ressources que l'abondance des subsides lui fournissoit, il négocioit, avec autant de succès que d'activité, dans les diverses Cours du Nord, où il se procuroit de puissans alliés. Mais si d'un côté la fortune secondoit ses vûes politiques, elle lui fit acheter ses faveurs par une cruelle épreuve. La mort lui enleva deux têtes bien cheres, le Prince de Galles, son fils aîné, âgé de quarante-cinq ans (2), & le Stadhouder de Hollande, son gendre. Ces deux tristes événemens pénétrerent de douleur l'ame sensible de George ; mais ils ne changerent rien à ses dispositions, ni au desir qu'il avoit de rallumer le feu de la guerre. Il est vrai qu'il n'en vouloit plus à l'Espagne ; mais sa haine contre la France étoit vivement irritée par le souvenir des secours qu'elle avoit fournis au Prince Edouard, & par le souvenir plus irritant encore des succès de cette Puissance, soit en Europe, soit en Asie, pendant les derniers troubles. Le Conseil de Londres, dirigé par George II, conçut le plan d'une nouvelle guerre, qui devoit être d'autant plus malheureuse pour les François, que l'on se proposoit d'en allumer les premiers feux dans ces mêmes contrées où celle que l'on venoit de terminer avoit pris naissance.

Situation de la France & des autres Puissances de l'Europe. 1750 & s.

On sait avec quel art Milord Sandwich, l'un des Plénipotentiaires

(1) L'exemple des Hollandois, dont la pêche est une source intarissable de richesses, engagea le Ministere à étendre cette branche de commerce. On jugea, avec raison, qu'indépendamment des autres avantages que la Nation en retireroit, elle fourniroit une pépiniere de Matelots, & pourroit répandre un esprit d'industrie chez les Montagnards d'Ecosse, qui, trouvant les moyens de subsister par leur travail, seroient moins dépendans de leurs chefs, & par conséquent moins sujets au soulévement.

(2) Ce Prince fut attaqué, dans son jardin de Kew, d'un rhume qui se changea en fluxion de poitrine. La Princesse, qui étoit grosse de plusieurs mois, ne quitta pas son mari pendant le cours de sa maladie ; mais ses soins furent infructueux ; & le Prince expira le 31 de Mars 1751. Il possédoit toutes les qualités qui peuvent gagner l'affection du peuple ; mari tendre, bon pere, maître libéral, généreux & humain : il protégeoit magnifiquement les Arts, & chérissoit le mérite ; bien disposé à rendre justice à tous les hommes en général, il se montra toujours fortement attaché à ce qu'il jugeoit être les véritables intérêts de la Grande Bretagne. La perte de ce Prince étoit d'autant plus facheuse pour la Nation, que le Roi avançoit en âge, & que le nouveau Prince de Galles, actuellement Roi d'Angleterre, sous le nom de George III, étoit encore mineur.

chargés de diriger le traité d'Aix-la-Chapelle, prenant pour base le traité d'Utrecht par lequel la France avoit cédé à l'Angleterre l'Acadie, suivant ses anciennes limites, négligea de faire fixer ces limites, & donna, par cet oubli volontaire, occasion aux Anglois de recommencer leurs hostilités, sans paroître violer la foi des traités. Les circonstances parurent favorables à George II, & elles l'étoient en effet; car telle étoit la sécurité de la Cour de France, que, ne songeant qu'à réparer, par une sage économie, les maux que la guerre avoit causés, elle fit les réformes les plus considérables dans ses troupes de terre & de mer. Le Maréchal Comte de Saxe, le plus illustre Général de son siecle, & le Comte de Lowendal, célebre par tant de victoires, par des siéges si fameux, & qu'il sembloit que nul guerrier ne pourroit remplacer, n'étoient plus. Des contestations malheureuses, des divisions cruelles excitées par un zele mal entendu de religion, aigries par le fanatisme, agitoient les esprits, &, sans les soulever, faisoient gémir les citoyens de la disgrace du Parlement, exilé par un Roi qui, trop facile aux impressions de quelques esprits turbulens & superstitieux, s'étoit privé du plus ferme appui de son trône, en interdisant au premier Ordre de l'Etat les fonctions augustes autant qu'essentielles de la Magistrature. Hist. d'Angleterre.

La Cour de Vienne, loin d'imiter celle de Versailles dans la réduction des troupes, augmentoit au contraire considérablement le nombre de ses légions; le Roi de Prusse, attentif à conserver ses conquêtes, entretenoit plus de cent vingt-cinq mille hommes prêts à se mettre en mouvement au premier signal; & l'Impératrice de Russie nourrissoit dans ses vastes Etats une milice nombreuse. Les Puissances du Midi se tenoient également en garde, & ne cessoient de travailler, en pleine paix, aux préparatifs de la guerre; en sorte que, dans ces premieres années de pacification générale, il y avoit en Europe plus de deux millions d'hommes en armes, prêts à combattre. Cette situation guerriere séduisit la Cour de Londres, & plus encore George II, qui, se flattant de disposer toujours des Puissances Européennes, comme il en avoit disposé jusqu'alors, ne mit plus aucunes bornes à ses projets ambitieux (1).

A l'exemple de ces anciens dévastateurs, décoré du titre fastueux & peu mérité, de Héros, dont la valeur farouche alloit porter le fer & la flamme dans des régions lointaines, ou plutôt, suivant l'antique usage de l'Angleterre, George II porta la guerre, sans la déclarer, dans le sein des Colonies Françoises, au fond de l'Amérique, sans que la Cour de Versailles y eût donné le plus léger prétexte; celle de Londres envoya des ordres à tous les Gouverneurs de ses possessions en Amérique, de chasser les François de leurs Etablissemens sur l'Ohio. Les Colonies Angloises se hâterent donc de faire les plus grands préparatifs pour attaquer les François, que l'on supposoit faussement en

(1) *Supplément à l'Hist. d'Ang. t. I. A review of the reign, &c.* Voltaire.

SECTION XV. *Histoire d'Angleterre.*

guerre avec les Sauvages, & contre lesquels on n'avoit aucune raison plausible de se déclarer. Nous ne nous arrêterons point à raconter l'étrange irrégularité des hostilités Britanniques au commencement de cette rupture; la généreuse confiance des François, payée du lâche assassinat du jeune de Jumonville (1); la vengeance que le Commandant François tira de cette trahison, qui violoit en même temps les loix de l'équité, la Nature & le droit des gens; la noble crédulité de la Cour de France, qui, peu faite à tromper, ne pouvoit supposer ni dissimulation ni fausseté dans les promesses réitérées de la Cour de Londres. On sait assez combien l'Europe entiere fut surprise, lorsqu'elle vit à ces promesses succéder une piraterie qui n'a eu que trop d'exemples. Chargé de seconder la haine de sa Nation, l'Amiral Boscawen, à la tête de sa flotte, rencontrant trois vaisseaux François qui regardoient le pavillon Anglois comme ami, tomba sur eux, &, profitant du désordre qu'une attaque aussi imprévue devoit inévitablement causer, en prit deux, & poursuivit inutilement le troisieme.

Expédition malheureuse du Général Braddock. 1756.

A peu près dans le même temps, le Général Braddock, étant débarqué en Virginie, méditoit de s'emparer du Fort Duquesne, nouvellement construit par les François sur la riviere d'Ohio, près de son confluent avec celle qu'on nomme Monangahela. Il avoit obtenu ce commandement par les soins du Duc de Cumberland, qui avoit éprouvé son courage & ses connoissances dans l'art de la guerre (2). Ces deux

(1) Cet Officier avoit été envoyé à la tête d'un petit détachement, avec une sommation en forme, auprès de M. Washington, pour que ce Commandant eût à quitter un fort bâti sur un terrein qui appartenoit aux François, entre l'Ohio & la riviere aux Bœufs. Les Anglois eurent si peu d'égard à cette intimation, que sans la moindre provocation, ils tomberent sur la troupe de M. de Jumonville, & tuerent ou prirent tout son détachement. Le Commandant François (M. de Villiers, frere de M. de Jumonville), irrité de ces hostilités non provoquées, marcha contre le Commandant Anglois, qui, s'étant retiré dans le Fort de Nécessité, soutint quelque temps l'attaque avec courage. Mais enfin, obligé de céder à la valeur des François, il rendit le Fort par capitulation, laissa deux Officiers pour ôtages, & se vit cruellement harassé, dans sa retraite, par les Indiens, qui pillerent son bagage & massacrerent ses soldats.

(2) Tous les Historiens n'ont pas la même opinion des talens militaires du Général Braddock; & celui de qui nous empruntons les détails de son expédition au Fort Duquesne, en a une idée bien plus avantageuse que l'Auteur des Mémoires pour servir de supplément *aux Histoires de MM. Smolett & Hume.* » On ne peut » disconvenir, dit ce dernier, qu'il ne fût très-brave; mais sa science dans l'art » militaire, se bornoit à bien entendre les détails d'une revue, ce qu'il avoit » appris dans le Corps des Gardes du Roi d'Angleterre, d'où il avoit été tiré. » Impérieux, absolu, d'un accès difficile, il n'avoit aucune des qualités conve» nables au génie du pays auquel il devoit commander. D'une sévérité excessive » dans la discipline, il se fit bientôt haïr des soldats; & comme il mettoit sa prin» cipale gloire à faire suivre exactement les mêmes principes militaires dans les» quels il avoit été élevé, il conçut le plus grand mépris pour les troupes Amé» ricaines, parce qu'elles ne pouvoient, dans leurs bois, leurs déserts & leurs

qualités

qualités si nécessaires à un Général, dans toute autre occasion, ne servirent ici qu'à précipiter la perte du Commandant. Son courage le rendit opiniâtre, & son habileté dans l'art militaire lui devenoit inutile dans un pays où la guerre ne se faisoit pas réguliérement, & où il n'avoit pas d'Officiers Européens en tête. Ce brave, mais infortuné Général partit pour son expédition, &, à la tête de 2200 hommes, il dirigea sa marche vers l'endroit fatal où le Général Washington avoit été défait l'année précédente. A son arrivée il fut informé que les François attendoient au fort Duquesne un renfort de cinq cents hommes. Il fit toute la diligence possible pour les joindre & les attaquer avant qu'ils eussent reçu ce secours. Laissant donc derriere lui le Colonel Dunbar avec huit cents hommes, pour amener les provisions, les équipages & le gros bagage aussi promptement qu'il le pourroit, il fit une marche forcée avec le reste de ses troupes, au travers d'un pays également dangereux par les forêts qui le couvroient, & les sauvages habitans qui l'infestoient : pays immense, solitaire, affreux, où les Européens n'avoient jamais tenté de pénétrer. Cependant il parcourut avec intrépidité ces déserts. Sans inquiétude sur les desseins de l'ennemi, marchant avec sécurité dans les bois, il ne prenoit pas même la précaution de les faire battre; plus il approchoit de l'ennemi, moins il paroissoit craindre le danger. Enfin, le 18 Juin 1756, il campa à dix milles du fort Duquesne qu'il vouloit attaquer. Le lendemain, il reprit sa marche, sans daigner envoyer à la découverte d'un ennemi qu'il méprisoit. Il marchoit dans cette confiance, en promettant un prompt repos à ses soldats harassés. Tout sembloit lui garantir le succès; mais soudain son armée fut épouvantée d'une décharge d'armes générale que l'ennemi caché fit sur son front & à sa gauche. Il étoit trop tard de songer à la retraite. Ses troupes étoient entrées dans le défilé où les ennemis les avoient artificieusement laissé engager avant de faire feu. Son avant-garde recula consternée, & tomba sur le corps principal. Bientôt une terreur panique s'empara de tous les esprits. Les Officiers seuls dédaignerent de fuir, tandis que Braddock, à leur tête, déploya la plus grande intrépidité. Il ne voulut point battre en retraite; mais il resta opiniâtrément dans l'endroit où il étoit, & il donna des ordres au peu de braves gens qui l'entouroient, de se former suivant les regles de la guerre, & d'avancer en ordre vers l'ennemi. Enthousiaste de la discipline Européenne, il portoit, dans les déserts de Niagara, l'esprit d'une campagne d'Allemagne. Cependant les Officiers tomboient en foule autour de lui; il continuoit encore à donner des ordres de sang-froid, quoiqu'il eût eu cinq chevaux tués sous lui, & que le corps entier de ses troupes eût pris la fuite.

» marais, faire l'exercice avec autant de dextérité que le régiment des Gardes le » fait dans Hyde-Park «. *Pag.* 288 *& s.*

L'Auteur de l'Ouvrage intitulé : *A review of the reign of George the second*, porte le même jugement sur le Général Braddock. *Pag.* 125.

SECTION XV. *Histoire d'Angleterre.*

Enfin, blessé mortellement, il succomba, & le désordre devint général. Toute l'artillerie, les munitions, le bagage de l'armée tomberent au pouvoir de l'ennemi, & les Anglois ne remporterent que la honte d'avoir fait inutilement une injuste tentative (1).

Siége & prise de Port-Mahon : exécution de l'Amiral Byng.

Profondément ulcéré d'une conduite aussi répréhensible, la Cour de France médita une vengeance capable d'étonner l'Europe & de confondre les Anglois. Elle fit aussi secrétement qu'il étoit possible les plus grands préparatifs ; & tandis qu'elle laissoit croire au Ministere Britannique, tantôt que c'étoit contre l'Angleterre elle-même, & tantôt contre les Colonies Britanniques, que les préparatifs étoient dirigés, elle relevoit les fortifications de Dunkerque, remplissoit les arsenaux de Brest & de Normandie, d'ouvriers, d'armes, de munitions, rassembloit ses vaisseaux, & se disposoit à porter la flamme & le fer dans l'isle de Minorque, isle de la Méditerranée que les Anglois avoient prise sur l'Espagne, & qui leur avoit été assurée par différens traités. Le siége célebre & la prise de Port-Mahon sont deux événemens trop connus, pour que nous pensions devoir en retracer ici la relation (2). Il n'y a personne en Europe qui ne sache quelle consternation répandit sur les Anglois la réduction de cette place ; il n'est personne qui ne sache avec quelle barbarie ils assouvirent leur fureur, sur le malheureux Amiral Byng, guerrier octogénaire, moins respectable encore par son grand âge, que par les services essentiels qu'il avoit rendus à l'Etat (3). Aussi-tôt qu'il eut mis pied à terre en Angleterre, il fut conduit & enfermé à l'Hôpital de Greenwich. On se servit de mille artifices pour enflammer la populace contre lui, long-temps avant qu'il subît son interrogatoire, & l'on n'eut pas honte d'engager les provinces à demander justice du coupable. Le nombre des amis de Byng étoit trop foible, & le crédit de ses ennemis trop puissant, pour que ses défenses fussent reçues. La Cour Martiale s'assembla à Portsmouth, &, après un scrutin de plusieurs jours, les Juges ordonnerent qu'il seroit fusillé, genre de mort qu'on n'inflige qu'aux derniers des militaires. L'Amiral, abandonné à son malheureux sort, résolut d'effacer, par son courage à supporter la mort, les imputations de lâcheté qui ternissoient son honneur. Il conserva jusqu'à la fin sa sérénité ordinaire. Au jour fixé pour son exécution, il sortit tranquillement de la cabane qui lui servoit de prison, s'avança d'un pas ferme, d'un air intrépide, sur le tillac, se mit à genoux, & se banda les

(1) *Lettres Philosophiques & Politiques sur l'Histoire de l'Angleterre, depuis son origine jusqu'à nos jours. Tome II.*

(2) *Voy. t. XXXI de cette Histoire, p. 564.*

(3) Le principal reproche que le peuple, ou plutôt le Ministere Anglois, faisoit à Byng, étoit de n'avoir canonné que de loin, & de n'avoir pas assez approché du vaisseau Amiral de France.

yeux avec un mouchoir. Il en tenoit un autre qu'il laissa tomber. A ce signal, six coups de fusil le renverserent mort (1).

Histoire d'Angleterre.

Prise du fort de Bull par les François.

D'accord avec la justice, la fortune ne tarda pas à punir les Anglois de cette espece d'assassinat, par les défaites multipliées qu'ils essuyerent au delà des mers. Les François, sous la conduite de M. de Léry, envoyé par M. de Vaudreuil, Gouverneur du Canada, prirent d'assaut le fort de Bull, où les ennemis perdirent une grande quantité de munitions & de provisions de bouche qu'ils avoient rassemblées pour l'exécution de leurs projets contre les forts de Niagara & de Frontenac.

Prise d'Oswego par M. de Montcalm.

L'arrivée du Comte de London, qui débarqua vers ce temps-là à Albanie, avec un renfort considérable, parut ranimer le courage & les espérances des Anglois. Mais les François, loin de se ralentir dans leurs projets de conquête, ne se montrerent que plus ardens à les poursuivre. Ayant à leur tête M. de Montcalm, ils vinrent mettre le siége devant Oswego, dont ils ne tarderent pas à s'emparer. Les Anglois avoient construit ce fort sur un terrein appartenant à la France, dans le temps de la paix la plus profonde; ce qui avoit occasionné des réclamations continuelles. Ce n'étoit, dans le commencement, qu'un magasin fortifié; mais les Anglois, voulant profiter de la situation avantageuse de ce poste, situé presque au milieu des établissemens de leurs rivaux, y avoient construit plusieurs autres ouvrages, en sorte qu'il étoit alors composé de trois forts, nommés le fort Ontario, le fort Oswego, & le fort Georges. Le siége ne dura que trois jours, au bout desquels les Anglois se rendirent prisonniers de guerre. Les François détruisirent entiérement ces trois forts, après en avoir enlevé l'artillerie & les munitions de guerre & de bouche. Le fort de Granville subit le même sort quelques jours après; la garnison fut également faite prisonniere, & le fort détruit.

Le Souba du Bengale s'empare de Calcutta. Cruauté qu'il exerce envers les prisonniers Anglois.

Dans les Indes Occidentales, la situation des Anglois n'étoit pas plus heureuse. Souragi-Doulah, petit fils d'Ali-Verdi-Kan, Souba du royaume de Bengale, auquel il venoit de succéder, mécontent du refus qu'ils firent de payer quelques droits qu'il vouloit exiger, & plus irrité encore de ce qu'ils avoient accordé leur protection à un de ses Sujets proscrits, leva une armée de soixante mille hommes, & marcha à

(1) Peu d'instans avant son supplice, l'Amiral remit à M. Brough, Maréchal de la Cour de l'Amirauté, un écrit, qu'il le pria de rendre public, & par lequel il se justifie de l'imputation de lâcheté & d'infidélité. » Monsieur, y dit-il, me » rend témoignage que je ne suis point coupable à ces deux égards. Je me crois » innocent, & mes Juges m'ont cru coupable. Si je me trompe, on doit excuser » mon erreur, comme étant le partage de l'humanité; si ce sont mes Juges qui » se sont trompés, que Dieu leur pardonne, comme je fais. Puissent les troubles » & les alarmes qu'ils ont fait paroître, lorsqu'ils m'ont condamné, se calmer & » cesser comme tous ressentimens de ma part «!
Il fut exécuté le 14 Mars 1757.

Calcutta, leur principale forteresse, dont il n'eut pas de peine à se rendre maître. Malgré la promesse de ne faire aucun mal ni au Commandant ni à la garnison, le Souba fit jeter les prisonniers Anglois, au nombre de cent quarante six, dans une étroite prison, appelée *Black-hole*, ou *Cachot noir*. Ce cachot n'avoit que seize pieds quarrés : point d'entrée pour l'air, excepté deux petites fenêtres garnies de grilles de fer, percées à l'ouest, qui ne pouvoient donner une quantité d'air suffisante pour soutenir tant de personnes. Sous un climat brûlant, cette situation étoit affreuse. On n'envisage qu'avec horreur la situation de ces malheureux qui expiroient suffoqués. Ils tenterent d'abord de rompre la porte ; mais ayant reconnu l'impossibilité de leur projet, ils s'efforcerent d'exciter la compassion & l'avidité de leur garde, en lui offrant une grosse somme d'argent, s'il vouloit les distribuer dans d'autres prisons. Il ne voulut point satisfaire à leur demande, sous prétexte que le Souba dormoit, & que personne ne pouvoit troubler son sommeil. Plongés dans le plus horrible désespoir, ces malheureux ne virent plus que la mort assurée, & la prison rétentit bientôt de cris, de sanglots, d'une affreuse confusion. La langueur & un morne désespoir succéderent bientôt à ce désordre. Vers le matin, ce n'étoit plus qu'un silence horrible; de cent quarante-six Anglois qui avoient été enterrés vivans dans cette prison, vingt-trois seulement survécurent, & la plupart encore furent emportés par une fievre putride quelque temps après avoir été mis en liberté (1).

Ces désastres multipliés, loin d'adoucir la haine des Anglois, & de modérer leurs projets de conquête, ne servirent au contraire qu'à les irriter. Mécontens de la sage conduite des Hollandois, & du parti qu'ils avoient pris de garder une exacte neutralité, ils insulterent les vaisseaux de la République, sans doute afin de la déterminer, par la crainte de plus grands maux, à se déclarer contre la France.

Le principal auteur de cette guerre, George II, ne pouvant dissimuler au Parlement les pertes que la Nation avoit éprouvées, ne s'attacha qu'à les affoiblir, supposa aux Puissances ennemies le projet d'une invasion prochaine, déclara qu'il avoit épuisé les trésors publics pour mettre l'État hors d'insulte, demanda l'établissement d'une milice nationale, & termina sa harangue par la formule ordinaire, c'est-à-dire par la demande de nouveaux subsides. Ses vœux furent remplis avec empressement par les deux Chambres ; & George II ne songea plus qu'aux moyens de diviser les forces de la France, & d'allumer, afin d'y parvenir, le flambeau de la guerre dans toutes les parties de l'Europe. Dans cette vûe, il se servit, avec beaucoup d'adresse, de l'ascendant qu'il avoit pris dans les Cours du Nord. La Russie séduite,

(1) Voy. pour de plus grands détails de cette cruauté inouie, *l'Histoire d'Angleterre, pour servir de continuation aux Histoires de MM. Smolett & Hume, par M. Targe, t. I. p. 466 & suiv.*

Histoire d'Angleterre.

s'engagea, moyennant un subside annuel de cinq cent mille livres sterlings, à faire marcher en Allemagne quarante mille hommes d'infanterie, & dix mille hommes de cavalerie. George fut moins heureux à la Cour de Vienne. Cette Puissance avoit des armées nombreuses prêtes à combattre; mais Marie-Thérese, religieuse observatrice des conventions & des traités, ne s'occupoit que du soin d'entretenir la bonne intelligence & l'harmonie que la paix avoit ramenées; & elle ne voulut entrer dans la querelle suscitée à la France, que pour interposer ses bons offices, & tâcher d'étouffer les premieres étincelles de ces divisions. Le Roi d'Angleterre, ne pouvant se flatter de faire entrer la Cour de Vienne dans ses intérêts, s'adressa avec plus de succès au Roi de Prusse, qui, chef de la confédération Protestante, illustre par la gloire dont il s'étoit couvert, formidable par son armée, & plus encore par son activité, sa vigilance, sa valeur & ses rares talens, pouvoit, uni avec l'Angleterre & la Russie, balancer le reste des Puissances de l'Europe confédérées. George II lui offrit un million de livres sterlings, & le Roi Frédéric, renonçant à l'alliance des François, promit de garantir les Etats possédés en Allemagne par Sa Majesté Britannique, & d'empêcher toute armée étrangere d'entrer sur les terres de l'Empire. Ce traité ne déconcerta point la France, & déplut à la Cour de Vienne, qui, voyant ce Prince se départir ouvertement des intérêts de la Maison d'Autriche, ne songea plus aussi qu'à se précautionner contre les suites dangereuses de cette nouvelle alliance. Marie-Thérese, ainsi que Louis XV, ne cherchoit qu'à protéger ses Etats du péril dont ils étoient menacés. Ce motif rapprocha les deux Maisons d'Autriche & de Bourbon, qui crurent devoir à leur sûreté mutuelle un traité par lequel elles se garantissoient provisionnellement leurs possessions actuelles, & se promirent réciproquement un secours de vingt-quatre mille hommes, en cas d'attaque. L'Impératrice de Russie, qui ne connoissoit ni les vûes de la Cour de Londres, ni son traité avec le Roi de Prusse, fut invitée par la Cour de Vienne à accéder au traité d'alliance qu'elle venoit de contracter avec celle de Versailles, & elle s'y prêta d'autant plus facilement que ce traité n'étoit, ou plutôt ne paroissoit être qu'un renouvellement de celui que l'Impératrice avoit signé en 1746.

Guerre en Allemagne.

Cependant le Roi de Prusse, feignant d'être alarmé des projets de conquête qu'il supposoit médités contre lui, demanda compte à la Cour de Vienne de ses desseins & des préparatifs qu'elle avoit ordonnés; & d'après la réponse modérée de cette Cour, il entra brusquement en Saxe, l'envahit, y porta le fer & la destruction, se rendit maître du pays qu'il inonda du sang de ses habitans, & se prépara à fondre sur la Bohême avec toutes ses forces. Cette irruption cruelle fut le signal de la guerre meurtriere qui agita l'Europe, & dont les diverses contrées de l'Allemagne furent tour à tour le théâtre. Nous ne nous appesantirons point sur le récit

SECTION X V. *Histoire d'Angleterre.*

des événemens qui se sont passés pendant la trop longue durée de cet orage (1). Elles sont trop généralement connues les vicissitudes de cette guerre ruineuse pour toutes les Puissances belligérantes, à l'exception du Roi de Prusse, pour lequel seul elle a été un champ fertile de gloire & de conquêtes, quoiqu'il n'ait pas toujours enchaîné la fortune. Vainqueur à Prague, vaincu à Chitzernitz par le Maréchal Daun, il perdit jusqu'à l'espérance d'envahir la Boheme, qu'il regardoit déjà comme soumise, & fut même contraint de s'éloigner des murs de Prague (2).

Les François s'emparent de l'Electorat d'Hanovre; convention de Closter-Severn. 1757.

Vainement George II, alarmé pour ses Etats d'Hanovre, confia leur defense à la valeur & à l'habileté du Duc de Cumberland, qui, à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, étoit trop foible encore pour arrêter les François, déjà maîtres de la Hesse, de l'Ostfrise & de la Gueldre Prussienne. Ni les avantages de sa position, ni les ressources de son génie, ni la valeur de ses soldats ne purent retarder la victoire éclatante que le Maréchal d'Etreés, secondé par le Maréchal de Contade, remporta sur lui dans la plaine d'Hastimbeck. La retraite trop prompte du vainqueur, rappelé par la Cour de France, & remplacé par le Duc de Richelieu, n'eût vraisemblablement donné que des lueurs d'espérance au Duc de Cumberland, si, trop facile à se laisser surprendre par des promesses qui paroissoient dictées par la sincérité, trop généreux pour profiter du malheur qui sembloit accabler ses ennemis, & trop grand pour se douter qu'on ne cherchoit qu'à le tromper, le Maréchal de Richelieu eût pu [illegible] quelque dissimulation dans la proposition que le Comte de L[illegible], Ministre du Roi de Danemarck, fit aux chefs respectifs d'une [illegible] d'armes, sous la garantie de son maître. Lors de cette convention [illegible], conclue à Closter-Severn, le Duc de Richelieu, d'après les ordres de Louis XV, se montra d'autant plus généreux, & par cela même il [illegible] moins d'être trompé, qu'il ne voulut point exiger, comme il l'eût pu, que les alliés missent bas les armes. Toutes les conditions qu'il eût voulu prescrire eussent été acceptées; car alors la fortune avoit abandonné George II & le Roi de Prusse, dont les Etats étoient en proie aux Russes, tandis que les Autrichiens, vainqueurs en Saxe & en Silésie, maîtres de Breslau & de Schwednitz, forçoient Frédéric, attaqué, battu de toutes parts, à se renfermer dans le Brandebourg, où il eût accepté une convention semblable à celle de Closter-Severn, si, plus grand, plus intrépide encore que l'ancien Mithridate, il n'eût montré plus de constance & de fierté dans ses malheurs, que les Héros les plus illustres n'en ont jamais montré dans la prospérité.

(1) Voyez l'Histoire d'Allemagne, dans le tome *XLI*, *p.* 74 *& s.* & celle de Boheme, dans le même volume, *p.* 156 *&* 160.

(2) M. de Voltaire prétend que le Roi de Prusse perdit dans cette bataille vingt-cinq mille hommes, en morts, en blessés, en fuyards & en déserteurs. *Precis du Siecle de Louis XV, chap. XXXII.*

Tranquilles [illegible] la foi de la capitulation, les François vivoient dan[illegible], & ils ne pensoient point que, d'accord avec [illegible] les alliés n'attendoient qu'une circonstance [illegible] rompre la convention qu'ils avoient sollici[illegible] qu'ils avoient reçue comme une faveur [illegible]

Histoire d'Angleterre.

El[illegible] occasion tant attendue. Le bonheur [illegible] les armées combinées de France & [illegible] ire decisive pour la délivrance de la [illegible] fut point à la terreur de leurs arme[illegible], ni à la science de leurs manœuvres, [illegible] mésintelligence qui divisoit les Généraux [illegible] l'indiscipline & au défaut de subor[illegible] l'armée, que les alliés durent le succès [illegible] de Rosback. Les François furent mis en désordre aussi tôt qu'atta[illegible]s, dispersés, taillés en pieces, & le plus grand nombre d'entre eux massacrés & presque anéantis dans le même moment. La déroute fut complette, & cet événement inconcevable eut les plus funestes suites.

Bataille de Rosback.

Le Roi de Prusse vola du champ de bataille à Staden, où trouvant les Généraux de l'armée Hanovrienne dans l'inaction, conformément à la convention de Closter-Severn, il leur persuada de violer la foi jurée.

La défaite des François à Rosback n'eût point suffi peut-être à déterminer ces chefs à manquer à leurs engagemens, si la sécurité du Maréchal de Richelieu, qui, comptant sur l'exécution de la capitulation, avoit dispersé son armée dans différentes places éloignées les unes des autres, n'eût décidé les Hanovriens à cette indécente rupture, par la facilité qu'ils avoient à écraser les divers corps de cette armée, hors d'état de s'entre secourir. Chargé de cette opération plus importante qu'honorable, le Prince Ferdinand de Brunswick, à la tête de ces mêmes Hanovriens, qui jusqu'alors n'avoient osé soutenir la présence & le choc des François, entreprit de conquérir ce même pays, que son armée avoit abandonné si lâchement quelques mois auparavant. Ainsi l'on vit ces mêmes Hanovriens animés, excités, enhardis par la valeur & l'intrépidité du Prince Ferdinand, reconquérir l'Electorat d'Hanovre en aussi peu de temps qu'il en eût fallu pour le parcourir, & les François pressés, chassés de place en place, & forcés de s'éloigner. Ils ne tinrent nulle part. Hanovre, Brunswick, Bremen, Werden, Hamelen, Hildesheim; ils perdirent avec ces places des magasins fournis à grands frais, & une partie des soldats qui périrent de misere, ne pouvant combattre tout à la fois contre l'âpreté du climat, l'incommodité des chemins, & la haine des habitans, qui croyoient faire une œuvre agréable au Ciel, en égorgeant des hommes d'une religion opposée à la leur. Le Prince Ferdinand, qui, par un prodige inoui, avoit changé les Hano-

SECTION X V. *Histoire d'Angleterre.*

vriens en héros, se couvroit de gloire, combloit les vœux de George, & ranimoit les orgueilleuses espérances de sa Nation.

Ce fut à peu près dans ce temps que la fortune, qui depuis si long-temps persécutoit les Anglois en Amérique, cessa de les y maltraiter. Elle les combla de ses faveurs dans les Grandes-Indes, où, profitant des fautes, des caprices, du caractere trop altier du Comte de Lally, Général en qui la valeur ne pouvoit suppléer les talens, homme fier, inconséquent, mais incapable, comme on l'en accusa, de sacrifier l'Etat à l'intérêt de sa fortune, ils se rendirent maîtres des places les plus importantes, & des plus riches établissemens du commerce des François.

Cependant les premieres opérations du Comte de Lally ne furent pas sans succès, & donnerent les plus grandes espérances. Secondé par M. de Bussi, qui connoissoit bien le pays, qui possédoit à un degré éminent l'art de ménager les esprits des Nababs & des Soubahs, & de les tenir en respect par ses talens & sa bravoure, il s'empara de la ville de Gondelour, qui ne fit qu'une légere résistance. Fier de cet avantage, M. de Lally conduisit bientôt après ses troupes devant le fort St.-David, dont il forma le siége par terre, tandis que la flotte Françoise le tenoit bloqué par mer. La place se rendit après quinze jours de tranchée ouverte. Le Gouverneur fut fait prisonnier de guerre, ainsi que toute la garnison; & peu de temps après, les vainqueurs firent sauter les fortifications.

Au lieu de profiter de ces premiers succès, & de pousser vigoureusement ses conquêtes sur la côte de Coromandel, le Général François changea tout à coup de dessein, pour venir faire une expédition dans le royaume de Tanjaour. Elle eut pour objet le payement d'une somme de cinquante-cinq lacs de roupies, environ treize millions deux cent quarante mille livres de France, dont les François avoient exigé une promesse du Raja de ce pays, en 1749, dans le temps qu'ils étoient liés avec Chandasaib (1). Sur le refus que le Roi de Tanjaour fit de payer une somme aussi considérable, M. de Lally mit le siége devant la capitale de ses Etats. Il auroit pu s'en rendre aisément le maître, s'il avoit eu les provisions nécessaires; mais il régnoit alors si peu d'intelligence entre les Commandans François & les personnes chargées des fournitures des vivres, que chacun ne s'occupant que de ses intérêts particuliers, il eût fallu des efforts au dessus de la puissance humaine pour obtenir quelques succès. M. de Lally fut donc obligé de renoncer au siége, & d'abandonner honteusement son canon devant la place. Il se retira à Caricat & de-là à Pondichéry. Le reste de la campagne on se tint, de part & d'autre, sur la défensive, ou au moins on se borna à quelques légeres opérations, dont on peut voir le détail dans l'histoire de la guerre de l'Inde, n'étant pas assez impor-

(1) *Mémoires du Colonel Lawrence, t. I, p. 328.*

tantes,

tantes, ni assez liées avec l'Histoire générale de la Nation Angloise, pour nous y arrêter (1). Nous nous contenterons de dire que bientôt après, les François, repoussés & attaqués de toutes parts, furent contraints de céder leurs plus riches possessions à l'ennemi, qui remporta sur eux de grands avantages, tant sur terre que sur mer. *Histoire d'Angleterre.*

Enorgueilli de ces succès inattendus, les Anglois ne s'occuperent plus que de vastes projets. George II eût profité de ces momens de joie, ou plutôt d'ivresse nationale, si la mésintelligence qui divisoit le Ministere, & qui influoit sur les délibérations du Parlement, ne l'eût obligé de donner tous ses soins aux moyens de prévenir les suites que pouvoient entraîner ce défaut de concorde. M. Fox & M. Pitt étoient les deux Ministres qui divisoient la Cour de Londres & les Membres du Parlement. L'un & l'autre de ces hommes étoient également distingués par leurs talens, par leur patriotisme, & par les grands services qu'ils avoient rendus à la Nation. Le premier avoit rempli avec éclat l'éminente dignité de principal Secrétaire d'Etat : c'étoit lui qui avoit décidé George II à porter, dans le même temps, la guerre en France, en Allemagne & dans l'Inde. M. Pitt pensoit comme lui à bien des égards, & vouloit que l'on continuât la guerre contre la France; mais il condamnoit hautement le plan de M. Fox, & soutenoit qu'il falloit agir d'une maniere toute opposée. M. Fox prétendoit qu'il falloit appeler les Hanovriens & les Hessois, & son rival démontroit le danger & l'inutilité de cette opération. George II vouloit faire passer la mer à un corps de 6000 Anglois, & il éprouva, de la part de M. Pitt, une résistance invincible. Ce Ministre s'opposa tout aussi fortement à la nomination du Duc de Cumberland au commandement de l'armée, & il ne tint point à lui que ce Prince ne restât dans la Grande-Bretagne. George II, irrité de ces perpétuelles oppositions, disgracia M. Pitt. Mais il ne l'eut pas plutôt obligé de se démettre de ses emplois, que la nécessité des affaires le força de le rappeler, & de disgracier à son tour M. Fox, qui fut, au gré de la Nation entiere, remplacé par son rival (2). Cependant, quelque supériorité de génie qu'on ne puisse refuser à ce dernier, il ne fut ni plus heureux dans ses entreprises, ni plus adroit à se concilier les suffrages de ses concitoyens. *Division dans le Ministere.*

George, secondé par son Ministre, faisoit d'immenses préparatifs, dont on ignoroit, en Angleterre même, la véritable destination. Il fit appareiller une flotte nombreuse, qui avoit pour Amiraux MM. Hawke, Knowles & Broderik, & qui étoit montée de plusieurs milliers de soldats. On crut en France, & cette idée n'étoit point sans vraisemblance, que cet orage alloit fondre sur l'Orient, où sont les magasins de la Compagnie Françoise des Indes. Mais ces préparatifs si effrayans,

(1) *Voy. ib. Hist. d'Anglet. par M. Targe, t. III.*

(2) *Lettres Philos. sur l'Hist. d'Anglet. t. II.*

SECTION XV. *Histoire d'Angleterre.*

& ces dépenses énormes, ces projets qui fixoient l'attention de l'Europe, aboutirent à la plus ridicule & à la plus inutile expédition, à la prise de l'isle stérile & déserte d'Aix, située à l'embouchure de la Charente. Après quelques mois de sejour dans cette isle, où l'on ne voit que des sables arides, les Anglois se rembarquerent sans tenter d'autre expédition. Les Amiraux, ainsi que le Général Mordaunt, se couvrirent de honte par ce retour précipité (1). Ils furent obligés de rendre compte de leur conduite dans un Conseil extraordinaire; & cette procédure, qui n'eut point de suite, justifia le bruit qui s'étoit répandu, que les menaces faites par la France, de se porter aux dernieres extrémités dans l'Electorat d'Hanovre, avoient été la seule cause du retour de la flotte. Quoi qu'il en soit, cette opération ne servit qu'à décréditer le parti Ministériel, & à augmenter le découragement. Les murmures, les clameurs tumultueuses du peuple se changerent alors en consternation, parce qu'il ne voyoit dans l'avenir qu'une perspective affreuse de tous les côtés.

A peu près dans le même temps où cette flotte humiliée rentroit dans les ports d'Angleterre, on vit arriver à Londres le Duc de Cumberland, qui, fatigué du peu d'égards qu'on avoit eu pour ses avis, & de l'espece d'ingratitude dont on payoit ses services, ne vouloit plus se mêler des affaires du Gouvernement. Il remit au Roi son pere son brevet de commandement, ainsi que son régiment des Gardes. George II, au dessus de ces contre-temps, vainquit, par sa constance, les caprices de la fortune; & comme s'il n'eût eu que des succès, & la Nation des motifs de se féliciter, il demanda au Parlement des subsides plus forts que de coutume. La fermeté de la demande, & les brillantes espérances qu'il donnoit des opérations prochaines, en imposerent aux deux Chambres, qui accorderent tout ce qu'on leur demandoit.

Le sort se déclara enfin pour les Anglois, & la sagesse de M. Pitt leur procura les plus heureux événemens, soit dans l'ancien, soit dans le Nouveau-Monde. Le Prince Ferdinand, à la tête des Hanovriens, remportoit autant de victoires qu'il livroit de combats. Le Roi de Prusse étendoit au loin ses conquêtes. La Czarine, fidelle aux engagemens qu'elle avoit pris avec les Cours de Vienne & de Versailles, s'efforçoit vainement d'aller même au delà de ce qu'on attendoit de son atta-

(1) L'Auteur des *Mémoires pour servir de supplément à l'Histoire d'Angleterre* raconte les excès auxquels s'abandonnerent les Anglois dans l'isle d'Aix, malgré les ordres que le Général avoit fait publier pour prévenir la licence. » Plusieurs » habitans, dit-il, furent traités de la maniere la plus cruelle : le soldat, oubliant » que, malgré la différence de Religion, tout lieu consacré à la Divinité doit » être respecté des hommes, s'abandonna, en pillant l'église, à des excès que » la décence ne permet pas de rapporter. Les ornemens du Ministre du culte » furent portés en lambeaux sur le dos des matelots, que l'excès du vin faisoit chanceler. On abattit le clocher, & les objets de la vénération du peuple, après » avoir été brisés, furent traînés dans la fange & jetés dans la mer «. *Tom. II, pag.* 180.

chement à la cauſe commune. Le Prince qui lui ſuccéda dans la ſuite, partiſan enthouſiaſte & admirateur outré du Roi de Pruſſe, empêchoit, par ſes inſtructions ſecretes, de cauſer la plus légere perte au Héros qu'il étoit ſi peu capable d'imiter. L'Angleterre touchoit à ce haut degré de puiſſance auquel elle avoit tant deſiré de s'élever, & dans l'eſpoir d'y parvenir, elle adoptoit avec tranſport tous les engagemens que le Roi contractoit; & George II ne ſe propoſoit pas moins que la domination excluſive des mers, la déſolation de quelques provinces de France, l'entretien d'une armée Hanovrienne & d'une armée Pruſſienne, l'humiliation de la Maiſon d'Autriche, & la dévaſtation de l'Allemagne.

Hiſtoire d'Angleterre.

Ses premieres opérations furent heureuſes & brillantes dans l'Inde, & pendant que l'Europe retentiſſoit du ſuccès des armes Britanniques dans ces régions éloignées, un autre objet, non moins intéreſſant, fixoit l'attention générale. C'étoit la deſtination d'une flotte conſidérable, partie des ports d'Angleterre, & montée de quinze mille hommes de débarquement. Après avoir répandu l'alarme ſur la côte de Normandie, cette flotte réunit ſes efforts contre Cherbour, ville peu défendue, qui fut priſe, & ſon baſſin comblé. Content de cet exploit, plus cruel pour les habitans de Cherbour, qu'avantageux pour les Anglois, l'Amiral Hawke, ſe flattant de réuſſir également par-tout où il ſe montreroit, alla tenter de nouvelles deſcentes ſur les côtes de Bretagne. Son premier deſſein fut d'attaquer St.-Malo; mais la difficulté du ſuccès le détermina à diriger ſes forces contre St.-Caſte, perſuadé qu'il réuſſiroit, ou que la crainte engageroit les François à dégarnir l'armée du Bas-Rhin, pour voler à la défenſe de la Bretagne. Ses vûes ne furent point remplies; le Duc d'Aiguillon, ſuivi d'un très-petit nombre de troupes, repouſſa les Anglois, qui perdirent le quart de leur armée. Ils laiſſerent quatre mille hommes ſur le champ de bataille, s'enfuirent en déſordre, &, gagnant leurs vaiſſeaux, ſe hâterent de faire voile pour l'Angleterre.

George II n'étoit pas plus heureux en Aſie. En effet, on venoit d'apprendre que M. de Buſſy s'étoit rendu maître, preſque ſans coup férir, de la riche factorerie de Viſigapatam. La capitulation avoit été acceptée auſſi-tôt que propoſée : elle portoit que les Anglois rendroient la place, les fortifications, l'artillerie, les munitions de mer & de terre, les armes, les agrès, &c. à la Compagnie Françoiſe; de même que tout ce qu'on trouveroit dans les différens magaſins qui appartenoient à celle d'Angleterre.

Que le Préſident, le Conſeil, toutes les perſonnes employées au ſervice de la Compagnie, les Officiers & autres perſonnes, tant civiles que militaires, ſeroient priſonniers de guerre ſur leur parole.

Que les ſoldats, les matelots & les autres Européens demeureroient priſonniers auſſi long-temps que la guerre continueroit entre la France & l'Angleterre, ou juſqu'à ce qu'on les échangeât (1).

(1) *Mémoires du Colonel de Lawrence*, *t. I.*

SECTION XV. *Histoire d'Angleterre.*

Cette perte accabla les Commerçans Anglois. Ils se plaignirent hautement contre le Ministere Britannique, qui ruinoit l'État par l'énormité des dépenses que causoit l'entretien des flottes sur la Manche & la Méditerranée. Ces plaintes, ces clameurs cesserent quelque temps après, à la nouvelle des succès inattendus remportés, dans ces mêmes régions, sur les François. Du découragement les Anglois passerent tout à coup à la plus grande confiance, & il faut avouer qu'alors tout paroissoit justifier leurs espérances. Mais de tous les événemens qui flattoient l'orgueil national, il n'y en avoit point de plus éblouissans que les succès du Prince Ferdinand de Brunswick, vainqueur, en Allemagne, de l'armée Françoise, commandée par le Prince de Clermont, & battue moins par le défaut du courage des troupes qui la composoient, que par la mésintelligence des chefs, l'indiscipline des subalternes, la mauvaise administration de la partie la plus essentielle des vivres, le luxe vraiment Asiatique, la profusion des tables, l'inutile & ruineuse magnificence des équipages, la vaine ostentation, l'envie, l'esprit de cabale; ce furent-là les ennemis les plus redoutables de cette armée formidable par le nombre, mais foible & énervée par l'insubordination des chefs, la misere & la licence des soldats. Malgré ces vices, le Prince Ferdinand éprouva, dans les premiers momens de la bataille de Crevelt, entre Cleves & Cologne, la plus forte résistance (1), & il eût vraisemblablement été forcé de céder la victoire, si le secours que demandoit le Comte de St.-Germain fût arrivé à temps, au lieu de s'égarer, on ne sait ni par quelle marche, ni par quelle fatalité. Vainement, à la tête de quelques escadrons, le Comte de Gisors (2) se couvrit de gloire, & combattit en Héros : il fut blessé à mort, & ne put, avant que d'expirer, ravir la victoire au Prince Ferdinand.

La joie que cet événement donna au Roi d'Angleterre, fut troublée par la nouvelle de la défaite des Hanovriens, battus à Sundershausen, le 23 Juillet suivant, par le Duc de Broglie, & peu de jours après par le Prince de Soubise, qui les culbuta & les mit en fuite près du village d'Autzelberg. Le malheur des Hanovriens fut encore moins sensible aux Anglois, que la terrible incursion du Général Fermer, à la tête des Russes, dans la Prusse Ducale, qu'il venoit de soumettre. L'activité du Monarque Prussien arrêta les progrès de ce rapide conquérant, & profitant avec habileté d'une faute du Général Fermer, il

(1) Le 23 Juin 1758.

(2) Il étoit fils unique du Maréchal de Belle-Isle. C'étoit, dit M. de Voltaire, le jeune homme de la plus grande espérance, également instruit dans les affaires & dans l'art militaire, capable des grandes vûes & des détails, d'une politesse égale à sa valeur, chéri à la Cour & à l'armée. Le Prince de Brunswick, qui le fit prisonnier, en eut soin comme de son frere, ne le quitta point jusqu'à sa mort, qu'il honora de ses larmes. Il l'aima d'autant plus qu'il retrouvoit en lui son caractere. *Précis du Siecle de Louis XV, chap. XXXIII.*

Histoire d'Angleterre.

se vengea complétement par l'éclat d'une victoire; mais il fut arrêté lui-même, au milieu de sa course, par l'illustre Comte Daun, secondé par le Baron de London. Ils le forcerent de lever le siége d'Ormutz, & tromperent sa vigilance à Hockirchen, où, attaqué de toutes parts, il fit d'inutiles efforts pour disputer aux Autrichiens l'honneur de la victoire.

Supérieur à ces vicissitudes inséparables de la guerre, George II n'entretint son Parlement que des espérances qu'il avoit d'enrichir la Nation des dépouilles de l'Univers. Les Communes, persuadées de la solidité de ces brillantes promesses, accorderent un subside pour l'entretien de soixante mille matelots, & pour une armée de terre de quatre-vingt mille hommes (1). Enivrés de leur opulence future, & fiers de leur force actuelle, les Anglois ne ménagerent plus que leurs propres alliés. Sans égard pour leurs anciens amis les Hollandois, ils traiterent leurs vaisseaux en ennemis, & la fortune les seconda en Amérique & dans le Canada.

Les Anglois se rendent maîtres du Canada.

Persuadée qu'une simple expédition dans les possessions étendues & désertes de l'Amérique, n'ameneroit jamais les François à une entiere soumission, la Cour de Londres résolut de les attaquer à la fois en différentes parties de leur Empire, & d'assiéger leurs places les plus fortes. En conséquence, trois différentes expeditions furent tentées en trois différentes parties du Nord de l'Amérique. Le Général Amherst, Commandant en chef, avec douze mille hommes, devoit attaquer Crown-point, qui avoit été jusque-là l'écueil des armes Angloises. Le Général Wolf devoit pénétrer dans la riviere de St.-Laurent, & entreprendre le siége de Quebec, la capitale des possessions Françoises dans cette partie du monde, pendant que le Général Prideaux & Sir William Johnson marcheroient vers un fort près de la cataracte de Niagara. Cette derniere expédition fut la premiere qui réussit. En moins d'une heure la garnison demanda à capituler, & se rendit prisonniere de guerre. Le Général Amherst ne fut pas moins heureux dans sa marche vers Crown-point, quoiqu'il ne rencontrât pas d'ennemis; il trouva le fort & Ticonderago déserts & détruits. Il ne restoit plus qu'un grand & décisif coup à porter pour mèttre toute l'Amérique Septentrionale dans la possession des Anglois; c'étoit la prise de Quebec, ville superbement bâtie, bien peuplée & florissante. L'Amiral Saunders commandoit l'armée navale; celle de terre étoit sous la conduite du Général Wolf. Ce jeune Héros, qui n'avoit pas encore trente-cinq ans, s'étoit déjà distingué en beaucoup d'occasions, particuliérement au siége de Louisbourg, dont on lui attribue justement une partie du succès. Il ne dut point sa nomination à sa famille, ni à l'intrigue, mais seulement à son mérite. La guerre jusqu'alors avoit été conduite en Amérique avec une entiere férocité. Wolf dédaigna ces procédés atroces & déshonorans, & porta

(1) *A review of the reign, &c. p. 202.*

Section XV. *Histoire d'Angleterre.*

dans cette guerre toute l'humanité d'un Européen vraiment civilisé. Sans entrer dans tous les détails de ce siége, nous nous contenterons d'observer que les commencemens parurent extrêmement désavantageux aux assiégeans, & que le courage des assiégés abattit plusieurs fois les espérances du Commandant. Néanmoins il résolut de faire une tentative vigoureuse avant de tout abandonner; & à cet effet, dans la nuit, une partie de ses troupes se rendit, avec beaucoup de peine, maîtresse d'une petite montagne qui commande la ville. Un combat s'ensuivit. Montcaim, Commandant François, résolut de ne pas survivre à la conquête de son pays; Wolf, de l'autre côté, résolut de conquérir ou de mourir: tous deux formant le même souhait, & tous deux eurent le même sort; mais les Anglois furent victorieux (1). La destruction de la ville fut la suite de cette victoire.

La perte de Quebec n'avoit pas entraîné celle du Canada; il y restoit quelques soldats & quelques colons libres, qui, réfugiés dans Montréal, au milieu d'une affreuse disette de toutes choses, méditerent d'enlever aux Anglois le fruit de leur conquête. Dès que les premieres glaces du fleuve furent entr'ouvertes, les soldats & les colons se précipiterent dans ce canal étroit & périlleux. Tandis qu'on les croyoit encore tremblans dans leurs quartiers, ils touchoient déjà à la garde avancée, à trois lieues de Quebec. Malheureusement un soldat, entraîné par les glaces, découvrit leur marche à l'ennemi. Aussi-tôt la garde avancée rentre dans la ville, d'où l'on vit sortir, peu de temps après, un corps de quatre mille hommes. Il fut repoussé jusque dans les murs, après avoir laissé sur le champ de bataille dix-huit cents hommes & son canon. Quoique dénués d'artillerie, les François pousserent le siége avec vigueur; mais le succès ne répondit point au courage qu'ils firent éclater en cette circonstance. Leurs efforts ne furent pas plus heureux en Asie, où l'imprudence, la hauteur & les inconséquences de M. de Lally faciliterent aux Anglois d'importantes conquêtes.

Bombardement du Havre par les Anglois. 1759.

Mais tandis que les flottes de la Grande-Bretagne portoient la terreur & la dévastation dans les deux Indes, les Anglois trembloient à

(1) Les circonstances qui accompagnerent la réussite de Wolf, dit l'Historien de qui nous empruntons avec plaisir les détails de cette expédition, fournirent un exemple semblable à celui du brave Thébain Epaminondas. Dans le commencement de l'engagement, Wolf fut blessé à la main, mais il cacha sa blessure, en l'entourant de son mouchoir pour arrêter le sang. Il continuoit à donner ses ordres, lorsqu'une seconde balle lui perça la poitrine; alors, incapable de continuer, il s'appuya sur l'épaule d'un soldat qui étoit près de lui, & se débattant contre l'agonie, prêt à mourir, il entendit une voix crier: *Ils fuient*; il sembla, à ce mot, revivre un moment, & demandant qu'est-ce qui fuyoit, il apprit que c'étoit les François; exprimant sa surprise de ce qu'ils se rendoient si-tôt, & incapable d'observer plus long-temps, il tomba sur la poitrine du soldat, & ses derniers mots furent: *Je meurs heureux.* Peut-être que la perte d'un pareil homme fut plus grande pour la Nation, que la conquête du Canada ne fut avantageuse.

Histoire d'Angleterre.

Londres pour eux-mêmes, dans la crainte d'une invasion prochaine de la part des François. Cette crainte étoit fondée sur l'armement prodigieux qui se faisoit dans tous les ports de France. George II, afin de garantir ses Etats, envoya deux puissantes flottes croiser sur la Manche & la Méditerranée, l'une aux ordres de l'Amiral Boscawen, l'autre à ceux de l'Amiral Hawke. Il forma aussi, d'après les suggestions de l'Amiral Rodney, le projet de bombarder le Havre-de-Grace. Chargé de cette expédition, Rodney, le 3 Juillet 1759, devant le Havre, somma le Gouverneur de livrer tous les bateaux plats qui étoient commencés sur le chantier, ou achevés dans le port; & sans attendre le retour du Courrier que le Gouverneur répondit avoir fait partir pour Versailles, il bombarda la ville pendant cinquante deux heures, embrasa plusieurs quartiers, mit en cendres les magasins, les chantiers, les bâtimens, & regagna les ports Anglois cinq jours après en être sorti.

Perte de l'escadre de M. de la Clue.

Cette expédition, quelque funeste qu'elle fût au Havre, n'eût fait que retarder de quelques jours l'invasion que l'on croyoit à Londres méditée contre la Grande-Bretagne, si l'Amiral Boscawen n'eût remporté une grande victoire sur M. de la Clue, qui, après avoir passé le détroit de Gibraltar, avoit été separé de son escadre. Ce Marin intrépide, malgré l'infériorité de ses forces, opposa la plus forte résistance; mais il fut emporté par un boulet de canon (1). Son vaisseau brisé fut contraint de se rendre, ainsi que deux autres que les Anglois brûlerent à la côte de Lagos : le reste de l'escadre se sauva à Cadix.

Celle de M. de Conflans est dispersée.

Il restoit encore dans le port de Brest une escadre commandée par M. de Conflans, & qui donnoit la plus vive inquiétude à l'Angleterre. L'Amiral Hawke fut chargé de veiller sur cet armement. L'escadre sortit du port, & fut rencontrée par l'Amiral Hawke, au sud de Belle-Isle, par un gros temps également défavorable aux deux escadres, qui ne purent se mettre en ligne. Le combat s'engagea. Cependant les Anglois attaquerent l'arriere-garde des François : le désordre & la confusion se communiquerent de l'arriere-garde au reste des vaisseaux. M. de Conflans ne put donner des ordres, ou ceux qu'il donna ne furent point entendus. Quelques vaisseaux furent pris, quelques autres coulés à fond; deux se brûlerent eux-mêmes; un se fit échouer. Les Anglois ne perdirent que deux vaisseaux qui furent engloutis, & le débris de l'escadre Françoise se déroba, à la faveur de la nuit, à la poursuite des Anglois. Une partie se retira dans la rade de l'isle d'Aix, & l'autre dans la riviere de la Vilaine.

Victoire de Berghen par le Duc de Broglie, & défaite du Maréchal de Contades.

Ce succès étoit fort important sans doute, mais les Anglois en exagérerent beaucoup les avantages, se flattant d'avoir porté les derniers coups à la puissance des François. Ils furent néanmoins détrompés en Allemagne par la victoire que le Duc de Broglie remporta à Berghen sur le Prince Ferdinand; & cette action eût vraisemblablement

(1) *Supplément, &c.* p. 320.

SECTION XV. *Histoire d'Angleterre.*

changé la face des affaires, si le Duc de Broglie, rappelé dans des circonstances où sa présence & sa valeur étoient très-nécessaires, n'eût remis le commandement de son armée victorieuse au Maréchal de Contades, qui, attaquant avec trop de précipitation les Hanovriens dont il ne connoissoit ni la position, ni l'emplacement de leur artillerie, fournit au Prince Ferdinand l'occasion de réparer avec éclat les malheurs de la journée de Berghen. La déroute des François fut complette, & le Maréchal de Contades eût eu bien de la peine à sauver le reste de l'armée, si le Lord Sackeville, Commandant de la Cavalerie Angloise, eût exécuté les ordres du Prince Ferdinand, & si, refusant d'obéir, il n'eût point donné le temps à l'armée Françoise de se replier sur les bords du Mein, où elle se retira précipitamment, abandonnant à l'ennemi de riches & somptueux équipages, beaucoup de canons, d'étendards, & tous les attributs de la victoire.

Défaites du Roi de Prusse.

Moins heureux que ses alliés, le Roi de Prusse fut vaincu par les Russes aux environs de Francfort sur l'Oder : il voulut réparer sa défaite sur les Autrichiens ; mais il fut moins heureux encore, & la victoire se déclara contre lui à Maxen.

Le Roi d'Angleterre demande de nouveaux subsides.

George II, accoutumé à ces alternatives, espéra d'en imposer encore au Parlement, par la séduisante peinture de la gloire de ses armes, & des nouvelles conquêtes qu'il se promettoit. Mais cette guerre ruineuse avoit trop épuisé l'Etat pour qu'il fût possible de pallier sa situation. Le Comte de Bath, fatigué de n'entendre parler que de demander des subsides, répondit à la harangue du Roi par un tableau effrayant & exact des sommes immenses employées dans cette guerre, & par le résultat, bien plus effrayant encore, des dettes nationales, qu'il prouva se monter à plus de cent millions de livres sterlings, c'est-à-dire à plus de deux milliards de livres de France. Toutefois les oppositions du Comte de Bath ne ralentirent point le zele du Parlement, & les subsides énormes qu'il accorda, furent employés à de nouveaux préparatifs pour la continuation de la guerre. Le succès des armes Britanniques répondit, du moins en Amérique & dans l'Inde, aux espérances de George, & ces succès furent dus à la prudence & à l'activité du Lord Clive.

Le Capitaine Thurot fait une descente en Irlande.

La France, à quelque extrémité fâcheuse que l'eut réduite cette guerre, n'en étoit pas moins zélée pour la soutenir, & défendre la cause de ses alliés. La Maison d'Autriche montroit la même fermeté; mais la seule expédition heureuse qui signala les armes de ces deux Puissances, fut l'invasion momentanée du Capitaine Thurot, Marin hardi, plein de valeur, intelligent, & qui, accompagné de trois frégates montées d'un petit nombre de soldats, tenta avec succès une descente en Irlande, mit le siége devant Carrick-Fergus, & fit la garnison prisonniere. Ce brave Marin s'en retournoit couvert de gloire, lorsqu'il fut attaqué par le Capitaine Elliot, qui, après un combat durant lequel Thurot fut tué, fit à son tour l'escadre prisonniere.

Les

Histoire d'Angleterre.

Moyen singulier qu'emploie le Roi d'Angleterre pour obtenir de nouveaux subsides.

Les conquêtes des Anglois dans l'Inde étoient sans doute très-glorieuses ; mais cette gloire ne dédommageoit point l'Etat des dépenses qu'il avoit faites, & les citoyens murmuroient contre George, qui, peu inquiet de cette apparence de mécontentement, imagina un moyen singulier de se faire accorder de nouveaux secours. Il fit répandre le faux bruit d'un projet d'invasion dans la Grande-Bretagne, médité par les François, & ce bruit étoit fondé sur quelques vaisseaux plats, anciennement construits, & réparés dans deux ou trois ports de France. Lorsque ce bruit ridicule se fut répandu, George vint dire à son Parlement, que pour peu qu'on se prêtât à lui fournir les secours nécessaires, il pourvoiroit efficacement à la sûreté & à la prospérité de la Grande-Bretagne. La reconnoissance du Parlement ne mit pas de bornes à ses largesses, & il accorda quinze millions de livres sterlings de subsides.

George rejette les propositions de paix que lui fait l'Ambassadeur d'Espagne.

Le Roi employa cette somme à de nouveaux préparatifs destinés à l'exécution de son ancien projet de domination sur les mers, & de supériorité sur terre. Comptant sur le succès, il rejeta fiérement les propositions de paix que lui fit le Comte de Fuentes, Ambassadeur d'Espagne, & déclara qu'il n'écouteroit aucune sorte de proposition, qu'au préalable la Cour de Versailles n'eût renoncé à son alliance avec la Cour de Vienne. Cette fiere déclaration fut rejetée, & George, qui ne l'avoit faite que dans l'intime persuasion où il étoit du succès des opérations du Prince Ferdinand, ne tarda point à connoître combien peu l'on doit compter sur les événemens futurs.

Précis de quelques opérations militaires en Allemagne & dans le Hanovre.

En effet, le Duc de Broglie, qui avoit repris le commandement de l'armée Françoise, rompit toutes les mesures du Général Hanovrien, qui fut forcé de lever le siége de Giessen, & qui, peu de temps après, fut vaincu à Corbach. Les alliés virent aussi la ville d'Halberstad tomber au pouvoir des François, conduits par le Marquis de Stainville. Le Prince de Brunswick se signala par l'avantage qu'il eut sur un corps de l'armée Françoise, commandée par le Chevalier de Muy; mais le Marquis de Castries répara cet échec à Campen; & le Maréchal de Broglie, en s'emparant de Gottingen, mit le sceau à l'habileté de ses opérations.

D'un autre côté, la victoire se rangeoit sous les drapeaux des Autrichiens, & secondoit les savantes dispositions du Baron de Lawdon qui battoit les ennemis à Landshut, & emportoit la forteresse de Glatz, dans le temps que le Roi de Prusse alloit assiéger Dresde, & ravager les environs de cette capitale. Forcé de se désister de cette entreprise, Frédéric se dédommagea par une victoire sur le Général Lawdon; mais pendant qu'il poursuivoit les débris de l'armée vaincue, les Autrichiens, aux ordres du Général Lascy, allerent faire une incursion dans le Brandebourg, prirent & pillerent Berlin. Le Monarque Prussien, furieux de cette surprise, & volant à la défense de ses Etats, ren-

SECTION X V. *Histoire d'Angleterre.*

contra les Autrichiens à Torgau, commandés par le Comte de Daun; il engagea le combat & fut vaincu; mais, dès le lendemain matin, il se vengea par l'éclatante victoire qu'il remporta sur ses vainqueurs, qui, forcés d'abandonner le territoire de Torgau, se retirerent, avec beaucoup de perte, dans la Franconie.

Mort du Roi d'Angleterre. 1760.

George II ne fut point informé de ce dernier triomphe de son allié. Il étoit mort quelques jours auparavant, le 25 Octobre 1760, d'une attaque d'apoplexie, dans la soixante-dix-huitieme année de son âge, après trente-quatre ans moins quelques mois de regne.

Ses qualités.

George II eut les talens d'un homme aimable, les vertus d'un grand homme, les éminentes qualités d'un Souverain illustre. Il fut aimé de ses Sujets, & mérita leur confiance. Son ame fut inébranlable dans l'adversité; mais il ne soutint pas avec une égale constance les faveurs de la fortune & les éblouissemens de la prospérité. On l'accusa d'avoir porté trop loin sa prévoyante économie; mais ce sont les hauts projets & les vastes desseins de George II que l'on doit plutôt condamner; car ce furent ces vûes de domination, de conquêtes & de gloire qui lui firent entreprendre & soutenir ces guerres ruineuses, qui, durant tout son regne, agiterent l'Angleterre & l'Europe. Son économie peut n'avoir été que la suite naturelle de ces projets, qu'il ne pouvoit exécuter qu'à très-grands frais. Il est vrai que ses coffres n'étoient rien moins que vides lors de sa mort; mais alors il venoit de recevoir du Parlement des subsides considérables, & il les avoit sans doute consacrés à de nouveaux préparatifs. D'ailleurs, George II fut le plus tendre des peres, & sa tendresse pour ses enfans, sa bienfaisance pour ses domestiques nous paroissent excuser, légitimer même cette épargne qu'on lui a reprochée, d'environ un million de livres sterlings, que l'on trouva dans son trésor. Du reste, dans aucun temps les soins économiques de George II ne furent poussés jusqu'à la parcimonie, encore moins jusqu'à l'avarice. Il aimoit à donner, il aimoit à verser des bienfaits; & si la raison eût pu modérer son penchant pour la guerre, il seroit mis, avec justice, au rang des plus grands Rois de la Grande-Bretagne.

GEORGE III.

George III, né le 4 Juin 1738, n'avoit que vingt-trois ans lorsqu'il succéda à son grand-pere. Jamais Prince ne monta sur le trône dans des circonstances plus critiques. La Nation, rassasiée de conquêtes, étoit fatiguée de la guerre, & commençoit à murmurer sous le fardeau des taxes. Une partie du peuple avoit acquis d'immenses richesses par les hostilités, & l'autre étoit, pour ainsi dire, réduite à la misere. Tous, à la vérité, sentoient la gloire de leurs succès; mais ils redoutoient les conséquences de la dépense excessive qu'il falloit faire pour les soutenir. Cependant il étoit essentiel pour la Grande-Bretagne de ne point abandonner ses alliés, & de profiter de tous les avantages que la réduction de la vaste province du Canada & les autres con-

quêtes dans les Indes Orientales avoient procurés à la Nation, par l'immense accroissement de son commerce. Ces motifs engagerent George III à suivre les plans de son prédécesseur, jusqu'à ce qu'il pût obtenir une paix avantageuse. Il demanda donc de nouveaux subsides; & comme, dans son discours au Parlement, il eut soin de flatter le peuple Anglois, ces secours lui furent accordés avec autant de promptitude que de prodigalité.

Histoire d'Angleterre.

Négociations pour la paix.

La France, alarmée des préparatifs qui se continuoient en Angleterre, & sentant toutes ses ressources épuisées, chercha à entamer des négociations. Les Anglois se montrerent disposés à traiter, & des Plénipotentiaires furent chargés de négocier la réconciliation entre ces deux Puissances. La Cour de Versailles envoya à Londres M. de Bussy, & l'Angleterre M. Stanley à Paris.

Durant les conférences qui se tinrent à ce sujet, on paroissoit accorder pour base du traité, que chaque pays resteroit possesseur de ses conquêtes, principe infiniment avantageux aux Anglois, qui, ayant conquis plusieurs places & possessions des François, n'avoient perdu que l'isle Minorque, qu'ils consentirent même à rendre quelque temps après. Mais dans le nombre des principaux objets de débats, étoit le droit de pêcher sur les bancs de Terre-Neuve; les François exigerent en outre qu'on rapportât les dommages qu'ils avoient essuyés pour les vaisseaux qui leur avoient été pris avant la déclaration de la guerre. Ces deux articles furent vigoureusement discutés de part & d'autre. Cependant on avoit l'espoir d'un prompt accommodement, lorsque tout le traité fut renversé par l'interposition du Ministre d'Espagne, qui désiroit que les intérêts de sa Nation fussent fixés dans le traité.

Elles sont rompues.

Cette prétention parut au Ministere Anglois d'autant plus illusoire, que l'Espagne n'ayant eu aucune part dans la guerre, il n'étoit pas juste que cette Puissance parût dans un traité de paix qui lui étoit étranger. Le Cabinet de Londres considéra donc cette interposition dans son vrai jour, c'est-à-dire comme un concert entre la France & l'Espagne, pour soutenir mutuellement leurs intérêts. On eut en effet, peu de temps après, la certitude d'une alliance secrete entre ces deux Puissances, & l'on sut qu'en vertu d'un contrat de famille, l'Espagne s'étoit engagée à continuer la guerre avec la France.

Dissentions dans le Conseil de St.-James.

Pitt avoit depuis long-temps pénétré ce pacte de famille; il en avoit fait part au Conseil; il avoit montré les suites dangereuses qu'il pouvoit avoir pour l'Angleterre, & en même temps proposé un remede prompt, facile, immanquable. C'étoit d'envoyer ordre à Saunders, qui croisoit dans la mer de Cadix, d'aller au devant des galions qui revenoient alors d'Amérique en Espagne, ou au moins de détacher quelques vaisseaux qui les prissent, les brûlassent ou les coulassent à fond. Par-là tout pacte de famille étoit dissous, tout péril dissipé: on ôtoit à l'ennemi le secours de l'or des Indes, on le mettoit hors-

SECTION X V. *Histoire d'Angleterre.*

d'état de faire la guerre. Cet avis trouva de l'opposition de la part des autres Ministres. Ils représenterent qu'on ne devoit pas si vîte réaliser de simples ombres, & sur de légers soupçons, en venir à des démarches si décisives; qu'il falloit demander avant tout des éclaircissemens à l'Espagne, & qu'on verroit ensuite le parti que la sûreté & la dignité de l'Angleterre exigeoient: qu'agir autrement étoit suivre un systême de politique jusqu'alors inconnu, oublier les mœurs de l'Europe, & sur-tout la générosité Britannique. Cet avis prévalut; les galions d'Espagne passerent au milieu de l'escadre Angloise; & dès qu'ils furent arrivés à Cadix, la Cour de Madrid leva le masque, & se déclara pour la France. Alors toute l'Angleterre regarda Pitt comme un prophete; le jeune Roi lui-même le félicita sur sa pénétration; mais il auroit mieux valu suivre à temps ses conseils, que d'admirer après coup ses prophéties.

Conquêtes des Anglois en Amérique. 1762.

Les hostilités ne tarderent donc pas à recommencer, & la faute que venoit de commettre le Ministere Anglois, n'influa pas heureusement sur le sort de la guerre. Le 17 Janvier 1762, l'Amiral Rodney, commandant une escadre de dix-huit vaisseaux de ligne, débarqua dix-huit bataillons aux ordres du Général Monckton, à la vue de la capitale de la Martinique. Après quelques combats assez vifs, ces troupes se porterent sur les hauteurs qui dominoient Port-Royal. La place, à la veille d'être écrasée par un bombardement, se hâta de capituler, & peu de jours après la colonie entiere se rendit. La prise de la Grenade & de Ste.-Lucie donna moins de peine encore aux vainqueurs; en sorte que dans l'espace d'une année, toutes les isles habitées par les François, furent soumises à la domination de la Grande-Bretagne.

Ils s'emparent de la Havane.

Il restoit à l'Angleterre un grand coup à frapper, pour couronner ces glorieuses expéditions; c'étoit de se rendre maîtresse du Golfe du Mexique, du produit des Douanes de l'Espagne, & des communications & du commerce du Continent. La conquête de l'isle de Cuba lui assuroit tous ces avantages; ce fut là le but auxquels tendirent tous ses efforts. Une flotte de dix-neuf vaisseaux de ligne, de dix-huit frégates, & d'environ cent cinquante bâtimens de transport, commandée par le célebre Amiral Pockock, porta quatorze mille hommes sur la côte de la Havane. Il y avoit dans le port douze vaisseaux qui resterent oisifs, pour grossir le butin des vainqueurs. La ville n'étoit pas en état de résister, tandis que la citadelle du Moro étoit toute hérissée d'ouvrages effrayans. La prise de la ville auroit infailliblement déterminé la capitulation de la citadelle; mais le Général Anglois laissa la Havane pour assiéger le Moro. Cette place fut mal attaquée & encore plus mal défendue. Enfin elle fut emportée par surprise, parce que les assiégés avoient négligé de mettre un soldat en sentinelle sur le bord d'un fossé, pour observer les mouvemens de l'ennemi logé sur l'autre bord. Quelques jours après, la Havane capitula pour l'isle entiere. Les Anglois

y trouverent pour environ deux millions sterlings en argent ou en effets précieux qu'il n'avoit tenu qu'aux Espagnols de transporter & d'enfouir dans l'intérieur du pays. *Histoire d'Angleterre.*

Non contens de ces expéditions dans la mer du Mexique, les Anglois porterent leurs armes victorieuses aux isles Philippines, & vinrent mettre le siége devant Manille, qui en est la capitale. Le grand vaisseau d'Acapulco, chargé de la valeur de trois millions de piastres, y étoit arrivé depuis peu de jours. La résistance qu'opposerent d'abord les assiégeans, fit croire que ce siége pourroit traîner en longueur; mais ces efforts furent d'une très-courte durée, & l'on fut informé à Londres de la conquête de ces isles, en même temps que l'on apprit qu'elles avoient été assiégées (1). *Et de Manille.*

Ces nouvelles conquêtes de la Grande-Bretagne jeterent la consternation parmi ses ennemis. Le commerce des François étoit ruiné, & ils n'avoient plus de Marine. La source de l'opulence d'Espagne étoit interrompue, & les malheurs récens en faisoient craindre de nouveaux. L'Angleterre, au contraire, se voyoit également victorieuse au nord & au midi de l'Amérique. Si elle ne pouvoit se flatter de conserver toutes ses conquêtes, du moins elle sembloit avoir le choix, par le droit de la victoire, de celles qui paroissoient le mieux convenir à son génie, à son trafic, à ses douanes, à ses desseins, à ses besoins. Les isles offroient à ses finances une ressource, à ses Marchands un commerce depuis long-temps convoité, à son ambition des droits pour arrêter l'or du Nouveau-Monde dans ses canaux, & pour en envahir les sources.

Malgré ces grands avantages, l'Angleterre étoit épuisée par les efforts extraordinaires qu'elle avoit faits pour soutenir cette guerre ruineuse. Le peuple se plaignoit hautement, parce qu'il ne pouvoit plus supporter l'énormité des impôts. Telle fut sans doute la raison pour laquelle le Cabinet de St.-James accepta avec tant d'empressement les premieres ouvertures de paix qui lui furent faites par ceux de Versailles & de Madrid. Les préliminaires furent signés à Fontainebleau, le 3 Novembre 1762, & le traité définitif fut conclu à Paris, le 10 Février suivant. Voici en substance les principaux articles de ce traité. *La paix est conclue.*

La France cede à l'Angleterre, en toute propriété, le Canada avec toutes ses dépendances, ainsi que l'isle du Cap-Breton, & les autres isles & côtes dans le golfe & le fleuve St.-Laurent. *Conditions du traité de paix.*

Les confins entre les Etats de Sa Majesté Très-Chrétienne & ceux de Sa Majesté Britannique, seront irrévocablement fixés par une ligne tirée au milieu du fleuve de Mississipi, depuis sa naissance jusqu'à la riviere d'Iberville, & des lacs Maurepas & Pontchartrain jusqu'à la mer. A

(1) » On prit Manille, les isles & le vaisseau sur-tout, dit M. de Voltaire, malgré les assurances données par un Jésuite, de la part de Ste.-Potamienne, Patrone de la ville, que Manille ne seroit jamais prise «. *Précis du Siecle de Louis XV, chap. XXXI.*

cet effet, le Roi de France laisse en propriété à l'Angleterre tout ce qu'il possède & tout ce qu'il doit posséder sur la rive gauche du Missisipi, à l'exception de la ville de la Nouvelle-Orléans, & de l'isle dans laquelle elle est située. La navigation du fleuve sera également libre aux Sujets des deux Puissances contractantes.

Le Roi d'Espagne renonce, en faveur de la Grande-Bretagne, à la Floride, au Fort St.-Augustin, à la Baie de Pensacola, & à tout ce qu'il possédoit à l'est & au sud de Missisipi. Cette Puissance se désiste du droit que ses Sujets prétendoient avoir de pêcher aux environs de l'isle de Terre-Neuve.

Les François conservent la liberté de la pêche & de la sécherie sur une partie des côtes de cette isle; celle de la pêche dans le golfe Saint-Laurent, à condition qu'ils ne l'exerceront qu'à la distance de trois lieues des côtes appartenantes à la Grande-Bretagne; enfin celle de la pêche sur les côtes de l'isle du Cap-Breton, hors dudit golfe, pourvu qu'ils se tiennent à quinze lieues de l'isle.

La France obtient en propriété les isles de St.-Pierre & de Miquelon, pour servir d'abri à ses pêcheurs, sans qu'elle y puisse élever des fortifications, y construire d'autres bâtimens que pour la commodité de la pêche, & y entretenir plus de cinquante hommes pour la police.

Les fortifications élevées par les Anglois, dans la baie de Honduras & autres lieux du territoire Espagnol en Amérique, seront détruites; mais Sa Majesté Catholique ne permettra point que les Sujets de la Grande-Bretagne, ou leurs Ouvriers, y soient inquiétés, quand ils couperont, chargeront & transporteront des bois de teinture ou de campêche. Ils seront libres d'y bâtir & occuper les maisons & les magasins nécessaires.

Quant aux isles, la France cede & garantit à l'Angleterre, en toute propriété, les isles de la Grenade & des Grenadins. Il est réglé, à l'égard des isles neutres, que St.-Vincent, la Dominique & Tabago appartiendront aux Anglois, & que les François seront les maîtres de Ste.-Lucie.

A ces conditions la Grande-Bretagne restitue aux deux autres Puissances le reste de ses conquêtes.

Le peuple Anglois parut en général peu satisfait de ce traité de paix. On ne vit dans Londres aucune marque de réjouissances, & les autres villes ne se hâterent point d'adresser leurs félicitations au Roi. Avoient-ils raison? Agissoient-ils par animosité & par pure envie de contrarier le Ministere? Etoit-ce un effet de l'opiniâtreté Angloise, ou de l'insatiabilité des Négocians, qui voudroient tout engloutir, tout dévorer? Pour nous, nous rappellerons seulement aux Critiques, que la Grande-Bretagne avoit alors un nouvel ennemi sur les bras, l'Espagne, qui s'étoit déclarée contre elle; un nouvel allié de la plus grande considération à soutenir, le Roi de Portugal, attaqué dans ses propres Etats, & privé de tout

moyen de se défendre. Cela n'engageoit-t-il pas les Anglois dans une nouvelle guerre par terre & par mer ? D'ailleurs, l'armée nombreuse & la flotte qu'ils avoient à la Havane, quoique victorieuses, étoient fondues à un point qu'à peine y restoit-il assez de monde pour garder leur nouvelle conquête. D'après ces considérations, nous pensons qu'il seroit bien difficile de dire à quelles conditions précises le Ministere Britannique devoit faire la paix, sur-tout si l'on réfléchit que ce n'est pas à une Nation telle que la Nation Britannique, dont la population monte tout au plus à dix ou douze millions d'hommes, qu'il convient de faire de vastes conquêtes, qu'on ne peut conserver sans beaucoup de garnisons, ni par conséquent sans un grand nombre de soldats.

Histoire d'Angleterre.

Nous terminons ici l'Histoire d'Angleterre, parce que c'est au traité de Versailles, en 1763, que nos prédécesseurs ont terminé celle de France. Ces deux Histoires ont tant de rapports entre elles, & les événemens y sont si souvent les mêmes, qu'il nous a semblé nécessaire de ne les continuer que jusqu'à la même époque : nous pourrons par ce moyen les reprendre dans la suite, en partant du même temps ; & ce rapprochement sera d'autant plus utile, qu'il donnera lieu à des comparaisons plus faciles & plus exactes.

Au reste, pour ne pas tomber dans des répétitions continuelles, nous n'avons parlé que succinctement de ce qui s'est passé en Allemagne, sur la fin du regne de George II, & au commencement de celui de George III. Ceux de nos Lecteurs qui désireroient des détails plus circonstanciés, les trouveront à la fin des volumes qui contiennent les Histoires de France, d'Allemagne & de Prusse.

Fin du quarante-cinquieme Volume.

ERRATA.

Page 53, à la Note, vita Œlfridis ; *lisez* Ælfridis.
Page 104, à la Note, Polydore ; Virgile ; *lis.* Polidore-Virgile.
Page 220, hors de ligne, la forteresse se range ; *lisez* la fortune.
Page 288, lig. 22, différent ; *lis.* différent.
Page 291, lig. 30, prendre l'espérance ; *lis.* perdre.
Page 555, lig. 17 & 19, Cherbour ; *lis.* Cherbourg.
Page 556, lig. 32, village d'Autzelberg ; *lis.* de Luternberg.

On trouve chez le même Libraire,

De l'Éloquence & des Orateurs anciens & Modernes; par M. FERRI.

E summis scriptoribus præcepta exemplaque petantur. *Bacon, de Aug. Scie.*

1 *Volume in-8°. de 636 pages, 5 liv. broché.*

On a beaucoup écrit sur le plus noble des talens, celui de subjuger les passions des Hommes; mais il n'existe point d'Ouvrage vraiment élémentaire, & qu'on puisse mettre entre les mains des Jeunes Gens. La plupart des Rhéteurs qui ont développé les principes d'*Aristote*, de *Cicéron* & de *Quintilien*, semblent n'avoir travaillé que pour les Hommes faits, & leurs Traités manquent souvent de précision, d'ordre & de clarté. Parmi ceux qui ont en vûe l'utilité de la Jeunesse, il n'en est aucun qui ne rebute par l'aridité des préceptes, qui soit court sans être incomplet, ou qui dise tout sans rien épuiser.

En donnant au Public un nouveau Cours d'Eloquence, propre à servir à l'instruction de la Jeunesse, nous ne lui offrons pas les idées d'un seul homme. Persuadé que tout Livre élémentaire ne doit être que la collection des regles dictées par les plus grands Maîtres, l'Auteur a suivi les traces des plus célebres Rhéteurs, & s'est sur-tout attaché à ceux dont les préceptes ont été confirmés par des chefs-d'œuvres de l'Art.

Cet Ouvrage est divisé en cinq parties. La premiere traite de l'*Eloquence en général*, de ses caracteres & ses différentes especes. La seconde contient les *préceptes de la Rhétorique proprement dite*. La troisieme renferme, sous le titre de *Qualités générales du Discours & de l'Ecrivain*, des Réflexions sur les pensées, sur les *concetti*, sur les Bienséances, sur le sublime, sur l'imitation, sur l'esprit, le génie, le goût, &c. La quatrieme partie, la plus considérable & la plus utile de ce nouveau Cours, offre les *Notices raisonnées des Orateurs anciens & modernes*, avec des fragmens choisis. On n'avoit encore tracé en aucune Langue un tableau aussi vaste & aussi complet de l'Histoire de l'Eloquence. L'Auteur donne, dans la cinquieme & derniere partie de son Ouvrage, les *Notices des plus célebres Rhéteurs anciens & modernes*.

» Cet Ouvrage, dit le Censeur éclairé qui l'a approuvé, ne doit pas être confondu avec » cette foule de Traités que nous avons déjà sur l'Eloquence. Dans les trois premieres » parties, l'Auteur a rassemblé avec beaucoup de goût, de précision & de clarté, » les préceptes & les observations des plus grands Maîtres. La quatrieme partie offre » les notices raisonnées des Orateurs anciens & modernes, accompagnées de » fragmens choisis. C'est une Histoire critique de l'Eloquence, & l'Art oratoire réduit » en exemples. On y remarque par-tout une saine critique, une exacte impartialité, » une connoissance profonde de la Littérature ancienne & moderne. Quoique l'Auteur » ait eu principalement en vûe l'utilité de la Jeunesse, son Ouvrage est de » nature à intéresser toutes les classes de Lecteurs «.




a39003 009518217b